- même année d'origine que le "Magasin Pittoresque"

publicité "in fine" →

LE MAGASIN

UNIVERSEL.

LE MAGASIN

UNIVERSEL.

TOME PREMIER.

A NOS LECTEURS.

Une année s'est écoulée depuis l'apparition du Prospectus qui annonçait au public la création du MAGASIN UNIVERSEL, et fesait connaître l'esprit dans lequel serait rédigée cette publication. Le succès inespéré que nous avons obtenu nous autoriserait à croire que nos lecteurs ont été satisfaits de la manière dont nous avons rempli nos engagemens; et cependant nous savons tout ce qui nous reste à faire encore pour placer notre recueil à la hauteur où il doit être. Grâce à l'expérience que nous avons acquise et aux ressources étendues que nous a fournies le succès de notre entreprise, nous pouvons désormais donner à nos abonnés des gravures plus belles, en reproduire avec pureté les moindres traits au moyen d'une impression plus parfaite et donner à notre rédaction un attrait plus puissant. Sous ce rapport on reconnaîtra qu'il y a eu progrès dans les numéros du dernier mois.

Nous le disions en débutant : Le MAGASIN UNIVERSEL n'est pas un simple recueil de lectures légères destinées à remplir quelques momens de la vie des oisifs du monde. Nous voulons plaire sans doute, mais en même temps être utiles, mais satisfaire à ce désir d'instruction qui est un des principaux caractères de notre siècle.

Parmi nos lecteurs, il en est beaucoup, nous le savons, qui ont assez vu et assez lu pour n'avoir pas grand'chose à apprendre de nous. Mais le nombre est bien plus grand de ceux pour qui le MAGASIN UNIVERSEL doit servir de bibliothèque et de musée tout à la fois. Nous tenons à l'approbation des premiers ; nous sommes fiers de trouver place chez eux, pour notre modeste publication, parmi les Revues, les Journaux et les OEuvres légères qu'on étale dans leurs salons; mais, avant tout, nous voulons écrire pour la masse des classes moyennes, pour cette partie de la société qui fait maintenant son éducation morale et littéraire tout à la fois, nous dirions presque politique, si nous ne nous étions imposé la loi de rester étrangers aux discussions des partis.

Nous nous adresserons surtout à la jeunesse française; nous sommes sûrs de trouver dans son sein un grand nombre de lecteurs, parce que le goût des plaisirs, si naturel à son âge, n'exclut pas chez elle le désir d'apprendre ce que le monde physique, et l'histoire de l'humanité présentent de plus important. Nous remonterons avec elle dans l'histoire, et emprunterons aux temps passés leurs scènes les plus dramatiques et les plus instructives tout à la fois; nous interrogerons la vie publique et privée de toutes les illustrations modernes. Les voyageurs nous diront les mœurs, les croyances et les usages si variés des divers peuples; les spectacles les plus beaux de la nature, les grandes créations de l'industrie et du génie des arts. Enfin, grâce à la coopération de quelques-uns de nos premiers savans, nous mettrons parfois à la portée de tous l'explication des secrets les plus curieux des sciences physiques, de l'astronomie et des arts industriels. Mais, même en parlant de sciences, nous n'oublierons jamais que nos lectures doivent être un délassement et non un travail.

Imprimerie de H. Fourn er, ue de Seine, u 14

LE MAGASIN
UNIVERSEL.

TOME PREMIER.

(1833 — 1834.)

PARIS.

AU BUREAU CENTRAL, QUAI DES GRANDS AUGUSTINS, 41,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

PRIX :

Broché. 5 50
Cartonné. 7

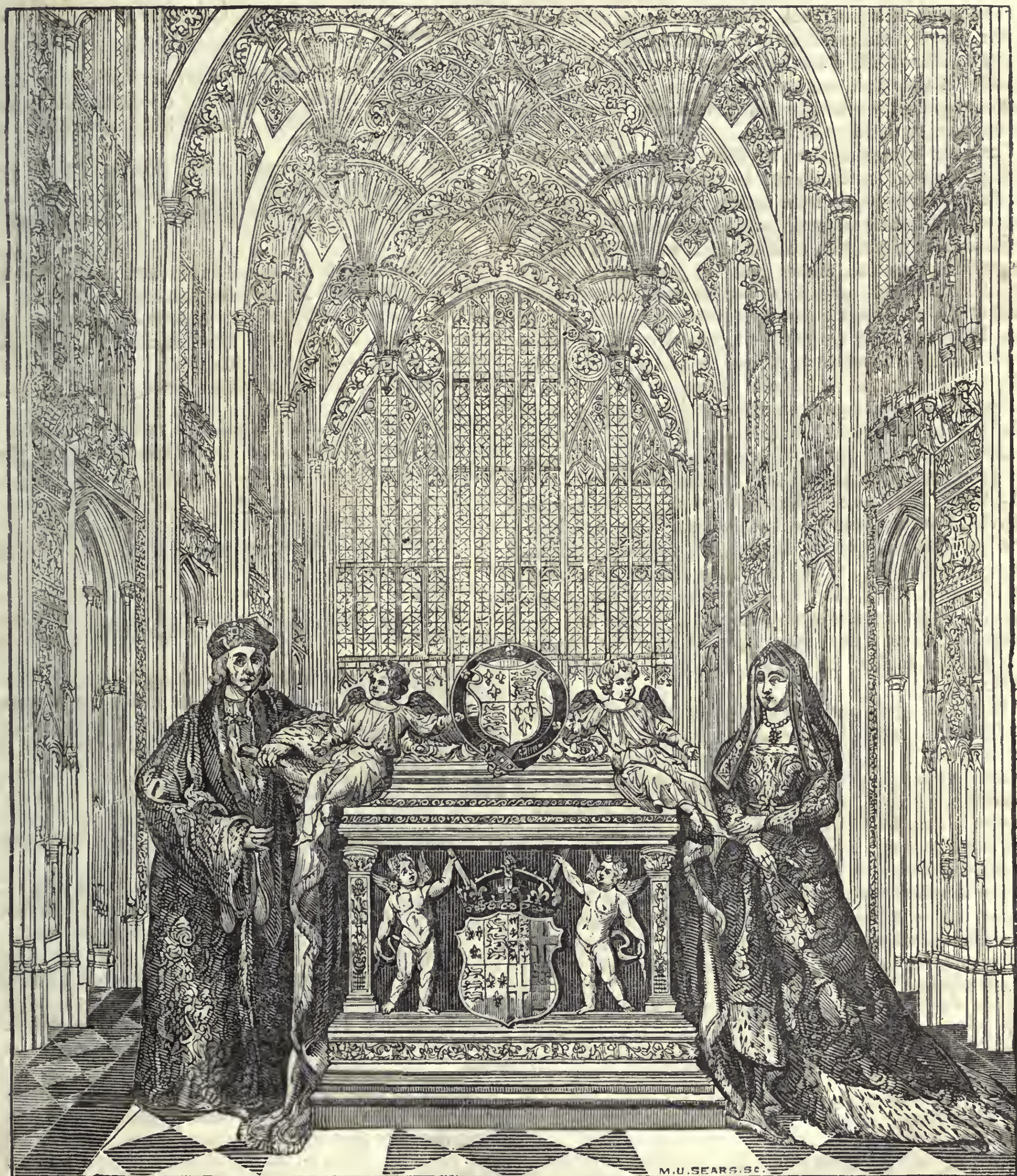
MAGASIN UNIVERSEL.

N° 1. 24 Octobre 1833. Prix : 2 Sous.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

LA CHAPELLE ET LE TOMBEAU DE HENRY VII,

DANS L'ABBAYE DE WESTMINSTER.



Tous les voyageurs qui ont visité cette célèbre Abbaye de Westminster où sont déposés ies restes de tant de personnages illustres de la Grande-Bretagne, ont pu remarquer à l'extrémité orientale de cet édifice, une magnifique chapelle, qui est sans contredit l'œuvre la plus finie du style gothique. C'est là que sont renfermées les dépouilles mortelles du roi Henry VII, l'un des plus habiles monarques qui aient gouverné l'Angleterre. Plus heureux que son prédécesseur le roi Richard III, qui mourut sur le champ de bataille, et dont le corps trouvé nu et couvert de

sang et de boue, fut enterré sans pompe dans une église obscure, Henry VII mourut tranquillement dans son palais, après avoir triomphé de tous ses ennemis et doté son pays de bonnes lois. Ce prince voulut faire construire d'avance son tombeau. Il y consacra une somme de six millions, et en confia l'exécution à des artistes habiles. La première pierre de ce monument fut posée le 11 février 1503, et ce ne fut qu'en 1518, quinze ans après, qu'il fut achevé. Pietro Torregiano, célèbre sculpteur italien, exécuta les bas-reliefs et les statues du roi et de la reine Elisabeth, femme de Henry VII, pour le prix de six cent et quelques mille francs, somme énorme pour cette époque. En voyant ces deux figures réunies dans le même monument, le spectateur se rappelle involontairement les mauvais traitemens que la reine Elisabeth eut à supporter de la part de son époux. Doué d'un génie vaste et d'une grande souplesse d'esprit, Henry VII était dur pour son peuple et pour sa famille, et telle était son avarice, qu'on a peine à comprendre qu'il ait consenti à dépenser une aussi forte somme, même pour sa dernière demeure.

Les deux figures royales, revêtues des costumes de l'époque, reposent appuyées sur le tombeau; mais dans le dessin qui accompagne cette notice, l'artiste les a placées debout, afin de faire ressortir toute la beauté de la sculpture.

On monte au tombeau de Henry VII par un bel escalier de marbre, sous trois arches dont les piles sont revêtues de colonnes flutées, couronnées par des chapiteaux élégamment ornés, sur lesquels sont assis les soutiens de Henry, le lion, le levrier et le dragon. — Le portique est orné des emblêmes héraldiques de la maison de Tudor, branche de celle de Lancastre, et de laquelle descendait Henry VII.

Des grilles magnifiques, en chêne sculpté, enchassées de cuivre doré, défendent l'entrée de la nef. Tout autour du tombeau règne une balustrade en cuivre fondu, qui peut être prise comme un modèle dans ce genre de travail.

La nef est fort élevée, et les arceaux à jour, d'une grande légèreté, laissent passer des flots de lumière qui font briller d'un éclat magique les figures, les pilastres, les boucliers, les bas-reliefs, et tous les autres ornemens qui sont tous en cuivre doré. Cet effet de lumière est d'autant plus frappant qu'il contraste avec l'obscurité savante dans laquelle l'architecte a tenu le portique, et qu'il fait ressortir la sombre couleur du marbre noir dont la tombe est formée.

Attaqué de toutes parts par la main du temps, ce monument curieux avait fini par perdre la grace et la fraîcheur dont il brillait il y a trois cents ans. Les instances des amis des arts finirent par décider le parlement à le faire réparer. Un artiste distingué, M. Gayfère, a rendu à sa première jeunesse la chapelle de Henry VII, sans lui ôter néanmoins ce prestige idéal qui accompagne la vieillesse des temples. A voir au dehors cette construction si élégante et si délicate, avec ses murailles et ses tourelles travaillées à jour, comme une dentelle, on croirait entrer dans un palais de fées. Il faut pénétrer dans le demi-jour de son enceinte, pour se rappeler que c'est là un mausolée destiné à des cendres royales.

RACHAT DES CLOCHES.

ANCIEN USAGE MILITAIRE.



Dans un temps déjà fort reculé il existait un singulier usage, qui était attaché à la dignité de grand-maître de l'artillerie. Lorsqu'on prenait une ville sur laquelle on avait tiré le canon, les cloches des églises, les ustensiles de cuivre et autre métal, lui appartenaient, et devaient être rachetés par les habitans, à moins que dans la capitulation, il n'y eût une convention contraire à cette bizarre disposition. Toutefois, le grand-maître ne gardait ordinairement pour lui qu'une partie du rachat, et distribuait le reste aux officiers d'artillerie qui étaient sous ses ordres. Cet usage, qui était tombé en désuétude depuis la suppression de la charge de grand-maître de l'artillerie, fut rétabli par Napoléon, en 1807, à l'occasion de la prise de Dantzig. La ville racheta ses cloches, et le montant de leur valeur fut distribué dans les proportions ci-après :

	Fr.		Fr.
Général de brigade...	4000	Sergent-major.....	100
Colonel.........	2000	Sergent........	25
Chef de bataillon....	1200	Caporal........	18
Capitaine........	600	Canonnier........	12
Lieutenant........	300		

Les sapeurs et les mineurs furent compris dans cette répartition. La moitié des sommes ci-dessus fut donnée aux grades correspondans dans les troupes auxiliaires de l'artillerie et du train.

Un décret du 22 septembre 1810, détermine de la manière suivante la part que chaque grade doit avoir dans le rachat des cloches par les villes prises après un siège.

	Parts.		Parts.
Général de division. .	16	Lieutenant.......	1
Général de brigade. .	12	Sergent-major, conducteur et garde.. .	8
Colonel.........	8	Sergent........	4
Major..........	6	Caporal........	1
Chef de bataillon...	4	Canonnier.......	1
Capitaine.......	2		

Nous ignorons si notre législation militaire actuelle a maintenu ou maintiendra ces dispositions qui ne sont plus en harmonie avec nos mœurs.

PUISSANCE DE LA VOLONTÉ D'UN HOMME.



Un Corse, Luc-Antoine Viterbi, fut condamné à mort en 1821, par la cour royale de Bastia, pour un crime dont il n'a pas cessé de se déclarer innocent. Il se pourvoit en cassation; l'arrêt est confirmé. Rien ne peut donc le soustraire à la mort; mais il échappera au supplice par la seule puissance d'une volonté dont il n'y a peut-être pas d'exemple.

Viterbi était enfermé dans la prison de Bastia, lorsque, le 2 décembre, ayant appris le rejet de son pourvoi, il forma la résolution de se laisser mourir de faim. Rien ne put fléchir ce caractère inplacable, et Viterbi n'expira que dans la nuit du 20 au 21 du même mois. Or, remarquez que le long supplice de cet homme extraordinaire fut en même temps le supplice de Tantale, car le geôlier avait soin de faire apporter tous les jours à boire et à manger dans sa prison.

Pendant les trois premiers jours, Viterbi se sentit progressivement tourmenté par la faim, et supporta ces premières douleurs avec un courage surprenant. Aucune faiblesse ne se manifesta en lui durant ces trois jours; aucun mouvement musculaire ne fut remarqué; les idées de Viterbi étaient claires comme de coutume, et il écrivit, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire tous les jours.

Du cinquième au sixième jour succéda au besoin de manger le besoin beaucoup plus impérieux de la soif; cette soif atteignit un degré d'ardeur tellement brûlant, que, le sixième jour, Viterbi commença à se mouiller de temps en

temps les lèvres, à s'humecter la bouche et à se gargariser avec quelques gouttes d'eau, pour tempérer le feu qui lui brûlait le gosier. En ce moment, les forces étaient un peu affaiblies; cependant la voix restait sonore, les mouvemens du pouls n'avaient rien perdu de leur régularité, et la chaleur du corps était dans son état normal. Viterbi avait continué à écrire; la nuit il avait goûté quelques heures d'un sommeil assez tranquille : aucune de ses facultés morales n'éprouvait de dégradation, et il ne se plaignait d'aucune douleur locale.

Jusqu'au 10, bien que l'ardeur de la soif fût devenue de plus en plus intolérable, Viterbi se contenta de se gargariser, sans avaler une seule goutte d'eau; mais, dans la journée du dix, cédant à l'excès de la douleur, il saisit la cruche pleine d'eau qu'on laissait toujours à sa portée, et but à longs traits. Depuis trois jours, la faiblesse s'était manifestée et avait fait de sensibles progrès : la voix s'éteignait, les pulsations devenaient moins marquées, et le froid commençait à se faire sentir aux extrémités. Viterbi cependant continuait encore à écrire, et chaque nuit le sommeil lui accordait quelques heures de soulagement.

Du 10 au 12, les symptômes furent à peu près les mêmes; néanmoins ils firent quelques progrès. La constance de Viterbi ne faiblit pas un moment : il dicta son journal, approuva et signa ensuite ce qu'il venait de dicter. Pendant la nuit du 12 au 13, les symptômes prirent un caractère beaucoup plus prononcé : la faiblesse fut extrême, le pouls presque éteint, la voix extraordinairement faible; le froid était remonté des extrémités dans tout le corps, et la soif se manifestait plus ardente que jamais. Le 13, le malheureux, se croyant près de sa fin, et ne pensant pas que quelques gouttes d'eau éloigneraient le moment de sa mort, saisit de nouveau la cruche et but à deux reprises différentes. Après qu'il eut bu, le froid devint beaucoup plus piquant; et, se félicitant de voir arriver le terme de ses souffrances, Viterbi s'étendit sur son lit, et dit aux gendarmes qui le gardaient : « Voyez comme je suis bien ar-« rangé! » Au bout d'un quart d'heure, il demanda s'il y avait de la liqueur ou de l'eau-de-vie : le concierge n'en ayant pas, il demanda du vin, dont il but quatre cuillerées. Quand il les eut avalées, le froid cessa tout à coup, la chaleur revint, et Viterbi éprouva un sommeil de quatre heures.

A son réveil, c'est-à-dire le 14 au matin, sentant ses forces revenues, Viterbi s'emporta contre le concierge, prétendit qu'il l'avait trompé, et se frappa la tête avec tant de violence contre les murs de sa prison, que, sans le secours des gendarmes, qui ne le perdaient pas de vue, il se serait infailliblement tué. Pendant les deux jours suivans, il résista à toute tentation de boire, mais toutefois se gargarisa de temps en temps avec de l'eau. Pendant les deux nuits, il éprouva bien quelques faiblesses, mais elles furent très légères, et le matin il se trouva un peu soulagé.

Le 16, à cinq heures du matin, ses forces étaient presque entièrement anéanties, le pouls se sentait à peine, à peine aussi entendait-on le son de sa voix; son corps était transi de froid, et on le croyait sur le point d'expirer. A dix heures, il commença à reprendre des forces, les pulsations redevinrent plus marquées, la voix plus ferme, enfin la chaleur s'était de nouveau répandue dans tout le corps; et cet état dura, à très peu de variations près, jusqu'à la fin du 17 décembre. Depuis ce jour jusqu'au 20, Viterbi ne fit que s'affermir de plus en plus dans la volonté de mourir; il refusa opiniâtrément toute espèce d'alimens, et résista même à la soif qui le poignait; aucune goutte d'eau n'entra dans son corps, quoiqu'il en prît encore quelques-unes dans sa bouche pour humecter ses lèvres desséchées; quelquefois il en rafraîchit ses brûlantes paupières, trouvant dans cette humidité un allégement à sa soif dévorante.

Pendant la journée du 19, les douleurs de la faim reparurent plus aiguës que jamais; la violence de ces douleurs fut telle, que, pour la première fois, Viterbi laissa échapper quelques larmes; mais cette ame de fer s'indigna contre elle-même de ce tribut humain; on l'entendit se dire dans un moment où il avait recouvré son énergie : « Je persiste, « quoi qu'il puisse advenir; mon ame sera plus forte que « mon corps. La force de l'esprit ne varie pas; celle du « corps s'affaiblit chaque jour. »

Après cette explosion, pour laquelle Viterbi avait ramassé toutes ses forces, les frissons reparurent avec plus de fréquence et de rapidité; les reins de Viterbi furent particulièrement saisis d'un froid glacial, qui s'étendit rapidement sur les cuisses, qu'il enveloppa.

Quelques douleurs peu fortes se firent sentir au cœur pendant la journée du 19, mais elles ne duraient que peu d'instans, et ne se manifestaient que par intervalles. Pendant cette même journée, Viterbi entendit également, pour la première fois, quelques sifflemens d'oreille. A une heure et demie, la tête était un peu chargée, la vue claire cependant; et Viterbi continuait à parler, à peu près comme à son ordinaire, en faisant quelques gestes avec ses mains.

Dans la journée du 20, Viterbi déclara au concierge et au médecin qu'il ne voulait plus même s'humecter la bouche. Sentant enfin la mort s'approcher, il s'étendit sur son lit, et demanda de nouveau aux gendarmes, comme quelques jours auparavant, s'il était bien arrangé, et ajouta : « Je suis prêt à partir! » Ce furent ses dernières paroles... Cette fois, la mort ne trahit point l'espoir de l'homme qui avait voulu épargner à sa famille la honte de voir un des siens porter sa tête sur un échafaud. Le 21, Viterbi avait vécu.

La génération qui s'élève vaut mieux que nous ne valions à son âge; elle est grave, studieuse, pleine d'amour du bien, et pénétrée d'une idée fort juste; c'est qu'avant tout, et partout, il faut savoir. Mais, comme toutes les générations naissantes, elle se croit appelée à refondre le monde que ses prédécesseurs n'ont su qu'ébranler; et néanmoins, comme toutes les générations naissantes, elle est sous l'empire des préjugés et des habitudes de ces prédécesseurs qu'elle dédaigne.

Le positif lui semble avoir mis le sentiment hors de cause, et, à l'entendre, la religion sera désormais étrangère à ce qui constitue le réel de la vie; elle se trompe. De quelque manière qu'on attaque les hypothèses et les espérances qui président aux croyances religieuses, de quelque anathème ironique ou sérieux qu'un siècle les frappe, ce qui fait leur essence survivra.

Benjamin Constant.

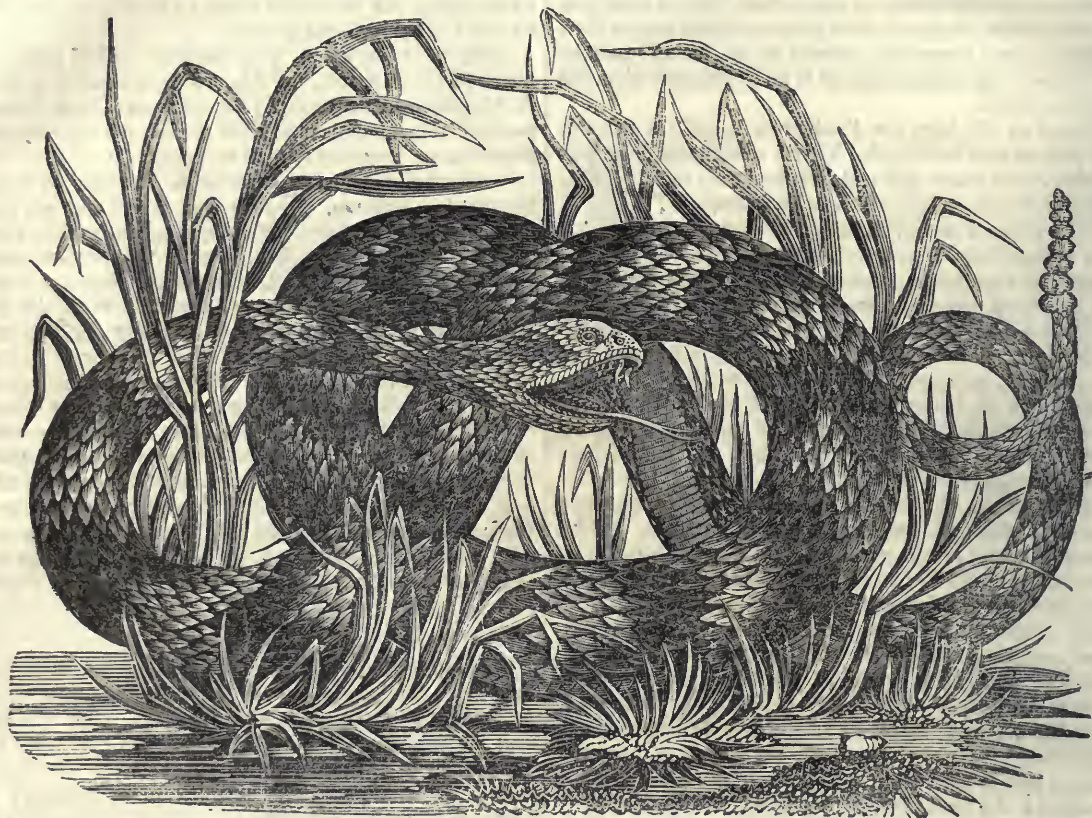
Voyez en Angleterre cette foule de sectes qui font du sentiment religieux l'objet de leur ardeur la plus vive et de leurs méditations assidues. L'Angleterre est pourtant le premier des pays européens pour le travail, la production, l'industrie.

Voyez l'Amérique : plus heureuse que l'Angleterre, car elle n'a pas comme elle un clergé qui réclame et maintient l'oppression d'une vaste province, sous le prétexte qu'elle est catholique; l'Amérique couvre les mers de son pavillon : elle se livre plus qu'aucun peuple à l'exploitation de la nature physique; et cependant telle est l'autorité du sentiment religieux dans cette contrée, que souvent une seule famille est divisée en plusieurs sectes, sans que cette divergence trouble la paix ou l'affection domestique, parce que les membres de cette famille se réunissent dans l'adoration d'une providence juste et bienfaisante, comme des voyageurs se retrouvent avec joie au but qu'ils ont atteint par des sentiers différens.

Idem.

LE SERPENT A SONNETTES.

Ce reptile habite le continent de l'Amérique. On le rencontre surtout dans les terrains chauds et humides, sous les tropiques où la végétation est opulente. Si son instinct le portait à faire usage des redoutables moyens de destruction qu'il possède, il deviendrait bientôt un tel fléau pour les contrées qu'il habite, qu'elles seraient en peu de temps abandonnées; car son venin est plus violent et plus actif que celui de tous les reptiles de cette espèce, et il est d'autant



(Le Serpent à sonnettes.)

plus dangereux que le climat est plus ardent. Mais par bonheur ce serpent ne fait usage de sa puissance que pour se défendre; presque jamais il n'attaque l'homme sans être provoqué; il fuit plutôt sa présence, lors même qu'il n'a rien à en redouter.

Ces serpens venimeux se distinguent par la singulière organisation de leurs mâchoires et de leurs crochets à venin. Un long pédicule osseux, fort mobile, soutient les os maxillaires supérieurs qui portent une dent longue, aiguë, crochue, creusée en forme de canal, et posée sur une glande située au-dessous de l'œil. Cette glande sécrète une humeur venimeuse et jaune; lorsque l'animal ne veut pas blesser de son venin, cette dent se cache dans un repli de sa gencive. La tête de ces serpens semble triangulaire ou élargie sur les côtés parce que les crochets prennent plus d'espace. La langue est aussi fort prolongée parmi ces espèces, et le gosier est très dilatable. Les crochets à venin sont tous à la mâchoire supérieure.

C'est une opinion fort ancienne que celle qui attribue aux serpens le pouvoir de charmer, ou plutôt de stupéfier leur proie par l'épouvante. Plusieurs auteurs célèbres admettent cette fascination, et ils l'expliquent par des effluves, par une sorte d'haleine empestée que ces crotales lancent vers leurs victimes; mais ces faits ne sont pas constatés vrais. Ce qui a donné lieu à cette opinion si générale de fascination, ne semble être que la terreur qu'inspirent les serpens; car les animaux, ainsi que l'homme, sont susceptibles d'éprouver cette frayeur subite à l'aspect inopiné de ces reptiles. Il faut donc conclure que la frayeur seule est la vraie cause de cette prétendue fascination du serpent à sonnettes.

Le nom de serpent à sonnettes a été donné à ce reptile à cause d'un organe assez remarquable qu'on voit à l'extrémité de sa queue: ce sont des anneaux coniques, mobiles et emboîtés, qui proviennent des dépouilles annuelles de leur mue, transformées en une membrane sèche et crépitante comme le parchemin, et dont le cliquetis décèle leur approche. On a vu quelquefois des serpens porter de quarante à cinquante anneaux à leur queue.

On dit que les serpens à sonnettes sont rusés; mais comme leur cerveau est très petit, nous ne devons pas leur supposer beaucoup d'intelligence. L'ouïe et surtout la vue paraissent être leurs sens les plus parfaits. Les mœurs des serpens sont assez douces; dépourvus de membres, ils ne peuvent se transporter rapidement d'un lieu à un autre; cependant ils savent s'élancer assez loin. Pour cela, ils se roulent sur eux-mêmes, la tête élevée sur le sol, et se détendant comme un ressort par la vive et soudaine contraction de tous leurs muscles, ils sont ainsi lancés avec force.

Ces reptiles ont la faculté d'avaler des animaux trois fois plus gros qu'eux; car leur œsophage s'élargit très complaisamment. Les gros serpens des Indes peuvent même engloutir des chèvres, des cerfs, etc. En outre les os palatins, plus ou moins mobiles, sont armés de petites dents recourbées en arrière pour arrêter leur proie; car elles ne servent nullement à sa mastication.

Les Indiens ont appris à manier ces serpens sans danger, à les étourdir, et pour ainsi dire à les enchanter. Ils les dressent à une espèce de danse cadencée suivant le rhythme d'une chanson. M. de Châteaubriand raconte que, se trou-

vant, en 1791, dans le haut Canada, sur les bords de la rivière Genessée, il vit un naturel calmer d'un coup de baguette la colère d'un serpent à sonnettes, et s'en faire suivre en jouant de sa flûte. On sait aujourd'hui que les jongleurs indiens enlèvent à ces reptiles leurs crochets de venin, avant de faire leur éducation. Ces crochets se renouvellent au bout de quelques mois, et peuvent de nouveau donner la mort.

LES FABLES DE PILPAI.

Sous le règne de Soliman II, un mollah, nommé Ali-Tchélébiban-Salek, crut rendre service aux musulmans en traduisant en langue turque les *Fables de Bidpaï*, que nous nommons habituellement *Pilpai*. Après vingt ans de travail, le mollah dédia sa traduction au sultan, donnant à cette traduction le titre d'*Humaiounnamé* ou livre impérial. Ayant fait faire deux copies de son ouvrage, il fit hommage de l'une au grand-visir en le priant de faire parvenir la seconde au sultan. L'auteur s'attendait à des récompenses ou tout au moins à des éloges; quelle fut sa surprise lorsque le visir l'ayant fait venir lui reprocha amèrement d'avoir employé à un travail frivole un temps qu'il aurait dû consacrer à l'examen de quelque question de droit turc! Heureusement pour le traducteur de Bidpaï, Soliman était aussi éclairé que son visir l'était peu; il aimait les belles-lettres, les protégeait; il fut enchanté du travail de Ali-Tchélébiban, et l'éleva à la dignité de cadi, qui le mettait sur la route des plus grands honneurs. L'histoire ajoute que le visir fut bien honteux de s'être trompé. Quoi qu'il en soit, c'est depuis ce temps, c'est-à-dire à peu près depuis le milieu du XVIe siècle, que les fables de Pilpai ont été connues en Europe.

LE NOM
DU MARÉCHAL MONCEY EN ESPAGNE.

En 1808 un officier français avait eu une mission en Espagne; c'était à l'époque où il se commettait toutes sortes d'atrocités contre les militaires qui tombaient entre les mains des guérillas. Il fut pris par une bande de Catalans. Déjà il était dépouillé de ses vêtemens et attaché à un poteau; il n'avait plus qu'à recommander son ame à Dieu, tant le supplice qu'on lui destinait était imminent. Il se souvint alors de la réputation que le général Moncey avait laissée en Espagne, au commencement de la révolution quand il commandait l'armée des Pyrénées; il savait quelques mots d'espagnol; il appelle donc auprès de lui un de ceux qui se préparaient à l'égorger, et lui dit : « Je suis aide-de-camp du maréchal Moncey ». A ce nom, l'Espagnol s'éloigne; bientôt l'officier français le voit revenir avec ses compagnons; l'un lui rapporte sa montre, un autre ses habits, un autre son argent; on lui rend tout ce qu'on lui avait pris; et ces mêmes hommes qui l'auraient infailliblement fait périr sans son heureuse présence d'esprit, lui servirent d'escorte, et l'accompagnèrent jusque dans le voisinage des avant-postes français.

MANIÈRE DE PRENDRE LES OISEAUX DANS LES ILES SHETLAND.



Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs un dessin représentant une chasse aux oiseaux dans les îles Shetland. Le récit des dangers auxquels s'exposent les hardis habitans de ces îles sauvages, paraîtrait fabuleux, si ce fait, qui se renouvelle tous les jours, ne se passait à quelques lieues des rivages de l'Écosse. Habitués aux injures du temps, aux privations de toutes sortes, exercés dès l'enfance à cette chasse périlleuse, ces courageux insulaires trouvent un

charme particulier dans le péril lui-même, et c'est à peine si le voyageur qui est le témoin de leurs audacieuses tentatives peut se sentir la force de les suivre du regard.

Les rochers menaçans qui s'élèvent sur les bords escarpés des îles Shetland sont la demeure d'une foule d'oiseaux qui choisissent, pour y déposer leurs œufs, des cavités situées à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer. C'est là que les insulaires vont chercher et les œufs et les petits des oiseaux, soit en escaladant les rochers, soit en se faisant descendre du haut des bords élevés de la côte.

Quand ils emploient ce second moyen, l'un d'eux se fait attacher à l'extrémité d'une corde qui s'enroule autour de son corps et qui supporte un bâton transversal sur lequel il s'assied. Ses compagnons, placés sur le haut du rivage, lâchent peu à peu la corde qui glisse sur un fort morceau de bois placé à dessein sur les rochers, afin que la corde ne vienne pas à vaciller brusquement sur leurs pointes aiguës. Une seconde corde plus petite, attachée au corps du chasseur, lui sert pour avertir ses compagnons qu'il veut changer de place. Appuyant les pieds contre le roc, il s'élance en avant, examinant avec sang-froid les recoins où sont cachés les nids des oiseaux. Après cet examen le chasseur aborde le rocher, et quand il peut mettre le pied sur ses bords, il se débarrasse de la corde, et pénétrant dans les cavités, ramasse à loisir son butin, qu'il attache à sa ceinture. Quelquefois, apercevant des oiseaux qui voltigent autour de leur retraite, il s'élance tenant à la main un long bâton armé d'un filet, et rarement sa proie lui échappe.

Ainsi balancé dans l'espace, à l'extrémité d'une corde qui a souvent plus de cent brasses de longueur, le Shetlandais ne court pas seulement le danger de se briser contre le roc quand il s'élance à la poursuite des oiseaux; souvent de lourds fragmens, arrachés par le frottement de la corde, tombent des flancs des rochers et de leur sommet. Pour se soustraire à ce péril, le chasseur protège sa tête par un bonnet épais et solide, mais trop souvent cette arme ne peut amortir le choc des quartiers rocailleux tombés d'une si grande hauteur.

L'escalade présente tout autant de dangers. Les chasseurs approchent en bateau jusqu'à la base des rochers; l'un des plus hardis s'attache une corde autour de la ceinture, et muni d'une longue perche armée d'un crochet en fer à l'une de ses extrémités, il s'accroche aux pointes de rocher, aidé d'abord par ses compagnons qui le soulèvent. Il s'arrête sur le premier endroit où ses pieds peuvent se poser avec quelque sécurité, et tendant à un de ses camarades la corde qui entoure ses reins, il le soulève jusqu'à lui. Le reste de l'équipage monte successivement, en suivant le même chemin. Ils s'élèvent ainsi de proche en proche, chaque chasseur étant muni d'une corde et d'une perche à crochet, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la région élevée où sont les nids des oiseaux. Parfois, quand ils aperçoivent une proie cachée dans quelque fente située au-dessous d'eux, l'un des chasseurs descend, suspendu à la corde qui ceint les reins d'un de ses compagnons. Trop souvent celui-ci est entraîné par le poids, ou glisse sur le roc, et ils vont se briser tous deux sur les pointes aiguës qui bordent le rivage.

Le bateau qui a conduit les chasseurs les suit dans leur expédition, ils y jettent, du haut des rochers, le butin à mesure qu'ils le ramassent. Souvent ils passent une semaine entière dans ces dangereuses expéditions. Quand vient la nuit, ils s'endorment d'un profond sommeil dans les crevasses qui se trouvent sur leur route.

Les plumes des oiseaux sont mises à part pour être exportées au loin; leur chair est très goûtée par ces insulaires, qui en salent une partie pour l'hiver.

Quelquefois, pour se transporter d'un roc à un autre, les chasseurs Shetlandais emploient une espèce de bateau roulant sur des cordages, comme on peut le voir dans le dessin qui accompagne cette notice.

LES VOYAGES AUTOUR DU MONDE,

ANTÉRIEURS AU VOYAGE DU CAPITAINE FREYCINET.



Le premier voyage autour du monde remonte au règne de François Ier; mais la gloire de cette grande entreprise n'appartient point à la France. Le Portugais Ferdinand Magellan, parti d'Espagne, le 20 septembre 1519, découvrit, le 20 octobre de l'année suivante le fameux détroit qui conserva éternellement son nom, comme le cap de Palinure, près de Naples, a conservé le nom du pilote d'Enée. Magellan ne put accomplir son vaste dessein; il fut tué dans l'île de Matan, le 27 avril 1521, et le vaisseau qu'il avait monté revint en Espagne, le 7 septembre 1522, après avoir parcouru quatorze mille quatre cent soixante lieues dans l'espace de trente-sept mois.

Trente et quelques années après la catastrophe de Magellan, l'anglais Drack, sorti de Plymouth en 1557, n'y revint qu'au bout de vingt-trois ans, et eut bientôt un imitateur dans son compatriote Thomas Cavendish, qui partit aussi de Plymouth en 1586 et accomplit en deux ans et quelques mois le troisième voyage autour du monde. On ne voit point figurer la France dans ces premières entreprises de circumnavigation. Ce n'est que long-temps après que se forma la marine dont Sully peut être regardé comme le premier fondateur. Ce ne sera même qu'après le règne de Louis XIV que nous verrons la France s'associer à ces expéditions lointaines, armées dans le seul et noble but de marcher à la conquête de la science.

Après les deux Anglais précédemment cités, les Hollandais parurent avoir saisi le sceptre des mers, et leurs navigateurs se succédèrent rapidement dans les voyages autour du monde. Olivier de Noort, Hollandais, est l'auteur du quatrième voyage autour du monde. Parti de Rotterdam, le 2 juillet 1588, il y rentra le 26 août 1601.

Le cinquième fut accompli, de 1614 à 1617, par un Allemand, nommé Georges Spilberg, au service de la Hollande. Le sixième, également entrepris par deux Hollandais, eut pour ceux-ci de tristes résultats: Jacques Lemaire et Guillaume Schouten sortent du Texel, le 14 juin 1615; ils arrivent en 1616 à Batavia. Georges Spilberg les arrête et les renvoie en Europe sur des vaisseaux de la Compagnie. Jacques Lemaire meurt en route, et Guillaume Schouten est ramené dans sa patrie, un peu honteux de la revoir plus tôt qu'il ne le voulait. Jacques l'Hermite, parti en 1623, ne fut pas plus heureux; il mourut en sortant du détroit de la Sonde; mais les Hollandais venaient de fonder Batavia, dans l'île de Java.

Pendant toute la durée du long règne de Louis XIV, deux seuls navigateurs entreprirent un voyage autour du globe, et ce furent deux Anglais.

Le premier, Cowley, part de la Virginie en 1683, et y revient au mois d'octobre 1686, sans avoir fait de découvertes importantes. Le second, Wood-Roger, sort de Bristol le 2 août 1708, et rentre aux Dunes le 1er octobre 1711. Ainsi, avant le règne de Louis XV, nous voyons *neuf* voyages autour du monde entrepris, savoir : *un* par un Portugais, *quatre* par des Anglais, et *quatre* par des Hollandais.

Le dixième voyage autour du monde, commencé en 1721 par un Mecklembourgeois, au service de Hollande, nommé Roggeween, ne put être achevé, les vaisseaux de ce navigateur ayant été saisis à Batavia.

Le fameux commodore Anson exécuta le onzième voyage qui dura depuis le mois de septembre 1740 jusqu'en juin 1744, et pendant lequel il fit tant de prises aux Espagnols. Le douzième, de 1764 à 1766, eut pour chef le commodore

Byron, aïeul du poète. Le treizième, commandé par les capitaines anglais Wallis et Carteret, qui se virent séparés par une tempête au débouquement de la mer du Sud, dura, pour le vaisseau du premier, depuis juillet 1766 jusqu'en mai 1768; mais l'autre ne regagna l'Angleterre qu'un an après.

Enfin le quatorzième voyage autour du monde, et l'un des plus célèbres en Europe, est celui que Bougainville entreprit en 1766, époque à laquelle il sortit de Nantes. On sait qu'il débarqua à Saint-Malo le 16 mars 1769.

Presque immédiatement après Bougainville, un an même avant son retour, le fameux capitaine Cook entreprit, le 25 août 1768, le quinzième voyage autour du monde, conjointement avec Bancks et Solanders; ils revinrent au mois de juillet 1771. Le nom de Cook doit être placé le premier sur la liste des explorateurs des mers; aucun n'a fait deux fois le voyage autour du monde, Cook l'a entrepris trois fois. Dans sa seconde excursion, il eut pour compagnon le capitaine Furneaux; reparti en 1772, au mois de juillet, il revint au mois d'août 1775. C'était le seizième voyage autour du monde. Le dix-septième voyage fut encore entrepris par cet infatigable navigateur. Parti le 11 juillet 1776, Cook fut tué dans l'île d'O-Why-Hée, le 14 février 1779. Clarke, qui l'accompagnait, termina sa carrière le 11 août de la même année.

Le dix-huitième voyage autour du monde, long-temps l'objet de funestes conjectures, l'est encore de douloureux souvenirs. Pendant un demi-siècle, on se demanda ce qu'était devenu La Pérouse; et, depuis quelques années seulement, une sorte de hasard a levé le voile qui couvrait sa mort et le lieu qui en fut témoin. La Pérouse était sorti de Brest le 1er août 1785, et il poursuivit heureusement son voyage jusqu'en 1788, époque à laquelle on cessa d'entendre parler de lui. A l'exception de Cook, aucun voyageur n'avait parcouru tant de mers, visité tant de climats, interrogé tant de terres nouvelles.

Pendant que le monde entier était dans l'anxiété la plus vive, le général d'Entrecasteaux sillonnait les mers à la recherche de La Pérouse. Rien ne lui apprit sa vie, rien non plus ne lui apprit sa mort; et d'Entrecasteaux lui-même périt en 1793, comme il venait de terminer ses fructueuses recherches. Il était réservé à M. Dumont-Durville d'être un jour plus heureux. Cependant, dès l'année 1789, Alexandre Malaspina, Espagnol, et don Joseph de Bastiamente, étaient sortis de Cadix pour entreprendre le dix-neuvième voyage autour du monde; ils revinrent au port qui les avait vus partir à la fin de 1793.

Le vingtième voyage autour du monde offre cela de remarquable, qu'il fut entrepris aux frais d'un particulier. La maison de commerce Baux, de Marseille, en confia le commandement à Etienne Marchand, capitaine français, qui plus tard mourut à l'Ile de France, où il commandait. Son voyage, commencé le 14 décembre 1790, fut terminé au mois d'août 1791; c'est, par conséquent, de tous les voyages autour du monde, celui qui a été le plus rapidement exécuté.

L'Anglais Georges Vancouver fit un vingt-unième voyage autour du monde, de 1790 à 1795. Au commencement du XIXe siècle, son compatriote John Turnbelle en exécuta un autre, de 1800 à 1804; et, à la même époque, les vaisseaux de la Russie parcoururent, pour la première fois, les mers qui entourent le globe. Alexandre, nouvellement monté sur le trône de Catherine, fit exécuter un voyage autour du monde, de 1803 à 1805, sous le commandement de M. de Krusenstern, capitaine de la marine impériale russe, et ce fut la dernière grande exploration du globe avant le voyage du capitaine Freycinet.

LE HIBOU DE LA GUIANE.



Cet oiseau, qui se distingue des autres animaux de son espèce par ses longues cornes, et par la fierté de sa pose, se rencontre principalement dans la Guiane. Ses habitudes ne diffèrent pas d'ailleurs de celles des autres oiseaux de proie nocturnes. Ses yeux sont d'une sensibilité si grande, qu'ils semblent être éblouis par la clarté du jour; et c'est seulement à la douce lumière de l'aurore naissante ou du crépuscule du soir qu'il peut sortir de sa retraite pour chercher sa subsistance. Les yeux du hibou de la Guiane sont d'une grandeur énorme; ils sont enfermés dans une sorte de boîte osseuse dont la construction a quelque ressemblance avec le lorgnon dont les horlogers font usage. Telle est la disposition intérieure de l'œil de cet oiseau, que sa vue s'exerce parfaitement à la plus faible lumière, et qu'elle perce même dans l'obscurité de la nuit. Son plumage est si doux et si fin, et sa charpente osseuse si délicate, qu'il est rare qu'il ne réussisse pas à surprendre sa proie; car il ne fait aucun bruit en se précipitant sur elle, et le mouvement de ses ailes est si léger et si doux, qu'il n'occasione pas la moindre agitation dans l'air. Cet oiseau nocturne, ne sortant que le matin et le soir pour chercher sa nourriture, fait cette quête avec un grand avantage; il trouve alors les autres oiseaux ou les petits animaux endormis ou près de l'être. Les nuits où la lune brille sont pour lui des jours de plaisir et d'abondance; car alors il peut chasser plusieurs heures de suite et se pourvoir d'amples provisions. Les mulots et les autres petits animaux qui vont rôdant le soir à la recherche de leur subsistance font avec les petits oiseaux la principale nourriture du hibou; aussi choisit-il ordinairement pour habitation le voisinage des granges.

En France, le nombre des naissances excède chaque année d'un quart celui des décès. Si cet accroissement se

maintient, la population de la France aura augmenté d'un dixième dans seize ans, de moitié dans soixante-huit ans, et elle sera doublée dans cent seize ans.

La durée moyenne de la vie est présentement en France de trente et un ans et demi. Avant la révolution de 89, elle n'était que de vingt-huit ans et demi. Cette prolongation de la vie moyenne est due sans doute à l'introduction de la vaccine et à l'aisance qui s'est répandue jusque dans les classes les moins fortunées.

Une partie de la surface habitée de la terre est au-dessous du niveau de l'Océan. Le sol de l'Asie, sur une étendue de plus de dix-huit mille lieues carrées, présente un exemple vraiment extraordinaire de cet état d'affaissement. Là, se trouve la ville d'Astrakan, et une infinité d'autres villes populeuses et entourées de terrains fertiles vivifiées par un grand mouvement commercial. Si l'Océan se répandait dans ce vaste bassin, il s'élèverait de plus de trois cents pieds au-dessus de la ville d'Astrakan.

AU PUBLIC, LES ÉDITEURS DU MAGASIN UNIVERSEL.

Présenter une indication minutieuse des divers objets que doit embrasser notre publication, serait chose superflue et de peu d'intérêt pour le lecteur. Le titre de Magasin universel, que nous avons adopté, lui dit assez que nous puiserons à toutes les sources, que nous emprunterons à tous les genres.

Quant au choix des matériaux, nous demanderons à l'étude de la nature, aux beaux arts, à la littérature, à l'industrie, à l'histoire, à la biographie ancienne et moderne, tous les faits capables de piquer la curiosité et de procurer une agréable distraction, qui laissera après elle quelque enseignement utile.

Convaincus que sans la foi dans l'avenir, sans la croyance aux principes éternels de la morale, il n'y a de vie ni pour les familles ni pour les individus, nous reproduirons souvent quelques-unes de ces suaves inspirations, de ces consolantes pensées, qu'on ne peut demander qu'au sentiment religieux.

Notre Magasin universel sera une véritable *Encyclopédie* qui répandra dans toutes les classes de la société le goût de la lecture et hâtera les progrès de la civilisation.

Les savans eux-mêmes ne dédaigneront pas de parcourir notre modeste recueil. Confiée à des hommes de talent, notre rédaction sera riche de faits curieux, souvent inédits, et ce serait un grand hasard si les hommes qui ont le plus vu et le plus retenu, ne trouvaient encore à apprendre dans chacune de nos livraisons.

L'infinie variété qui présidera à la composition de ce recueil nous donnera accès dans les salons du *monde fashionable*, comme dans la demeure de l'artisan. Nous voulons que le soir, aux réunions de famille, le dimanche, aux heures où l'industriel se repose des travaux de la semaine, et dans les momens de désœuvrement qui reviennent si fréquemment dans la vie des gens du monde, le Magasin universel soit une ressource contre l'ennui.

Les nombreuses gravures sur bois, dont le Magasin universel sera orné, deviendront tout à la fois un objet de curiosité pour le lecteur, et un indispensable accompagnement des descriptions que nous donnerons des monumens anciens et modernes, des sites pittoresques, des sujets d'histoire naturelle, des machines, etc. Exécutées par des artistes distingués, de Paris et de Londres, ces gravures seront faites sur des dessins originaux que nous devons à la bienveillante et active collaboration des talens du premier ordre, où elles seront tirées des plus belles collections anglaises dont nous possédons déjà un grand nombre de polytypages. Nous nous sommes assuré, en outre, la jouissance exclusive de toutes les gravures de l'un des *Magazines* qui ont eu le plus de succès en Angleterre.

Nous pouvons encore promettre à nos souscripteurs de leur offrir successivement, et dans un petit nombre d'années, la reproduction *complète* des belles collections en tout genre des diverses galeries qui ont obtenu de la célébrité, particulièrement celle du *Musée royal* tel qu'il existait en 1814. Pour une somme très modique ils posséderont des recueils auxquels ne pouvaient atteindre jusqu'ici que les plus grandes fortunes. Cette partie de notre travail sera soumise à la direction et à la surveillance de l'un des plus grands peintres de notre époque. Aucune galerie particulière, aucun cabinet d'amateur n'obtiendra quelque réputation sans être exploré par nous. Les manuscrits des bibliothèques publiques ne renfermeront aucun trésor que nous ne le fassions partager à nos souscripteurs. Nous puiserons encore dans les grands ouvrages à gravures, dans les Voyages pittoresques en diverses contrées du globe, pour reproduire les monumens, les sites, les costumes, les armes les usages des peuples.

Ainsi, nous n'aurons rien épargné pour remplir l'attente du public, et propager, autant qu'il est en nous, le goût de la science qui contribue si puissamment à l'amélioration de l'humanité, et celui des beaux-arts, source de jouissances toujours nouvelles. Enfin, nous aurons justifié complètement notre titre de Magasin universel.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Il paraîtra tous les jeudis un Numéro du Magasin universel; ce Numéro, composé d'une feuille petit in-4°, sur papier vélin superfin, sera orné de quatre à six belles gravures et souvent d'un plus grand nombre.

Le prix de chaque N°, non timbré, est de. . Deux Sous.
Le prix de chaque N°, timbré, est de. . . . Trois Sous.

ABONNEMENS LIVRABLES PAR MOIS,

AVEC UNE COUVERTURE IMPRIMÉE.

Trois mois. .	13 Nos, portés à domicile,	à Paris.	1 f. 35 c.
Six mois. . .	26 id.	id.	2 60
Un an. . . .	52 id.	id.	5

Pour recevoir à domicile, à Paris, un Numéro tous les jeudis, on ajoutera, à cause des frais de timbre, 65 centimes par trimestre.

Pour les départemens, le prix du port, par la poste, est de 50 centimes par trimestre.

On souscrit

AU BUREAU DU MAGASIN UNIVERSEL,

CHEZ FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, Nos 39 ET 41;

ET DANS LES DÉPARTEMENS,

Chez les principaux Libraires, chez les Directeurs des postes, et aux bureaux des diverses voitures publiques.

N. B. *Nous indiquerons successivement les noms de nos bureaux de souscription dans les diverses villes de France.*

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL. — H. FOURNIER, RUE DE SEINE, N° 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

NUMÉRO 2. 31 OCTOBRE 1833. PRIX . 2 SOUS.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

LA TOUR PENCHÉE DE PISE.



LA TOUR PENCHÉE DE PISE.



Cette tour, par son antiquité, par sa forme élégante, par la richesse de ses marbres, et par son inclinaison extraordinaire, est placée au rang des édifices les plus célèbres de l'Italie. Près d'elle se remarquent trois superbes édifices, éloignés des constructions plus modernes de la ville, comme si ces dernières craignaient le contact de ces vénérables antiquités : ce sont le Dôme, Saint-Jean et le Campo-Santo.

Peu de villes furent aussi prospères et aussi puissantes que l'a été Pise dans les premiers temps des républiques italiennes. Quand ils eurent vaincu les Sarrasins, les Pisans devenus maîtres de grandes richesses, construisirent leur cathédrale. Quatre-vingt-dix ans après, fut bâtie la petite église ronde de Saint-Jean; et, en 1174, on éleva sous la direction de Bonanno, architecte pisan et sculpteur très renommé de cette époque, la tour ou clocher dont nous offrons ici le dessin. Quelques auteurs lui adjoignent pour collaborateur un Tyrolien nommé Wilhelm ou Guillaume. Ce ne fut qu'un siècle plus tard, en 1278, que le Campo-Santo fut élevé par Jean Pisano, autre architecte et sculpteur de Pise.

La tour de Pise, quoique peu ornée, est cependant fort élégante : sa forme est parfaitement cylindrique; son diamètre, à la base, est de 51 pieds, et sa hauteur de 175. Cet édifice est formé par huit rangées de galeries en arcades, soutenues par 207 colonnes toutes différentes les unes des autres par la variété de leurs marbres, par leur sculpture et par leurs dimensions; néanmoins, ces colonnes sont disposées avec tant d'art, que cette bigarrure de forme ne déplaît pas. A la partie supérieure se trouve une galerie, du haut de laquelle on découvre la ville, les belles campagnes qui l'environnent, et la mer à l'horizon. On monte jusqu'au sommet de la tour par un escalier de 293 marches, construites dans le massif du mur, qui a 12 pieds d'épaisseur, en sorte que l'intérieur reste vide et libre, à la façon d'un puits.

L'inclinaison de l'escalier produit pour ceux qui montent ou qui descendent l'effet du roulis d'un vaisseau.

C'est surtout à son inclinaison que la tour de Pise doit sa grande célébrité : le voyageur qui, pour la première fois, aperçoit cet édifice, en approchant de la ville, s'arrête émerveillé, se demandant comment une masse d'une forme aussi légère peut demeurer ainsi suspendue sans s'écrouler; et son étonnement s'accroît encore, quand il apprend que cet édifice se soutient depuis six siècles et demi, sans avoir éprouvé aucun effet de l'action destructive du temps.

Il serait trop long de rapporter ici les diverses opinions qui ont été émises sur la cause de l'inclinaison du clocher de Pise. Les uns, et de ce nombre est le docteur Arnold, auteur des *Élémens de Physique*, pensent qu'elle a été construite ainsi, dans l'intention de surprendre ou d'effrayer le spectateur. A l'appui de cette opinion on a rappelé l'existence de plusieurs autres monumens auxquels les architectes ont donné, à dessein, un *surplomb* plus prononcé encore que celui de la tour de Pise. Mais l'inspection de l'édifice, dont la partie inférieure est enfouie dans le sol du côté de l'inclinaison, indique évidemment que le terrain s'est affaissé dans cette direction. Si la tour ne s'est pas abîmée, c'est que la ligne de gravité n'est pas sortie de la base; et si, les parties qui la composent ne se sont point disloquées, c'est qu'elles sont étroitement liées par le ciment qui les unit.

Une Anglaise qui voyageait en Italie il y a quelques années (mistress Strake), a fait une observation qui vient à l'appui de cette dernière opinion. Elle a trouvé dans le Campo-Santo un tableau où la tour de Pise est représentée *droite;* or, le tableau a été peint vers l'an 1300, c'est-à-dire plus de cent années après la construction du clocher.

Le célèbre Galilée, qui était professeur de mathématiques dans la ville de Pise, fit, du haut de la tour penchée, ses premières expériences sur la chute des corps. On dit qu'attiré par ce spectacle, qu'il ne pouvait comprendre, mais qu'il savait renfermer une grande découverte, le peuple témoignait par ses applaudissemens son admiration pour le grand géomètre. Ce fut à partir de ce moment que l'envie et la haine s'acharnèrent contre Galilée : on sait que, peu de temps après, il fut obligé de s'éloigner de Pise; il avait osé critiquer une machine destinée au curage du port de Livourne, et imaginée par le prince Jean de Médicis.

LE CARNAVAL A ROME.



Une des époques les plus importantes à Rome est le carnaval; l'élection de nouveaux consuls y produisait jadis moins de mouvement. C'est un temps de bals et de festins; tous les rangs, tous les âges y prennent part; mais ces bacchanales ne durent qu'une semaine. La cloche du Capitole et le canon du château Saint-Ange donnent le signal, et la population entière répond à l'appel. La police ne permet à aucun masque de se montrer avant le signal. Quand on rompt les digues d'un port nouvellement creusé, la mer ne s'y précipite pas avec plus de rapidité que la foule sur le *Corso*. Cette grande et belle rue qui conduit de la porte du Peuple à la place Colonne, est remplie soudain de voitures, de brillans équipages et de curieux qui se heurtent au milieu des chevaux; les trottoirs, convertis en amphithéâtres, offrent aux spectateurs plus paisibles un refuge contre la cohue; mais ils n'en sont pas moins exposés aux invectives des masques, et à la pluie de *confetti* (dragées) qu'on se lance de toutes parts. On voit des chars couverts de femmes et d'enfans; d'autres où des scènes comiques sont figurées. Ici c'est l'emblème d'un ménage représenté par un chat et un chien; là, un usurier prête à la minute, et plus loin on retrouve les emprunteurs sur une charrette qui les conduit à l'hôpital. Ce qui frappe surtout, c'est la perfection avec laquelle sont faits les masques. Et il ne faut pas croire que les Romains se bornent à de vagues allusions : on retrouve dans ces folies toute la satire personnelle des anciennes Attelanes et de *la Mandragore* de Machiavel. Ceux qui se déguisent en fous sont vêtus d'une chemise blanche, et coiffés d'un bonnet blanc; leurs contorsions extatiques, leurs cris forcenés, les annoncent de loin; ils vous assaillent avec des dragées de plâtre qu'ils lancent de toutes leurs forces.

Nos déguisemens mesquins ne sauraient donner une idée des déguisemens à Rome; on y voit la folie dans toute sa splendeur, car à Rome les gens les plus riches et les plus distingués déploient au carnaval tout leur luxe et leur magnificence. Des chevaux, parés de riches harnais, sont attelés à d'élégantes calèches formant cortège. Sur ces calèches sont figurées les plus ingénieuses scènes de la Mythologie et de l'Histoire. Plus loin ce sont des scènes comiques, et les Romains excellent dans la caricature vivante; à César montant au Capitole on voit succéder le héros de la Manche accompagné du fidèle Sancho et de Silène entouré d'un chœur d'ivrognes. Là, un sorcier se dispute avec une diseuse de bonne aventure à qui saura le mieux lire dans l'avenir, et annoncer aux badauds leur destinée; ici, c'est une vieille comtesse écoutant les fadeurs surannées du marquis de Tulipano, tandis que de pauvres malades se promènent sur le dos de leur servante. Mais ce qu'il y a de charmant dans ces solennités du plaisir, c'est la musique délicieuse

qui se mêle au bruit des masques. Et puis quels rires, quelle joie à l'aspect de cette foule de déguisemens grotesques! ce sont des nains à tête de géant, des hommes affublés d'énormes perruques dont les boucles sont autant de réservoirs d'eau qui inondent ceux qui s'en approchent. Au milieu de ce brouhaha, que de jolies femmes sous les costumes les plus pittoresques! Comme cet habit de paysanne de Frascati va bien à ces Romaines si belles et si naturellement gracieuses!

A Rome l'air est ordinairement très-doux à l'époque du carnaval, et c'est une belle chose aussi que le lieu où se célèbre la fête! La rue du *Corso* n'a pas moins d'un mille de long; des deux côtés règne une suite de beaux palais, et on la prendrait moins alors pour une rue que pour une magnifique galerie découverte dont le plancher est sablé. La nuit venue, chacun se retire au signal donné, et continue à se livrer à la gaîté dans les palais, dans les maisons, et jusque sur les grabats de la misère; les salles de spectacles retentissent des acclamations de ce peuple heureux d'être sans prévoyance puisqu'il est assez malheureux pour n'avoir pas de mémoire.

Autrefois les papes avaient un singulier usage : le mardi gras était ordinairement marqué par l'exécution d'un criminel, spectacle auquel le peuple se portait au milieu de sa folie, sans en intervertir le cours. Était-ce un raffinement de barbarie, ou seulement une leçon offerte à la populace prête à se livrer à tous les excès? Quoi qu'il en soit, c'était un horrible contraste que la vue d'un homme pendu dans la solennité d'une fête! Après l'exécution, le pape se rendait au Corso, qu'il traversait à pas lents dans toute sa longueur, bénissant sur son chemin tous ceux qui se trouvaient à droite et à gauche, et qui, sous les habits de Pierrot, de Cassandre, de Pantalon, et de Polichinelle, demandaient à grands cris la bénédiction apostolique.

PENSÉES DIVERSES.

Le sage est toujours assez riche, mais il est bien rare que le riche soit sage.

THALÈS.

La ville la mieux policée est celle dont les habitans sont si unis, que chacun d'eux regarde les injures faites aux autres comme s'il était personnellement offensé.

SOLON.

Ne désirez point l'impossible, et regardez tout ce qui est injuste comme impossible.

CHILON (de Lacédémone).

ABSTINENCE EXTRAORDINAIRE.

Il existe de nombreux exemples d'une privation absolue de nourriture pendant un laps de temps très long. Le capitaine Bligh, qui commandait le vaisseau anglais *the Bounty*, fit environ quatre cents milles sur un bateau plat, avec dix-sept hommes de son équipage, n'ayant pour toute nourriture, pendant dix-sept jours, qu'un seul petit oiseau qui pesait à peine quelques onces. Quatorze hommes et femmes du vaisseau anglais *la Junon*, ayant fait naufrage sur les côtes d'Arracan, vécurent vingt-trois jours sans prendre aucune espèce d'alimens. Deux individus succombèrent les premiers à la faim dès le cinquième jour.

Dans l'opinion de Rhedy, les animaux supportent plus long-temps que les hommes l'absence de toute nourriture; cela tient peut-être à ce qu'à la privation du jour ils ne joignent pas l'inquiétude du lendemain. Une civette vécut dix jours sans manger, un antilope vingt jours, et un gros chat sauvage aussi vingt jours; un aigle survécut vingt-huit jours, un blaireau un mois, et plusieurs chiens trente-six jours à l'absence complète d'alimens. Dans les mémoires de l'Académie des Sciences on trouve l'histoire d'une chienne qui, ayant été enfermée par mégarde dans une maison de campagne, vécut, pendant quarante jours, sans autre nourriture que la toile d'un matelas qu'elle avait déchirée en pièces. On lit dans certains auteurs qu'un crocodile peut supporter le manque total de nourriture pendant deux mois, un scorpion pendant trois mois, un ours six mois, un caméléon huit, et une vipère pendant dix ans. Cette dernière assertion n'est pas croyable.

Vaillant avait un scorpion qui vécut près d'un an sans nourriture, et loin que ses forces fussent épuisées par cette longue abstinence, il tua immédiatement un autre scorpion énorme et très vigoureux, mais moins affamé, qu'on venait de mettre auprès de lui. Jean Kunter renferma un crapaud entre deux pots à fleur, et quatorze mois après il le trouva encore en vie. Des tortues de terre ont survécu pendant dix-huit mois à toute privation de nourriture; un escarbot fut tenu dans un état d'abstinence absolu pendant trois ans, et il eut la force de s'échapper après ce laps de temps. On cite encore l'exemple de deux serpens qui vécurent dans une bouteille pendant cinq ans sans rien manger.

ÉBOULEMENT
D'UNE MONTAGNE DES ALPES.



Les montagnes situées sur le flanc gauche du ravin que l'on est obligé de traverser, quand de la vallée de Sallenche on se rend dans celle de Chamouni, au pied du Mont-Blanc, sont formées d'un calcaire ou marbre noir, dont la base repose en quelques points sur des bancs d'ardoise. L'eau provenant de la fonte des neiges, descend dans les crevasses de ces montagnes, dissout leur base, et s'échappe en sources noires et boueuses. Là, existait jadis une très haute montagne, qui s'éboula en juillet 1751, avec un fracas si épouvantable, et une poussière si épaisse et si obscure, que bien des habitans crurent que c'était la fin du monde. Les paysans s'étaient tous enfuis, et contemplaient de loin les progrès de cette effrayante catastrophe.

Toute la montagne était environnée de fumée, et il s'en détachait continuellement, le jour et la nuit, de grandes masses de pierre, avec un bruit parfaitement semblable à celui du tonnerre, ou d'une grande batterie de canons, mais beaucoup plus fort. Toutes les campagnes voisines étaient couvertes d'une poussière tout-à-fait semblable à de la cendre; et, en quelques endroits, cette poussière avait été transportée par les vents, à la distance de cinq lieues. On croyait voir de temps à autre une fumée, qui était rouge pendant le jour, et qui, pendant la nuit, était accompagnée de flammes. Tout cela faisait supposer l'existence d'un volcan.

Le roi de Sardaigne envoya l'ordre au célèbre naturaliste Donati d'aller reconnaître ce prétendu volcan. La fumée ne lui parut être que de la poussière de marbre pilé; seul et sans guide, il osa s'avancer, et il se dirigea vers la montagne. Il s'arrêta sur le bord de l'abîme, et vit les rochers s'y précipiter, soulevant après eux des torrens de poussière. Ils se détachaient successivement d'un massif formé de deux bancs de marbre compris entre des bancs d'ardoise; et à la surface supérieure se trouvaient trois lacs, dont les eaux pénétraient continuellement par les fentes des couches, les séparaient, et décomposaient leurs

supports. La neige, qui cette année était tombée en Savoie, en si grande abondance que de mémoire d'homme on n'en avait vu autant, ayant augmenté la masse des eaux, il en était résulté la chute de trois millions de toises cubes de rochers, volume qui seul suffirait pour former une grande montagne.

Sur la partie de la montagne restée debout, on voit encore aujourd'hui les rocs escarpés qui la terminent du côté du ravin. L'un de ces rochers est si élevé, et en même temps si mince, que l'on a peine à concevoir qu'il puisse se tenir debout et résister aux orages.

INFLUENCE DE L'INDUSTRIE
SUR LA CIVILISATION.

Si la civilisation est plus avancée à Paris que dans la Basse-Bretagne, c'est parce qu'on y produit et qu'on y consomme, en plus grande quantité, une plus grande variété d'objets; c'est parce qu'on y éprouve le besoin d'un logement plus élégant et plus commode, d'une nourriture plus délicate, d'un vêtement plus propre et plus gracieux, c'est parce qu'on y goûte la lecture et l'instruction, que l'on y sait jouir des productions des beaux-arts, qu'on y recherche enfin cette foule d'objets utiles ou agréables, dont la création occupe une multitude de bras, de talens, d'instrumens, et met à contribution, non-seulement les facultés productives de l'homme, mais encore celles du sol dans toutes les localités, aussi-bien que toutes les forces que la nature nous prête, quand nous avons appris à la solliciter.

J.-B. SAY.

DÉPENSES D'UN CHASSEUR
EN ANGLETERRE.

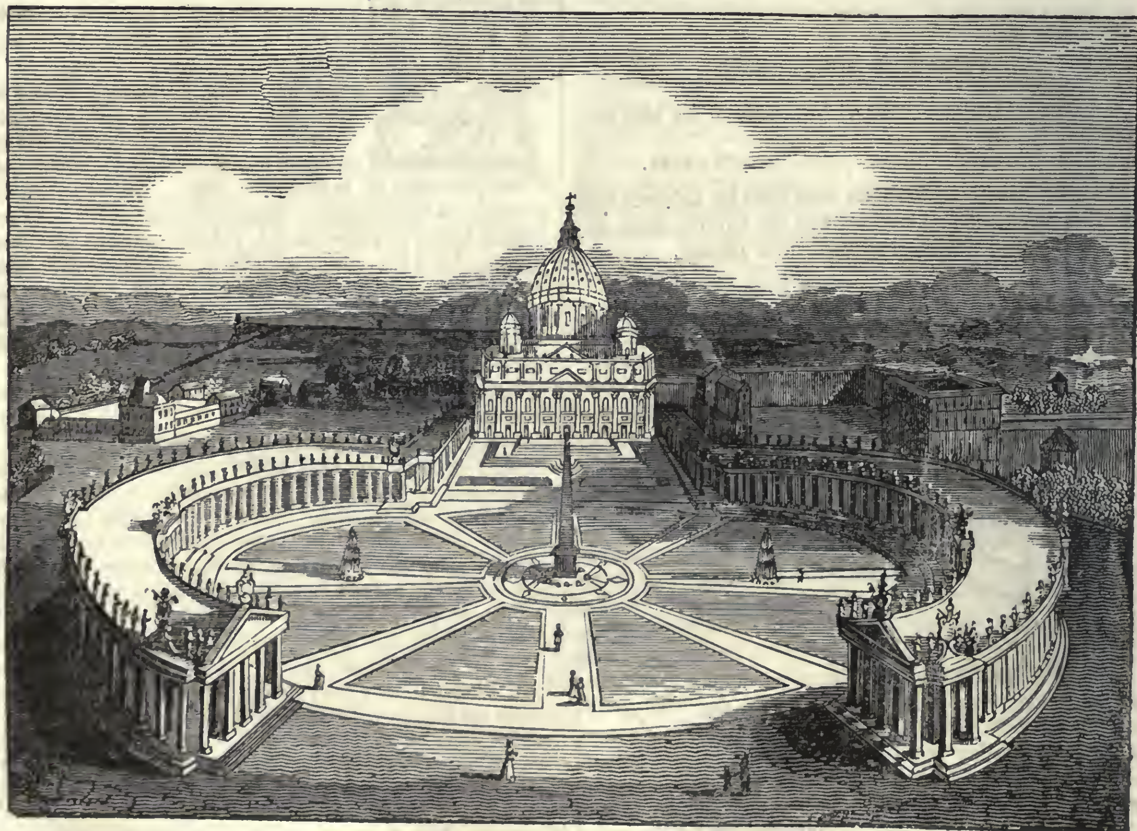
On ne saurait se faire en France une idée des dépenses auxquelles est assujéti un chasseur dans la Grande-Bretagne. On lit ce qui suit dans le livre intitulé : *Observations on Fox-Hunting* (Observations sur la chasse au renard).

Dépenses annuelles du Chasseur :

	liv. ster.
Quatorze chevaux.	700
Nourriture des chiens (cinquante couples).	275
Munitions, poudre, plomb, etc.	50
Taxes.	120
Salaire de l'éleveur des grooms, valets d'écurie, etc.	210
Instrumens, machines, pièges pour la chasse.	80
Selles, harnachement, etc.	100
Pansement des chevaux, soins du vétérinaire.	100
Achat de jeunes chiens.	100
Casuel.	200
Paris du chasseur.	300
TOTAL.	2255

(Plus de 50,000 francs de notre monnaie.)

SAINT-PIERRE DE ROME.



Nous sommes sur la place du Vatican ; en face de nous s'élève la basilique de Saint-Pierre, le temple le plus vaste que les chrétiens aient érigé à la Divinité. Avant d'entrer dans la nef, jetons les yeux sur ces beaux portiques

circulaires qui nous environnent : que tout cela est vaste, majestueux, imposant ! Le pavé sur lequel nous marchons est une mosaïque à larges traits ; au milieu de son immense étendue s'élève un obélisque, et des deux côtés, sur la même ligne que l'obélisque, deux fontaines dont les eaux vives jaillissent n cessamment et rafraîchissent l'atmosphère. C'est le Bernin qui enveloppa les abords de Saint-Pierre de cette quadruple colonnade qui le dispute en majesté à l'église elle-même. Quant à l'obélisque, il n'est point à Rome de *cicérone* qui ne vous en fasse la description, et ne vous en raconte l'histoire. Chacun d'eux vous dira : « Cet obélisque d'un seul morceau, haut de soixante-quatorze pieds, pèse soixante-quinze



milliers de livres ; il fut taillé dans une carrière de granit oriental de la Thébaïde, sous un roi d'Egypte contemporain de Numa ; il fut transféré à Rome sous le règne d'Auguste. Sixte-Quint le fit réédifier ; on l'avait trouvé sous les décombres du cirque de Néron, et c'est le seul obélisque des huit qui restent à Rome, qui ait été conservé dans son entier. Dominique Fontana, chargé de le replacer sur sa base, commença son opération le 30 avril 1586. Neuf cents ouvriers et soixante-quinze chevaux y furent employés ; le pape défendit aux habitans, sous peine de mort, de se trouver dans l'enceinte, le jour de l'élévation, et, par son ordre, une potence fut dressée sur la place. Fontana reçut la bénédiction du pontife, qui l'avertit que le mauvais succès de l'entreprise lui coûterait la vie. Après des efforts inouis, l'obélisque fut dressé, et scellé sur son piédestal. L'artillerie du château Saint-Ange annonça cet évènement, et le pape combla de richesses Fontana que ses ouvriers venaient de porter en triomphe. Sixte-Quint fit graver sur la base de l'obélisque l'inscription que l'on y lit encore : « *Fontana, d'un village près de Côme, a amené ce monument, et l'a élevé sur son piédestal.* »

Familiarisé avec les proportions gigantesques de la place et des colonnades, le spectateur n'éprouve d'abord qu'une faible impression à la vue de l'église de Saint-Pierre. Il faut s'absorber pendant quelques instans dans la contemplation de cet édifice, et en examiner assez long-temps l'intérieur, pour bien juger de sa grandeur et de sa majesté.

On monte de la place au portique par quatre rangs de larges escaliers de marbre, au bas desquels sont les statues de saint Pierre et de saint Paul. L'église a cinq portes principales. Ce bâtiment immense fut d'abord l'ouvrage de Bramante qui, à l'aspect du Panthéon s'écria : « Je mettrai cette coupole dans les airs, » et tint parole. Jules II le fit réparer, en 1507, sur les dessins de Michel-Ange, et ce n'est qu'au XVII[e] siècle que ce monument a été achevé, après avoir coûté 250 millions de francs. Les deux tours, ou clochers, placées aux deux côtés de la façade n'ont été construites qu'en 1621.

Quand on a franchi la porte du milieu, l'harmonie qui existe entre les diverses parties de l'intérieur de l'église est si parfaite que là, où tout est immense, rien au premier coup d'œil ne paraît grand ; et bien que la vue embrasse tout à la fois la nef, le sanctuaire et la voûte, on n'éprouve d'abord aucune surprise. C'est ainsi que par un effet contraire, les objets grandissent dans un panorama. Quand on est parvenu au milieu de la nef, on se trouve près d'une balustrade de cuivre doré qui entoure la descente à une sacristie souterraine. Là on est aux pieds de saint Pierre, qu'un bronze antique représente de grandeur humaine ; saint Pierre porte le pied droit en avant ; les cinq doigts en ont été sensiblement usés par les baisers des fidèles. A cent pas du saint, sa figure paraît noire et son manteau vert foncé. Des antiquaires prétendent que cette statue fut la statue de Jupiter, avant d'être celle de saint Pierre.

Après avoir dépassé cette statue, on touche au chœur. C'est là que l'étendue du monument se révèle au spectateur. Les personnes qui entrent dans l'église ont l'air d'autant de pygmées qui se traînent lentement sur les mosaïques et dont la petitesse contraste avec la hauteur prodigieuse des voûtes chargées de dorures, ornées de rosaces et de larges feuillages artistement sculptés. Dans les côtés latéraux de l'église, on admire une multitude de colonnes, de sculptures, de mosaïques, de tableaux, de fresques, de marbres précieux, de granits, d'agates, de porphyres, de bronzes, de stucs dorés ; c'est là que sont les mausolées des papes dont plusieurs sont d'un travail prodigieux. On s'arrête aussi devant le baldaquin du grand autel élevé de cent vingt-deux pieds, que soutiennent quatre colonnes spirales, et que surmonte une croix accompagnée d'ornemens. Chaque pape, à son élection, est porté sur

cet autel, et à lui seul appartient le droit d'y célébrer la messe.

Si de ce point on élève les regards vers la coupole de Saint-Pierre, on aperçoit un chef-d'œuvre, auquel aucun autre ouvrage de l'art ne saurait être comparé. L'intérieur de ce dôme représente les hiérarchies célestes en mosaïque, enfin le paradis semé d'étoiles d'or.

Cette coupole a quatre cent huit pieds d'élévation; au dehors elle est protégée par une enveloppe de plomb dont les zônes sont divisées par des côtes de métal doré; et sur le sommet brille un énorme globe de cuivre que recouvre une dorure épaisse.

A Saint-Pierre, l'orgue et la chaire ne sont point à demeure et adhérens à l'édifice comme dans les autres églises; ils sont entièrement détachés et mobiles, à peu près comme les escaliers de bibliothèque, de manière qu'on les transporte dans le lieu où se célèbre l'office divin.

Lorsque l'on monte à la boule qui domine l'église, on circule d'abord dans deux rangs de galeries, placés l'un au-dessus de l'autre : huit cents marches larges et commodes conduisent à la partie inférieure de la boule, mais le dernier escalier par lequel on pénètre dans son intérieur, n'est qu'une échelle de meunier qui n'offre d'appui d'aucun côté, et dont il faut gravir les degrés avec prudence, sans plonger ses regards dans les profondeurs au-dessus desquelles on est comme suspendu. La boule peut contenir vingt-quatre personnes rangées debout, les unes contre les autres.

En descendant de la boule, l'on manque rarement de parcourir les vastes combles de l'église, qui permettent de faire le tour du dôme supérieur et de deux autres dômes beaucoup moins élevés entre lesquels s'élève le premier. Du haut de ces combles on découvre l'imposant panorama de la ville de Rome et d'une grande partie de sa campagne. C'est de ce point de vue qu'on peut vraiment mesurer l'étendue de la place du Vatican, et juger de l'immensité du projet de l'empereur Napoléon pour les embellissemens de cette ville dont son fils avait été salué roi à sa naissance. Ce projet consistait à faire abattre un massif de maisons bâties en face de l'ouverture de la place, et dont la disparition n'eût plus laissé qu'un vaste espace entre le château Saint-Ange et la basilique de Saint-Pierre. Il faut connaître les lieux pour apprécier ce qu'un pareil plan avait de gigantesque.

LONGÉVITÉ.



Hufeland, dans son ouvrage intitulé : *l'Art de prolonger la vie de l'homme*, arrive à cette conséquence que l'homme naît avec une organisation qui lui permet de vivre deux siècles. On sait qu'un animal subsiste huit fois autant de temps qu'il en met à croître dans tous les sens; or l'homme arrive, en général, à l'âge de vingt-cinq ans à sa perfection physique, ce qui lui assigne réellement une durée de deux cents ans.

Ces considérations peuvent être confirmées par des exemples nombreux et authentiques de gens qui ont prolongé leur existence jusqu'à un siècle et demi et au-delà.

En 1670, Henri Jenkins mourut âgé de cent soixante-neuf ans, dans le comté d'York, en Angleterre; il s'était trouvé à l'âge de douze ans au combat de Flowderfield, et avait prêté deux fois serment en justice à cent quarante ans d'intervalle.

En 1815, Jean Bovin, Polonais, termina sa carrière à l'âge de cent soixante-quinze ans, laissant des enfans plus que centenaires; et l'on peut citer encore Joseph Surrington, mort en 1797 dans un petit bourg près de Berged (Norwège), à cent soixante ans; il avait été maire plusieurs fois; son fils aîné avait cent cinq ans et le plus jeune neuf.

Le fait le plus remarquable de longévité que l'on ait cité est celui d'un nègre qui vécut deux cent dix ans; en Europe, la prolongation de la vie ne s'est jamais étendue jusque-là. L'Angleterre, la Suède, la Norwège et le Danemarck sont les pays où l'on trouve le plus d'exemples de longévité, et l'on mentionne, comme fort remarquable, Thomas Parre qui mourut à cent cinquante-deux ans; Essingham de Cornouailles, qui mourut à cent quarante-quatre ans; le Danois Drakenberg, qui, après avoir été quinze ans esclave chez les Turcs, après avoir servi quatre-vingt-onze ans comme matelot, mourut en 1772, dans sa cent-quarante-sixième année. En France, l'homme qui paraît avoir vécu le plus long-temps est cet invalide qui mourut à Paris il y a quelques années, à l'âge de cent vingt-cinq ans; il avait assisté à l'inauguration de la première statue de Louis XIV sur la place des Victoires. L'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, la Suisse elle-même, sont, comme la France, très-peu favorisées sous ce rapport.

Les exemples que nous avons rapportés rendent croyables ceux que fournit l'histoire des Juifs : Abraham vécut cent soixante-quinze ans, c'est l'âge de Jean Bovin; Isaac, cent quatre-vingts; Jacob, cent quarante-sept; Joseph, cent dix; Moïse, cent vingt; et ce dernier se plaignait de ce que la vie de l'homme de son temps ne durait que quatre-vingts ans. Quant aux anciens patriarches, si l'on adopte l'opinion des savans qui supposent l'année de trois mois, les neuf cents ans de Mathusalem se réduisent à deux cent vingt-cinq; et il est certain que la frugalité des premiers hommes, leurs mœurs simples, leur vie nomade, devaient leur faire atteindre un âge très-avancé.

On ne peut nier, en effet, que le genre de vie, la nature des occupations, l'habitude des exercices du corps, l'habitation à la campagne, n'aient une grande influence sur la prolongation de la vie; l'histoire des ermites et des religieux, assujettis à un régime sévère, livrés à la vie contemplative, offre de nombreux exemples de longévité. Saint Paul vécut cent treize ans; saint Antoine, cent quatorze; saint Anastase et saint Jérome devinrent plus qu'octogénaires.

Parmi les philosophes de l'antiquité, Xénophile atteignit l'âge de cent six ans; Dœmonax, celui de cent dix. Epiménide vécut, dit-on, cent cinquante-sept ans; Georgias, cent huit; Démocrite, cent neuf; Zénon, cent; Isocrate, quatre-vingt-dix-huit; et dans les temps modernes Kœpler, Bacon, Newton, Euler, Kant, Fontenelle, Voltaire, Young, Haller, moururent tous octogénaires.

En général très-peu de femmes passent cent ans, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les actrices fournissent le plus d'exemples d'extrême longévité; Luccia paraissait encore sur les théâtres de Rome à l'âge de cent douze ans; Galeria Capiala, quatre-vingts ans après son début, fut chargée de complimenter Pompée, et elle se fit encore remarquer au couronnement d'Auguste; en France, la célèbre Marion de Lorme atteignit, dit-on, l'âge de cent trente-sept ans.

LE MORSE.



Improprement appelé *cheval marin*, le morse est plutôt un *éléphant de mer*. En effet, tandis qu'il ne présente presque aucun rapport avec le cheval, il se rapproche singulièrement de l'éléphant par sa masse, l'épaisseur de sa peau, la conformation de ses pieds, l'ivoire de ses deux défenses; enfin, par ses habitudes essentiellement douces et sociables. La ressemblance serait complète si le morse avait une trompe; et si, comme presque tous les phoques, il n'était dépourvu d'organes externes de l'ouïe. Sa tête,

ovale comme celle de l'homme, est beaucoup plus large que celle du veau marin, elle est remarquable par l'éclat dont brillent ses yeux ronds, par l'ouverture de ses deux narines par lesquelles il souffle l'eau comme la baleine, mais avec infiniment moins de bruit. Sa lèvre supérieure est garnie de nombreux fanons de six à sept pouces de longueur, et de l'épaisseur d'une plume. Cette même lèvre est armée de deux défenses d'un excellent ivoire, dont la longueur varie de quinze à vingt-quatre pouces.

Tous les animaux amphibies ont un élémentdans lequel ils vivent de préférence. L'élément du morse c'est l'eau; c'est là qu'il se meut dans toute sa force et toute son agilité. Sur terre il est lourd, gêné dans ses mouvemens, et paraît se sentir comme expatrié; aussi à l'approche du moindre danger, il se dirige inquiet vers la mer.



Avant que les hommes leur eussent fait la guerre, les morses se trouvaient fréquemment sur les côtes du golfe Saint-Laurent, par troupeaux de quatre et cinq cents à la fois; maintenant on les rencontre principalement sur la côte nord du Labrador et de la baie d'Hudson, et quelquefois, mais plus rarement, dans les parages des îles Madelaines et du détroit de Belle-Ile. . . . . . .

Quand le morse est arrivé à toute sa croissance, il peut peser de quatre à six mille livres; on en a vu qui avaient plus de vingt pieds de longueur. . . . . .

Nul animal ne mérite mieux le nom de *pachyderme*, car sa peau a de dix-huit à vingt-quatre lignes d'épaisseur; on la jetait autrefois, mais comme on a remarqué que les habitans de la Nouvelle-Écosse la coupaient en lanières, et en faisaient des espèces de cordages d'une extrême solidité, on s'est mis à la tanner, et on l'emploie maintenant à différens usages. La chair du morse est d'une saveur et d'une odeur si insupportables, que les Esquimaux même ne s'en nourrissent qu'à la dernière extrémité. C'est surtout à cause de ses défenses et de sa graisse qu'on lui fait la chasse. Un de ces animaux de taille ordinaire peut donner un demi-tonneau (mille livres) d'une excellente huile. Ses défenses, qui pèsent chacune de trois à six livres, sont d'un ivoire supérieur, particulièrement les plus grosses, qui, étant d'une bien plus grande densité, se vendent trois et quatre fois plus cher.

On avait supposé que le morse ne se nourrissait que de coquillages et de plantes marines; il paraît démontré maintenant qu'il se nourrit aussi de poissons de petite taille, et qu'il est surtout friand de harengs.

C'est particulièrement dans les grandes chaleurs que les morses viennent en troupeaux sur le rivage, et s'endorment sur les rochers. Les chasseurs se glissent alors entre eux et la mer, et tâchent de les pousser en avant en les piquant avec des épieux. Quand ils les supposent arrivés à une distance assez grande, ils commencent à les attaquer sérieusement. S'ils sont assez adroits ou assez heureux pour abattre les derniers rangs, tout le troupeau devient leur proie; car les morses sont trop lourds pour franchir l'obstacle que leur présentent les corps morts de leurs compagnons. Toutefois, ce n'est pas toujours une facile victoire; quand les morses se sentent blessés, ou qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils font une résistance désespérée, frappant à droite et à gauche tout ce qui se trouve à portée de leurs redoutables défenses. On prétend que les morses, quand ils voient leur mort inévitable, poussent des gémissemens excessivement plaintifs et douloureux. Ce qui est plus certain, c'est qu'ils paraissent s'aimer singulièrement les uns les autres, et que pendant le combat ils se retournent souvent pour protéger ceux d'entre eux qu'ils voient blessés ou plus particulièrement en danger.

Hors le cas de défense, le morse n'attaque jamais l'homme; il fuit seulement à son approche, ce qu'il ne faisait pas autrefois.

La chasse du morse à la mer est moins productive et plus dangereuse, parce que l'animal s'y meut plus à l'aise, et qu'il se précipite sur les chaloupes, les faisant chavirer quelquefois, et d'autres fois les enfonçant à coups de défenses.

Le premier usage de cet organe paraît être d'aider le morse à détacher de la terre et des rochers les substances dont il doit se nourrir. Il s'en sert encore pour s'assurer sur les rochers avant de se livrer au sommeil. Il arrive aussi que, pendant qu'il dort, la marée se retire, et que cet énorme animal demeure ainsi suspendu par ses défenses et dans l'impossibilité absolue de se dégager.

Les Russes avaient discontinué la chasse et la pêche du morse, la voyant devenir de moins en moins profitable. Ils l'ont reprise avec succès depuis quelques années, en concurrence avec les habitans de la Finmaschie.

LA CLOCHE DE MOSCOU.



Les Russes ont pour les cloches une vénération, et nous pourrions même dire une passion particulière. Il est peu d'églises de ce pays qui n'en possèdent de très belles, et en grand nombre. Elles sont placées dans des clochers séparés des églises et demeurent fixées à une poutre, sans pouvoir, comme les nôtres, être mises en branle. A l'aide d'une corde, tirée de côté, on fait osciller le *battant* qui vient frapper la cloche immobile. Celle que l'on voit dans le beffroi de l'église de Saint-Ivan, à Moscou, est une des plus remarquables. Elle pèse cent quatorze mille livres, et on ne la sonne que dans les grandes occasions. Ses vibrations se communiquent à toute la ville, et produisent sur l'oreille une impression religieuse dans laquelle l'effet lointain du roulement du tonnerre semble se marier harmonieusement avec les sons les plus graves et les plus doux d'un orgue immense.

Moscou possède une autre cloche bien plus remarquable, qui pèse quatre cent trente mille livres. Elle est située dans un fossé profond, au milieu de ce fameux palais du Kremlin, qui s'élève au centre de la ville. C'est dans ce trou qu'elle a été fondue. Jamais elle ne fut suspendue dans un clocher, et les Russes pourraient tout aussi bien essayer de suspendre un de leurs vaisseaux de guerre avec tous ses canons,

Un incendie ayant éclaté dans le Kremlin, les flammes atteignirent le bâtiment qu'on avait élevé au-dessus de la cavité qui la renferme, et le métal s'échauffa; l'eau qu'on projeta pour éteindre le feu tomba sur la cloche, et



y produisit la fracture qu'on voit aujourd'hui à sa base. La gravure donne une juste idée de cette énorme masse, ainsi que de la manière dont on descend, au moyen d'une échelle double, dans la cavité qu'elle occupe. L'entrée de ce trou est une trappe placée à la surface de la terre.

Cette cloche est une véritable montagne de métal. On assure que l'or et l'argent y sont mêlés dans une grande proportion aux autres métaux qui la composent. Tandis qu'elle était en fusion, les nobles et le peuple y jetèrent, dit-on, leur vaisselle plate et leur argent. Des voyageurs ont voulu en détacher quelques parcelles, afin de les analyser; mais les Russes ont une vénération superstitieuse pour cette cloche, et ne voudraient pas permettre qu'on en détournât un atome. La matière dont elle est composée est d'un blanc brillant, et ne ressemble pas au métal ordinaire des cloches; cette apparence argentée donne de la force à la croyance généralement répandue, qu'elle est formée des métaux les plus précieux.

Aux jours de fêtes, les paysans russes visitent cette cloche avec autant de vénération qu'ils en témoigneraient dans une église; c'est pour eux un acte de haute dévotion; et ils font le signe de la croix en montant et en descendant l'échelle. La base de la cloche est enfouie de deux pieds dans la terre, mais au niveau du sol sa circonférence est de soixante-sept pieds environ. Sa hauteur est de vingt pieds, et sa plus grande épaisseur de vingt-trois pouces.

L'époque à laquelle a été fondue cette cloche colossale, n'est pas encore bien fixée. Le docteur Clarke, auteur d'un voyage en Russie, auquel nous empruntons quelques-uns des détails qu'on vient de lire, suppose qu'elle date de 1653. Mais suivant les traditions russes, à l'appui desquelles on cite la figure de femme que l'on voit représentée sur cette cloche, elle ne remonterait qu'au règne de l'impératrice Anne, qui succéda à Pierre-le-Grand, en 1725.

Cette cloche est, sans contredit, la plus grande et la plus pesante de toutes celles qui existent. Telle est la superstition du peuple russe, que le gouvernement ne pourrait, sans s'aliéner bien des esprits, convertir en objets d'art ou d'utilité publique cette masse énorme de métal.

LE MAGASIN UNIVERSEL formera chaque mois un petit volume avec une couverture imprimée, et chaque année un très fort volume petit in-4°, sur papier vélin superfin. La publication aura lieu tous les jeudis par livraison d'une feuille contenant de quatre à six belles gravures, et souvent un plus grand nombre, exécutées par d'habiles graveurs et dessinateurs français, anglais et allemands.

A la fin de chaque année il sera délivré GRATIS aux souscripteurs un TITRE et une TABLE RAISONNÉE DES MATIÈRES renfermées dans le volume, qui se composera de cinquante-deux feuilles ou huit cent trente-deux colonnes, représentant la matière de plus de douze volumes in-8°; il sera orné de trois à quatre cents planches, et son prix n'égalera pas celui d'un volume le plus ordinaire.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

Livraisons non timbrées, envoyées réunies une fois par mois, avec une couverture imprimée.

PARIS.	PRIX :	
Pour un mois	« fr.	50 c.
Pour trois mois	1	55
Pour six mois	2	60
Pour un an	5	«
DÉPARTEMENS.	*Franco* PAR LA POSTE :	
Pour un mois	« fr.	70 c.
Pour trois mois	1	85
Pour six mois	3	60
Pour un an	7	«

Livraisons timbrées, envoyées séparément tous les samedis.

PARIS.	PRIX :	
Pour une livraison	« fr.	15 c.
Pour un mois	«	75
Pour trois mois	2	«
Pour six mois	3	80
Pour un an	7	50
DÉPARTEMENS.	*Franco* PAR LA POSTE :	
Pour un mois	« fr.	90 c.
Pour trois mois	2	50
Pour six mois	4	80
Pour un an	9	50

BUREAU CENTRAL DE SOUSCRIPTION : CHEZ FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, 41.

ET AUX DÉPOTS : RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4. — PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 18. — PASSAGE VIVIENNE, 7. — RUE DE RICHELIEU, 105. — RUE POISSONNIÈRE, 25; ET RUE DU CHERCHE-MIDI, 4.

AVIS.

Les souscripteurs qui désireront recevoir leurs Numéros sans aucun retard sont priés de vouloir bien indiquer exactement la nature de leur souscription.

Les lettres et envois d'argent devront être affranchis et adressés AU GÉRANT DU MAGASIN UNIVERSEL, quai des Augustins, 41; et, pour ce qui aura rapport à la rédaction, au RÉDACTEUR EN CHEF, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

On peut souscrire chez tous les libraires des départemens, chez MM. les Directeurs de postes et dans les bureaux des différentes messageries.

N. B. Nous indiquerons successivement les noms de nos bureaux de dépôt dans les diverses villes de France.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

N° 3. 7 Novembre 1833. Prix : 2 Sous.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

LE SPHINX.



Parmi les plus imposans débris de la vieille Egypte, les trois pyramides et le Sphinx sont regardés comme les plus merveilleux monumens de la puissance et de l'art de l'homme.

Ces ouvrages de *puissans morts*, comme parle M. de Châteaubriand, ont excité l'admiration de ceux qui voyagent dans des vues de science et de philosophie, et leurs descriptions ont vivement piqué la curiosité des hommes qui sont réduits à s'instruire sans voyager.

La pyramide de Chéops qu'on suppose avoir été bâtie par un prince de ce nom, est la plus grande des trois; on en a donné différentes mesures; Hérodote qui la visita il y a environ deux mille trois cents ans, portait à huit cents pieds la longueur des côtés de sa base; mais les sables mouvans poussés des déserts de l'Afrique ont amoncelé autour d'elle des collines qui ont enseveli une partie de cette base. D'après les calculs récens d'un ingénieur français, chaque côté de la base à sept cent quarante-six pieds, ce qui suppose un espace de quatorze acres de terre. La hauteur perpendiculaire est d'environ quatre cent trente-huit pieds, c'est-à-dire deux cent quarante pieds de plus que la cathédrale de Notre-Dame. Le sommet qui d'en bas ne semble qu'un point, est une plate-forme dont chaque côté a dix-huit pieds de long. Plusieurs des pierres dont est bâti cet énorme édifice ont trente pieds de longueur; la masse entière peut peser six millions de tonneaux.

La pyramide de Cephren, ainsi appelée du nom de son fondateur supposé, est la seconde en grandeur; elle a six cent cinquante-cinq pieds à sa base, et trois cent quatre-vingt-dix-huit pieds de hauteur. Des voyageurs distingués de France, d'Angleterre et d'Allemagne ont décrit avec détail ces constructions gigantesques. Leur prodigieuse hauteur, la pente escarpée de leurs faces, leur inébranlable solidité, les vieux âges qu'elles rappellent à la mémoire, le souvenir des travaux qu'elles ont coûtés, et la réflexion que ces montagnes de pierre sont les ouvrages de l'homme si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds, confondu d'étonnement, de respect, d'humilité; toutes ces choses produisent dans l'ame du spectateur une impression qui ne se peut décrire.

A trois cents pas environ de la pyramide de Cephren se trouvent les débris du célèbre Sphinx. Ce monument, dont l'énorme masse excite l'étonnement, est la réalisation d'une des idées les plus étranges qui soient entrées dans l'esprit de l'homme. Tout le monde sait que ce monstre fabuleux avait une tête de femme, un corps de chien, une queue de serpent, des ailes d'oiseau, des griffes de lion, et une voix humaine.

Le docteur Pocock, il y a environ deux cents ans, ne trouva que la tête, le cou et une partie du dos de cette statue qui fussent visibles; le reste était couvert par les vastes amas de sable qui ont enseveli une partie des pyramides. D'après

ses calculs, la hauteur de la tête est de vingt-sept pieds; le commencement de la poitrine a trente-trois pieds de large; et l'on peut compter cent vingt-huit pieds de la partie antérieure du cou jusqu'à la queue. Selon Thévenot, autre voyageur qui mesura le Sphinx cinquante ans plus tard, la tête avait vingt-six pieds de haut et quinze pieds de l'oreille au menton. Pline l'ancien, qui donne une description détaillée du Sphinx, affirme que la tête n'avait pas moins de cent deux pieds de circonférence, que la hauteur de la statue depuis le ventre était de soixante-deux pieds, et que le corps avait cent quarante-trois pieds de longueur. On présume que le Sphinx servit de tombeau au roi Amasis lequel régna sur l'Egypte cinq cent soixante-neuf ans avant l'ère chrétienne. Les voyageurs ont admiré la sculpture de cette prodigieuse image : mais le nez a été honteusement mutilé par les barbares. Quoique les proportions en soient colossales, le contour en est pur et gracieux; l'expression en est douce, calme et pleine de repos; le caractère est africain. Mais la bouche, dont les lèvres sont épaisses, a une douceur et une délicatesse d'exécution admirables; c'est de la vie reelle et de la chair. L'art devait être arrivé à une haute portée, quand ce monument fut exécuté; car si la tête manque de ce qu'on appelle le *style*, c'est-à-dire, de ces lignes droites et hardies qui donnent tant d'expression aux figures sous lesquelles la Grèce représentait ses dieux, on rend justice à la belle simplicité et au caractère naturel déployé dans cette figure. M. Belzoni, aidé de quelques Arabes, a réussi à déblayer d'une immense quantité de sable la base des pyramides; et graces à ses soins intelligens, une grande partie du Sphinx a été dégagée, et a laissé voir une multitude d'objets curieux. Un temple d'une seule pierre, considérable dans ses dimensions, a été trouvé entre les jambes du Sphinx, et un autre dans une de ses griffes. Le sol qui fait face à la statue est couvert de constructions grecques chargées d'inscriptions qui représentent les visites rendues par les empereurs et par les grands hommes à ce remarquable monument. Les Sphinx figurent parmi les ornemens les plus communs des anciens temples d'Egypte; d'où l'on peut conclure qu'ils avaient pour but de consacrer quelques graves enseignemens.

LE CAPITAINE SAN-MARTINO.



ne de ces tempêtes terribles qui éclatent soudainement sur les côtes qui longent la Méditerranée, venait de bouleverser le port et la rade de Gênes. Un des vaisseaux emportés par la tempête, était un bâtiment de nation espagnole; la violence des vagues le fit bientôt échouer contre les rochers à fleur d'eau qui bordent les quais vis-à-vis le palais Doria. Le corps de ce navire ayant été fracassé par les rochers, il faisait eau de toutes parts. Le capitaine San-Martino qui le commandait, venait de voir se briser successivement les trois embarcations que l'on avait essayé d'envoyer à son secours, et les progrès de l'eau annonçaient que le bâtiment allait être submergé. Enfin, après des efforts long-temps inutiles, on parvient, de dessus le quai, à lancer un câble aux naufragés. Ce câble, attaché à l'un des anneaux de fer scellés dans le mur, est fixé à bord par ordre du capitaine, qui ordonne à son équipage de descendre dans la mer en se tenant au câble; il veut que, jusqu'au dernier matelot, tous passent avant lui, malgré l'imminence du péril et les instances de ses officiers; il fallut lui obéir, et tous se sauvèrent.

Il ne restait plus que le capitaine et un matelot avec son enfant de six à sept ans; le matelot voulait se sauver seul, et refusait de se charger de son fils. Sur ses refus réitérés, le capitaine saisit cet indigne père, et le menace de le précipiter dans la mer s'il ne se charge d'un fardeau qui aurait dû lui être si précieux. Le capitaine attache l'enfant avec sa cravate autour du corps du matelot, et ces deux êtres lui doivent encore la vie. Mais à peine le capitaine a-t-il saisi lui-même ce câble, que ce câble se détache du rivage, et malgré ses efforts pour lutter contre la furie des vagues, il est bientôt brisé contre les rochers. Ce ne fut qu'après le retour du calme que l'on retrouva son corps horriblement mutilé. Les Génois appellent ces tempêtes soudaines des tremblemens de mer.

CHUTE DE RIOUKEN-FOSSEN.

La plus belle chute d'eau de l'univers, peut-être, est celle de *Riouken-Fossen*, dans le Tellemarken en Norwége. Cette immense cataracte se compose de trois chutes distinctes; les deux premières ont lieu par des plans inclinés; la dernière est tout-à-fait perpendiculaire; et suivant le professeur Éimark, qui l'a décrite le premier, elle a huit cents pieds de hauteur. Les proportions des deux autres ne sont pas moins gigantesques. Ce qui rend les trois cataractes plus remarquables, c'est qu'elles réunissent à une hauteur de chute peu commune un énorme volume d'eau. Or, rien de plus rare que la réunion de ces deux conditions. Les cascades qui versent beaucoup d'eau tombent ordinairement de hauteurs médiocres, et celles dont la chute est élevée, n'ont que peu d'eau. Telle est, par exemple, la magnifique chute d'eau du cirque du Marbore (Pyrénées), qui tombe de douze cent cinquante-six pieds de hauteur.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.



on loin de la rive occidentale de la mer Adriatique, à une distance à peu près égale d'Ancône et de Ravenne, s'élève une montagne dont le sommet est souvent couvert de neige : on n'y trouve ni puits, ni fontaines; le sol, sans fécondité, ne devient fertile qu'à force d'être travaillé. Là existe depuis quinze siècles la république de Saint-Marin, dont le territoire est circonscrit dans un cercle de six lieues, et qui compte environ six mille habitans.

L'origine de Saint-Marin remonte au milieu du IIIe siècle : à cette époque, un pauvre maçon dalmate nommé Marin, usé de fatigue, s'étant retiré dans ce lieu, alors solitaire, y bâtit une cabane. Sa vie, pauvre et édifiante, attira l'attention des dévots, qui vinrent se recommander à ses prières. Des malades s'y rendirent en pélerinage; et, comme l'exercice et l'air de la montagne les rappelaient à la santé, ils attribuaient leur guérison aux miracles du saint homme. Aussi Marin fut-il canonisé de son vivant par la voix du peuple, qui devint plus tard la voix de Dieu; et une princesse à qui appartenait la montagne lui en fit la donation.

Après la mort de Marin, le concours des pélerins, déjà nombreux quand il vivait, devint beaucoup plus considérable : de toutes parts on venait se placer sous la protection de son tombeau; et bientôt, pour être plus à portée d'invoquer l'intercession du saint, on construisit des cabanes, puis des maisons, sur la montagne qu'il avait sanctifiée. Ces maisons formèrent un village, et enfin une ville, qui se constitua en république.

L'intention de vivre en paix avec ses voisins ne suffisant pas toujours pour n'être jamais attaqué, les habitans de Saint-Marin, afin de se prémunir contre des attaques im-

prévues, ont construit deux forts où commence l'escarpement de la montagne. Le bon ordre de ses finances a permis depuis à la république de faire l'acquisition du terrain sur lequel ces forts avaient été érigés, l'un au commencement et l'autre un peu avant la fin du XIe siècle.

Voici comment est composé le gouvernement de Saint-Marin. D'abord, il y a un conseil où chaque maison est représentée par son chef; c'est la chambre des communes; puis un autre conseil que l'on appelle par extension le Conseil des Soixante, car il n'est que de quarante membres, moitié plébéiens et moitié nobles, car la république de Saint-Marin a ses familles patriciennes. Ce dernier conseil traite des affaires ordinaires, et le premier n'est consulté que dans les circonstances extraordinaires. Dans le Conseil des Soixante, il faut les deux tiers des voix pour faire passer une opinion; c'est lui qui nomme deux magistrats, qui, sous le titre de capitaines, sont à peu près à Saint-Marin ce qu'étaient les consuls à Rome. Il y a en outre un troisième officier supérieur que l'on appelle *le commissaire de la république;* celui-ci, conjointement avec les deux capitaines, rend la justice tant au civil qu'au criminel. Le commissaire doit être docteur en droit, et étranger; ses fonctions sont bornées à trois ans aussi-bien que celles du médecin de la république, qui doit aussi être étranger. On exige en outre que celui-ci soit âgé de trente-cinq ans au moins; on cite l'exemple d'un médecin d'Ancône, dont la réception fut retardée de cinq jours, parce que ces cinq jours lui manquaient pour avoir atteint l'âge voulu par la loi.

Malgré la modestie de son origine, malgré la prudence qui devait être le guide de ses actions, qui le croirait? Dans le cours de son existence, la république de Saint-Marin céda une fois à une velléité d'ambition: elle voulut devenir conquérante et s'empara de la montagne voisine de la sienne; il est vrai qu'à la première sommation elle se hâta de rendre ce qu'elle avait pris.

Quand la république de Saint-Marin écrivait à la république de Venise, la suscription de ses lettres portait: *A notre chère sœur la république de Venise*, et quand elle envoyait des ambassadeurs à des puissances étrangères, ce ce n'était point pour les éblouir par son faste; elle donnait à ses envoyés un traitement de vingt-quatre sous par jour!... Heureuse république! elle est parmi les grands états, jaloux les uns des autres, ce qu'est dans le monde un homme simple et sans ambition. *Je plie et ne romps pas* serait à bon droit sa devise. Forte de sa faiblesse, l'aigle impériale ne l'a point choquée de son aile; Napoléon à qui un de ses ministres demandait ce qu'il fallait *faire* de la république de Saint-Marin, lui répondit: conservons-la comme *un échantillon*.

PLANTATIONS SUR LES MAISONS

EN SUÈDE.

En Suède, il n'est pas rare de trouver à la campagne, et même dans les petites villes, des maisons basses dont le toit, couvert d'herbes, sert de pâturage à une chèvre. En Norwége, on plante même des arbres dans le gazon qui couvre les toits; de manière qu'un village, vu de loin, ne ressemble pas mal à un petit bois. Rien n'est plus commun que de voir des potagers sur les maisons.

PENSÉES DE CICÉRON.

— Les rois ont été établis pour faire de bonnes lois, et les magistrats pour les faire exécuter. Un bon roi tient lieu de bonnes lois, mais les meilleures lois ne peuvent suppléer aux bons magistrats.

— La communauté des biens, établie comme loi précise, est une chimère impraticable, surtout dans une république de quelque étendue; mais les sentimens d'humanité naturelle, les réflexions sur notre intérêt, nos propres besoins, tout nous ramène à cette communauté, avec cette différence que l'on nous sait gré d'y revenir librement et de nous-mêmes, au lieu que nous regarderions comme une gêne insupportable et une loi odieuse celle qui nous forcerait à mettre tout en commun.

— La probité est nécessaire à ceux qui vivent en société pour qu'ils puissent traiter ensemble avec confiance; elle l'est également à l'homme isolé et dans la solitude, pour qu'il puisse vivre en paix avec lui-même.

— Ce qui caractérise le véritable honnête homme, c'est la disposition à faire le bien, quand même il serait sûr que personne n'en serait instruit, et quand il aurait la certitude de pouvoir faire le mal avec impunité et sans qu'aucun autre homme le sût.

— C'est un vice que l'ambition; l'expérience ou les réflexions que l'on fait sur le sort des ambitieux corrigent de cette passion; mais il faut prendre garde aussi de tomber dans l'indifférence pour le bien public. On prend quelquefois sa paresse pour de la philosophie; mais il ne faut pas s'y tromper, ni se refuser jamais à la patrie quand l'occasion s'en présente, et ne jamais oublier que c'est pour elle que l'on doit la servir et non pour soi.

— Tout bien examiné, il n'y a que ce qui est honnête qui soit utile.

DOUVRES.

Douvres est un des cinq principaux ports de mer de l'Angleterre; les anciens Bretons nommaient cette ville *Dour*, les Romains *Dubris* ou *Dovobernia* et les Saxons *Dovre*. Douvres est située dans une vallée entourée d'un demi-cercle de montagnes. Sa baie étendue, ses belles collines boisées, et ses sources d'eau fraîches concoururent, sans doute, à la faire choisir par les Bretons pour y former un établissement. Les habitans de ces côtes étaient autrefois célèbres par leur humeur belliqueuse; et lorsque Jules-César vint envahir la Grande-Bretagne, il trouva dans ces montagnes une puissante armée qui s'opposa de tous ses efforts à son entreprise; Douvres n'en fut pas moins soumise au joug des Romains, et l'on suppose que le château, dont les restes subsistent encore, fut bâti par Jules-César. La ville acquit dès lors une haute importance, à cause de sa situation sur la côte et de sa proximité de la Gaule. Elle est encore aujourd'hui le principal point de communication entre l'Angleterre et le Continent.

Du temps des Saxons, Douvres jouissait de plusieurs priviléges importans. Tous ceux qui habitaient cette ville depuis un certain nombre d'années, et qui payaient les impôts du roi, étaient quittes de tout droit de péage dans le reste de l'Angleterre. De vieux chroniqueurs nous apprennent que les messagers qui se rendaient en France, payaient six sous pour le passage d'un cheval dans l'hiver, et quatre sous dans l'été; les bourgeois de la ville étaient obligés de procurer un batelier et un aide; si l'on exigeait un plus grand nombre d'hommes, le roi les fournissait à ses frais; c'est le plus ancien règlement qui existe sur le prix du passage d'Angleterre en France.

Sous le règne de Henri III, le prix de la traversée était

de deux schellings pour un cavalier et de douze sous pour un piéton. Richard II fit une loi qui enjoignait à tous les étrangers, pèlerins et voyageurs de toute sorte, de s'embarquer et de débarquer dans ce port.

C'est à Douvres qu'en temps de guerre se rassemblaient les flottes et les armées dirigées contre la France. En 1189, le brave Richard Ier, surnommé Cœur-de-Lion, s'embarqua dans ce port, pour aller combattre les infidèles et s'emparer



de Jérusalem. Cent vaisseaux le suivirent ainsi que quatre-vingts galères, et il débarqua la nuit même à Gravelines. C'est là aussi que le faible monarque, Jean-Sans-Terre, convoqua les comtes, les barons et les chevaliers du royaume, et réunit toutes ses forces de terre et de mer pour s'opposer au débarquement de Philippe-Auguste, qui, d'après les ordres du pape Innocent III, dont Jean avait encouru la disgrace, se disposait à envahir l'Angleterre.

On sait que Jean-Sans-Terre conjura l'orage qui le menaçait, en se soumettant au pape, qu'il reconnut comme son suzerain, et en restituant aux églises de son royaume tous les privilèges dont il les avait dépouillées.

En 1216, Louis, dauphin de France, étant débarqué à Stonar, près de Sandwich, et s'étant emparé de plusieurs places fortes, assiégea le château de Douvres, mais il ne put s'en rendre maître. Sous le règne d'Édouard Ier, une grande partie de la ville, ainsi que plusieurs couvens, furent incendiés par les Français. Lorsque l'empereur Sigismond vint en 1416 rendre visite à son cousin Henri V, le duc de Glocester, et plusieurs autres seigneurs, l'attendirent en armes sur le rivage, afin de s'opposer à son entrée dans la ville, dans le cas où il eût témoigné des intentions hostiles. En 1520, l'empereur Charles V fut reçu à Douvres par le roi Henri VIII, et les deux souverains se rendirent ensemble à Cantorbery pour y célébrer les fêtes de la Pentecôte. Henri, convaincu de l'importance de Douvres, qu'on appelait alors la clé du royaume, contribua pour 80,000 livres sterling à l'érection d'un môle qui fut terminé sous le règne d'Élisabeth. En 1814, le prince régent, depuis George IV, accompagna Louis XVIII jusqu'à Douvres, lorsque ce prince s'y embarqua pour venir prendre possession du trône de ses pères.

Du sommet des montagnes qui entourent la ville, on aperçoit la mer et les côtes de France dans le lointain. Douvres est bien bâtie; on y voit des constructions modernes fort élégantes. Elle est traversée par une rue principale qui a plus d'un mille de longueur; les autres rues sont pavées avec soin, et éclairées par le gaz. Le grand nombre des étrangers qui viennent prendre des bains à Douvres pendant l'été a rendu cette ville célèbre. Les environs en sont délicieux, et l'on y trouve de tous côtés des points de vue de la plus grande beauté.

Bâtie sur le sommet d'un rocher élevé de cinq cents pieds et qui porte le nom de Shakspeare, la citadelle qui domine Douvres est hérissée de canons, et de fortes batteries complètent la défense de la côte. Une partie de ses fortifications est d'origine normande, mais des travaux tout récens disent assez quelles craintes inspirèrent au gouvernement anglais les préparatifs que Napoléon avait faits à Boulogne pour opérer une descente en Angleterre. Les voyageurs remarquent toujours avec intérêt un double escalier en spirale taillé dans le roc, en forme de puits, et par lequel on descend du château à la ville.

Cette citadelle de tous temps si redoutable, fut pourtant prise par douze hommes, sous Charles Ier. Ce fut l'exploit nocturne d'un hardi républicain nommé Drake, qui escalada le rocher, et dirigea si bien son attaque, que la garnison royaliste crut avoir toute une armée sur les bras et se rendit à discrétion.

AIGLES DRESSÉS A LA CHASSE.

Il y a chez les Tartares Kirguis une tribu qui se sert d'aigles dressés pour chasser le lièvre, le renard et la chèvre qu'on rencontre très fréquemment dans les contrées sauvages. Le Kirguis, monté à cheval, place sur le devant de la selle l'oiseau de proie, dont la tête est enveloppée dans une sorte de capuchon. Dès que le chasseur aperçoit l'animal qu'il se propose d'atteindre, il découvre la tête de l'oiseau, qui s'élance tout à coup sur sa proie, l'étreint dans ses fortes serres, et ne lâche prise que lorsque son maître vient la lui enlever. Cette espèce d'aigle, qui est appelée *Barkout* par les Kirguis, est tellement estimée de ces peuples, qu'ils font volontiers le sacrifice de leurs chevaux et de leurs prisonniers pour posséder un de ces oiseaux chasseurs.

BALLONS AÉROSTATIQUES.



L'idée de construire un appareil, au moyen duquel on pût s'élever dans l'air et y naviguer, est très ancienne, bien qu'on ne l'ait réalisée que depuis peu. Le premier qui ait conçu ce projet d'une manière rationelle, est l'illustre Bacon; il proposa de faire deux grandes boules de cuivre, très minces, et privées d'air intérieurement. Vers l'année 1630, l'évêque Wilkins décrivit un char, suivant lui, capable d'être lancé au milieu des airs. A la même époque, le jésuite Lana imaginait un procédé semblable à celui de Bacon. En 1709, Gusman, moine portugais, construisit une machine, imitant la forme d'un oiseau, et munie de tubes et de soufflets qui, en chassant l'air, devait remplacer le battement des ailes. Son invention lui valut une pension considérable, mais sa machine ne put fonctionner. Cet échec ne le découragea point, car en 1736 il fabriqua un ballon d'osier, recouvert de papier, de six à sept pieds de diamètre, qui s'éleva dans l'air jusqu'à deux cents pieds et lui fit une réputation de sorcellerie.

Vingt ans après lui, on commença à travailler sur ce sujet d'une manière plus scientifique. En 1755, Joseph Gallien, d'Avignon, publia un ouvrage dans lequel il recommande l'emploi d'un ballon de drap ou de cuir, gonflé au moyen d'un air plus léger que celui de l'atmosphère. La découverte du gaz hydrogène, faite par Cavendish en 1766, venait fort à propos pour mettre ce projet à exécution; mais en 1782, Montgolfier avait imaginé de raréfier l'air par la chaleur. Le 5 juin 1783, il fit élever le premier aérostat, à Annonay, sa ville natale, en présence d'une assemblée nombreuse, que cette belle expérience frappa d'étonnement. L'enveloppe, du poids de cinq cents livres, avait la forme globuleuse, et sa hauteur était de trente-cinq pieds: elle était de toile, doublée de papier. On y avait ménagé une large ouverture à la partie inférieure, au-dessous de laquelle on alluma un feu de paille et de laine. L'air dilaté gonfla le ballon, qui s'éleva majestueusement vers le ciel.

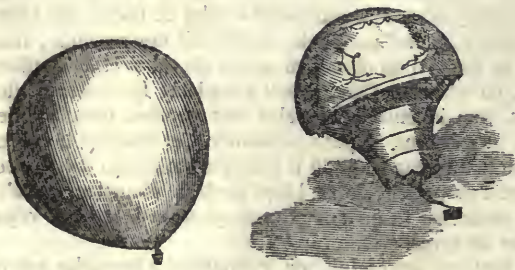
Encouragé par le succès de cette expérience, MM. Charles et Robert construisirent un ballon de taffetas, rendu imperméable par des couches d'une dissolution de gomme élastique dans l'essence de térébenthine et l'huile siccative. Ils le gonflèrent avec le gaz hydrogène qui pèse quinze fois moins que l'air atmosphérique. Transporté le 27 août 1783, au Champ-de-Mars, ce ballon s'élança dans les airs à la vue d'une immense assemblée que la curiosité avait réunie.

Invité par l'Académie royale des sciences, Montgolfier vint à Paris, où il construisit un ballon, en canevas doublé de papier, ayant cinquante-sept pieds de hauteur sur quarante et un de diamètre: il le fit transporter à Versailles, vis-à-vis le château; et le 19 septembre, en présence de la cour, il fit enlever cette énorme enveloppe. C'était une chose véritablement admirable et qui tenait du prodige, que de voir une toile, servant de tapis à un échafaud, s'enfler graduellement par une cause invisible, et présenter en sept minutes de temps, aux yeux de cent cinquante mille spectateurs, un globe d'une grandeur majestueuse, qui s'éleva de lui-même à trois cents toises de hauteur. Et quand on venait à apprendre qu'un phénomène aussi imposant n'était dû qu'à la combustion de cinquante livres de paille et de cinq livres de poussière de laine, la surprise était plutôt accrue que diminuée. Un mouton, un canard et un coq, attachés dans une nacelle suspendue au ballon, revinrent sains et saufs, lorsque ce dernier fit sa descente dans les champs environnans.

Jusqu'alors personne n'avait osé s'élever en ballon. Montgolfier ayant construit un aérostat de très grandes dimensions, Pilâtre de Rosier et d'Arlandes se placèrent dans la nacelle, et alimentèrent le feu sur un vaste réchaud de

fil de fer suspendu par des chaînes, et s'élevèrent à diverses reprises, jusqu'à deux ou trois cents toises; mais le ballon qui les soulevait, se trouvait retenu au sol par le moyen de cordes.

Il fallait tenter une épreuve plus périlleuse, et se lancer à ballon perdu dans le vaste champ des airs. Le 21 novembre 1783, les mêmes physiciens mirent ce projet à exécution. Ces intrépides navigateurs partirent du château de la Muette, au bois de Boulogne, s'élevèrent à cinq cents toises, et vinrent descendre à plus de deux lieues du point de départ, après avoir traversé tout Paris, étonné de ce voyage extraordinaire, qui n'avait duré que dix-sept minutes.

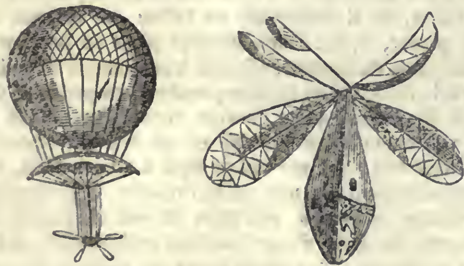


(Ballons de Montgolfier.)

Une discussion s'éleva entre les partisans de la méthode de Montgolfier et ceux qui proposaient l'emploi du gaz hydrogène. MM. Charles et Robert construisirent un ballon de taffetas gommé, sur la partie supérieure duquel ils jetèrent un filet dont les bouts retenaient la nacelle. Le ballon, gonflé par l'hydrogène, emporta ces deux hardis navigateurs au-delà des nuages. — Quand ils eurent perdu une portion de leur gaz, M. Robert descendit seul, et le ballon, s'élevant de nouveau, souleva M. Charles jusqu'à mille cinq cent vingt-quatre toises de hauteur. La terre disparut à ses regards, et le soleil, qui s'était couché un moment auparavant, se montra de nouveau, enfoncé sous l'horizon. Les exhalaisons, en s'élevant de terre, prenaient les formes les plus fantastiques; et la lumière de la lune, nouvellement levée, se jouait de mille manières sur les diverses parties de ce tableau magique. L'approche de la nuit engagea M. Charles à descendre, ce qu'il fit en ouvrant la soupape et laissant perdre le gaz.



(Ballon de Robert et Charles.)



(Ballon et gouvernail de Blanchard.)

Blanchard acquit une grande célébrité comme aéronaute. Il chercha long-temps les moyens de diriger les ballons. Dans sa première ascension, faite à Paris en 1784, il avait pris un compagnon de voyage, qui le compromit gravement par ses frayeurs et ses imprudences. L'ayant mis à terre, il s'éleva seul à une très grande hauteur; et, après avoir navigué çà et là, il descendit satisfait de ses premiers essais.

En septembre 1784, le duc d'Orléans, accompagné de M. Robert, s'éleva dans un ballon dont la nacelle était munie de rames et d'un gouvernail. A ce dernier était attaché un petit ballon, dans lequel on espérait condenser l'air au moyen de soufflets, et provoquer ainsi la descente sans être obligé de perdre du gaz hydrogène. Arrivés à quatorze cents pieds de hauteur, nos aéronautes furent alarmés de voir l'horizon se couvrir de nuages, d'où partaient des éclairs et le roulement lointain de la foudre. Pendant long-temps, ils furent entraînés dans un tourbillon; et, par l'effet d'un changement brusque de température, leur descente commença à se faire avec rapidité; mais, en jetant du lest, ils remontèrent beaucoup plus haut, leur ballon étant dans une agitation continuelle. Ils atteignirent enfin une région plus calme, où les rayons solaires échauffèrent le ballon, qui menaça de crever par la dilatation de l'hydrogène. Dans cette extrémité, le duc d'Orléans perça l'enveloppe avec son épée; et, favorisant ainsi la sortie du gaz, il échappa miraculeusement, toutefois après avoir failli tomber dans un étang. Cette pénible navigation avait duré cinq heures.

Le comte Zambeccari fit la première expérience de ce genre en Angleterre. Le 25 novembre 1783, il lança à Londre son ballon de taffetas huilé, couvert de dorures, et gonflé par l'hydrogène. La même année, M. Sadler en lança un autre à Oxford. Mais c'est le 21 septembre 1784 que le premier voyage aérostatique fut entrepris en Angleterre, par Lunardi. Ce dernier renouvela ses voyages aériens en différentes villes, entre autres à Édimbourg et à Glaskow.

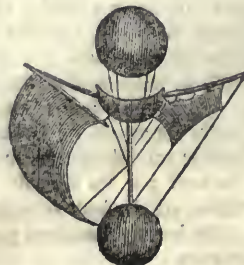
(Ballon de Lunardi.)





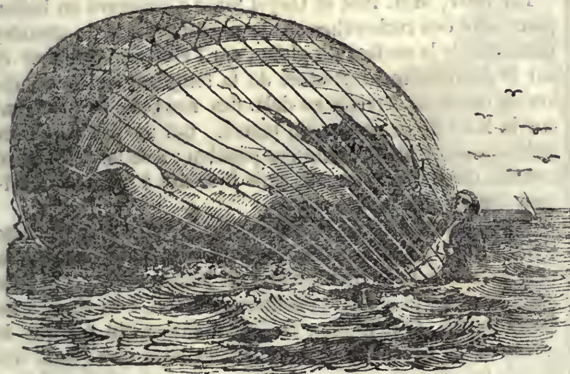
(Ballon de Blanchard et Jefferies.)

Le 7 janvier 1785, Blanchard et le docteur Jefferies essayèrent de traverser la Manche. Ils partirent de Douvres. Leur ballon s'éleva lentement, et ils purent contempler à leur aise le magnifique tableau que leur offraient les côtes méridionales de l'Angleterre; mais ce calme faillit leur être funeste, car une heure s'était déjà écoulée lorsqu'ils commencèrent à descendre, et ils ne purent se soutenir qu'en jetant tout leur lest. A moitié chemin, entre la France et l'Angleterre, ils se débarrassèrent de leurs livres et de leurs provisions de bouche. Le ballon avait tellement perdu de son gaz, qu'ils furent bientôt obligés d'abandonner leurs ancres et leurs cordages; puis ils se dépouillèrent de leurs habits, et se suspendirent à des cordes en attendant le moment de couper la nacelle; mais alors ils atteignirent la côte de France; et, après une traversée de trois heures, ils descendirent dans les environs de Calais. On a fait élever une pyramide au lieu même où ils mirent pied à terre.



(Ballon à voiles de Rozier.)

Les savans français ont long-temps cherché le moyen de monter et de descendre dans l'atmosphère, sans perte de gaz et sans l'emploi du lest. On proposa de combiner les deux méthodes, et Pilatre de Rozier se chargea de mettre ce fatal projet à exécution. Un premier ballon fut gonflé par l'hydrogène; un second ballon fut attaché en dessous, et à une distance assez grande pour que le feu qui devait le gonfler ne pût atteindre le premier. La nacelle était placée immédiatement sous celui-ci, et montée par MM. de Rozier et Romain. A peine venaient-ils de quitter la terre, qu'on les vit faire quelques mouvemens, sans doute pour donner issue au gaz du ballon supérieur que l'on vit se gonfler tout à coup. Peu après, l'appareil aérostatique parut en feu et ses débris tombèrent de la hauteur de six cents toises, avec les cadavres des infortunés voyageurs.



(Situation périlleuse du major Money.)

En juillet 1785, le major Money s'éleva dans un aérostat de son invention, qui se creva et tomba dans la mer d'Allemagne. Le malheureux major resta pendant cinq heures en danger de périr, s'accrochant aux débris de son appareil, qui flottait sur la surface de l'Océan. Il fut enfin recueilli par le navire l'Argus, sur la côte de Yarmouth.

Le voyage aérostatique de Testu, fait à Paris le 18 juin 1786, a duré douze heures, et offre des particularités extraordinaires. Son ballon portait des voiles et un appareil de gouvernail. Lorsqu'il fut à près de trois mille pieds d'élévation, craignant la rupture du ballon, que menaçait la trop grande expansion du gaz, il se laissa tomber sur un champ de blé, près de Montmorency. Les paysans y accoururent, et le propriétaire du champ, voulant faire payer à l'aéronaute le dégât qu'il avait occasioné, entraînait le ballon vers le village, aidé de la foule qui grossissait incessamment. Mais Testu jeta du lest, coupa la corde que tiraient les paysans, et s'éleva à leur grand désappointement. Il atteignit une couche d'air dans laquelle flottaient des particules de glaces. Comme la nuit approchait, il entendit le bruit du cor, et ayant aperçu des chasseurs, il jugea le moment favorable pour descendre, ce qu'il fit en perdant du gaz. Mais après avoir jeté ses voiles, qui le gênaient, il fut relevé jusque dans un nuage orageux, où il flotta trois heures au milieu d'une obscurité complète. Cependant il ne perdit pas courage, malgré la pluie et la neige qu'il recevait de temps en temps, à la lueur des éclairs et au bruit de la foudre. Une perche dorée, qui faisait partie de son gouvernail, lançait de fréquentes étincelles, et fut mise en pièces par une décharge électrique. Enfin, la tourmente cessa, et les étoiles brillèrent au firmament. Entre deux et trois heures du matin, les premiers rayons de l'aurore parurent, annonçant le retour du soleil. Après avoir admiré le lever de cet astre, l'aéronaute descendit sain et sauf, à vingt-cinq lieues de son point de départ.

En août 1787, Blanchard fit à Strasbourg un essai de parachute, en suspendant à l'appareil un chien renfermé dans un panier. A la hauteur de neuf cents toises, il abandonna le parachute, qui disparut, emporté par un tourbillon. Quelques-temps après, on vit arriver le parachute, avec le chien qui aboyait en signe de satisfaction.

En octobre 1797, Garnerin s'éleva à Paris, pour redescendre en parachute. Lorsqu'il eut atteint trois cents toises; il quitta le ballon : d'abord la chute fut lente et réglée, mais il y eut ensuite un mouvement oscillatoire, qui ne l'empêcha pas d'arriver heureusement à terre. Le même aéronaute répéta ensuite son expérience à Londres, avec le même succès.



(Diverses positions du parachute.)

Le parachute est un appareil qui s'ouvre comme un large parapluie, et qui soutient une petite nacelle, où se place l'aéronaute. On le suspend au ballon par des cordes, et de telle manière qu'on puisse le détacher à volonté. A ce moment, le ballon monte avec rapidité; le parachute, au contraire, descend et s'ouvre par la résistance de l'air. Sous cette forme, le parachute peut prendre diverses positions, dont quelques-unes sont dangereuses; souvent il oscille en tombant, ce qui n'arrive pas, si l'on a eu soin de pratiquer au centre une issue à l'air comprimé.



(Chute de Sadler dans la mer d'Irlande.)

Parmi les voyages aérostatiques les plus malheureux qui aient été entrepris, on cite ceux de Sadler, à Bristol en 1810, et à Dublin en 1812. Dans les deux cas, le ballon tomba à la mer; et, la seconde fois, le vent le poussa avec rapidité sur les vagues : une troupe d'oiseaux de mer se jeta dessus, et enleva ce qui restait de provisions au malheureux naufragé. Celui-ci, tenant les cordes de son appareil, attendit dans cette triste position l'arrivée d'un navire. On fut obligé de percer et d'enfoncer le ballon avec le beaupré avant d'amener à bord le malencontreux aéronaute.

Au couronnement de George IV, en 1820, M. Green s'éleva du parc de Saint-James à l'aide d'un ballon rempli d'hydrogène carboné, ou gaz de l'éclairage; ce qui serait

plus facile et moins coûteux, s'il ne fallait pas donner au ballon de plus grandes dimensions, ce gaz n'étant guère plus léger que l'air.

En juillet 1819, Mme Blanchard, veuve de l'aéronaute de ce nom, fit à Paris une ascension nocturne. Sa nacelle était pavoisée et garnie d'une brillante illumination. Elle-même faisait partir des fusées romaines : l'une de celles-ci, mal dirigée, perça sans doute le ballon, et enflamma l'hydrogène. La malheureuse aéronaute tomba du haut des airs à la vue d'une foule de spectateurs, terrifiés par cet affreux événement, et aux oreilles desquels parvenaient les cris déchirans qu'elle poussait dans sa chute. On retrouva son cadavre sur un toit de la rue de Provence qu'elle avait enfoncé.



(Mort de Mme Blanchard.)

La science des aérostats n'a point conduit, jusqu'à présent, aux brillantes conséquences que l'on avait entrevues à son origine. Malgré une foule de tentatives, les unes rationelles, la plupart ridicules, on n'a pu en tirer parti pour les voyages accélérés, ne pouvant diriger les ballons comme un navire sur mer. Parmi tous ces voyages aériens, moins utiles que curieux, et quelquefois funestes, nous pouvons citer plusieurs cas où l'art militaire et la science ont trouvé leur profit.

A l'époque des guerres de notre révolution, on créa un corps d'aéronautes sous la direction de Conté. A la bataille de Fleurus quelques ingénieurs s'élevèrent en ballon pour observer les mouvemens de l'armée ennemie, qu'ils faisaient connaître au moyen de signaux. L'on attribua en partie le gain de la bataille à cette manœuvre d'un nouveau genre.

En 1804, MM. Biot et Gay-Lussac s'élevèrent en ballon pour faire des recherches sur le magnétisme à de grandes distances de la surface du globe, sur l'électricité de l'air et sur le décroissement graduel de la température de ses diverses couches. Arrivés au-delà des nuages, ils placèrent sur le bord de la nacelle un pigeon, qui ne prit son essor qu'après avoir bien reconnu sa position ; il se laissa d'abord tomber comme une pierre, puis il se mit à voler en décrivant des cercles en spirales.

Le 15 septembre de la même année, M. Gay-Lussac s'éleva seul jusqu'à la distance de sept mille mètres, la plus grande à laquelle l'homme ait jamais atteint. On était alors dans les plus fortes chaleurs de l'été, à 31 degrés de température, et la région de l'atmosphère qui marqua le terme de ce voyage était à 10 degrés sous zéro, froid des hivers les plus rigoureux. A cette grande hauteur, la colonne du baromètre était réduite de moitié, en sorte que M. Gay-Lussac avait la même quantité d'air au-dessous des pieds qu'au-dessus de la tête. Sa respiration et les battemens de son pouls étaient fort accélérés; et, malgré les fourrures dont il s'était muni, il revint fort incommodé par suite du froid qu'il avait éprouvé. La sécheresse de ces hautes régions de l'air est si grande, que le papier et le bois s'y raccornissent comme si on les exposait à un feu très intense.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

NUMÉRO 4. 14 NOVEMBRE 1833. PRIX : 2 SOUS.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

LA STATUE DE MOÏSE, PAR MICHEL-ANGE.





Cette statue, le plus bel ornement de l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, très belle église où l'on arrive par un chemin montant qui a été, dit-on, la *Via Scelerata*, dans laquelle la parricide Tullie fit passer son char sur le cadavre de son père; cette statue, disons-nous, peut être regardée comme le chef-d'œuvre de la sculpture des temps modernes. Le législateur inspiré des Juifs est représenté assis, et il semble gourmander sévèrement son peuple pour son idolâtrie. Sa figure est pleine de force et de dignité, et marquée d'une vigoureuse intelligence; l'expression de cette figure se rapporte bien avec le caractère que *la Bible* donne à Moïse. Il faut convenir qu'il existait une analogie peu commune entre le génie de Michel-Ange, et le caractère du pape Jules II qui lui fit exécuter de si beaux et de si hardis travaux. L'attitude menaçante, la fierté de la pose du colossal Moïse pourrait convenir presque aussi bien au fougueux pontife qu'au législateur des Hébreux. Le caractère de Moïse était bien propre d'ailleurs à inspirer un artiste doué d'une si rare énergie de pensée et d'une si étonnante vigueur d'exécution. Comme représentation d'un caractère, cette statue peut être placée au premier rang dans l'art moderne. Le Moïse de Michel-Ange a inspiré, parmi une multitude d'autres vers, deux sonnets très spirituels : le premier, d'un poète médiocre, Jean-Baptiste Zappi; le second, d'Alfieri, inférieur toutefois au premier. Nous allons essayer de les traduire. Voici le sonnet de Zappi :

« Quel est celui qui, tiré d'un énorme bloc, par le ciseau « du sculpteur, est assis là comme un géant, et surpasse « les plus célèbres chefs-d'œuvre de l'art? Quel est celui « qui a les lèvres si animées et si parlantes, qu'on croit « entendre sa voix?

« C'est Moïse; la barbe épaisse qui ombrage son men- « ton, me le dit, ainsi que le double rayon qui brille sur « son front. C'est Moïse, alors qu'il descendait de la mon- « tagne, et qu'il avait, imprimée sur sa face, une grande « partie de la Divinité.

« Tel il était quand il suspendit autour de lui les eaux « vastes et retentissantes; tel il était quand il referma la « mer, et qu'il en fit la tombe de ses ennemis. Et vous, « qui étiez son peuple, vous avez pu élever un veau sacri- « lége! Si du moins vous aviez élevé une image semblable « à la sienne, vous auriez été moins criminels de l'a- « dorer. »

Voici le sonnet d'Alfieri :

« Oh! qui es-tu, géant de marbre, qui es assis là avec « tant de majesté, et qui portes gravé sur ta figure le triple « caractère qui n'a jamais été donné à aucun homme, de « législateur, de guerrier, de ministre de Dieu.

« C'est toi qui délivras de ses chaînes de fer le peuple « juif, esclave gémissant sur les bords du Nil; c'est toi qui « ensevelis dans la mer le tyran d'Égypte, et brisas du même « coup les idoles et les idolâtres

« Tel tu étais sur cette terre, tel tu respires dans ce « marbre où le divin Michel-Ange n'a dissimulé aucune « de tes ardentes et profondes pensées;

« Ce Michel-Ange qui est né ton égal, et qui, s'il eût « été jeté dans tes destinées errantes, aurait pu comme « toi faire jaillir l'eau d'un rocher. »

Toutefois il y aurait quelques critiques à faire à cette statue. La composition de la figure, quoique largement traitée, n'est pas irréprochable; le corps semble porter un gilet de flanelle; et l'espèce de pantalon à guêtres qui recouvre les cuisses et les jambes, ne convient guère à un Moïse. Mais les bras, les mains, les pieds, admirables de science anatomique, sont à la hauteur du Laocoon. Le Moïse fait partie du mausolée de Jules II, lequel, quoique inachevé, et bien éloigné des immenses proportions qu'il devait avoir, est le plus important de tous ceux qu'a créés l'art moderne. En général, il est d'une architecture tourmentée, comme celle de ce grand maître, et couvert de masques de satyres, exemple singulier de la prolongation du choquant usage de placer des emblèmes profanes sur les monumens sacrés. Quand le dessin du mausolée fut approuvé par le pape, Michel-Ange entreprit, avec toute l'ardeur qui le caractérisait, cet immense travail. La figure colossale du Moïse qui en occupe le centre, fut promptement achevée. Déjà même plusieurs autres statues destinées à figurer dans ce monument, étaient ou terminées, ou fort avancées, lorsque Jules II, qui voulait que l'exécution fût aussi prompte que sa pensée, commença à s'impatienter. Les travaux continuant, et la dépense augmentant, il prit de l'humeur, et finit par laisser voir qu'il s'intéressait peu à l'achèvement de l'ouvrage. On négligea les demandes de marbre de Carrare que fit Michel-Ange, qui ne put même obtenir une audience du pape. Ce grand artiste, rebuté par cette indifférence, n'hésita pas longtemps sur ce qu'il avait à faire. Il pria les officiers de Sa Sainteté de lui dire que, si elle avait de nouveaux ordres à lui donner, il fallait qu'elle les lui fît adresser ailleurs qu'à Rome. En effet, il partit sur-le-champ, et se rendit à Poggi-Bonzi, ville située sur le territoire de Florence. Cette démarche surprit et affligea le pape. Cinq courriers furent successivement dépêchés à Michel-Ange pour l'engager à retourner à Rome. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut une lettre fort courte, dans laquelle il pria Sa Sainteté de l'excuser d'avoir si brusquement abandonné ses travaux, et où il l'assura qu'il n'avait quitté Rome que parce qu'on avait récompensé ses services en le privant de la présence du pontife. Peu de temps après, Michel-Ange revint à Florence. Il y était occupé à de grands travaux de peinture, lorsque le pape fit expédier trois brefs consécutifs, dans lesquels il insista fortement pour qu'on lui renvoyât cet artiste. Michel-Ange, qui connaissait la violence et l'opiniâtreté du souverain pontife, prit l'alarme, et songea à se retirer à Constantinople. Mais les représentations du gonfalonnier Soderini le déterminèrent à se rendre aux vœux du pape. « Le roi de France lui-même, lui dit Soderini, n'aurait peut-être pas osé se comporter envers le pape comme vous l'avez fait. Il ne convient pas que Sa Sainteté soit réduite plus long-temps à descendre jusqu'à la prière, et nous ne devons pas, pour l'amour de vous, exposer l'État à une guerre, ni compromettre sa sûreté. Retournez donc, et si vous avez quelque crainte pour votre liberté, nous vous donnerons le titre d'ambassadeur qui vous mettra à l'abri du courroux du pape. »

La réconciliation entre Michel-Ange et Jules II se fit au mois de novembre 1506, à Bologne, ville qui venait de se soumettre aux armes pontificales. L'artiste fut présenté à Sa Sainteté par un prélat attaché au cardinal Soderini, qui devait être médiateur dans cette conjoncture, mais qu'une indisposition retenait chez lui. Michel-Ange s'inclina respectueusement pour recevoir la bénédiction apostolique; mais le pape, jetant sur lui un regard sévère, lui dit : « Au lieu de venir me trouver de ton propre mouvement, tu as attendu que nous te mandassions. » L'artiste allait excuser la précipitation de son départ, lorsque le bon prélat, voulant aider à la réconciliation, représenta au pape que Michel-Ange, étant de ces hommes qui ne connaissaient que leur art, méritait plus d'indulgence; Jules II, pour toute réponse, leva son bâton sur le pauvre prélat, lui en frappa les épaules. Ayant ainsi soulagé sa colère, il donna sa bénédiction à Michel-Ange, et lui rendit ses bonnes graces et sa confiance.

Ce ne fut pas la seule querelle que Michel-Ange eut avec Jules II. L'artiste avait été chargé de peindre à fresque les plafonds de la chapelle Sixtine : quand il eut achevé la moitié de l'ouvrage, le pape exigea que le public en fût juge; on ouvrit la chapelle, les échafauds furent enlevés,

et, en l'année 1511, on put jouir pour la première fois de la vue de ces magnifiques peintures. L'admiration qu'elles excitèrent fut si vive, que Jules II, malgré les insinuations du Bramante, qui voulait faire confier à Raphaël l'achèvement des travaux, pressa Michel-Ange de terminer un ouvrage qu'il avait si bien commencé. Quand les travaux approchèrent de leur terme, l'impatience et les obsessions du pape redoublèrent. Ayant un jour demandé vivement à Michel-Ange quand il se proposait de finir, l'artiste lui répondit : « Quand je pourrai. — Quand tu pourras! répliqua Jules II en courroux; tu veux donc que je te fasse jeter à bas de cet échafaud? » Après cette explication, si l'on peut donner un tel nom à ces boutades réciproques de l'artiste et du pape, l'ouvrage avança rapidement; enfin, le jour de la Toussaint de l'année 1512, les merveilleuses peintures de la chapelle Sixtine furent exposées aux regards du public, sans que cependant l'artiste eût donné les dernières touches. Michel-Ange avait consacré vingt mois à cet œuvre grandiose, dont M. Ingres nous a reproduit les merveilles dans son charmant tableau du pape Pie VII officiant solennellement dans la chapelle Sixtine.

Tel était le caractère de Michel-Ange Buonarroti, le plus grand artiste du XVIe siècle, peintre, sculpteur, architecte, poète, le type de l'artiste de cette époque, par l'universalité de son génie et par la sauvage indépendance de son caractère. Il était né en Toscane en 1474, dans le territoire d'Arezzo, d'une ancienne et illustre famille. Après avoir décoré Rome et Florence d'une foule de peintures et de sculptures, il se fit architecte à quarante ans, devint ingénieur, fut nommé commissaire-général des fortifications de Florence, et défendit cette ville pendant un an. Plus tard, chargé ou plutôt forcé par le pape Paul III d'exécuter les vastes plans de la basilique de Saint-Pierre, il travailla pendant dix-sept ans, sans vouloir aucun traitement, à une entreprise où les premiers architectes s'étaient enrichis, et il mourut laissant les travaux inachevés, mais ayant posé de ses mains la majestueuse coupole. Le pape voulait lui ériger un monument à Saint-Pierre; mais Côme de Médicis fit enlever pendant la nuit son cadavre, et rendit à sa patrie, justement jalouse, les dépouilles de l'illustre Florentin.

BAPTÊME PAR IMMERSION.

Un baptême d'adultes a eu lieu dernièrement à Stramford (Angleterre) dans le courant d'eau qui entretient le moulin de Welland. Cette solennité avait attiré une grande affluence de spectateurs; depuis un siècle on n'avait rien vu de semblable dans le comté. Le maire de Stramford avait enjoint à ses officiers de s'y trouver pour protéger contre toute insulte ceux qui devaient prendre part à l'acte religieux qui allait s'accomplir.

Le prêtre, en arrivant, fit sa prière, et adressa une courte allocution à l'assemblée; il descendit ensuite le gué, prit par la main une jeune fille revêtue de vêtemens blancs, et la conduisit au milieu du courant. Alors il prononça la formule d'usage, et la jeune fille s'inclina en arrière jusqu'à ce que son corps fut horizontalement au-dessous du niveau de l'eau. Elle demeura quelques instans dans cette position; puis le prêtre l'aida à se relever, et la remit aux mains d'un prêtre assistant, par qui elle fut immédiatement ramenée à terre. Cinq hommes, tous vêtus de robes noires flottantes, faites exprès pour la solennité, répétèrent tous successivement la même cérémonie. Le plus profond silence ne cessa de régner depuis la première jusqu'à la dernière immersion.

MOUVEMENT DE LA POPULATION
EN EUROPE.



Il résulte des observations faites depuis long-temps sur les tables statistiques des naissances, qu'il vient au mondeplus de garçons que de filles; mais l'équilibre se rétablit assez promptement entre les deux sexes, la mortalité durant les premières années étant plus considérable parmi les enfans mâles. Quant au nombre des mariages, il est beaucoup plus grand en temps de paix qu'en temps de guerre, et plus les chances de la guerre augmentent, plus les mariages diminuent. Les famines, le malaise général contribuent aussi à diminuer considérablement le nombre des mariages; il est vrai qu'alors la nature se rattrape sur les naissances illégitimes pour conserver la proportion normale.

En 1815, il y eut en Bavière 3,150 mariages; en 1817, seulement 2,693.

En France, la politique influe d'une manière palpable sur le nombre plus ou moins grand des mariages. En 1823, il se fit dans ce pays 40,000 mariages de plus que durant chacune des cinq années de l'occupation du pays par les puissances étrangères.

En Russie, malgré le peu d'intérêt que prend le peuple aux affaires de l'état, il y eut en 1812 soixante-dix ou quatre-vingt mille mariages de moins que les années précédentes.

Les progrès de la médecine et de ses différentes branches, de l'hygiène, par exemple, sont dans le même rapport que les progrès de la civilisation elle-même; il est donc à présumer qu'un temps viendra où, grace au perfectionnement de la culture intellectuelle et physique, l'humanité en masse sera moins exposée aux atteintes de la mort qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Nous ne pensons pas au reste avec Condorcet que l'humanité trouvera un jour un secret pour ne pas mourir.

1,000 couples d'époux procréent, 3,000 à 5,500 enfans; on en peut juger par le tableau suivant.

1,000 couples d'époux procréent :

	Enfans.
Dans le royaume des Deux-Siciles. . . .	5,546
Dans le pays de Venise.	5,454
Dans le royaume de Wurtemberg. . . .	5,453
Dans le royaume de Bohème.	5,296
Dans la province de Bergame.	5,234
Dans le royaume de Portugal.	5,184
Dans le Milanais.	5,007
Dans le grand duché de Hesse.	4,813
Dans l'Autriche.	4,723
Dans la Hollande.	4,670
Dans le grand duché de Mecklembourg.	4,659
Dans le royaume de Prusse.	4,570
Dans la Russie.	4,537
Dans la France.	4,148
Dans le Hanovre.	4,121
Dans la Suède.	4,112
Dans la Norwége.	3,965
Dans le duché de Brème.	3,884
Dans le Holstein.	3,739
Dans le Danemarck.	3,693
Dans les îles Britanniques.	3,065

D'après ce tableau, il est manifeste qu'il y a décroissance de procréation en état de mariage, en s'avançant vers le nord. La différence est surtout frappante entre le royaume de Naples et l'Angleterre, qui se trouvent placées aux deux extrémités de l'échelle. C'est qu'aucun artifice de l'industrie humaine ne peut contrebalancer la féconde générosité du climat

Dans le cercle de l'Isar et du Haut-Mein, il naît 10 enfans naturels sur 53; à Paris, 10 sur 28. Depuis la paix continentale, le nombre des garçons a surpassé celui des filles, en Russie, dans l'espace de quatorze ans, de 482,673; en France, dans l'espace de douze ans, de 347,254; en Prusse, dans l'espace de huit ans, de 69,764; en Suède, dans l'espace de quinze ans, de 15,193. Enfin, dans toute l'Europe, d'après les naissances le chiffre de la population mâle devait surpasser l'autre de, 2,700,000, si cet excédant n'était journellement annulé par les nombreux accidens qui menacent la vie des hommes de préférence à celle des femmes.

LE DRAGON.

Voyez ce petit animal qui appartient à la famille des lézards, et qui ne serait lui-même qu'un lézard vulgaire sans ses ailes et le long fanon ou goître que vous remarquez sous son gosier. C'est là ce fameux dragon, ce monstre dont vous avez maintes fois rencontré le nom dans la Bible, dans les poètes anciens et dans les romans de chevalerie. Voilà le dragon que terrassa saint Michel, le dragon qui gardait le jardin des Hespérides, le dragon qui enleva ou défendit tant de nobles demoiselles au temps des pairs de Charlemagne et des preux de la Table-Ronde. A la place de cet être fantastique auquel on a supposé la force du lion, l'agilité de l'aigle et la grandeur des boas, que trouvons-nous dans la nature? Un animal aussi petit que faible, un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares.

Le plus grand dragon connu n'excède pas un pied en longueur, encore sa queue qui est extrêmement fine et déliée y entre-t-elle pour plus de moitié. Un caractère particulier distingue le dragon des autres lézards; c'est la



conformation de ses six premières fausses côtes qui, au lieu de se contourner autour de l'abdomen, s'étendent en ligne droite et soutiennent un repli de la peau qui forme une espèce d'ailes entièrement séparées des pattes. Nous disons une espèce d'ailes, car ces membranes ne permettent pas au dragon de voler, en donnant à ce mot sa véritable signification; seulement elles lui servent de parachute lorsqu'il s'élance de branche en branche; ce qu'il fait avec une grace et une légèreté admirables. Se voit-il poursuivi, n'aperçoit-il pas d'arbre sur lequel il puisse se réfugier, il se jette à l'eau, et ses ailes deviennent d'excellentes nageoires, à l'aide desquelles il échappe à ses ennemis. Le dragon court avec une grande vitesse, il se cache comme tous les lézards dans les trous, les crevasses des murs et des rochers, il grimpe aux arbres et voltige de l'un à l'autre, enfin il nage fort bien. On voit que la nature avait déjà beaucoup fait pour ce joli petit animal, avant que la poésie et l'idolâtrie ne le prissent pour sujet de leurs fables et de leur culte; car le dragon a été adoré dans beaucoup de pays, et il l'est encore dans une grande partie de l'Orient.

Bien que la science ait même de nos jours dépouillé de tout leur prestige les fictions de la poésie, il n'est pas rare de voir des charlatans montrer au public des dragons empaillés, porteurs de deux, quatre, six et sept têtes; mais en regardant de près ces prodigieux *phénomènes*, on ne tarde pas à reconnaître la trace de l'aiguille et du fil.

Le dessous de la gorge du dragon est garni de trois espèces de poches qu'il peut enfler à volonté pour augmenter son volume, se rendre plus léger et voler ou nager plus facilement. Sa gueule est très ouverte et garnie de dents nombreuses et aiguës; il a sur le dos trois rangées longitudinales de tubercules, plus ou moins saillans, dont le nombre varie suivant les individus. Ses jambes sont assez

longues; les doigts, au nombre de cinq à chaque pied, sont longs, séparés et garnis d'ongles crochus. Il passe innocemment sa vie sur des branches d'arbres, cherchant les fourmis, les mouches, les papillons et les autres petits insectes dont il fait sa nourriture.

Le dragon est originaire des côtes et des îles de l'Afrique orientale, de l'Inde et de ses archipels. Linné en reconnaissait deux espèces, Lacépède seulement une, le Dictionnaire classique d'histoire naturelle en admet trois, savoir : *le dragon rayé*, *le dragon vert*, et *le dragon brun*.

LES GRENADIERS.



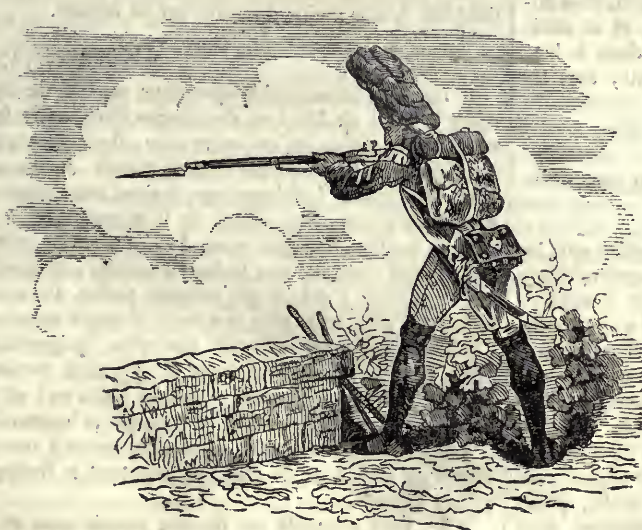
1667.



1833.

C'est en France que l'institution des grenadiers a pris naissance. Dans les XIVe, XVe et XVIe siècles, on donnait le nom *d'enfans perdus* à des soldats d'élite, ordinairement placés aux avant-postes, et choisis dans les *bandes* (compagnies) les mieux disciplinées. On en formait quelquefois de petits corps détachés, destinés à marcher en tête des colonnes d'attaque. Ils servaient également pour éclairer les marches et les convois; c'étaient eux aussi qui avaient l'honneur de monter les premiers à l'assaut d'une place. On les arma de grenades en 1537, époque de l'invention de ce projectile, et on les employa dans les sièges à jeter cette arme meurtrière. Ils prirent le nom de grenadiers en 1667, et on en plaça d'abord quatre dans chaque compagnie d'infanterie. Il est à remarquer que lors de l'institution de cette troupe d'élite, on ne tenait pas exclusivement à la taille; il suffisait d'avoir une bonne constitution et une bravoure éprouvée. On exigea depuis des conditions rigoureusement observées; il fallut avoir six ans de service, et la taille de cinq pieds quatre pouces. La première de ces conditions fut réduite à quatre et ensuite à deux ans.

Les premiers grenadiers portaient une hache, un sabre et une *grenadière*, ou sac de cuir contenant douze à quinze grenades. Lorsqu'en 1671 le mousquet fut remplacé par le fusil, on donna cette arme à une grande partie des grenadiers; ils en étaient tous armés vers la fin du règne de Louis XIV.



1812.

La grenade était du calibre de 4 et pesait deux livres : elle était garnie de poudre, et on y mettait le feu avec une mèche. D'après Gassendi, les anciennes grenades sont préférables aux grenades plus pesantes qui leur furent substituées, et qui sont encore en usage de nos jours.

En 1670, on créa une compagnie de grenadiers dans le régiment du roi; bientôt une création semblable eut lieu dans chacun des trente plus anciens régimens, et successivement chaque bataillon finit par avoir sa compagnie de grenadiers.

En 1745, les compagnies de grenadiers des bataillons de milices formèrent sept régimens auxquels on donna le nom de *grenadiers royaux*, et à la réforme de 1749, quarante-huit compagnies des régimens licenciés formèrent le corps des *grenadiers de France*, si connu dans nos fastes militaires par sa brillante valeur. Ces troupes disparurent, en 1789, lors de notre première régénération politi-

tique; avec elles disparurent aussi nos vieilles institutions militaires.

Les grenadiers jouissent encore de certaines prérogatives dans l'armée. Les principales consistent dans le port de l'épaulette et du sabre; dans l'exemption des corvées qui roulent sur le régiment ou le bataillon; dans une haute paye d'un sol par jour. Ils ont, avec les voltigeurs, la garde du drapeau.

La Prusse est la première nation qui ait imité nos grenadiers. Après elle toutes les puissances du Nord voulurent aussi avoir leurs troupes d'élite, et cet exemple se répandit bientôt dans toute l'Europe.

La France se rappelle encore le beau corps de grenadiers d'Oudinot, et les services qu'il rendit dans les premières campagnes d'Autriche.

A côté du grenadier de 1667, nous avons placé en tête de cet article le jeune grenadier de notre époque, qui, sous les murs d'Anvers et sur la plage africaine, s'est montré digne de ses pères. Il nous reste à retracer l'image de ces vieux grognards de la garde, que la victoire a conduits dans toutes les capitales de l'Europe, et dont le souvenir est inséparable de celui du grand capitaine qui a rempli pendant quinze ans le monde de son nom. Pour se consoler de ses défaites, le peuple a redit long-temps et répète chaque jour leurs prodigieux faits d'armes. Il ne s'est pas encore lassé de les revoir dans ses spectacles, de chanter leurs combats et leurs triomphes; et dans les ateliers comme dans les chaumières, il a placé le grenadier de la vieille garde. Mais ce ne sont plus là que de poétiques souvenirs; le peuple sait que la France a mieux à faire, pour son bonheur et pour sa gloire, que de rêver encore des batailles et des conquêtes.

EFFETS DE LA MUSIQUE

SUR L'HIPPOPOTAME.

Un voyageur anglais s'est assuré que les hippopotames, animaux dont l'apparence et les formes sont si grossières, sont néanmoins très sensibles aux effets de la musique. « Comme nous longions, dit M. Finlayson, dans son *Voyage au royaume de Siam*, les bords du lac Minggebi, que nos tambours battaient la caisse, et que nos fifres les accompagnaient, nous remarquâmes que les hippopotames venaient à la surface de l'eau, et qu'ils suivaient les tambours et les fifres, avançant quelquefois si près des rives, que l'eau que leur bouche lançait parvenait jusqu'à nous. Une fois j'en comptai quinze qui se jouaient à la surface de l'eau. Mon domestique tira un coup de fusil à ces animaux, et en atteignit un à la tête. L'animal blessé s'enfonça dans le lac, et poussa un cri si violent, que dans un instant, tous les autres disparurent.

LETTRES INÉDITES DE FRANKLIN.



Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs les fragmens d'une correspondance inédite de Franklin; cette correspondance, qui a été découverte tout récemment aux États-Unis, est d'autant plus intéressante, qu'elle montre sous un nouveau jour le caractère de l'illustre philosophe américain que des critiques sévères avaient accusé d'égoïsme, de froideur et d'indifférence à l'égard de ses parens et de ses amis. Quelques-unes de ces lettres furent écrites il y a plus d'un siècle, quand Franklin était pauvre et inconnu; elles peignent donc l'homme tel qu'il était, non dans tout l'éclat de sa vie publique et de sa gloire (alors il lui était aisé d'être généreux) mais quand il éprouvait lui-même des embarras et des ennuis de toute sorte, et qu'il semblait pouvoir bien difficilement s'occuper du besoin des autres.

Il faut ajouter que des douze frères et sœurs que comptait Franklin, et qui parvinrent à l'âge de maturité, tous, à l'exception de deux, moururent sans avoir été témoins de la gloire et de la fortune de leur frère. La correspondance que Franklin entretint jusqu'aux dernières années de sa vie avec sa sœur Marie-Jeanne, qui devint plus tard mistress Mecom, fut toujours pleine de tendresse et d'affection; c'est à elle que les deux lettres suivantes furent adressées.

« Philadelphie, 6 janvier 1726—27.

« Je suis extrêmement satisfait des nouvelles que m'a données de vous le capitaine Freeman. Votre conduite, quand vous n'étiez encore qu'un enfant, me fit toujours penser que vous seriez une bonne et aimable femme, et vous n'avez pas oublié que vous fûtes toujours la plus chérie de mes sœurs. J'ai long-temps réfléchi sur le choix du présent que j'ai l'intention de vous faire; je ne savais ce que vous recevriez de moi avec le plus de plaisir; car on m'assure que vous êtes partout citée pour votre beauté. J'étais décidé à vous envoyer une table à thé; mais, pensant que la réputation de bonne ménagère est bien préférable à celle de jolie femme, j'ai mieux aimé vous donner un rouet. J'espère que vous recevrez ce léger don comme un témoignage de mon amitié et de mon attachement pour vous.

« Adieu, ma sœur. N'oubliez pas que si la modestie a le pouvoir de rendre aimable et belle une jeune fille fût-elle laide, de même l'absence de cette vertu rend odieuse et méprisable la plus jolie fille du monde; mais aussi, lorsque la modestie brille dans une femme parmi d'autres vertus, elle la rend plus aimable qu'un ange. Excusez ma franchise, chère sœur, et usez-en de même avec moi. »

« Philadelphie, 21 mai 1752.

« J'ai reçu votre lettre qui me mandait la triste nouvelle de la mort de notre chère bonne mère. Je vous remercie des bons soins dont vous l'avez constamment entourée dans sa vieillesse, ainsi que dans sa maladie. La distance qui nous séparait m'a empêché d'aller auprès de notre mère; mais votre bon naturel et votre tendresse filiale ont suffi à tout. Sa vie a été douce, longue et heureuse, et maintenant elle goûte le bonheur qu'elle a mérité. »

Une autre lettre adressée aussi à sa sœur en 1760 contient des détails pleins d'intérêt sur sa famille.

« Philadelphie, 1760.

Il est bien remarquable que dans un laps de temps si court la mort ait fait tant de ravages dans notre famille: sur dix-sept enfans qu'eut notre père, il en resta treize qui devaient faire leur chemin dans le monde. Je me rappelle ces treize enfans (quelques-uns étaient alors dans un âge bien tendre) assis tous autour de la même table, à l'occasion de quelque fête, par exemple au retour de notre frère Josiah, qui était allé aux Indes-Orientales, et dont depuis neuf ans nous n'avions pas entendu parler. De ces treize enfans, il n'en reste plus que trois. Puisque notre nombre diminue, que notre affection mutuelle s'augmente d'autant: c'est non-seulement notre devoir, mais encore notre intérêt; car plus les parens sont unis entre eux et se chérissent, plus aussi le monde les respecte et les considère. »

Dans la lettre suivante, Franklin donne à une de ses nièces de bons conseils pour retirer tout le fruit possible de ses lectures.

« Je vous conseille de ne lire jamais sans avoir une plume en main, afin de pouvoir consigner dans un petit

cahier les choses qui vous paraîtront dignes de curiosité ou d'intérêt, c'est le meilleur moyen de retirer quelque fruit de vos lectures; quant aux termes scientifiques, comme ils sont trop nombreux pour que vous puissiez les graver dans votre mémoire à la simple lecture, et vous familiariser avec eux, je crois qu'il serait très convenable d'avoir auprès de vous un dictionnaire pour le consulter aussitôt que vous rencontrez un mot dont vous ne connaissez pas très parfaitement le sens. Le commencement vous causera de l'ennui et des interruptions; mais c'est un inconvénient qui disparaîtra peu à peu, car vous vous familiariserez très promptement avec les mots les plus difficiles, et vous finirez par n'avoir plus aucun besoin du dictionnaire. De cette façon vous lirez avec plus de plaisir, parce que vous comprendrez mieux. »

On trouve exposées dans la lettre suivante les opinions religieuses de Franklin sur sa vie future; elle fut écrite à l'occasion de la mort de son frère.

Philadelphie, ce 23 février 1756.

« Je m'afflige avec vous. Nous venons de perdre un bien cher et bien estimable parent; mais c'est la volonté de Dieu et de la nature que nos corps mortels nous abandonnent quand l'ame doit entrer dans la vie réelle. Jusque-là l'homme n'est pour ainsi dire que dans l'état d'embryon, et il fait ses dispositions pour la vie future; à proprement parler, il n'est pas complètement né tant qu'il n'est point mort. Pourquoi donc gémir lorsqu'une nouvelle créature vient de naître parmi les immortels, et qu'il devient un des membres de leur heureuse société?

« Nous sommes des esprits. Que le corps nous soit prêté pendant qu'il peut nous procurer des jouissances, nous aider à acquérir de l'instruction ou à faire du bien à nos semblables, c'est un acte dont nous devons nous montrer reconnaissans envers Dieu. Mais lorsque le corps ne peut plus remplir ces divers offices, et qu'il nous occasione des douleurs au lieu de plaisirs, que loin de nous rendre service, il n'est pour nous que gêne et qu'embarras, et qu'il ne remplit nullement sa destination, nous devons également remercier la Divinité de nous en délivrer. Voilà la mort. Nous-mêmes nous avons quelquefois recours à une mort partielle. Nous faisons enlever volontiers un membre malade qui nous fait souffrir, et qui ne peut plus être pour nous d'aucune utilité. Celui qui se fait arracher une dent s'en sépare sans regret, puisque la douleur qu'elle causait, s'évanouit aussitôt; de même celui qui abandonne son corps se délivre en même temps de toutes les douleurs, de toutes les maladies et de toutes les souffrances auxquelles il était exposé, ou dont il était atteint. »

La lettre suivante fut écrite de Philadelphie après le retour de son dernier voyage d'Europe, et seulement peu d'années avant sa mort. Elle donne, à notre avis, les plus complètes informations que l'on puisse aujourd'hui désirer relativement à la vie intérieure de ce grand philosophe.

« J'ai retrouvé ma famille en bonne santé, dans la meilleure situation, respectée et considérée par tous nos concitoyens. Les compagnons de ma jeunesse sont presque tous partis; mais je trouve une société agréable dans leurs enfans et leurs petits-enfans. Je m'occupe assez d'affaires publiques pour me soustraire à l'ennui; et la conversation, les livres, mon jardin, et les cartes, me fournissent des distractions et des amusemens. Je m'occupe surtout de mon jardin, je soigne mes plates-bandes, je sable mes allées, je plante des petits arbres, et je sème des fleurs. Quelquefois nous jouons aussi aux cartes dans les longues soirées d'hiver, mais c'est comme on joue aux échecs, non pour de l'argent, mais pour l'honneur ou le plaisir de se battre l'un l'autre. Cela n'est pas tout-à-fait nouveau pour vous, car vous vous souvenez sans doute que nous jouions ainsi l'hiver, pendant notre séjour à Passy. De temps en temps j'éprouve néanmoins quelques regrets de voir que je dépense trop de temps dans ces futilités; mais cette réflexion que je fais à part moi, me console aussitôt : *Vous savez que l'ame est immortelle ; pourquoi seriez-vous donc si avare d'un peu de temps, quand vous avez toute une éternité devant vous?* C'est ainsi que je me rassure; et semblable à d'autres créatures raisonnables qui se contentent de faibles raisons lorsqu'elles sont d'accord avec ce qu'elles ont l'intention de faire, je bats de nouveau les cartes, et je commence une autre partie.

« Quant aux amusemens publics, nous n'avons ici ni comédie, ni opéra; mais nous avons eu hier une sorte d'oratorio. Nous avons des réunions, des bals, des concerts et de petites fêtes, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre; on danse quelquefois, on fait souvent de la musique, on joue; de sorte que l'on jouit de la vie aussi agréablement qu'on le fait en Angleterre, moins bien seulement qu'à Londres, où vous avez de bons acteurs pour représenter vos ouvrages dramatiques. C'est là peut-être le seul avantage que Londres ait sur Philadelphie. »

Nous regrettons que les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'emprunter d'autres fragmens à cette intéressante correspondance.

IMPOTS DANS LA GRANDE-BRETAGNE.

On connaît à peine en France la nature des impôts qu'on appelle en Angleterre *assessed taxes*, c'est-à-dire l'impôt que paie à l'état chaque particulier suivant son rang et sa fortune. Ainsi, en Angleterre, des taxes sont assises sur les domestiques de tout genre, cuisinier, groom, valet de chambre, et sur les chevaux de selle et les chevaux de voiture, les chiens, la poudre des cheveux, les armoiries des voitures. Un individu qui a un domestique, paie un impôt de 2 liv. 8 schelings (60 fr. de notre monnaie); dix domestiques sont imposés 7 liv. 15 sch. (191 fr.). Tout individu qui porte de la poudre à ses cheveux, paie une taxe de 1 liv. 3 sch. 6 pences (29 fr. 50 cent.). Toute voiture armoiriée est imposée 2 liv. 8 sch. Tous ceux qui sont soumis à ces divers impôts, et qui ne font pas inscrire leurs noms sur les listes délivrées annuellement par les *assesseurs* de taxes, encourent une amende de 50 liv. sterl. (1250 fr.). On excepte de cet impôt la famille royale, et tous ceux qui, par leurs fonctions à la cour, sont tenus de porter les insignes de leur dignité.

Conserver à chacun le sien doit être le premier soin de ceux qui gouvernent. Ce n'est que pour assurer les propriétés que les républiques se sont formées. Entretenir l'abondance est le second objet dont doit s'occuper celui qui a part au gouvernement. Il n'y a rien de si aisé que de faire du bien aux uns, en faisant du mal aux autres; le grand point est de servir les uns sans faire du mal à personne.

MOEURS INDIENNES.

Il est d'usage au Pégu (province de l'empire des Birmans), quand une personne en attaque une autre en justice, et que les preuves ne sont pas suffisantes pour condamner ou pour absoudre, de plonger les deux parties adverses dans l'eau. Le premier qui revient à la surface perd sa cause; il peut se libérer en se faisant esclave de l'empereur, à qui il donne tout son bien. Au moyen de cet abandon, son ennemi n'a plus de prise sur lui.

PAVILLON ROYAL DE BRIGHTON.



Ce palais chinois et turc, gothique et moderne, ces coupoles inégales et bizarres, flanquées de flèches et de lancettes aiguës, élancées et découpées à jour, ces nombreuses et fines colonnettes, cette longue ligne d'élégans balcons, ces oves, ces volutes, ces lozanges, ces zigzags, ces innombrables détails de ciselure, ces colliers d'arabesques, tout cela, véritable débauche d'architecture, est dû au caprice de George IV. En 1784, quand le prince de Galles voulut avoir un palais à Brighton, qui était dans l'été sa résidence favorite, on éleva un pavillon régulier dont la façade avait environ cent soixante-dix pieds et dont le centre était couronné par un large dôme qu'entouraient de fines aiguilles supportées par des piliers massifs; peu après, deux ailes vinrent agrandir ce monument. Mais quelques années plus tard, la charpente de ce palais fut complètement remaniée, et l'ancienne ordonnance disparut pour faire place à des coupoles allongées, à des pagodes indiennes, à des minarets supportés par des colonnes grecques, unies entre elles par un cordon brodé et dentelé; monument complexe, imitation de l'antique palais des Tzars, du Kremlin de Moscou. Néanmoins, quelque étrange et bizarre que soit ce palais, il est assez en harmonie avec le style méridional des édifices de Brighton que l'on prendrait en effet pour une ville d'Orient transportée sur le rivage de la Manche. Aujourd'hui le rendez-vous de toute la noblesse d'Angleterre, cette cité était il y a à peine un demi siècle, un chétif village habité par de pauvres pêcheurs, elle s'appelait alors *Brighthelmstone;* mais comme les hommes de basse extraction, qui parvenus à la fortune et aux honneurs sont honteux de leur origine, elle prit le nom de *Brighton*, sans contredit plus harmonieux et plus doux.

Cette ville, séparée de Londres par une distance de cinquante-quatre milles environ, qu'on franchit en moins de cinq heures, est de forme quadrangulaire; ses rues larges, surtout dans les quartiers neufs, sont coupées à angles droits. Sa population, qui est de vingt mille habitans, s'élève à près de quarante mille dans la belle saison, alors que les étrangers y accourent de toutes parts. Les rues nouvelles sont fort élégamment bâties; les maisons sont ornées d'une ligne de balcons ou de pavillons de diverses couleurs, que ferment d'élégans rideaux ou des persiennes. L'alignement et l'uniformité des édifices sont surtout remarquables sur le quai, dont le mouvement a quelque chose de vif, d'élégant, d'animé; pourtant là aussi l'opulence lutte avec la misère, et vous verrez souvent une chétive maison de bois auprès d'un hôtel somptueux.

Le pavillon royal, qu'on voit en tête de cet article, est assurément l'objet le plus remarquable de Brighton. Le luxe et la richesse des meubles, la belle avenue plantée d'arbres verts, les coquettes allées du parterre, tout est en harmonie avec la magnificence de l'édifice. Les écuries situées près du palais sont peut-être supérieures à tout autre établissement de ce genre, et une coupole orientale surchargée de capricieuses arabesques, couronne au centre ces imposantes constructions.

Brighton possède de très belles promenades : le Vieux-Steyne, qui est une charmante avenue entourée de maisons agréables et située sur les bords de la mer, est très fréquenté; mais la Parade de la Marine, qui s'étend sur les rochers à l'orient, est la promenade favorite du monde fashionable qui vient à Brighton pour prendre les bains de mer; c'est là que circule, depuis le matin jusqu'au milieu de la nuit, quand le temps est beau, une suite continuelle d'équipages, d'hommes, de femmes à pied et à cheval, et dont le plaisir consiste à parcourir cent fois le même lieu; mais ce lieu a toujours l'attrait de la nouveauté. C'est aussi à la Parade de la Marine que l'étranger voit avec surprise d'élégantes petites calèches à deux places traînées, non par des coursiers impatiens, fiers de leur légèreté, mais par des ânes *fringans*, revêtus de brillans harnais. Le quai est aussi une promenade très fréquentée; mais l'air qu'on y respire est d'une prodigieuse vivacité, et les étrangers en ont souvent ressenti la dangereuse influence. En effet, la terrasse est à une très grande hauteur au-dessus du niveau de la mer, et le rocher qui la supporte présente de si grandes difficultés, qu'on a été obligé d'y jeter un embarcadère, qui sert aussi à garantir la partie méridionale de la cité contre les terribles assauts de l'océan. Cet embarcadère est soutenu depuis 1823 par de longues et fortes chaînes de fer qui s'étendent à une distance considérable en mer et viennent s'attacher au rivage. « Cet ouvrage hardi, qu'on prendrait pour le commencement d'un pont jeté sur le détroit, dit éloquemment M. Blanqui, dans son *Voyage en Angleterre*, présente un coup-d'œil admirable dans les jours de tempête: la mer se brise avec fureur à ses pieds, et c'est alors surtout qu'on s'y rend pour l'admirer. »

Les bains de Brighton sont les plus fréquentés de l'Angleterre; on remarque encore à Brighton la nouvelle église bâtie à l'entrée de la ville, élégant édifice dont les fonts baptismaux ont été apportés, dit-on, de Normandie par Guillaume-le-Conquérant; et le mausolée du capitaine Tattersall, commandant du vaisseau qui, en 1654, transporta Charles II en France, après la bataille de Worcester. Le *Trou du Diable* (*the Devil's Dike*), est de toutes les promenades situées dans les environs de Brighton la plus pittoresque et la plus intéressante.

Brighton est toujours dans la belle saison le rendez-vous du monde fashionable. Dans les dernières années de sa vie, George IV, en proie à la maladie qui a terminé ses jours, resta constamment renfermé dans son château de Windsor, se dérobant à tous les regards, et Brighton, qu'il aimait tant, fut abandonné. Depuis la mort de ce souverain, Guillaume IV y passe les plus beaux mois de l'année, et jamais cette ville ne fut aussi brillante, aussi animée que depuis que ce prince est monté sur le trône. Au moment même où nous écrivons ces lignes (5 novembre), Guillaume IV et la reine sont dans cette agréable résidence, et les journaux anglais nous entretiennent sans cesse des fêtes dont elle est chaque jour le théâtre.

On Souscrit :

AU BUREAU CENTRAL DE SOUSCRIPTION,

CHEZ FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, 41.

ET AUX DÉPÔTS : RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4.

PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 18.

PASSAGE VIVIENNE, 7.

RUE DE RICHELIEU, 103.

RUE POISSONNIÈRE, 21; ET RUE DU CHERCHE-MIDI, 4

Nous indiquerons successivement les noms de nos bureaux de dépôt dans les diverses villes de France et de l'étranger.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,

H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

NUMÉRO 5. 21 NOVEMBRE 1833. PRIX : 2 SOUS.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTERATEURS ET D'ARTISTES.

GIBRALTAR.





Il est peu de lieux au monde aussi célèbres que Gibraltar, et cependant il en est peu que l'on connaisse aussi mal. On pourrait même affirmer qu'avant la relâche qu'y fit le capitaine Freycinet au mois d'octobre 1817, les Anglais seuls connaissaient l'intérieur d'une ville où les étrangers ne sont accueillis qu'avec une extrême défiance.

Sur les rivages opposés du détroit qui unit l'Océan et la Méditerranée s'élèvent en face l'un de l'autre le mont Gibraltar et le mont aux Singes, auxquels les anciens avaient donné le nom de Colonnes d'Hercule; le détroit n'a que six lieues de largeur, et les vaisseaux qui se rendent d'une mer dans l'autre sont exposés au feu de l'artillerie formidable dont les rochers de Gibraltar ont été garnis par les Anglais devenus, en 1704, maîtres de cette importante position; ces derniers s'y sont maintenus depuis malgré les efforts des Espagnols et des Français réunis.

Voici un résumé aussi exact qu'il nous a été possible de le faire, de ce que le capitaine Freycinet a publié de son séjour à Gibraltar, en 1817.

Le gouvernement de Gibraltar est dévolu à un prince du sang d'Angleterre. Le duc de Kent en était alors le titulaire, et le général Georges Don remplissait les fonctions de lieutenant-gouverneur. L'officier-général revêtu de cette dignité habite dans un ancien cloître, vulgairement appelé *le couvent*. Le capitaine et les officiers de *l'Uranie* furent reçus par lui dans un salon richement meublé à la manière anglaise et décoré de quelques tableaux.

Vue de la rade, la ville bâtie en amphithéâtre au pied d'une montagne escarpée, offre un coup d'œil ravissant. Ses édifices ont un air de fraîcheur et d'élégance qui fait oublier tout ce que le sol d'alentour a d'aride et de sauvage. On remarque presque partout une propreté que les Anglais ont soin et intérêt d'entretenir, pour empêcher le développement des épidémies qui s'y manifestent quelquefois. De grandes rues ornées de trottoirs, bordées de maisons agréables et peu élevées, de vastes casernes et d'autres établissemens publics, tout cela entremêlé de plantations diverses, prouve ce que peut l'industrie de l'homme dans des lieux où la nature semblait se refuser à tout agrément. Une jolie promenade, dessinée en jardin anglais, a été plantée à peu de distance et en dehors de la partie méridionale de la ville. Là, mille allées sinueuses et de différentes largeurs, parcourent un espace étendu et s'élèvent à une assez grande hauteur sur le penchant occidental de la montagne. Au-dessous, on découvre une batterie, la première que les Anglais enlevèrent lorsqu'ils s'emparèrent de Gibraltar; c'est celle qui aujourd'hui est chargée de répondre aux saluts qui sont faits par les bâtimens de guerre. Ce ne sont pas des considérations de pur agrément qui engagent le gouvernement anglais à multiplier toutes sortes d'embellissemens à Gibraltar; il pense forcer par là les habitans et la garnison à prendre plus fréquemment l'exercice de la promenade qui leur est si nécessaire.

La ville de Gibraltar est animée par une population active et formée d'élémens si divers que l'on pourrait se croire dans un bazar d'Orient; le bas-peuple est presque entièrement composé d'Espagnols revêtus d'un costume plus pittoresque et plus caractéristique que dans les autres parties de la Péninsule. La ville de Gibraltar est devenue comme un sol neutre où chacun suit sa religion sans avoir à redouter les rigueurs de l'intolérance. On y voit un grand nombre de juifs venus la plupart de l'intérieur de l'Espagne. Tout le monde travaille à Gibraltar; le voyageur n'y rencontre ni mendians, ni saltimbanques, ni prédicateurs ambulans, comme on en voit dans une partie de la Péninsule.

Le rocher énorme de Gibraltar, qui forme l'extrémité australe de l'Europe, tient, comme on sait, à l'Espagne par une langue de terre sablonneuse extrêmement basse; il est coupé à pic de ce côté et du côté de l'est, et n'a pas moins de quatre cent huit mètres de hauteur à sa partie la plus élevée.

Les fortifications commencent, du côté de l'ouest, au bas de la ville, dont les murs s'avancent jusque dans la mer; elles s'élèvent progressivement ensuite vers le sommet de la montagne, où l'on découvre encore des batteries. Comme, du côté du nord, le rocher est perpendiculaire et n'offre aucun point pour y mettre de l'artillerie, les Anglais ont creusé dans le roc plusieurs étages de galeries souterraines, le long desquelles on a ouvert, par intervalles, des espèces d'embrasures où l'on a placé cinq cents canons, que l'on aperçoit à peine quand on est en mer.

Ces galeries sont coupées par de vastes salles qui servent de dépôts pour les vivres et les munitions. Il faut plus de deux heures de marche pour parcourir ces souterrains artificiels, creusés dans le roc à trois cents pieds au-dessous du sol et à mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans ces souterrains, non-seulement la garnison, mais toute la population de Gibraltar trouverait un refuge assuré dans le cas d'un bombardement; l'immense quantité de vivres et de munitions qui y sont entassés donnerait le temps aux Anglais de venir au secours de la ville et du port assiégés.

On monte par des chemins pratiqués avec art, jusqu'au sommet de la montagne, où était primitivement placée une batterie de mortiers que la foudre fit écrouler en 1813, et dont on voit encore les débris. Ces chemins sont parfaitement bien entretenus, et la pente en est assez douce pour que l'on puisse y aller à cheval. Du haut de ce rocher fameux qui forme, avec le mont aux Singes, le détroit qui réunit la Méditerranée à l'Océan Atlantique, la vue est vaste et imposante. Au sud et dans le lointain, on découvre les côtes d'Afrique. Du côté de l'Espagne, les regards planent sur la petite ville de Saint-Roch et ses lignes de fortifications à peu près détruites; de nombreuses tours abandonnées, bâties du temps des Maures, bordent le rivage. C'est là que les Espagnols trouvaient un refuge contre les attaques de ces terribles voisins.

TIRAGE DE LA LOTERIE

A NAPLES.



Pour se faire une idée de la différence qui existe entre le caractère des Parisiens et le caractère des Napolitains, il suffirait d'assister au tirage de la loterie à Paris et à Naples. A Paris, c'est une espèce de solennité grave et officielle, où les joueurs malheureux dissimulent tant bien que mal le dépit d'avoir perdu, quand le sort leur envoie des numéros contraires; mais à Naples, les choses se passent autrement.

C'est à *la Vicaria*, dans la grande salle du palais de Justice, que l'on tire la loterie à Naples; pendant l'été le tirage a lieu à six ou sept heures du soir. Dès deux heures, toutes les avenues, la salle et les galeries du palais sont encombrées par une populace couverte de haillons, qui s'agite et gesticule avec une activité incroyable. La rue de la Vicaria elle-même est obstruée par une foule de curieux. A l'heure dite, la roue tourne et le plus grand silence succède au tumulte. Le premier numéro sorti, la

salle retentit de mille cris; on jette le billet par la fenêtre à un employé qui proclame le numéro, et l'on entend des hurlemens vraiment épouvantables qui se prolongent dans toute la rue. Bientôt le silence le plus profond se rétablit, jusqu'à la sortie du deuxième numéro, qui est suivi du même tintamare que le premier, et ainsi des trois autres; mais ce qui passe toute croyance, ce dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu, ce sont les sauts, les gambades, les contorsions de ceux que le sort a favorisés, tandis que ceux qui ont perdu se livrent au plus affreux désespoir; ils maudissent le ciel, éclatent en invectives contre saint Janvier, et surtout contre saint Pantaléon-le-Grand, patron des joueurs de loterie, auquel ils ont voué des cierges, des messes, et même une part dans leurs bénéfices. On ne saurait rien voir de plus extraordinaire que ce spectacle, qui a quelque chose d'effrayant; mais toute cette populace si démonstrative se calme en peu de temps, et chacun retourne à son ouvrage, ou plutôt à sa fainéantise.

TIR A LA CARABINE

DANS LE KENTUCKI.



Les habitans de cette province des États-Unis d'Amérique se servent de la carabine avec une habileté surprenante; il est impossible de voir de plus adroits tireurs. Enfoncer un clou avec une balle, frapper à la tête une oie sauvage à la distance de cent mètres, sont pour eux choses faciles. Ceux-ci vous abattront, dans un très court espace de temps, une quantité considérable d'écureuils; ceux-là atteindront un but, quelque peu de surface qu'il présente, à la distance de plus de cinquante mètres. On a vu des Kentuckiens doués en même temps d'assez d'adresse et de sang-froid pour choisir l'œil de leur ennemi comme le but de leur coup, quoiqu'à une distance considérable; après le combat, quand la tête de leur ennemi mort était examinée, la partie désignée d'avance se trouvait en effet frappée d'une balle.

Un voyageur anglais, qui résida plusieurs années dans le Kentucky, raconte que les plus adroits tireurs se réunissent pour s'exercer à leur jeu favori, au tir à la carabine. L'enjeu est ordinairement une faible somme. Au milieu d'une cible on enfonce un clou de grandeur moyenne, aux deux tiers de sa longueur : la distance est, le plus souvent, de quarante pas. Alors chaque tireur, après avoir préalablement frotté et essuyé avec un soin extrême l'intérieur de sa carabine, met une balle dans la paume de sa main, et il verse autant de poudre qu'il en faut pour la couvrir : cette charge est suffisante pour une distance qui n'excède pas cent mètres. On passe pour maladroit quand on n'atteint pas le clou; souvent la balle touche le clou de côté, et le courbe; mais, pour être regardé comme habile tireur, il ne faut rien moins que frapper le clou à la tête et l'enfoncer en droite ligne. Ordinairement, une balle sur trois atteint le clou; et, si les tireurs sont au nombre de douze, il faut le renouveler trois fois pour que chacun puisse décharger sa carabine.

La chasse aux écureuils est le divertissement favori des Kentuckiens, et il exige la plus grande habileté. Les chasseurs dédaignent de frapper l'écureuil; ils visent toujours la branche où se tient l'innocent animal, juste à ses pieds; la balle atteint la branche, la fracasse, et l'ébranlement qui en résulte tue l'écureuil et le fait tourbillonner dans l'air, comme par l'effet de l'explosion d'un magasin à poudre. Un autre divertissement des Kentuckiens, qui n'exige pas moins d'adresse, c'est celui qui consiste à moucher une chandelle avec une balle sans l'éteindre. Le voyageur auquel nous empruntons ces détails dit que, dans une excursion faite au commencement de la nuit, entendant à chaque instant des coups de feu dans les environs, il se dirigea vers le lieu d'où venait le bruit : bientôt il se vit au milieu d'une douzaine d'hommes remarquables par leur vigueur et par leur grande taille. Ceux-ci lui apprirent qu'ils s'étaient réunis dans le but de s'exercer, à la lueur d'un flambeau, à tuer pendant l'obscurité de la nuit un daim ou un loup à l'aide de la seule lumière qui s'échappe des yeux de ces animaux. Tout auprès, on voyait un feu allumé, dont la fumée s'élevait en serpentant au milieu de l'épais feuillage des arbres. A plus de cinquante mètres était le flambeau allumé, et, à cette distance, la lueur était à peine visible ; un homme se tenait à quelques mètres de là pour vérifier l'effet du coup de chaque tireur. Quelques-uns ne manquaient jamais ou la mèche ou le flambeau, et ils étaient accueillis par des rires prolongés; d'autres mouchaient réellement le flambeau sans l'éteindre, et l'on saluait leur adresse par de nombreux et bruyans bravos.

On pourrait raconter encore divers autres jeux, particuliers aux Kentuckiens; mais cela mènerait trop loin. Sur tous les points de cette province où la population est peu considérable, il est rare de rencontrer un individu sans sa carabine et sans son tomahawk. On comprend aisément, d'après ce que nous venons de raconter, qu'un Kentuckien se procure du gibier, ou se débarrasse d'un ennemi avec une étonnante facilité, surtout quand on sait qu'il est habitué à se servir de sa carabine depuis le jour où il sent que ses épaules sont en état de la porter, jusqu'à la fin de sa carrière. Cette arme meurtrière procure à ces peuples les moyens de subsistance dans leurs longues courses à travers des forêts d'une étendue immense, et en outre elle est la source de leurs plaisirs et de leurs jeux favoris.

SUPERSTITION EN ABYSSINIE.

Parmi les coutumes que l'ignorance a établies et que les prêtres ont consacrées dans ces contrées, celle qui consiste à couper un morceau de l'oreille aux enfans dont les aînés sont morts, n'est pas la moins bizarre. Un voyageur qui résida long-temps en Abyssinie, à la vue d'un grand nombre de personnes ainsi mutilées, se perdait en conjectures sur la cause de cette difformité. On lui en expliqua l'origine; et comme il se défiait du témoignage d'autrui, il parvint un jour à pénétrer, malgré l'usage du pays, dans une maison où se faisait cette mutilation. Là, il vit une vieille femme couper le bout de l'oreille d'un nouveau-né et le mêler avec un morceau de viande cuite; puis elle roula ce mélange dans ses doigts, lui donna la forme d'une pilule, et le présenta à la mère, qui jusque-là n'avait pas rompu le silence. Alors celle-ci ouvrit gravement la bouche, et avala la pilule, en disant : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ces peuples s'imaginent que par cette opération ils assurent la vie du nouveau-né. Ils recourent encore à plusieurs autres usages aussi absurdes que celui dont nous venons de parler, pour prévenir la mort de leurs enfans.

Ce qu'il y a de plus difficile dans la vie, c'est de savoir jusqu'à quel point il faut vaincre la fortune avant que de se résigner à son sort. Céder trop tôt, c'est lâcheté; trop tard, c'est folie.

Soyez meilleur, vous serez plus heureux. Voilà la plus puissante leçon de morale, car elle est fondée sur l'intérêt.

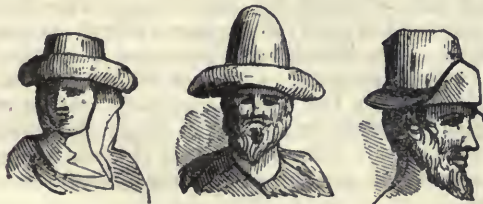
CHAPEAUX D'HOMME.

N° I.

Il y a peu de modes plus changeantes que celle des chapeaux; il y aurait toute une histoire à faire des variations que la fantaisie a fait subir tour à tour à cet utile objet de toilette. Ces variations ont coûté d'autant plus d'efforts d'invention à l'estimable corps des chapeliers, qu'elles ne pouvaient guère porter que sur l'apparence et la forme extérieure d'une chose fort simple en soi et peu susceptible de combinaisons nombreuses : tantôt on a abaissé les chapeaux, et on les a comme aplatis; tantôt on les a élevés en pointe, ainsi que le bonnet d'un magicien. La mode a tour à tour raccourci ou ralongé, baissé ou relevé les bords, le tout sans consulter les saisons, qui devraient pourtant déterminer la forme des chapeaux. Il est arrivé souvent qu'aux époques de l'année où le soleil brûle les visages on a porté des chapeaux presque sans bords, et qu'au contraire aux époques où le soleil est rare, où ses rayons ont peu de chaleur, et où il eût fallu lui présenter le visage tout entier pour ne perdre aucun de ces bienfaisans rayons, on s'est comme abrité et mis à l'ombre sous des chapeaux à larges bords; car la mode est souvent l'ennemie du *confortable*, et c'est une chose assez curieuse que tant de gens sacrifient à celle-ci leurs plus chétives commodités.

Comme partie essentielle du costume, les chapeaux doivent avoir une place distinguée dans l'histoire de la garde-robe humaine. Toutefois, nous nous contenterons de faire un historique rapide des différentes formes que l'art a données aux chapeaux depuis l'invention de cet ajustement inconnu des anciens, et qui a pris naissance dans les pays dont la température inégale faisait trouver insuffisante la coiffure naturelle des cheveux. A cet égard, les remarques qu'on peut faire sur les chapeaux, soit d'Angleterre, soit de France, sont applicables à toutes les hautes classes de l'Europe, lesquelles s'empruntaient tour à tour et se prêtaient leurs diverses modes, entre autres celle des chapeaux.

Il paraît que ce furent les Saxons qui les premiers portèrent des chapeaux; cependant cet usage n'était pas général chez eux. Les chapeaux de feutre ou de laine sont les premiers dont il soit fait mention. Plus tard, Chaucer, poète anglais qui écrivait dans le XIVe siècle, dépeint : « le marchand portant sur sa tête un castor de Flandre; » et dans la *Chronique* de Froissart, il est fréquemment question des chapeaux du temps de Philippe de Valois et de Charles V. Nous donnons ici la forme de quelques-uns de ces chapeaux.



Même à cette époque, les chapeaux blancs étaient de mode à Gand en Flandre. On a prétendu qu'ils servaient d'emblêmes politiques à certains partis; mais ce dernier fait est contestable. Il est aussi question de « chapeaux de castor et de plumes d'autruche. » Dans le journal d'un homme d'état de cette époque, il est parlé d'un « chapeau écarlate donné comme étrennes. » Dans l'inventaire des effets du chevalier John Falstaff, en l'an 1459, on trouve « un chapeau de castor doublé en damas à fond doré et aussi deux chapeaux de paille. » En l'an 1517, il est fait mention de grands chapeaux que l'on portait tout-à-fait de côté.

Sous le règne d'Henri VIII d'Angleterre, il s'agit très souvent de chapeaux, et dans la dépense privée de ce monarque se trouve le compte suivant : « *Item*, payé pour un chapeau et une plume pour le roi, à Boulogne, 15 schellings. » Comme l'argent avait beaucoup plus de valeur à cette époque qu'il n'en a aujourd'hui, nous en devons conclure que les chapeaux étaient regardés comme des articles de luxe et portés seulement par les riches. Ceux que va voir le lecteur sont copiés d'un tableau fait en l'an 1544. Il est assez remarquable que deux d'entre eux ont une ressemblance frappante avec certains chapeaux portés de nos jours.



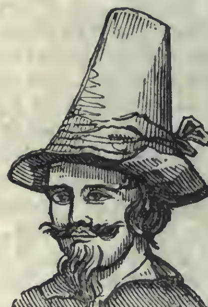




Dans le relevé des dépenses de collége d'un jeune noble, en l'an 1577, nous trouvons « un large chapeau de cavalier; de plus, un chapeau doublé de velours. » Environ à la même époque, les chapeaux à forme haute devinrent de mode. Les gravures qui suivent présentent celui que portait Douglas, comte de Morton, et un second qui couvrit la tête de sir Philippe Sydney, le gentilhomme le plus accompli de son temps.



(Morton.)



(Sydney.)

Sous le règne de la reine Élisabeth, les chapeaux paraissent être devenus plus communs, et c'est à cette époque que les chapeaux de castor ont été pour la première fois généralement adoptés.

Voici, d'après un vieux manuscrit, quelles étaient les modes les plus suivies en 1585. Les uns portaient des chapeaux pointus comme la flèche d'une église, et qui ne s'élevaient pas de moins d'un quart d'aune au-dessus de la tête; toutefois cette longueur variait selon la fantaisie de chacun. D'autres les portaient plats et très larges de formes, comme les créneaux d'un château; ceux-ci en avaient de ronds, quelquefois avec un ruban, quelquefois avec un autre. Les rubans étaient tantôt noirs, tantôt blancs, tantôt bruns, tantôt rouges, tantôt verts, tantôt jaunes. Les élégans ne portaient jamais le même deux jours de suite. Il n'y avait pas seulement que les formes et les façons qui fussent étranges, les étoffes qui composaient ces chapeaux étaient aussi diverses : les unes étaient de soie, les autres de velours, quelques-unes de taffetas ou de laine; d'autres enfin étaient faits d'une certaine espèce de poil fin, venu des mers lointaines, d'où nous arrivent tant d'autres futilités. Le chapeau était devenu si commun, que les derniers domestiques se couvraient de cette sorte de coiffure. On ne faisait aucun cas d'un homme qui ne

portait pas un chapeau de velours ou de taffetas préparé et façonné dans le dernier goût.

En l'an 1607, on commandait au cavalier d'avoir un chapeau qui lui serrât la tête, avec un bord passablement étroit ; afin de ne pas le perdre dans les sauts et les bonds du cheval, et pour éviter qu'il ne tombât sur ses yeux, deux inconvéniens également ridicules. Dans une chanson à la date de 1656, les modes des différentes nations sont ainsi décrites : « Le Turc enveloppe sa tête d'un turban de toile, le Persan d'un turban de batiste. Le Russe se couvre d'un bonnet de fourrure, et ne veut en changer pour rien au monde ; l'Espagnol reste fidèle à la même forme ; le Français en change à tout moment. A tous ces chapeaux, je préfère le feutre anglais. »

Sous le règne de Charles I[er] d'Angleterre, sous la république de 1664 et plus tard sous Charles II, Jacques II et Guillaume III, les larges bords étaient de mode, comme on en peut juger par les échantillons qui suivent :





Mais l'inconvénient s'en fit bientôt sentir : alors on commença à relever une des cornes, puis deux, comme l'on voit ci-dessous :



jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, où la troisième corne fut relevée, et le véritable chapeau à trois cornes ou tricorne fut généralement adopté.



Les tricornes de différentes sortes furent en vogue pendant les cinquante ou soixante ans qui suivirent. On leur donnait différens noms, par allusion à quelque évènement politique, à une bataille ; il y en avait pour la chasse, il y en avait pour la guerre. Les chapeliers imaginaient des formes particulières pour chaque profession. Ils en avaient de légèrement relevés pour les hommes de loi et les médecins, afin disaient-ils, de tempérer la gravité de leurs figures ; ceux des militaires laissaient le visage pleinement découvert ; ceux des bons vivans étaient entre les deux extrêmes. Vers 1750, les chapeaux ronds devinrent la coiffure habituelle du peuple ; le chapeau à cornes était resté la coiffure des gens comme il faut. Dans un spirituel écrit de Samuel Johnson, un enfant de bonne naissance s'exprimait ainsi en parlant à sa mère : « Elle aimerait mieux suivre mon convoi, que de me voir déchiré, des souliers crottés, de l'encre aux doigts, des cheveux plats et sans poudre et un chapeau sans cornes. » Ce ne fut que vers 1780 qu'il devint de bon ton de porter des chapeaux ronds, et en 1790 on ne voyait plus de chapeaux à trois cornes dans l'Europe civilisée.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

TOMBEAUX DES ROIS D'ÉGYPTE.

C'est aux environs de Thèbes, non loin de Gournah, sur la rive gauche du Nil, que reposent, dans une vallée sacrée, les restes de ces rois superbes, dont nous admirons encore les ouvrages immortels. La route qui conduisait dans cet asile de paix et de repos est bordée par des rochers sauvages et escarpés. Les anciens rois d'Egypte ne pouvaient choisir un lieu plus isolé, plus lugubre, et qui invitât davantage au silence et à la méditation. Des pierres détachées et dispersées çà et là en rendent maintenant l'accès extrêmement pénible. Plus on avance, plus les rochers deviennent menaçans ; ils finissent par présenter deux parois immenses, taillées à pic, entre lesquelles on chemine pendant une heure : il semble que le cœur du voyageur, de même que le chemin qu'il parcourt, se resserre durant ce trajet, partagé entre la crainte et l'attente. Mais bientôt les regards sont frappés par d'innombrables merveilles qui seules suffiraient pour révéler l'ancienne puissance des Egyptiens, et le haut degré de civilisation qu'ils avaient atteint.

Le plus magnifique de ces tombeaux est sans contredit celui dont l'entrée a été découverte par M. Belzoni.

Une longue voûte ou galerie taillée dans le roc, et dont les murs sont couverts d'hiéroglyphes, conduit à différens appartemens, et de là à la pièce principale dans laquelle s'est trouvé le superbe sarcophage d'albâtre, qui a été envoyé en Angleterre. Des deux côtés de la galerie d'entrée, se trouvent pratiquées de petites salles où l'on voit des peintures à fresque d'une beauté et d'une fraîcheur si surprenantes, qu'on dirait que le pinceau de l'artiste vient de les achever. Ce sont en général des allégories ou des scènes empruntées à la vie domestique. La plus grande pièce de ces catacombes, dans laquelle était le sarcophage, est d'une grande élévation, et les murailles sont ornées aussi de peintures bien conservées, qui retracent des scènes d'initiation ; l'une d'elles représente la réception du roi par toutes les divinités protectrices de l'Egypte. Tous les contours des dessins sont précis et corrects, les couleurs vives et brillantes et les moindres détails soignés et faits avec art. Les vêtemens des divinités surtout sont très habilement traités. On croit avoir sous les yeux des tuniques

tissues avec les matières les plus précieuses, et brodées avec le goût le plus délicat; on y voit aussi des dais et des tapis magnifiques, des instrumens de musique et des meubles d'une forme élégante, dans lesquels on reconnaît au premier coup d'œil les modèles imités par les Grecs. Tout ce qu'on découvre enfin dans ces mausolées fait oublier la distance des siècles, et le voyageur surpris se demande comment les Egyptiens purent parvenir à ce haut degré de civilisation, d'autant plus surprenant qu'on supposait autrefois qu'ils n'avaient point entretenu de relations commerciales avec leurs voisins. Mais depuis qu'on a découvert toutes les merveilles de l'ancienne Thèbes, il est évident qu'un commerce fort actif avec l'Inde a pu seul imprimer un mouvement aussi extraordinaire à leur industrie, en faisant refluer chez eux les richesses du monde connu. D'ailleurs des bas-reliefs de plusieurs monumens ne laissent aucun doute sur l'existence réelle de Sésostris et sur ses conquêtes dans l'Inde. L'affinité qui existe entre la mythologie égyptienne et celle des Indous, et le système des castes, presque le même chez les uns et les autres, prouvent assez combien doivent être anciennes les relations des deux peuples, et il ne resterait plus qu'à découvrir lequel des deux a devancé l'autre dans la carrière de la civilisation.

Il faudrait des journées entières pour visiter tous ces tombeaux, et à chaque pas on ferait de nouvelles découvertes. Dans quelques-uns on a trouvé des milliers de petites figures taillées en bois, représentant des momies emmaillottées, dont on se servait probablement comme d'amulettes pour éloigner l'influence des mauvais esprits. Mais partout aussi l'on voit dans ces catacombes les traces du fanatisme destructeur des soldats de Cambyse, et de l'avidité des Arabes modernes : car la plupart des sarcophages sont aujourd'hui brisés. Les Arabes, en effet, connaissant le goût des Européens pour les antiquités, s'empressent, par l'appât du gain, de fouiller les temples et tous les monumens des environs de Thèbes : ils détruisent souvent des choses précieuses dans l'espoir d'y découvrir des trésors cachés; et leur superstition, qui leur fait considérer les étrangers comme des magiciens, leur persuade facilement que les trésors seuls sont le but des fouilles qu'ils entreprennent. Toutefois leur empressement à mettre au jour les précieux débris des arts, les caisses de momies et amulettes innombrables que ces hypogées recèlent, leur a rendu de grands services, et les a considérablement enrichis. Autrefois, ils vivaient dans la misère et ne s'occupaient que de brigandages; depuis plusieurs années, le grand nombre d'étrangers, les fouilles qu'ils font exécuter, et la vente des antiquités trouvées, leur ont procuré une espèce d'aisance qui leur permet même d'élever quelques bestiaux. Un grand nombre d'Arabes habitent maintenant ces hypogées, qui, après avoir servi de tombeaux aux monarques et aux grands de l'ancienne Thèbes, ont offert un asile, pendant les premiers temps de l'Église, aux pieux anachorètes, qui plus d'une fois changèrent Osiris en saint, et transformèrent en vierge la figure d'Isis. Ainsi, la Thébaïde, où les Juifs conduits par Moïse avaient subi l'esclavage et la persécution, servit de refuge aux premiers apôtres du christianisme.

CHARLES IX ET JACQUES AMYOT.



Il n'y aurait rien de si utile que l'étude de l'histoire si elle était bien dirigée; mais la méthode que l'on suit d'ordinaire ne saurait produire aucun résultat avantageux; on charge sa mémoire d'un grand nombre de dates, de noms, d'évènemens; pourvu que l'on puisse simplement répéter ce qu'on a lu ou ouï dire, on passe pour être savant. Ce n'est certes pas là le véritable usage de l'histoire; connaître seulement par la mémoire, ne mérite pas même le nom de savoir· car savoir c'est connaître les choses par leurs causes; étudier l'histoire, c'est étudier les motifs, les opinions et les passions des hommes pour en distinguer les ressorts et les détours; mais l'on se donne rarement la peine de réfléchir, et bien peu apprennent à raisonner. Aussi l'ignorance et l'erreur nous font-elles juger tout de travers les actions éclatantes ou les évènemens les plus simples, et prendre pour louable ce qui ne l'est pas; sans cesse, nos prétendus historiens présentent comme dignes de l'admiration et de la reconnaissance des hommes des traits de munificence, qui perdent bien de leur valeur quand on les considère de près et qu'on en apprécie la cause : un exemple va nous le prouver.

On sait que Jacques Amyot, né en 1513, était fils d'un corroyeur de Melun; petit garçon, il s'enfuit de la maison de son père pour éviter le fouet. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il tomba malade dans la Beauce, et demeura étendu au milieu des champs. Un cavalier passant par là en eut pitié; il le prit en croupe derrière lui et le mena de cette sorte jusqu'à Orléans, où il le mit à l'hôpital pour le faire soigner. Comme son mal n'était que lassitude, il fut bientôt guéri. On le congédia donc et on lui donna seize sous en partant. C'est en mémoire de cette charité qu'Amyot fit à sa mort un legs de douze cents écus à cet hôpital.

Cette petite somme le conduisit à Paris; mais il n'y fut pas long-temps sans être réduit à mendier. Une dame à laquelle il demandait l'aumône lui trouvant bonne mine, le prit chez elle pour suivre ses enfans au collège et porter leurs livres; le génie merveilleux que la nature lui avait donné pour les lettres, le fit profiter de cette occasion avec avantage; il étudia, et si bien qu'on le soupçonna d'être de la nouvelle opinion qui commençait à se faire jour; et les persécutions rigoureuses qui atteignirent les premier huguenots l'obligèrent à fuir comme beaucoup d'autres, tout innocent qu'il était, et à sortir de Paris. Un gentilhomme du Berry le chargea de l'éducation de ses enfans; sur ces entrefaites, Henri II voyageant vint passer quelques heures dans le château, et les enfans lui présentèrent une épigramme grecque qu'Amyot avait composée en son honneur. Aussitôt que le roi, qui n'était pas aussi savant que son père, l'eut regardée : *c'est du grec*, dit-il en la jetant; *à d'autres*. Michel de l'Hôpital, qui accompagnait Henri II, prit le papier, et comme il était grand connaisseur, il admira beaucoup le talent d'Amyot, et assura le roi que si ce jeune homme avait autant de vertu que de savoir, il méritait d'être le précepteur des enfans de France.

Tel fut le commencement de la fortune d'Amyot, qui s'appelait alors l'abbé de Bellosone; il se distingua plus tard par la négociation dont il fut chargé à Trente; dans cette occasion également importante et délicate, il prononça devant tout le concile cette protestation si judicieuse et si hardie, monument de la sagesse et de la générosité de la France; mais ce ne fut pas à ses services qu'il dut son élévation; elle fut amenée sous le règne de Charles IX par une circonstance toute fortuite, qui peint admirablement l'esprit de la cour.

Un jour la conversation était tombée sur Charles-Quint, à la table du roi où Amyot assistait toujours, on loua surtout cet empereur d'avoir fait son précepteur pape; c'était Adrien VI. L'éloge exagéré de cette action frappa vivement Charles IX qui alla jusqu'à dire *que, si l'occasion s'en présentait, il en ferait bien autant pour le sien*; et peu de temps après, la grande aumônerie de France étant venue à vaquer, il la donna à Amyot; celui-ci par prudence voulut refuser un aussi grand honneur, mais ce fut inutilement, et le roi lui dit que ce n'était encore rien.

Cependant, cette nouvelle ayant été portée à la reine mère qui avait destiné cette charge à un autre, elle fit ap-

peler Amyot dans son cabinet, et le reçut d'abord avec ces terribles paroles : *J'ai fait boucquer*, s'écria-t-elle *les Guises et les Châtillons, les Connétables et les Chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé, et je vous ai en tête, petit prestolet !* Amyot eut beau protester de sa résistance à la volonté du roi, la conclusion fut que, s'il avait la charge, il ne vivrait pas vingt-quatre heures ; c'était le style de ce temps-là.

Les paroles de Catherine de Médicis étaient des arrêts ; d'un autre côté, Charles IX était naturellement très opiniâtre. Entre ces deux extrémités, Amyot prit le parti de se cacher. Un repas se passe, puis un autre, sans qu'Amyot paraisse à la table du roi ; celui-ci le demande ; il ordonne qu'on le cherche jusqu'à ce qu'on le trouve ; mais c'est en vain ; se doutant alors de ce que ce pouvait être : *quoi !* dit-il, *parce que je l'ai fait grand aumônier, on l'a fait disparaître ;* et sur cela, il entra dans une telle colère, que la reine, qui avait assez de peine à le gouverner et qui le craignait autant qu'elle l'aimait, n'eut rien de plus pressé que de faire trouver Amyot à quelque prix que ce fût, en lui donnant toutes les sûretés qu'il pût souhaiter pour sa vie.

Cette action de Charles IX est assurément très louable ; mais à vrai dire, c'est la générosité de Charles-Quint qui fut cause de celle du roi de France, et l'on peut présumer avec raison que, si Adrien n'avait pas été pape, Amyot n'aurait jamais été grand aumônier.

LES OISEAUX VOYAGEURS.

L'HIRONDELLE DE FENÊTRE. — LE MARTINET. — L'HIRONDELLE DE RIVIÈRE. — L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE.

De tous les oiseaux voyageurs, ceux qui ont le plus vivement excité notre intérêt et l'attention des naturalistes, ce sont les hirondelles. D'un caractère doux, facile, essentiellement social, cet animal ne nous cause aucun dommage, puisqu'il ne touche pas un épi dans nos champs, un fruit dans nos vergers ; il nous est au contraire on ne peut plus utile, parce qu'il délivre nos habitations des insectes importuns, dont il fait sa nourriture. Il nous amuse par la gaieté de ses chants du matin et du soir, par l'extrême agilité de son vol, et nous intéresse par ses migrations régulières, son amour pour ses petits, et la sagacité singulière dont il fait preuve dans la construction de son nid. Aussi M. de Montbeillard a-t-il donné l'épithète de *ridicule* à la chasse de l'hirondelle, chasse dont la vanité est, dit-il, le motif, sans qu'il en résulte aucun profit. Il n'y a que l'Espagne au monde, où vers la fin de septembre on voie des hirondelles en grand nombre au marché ; et l'on a peine à concevoir ce goût singulier pour la chair de cet oiseau qui est fort maigre et d'une saveur peu agréable.

Nous divisons les hirondelles en quatre classes principales : l'*hirondelle de fenêtre*, et celle de *cheminée* qui ont entre elles les plus grands rapports ; l'*hirondelle de rivière* ou plutôt de *rivage*, ainsi appelée parce qu'elle fait son nid dans le sable et sur le bord de l'eau ; enfin le *martinet*, la plus grande espèce d'hirondelle connue, qui construit son nid sur le haut des murailles les plus élevées, dans les trous des rochers et des cavernes solitaires. Le martinet a quelquefois jusqu'à 14 ou 15 pouces d'envergure, il ne fait pas société et ne voyage pas avec les hirondelles, au contraire il détruit souvent leurs nids, ou bien s'en empare pour faire sa couvée.

Sans nous arrêter à faire l'histoire particulière de chacune de ces espèces, nous résumerons en peu de mots les observations qui ont été faites sur les hirondelles en général, par notre immortel Buffon et par plusieurs autres naturalistes du premier ordre.

Lorsque les hirondelles ne trouvent plus dans un pays les insectes qui leur conviennent, elles passent dans des contrées moins froides qui leur offrent en abondance la proie sans laquelle elles ne sauraient subsister. Celles qui habitent l'Europe partent au mois d'octobre ; et peu de jours après, on les voit arriver en Afrique, au Sénégal, sur les côtes de l'Égypte, ou dans d'autres pays méridionaux. Parfois elles tombent épuisées de fatigue dans le sein de la mer où elles viennent se reposer sur les vaisseaux qu'elles rencontrent sur leur route. L'amiral Wager, se trouvant au printemps dans le canal de la Manche, vit une épaisse nuée d'hirondelles s'abattre sur son vaisseau, dont elles couvrirent tous les câbles et les agrès. Elles étaient amaigries, et paraissaient affamées. Elles repartirent le lendemain après s'être reposées pendant toute la nuit.

Quand vient le printemps, les hirondelles quittent les contrées méridionales pour revenir en Europe. Il en est cependant qui ne quittent jamais ces climats plus doux. Ainsi, dans la partie de la Libye où le Nil prend sa source, en Éthiopie, au cap de Bonne-Espérance, on voit des hirondelles pendant toute l'année. Il n'est pas un seul de nos lecteurs qui n'ait remarqué les circonstances qui accompagnent le départ des hirondelles. Elles se rassemblent en troupes nombreuses dans des lieux convenus d'avance, et toujours les mêmes ; elles y attendent pendant plusieurs jours quand souffle un vent contraire qui pourrait les fatiguer dans leur vol, et rallentir leur traversée ; que si le vent vient à changer, elles partent toutes à la fois. Leur départ a lieu ordinairement pendant la nuit, comme si elles craignaient d'attirer pendant le jour l'attention des oiseaux de proie,

Toutes les hirondelles ont le bec et le gosier larges ; toutes ont les pieds courts et de longues ailes, la tête aplatie et presque point de cou ; toutes vivent d'insectes qu'elles prennent en volant ; et leur queue est fourchue, du moins chez la plupart des espèces.

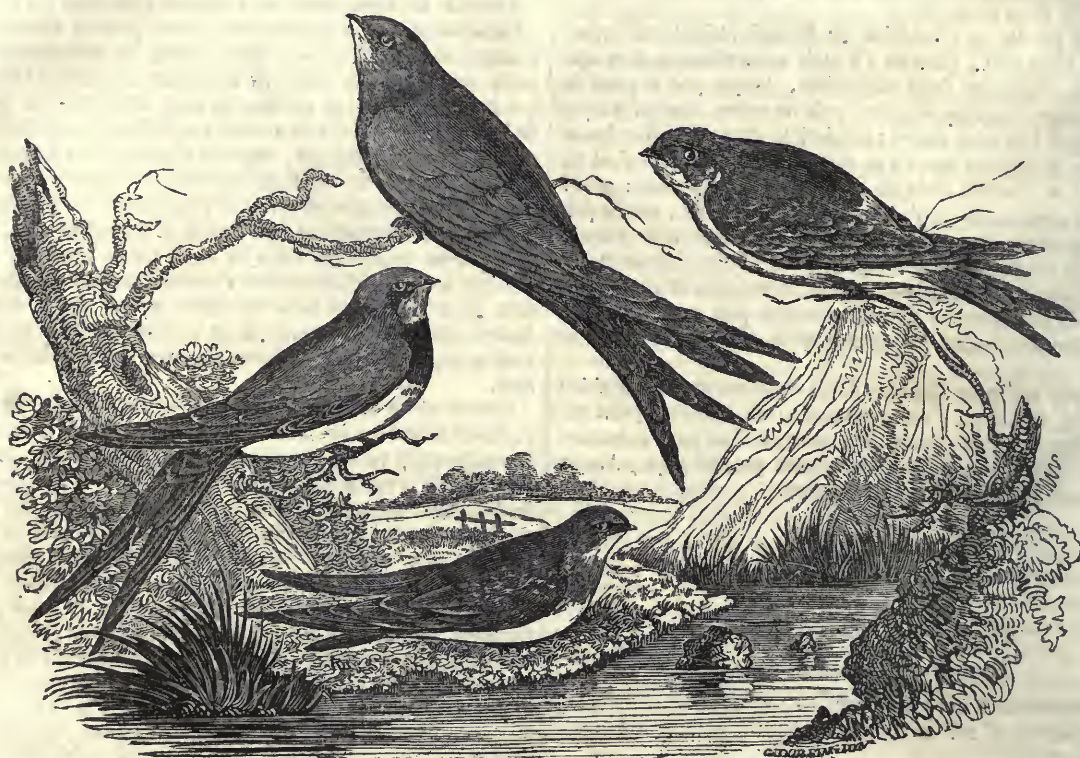
Elles construisent leur nid avec le plus grand soin, et si quelques-unes pondent dans des trous de murailles ou dans ceux qu'elles savent se creuser en terre, elles font ou choisissent les excavations assez profondes pour que leurs petits y soient en sûreté, et s'y trouvent à la fois mollement, chaudement et à leur aise.

Le vol de l'hirondelle est hardi, léger, soutenu ; le vol est son état naturel, nous dirions presque son état nécessaire. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant. Elle sent que l'air est son domaine ; elle le parcourt dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par des petits cris de joie. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeans, et suit avec agilité et souplesse leur trace oblique et tortueuse, ou bien elle quitte l'un pour courir après l'autre, et happe en passant un troisième ; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre ou des eaux, pous saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble. Elle échappe à l'impétuosité des oiseaux de proie par la prestesse et la flexibilité de ses mouvemens.

Les hirondelles ne paraissent point appartenir à l'un des continens plutôt qu'à l'autre. Celles que nous voyons dans nos climats se retrouvent en Norwège et au Japon, sur les côtes de l'Egypte, sur celles de Guinée, et au cap de Bonne-Espérance. Quel pays serait inaccessible à des oiseaux qui volent si bien et voyagent avec tant de faci

lité. Nos hirondelles ne demeurent avec nous que pendant la belle saison; elles commencent à paraître vers l'équinoxe du printemps, et disparaissent peu après l'équinoxe d'automne.

Beaucoup de naturalistes, et de ce nombre est le grand Linnée, ont prétendu que dans les pays septentrionaux les hirondelles se plongent dans l'eau ou dans la vase, chaque année aux approches de l'hiver, et qu'elles en sortent au retour du printemps, après avoir passé dans un état d'engourdissement complet le temps de la saison rigoureuse. Ils ajoutent que les pêcheurs tirent souvent dans leurs filets, avec le poisson, des groupes d'hirondelles qui



se tiennent accrochées les unes aux autres, bec contre bec, pieds contre pieds; que ces oiseaux, transportés dans des poêles, se raniment assez vite, mais pour mourir bientôt après, et que celles-là seules conservent la vie après leur réveil, qui éprouvent dans son temps l'influence de la belle saison, se dégourdissent insensiblement, quittent peu à peu le fond des lacs, reviennent sur l'eau, et sont enfin rendues par la nature même, et avec toutes les gradations, à leur véritable élément.

Un fait aussi contraire aux lois de l'organisation des oiseaux, a été considéré comme impossible par des naturalistes non moins nombreux et non moins habiles que ceux qui l'ont cru la vérité. Dès qu'un quadrupède ou un oiseau a commencé de respirer, il ne peut plus cesser de respirer sans cesser de vivre, et certainement il ne peut respirer sous l'eau. On a essayé de tenir des hirondelles sous l'eau pendant quinze jours, avec toutes les précautions nécessaires, et toujours elles sont mortes. On ne saurait établir une comparaison entre les hirondelles et les insectes, les grenouilles et les poissons dont l'organisation intérieure est si différente de la leur. Il est des animaux qui vivent engourdis pendant l'hiver, les marmottes, les loirs, les hérissons, les chauves-souris; mais ces animaux sont dans l'air et non pas sous l'eau; et d'ailleurs leur chaleur intérieure est très faible, et ils n'ont besoin que d'une circulation du sang à peine sensible.

On sait qu'il a été offert publiquement, en Allemagne, à quiconque apporterait, pendant l'hiver, de ces hirondelles trouvées sous l'eau, de les payer en donnant leur poids d'argent, et qu'il ne s'en est pas trouvé une seule à vendre.

Un naturaliste distingué, M. Frisch, a fait une expérience ingénieuse qui contredit l'opinion de Linnée. Il attacha aux pieds de quelques hirondelles des fils teints en détrempe, et revit, l'année suivante, ces mêmes oiseaux, avec leur fil qui avait conservé sa couleur; preuve assez convaincante que ces hirondelles n'avaient pas hiverné sous l'eau, ni même dans des lieux humides.

Parmi les hirondelles qui se rassemblent la nuit sur les joncs des étangs, pendant les premiers et les derniers temps de leur séjour, et qui voltigent si fréquemment sur l'eau, il en est sans doute qui se noient et que les pêcheurs retrouvent dans leurs filets; et quand la mort de ces oiseaux n'a précédé la pêche que de quelques heures, ils peuvent êtres ramenés à la vie à l'aide d'une douce chaleur. Voilà, sans doute, à quoi se réduit le fait si peu croyable de l'hivernage des hirondelles sous les eaux.

On souscrit:
AU BUREAU CENTRAL DE SOUSCRIPTION,
CHEZ FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, 41.
ET AUX DÉPÔTS : RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4.
PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 18.
PASSAGE VIVIENNE, 7.
RUE DE RICHELIEU, 103.
RUE POISSONNIÈRE, 21; ET RUE DU CHERCHE-MIDI, 4.
A LYON, CHEZ AUGUSTE BARON, LIBRAIRE.
A SÉDAN, CHEZ PIERROT, LIBRAIRE.
A LILLE, CHEZ VANACKERE PÈRE ET FILS.
Nous indiquerons successivement les noms de nos bureaux de dépôt dans les diverses villes de France et de l'étranger.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

Nº 6. 28 Novembre 1833. Prix : 2 Sous.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

BOULOGNE-SUR-MER.



(Colonne de Boulogne.)

Boulogne est une des plus anciennes cités de la Gaule. Les armures romaines qu'on y découvrit en 1823, sont les titres incontestables de son antique origine. Cette ville, habitée d'abord par les Morini, que Virgile désigne comme le peuple le plus reculé de l'Europe, se nommait *Gesoriacum* : ce ne fut que sous Constantin qu'elle prit le nom de *Bononia*, dont on a fait Boulogne. On pense que dans ces temps reculés, la mer devait couvrir tout l'espace où s'élève maintenant la ville basse : c'est du moins ce que prouverait la découverte qu'on fit il y a quarante ans, d'un anneau de fer destiné à amarrer les vaisseaux, et qui était fixé dans une roche formant le fond d'une cave de la ville haute. Plus tard, lors de l'invasion des Normands, Boulogne eut à subir toutes les horreurs de la guerre. Ruinée de fond en comble en 888, elle fut rebâtie, puis détruite de nouveau en 1553 par Charles-Quint, après un siége de six semaines.

Il est peu de villes dont le séjour soit aussi agréable. Située en amphithéâtre sur le versant d'une montagne, près de l'embouchure de la petite rivière de Lianne, entourée de frais et verdoyans boulevards et de promenades charmantes, cette ville offre l'aspect le plus délicieux. L'ancien quartier, qu'on appelle la ville haute, n'est, il est vrai, qu'un triste faubourg, irrégulièrement construit, mais ses bâtimens, vieux et noirâtres, présentent un contraste assez pittoresque avec les nouvelles constructions qui se font re-

marquer par leur régularité, leur élégance et leur propreté. Le port offre le tableau le plus varié et le plus attachant, surtout à l'heure du départ pour la pêche. Alors les légères embarcations, doucement balancées sur les eaux, défilent avec ordre en sortant du port, s'éloignent peu à peu du rivage et gagnent la pleine mer, où l'œil a peine à les suivre, et leur voile blanche, ressemble à cette distance, à des oiseaux marins rasant de leur aile humide la surface de l'Océan. Des hauteurs qui dominent la ville, la vue embrasse le plus magnifique des panoramas. D'un côté ce sont de belles campagnes, riches de leur puissante végétation et de leur active culture; de l'autre c'est la mer tantôt calme, tranquille, unie comme une glace immense, tantôt creusée en larges sillons par les vents furieux, et bouleversée par les tempêtes. Lorsque le temps est clair, on aperçoit distinctement les côtes blanchâtres de l'Angleterre, qui se dessinent à l'horizon.

Non loin de la ville s'élève une superbe colonne, en marbre blanc du pays, érigée d'abord en mémoire du fameux camp de Boulogne, et terminée sous la Restauration, qui la destina à perpétuer le souvenir de la rentrée des Bourbons en France : elle vient de reprendre son premier nom de *Colonne de la grande armée.* L'existence de ce monument remarquable se rattache à des faits trop importans pour que nous omettions de donner ici quelques détails sur les évènemens qui présidèrent à son érection. Reportons-nous donc au commencement de ce siècle, et rappelons les idées qui dirigeaient alors la politique de la France et de l'Angleterre.

Après la rupture du traité d'Amiens, le gouvernement anglais revint à l'idée de s'emparer du monopole du commerce européen et de reconquérir l'empire des mers. Déjà nos bâtimens marchands, qui naviguaient sur la foi des traités, avaient été capturés; déjà nos colonies avaient été menacées, lorsque Bonaparte conçut le projet d'aller attaquer l'Angleterre dans ses propres foyers, et ordonna l'établissement de six camps sur les côtes de l'Océan (1). Le plus important de tous, celui d'où devaient partir les ordres et où se faisaient les principaux préparatifs de l'expédition, fut établi sous les murs de Boulogne. Le premier consul y réunit une armée de cent cinquante à cent soixante mille hommes, l'élite de ses troupes, bien aguerris, bien armés et parfaitement équipés. En même temps une flotte considérable, un grand nombre de transports et d'autres bâtimens de diverses dimensions, se réunissaient dans les ports situés sur la côte, depuis Cherbourg jusqu'à Calais. Les départemens, les villes, les bourgs, les villages, les différens corps de l'état, les corps militaires, diverses associations et de simples particuliers, concoururent avec empressement par des dons patriotiques à la construction des vaisseaux de haut rang, des bricks, des chaloupes canonnières et des embarcations nécessaires à cette expédition nationale. En peu de mois les ports et les rives des fleuves, des rivières navigables, furent couverts de chantiers et de cales, et peu de temps après les plages de la Manche se couvrirent d'une multitude de transports construits avec une étonnante rapidité. Dès le mois de juin 1803, le premier consul alla présider à Boulogne aux préparatifs de descente; il y fit un second voyage deux mois après, pour y passer en revue les différens corps de l'armée et les divisions de la flottille déjà réunies dans ce port. Dans son troisième voyage à Boulogne, en août 1804, Bonaparte, alors proclamé empereur, fit aux troupes de terre et de mer une distribution solennelle de croix de la Légion-d'Honneur. Il put alors se convaincre de l'enthousiasme de l'armée, qui, dans son impatiente ardeur, lui demandait à grands cris le départ pour l'Angleterre.

Les différens camps qui furent tracés sous les murs de Boulogne étaient particulièrement remarquables par leur construction en baraques à la fois élégantes et solides. Chacun de ces camps, percé de rues spacieuses, alignées au cordeau, ressemblait plutôt à une ville qu'à une réunion de troupes. On y trouvait une discipline rigoureuse et tous les agrémens du séjour des villes. Des faisceaux d'armes, disposés avec goût, ornaient le front de bandière d'un bout à l'autre de la ligne; des colonnes, des pyramides, des obélisques, des statues et des groupes allégoriques se trouvaient placés de distance en distance. Chaque rue portait le nom d'un défenseur de la patrie mort au champ d'honneur. De vastes et belles chaussées communiquaient avec les principales habitations qui avoisinaient le camp; des allées d'arbres, des bancs de gazon, des tapis de verdure, de jolis jardins et des parterres soigneusement entretenus, ajoutaient encore à l'aspect gracieux du camp. Des sources d'eau limpide procuraient une boisson saine aux soldats et servaient en même temps à l'embellissement et à l'arrosage des jardins. La demeure des chefs rivalisait, pour l'élégance de la décoration intérieure, avec les plus riches appartemens.

Cependant les préparatifs de descente, considérés d'abord en Angleterre comme une vaine manifestation, ne tardèrent pas à y porter l'épouvante; et le ministère anglais, sentant le besoin de détourner l'orage qui le menaçait, réveilla le génie des coalitions et suscita une nouvelle guerre à la France. Le camp de Boulogne fut levé vers la fin d'août 1805, et les troupes qui le composaient se rendirent à marches forcées sur le Rhin.

Aujourd'hui que trente années nous séparent de ces temps de guerres et de haines, qu'est devenue cette rivalité si haineuse, si sanglante? C'est à peine si, chez les deux nations, les traditions populaires ont laissé fermenter dans les classes inférieures quelque levain d'animosité. Chaque jour voit s'affaiblir ces dispositions hostiles, grace aux progrès de la civilisation et à l'activité toujours croissante des relations commerciales. Cette heureuse influence se fait sentir dans toute l'Europe; les peuples se rapprochent chaque jour, et se préparent à une fusion générale. On peut dire que chaque nation perd peu à peu de son originalité par le contact avec les autres nations; nous empruntons aux Anglais quelques-unes de leurs habitudes, et les Anglais, à leur tour, adoptent nos modes, nos usages, et quittent le ciel nébuleux de la vieille Albion pour le ciel riant de la France.

Boulogne nous offre des exemples fréquens de ces émigrations : depuis quelques années, cette ville est presque devenue une colonie anglaise. Sa situation agréable et sa proximité de l'Angleterre en ont fait pour ainsi dire la maison de campagne de John Bull. C'est surtout à ses communications avec la Grande-Bretagne, à ces nombreux paquebots qui partent et arrivent successivement, que le pays doit sa physionomie si vive, si animée. Comme les familles, qui viennent s'établir à Boulogne, jouissent pour la plupart d'une grande fortune, l'argent se répand, la ville s'embellit de jour en jour, et l'aisance, en s'étendant de proche en proche, descend jusqu'aux classes les plus pauvres.

Lorsque vient la saison des bains de mer, Boulogne présente un aspect encore plus pittoresque. Souvent, quand le temps est beau, on voit sur la plage, à l'heure de la marée basse, de brillans équipages, de nombreuses cavalcades, d'élégantes toilettes. La gaîté la plus franche épanouit tous les visages, rapproche toutes les distances, confond tous les rangs. Les spectacles, les bals, les divertissemens de toute espèce se succèdent sans interruption.

Dans ce tourbillon de fêtes, les Boulonnais et leurs hôtes d'outre-mer sont bien loin de songer aux sujets de divisions qui ont si long-temps armé les deux peuples l'un contre l'autre. Pour eux la colonne de la grande armée n'est plus qu'un objet d'art, un souvenir historique d'une

(1) Les camps d'Ostende, de Saint-Omer, de Boulogne, de Bruges, de Compiègne et de Bayonne.

époque presque oubliée, et les *cicérone* des deux nations en racontent l'origine avec autant de calme et d'impartialité que s'il était question d'un monument grec ou romain.

VAISSEAU

FRAPPÉ DE LA FOUDRE.

Nous empruntons le fragment suivant à un travail sur l'électricité, publié dans les Mémoires de la Société royale des Sciences de Londres, par M. Scoresby, membre de cette Société, et l'un des physiciens les plus distingués de l'Angleterre.

Le *New-York*, l'un de ces bâtimens qui font le service de paquebots entre l'Amérique et l'Angleterre, se trouvait deux jours après son départ près de la limite orientale du *Gulf-Stream*. Jusque-là le temps avait été favorable; mais le ciel s'étant chargé de sombres nuages, le capitaine, qui craignait que le vaisseau ne fût atteint par la décharge électrique, eut l'idée de faire adapter au grand mât une chaîne conductrice qui consistait en une baguette de fer terminée en pointe, d'environ 4 pieds de long, et venait s'ajuster à une chaîne du même métal. La chaîne tombait le long du mât, et la pointe du conducteur maintenue en l'air par son poids, s'élevait de deux ou trois pieds au-dessus du grand mât. L'extrémité inférieure était fortement liée à une rame, et s'écartant des agrès et des autres parties du vaisseau, formait la communication entre le conducteur et la mer. A une heure après midi, les éclairs commencèrent à sillonner les nuages, et bientôt les passagers ainsi que l'équipage furent glacés d'effroi par un épouvantable éclat de tonnerre; l'éclair et le bruit de la foudre avaient été instantanés. Le bâtiment parut être un instant tout en feu; la décharge électrique s'attacha à la chaîne de communication et la fondit par degrés. Une colonne de feu descendit dans la cabine des dames, et toutes les parties du vaisseau furent remplies de vapeurs sulfureuses si épaisses qu'il était impossible de rien distinguer à deux pas de distance. Quoique le conducteur fût brisé dans toutes ses parties, et qu'il fût maintenant le jouet des vents, il avait parfaitement rempli sa destination; le navire était sauvé. Cependant au moment où le vaisseau fut atteint par la foudre, quelques matelots furent jetés à la renverse sur le pont, tant était violente la réaction causée par le courant électrique qui descendait du conducteur dans la mer. Un matelot qui était occupé à percer une planche avec une tarière dans la soute au biscuit, reçut à la main un coup vigoureux et fut renversé avec force; un des officiers tomba aussi à la renverse. La couverture du grand escalier fut brisée au même instant, tous les châssis et compartimens d'une fenêtre furent détruits, mais on n'aperçut nul autre dommage.

Un des individus qui furent renversés par la foudre demeura comme engourdi plusieurs heures après cet accident. Celui qui était en train de percer avec une tarrière, garda le lit deux ou trois jours par suite de la commotion; ses mains, à travers lesquelles l'électricité avait passé, furent complètement paralysées, et pendant quelque temps il en put s'en servir à aucun usage. Quatre mois après cet évènement, les poignets portaient encore l'empreinte du coup. Tous les passagers se trouvant hors de la direction que suivit la décharge électrique, échappèrent au péril qu'ils couraient. Mais une bien singulière influence se fit sentir sur un des passagers qui était infirme, d'un âge avancé, et d'un embonpoint remarquable. Au moment où la foudre atteignit le vaisseau, il se trouvait dans son lit; sa femme et son jeune enfant étaient dans le lit voisin. Cet homme était si peu en état de prendre de l'exercice, que depuis le laps de trois années il n'avait pas marché l'espace d'un demi-mille, et n'avait point paru sur le pont depuis le commencement du voyage. Mais après la décharge électrique, on vit cet homme, auparavant infirme et souffrant, quitter son lit, monter sur le pont, aller et venir avec beaucoup d'aisance, et sans manifester la moindre gêne, mais dans un état d'aliénation mentale. Par bonheur, le dérangement de ses facultés intellectuelles ne fut que momentané, et l'influence bienfaisante de l'électricité sur ses infirmités fut plus durable; car non-seulement il conserva l'usage de ses jambes pendant tout le reste du voyage, mais il fut même en état, quand on fut débarqué, de faire à pied une assez longue course pour se rendre à son hôtel.

VENISE.



Venise est située sur un amas de petites îles basses et sablonneuses. On croit que le pays qui avoisine le golfe Adriatique, et peut-être même toute l'immense plaine de la Lombardie, est un terrain d'alluvion, et voici comment on explique la formation de ce terrain. Lorsque le courant d'une rivière rencontre les eaux de quelques bassins plus larges et sans fond de roche, il se forme naturellement, à l'endroit où les deux forces se neutralisent mutuellement, un amas sablonneux que l'on appelle une *barre*. C'est là ce qui a eu lieu pour le sol de Venise. Les torrens qui se précipitent des vallées des Alpes, versent leur tribut dans l'Adriatique, à l'endroit même où s'élève cette ville. Débarrassés peu à peu de la violence des courans, les débris de montagnes pulvérisés, que les eaux entraînent avec elles, ont dû nécessairement se déposer et s'amonceler dans le golfe, où la mer leur a opposé une insurmontable barrière. Le souffle continuel des vents du sud-est d'un côté, et de l'autre l'augmentation périodique des courans des Alpes, qui tendaient sans cesse à se frayer un passage, ont ensuite converti la barre des lagunes vénitiennes en une suite de monticules sous-marins, dont l'élévation graduelle a formé cette multitude de petites îles qui s'étendent en ligne droite presque en travers de l'embouchure du golfe.

Le môle de sable, auquel le port et les lagunes de Venise doivent leur sécurité, se nomme le Lido-di-Palestrina. Il serait difficile de trouver un havre plus commode et plus sûr.

Comme les canaux les plus profonds des lagunes ont été conservés, la ville est coupée dans toutes ses directions par des passages, qui sont autant de petits bras de mer, bordés par des maisons somptueuses, de riches palais, de magnifiques églises. Chaque demeure a sa façade sur un canal, et communique par derrière avec les passages intérieurs de la ville, qui forment des rues étroites, mais pavées et commodes. Ces rues coupent toutes les îles qui communiquent entre elles au moyen de ponts forts nombreux, parmi lesquels on remarque le pont appelé le *Rialto*. Quoique le sabot d'un cheval ou le bruit d'une roue ne soit jamais entendu dans ces avenues resserrées, elles sont d'une grande utilité pour le service intérieur et les usages de la vie domestique.

Venise doit à Palladio ses plus beaux édifices, dont le caractère et le style diffèrent de tout ce qu'on voit ail-

leurs. Il n'est rien de plus original et de plus pittoresque. Les églises surtout méritent de fixer l'attention du voyageur. Tout ce que l'architecture a de plus hardi et de plus varié, tout ce que l'art du sculpteur et du statuaire a de plus riche et de plus gracieux, tout ce que la peinture a de grandiose et de poétique, s'y réunit pour éveiller la surprise et l'admiration. Ici, c'est l'église de Santa Maria Gloriosa, vulgairement appelée *de' Frari*, resplendissante des chefs-d'œuvre de Canova et des sublimes tableaux du Titien. Là, c'est San Sebastiano, où Paul Veronèse repose entouré de ses immortels ouvrages. Plus loin, c'est Santa Maria del Salute, l'un des plus majestueux monumens de Venise, et que l'on aperçoit dans la vue de Venise qui accompagne cet article. Enfin, c'est la cathédrale de Saint-Marc, avec ses cinq portes de bronze et ses dômes asiatiques qui rappellent Sainte-Sophie de Constantinople : au-dessus de son portique dentelé et au milieu d'une superbe galerie travaillée à jour, sont les quatre chevaux de bronze doré, attribués à Lysippe, et qui figurèrent long-temps à Paris sur l'arc de triomphe du Carrousel. Les coupoles, les voûtes, les murailles de cette célèbre église sont couvertes de mosaïques



(Église de Santa Maria del Salute.)

à fond d'or, faites par d'habiles ouvriers venus exprès de la Grèce en 1071.

On n'en finirait pas s'il fallait citer toutes les beautés de Venise, et cependant Venise n'est plus la reine de l'Adriatique. Qu'est devenu en effet ce commerce actif, source de prospérité et de gloire? où sont ces flottes victorieuses qui apportaient à Venise les trésors du monde et les chefs-d'œuvre des arts? Où sont ces riches patriciens dont les demeures fastueuses brillaient de tant de luxe, s'animaient de l'éclat de si magnifiques fêtes? Ces palais somptueux sont tristes et inhabités aujourd'hui, et la plupart d'entre eux tombent en ruines. On ne construit plus à Venise, on n'y répare aucun édifice. Mais si les expressions manquent pour décrire l'aspect original de cette ville, comment rendre l'émotion profonde que font naître dans l'ame attristée ces restes d'une grandeur déchue et ces contrastes bizarres de magnificence et d'abjection? Il faut pour comprendre toute la tristesse de ce spectacle, avoir contemplé ces vénérables traditions de l'histoire vénitienne! Ces palais de marbre, ces lagunes tranquilles et silencieuses, où se promènent quelques rares gondoles; cette Piazza, magnifique théâtre de tant d'évènemens divers, où le drapeau autrichien remplace le glorieux étendard de Saint-Marc; ce palais ducal, séjour de puissance et de terreur, cet immense escalier des Géans, muet témoin du couronnement des anciens doges et du supplice de Marino Faliero; ce pont fatal des Soupirs, sur lequel on ne passait qu'une fois; ces prisons terribles, où les noms de tant de victimes sont demeurés ensevelis; et enfin tous ces vieux souvenirs de Venise-la-Belle, de cette république si florissante, maintenant si humiliée; de cette oligarchie si fière, si tyrannique; de ce conseil des Dix si redouté, de ce pouvoir inquisitorial et ténébreux des Trois, dont les irrévocables sentences recevaient une exécution si prompte, si secrète et souvent si tragique : tout cela prête à Venise un caractère solennel de grandeur, de tristesse et de mystère. Et puis, ce peuple, jadis orgueilleux de ses brillantes conquêtes, voyez-le maintenant circuler autour de ses habitations pompeuses et presque désertes, souffrant, morne, et décimé par la misère et les excès ; car la décadence de sa gloire a produit la dissolution de ses mœurs, et Venise ressemble à un vieillard usé, dont la jeunesse fut belle, mais qui, arrivé au terme de sa carrière orageuse, ne laissera que des souvenirs et pas de postérité. — (Nous aurons occasion de parler encore de Venise, dont nous reproduirons successivement les monumens les plus remarquables.)

PARIS

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Paris au XVIe siècle était bien loin d'offrir à la curiosité des étrangers le magnifique spectacle que leur présente le Paris de nos jours : ce n'était partout qu'un amas confus de maisons dont l'irrégulier assemblage, joint à l'insuffisance de la police, favorisait singulièrement les expéditions nocturnes des malfaiteurs, dont regorgeait à cette époque la capitale de la France; aussi les voleurs s'y organisaient-ils par grandes compagnies : on comptait surtout les compagnies des *Guilleril*, celles des *Plumets*, des *Rougets*, des *Grisons*, des *Tirelaines*, pauvres diables détroussant les bourgeois; des *Tiresoie*, ou voleurs de bonne famille, n'attaquant que les gens de qualité. On distinguait encore la compagnie des *Darbut*, malfaiteurs effrontés qui empruntaient les habits des divers états pour s'introduire dans les maisons; celle de la *Matte;* et enfin celle des *Meurtriers* (mauvais garçons) qui se louaient publiquement pour assassiner le premier venu, et promenaient impunément leurs brigandages dans Paris. A tous ces *coupeurs de bourses*, à tous ces *affronteurs*, comme ils s'appelaient énergiquement, se joignaient, pour jeter sans cesse la perturbation dans la ville, les indociles et remuans écoliers de l'Université, les compagnons ouvriers, les laquais de bonne maison qui se livraient presque tous les jours des combats sanglans au milieu de la rue; et enfin la jeune noblesse de cette époque qui tenait à honneur de charger tous les soirs le guet et de le mettre en fuite en guise de passe-temps.

Voici maintenant les principales précautions que prenaient alors les magistrats pour assurer la tranquillité de la ville.

Il n'était permis à personne d'avoir plus d'une porte à sa maison, et de la laisser inhabitée : le magistrat imposait un gardien aux domiciles où les propriétaires absens n'en avaient pas laissé; les habitans de toutes les maisons faisaient tour à tour la police de la rue, en veillant pendant la nuit derrière une fenêtre d'où ils regardaient et écoutaient attentivement tout ce qui se passait dans le quartier; et au premier cri, au premier bruit qui frappait leurs oreilles, ces sentinelles nocturnes ouvraient leurs fenêtres et sonnaient leur clochette jusqu'à ce que celles des maisons voisines leur eussent répondu; bientôt, comme un tocsin d'alarme, toutes les clochettes de Paris retentissaient à la fois; les fenêtres s'illuminaient; tout le monde sortait en armes; on fermait toutes les issues; de sorte que les malfaiteurs, bloqués de toutes parts, reconnus, arrêtés, tombaient presque toujours entre les mains de la justice.

A cette époque aussi, on ne sortait pendant la nuit qu'avec une lanterne à la main, et même pendant certains mois de l'année, il était enjoint à tout propriétaire de suspendre à la porte de sa maison une lanterne allumée.

La milice du guet se composait de la *garde soldée* et de la *garde non soldée :* la première ne comptait guère que trois cents hommes d'armes, cent vingt archers, soixante arbalétriers de Charles VI, et cent arquebusiers de Charles IX. Les *corps de métiers* formaient la garde non soldée; mais ce qu'il y avait de singulier, c'est que les *corps* dispensés du service du guet se trouvaient plus nombreux que ceux qui y étaient assujettis.

Il serait difficile de supposer l'existence d'une vertu qui, dans un degré quelconque, ne participât d'un sentiment religieux. KÉRATRY.

—Le culte de la sagesse peut se diviser en deux branches; la philosophie pratique, qui est la science de la modération, et la philosophie spéculative, c'est-à-dire la recherche des moyens de la Providence.

— Lorsqu'enfin les hommes sont forcés de convenir de leurs erreurs, ils ne se dispensent guère de faire un compliment de condoléance à leur amour-propre. J'ai *eu* tort, mais *j'ai* raison *à présent*. Remarquez que la raison est au présent et le tort au passé. DUC DE LÉVIS.

HŒMATOXYLON CAMPECHIANUM.



(Fleurs et fruits de l'arbre de Campêche.)

L'arbre qui fournit le *bois de campêche*, appelé plus vulgairement bois d'Inde, est connu en botanique sous le nom d'*hœmatoxylon campechianum*. Sa hauteur varie entre quarante et soixante pieds. La partie centrale de ce bois est d'un rouge foncé, tandis que les couches placées sous l'écorce, et que les botanistes appellent *aubier*, sont d'une couleur jaunâtre. Les branches de cet arbre sont couvertes d'épines formées par de jeunes rameaux avortés; et en jetant les yeux sur le dessin qui accompagne cette notice, on verra qu'à la hauteur près, il ressemble à l'épine blanche d'Europe. Ses fleurs, de couleur jaune, forment des grappes simples et axillaires qui répandent une odeur agréable, analogue à celle de la jonquille.

Le bois de campêche est apporté en France en grosses bûches dépouillées de leur aubier; il est extrêmement dur, d'un très beau poli; on l'emploie plus généralement en teinture; cependant sa couleur n'est pas regardée comme très solide. On s'en sert aussi en médecine pour arrêter les dyssenteries chroniques. Quelques cabaretiers donnent de la couleur à leurs vins au moyen d'une infusion de copeaux de bois de campêche. La saveur douceâtre, astringente, légèrement nauséabonde que cette substance communique aux vins, fait reconnaître facilement la fraude.

Ce bois tire son nom de la ville de Campêche, dans le Mexique; l'arbre qui le fournit croît en abondance dans les environs de ce port, qui était jadis l'unique entrepôt de cette matière tinctoriale. Ce commerce ayant une grande importance, les Espagnols et les Anglais se disputèrent long-temps la possession de Campêche : les Anglais la pri-

rent en 1659; mais elle fut pillée en 1678 et en 1685, par les pirates connus sous le nom de Boucaniers. Depuis on tira facilement le bois de Campêche de différentes parties de l'Amérique et particulièrement de la Jamaïque. Il est même reconnu aujourd'hui que le bois qui vient de cette île est le meilleur.

On trouve aussi l'*hœmatoxylon campechianum* dans les Antilles, où on le plante autour des propriétés pour en former des haies.

DE LA TAILLE DE L'HOMME,

ET EN PARTICULIER DE CELLE DES GÉANS.

Quelques naturalistes ont étudié les lois que suivent les variations de la taille humaine, d'après les différentes races, l'état de civilisation, le climat et l'époque. En général, la taille des femmes est beaucoup moins variable que celle des hommes, et c'est à ces derniers seulement que s'appliqueront les remarques suivantes.

Les voyageurs modernes, les navigateurs surtout, ont pris avec soin la taille moyenne des divers peuples qu'ils ont visités. Pour mieux fixer les idées à ce sujet, nous allons donner quelques-unes de ces mesures, en ne citant que les extrêmes :

Peuples de petite taille.

	Pieds.	Pouces.
Boschimans montagnards.	4	»
Esquimaux.	4	»
Papous métis d'Offack.	4	7
Kamtschadales.	4	10
Tartares Mongols.	4	10

Peuples de grande taille.

Nouveaux-Zélandais.	5	7
Caraïbes de l'Amérique méridionale.	5	9
Habitans des Iles des Navigateurs.	5	10
Patagons, les plus grands.	6	»

Ainsi, la taille moyenne des peuples nains est de quatre pieds, et celle des peuples géans est de six pieds; la moyenne entre ces deux extrêmes est de cinq pieds. Mais, pour obtenir la vraie moyenne de la taille du genre humain, il faudrait mesurer dans chaque peuplade la même fraction du nombre des hommes qui la composent, et prendre la moyenne de tous les résultats. Ce genre de recherches se ferait aisément pour une nation en particulier, habitant une portion de la surface terrestre, séparée de toutes les autres par des barrières naturelles.

En suivant cette marche, qui a déjà fixé l'attention de quelques savans, on apprendrait enfin si la taille des hommes éprouve ou non quelque variation générale. Aujourd'hui que les circonstances atmosphériques sont arrivées à un état stationnaire, il semble qu'il en soit de même pour tous les êtres organisés; en sorte que le genre humain possède un principe de vie capable d'entretenir à perpétuité certaines dimensions moyennes du corps, au milieu de toutes leurs variations accidentelles. Mais on peut croire aussi que ce principe se fortifie, ou bien qu'il s'affaiblit d'un manière continue, ou enfin qu'il doit avoir une marche ascendante et descendante, analogue à celle de chaque individu en particulier.

Tout le monde sait que l'on n'a point encore trouvé de corps humains à l'état fossile; il serait donc difficile d'assigner la taille de l'homme à son apparition sur la terre, alors que la chaleur propre du globe pouvait avoir sur l'espèce humaine le même genre d'influence que sur les plantes et les animaux contemporains. Ces animaux et ces plantes, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, et que l'on retrouve aujourd'hui dans les couches de la terre, ont en effet des dimensions beaucoup plus fortes que les espèces analogues vivantes. Ce genre de preuves n'est point encore venu justifier les traditions que les peuples anciens nous ont conservées sur l'existence primitive d'une race de géans.

Quoi qu'il en soit de ces époques géologiques, il est à peu près certain que la taille de l'homme n'a point varié depuis les temps historiques les plus reculés. C'est ce que prouvent les momies égyptiennes, et ce que prouverait au besoin la connaissance des mesures de l'antiquité. En admettant, ce qui est infiniment probable, que ces mesures ont été prises sur la nature humaine, on trouve que la taille des Egyptiens était de cinq pieds deux pouces dix lignes; celle des Grecs, de cinq pieds quatre pouces six lignes; celle des Romains, cinq pieds un pouce huit lignes; et celle des Arabes, cinq pieds sept pouces.

Enfin, il serait bon de connaître les valeurs extrêmes de la taille humaine dans son état actuel, c'est-à-dire la taille des plus petits nains, et celle des plus grands géans. Rarement les premiers ont eu moins de deux pieds; mais on ne connaît pas aussi bien la limite des tailles gigantesques; et c'est pour la fixer avec précision que nous allons donner ici l'histoire des géans les plus remarquables. Dans cette énumération, nous suivrons l'ordre des grandeurs, et non l'ordre chronologique; et, pour opérer la conversion des anciennes mesures en nos mesures actuelles, nous mettrons à profit des connaissances puisées dans une étude spéciale de la métrologie ancienne.

Au rapport de Manéthon, Sésostris, ce puissant roi d'Egypte, qui porta ses armes jusque chez les Scythes et les Thraces, et qui, de retour dans sa patrie, fit creuser une foule de canaux et élever des monumens gigantesques par les peuples vaincus, avait lui-même la taille d'un héros. Il portait quatre coudées trois palmes et deux doigts, qui font six pieds quatre pouces deux lignes.

Rudsbeck, dans son ouvrage intitulé *Atlantis*, dit avoir vu lui-même un paysan suédois, dont la taille était de huit pieds de Suède, c'est-à-dire sept pieds trois pouces neuf lignes de Paris.

L'empereur Maximin était originaire de la Thrace. Entré comme simple soldat dans les armées romaines, ce jeune barbare franchit rapidement tous les grades; et, à la mort de Septime Sévère, il fut proclamé par les troupes, émerveillées de sa taille et de la vigueur de son bras. En effet, Maximin avait huit pieds quatre pouces romains, ou sept pieds six pouces de Paris. On raconte de lui des choses extraordinaires : il pouvait briser avec la main des pierres très dures, arracher de jeunes arbres, traîner des chars pesamment chargés. Il buvait par jour une amphore de vin (vingt-six litres), et mangeait trente ou quarante livres de viande (dix à treize kilogrammes).

Dans la guerre qu'il entreprit contre la Grèce, Xerxès, roi de Perse, fit couper la presqu'île du mont Athos, pour livrer passage à sa flotte. Cet ouvrage prodigieux s'exécutait sous la direction de deux seigneurs persans, Bubarès et Artachée. Ce dernier y mourut de maladie; c'était un homme d'une taille remarquable, et il ne s'en fallait que de quatre doigts qu'elle atteignît cinq coudées royales. Artachée avait donc sept pieds dix pouces deux lignes. Sa mort affligea Xerxès, et l'armée persanne lui éleva un monument, après lui avoir fait de magnifiques funérailles.

Ryckius parle d'un Hollandais qui n'avait pas moins de huit pieds et demi du Rhin. Cette taille est représentée par huit pieds deux pouces sept lignes de Paris.

Le géant Gabbara, envoyé d'Arabie à l'empereur Claude,

avait, selon Pline, neuf pieds neuf pouces romains, lesquels valent huit pieds dix pouces de Paris.

Qui ne connaît l'histoire de Goliath, ce géant à l'écu, aux jambières et au casque d'airain, qui faisait porter devant lui une cuirasse du poids de six mille sicles (soixante-une livres neuf onces), et qui, armé d'une lance dont le fer pesait six cents sicles (sept livres six onces), sortait du camp des Philistins et venait se placer devant l'armée de Saül, proposant de vider la querelle par un combat singulier, et insultant ainsi les guerriers d'Israël durant quarante jours? Ce géant redoutable, auquel le petit David coupa la tête, après l'avoir frappé d'une pierre au front, avait de hauteur six coudées et un empan. On a beaucoup discuté sur la taille de Goliath; mais depuis que l'on a retrouvé dans les tombeaux égyptiens les coudées en usage à cette époque, on peut la fixer, d'une manière positive, à neuf pieds de Paris, très exactement.

Cette taille de Goliath n'est point invraisemblable; et, en effet, Delrio, dans ses Notes sur l'*Œdipe* de Sénèque, dit avoir vu en 1572, à Rouen, un Piémontais dont la taille dépassait neuf pieds.

Pline rapporte que l'on vit sous le règne d'Auguste un géant et une géante, nommés Pusio et Secundilla, qui n'avaient pas moins de dix pieds trois pouces romains, c'est-à-dire neuf pieds trois pouces six lignes de Paris. Leurs squelettes étaient conservés dans les jardins de Salluste.

Resterait à discuter la taille du géant Eléazar, Juif de naissance, qu'Artaban, roi des Parthes, avait envoyé à l'empereur Tibère. Josèphe, dans ses *Antiquités Judaïques*, lui donne sept coudées de haut. S'il a entendu parler de la coudée romaine, qui était la plus courte de toutes, Eléazar devait avoir neuf pieds six pouces de Paris.

Telle est la limite de la taille des géans dont le souvenir nous a été conservé par les historiens; elle contient presque deux fois la taille moyenne de l'homme, et quatre fois trois quarts celle des nains les plus petits. Mais, pour se former, autrement que par des chiffres, une juste idée de ces aberrations de la nature, il est nécessaire de figurer contre une muraille, et avec leurs dimensions réelles, le profil du nain Bébé, à côté d'un Eléazar, d'un Goliath ou d'un Gabbara.

VOITURES PUBLIQUES ET ROUTES

EN ANGLETERRE.



Les voitures publiques employées en Angleterre sont d'élégans carrosses dans le dernier goût, attelés de quatre coursiers impatiens, fiers de leur légèreté et des brillans harnais dont ils sont revêtus. L'étranger qui doit monter pour la première fois sur ces voitures est fort embarrassé. Il y a deux sortes de places : *l'impériale*, appelée *outside*, ou côté du dehors, qui est une espèce de cage fort élevée, et l'*inside*, côté du dedans, lequel répond à l'intérieur de nos voitures; il est situé précisément au-dessous de l'*outside*. Le voyageur qui est arrivé le premier, quel que soit son rang d'inscription au registre, s'empare de la première place. Les diligences sont ainsi couronnées d'une douzaine de voyageurs, et l'on a peine à concevoir comment elles peuvent marcher rapidement sans danger; car les places de l'intérieur étant au nombre de quatre seulement, et n'étant pas toujours occupées, à cause de la cherté du prix qui est double de celui de l'*outside*, le poids de la voiture, soutenue sur quatre roues d'une extrême légèreté, se trouve tout entier dans sa partie supérieure. Mais à l'aspect des routes unies et sablées comme les allées d'un parc, le voyageur est bientôt rassuré. Ce qui n'étonne pas moins l'étranger, c'est l'élégance des conducteurs toujours vêtus avec soin, et qui ne se distinguent du voyageur que parce qu'ils tiennent les rênes, car ils sont assis à côté d'eux.

Au moment où la voiture s'ébranle, si le temps est frais ou pluvieux, chacun déploie les trois ou quatre redingotes indispensables à tout Anglais qui voyage. Les hommes passent autour de leur cou une écharpe en tricot de laine rouge; les femmes se cachent la tête dans le capuchon de leur pelisse, et recouvrent la pelisse d'un manteau. On voit même des jeunes gens déjà affublés d'un habit, d'un surtout et d'une redingote à plusieurs collets, la figure à moitié enfoncée dans leur écharpe rouge, descendre tout bottés dans d'énormes bas de laine qui leur couvrent les cuisses, et demeurer ainsi emmaillottés pendant un trajet de trente lieues. C'est le seul moyen d'échapper aux incommodités d'une voiture sur laquelle on est exposé, dans tous les sens, à la pluie et au vent. Cependant, en été, l'impériale anglaise est une place fort commode, la plus commode de toutes peut-être, parce qu'on y respire avec aisance, et qu'on jouit du plaisir de promener ses regards sur les belles pelouses dont le pays est orné.

Les routes en Angleterre sont plus étroites qu'en France, mais beaucoup mieux entretenues. Le procédé adopté dans toutes les provinces pour l'entretien des routes est simple et uniforme. On rassemble sur différens points des monceaux de pierre, friables comme le grès; on les brise sur place à coup de marteaux, et on les répand également sur les grandes routes; les larges roues des charrettes pesamment chargées écrasent et aplanissent peu à peu cette couche de cailloux. Aussitôt qu'une ornière paraît, elle est immédiatement comblée. Par ce moyen les orages et les longues pluies ne peuvent jamais endommager les routes. Les relais sont ordinairement établis à la distance de seize milles l'un de l'autre, intervalle que l'on franchit avec une très grande régularité dans moins de deux heures. Même dans les provinces les plus éloignées de la capitale, l'exactitude du maître de poste est exemplaire. On ne se sert de postillons que dans les pays montueux, quand les difficultés et les obstacles de la route obligent à prendre des chevaux de renfort, afin que la vitesse de la course ne soit jamais interrompue.

Afin de fournir aux frais des réparations, on a établi à certaines distances des barrières appelées, *gates* ou *toll bars*, où les voitures paient une sorte de péage. Cet impôt, fixé par le parlement suivant les localités, est la véritable cause du luxe des routes en Angleterre. Le revenu de ces péages est si considérable, que dans plusieurs provinces, on en prélève une partie pour l'affecter à d'autres dépenses. Sur la route d'Airdrie, près de Glascow, se trouve une de ces barrières qui produit plus de vingt-cinq mille francs par an, sans compter le revenu suffisant pour l'entretien du grand chemin. Ces barrières sont séparées ordinairement par une distance de trois à quatre lieues.

D'après des documens imprimés par ordre du parlement, l'étendue des routes d'Angleterre et du pays de Galles est de huit mille cent soixante dix-sept lieues de France, et la recette faite aux barrières s'élève, année commune, à vingt-cinq millions deux cent sept mille deux cent cinquante francs, somme plus que suffisante pour couvrir les frais d'entretien de ces routes. Le comté de Middlesex, où est situé Londres, compte dans son enceinte cinquante-deux lieues environ de routes à barrières. Ces barrières donnent, année commune, une recette de quarante-trois mille six cents francs.

L'EPAGNEUL.



L'épagneul est originaire d'Angleterre; il a les poils longs, lisses et soyeux, ceux de la queue et des oreilles surtout; on distingue les épagneuls de la *grande* et de la *petite* espèce.

Le *grand épagneul* a la tête marquée symétriquement, c'est-à-dire que le museau et le milieu du front sont blancs et le reste de la tête d'un noir de jais.

Le *petit épagneul* est de tous les chiens celui qui a la plus jolie tête : il a de gros yeux saillans, le museau rond, les dents très blanches, les oreilles longues et pendantes, les pattes fines, la queue relevée et la cravate la plus soyeuse qu'on puisse voir.

Les épagneuls sont, en général, ou tout noirs, ou tout blancs. Parmi les premiers, il en est que l'on nomme *gredins* ou *épagneuls d'Angleterre*, parce qu'ils sont de pure race : on appelle *pyrames* les *gredins* qui ont les sourcils, le museau et les extrémités des pattes marqués de feu, c'est-à-dire de couleur fauve.

L'épagneul, indépendamment de la beauté de sa robe, de la vivacité, de la force, de la légèreté de ses mouvemens, possède par excellence toutes les qualités qui peuvent lui attirer l'affection de l'homme. C'est peut-être de tous les chiens, après le *barbet*, celui qui est le plus susceptible d'attachement pour son maître. Il a un sentiment naturel et exquis d'attachement, de fidélité, de patience et de courage, que l'éducation peut encore perfectionner. Il chasse très bien quoique le nez bas; il donne de la voix et sait forcer le gibier dans les broussailles. Il va volontiers à l'eau, et il est également propre à la chasse des oiseaux aquatiques.

Nulle autre espèce de chiens ne mérite mieux, que celle des épagneuls qu'on lui applique ces paroles de Buffon :

« Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, le chien a toute la chaleur du sentiment; il a plus que lui, la fidélité, la constance dans ses affections; il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute point par les mauvais traitemens; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage. »

L'épagneul doit à sa gentillesse, à ses graces, à son instinct d'avoir été admis dans les salons. Il a sa place au coin du feu et dans le fauteuil de nos douairières.

On souscrit :
AU BUREAU CENTRAL DE SOUSCRIPTION,
CHEZ FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, 41.
ET AUX DÉPÔTS : RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4.
PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 18. — PASSAGE VIVIENNE, 7.
RUE DE RICHELIEU, 105. — RUE POISSONNIÈRE, 21.
RUE JACOB, 5; ET RUE DU CHERCHE-MIDI, 4.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

④ MAGASIN UNIVERSEL.

NUMÉRO 7. 5 DÉCEMBRE 1833. PRIX : 2 SOUS.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTERATEURS ET D'ARTISTES.



LAMAS DESCENDANT LES CORDILLIERES

C'est sur l'ancien territoire des Incas, au pied de la haute Cordillière des Andes, et sur le plateau élevé de ces montagnes qu'on rencontre les inoffensifs et dociles lamas. On les conduit, il est vrai, dans d'autres provinces, et on en voit dans le Mexique, mais c'est plutôt comme objet de curiosité que d'utilité, au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis l'opulente Potosi jusqu'à Caraccas, ces animaux se trouvent en très grand nombre, et sont de la plus grande nécessité; ils font seuls la richesse des Péruviens, et contribuent beaucoup à celle des Espagnols. Dans l'état sauvage, ils vivent en troupes sur les sommités des montagnes, et descendent dans les plaines lorsque le froid est trop rigoureux.

Le lama se distingue des autres mammifères ruminans par l'absence des cornes; il a beaucoup de ressemblance avec le chameau, mais ses mouvemens sont plus vifs et plus prompts, et les deux doigts de son pied, armés à leur pointe d'un ongle plat, au lieu de sabot, ne sont pas réunis par une semelle commune, comme celui de ce quadrupède. Le lama n'a ni bosses, ni loupes graisseuses sur le dos, mais il a quelquefois de petites callosités à la poitrine et aux genoux. Il est haut d'environ quatre pieds,

et son cou seul a plus de trois pieds de long. Sa tête est petite, bien faite, il a les yeux grands, le museau un peu allongé, les lèvres épaisses; la lèvre supérieure est fendue, et l'inférieure un peu pendante.

Un voyageur anglais, le capitaine Shelocke, qui se trouvait au Pérou en 1826, a décrit les lamas de la manière suivante :

« Je commençai à voir à Arica cette espèce de petits chameaux, que les Péruviens appellent *llamas*, les Chiliens, *chilineque*, et les Espagnols, *carneros de la tierra*. Les têtes de ces animaux sont petites en proportion de leur corps; la lèvre supérieure est fendue comme chez le lièvre; leur cou est extrêmement allongé, et légèrement arqué, comme celui du chameau. En traversant la chaîne de montagnes escarpées et désertes qui sillonnent en tous sens le sol du Pérou, je rencontrai des convois de lamas s'avançant péniblement à travers des précipices et des ornières impraticables pour tous les autres animaux. Ces convois étaient conduits par des paysans vêtus d'un costume bizarre. Leur longue chevelure était enfermée dans une rézille ou dans un chapeau noir déformé et torturé; un manteau de laine percé de trous couvrait leurs épaules, et ils étaient armés d'un fusil rouillé ou d'un bâton ferré.

« Les lamas servent à transporter toutes les denrées du pays; les uns cheminaient à pas lents sous le poids des fruits et des légumes, des farines, du charbon et du bois qu'ils portaient à Potosi; les autres retournaient d'un pas léger chercher de nouvelles provisions. La charge ordinaire de ces mammifères ne dépasse pas cent livres; ils font des voyages assez longs, mais ils marchent lentement et ne font que quatre à cinq lieues par jour. Leur démarche est grave et ferme, leur pas assuré; ils descendent des ravins profonds, et surmontent des rochers escarpés où les hommes craindraient de les suivre. Ces animaux marchent cinq ou six jours de suite; puis ils demandent du repos, et avant de se remettre en route, ils restent couchés l'espace de trente à trente-six heures.

« On dirait, continue le capitaine Shelocke, que le naturel des lamas a été modelé sur celui des Américains; il sont doux et flegmatiques, et font tout avec poids et mesure. Lorsqu'ils voyagent, et qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans, on les voit plier les genoux avec la plus grande précaution, et baisser en même temps le corps très doucement, afin que leur fardeau ne puisse ni tomber, ni se déranger. Mais aussitôt qu'ils entendent le coup de sifflet du conducteur, ils se relèvent avec les mêmes précautions, et se remettent en marche. Je remarquai que, dans les troupes nombreuses de lamas, il y en avait toujours quarante ou cinquante à vide, et lorsque les guides s'apercevaient que des lamas chargés étaient fatigués, ils les débarrassaient de leurs fardeaux, et les mettaient sur le dos des lamas non chargés; car lorsque ces animaux sont excédés de travail, et qu'ils succombent sous le faix, il n'y a nul moyen pour les faire relever; les coups sont inutiles; ils s'obstinent à demeurer au lieu même où ils sont tombés, et si l'on continue à les maltraiter, ils se désespèrent, ils répètent sans cesse un petit cri tremblant, et se tuent eux-mêmes en battant la terre à droite et à gauche avec leur tête. Ils ne savent se défendre ni des pieds ni des dents, et n'ont, pour ainsi dire, d'autres armes que celles de l'indignation, ils ruent à peine quand on les frappe avec violence, crachent à la face de ceux qui les maltraitent. On m'assura que cette salive qu'ils lancent dans leur colère est âcre et caustique, au point de faire lever des pustules sur la peau.

« Ce quadrupède si utile et si nécessaire dans le pays qu'il habite, ne coûte ni entretien, ni nourriture. Comme il a le pied fourchu, il n'est pas nécessaire de le ferrer, et la laine épaisse dont il est couvert dispense de le bâter. Il n'a besoin ni de grains, ni d'avoine, ni de foin; l'herbe verte qu'il broute lui suffit, et il n'en prend qu'en petite quantité. Il est encore plus sobre sur la boisson, et il s'abreuve de sa salive qui, chez cet animal, est plus abondante que chez aucun autre.

« Les lamas ne cheminent jamais la nuit quand ils sont chargés; ils refusent toujours aussi de manger à cette époque de la journée, quand même ils auraient jeûné depuis vingt-quatre heures. Ils emploient la nuit pour ruminer; ils dorment appuyés sur la poitrine, et replient leurs pieds sous le ventre.

« On assure que ces animaux ne produisent ordinairement qu'un petit, et très rarement deux; la mère n'a que deux mamelles, et le petit la suit dès qu'il est né. La chair des jeunes lamas est très bonne à manger; leur poil est une laine fine, longue et d'un excellent usage. »

On trouve aussi au Pérou un quadrupède que la plupart des naturalistes ont considéré comme une variété du lama, et qu'on désigne sous le nom de guanaco. Celui-ci est plus grand et plus fort que le lama ordinaire; les Péruviens le chassent avec des chiens; mais ils ne prennent que les plus jeunes, moins lestes à la course. Les adultes courent avec une étonnante vélocité, et on a de la peine à les joindre avec un bon cheval. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils se tournent de temps en temps pour regarder le chasseur, et hennissent de toutes leurs forces; puis ils repartent avec une incroyable rapidité. Le lacet (lasso) dont les Péruviens font usage pour prendre les guanacos vivans, est une bande de cuir de cinq à six pieds de longueur; à chaque bout est une pierre pesant deux livres environ. Le chasseur fait tournoyer rapidement dans l'air les pierres comme avec une fronde, afin de leur donner la force nécessaire, et quand il se voit à portée de sa proie, il lance son lasso avec tant d'habileté que, même à la distance de deux cents pas, il frappe à la tête sa victime dont les jambes se trouvent en même temps entortillées dans les nœuds du lasso.

Les vigognes ou pacos sont aux lamas une espèce succursale, à peu près comme l'âne l'est au cheval. Ils sont plus petits et moins propres au service; cet animal habite surtout les croupes froides et désertes des montagnes les plus élevées et les plus inaccessibles. Sa pâture ordinaire est l'*ichu* ou *pajon*, plante qui tapisse les rochers, au milieu des glaces et des neiges. Il court et grimpe sur ces rochers avec plus de légèreté même que le chamois. Son cri est un son aigu qu'il répète souvent, et que l'on prendrait plutôt pour le sifflement d'un oiseau que pour la voix d'un quadrupède. Extrêmement timide et rusé, il ne se laisse point approcher, et les Péruviens ont renoncé à le surprendre ou à le chasser avec les chiens. Voici comment ils parviennent à s'en emparer.

Après avoir examiné la montagne où paissent plusieurs bandes de vigognes, on forme, le plus près d'elles qu'il est possible, une enceinte à l'aide d'une corde tendue en cercle. On a soin de laisser une ouverture par laquelle les vigognes puissent entrer, et on fixe la corde à une hauteur médiocre, de manière qu'elle atteigne au cou de ces animaux quand ils s'en approchent. A cette corde sont attachés des lambeaux d'étoffes de toute sorte et de toute couleur, lesquels voltigent au gré du vent. Ces dispositions prises, les chasseurs, accompagnés de petits chiens dressés à cette chasse, battent avec bruit la montagne, et poussent devant eux les timides vigognes, jusqu'à ce qu'elles soient entrées dans l'enceinte formée par la corde. Lorsqu'elles se voient renfermées, elles cherchent à s'échapper; mais épouvantées par les cris des chasseurs, par l'aboiement des chiens et par les morceaux d'étoffe qu'agite le vent, elles ne savent ni franchir la corde, ni baisser le cou pour passer par-dessous. Les chasseurs pénètrent bientôt dans l'enceinte, les tuent, et les écorchent pour en avoir la peau et la laine. Ces chasses sont de véritables tueries; elles produisent quelquefois

près de mille peaux. La longue et fine laine de ces animaux est une marchandise de luxe aussi chère, aussi précieuse que la soie; on en fait de très beaux gants, de très bons bas, d'excellentes couvertures et des tapis d'une très grande valeur. Mais l'appât du gain étouffe au Pérou, comme en d'autres pays, toute considération de bien général, et en massacrant impitoyablement chaque année un grand nombre de vigognes, on ne tardera pas à détruire cette précieuse espèce d'animaux.

Il serait bien important pour nos manufactures que nous pussions naturaliser chez nous l'espèce même de la vigogne, et la sauver, au sein de la domesticité, des massacres qui la menacent d'un anéantissement prochain. On dit qu'on a fait en Espagne des essais infructueux à ce sujet, mais ces tentatives ont-elles été dirigées avec sagacité, et surtout répétées et suivies avec persévérance ?

LES RUINES DE THÈBES
ET LES OBÉLISQUES DE LUXOR.



Peu de personnes savent que le village de Luxor ou Louqsor, d'où nos ingénieurs ont tiré l'obélisque qui n'attend plus que des eaux favorables pour remonter la Seine jusqu'à Paris, est bâti sur les ruines de la fameuse ville aux cent portes, chantée par Homère sous le nom de Thèbes, et par la Bible sous le nom de la *populeuse No*. Quand les Français pénétrèrent en Égypte, dans ce pays si riche en merveilles d'histoire et d'archéologie, que dix siècles de barbarie avaient fermé aux voyageurs de l'Europe civilisée; quand après avoir salué par une victoire les pyramides, ils arrivèrent sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes, ils voulurent emporter avec les drapeaux ennemis quelques fragmens de ces magnifiques ruines; mais alors la guerre avec l'Angleterre interceptait toute communication par mer. Trente ans plus tard, la paix ramène sans obstacle dans nos ports un de ces monumens que l'armée d'Égypte voulait apporter dans ses bagages.

On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur cette grande ville, remplacée par d'humbles villages, et sur ces ruines qui vont se relever sous un autre ciel.

Thèbes fut bâtie, selon quelques mythologues, par Osiris, l'un des grands dieux de l'Égypte, fils de Jupiter et de Niobé; selon d'autres, par Busiris, roi d'Égypte, fils de Neptune, lequel sacrifiait inhumainement tous les étrangers à Jupiter.

Thèbes avait encore quatre-vingts stades, ou environ cinq lieues de longueur, au commencement de l'ère chrétienne; mais c'était peu en comparaison de son ancienne grandeur avant qu'elle eût été ruinée par Cambyse. A cette époque, elle n'avait pas moins de quatre cent vingt stades, ou environ dix-huit lieues de longueur. On dit que Thèbes, dans sa plus haute prospérité, pouvait faire sortir deux cents chariots et dix mille combattans par chacune de ses cent portes. D'après l'épitaphe de Rhampsès qui régna sur l'Égypte en l'an 1555 avant Jésus-Christ, et dont le monument sépulcral a été représenté en plusieurs planches *dans le grand ouvrage sur l'Égypte*, sept cent mille soldats étaient logés dans Thèbes; ce qui peut faire comprendre combien était nombreuse la population de cette grande cité.

On lit dans Diodore de Sicile, célèbre historien grec, contemporain d'Auguste, les détails suivans : « Nous avons entendu dire que plusieurs des rois de l'Égypte eurent à cœur d'orner cette cité de riches ouvrages d'or, d'argent et d'ivoire, ainsi que d'une multitude de statues colossales, de sorte qu'il n'y avait pas sous le soleil une ville où l'on comptât un si grand nombre de colonnes d'une seule pierre. Les bâtimens ont subsisté jusque dans les temps modernes; mais l'or et l'argent et tout le luxe de l'ivoire et des pierres précieuses furent pillés par les Perses, lorsque Cambyse mit le feu aux temples de l'Égypte. Les richesses de ce pays étaient si grandes à cette époque, qu'après le pillage et l'incendie, on retira des décombres plus de trois cents talents d'or, et deux mille trois cents talents d'argent.

Thèbes fut pillée une première fois par les Assyriens et les Babyloniens; une seconde fois par les Perses; une troisième fois par les Romains, *ces ravisseurs des biens des nations*, selon la belle expression de Racine. Ptolémée Latyrus, roi d'Égypte, assiégea Thèbes pendant trois ans, après avoir défait dans une bataille les troupes rebelles qu'elle avait armées. Il prit la ville l'an 81 avant Jésus-Christ, et acheva de la ruiner. Latyrus, maître de Thèbes, la châtia si rudement de sa rébellion, qu'il fit de la plus grande et de la plus riche cité de l'Égypte une ville insignifiante qui, depuis lors, n'a jamais pu relever la tête.

Les ruines de l'ancienne Thèbes occupent une étendue assez considérable pour convaincre le spectateur que la renommée n'avait pas exagéré sa grandeur. Ses monumens gisent sur deux chaînes de montagnes contiguës, pendant que ses tombeaux remplissent les vallées de l'ouest, bien loin dans le désert. Un vaste temple élevé à l'est de la ville est distant de plus de deux lieues et demie de Medinet-Abu, où se trouve le temple le plus occidental. Le village arabe de Karnac est bâti sur une petite partie de l'emplacement de l'un de ces temples.

Notre illustre archéologue Denon décrit ainsi les restes de ce temple : « Des cent colonnes qui composaient le seul portique, les plus petites ont sept pieds et demi de diamètre, et les plus grandes douze. L'espace dans lequel est tracée la circonvallation du temple contient des lacs et des montagnes. En un mot, pour pouvoir se faire une idée juste d'une telle magnificence, le lecteur doit se figurer ce qu'il pourrait voir dans un rêve. L'avenue qui conduit de Karnac à Luxor, dans un espace de près d'une demi-lieue, contient une suite non interrompue de sphinx et d'autres figures fantastiques, à droite et à gauche, mêlées de débris de murailles, de petites colonnes et de statues.

Luxor est pareillement bâti sur l'emplacement d'un temple ruiné, lequel est moins large que celui de Karnac, mais dans un meilleur état de conservation, les masses n'en ayant pas encore croulé sous l'effort du temps, joint à celui de leur propre poids. Les parties les plus colossales consistent en quatorze colonnes de près de onze pieds de diamètre, et en deux statues de granit placées à la porte d'entrée, lesquelles sont enfoncées dans la terre jusqu'à mi-bras, et font face à deux des obélisques les plus grands et les mieux conservés que l'on connaisse. »

Denon, parlant de la porte du temple qui sert maintenant d'entrée au village de Luxor, fait la remarque suivante : « Rien ne saurait être plus grand et en même temps plus simple que le petit nombre d'objets qui composent cette entrée. Il n'y a pas de cité qui s'annonce par une aussi magnifique avenue que ce village misérable, dont la population s'élève à peine à deux ou trois mille habitans qui se sont logés sur les toits et sous les galeries de ce temple, lequel n'en a pas moins l'air d'être inhabité. »

En visitant le palais de Luxor, les premiers objets qui attirent l'attention, sont deux obélisques d'un seul bloc, lesquels sont placés en avant d'un môle à la distance d'environ quatorze pas. Entre les obélisques et le môle sont deux statues colossales de granit noir éloignées du môle de trois pas, et de huit pas des obélisques; de telle sorte que dans un espace de quelque pieds, on a rassemblé d'énormes monumens, dont chacun, pris isolément, étonnerait le spectateur par sa grandeur et sa masse. Le goût des Égyptiens les portait à amonceler sur un point des objets que les civilisations modernes s'appliquent au contraire à disséminer, pour en faire ressortir les beautés en les isolant. On



pourrait encore reprocher aux architectes de ce pays l'absence de symétrie dans la disposition de ces monumens. Ni les obélisques, ni les figures colossales ne sont en ligne les uns avec les autres pas plus qu'avec la porte.

Mais on oublie bientôt ce défaut d'ensemble, quand on observe l'admirable exécution des détails ; l'art contemporain ne peut montrer aucun monument qui soutienne la comparaison avec ces obélisques. Les barbares qui détruisirent les monumens de la Haute-Egypte, semblent en quelque façon avoir respecté les obélisques, et quoiqu'ils aient essayé de couper l'un d'eux par sa base, dans le dessein de le renverser, on dirait que même dans cette profanation, ils ont évité de toucher aux figures qui le décorent. Ces figures sont disposées sur trois colonnes : celles du milieu sont creusées à une profondeur de deux pouces, celles des deux autres rangs sont à peine taillées, et cette différence de relief varie le reflet et le jeu des ombres. Les quatre faces présentent le nom et le prénom de Rhampsès ou Sésostris, et contiennent ses louanges et le récit de ses travaux. Ce Rhampsès est évidemment le grand homme de guerre dont les conquêtes, retracées sur les monumens de la Haute-Égypte et de la Nubie s'étendirent à la Syrie, à l'Éthiopie et même à la Grèce.

Notre gravure représente ces deux obélisques dans l'état où ils étaient avant l'expédition scientifique qui doit amener l'un d'eux sur l'une des plus belles places de la capitale. Leur base plongeait alors dans la terre à une profondeur de quinze pieds. C'est le plus petit des deux que M. Lebas, l'ingénieur distingué chargé de cette expédition, a choisi comme étant d'une conservation plus parfaite, et d'un transport plus facile ; et cependant il estime qu'il pèse cinq cent mille livres. Il fallut pratiquer un chemin, ou plan incliné, depuis l'obélisque jusqu'au navire *le Louxor* (telle est l'orthographe du nom donné au bâtiment), et pour cela trancher deux monticules d'antiques décombres, et démolir la moitié du village qui se trouvait sur la route ; travaux immenses, qui ont demandé les bras de huit cents hommes pendant trois mois ! Les opérations d'abattage et de transport du monolithe, quoique d'une grande simplicité, demanderaient, pour être décrites avec soin, plus de développemens que n'en peut comporter cet article.

A gauche, en s'éloignant du môle, est une colonnade où se mêlent des habitations turques. Les deux ailes de l'édifice qui étaient derrière le môle sont entièrement délabrées ; elles conduisent à une seconde colonnade qui subsiste encore et est formée de deux rangs de colonnes en formes de lothos. Sa hauteur totale est de cinquante-six pieds, son diamètre de neuf, l'espace entre les chapiteaux de treize, et l'entre-colonnement de quinze.

A quinze pas à droite et à gauche de la grande colonnade commencent deux autres rangs de colonnes, dont les chapiteaux imitent les rejetons d'un lothos coupé : le diamètre des colonnes est de cinq pieds, leur hauteur de trente, et l'entre-colonnement de huit. Cette colonnade coupe à angles droits celle des colonnes en forme de lothos. Au milieu se trouve un espace qui servait comme d'avenue au palais dont la porte parait en face. Cette porte

avait été murée par les chrétiens qui y pratiquèrent une niche où était placé leur autel. Ils l'avaient revêtu de plâtre, et décoré de peintures à fresques représentant les saints. Le portique servait d'église, et l'avenue de nef. Cette porte conduit à un appartement carré de quarante pieds de côté, dont le plafond est supporté par quatre colonnes. A l'extrémité du palais, sans parler des autres appartemens qui le composent, il y a un sanctuaire qu'on peut supposer avoir été la chapelle du palais. Les peintures dont il est orné sont d'un beau travail.

Le plan général de cet édifice autorise à conjecturer qu'il était composé d'environ soixante corps de bâtimens. Il faut convenir que des ruines aussi prodigieuses permettent à peine de suspecter d'exagération les descriptions presque fabuleuses que les anciens nous ont faites de la ville aux cent portes.

SUPERSTITIONS DES CHINOIS.



(Le dieu du plaisir.) (Le grand King-Kong.) (L'Immortalité.)

IDOLES CHINOISES.

Il est peu de peuples qui soient aussi adonnés que les Chinois aux pratiques superstitieuses. Les idoles se rencontrent à chaque pas, dans les temples et dans les habitations; chaque maison, comme chez les anciens Grecs, a sa divinité protectrice. Cette idole se trouve, dans les vaisseaux, sur le gaillard d'avant, place qui est considérée comme la plus honorable. Ce serait un sacrilège d'oser s'y asseoir, et cependant il arrive souvent aux Chinois de se rassembler dans les pagodes, d'y prendre leurs rafraîchissemens et d'y fumer leur pipe.

L'idole est parée suivant les moyens du capitaine. On place chaque jour devant l'autel une offrande qui se compose de viande et de fruits, et l'on y brûle des parfums. Indépendamment de ce service régulier, le capitaine offre des sacrifices solennels, soit lorsqu'il passe d'une rivière dans une autre, soit lorsque le ciel est orageux, ou que le calme arrête la marche du navire. Il pose sur le devant du tillac des plats de viande et divers autres mets, et allume des parfums à l'entour. Il se prosterne trois fois jusqu'à terre, et met ensuite le feu à une infinité de serpen-

teaux pour que leur bruit réveille la divinité endormie. Il brûle aussi des morceaux de papiers couverts d'une légère feuille d'argent ou d'étain. Quand ces papiers sont brûlés, le capitaine s'incline de nouveau, et termine son sacrifice en jetant dans l'eau quelques grains de sel et une petite partie de la sauce des mets offerts à la divinité. Pendant tout le temps que dure la cérémonie, l'équipage se tient derrière le capitaine sans prononcer une seule parole; puis le reste des mets est servi à la table du capitaine.

Les idoles que représente notre gravure sont copiées d'après un grand dessin fait à l'ambassade hollandaise au dix-septième siècle. Celle de droite a vingt pieds de hauteur: elle représente l'Immortalité. Celle de gauche a la même élévation; la protubérance de l'abdomen, les plis du menton et l'expression joviale de la figure, indiquent assez le dieu du plaisir. L'idole du milieu, ornée de vêtemens bizarrement somptueux, représente le grand King-Kong. Aux jours de fêtes, l'encens brûle à leurs pieds dans des vases de bronze. Lord Macartney vit des idoles à peu près semblables, en 1795, dans la province de Kang-Tong, dans un temple situé sur le haut d'un rocher. Il vit aussi des statues qui représentaient la Fécondité, la Mélancolie, la Volupté, etc. En général les Chinois, profitant de l'entière liberté des cultes, personnifient tous les caractères et tous les sentimens. Le culte de FO HI, le plus généralement pratiqué dans toute l'étendue de l'empire, enseigne l'immortalité de l'ame et le principe de la métempsychose. Ceux qui, pendant leur vie, ont commis des fautes passeront après leur mort dans le corps d'animaux immondes jusqu'à leur entière purification. Mais le système des LAO TSÉES ou disciples de Lao Kiou s'accorde davantage avec le caractère et l'esprit des Chinois. Ce philosophe, qui vivait 606 ans avant l'ère chrétienne, enseignait que vivre heureux est le premier besoin de l'homme, et recommandait une indifférence absolue pour tous les évènemens. D'après lui, il ne faut ni réfléchir sur le passé, ni s'inquiéter de l'avenir; le plus sage est de jouir des rapides momens de la vie.

Cette doctrine se rapproche tout-à-fait de celle que l'on a vulgairement attribuée à Epicure.

LA PESTE D'ATHÈNES.



La peste qui ravagea Athènes, 430 ans avant Jésus-Christ, quoique différant essentiellement du fléau qui vient de désoler l'Europe, présentait, sous quelques rapports, les mêmes symptômes. L'historien Thucydide nous raconte son passage d'Éthiopie en Égypte, puis dans le royaume de Perse, et son apparition subite à Athènes. Personne, mieux que lui, ne pouvait décrire les effets de cet horrible fléau, car il fut témoin de ses ravages et faillit en être la victime. La peste attaqua d'abord les habitans de la côte; ce qui fit supposer que les peuples avec lesquels les Athéniens étaient en guerre avaient empoisonné les fontaines. Mais la peste se répandit bientôt sur la ville haute, et décima la population qui y était entassée. L'art devint inutile, et les médecins succombèrent les premiers. Une chose remarquable, c'est qu'il ne parut aucune autre maladie pendant toute l'année que dura la peste. Le peuple, au désespoir, cessa d'invoquer les dieux et les oracles.

Une chaleur violente à la tête, de la rougeur et de l'inflammation aux yeux, étaient les premiers symptômes de la maladie. Le sang se portait au gosier et à la langue, la respiration devenait gênée et bruyante, et le malade faisait entendre de temps en temps une toux sèche. Des convulsions et des spasmes venaient ensuite, et continuaient jusqu'au dernier moment. Le corps n'offrait pas extérieurement une chaleur brûlante, mais il était livide et couvert de pustules. La chaleur intérieure était si forte que le malade ne pouvait supporter aucun vêtement, et il devenait impossible d'apaiser sa soif. L'agitation et le manque de sommeil augmentaient sa fatigue; cependant il ne succombait pas dès le commencement de la maladie; le corps conservait ses forces jusqu'au septième ou neuvième jour; c'est alors qu'il était vaincu par l'inflammation. La maladie commençait en général dans la tête, et descendait graduellement jusqu'aux pieds. Les facultés de ceux qui n'avaient pas succombé aux attaques de ce fléau étaient si altérées qu'ils ne reconnaissaient pas même leurs parens. Les temples étaient remplis de cadavres, et les enterremens n'étaient accompagnés d'aucune cérémonie funèbre. Accablés par cette terrible calamité, les Athéniens perdirent tout sentiment religieux et s'abandonnèrent aux passions les plus licencieuses; ils se riaient de la justice humaine, pensant que la mort serait encore plus prompte à les atteindre que les condamnations.

Le récit de l'historien d'Athènes offre un pénible tableau de la dépravation à laquelle peuvent se livrer des hommes qui ne sont point retenus par la crainte des lois humaines ou par l'influence des principes religieux. On ne peut nier que d'horribles excès n'aient été aussi commis dans des villes atteintes de maladies contagieuses, et dont les habitans professaient le christianisme. Cependant, au milieu de circonstances aussi affligeantes, la tristesse du tableau était adoucie par les plus beaux traits de charité chrétienne et de dévouement que l'histoire puisse offrir.

POPULATION
DES PONTONS DE LA GRANDE-BRETAGNE.



Ces prisons flottantes, quoique moins peuplées que les bagnes de France, peuvent cependant leur être comparées sous le rapport de leur régime et des individus qu'elles renferment. Dix sont stationnées en Angleterre, dans les ports de Plymouth, Portsmouth, Sheerness, Chatham, Woolwich et Deptford; deux sont établies aux îles Bermudes dans l'Océan Atlantique. Les condamnés sont employés à la construction des vaisseaux dans les chantiers du roi, et à divers autres genres de travaux. Ceux de ces malheureux qui sont trop faibles ou trop jeunes pour exécuter des travaux pénibles, confectionnent les vêtemens, la chaussure et les autres objets nécessaires aux condamnés. Mais la quotité de leur travail est bien loin d'égaler celle que fournissent des ouvriers libres.

Il résulte des documens officiels cités par la Revue Britannique, que la moyenne de la dépense générale et annuelle pour chaque condamné s'élève à 480 fr. 75 c., sur les pontons d'Angleterre, et à 69 fr. 25 c. aux îles Bermudes. La moyenne du produit du travail, qui entre en déduction de cette somme, s'élève à 390 fr. pour chaque condamné sur les pontons de l'Angleterre, et à 580 fr. sur ceux des îles Bermudes. Cette énorme différence dans le produit du travail des détenus doit être surtout attribuée à une nourriture plus abondante et plus substantielle aux îles Bermudes qu'en Angleterre. Aux Etats-Unis, où le régime disciplinaire est si supérieur à celui de l'Ancien Monde, le produit du travail de chaque détenu s'élève à près de 900 fr., en sorte que cette somme suffit presque pour couvrir tous les frais de la maison pénitentiaire. Aussi dans la plupart des prisons de ce pays, les détenus ont une livre de viande par jour; tandis qu'en Angleterre, ils n'en reçoivent qu'une livre et quelquefois même une demi-livre par semaine. En France, où les détenus sont condamnés à une nourriture presque entièrement végétale, leur travail pro-

duit à peine le quart de ce que rapporte celui des détenus des Etats-Unis, et le tiers de ce qu'on obtient en Angleterre. L'influence du régime alimentaire sur la production ne pourrait être niée. Dans la maison pénitentiaire de Riom, où en 1825 la nourriture était toute végétale, le produit du travail des détenus employés au polissage des glaces, était de cent vingt à cent trente pouces carrés; tandis qu'à la manufacture royale des glaces de Paris, où travaillaient des ouvriers libres dont le régime alimentaire était plus convenable, le produit du travail de la journée donnait près de trois cent cinquante pouces carrés.

MINES DE POTOSI.

Potosi doit sa célébrité aux mines nombreuses qui traversent dans toutes les directions le *cerro* de Potosi : la *Descubridora*, nommée plus tard *Centerio*, la mine *del Estano*, *la Rica*, et la *Mendicta*, sont les plus importantes. En 1803, il y avait en tout quatre-vingt-dix-sept puits ou *bocas*, comme disent les Espagnols. D'après les mesures prises par des géomètres, le sommet de cette fameuse montagne est élevé de quatre mille huit cent quatre-vingt-sept mètres, et le plus haut point où les mines sont exploitées, est à quatre mille huit cent cinquante-cinq mètres; en conséquence les mineurs travaillent à une hauteur supérieure à celle du Mont-Blanc! Les exagérations extraordinaires qu'on trouve dans tous les ouvrages de géographie, et le récit des voyageurs relativement à la masse d'argent tirée de cette montagne, nous engagent à donner ici le résultat des savantes recherches de M. de Humboldt. La montagne de Potosi, dit ce célèbre voyageur, a fourni à elle seule, en ne comptant que l'argent dont on a payé les droits royaux, depuis la découverte qui eut lieu en 1545, jusqu'à nos jours, une masse d'argent qui équivaut à 5,750,000,000 livres tournois. Un Anglais, M. Pentland, qui a fait récemment en ce pays un voyage scientifique, a montré que, d'après les recherches fondées sur des documens officiels, les mines du haut Pérou, dont l'argent fut monnayé, ou qui a payé les droits réguliers à Potosi, ont produit en argent 1,614,145,538 piastres fortes, environ huit milliards de francs. En comparant les documens fournis par M. de Humboldt, et ceux fournis par Adam Smith et par l'abbé Raynal, on peut fixer à 8,500,000 livres sterling (212,500,000 francs) le produit net, année commune, des mines du Nouveau-Monde, sous la gestion des Espagnols, et au commencement de ce siècle.

On trouva dans le XVIIe siècle un lingot d'or à environ une lieue de la Paz (Pérou) qui possède des mines opulentes. Le vice-roi acheta ce lingot 11,269 piastres (56,545 fr.), et l'envoya au cabinet d'histoire naturelle de Madrid, où on doit le voir encore. On a prétendu que ce bloc avait été détaché par la foudre du sommet d'Ylamini, célèbre par la richesse de ses mines.

La poste aux lettres expédie chaque jour à Paris trente-six mille lettres, et en reçoit près de vingt-cinq mille, terme moyen. Le maximum des recettes journalières est de dix-sept mille francs en janvier, et le minimum de quinze mille francs en septembre. Cinq cent mille lettres affranchies partent de Paris chaque année; les deux cinquièmes de ce nombre sont adressés à l'étranger.

Les passeports produisent près de cent mille francs par an; les permis de ports d'armes un peu plus de quarante mille.

Vingt-cinq mille chevaux suffisent à peine à l'attelage de quinze mille voitures qui se croisent en tous sens, dans les rues de la capitale, et l'on y compte cent quinze mille domestiques ou serviteurs à gages des deux sexes, recevant un salaire commun de quatre millions de francs.

ESPÈCES D'ANIMAUX ÉTEINTES.



Lorsque nous contemplons la surface du monde que nous habitons, le spectacle qui s'offre à nos regards est bien loin de nous faire soupçonner l'histoire de ce globe. Un sol enrichi des trésors de la végétation et des merveilles de l'industrie; des saisons venant avec une admirable régularité apporter à la terre le bienfait de leur influence; un nombre infini d'animaux et de plantes, dont les espèces varient suivant les besoins et les plaisirs de chaque pays et de chaque climat : tous ces objets ne peuvent susciter dans l'esprit de l'homme qui en jouit, que des idées de conservation, d'harmonie et de bonheur. Il se trouve si bien des procédés de la nature, qu'il ne songe pas à examiner si elle a jamais agi autrement. Mais s'il vient à creuser le sol, s'il interroge les couches diverses qui le constituent, la position de ces couches, leurs rapports, la nature des matières qui les composent, les débris d'êtres organisés qu'elles renferment, il reçoit des révélations si inattendues que son esprit étonné refuse long-temps d'y croire. Sur cet immense monument, dont les inscriptions, pour être hiéroglyphiques, n'en sont pas moins l'expression de la vérité, il lit d'abord que cette planète, où sa présence et sa domination lui paraissent être une nécessité, a long-temps existé sans lui, et même qu'elle fut long-temps un désert mort, complètement dénué de toute création vivante, et n'offrant d'autre mouvement que celui de ses masses bouleversées par des révolutions et des catastrophes. Il voit qu'après l'apparition de la vie, ces révolutions se sont répétées non moins terribles qu'auparavant, et qu'elles ont causé la mort d'une multitude d'êtres vivans, tantôt surpris par une irruption subite des eaux, tantôt laissés à sec avec le fond de la mer subitement relevé. Enfin, s'il compare les restes de ces êtres avec les parties correspondantes de ceux qui existent, il reconnaît souvent qu'ils appartiennent à des espèces qu'on ne retrouve plus sur la terre.

C'est l'histoire de ces espèces perdues que nous voulons donner à nos lecteurs. Nous commencerons par celle de l'*Eléphant fossile* des naturalistes français.

Cet animal, sans être beaucoup plus grand que l'*éléphant des Indes*, était cependant d'une taille supérieure à celle que peuvent atteindre les individus de cette dernière espèce : il avait les formes plus trapues : ses défenses étaient grandes; plus ou moins arquées en spirale et dirigées en dehors : les alvéoles qui les recevaient étaient beaucoup plus longues que celles de l'*éléphant indien*, caractère qui devait entraîner une modification notable dans la figure et l'organisation de la trompe, et donner à la physionomie quelque chose de singulier. On ne sait pas au juste quelle était la couleur de sa peau; mais on est certain qu'il portait deux sortes de poils, une laine rousse, grossière et touffue, et des crins raides et noirs qui, sur le cou et l'épine du dos, devenaient assez longs pour former une sorte de crinière : circonstance caractéristique que l'on n'a pas besoin de signaler à ceux qui ont vu la peau des espèces particulières aux *Indes* et à l'*Afrique*, et de laquelle il faut déduire que si cet éléphant n'habitait pas exclusivement les pays froids, il était organisé de manière à les préférer aux climats chauds.

Cette espèce devait être très répandue, car il n'est presque pas de contrée parcourue par les naturalistes, où l'on n'ait trouvé de ses monstrueuses dépouilles; mais la Sibérie est le pays le plus remarquable sous ce rapport. Sur



(Éléphant fossile ou Mammouth des Russes.)

tous les points de la contrée, on trouve des fossiles de cet éléphant. Ses os sont ordinairement dispersés; cependant on a trouvé des squelettes complets, enfermés comme dans un sépulcre de sable, et même des cadavres entiers, dont les parties molles avaient été parfaitement conservées par le froid. Ainsi, Gabriel Sarytschew, dans son *Voyage au nord-est de la Sibérie,* parle d'un éléphant trouvé sur les bords de l'Alaseia, rivière qui se jette dans la Mer Glaciale. Cet éléphant, qui avait été dégagé par le fleuve, se trouvait dans une position droite, était presque entier, et couvert de sa peau à laquelle tenaient encore de longs poils en certaines places. En 1804, un pêcheur tangouse vit échouer à la côte sur un banc de sable de la Mer Glaciale une masse énorme, qu'il avait observée cinq ans auparavant, mais qu'il n'avait pu reconnaître. C'était un *éléphant fossile.* Le pêcheur enleva les défenses et les vendit cinquante roubles. Deux ans après, M. Adam, aujourd'hui professeur à Moscou, se rendit sur les lieux, mais les Jakoutes du voisinage avaient dépecé les chairs de l'animal pour en nourrir leurs chiens; les bêtes féroces en avaient aussi mangé. Le squelette cependant était presque entier; le cou était garni d'une longue crinière; la peau était couverte de crins noirs et d'une laine rougeâtre : ce qui en restait était si lourd que dix personnes eurent de la peine à le transporter. On retira plus de trente livres pesant de poils et de crins que les ours blancs avaient enfouis dans le sol humide en dévorant les chairs. L'animal était mâle : ses défenses étaient longues de plus de neuf pieds en suivant les courbures, et sa tête sans les défenses pesait plus de quatre cents livres. M. Adam mit le plus grand soin à recueillir ce qui restait de cet échantillon unique d'une ancienne création, et il racheta les défenses. On voit maintenant à l'académie de Saint-Pétersbourg ce curieux monument qui a été acquis pour la somme de huit mille roubles.

Les os de cette espèce d'animaux sont si communs en Sibérie, que les habitans de cette contrée, ignorant la véritable cause de leur présence, ont inventé une fable pour l'expliquer. Ils ont imaginé que ces os appartiennent à un animal qui vit sous terre à la manière des taupes, et qui meurt dès qu'il aperçoit la lumière du jour. Ils l'ont appelé *mammout* ou *mammouth*, et sous le nom de *cornes de mammout*, ils désignent les défenses fossiles, lesquelles sont si nombreuses et si bien conservées, surtout dans les parties septentrionales, qu'on les emploie aux mêmes usages que l'ivoire frais et qu'elles font l'objet d'un commerce assez important pour que les czars aient voulu autrefois s'en réserver le monopole.

Cette fable d'un animal souterrain n'est point ignorée des Chinois, qui nomment les cornes de mammouth *tien-schu-yu* (dents de tien-schu).

Dans la grande histoire naturelle, *Bun-zoo-gann-mu*, composée au XVe siècle, on trouve sur le tien-schu l'article suivant : « L'animal nommé tien-schu, dont il est « déjà parlé dans l'ancien ouvrage sur le cérémonial, intitulé Ly-ki (ouvrage du Ve siècle avant Jésus-Christ) s'appelle aussi tyn-schu, ou yn-schu, c'est-à-dire la souris « qui se cache. Il se tient continuellement dans des cavernes « souterraines. Il ressemble à une souris, mais égale en « grandeur un bœuf ou un buffle. Il n'a point de queue; « sa couleur est obscure. Il est très fort, et se creuse des « cavernes dans des lieux pleins de rochers et de forêts. »

Ce ne sont pas là les seules erreurs auxquelles aient donné lieu les restes de *l'éléphant fossile*. Comme parmi les animaux, il n'en est pas dont les os ressemblent plus à ceux de l'homme que certains os d'éléphant, on a souvent confondu les uns avec les autres, et telle est probablement l'origine de toutes ces prétendues découvertes de tombeaux de géans, que l'on trouve rapportées dans les auteurs de l'antiquité et dans ceux du moyen-âge. Des naturalistes même des plus savans ont commis cette méprise. C'est ainsi qu'en 1577 le célèbre Félix Pater, professeur de médecine à Bâle, affirma que des os déterrés à Lucerne sept ans auparavant, provenaient d'un homme dont la taille s'élevait à dix-neuf pieds. C'est de ce prétendu géant que les Lucernois ont fait le support des armes de leur ville. D'autres fois la cupidité a créé et propagé l'erreur : au commencement du XVIIe siècle, un chirurgien de Beaurepaire, nommé Mazurier, faisait voir à Paris, pour de l'argent, des os qu'on avait rencontrés en creusant dans le sol près des bords du Rhône; afin de mieux exciter la curiosité, il faisait distribuer une petite brochure dans laquelle on disait qu'on avait trouvé ces os dans un sépulcre long de trente pieds, sur la pierre duquel était écrit : *Teutobochus rex.* Presque tout le monde crut à cette fable, et des os d'éléphant passèrent pour avoir appartenu au roi des Cimbres qui combattit contre Marius.

Nous croyons pouvoir nous dispenser de prouver à nos lecteurs que l'espèce d'éléphant dont nous venons de faire l'histoire, est réellement éteinte : que ces animaux habitaient les lieux où l'on a trouvé leurs débris, et que leurs os n'y ont pas été charriés par des inondations plus ou moins étendues; ce sont là des vérités qui ont été mises hors de doute par les travaux admirables de Cuvier.

Pour parler de Dieu, l'Écriture n'a point d'expressions assez magnifiques : C'est la cause, l'origine, l'essence et la vie de toutes choses; en lui est la puissance qui renouvelle, qui réforme, qui ressuscite ce qui a vieilli, ce qui s'est corrompu, ce qui est mort; c'est la main qui dirige sûrement la course des astres, et qui affermit les cieux; il est le conducteur de ceux qui aspirent à s'unir à lui, la lumière de ceux qui sont déjà illuminés, le principe qui perfectionne ce qui est déjà parfait, la divinité suprême de ce qui est déjà divin; simplifiant encore ce qui est simple, unissant ce qui est uni, principe essentiel et générateur au-dessus de tout autre principe, et répandant, avec une bonté infinie, sur tout ce qu'il a créé, et dans de justes proportions, les trésors de ses infinies et ineffables perfections; pour tout dire en un mot, la source de tous les êtres, la vie des vivans, la cause qui, ayant produit toutes choses, fait qu'elles existent, et les soutient pour qu'elles ne périssent pas.

(S. DENIS L'ARÉOPAGITE.)

On souscrit :
AU BUREAU CENTRAL DE SOUSCRIPTION,
CHEZ FURNE, QUAI DES AUGUSTINS, 41.
ET AUX DÉPÔTS : RUE DU COQ-SAINT-HONORÉ, 4.
PASSAGE BOURG-L'ABBÉ, 18. — PASSAGE VIVIENNE, 7.
RUE DE RICHELIEU, 103. — RUE POISSONNIÈRE, 21.
RUE JACOB, 5; ET RUE DU CHERCHE-MIDI, 4.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

Nº 8. 12 Décembre 1833. Prix : 2 Sous.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

LES BORDS DU RHIN.



ROLANDSECK. DRACHENFELS. NONNENWERTHER.

VUE PRISE SUR LES BORDS DU RHIN.



Rien n'est plus digne de fixer les regards du voyageur que les sites pittoresques et sauvages que présentent les rives du Rhin, surtout depuis Mayence jusqu'à Cologne. Tantôt l'œil se porte avec délices sur des coteaux couverts de vignes, ou sur les amandiers, les cerisiers et les pêchers en fleurs qui couvrent la plaine, et tantôt sur les rians villages qui baignent, pour ainsi dire, leurs pieds dans les eaux du fleuve, et sur les montagnes dont les flancs escarpés et nus offrent un singulier contraste avec les délicieuses vallées qui s'étendent le long des rives. Ici le fleuve se fraie un passage entre deux étroits vallons; humble dans son cours, et resserré entre des rochers d'ardoise, il perd pour un temps son impétuosité; mais bientôt son lit s'élargit, ses flots puissans bouillonnent, et l'on dirait qu'ils vont déborder, et s'étendre au loin dans la plaine. Plus loin, l'œil découvre entre deux gorges étroites formées par l'écartement de hautes montagnes plusieurs châteaux à demi ruinés, retraites de brigands fameux qui furent jadis l'effroi de la contrée; vous diriez des nids d'aigles suspendus entre deux gouffres: à chaque pas vous apercevez, en suivant le cours de ce fleuve majestueux, des villes opulentes; près de vous Cologne, cité impériale, si fière jadis de ses franchises et de sa gigantesque cathédrale; un peu au-delà, la jolie petite ville de Bonn, qui communique avec Cologne par une allée de tilleuls, coupée de jolis villages qui en interrompent l'uniformité; et plus loin Andernach, célèbre par ses moulins de pierres, ses fabriques de vaisselles de terre et ses eaux minérales.

A Coblentz, où se réunissent le Rhin et la Moselle, comme l'indique suffisamment son nom latin, *confluentia*, la scène s'agrandit et s'embellit encore: des montagnes d'un aspect romantique, des massifs d'arbres touffus, des habitations champêtres, des collines couvertes de peupliers forment l'ensemble le plus pittoresque. Plus loin on découvre, au-dessus de la montagne opposée, Ehrenbreitstein, fière de son imposante forteresse, de son griffon, de ce fameux canon qui peut porter jusqu'à Andernach; Baccharach, depuis long-temps renommé pour ses vins; Bingen, où le Rhin poursuit son cours au milieu de montagnes majestueuses et sauvages; Johannisberg, fameux aussi par ses vins, et l'antique Mayence avec ses somptueux édifices.

De Mayence à Coblentz, le Rhin se dessine et s'élargit, presqu'à chaque demi-lieue, en bassins allongés. Le voyageur, renfermé sous ce vaste enclos de montagnes, cherche en vain des yeux et de la pensée une issue pour en sortir; mais presque toujours elle se trouve au point opposé où son œil croit l'apercevoir. Cette surprise continuelle rend les voyages du Rhin également piquans et variés.

On sait que le Rhin prend sa source dans le mont Saint-Gothard en Suisse. Après avoir reçu le tribut de plusieurs torrens, il traverse le lac de Constance, passe par Schaffouse; c'est près de cette ville qu'on admire la belle chute de ce fleuve qui tombe de soixante-dix à quatre-vingts pieds de haut. Le Rhin ne devient navigable qu'entre Bâle et Strasbourg. C'est dans cette dernière ville qu'il prend le nom de Haut-Rhin, et depuis Cologne jusqu'aux sables de la Hollande où ce fleuve vient se perdre, il reçoit celui de Bas-Rhin.

Dans la Suisse et dans la Hollande les bords du Rhin n'offrent aucun attrait. Le fleuve, après avoir passé dans quelques villes florissantes, se divise en deux bras dans le duché de Clèves. Une de ces branches perd son nom et prend celui de Waal jusqu'à Dordrecht; là elle en change de nouveau, en s'unissant avec la Meuse, jusqu'à ce qu'enfin elle se perde dans l'Océan. La seconde branche se sépare aussi en deux; une partie se jette dans le Zuiderzée, l'autre prend le nom de Vieux-Rhin à Leyde, et se divise de nouveau en plusieurs bras qui vont se perdre dans les sables. Ils ont été réunis dans le canal qui a trois écluses; la dernière, au village de Catwyck, est fermée par la mer lorsque la marée est haute; lorsqu'elle est basse, les eaux du fleuve forcent l'écluse et se précipitent dans l'Océan.

Parmi les brillans et sublimes tableaux qui s'offrent à chaque pas sur les bords du Rhin, il n'est pas surprenant que la poésie chevaleresque des siècles de superstition ait trouvé d'amples matériaux pour des légendes et des contes romanesques. Le nom seul de certains lieux célèbres annonce d'une manière expressive quelques traditions. Tels sont le *Treuenfels* (rocher de la fidélité), *Drachenfels* (rocher du dragon), *Wolkenburg* (château des nuages), *Loewenberg* (roche des lions), *Ehrenbreitstein* (pierre d'honneur).

Sur la gauche de la gravure qu'on voit en tête de cet article, au sommet d'une montagne, sont les ruines d'un château. C'est *Rolandseck*, ou *le coin de Roland*. Au milieu du fleuve est une île couverte d'arbres, où se trouve le couvent de *Nonnenwerther*; et plus bas, sur la rivière, à droite, en descendant de Mayence à Cologne, est le roc appelé Drachenfels, couronné d'un vieux mur qui faisait autrefois partie d'un ancien château. Voici une des légendes du Rhin qu'on ne lira peut-être pas sans intérêt.

Roland ou Orlando, l'héroïque neveu de Charlemagne, était éperduement épris de la belle Hildegonde; il venait de lui engager sa foi lorsqu'il fut appelé aux combats. Bientôt la jeune fille apprit que son chevalier avait péri au milieu d'une bataille meurtrière. Cette nouvelle anéantit toutes ses espérances de bonheur; elle renonça au monde et prit le voile. A peine le sacrifice fatal était-il consommé que le son de la trompette annonça le retour de Roland, qui avait reçu une légère blessure dans le combat. Mais il était trop tard. Hildegonde vécut religieuse dans le couvent de Nonnenwerther, et notre héros, afin de se rapprocher de la triste résidence de sa bien-aimée, bâtit un ermitage dans le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Rolandseck. Après la mort d'Hildegonde, qui arriva bientôt après, Roland hasarda de nouveau sa vie dans les combats, et périt à la bataille de Roncevaux.

Drachenfels est la plus haute des *Siebengeburge*, ou sept montagnes. Ce château appartenait autrefois aux comtes de Drachenfels, dont la famille s'éteignit en 1580.

Quelque belles et pittoresques que soient les ruines de ces châteaux qui ornent les bords du Rhin, on ne peut oublier en les voyant qu'ils furent autrefois les repaires de la violence et de la tyrannie. Le pouvoir des seigneurs qui les possédaient devint si oppressif, que soixante villes sur le Rhin se liguèrent contre eux et attaquèrent leurs forteresses. Plusieurs châteaux furent détruits par les flammes, et aujourd'hui ces ruines et ces décombres sont tellement confondus avec les fragmens de rochers, que souvent on ne peut distinguer les uns des autres. Nonnenwerther est une île d'environ cent acres de superficie, elle contient encore un immense édifice sur l'emplacement duquel s'élevait autrefois l'ancien couvent de Frauenworth, fondé en 1122. En 1775 ce couvent fut brûlé et rebâti sur un plan plus vaste. Napoléon, devenu maître du pays, voulut fermer cet établissement, et défendit qu'on y accueillit des novices. En 1815, cette île devint une des possessions du royaume de Prusse, auquel elle appartient encore aujourd'hui. A la mort des religieuses dont Napoléon avait limité le nombre, la maison fut vendue et devint un hôtel. Cette île et ses environs offrent beaucoup d'intérêt aux géologues, car elle renferme une grande quantité de colonnes de basalte. Une partie de ces curieuses colonnes est cachée dans l'eau en face du village d'Unkel, et rend dans ce lieu la navigation du Rhin extrêmement dangereuse.

Puisque les hommes sont pour la plupart faux, inconstans ou faibles, la bonne foi a besoin de caution. La meilleure est la religion; vient ensuite l'honneur, puis l'habitude de faire le bien.

DE LÉVIS.

COUTUMES ET CÉRÉMONIES
DES HABITANS DE L'INDE.



Le trait principal du caractère des Hindous, c'est un invincible attachement à leurs mœurs et à leurs coutumes qui n'ont guère varié depuis la conquête de ces peuples par Alexandre. Brachma est toujours leur dieu, et le despotisme qui les régit n'a pas changé. Pour le voyageur habitué à notre civilisation, à ses raffinemens et à ses prestiges, c'est un singulier spectacle que celui de ces castes qui n'ont rien perdu de leur physionomie première, mœurs, costumes, cérémonies, habitudes; là le sol a conservé son état primitif, comme les peuples qui l'habitent. La plupart des forêts sont vierges, les fleuves gigantesques sont rarement sillonnés et traversés par la barque; le haut des montagnes ne fut jamais foulé par un pied d'homme. Tout y est grandiose; le roseau du pays, c'est le bambou qui a cinquante pieds de haut sur huit de circonférence une seule racine du figuier y produit une forêt. Ces végétaux nourrissent des animaux gigantesques, l'éléphant, l'hippopotame, le tigre et le serpent aux multiples anneaux, à l'œil rouge, au dard étincelant. Là l'orage pulvérise les habitations, change le lit des fleuves, bouleverse le sol, et le choléra-morbus dévore les hommes par milliers.

La civilisation britannique qui, depuis un siècle, a pénétré dans ces contrées, s'est brisée contre cette influence des élémens et des hommes. Les flottes anglaises sillonnent les mers de l'Inde, les commis de la compagnie exploitent ses richesses; reine-marchande, l'Angleterre bat monnaie dans les comptoirs de Madras et de Calcutta; mais ni l'exemple, ni les menaces, ni les caresses, ni la vue du bien-être ne peuvent secouer l'indolence et la paresse de l'Hindou. C'est un être éternellement endormi au sein d'une nature éternellement invariable. « L'Inde, a dit Robertson, ne vit que dans l'espace, elle n'est pas dans le temps. » On peut donc, dans sa situation présente, lire son passé.

Chacun des actes de la vie d'un Hindou est précédé ou suivi de cérémonies, et à mesure qu'il avance en âge le nombre de ces cérémonies va croissant. La dernière de toutes celles qu'il a à subir et la plus désagréable, c'est celle qui précède sa mort. On le porte près d'un fleuve sacré dont on jette sur lui l'eau et la vase. Quand il est mort, les parens se lamentent, les femmes poussent des cris; on imprime sur le cadavre les signes de la caste à laquelle le mort appartenait; puis les parias le portent à un bûcher, s'il est de la secte de Wishnou; à une fosse, s'il suivait le culte de Siva. Là seulement, les porteurs s'occupent de savoir si le défunt est bien mort; pour cela ils pincent et chatouillent le cadavre, le soumettent à de nouvelles et plus copieuses immersions qu'ils accompagnent d'un bruit assourdissant de tambours et de trompettes.

L'Hindou est pauvre au milieu des richesses de son sol et de la puissante fécondité de son climat. Rien n'égale la nudité de ses habitations, si ce n'est la sobriété et la frugalité de ceux qui y demeurent. Les classes élevées ne mangent pas de viande. Leur principale nourriture se compose de poisson, toujours de la même espèce, et d'une sorte de beurre liquéfié. Le grain qui leur tient lieu de pain varie suivant le climat; dans le sud, c'est la cretelle à gros épis; dans le centre, c'est l'orge; au nord, le riz. Dans les parties les plus *civilisées* de l'Hindoustan, on réduit ces grains en farine et on en fait des galettes. Le plus souvent on le pile dans un mortier ou on l'écrase entre deux pierres. Le maïs, assez rarement employé, est préalablement grillé. Les riches ne boivent que de l'eau; les liqueurs fermentées sont abandonnées au peuple; c'est le vin de palmier et une boisson appelée *bang* que procure le chanvre. Le *bang* pour un Hindou, est le vin du Français, le porter de l'Anglais, le gin du Batave, et la bierre de l'Allemand. Ils ne font usage ni de cuillers, ni de couteaux. Leurs assiettes sont des feuilles cousues ensemble. A côté de cette misère, le Gange recèle dans ses flots les plus succulens poissons; les forêts regorgent d'animaux dont la chair est exquise; les arbres plient sous le poids des fruits savoureux, et les montagnes renferment l'or et l'argent.

Les femmes hindoues sont belles; elles ont les formes délicates et les membres bien modelés. Leurs traits sont réguliers, leurs yeux sont grands, et doux comme ceux de la gazelle, leur chevelure longue et d'une singulière finesse les enveloppe comme d'un crêpe. Si ce n'était la surprenante longueur de ses oreilles, rien de plus voluptueux que la beauté hindoue. Les femmes de haut rang s'habillent avec une rare élégance; leur chemise est d'étoffe de soie, leur taille est serrée par une large ceinture de coton dont un des côtés tombe en plis jusqu'à la cheville, et l'extrémité supérieure est rejetée sur l'épaule comme une écharpe. Les élégantes prolongent la ligne de leurs beaux cils noirs par un trait partant de l'angle externe de l'œil. Elles se peignent en rouge les ongles, la paume des mains, la plante des pieds et la racine des cheveux. Quelquefois elles suspendent un joyau à leurs narines et portent des anneaux à tous leurs doigts, mêmes dans les classes moyennes; l'or et l'argent sont peu recherchés; de petits objets de verroterie, d'étain et de cuivre, composent toutes leurs parures. Presque tous les Hindous marchent pieds nus; ceux qui appartiennent aux castes privilégiées portent une sorte de babouche dont la pointe se recourbe en forme de croissant.

LES SEPT AGES,
BAS-RELIEF D'APRÈS SHAKSPEARE.



Parmi les morceaux de poésie les plus remarquables du théâtre de Shakspeare, on peut citer la piquante et philosophique tirade de Jacques sur la vie et ses différens âges, dans la jolie pièce intitulée, *Comme il vous plaira*. Ce morceau a inspiré un bel ouvrage de sculpture moderne, fort remarqué dans une des dernières expositions qui ont eu lieu à Londres dans le palais de *Sommerset-House*, le Louvre de la Grande-Bretagne, mais un Louvre en miniature. Nous allons donner la version du morceau de Shakspeare, et nous hasarderons ensuite une comparaison entre la pensée du poète et la traduction qu'en a faite le sculpteur, M. Behnes, artiste fort goûté des amateurs anglais.

« Le monde entier est un théâtre, et tous les mortels, « hommes et femmes, sont de vrais acteurs, qui ont leurs « entrées et leurs sorties. Le même homme dans le cours de « sa vie joue une pièce composée de différens rôles, et dont « les actes sont les sept âges. Dans le premier, c'est l'en- « fant vagissant et bavant sur le sein de sa nourrice. En- « suite l'écolier, toujours boudeur, le visage frais comme « le matin, et son petit sac à la main, qui rampe comme « un limaçon, lentement, et à contre-cœur jusqu'à l'école. « Puis vient l'amoureux ardent comme une fournaise, et « chantant une ballade plaintive qu'il a faite pour les yeux « de sa maîtresse. Bientôt, soldat, tout plein de juremens « étranges, et barbu comme un léopard, jaloux sur le « point d'honneur, emporté et querelleur, cherchant la re- « nommée, cette bulle d'air, jusque dans la bouche du « canon! Après lui vient le juge, au ventre arrondi, l'es- « tomac garni d'un bon chapon, l'œil sévère, la barbe « taillée avec affectation, homme tout plein de vieilles sen- « tences et de maximes modernes; et c'est ainsi qu'il joue « son rôle. Le sixième âge n'offre plus qu'un maigre *pan-* « *taloon* (1) en pantoufles, avec des lunettes sur le nez, et

(1) Allusion au personnage de la comédie italienne appelé *Il Pantalone*, le seul qui joue son rôle en pantoufles.



(Bas-relief des sept âges de Shakspeare.)

« des poches de côté; les bas de sa jeunesse bien conservés « sont trop larges pour ses jambes amaigries qui s'y per- « dent; sa voix, jadis forte et virile, est retournée à l'aigre « fausset de l'enfance, et ne fait plus que siffler d'un ton « grêle. Enfin la dernière scène de la pièce, celle qui « termine les évènemens de cette étrange histoire, c'est « une seconde enfance, état d'oubli profond, où l'homme « se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien. »

Le bas-relief dont nous donnons ici le dessin n'a pas été exécuté en marbre, et n'est encore qu'un plâtre : par conséquent les critiques que nous nous permettrons de faire de cet ouvrage porteront sur des fautes encore réparables.

Et d'abord donnons quelques détails qui ne seront pas sans intérêt sur les divers états par lesquels passe un ouvrage de sculpture, avant d'être un monument d'art, et un ornement pour nos places publiques ou pour nos édifices. D'abord l'artiste dessine sur le papier une figure ou un groupe de figures. En second lieu, il moule en argile une copie de son dessin, dans les proportions exactes qu'il entend donner à son marbre. Cette opération, comme on peut se l'imaginer, est la plus importante et la plus décisive de son travail; car tout défaut de proportion ou d'harmonie dans le modèle en plâtre est un défaut capital, très difficile à réparer, même quand on est parvenu à le découvrir. En troisième lieu, le modèle d'argile est coulé en plâtre, afin de fixer et maintenir les figures, et pour permettre à l'artiste de marquer ses lignes et de juger de l'ensemble de sa composition sur une surface blanche. Cela fait, le sculpteur place son bloc de marbre devant le modèle en plâtre et mesure les distances, tantôt sur le marbre, tantôt sur le plâtre, au moyen d'un instrument particulier. Puis il commence la dernière et délicate opération qui consiste à porter le ciseau sur le marbre, jusqu'à ce que, procédant graduellement dans l'action du ciseau, commençant par les grands coups et finissant par les coups délicats, il rende les riches ondulations d'une chevelure de femme, ou qu'il donne la vie et la souplesse aux muscles d'un guerrier.

Il nous reste maintenant à comparer le plâtre de M. Behnes avec le morceau de Shakspeare : ce sont deux petits poèmes complets dans deux arts différens. M. Behnes a choisi la forme circulaire, afin d'amener au bas du tableau et de rapprocher les deux extrêmes, l'enfant qui vient de naître, et le vieillard qui a à peine conscience de lui-même. Les deux âges se rencontrent au pied d'une tombe, pensée de haute philosophie. Cette tombe sur laquelle est tracée cette inscription latine, *Mors janua vitæ, la mort est la porte de la vie*, est placée de manière à former la base sur laquelle pose le pied du guerrier, la principale figure de l'ouvrage. Il semble que dans son ardeur à planter son étendard sur les murs ennemis, il méprise à la fois et la tombe que foule son pied, et la bouche du canon qui est dirigée sur sa poitrine, et le guerrier gisant par terre, à quelques pas de là. Cette figure est d'un mouvement animé et noble, quoique d'une allure affectée, et d'un étalage musculaire qui n'est qu'une froide exagéra-

tion de la manière antique. L'anatomie détruit ici le sentiment. Il y a là d'ailleurs des anachronismes par trop choquans; un soldat grec fait une singulière figure à côté d'un canon. Le sculpteur a voulu représenter le type du soldat antique, et cependant conserver le canon de Shakspeare. Mais il valait mieux, puisque le sculpteur voulait faire de l'antique, supprimer ce canon qui est le seul accessoire moderne de tout l'ouvrage. Placer un soldat grec sur une tombe dont l'inscription est toute chrétienne, n'est pas une idée plus heureuse, ni une contradiction moins choquante.

Il faut renoncer d'ailleurs à retrouver dans le bas-relief la pensée du poète. Tous les personnages du sculpteur sont plus généraux et plus vagues que ceux du poète, dont quelques-uns sont même tout-à-fait anglais. Il faut juger M. Behnes dans son point de vue, et alors on trouvera de rares beautés dans sa composition. Ces enfans qui viennent de naître, ceux qui jouent, quoique moins pittoresques que l'enfant de Shakspeare, forment un groupe gracieux. Le sculpteur a voulu rendre l'écolier maussade du poète; mais il faut avouer que cet enfant nu qui s'essuie les yeux et qui porte un livre sous le bras, est bien froid auprès de la naïve figure de l'écolier qui rampe comme un limaçon vers l'école, pour arriver le plus tard possible.

Après les enfans viennent l'amoureux et sa maîtresse, charmante figure tout-à-fait de l'invention du sculpteur, car Shakspeare la nomme et ne la montre pas. Le jeune homme paraît pensif; sa main droite se pose sur le papier auquel il confie ses rêveries amoureuses. Sa tête est appuyée sur l'autre main. Le mouvement du bras gauche est vague ; ce bras ne s'appuie sur rien : on ne peut pas non plus se rendre compte de la manière dont le papier est soutenu. Mais se sont là de légères fautes.

Dans la pensée de Shakspeare les personnages tournent un peu à la caricature. Aussi ne faut-il pas chercher le type du juge dans cette plaisante image d'un de ces magistrats bien nourris, sententieux et communs qui rendent la justice, l'œil à demi fermé et font la sieste sur leur siège d'audience. Dans le plan de M. Behnes un tel portrait aurait grimacé à côté de ses nus et de ses figures à l'antique. Il a donc représenté le juge sous l'aspect le plus abstrait, et avec les emblèmes attribués de tout temps à la justice; mais outre le défaut d'invention de cette figure, on peut y reprendre une gravité plus lourde et plus empesée que digne. Quant à cette balance inégale dont un des plateaux semble être abaissé à dessein du côté du criminel qu'on voit assis, les fers aux mains, aux pieds du juge, est-ce une critique de la justice en général, ou bien n'est-ce qu'une allusion satirique à la rigueur des lois criminelles de l'Angleterre? Que ce soit une critique générale, ou simplement une épigramme contre des abus locaux, c'est de l'esprit subtil, et l'esprit subtil n'est bon nulle part, surtout dans un bas-relief. L'artiste a manqué de jugement, et n'a pas compris la nature et les limites de son art, le plus idéal de tous les arts, en le mettant au service d'une petite rancune philosophique ou politique contre les abus particuliers qui se glissent dans l'administration de la justice. Du reste on peut louer sans réserve l'attitude du criminel, et sa figure pleine d'expression dont le sculpteur a exagéré l'air de douceur et d'innocence, pour rendre plus manifeste l'intention critique déjà indiquée par l'inégalité de la balance.

La figure qui suit est l'équivalent du *Pantaloon*, comme Shakspeare l'appelle. Elle est couverte d'une vaste draperie qui cache ses jambes maigres et ses bas de jeunesse précieusement conservés. Au lieu de lunettes sur le nez, le vieillard tient d'une main une loupe avec laquelle il cherche à lire son horoscope. Tout cela sent la recherche et est d'un comique triste. Mais il n'y a que des éloges à donner à la figure du vieillard en enfance, qui est assis à l'entrée du sépulcre, attendant sa dernière heure, ou plutôt n'en ayant plus la crainte, tant il paraît abandonné de toutes ses facultés, même de ces facultés affaiblies qui attachent encore si fortement à la vie le vieillard placé au-dessus de lui.

Malgré toutes ces critiques que nous croyons méritées, le bas-relief de M. Behnes n'en est pas moins un ouvrage remarquable de la sculpture contemporaine, et nous faisons le vœu, dans l'intérêt de l'art qui est cosmopolite, que nos voisins d'outre-mer possèdent un jour le marbre de cette composition retouchée par l'habile sculpteur qui l'a conçue, et qui en a emprunté l'insoiration au glus grand poète de son pays.

WILLIAM SHAKSPEARE.



L'intérêt qu'excitent les hommes de génie ne se borne pas seulement à leurs écrits; on veut connaître l'histoire, les habitudes, et jusqu'aux traits de ceux dont les ouvrages nous ont instruits ou amusés, et nous accueillons les légendes et les anecdotes qui les concernent avec une superstitieuse vénération. Peu d'hommes ont excité cet intérêt à un

plus haut degré que Shakspeare; mais malheureusement, il y a peu d'hommes célèbres dont la vie privée soit moins connue que la sienne.

William Shakspeare, fils de John Shakspeare naquit à Stratford-sur-l'Avon, le 23 avril 1564. Son père, riche marchand de laine et l'un des baillis de la corporation de Stratford, perdit bientôt la plus grande partie de sa fortune. Sa mère était fille de Robert Arden de Wellingcote, dans le comté de Warwick. William était l'aîné de dix enfans. Les circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait sa famille influèrent sur sa première éducation; il fut mis d'abord dans une école de Stratford; mais il y apprit si peu de chose, que ses parens l'en retirèrent, lorsqu'il était encore bien jeune, pour le placer, à ce qu'on croit, dans les bureaux d'un procureur de province. A l'âge de dix-huit ans il épousa Anne Hathaway, fille d'un fermier des environs. On ne sait quel état il embrassa à cette époque, mais on a lieu de supposer que sa fortune n'était pas brillante, car il se lia avec une bande de braconniers parmi lesquels il fut trouvé exploitant le parc de sir Thomas Lucy de Charlecot. Ce gentilhomme, qui se vengeait en même temps d'une ballade satirique que William avait composée sur lui, poursuivit le poète plus que le braconnier, avec tant de rigueur, que Shakspeare fut obligé d'abandonner son pays, sa famille, et de se réfugier à Londres où il arriva en 1586, à l'âge de vingt-deux ans. On assure qu'il fut réduit à tenir, à la porte des spectacles, les chevaux des personnes qui n'avaient pas de domestiques; mais il y a beaucoup de raisons de douter de l'authenticité de ce fait. Bientôt il joignit le titre d'acteur à celui d'auteur, qu'il possédait déjà, et il joua dans ses propres pièces. On raconte que son meilleur rôle était le spectre d'Hamlet, ce qui ne fait pas présumer qu'il ait jamais acquis une grande célébrité dans cette carrière, et cependant les instructions qu'il donne aux acteurs dans Hamlet et autres passages de ses pièces, prouvent qu'il possédait intimement la théorie de son art.

Il paraît qu'avant de se livrer aux compositions dramatiques, Shakspeare avait publié un poème de *Vénus et Adonis*, dédié à lord Southampton et qu'il appelle le *premier né* de son imagination. Il règne dans cet essai un style maniéré, emphatique, qu'on retrouve aussi dans *the Passionate Pilgrim* et dans *Lucrèce et Tarquin*; car Shakspeare, avant de devenir entièrement lui, sacrifia, comme tous les auteurs du temps, au goût italien, fort à la mode à cette époque.

On ne sait pas au juste quel est le premier ouvrage donné par Shakspeare au théâtre; mais *Roméo et Juliette*, *Richard II* et *Richard III* furent imprimés en 1597, et il avait à cette époque trente-trois ans. Elisabeth protégea son talent; une particularité digne de remarque, c'est que cette princesse, si ombrageuse dans son autorité, laissa jouir le poète d'une liberté entière dans le choix de ses sujets, bien qu'il s'attaquât quelquefois à sa propre famille; les passions se taisaient devant le génie et ce n'était qu'avec la supériorité de son esprit que la reine jugeait l'auteur d'*Henry VIII* et des touchantes infortunes de *Catherine d'Aragon*.

Shakspeare amassa pendant sa carrière dramatique une fortune assez considérable pour le temps; car on prétend qu'elle montait à trois cents livres sterling de rente, ce qui équivaut à vingt-cinq mille francs d'aujourd'hui; mais il en jouit peu de temps, car il mourut le 23 avril 1616, le jour même où il venait d'accomplir sa cinquante-deuxième année. Il fut enterré dans le chœur de l'église de Stratford, où l'on a élevé un monument à sa mémoire. Shakspeare eut d'Anne Hathaway sa femme, trois enfans, deux filles et un fils nommé Hamnet qui mourut en 1596, dans sa douzième année. Susanne, sa fille aînée, épousa le docteur John Hall, médecin, et la plus jeune, Judith, un nommé Thomas Linney. En 1741, par les soins du comte de Burlington, du docteur Mead et de Pope, on érigea un nouveau monument à la mémoire de Shakspeare dans l'abbaye de Westminster. Les acteurs des théâtres de Londres concoururent à cette œuvre nationale en donnant une représentation à son bénéfice, et le chapitre de Westminster refusa le prix qui lui fut offert pour le terrain. Un mûrier planté des mains de Shakspeare fut longtemps l'objet d'un culte tout particulier dans le Warwickshire; il fut détruit en 1759 par le propriétaire du domaine où ce grand poète termina ses jours. On en fit des tabatières qui se vendirent un prix élevé et qui se multiplièrent d'une manière prodigieuse. On a célébré déjà plusieurs fois en Angleterre *le jubilé de Shakspeare*, espèce de fête imaginée par l'acteur Garrick.

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elles nous conservons tous nos défauts, et ils sont seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux autres, et souvent à nous-mêmes.

La Rochefoucauld.

COLONIES MILITAIRES EN RUSSIE.

Les vastes et savantes combinaisons du système de colonisation de la Russie sont le fruit des méditations du comte Arakcheief. Il en conçut le projet en 1812, et le soumit à l'empereur Alexandre, qui ne tarda pas à en apprécier le mérite. En 1815, un ukase donna à ce projet la sanction législative, et un commencement d'exécution. Depuis, ce plan a reçu chaque année de nouveaux développemens et un accroissement successif très remarquable. Déjà, plusieurs corps sont colonisés, et composent 18 régimens d'infanterie et 12 de cavalerie, dont 4 de cuirassiers et 8 de uhlans. 42 compagnies d'ouvriers et plusieurs batteries d'artillerie sont attachées aux troupes colonisées. L'état-major et les cadres des compagnies de ces différens corps sont les mêmes que ceux des autres régimens de l'armée. Les régimens d'infanterie ont 1, 2 ou 3 bataillons; les régimens de cavalerie ont chacun 6 escadrons actifs et 6 escadrons de réserve. Des villages russes sont destinés à former ces colonies. Les paysans qui en composent la population appartiennent à la couronne, comme les serfs des propriétés particulières appartiennent aux seigneurs. Les chefs de famille qui ont atteint l'âge de 50 ans sont *maîtres-colonistes :* à défaut de ces derniers, l'on prend parmi les plus âgés dans les familles. Pour établir ce classement préparatoire, l'officier chargé de former une colonie fait dresser des listes de tous les chefs de famille, avec l'indication de leur âge, du nombre d'individus dont chaque famille est composée, et de l'étendue de leurs terres. Chaque maître-coloniste est mis en possession d'une maison nouvelle, construite pour son usage. Ces habitations, toutes semblables et alignées, sont séparées par des jardins potagers d'environ 5 ou 6 arpens. Chaque maison est tenue d'entretenir un soldat avec sa famille, s'il en a une, et son cheval, si c'est un cavalier. Le soldat doit partager avec son hôte, hors du service militaire, tous les travaux de la culture et du ménage. Les soldats colonisés qui existaient au moment de la révolution polonaise avaient été pris parmi les vieilles troupes : ils doivent être successivement remplacés par la génération qui se forme.

La répartition des soldats, dans les habitations colonisées, est faite avec la plus grande justice. Un maître-coloniste, veuf ou célibataire, reçoit un soldat avec sa famille; un nombreux ménage ne reçoit qu'un homme seul. Le maître-coloniste est soldat, porte l'uniforme, est sujet à la discipline militaire, et est exercé au maniement des armes et aux manœuvres.

La population des villages colonisés comprend 9 catégories, savoir :

La 1re, composée des *maîtres-colonistes*, chefs de familles et maîtres de fermes;

La 2e, des *assistans* ou *aides*, fils ou parens des maî-

tres-colonistes, et partageant les travaux d'exploitation de la ferme;

La 3e, des *soldats-cultivateurs*, placés chez les maîtres-colonistes, et employés aux travaux des champs hors le temps du service militaire : cette classe compose la force effective des colonies;

La 4e, des hommes dits *de réserve*, soldats-cultivateurs destinés à remplacer les premiers, et à former, au besoin, un corps de réserve;

La 5e, des *cantonistes*, jeunes gens de 13 à 17 ans, exercés comme les soldats;

La 6e, des garçons de 8 à 13 ans;

La 7e, des garçons au-dessous de 8 ans;

La 8e, des femmes;

La 9e, des invalides.

Le soldat-cultivateur mange avec le maître-coloniste.

Les enfans des soldats, de l'âge de 8 à 13 ans, portent l'uniforme, sont exercés aux manœuvres, à l'escrime et au manège. Une école d'enseignement mutuel est établie dans chaque colonie, pour apprendre à lire, écrire et calculer. Les fils des maîtres-colonistes, des soldats-cultivateurs et des soldats de la réserve, sont *cantonistes :* les uns et les autres sont tenus de fréquenter les écoles qui leur sont destinées. Les exercices n'ont lieu que trois fois par semaine, pour ne pas enlever à l'agriculture les bras qui lui sont nécessaires.

Les villages militaires fournissent, à tour de rôle, la garde de l'état-major du régiment, qui est toujours dans le lieu dont le colonel a fait choix pour sa résidence. Au bout de 25 ans pour un Russe, et de 20 ans pour un Polonais, le soldat-cultivateur obtient son congé, ou est admis dans un corps de vétérans. Il est immédiatement remplacé par un homme de la réserve.

Au moment de la révolution polonaise, les forces organisées dans les colonies militaires s'élevaient de 75 à 80,000 hommes, répartis comme il suit :

Infanterie.		
6 régimens à 3 bataillons.	25,500	40,800
6 *id.* à 2 *id.*	10,200	
6 *id.* à 1 *id.*	5,100	
Cavalerie.		
4 régimens de cuirassiers à 6 escadrons.	4,272	25,632
6 *id.* de uhlans *id.* . . .	8,544	
72 escadrons de réserve.	12,816	
Artillerie. — 4 brigades.		4,600
Ouvriers. — 42 compagnies.		4,200
Total.		75,232

Cette organisation est encore la même aujourd'hui, sauf quelques légers changemens commandés par les circonstances, et surtout par la guerre qui a suivi l'insurrection polonaise.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvemens; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère, ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède et même meurt pour mieux obéir. » Nous ne pouvions mieux faire que de placer en tête de cette courte notice sur le cheval, l'éloquent passage que l'on vient de lire et que nous avons emprunté à Buffon. Nous allons résumer en peu de lignes, les observations les plus importantes qu'aient faites sur ces utiles animaux, les plus habiles observateurs, et en particulier le grand peintre de la nature que nous venons de citer.

On a trouvé des débris de chevaux dans les mêmes couches que les éléphans fossiles; mais c'est dans les alluvions récentes et dans celles dont la formation se continue encore qu'on trouve des os de chevaux en plus grand nombre.

Au rapport d'Azara, on rencontre dans l'Amérique australe, au sud du Rio de la Plata, des bandes de chevaux dont le nombre s'élève parfois à plus de dix mille. Précédées d'éclaireurs, ces troupes marchent en colonnes serrées que rien ne peut rompre. Si une caravane, si un gros de cavalerie est signalé, les chefs vont en reconnaissance. Alors, la colonne passe au galop à côté ou à travers de la caravane, invitant par des hennissemens longs et prolongés les chevaux domestiques à la désertion. Les chevaux transfuges s'incorporent à la troupe et ne la quittent plus. Parfois la troupe tourne long-temps autour de la caravane avant d'effectuer sa retraite. Chaque bande est composée d'un grand nombre de pelotons formés d'autant de jumens qu'un seul étalon peut en réunir.

Azara assure n'avoir vu parmi ces races sauvages de l'Amérique australe qu'un très petit nombre de chevaux noirs; d'ordinaire ils sont bai-chatains ou d'une seule couleur. On trouve aussi des bandes nombreuses de chevaux dans l'Asie centrale. La patrie du cheval à l'état sauvage paraît être les déserts qui environnent la mer Caspienne et la mer d'Aral. Les chevaux qu'on voit en Amérique y ont été transportés par les Espagnols qui en lâchèrent un grand nombre dans ces contrées, où ils étaient inconnus avant que ce peuple en fît la conquête.

« Voyez, dit Buffon, ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres : leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni rampans; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses; sans habitations fixes, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ce palais voûté où nous les renfermons : aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des animaux domestiques; ils ont ce que donne la nature : la force et la noblesse; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément. »

On apprécie le naturel et l'état actuel de l'animal, par le mouvement des oreilles : il doit avoir, quand il marche, la pointe des oreilles en avant; un cheval fatigué a les oreilles basses; ceux qui sont colères et malins portent alternativement l'une des oreilles en avant et l'autre en arrière. Les chevaux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tempérament que ceux dont la bouche est fraîche et devient écumante sous la bride.

Le cheval de selle doit avoir les épaules plates, mobiles et peu chargées; le cheval de trait au contraire, doit les avoir grosses, rondes et charnues. Il faut que le cheval ait des jambes d'une longueur proportionnée à sa taille; lorsque celles du devant sont trop longues, il n'est pas assuré sur ses pieds; si elles sont trop courtes, il est pesant à la main.

La vue du cheval est excellente, et, quoiqu'il ne soit pas compris dans la classe des animaux nocturnes, il voit mieux que l'homme dans l'obscurité. On sait que la concavité de



(Tête de cheval de race.)

cette membrane intérieure de l'œil, à laquelle les naturalistes ont donné le nom de choroïde, a dans le cheval un éclat resplendissant comme dans les chats.

L'oreille du cheval est d'une grande mobilité; elle donne une expression particulière à sa physionomie qu'animent encore les mouvemens des lèvres, des naseaux et des yeux de ce noble animal. L'odorat de ce quadrupède est d'une sensibilité extrême; il sent l'approche de l'homme à la distance d'une demi-lieue; il sent aussi de fort loin le voisinage de l'eau. On sait que les caravanes d'Arabes, de Tartares et de Mongols, et les pâtres espagnols dans les Landes de Caracas, pendant les chaleurs de l'été, tirent parti de la sensibilité de l'odorat de ce quadrupède pour découvrir les lagunes ignorées. Les ânes et les mulets possèdent aussi la même faculté. Pendant les quarante années d'exil qu'ils passèrent dans le désert, les Hébreux eurent souvent recours, pour le même service, à l'instinct de ces animaux. Les chevaux américains grattent du pied la terre, pour découvrir l'eau dont leur instinct leur révèle la présence.

La durée de la vie du cheval est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de son accroissement. Le développement complet du cheval se fait en quatre ans; et il peut vivre six ou sept fois autant, c'est-à-dire vingt-huit ou trente ans. Les gros chevaux prennent leur entier accroissement en moins de temps que les chevaux fins; mais ils vivent aussi moins longtemps, et sont vieux dès l'âge de quinze ans.

Nous regrettons que les limites qui nous sont tracées ne nous permettent pas de caractériser en ce moment les différentes races de chevaux particulières à l'Angleterre, au Danemarck, à l'Allemagne, à la Hollande, à l'Arabie, à la Turquie, au Mongol. Nous devons nous borner à donner ici, en nous proposant de revenir plus tard sur ce sujet, une indication succincte des espèces de chevaux particulières à la France.

Les meilleurs chevaux de selle viennent du Limousin: ils sont excellens pour la chasse, mais ils sont d'un accroissement tardif; il faut les ménager dans leur jeunesse, et même ne s'en servir qu'à l'âge de huit ans. Il y a aussi de très bons bidets en Auvergne, en Poitou, en Bourgogne, dans le Morvan, où on les laisse souvent paître en liberté dans les bois. Mais après le Limousin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux; ils ne sont pas aussi bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour les fatigues de la guerre et pour les combats; ils sont plus étoffés et plus tôt formés. On tire de la Basse Normandie et du Cotentin de très beaux chevaux de carrosse, qui ont plus de légèreté et de ressource que les chevaux de Hollande. La Franche-Comté et le Boulonnais fournissent de très bons chevaux de tirage. On a remarqué qu'en général les chevaux de France ont de trop grosses épaules. Cependant les différentes races de chevaux ont subi en France de notables améliorations depuis quelques années.

Le gouvernement, et à son exemple de riches particuliers, se sont activement occupés de cette question qui intéresse au plus haut point, non seulement le commerce intérieur et la puissance militaire de la France, mais aussi les classes riches qui recherchent avec empressement les beaux chevaux de main et les brillans attelages des voitures de luxe qu'on a tant perfectionnées de nos jours.

La religion est le plus puissant motif de l'amour de la patrie; les écrivains pieux ont toujours répandu ce noble sentiment dans leurs écrits. Avec quel respect, avec quelle magnifique onction les écrivains du siècle de Louis XIV ne parlent-ils pas de la France! malheur à qui insulte son pays! Que la patrie se lasse d'être ingrate, avant que nous nous nous lassions de l'aimer; ayons le cœur plus grand que ses injustices. CHATEAUBRIAND.

LES BUREAUX DE SOUSCRIPTION ET DE VENTE SONT,
QUAI DES AUGUSTINS, 41.

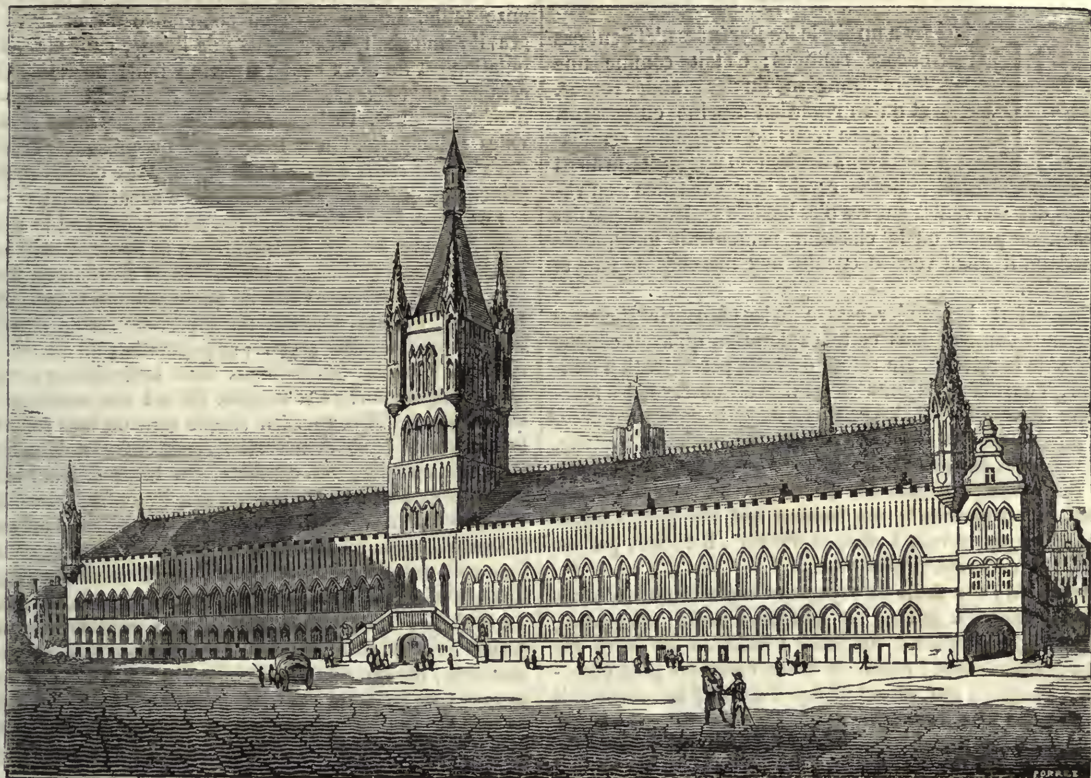
IMPRIMERIE DE H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

NUMÉRO 9. 19 DÉCEMBRE 1833. PRIX : 2 SOUS.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTERATEURS ET D'ARTISTES.

YPRES.



(Vue de l'Hôtel-de-Ville à Ypres.)

Ypres ou Ypern est, avec Bruges et Gand, une des trois principales villes de la Flandre. Sa population monte à près de seize mille habitans. Elle est bâtie sur un ruisseau nommé l'Yper qui la traverse du sud au nord, et va se jeter dans la mer entre Dunkerque et Ostende. Ce ruisseau descend d'une colline assez haute qui s'élève à quelques milles de la ville. Le reste du pays est entièrement plat comme presque toute la Belgique. Vue de cette colline avec ses murailles fortifiées et ses nombreux clochers, la ville offre un bel aspect que fait ressortir avec avantage le pays environnant si riche et si gracieux, où l'on embrasse d'un même coup d'œil des bois et de vertes prairies, des champs entremêlés de vergers, de jardins et de jolis villages.

Le monument le plus remarquable d'Ypres est l'hôtel-de-ville. Il est situé sur une grande et belle place qui est celle du Marché; le rez de chaussée est occupé par des halles d'une étendue immense. Au milieu de la façade méridionale, s'élève une haute tour carrée, qui paraît être plus ancienne encore que le reste du bâtiment, construit, dit-on, en 1342.

Après l'hôtel-de-ville, le monument qui attire le plus l'attention des voyageurs est la cathédrale. C'est une construction gothique, élégante et légère, plus remarquable cependant par ses ornemens que par ses dimensions. Outre cette cathédrale qui est dédiée à Saint-Martin, Ypres contient plusieurs autres églises principales dont la plus belle est celle qui est dédiée à Saint-Jacques-le-Majeur et qui a été bâtie dans le douzième siècle. La ville d'Ypres renferme un grand nombre de couvens. Il y a environ un siècle le tiers de la ville était composé de monastères (1).

On sait que ce fut au milieu du XIVme siècle que furent tentés, en Hollande comme en France et en Angleterre, les premiers efforts pour renverser le système féodal. Ces tentatives mal dirigées ne produisirent pas alors d'effet immédiat, mais du moins elles préparèrent la révolution sociale qui fut plus tard accomplie. Les citoyens d'Ypres et des autres villes de Flandre furent les premiers qui secouèrent le joug de leurs seigneurs féodaux et surent se créer une puissance indépendante par l'importance de leur commerce et de leurs manufactures. Appelés par Edouard III, un grand nombre de fabricans de draps des Provinces-Unies communiquèrent en même temps aux Anglais et leurs arts et leurs habitudes de travail. Plus tard Elisabeth augmenta aussi la population et les richesses des Iles Britanniques, en ouvrant ses ports à tous les artisans qui étaient chassés de leur pays par la tyrannie du joug espagnol et les cruautés du duc d'Albe.

Nous donnerons successivement les vues des monumens

(1) Il fut un temps où la ville d'Ypres occupait le premier rang parmi les cités les plus commerçantes du monde entier. Elle était célèbre par ses nombreuses fabriques de draps, de serge, de rubans et de fil, et si l'on en croit un recensement fait en 1342, sa population montait à plus de deux cent mille habitans. Ce fut peu de temps après cette époque qu'elle commença à décliner, et aujourd'hui elle ne possède plus qu'un petit nombre de manufactures. C'est par ses monumens, restes de son ancienne splendeur, que la ville d'Ypres mérite de fixer l'attention des voyageurs.

les plus remarquables des principales villes de la Belgique, et nous consacrerons de nombreux articles aux mœurs et coutumes de cet intéressant pays, si digne de se placer au premier rang parmi les nations européennes par son activité industrielle, son goût pour les beaux-arts, auxquels il a toujours associé un profond respect pour les principes religieux, condition indispensable d'un long avenir

---

LES PYRÉNÉES.



Il y a un siècle les Pyrénées n'étaient pas encore connues; c'était comme une terre étrangère loin des grandes routes, et qu'on regardait à peine en passant. Quelques récits de voyageurs, semblables à ceux des Mille et une Nuits, avaient toutefois révélé leur existence : on racontait des merveilles sur ces pics habités seulement par des oiseaux de proie, où le chasseur poursuivait quelquefois l'isard qu'il allait vendre ensuite aux marchés de Pau et d'Argelès.

Tournefort, le premier, essaya de les parcourir. Il courut de grands dangers dans cette exploration qu'avait conçue le zèle de la science. De retour de cette pérégrination lointaine, Tournefort raconta ce qu'il avait observé, les merveilles de ce sol neuf, les accidens de cette nature ignorée, ces pics de glace à plusieurs milliers de pieds de hauteur, ces vallées si fleuries, ces monts de neige entassés les uns sur les autres, ces cascades qu'on croirait voir tomber des nues, ce sol mouvant, ces torrens qui changent l'aspect et la forme du terrain à chaque instant : il excita, par ses récits, la curiosité la plus vive.

Après lui, une foule de voyageurs explorèrent ces montagnes : Diétrich qui ne vit que des granits, du gneiss, du cobalt, des roches à conquérir; Palassou qu'attira sur cette grande chaîne l'espoir de trouver quelque plante nouvelle : Dussaulx qui, rêvant un âge d'or qu'il ne rencontrait pas dans les jeux de nos assemblées politiques, abandonna un moment ses travaux législatifs et alla chercher dans ces vallées retirées les bergers de l'Astrée et leurs mœurs naïves; Ramond enfin, qui, géologue, minéralogiste, poète, s'enthousiasma à la vue des merveilles de cette nature si grandiose, si solennelle, et fit à la fois un livre d'art et de science. Mais les Pyrénées n'étaient pas conquises pour tous : il fallait les ouvrir à l'homme riche, qui venait y chercher la santé ou des distractions, au curieux qui désirait en admirer les beautés, aux désœuvrés des capitales, aux étrangers.

Polard et d'Etigny s'associèrent. L'un était un ingénieur habile; l'autre, gouverneur de la province et administrateur éclairé. On creusa des routes, on jeta des ponts, on détourna des torrens, on abattit des montagnes, et les Pyrénées, devenues accessibles, furent transformées en parcs, en thermes, en jardins pittoresques; d'Etigny et Polard réalisèrent le mot de Louis XIV : *plus de Pyrénées !*

Après les Alpes, les Pyrénées sont les plus hautes montagnes de l'Europe : elles s'étendent dans un espace de quatre-vingt-dix lieues de l'Atlantique à la Méditerranée. Au sud, deux chaînes se font remarquer, l'une qui court sur les rives de l'Océan et finit aux *montagnes Maudites*, l'autre qui s'incline et s'abaisse vers la Méditerranée. La chaîne orientale est moins abrupte, moins élevée que la chaîne centrale. Ramond, Vidal, Reboul et tout récemment M. Charpentier, ont mesuré les principales hauteurs de ces monts; le pic le plus élevé, le Malahite, a trois mille quatre cent quatre-vingt-un mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. Les Pyrénées paraissent formées de bancs de différentes natures superposés par lits ou par couches : elles sont en partie fondées sur le granit. Leur sommet est couvert de neige. Au printemps, au commencement de l'été, ces neiges s'amollissent à leur base, se précipitent dans les vallées, brisent tout ce qui s'oppose à leur passage, et offrent un spectacle aussi terrible que solennel. On a donné à ces chutes de neige le nom d'*Avalanches*.

Les Pyrénées se divisent en *Hautes-Pyrénées*, *Basses-Pyrénées et Pyrénées-Orientales*.

Le département des Hautes-Pyrénées est formé du Bigorre, des quatre vallées d'Astarac, du Nébouzan et de l'Armagnac. Sa superficie est de quatre cent soixante-trois mille arpens métriques où les forêts entrent pour quatre-vingt-neuf mille six cent cinquante-huit hectares; les vignes pour onze mille. Le sol offre en abondance du marbre, du granit, du cobalt, des grenats, de l'ocre, etc., etc. Sa population est de deux cent vingt-cinq mille habitans. On y compte vingt-six cantons, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf communes. Tarbes, Argelès et Bagnères en sont les villes principales. On y trouve peu ou presque pas d'industrie. Les *cadis* (draps), le papier, les crêpes sont les principaux objets du commerce de ce département.

Le département des Basses-Pyrénées comprend le Béarn, la B. Navarre, les pays Basques, ceux de Soule et de Labour, une partie de la Chalosse et les Landes. Il est riche en forêts, et renferme plusieurs villes de quelque importance : Pau, Bayonne, Oloron, Orthès. Sa superficie est de sept cent soixante-quatre mille arpens; sa population de quatre cent vingt mille ames. Ses habitans sont agriculteurs, vignerons, manufacturiers et marins. Ils ont des relations fréquentes avec l'Espagne. Un simple pont de bois sépare ici les royaumes. Nulle démarcation réelle entre les deux Etats. De là ces conflits, ces combats, ces luttes à main armée entre les pasteurs des vallées espagnoles et françaises. Souvent des communes entières courent aux armes; on sonne le tocsin comme à l'approche de l'ennemi, le sang coule et l'autorité est obligée d'intervenir. De là encore ces haines invétérées et qui se lèguent de famille en famille comme un héritage. Malheureusement la voix de la sagesse n'est jamais entendue. L'éducation n'a pu corriger ces ames sauvages, ces caractères indomptés. A peine sur cent montagnards en est-il un seul qui sache lire. M. Dupin a donc eu raison, dans sa *Statistique de la France*, d'entourer d'une zône noire ce département. — Les Pyrénées-Orientales bornées au nord par le département de l'Aude, à l'est par la Méditerranée, comprennent l'ancienne province du Roussillon, une partie de la Cerdagne et du Rasès (Languedoc). Leur étendue n'est pas aussi grande que celle des Hautes-Pyrénées. Deux cent quarante-quatre communes sont réparties sur une superficie de quatre cent vingt mille arpens. Là peu ou point d'hiver : l'orange, l'olive, le citron, les grenadiers, les melons, l'aloès y viennent en pleine terre. On y récolte du miel, de la cire, des soies et la laine si estimée du Roussillon. Collioure, Bagnols, Rivesaltes fournissent des vins exquis. Perpignan est le chef-lieu du département. L'agronomie y est avancée; la vigne cultivée avec soin. C'est dans cette partie des Pyrénées qu'on a inventé les forges dites *à la Catalane*, où le fer est travaillé avec tant d'habileté.

Chacune des villes principales qui bordent la pente septentrionale des Pyrénées a donné la dénomination de *Pic du Midi* à celles des montagnes de son district qui lui ont paru les plus hautes. Le canton le plus élevé de la chaîne des Pyrénées est, selon M. Ramond, celui qui sépare le Bigorre de l'Aragon et d'une partie de la Catalogne. C'est ce savant qui a mesuré les glaces des Pyrénées; à peine croyait-on avant lui qu'il y eût des glaciers dans ces montagnes; Ramond devina leur existence à la couleur transparente et bleuâtre dont étaient teintes les plus hautes sommités, à leurs coupures tranchées, à leurs fentes à vives arêtes. Les contrebandiers qui approchent le plus souvent de ces glacières les appellent *Serneilles* ou *Sernethes*. Ici, la zône des glaces n'a que trois cents toises de largeur; dans les Alpes elle en a plus de onze cents.

Le sapin et le pin tantôt élancés, tantôt noueux et courts, le buis, le rhododendron, l'auréole odorante, la rose alpine,

le carnillet moussier, la gentiana verna, l'œillet frangé, fournissent au voyageur des indications sur les hauteurs des montagnes, les uns par la diversité de leur taille, d'autres par l'état de leur floraison. On trouve à peine quelques chamois sur les pics les plus élevés des Pyrénées; mais l'isard, qui est un peu plus petit et d'une couleur plus claire, y est très commun. L'ours qu'on voit sur le Tourmalet, dans la vallée de Bastan, est moins féroce que celui de la Suisse. C'est dans cette vallée qu'on rencontre une classe repoussante d'hommes dignes de l'étude du physiologiste, les *cagots* ou *capots*, véritables crétins du Valais, dont l'imbécillité est devenue proverbiale.

Qui n'a pas entendu parler du Rigi, ce mont si connu des voyageurs qui visitent la Suisse? Les Pyrénées ont aussi leur Rigi; mais celui-ci ne reste pas voilé de nuages douze heures de la journée. Qu'on gravisse le Balandrau, le Pic du Midi de Bigorre surtout; que de formes diverses, que de combinaisons! que d'accidens! quel vaste horison! du haut de plusieurs de ces monts, deux royaumes se présentent à la fois au spectateur: l'Espagne et la France.

A ceux qui aiment la botanique, la flore alpine étale ses fleurs délicates, aux brillantes couleurs, qui vivent près des neiges et meurent sous le soleil. Les Pyrénées nourrissent un peuple nombreux d'insectes. Il y a dans le seul règne des coléoptères plus de cinquante variétés dont quelques-unes ont à peine été étudiées.

A chaque pas le voyageur rencontre des torrens qui tombent de grandes hauteurs et se résolvent en pluie: l'un d'eux se précipite de douze cents pieds; le *Staubach* si merveilleux en Suisse, ne tombe que de huit cents pieds.

Mais ce qu'on ne trouverait pas en Suisse, ce sont ces Thermes qui ont fait la fortune des Pyrénées. Qui ne connaît la merveilleuse efficacité des eaux de Barèges, de Bagnères, de Cauterets? Il y a un siècle, Bagnères de Bigorre n'était visité que par quelques malades. Dix mille étrangers ou nationaux se sont plongés cette année dans ses eaux salutaires. Là du moins vous ne craignez pas comme à Leuch de mourir de froid ou de faim; à Bagnères vous avez des restaurateurs à l'instar de Paris, des salons comme ceux de la Chaussée-d'Antin, de la musique comme à l'Opéra Italien.

Si l'on voyage comme le vieil Ulysse pour étudier les hommes et leurs mœurs, les Pyrénées offriront de curieux spectacles; toutefois, qu'on n'aille pas à Bagnères, à Cauterets, dans ces vastes salons rendez-vous de tous les peuples, pour étudier la nature humaine, la nature primitive; notre pauvre humanité y a été gâtée par le contact de toutes ces natures hétérogènes. C'est l'amour du gain, l'ambition, les petites querelles et toutes les maladies du cœur comme à Paris. Mais si l'on pénètre dans les vallées de Bastan, dans quelques parties du *Lavedan*, près du *Marbore*, on y trouvera un peuple neuf, d'une race pure de tout sang étranger, curieuse à étudier sous le rapport des mœurs, ayant un idiôme à elle. Chaque habitant a pour toute défense un chien de montagne, plus admirable que le chien de Terre-Neuve, pour tout trésor une carabine dont il se sert tour-à-tour pour faire la contrebande, chasser l'ours qui descend des montagnes ou l'Espagnol qui envahit quelquefois ses pâturages.

Ce sont les mœurs, les caractères, les habitudes de ces peuples des hautes vallées que nous ferons connaître dans un second article.

Le Zoogène. — A la surface des eaux thermales de Baden en Allemagne et des eaux d'Ischia, île du royaume de Naples, on recueille le Zoogène, substance singulière qui, ressemble à la chair humaine revêtue de sa peau et qui soumise à la distillation, fournit les mêmes produits que les matières animales.

M. Gimbernat a vu aussi près du château de Lepomena et dans les vallées de Sinigaglia et de Negrepont des rochers couverts de cette substance; n'est-ce pas l'explication de ces pluies de chair humaine qui figurent au nombre des prodiges de l'antiquité et qui inspiraient aux peuples un assez grand étonnement pour qu'ils crussent y voir l'annonce des arrêts du destin ou des menaces de la Divinité.

HOSPITALITÉ ARABE.



Hajji Ben Hassuna, chef d'une partie des troupes du bey de Tripoli, poursuivi par les Arabes, fut surpris par la nuit près du camp ennemi. Passant devant une tente dont la porte était ouverte, il arrêta son cheval et demanda l'hospitalité, étant épuisé de fatigue et de soif. Le guerrier auquel il s'adressa lui dit d'entrer avec confiance, et le reçut avec cette hospitalité pour laquelle les Arabes sont célèbres. Les plus puissans d'entr'eux comme les anciens patriarches servent leur hôte, et parmi quelques tribus Arabes, cette coutume, dont on fait si souvent mention dans la Bible, celle de laver les pieds d'un étranger, est mise en pratique par le chef de la famille.

Quoique ces deux guerriers fussent ennemis, ils soupèrent amicalement ensemble et se racontèrent ensuite leurs hauts faits mutuels et ceux de leurs ancêtres. Tout à coup une pâleur mortelle se répandit sur le visage de l'Arabe, il tressaillit et se retira; quelques minutes après, il envoya dire à son hôte que son lit était préparé, qu'il se trouvait trop indisposé pour le conduire au lieu où il devait reposer, mais qu'il avait examiné son cheval, qu'il le trouvait trop fatigué pour faire une longue course le jour suivant, et qu'il avait ordonné qu'un des siens fût mis à sa disposition à la porte de la tente.

Le lendemain un serviteur présenta à l'étranger les premiers rafraîchissemens de la journée, mais il ne vit personne de la famille. Au moment de partir il aperçut le chef qui tenait la bride du cheval et lui présentait l'étrier. Aussitôt qu'Hajji fut en selle, l'Arabe lui déclara que dans tout le camp ennemi il n'avait pas d'adversaire plus redoutable que celui qui venait de le recevoir dans sa tente; hier soir, ajouta-t-il, en me racontant les exploits de vos ancêtres, vous m'avez découvert le meurtrier de mon père. Voici les habits qu'il portait lorsqu'il fut tué (ils avaient été déposés à la porte de la tente). J'ai juré sur ces dépouilles, en présence de ma famille, de venger sa mort et de poursuivre son meurtrier depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant. Le soleil n'est pas encore levé, mais aussitôt qu'il le sera je vous poursuivrai sans relâche. Heureusement pour vous, ma religion m'ordonne de vous laisser quitter en sûreté la tente ou vous avez cherché un asile, mais toutes mes obligations cesseront du moment où vous serez parti. Le cheval que vous montez, et de la vitesse duquel dépend votre salut, n'est point inférieur à celui que je monterai moi-même.

Après avoir prononcé ces paroles, le chef serra la main de son adversaire et les deux ennemis se séparèrent. Le Maure, profitant du peu de momens qui lui étaient laissés, se lança au galop vers le camp du bey; il y arriva assez à temps pour échapper à son adversaire qui l'avait poursuivi aussi loin que sa propre sûreté le lui avait permis. Ce trait d'hospitalité a quelque chose de frappant, et cependant chaque Arabe et chaque Maure se serait conduit de même dans une semblable circonstance.

AGRA.



Agra est bâtie sur un terrain sablonneux qui l'expose pendant l'été à d'excessives chaleurs. C'est la plus grande ville des Indes, et la résidence ordinaire des empereurs mogols; les maisons des grands y sont belles et bien bâties, mais comme dans toutes les autres villes des Indes, celles des particuliers n'ont rien d'agréable; elles sont écar

tées les unes des autres, et cachées par de hautes murailles dans la crainte qu'on n'y puisse apercevoir les femmes, ce qui donne à toutes ces villes un aspect peu riant.

Parmi les tombeaux célèbres d'Agra, on doit citer celui de l'impératrice, femme de Schah-Djehan (le Taaje-Mahal). On prétend que cet empereur, passionnément épris de sa femme, lui promit à son lit de mort de lui faire élever un monument qui, par sa magnificence, surpasserait autant ceux du monde



(Le Taaje Mahal à Agra.)

entier, qu'elle avait surpassé elle-même le reste des femmes pendant sa vie par la douceur de son caractère et les charmes de sa personne. Schah-Djehan fit élever ce tombeau près du Tasimak, grand bazar où se rassemblent tous les étrangers, dans la seule vue de lui attirer plus d'admirateurs. Ce bazar renferme six grandes cours entourées de portiques sous lesquels sont de nombreuses boutiques. Le tombeau de l'impératrice est au levant de la ville, le long de la rivière, dans un espace fermé de murailles sur lesquelles règne une petite galerie. A gauche, on découvre une galerie plus vaste qui regarde la Mecque, avec trois ou quatre niches où le mufti se rend à des heures réglées pour y faire la prière. Un peu au-delà du milieu de l'espace, on voit trois grandes plates-formes, d'où l'on annonce les heures. Au-dessus s'élève un dôme qui rappelle celui du Val-de-Grace, et dont les parois sont au dedans comme au dehors revêtues de marbre blanc : c'est sous ce dôme qu'on a placé le tombeau, quoique le corps de l'impératrice ait été déposé sous une voûte qui est au-dessous de la première plate-forme. Dans ce lieu souterrain, comme sous le dôme autour du tombeau, on change de temps en temps les tapis, les candelabres et les autres ornemens. Des mollahs y prient jour et nuit. On assure que vingt mille hommes furent occupés pendant vingt-deux années à cette construction. Les échafaudages seuls, dit-on, coûtèrent plus que l'ouvrage entier, parceque, vu la rareté du bois, on était contraint de les faire en briques, comme les cintres de toutes les voûtes. Schah-Djehan avait commencé à faire élever son tombeau de l'autre côté de la rivière, et voulait le réunir à celui de l'impératrice par un pont de marbre ; mais la guerre qu'il eut à soutenir contre ses enfans interrompit cette entreprise, et l'heureux Aureng-Zeb, son successeur, ne se fit pas un devoir de l'achever. Deux mille hommes, sous le commandement d'un ennuque, veillent sans cesse à la garde du mausolée de l'impératrice et du Tasimakan. Les jardins du Taaje-Mahal sont arrosés par la Djemna. Des fontaines en marbre blanc, des arbres qui croissent avec tout le luxe de la végétation des Indes, des fleurs aux plus doux parfums, de nombreux oiseaux qui déploient sans cesse aux yeux éblouis les mille couleurs de leurs ailes, tout concourt à faire de cette retraite un lieu enchanteur.

Nous devons encore parler d'un autre tombeau, c'est de celui de l'empereur Acbar, à une faible distance des murs d'Agra. Acbar est le premier des empereurs mogols qui ait préféré la résidence d'Agra à celle de Delhi, et qui ait embelli cette ville. Il est encore en grande vénération parmi les habitans et son tombeau est à peine moins admiré que celui de Taaje-Mahal. C'est un édifice somptueux, d'une forme pyramidale. Il est bâti en pierre rouge et convient, par son caractère à la fois riche et sauvage, au chef barbare à la mémoire duquel il fut élevé. Ses colonnades de marbre blanc forment un frappant contraste avec la pierre rouge du monument ; dans l'intérieur, sous une sombre voûte qui n'est éclairée que par une lampe, repose le corps d'Acbar.

Le palais est situé sur les bords du Djemna, il est la résidence des empereurs, qui ne le quittent que pour aller s'établir à Delhi pendant les grandes chaleurs. La chambre dans laquelle se retire l'empereur à l'époque où les vents brûlans règnent dans les Indes, est très curieuse ; c'est un appartement carré entièrement privé de fenêtres, et qui n'est éclairé que par la lueur des torches. Les murs sont recouverts d'ornemens en argent et de glaces, et le pavé est coupé par de petits canaux où une eau fraiche coule continuellement.

Agra est deux fois plus grande qu'Ispahan et l'on ne peut en faire le tour à cheval en moins d'un jour. Une belle muraille en pierres de taille rouges et un fossé large de plus de trente toises défendent la ville impériale.

Les rues d'Agra sont belles et spacieuses. Il s'en trouve de voûtées qui ont plus d'un quart de lieue de long, où les marchands et les artisans ont leurs boutiques. Les bazars

et les caravanserails pour les étrangers sont nombreux. La plupart de ces derniers ont trois étages, avec de très beaux appartemens, des magasins, des portiques et des écuries, accompagnés de galeries et de corridors. Nous citerions encore beaucoup d'autres édifices; mais ce que nous avons déjà dit suffira pour nous donner une idée de cette belle et opulente cité.

CAWNPORE.

Nous donnons aussi une vue de Cawnpore. C'est une ville située sur les bords du Gange, à environ 200 lieues de Calcutta qui est aujourd'hui la ville principale des Indes. Bâtie au milieu d'une plaine sablonneuse, Cawnpore a peu reçu de la nature, mais beaucoup de la main des hommes, qui lui ont donné l'aspect le plus pittoresque. Les *Paddocks* ou jardins dont les maisons sont entourées, sont plus grands que dans la plupart des villes des Indes et ressemblent à des parcs, surtout dans la saison des pluies, où la terre se revêt d'un tapis de verdure. Presque tous les légumes et les fruits de l'Europe y viennent avec succès, même pendant la saison la plus froide; les pêches et les raisins peu communs dans le reste de l'Inde y sont excellens, ainsi que les oranges, les pommes et les melons.

Les maisons de Cawnpore sont mal bâties, mais vastes et commodes. On y voit en général une large salle au milieu, et des deux côtés un certain nombre de chambres suivant les besoins de la famille. Autour de la maison règne une veranda, si nécessaire dans ce climat brûlant pour garantir les appartemens de l'excessive chaleur du soleil.

Aux deux extrémités du bâtiment est une chambre de bain indispensable pour la santé des habitans. La salle du milieu reçoit la lumière par dix ou douze portes qui conduisent aux appartemens environnans. Ces portes sont toujours ouvertes, mais on y attache une espèce de rideau formé de bambous peints en vert et taillés en brins si minces que ces rideaux ressemblent à un tissu de gaze.

A l'extrémité de la place de Cawnpore est une longue avenue bien plantée d'arbres, qui sert de promenade aux habitans. Cawnpore ayant une garnison anglaise, cette promenade présente le soir, après le coucher du soleil, l'aspect d'une ville européenne. Elle est remplie de voitures de toutes formes, où des femmes élégantes déploient les modes d'Angleterre et de France. Des cavaliers montés tantôt sur le pesant cheval de chasse, tantôt sur le cheval de course, aux formes plus déliées et plus légères, ou sur le gracieux cheval arabe, caracolent auprès du cheval sauvage ou des *poneys* vlus du pays.



(Vue de Cawnpore)

ORIGINE
DES ÉTABLISSEMENS DE CHARITÉ.

Tout le monde sait qu'au sein même de la civilisation grecque et romaine fleurissait l'esclavage, institution barbare, monstrueuse s'il en fut, vaste fléau qui désola trop long-temps le monde, et qui s'est aujourd'hui réfugié dans un coin de notre univers. Ce n'est donc pas à une civilisation incomplète et égoïste qu'il appartenait de doter l'humanité de ces institutions philanthropiques, qui portent le nom d'établissemens de charité; c'est dans le monde moderne qu'elle devait se produire pour la première fois, cette grande et généreuse pensée, d'ouvrir aux pauvres des maisons d'asile et de secours : elle devait naître sous l'influence féconde de cette sublime religion, qui, partout où elle a passé, a extirpé l'esclavage de la terre, et qui depuis dix-huit siècles, dit aux hommes : « Vous êtes tous égaux et frères; entr'aidez-vous dans le malheur. »

En France, c'est la ville de Lille qui a eu l'honneur de la fondation du premier établissement de charité qui ait existé dans notre pays. Les magistrats municipaux de cette ville demandèrent à la Sorbonne, en l'an 1530, si *une cité* pouvait contraindre les pauvres à ne recevoir l'aumône que d'une caisse publique, exclusivement destinée à cet usage. La Sorbonne s'assembla solennellement pour délibérer sur cette grave question; et après plusieurs jours de controverse et de discussion, elle répondit affirmativement. L'établissement fut aussitôt fondé.

L'année suivante, en 1531, au temps de la grande famine qui exerça dans ses murs de si terribles ravages, Lyon imita l'exemple donné par la ville de Lille : les pauvres y furent tous enregistrés, classés; on leur donna un sou d'argent et douze livres de pain par semaine, et il leur fut fait défense expresse de demander l'aumône dans les rues. Comme cette interdiction ne fut pas très rigoureusement observée, on arrêta tous les mendians de la ville qui furent traînés de vive force dans la prison de la tour. Pour subvenir aux dépenses nécessitées par ces mesures nouvelles, des troncs furent placés à l'entrée des églises, des ponts, des édifices publics et des riches boutiques; il fut enjoint aux notaires de recommander de la manière la plus pressante, aux testateurs, l'aumône générale; des collectes furent faites de toutes parts, des registres ouverts. Tous les ans, le jour de la grande foire de Lyon, eut lieu une procession de pauvres et d'enfans de pauvres, à laquelle assistaient les administrateurs, recteurs, officiers, agens et serviteurs de l'*aumône*, précédés des clochettes de la ville, et suivis des divers corps de magistrature, tant judiciaire que municipale. Cette imposante procession passait silencieusement au milieu des richesses étalées dans la foire, et les serviteurs de l'administration de charité recevaient les aumônes faites par les marchands ou les habitans de la ville. C'était sans doute une sainte et respectable coutume que celle de ces processions où de riches magistrats allaient pieusement implorer la commisération publique pour leurs pauvres administrés.

Cependant la ville de Paris marcha bientôt sur les traces de Lille et de Lyon, elle dépassa même ses devancières dans cette œuvre de charité : les mendians y furent placés sous la juridiction spéciale d'un bailli qui eut sous ses ordres un greffier, des huissiers et des sergens; on y porta des secours et des médicamens à domicile. Les jours de quêtes publiques, on défendit aux *bateleurs et comédiens* leurs représentations théâtrales et leurs parades en plein vent, comme pour sanctifier ces journées consacrées à la bienfaisance; on frappa tous les habitans de taxes spéciales, que les propriétaires étaient même obligés d'acquitter pour leurs locataires, quand ces derniers ne payaient pas; et lorsque les percepteurs de taxes refusaient de les lever, on les assujettissait tous à un prêt forcé de 500 écus.

Il y eut enfin des villes où les pauvres furent enrégimentés et revêtus d'habits uniformes, sur lesquels se trouvait la lettre initiale du nom de leur ville.

Pour ne pas abandonner à la merci des hommes l'efficacité de ces diverses mesures, les parlemens rendirent obligatoire le paiement des taxes portées au rôle de l'administration des aumônes; ils demandèrent aux clercs bénéficiers le sixième de leurs revenus, et condamnèrent à une fustigation publique les malheureux surpris en flagrant délit de mendicité. Charles IX arrêta par ordonnance royale que chaque paroisse entretiendrait ses pauvres.

Mais si les établissemens de charité datent du XVIe siècle, il n'en est pas de même des hospices; la pensée en remonte aux premiers temps de l'ère chrétienne. On fonda successivement en France des hôpitaux pour les vieillards, pour les femmes enceintes, pour les malades, pour les infirmes : il y en avait au XVIe siècle pour toutes les misères, pour toutes les souffrances, excepté pour les souffrances et les misères de ces malheureux enfans que nous nommons enfans trouvés et qu'on appelait alors *enfans de la crèche* : la porte de toutes ces maisons d'asyle était fermée pour eux : diverses ordonnances en chargeaient les seigneurs des diverses localités; mais les seigneurs, presque toujours, se débarrassaient d'eux au meilleur marché possible, et les faisaient élever par des tiers : aussi reconnaissait-on toujours ces malheureux à leur maigreur et à leur teint livide. Il était donné à Saint-Vincent de Paul, de combler cette grande lacune, et, en fondant le premier hospice d'enfans trouvés, de compléter ce magnifique ensemble d'établissemens de bienfaisance.

LE PONT NOTRE-DAME, A PARIS.



En 1313, il existait déjà, dans la direction du Petit-Pont et de la rue qui traverse la Cité, un pont de bois servant de communication à des moulins placés sur la Seine. On appelait alors ce pont *Planche-Mibrai* ou les *Planches-Mibrai.*

C'est en cet endroit que, le 31 mai 1413, Charles VI, accompagné des princes de sa cour, enfonça le premier pieu du pont Notre-Dame. Il paraît que ce pont ne fut achevé qu'au bout de sept ans.

Le 25 octobre 1449, vers les neuf heures du matin, il s'écroula avec les soixante maisons construites dessus. On attribua généralement cette catastrophe à la négligence du prévôt des marchands et des échevins, qui, ainsi que le rapporte Gaguin, percevaient quatre-vingts livres par an pour la location des maisons de ce pont, et ne dépensaient qu'une très faible partie de cette somme pour son entretien. Cependant, l'année précédente, le maître des œuvres ou l'architecte les avait avertis de l'urgente nécessité de réparer ce pont; mais ils avaient méprisé cet avis, et attendu jusqu'au moment où les réparations étaient devenues impossibles. On rapporte que le jour même de la chute, un maître charpentier s'adressa au magistrat chargé de la police, et lui annonça que dans quelques heures le pont s'écroulerait. Ce magistrat fit jeter le pauvre charpentier en prison, puis courut le dénoncer, comme un misérable, au président du parlement. Mais celui-ci, loin de partager sa ridicule colère, dépêcha promptement l'ordre aux habitans du pont de déménager en diligence, et fit placer des sergens aux extrémités pour en défendre le passage.

Bientôt un bruit sourd se fait entendre : le pavé s'entr'ouvre, les maisons sont ébranlées; de toutes parts, des femmes, des enfans, des vieillards fuient éplorés, emportant leurs effets les plus précieux. On n'entend que des cris et des gémissemens; on se presse, on se heurte, on se renverse : la mort est là qui va saisir ses victimes. Déjà des murailles s'écroulent : le pont s'affaisse, se brise et s'abîme avec fracas dans les eaux refoulées au loin, tandis qu'il s'élève au-dessus de la rivière un nuage épais de poussière dont l'air est obscurci.

La négligence coupable, cause de cet affreux désastre, ne resta pas impunie. Le parlement manda au palais le prévôt Jacques Piedefer et les échevins, qui, par arrêt du 5 janvier 1500, furent destitués, déclarés incapables de remplir aucune fonction, condamnés à la prison et à de fortes amendes.

Peu de temps après le pont Notre-Dame fut reconstruit en pierre; mais en attendant son achèvement, un bac fut provisoirement établi entre les deux rives. Jean Joconde, cordelier, qui déjà avait présidé à la construction du Petit-Pont, fut chargé de diriger les travaux de celui-ci. Grace aux divers octrois accordés par le roi et la ville, il acheva, en 1512, ce pont qui subsiste encore.

Une inscription, gravée sur l'une des arches, est ainsi conçue : « Pour la joie de parachèvement de si grand et « magnifique œuvre, fut crié *Noël*, et grande joie démenée « avec trompettes et clairons, qui sonnèrent par long espace « de temps. »

On construisit d'abord de l'un et de l'autre côté de ce pont soixante-dix maisons; mais dans la suite, quand on établit des quais à ses extrémités, quelques-unes de ces maisons furent abattues.

Ce pont, le plus ancien de Paris, fut réparé à diverses époques, notamment en 1577 et 1659. C'est le premier pont qui ait été solidement construit, et dont on a réglé l'élévation sur les plus forts débordemens de la Seine : cette construction nécessita l'exhaussement du sol de la Cité.

En 1786, on commença à démolir les maisons dont ce pont était chargé; on répara toutes ses parties, on en adoucit la pente, et on le borda de larges trottoirs.

POLECAT OU CHAT DU POLE.

Tout le monde connaît la propriété qu'ont certains polypes, lorsqu'ils redoutent l'approche d'un ennemi, d'obscurcir l'eau par l'émission d'une liqueur noirâtre dont la nature les a dotés. Dans l'île de Cuba, l'on trouve le *manca perro*, qui possède la faculté de lancer sur ceux qui l'approchent une liqueur vésicante, qui occasione des pustules souvent dangereuses. Le petit animal que nous allons décrire et qui est doué d'une faculté à peu près semblable est peu connu en France. Il peut vicier l'air à une très grande distance, à l'aide d'une liqueur contenue dans sa queue; mais c'est seulement quand il se voit dans un grand danger qu'il fait usage de cette faculté.

Ce petit animal, qu'on rencontre fréquemment dans certaines parties de l'Amérique du Nord, est appelé par les Anglais *Polecat* (chat du pôle) et *Sunk* par les naturels. Il a environ huit pouces de long, son poil est grisâtre, et sa queue très grosse. Il ressemble assez à un petit chat. Quand il est poursuivi et qu'il se voit près d'être atteint, ce petit animal fait alors usage de sa principale défense, qui consiste à projeter la liqueur fétide contenue dans sa queue, et qui répand dans l'air l'odeur la plus repoussante. Pour accomplir cet acte, il hérisse sa queue, et l'agite avec une très grande vivacité. Un voyageur anglais raconte qu'ayant donné la chasse à un Polecat, et celui-ci l'ayant aspergé de sa nauséabonde liqueur, il se vit obligé de rebrousser chemin, tant son odorat était désagréablement affecté; mais, ajoute ce voyageur, mes vêtemens furent tellement imprégnés de cette détestable odeur, que, quoique je me fusse lavé avant de rentrer au logis, et que j'eusse déposé une partie de mes vêtemens, j'infectais toutes les personnes qui s'approchaient de moi. Pendant plusieurs jours je conservai l'odeur de la fétide aspersion. Un chien de chasse, qui avait reçu une grande part du liquide empesté, ne parvint à se débarrasser de cette dégoûtante odeur, qu'en se roulant pendant plusieurs jours, tantôt sur la poussière, tantôt sur le gazon, et en se jetant à plusieurs reprises dans l'eau. On assure, et je le crois sans peine, que cette odeur se fait sentir à deux milles de distance.

LE LOUP.

Lorsque Buffon écrivit son histoire des quadrupèdes, cette partie importante de l'histoire naturelle ne reposait encore que sur d'imparfaites observations; aussi ce savant peintre de la nature a-t-il commis un grand nombre d'erreurs qui provenaient non-seulement de l'absence de documens complets, mais encore de la nature de son génie essentiellement poétique. Sa vive et puissante imagination l'entraînait souvent au-delà du monde des faits connus, et pour les lecteurs qui cherchent dans les œuvres de Buffon autre chose que des modèles de style, des tableaux riches et animés des merveilles de la nature et des peintures de mœurs, il est nécessaire de lire cet auteur avec une sage défiance et sous la direction d'un guide éclairé.

Ces observations s'appliquent en particulier à l'histoire que Buffon nous a donnée du loup; aussi, aux emprunts que nous allons faire à ce grand naturaliste, devons-nous ajouter d'indispensables correctifs.

Les naturalistes comprennent aujourd'hui sous le nom générique de *loup* tous les animaux qui ont des dents semblables à celles du loup commun ou du chien, et dont la pupille conserve toujours la forme circulaire, par opposition aux renards, qui, avec des dents semblables à celles du loup, ont des yeux dont la pupille est allongée comme celle du chat domestique. Les premiers voient en plein jour mieux que la nuit, les seconds au contraire voient mieux la nuit que le jour, et ces animaux, se ressemblant par tous les autres organes, sont réunis sous le nom commun de *chiens*.

Le loup proprement dit est l'un des animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément; et, quoique avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire, en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui ayant déclaré al guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois, où il ne trouve que quelques animaux sauvages qui lui échappent par la vitesse de leur course, et qu'il ne peut surprendre que par hasard ou par patience, en les attendant long-temps, et souvent en vain, dans les endroits où ils doivent passer. Il est naturellement grossier et poltron; mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité. Pressé par la famine il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter facilement, comme les agneaux, les petits chiens, les chevreaux. Il se cache pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, rôde autour des habitations, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie.

Lorsque le besoin est extrême, le loup attaque les femmes et les enfans, se jette même quelquefois sur les hommes, et ses excès finissent ordinairement par la rage et la mort.

Le loup ressemble si fort au chien, qu'il semble être modelé sur la même forme; mais le naturel de ces deux animaux est bien différent. Le chien s'apprivoise aisément, s'attache et demeure fidèle à son maître. Le loup, même pris jeune, ne s'attache que difficilement, et ordinairement il reprend avec l'âge son caractère féroce. Buffon a cru à tort qu'on ne pouvait apprivoiser les loups et les habituer à vivre avec les chiens. Les expériences faites à la ménagerie du Jardin des Plantes ont fourni la preuve du contraire. On est même parvenu à faire croiser ces deux races d'animaux, et les métis qui en sont résultés paraissaient tenir des deux souches à la fois.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire. Il porte avec la gueule un mouton sans le laisser toucher à terre, et court en même temps plus vite que les bergers, en sorte qu'il n'y a que les chiens qui puissent l'atteindre et lui faire lâcher prise. Il mord cruellement, et toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins; car il prend des précautions avec les animaux qui peuvent se défendre. Il craint pour lui, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage; lorsqu'on le tire et que la balle lui casse quelque membre, il crie, et cependant lorsqu'on l'achève à coups de bâton, il ne se plaint pas comme le chien; il est plus dur, moins sensible, plus robuste; il est infatigable, et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course.

Lorsque le loup tombe dans un piége, il est si fort épouvanté, et pendant si long-temps, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende, ou le prendre vivant sans qu'il résiste; on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite partout où l'on veut, sans qu'il ose donner le moindre signe de colère, ou même de mécontentement.

Le loup préfère la chair vivante à la chair morte, et cependant il dévore les voiries les plus infectes. Il sent de loin les émanations des corps morts ou vivans que le vent lui apporte. Il aime la chair humaine et peut-être, s'il était le plus fort, n'en mangerait-il pas d'autre.



(Le Loup.)

On a vu des loups suivre les armées, arriver en grand nombre sur des champs de bataille, découvrir les morts et les dévorer avec une insatiable avidité quand ils n'étaient enterrés qu'à une petite profondeur.

A l'époque où Bougainville aborda au port d'Egmont, des loups qui ne connaissaient ni l'espèce humaine ni les dangers de son voisinage, s'avancèrent dans l'eau pour attaquer les hommes de l'équipage, les prenant sans doute pour une proie dont ils allaient se rendre facilement maîtres.

Le loup commun est d'un gris noirâtre, mais il s'en trouve qui sont entièrement noirs, d'autres qui sont blancs, d'autres enfin dont le poil est mélangé de plusieurs couleurs. Il existe aussi des loups dont le pelage est rouge et la crinière noire, Ces derniers se trouvent au Paraguay; leurs figures ressemblent tellement à celle d'un chien qu'on les prendrait pour tels en les voyant courir dans les champs, si d'ailleurs on ne les connaissait pas, et sans la grandeur de leurs oreilles qu'ils tiennent toujours droites, et qui ont près d'un demi-pied de hauteur. Quelques personnes prétendent en avoir dressé pour la chasse.

Dangereux non-seulement pour les troupeaux mais pour les hommes eux-mêmes, quand il est affamé, le loup est poursuivi à outrance dans tous les pays. En France, l'administration paie par tête de loup une prime de 40 francs; cette prime est réduite à 20 francs pour un louveteau; elle est portée à 50 francs pour une louve pleine, et à 150 francs pour un loup qui a mordu des hommes ou des enfans. (Loi du 10 messidor an v.)

Il reste même en France quelques traces de cette ancienne institution de la louveterie dont le but était la destruction des loups qui infestaient souvent nos provinces. Les capitaines de louveterie ont droit de chasse dans les forêts royales. On donne ordinairement cette charge à de riches propriétaires amateurs de la chasse. Les gardes-champêtres des communes et les agens des eaux et forêts sont mis en réquisition quand il est nécessaire de faire une battue.

A une certaine époque, l'Angleterre était dévastée par des bandes nombreuses de ces animaux. Ils ont été poursuivis avec tant de vigueur qu'on n'en trouverait pas un seul dans toute l'étendue de son territoire.

Proverbe. — Un ancien tarif, cité par Sainte-Foix, porte qu'un marchand qui fera entrer dans Paris un singe pour le vendre paiera quatre deniers; que si le singe appartient à un jongleur, cet homme, en le faisant jouer et danser devant le péager, sera quitte de tout péage. De là vient le proverbe *payer en monnaie de singe.*

Voici le texte de ce tarif curieux, tiré des *établissemens des métiers de Paris*, par Etienne Boislève, prévôt de cette ville : « Li singes au marchant doit quatre deniers, se il pour vendre le porte; et se li singes est à home qui l'ait acheté pour son déduit, si est quites; et se li singes est au joueur, jouer en doit devant le paagier, et por son jeu doit être quite de toute la chose qu'il porte à son usage; et aussitost li jongleur sont quite por un ver de chanson. »

LES BUREAUX DE SOUSCRIPTION ET DE VENTE SONT,
QUAI DES AUGUSTINS, 41.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

N° 10. 26 Décembre 1833. Prix : 2 Sous.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTÉRATEURS ET D'ARTISTES.

L'ABBAYE DE JUMIÈGES.



(Ruines de l'abbaye de Jumièges.)

Quand nous voyons quelque part en France une vieille ruine gothique encore debout, un de ces anciens cloîtres dont les murailles fortement enracinées dans le sol attestent que le temps ne serait qu'un demi-destructeur, s'il ne s'aidait de la main des hommes, il nous vient une pensée triste et qui gâte tout-à-fait nos extases de contemplateurs érudits ; nous nous disons : demain, après-demain, qui sait, un charretier chargera un à un dans sa voiture ces imposans et poétiques débris qui ont servi à bâtir la maison du seigneur. Voilà comme ont fini beaucoup de ces édifices gothiques de second ordre, bien que leurs pieux fondateurs aient eu aussi, en les bâtissant, la religieuse espérance qu'ils dureraient autant que les grandes cathédrales élevées par les mains de plusieurs générations de manœuvres c'est-à-dire dureraient éternellement. L'abbaye de Jumièges, quoique bâtie précisément dans une province de France destinée à une haute prospérité industrielle, n'a pourtant pas encore été sacrifiée au besoin des bâtisses utiles : ses ruines sont encore debout, et nous intéressent tout à la fois par leur ancienneté, par les gracieuses légendes qu'elles nous rappellent, et surtout par leur beauté et leur majesté. La première fondation de Jumièges remonte à l'an 640; nous disons sa première fondation, car l'on sait que les édifices un peu importans du moyen âge étaient rarement commencés et achevés dans le même temps, et par les mêmes ouvriers : on pourvoyait d'abord au logement des premiers membres d'une corporation religieuse ; puis, la petite société des reclus s'augmentant par l'adjonction de nouveaux membres, on augmentait le logement dans la même proportion. Nous lisons dans la chronique que

saint Philibert, pris d'un grand amour de Dieu et de la solitude, quitta le monde de son temps, monde un peu plus bruyant que le nôtre, et alla se bâtir un petit ermitage, dans cette presqu'île de la Seine qui est entre l'ancienne ville de Rhotomagus (Rouen) et les bords de la mer : d'autres cénobites se joignant à lui, le logement fut agrandi et l'ermitage du saint devint un monastère soumis à la règle de saint Benoît. Quelques années après, le roi Dagobert alla faire une visite aux moines de Jumièges, et fut fort édifié de la piété de ces saints hommes. En conséquence il leur octroya tout le territoire de la presqu'île, à la condition qu'ils bâtiraient pour le seigneur, condition que ce prince n'oubliait jamais, comme l'on sait, dans ses legs pieux. A Dagobert succéda son fils Clovis II, roi de Bourgogne et de Neustrie; et l'histoire de l'abbaye de Jumièges se trouve encore mêlée à l'histoire de nos premiers rois. Ici se place, dans l'ordre chronologique, la touchante légende des *Enervés*, reproduite par Ronsard dans sa *Franciade*, et dont les principaux traits avaient été sculptés sur les murailles de l'abbaye par les pieux ouvriers du temps, comme l'indiquent quelques restes de bas-reliefs qui se voient encore aujourd'hui. Le récit original, ou du moins qu'on nous donne comme tel, étant un peu long, nous l'abrégeons, regrettant toutefois de ne point citer textuellement l'une des plus naïves et des plus intéressantes de nos légendes nationales. Le roi Clovis II, désirant de voir la Terre-Sainte, s'en alla laissant le gouvernement de ses États aux mains de la reine Bathilde, son épouse, canonisée depuis. Or sainte Bathilde était Saxonne, par conséquent étrangère, et comme telle, déplaisant fort à la nation franke et aux grands de l'État qui auraient trouvé beaucoup mieux que le roi Clovis laissât le gouvernement à ses deux fils, aidés, bien entendu, de leurs conseils. C'est pourquoi ils poussèrent ces deux jeunes princes à la révolte. Le roi Clovis, averti à temps, revint en toute hâte dans son royaume, battit les rebelles, « *lesquels furent condamnés à divers genres de mort, selon le démérite d'un chacun.* » Restaient les deux fils à punir : le conseil des seigneurs, que le roi avait assemblé pour prononcer sur le sort des coupables, s'étant déclaré incompétent dans une aussi grave affaire, le roi les mit à la discrétion de leur mère. « Alors, dit la chronique, « la reine Bathilde inspirée de l'esprit de Dieu qui ne pou- « vait laisser un tel excès impuni, aimant mieux que ses en- « fans fussent châtiés en leur corps que d'être réservés aux « supplices éternels, par une sévérité pitoyable et pour sa- « tisfaire aucunement à la justice divine, les déclara inha- « biles de succéder à la couronne. Et d'autant que la force « et puissance corporelle qui leur avait servi pour s'élever « contre leur père consiste aux nerfs, ordonna qu'ils se- « raient coupés aux bras, et ainsi rendus impotens, les fit « mettre dans une petite nacelle ou bateau, avec vivres, « sur la rivière de Seine, sans gouvernail ou aviron, assistés « seulement d'un serviteur pour leur administrer leurs né- « cessités, remettant le tout à la providence et miséricorde « de Dieu, sous la conduite duquel ce bateau dévala tant sur « la rivière de Seine qu'il parvint en Normandie, et s'arrêta « au rivage d'un monastère appelé des anciens *Jumièges*, « commencé à fonder par le roi Dagobert, dont saint Phili- « bert, qui en était le premier abbé, en étant averti, les alla « trouver accompagné de ses religieux, sut qui ils étaient, « et la cause de tel événement, et admirant leur conte- « nance et maintien tout auguste, les reçut gracieusement « et les mena en son monastère où par ses prières recouvrè- « rent leur santé et furent instruits à la discipline monas- « tique. » Ainsi des fils de rois furent les premiers moines de Jumièges. Voici une autre légende non moins intéressante que celle que nous venons de rapporter, et qui nous donne une idée encore plus complète de la pieuse crédulité de cette première France si belliqueuse à la fois et si religieuse. « On rapporte de saint Aichædre, second abbé de ce mo- « nastère, qu'étant fort caduc et âgé, et ayant eu révélation « de sa fin, et craignant que ce grand nombre de religieux « qu'il connaissait être en grace, ne fît naufrage après son « décès, il fit sa prière à Notre-Seigneur d'y pourvoir. Et « la nuit ensuivant, il vit un ange se promenant dans la « salle ou dortoir où ils reposaient tous, qui en toucha de « sa verge quatre cents d'entr'eux, l'assurant que dans « quatre jours le ciel qui les enviait à la terre, les y enlève- « rait, et qu'il était l'ange gardien de cette maison, qu'il « la conserverait jusques à la fin. De quoi ce saint abbé les « ayant avertis, et eux s'étant préparés à cet heureux voyage « et pris en l'église tous sains et allègres le sacré viatique « du Saint-Sacrement, ils s'en allèrent tenir chapitre avec « leur saint prélat qui les fit seoir chacun d'eux au milieu de « deux autres des frères pour honorer et soulager leur tant « glorieux trépas. Ces sacrés confesseurs chantans les divins « cantiques avec leurs confrères commencèrent à prendre « le teint et la lueur d'une face angélique, et se tenant en « leurs sièges d'un maintien tout céleste sans y chanceler, « ni faire le moindre signe d'aucune douleur, passèrent « tous de cette vie en l'autre en un même jour, le premier « cent à l'heure de tierce, le second à sexte, le troisième à « nones, et le dernier cent à vêpres. » On doit penser après cela si l'abbaye de Jumièges devait être en grande vénération dans tout le pays de France. Depuis, les cadeaux des rois, qui n'étaient jamais mesquins dans ces temps où l'église n'avait qu'à se dire nécessiteuse pour être crue sur parole, et les dîmes levées sur les fidèles affluant de toutes parts dans ce saint lieu, le petit hermitage de saint Philibert alla toujours en s'étendant et gagnant du terrain, jusqu'à ce que Jumièges devint une des plus grosses abbayes de France.

Outre ses légendes dont nous venons de rapporter les principales et les plus en renom chez nos pieux ancêtres, Jumièges a aussi ses souvenirs purement historiques. Qui ne sait que le cœur d'Agnès Sorel, *la belle des belles*, avait été déposé dans une des chapelles de l'abbaye, et qu'aujourd'hui encore on montre l'humble pierre qui renferme ces restes de la plus noble et de la plus chaste amante de nos rois chevaliers? Elle n'a point échappé au vandalisme de 94 qui a remué toutes les royales poussières, mais qui n'a pas toujours trouvé, pour les jeter au vent, même les ossemens arides qu'il cherchait. On lit sur cette pierre cette touchante épitaphe latine d'un vieux poète du temps :

« *Hic jacet in tumbâ mitis simplexque columba.* »

« Ici repose dans la tombe
« Une douce et simple colombe. »

Le roi Charles VII, quand il n'était plus que l'amant d'Agnès et le *roi de Bourges*, trouva un asile à Jumièges : et si le joli *manoir* d'Agnès est encore là pour nous rappeler que le roi de France ne passait pas tous ses jours d'exil à entendre vêpres et matines dans l'église de Jumièges, les magnifiques restes de la *salle des Gardes*, attenante à l'abbaye, nous font revenir par la pensée à ces temps si poétiques, où le roi de France, premier chevalier de son royaume, si échancré qu'il fût d'ailleurs, tenait ses conseils de guerre dans un lieu consacré à la solitude et à la prière.

Dans les belles ruines qui nous restent de l'abbaye, on retrouve encore les restes de trois églises bâties à différentes époques, et au fur et à mesure que l'accroissement de la sainte famille des solitaires nécessitait de nouvelles constructions. Le dessin que nous donnons ici représente l'entrée de l'église, dite de Saint-Pierre, la première qui fut bâtie à Jumièges, et par conséquent la plus ancienne des trois. Il faut avouer qu'en jetant les yeux sur ces murailles sans voûte, sans point d'appui à leur partie supérieure et plutôt suspendues dans les airs comme par un fil invisible qu'assises sur le sol, on s'explique difficilement comment elles sont encore là : on se demande pourquoi le premier vent un peu violent venu de la mer n'a pas déjà emporté depuis long-temps ces frêles arceaux sous lesquels le paysan de la Normandie marche avec autant de sécurité que s'il passait sous la porte de sa grange. Mais si l'on vient à mettre le doigt sur les membres

disloqués de ces grands corps, on s'aperçoit bien vite que toute cette fragilité n'est qu'apparente et qu'il en est un peu de ces vieux monumens comme des vieux chênes : la vie n'est déjà plus dans les branches, qu'elle est encore dans les racines. Nos pieux aïeux n'élevaient si haut la tête des grandes cathédrales que parce qu'ils les étayaient solidement du pied, et leur donnaient des fondemens éternels comme le sol.

Du reste on doit bien penser que cette vieille église, qui nous reporte jusqu'aux premiers pirates danois, n'a pas duré jusqu'à nos jours sans être réparée assez fréquemment, et même changée dans le style de son architecture. Les pirates normands descendant la Seine pour arriver jusqu'à Paris ravageaient tout ce qui se trouvait sur les deux rives : l'abbaye de Jumièges était une trop belle et trop facile proie pour n'avoir pas la visite de ces païens du Nord, toutes les fois que la grasse contrée de Normandie était envahie par eux.

Il fallait relever des ruines : et c'est une chose merveilleuse à cette époque que cette persévérance de ces saints hommes et cette confiance en Dieu qui les faisait rester aux mêmes lieux, quand on fuyait partout autour d'eux, prier et bâtir encore, quoique leurs prières ne protégeassent pas plus leurs beaux ouvrages de maçonnerie que les toits de chaume des derniers serfs gaulois.

On conçoit que ces reconstructions fréquemment renouvelées nécessitant l'emploi de nouveaux matériaux, la pierre rare dans les pays de plaines et de marais, finissait par manquer totalement. Alors que faisaient les pieux et persévérans cénobites? Chose étonnante! ils remplaçaient la pierre par de larges couches d'ossemens humains tirés des cimetières de la communauté : et aujourd'hui encore, une partie des entablemens et des voûtes que le temps et es révolutions ont mis à découvert, laisse apercevoir ces débris si curieux et si attristans pour l'œil du spectateur. Souvent on les voit blanchir à l'angle émoussé d'une ogive qui s'écroule, et l'ame est frappée de terreur à l'aspect de ces grandes masses de pierre qui se désunissent comme au jour de la résurrection, pour rendre à la nature les débris humains qu'elles ont si long-temps conservés. Les cénobites ne croyaient pas profaner les sépultures des anciens morts, en faisant de leurs os de la pierre et du ciment. Peut-être même avaient-ils l'idée à la fois ingénieuse et triste de placer dans la maison même du Dieu des vivans cette poussière des morts qu'il doit réunir un jour, comme dit l'Ecriture, en soufflant dessus. L'abbaye gagnait cela du moins à toutes ces dévastations, qu'étant fort souvent réparée, et même reconstruite entièrement dans quelques-unes de ses parties, elle allait toujours en se rajeunissant et s'affermissant sur sa base, et c'est ce qui nous explique l'étonnante durée de ses belles ruines, malgré l'ancienneté des premières constructions. De plus son architecture se modifiant sans cesse était toujours en progrès; et, c'est ce qui nous explique encore la grace et la perfection infinie de tous ces détails, dont il faut faire honneur à une époque évidemment postérieure à la première enfance de l'art gothique.

ESSAIS FAITS PAR L'HOMME
DU VOL A TIRE D'AILES.



L'homme a bravé la fureur des vents et a franchi les mers pour lier entre eux les continens et les îles que la main de la nature avait séparés; il a forcé le feu à devenir un moteur utile et puissant; il a su forcer la vapeur même à lui rendre les services immenses. Après avoir épuisé le possible, il a tenté l'impossible; et, fort souvent, les résultats qu'il a obtenus ont dépassé ses espérances. Par exemple, il n'est pas jusqu'à l'oiseau qui ne lui ait inspiré l'idée d'imiter son vol léger et rapide. De nombreuses, de bizarres tentatives ont été faites; il est bon de les faire connaître.

Sans parler de la fable de Dédale et d'Icare, qui semble cependant déceler un fait de la plus haute antiquité et une première expérience du vol à tire d'ailes, ni du scythe Abaris qui, au rapport de l'historien Diodore de Sicile, monta dans les airs porté sur une flèche d'or et soutenu par des ailes d'une construction toute particulière; sans nous arrêter aux entreprises aériennes des Capnobates, dont Strabon fait mention, lesquels emplissaient leurs ailes de fumée; ni à celles du célèbre géomètre grec, Archytas de Tarente, qui périt victime de sa témérité; enfin, sans rappeler ce moine anglais du XIIIe siècle, Roger Bacon, qui conçut l'idée d'une machine dans laquelle un individu, assis comme sur un siége, pourrait, au moyen d'ailerons attachés à ses bras et à ses jambes, se donner un mouvement progressif et monter, à l'instar de l'oiseau, dans les régions éthérées, tantôt en volant, tantôt en planant; nous passerons tout de suite au XVe siècle, parce que, à partir de cette époque mémorable, les travaux des physiciens en ce genre nous ont été conservés avec détails dans les livres imprimés vers le même temps. (En citant ces témoignages nous ne prétendons pas au reste garantir l'authenticité des faits.)

En l'an 1460, après de nombreux essais, tous fort heureux, J.-B. Dante, de Perugia en Toscane, surnommé le *nouveau Dédale*, s'éleva de la tour la plus haute de cette ville à 97 mètres et demi (300 pieds), plana quelques instans au-dessus des habitations, se dirigea à tire d'ailes vers le beau lac de Trasimène, distant de trois milles, qu'il traversa à plusieurs reprises au grand étonnement du peuple témoin d'un spectacle aussi nouveau; mais en revenant vers sa ville natale, le fer dont il se servait pour diriger l'aile gauche se rompit, Dante tomba sur la plate-forme d'une église, et dans sa chute il se cassa une cuisse. Quelque temps après, il reparut dans la chaire de mathématiques qu'il occupait avec succès à Venise; il racontait avec bonhomie son accident et enseignait à ses nombreux élèves les moyens de faire mieux. (Oldoni, *Athenæum Histor.*, p. 168 et 169; Ferniglioli, *Perugia illustrat.* tom. 2, p. 44.)

C'est à lui que l'on doit les études auxquelles se livrèrent à ce sujet les Italiens et les Allemands, ainsi que l'ardeur qu'ils montrèrent après lui, pour trouver la solution de ce grand problème.

Dans la *Panoplia physico-vulcania*, p. 52, de J.-E. Burgrav, nous lisons qu'un vieillard, musicien à Nuremberg, eut le talent, vers les dernières années du XVe siècle, de s'élancer dans le vague de l'air à l'aide de deux grandes ailes qu'il manœuvrait avec beaucoup de dextérité, et que l'Italien Buratini apporta sa découverte en France; mais qu'aucun physicien de l'époque ne voulut tenter l'expérience.

Au XVIe siècle, Bolori, horloger italien établi à Troyes, après de longues tentatives, parvint à se fabriquer des ailes composées de ressorts combinés avec beaucoup d'art et après une étude attentive du vol des oiseaux; il s'élança du haut d'une des tours de la gothique cathédrale de cette ville; il se balança long-temps dans les airs, traversa trois fois les divers bras de la Seine; mais, tout à coup, un vent d'est assez violent vint contrarier sa marche, l'obliger à des efforts inouïs, et déterminer une chute précipitée qui coûta la vie à l'intrépide *homme-oiseau*, comme on l'appelait populairement. (Grosley, *Hist. de Troyes.*)

Cet événement déplorable n'arrêta point le génie aventureux de ces nouveaux Dédales. Divers autres essais furent faits successivement; mais par une espèce de fatalité tous ceux qui les tentèrent périrent misérablement.

On désespérait de voir se réaliser encore de nouveaux voyages aériens, quand, au milieu du XVIIe siècle, Beinier, serrurier à Sablé, aujourd'hui département de la Sarthe, mit en vente des machines pour voler à tire d'ailes, sem-

blables à celle qui lui servit à s'élever à plus de trente-deux mètres et demi (100 pieds), et à redescendre sans accident.

En 1660, deux Anglais, Cook, et Olivier, de Malmesbury, montèrent assez haut et se soutinrent quelque temps en l'air en s'aidant des ailes qu'ils portaient aux bras et aux jambes. Un moine espagnol, Elmero de Malameria, voulut imiter leur exemple; mais il paya de sa vie une entreprise dont il paraissait cependant avoir bien calculé tous les dangers.

Don Francisco Guzman, de Lisbonne, s'éleva, vers l'an 1745, porté sur une espèce d'aigle dont il faisait mouvoir les ailes; on prétend qu'il traversa le Tage et qu'il aurait pu pousser plus loin ses expériences sans l'Inquisition qui le menaça de ses tortures. Elle le désignait publiquement comme ayant des rapports avec les génies infernaux; aussi son frère, quoique secrétaire-d'état et favori de Jean V, craignant pour ses jours, lui conseilla de prendre prudemment la fuite; ce fut même ce souverain si faible qui lui fournit les moyens de quitter le Portugal.

En l'année 1772, l'abbé Desforges, d'Étampes, obtint aussi peu de succès de sa gondole surmontée d'un vaste parasol, en guise de parachute, que des ailes qu'il avait construites en les rapprochant plus de la forme de celles des insectes que de celles des oiseaux.

Un an après, de Bacqueville s'élança du toit de sa maison, située à Paris quai Malaquais, au coin de la rue des Saints-Pères; il plana quelques instans au-dessus de la rivière, et par suite d'une imprudence qui lui coûta cher, il tomba sur un bateau et se blessa grièvement. Un jésuite de Padoue et un théatin de Paris ne furent pas plus heureux que lui. (Rozier, *Journal de Physique*, année 1773.)

Il s'écoula vingt-quatre ans entre ces dernières tentatives et celle que fit à Paris en 1797, le jeune Calais. Les épaules garnies de deux ailes qu'il faisait mouvoir par l'action des bras et des pieds et d'une queue ouverte en éventail il monta sur une haute colonne dressée au milieu du jardin Marbeuf; l'ascension fut de courte durée, et la chute qui la suivit fut rapide et cruelle. Malgré cet affreux mécompte, Calais eut la présence d'esprit d'ordonner que l'on rendît à chacun l'argent reçu, et dès qu'il fut guéri, il se sépara de tous ceux qui l'aimaient, fit voile vers l'Amérique, où la fortune le vengea bientôt en lui assurant une position sociale très brillante.

En 1808, un habile horloger de Vienne, en Autriche, Jacques Degen, effectua, dit-on, publiquement, plusieurs ascensions dans toutes les directions, d'abord à dix-sept mètres et demi (54 pieds), puis au double et au triple de cette hauteur. (*Morgenblatt*, 1808, 1809, 1810 et 1811.)

Placé au centre de ses ailes, qui présentaient sept mètres et un tiers (22 pieds) d'envergure, sur vingt-huit décimètres (8 pieds et demi) dans leur plus grande largeur, l'intrépide et adroit mécanicien montait et s'abaissait à volonté; et il pouvait, à ce qu'on prétend, quand il n'était pas contrarié par les vents, faire quatorze lieues à l'heure. Chaque mouvement qu'il imprimait déplaçait plus de quarante-deux mètres (130 pieds) carrés d'air atmosphérique et la force de chacun de ses battemens égalait un poids de soixante-dix huit kilogrammes ou 156 livres.

Degen est monté le 10 juin 1812, des jardins de Tivoli à Paris, à la hauteur de cinquante-huit mètres et demi (180 pieds) au-dessus des plus grands édifices; il a plané sur toute la capitale, et est allé descendre sans accident, Chatenay, près de Sceaux, à trois lieues et demie de son point de départ; mais il faut dire qu'un petit ballon aérostatique faisait partie de l'appareil de Degen, et il est probable que sans son aide cet aéronaute n'aurait pu se soutenir dans les airs.

Le vol à tire d'ailes suppose dans l'homme une force de beaucoup supérieure à celle qui est nécessaire pour porter le poids de son corps. L'homme est-il capable de soutenir un pareil travail pendant long-temps?

VUE DU CHATEAU D'HEIDELBERG.



Heidelberg, ville d'Allemagne, ancienne capitale du Bas-Palatinat, est située au pied d'une montagne, sur les bords du Necker. Cette ville fut fondée vers le XIVe siècle. En 1225, elle n'était encore qu'un bourg: le comte palatin Robert, l'agrandit en 1392, et dès lors son importance ne fit que s'accroître

Heidelberg renferme une célèbre université, que l'on s'accorde à regarder comme la plus ancienne et une des meilleures de l'Allemagne, bien qu'elle soit peu nombreuse. Sa magnifique bibliothèque fait l'admiration du monde savant : on y voit la riche collection de manuscrits et d'imprimés, connus sous le nom de *Bibliotheca Palatina*, qui fut enlevée par l'électeur Robert Maximilien de Bavière, pendant la guerre de trente ans, et transportée au Vatican. Sous Napoléon, elle enrichit la bibliothèque impériale, à Paris ; mais elle fut rendue en 1815 par l'intercession du roi de Prusse, et elle retourna à Heidelberg.

Les ruines, représentées dans la gravure qui précède cet article, sont celles du fameux château de Heidelberg qui servit pendant long-temps de résidence aux électeurs de Bade. La partie la plus ancienne du château passe pour avoir été bâtie dès le XIVe siècle, par l'électeur Otto-Henry; mais la plupart des restes que l'on voit aujourd'hui proviennent d'un palais plus récent construit au commencement du XVIIe siècle par l'électeur Frédérick IV. Ce célèbre monument est situé sur le bord escarpé d'un roc suspendu sur la ville, à l'entrée de la vallée du Necker. Cette vaste étendue de ruine, dont les souterrains descendent jusque sous la grande place de la ville, et au milieu desquelles s'élève maintenant une chétive auberge ; cette somptueuse *salle des chevaliers*, ces colonnes de granit qui portent l'empreinte de plusieurs styles variés d'architecture, ces statues mutilées des anciens électeurs et comtes palatins, et au milieu de tout cela ce silence de mort; ces souvenirs de puissance et de gloire; ces vicissitudes de la fortune, tout se réunit pour intéresser et attendrir le voyageur qui contemple ces nobles débris.

Derrière le château s'élève la majestueuse montagne appelée le Geisberg : ses flancs et son sommet sont couverts de châtaigniers, de hêtres et de sapins. Autour du château s'étendent de vastes jardins, coupés d'allées tortueuses, embellis par une multitude d'arbrisseaux les plus rares et de fleurs odoriférantes. La partie orientale de ces jardins, qui dominent la rivière, est supportée par une suite d'arcades en pierres ouvragées, qui, vues des bords du Necker, produisent l'effet le plus pittoresque. L'épaisse forêt qui couvre la montagne vient se joindre aux pépinières et aux plantations des jardins ainsi qu'aux ruines du château, parmi lesquelles on voit paître toutes sortes d'animaux sauvages.

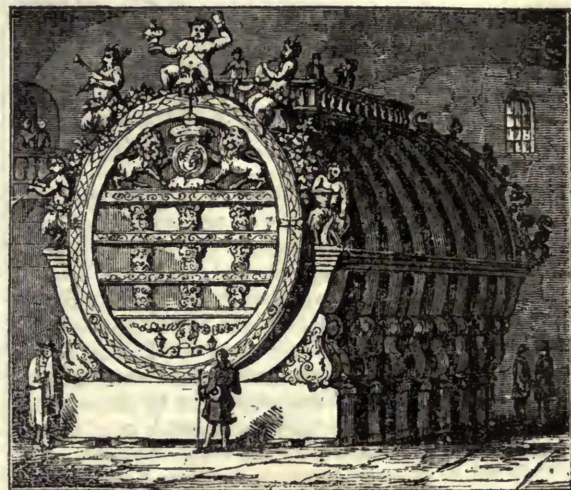
Il existait autrefois un château plus ancien et plus élevé sur le roc; après la construction du dernier édifice il fut abandonné, et l'une de ses tours fut convertie en un magasin à poudre. Le 7 avril 1537, un orage terrible fondit sur les montagnes, la ville et le château. Le tonnerre tomba sur cette tour; à l'instant, la terre trembla, le roc fut ébranlé, les murs du vieux château s'écroulèrent avec fracas, les pierres et les poutres furent précipitées dans la ville; les portes, les fenêtres sortirent de leurs gonds, des maisons furent renversées et leurs habitans ensevelis sous des monceaux de décombres. Une foule de victimes périrent dans cette affreuse catastrophe.

Le château actuel souffrit cruellement de cet orage, et les masses de pierres qui s'écroulèrent de la tour. On rapporte que l'électeur Louis V avait à peine quitté son cabinet de travail, qu'il s'abîma sous les ruines. Quelque temps après, on répara les dévastations du château; mais en 1622, il fut ravagé par les Espagnols. Enfin, sous le règne de Louis XIV, il fut bombardé deux fois par les Français, commandés par Turenne et Mélac; à cette occasion un *Te deum* fut chanté à Paris, et on frappa une médaille portant cette inscription ambitieuse : « *Rex dixit et factum est.* »

Cet édifice, tant de fois ruiné, ayant été reconstruit avec plus de magnificence qu'auparavant, devint encore une fois le palais de l'électeur ; mais en 1764, il fut de nouveau incendié par la foudre, et depuis ce temps il a été complètement abandonné.

On voit encore, dans le château de Heidelberg, un immense tonneau, pouvant contenir 528 barriques. Lors de la prospérité du château, ce foudre colossal était, dit-on, sans cesse rempli du meilleur vin du Rhin. Nous donnons le dessin de ce monument, remarquable surtout par son antiquité et par les ornemens dont il est chargé.

Ce foudre énorme, quelque gigantesques que soient ses dimensions, ne peut néanmoins soutenir la comparaison avec ceux qui existent aujourd'hui à Londres dans la grande



(Le Foudre de Heidelberg.)

brasserie de Barclay, Perkins et Ce. « Me trouvant dans cette brasserie (écrivait naguère un savant français), à un étage où étaient rangés, dans une série de bâtimens, 99 foudres dont quelques-uns ont une capacité de 500,000 à 600,000 bouteilles, je me rappelai le fameux foudre de Heidelberg, que j'avais vu quelques années auparavant : c'est le seul objet qui se soit passablement conservé du délicieux château des comtes palatins, et il reçoit fidèlement la visite de tous les voyageurs qui viennent admirer cette ruine, la plus belle peut-être de toutes les ruines féodales. Quelle différence aujourd'hui entre le vieux château de Heidelberg avec son tonneau, et la gigantesque fabrique du brasseur anglais avec son bataillon de foudres! »

« Le vieux château s'écroule; les magnifiques sculptures gothiques se dégradent de plus en plus; vainement un dessinateur français, qui, avec un zèle digne des plus grands éloges, s'est constitué depuis un temps indéfini le gardien et le *cicerone* de ce beau monument, sollicite du gouvernement badois, à qui le château appartient, quelques mesures conservatrices. Chaque année il y a de nouveaux désastres par le dégel au printemps, par les orages en automne; et un jour le vieux château sera une masse informe, dont on vendra peut-être les pierres de taille à l'encan, et dont il ne restera plus que les dessins heureusement nombreux de M. Charles de Graimbert. La salle des chevaliers est sans plafond; les voûtes qui supportent la superbe terrasse, d'où la vue s'étend au loin sur le cours du Necker et sur les jolies collines qui le bordent, ces voûtes ébranlées par les barils de poudre de Louvois s'affaisseront quelque jour. Nul, pas même M. Charles de Graimbert, ne songe à relever la tour fendue, du milieu des broussailles où elle gît. Pendant ce temps, la fabrique du brasseur s'agrandit tantôt d'un bâtiment de plus, tantôt d'une nouvelle machine à vapeur, Et, s'il arrive quelque dégât, comme l'incendie qui dernièrement en dévora une aile, le mal est réparé aussitôt : à la place de l'édifice brûlé un autre s'est élevé plus splendide, où le fer employé largement empêchera désormais les ravages du feu. »

« Les statues des électeurs palatins sont renversées dans leurs niches; nul des fils de leurs vassaux ne prend la peine d'aller les remettre d'aplomb. Dans les écuries du brasseur, rivales de celles de Chantilly, 150 chevaux, véri-

tables montures de Goliath, sont l'objet de soins aussi délicats peut-être que ceux qui entourèrent l'existence des premiers électeurs et de leurs preux. Le vieux tonneau est vide depuis plus d'un siècle et demi; les curieux peuvent y descendre et en mesurer les flancs. Une seule fois, M. Charles de Graimbert en a vu le vin jaillir; c'était en 1815, pour l'empereur Alexandre et ses alliés, les souverains d'Autriche et de Prusse; mais ce n'était qu'une fraude pieuse : le vieux tonneau n'était pas plein; le vin qui coulait venait d'un baril honteux qu'on y avait glissé la nuit précédente. Les 99 tonneaux de Barclay, Perkins et Ce, sont toujours pleins de bierre qui fermente lentement; la bierre qu'ils versent chaque jour, et qui se répand dans toute l'Angleterre et jusqu'aux Indes-Orientales, suffirait à combler le tonneau du prince Casimir (259,000 litres). »

« Le secret de tous ces contrastes, c'est que le gros tonneau féodal ne se remplissait que du produit des droits seigneuriaux, tandis que les tonneaux de la brasserie se remplissent par le libre concours de trois cents hommes qui sont assurés de recueillir chaque jour le fruit de leur travail.»

Si nous avons rapporté tout au long ce curieux parallèle, c'est qu'au milieu de ces observations si délicates, de ces réflexions si justes, domine une pensée commune à tous les hommes et qui trouve de l'écho dans tous les cœurs. Nous aimons tous en effet à comparer notre sort à celui de nos devanciers; les temps modernes aux temps anciens; notre siècle de liberté et de civilisation aux siècles d'esclavage et de barbarie. Cette comparaison tourne toujours à l'avantage du présent : nous suivons avec bonheur les progrès de l'esprit humain; nous puisons, non dans de vaines théories, mais dans la connaissance positive des faits, la preuve irréfragable de notre perfectibilité, et sans regret pour le passé, contens du présent, nous regardons l'avenir à travers le prisme de l'espérance qui l'embellit des plus séduisantes couleurs.

ÉTATS D'ALGER.



armi les quatre contrées vulgairement appelées contrées *barbaresques*, et qui composent la *Barbarie*, on distingue principalement l'état d'Alger. Cet état a pour limites, à l'est, les états de Tunis et de Tripoli, à l'ouest, l'empire de Maroc; au nord, il est baigné par les flots de la Méditerranée, et ses bornes, au sud, se perdent dans l'immensité du désert.

L'état d'Alger présente tout d'abord une singularité frappante : les montagnes de l'Atlas le coupent en deux parties aussi diverses d'aspect que de nature : la première, située au nord, est riche, fertile, ombragée par de hautes forêts : la seconde, au contraire, située au midi, attriste le regard par l'absence de toute végétation; ce n'est guère qu'une immense mer de sable avec ses golfes, ses bancs et ses îles : là, point de routes tracées; les tertres de sable destinés à marquer les chemins, sont fréquemment balayés par de violents tourbillons de vent; point d'auberges; çà et là seulement de petits réservoirs d'eau pour étancher la soif brûlante du voyageur : aussi ne s'y engage-t-on guère qu'en caravane, et montés sur de rapides dromadaires, auxquels les habitans du pays donnent le nom de *heiries*.

Dans la partie septentrionale du pays le climat est doux et salubre; les saisons s'y succèdent avec la plus grande régularité; mais on ne peut en dire autant de la partie méridionale. Ces différences de climat et de température proviennent du plus ou moins d'élévation du terrain audessus du niveau de la mer, et surtout du plus ou moins de violence des *vents du sud*, qui soufflent sans obstacle au midi, tandis qu'au nord ils sont arrêtés par une barrière de montagnes. Le plus terrible de ces vents du désert, et le seul que l'Atlas ne puisse arrêter, c'est le Simoun; ses soudaines et brûlantes bouffées étouffent subitement le malheureux qui n'a pas eu le temps de se mettre à l'abri de son souffle meurtrier.

L'état d'Alger est très riche en mines; les montagnes de l'Atlas sont calcaires; on y trouve des jaspes, des marbres magnifiques, des mines de plomb et de cuivre, de l'antimoine, de l'argent, et même, dit-on, des mines d'or : le sel et le nitre abondent de toutes parts : enfin, on y a remarqué un grand nombre de sources d'eaux minérales et thermales.

Presque tous les animaux domestiques de l'Europe se retrouvent dans ce pays : les chevaux connus sous le nom de chevaux *barbes* y sont souples, agiles, infatigables. C'est de ces chevaux barbes que descendent les beaux chevaux de course qu'on admire en Angleterre. Les chameaux algériens sont supérieurs à ceux de l'Asie; mais les animaux les plus utiles dans ces contrées brûlantes, ce sont les dromadaires connus sous le nom de heiries. Les heiries, plus élégans dans leurs formes que les dromadaires ordinaires, traversent avec une prodigieuse rapidité les plus grandes distances. Monté sur ces animaux, on parcourt en cinq jours une route pour laquelle trente-cinq jours auraient suffi à peine à une caravane. Le cavalier qui monte le heirie est obligé de s'y faire attacher et de se couvrir la tête pour échapper à la chaleur dévorante de l'atmosphère de ces contrées. Parmi les animaux sauvages qui habitent, soit les flancs, soit le pied des montagnes, ou qui ravagent la lisière du désert, on remarque surtout le lion. Nulle part ce roi des animaux n'est plus beau qu'en Barbarie : c'est là qu'autrefois les Romains allaient chercher par centaines les lions qui mouraient aux jours des fêtes solennelles, dans les combats du cirque, pour amuser l'oisiveté sanguinaire de ces maîtres de l'univers.

Les Maures apprivoisent facilement ces animaux terribles; on en rencontre souvent dans Alger et dans les villes environnantes, où on les laisse circuler librement dans les rues. Loin de s'enfuir épouvantés à leur approche, les crédules Musulmans éprouvent en leur présence une émotion religieuse; ils se persuadent qu'il n'est donné qu'à une puissance surhumaine de dompter ces redoutables animaux; ils croient que l'ame d'un de leurs saints a passé dans le corps des lions apprivoisés. On voit aussi dans ce pays un grand nombre de panthères, de sangliers, de porcs-épics, de gazelles, et surtout de chacals, qui s'assemblent presque toujours par troupes nombreuses autour des dowars des Arabes nomades. Quant aux oiseaux, voici ceux qu'on y trouve en plus grand nombre : l'étourneau, la caille, le pigeon, la canne dont la tête blanche forme un contraste pittoresque avec son bec rouge, et le noir éclatant de tout le reste de son corps; la poule qui n'a point de crête dans ces contrées; la cigogne, pour laquelle les Arabes et les Maures ont un respect religieux; enfin, les autruches, si remarquables par la beauté de leur plumage, et que les Arabes chassent dans le désert.

L'état d'Alger paraît principalement appelé à une haute prospérité agricole; les céréales y mûrissent avec une merveilleuse rapidité; les chênes, les cyprès, les melons, les citrouilles y parviennent à des dimensions gigantesques : ce sol fertile ne se refuse à aucune production.

La totalité du territoire peut se diviser en quatre provinces principales : la province de Titterié ou Alger, la province de Constantine, celle d'Oran, et enfin celle de Zaab, qui renferme le pays des Berbers.

Nul pays dans le monde n'offre plus l'aspect d'une population sans unité; on peut y distinguer dix races différentes, 1° les Turcs ou Osmanlis, qui n'y sont plus qu'en petit nombre; 2° les Koulouglis ou Kolouglis, provenus du mariage des Turcs avec des Algériennes; 3° les Maures; 4° les Arabes qui se divisent en *Arabes* cultivateurs et en *Arabes* nomades, et qui se subdivisent à l'infini; 5° les

Berbers; 6° les Biscares, que plusieurs écrivains distinguent des Berbers; 7° les Juifs; 8° les Nègres; 9° les Européens; 10° les descendans des anciens Vandales (bien qu'on ait quelques doutes sur l'existence de cette dernière race).

Dans toute cette population si variée, les Biscares et les Berbers ont seuls le droit de se dire indigènes. Ces deux peuples, qu'on croit n'avoir formé jadis qu'une même nation, et dont on porte la population totale à 200,000 ames environ, se distinguent par une taille haute et svelte, un teint rouge ou noirâtre et une physionomie sauvage : ils sont braves, actifs, adroits, mais pauvres et féroces. La culture des terres, le soin de leurs troupeaux, la guerre et le pillage, voilà leurs seules occupations. Ils se battent sans cesse les uns contre les autres. Les Maures, dont le nombre s'élève à plus de 800,000, sont généralement hypocrites, prodigues de sermens, mais avec force restrictions mentales. Il est triste de penser que ce peuple, autrefois si florissant et si éclairé, qui avait aussi ses philosophes et ses savans, soit aujourd'hui si complètement déchu de sa grandeur passée. Quant aux Kolouglis, ils tiennent des Turcs leur morgue et leur fierté, des Maures l'hypocrisie et la paresse; ils sont au nombre de 100,000. Les Arabes, qui forment dans l'état d'Alger une population de près de 400,000 habitans, ne manquent ni d'activité ni de franchise, mais leurs habitudes nomades étouffent ces bonnes qualités; avides de pillage, ils regardent comme leur propriété tout ce qui passe par le désert. Nous ne dirons rien des Nègres, des Turcs et des Juifs, qui sont là ce qu'ils sont partout ailleurs. D'après un calcul approximatif, tous ces peuples réunis ne forment guère qu'une population de 1,700,000 habitans.

Les Arabes et les Berbers forment comme un état à part dans l'état d'Alger; ce sont des peuplades indisciplinées, qui n'ont presque pas de relations avec les habitans des villes. Les Turcs et les Kolouglis, les Juifs et les Maures se méprisent et se détestent mutuellement. L'occupation d'Alger par nos troupes victorieuses n'a pu entièrement déraciner les préjugés nationaux et les vieilles antipathies qui divisent toutes ces populations vivant pêle-mêle sur le même territoire.

Le christianisme, le judaïsme et le fétichisme comptent des sectateurs dans ces contrées, mais le mahométisme y domine : le fétichisme ne compte guère de vrais croyans que parmi les Nègres et quelques peuplades berbères; le mahométisme est la religion commune des Turcs, des Maures, des Kolouglis, des Arabes de toutes les tribus et de presque tous les Berbers et les Biscares.

L'instruction, même élémentaire, est très peu répandue à Alger. Lorsqu'un enfant sait lire, il y est l'objet de l'admiration générale. Quand il sait écrire, il passe pour un prodige. On écrit avec un roseau sur un parchemin poli à la pierre ponce, et soigneusement frotté d'un enduit onctueux. Outre le français et l'anglais et quelques idiômes de l'intérieur de l'Afrique, qu'on entend dans la bouche des Nègres esclaves, on parle dans la contrée algérienne cinq langues au moins, le *Turc*, l'*Arabe*, le *Maure*, le *Berber* et la *langue franque* ou le *petit Mauresque*.

Les produits les plus remarquables des fabriques de ce pays sont l'essence de rose, les *niram* ou tapis qui égalent en beauté les tapis de Turquie, et généralement la laine et la soie, admirables surtout pour la merveilleuse propriété qu'elles ont de s'empreindre de toutes les couleurs. Les maroquins et les bonnets de laine sont deux des principaux objets sur lesquels s'exerce avec succès l'industrie indigène. Ces bonnets de laine rouge sont devenus aujourd'hui la coiffure de la plupart de nos matelots, et depuis quelque temps un grand nombre de manufactures françaises exploitent cette branche d'industrie empruntée à l'état d'Alger. A Paris, plusieurs de ces fabriques emploient un très grand nombre d'ouvriers, et l'on y fait usage de machines à vapeurs. Beaucoup d'entre elles ont su atteindre, à force de soins et d'expériences répétées, cette richesse et cette solidité de couleur, qui distinguent les bonnets de laine sortis des manufactures africaines. L'intérieur du territoire renferme des fabriques de faïence et de quincaillerie d'où sortent des produits assez beaux; enfin les corbeilles tressées avec des feuilles de palmier, et les nattes faites par les Arabes avec les beaux joncs de ce pays, sont regardées partout comme des objets de luxe, et ornent les appartemens des maisons les plus riches.

Dans un prochain numéro nous entretiendrons plus spécialement nos lecteurs d'une des races particulières qui peuplent ce territoire, celle des Arabes nomades ou Bédouins.

LOPE DE VEGA ET SES OUVRAGES.

Deux hommes, qui parurent simultanément à la fin du XVI[e] siècle, l'un en Angleterre, l'autre en Espagne, ont été les créateurs du théâtre moderne : Shakspeare et Lope de Vega. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que la France connaît le premier, et c'est son nom qu'invoquent, dans leurs essais, les jeunes rénovateurs du drame. Le second avait été, par l'influence qu'exerça le théâtre espagnol sur le théâtre de notre pays, le maître de Corneille et de Molière. C'est un mérite assez grand sans doute pour que son nom ne soit point oublié. Mais, sans vouloir établir de parallèle entre Lope de Vega et son illustre rival, on peut affirmer avec confiance qu'il a vaincu, non seulement Shakspeare, mais tous les écrivains anciens et modernes, par la prodigieuse fécondité de son esprit, et l'immense quantité des ouvrages sortis de sa plume.

Lope de Vega, né en 1562, montra, dès la première enfance, un goût très vif pour les lettres et surtout pour la scène. A l'âge de onze ans, il composait déjà de petites pièces. Les événemens dont sa jeunesse aventureuse fut agitée, ses malheurs, ses voyages, le détournèrent d'abord de ce premier penchant; mais de retour enfin dans son pays natal, il s'y abandonna sans réserve, et fit succéder sans interruption, jusqu'à sa mort, cette foule incroyable d'ouvrages de tous genres qu'à lui seul, entre tous les hommes, il a été donné de produire. Dans la préface d'un livre imprimé en 1604, lorsqu'il avait quarante-deux ans, il porte à plus de vingt-trois mille feuilles le nombre de vers qu'il avait déjà écrits pour le théâtre. En 1618, il assure que le nombre des comédies qu'il a composées s'élève à huit cents, en 1620 à neuf cents. « J'ai eu assez de vie, dit-il en 1629, lorsqu'il publiait la vingtième partie de ses œuvres dramatiques, pour en écrire dix-sept cents. » Enfin, en 1635, année de sa mort, il avait achevé les *dix-huit cents comédies* que lui attribuent son ami Perez de Montalban et le savant Nicolas Antonio. Ses pièces sont en trois *journées* et en vers. Toutes furent représentées; la moitié au moins imprimées. Dans ce nombre, il en est plus de cent dont chacune ne lui coûta qu'un jour de travail, et, comme il le dit lui-même, « en vingt-quatre heures passa des muses au théâtre. »

Pour compléter la liste immense des œuvres de Lope de Vega, il faut ajouter à ces dix-huit cents comédies profanes environ quatre cents drames religieux, appelés *Autos sacramentales*, un grand nombre d'intermèdes, petites pièces bouffonnes qui se jouaient dans les entr'actes, des poèmes épiques, didactiques et burlesques, tels que la *Jerusalem conquistada*, la *Gatomaquia*, etc.; des épîtres, des satires, des dissertations, des pièces fugitives, une foule innombrable de sonnets. On a fait sur Lope cet effrayant calcul que, pendant les soixante-treize ans qu'il a vécu, c'est-à-dire depuis l'heure de sa naissance jusqu'à celle de sa mort, et bien que sa jeunesse eût été perdue pour les lettres, il a dû écrire chaque jour huit pages entières, presque toutes de poésie. Le nombre total de ses écrits est évalué à 133,000 pages, et à 21,000,000 de vers. On a également calculé qu'à

500 réaux pièce (130 francs), ses comédies lui ont rapporté 80,000 ducats et ses *Autos* 16,000; fortune immense pour ce temps-là. Assurément l'histoire littéraire n'offre rien qui approche de cette fécondité vraiment fabuleuse; et quand même aucun autre mérite ne s'attacherait au nom de Lope de Vega, il devrait vivre toutefois dans la mémoire des hommes comme un de ces prodiges que la nature ne nous montre pas une seconde fois.

TOURS DE FORCE CHINOIS.



Les tours de force de toute espèce sont de la plus haute antiquité. Partout où il y a eu de la civilisation, des grandes villes, et par conséquent des curieux, ou, pour nous servir de notre bonne expression parisienne, de création toute française, des *badauds* à amuser gratis sur les places publiques, vous trouvez cette espèce d'hommes d'une organisation musculaire toute particulière, qui se sont réservé l'assez triste lot, dans nos sociétés encombrées, de jouer leur vie cinq ou six fois le jour pour manger du pain. Vous trouvez dans le vieil Homère, chez lequel on trouve tout, des danseurs de corde, que sais-je? des escamoteurs. Les places publiques d'Athènes et de Rome avaient, comme les nôtres, de ces petits spectacles en permanence, pour lesquels ces pauvres histrions des rues vous demandent, non point de l'argent, mais une heure, une demi-heure de votre temps. Le poète Claudien, qui avait vu ceux de Rome et de Constantinople, nous a décrit précisément, dans de fort jolis vers, l'un des plus difficiles et des plus périlleux de ces tours de force, la pyramide, dont nous donnons ici la figure. Chez les modernes, on a fait de ces amusemens forains un art presque sérieux. En Angleterre, par exemple, le fameux Belzoni avait mis ce spectacle en vogue dans presque tous les comtés, avant qu'il devînt, par la suite, un des explicateurs les plus distingués des antiquités égyptiennes. L'Italie, qui fait ses délices de ces spectacles en plein air, et qui passe, non sans quelque raison, pour la grande pépinière des artistes forains, ne doit pas pourtant revendiquer pour elle seule la palme du tour de force. La Chine aussi, comme on le voit, peut mettre ses artistes sur la même ligne que les siens, du moins pour ce qui est de la pyramide. Celle que nous donnons ici fut représentée sur un théâtre de Pékin, et enleva, nous dit-on, tous les suffrages des spectateurs chinois et étrangers. De l'aveu même des plus anciens habitués de ces spectacles, on n'était pas encore arrivé à cette perfection. Le fait est qu'il fallut une incroyable dextérité pour élever l'une sur l'autre ces piles d'hommes, qui nous font assez ici l'effet de ces tours, châteaux-forts, ponts, et autres bâtimens de cette sorte construits en dominos par les petits enfans, frêles édifices que nos petits architectes ont tant de bonheur à rafler d'un seul souffle. Voici comment s'éleva la pyramide en question. Quatre hommes vigoureux se placèrent les uns à côté des autres, se serrant toutefois de manière à faire une base solide à l'édifice en construction; deux autres montèrent sur les quatre épaules formant piédestal, et prêtèrent à leur tour les leurs à un troisième, qui prêta les siennes à un quatrième, lequel arriva à cette hauteur, déjà fort raisonnable, au moyen d'une double échelle. Ainsi perché, ce dernier se fit hisser un cinquième homme, le plus grêle sans doute et le plus efflanqué de tous. Alors, saisissant le pauvre diable de sa main droite, et l'élevant au-dessus de sa tête, il le tint pendant quelque temps dans cette position, assez peu riante, comme on voit; et, après l'avoir balancé cinq ou six fois dans les airs, en se balançant lui-même sur son pied droit, il le lança dans la foule des spectateurs, qui le reçurent dans leurs bras, au milieu des acclamations de la multitude. On ne nous dit pas si les malheureux chargés de monter au pinacle en sont toujours descendus avec tous leurs membres.

Addison nous raconte que dans un de ses voyages en Italie il assista à un spectacle fort goûté des Vénitiens, et particulier à ce peuple. Voici quel était ce spectacle. Des artisans réunis en bande joyeuse arrivèrent, au moyen de planches qu'ils se placèrent sur les épaules les uns des autres, à élever une pyramide d'une forme parfaite, et qui avait jusqu'à six étages. Le poids était si bien distribué entre tous que chaque homme en avait sa part égale, et que nul n'était plus chargé que ses voisins. Les étages allaient toujours en se rétrécissant, comme cela a lieu dans la pyramide. Un enfant perché tout en haut représentait l'aiguille pyramidale; il restait là quelque temps, puis il se laissait glisser avec une grande dextérité le long de cette muraille vivante, qui étendait ses mille bras pour le recevoir. La pyramide vénitienne est construite, comme on le voit, selon les strictes données de l'art. Mais il s'en faut de beaucoup qu'elle ait, comme la pyramide chinoise, le dangereux mérite du tour de force. Au baladin chinois donc la palme de la dextérité et de l'intrépidité dans ses périlleux exercices.

— Le remède le plus souverain que je connaisse contre les émotions subites d'impatience, est un silence doux et sans fiel. Quelque peu de paroles que l'on dise, l'amour-propre s'y glisse, et il échappe des choses qui jettent le cœur dans l'amertume. Lorsqu'on ne dit mot, et qu'on sourit de bon cœur, l'orage passe, on étonne la colère et l'indiscrétion, et l'on goûte une joie pure et durable...

. . . Quiconque possède la douceur chrétienne, a un cœur tendre pour tout le monde; il est porté à pardonner et à excuser les fragilités des autres. Il témoigne la bonté de son cœur par une douce affabilité qui influe sur ses paroles et ses actions, et lui fait trouver tout agréable: il s'interdit tout discours sec, brusque, impérieux. Une aimable sérénité est toujours peinte sur son visage; il ne ressemble point à ces gens qui ne lancent que des regards furieux, qui ne savent que refuser ou qui accordent de si mauvaise grace qu'ils perdent tout le mérite du bienfait.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

— Celui qui, dépourvu de la charité, s'imagine être éclairé, ne sait rien. SAINT PAUL

LES BUREAUX DE SOUSCRIPTION ET DE VENTE SONT :
QUAI DES AUGUSTINS, 41.

IMPRIMERIE DU MAGASIN UNIVERSEL,
H. FOURNIER, RUE DE SEINE, 14.

MAGASIN UNIVERSEL.

NUMÉRO 11. JANVIER. 1834.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE SAVANS, DE LITTERATEURS ET D'ARTISTES.

LES ALLIGATORS.



(Alligator dévorant un éléphant mort.)

Une dame anglaise de Madras, ayant expédié à quelques milles de distance dans l'intérieur du pays un courrier porteur d'une lettre, et ne le voyant point revenir au temps marqué pour son retour, pensa qu'il pouvait avoir été arrêté par quelque accident grave, et envoya des gens à sa recherche. Ceux-ci, après avoir long-temps battu le pays sans le rencontrer, prirent le parti de revenir au logis. Ils traversaient un petit ruisseau qui se trouvait sur leur route quand ils aperçurent un alligator étendu mort; ils reconnurent à la tension forcée de ses mâchoires qu'il avait été étranglé. Cette circonstance leur donna l'idée d'ouvrir le monstre pour connaître la cause de cette strangulation, et ils trouvèrent la tête du malheureux courrier qui obstruait complètement le gosier de l'alligator; l'animal, n'ayant pu l'avaler, était mort suffoqué. La tête portait encore son turban, et sous la calotte on trouva, parfaitement intacte, la réponse au message de la dame. Selon toute apparence, cet homme avait mis là cette lettre pour ne pas la mouiller en passant la petite rivière à la nage, et il avait été saisi dans l'eau par le vorace alligator.

Voici ce que nous racontent des voyageurs sur ce féroce amphibie :

« Nous avions pris nos fusils, et nous avions pénétré dans les fourrés, accompagnés de plusieurs naturels du pays, armés aussi, afin de tirer quelques-uns des oiseaux sauvages qui peuplent les bois et surtout les marais dans ce pays. Il n'y avait pas long-temps que nous marchions dans ce fourré, lorsque nous débouchâmes sur une clairière au milieu de laquelle était une pièce d'eau peuplée, à ce qu'il nous parut tout d'abord, d'alligators d'une espèce énorme. Ce petit lac, qui s'étendait au loin dans l'épaisseur du bois, était assez étroit, mais très profond. De grands arbres sauvages, penchés sur ses bords, se miraient à la surface dormante de ses eaux qu'elles couvraient de leurs mystérieux ombrages, et le soleil, presque partout intercepté par le feuillage, répandait çà et là un jet chatoyant de lumière dorée sur cette sombre retraite.

Sur la rive du lac, on voyait le cadavre d'un éléphant qu'un grand alligator était en train de dévorer, et non loin duquel d'autres alligators attendaient leur tour de manger leur part de cette belle proie. L'isolement et l'aspect sauvage du lieu, l'immobilité et la couleur sombre de ce lac à la surface immobile et stagnante, de plus, les idées sinistres qu'une semblable réunion de circonstances font naître dans l'ame; tout cela offrait un singulier contraste avec la variété animée des objets qui frappaient les yeux à l'entrée de la clairière. D'autres animaux, attirés par la faim près de l'éléphant mort, des jakals, des adjutants, des milans, des vautours et autres oiseaux de proie, quadrupèdes et reptiles rampans, planant ou marchant tout alentour, attendaient qu'il leur fût permis de manger aussi de cette charogne infecte.

Tandis que le grand alligator dont j'ai déjà parlé, déchirait à belles dents l'énorme cadavre de l'éléphant, nous fîmes avancer un de nos Indous, lui enjoignant de tirer sur lui un coup de fusil pour voir l'effet que produirait l'explosion sur la troupe hideuse de ces mangeurs affamés. (Voyez la gravure.) Notre homme fit feu; la balle alla

s'amortir sur les écailles de l'alligator comme sur les facettes d'un gros diamant; mais cela mit la confusion parmi tous les animaux rassemblés, et il s'ensuivit une scène qu'il est difficile de bien décrire. Cette clairière, jusque là si calme et si silencieuse, sembla s'éveiller tout à coup à la vie : la fuite précipitée de l'alligator atteint par la balle, les *plic-plocs* des autres alligators attirés par la faim à la surface de l'eau et qui plongeaient épouvantés, les croassemens des vautours, les cris aigus et durs des jakals, tout cela formait un vacarme tellement assourdissant, que nous nous éloignâmes au plus vite.

En revenant de notre partie de chasse, nous eûmes la curiosité d'aller revoir le lieu de cette scène avant de regagner nos tentes. Alors nous ne trouvâmes plus que le squelette colossal de l'éléphant; mais il était si bien dépouillé, qu'on eût dit qu'un habile naturaliste l'avait disséqué pour l'exposer dans un musée national. Il faut dire que cette opération est admirablement menée à fin par les fourmis noires, qui n'abandonnent les os qu'après les avoir polis comme de l'ivoire. »

LE DIMANCHE
A BORD D'UN BATIMENT DE GUERRE ANGLAIS.



Dans la marine anglaise, tout capitaine prend soin que le jour du Seigneur soit sanctifié par son équipage, autant que peuvent le comporter les circonstances de la navigation, et tout au moins qu'aucun travail qui ne serait pas strictement nécessaire n'ait lieu dans cette journée et surtout pendant la célébration du service divin. Le dimanche est aussi le jour où il est d'usage qu'un capitaine passe l'inspection de tous ses marins pour s'assurer de leur bonne tenue, de leur santé, et écouter les plaintes qu'ils peuvent avoir à faire.

Les personnes étrangères à la marine ne peuvent se faire une idée de la propreté minutieuse que l'on maintient dans toutes les parties d'un bâtiment de guerre. Les dalles du vestibule d'un palais ne sont pas plus blanches que les ponts d'un vaisseau, ni le boudoir d'une petite maîtresse plus coquet que les chambres du commandant et des officiers, et, nous pourrions même dire, que les postes où mangent et couchent les matelots. Les planches des ponts, qui sont écurées et lavées tous les jours de la semaine, reçoivent le samedi une double dose de lavage. Le dimanche, à sept heures du matin, un coup de sifflet du maître d'équipage donne le signal de monter les hamacs. Chaque homme apporte son lit, ployé avec soin et empaqueté de la manière la plus propre, à un des gabiers (matelots d'élite) chargés de placer tous les lits dans les filets de bastingages où ils forment, pour le combat, une espèce de parapet à l'épreuve des balles de fusil et de la mitraille. On s'occupe ensuite à rouler symétriquement le bois plus ou moins long de toutes les manœuvres courantes; puis les matelots déjeûnent. Pendant ce repas, le maître d'équipage, commençant toujours par un coup de sifflet, donne l'ordre de se préparer pour l'inspection et désigne la tenue suivant la saison ou le climat : ainsi, par exemple, il crie d'une voix de stentor · « Entendez-vous, là, devant et derrière, préparez-vous pour la revue à cinq *horloges* (1). *Varreuse* (2) de toile et pantalon blanc; » ou : « veste et pantalon d'étoffe bleue; » ou bien : « attrappe à se raser et mettre une chemise blanche pour la revue. »

A huit heures et demie, on commence à laver les entreponts et les diverses parties du vaisseau et à ranger tout dans l'ordre le plus parfait. Ces travaux doivent être terminés vers dix heures et demie. Les contre-maîtres des ponts, celui de la cale et les chefs de tous les postes ayant prévenu leurs supérieurs, tels que le maître d'équipage, le canonnier et le charpentier, que tout est prêt, et ceux-ci en ayant rendu compte au premier lieutenant, cet officier, sur lequel repose tout le détail du vaisseau, fait une ronde pour s'en assurer par lui-même, avant d'avertir le capitaine. L'officier de quart est alors invité de commander aux tambours de battre l'assemblée, signal de se former par divisions au bruit de la caisse; l'équipage se dispose dans cet ordre sur une seule ligne, des deux côtés du gaillard d'arrière, le long des passavans et autour du gaillard d'avant. Sur les vaisseaux de ligne, l'équipage étant trop nombreux pour tenir ainsi rangé dans cet espace, une partie se range de la même manière dans la batterie haute. Les soldats de marine, sous les armes et en uniforme, occupent la partie du gaillard la plus en arrière. A la tête de chaque division se placent un lieutenant et un *midshipman* (élève) en grande tenue. Le premier inspecte minutieusement tous les hommes de la division, et une tache de suif ou de goudron ou une reprise mal faite à une chemise sont l'objet d'une sévère réprimande. Les chirurgiens parcourent aussi les lignes pour s'assurer de l'état de santé de chaque homme et reconnaître s'il ne commence pas à se manifester quelques signes de scorbut.

Après ces inspections préliminaires, le capitaine accompagné du premier lieutenant commence la sienne et examine tous les hommes l'un après l'autre, de la tête aux pieds. Pendant ce temps, on entendrait une souris trotter, ou, comme disent les Anglais, une épingle tomber. L'équipage inspecté, le capitaine se dirige vers la galère, nom que l'on donne sur les vaisseaux anglais au lieu où est établie la cuisine; il est reçu là par le coq (le cuisinier) et son aide. Ce dernier lève les couvercles des chaudières pour qu'on puisse juger de leur propreté, et le coq présente un peu de soupe au capitaine pour la goûter. Sur l'avant de la galère est l'infirmerie que le capitaine visite attentivement, s'informant avec bonté de l'état et des besoins de chaque malade.

Les matelots ayant monté leurs sacs pour l'inspection, il ne reste sur les ponts que les tables à manger et les ustensiles composant la vaisselle de chaque ordinaire, ou, pour employer le terme marin, de chaque plat. Un plat est généralement de sept hommes ou de six hommes, et un mousse serviteur du plat. Les tables, que l'on entretient dans un état de blancheur éblouissante, sont établies entre les canons; un de leurs bouts est fixé par des charnières à la muraille du vaisseau contre laquelle on peut ainsi les relever, et l'autre est soutenu par des cordes qui pendent du pont supérieur formant le plafond de la batterie; des petits bancs ou escabelles servent aux marins pour s'asseoir des deux côtés de la table. Sur chaque table sont posés la gamelle et le bidon (3) du plat et une chandelle que l'on allume un instant avant la visite du capitaine. Cette double ligne entre-mêlée de canons et de tables et ces deux rangées de lumières offrent un coup d'œil vraiment curieux.

Sans s'étendre davantage sur des détails qui ne seraient guère intelligibles pour la plupart des lecteurs et perdraient ainsi de leur intérêt, il suffit de dire qu'il n'y a pas un coin du vaisseau qui échappe aux regards du capitaine.

(1) Le tems se mesure à bord des vaisseaux avec une horloge de sable que l'on tourne toutes les demi-heures ou quarante-huit fois d'un midi à l'autre; mais pour éviter de compter un nombre aussi grand, on recommence par une à chaque nouveau quart, c'est-à-dire toutes les quatre heures et par conséquent on ne compte que jusqu'à huit : une à midi ou minuit et demi, deux à une heure et ainsi de suite; de même une à quatre heures et demie, à huit heures et demie, du soir ou du matin. D'après cela, cinq horloges signifient ici que l'horloge a été tournée cinq fois depuis le changement de quart, c'est-à-dire depuis huit heures et désigne dix heures et demie.

(2) Veste en façon de demi-blouse.

(3) Les gamelles et bidons sont en bois garnis de cercles en fer que l'on maintient brillans comme de l'argent.

Lorsqu'il est remonté sur le gaillard, après cette longue et scrupuleuse inspection, il se tourne vers le premier lieutenant qui n'a pas cessé de l'accompagner, et lui dit : « Maintenant, Monsieur, nous allons, s'il vous plaît, *gréer l'église* (dresser la chapelle). »

Le gaillard d'arrière est le lieu consacré au culte. La chaire que les Anglais nomment le pupître est d'ordinaire un habitacle (1). On la couvre d'un pavillon d'étamine en guise de tapis, et un paquet de *valets* (2), recouvert aussi d'un pavillon, sert au chapelain pour s'agenouiller (sur les bâtimens où il n'y a pas de chapelain, c'est le capitaine qui fait l'office.) On apporte des chambres du capitaine et de l'état-major des chaises pour les officiers; quant aux matelots, ils s'asseyent sur les bancs ou escabelles de leurs plats, sur les affûts de canons ou sur des barres de cabestan posées en travers sur des bailles (espèces de baquets) renversées, et tous gardent un profond silence et conservent le maintien le plus décent. Si le soleil darde, on établit une tente au-dessus du gaillard, et s'il pleut ou s'il vente trop fort, on dresse la chapelle dans la batterie haute sous le gaillard d'arrière. Au moment où le service divin commence à bord d'un vaisseau, il arbore un pavillon qui l'indique, et ce signal est respecté par tous les autres vaisseaux qui s'abstiennent de lui en adresser aucun.

Les équipages des vaisseaux dînent toujours à midi, et se remettent ensuite au travail ou à la manœuvre; mais le dimanche, on les laisse jusqu'à quatre heures lire ou se récréer de la manière qui leur plaît; bien entendu qu'ils ne peuvent pas plus se livrer à des jeux ni se divertir d'une manière bruyante, qu'il n'est permis de le faire au sein des villes et des campagnes en Angleterre. Ce qui caractérise surtout l'après-midi du dimanche à bord des vaisseaux anglais, c'est la cessation de tout le bruit et de tout le mouvement que causent d'ordinaire les travaux divers des ouvriers et des matelots. Les gens de l'équipage se rassemblent en groupes sur le pont pour causer paisiblement entre eux ou conter des contes; quelques uns se promènent sur le passavant et sur le gaillard d'avant; d'autres se mettent à dormir. Ce calme et cette inaction forment un contraste frappant avec le bruit et l'activité des autres jours de la semaine.

A quatre heures et demie, le son aigu du sifflet qui annonce le souper éveille les dormeurs et chacun va s'asseoir à sa table. Au coucher du soleil, le tambour bat la générale; tout le monde se rend à son poste de combat, on fait un appel général et l'on s'assure de la sobriété de tous les hommes de l'équipage. On examine les canons, car c'est un devoir dont, pour de bonnes raisons, l'on ne se dispense pas même le jour du repos du Seigneur. Enfin on dispose la voilure pour la nuit suivant l'ordre du capitaine; on fait descendre les hamacs et l'on règle les quarts, c'est-à-dire que l'on désigne les portions de l'équipage qui veilleront successivement sur le pont de quatre en quatre heures : ainsi se termine le dimanche d'un marin.

Ce morceau est extrait des *Esquisses maritimes* du capitaine Basil Hall.

LE PALAIS DE ZITZA, PRÈS DE PALERME.

Non loin de Palerme s'élève le château de Zitza, bâti, dit-on, pendant la longue occupation de la Sicile par les Sarrasins. La forme extérieure de ce palais contraste par son élégance et sa noblesse avec la bizarrerie des ornemens intérieurs que le prince Palagonien y a réunis.

(1) Espèce d'armoire ouverte d'un côté. L'habitacle sert d'abri à la boussole, sur laquelle le timonnier tient les yeux presque constamment fixés pour gouverner le vaisseau.

(2) Bourres à canons faites de morceaux de vieux cordages liés ensemble.

On arrive au château de Zitza comme à tous les châteaux de quelque importance, par une longue avenue. Au lieu d'arbres cette allée est bordée de plusieurs centaines de statues qui offrent l'assemblage monstrueux de corps, de membres d'hommes et d'animaux. Ici, un singe avec une tête de femme et des serpens pour bras; plus loin, un homme avec une trompe d'éléphant au lieu de nez, et des pieds de cheval au lieu de bras. Là, un renard avec une tête de moine et des pattes de corbeau; un aigle sur des pieds d'homme et ayant pour tête une queue de poisson, etc., etc. Ces images hideuses remplissent encore la cour du palais. L'intérieur répond parfaitement à l'idée que le prince a voulu en faire concevoir par les statues dont il a orné le dehors. L'escalier est composé de morceaux de porcelaine, de poterie, de verre, ajustés avec adresse et solidité, et qui forment une mosaïque d'un genre tout nouveau. Le même esprit a présidé à l'ameublement, à la décoration des appartemens. Des morceaux de grosse toile d'emballage et d'étoffes précieuses, taillées dans les formes les plus offensantes pour l'œil, et cousues ensemble au hasard, couvrent les fauteuils, et composent les rideaux. Dans un appartement les siéges sont posés de manière que les personnes qui s'y asseyent sont forcées de se tourner le dos; dans un autre ils sont tellement inclinés qu'on ne saurait s'y asseoir sans tomber à terre. Nulle part une table, une chaise ou quelqu'autre meuble qui ait deux pieds de la même façon, et dont chacun ne représente une tête ou une patte de quelque animal. Les plafonds sont tantôt composés de morceaux de cadres de toutes formes, de toutes couleurs, entassés avec désordre, tantôt d'une multitude de petits miroirs qui répètent à l'infini l'image renversée des visiteurs.

Des verres à pattes cassés, des cols de bouteilles, des morceaux de tubes de baromètres rajustés avec des fils de fer, composent les lustres. On ne voit pas aux fenêtres deux carreaux de la même forme et de la même couleur. Les ferremens ont la nuance du bois et le bois celui du fer. Les murs sont tapissés avec des débris de porcelaine, de verre et de poteries entrecoupés, de paysages à l'envers, de fragmens de tableaux rassemblés de façon que la moitié d'un arbre s'accole à la moitié d'un navire, un morceau de rocher à un homme dont les jambes se dressent en l'air. Les parquets sont tantôt noirs, tantôt écarlates, tantôt de vingt couleurs diverses et de matériaux les plus opposés.

La chapelle du palais est disposée dans le même goût. Un crucifix est cloué sur le plafond dans toute sa longueur; un saint François à genoux est suspendu en l'air; sa tête touche les pieds du Christ; une corde qui passe entre ses jambes soutient la lampe de la chapelle. En dépensant des sommes considérables pour travestir ainsi ce palais, le prince Palagonien n'a réussi qu'à donner une preuve de mauvais goût et de sotte bizarrerie.

JEAN GOUJON.



Avant de parler de cette gracieuse composition de Jean Goujon, du restaurateur de la sculpture en France, comme on l'a appelé, il est bon de donner quelques détails sur l'artiste lui-même, sur le temps où il a vécu, et sur ses ouvrages les plus beaux et les plus populaires.

JEAN GOUJON naquit à Paris dans le XVI[e] siècle, alors que le puissant mouvement imprimé aux arts par l'Italie se communiquait à la France et y donnait l'éveil à cette admiration intelligente de l'art antique qui nous a valu tant de beaux chefs-d'œuvre sous François I[er] et ses successeurs. Jean Goujon reçut ses premières leçons d'un maître habile, dont le temps, chose singulière, n'a pas respecté le nom, quoique l'on attribue généralement à cet illustre inconnu les belles statues et les bas-reliefs du tombeau de

François Ier. Le nom du maître n'est pas arrivé jusqu'à nous; mais les ouvrages de l'élève nous restent, et sont un témoignage suffisant de la saine et vigoureuse direction qui a dû présider à ses premiers essais. La postérité, dans la juste répartition qu'elle fait de la gloire humaine, n'a pas frustré le maître de la part qui lui revenait. Nous n'avons pas, sur Jean Goujon, beaucoup de documens biographiques proprement dits. Sa vie, comme celle de la plupart des hommes de génie est tout entière dans ses ouvrages. Il fut atteint d'un coup d'arquebuse le jour de la Saint-Barthélemi (1572), tandis que monté sur son échafaudage il travaillait aux décorations du vieux Louvre, et périt ainsi victime du fanatisme religieux, ou peut-être d'une basse jalousie; car, dans ces temps malheureux, bien des petites vengeances particulières durent profiter, comme il arrive toujours, du tumulte des discordes civiles pour se satisfaire impunément dans l'ombre. Henri II avait employé Jean Goujon à décorer le château d'Anet, devenu si fameux par le séjour de la belle Diane de Poitiers, et que les poètes du temps avaient appelé pour cela le château d'Anet. Jean Goujon eut pour amis Germain Pilon et Pierre Lescot, deux artistes célèbres; et l'on n'a pas ouï dire qu'il existât jamais la moindre jalousie de métier entre ces trois hommes distingués; chose rare en tout temps. J. Bullaut fut son élève. Goujon a été surnommé le Phidias français et le Corrège de la sculpture. Qui ne s'est pas arrêté quelquefois devant la jolie *fontaine des Innocens*, élevée en 1550, contre une maison de la rue Saint-Denis, et qui fut transportée en 1788, au milieu de la place dont elle fait l'ornement? qui n'a pas admiré la noble simplicité de cet ouvrage, et les beaux bas-reliefs si saillans et si peu collés à la pierre qu'ils ne paraissent nullement appliqués sur un fond! Et s'il est vrai que le grand secret de l'art est de faire d'une pierre quelque chose qui ait, comme nous, le mouvement et la vie, quel œil, si peu exercé qu'il soit d'ailleurs, ne saisit pas d'abord toute la rondeur de ces belles figures antiques, drapées avec tant de légèreté et de discrétion! De la place des Innocens, passons au Louvre. Nous avons là du même artiste la *tribune de la salle des Cent-Suisses*. Ici c'est du grand, du gigantesque: ce sont d'énormes cariatides d'un goût exquis et d'un dessin admirable, que le célèbre Sarrazin, dans son enthousiasme d'artiste aussi intelligent que désintéressé, se contenta de copier, désespérant de mieux faire. Nous ne donnerons pas ici toute la nomenclature des autres ouvrages de Jean Goujon, de ceux qui nous sont restés, et de ceux qui ont été détruits pendant la révolution, alors que les morts étaient aussi suspectés d'esprit contre-révolutionnaire, et punis, comme tels, dans leurs œuvres. Qu'il nous suffise d'avoir dit quelque chose en passant des productions les plus populaires de notre *Jean Goujon*, comme disaient les Latins en nommant leurs grands hommes. Arrivons bien vite au château d'Anet, en Beauce, dont Voltaire a dit dans sa *Henriade*:

> L'amour en ordonna la superbe structure;
> Par ses adroites mains avec art enlacés,
> Les chiffres de Diane y sont encor tracés.

Le beau château d'Anet n'existe plus en effet que dans



(Diane chasseresse.)

la *Henriade*. Mis à l'encan et vendu comme bien national pendant la révolution, il fut acheté, dit-on, par des particuliers qui voulaient sauver de la destruction l'œuvre des deux plus grands artistes français du XVIe siècle, de Philibert de Lorme et de Jean Goujon. Malheureusement, il n'était donné à personne, à cette époque, de cumuler le superflu et le nécessaire: il fallait payer d'abord la terre avant de jouir des maisons; aussi les acquéreurs du château d'Anet, dont nous regrettons de ne pouvoir signaler les noms à la reconnaissance des amis des arts, en furent-ils pour leurs intentions honorables. Manquant d'argent pour payer la propriété, ils furent obligés de vendre les matériaux de l'édifice, et les bas-reliefs de Jean Goujon servirent à racheter des bois et des prés. A l'exception de la porte d'entrée, d'une partie de l'aile gauche et de la chapelle, tout fut abattu. Le marteau des démolisseurs allait faire disparaître en entier le charmant portail du fond de la première cour, lorsque M. Lenoir, fondateur du Musée des monumens français, le sauva d'une destruction totale en l'acquérant pour l'établissement qu'il venait de créer. Il en fit transporter les fragmens dans la cour des Petits-Augustins, à Paris, où ils furent soigneusement restaurés, et où on peut les voir encore aujourd'hui dans leur ensemble primitif. C'est une des plus belles pages de la vie de Jean Goujon, et l'on peut dire aussi de la vie de M. Lenoir. Au reste, ce ne sont pas les seuls débris précieux que cet

homme distingué a conservés à la France. Le beau groupe que nous mettons ici sous les yeux du lecteur, et qu'il peut aller admirer au Musée, dans la salle des sculpteurs français, est encore un des magnifiques cadeaux que M. Lenoir a faits à la France, après Jean Goujon. Il nous dit lui-même que ce précieux morceau de sculpture avait été arraché de son piédestal, transporté à dix lieues de là, et brisé en plusieurs pièces pour en extraire les tuyaux de cuivre ou de plomb qui servaient de conduits aux jets d'eau. Car, après avoir décoré dans l'origine le milieu de la cour du château, le groupe avait été reporté plus tard sur la terrasse du jardin, au milieu d'un demi-cercle d'architecture rustique, où il servait à la décoration d'une fontaine d'eau jaillissante.

Les Vandales ont eu pour eux le cuivre et le plomb; la pierre est restée à M. Lenoir qui l'a rejointe et rendue à la France. L'artiste a représenté la Diane chasseresse des Grecs, cette forte et chaste fille de Latone, dont nous avons partout, dans nos musées, dans nos jardins publics, le type antique placé à côté de l'Apollon du Belvédère. La déesse est appuyée gracieusement sur un cerf, et accompagnée de ses chiens, Procyon et Syrius. Le groupe est posé sur une espèce de vaisseau, aussi de marbre, orné d'écrevisses, de crabes, et de chiffres de Diane de Poitiers et de Henri II. La pose de la déesse est pleine d'abandon et de nonchalance. L'intrépide chasseresse, qui court toujours les bois et les montagnes, comme disent les anciens, s'est arrêtée pour prendre quelque repos. Il y a dans tout ce corps et dans tous ces membres de femme, si purement dessinés, je ne sais quel gracieux affaissement où l'on sent toute la fatigue d'une longue course; toutefois, si cela peut se dire des membres des immortels, comme cela se dit de nos pauvres corps mortels. Aussi l'artiste qui avait à un si haut degré le sentiment de l'art antique et de l'idée religieuse dont il est toujours la représentation symbolique, n'a-t-il pas trop laissé mollir son ciseau dans le dessin de cette posture abandonnée; la tête de la déesse, cette tête dont les poètes anciens ont tant de fois dit : *qu'elle s'élevait autant au-dessus de celles des nymphes ses compagnes, que le chêne s'élève au-dessus des arbrisseaux de la forêt;* son cou et toute la partie supérieure de sa poitrine ont de la raideur et de l'énergie : ce n'est point une halte de chasseur épuisé et rendu; c'est une halte d'immortelle, une trêve d'un moment accordée par la terrible chasseresse aux hôtes des forêts, idée gracieuse que le sculpteur semble avoir eue en plaçant à côté de la déesse ce grand et beau cerf dont elle enlace avec son bras droit le cou si plein de muscles et de vigueur. Ce bel animal a été sculpté avec un soin infini. C'est bien la face douce et majestueuse du cerf des poètes, qui pleure, nous dit-on, comme un enfant, quand il est blessé et vaincu; et ceci nous conduit à faire ici une remarque tout à l'avantage des sculpteurs modernes, plus consciencieux peut-être dans l'imitation que les anciens ne l'ont été dans la création; cette remarque, la voici : chez les anciens, l'accessoire est plus généralement peu de chose; la figure principale est tout; voyez, par exemple, la Diane chasseresse de nos musées; la Diane est tout dans le groupe, ce qui ne veut pas dire que ce soit peu de chose; la petite biche, qui est l'accessoire, est bien chétive, bien maigre, bien nulle. Voyez la Diane de J. Goujon que nous nous gardons bien de mettre en parallèle avec l'inimitable modèle qui a inspiré l'artiste; ce bel accessoire qui a coûté relativement autant de travail et d'études que la figure principale. Ceci, comme l'on pense bien, n'est qu'une justice rendue aux modernes, sans préjudice pour les anciens, nos maîtres en sculpture comme en bien d'autres choses encore. Cependant, bien que Jean Goujon se soit montré avant tout imitateur, aussi fidèle que possible, de l'antiquité, il n'est pas difficile de remarquer ici qu'il s'est grandement relâché dans sa Diane de sa sévérité habituelle. Il y a de l'antique, et du bel antique dans cette statue, quoi qu'on en dise; mais il y avait deux artistes dans Jean Goujon : d'abord, et avant tout, l'artiste de l'école de Phidias; et puis le sculpteur du roi de France, Henri II, pour Mme Diane de Poitiers, la duchesse de Valentinois. Aussi peut-on fort bien dire de ce beau marbre que c'est au moins autant une galanterie de la part de l'artiste français, que de la part du royal amant; seulement de la part du premier, ce fut une galanterie de commande; voilà pourquoi le sévère Jean Goujon a négligé beaucoup trop sans doute la déesse de la fable grecque pour la déesse du château d'Anet. Et voilà pourquoi aussi nous ne retrouvons pas tout à fait, dans ce gracieux corps de femme un peu trop effilé, la forte et chaste vierge grecque, courant les cerfs et les daims, ayant en horreur l'hyménée, et changeant en bêtes des bois les téméraires qui la regardent se baigner. Mais on aurait tort d'être absolu dans l'une ou l'autre des deux opinions.

Il est bon de faire ici une dernière observation à propos des accessoires de ce chef-d'œuvre de la sculpture moderne. Le cerf et les chiens, que le lecteur ne voit ici qu'en partie, étaient d'autant plus admirés des contemporains de Jean Goujon, qu'ils lui avaient long-temps reproché une certaine faiblesse dans cette partie de son art, comme il le paraît par les reliefs de la chapelle d'Écouen. Jean Goujon fut sensible au reproche, et fit dans ce genre au-delà de ce qu'on espérait. Ce progrès immense, dans une partie si importante de son art, mérite d'autant plus d'être observé qu'il paraît avoir été l'effet d'une émulation soudaine. Benvenuto Cellini, artiste italien, qui avait passé quelques années à la cour de François Ier, avait, pendant son séjour en France, fondu pour le monarque un bas-relief représentant une nymphe entourée de bêtes fauves. Mais ce morceau de sculpture fut relégué dans quelque magasin, et après la mort du roi on en changea la destination : au lieu de le placer au château de Fontainebleau on l'employa à la décoration d'Anet. En le voyant, Jean Goujon fut frappé sans doute de la perfection avec laquelle sont modelés les animaux qui s'y trouvent groupés, et il ne voulut pas rester en arrière de son modèle. Son talent fut bientôt au niveau de sa volonté, et il atteignit, s'il ne surpassa pas son rival.

On peut, du reste, aller admirer au Louvre la parfaite exécution de ces animaux qui complète si bien tout le beau travail du groupe entier.

LE FLAMMANT.



La forme bizarre du flammant a été la cause de beaucoup d'incertitudes parmi les naturalistes qui ne savent pas dans

quel rang placer un oiseau dont les marques distinctives appartiennent à plusieurs espèces différentes et qui possède en outre des traits caractéristiques exclusivement propres à lui-même.

Par la longueur extrême de ses jambes, il ressemble aux oiseaux qui marchent dans les rivières guéables et qui ne nagent pas, comme le héron; et pourtant il a les pattes palmées comme les oiseaux aquatiques, tels que le canard, etc. Son long cou effilé supporte une tête singulièrement petite à laquelle est attaché un bec énorme de la forme la plus étrange. Nous ne pouvons en donner une idée qu'en renvoyant le lecteur à notre gravure. Quand ces oiseaux font leurs nids ils sont obligés d'élever de petits tertres de terre dans les endroits marécageux qu'ils choisissent pour déposer leurs œufs, et de les enfourcher comme un cavalier sa monture, à cause de leurs longues jambes qui les empêchent de prendre une autre attitude pour couver. L'espèce commune représentée ici a quelquefois six pieds de hauteur, et plus de quatre pieds de long du bec à la queue. Les plumes sont d'une couleur cendrée, légèrement brunie dans la première année; dans la seconde, des teintes roses commencent à paraître sur ses ailes, et dans la troisième, quand l'oiseau a atteint sa croissance, son dos devient d'un rouge pourpre et ses ailes d'une couleur rose éclatante. Les bouts d'ailes sont noirs, le bec jaune et noir à l'extrémité, et les pattes brunes; enfin, c'est alors qu'il est le véritable flammant rose qui vogue avec ses compagnons, le héron bleu, les serpens verts et les jeunes crocodiles, sur ces îles flottantes de pistia et de nénuphar des fleuves d'Amérique, dont parle le grand écrivain qui a vu ce pays en poète; car c'est en Amérique que ces oiseaux sont les plus nombreux, quoiqu'on les trouve dans tous les pays chauds des deux mondes. Il y a des naturalistes qui pensent que le flammant américain est d'une espèce particulière. On dit qu'ils vont toujours en troupeaux, qu'ils se rangent en file pour pêcher, et que même ils conservent leurs rangs quand ils se reposent sur le rivage. Ils établissent des sentinelles pour la sûreté générale, et, soit qu'ils reposent, soit qu'ils pêchent, l'un d'eux monte la garde la tête toujours en l'air; si quelque bruit alarmant se fait entendre, il pousse un cri semblable au son du clairon : la troupe prend la fuite à l'instant même en conservant dans son vol une régularité pareille à celle des grues dans leurs migrations. Les anciens estimaient beaucoup la chair du flammant, et la langue passait pour être un morceau exquis; mais les modernes qui en ont goûté la trouvent d'un goût huileux et désagréable.

On a essayé de naturaliser le flammant dans nos climats tempérés; mais il languit bientôt et il meurt. Un amateur d'oiseaux rares qui avait apprivoisé un flammant, remarqua qu'il trempait dans l'eau le pain qu'on lui donnait, et qu'il avait l'habitude de manger plutôt la nuit que le jour. Il était très sensible au froid et il s'approchait quelquefois si près du feu, qu'il s'en fallait peu qu'il brûlât ses pattes. Ayant perdu une de ses jambes par un accident, ce pauvre oiseau marchait sur l'autre avec l'aide de son long cou et de son bec dont il se servait en guise de béquille.

On applique le duvet du flammant aux mêmes usages que celui du cygne. Les Indiens font des bonnets de ses plumes. Les habitans de la Sardaigne font de l'os de la jambe une espèce de flûte dont le son est, dit-on, très beau.

VALLON PESTILENTIEL, A JAVA.

Cet endroit remarquable, qu'on appelle dans le pays Guepo-Upas, c'est-à-dire vallon pestilentiel, est situé au pied d'une haute montagne, et l'on peut s'en approcher sans danger à la distance d'un sixième de mille. Des voyageurs anglais ont examiné de près cette vallée en prenant la précaution de porter à la bouche un cigarre dont la combustion était pour eux un gage de sécurité.

Selon eux, cette vallée qui est de forme ovale, peut avoir un demi-mille de circonférence et une profondeur de quarante à quarante-cinq pieds. Le sol est plat, parsemé de cailloux, et tout à fait nu. On aperçoit çà et là des squelettes humains, qui sans doute sont ceux des rebelles qui dans les dernières guerres, pour échapper aux troupes qui les poursuivaient, cherchèrent un asile dans le Guepo-Upas, sans connaître le sort qui les y attendait. On aperçoit aussi de côté et d'autre des carcasses de tigres, de cerfs, d'ours et d'autres animaux sauvages. Les voyageurs avaient amené deux chiens, pour les soumettre à l'influence de l'air pestilentiel. Le premier que l'on fit entrer dans le vallon ne put plus se tenir sur ses jambes au bout d'un quart d'heure; il tomba, et vécut encore environ dix minutes. Le second courut de lui-même rejoindre l'autre chien, se tint debout environ trois minutes, et mourut sept minutes après sans convulsion et presque sans faire de mouvement. Ce phénomène est le même que celui qu'on observe dans la *Grotte du chien*, près de Naples, avec cette différence cependant que dans le Guepo-Upas l'air pestilentiel a une hauteur qui surpasse la taille de l'homme, tandis que l'on peut se tenir sans danger debout dans la Grotte du chien, parce que l'air méphitique ne s'y élève qu'à quelques pouces du sol.

NOTIONS GÉNÉRALES

SUR LES DIFFÉRENTES FORMES DE L'ANNÉE,

Chez les peuples anciens et modernes.

Tous les peuples ont divisé le temps par année, mais les formes et la durée de cette année ont varié chez les différentes nations, selon qu'elles ont pris pour base de leur calendrier les révolutions du soleil ou celles de la lune, ou qu'elles les ont réglées sur des calculs purement civils.

— I. *Calendrier solaire.* Ce calendrier embrasse l'intervalle qui s'écoule entre deux passages de la terre au même équinoxe ou au même solstice. Cet intervalle est de 365 jours 5 heures 48 minutes 51 secondes 21 tierces. Par l'intercalation d'un jour tous les quatre ans, le calendrier solaire ramène le commencement de l'année constamment dans la même saison et à la même époque.

— II. *Calendrier lunaire.* Pour former ce calendrier, on ne consulte que le cours de la lune, qui met 29 jours 12 heures 44 minutes 3 secondes à revenir dans la situation qu'elle occupait le mois précédent par rapport à la terre; il en résulte une année de 354 jours et 8 heures environ, dont le commencement ne s'attache à aucune époque fixe, et parcourt successivement toutes les saisons.

— III. *Calendrier luni-solaire.* Ce calendrier, ainsi que son nom l'indique, participe des deux précédens : il est lunaire dans ses détails, et solaire dans son ensemble. La durée moyenne de ce calendrier, comme celle du calendrier solaire, doit être de 365 jours et un quart.

— IV. *Calendrier vague.* Ce calendrier, qu'on pourrait appeler également *civil*, n'a aucun égard aux phénomènes astronomiques. Son étendue est fixe et se compose d'un nombre de jours arbitraire.

— *Année égyptienne.* Dans les premiers siècles, les Égyptiens avaient fixé le commencement de leur année à l'équinoxe d'automne, au temps où l'on reprenait les travaux, après la retraite des eaux du Nil : l'équinoxe de mars se trouvait à la fin de leur été.

Lorsque l'Égypte passa sous la domination romaine, les astronomes d'Alexandrie, pour corriger le vice de leur calendrier et pour le mettre d'accord avec celui de leurs maîtres, imaginèrent d'ajouter tous les quatre ans un sixième jour épagomène qu'ils placèrent entre le 28 et le 29 du mois d'août. L'année ainsi réformée prit le nom d'*actiaque*, en mémoire de la victoire qui avait soumis l'Égypte.

Voici les noms des douze mois de l'année égyptienne mis en rapport avec les mois romains.

Mois égyptiens.	*Mois romains.*
1. Thoth, correspondant au	29 Août.
2. Paophi,	28 Septembre.
3. Athyr,	28 Octobre.
4. Choïac,	27 Novembre.
5. Tybi,	27 Décembre.
6. Méchir,	26 Janvier.
7. Phamenoth,	25 Février.
8. Pharmouthi,	27 Mars.
9. Pachon,	26 Avril.
10. Payi,	26 Mai.
11. Epiphi,	25 Juin.
12. Mésori,	24 Juillet.

Ajoutez cinq jours épagomènes ou complémentaires e un sixième tous les quatre ans.

— *Année persane.* Comme l'année égyptienne, l'année persane se composait de 365 jours divisés en 12 mois auxquels on ajoutait cinq épagomènes. Chacun de ces mois était consacré à un génie ou ange particulier dont il portait le nom.

L'année persane ne cessa d'être *vague* qu'à l'avènement d'Alexandre au trône de Perse. Elle fut alors rectifiée, non sans difficulté, car la religion y mettait un grand obstacle : il fallait ajouter des jours à l'année, et comme il était impossible de créer de nouveaux anges, on convint d'intercaler un mois extraordinaire après chaque période de cent vingt ans et de le placer successivement après chaque mois de l'année dont il prendrait le nom, de manière à ce que chacun des anges pût avoir à son tour le nouveau mois sous sa protection.

Dans le XI[e] siècle vers l'an 467 de l'hégyre et 1075 de J.-C., les Persans adoptèrent le système d'intercalation le plus parfait que l'on connaisse. Il consiste à faire chaque quatrième année bissextile sept fois de suite, et à ne donner la huitième fois 366 jours qu'à la cinquième année, en sorte qu'il y ait huit années bissextiles en 33 ans.

Les mois des anciens Persans n'étaient pas divisés en semaines, mais chaque jour avait ainsi que le mois un nom particulier; voici l'ordre et les noms de ces douze mois.

1. Farvardin.	7. Mihir.
2. Ardibeheschet.	8. Aban.
3. Khordad.	9. Ader
4. Tir.	10. Deh.
5. Amerdad.	11. Buhman.
6. Schahriver.	12. Isfendarmad.

Année hébraïque ou juive. La Genèse nous apprend que dans l'origine les Israélites eurent une année de 360 jours. Depuis leur sortie d'Egypte ils adoptèrent un calendrier luni-solaire : l'institution de la Pâque, fête destinée à rappeler leur délivrance et qui devait se retrouver toujours à la pleine lune la plus voisine de l'équinoxe du printemps, leur en imposa la nécessité. Leur séjour à Babylone ne changea rien à la forme de leur calendrier, mais ils donnèrent à leurs mois les noms des mois babyloniens. La durée de ces mois est alternativement de 29 et de 30 jours. Leurs années sont simples et intercalaires; pour former ces dernières, on double le mois *Adar*, le dernier de l'année qui prend le nom de *Ve-Adar.* Telle est encore la forme du calendrier en usage chez les Juifs.

Voici l'ordre et les noms des mois hébraïques.

1. Nisan	30 jours.	7. Thisri	30 jours.
2. Iiar	29	8. Marchesvan	29
3. Sivan	30	9. Caslen	30
4. Thamuz	29	10. Tebeth	29
5. Ab	30	11. Sabath	30
6. Eloul	29	12. Adar	30
		13. Ve-Adar	29

(*La suite au numéro prochain.*)

LE PILORI DES HALLES.

Il existait à Paris plusieurs de ces constructions destinées à exposer des condamnés aux yeux du public. On voyait un pilori au carrefour formé par les rues du Four, de Sainte-Marguerite, de Bussi et des Boucheries C'était celui de la justice de Saint-Germain-des-Prés.



(Le pilori des halles.)

Le pilori le plus connu était situé aux halles, aujourd'hui *Carreau des halles*, près et à l'ouest de l'ancienne fontaine. Il présentait une construction octogone en maçonnerie surmontée d'une vaste lanterne en bois, dans laquelle on plaçait les condamnés. Cette lanterne tournait sur un pivot. En la faisant mouvoir de tous côtés, on exposait le patient à tous les regards du public.

Dans les comptes de la prévôté de Paris de l'an 1515, on voit que Laurent Bazard, exécuteur de la haute justice, étant monté dans le pilori, sans doute pour y faire quelques apprêts, plusieurs personnes du peuple y mirent le feu, et que ce bourreau y fut brûlé vif. On vint un peu tard à son secours. Un boulanger, nommé Lostière, un des auteurs de l'incendie, fut pris et pendu.

Le pilori des halles fut maintenu jusqu'en 1789, époque où ce genre de supplice fut aboli.

ÉPHÉMÉRIDES.

JANVIER.

Janvier, en latin *januarius,* tire son nom de Janus, le plus ancien roi d'Italie dont la mémoire se soit conservée, peut-être même le premier. La tradition place son règne cent cinquante ans avant l'arrivée d'Enée dans ce pays, et près de quatorze cents ans avant note ère. Janus, après sa mort, fut mis au rang des dieux. Son double visage atteste qu'il connaissait le passé et qu'il prévoyait l'avenir. On attribue à Janus plusieurs inventions utiles, entre autres celle des portes, qu'on appela *januæ*, et dont la garde lui fut confiée. On lui avait consacré un temple qui était ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix.

Faits et événemens remarquables du 1[er] au 8 Janvier.

1er *Janvier.* — Fête de la Circoncision.

1[er] *Janvier* 379. — Mort de saint Basile.

Né dans la ville de Césarée en Cappadoce, dont il mourut archevêque, le jeune Basile trouva de toutes parts dans sa famille des exemples de savoir, d'éloquence et de sainteté, qu'il devait effacer encore par l'éclat de ses talens et par l'austérité de sa vie. Il débuta au barreau; mais craignant l'ivresse d'une vaine gloire, il y renonça pour se consacrer exclusivement à Dieu. Il vendit ses biens, en distribua la valeur aux pauvres, parcourut les monastères de Syrie et d'Égypte que l'hérésie d'Arius n'avait point encore égarés, et à son retour il se retira dans la solitude. Saint Basile mourut le 1[er] janvier 379. Grégoire de Nazianze, son ami, prononça son oraison funèbre. A son enterrement, où il y eut une telle affluence de peuple que plusieurs personnes furent étouffées dans la foule, les gémissemens empêchaient d'entendre le chant des prêtres. Les païens même et les juifs le regrettèrent.

1er *Janvier* 1515. — Mort de Louis XII, roi de France, surnommé le Père du peuple. Louis d'Orléans, fils de Charles duc d'Orléans et de Marie de Clèves, naquit le 27 juin 1462. Élevé comme on élevait alors les princes du sang, sa jeunesse fut orageuse, mais les malheurs qu'il éprouva tempérèrent son humeur inquiète et lui donnèrent une seconde éducation qui valut beaucoup mieux que la première.

En 1498, Charles VIII étant mort, le duc d'Orléans devint roi de France sous le nom de Louis XII; alors ceux qui lui avaient fait la guerre sous le dernier règne redoutèrent sa vengeance. Il les rassura par ces paroles remarquables : *Le roi de France ne venge point les injures faites au duc d'Orléans.* Il dit aussi à ceux qui lui parlaient du sire de la Trémouille qui l'avait combattu et fait prisonnier : *Si la Trémouille a si bien servi son souverain contre moi, j'espère qu'il me servira avec la même affection contre les ennemis de l'Etat.*



(Louis XII.)

Louis XII s'occupa d'améliorer le sort du peuple, et de réformer des abus dont il gémissait depuis long-temps. Il diminua les contributions d'un quart; fit cesser le pillage que les gens de guerre exerçaient dans les campagnes; régularisa la justice, et plaça dans les tribunaux, et surtout dans le parlement de Paris, des juges instruits et intègres. Aussi en 1506, les Français, représentés par les états-généraux assemblés à Tours, le proclamèrent-ils le *Père du peuple*, titre bien préférable à ceux de grand et de héros, et qu'aucun roi de France n'avait encore obtenu ni mérité.

1er *Janvier* 1564. — Charles IX fixe le commencement de l'année au 1er janvier.

1er *Janvier* 1814. — Après la désastreuse campagne de 1812, le général Rapp reçut l'ordre de se jeter dans la ville de Dantzick dont il avait été nommé gouverneur. Il y réunit 30,000 hommes de garnison. Pendant une année entière il opposa toutes les ressources du courage et du génie militaire aux efforts des assiégeaus, à la famine et à la peste. Cédant enfin aux prières des habitans, il se décida à capituler.

2 *Janvier* 1689. — Évasion de Jacques II, roi d'Angleterre.

2 *Janvier* 1801. — Mort de Lavater, pasteur de Zurich. Le plus connu de ses ouvages est un traité dans lequel il a voulu fixer les rapports des traits du visage avec les penchans et les habitudes de l'homme.

3 *Janvier* 512. — Mort de sainte Geneviève. C'est la patronne de Paris. Le village de Nanterre la vit naître. Simple bergère, elle fut élevée dans les sentimens d'une piété profonde par Sévère, son père, et par Géronce, sa mère. Suivant la tradition, elle acquit des titres à la reconnaissance du peuple en le sauvant d'une famine durant le siège que soutint la ville de Paris sous le règne de Childéric. Ce fut elle qui détermina Clovis à élever en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul la basilique qui depuis porta son nom.

3 *Janvier* 898. — Mort de Eudes, roi de France. Eudes fut le premier comte de Paris qui devint roi de France, et le premier roi des provinces réunies sous ce titre, qui dut sa couronne, non à la naissance, mais à l'élection.

3 *Janvier* 1322. — Mort de Philippe V, dit le Long, roi de France. Ce prince, né en 1294, était un des fils de Philippe-le-Bel; la longueur de sa taille lui valut son surnom. Il se trouvait à Lyon lorsqu'il apprit, en 1316, la mort du roi son frère; aussitôt il vint à Paris, et y convoqua dans son palais une assemblée de douze pairs et d'autres seigneurs. La veuve du roi son frère était enceinte; si elle accouchait d'un fils la couronne devait lui appartenir. En attendant, Philippe fut nommé régent; la reine mit au monde une fille. Alors Philippe déclaré roi, se fit sacrer le 6 janvier 1317. On vit dans cette cérémonie Mahaut, comtesse d'Artois, faire les fonctions de pair : elle concourut à soutenir la couronne sur la tête du monarque.

Affermi sur le trône, Philippe s'occupa long-temps des préparatifs de guerre contre les Flamands, mais il ne les combattit point. Il était pacifique, insouciant, et son naturel le portait à la bienfaisance.

Il avait épousé, en 1306, Jeanne de Bourgogne. (Voyez dans un de nos prochains numéros l'article sur *la tour de Nesle.*)

Philippe, dont les mœurs s'étaient adoucies par la culture des lettres, ne partageait point la licence barbare de son siècle. Il aimait la poésie et les chansons des troubadours provençaux. Il montra du goût pour les innovations utiles, et forma le projet d'établir l'uniformité des monnaies, celle des poids et mesures; mais leur innombrable diversité, les perceptions de la féodalité dans chaque lieu, sous des formes et mesures particulières, rendaient cette opération extrêmement difficile. A des temps plus propices, plus éclairés, était réservé l'honneur d'accomplir cette vaste entreprise; il est glorieux pour Philippe d'avoir senti la nécessité et conçu le dessein de cette réforme.

Ce roi mourut dans la nuit du 2 au 3 janvier, après avoir langui plusieurs mois. Il n'était âgé que de 28 ans et n'avait régné que cinq ans moins quelques jours. Avant de mourir, il se rappela qu'en prenant le plaisir de la chasse, il avait endommagé les propriétés de ses voisins, et assigna une certaine somme pour leur être distribuée.

Il résulte des traits que l'on vient de citer, que Philippe-le-Long était, à plusieurs égards, supérieur à son siècle.

3 *Janvier* 1656. — Mort de Mathieu Molé. C'est ainsi que le cardinal de Retz s'exprimait sur le compte de cet homme célèbre : « Si ce n'était pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a quelqu'un de plus intrépide que le grand Gustave et Monsieur le Prince, je dirais que ç'a été M. Molé, premier président. »

3 *Janvier* 1826. — Mort du maréchal Suchet, duc d'Albuféra.

4 *Janvier* 1695. — Mort du maréchal de Luxembourg.

5 *Janvier* 1477. — Bataille de Nancy, et mort de Charles-le-Téméraire, dernier duc de Bourgogne.

5 *Janvier* 1589. — Mort de Catherine de Médicis, reine de France. Née à Florence en 1519, elle était fille de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et de Madeleine de la Tour-d'Auvergne, princesse française. A l'âge de quatorze ans elle épousa Henri II, fils de François Ier.

5 *Janvier* 1757. — Damiens attente à la vie de Louis XV, roi de France.

6 *Janvier.* — Épiphanie ou fête des rois. Épiphanie veut dire *apparition.* On appelle Épiphanie ou fête des rois l'anniversaire du jour où Jésus-Christ se laissa voir aux mages qui vinrent d'Orient, conduits par une étoile, pour l'adorer, et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

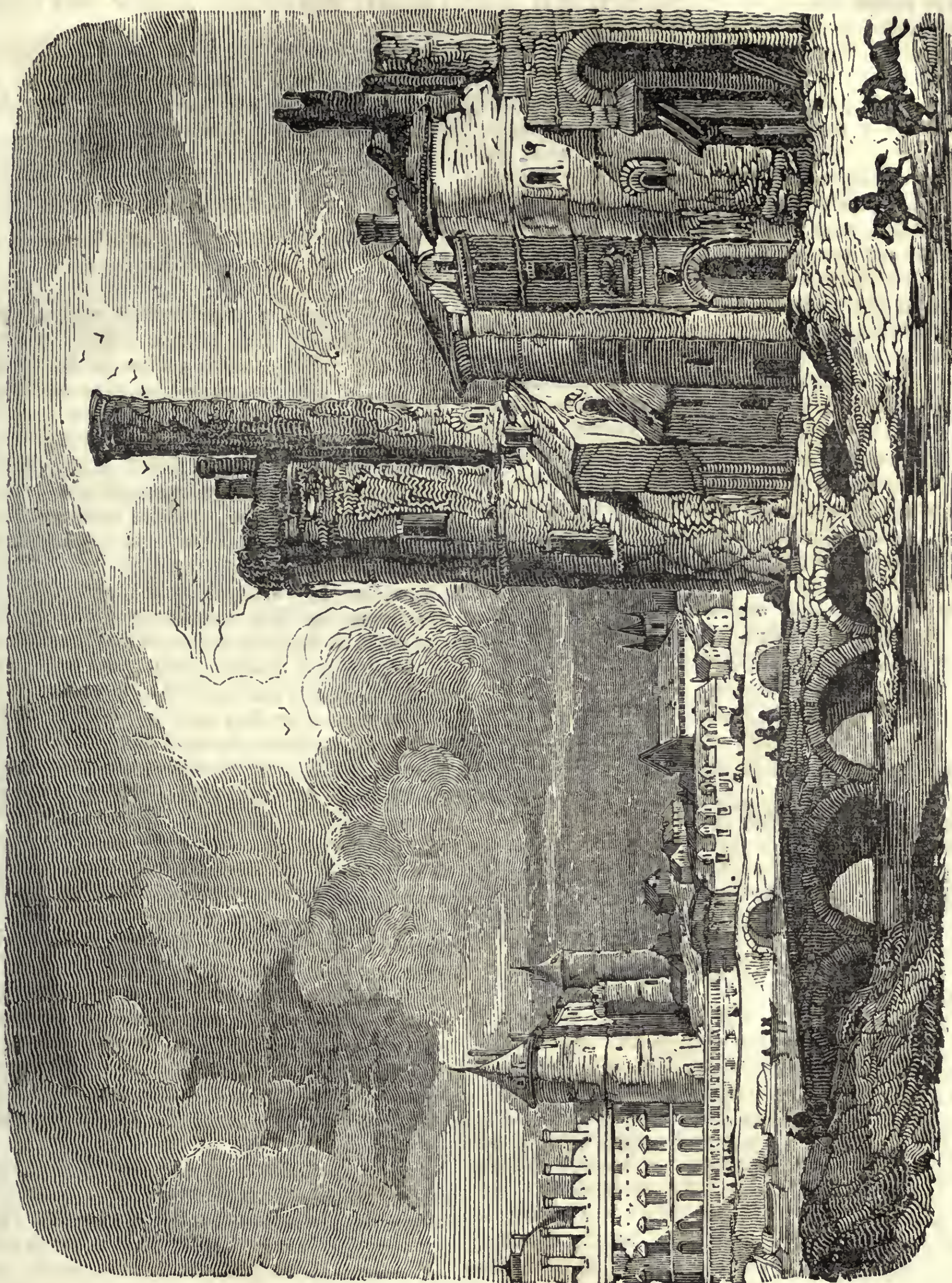
7 *Janvier* 1715. — Mort de Fénélon. Il était né le 6 août 1651.

8 *Janvier* 1558. — Prise de Calais, par François, duc de Guise.

8 *Janvier* 1559. — Mort de Christiern III, roi de Danemarck.

8 *Janvier* 1693. — Mort de Mme de la Sablière. C'est dans la maison de cette femme célèbre que La Fontaine passa vingt années de sa vie. Il est resté d'elle une foule de mots charmans qui attestent la bonté de son cœur, non moins que la finesse de son esprit.

LA TOUR DE NESLE.



Vue de la tour de Nesle et du vieux Louvre.

La tour de Nesle, en latin *Nigella*, faisait partie d'un hôtel du même nom, qu'il ne faut pas confondre avec un autre hôtel de Nesle, situé autrefois près de la rue Coquillière : celui dont il est ici question s'élevait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'Institut et l'hôtel des Monnaies; ses bâtimens étaient à peu près circonscrits par les rues Mazarine, de Nevers et le quai Conti, alors appelé quai de Nesle.

Sous le règne de Philippe-Auguste, la tour, représentée dans la gravure qui accompagne cet article, portait le nom de tournelle de *Philippe Hamelin*. C'était le point où commençait du côté de l'ouest l'enceinte méridionale de Paris, et cette tour servait de fortification. Elle était ronde, très élevée, et accouplée à une autre d'un diamètre plus étroit, dans laquelle était pratiqué un escalier à vis.

Sur la rive opposée de la Seine, s'élevait, à peu de distance du château du Louvre et à l'angle de la muraille de Paris, une tour correspondante qu'on nommait *la tour qui fait le coin*.

A cette époque de guerres et de dissensions, une énorme chaîne de fer, supportée de loin en loin par des bateaux, traversait la rivière, et venait s'attacher d'un côté à *la tour qui fait le coin*, et de l'autre à la tour de Nesle. Cette chaîne fermait ainsi de ce côté l'entrée de Paris, et protégeait la ville contre le danger d'une invasion ou d'un coup de main.

Plus tard, on construisit, au sud de la tour de Nesle, la *porte*, espèce de bastille qui se composait d'un édifice flanqué de deux tours, entre lesquelles était la porte de ville; on y arrivait, en traversant un fossé très large, sur un pont formé de quatre arches.

Près de là, un nommé Amauri de Nesle possédait un vaste hôtel auquel il donna son nom, et dans la suite ce fut aussi de ce nom qu'on appela la *porte* et la *tour de Philippe Hamelin*.

En 1308, cet édifice fut vendu par Amauri à Philippe-le-Bel pour la somme de cinq mille livres, puis il passa à Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe-le-Long. Cette princesse le rendit célèbre par ses crimes. C'est là que se livrant à ses honteux penchans, elle souillait à la fois et son titre de reine et son titre d'épouse! « Elle se tenait à « l'hostel de Nesle, à Paris, dit Brantôme, laquelle fai- « sait le guet aux passans, et ceux qui lui revenaient et « agréaient le plus, de quelque sorte de gens que ce fussent, « les faisait appeler et venir à soy, et après en avoir ob- « tenu ce qu'elle en voulait, les faisait précipiter du haut « de la tour qui paraît encore, en bas en l'eau, et les fai- « sait noyer. Je ne veux pas dire que cela soit vrai, ajoute- « t-il; mais le vulgaire, au moins la plupart de Paris, l'af- « firme, et n'y a si commun, qu'en lui monstrant la tour seu- « lement et en l'interrogeant, que de lui-même ne le die. »

On voit que Brantôme n'ose répondre de l'authenticité de son récit, et pour l'honneur de l'humanité l'on voudrait arracher de l'histoire cette page sanglante. Néanmoins, les auteurs s'accordent sur ce fait épouvantable; mais ils sont indécis sur le nom de la reine qui s'est rendue coupable de si grands crimes. Nous avons nommé Jeanne de Bourgogne, parce que c'est elle que désignent les écrivains les plus versés dans la connaissance de l'histoire de ce temps. Un poète, nommé Villon, qui vivait avant Brantôme, semble confirmer la chronique la plus accréditée, lorsqu'il dit qu'une reine ordonna que Buridan, célèbre écolier de Paris, fût mis dans un sac, et jeté dans la Seine.

Semblablement où est la royne,
Qui commanda que Buridan
Fust jeté en un sac en Seine.

Or, Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe-le-Long, vivait du temps de ce Buridan, et pendant les huit années de son veuvage, elle habita presque continuellement l'hôtel de Nesle.

La même princesse ordonna par son testament que cet hôtel serait vendu et le prix consacré à la fondation d'un collége nommé *collége de Bourgogne.* En 1385, le duc de Berri, devenu propriétaire de l'hôtel de Nesle, fit agrandir les bâtimens, et ajouta aux jardins sept arpens de terre situés au-delà du fossé de la ville, sur lequel il fit construire un pont. Les nouveaux jardins s'appelèrent *petit séjour de Nesle.*

Le 24 mai 1446, Charles VII donna cette propriété à François Ier, duc de Bretagne; mais comme ce duc mourut sans enfans mâles, elle revint après lui à la couronne. Un siècle après, Henri II la vendit à différens particuliers, qui élevèrent sur son emplacement plusieurs constructions.

Quant à la tour et à la porte de Nesle, elles subsistèrent beaucoup plus long-temps, mais elles ne furent le théâtre d'aucun événement historique digne de remarque. On rapporte seulement que lorsque Henri IV vint mettre le siége devant Paris, en 1589, Sully, le duc d'Aumont et quelques gentilshommes de son armée, chargés d'attaquer la ville du côté du faubourg Saint-Germain, entrèrent par la porte de Nesle au nombre de quinze ou de vingt, et pénétrèrent jusqu'au Pont-Neuf; mais que là toute leur bravoure échoua contre la plus vive des résistances, et qu'accablés par le nombre, ils furent repoussés, obligés de faire retraite et d'abandonner pied à pied le terrain qu'ils avaient conquis (1).

Enfin, en 1659, Louis XIV vendit les terres vagues de l'ancien fossé de la tour de Nesle; et c'est sur ce terrain que fut élevé, en 1661, le collége Mazarin, aujourd'hui le palais de l'Institut.

PROVERBE.

Au XIVe siècle, les maîtres et maîtresses d'écoles ne pouvaient professer à Paris sans une permission du chantre de l'église Notre-Dame, auquel ils devaient payer une rétribution. Quelques-uns, pour se soustraire aux droits de ce chantre, tenaient leurs écoles dans des lieux secrets et écartés; c'est ce qu'on nommait alors *écoles buissonnières.*

Plus tard ce nom donna naissance à une plaisanterie proverbiale, et l'on dit encore aujourd'hui d'un enfant qui court jouer avec ses camarades au lieu de se rendre à l'école : *Il fait l'école buissonnière.*

(1) Henri IV n'entra à Paris que le 22 mars 1594.

LE PARLEMENT ANGLAIS.

LA CHAMBRE DES PAIRS ET LA CHAMBRE DES COMMUNES,

§ I.



Le gouvernement anglais repose sur sa base actuelle depuis l'année 1688 : les Anglais nomment cette époque leur révolution; c'est alors en effet que se terminèrent les conflits entre le peuple et le trône, et que les droits respectifs de chacun furent irrévocablement fixés.

Il ne faut pas croire que la constitution anglaise soit un code écrit tout d'un jet, et divisé en livres, titres et articles; elle date de loin, et ne s'est développée que successivement et à différentes époques : on fait remonter son origine aux *chartes des forêts* et à la *grande charte* de Jean Sans-Terre, en 1215. Les concessions des princes, les progrès de la civilisation, les conseils de l'expérience l'ont ensuite étendue ou modifiée, suivant les temps et l'exigence des besoins de la nation. Tout cela, comme on voit, n'a pas été l'ouvrage d'un jour ou d'un moment; il n'a pas fallu moins que six siècles de luttes parlementaires, et la manifestation la plus formelle des volontés unanimes de toutes les classes de citoyens, sans acception de rang ou de fortune. Ainsi la constitution anglaise est le fruit du temps : elle ne forme pas un corps compacte et spécial; mais elle existe çà et là, soit dans les traditions, soit dans les monumens législatifs ou politiques des siècles passés.

Laissons à l'historien et au publiciste le soin d'examiner toutes ses phases, de la suivre dans ses diverses périodes, et de l'analyser dans tous ses détails : ce serait sortir de nos limites que d'entreprendre une tâche aussi longue et aussi sérieuse. Nous ne devons chercher dans cet article qu'à jeter un coup d'œil rapide sur le gouvernement représentatif tel qu'il existe aujourd'hui en Angleterre, et à passer en revue quelques usages parlementaires qui s'éloignent de nos habitudes nationales, et qui par cela même sont curieux à connaître.

Le pouvoir législatif est composé de trois branches distinctes : le roi, la chambre des pairs et la chambre des communes. Ces trois corps de l'Etat réunis s'appellent le *Parlement.* Le roi et les pairs siégent dans la même chambre nommée indifféremment *chambre haute*, *chambre des pairs*, *chambre des lords*; lorsque le roi n'assiste pas en personne aux séances, ce qui arrive d'ordinaire, il doit toujours y être représenté : car sans cela il n'y aurait pas de parlement.

La *chambre des communes*, dite aussi *chambre basse*, siége séparément de la chambre des lords.

Le pouvoir et la juridiction du parlement sont absolus, et ne peuvent être ni bornés ni restreints, soit relativement aux causes, soit relativement aux personnes.

Une autorité plus que souveraine, celle qui émane de sa propre force, supérieure à tout et au-dessus de toute censure, lui donne le droit de confirmer, d'étendre, de créer, d'annuler ou de faire revivre les lois sur toutes sortes d'affaires, ecclésiastiques ou temporelles, civiles ou militaires, maritimes ou commerciales. Le parlement peut non-seulement changer la base de son existence et sa constitution, mais encore la constitution de l'état : aussi dit-on *la toute*

puissance du parlement. Enfin le parlement, disent les Anglais, peut tout ce qu'il veut, excepté faire d'un homme une femme, et d'une femme un homme (Commentaire de Blackstone).

Ses membres ont la pleine et entière liberté d'exprimer leurs opinions, quelles qu'elles soient, dans les débats et discussions parlementaires, et c'est peut-être là le privilège dont ils se montrent le plus jaloux. Aussi l'*orateur* (1) des communes ne manque jamais, à l'ouverture de chaque nouvelle session, de demander au roi en personne la liberté de parler, comme la première des prérogatives de la chambre des communes.

La majorité dicte la loi dans les deux chambres, et se manifeste par vote émis publiquement, à scrutin ouvert.

Les bills d'intérêt privé sont précédés, dans la chambre des communes, d'une pétition présentée par un membre, laquelle explique les motifs de la proposition, tandis que s'il s'agit d'un bill d'intérêt général et public, il ne faut que la motion pure et simple d'un des membres de la chambre.

Si le bill d'intérêt privé prend naissance à la chambre des lords, il est toujours renvoyé à deux des juges, qui sont aux ordres de cette chambre, et qui après avoir examiné le bill doivent faire leur rapport.

Le bill est lu deux fois à des intervalles fixes. L'orateur, à chaque lecture, en rappelle la substance et met aux-voix s'il ira plus loin. Dans les affaires de peu d'importance, le bill, à la seconde lecture, est renvoyé à un comité spécial; mais dans les grandes affaires, la chambre elle-même se forme en comité général. Alors l'orateur quitte le fauteuil et on retire la *masse d'armes*, qui ne doit être placée sur le bureau que lorsque la chambre est en assemblée délibérante : un président *ad hoc*, nommé *chair-man*, prend la place du *greffier* : chaque membre a la parole aussi souvent qu'il veut sur la question, au lieu qu'il ne peut l'obtenir que deux fois en séance parlementaire. L'affaire instruite, la chambre reprend sa forme constitutionnelle, et entre en délibération.

Lorsque le bill a été voté par les deux chambres, le roi exprime ainsi sa sanction : s'il s'agit d'un bill d'intérêt privé, il se sert de ces expressions : *Soit fait comme il est désiré ;* s'il s'agit d'un bill d'intérêt public, il dit : *Le Roi le veut.* Quand le roi refuse sa sanction, il le fait connaître par ces mots : *Le roi avisera.*

L'initiative de la loi sur l'impôt appartient exclusivement à la chambre des communes : la chambre des pairs n'y a que la sanction ou le refus pur et simple, et le prince y adhère en disant : *Le roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence et aussi le veut* (2).

Le roi ne peut proposer ni faire proposer textuellement de nouvelles lois. Si une circonstance pressante engageait un ministre à faire quelque ouverture de ce genre à la chambre, il faudrait qu'un membre relevât le gant et demandât la fixation d'un jour pour entretenir ses collègues de l'objet en question : toute proposition à cet égard lui deviendrait personnelle, et s'offrirait ainsi dépouillée de la majesté royale et de l'influence ostensible du gouvernement.

Toutes ces précautions ont été introduites pour assurer l'indépendance entière de l'une et de l'autre chambre.

Au commencement de chaque règne, les deux chambres se constituent en convention avant de couronner le nouveau roi : elles revisent les actes du règne précédent, corrigent les abus et ramènent la constitution à sa pureté. C'est ce qui arriva après les règnes des deux Henri. Toutes les barrières qui défendaient le peuple contre les envahissemens du pouvoir avaient été renversées. Le parlement lui-même, frappé de terreur, était allé jusqu'à statuer que les simples proclamations royales auraient force de loi : c'en était fait de la constitution. Cependant, à la première occasion d'un nouveau règne, on vit la liberté renaître. La nation sortant tout à coup de son assoupissement, les abus qui pendant cinq règnes consécutifs s'étaient accumulés et invétérés, disparurent pour faire place aux anciennes lois du pays.

Quelquefois la chambre des lords se forme, comme en France, en cour de justice, lorsqu'il s'agit de juger un membre du parlement, ou de statuer sur quelque grand crime contre la sûreté de l'état. Dans ce cas, c'est la chambre des communes qui se porte accusatrice, et qui nomme des commissaires chargés de poursuivre le coupable devant la chambre haute, qui s'appelle alors *haute cour du parlement, ou du seigneur roi en parlement.* Tous les pairs sont alors tenus de siéger. Ils remplissent les fonctions de juges et de jurés sous la direction du lord chancelier. Leurs arrêts se rendent à la majorité des voix. Chaque pair, mettant la main sur sa poitrine, dit : *Sur mon honneur, l'accusé est ou n'est pas coupable ;* au lieu que lorsqu'ils votent une loi, ils doivent dire : *content* ou *non content.* Dans ces occasions solennelles, les séances se tiennent dans la grande salle de Westminster (*Westminster-Hall*).

Les douze grands juges, aidés du conseil du roi, c'est-à-dire du procureur-général, de l'avocat-général et du garde des archives, instruisent ces procès criminels et y ont voix consultative.

Il est une autre procédure suivie pour juger un pair, mais qui n'a lieu qu'en l'absence du parlement : les poursuites se font devant *la haute cour du grand intendant d'Angleterre.* Cette cour ne se forme plus que lorsqu'il s'agit d'un crime capital commis par un pair ou une pairesse. L'affaire s'instruit du reste comme devant les jurys ordinaires.

La pairie est la récompense de tout talent extraordinaire et de tout service éminent : aussi la chambre des pairs renferme-t-elle dans son sein l'élite de la nation en généraux de terre et de mer, et en hommes distingués dans tous les genres. La chambre des communes offre un champ plus brillant aux hommes d'état. Inférieure en dignité et soumise à l'autre par l'étiquette, elle a cependant en réalité une importance bien plus grande. Hampden ne voulut pas la quitter pour s'attacher à Charles Ier, ni Shaftesbury pour suivre Charles II. Ils préférèrent leur popularité à une faveur précaire et trompeuse. Il est rare que des ministres ou des chefs d'opposition consentent à y échanger leur siège contre un siège à la chambre des pairs, à moins qu'ils ne cherchent dans la chambre haute un refuge, lorsque la popularité leur échappe ou quand leur talent vieillit : alors ils vont y mourir en paix et y déposer l'héritage de leurs enfans. C'est ce que les Anglais appellent l'*enterrement d'un homme d'état.*

La chambre basse est élective, la chambre haute est héréditaire, et au roi seul appartient la prérogative de nommer les pairs. La pairie est divisée en cinq ordres : les ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons. Leur costume consiste en une robe d'étoffe écarlate, doublée de satin blanc : le degré de noblesse de chacun des membres est indiqué par un nombre déterminé de rangs d'hermine et de dentelle d'or. Les pairs sont dans l'usage de ne mettre ces robes que lorsque le roi est présent. Lorsqu'un nouveau pair est introduit pour la première fois dans la chambre, les membres désignés pour la cérémonie sont seuls revêtus de leur costume, et lorsque le roi envoie par message sa sanction aux actes du parlement, il n'y a également que les commissaires qui portent la robe. Les pairs ne portent jamais leur couronne qu'au sacre.

Il n'y a aucun costume particulier pour la chambre des communes.

(1) L'orateur, en anglais *the speaker;* c'est le nom que l'on donne au président de l'une et de l'autre chambre.

(2) Il est à remarquer que ces diverses réponses de la couronne se font toujours en français et dans les termes mêmes que nous venons de rapporter.

Les droits et prérogatives des membres de la chambre haute sont de ne pouvoir être jugés pour crime capital que par les pairs, de ne pouvoir être emprisonnés pour dettes. Le privilège des membres de la chambre des communes consiste dans l'inviolabilité de leurs personnes quarante jours avant et quarante jours après chaque session ou prorogation.



(Intérieur de la chambre des lords.)

Nous ne terminerons pas ce court exposé, sans faire remarquer que le célèbre historien Hume, rendant un juste hommage aux anciennes constitutions de la France, dit que c'est dans nos lois que les Anglais ont puisé leurs franchises et leur liberté. « Les privilèges des pairs, dit-il, et la liberté des communes ont pris naissance chez les Français. »

Il nous reste à donner à nos lecteurs quelques détails sur le lieu où se tiennent les séances du parlement.

(Nous les donnerons dans un prochain numéro.)

LE RENARD.

Quelques traits de ressemblance ont fait ranger le renard dans la famille des loups; mais il en diffère par la forme de sa tête et de son museau et par sa pupille ovale, qui est le caractère vraiment distinctif de cet animal. Il est aussi semblable au chien sous quelques rapports. Parmi les nombreuses dissemblances qui l'en séparent, il faut citer son naturel sauvage et insociable, et l'odeur forte qui lui est particulière.

Toutes les parties du monde fournissent des renards. L'Europe n'en possède que deux espèces, le renard commun et l'isatis. Le renard commun offre deux variétés, le renard charbonnier et le renard noir.

Cet animal est connu dans nos climats par ses ruses et sa prudence. Ainsi que le loup, il ne se fie pas seulement à sa force et à la légèreté de sa course. Son intelligence supérieure lui fait pratiquer un asile où il demeure et se réfugie dans le danger. Il se loge sur la lisière du bois, à portée des fermes et des hameaux. Quand il s'est introduit dans une basse-cour, il met tout à mort et emporte ses victimes à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le jour l'oblige à faire retraite. Il visite les lacets et les gluaux du pipeur; il chasse le gibier de plaine, et, à défaut d'autre proie, il détruit les mulots, les rats, les lézards, etc. Il n'est pas seulement carnassier; sa voracité s'étend aux fruits, au miel et surtout aux raisins.

La chasse du renard est amusante. Sa chasse à *courre* fait les délices des riches propriétaires anglais, qui entretiennent à grands frais des chevaux et des chiens pour cet usage. Tous les chiens le chassent avec ardeur; mais les bassets et les chiens courans sont ses ennemis les plus habiles et les plus acharnés. Quand il se voit poursuivi, il gagne son terrier; on laisse les bassets s'y glisser après lui, et on l'attend à la sortie pour le tuer au fusil. Il arrive parfois que le furet le fait déguerpir de son trou. On lui tend encore des pièges munis d'un appât. Une fois réduit aux abois, il se défend avec courage et mord tout ce qu'il peut atteindre.

Le renard s'accouple en hiver. Durant le temps de la gestation, la femelle reste au terrier; elle met bas en avril quatre ou cinq petits. Ceux-ci naissent les yeux fermés, s'accroissent en deux ans, et en vivent treize ou quatorze. Cet animal glapit, aboie, en hiver seulement. Il a des tons différens selon les différens sentimens qui l'affectent.

Sa fourrure d'hiver, beaucoup moins recherchée que

celle des renards du pôle antarctique, sert pourtant à nos usages domestiques. Ses poils sont généralement roux. Les charbonniers ont une couleur gris-argenté et les pieds plus noirs.

L'isatis, connu sous le nom de *renard de Sibérie*, est l'espèce qui fournit les plus belles peaux au commerce. Dans les pays où on lui fait une guerre active dans un but de négoce, il ne sort que la nuit de ses terriers à plusieurs issues, il se montre timide, défiant, habile à lutter de ruse avec le chasseur. Mais là où il peut vivre en sécurité, aucun animal n'est plus imprudent, plus dépourvu de défiance. Dans l'île de Behring, Heller, l'un des compagnons du navigateur qui a donné son nom au détroit, les trouva en grand nombre et tellement inexpérimentés, qu'ils se laissaient assommer à coups de bâton Voleurs et voraces, ils s'emparaient de tout, des chaussures et des vêtemens des hommes endormis; ils dévoraient les cadavres et attaquaient les malades.

« Il arrivait quelquefois, dit Heller, que pendant que « nous étions occupés à écorcher un animal, les renards « venaient en arracher les lambeaux, et nous forçaient à « les tuer. Lorsque nous enterrions des viandes, et que « nous ajoutions le poids de plusieurs grosses pierres à ce- « lui de la terre qui les recouvrait, ils découvraient ce « dépôt et venaient enlever ces pierres en se glissant des- « sous, et s'aidant les uns les autres avec un accord et une « intelligence rares. Si nous avions recours à un poteau « pour y attacher nos viandes, ils creusaient avec leurs « pattes par dessous le poteau, jusqu'à ce qu'il tombât, ou « bien ils montaient dessus avec une adresse incroyable. »

Les capitaines Parry et Franklin, dans les îles et sur les bords de la mer Polaire, rencontrèrent de nombreux isatis. C'est qu'ils sont d'une fécondité extrême, et qu'ils se soustraient facilement au peu d'animaux carnassiers qui vivent dans ces contrées.

On a trouvé cette espèce très susceptible d'éducation, facile à apprivoiser et attachée à son maître. Son pelage varie suivant la saison. Il est brun en été et blanc en hiver. On paraît admettre un isatis à fourrure grise qui conserverait cette teinte à toutes les époques de l'année.

Parmi les renards propres au continent de l'Asie, on ne connaît que le corsac. Cet animal vit en troupes dans les terrains secs et sablonneux, et habite aussi des terriers à plusieurs issues, d'où il ne sort que la nuit. Il fait la chasse aux outardes, aux perdrix; il est aussi friand de poisson et ne boit que rarement. L'odeur qu'il répand, les circonstances de son accouplement et la naissance de ses petits, sont les mêmes que celles du renard commun. Sa fourrure d'hiver est moins précieuse que celle du *renard du Nord*.

On prend le corsac dans des pièges ou dans des filets. On le fait sortir de son terrier en y introduisant de la fumée ou un tire-bourre longuement emmanché. Il se chasse même



(Le renard.)

au faucon. Il est coureur rapide et prudent; il ne retombe guère dans les pièges auxquels il a une fois échappé.

On a essayé d'apprivoiser trois corsacs. Le succès de ces tentatives s'est borné à obtenir de l'un d'eux quelque familiarité avec son gardien. Pendant le jour, on les voyait tranquillement couchés à la manière du chien; mais à la nuit, ils faisaient tous leurs efforts pour recouvrer la liberté. La taille de cet animal est intermédiaire entre celle du renard commun et celle du chat domestique.

On ne connaît en Afrique que deux espèces de renards; l'une se trouve en Égypte et en Barbarie; l'autre, que l'on appelle *fennec*, paraît s'étendre dans toute l'Afrique

septentrionale. La première a la taille et les mœurs du renard commun. Le fennet est d'une espèce très petite, et sur laquelle règne encore une grande incertitude parmi les naturalistes.

L'Amérique est la partie du monde où les espèces de renards sont le plus multipliées. Jusqu'ici elles sont au nombre de quatre ou cinq. Le renard rouge a un pelage très fourré de poils soyeux et laineux. On le rencontre surtout dans les régions tempérées de l'Amérique du Nord. Il a la taille et les proportions du renard ordinaire. On en a vu deux s'accoupler à Paris. La femelle mit bas quatre renardeaux; deux d'entre eux arrivèrent à l'âge adulte avec les caractères de leurs parens.

Le renard tricolore est connu par un individu de l'espèce, qu'on a nourri au Jardin des Plantes. Il était plus petit, aussi sauvage et aussi pesant que le renard d'Europe. Il est commun à la baie d'Hudson, où sa peau est un objet de commerce assez considérable.

Une femelle de l'espèce du renard argenté d'Amérique a été amenée à Paris. Plus petite que nos renards, elle paraissait en avoir les mœurs et le naturel. Tranquille pendant le jour, son activité se montrait au crépuscule. Elle jouait et grognait comme les jeunes chiens. Après s'être repue, elle cachait le reste de ses alimens. La chaleur de nos étés l'incommodait, tandis qu'elle ne souffrait nullement du froid de l'hiver. Sa fourrure était épaisse et fine.

UNE NOCE CHEZ LES GRECS DE L'ASIE-MINEURE,

A SMYRNE, ET AUX ENVIRONS.



On se rappelle encore en France avec quelle vive sympathie on applaudit aux généreux efforts des Grecs d'Athènes et de la Morée, quand ces descendans des premiers civilisateurs du monde se lassèrent d'être les *Raias* de la Turquie, c'est-à-dire, de vils esclaves imposés comme l'est chez nous une propriété foncière, et payant tant pour garder leurs têtes sur leurs épaules. Ces Grecs, émancipés aujourd'hui et formant depuis peu un état monarchique, ont des frères dans l'Asie-Mineure qui sont toujours sous la domination ottomane; et s'ils sont oubliés et perdus peut-être à tout jamais, comme nation politique, ils ne nous intéressent pas moins comme membres de la grande famille des Hellènes, conservant leurs mœurs et leurs coutumes nationales au milieu des populations turques. Une de ces coutumes les plus curieuses, c'est la cérémonie du mariage telle qu'elle a lieu à Smyrne et dans les petites bourgades environnantes. Cette cérémonie est intéressante chez tous les peuples, et il est à remarquer que partout elle a un caractère éminemment sérieux et religieux. Chez le peuple dont nous nous occupons, elle nous intéresse d'autant plus qu'il s'y mêle je ne sais quelles traditions encore vivantes de la naïve antiquité grecque. D'abord les époux se rendent à l'église dans leurs plus beaux habits de fête. Les premières cérémonies sont d'une interminable longueur, et durent autant que trois de nos grand'messes. Ajoutez à cela que l'oreille de l'Européen qui a la patience de subir, à titre d'invité ou même à titre de simple observateur, toutes les petites corvées officielles d'une noce grecque, a beaucoup à souffrir de l'accent perpétuellement criard et nasillard des chantres, car le plain-chant, peu favorable en général aux effets harmonieux des langues, a surtout cet inconvénient disgracieux dans la langue grecque moderne. Le fiancé et la fiancée portent chacun une couronne de fleurs d'un goût parfaitement classique; et pendant tout le temps que dure la cérémonie, ils les échangent plusieurs fois l'une contre l'autre : symbole gracieux de la fidélité conjugale qu'ils se jurèrent mutuellement aux pieds des autels. Le même échange a lieu aussi pour les bagues nuptiales; ce qui donne à toutes ces premières cérémonies un caractère de simplicité antique et patriarcale. Le service religieux terminé, le cortège se rend à la maison de l'époux en grande pompe, précédé de musiciens et de chanteurs, et suivi de toute la population de la bourgade, qui regarde le plus humble des mariages comme la fête de tout le monde. Cette procession, de gens tous joyeux et parés, ressemble parfaitement à ces chœurs antiques de vieillards, d'adolescens et de jeunes filles que nous retrouvons dans les magnifiques bas-reliefs de l'ancienne Grèce. La nouvelle fiancée n'est pas plus tôt entrée dans la maison de son époux, qu'elle va, sans dire un seul mot, s'asseoir sur un sofa dans le coin le plus retiré de l'appartement; elle reste là, les yeux baissés, immobile comme la statue de marbre des temples antiques, et ne paraissant pas s'intéresser le moins du monde à tout ce qui se passe autour d'elle, aux danses, à la musique, à tout ce bruyant mouvement d'un salon de bal où les jeunes filles à marier s'amusent en général beaucoup plus que les jeunes mariées. S'il arrive à la jeune Grecque de remuer les lèvres, c'est pour dire un mot à l'oreille d'une parente ou d'une amie d'enfance. Elle a gardé sa couronne d'épousée, et un grand voile rose en gaze qu'elle rejette derrière sa tête, laisse à découvert sa figure virginale sur laquelle il ne se passe rien de visible, quand il se passe tant de choses dans son cœur, qui est encore un cœur de jeune fille. La joyeuse société entre en danse et le bal est en pleine activité jusqu'à minuit. Alors il se fait un grand mouvement dans l'appartement, et la foule des danseurs et des invités semble s'être recrutée tout à coup de nouveaux danseurs et de nouveaux invités qui ont laissé le champ libre aux premiers venus. Voici pourquoi : La nouvelle mariée, assise à la manière des Turcs sur son sofa, se dispose à recevoir dans les plis de sa robe les petits présens d'une taxe volontaire qu'elle perçoit sur la bourse de chaque visiteur. La collecte se fait dans le plus grand ordre. Chacun jette sa pièce de monnaie dans la robe de la jeune vierge qui recueille ensuite toutes les offrandes et les dépose dans une petite boîte d'argent, et cela, sans remuer les lèvres, sans lever les yeux. Et les danses de recommencer de plus belle; de nouveaux et frais danseurs remplacent toujours ceux qui sont fatigués et rendus, à peu près comme les corps de réserve remplacent dans une bataille les troupes qui ont donné les premières. C'est que le moment est venu de danser la *romaika*, la danse favorite des Grecs modernes, dont les figures sont si gracieuses et si variées; véritable évolution militaire, où chaque soldat a son mouchoir à la main, qu'il agite en guise de drapeau au-dessus de sa tête. Cette danse est d'un effet charmant, et nos danses européennes sont froides et sans caractère près de ce joyeux pêle-mêle. Quand les pauvres musiciens commencent à être las et font mine de vouloir reprendre haleine un instant, alors un des plus vigoureux danseurs tire de sa poche une petite monnaie turque fort mince appelée *rubich*, la mouille de sa salive et la lance en poussant un de ces cris aigus qui percent le tympan, sur le visage du chef d'orchestre, lequel se regarde comme suffisamment prévenu de n'être plus essoufflé. Mais ce remède, appliqué énergiquement sur la face du chef d'orchestre et accompagné d'un bon verre de vin, ne manque jamais de produire son effet. De temps en temps, des voix de femmes d'une grande pureté se mêlent au concert instrumental.

Nous donnerons dans le prochain numéro la suite de cette fête curieuse.

NOTIONS GÉNÉRALES

SUR LES DIFFÉRENTES FORMES DE L'ANNÉE,

Chez les peuples anciens et modernes.

(Suite.)

Année arabe. — L'année dont se servent les Arabes et tous les peuples qui ont embrassé la religion de Mahomet, est purement lunaire. Le commencement ne pourrait donc être fixé; il rétro-

grade tous les ans de 11 jours, et parcourt successivement toutes les saisons de l'année. Le premier jour de la première année de l'hégire est fixé généralement au vendredi 16 juillet 622 de notre ere; le premier de la seconde année tomba le 5 juillet 623; celui de la troisième, le 24 juin 624, et ainsi de suite. Le premier jour de la 124e année de l'hégire se trouvera correspondre au 9 mai 1834.

Les Arabes déterminent le commencement de leur mois par la première apparition du croissant de la lune. Leurs mois sont composés, comme les nôtres, de semaines, dont chaque jour, appelé *férie*, commence le soir, aprèr le coucher du soleil.

Voici l'ordre et les noms des mois arabes :

1. Mouharram,	30 jours.	7. Redjeb,	30 jours.
2. Safar,	29	8. Shaaban,	29
3. Reby 1er,	30	9. Ramadan,	30
4. Reby 2me,	29	10. Schewal,	29
5. Djoumadi 1er,	30	11. Dsou'lkaadah,	30
6. Djoumadi 2me,	29	12. Dsou'lkedjah,	29
			et 30 dans les années extraordinaires.

Année Grecque.—Le plus ancien des calendriers grecs est celui de Chiron, auquel on attribuait l'invention de l'astronomie. H-siode en donna un composé de 12 mois et de 360 jours : de deux en deux ans on ajoutait un mois intercalaire de 30 jours, ce qui produisait huit jours de trop à chaque période de deux ans.

Vers la fin du VIe siècle avant notre ère, Solon introduisit l'usage des mois pleins et caves : l'année devint alors lunaire. Cléostrate essaya, mais vainement, de la faire concorder avec la révolution du soleil, au moyen d'une période de 8 années.

Enfin Méton parut, rapportant d'Egypte et de Chaldée une période plus exacte, qu'on a depuis appelée *cycle de Méton* ou *nombre d'or*. Ce cycle dont on doit placer le premier jour le 27 juin de l'an 427 avant Jésus-Christ, formé de dix-neuf années solaires, pendant lesquelles il s'écoulait dix-neuf années lunaires et sept mois intercalaires, ramenait au bout de dix-neuf ans le soleil et la lune à peu près au même point du ciel. Cependant il restait encore une erreur de 7 heures, que Calippus essaya de corriger, en quadruplant le cycle de Méton; mais la période Calippe ne servit qu'aux astronomes et ne fut jamais adoptée dans l'usage commun.

L'année grecque conserva donc la forme que Méton lui avait donnée. Chez les Athéniens, elle commençait à la première lune qui suivait le solstice d'été : chez d'autres peuples de la Grèce, elle commençait soit à la première lune qui suivait le solstice d'été chez d'autres peuples de la Grèce. Elle commençait soit à l'équinoxe du printemps soit à l'équinoxe d'automne. Les noms des mois variaient également. Nous donnerons ceux qu'employaient les Athéniens et les Macédoniens.

Mois athéniens.		*Mois romains.* Correspondant aux mois de
1 Hécatombéon,	29 jours.	Juin, Juillet.
2 Métageïnion,	30	Juillet, Août.
3 Boédromion,	29	Août, Septembre.
4 Pyanepsion,	30	Septembre, Octobre.
5 Maimactérion,	20	Octobre, Novembre.
6 Posidéon,	29	Novembre, Décembre.
7 Gamélion,	29	Décembre, Janvier
8 Anthestérion,	30	Janvier, Février
9 Elaphébolion,	29	Février, Mars.
10 Munychion,	30	Mars, Avril.
11 Thargélion,	29	Avril, Mai.
12 Scyrophorion,	30	Mai, Juin.

L'année macédonienne commençait à la deuxième lune après l'équinoxe d'automne.

Mois macédoniens,			*Mois romains.*
1. Dius,	30	jours, correspondant au	24 Septembre.
2. Appellœus,	30		24 Octobre.
3. Audynœus,	31		23 Novembre.
4. Perytius,	30		24 Décembre.
5. Dystrus,	30		23 Janvier.
6. Xanticus,	31		22 Février.
7. Artémisius,	31		25 Mars.
8. Dœsius,	30		25 Avril.
9. Panémus,	31		25 Mai.
10. Loüs,	30		25 Juin.
11. Gorpiœus,	31		25 Juillet.
12. Hyperberétœus,	30		25 Août.

La suite au prochain numéro.

LE CAPITAINE COOK.



Le capitaine James Cook, l'un des plus grands navigateurs des temps modernes, était fils d'un garçon de ferme du comté d'York. Il naquit le 27 octobre de l'année 1728. Le père de Cook avait neuf enfans; c'était bien le moins que la Grande Bretagne prélevât un marin ou deux sur cette nombreuse lignée. Aussi, James Cook fut-il enlevé par la *presse* lors de la guerre de l'Angleterre avec la France en 1755, et embarqué comme simple matelot sur le vaisseau monté par sir Hugh Palliser. Il avait alors trente ans. Or, à cet âge, on reste médiocre, si on est né avec de médiocres facultés, ou bien on se distingue et s'élève rapidement, si l'on se sent de la capacité et de l'ambition. James Cook ayant les deux à la fois s'ennuya bien vite d'être matelot de la marine royale. Il se fit remarquer, fut promu au grade de maître d'équipage et fut chargé pendant l'expédition du Canada, de sonder le canal qui est au nord de l'île d'Orléans. Cook en leva le plan avec une rare intelligence, et ce fut le commencement de sa fortune et de sa réputation. Ce premier essai lui fit confier l'exécution de la carte du fleuve Saint-Laurent, dans une grande partie de son cours; et cette carte a conservé jusqu'ici la supériorité qu'on lui reconnut alors. Parvenu de grade en grade à celui de capitaine, Cook partit avec les savans, J. Banks et Solander, pour une expédition autour du monde, en 1768, sur le vaisseau l'*Endeavour*. Ce fut dans ce premier voyage qu'après avoir visité les îles *de la Société*, déjà découvertes par Bougainville dans la mer du Sud, Cook découvrit les côtes de la Nouvelle-Zélande, le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van Diemen, non encore reconnue à cette époque. De retour en Angleterre, au mois de juin 1771, Cook fut promu au grade de commandant de vaisseau, supérieur à celui de capitaine, et il repartit le 13 juillet de l'année suivante pour de nouvelles explorations, avec les vaisseaux la *Résolution* qu'il montait, et l'*Adventure* aux ordres du capitaine Furneaux. Cette seconde campagne maritime dura trois ans, pendant lesquels Cook chercha à pénétrer à plusieurs reprises aussi loin que possible du côté des pôles du Sud. Il relâcha plusieurs fois à la Nouvelle-Zélande, aux îles de la Société, des Amis, découvrit la Nouvelle-Calédonie en 1774, et rentra à Portsmouth le 3 juillet 1775.

Le roi d'Angleterre le récompensa dignement de ses glorieux travaux; il fut admis, à l'unanimité, en 1776, membre de la Société royale de Londres, qui lui décerna plus tard le prix fondé par sir Godfrey Copley, pour celui qui aurait fait les expériences les plus utiles à la conservation des hommes. Chargé d'une troisième expédition dont le plan appartenait au lord Sandwich, premier lord de l'amirauté, il sortit de Plymouth le 12 juillet 1776, sur la *Résolution*, accompagné de la *Découverte*, commandée par le capitaine Clerke, et aborda le 7 mars 1778 à la côte N. O. de l'Amérique; mais n'ayant pu se frayer un passage vers le nord, à cause des glaces dont ses bâtimens furent continuellement environnés, il fit voile pour les îles Sandwich.

L'infatigable navigateur ne devait pas revenir de ce dernier voyage; il devait laisser ses os sur la plage déserte d'une petite île de l'Océan Pacifique; les circonstances de sa mort sont des plus tragiques; tel est à peu près le récit qu'ont fait de ce triste événement les braves et malheureux compagnons de James Cook, qui revinrent en Angleterre. Le vaisseau du capitaine se trouvait en rade sur les côtes de l'île d'Owhyhée : l'équipage ayant besoin de se remonter en vivres et en eau descendit à terre; bientôt des rixes violentes s'élevèrent entre les naturels et les hommes de l'équipage; ces derniers ayant le dessous dans la lutte revinrent à bord. Ce fut alors que le capitaine eut l'énergique mais imprudent courage de descendre lui-même

à terre, accompagné seulement de quelques matelots, pour faire rendre aux Insulaires plusieurs objets qu'ils avaient volés sur le bâtiment. D'abord les naturels, comme stupéfiés par cet acte de courage inattendu, ne manifestèrent aucune disposition hostile. Mais revenant peu à peu de leur premier ébahissement, ils poussèrent leur cri de guerre, s'armèrent de leurs massues et de leurs zagaies, et s'avancèrent vers le capitaine et ses hommes, qui avaient commencé par mettre la main sur le roi de l'île, et l'emmenaient comme ôtage.



Le capitaine Cook.

James Cook voyant que sa position devenait de plus en plus critique, faisait hâter le pas à ses hommes; déjà la petite troupe avait gagné les chaloupes et se disposait à monter dedans pour prendre le large, lorsqu'un des insulaires lança une pierre au capitaine qui riposta par un coup de mousquet. L'agresseur ne fut pas atteint; alors le capitaine se jeta sur lui, et l'assomma avec la crosse de son mousquet. Une épouvantable mêlée s'ensuivit, les hommes qui étaient dans les chaloupes faisant feu sur les naturels, et ces derniers pressant toujours les derrières de la petite troupe des fuyards; au milieu de cette horrible confusion, chacun se sauva comme il put, et le malheureux J. Cook se trouva seul aux prises avec toute la peuplade ennemie.

Alors les gens de l'équipage qui étaient restés sur le bâtiment, et ne pouvaient avancer près du rivage, virent un homme s'enfuir à toutes jambes du côté des chaloupes, et lever de temps en temps la main en signe de détresse. C'était leur brave capitaine qui allait périr, et qu'ils ne pouvaient secourir. Il était poursuivi par les naturels qui lui jetaient des pierres dont quelques-unes l'atteignirent sans le blesser grièvement, étant lancées d'assez loin. James Cook fuyait toujours, portant son mousquet sous son bras gauche, et se garant de la main droite des projectiles des sauvages. Mais bientôt on vit un des naturels plus agile que les autres talonner vivement le capitaine: il allait même le saisir par derrière, quand le brave Cook fit volte-face, présentant à l'indien le canon de son mousquet; le sauvage effrayé recula de quelques pas, mais ce fut pour ramasser à terre une énorme pierre qu'il lança au capitaine. Celui-ci, atteint à la tête, chancela et tomba sur ses genoux. Un autre Indien vint le frapper de son poignard derrière le cou. Alors on vit le malheureux Cook se débattre contre la mort avec une incroyable énergie. Saisi par les deux Indiens, il les entraîna avec lui jusqu'au bord de la mer; là trouvant à s'adosser contre un rocher, il lutta quelque temps comme le tigre blessé à mort, et finit par succomber. Son corps fut horriblement mutilé par les Indiens. Plus tard on retrouva au pied de ce même rocher quelques-uns de ses ossemens qui furent rapportés religieusement en Angleterre. La France, moins heureuse, est encore à la recherche de ceux de l'infortuné La Pérouse.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 9 au 15 janvier.

9 *Janvier* 1514. — Mort d'Anne de Bretagne, reine de France. Brantôme appelle cette princesse « la plus digne et la plus honorable reine qui ait été, depuis la reine Blanche, mère de Saint-Louis, si sage et si vertueuse jusqu'à son règne. » Mariée d'abord à Charles VIII, elle épousa en secondes noces Louis XII.

9 *Janvier* 1642. — Mort de Galilée.

9 *Janvier* 1757. — Mort de Fontenelle. Écrivain prodigieux par l'universalité de ses connaissances et l'un des hommes les plus spirituels qui aient jamais existé. Parmi ses ouvrages, on peut citer: *Éloges académiques*; *Pluralité des Mondes*; *Histoire des Oracles* et *Géométrie de l'infini*. Né le 11 février 1657, il vécut près d'un siècle.

10 *Janvier* 1778. — Mort de Charle Linné. Ce grand homme auquel on a donné le nom de prince des botanistes, et qu'il eût été plus juste de qualifier de prince des naturalistes, naquit le 24 mai 1707 à Zoëshütt, ville de Suède; il était fils d'un ministre protestant.

10 *Janvier* 1321. — Mort de Marie de Brabant, reine de France, princesse, que l'histoire contemporaine nous représente comme unissant le savoir aux grâces, protégeant les poètes, et cultivant elle-même avec succès la poésie, était fille de Henri III duc de Brabant, et d'Alix de Bourgogne. Elle épousa Philippe-le-Hardi.

10 *Janvier* 1811. — Mort de Marie-Joseph de Chenier, poète, membre de l'Institut.

11 *Janvier* 1635. — Fondation de l'Académie française.

11 *Janvier* 1680. Création de la chambre ardente

12 *Janvier* 888. — Mort de l'empereur Charles-le-Gros. Fils de Louis-le-Germanique, Charles-le-Gros réunit sous sa puissance presqu'autant d'états que Charlemagne; mais cette haute fortune ne servit qu'à mettre en évidence sa faiblesse et sa lâcheté.

12 *Janvier* 1582. — Mort de Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe. Schiller a bien caractérisé ce personnage tristement célèbre en disant qu'il remplissait auprès du fanatisme les *fonctions de valet de bourreau*.

12 *Janvier* 1673. Réception de Racine et de Fléchier à l'Académie française.

13 *Janvier* 1152. — Mort de Suger, abbé de Saint-Denis. Cet homme extraordinaire pour le temps barbare où il vécut, naquit en 1081 à Saint-Omer, d'un père appelé Clinand. A l'âge de six ans, il fut admis à l'abbaye de Saint-Denis, et y fit ses études avec une ardeur et une facilité qui furent admirées de ses maîtres. La considération que ses succès lui valurent s'accrut avec l'âge; il fut choisi pour remplir des fonctions élevées dans diverses abbayes de l'ordre, et en 1106, nommé pour assister au conseil de Poitiers: sa célébrité s'étendit jusqu'à la cour. Le roi Louis-le-Gros, après l'avoir employé dans diverses missions, l'envoya en 1118, à la cour de Rome en qualité de son ambassadeur, et en 1146, Louis VII successeur de Louis-le-Gros, lui confia l'administration de son royaume en partant pour la Palestine. Suger, après d'importans travaux, termina sa carrière le 13 janvier 1152, à l'âge de soixante-dix ans. Il fut regretté comme un homme d'un caractère et d'une capacité extraordinaires pour son temps.

13 *Janvier* 1642. Mort du duc d'Espernon. De tous les mignons de Henri III, d'Espernon fut le seul qui joua un rôle politique et dont la fortune survécut à celle de son maître.

13 *janvier* 1827. Mort du comte de Lanjuinais.

14 *janvier* 936. Mort de Raoul, roi de France. Il fut recommandable par sa bonté, sa valeur et sa générosité.

14 janvier 1817. Mort de Monsigny. C'est à Monsigny qu'appartient l'honneur d'avoir créé l'opéra-comique en France.

14 *Janvier* 1797. Bataille de Rivoli.

15 *janvier* 1559. Couronnement d'Elisabeth d'Angleterre.

15 *janvier* 1724. Abdication de Philippe V, roi d'Espagne, après un premier règne de 24 ans.

15 *Janvier* 1790. Division de la France en 83 départemens.

15 *janvier* 1804. Adoption du code Napoléon.

15 *janvier* 1815. Mort de Mlle. Raucourt, célèbre actrice de la comédie-Française.

PORTE OU ARC DE TRIOMPHE DE SAINT-DENIS.



(Vue de la porte de Saint-Denis.)

L'arc de triomphe de Saint-Denis fut élevé, en 1672, sur les dessins de François Blondel, à l'occasion de la rapide conquête de la Hollande par Louis XIV.

C'est aux frais des bourgeois de Paris qu'on a élevé l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis. Le prévôt des marchands et les échevins, voulant donner à Louis XIV un témoignage de leur admiration, chargèrent le célèbre Blondel du plan et des dessins du monument, et Michel et François Auguier, des sculptures et bas-reliefs.

La porte Saint-Denis a 74 pieds de largeur et 73 de hauteur à peu près; son épaisseur est de 15 pieds, l'ouverture de la grande arcade a 24 pieds 2 pouces. Sa hauteur est de 46 pieds 2 pouces; aux deux côtés sont, pour les piétons, deux portes carrées; ces portes n'ont que 6 pieds 8 pouces de hauteur. C'est sous l'arcade principale, bien entendu, que devait passer le triomphateur.

Du côté de la ville, la face de cet arc de triomphe présente deux espèces d'obélisques ou pyramides plates, engagées dans le mur, et terminées à leurs extrémités chacune par un globe et une couronne. Ces obélisques sont décorés de trophées d'armes antiques d'un très beau style. Au pied de chacun de ces obélisques est une figure assise, de dimension colossale. Cette femme que vous voyez pleurant et dans l'abattement de la plus profonde douleur, représente les sept Provinces-Unies; la Hollande, ainsi personnifiée dans cette allégorie, pleure sur ses désastres et sur sa condition de tributaire et de vaincue. Cet homme vigoureux que vous voyez de l'autre côté, s'appuyant sur un gouvernail et tenant une corne d'abondance, est le Rhin, *tranquille et fier*, chanté dans de si beaux vers par le grand poète Boileau. Ces deux figures, inspirées par l'antiquité et, comme telles, d'une grande sévérité et beauté de style, ont été faites sur les dessins de Lebrun.

Au-dessus de l'arcade, dans un bas-relief spacieux, on voit Louis XIV à cheval, vêtu en guerrier grec. Malgré ce déguisement antique, on reconnaît facilement le grand roi, qu'on a, suivant la mode du temps, affublé d'une perruque volumineuse, qui n'est pas, comme l'on voit, d'un style fort athénien. Louis XIV est dans l'attitude du commandement; sur la frise on lit cette inscription dédicatoire : *Ludovico Magno*.

Du côté du faubourg, la décoration est la même, avec cette différence que le bas-relief placé au-dessus de l'arc a pour sujet la prise de Maëstricht, et qu'au lieu de figures humaines, au bas des obélisques, on a placé des lions.

Ce monument admirable par l'harmonie parfaite qui règne dans toutes ses parties, par ses grandes dimensions et la belle exécution de ses détails, a le malheur d'être mal entouré. On regrette de voir ce beau monument encaissé dans le bas-fonds du boulevard Saint-Denis, étouffé par des maisons qui lui ôtent l'air, et le rapetissent évidemment en l'écrasant de leurs masses disgracieuses. Quel est le curieux qui pourra s'arrêter une seconde pour admirer les bas-reliefs de la porte Saint-Denis? On aime beaucoup mieux les regarder chez soi dans le *Guide des étrangers à Paris* : on ne craint pas du moins, au coin de son feu, d'être coudoyé par un porteur d'eau, ou écrasé par ces *omnibus*, ces charrettes, ces voitures qui se croisent en tous sens dans ce passage si fréquenté. Il n'y a que les voisins de la porte Saint-Denis qui puissent contempler impunément de leurs fenêtres les détails de l'arc de triomphe du grand roi.

Quant au monument considéré sous le point de vue de l'art, il n'est pas sans défauts. Les Parisiens qui verront bientôt s'élever sur une des places de la capitale une de ces gracieuses aiguilles de pierre que l'on a très bien appelées en grec *obélisques* ou *broches*, jugeront du peu de grace des obélisques *nains* plaqués sur la porte Saint-Denis. Une pyramide ne vaut quelque chose que prise dans son entier, et vue isolément sous toutes ses faces : or le bas-relief la

coupe en deux et n'en donne que la moitié; ce qui est d'un effet très disgracieux. D'ailleurs ces pyramides dont la forme est ordinairement consacrée aux tombeaux, impriment un caractère sépulcral à cet *arc de triomphe*, et contrastent désagréablement avec le caractère général de cet édifice. De plus on a reproché avec raison à tout l'ensemble ce que l'on reprochera toujours à toute allégorie qui n'est pas soutenue jusqu'au bout Il fallait ou faire du grand-roi un héros grec depuis les pieds jusqu'à la tête, ou lui laisser son costume moderne. Mais du grec, de l'égyptien et du moderne accouplés ensemble seront toujours un contre-sens, quelle que soit d'ailleurs la perfection des détails. Quoi qu'il en soit, la porte Saint-Denis n'en reste pas moins un des plus beaux monumens du grand siècle de la France.

EMPIRE DE RUSSIE.

LA FOIRE DE NISCHNEI-NOVOGOROD EN RUSSIE.

Nischnei-Novogorod est une ville bien bâtie et très commerçante dans l'est de la Russie. Ces deux mots signifient Bas-Novogorod. On appelle la ville ainsi pour la distinguer de la vieille et grande ville de Novogorod beaucoup plus rapprochée de Pétersbourg.

L'Oka se jette dans le Volga au-dessus de Nischnei-Novogorod, ce qui met la ville en communication avec toutes les contrées voisines, et même avec la mer Caspienne dans laquelle débouche le Volga. La position ne saurait être plus favorable pour le commerce, d'autant plus que les frontières de l'Asie ne sont pas très éloignées, et que les peuples asiatiques peuvent aisément tirer de Nischnei-Novogorod les productions et les marchandises dont ils ont besoin. Aussi a-t-on choisi cette ville pour le lieu d'une grande foire qui se tient au mois d'août, dure plusieurs semaines, et attire les marchands de la Russie et de l'Asie, au point que l'on y voit affluer jusqu'à 600,000 individus. Autrefois cette foire se tenait à Makarief, autre ville sur le Volga; mais les boutiques pour la foire ayant été réduites en cendres en 1816, on choisit un emplacement plus convenable à Nischnei-Novogorod, et c'est là que l'on voit maintenant peut-être le plus vaste établissement pour une foire, qui existe en Europe, et même dans le monde entier.

Dans une plaine sur le bord de l'Oka on a entouré de canaux un vaste carré, et dans ce carré on a élevé des boutiques en bois et des magasins en pierre, parfaitement alignés le long des rues qui se coupent à angles droits, de manière que les masses de boutiques et de magasins forment des carrés très réguliers. On compte 64 carrés pour les magasins en pierre; ils n'ont que le rez-de-chaussée, sont bordés de colonnades, et couverts en tôle vernissée, selon l'usage russe. Au milieu de cet assemblage de boutiques s'élève un grand édifice bien bâti, dans lequel siègent, au temps de la foire, les autorités russes, savoir : la police soutenue par un corps de Cosaques, les bureaux de douanes où s'inscrivent les marchandises qui arrivent, et où se paient les droits auxquels elles sont assujéties, les bureaux de la poste aux lettres qui expédie alors les malles d'une part pour l'Europe, et de l'autre pour l'Asie : dans le même édifice on a rassemblé les secours pour les cas d'incendie, qui, dans les baraques en bois et même dans les magasins en pierre, sont toujours beaucoup à craindre.

Pendant la foire, tous ces magasins, toutes ces boutiques sont ouvertes et occupées; hors de cette saison, tout est fermé et abandonné. Ordinairement les marchands qui tiennent des articles de luxe européen prennent possession des magasins qui entourent le grand bâtiment du gouvernement. C'est là qu'on voit des objets de mode, venus de France, et débités quelquefois par des Français, de la bijouterie, de l'ébénisterie, de la sellerie, de la carosserie russe. Il y a une rangée entière de boutiques de librairie, de cartes, de gravures. Dans une autre rangée de boutiques se débitent des images de l'église russe, des amulettes, des cierges et autres objets bénits selon le rite de cette église, qui sont recherchés par les gens de la campagne surtout.

Plus loin du centre, on trouve les quartiers occupés par les marchands étrangers, spécialement par ceux de l'Orient. Vers l'Oka on voit le quartier des Grecs qui vendent des soieries, du coton, des essences. Plus loin, c'est le quartier des Arméniens entièrement séparé des autres quartiers. On reconnaît les Arméniens à leur surtout noir et à leur coiffure ronde et presque cylindrique. Ils ne se contentent pas de vendre des marchandises orientales qu'ils ont apportées, mais en habiles spéculateurs ils achètent des quantités considérables de marchandises d'Europe pour les expédier jusqu'au centre de l'Asie, et même jusqu'en Chine. Beaucoup de ces Arméniens sont établis en Russie, et envoient en Asie leurs commis, ou ils y entretiennent des facteurs. A Astrakan, à Casan, à Moscou, il y a des maisons de commerce arméniennes très riches. En Russie, les Arméniens ont des églises et des prêtres, et ils y pratiquent librement leur culte. Dans la foire même il existe une église de leur religion, de même qu'il y a une mosquée pour les musulmans, et des églises et chapelles russes.

Une autre nation marchande qui fréquente la foire de Nischnei-Novogorod en grand nombre, est celle des Bukhares qui viennent par caravanes avec des chameaux, du centre de l'Asie, et sont obligés de traverser un espace de 700 lieues pour arriver sur le lieu de la foire, non sans danger de voir leurs convois pillés par les Kirghises. Ils ont le teint très basané, une démarche nonchalante et beaucoup d'embonpoint. La marchandise la plus recherchée qu'ils apportent, ce sont les schals qui se fabriquent en grande quantité dans leur pays, et qui consistent toujours en bandes de 8 pouces de largeur, cousues ensemble avec une grande adresse au point qu'il faut y regarder de très près pour reconnaître les coutures. Le docteur Ermanan qui a visité la foire de Nischnei-Novogorod rapporte comme une assertion des Bukhares, que les schals se font avec le duvet pris sous le ventre des dromadaires, et que les fonds de couleur sont le tissu des fibres d'une plante que les Russes désignent comme une espèce d'ortie; mais on sait maintenant que le poil de chèvre entre pour beaucoup dans les tissus. Les Bukhares assurent, selon le même voyageur, qu'ils n'emploient pour teindre les schals que des couleurs végétales. Dans ce cas, la durée de ces couleurs est vraiment étonnante. Les Bukhares emportent en échange de leurs tissus beaucoup de fers.

Il y a encore le quartier chinois où les boutiques sont arrangées selon la coutume de la Chine, et où l'on vend surtout du thé. Dans le quartier tartare, c'est la pelleterie qui fait le principal article du commerce. On y vend beaucoup de fourrures communes recherchées par les Tartares. Ce sont des peaux de jeunes chevaux sauvages avec la crinière courte et noire que les Tartares, en s'affublant de ces peaux, laissent flotter sur le dos.

Il y a quelques peuples barbares qui fréquentent la foire de Nischnei-Novogorod uniquement pour faire des achats, sans apporter de marchandises; tels sont les Morduines, peuple de la race finnoise.

Les amusemens ne manquent pas durant la foire. Il y a des tavernes, des salles de danse fréquentées par des femmes de mauvaise vie, des salles de petits spectacles : il se fait une consommation immense de comestibles.

Après la foire, une partie de la foule prend le chemin de l'Europe, le reste celui de l'Asie. Les marchandises s'écoulent par le Volga ou par l'Oka, ou sont transportées par les caravanes et par les rouliers, et vont gagner quelquefois des contrées, où à peine on a entendu parler de Nischnei-Novogorod. Le gouvernement russe tire de cette foire des millions; aussi favorise-t-il autant qu'il peut cet échange de marchandises, et entretient-il en bon état l'espèce de bazar auprès de l'Oka.

LES ANCIENS CHATEAUX DE L'ANGLETERRE.

Parmi les anciens châteaux qui existent en Angleterre, il y en a très peu dont on puisse supposer que la construction remonte à une époque antérieure à la conquête de ce pays par les Normands (1066). Il y eut sans doute quelques châteaux du temps des Saxons, des Romains et peut-être même des anciens Bretons; mais il paraît qu'à l'époque dont nous parlons, on les avait tellement laissés tomber en ruines, qu'ils n'étaient pas susceptibles de défense.

« Sous la domination des Saxons, dit Dugdale, il y avait très peu de ce que nous appelons aujourd'hui châteaux, de sorte que, bien que les Anglais fussent un peuple brave et belliqueux, le défaut de forteresses de ce genre les rendait moins capables de résister à leurs ennemis. »

Aussitôt que Guillaume eut établi son autorité, il s'occupa à bâtir des châteaux dans toute l'Angleterre, et à réparer ceux qui existaient déjà. Il avait pour cela deux motifs : premièrement il voulait se garantir contre une invasion étrangère, et ensuite protéger ses compagnons d'armes, auxquels il avait distribué de vastes domaines, contre le ressentiment des anciens possesseurs.

Le nombre des châteaux augmenta à mesure que le système féodal importé de France par Guillaume prit de la force. Les châteaux devinrent les chefs-lieux des baronies; chaque château était un manoir, et son gouverneur que les Anglais appellent encore aujourd'hui le seigneur du manoir, exerçait son autorité sur une certaine portion de territoire dont il était censé maître et propriétaire. Les grands barons normands qui tenaient leurs fiefs de la couronne, avaient sous eux un grand nombre de vassaux, la plupart anglais; et, pour les tyranniser impunément, il était nécessaire qu'ils fortifiassent leur résidence. Sous les règnes agités qui suivirent la conquête, les barons et les chefs de partis eurent encore plus fréquemment recours à ce moyen de sûreté, et vers la fin du règne d'Étienne, le nombre des châteaux s'élevait à onze cent quinze!

Avec le temps, les seigneurs de châteaux étaient devenus tellement formidables non seulement pour leurs faibles voisins qu'ils ne cessaient d'opprimer et de dépouiller, mais pour la couronne elle-même sur les privilèges de laquelle ils empiétaient graduellement, que Henri II résolut d'affaiblir une puissance si dangereuse. A cet effet, il ordonna la destruction d'un grand nombre de châteaux et défendit d'en élever aucun sans la permission spéciale du roi. Cependant, on construisit, pour la défense du pays et aux frais de l'état, des châteaux royaux chaque fois qu'on le jugea nécessaire. Ces châteaux, ainsi que ceux qui retournaient à la couronne par confiscation, étaient ordinairement placés sous la garde de personnes sûres avec le titre de gouverneurs ou connétables (*constables*). Quelquefois on les confiait aux shériffs des comtés qui en faisaient des prisons d'état.

Bien qu'en général l'aspect de ces antiques forteresses éveille des souvenirs de guerre et de barbarie, et présente à l'imagination des idées de cachots, de chaînes, de torture et de toutes les horreurs qui accompagnent la tyrannie, quelques-unes d'entre elles furent jadis le siège de la magnificence et de l'hospitalité. Dans ces temps mémorables que les annales de l'Europe ont marqués comme une ère de vaillance et de galanterie, le chevalier errant et la princesse malheureuse y trouvaient un accueil honorable, le pélerin un asile pour se reposer de ses pieuses fatigues, et l'indigent son pain quotidien.

Les matériaux dont on se servait pour bâtir les châteaux variaient suivant les lieux; mais le mode de construction paraît avoir été assez uniforme. Les faces des murailles étaient généralement bâties avec l'espèce de pierre qui se trouvait le plus à portée, et l'on en remplissait les intervalles avec des fragmens des mêmes pierres, liés entre eux par du ciment ou avec le ciment seul qui, en se consolidant, devenait aussi dur que la pierre. Quand les Normands trouvaient des restes d'un ancien édifice sur un site qui leur convenait, ils ne faisaient qu'y ajouter leurs propres constructions, léguant ainsi aux générations futures des monumens dont l'architecture présentait le double type normand et saxon, et quelquefois celui des Romains.

La forme générale et le plan d'un château dépendaient de la configuration du terrain qu'il devait occuper. La position préférée, sous le rapport de la sûreté, était une éminence ou le bord d'une rivière. La vignette en tête de la page 100, représente un ancien château anglais dont nous allons décrire les différentes parties.

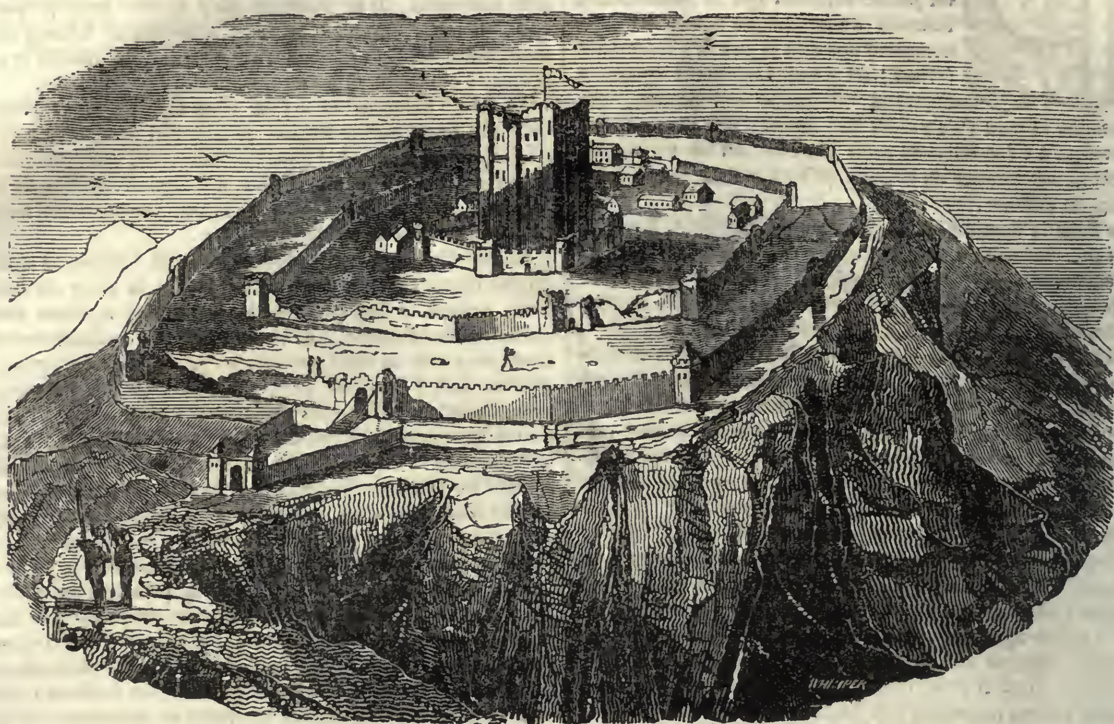
Le premier ouvrage extérieur était la *barbacane* dont un des objets était de couvrir et défendre la porte du château, comme le font les demi-lunes dans le système moderne de fortification. La barbacane était ordinairement située en avant du fossé, masquait l'entrée de la forteresse, et empêchait l'abord du pont-levis. Elle formait un poste avancé dont la garde exerçait la plus grande vigilance sur tout ce qui paraissait vouloir s'approcher du château. Après la barbacane venait le fossé qui était sec ou plein d'eau suivant les localités; la dernière espèce était préférée. Lorsque le fossé était sec, on pouvait en déboucher par des passages souterrains qui permettaient les sorties même à la cavalerie. On traversait le fossé sur un pont-levis et l'on entrait dans l'enceinte formée par la première muraille. Cette enceinte portait le nom latin de *ballium* dont les Anglais avaient fait *bailey* et *bail*, mots qu'on ne trouve plus sous cette acception dans aucun de leurs dictionnaires. La première muraille s'appelait muraille du *ballium*; elle était généralement flanquée de tours et surmontée d'un parapet crénelé. L'entrée du *ballium* était un passage voûté pratiqué entre deux tours très rapprochées l'une de l'autre; il était fermé par une porte solide en avant de laquelle, pour plus de sûreté, se trouvait suspendue une herse (*portcullis*) qu'on pouvait laisser tomber à volonté. Au-dessus de la voûte se trouvait le logement du portier, dont la charge était d'une certaine importance; les deux tours servaient de poste aux soldats de garde qui tour à tour étaient placés en sentinelle sur leur plate-forme. Lorsqu'il y avait une double enceinte de murailles, comme dans la vignette, les espaces qu'elles renfermaient s'appelaient *ballium* extérieur et *ballium* intérieur. Le *ballium*, ou le *ballia*, contenait les logemens et casernes de la garnison, les magasins d'armes et de munition, les puits, la chapelle et quelquefois même un monastère. On y élevait des monticules de terre pour prendre des vues sur la campagne et découvrir au loin tous les alentours du château.

Sur une éminence et généralement au centre de la forteresse se trouvait le donjon que l'on appelait quelquefois la tour. C'était la citadelle ou le dernier refuge de la garnison. Souvent il était entouré d'un fossé et garni d'un pont-levis, comme les ouvrages extérieurs, et même d'une muraille flanquée de tours. Dans les grands châteaux, le donjon était ordinairement une grande et haute tour carrée avec des tourelles aux quatre angles. Ces tourelles contenaient les escaliers, et assez souvent un puits, ainsi qu'on le voit encore aux châteaux de Douvres et de Rochester. La tour de Londres a été bâtie exactement sur le modèle que nous venons de décrire. Les murs du donjon étaient toujours d'une grande épaisseur qui leur permettait de résister aux efforts de l'ennemi et aux ravages du tems. Le donjon est presque la seule partie qui subsiste encore dans beaucoup de vieux châteaux. Les différens étages du donjon renfermaient sous leurs voûtes les salles d'appareil et les chambres du gouverneur et de ses principaux officiers, sombres réduits où perçait à peine un faible rayon de lumière, attendu que, pour ajouter à la force de cette espèce de citadelle, ceux qui l'habitaient se refusaient le luxe des fenêtres. D'étroites ouvertures pratiquées dans

l'épaisseur des murailles avaient la double destination de procurer un peu de jour aux défenseurs du donjon et de leur permettre de lancer leurs flèches sur l'ennemi.

On trouve dans la *Britannia* de Camden quelques détails d'autant plus curieux sur le siége du château de Bedford par Henri III, que les principales parties de cette espèce de forteresse y sont toutes mentionnées.

« Il fallut, dit Camden, quatre assauts pour prendre le château : du premier on enleva la barbacane; au second le *bail* extérieur; le troisième fut dirigé contre le *bail* intérieur; les mineurs renversèrent le mur de la vieille tour, et après avoir couru de grands dangers, pénétrèrent dans l'enceinte par une crevasse; au quatrième assaut, les mineurs mirent le feu à la tour d'où la fumée sortit bientôt en abondance, et l'on ne tarda pas à apercevoir quelques larges crevasses; alors l'ennemi se rendit. »



(Vue générale d'un château sur une éminence.)

Tels étaient les anciens châteaux de l'Angleterre dans les premiers siècles qui suivirent la conquête normande. Plus tard, ils devinrent de peu d'utilité comme forteresses. Les changemens apportés dans l'art de la guerre par l'invention de la poudre, l'état plus calme de la nation, la réunion de l'Écosse à l'Angleterre, l'influence de la marine et l'abolition du système féodal, tout tendit à diminuer l'importance de ces anciens boulevarts du despotisme seigneurial. A mesure que la civilisation fit des progrès et que la condition du peuple s'améliora, l'on vit s'opérer graduellement des changemens dans la construction des châteaux. L'introduction de l'air et de la lumière et certains ornemens d'architecture adoucirent la rude et sombre physionomie de ces massifs édifices normands, et leur donnèrent peu à peu l'aspect élégant et confortable des castels du temps de Henri VIII et d'Élisabeth.

Toutefois sous le règne de Charles Ier, avant la guerre civile, et sans doute dans la prévision des funestes évènemens dont on était menacé, il fut nommé une commission pour s'enquérir de l'état des anciens châteaux. Pendant les troubles qui désolèrent l'Angleterre vers la fin de ce règne, un grand nombre de ces châteaux reçurent garnison et furent attaqués et défendus par les postes opposés. Il y en eut ensuite beaucoup de détruits par l'ordre du parlement, et d'autres furent abandonnés aux ravages du temps. Quelques-uns de ces monumens d'une antique grandeur furent abattus pour en utiliser les matériaux ou pour élever des constructions modernes sur le même site.

La démolition d'un ancien édifice, quand on peut l'épargner, doit toujours être un sujet de regret. Les vénérables ruines des châteaux anglais, par exemple, sont intéressantes sous le rapport historique. Elle suggèrent à l'esprit des citoyens de la grande Bretagne une agréable comparaison entre les temps actuels et ceux où l'on couvrait le pays de ces redoutables forteresses, comme d'un vaste réseau pour enlacer et maintenir dans la servitude toute sa malheureuse population. Elles les reportent par la pensée à cette déplorable époque où la vie, l'honneur et les biens de chacun de leurs ancêtres étaient soumis à la violence et au caprice de barons étrangers, et où l'on n'eût pas pu dire, comme on dit aujourd'hui à juste titre, que la *maison* d'un Anglais est son *château* (sa forteresse). Malgré les nombreux changemens que l'on a fait subir au château de Vincennes depuis son érection, il offre encore un modèle assez exact de ceux dont la féodalité parsema presque toutes les contrées de l'Europe.

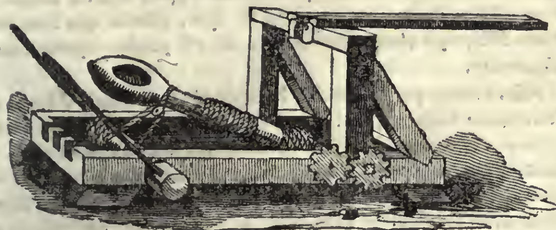
Pour donner quelque idée des moyens employés dans l'attaque et la défense des châteaux et autres forteresses,



avant l'invention de la poudre, nous plaçons ici deux vignettes dont la première représente une des tours mobiles

à l'aide desquelles les assiégeans approchaient des murailles et en atteignaient le sommet. Elle se mouvait sur quatre roues pleines et très solides ; à ses divers étages on plaçait des archers qui incommodaient les assiégés sur leurs remparts, tandis que d'en bas l'on battait la muraille à l'aide du biller pour faire brèche. Lorsqu'on voulait brusquer l'attaque et donner l'assaut sans percer la muraille, on se servait de l'espèce de pont-levis qui tenait à l'étage supérieur et que l'on abattait sur le sommet du rempart.

Le second dessin représente la machine appelée catapulte,



à l'aide de laquelle on lançait d'un seul coup une grande quantité de dards ou une pierre d'un poids énorme.

MUSÉE ROYAL DE FRANCE.

LA VÉNUS DE MILO.

Pendant les guerres du consulat et de l'empire, le musée français s'était enrichi des plus beaux chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture que nous avions rapportés des pays étrangers à la suite de nos armées victorieuses. Quand vint pour la France le moment des revers, il fallut rendre aux peuples ligués contre nous et victorieux à leur tour ces nobles conquêtes qui avaient fait l'orgueil de Paris pendant la courte durée de l'empire. Venise redemanda ses quatre chevaux de bronze dont nous avions décoré l'arc de triomphe du Carrousel; la Vénus de Médicis retourna à Florence... Chaque peuple reprit les chefs-d'œuvre dont nous l'avions dépouillé.

Les artistes français désespéraient de voir jamais réparer l'immense perte éprouvée par notre musée, lorsqu'il y a quatorze ans l'ambassade française à Constantinople apprit l'existence d'une admirable statue de Vénus récemment découverte en Grèce, et parvint après de grands efforts à l'acquérir à la France. Cette statue est celle dont nous donnons ici le dessin et qui orne le musée des antiques de Paris. Il faut voir cette magnifique composition dont le dessin ne saurait rendre l'expression si noble et si gracieuse. Il faut s'absorber pendant des heures entières dans la contemplation de cette œuvre sublime pour comprendre tout ce qu'il peut y avoir de vie, et nous dirons même de divine beauté dans un marbre sorti des mains d'un artiste de génie. Tous les hommes capables d'apprécier les objets d'art ont placé cette statue au premier rang des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et une découverte aussi rare, aussi inattendue, a suffi pour nous consoler des pertes éprouvées en 1814 par notre musée.

Il y a loin de la Vénus de Milo à ce type de beauté que se font la plupart des hommes. Cette grace maniérée, cette finesse d'expression, cette délicatesse de formes, cette recherche de coquetterie qui sont, pour le commun des esprits, les attributs et les moyens de séduction de la femme, vous ne trouverez rien de tout cela dans la Vénus de Milo. Il y a dans ces formes de la grace et de la puissance tout à la fois, dans cette tête une expression de naïveté et de noblesse, une pureté exquise de lignes et de contours, une indéfinissable beauté qui plongent l'esprit dans une sorte de méditation religieuse, car tout ce qui est vraiment beau élève l'ame et la ramène à la divinité.

La découverte de cette statue est due au hasard. Vers la fin de février 1820, un pauvre paysan grec de l'île de Milo, propriétaire d'un petit jardin situé dans l'emplacement qu'occupait jadis la ville de *Mélos* dont on voit encore des débris considérables, trouva dans la terre une niche souterraine enfoncée de 7 à 8 pieds au-dessous du niveau du sol actuel; étant parvenu à la déblayer, il y trouva pêle-mêle et confusément épars une statue séparée en deux blocs (celle dont nous donnons ici la figure), trois Hermès, quelques socles chargés d'inscriptions à demi effacées, et d'autres fragmens de marbre. Ces marbres et ces Hermès ont été apportés avec la statue à Paris. Les hermès sont d'un travail grossier; et les inscriptions ne donnent aucun éclaircissement sur la statue à laquelle il est évident qu'elles n'appartiennent point. Le paysan grec avait déposé dans une étable la partie supérieure de la statue ; la partie inférieure restait encore dans la niche. M. Durville qui se



(La Vénus de Milo.)

trouvait sur les lieux remit à M. de Rivière, alors ambassadeur à Constantinople, une note relative à la découverte de ce trésor. Le bon paysan avait fait comme le manant de

La Fontaine qui porte chez le voisin son libraire un fort beau livre qu'il croit bon, mais qui ne vaut pas pour lui le *moindre ducaton*. Il l'avait vendue *trois cents francs* à un prêtre grec qui l'emportait à Constantinople dans l'intention d'en faire présent à un drogman de la flotte dont il désirait obtenir la protection. Un obstacle plus grand venait de l'opposition que formaient les primats de l'île qui, par délibération publique, avaient décidé que la statue ne serait vendue à aucun agent français, et qui l'achetèrent à dessein, au nom de la communauté entière, afin de rendre impossible toute espèce de transaction avec les gens de notre nation. M. de Marcellus fils, secrétaire de l'ambassade française, avait été chargé de la négociation; et il arriva à Milo au moment où la Vénus venait d'être transportée sur un bâtiment turc. Après de longs pourparlers, il fallut presque menacer les insulaires pour obtenir la statue tant désirée. Ce que bien des personnes ignorent, c'est que l'Angleterre possède le sosie de la Vénus de Milo. La statue que l'on voit au British-Museum est, comme celle de Paris, deux pièces de marbre dont la jointure imperceptible se trouve à la partie basse du corps dans la draperie; cette dernière fut trouvée dans les ruines des bains de Claude à Ostie.

Quelle était l'action de Vénus, dans cette statue, dont les deux bras sont mutilés? Nous dirons tout de suite, sans faire assister nos lecteurs à toute une séance d'académie, que le résultat des conjectures des plus sagaces de nos antiquaires, est que la Vénus de Milo est la Vénus victorieuse (*Venus victrix*), désarmant le dieu de la guerre, par la séduction de ses caresses et la douceur de ses paroles. On a supposé qu'elle sortait des mains du grand Praxitèle lui-même qui vivait au tems où Athènes avait atteint son plus haut degré de civilisation dans le siècle de Périclès. Cette statue, dont la hauteur est de six pieds trois pouces, est formée de deux blocs du plus beau marbre de Paros qui s'ajustent ensemble avec la plus grande précision dans les plis de la draperie, dont la partie inférieure du corps est couverte. La tête qui, par un bonheur assez rare, n'est point détachée du torse, est d'une conservation parfaite, si l'on en excepte l'extrémité du nez, mutilation extrêmement légère, et qu'il a été facile de réparer, sans que le caractère et l'expression de cette tête en soient altérés. Le torse, également bien conservé, ne présente de dégradation remarquable que celle qui résulte d'un trou pratiqué au côté droit de la poitrine, pour recevoir un crampon destiné à soutenir le bras droit. Ce bras droit a été retrouvé. Mais ce bras droit ainsi que le pied gauche cadrent si peu avec la perfection classique de tout le morceau, qu'on les a regardés avec raison comme des membres ajoutés par un ouvrier barbare d'on ne sait quelle époque. On a donc rejeté ces deux fragmens qui déparaient aussi ridiculement le bel ouvrage de Praxitèle. La Vénus nous reste, mutilée il est vrai; mais l'honneur de Praxitèle est resté intact, grace à la critique fine et judicieuse de nos savans, qui ont agi ici en chirurgiens habiles, supprimant les membres gangrenés pour sauver le corps.

NOTIONS GÉNÉRALES

SUR LES DIFFÉRENTES FORMES DE L'ANNÉE,

Chez les peuples anciens et modernes.

(Fin.)

Année romaine.—L'année que le fondateur de Rome emprunta aux peuples latins était *lunaire*, et ne se composait que de dix mois dont *mars* était le premier. A ces dix mois Numa en ajouta deux autres, qu'il plaça l'un au commencement, l'autre à la fin de l'année.

Voici l'ordre de ces douze mois, ainsi que leurs noms.

1 Janvier	7 Sextilis.
2 Mars.	8 Septembre.
3 Avril.	9 Octobre.
4 Mai.	10 Novembre
5 Juin.	11 Décembre.
6 Quintilis.	12 Février.

Le calendrier romain subit sous les rois une dénomination nouvelle: on ignore en quoi elle consistait précisément. Ce que l'on sait beaucoup mieux, c'est que les pontifes chargés du soin des intercalations et de la surveillance du calendrier s'en acquittèrent si mal, que l'année instituée par Numa tomba dans un désordre complet, et n'offrit plus aucun rapport avec les saisons. Une éclipse, dont on a conservé la date, prouve que l'an de Rome 565, 190 avant Jésus-Christ, le 1er janvier répondait au 15 octobre,

Jules César jugea la réforme indispensable. Il appela d'Egypte l'astronome Sosigène, qui fixa la durée de l'année solaire à 365 jours et six heures, et celle de l'année civile à 365 jours seulement. Pour employer ses six heures qui restaient encore, il imagina d'intercaler tous les quatre ans un jour qui devait être placé entre le 23 et le 24 février, le sixième jour des calendes de mars, *bis sexto calendas martias*; de là le nom d'année *bissextile.*

Pour ramener le commencement de l'année romaine au huitième jour qui suit le solstice d'hiver, Sosigène fut obligé de prolonger de trois mois et de porter à 445 jours l'année de la réforme qu'on appela *l'année de la confusion.*

Les Romains ne comptaient pas leurs jours comme nous les comptons. Ils avaient dans chaque mois trois points fixes, les calendes, les nones et les ides. Les calendes tombaient régulièrement le premier de chaque mois: c'était ce jour-là que l'on convoquait le peuple. Les nones tombaient le 7 des mois de mars, mai, juillet, octobre, et le 5 des autres mois. Les ides tombaient le 15 des mois où les nones tombaient le 7 et le 13 de tous les autres mois.

Voici l'ordre et les noms des mois, sous les empereurs romains.

Janvier,	31 jours.	Juillet,	31 jours.
Février,	28	Août,	31
Mars,	31	Septembre,	30
Avril,	30	Octobre,	31
Mai,	31	Novembre,	30
Juin,	30	Décembre,	31

Année grégorienne.—La réforme opérée par Jules César avait corrigé une grande erreur, mais elle en avait introduit une autre, en supposant l'année solaire plus longue de onze minutes environ qu'elle ne l'était réellement. Il résultait de ce mécompte que les points solsticiaux et équinoxiaux devaient rétrograder d'un jour en 133 ans.

Pour corriger cette erreur, le pape Grégoire XIII retrancha dix jours de l'année 1582, de sorte que l'on compta le 15 octobre au lieu du 5, et à l'avenir il statua qu'on retrancherait trois bissextiles dans l'espace de 400 ans.

La réforme grégorienne fut admise sans difficulté dans presque tous les pays catholiques; les états protestans l'adoptèrent plus tard, et aujourd'hui, il ne reste plus en Europe que les Russes et les chrétiens du rit grec qui conservent le calendrier Julien.

Année républicaine.—L'année républicaine se composait de douze mois de 30 jours chacun, auxquels on ajoutait cinq jours complémentaires pour l'année commune, et six pour l'année sextile. Chaque mois se divisait en trois décades, les jours furent appelés, primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, décadi. Par un sénatus-consulte du 22 fructidor, (9 septembre 1805) le calendrier grégorien fut rétabli.

Voici l'ordre et les noms des mois republicains.

1 Vendémiaire,	correspondant aux mois de	Septembre,	Octobre,
2 Brumaire,		Octobre,	Novembre,
3 Frimaire,		Novembre,	Décembre,
4 Nivôse		Décembre,	Janvier,
5 Pluviôse,		Janvier,	Février,
6 Ventôse,		Février,	Mars,
7 Germinal,		Mars,	Avril,

8 Floréal,	Avril,	Mai,
9 Prairial,	Mai,	Juin,
10 Messidor,	Juin,	Juillet,
14 Thermidor,	Juillet,	Août,
12 Fructidor,	Août,	Septembre.

Ajoutez les jours complémentaires. Le décret du 4 frimaire an II donnait à ces jours le nom de *sans-culottides* : un décret du 7 fructidor an III changea cette dénomination ignoble, et les appela complémentaires.

Ici se bornent les notions que nous avions à présenter sur les différentes formes de l'année chez les peuples anciens et modernes: la connaissance des calendriers est la base de la chronologie, et celle de la chronologie est la base de l'histoire. Nous ajouterons encore quelques détails et quelques définitions qui pourront être utiles à nos jeunes lecteurs.

Les Grecs comptaient par révolutions de quatre années, nommées *olympiades*, les Romains par *lustres* ou espaces de cinq années.

On nomme *ère* le temps précis où des peuples ont commencé à compter leurs années. Les principales sont : celle de Nabonassar, qui précède de 727 ans celle de Dioclétien; celle de Denys le Petit, connue sous le nom d'*ère vulgaire;* celle d'Espagne, qui commence 38 ans avant l'ère chrétienne que nous suivons, et celle des mahométans, connue sous le nom d'*hégire* ou *fuite*, qui date du jour où Mahomet s'enfuit de la Mecque, en 622 de l'ère vulgaire.

L'*indiction* est une révolution de quinze années, qui a été en usage chez les Romains et qui l'est encore dans les bulles et les rescrits des papes.

Le *nombre d'or*, ou cycle lunaire, est une révolution de dix-huit années qui servait à marquer les nouvelles lunes. On fit usage de ce cycle jusqu'au VIIIe siècle.

Epacte signifie insertion, intercalation. Le *cycle des épactes* est une révolution de dix-neuf années, qu'on substitua dans le VIIIe siècle au nombre d'or : il marque plus exactement les nouvelles lunes.

Le *cycle solaire* est une révolution de vingt-huit ans.

La *période julienne* est une révolution de 7,980 ans, qui résulte du nombre d'or, de l'indiction et du cycle solaire multipliés l'un par l'autre. Elle fut inventée au XVIe siècle, par Joseph Scaliger, et sert à concilier les opinions diverses des chronologistes. On la nomme julienne, parce qu'elle est composée d'années juliennes, c'est-à-dire, divisée selon les corrections que Jules César fit faire au calendrier de Numa.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 16 au 22 Janvier.

16 *Janvier* 1589. Bussi Leclerc conduit le parlement à la Bastille. Bussi Leclerc était membre du fameux conseil des Seize qui joue un si grand rôle dans l'histoire de la Ligue.

16 *Janvier* 1632. Mort de la marquise de Guercheville. Cette femme jeune, belle et libre, résista constamment à l'amour d'Henri IV. C'est elle qui lui répondit un jour : « je ne suis peut-être pas d'assez bonne maison pour être votre femme, et j'ai le cœur trop noble pour être votre maîtresse. »

16 *Janvier* 1783. L'Académie française décerne pour la première fois le prix d'utilité. Dès l'année 1780, M. de Monthyon avait fondé sous le voile de l'anonyme un prix de douze cents francs pour être décerné tous les ans à l'ouvrage le *plus utile au bien temporel de l'humanité.* Ce fut madame d'Epinay, auteur des *Conversations d'Émilie*, qui l'obtint la première.

17 *Janvier* 356. Mort de saint Antoine, instituteur de la vie monastique.

17 *Janvier* 1377. Le pape Grégoire XI rétablit le saint siége dans la ville de Rome.

17 *Janvier* 1772. Christian VII, roi de Danemark, signe l'ordre d'arrêter la reine Mathilde et le ministre Struensée.

17 *Janvier* 1793. Condamnation de Louis XVI, roi de France. Ce jour, auquel est attachée une célébrité funeste, prélude à un jour plus funeste encore, qui est séparé de celui-ci par un bien court intervalle.

18 *Janvier* 1803. Mort de mademoiselle Clairon, célèbre actrice de la Comédie-Française.

19 *Janvier* 638. Mort de Dagobert Ier, roi de France. Dagobert ou Tagabreth naquit vers la fin de l'an 600, de Clotaire II, roi de Neustrie. Son éducation confiée aux soins d'Arnould, évêque de Metz, ne tempéra point son naturel barbare. Ce roi dans le cours de sa vie ne connut aucun principe de morale, et ne fit consister la piété et la vertu qu'à fonder des monastères ou des églises. Il mourut à l'abbaye de Saint-Denis à l'âge d'environ 38 ans.

20 *Janvier* 1666. Mort d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII et mère de Louis XIV.

20 *Janvier* 1689. Première représentation d'*Esther*, tragédie de Racine, à Saint-Cyr.

20 *Janvier* 1771. Dissolution du parlement de Paris.

20 *Janvier* 1779. Mort de Garrick, célèbre acteur anglais.

20 *Janvier* 1819. Mort de Charles IV, roi d'Espagne.

21 *Janvier* 1773. Mort d'Alexis Piron, auteur de *la Métromanie.*

21 *Janvier* 1793. Exécution de Louis XVI, roi de France. Quelle que soit l'opinion, on ne peut s'empêcher de déplorer la mort funeste de ce prince, et d'admirer le courage qu'il montra pendant sa captivité. Un écrivain contemporain s'exprime ainsi : « Quel jugement l'histoire portera-t-elle de ce prince! Nous ne « croyons pas nous tromper dans la prévision d'un arrêt favorable : « elle le signalera comme un roi éminemment pieux, bon, juste « et doux. Il eut en effet toutes les vertus privées qui peuvent ho« norer un homme de bien; il eut aussi des lumières et une in« struction fort étendue et très rare dans les rois : il aima sin« cèrement le peuple, et ne recula jamais devant aucun sacrifice « personnel pour faire le bien. »

21 *Janvier* 1814. Mort de Bernardin de Saint-Pierre. On doit à cet écrivain entr'autres ouvrages justement célèbres *Paul et Virginie, la Chaumière indienne, les Études* et *les Harmonies de la nature.*

22 *Janvier* 427. Mort de Pharamond, premier roi des Français. Beaucoup d'historiens nient l'existence de ce roi.

22 *Janvier* 1655. Cromwell dissout la chambre des communes. *Je sais, dit-il, que vous voulez m'ôter mes lettres de protecteur; les voici : je voudrais bien savoir si parmi vous il y en a un assez hardi pour les prendre.*

LE SAUMON.

Cuvier, et à son exemple la plupart des naturalistes, ont appelé du nom général de *saumons* ou *truites* plusieurs poissons qui présentent des caractères qui leur sont communs avec le saumon proprement dit, et qu'il serait trop long d'énumérer ici. Ce sont : le saumon ordinaire, l'Illanken ou saumon du lac de Constance; la truite (schieffermüller) de la Baltique et de certains lacs de l'Autriche; la truite ériox; la truite saumonée; la truite commune; la truite brune; la truite de montagne et le Huche.

Tous les poissons de ce genre sont carnassiers et vivent la plupart du tems dans les eaux douces; ils recherchent en général les plus pures et les plus vives, celles qui coulent sur un fond de sable ou qui s'échappent en cascades au milieu des rochers. Ils nagent avec la plus grande facilité et luttent avec avantage contre les courans les plus rapides; ils ont la faculté de s'élancer hors de l'eau et de s'élever par des sauts prodigieux, soit dans l'air, soit dans l'eau même, afin de remonter les cataractes. Le plus important de tous ces poissons est le saumon proprement dit, auquel nous allons consacrer une courte notice.

Le saumon est l'un des poissons les plus abondans et les plus recherchés pour la délicatesse de sa chair et la facilité avec laquelle on le prend. Dans beaucoup de pays du nord, cette pêche est une branche d'industrie très répandue et très lucrative. Elle fournit aux habitans de ces tristes contrées une masse considérable d'alimens. A Berghen, en Norwège, on voit souvent les pêcheurs prendre deux mille poissons dans un seul jour. On rapporte qu'un seul coup

de filet jeté dans la Ribble, rivière d'Angleterre, ramena 3,500 saumons de grande taille. Le saumon atteint cinq et même six pieds; mais ceux que l'on voit sur nos marchés ont ordinairement deux pieds de longueur environ, et pèsent de douze à quinze livres. Sa chair, d'une couleur rose, est grasse, savoureuse et très nourrissante. Elle n'a pas cependant les mêmes qualités dans tous les pays ni dans tous les temps; on doit la rechercher de préférence au printemps, un peu avant le frai. On pêche le saumon en telle quantité, qu'on est obligé d'en saler, d'en sécher à l'air, d'en fumer et d'en mariner une grande partie. Ainsi préparée, cette chair se conserve long-temps et s'expédie au loin; mais elle n'est pas d'une très facile digestion. Les parties du saumon les plus délicates sont la hure et le ventre.

Le saumon habite presque toutes les mers du nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Il est très commun



(Le Saumon.)

sur les rivages de l'Angleterre, de la Baltique et de la Caspienne, et sur les côtes occidentales de la France. Il affectionne le voisinage des fleuves et des rivières dont il remonte les eaux douces à la fin de la saison rigoureuse, et qu'il quitte à la fin de l'automne, épuisé, maigre et faible, pour retourner dans la mer. En certains lieux, les saumons passent dans les rivières à l'époque où règne un vent connu sous le nom de vent du saumon et qui favorise leur migration. Ils remontent ainsi jusqu'à la source des rivières en parcourant quelquefois un trajet énorme avec une grande vitesse. Ils parviennent ainsi en trois mois à 800 lieues des embouchures des fleuves, remontant de rivière en rivière, et jusque dans les petits ruisseaux où les femelles choisissent un fond de sable et de gravier et des eaux peu rapides pour déposer leurs œufs. On a compté jusqu'à près de 28,000 de ces œufs dans une seule femelle du poids de vingt livres. Les saumons reviennent de préférence aux rivières qu'ils ont déjà habitées et où ils sont nés. On raconte que Deslandes, ayant acheté douze saumons à des pêcheurs des environs de Brest, leur mit un anneau de cuivre à la queue et les rendit à la liberté. L'année suivante cinq de ces poissons furent repris dans les mêmes eaux; trois y furent pêchés dans la deuxième, et trois autres dans la troisième année. Quand ils remontent les fleuves, ils vont par longues bandes disposées sur deux rangées formant les deux côtés d'un triangle au sommet duquel est la plus grosse femelle qui sert de guide; les plus jeunes se tiennent à l'arrière-garde. Quelquefois l'impétuosité du choc qu'exerce une telle masse, animée d'un mouvement commun, entraîne et rompt les filets des pêcheurs. Les saumons voyagent avec grand bruit, se rapprochant de la surface de l'eau si l'atmosphère est tiède et tranquille, et se réfugiant au fond des eaux si la tempête menace ou si les rayons du soleil sont trop ardens.

Les bruits violens, le son des cloches ou du canon, la vue des objets qui flottent sur l'eau, surtout s'ils ont des couleurs éclatantes, effraient les saumons et mettent le désordre dans la marche de leur colonne et leur font parfois rebrousser chemin. Mais l'ordre de la marche est promptement rétabli, et la bande reprend sa disposition triangulaire. Elle évite les rivières dont l'embouchure est garnie d'édifices, et elle recherche celles dont les rives sont paisibles et ombragées d'arbres. La circonstance la plus curieuse de la marche de ces poissons est celle que présente la rencontre d'une digue, d'une cascade, et même d'une cataracte élevée. Les saumons se ploient en cercle et se débandent brusquement comme un ressort tendu; ils s'élancent en prenant leur point d'appui sur des pierres ou sur l'eau seulement; et sautent ainsi jusqu'à la hauteur de quinze pieds.

Les pêcheurs profitent, dans quelques localités, de cette tendance des saumons à franchir, en sautant, les obstacles, pour les prendre sans effort. On barre les rivières par une rangée de pieux serrés les uns contre les autres et dont l'extrémité s'élève à une certaine hauteur au-dessus de la surface de l'eau. Au-delà se trouve une seconde rangée de pieux plus élevée que la première, et que les saumons ne peuvent plus franchir. Ils s'élancent par-dessus le premier obstacle, et, se trouvant arrêtés par le second, ils sont pris avec facilité par les pêcheurs. On emploie au reste une foule d'autres moyens pour s'emparer des saumons. Les filets de diverses sortes, le harpon ou le trident, la ligne même sont employés avec succès. Quand on les tire hors de l'eau, ou quand on les enferme dans des réservoirs dont l'eau n'est pas courante, les saumons meurent promptement.

A Châteaulin près de Brest, on a disposé une pêcherie qui rapporte chaque année une grande quantité de saumons. La rivière d'Auzon, qui passe en ce lieu, est barrée par une double rangée de pieux qu'assujétissent des boucles de fer. En remontant la rivière on trouve un coffre en grillage vers lequel se porte le courant d'eau; au milieu d'un des côtés de ce coffre et presqu'à fleur d'eau est une ouverture garnie de lames de ferblanc à charnière qui se déploient en dedans du coffre. Les saumons pénètrent dans cette chambre en poussant les lames mobiles qui retombent ensuite et s'opposent à leur sortie.

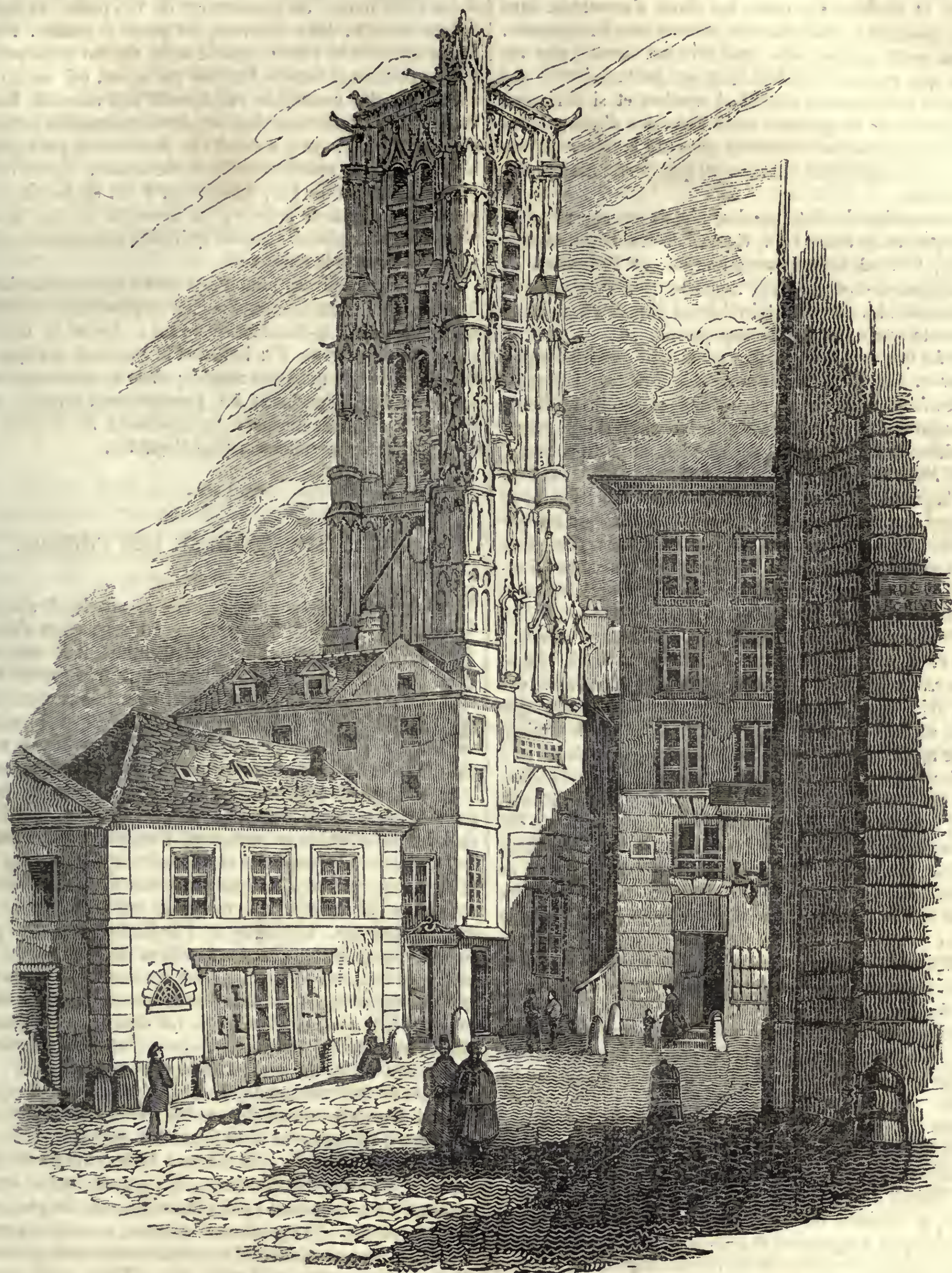
Quand la bande est trop nombreuse, quelques femelles passent à travers les pieux entraînant avec elles un certain nombre de saumons mâles; mais les pêcheurs les attendent au passage, dans de petits bateaux plats d'où ils tendent des filets à mailles serrées. Cette pêche commence en octobre et finit en juillet.

Il existe aussi une pêcherie de saumons assez considérable à Pont-du-Château sur l'Allier. Les côtes de Normandie qui avoisinent le mont Saint-Michel fournissent aussi une certaine quantité de ces beaux poissons. Les saumons de grandes dimensions sont ordinairement envoyés à Paris, ce grand gouffre de consommation qui absorbe à lui seul presque toutes les raretés culinaires de la France.

L'*Illanken* habite l'hiver le lac de Constance. Il le quitte au printemps pour remonter dans les rivières qui se jettent dans ce lac. Il parvient à une grande taille; on en a pris qui pesaient près de 50 livres. La truite *schieffermüller* est peu connue, elle habite l'océan d'Europe. Elle pèse de 6 à 8 livres. La truite *saumonée* est recherchée pour le goût exquis de sa chair qui est rougeâtre comme celle du saumon et de l'Illanken. Elle pèse parfois de 8 à 10 livres. La truite *commune* se rencontre presque partout. Elle pèse communément moins d'une livre. La truite *brune* et celle de *montagne* qui se trouve jusqu'au pied du mont Cenis, sont d'un goût fort délicat. Le *Huche*, dont la chair est plus commune, acquiert la taille de six pieds et plus. Il habite le Danube, les grands lacs de la Bavière et de l'Autriche, les fleuves de la Russie et de la Sibérie.

MONUMENS DE PARIS.

TOUR DE SAINT-JACQUES-DE-LA-BOUCHERIE.



(Vue de la Tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie.)

La tour de *Saint-Jacques-de-la-Boucherie* est le seul reste d'une église paroissiale du même nom, située autrefois dans la rue des Arcis. On ne saurait préciser l'époque de son origine : ce qu'on sait seulement, c'est qu'elle existait déjà au douzième siècle. Le curé de cette paroisse était alors un des treize *prêtres-cardinaux* de la cathédrale de Paris. Plus tard, l'église de Saint-Jacques devint la propriété de plusieurs laïques puissans, dont l'un, Ponce Archambert, en fit donation au monastère de Saint-Martin-des-Champs, ce qui engendra nombre de divisions et de procès entre ce monastère et les curés de Saint-Jacques, désireux de recouvrer leur indépendance.

Bâtie d'abord avec irrégularité et dans des proportions étroites, cette église s'agrandit peu à peu dans le cours des quatorzième et quinzième siècles : aussi ne forma-t-elle jamais un ensemble uniforme et homogène d'architecture. Il en fut de ce monument comme de tant d'autres construits vers le même temps ; et l'on peut dire de Saint-Jacques ce que M. Victor Hugo dit de Notre-Dame : « Les grands édifices, comme les grandes montagnes, sont l'ouvrage des siè-

cles. Souvent l'art se transforme qu'ils pendent encore : *pendent opera interrupta;* ils se continuent paisiblement selon l'art transformé. L'art nouveau prend le monument où il le trouve, s'y incruste, se l'assimile, le développe à sa fantaisie, et l'achève s'il peut. La chose s'accomplit sans trouble, sans effort, sans réaction, suivant une loi naturelle. C'est une greffe qui survient, une sève qui circule, une végétation qui reprend. » C'est là ce qui prête à l'étude des monumens gothiques un intérêt si continu et si puissant : chaque pierre est en quelque sorte l'histoire d'une génération : chaque partie de l'ensemble présente le tableau d'une époque, et l'ensemble lui-même n'est que le résumé de plusieurs siècles.

La construction de cette paroisse n'était pas encore achevée, lorsque, le 24 mars 1414, Gérard de Montaigu, évêque de Turin, vint en faire la consécration; et l'historien de Saint-Jacques-de-la-Boucherie rapporte qu'à l'occasion de cette solennité, les paroissiens invitèrent ce prélat à un dîner qui ne coûta que soixante-dix sous parisis.

Ce ne fut que sous le règne de François Ier que cette église fut achevée. Les indulgences accordées à ceux qui fournissaient des fonds pour payer les travaux, et les libéralités de quelques paroissiens, contribuèrent à son achèvement. Parmi les bienfaiteurs de Saint-Jacques, on cite, au premier rang, *Nicolas Flamel*, qui fit bâtir à ses frais le petit portail du côté de la rue des Ecrivains. Cet homme obtint pendant sa vie et après sa mort une célébrité extraordinaire, tant par la rapidité de sa fortune, que par ses fondations pieuses, et surtout par les prétendues merveilles que l'ignorance lui attribua. On disait qu'il avait trouvé la pierre philosophale; que les inscriptions et les sculptures qu'il avait fait exécuter sur différens monumens de Paris étaient autant d'hiéroglyphes et de caractères cabalistiques; qu'on avait trouvé dans les caves de sa maison des vases, des fourneaux, des matras, et d'autres ustensiles propres au *grand-œuvre*; que ni lui ni sa femme Pernelle n'étaient morts; qu'ils avaient feint une maladie, s'étaient échappés, et qu'on avait enterré des bûches à leur place. Paul Lucas, voyageur *très-véridique*, raconte qu'après avoir vu le diable Asmodée dans la Haute-Égypte, il parla à un derviche qui connaissait beaucoup Nicolas Flamel et sa femme, et qui lui assura que tous deux jouissaient d'une parfaite santé. Ces contes absurdes se perpétuèrent jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, et en 1756 on fit des fouilles dans les lieux jadis habités par le prétendu sorcier. L'historien de Saint-Jacques, que nous avons déjà cité, prétend qu'un homme de distinction obtint, de la fabrique de l'église, la permission de réparer la vieille maison de Nicolas Flamel; que, sous ce prétexte, il fouilla les caves, et enleva plusieurs inscriptions gravées sur des pierres, et que, ne trouvant rien de ce qu'il cherchait, il ordonna les réparations nécessaires, et disparut sans payer les ouvriers.

Nicolas Flamel mourut le 22 mars 1417, et fut enterré dans l'église Saint-Jacques. Voici l'inscription composée pour ce bienfaiteur, et qui fut placée sur un des piliers de la nef : « Feu Nicolas Flamel, jadis écrivain, a laissé par son testa- » ment, à l'œuvre de cette église, certaines rentes et » maisons qu'il a aquestées et achetées de son vivant, pour » faire certain service divin et distributions d'argent, chacun » an par aumosne, touchant les Quinze-Vingts, Hôtel- » Dieu et autres églises de Paris. » Au-dessous était gravé un cadavre avec ces deux vers :

De terre suis venu et en retorne,
L'âme rends à toi J. H. S. qui les péchiés pardonne.

Saint-Jacques-de-la-Boucherie avait droit d'asile : en conséquence on fit bâtir, en 1405, sur la voûte de cet édifice une chambre pour ceux qui venaient *s'y mettre en franchise*; mais plusieurs exemples prouvent que cet asile ne fut pas toujours respecté.

Cette église fut abattue pendant la révolution de 1793, et la tour seule est restée debout, noble relique du moyen âge, vénérable souvenir de l'art gothique, qui semble planer, pour ainsi dire, sur notre civilisation moderne.

Cette tour est l'une des plus hautes de Paris; ses fondemens furent jetés en 1508; elle fut achevée en 1522, et coûta 1350 livres. Sa hauteur est de 155 pieds, et chacun de ses côtés a, hors d'œuvre, 30 pieds 9 pouces. Par sa forme massive et carrée, par le style de son architecture, par ses étroites et hautes fenêtres en ogive, par ses auvens d'ardoise, elle ressemble exactement aux tours de Notre-Dame. Elle est devenue dans ces derniers temps la propriété d'un particulier, qui y a établi une fabrique de petit plomb. Voici de quelle manière on le confectionne. Après l'avoir exposé à l'action du feu, aussitôt qu'il est en fusion, on le précipite du haut de la tour; on le reçoit en bas sous la forme de petits globules, et tel qu'il doit être ensuite débité aux amateurs de la chasse.

Une espèce de bazar, habité en partie par des marchands fripiers, occupe maintenant l'ancien emplacement de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie; on lui a donné le nom de *Cour du Commerce*. Un incendie le consuma presque entièrement, il y a quelques années; mais le dommage causé par ce déplorable accident fut promptement réparé, et on éleva à la place des masures qu'habitaient les fripiers des constructions plus solides et plus élégantes.

CÉRÉMONIE FUNÈBRE DES CHINOIS.

Dès qu'un Chinois est marié, il s'occupe de faire préparer un cercueil, et s'il jouit d'une grande fortune, il se fait construire un tombeau à très-grands frais. Le cercueil est placé ordinairement sur le seuil de son habitation, afin de lui rappeler tous les jours qu'il est destiné à mourir. Chez les Chinois, comme chez les Grecs et les Romains, il est d'usage de célébrer la mort d'un ami ou d'un parent par des jeux et des divertissemens de toutes sortes. Les classes riches et privilégiées ne manquent jamais à cette coutume, qui a pour but de perpétuer la mémoire du défunt. Les amis et les parens se font ainsi une réputation de générosité, circonstance qui contribue à entretenir cette bizarre et fastueuse coutume. Le jeûne et l'abstinence ne sont point comptés dans les cérémonies funèbres de cette nation. Les prêtres et les pleureurs qui suivent le convoi sont payés pour leurs divers services, et assistent aux banquets qu'on donne toujours à la suite des obsèques. La dépense qu'entraînent ces festins et les rafraîchissemens qu'on fait servir dans cette cérémonie s'élèvent souvent à une somme énorme; l'on s'étonne de voir un peuple si avare se résoudre à des pratiques si dispendieuses en faveur des morts. Voici une note des frais d'enterrement d'un négociant chinois :

Cercueil en bois fin, 60 piastres fortes; ornement funéraire, 120; salaire des prêtres, 60; papier destiné aux sacrifices, 260; turbans et étoffes blanches pour les pleureurs, 325; tombeau, 375; jongleurs, acteurs, employés pendant trois jours et trois nuits, 75; cochons consommés au nombre de dix, 120; confitures, fruits, 135.—Total, 1530 piastres fortes.

Cette somme de 1530 piastres fortes qui correspond à 7650 francs de notre monnaie, fut intégralement payée par les héritiers, qui ne la trouvèrent pas trop forte; et telles sont les idées des Chinois de toutes les classes de la société sur l'obligation des cérémonies funèbres, que lorsqu'il meurt un individu dans une famille pauvre, sa famille est quelquefois réduite à la mendicité par suite des dépenses qu'entraînent ces coutumes dispendieuses. A Batavia, un simple ouvrier chinois mourut et laissa des dettes. Tout son avoir se composait d'environ cent roupies, qui auraient suffi pour payer ce qu'il devait; mais sur cette somme on préleva qua

rante-sept roupies pour faire face aux frais de l'enterrement que ses parens voulurent rendre honorable, et les créanciers, tous gens assez pauvres eux-mêmes, ne réclamèrent nullement contre cet emploi des fonds, et se résignèrent à voir mettre en terre et leurs créances et leur débiteur. Il faut dire néanmoins que ces anciens rites en faveur des morts se conservent plus religieusement dans la péninsule malaise et les îles des mers qui entourent la Chine que dans le pays proprement dit; il en est de même des anciennes mœurs, qui se sont beaucoup mieux conservées dans ces espèces de colonies. C'est ainsi, par exemple, que les Chinois de Malacca et de l'Archipel indien portent encore maintenant l'ancien costume national, tandis que ceux qui sont restés en Chine ont été forcés d'adopter celui des Mantchoux, devenus maîtres de la Chine en 1644, parce que la différence des costumes eût fait ressortir l'infériorité du nombre de la population conquérante; ce qui eût été dangereux pour sa sécurité.

LE PARLEMENT ANGLAIS.

LA CHAMBRE DES LORDS. — LA CHAMBRE DES COMMUNES.

§ II.

La chambre des lords s'assemble, ainsi que la chambre des communes, dans des salles qui dépendent de l'ancien palais de Westminster. La salle des séances actuelle n'est occupée par les pairs que depuis 1801, époque à laquelle ils quittèrent leur ancien local, que l'augmentation du nombre de membres avait rendu étroit et incommode. Cette salle est une pièce oblongue un peu plus petite que la chambre des communes A l'une des extrémités est placé un trône richement décoré, avec un magnifique dais de velours cramoisi, supporté par deux colonnes élégantes, et surmonté d'une couronne. De chaque côté du trône s'ouvre une porte; c'est par la porte de droite qu'entre le roi, lorsqu'il assiste aux séances; celle de gauche sert d'entrée particulière pour les lords. Près du trône et à quelques pieds en avant est un siége appelé le *sac de laine*, et recouvert d'une étoffe écarlate; c'est la place du lord-chancelier ou du lord-orateur, lorsque le roi n'est point présent. A côté de ce siége il en existe deux autres où se placent les juges, qui sont appelés à donner leur opinion à la chambre sur quelques points de droit : quelquefois aussi les rapporteurs de la cour de chancellerie occupent ces siéges pendant les séances où ils peuvent être requis pour remplir les fonctions de messagers de la chambre haute à la chambre des communes. Près de là sont assis les greffiers, autour d'une table sur laquelle on dépose les bills, les pétitions et autres papiers. A l'extrémité opposée, un quart environ de la salle est divisé par une séparation s'élevant à hauteur d'appui qu'on nomme la barre, et au bas de laquelle on aperçoit, dans la gravure que nous avons donnée à la page 92 de ce volume, deux avocats et un rédacteur. A gauche de la barre est une porte pour le conseil, les témoins et les autres personnes dont la présence est nécessaire aux séances : à côté de cette porte est un petit espace particulier pour le gentilhomme-huissier de la verge-noire, principal officier de la salle; cet espace est environné de rideaux, et lorsqu'il y a des discussions intéressantes, on y cache les dames, dont la présence, aux délibérations parlementaires est strictement défendue. Toute l'étendue comprise entre la barre et la table des greffiers est occupé par des banquettes à dossiers, destinées aux membres de la chambre: les unes sont rangées dans la largeur de la salle, et les autres s'élèvent en gradins parallèlement aux murailles latérales.

L'intérieur de cette pièce est tendue d'une ancienne tapisserie représentant la victoire remportée par la flotte anglaise sur l'Armada espagnole : chaque épisode de ce combat naval est entouré d'une bordure où sont enchâssés, en forme de riches médaillons, les portraits des principaux officiers qui se sont distingués dans cette glorieuse action. La tapisserie fut dessinée par un artiste nommé Cornelius Vroom, et exécutée par François Spiering pour le comte de Nottingham, qui commandait la flotte anglaise en qualité de lord-grand-amiral : elle a coûté 1628 livres sterling. Le comte de Nottingham la vendit au roi Jacques Ier.

Lorsque la chambre tient ses séances ordinaires, l'espace qui se trouve derrière le banc du lord-chancelier est considéré comme en dehors de la salle, et est ouvert aux fils des pairs et aux membres de la chambre basse. Pour la commodité du public, on a pratiqué une galerie à l'extrémité inférieure de la salle et au-dessous de la barre; mais pour y être admis il faut une permission des pairs.

Immédiatement derrière le haut bout de la chambre est une pièce, appelée salle du prince, dans laquelle on remarque une tapisserie ancienne et curieuse, représentant la naissance d'Élisabeth. C'est là que le roi, lorsqu'il vient à l'assemblée, prend sa couronne et revêt le manteau royal : puis il entre dans la chambre des lords et se place sur le trône, entouré des grands dignitaires de l'état; aussitôt le gentilhomme-huissier de la verge noire introduit la chambre des communes, qui s'avance jusqu'à la barre, précédée de son orateur. Le roi lit alors son discours, après lequel la chambre des communes se retire, puis Sa Majesté avec sa suite.

Dans ces occasions solennelles, les dames sont admises avec des billets donnés par les pairs, et par l'élégance de leurs toilettes, elles ajoutent à la pompe et à la magnificence de cette imposante cérémonie.

Les pairs entrent ordinairement en séance à quatre heures, à moins qu'ils n'aient à s'occuper d'affaires judiciaires; dans ce cas ils s'assemblent à une heure moins avancée. Trois membres suffisent pour constituer la chambre, et avant d'entamer aucune affaire, un évêque adresse des prières à l'Etre-Suprême, source de toute justice et souverain dispensateur de toutes lumières.

Nous avons dit plus haut que la chambre des lords s'assemblait à *Westminster-Hall*, lorsqu'elle se constituait en haute cour du parlement. Cette salle fut, dit-on, primitivement bâtie par *Guillaume Leroux* : elle servit d'abord de salle de banquets dans le château qui occupait l'emplacement de l'*Old Palace Yard*. En 1397, elle fut réparée et embellie par Richard II, qui y célébra les fêtes de Noël avec toute la splendeur et le luxe extravagant qui ont caractérisé son règne. On rapporte que le nombre des cuisiniers employés dans cette occasion fut de deux mille, et celui des convives, chaque jour, de dix mille!

Les dimensions de cette salle sont vraiment étonnantes : elle a 270 pieds de long sur 74 de large, et 90 de hauteur, et n'est soutenue par aucun pilier. La voûte, construite en bois de châtaignier, est chargée de superbes sculptures gothiques, représentant des anges qui supportent les armes de Richard II et celles d'Édouard-le-Confesseur. La façade extérieure est flanquée de deux tours en pierres habilement sculptées.

Depuis le règne de Henri III, les cours de chancellerie, du *banc du roi*, des *plaids communs* et de l'*échiquier*, se sont constamment tenues dans différentes chambres dépendant de cette salle. C'est là que l'infortuné Charles Ier fut condamné à mort.

C'est à Westminster-Hall que se célèbrent les fêtes du couronnement des souverains de la Grande-Bretagne.

Quelques mots maintenant sur la chambre des communes.

La chambre-basse du parlement siégea d'abord dans la salle du chapitre de Westminster-Abbey (abbaye de Westminster). Le local qu'elle occupe aujourd'hui fut, dans l'origine, une chapelle fondée par le roi Etienne, sous l'invocation du saint de ce nom. En 1347, Edouard III la rebâtit, et en fit une église collégiale sous la direction d'un doyen et de douze prêtres séculiers. Peu après sa suppression, cette église fut donnée par Henri VI à la chambre des communes, qui, depuis lors, y a tenu ses séances.



(Vue intérieure de la Chambre des Communes.)

De tout l'édifice, il ne reste plus que la façade de l'ouest et sa magnifique fenêtre gothique. L'intérieur a été disposé et décoré avec une simplicité presque mesquine. A l'époque de l'union avec l'Irlande, la salle a été élargie, et à l'entour ont été pratiquées des galeries, dont l'une est réservée pour les étrangers.

Le fauteuil du président est décoré d'ornemens et de dorures, et surmonté des armes royales. Devant le fauteuil est une table autour de laquelle les secrétaires assis donnent lecture des bills, rédigent le procès-verbal des séances, etc. Au milieu de la chambre, entre le bureau et la barre, se trouve un vaste espace vide. Les membres sont placés sur cinq rangs de siéges à courts dossiers et garnis de coussins en cuir, qui s'élèvent graduellement les uns au-dessus des autres. Ces siéges occupent tout le pourtour de la chambre, à la réserve des couloirs qu'on a ménagés de distance en distance, pour la commodité des communications. Le banc de la trésorerie, sur lequel se placent les membres du gouvernement, est à la droite du président, et les places occupées par les membres influens de l'opposition sont directement vis à vis.

Les communes s'assemblent comme les pairs à quatre heures, et un chapelain, placé à gauche de la table des secrétaires, prononce les prières d'usage; après quoi, s'il se trouve quarante membres présens, nombre exigé pour la validité des délibérations, la séance est ouverte. Chaque membre, ainsi qu'à la chambre haute, parle de sa place, car il n'y a pas, comme en France, une tribune consacrée aux orateurs. Souvent les discussions se prolongent fort tard, et, lorsqu'il s'agit surtout d'affaires importantes, le calme de la nuit, l'éclat vacillant des flambeaux prêtent à la solennité des débats un caractère imposant de grandeur et de mystère.

Un usage assez bizarre, et qu'il est difficile d'expliquer, c'est que les communes s'assemblent rarement le samedi, et qu'elles n'entament presque jamais le mercredi les affaires d'un haut intérêt.

Sous l'emplacement de la chambre, on trouve quelques vestiges d'une chapelle d'un travail curieux, et les restes d'un cloître dont l'architecture égale en beauté la célèbre chapelle d'Henri VII.

BRÉSIL.

LES PURIS.

La contrée plate et boisée au nord de la rivière Paraiba, dans le Brésil, est habitée par une tribu d'Indiens connus sous le nom de Puris. Les détails suivans sur leurs mœurs sont tirés des voyages du prince Maximilien, qui visita le Brésil en 1818. Ayant envoyé un messager dans les bois pour annoncer aux Puris l'intention où il était de leur rendre visite, le prince ajoute :

« Cinq hommes et trois ou quatre femmes avec leurs enfans, acceptèrent l'invitation que nous leur fîmes de venir à notre rencontre. Ils étaient tous de petite taille; aucun n'avait plus de cinq pieds trois pouces de haut; la plupart, ainsi que les femmes, étaient carrés et trapus. A l'exception de quelques-uns, qui avaient des morceaux de toile noués autour des reins, ou qui portaient des culottes courtes que les Portugais leur avaient données, tous étaient entièrement nus. Les uns avaient la tête rasée, d'autres avaient les cheveux coupés seulement au-dessus des yeux et de la nuque. Quelques-uns avaient la barbe et les sourcils rasés; en général ils avaient peu de barbe : chez la plupart elle ne formait qu'un entourage mince autour de la bouche, et pendait à peu près à trois pouces au-dessous du menton. Les uns s'étaient peint sur le front et sur les joues des taches rondes et rouges avec du rocou, et tous s'étaient tracé sur les bras des raies bleu foncé avec le suc du fruit du genipayer. Ils avaient autour du cou ou au-dessus de la poitrine et d'une épaule, des col-

liers composés de graines noires et dures, et au milieu desquelles étaient suspendues des dents canines de singes, de jaguars, de chats ou d'autres bêtes carnassières. Les hommes portaient à la main leurs longs arcs et leurs flèches, qu'ils échangèrent contre des bagatelles, ainsi que tout ce qu'ils avaient, aussitôt que nous leur en eûmes témoigné le désir.

» Nous accueillîmes ces sauvages très-affectueusement. Deux d'entre eux avaient été élevés dans leur enfance parmi les Portugais, dont ils parlaient un peu la langue. Nous leur avons donné des couteaux, des chapelets, de petits miroirs, et nous avons partagé entre eux quelques bouteilles de rhum, présent qui les a mis de très-bonne humeur, et qui nous a gagné leur confiance. Nous leur avons annoncé pour le lendemain notre visite dans leurs forêts, s'ils voulaient bien nous y recevoir, et leur ayant promis de leur porter des choses qui leur seraient agréables, ils nous quittèrent très-contens, et retournèrent dans leur solitude en poussant de grands cris et en chantant.

» Le lendemain matin, à peine étions-nous sortis de la maison, que nous aperçûmes les sauvages qui sortaient de leur vallée. Nous courûmes à leur rencontre, nous les régalâmes de rhum, et nous nous empressâmes de les suivre dans leurs forêts. Dès que nous fûmes à quelque distance, nous vîmes toute la horde des Puris couchés sur l'herbe. Cette réunion d'hommes bruns tout nus présentait un coup d'œil très-singulier et intéressant. Hommes, femmes, enfans, étaient serrés les uns contre les autres, et nous contemplaient d'un air curieux et timide. Tous s'étaient parés du mieux qu'ils avaient pu. Un petit nombre de femmes avaient un morceau de toile autour des hanches ou devant la poitrine; mais la plupart étaient sans aucun vêtement. Quelques hommes avaient noué autour de leur front, comme ornement, un morceau de peau de singe; d'autres avaient leurs cheveux complétement rasés. Les femmes portaient leurs petits enfans, les unes dans des liens d'écorce d'arbre attachés au-dessus de l'épaule droite, d'autres sur le dos au moyen d'une large bandelette qui passait sur le front. C'est la manière dont elles portent généralement leurs corbeilles de provision quand elles voyagent.

» Quelques hommes et quelques filles avaient prodigué la couleur pour se peindre : ils avaient un point rouge sur le front et sur les joues, et même des raies rouges sur le visage; d'autres s'étaient tracé sur le corps des lignes en long et des rangées de points qui les coupaient; plusieurs enfans avaient la peau comme tigrée de points noirs. La peinture du corps paraît être arbitraire chez eux, et dépendre du goût de chacun. Quelques filles portaient des bandeaux autour de la tête; d'ailleurs les femmes ont en général un cordon ou un lien d'écorce serré autour des poignets et des jointures, pour orner ces parties, et les rendre plus minces.

» Notre première curiosité satisfaite, nous avons prié les sauvages de nous mener à leurs huttes. Toute la troupe a passé devant, et nous les avons suivis à cheval. Nous avons d'abord traversé des champs de cannes à sucre; ensuite nous avons suivi un sentier étroit, et enfin nous avons rencontré dans la forêt quelques huttes. Ce sont les plus simples qu'on puisse imaginer. Le hamac tressé avec l'embira, écorce d'une espèce de coulequin, est suspendu à deux troncs d'arbres, auxquels on attache plus haut avec des lianes une perche transversale; on appuie obliquement contre celle-ci, du côté du vent, de grandes feuilles de palmier, qui sont garnies par le bas de feuilles d'heliconia. A terre, près d'un petit feu, on voit quelques flacons faits avec des gourdes ou des écuelles de calebasse; çà et là un peu de cire, diverses bagatelles pour la parure, des roseaux pour des flèches et pour les pointes de cette arme. Quelques plumes, des provisions, telles que des bananes et d'autres fruits; l'arc et les flèches du chef de la famille sont appuyés contre un arbre; des chiens maigres accueillent par de forts aboiemens l'étranger qui s'approche de ces demeures solitaires.



(Une Hutte de Puris.)

» Ces huttes sont petites et exposées de tous côtés aux vicissitudes de l'atmosphère, de sorte que dans le mauvais temps leurs habitans se tiennent serrés les uns contre les autres, assis dans les cendres autour du feu. L'homme est tranquillement couché dans son hamac, tandis que la femme entretient le feu, et fait rôtir quelque morceau de viande fichée au bout d'un morceau de bois pointu. Le feu, nommé *poté* par les Puris, est un besoin de première nécessité pour tous les peuples du Brésil; jamais ils ne le

laissent éteindre; ils l'entretiennent toute la nuit, car n'étant pas vêtus, ils auraient froid s'ils en étaient privés; il leur procure en même temps l'avantage d'éloigner les bêtes féroces de leurs huttes. Les habitans d'une cabane semblable l'abandonnent sans regret; quand le canton voisin ne leur fournit plus de vivres en assez grande abondance, ils se transportent dans un autre, où ils espèrent trouver plus de singes, de pecaris, de cerfs, de pacus, d'agoutis et d'autre gibier.

» On dit que les Puris tuent dans la contrée où nous étions beaucoup de singes barbados; ils nous en présentèrent effectivement plusieurs morceaux à moitié grillés, pour nous les vendre. C'était une tête, ou bien une poitrine avec les bras, mais à laquelle la tête manquait; vue dégoûtante pour un Européen, parce qu'ils ne dépouillent pas le gibier de sa peau, qui noircit en brûlant. Ils déchirent avec les dents ce mets *friand*, qui est coriace et à moitié cru. On dit même qu'ils dévorent par vengeance la chair humaine; mais on ne rencontre plus aujourd'hui la moindre trace de cette coutume. Elle leur est attribuée par d'anciens écrivains, qui prétendent que ces peuples mangent leurs morts pour leur donner une dernière marque d'affection.

» Quand nous fûmes arrivés à leurs huttes, il s'ouvrit aussitôt un commerce d'échange; nous fîmes présent aux femmes de chapelets et de miroirs. Tous ces sauvages reçoivent volontiers des bonnets de laine rouge, des mouchoirs rouges, des couteaux. Ils nous donnèrent préférablement en échange des arcs et des flèches, de la cire qu'ils recueillent dans le creux des arbres qui servent de ruches aux abeilles. Ils mettent un grand prix à leur couteau, qu'ils attachent à un cordon noué autour de leur cou, et qu'ils laissent pendre sur leur dos; ce n'est quelquefois qu'un simple morceau de fer; mais ils l'aiguisent constamment sur une pierre et le conservent ainsi extrêmement tranchant. Quand on leur donne un couteau, ils en cassent ordinairement le manche, et en mettent un nouveau à leur goût; ils placent la lame entre deux morceaux de bois, autour desquels ils entortillent un cordon qu'ils serrent fortement.

« Une insensibilité farouche est un des principaux traits du caractère de ces sauvages. C'est une suite nécessaire de leur manière de vivre. Le désir de la vengeance, un peu de jalousie, un penchant irrésistible pour la liberté et pour la vie vagabonde, composent le fond du caractère de ce peuple. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, quelquefois jusqu'à cinq, quand ils peuvent les nourrir. En général, ils ne les maltraitent pas, mais ils les regardent comme leur propriété; il faut qu'elles fassent ce qu'ils veulent; en conséquence, elles sont chargées comme des bêtes de somme dans les voyages, tandis que l'homme marche auprès d'elles n'ayant que ses armes à la main. »

UNE NOCE CHEZ LES GRECS DE L'ASIE-MINEURE.

(Suite.)

La première partie de cette notice a laissé nos lecteurs dans la salle du bal, au moment où le chef d'orchestre, fatigué et demandant grâce, reçoit sur le front ces petites pièces de monnaie turque lancées si habilement par le souffle puissant d'un jeune danseur, et qui ont l'effet magique de redonner de l'haleine et de la vigueur aux poitrines essoufflées des musiciens. Revenons à la joyeuse société et à notre pauvre fiancée qui fait là une si triste figure.

Outre les parens, amis et connaissances des fiancés, qui rendent ces joyeuses réunions toujours très-nombreuses, il est fort ordinaire d'y trouver la meilleure société de l'endroit et des environs, qui vient, sans qu'on l'invite officiellement, comme cela se fait chez nous, prendre part aux jeux et à la danse. On ne connaît pas de petits préjugés aristocratiques qui empêchent de très-nobles fils de famille de s'amuser sous un toit de paysan, si c'est une paysanne qui se marie, ou dans le salon bourgeois d'un industriel du Levant, s'il y a bal chez un industriel. Dans ce pays de folle gaieté, la passion de la danse fait passer sur tout ce qui s'appelle en Europe *distances sociales*. Un voyageur qui assista à un mariage très-peu huppé, puisque c'était un mariage de pêcheur, nous dit n'avoir jamais été témoin de la plus légère indécence plébéienne, de la moindre rixe fâcheuse, bien que tout le gros de la société se composât de matelots, de femmes, de fils et de filles de matelots, dansant sans plus de façon avec des jeunes gens de très-bonne famille. Quant à notre statue que nous avons laissée sur son sofa, immobile et raide comme une madone de pierre dans sa niche, elle est toujours là, dans la même position, les jambes croisées à la turque, et asservie à ce stupide décorum que les Grecs de l'Asie-Mineure paraissent avoir emprunté des Musulmans, leurs impassibles maîtres. Or, la noce durant trois grands jours, la jeune fiancée est tenue pendant trois grands jours de ne point donner signe de vie, et de s'intéresser le moins possible aux divertissemens et aux joies de toutes sortes dont elle est l'occasion. Ainsi le veulent les convenances locales. Sur le soir a lieu le banquet, plus ou moins splendide, selon qu'il y a, comme l'on dit, plus ou moins d'argent dans la maison. Le riz bouilli et assaisonné de différentes manières est le plat principal des tables grecques. on conçoit qu'un repas de noce exige nécessairement plus de raffinement dans la préparation de ce farineux un peu fade, dont nos bouches européennes, et surtout nos bouches d'invités de noces, s'arrangeraient peu, fût-il mis à mille sauces différentes. Le festin a lieu dans la salle du bal; les femmes seules (y compris la mariée) ont leur place à ce premier banquet; assises à la manière turque, les jambes croisées, elles mangent et boivent (de l'eau) selon leur appétit et leur soif. Quant à la jeune épouse, elle est tenue de n'avoir pas d'appétit, ou du moins elle doit le satisfaire ailleurs que dans la salle du festin; elle fait donc diète. Les hommes ont une salle à manger à part, où ils mangent et boivent du vin autant que le cœur leur en dit; ils trinquent à la santé et à la prospérité des deux époux, et le repas se termine toujours par une prière faite en commun, dans laquelle ils demandent à Dieu de veiller sur le jeune couple. Cette prière se fait avec plus ou moins de piété et de décence, selon qu'on a bu plus ou moins de vin: l'intention n'en est pas moins fort religieuse. Les repas finis, on se revoit hommes et femmes, pour danser et chanter encore. Le même voyageur auquel nous empruntons ces curieux détails, nous raconte à propos de ces chants une particularité qui l'étonna beaucoup, et dont nos lecteurs ne seront pas moins surpris. Laissons parler notre voyageur. « La danse venait de cesser pour un instant, lorsque je fus fort surpris d'entendre des jeunes gens et des jeunes filles chanter en chœur, et avec les gestes les plus énergiques, des hymnes patriotiques sur Ypsilanti, Colocotroni, Canaris le brûleur de vaisseaux, Marco Botzari, etc., et autres chansons de ce genre qui devaient mal sonner, comme on pense bien, aux oreilles des honnêtes musulmans. Mais la chose la plus drôle dans tout cela, c'est que le vieil aga de l'endroit vint, accompagné de deux de ses gardes, croiser ses jambes au beau milieu de ces chanteurs séditieux, qui le reçurent avec une politesse infinie, mais sans interrompre leurs chants. Le délégué de sa hautesse fit allumer sa pipe, fuma sans dire un seul mot pendant deux heures entières: seulement quand il était au bout de son tabac, il prononçait le mot *atesh*, qui veut dire *du feu*; on lui remplissait donc et on rallumait sa pipe; et il continuait à s'envelopper dans un nuage de fumée, sans paraître comprendre un mot de ce qui se disait autour de lui dans une langue qu'il entendait pourtant et parlait fort bien. Rien de plus plaisant à voir que la figure à moitié stupide et à moitié rébarbative des deux jeunes *yebecks* ou montagnards, gardes de l'aga, qui se tenaient debout à côté de l'impassible magistrat, ouvraient de grands yeux hébétés, et paraissaient tout stupéfaits de sa tolérance politique, et de la licence de ses administrés. J'appris plus tard d'une jeune dame européenne qui se trouvait alors à Smyrne que le vieil aga n'honorait pas ces joyeuses réunions de sa présence par pure partie de plaisir, mais qu'il avait pris depuis fort long-temps l'excellente habitude de se faire indem

niser largement de ses frais de toilette et d'amabilité. En effet, la meilleure part de la collecte (dont nous avons parlé plus haut) lui revenait dans la répartition que l'on faisait de cette taxe volontaire. C'était autant d'ajouté à ses appointemens d'aga. »

Les mariages grecs se célèbrent le plus ordinairement le dimanche : le lundi et le mardi qui suivent se passent dans les mêmes divertissemens; mais la même loi d'exclusion continue à peser sur la pauvre mariée. Il lui est défendu de parler au bal, de manger au dîner, en un mot de s'apercevoir qu'elle est le personnage le plus important de la fête; et ce n'est guère que le samedi de la même semaine qu'il lui est permis de sortir du logis. On conçoit que la seule perspective d'une semaine aussi peu riante ne doit pas disposer beaucoup à la gaieté les fiancées grecques; et cela nous explique encore, outre la loi sévère du décorum, la maussaderie obligée de ces pauvres jeunes filles.

FUNÉRAILLES D'UN ROI DE FRANCE

AU XVIe SIÈCLE.



Aussitôt que le roi était mort, un héraut d'armes criait au balcon du palais : Le roi est mort ! vive le roi ! Ce cri, trois fois répété, est encore en usage aujourd'hui ; puis on enduisait le visage du prince avec de l'huile ou du plâtre, on façonnait son effigie en cire ou en céruse, on embaumait le cadavre, et on l'exposait solennellement sur son lit de mort. Le même usage était suivi pour les reines, et même pour certaines grandes dames de la cour.

Ainsi, le corps de la belle Gabrielle d'Estrées fut, aussitôt après sa mort, apporté en cérémonie aux grands appartemens du doyenné de Saint-Germain-l'Auxerrois; on l'habilla d'un manteau de satin blanc, on le plaça sur un lit de velours rouge entouré de cierges allumés et de prêtres qui chantaient les psaumes de la pénitence; ensuite on l'étendit dans un cercueil de plomb recouvert de son effigie, qu'on avait revêtue d'habits magnifiques; enfin, pendant plusieurs jours, elle fut servie sur sa table, où ses officiers coupaient, tranchaient, et lui versaient à boire comme de son vivant; et ce pieux cérémonial, qui commençait toujours par le *benedicite*, finissait aussi par les *grâces*.

Ces simulacres de repas *posthumes* duraient quarante jours pour les rois de France; à l'expiration de cette quarantaine, on portait le cercueil à Notre-Dame de Paris, puis aux caveaux de Saint-Denis. Pendant la marche du convoi de l'une à l'autre église, toutes les rues où il passait étaient tendues de noir et, d'espace en espace, illuminées par une torche de cire blanche; les capucins ouvraient le funèbre cortége, leurs massives croix de bois à la main, et couronnés d'un chapeau d'épines; puis venaient les autres communautés ecclésiastiques sous leurs divers costumes; puis cinq cents pauvres en deuil, conduits par leur bailli; puis les cours de justice avec l'appareil armé de leurs sergens; puis les membres du parlement, vêtus de leurs fourrures de couleurs éclatantes; ensuite venait le haut clergé, couvert de pourpre et d'or, que suivait immédiatement le char funèbre, traîné par des chevaux caparaçonnés de couvertures de velours noir croisées de deux longues et larges bandes de satin blanc; la maison du roi, en manteaux et en bonnets de deuil, fermait le cortége. Au milieu de l'encens, des chants et des lumières, on introduisait le cercueil dans l'église, on le plaçait sur un grand piédestal, et les offices des morts commençaient; ils duraient plusieurs jours, et ce n'est qu'à la fin du dernier que le cercueil était solennellement descendu dans le caveau royal, où tous les grands dignitaires, comme pour rendre hommage au mort, venaient déposer tour à tour leurs insignes et leurs bâtons de commandement. Alors le héraut d'armes criait encore trois fois : Le roi est mort ! vive le roi ! Et toute l'assistance se retirait silencieusement.

Quelques-uns de ces antiques usages ont été suivis aux funérailles des princes de la maison de Bourbon qui sont morts en France depuis 1815.

LE CASOAR DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Plus de cent ans après la découverte de la Nouvelle-Hollande par les Hollandais, les Anglais ayant formé un établissement à Port-Jackson, visitèrent l'intérieur de cette contrée, et y trouvèrent un grand nombre d'oiseaux de haute taille dépourvus de la faculté de voler, et qu'on appela *casoars* à cause de leur ressemblance avec certains oiseaux d'Asie qui portaient le même nom, et en différaient par une sorte de casque placé sur le sommet de leur tête.

Ces casoars ressemblent beaucoup à l'autruche par leur forme et par leurs habitudes, mais sous d'autres rapports ces oiseaux sont très-différens; d'abord les ailes et la queue du casoar sont tout-à-fait dépourvues de ces belles plumes qui décorent l'autruche, et qui servent de parure à nos élégantes dames. Les plumes qui couvrent le corps du casoar sont tellement dénuées de duvet et si peu garnies qu'elles font plutôt l'effet de poils ou de minces brins de baleine. Le plumage de cet oiseau rappelle, par son apparence, par la direction de toutes les plumes qui le composent, l'épaisse toison de certaines races de moutons à laine longue. Il est noir ou brun en-dessus et blanchâtre en-dessous. Le casoar a trois doigts à chaque pied, tandis que l'autruche n'en a que deux, ce qui n'empêche pas ces oiseaux de courir sur des sables brûlans avec une rapidité qui surpasse celle d'un cheval au galop, et ne permet pas aux chiens de les atteindre en courant. Debout et la tête élevée, le casoar a jusqu'à cinq pieds de hauteur; on sait que la taille de l'autruche surpasse quelquefois sept pieds. Comme celui d'Asie, le casoar sans casque de la Nouvelle-Hollande se nourrit de végétaux.

Le jeune casoar représenté dans notre gravure, est né en Angleterre au printemps de l'année dernière, la mère ayant déposé ses œufs vers Noël, époque qui correspond à l'été dans la Nouvelle-Hollande, d'où on l'a apportée.

On prétend que la femelle de cet oiseau, comme celle de l'autruche, ne s'occupe pas beaucoup de ses œufs une fois déposés. Des expériences ont du moins prouvé qu'elle n'a pas à elle seule tout le soin de couver et d'élever ses petits, comme cela se voit chez tous les autres oiseaux. Il y a une paire de ces casoars dans une ferme appartenant à la Société de zoologie de Londres, lesquels ont maintenant cinq petits. La femelle déposa ou plutôt laissa tomber à différentes places cinq œufs dans l'enceinte de son petit parc. Ces œufs furent ramassés et mis ensemble par le mâle, qui les roula avec beaucoup de soin, en les poussant doucement avec son bec. Après quoi il se mit dessus, et il les couva pendant neuf semaines sans relâche; la femelle ne prit pas sa place une seule fois, et lui ne quitta pas sa place un seul instant. Quand ils furent éclos, lui seul se chargea des petits jusqu'à ce qu'ils pussent se passer de son secours; mais la mère n'y parut faire aucune attention. D'après un tel exemple, on serait tenté de croire que la femelle du casoar ne possède pas la tendresse maternelle, qui est si développée chez les autres oiseaux. Mais voici un fait d'une autre nature qui ne permet pas d'attribuer à toutes les femelles l'indifférence qu'on a remarquée chez celle de la Société zoologique de Londres : Une de ces femelles, qui appartient au duc de Devonshire, à Chiswick, a, tout dernièrement, non-seulement déposé ses œufs, mais les a rassemblés, et couvés toute seule, sans l'assistance du mâle, qui était mort. Mais de ces deux exemples contradictoires, lequel est la règle générale, lequel est l'exception ? Des expériences ultérieures pourront seules fixer les zoologistes à ce sujet.

La coquille des œufs de casoar est verte à la surface, et d'un blanc d'ivoire par-dessous. On y grave des dessins en camée. On sait que dans les contrées plus voisines de l'équateur, et plus chaudes que l'Angleterre, la chaleur du soleil suffit pour faire éclore les œufs. Aussi les autruches



(L'Emou, ou le Casoar de la Nouvelle-Hollande.)

ne couvent-elles pas les leurs. La ménagerie de Paris a possédé des casoars de la Nouvelle-Hollande amenés par le navigateur Baudin, mais leur accouplement n'a jamais produit d'œufs.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 23 au 31 Janvier.

23 *Janvier* 1806. — Mort de William Pitt. Cet homme illustre était le second fils du comte de Chatam. Ce fut lui qui créa la caisse d'amortissement. L'Angleterre lui doit encore l'acte d'union de l'Irlande, le renversement de Tippoo-Saëb, la conquête de l'île de Ceylan, d'une partie des Moluques, du cap de Bonne-Espérance, et l'on peut ajouter le monopole du commerce de l'univers. Ennemi des succès de Napoléon, la victoire d'Austerlitz et la paix de Presbourg lui donnèrent le coup de la mort. Il était déjà affaibli par les excès de la table et du travail. Ce célèbre ministre mourut à l'âge de 47 ans.

24 *Janvier* 1616. — Jacques Lemaire découvre le passage qui porte son nom.

24 *Janvier* 1769. — Mort de Chevert. Entré au service à l'âge de douze ans, sans fortune, sans naissance, d'abord simple soldat, il parvint par sa bravoure et son mérite au grade de lieutenant-général.

25 *Janvier* 844. — Mort du pape Grégoire IV.

25 *Janvier* 1742.—Mort d'Edmond Halley, célèbre astronome, né à Londres, le 8 novembre 1656.

26 *Janvier* 1812. — Prise de Stralsund, et invasion de la Poméranie suédoise par l'armée française.

26 *Janvier* 1823. — Mort d'Édouard Jenner, médecin. C'est lui qui répandit en Europe le bienfait de la vaccine.

27 *Janvier* 1808. — Arrivée au Brésil de la famille royale de Portugal. Lisbonne étant tombée au pouvoir des Français le 30 novembre 1807, l'héritier des ducs de Bragance fut obligé de se réfugier dans les colonies portugaises.

28 *Janvier* 814. — Mort de Charles, dit Charlemagne, roi de France et empereur d'Occident. Ce prince, fils aîné de Pépin, dit le Bref, naquit le 26 février 742. Après la mort de son frère Carloman, il devint seul possesseur de la monarchie française. En 772 il défit les Saxons, et les força d'embrasser le christianisme. Une nouvelle guerre l'attira en Italie en 773, et il fit prisonnier Didier, roi des Lombards. Charlemagne fut proclamé empereur à Rome l'an 800. Il fit venir d'Italie en France des savans et des artistes, fonda des écoles et s'y instruisit lui même, car il était honteux de son ignorance et de celle de ses sujets; il apprit la grammaire, le latin et le grec; mais son secrétaire Eginhard prétend que ses tentatives furent vaines pour apprendre à écrire.



(Charlemagne.)

Charles conçut le vaste projet de joindre l'Océan germanique au Pont-Euxin par un canal qui ne fut point achevé, car ses successeurs n'eurent ni son activité, ni son génie. Charlemagne fit rédiger des lois pour ses sujets et les différens peuples qu'il avait soumis. Si l'on trouve dans ces codes quelque trace de la barbarie des temps, on peut s'y convaincre également combien Charlemagne était supérieur à son siècle.

28 *Janvier* 1547. — Mort d'Henri VIII, roi d'Angleterre.

28 *Janvier* 1672. — Mort de Pierre Séguier, chancelier de France.

29 *Janvier* 1743. — Mort du cardinal de Fleury, précepteur de Louis XV et plus tard son ministre.

29 *Janvier* 1763. — Mort de Louis Racine. Louis Racine, né le 2 novembre 1692, n'avait que six ans à la mort de son illustre père. Il est l'auteur du poëme de *la Religion*.

30 *Janvier* 1649. — Exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Charles Ier, né à Dumferlingen en Écosse, le 9 novembre 1600, était fils de Jacques Ier. Il devint prince de Galles en 1616, après la mort de ses deux frères aînés, et monta sur le trône le 6 avril 1625. Ne pouvant tenir tête aux partis qui s'étaient formés contre lui pendant son règne, Charles fut contraint à s'échapper de Londres. Il avait cru trouver un refuge assuré auprès de l'armée écossaise, mais celle-ci le livra au parlement anglais. Bientôt une cour de justice procéda à l'instruction de son procès, et l'infortuné Charles Ier, après avoir comparu trois fois devant ses juges et avoir trois fois décliné leur juridiction, fut condamné à mort par 70 votans. L'échafaud fut dressé devant son palais de Whitehall, et sa tête fut tranchée par un homme masqué et montrée au peuple, qui ne protesta contre la violence des bourreaux de son roi que par une morne et profonde douleur.

31 *Janvier* 1788. — Mort du prince Charles-Édouard Stuart. Charles-Édouard était fils du prince Charles, qu'on appelait *le Prétendant*, ou le chevalier de Saint-George. Il avait épousé la comtesse d'Albany, depuis comtesse Alfiéri. Il existe un ouvrage sur Charles-Edouard par M. Amédée Pichot. L'histoire aventureuse de ce prince a tout l'attrait d'un roman.

Paris. — Éverat, Imprimeur du Magasin Universel, rue du Cadran, 16

EMPIRE DE RUSSIE. — MOSCOU.



(Panorama de Moscou.)

Nous offrirons successivement à nos lecteurs la description de toutes les capitales de l'Europe, et nous leur consacrerons des articles très-développés. Nous commençons aujourd'hui par Moscou. Nous donnerons prochainement Paris, Londres, Constantinople, Jérusalem, Madrid, etc.

Peu de villes ont joué un rôle plus important que Moscou dans l'histoire de l'Europe moderne. Cette ville fut le théâtre de l'une des dernières scènes d'un drame merveilleux et terrible. La guerre parut à ses portes plus horrible encore qu'elle ne se montre habituellement, et une armee invincible jusqu'alors lui causa plus de maux par sa retraite qu'elle ne lui en avait causé par son triomphe. Moscou, de

puis long-temps célèbre par son étendue et l'opulence de sa noblesse, acquit plus de célébrité encore par la désolation qui pesa sur elle, et, en se relevant de ses cendres telle qu'elle est aujourd'hui, elle offre un des plus frappans exemples du pouvoir et des ressources de l'esprit humain.

Les annales de la Russie ne jettent qu'une faible lumière sur les premiers événemens de l'histoire de Moscou. Des mœurs grossières, des combats furieux, des révolutions continuelles, voilà les faits qu'elle présente sans ordre et sans précision. Vers le milieu du douzième siècle, la ville de Moscou fut fondée par Georges, fils de Vladimir Monomacki, qui en fit la capitale de son duché de Moscou; changeant alors le siége de la royauté, qui jusqu'alors avait été dans l'ancienne ville de Kiof. La circonstance qui donna lieu à ce changement porte le cachet de ces siècles de barbarie. Stephen Kutchko, seigneur dont le pouvoir égalait la richesse, possédait tout le district bordé par les rivières Moskowa et Neglia. Ses richesses et le nombre de ses vassaux lui inspirèrent une orgueilleuse indépendance qu'il ne sut pas toujours dissimuler en présence de son souverain, et bientôt la colère du prince se déchaîna contre lui. Il fut mis à mort, ses terres furent confisquées, et formèrent le centre de ce vaste territoire sur lequel devait s'élever la nouvelle capitale.

Le fondateur de Moscou ne donna pas à cette ville plus d'étendue que ne peut en avoir un village moderne. Après sa mort, elle fut abandonnée, et tomba en ruines. Vers le commencement du quatorzième siècle, Daniel, duc de Moscovie, jeta les yeux sur la ville déserte, et les marais qui l'environnaient furent bientôt couverts par des églises et des monastères, et entourés d'une muraille en bois. Cette première fortification fut abattue quelques années plus tard et remplacée par un mur de brique. Le célèbre Tamerlan s'en empara en 1382; elle resta pendant quelque temps soumise à son joug. Différentes hordes tartares en firent successivement la conquête, jusqu'à la fin du quinzième siècle. A peu près à cette époque, Ivan Vassilievitch Ier, délivra Moscou, en fit la capitale de son duché, l'enrichit de nouveaux bâtimens, élargit son enceinte, et lui donna l'aspect et l'importance d'une ville royale. A la mort de son frère, Ivan fut mis en possession des autres provinces du duché, mais il refusa d'abandonner sa résidence favorite, et Moscou devint ainsi la capitale de la Russie. Elle jouit de cette prééminence jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Pierre-le-Grand comprit que cette ville, soutenue seulement par les richesses des seigneurs féodaux et le travail des serfs, ne pouvait servir d'entrepôt à une nation si arriérée, et qui ne pouvait arriver que par les relations commerciales à une civilisation dont elle était si loin encore.

Saint-Pétersbourg fut donc fondé, et Moscou cessa dès lors d'être la première ville de l'empire des tzars. Les courtisans, les fabricans, les marchands, les militaires, se précipitèrent vers la nouvelle capitale si parfaitement située pour remplir le but que Pierre se proposait d'atteindre. Bien qu'abandonnée par le commerce et par la cour, Moscou perdit peu de sa splendeur. Il y resta ce corps puissant et immense de l'ancienne noblesse qui ne put supporter l'idée de quitter une ville, berceau de la grandeur nationale. Avec eux restèrent nécessairement les vassaux et les artisans à peine sortis de l'esclavage.

DESCRIPTION DE MOSCOU.



Cette ancienne capitale de la Moscovie est située au milieu d'une plaine immense. Justement surnommée par les poètes *Moscou aux coupoles dorées*, cette ville, avant l'incendie qui la détruisit en partie, offrait un vaste et bizarre assemblage de deux cent quatre-vingts quinze églises et de quinze cents châteaux, avec leurs jardins et leurs dépendances. Ces palais de brique et leurs parcs entremêlés de jolies maisons de bois et même de chaumières, étaient dispersés sur plusieurs lieues carrées d'un terrain inégal.

Les édifices, les palais, et jusqu'aux boutiques, étaient tous couverts d'un fer poli et coloré. Les églises, chacune surmontée d'une terrasse et de plusieurs clochers terminés par des globes d'or, des croissans et des croix, rappelaient l'histoire de ce peuple; c'était l'Asie et sa religion d'abord victorieuse, ensuite vaincue, et enfin le croissant de Mahomet, dominé par la croix du Christ.

Le Kremlin est célèbre dans les annales de la Russie. Cette forteresse a la forme d'un triangle équilatéral. Le plan en fut donné vers le quatorzième siècle par des architectes italiens. L'intérieur se divise en deux parties. Dans l'une, appelée *Krepots* ou citadelle, il n'y a que des bâtimens royaux et des églises dont chacune est surmontée de cinq dômes qui se font autant remarquer par leur élévation que par la dorure des clochers et la bizarrerie de leur architecture. Dans la seconde enceinte sont des rues fort commerçantes. On y voit aussi la place connue sous le nom de ville chinoise ou Kitaye-Gorod, nom donné par les Tartares qui en furent les fondateurs. Le Beloye-Gorod, ou ville blanche, forme une troisième circonférence autour du Kitaye-Gorod.

Fœdor, frère aîné de Pierre-le-Grand, commença à embellir Moscou; il fit construire plusieurs bâtimens en maçonnerie sans aucune architecture régulière. C'est à lui que l'on doit les premiers haras de beaux chevaux, et quelques édifices utiles. Quoique Pierre-le-Grand eût une affection particulière pour Saint-Pétersbourg, il ne négligea pas Moscou; il la fit paver, l'orna de superbes édifices, et y établit de riches manufactures. L'université fut créée sous Élisabeth.

L'arsenal est renfermé dans le Krepots; plus loin est l'ancien palais des tzars, où les empereurs faisaient leur résidence. En entrant dans ce palais, on aperçoit un vaste escalier de pierre. C'est au sommet de cet escalier que parut le jeune Jean Nariskin, lorsque le patriarche, après l'avoir confessé et lui avoir donné l'extrême-onction, le présenta aux strelitz qui le demandaient à grands cris, et qui avaient juré sa mort. En vain le patriarche montra-t-il aux furieux une image de la Vierge, qui passait pour miraculeuse, en vain les princesses se mirent-elles à genoux devant les soldats, en les conjurant tout en larmes d'accorder la vie à leur parent, les strelitz traînèrent le jeune prince au bas des escaliers, et le massacrèrent. Dans les appartemens auxquels conduit ce fameux escalier, on trouve des objets curieux, tels que les couronnes nombreuses des rois qui sont tombés sous la domination de l'empire russe; les robes portées par les souverains le jour de leur couronnement, et qui sont surchargées d'ornemens d'un goût barbare et d'une grande richesse; les fossiles qui ont été trouvés, à différentes époques, sur les rivages de la mer Glaciale; et enfin le manuscrit qui renferme le code de lois des diverses provinces de l'empire, réunies par le sage et vertueux Alexis, père de Pierre-le-Grand.

Les appartemens habités autrefois par les patriarches, ainsi que leur chapelle, forment une des plus anciennes parties du palais. Près de la chapelle on montre les robes des patriarches, leurs tiares et de nombreuses reliques, et les seize vases d'argent massif, pouvant contenir chacun environ trois à quatre gallons. C'est un présent de Paul Ier; ils sont destinés à recevoir l'huile sainte. Mais l'un des objets les plus curieux, c'est le modèle du Kremlin, fait par les ordres de l'impératrice Catherine. Si ce dessin avait été exécuté, ce palais serait devenu la merveille de l'Europe. Ce modèle, ouvrage d'un Russe qui avait travaillé long-temps à Paris, coûta cinquante mille roubles, et le nouveau bâtiment aurait coûté vingt millions de roubles. Derrière est celui du sénat; à côté de ce bâtiment est la cathédrale de Saint-Ivan, auprès de laquelle sont les fondemens d'une ancienne tour où se trouve enterrée la fameuse cloche qui fut coulée à Moscou, vers le milieu du seizième siècle, sous le tzar Boris Gordounow. Cette opinion, qui est aussi celle du

voyageur Corneille Bruyn (1702), est en opposition avec celle d'Hanway (1743) qui n'en rapporte la fusion qu'au règne de l'impératrice Anne. C'est un ouvrage surprenant, et qui prouve que, même à cette époque reculée, les Russes avaient fait de grands progrès dans les beaux-arts et la civilisation. Nous avons donné une vue de cette cloche dans notre deuxième numéro (pages 15 et 16). Du haut du Krépots on jouit d'une vue superbe; à droite est un beau pont en pierre, construit sur la Moskwa, et qui conduit au faubourg de Kaluga; par-delà de la rivière sont des palais somptueux; au fond est une campagne riante, embellie par plusieurs maisons de plaisance.

Parmi les plus beaux monumens de Moscou, on compte l'hôpital Sheremitew, construit par la famille de ce nom. L'un de ses ancêtres fut le compagnon d'armes de Pierre-le-Grand. C'est dans ce bâtiment qu'on élevait les enfans de ceux qui défendaient la patrie.

Les deux principales cathédrales sont celle de l'Assomption et celle qui est dédiée à l'archange saint Michel; elles contenaient autrefois de grandes richesses. C'est dans la première que les empereurs sont couronnés.

Un seul rayon de soleil tombant sur cette ville superbe la faisait étinceler de mille couleurs variées. A son aspect, le voyageur enchanté s'arrêtait ébloui. Elle lui rappelait ces prodiges dont les poètes orientaux avaient amusé son enfance. S'il pénétrait dans son enceinte, son étonnement redoublait encore; il trouvait chez les nobles les usages, les mœurs, les différens langages de l'Europe moderne et l'élégance de ses vêtemens. Il regardait avec surprise le luxe et la forme asiatique de ceux des marchands; les costumes grecs des gens du peuple et leurs longues barbes. Dans les édifices, la même variété le frappait.

Enfin, quand il observait la grandeur et la magnificence de tant de palais, les richesses dont ils étaient ornés, le luxe des équipages, cette multitude d'esclaves et de serviteurs empressés, et l'éclat de ces spectacles magnifiques, la pompe bruyante de ces festins, de ces fêtes, il se croyait transporté au milieu d'une ville de rois, venus là de toutes les parties du monde avec leurs usages, leurs mœurs et leur suite.

Ce n'étaient pourtant que des sujets, mais c'étaient des sujets riches, puissans; des grands, fiers d'une noblesse antique, forts de leur nombre, de leur réunion, d'un lien commun de parenté, contracté pendant les sept siècles de durée de cette capitale. C'étaient des seigneurs fiers de leur existence au milieu de leurs vastes possessions, car le territoire presque entier du gouvernement de Moscou leur appartient, et ils y règnent sur un million de serfs. Enfin c'étaient des nobles appelant avec un orgueil tout à la fois patriotique et religieux, Moscou *le berceau et le tombeau de leur noblesse*. Pour donner une idée de la fortune de ces seigneurs, nous citerons celle de la maison d'Orlow, dont les revenus montaient à six millions de roubles (24 millions de francs).

Après l'incendie de 1812, on essaya de mettre dans la construction des maisons et des rues nouvelles plus de régularité qu'il n'y en avait autrefois, mais l'étendue du terrain que couvre Moscou et son inégalité empêchèrent qu'on ne réussît complétement. Cependant, telle qu'elle est aujourd'hui, tous les voyageurs s'accordent à dire que Moscou ne le cède à aucune ville d'Europe pour l'étendue et la magnificence.

L'INCENDIE DE MOSCOU EN 1812.

Napoléon, par le système continental, avait déclaré une guerre à mort aux Anglais; il y attachait son honneur, son existence politique et celle de la France. Ce système repoussait du continent toutes les marchandises, soit qu'elles fussent anglaises, soit qu'elles eussent payé un droit quelconque à l'Angleterre.

C'est ainsi que Napoléon, entraîné par sa position, et poussé par son caractère entreprenant, se remplit du vaste projet de rester seul maître de l'Europe, en écrasant la Russie et en lui arrachant la Pologne. Il le contenait avec tant de peine que déjà il commençait à lui échapper de toutes parts. Les immenses préparatifs que nécessitait une aussi lointaine entreprise, ces amas de vivres et de munitions, tous ces bruits d'armes, de chariots, ces huit cent mille soldats, ce mouvement universel, cette coalition, toutes les forces de l'occident contre l'orient, tout cela annonçait à l'Europe que ces deux colosses étaient près de se mesurer.

Nous garderons le silence sur une partie de cette campagne pour arriver avec nos lecteurs aux portes de Moscou.

Après la défaite des Russes à Borodino, Rostopschine, gouverneur de Moscou, crut pendant quelque temps pouvoir sauver cette capitale. On suppose aussi que, dans les premiers momens de sa défaite, Kutusof n'avait point désespéré du salut de la patrie. Ce qui est certain, c'est que ce vieux général trompa le gouverneur jusqu'au dernier moment. Il lui jurait encore sur ses cheveux blancs qu'il se ferait tuer avec lui devant Moscou, quand soudain celui-ci apprend que dans la nuit, dans le camp, dans un conseil, l'abandon sans combat de cette capitale vient d'être décidé.

A cette nouvelle, Rostopchine furieux, mais inébranlable, se dévoue. Le temps pressait : on se hâte. On ne cherche plus à cacher à Moscou le sort qu'on lui destine; ce qui restait d'habitans n'en valaient pas la peine : il fallait d'ailleurs les décider à fuir pour leur salut.

La nuit, des émissaires vont donc frapper à toutes les portes; ils annoncent l'incendie. Des fusées sont glissées dans toutes les ouvertures favorables, et surtout dans les boutiques couvertes de fer du quartier marchand. On enlève les pompes; la désolation est à son comble, et chacun suivant son caractère se trouble ou se décide. La plupart se groupent sur les places; ils se pressent, ils se questionnent réciproquement, ils cherchent des conseils; beaucoup errent sans but, les uns frappés de terreur, les autres dans un état effrayant d'exaspération. Enfin l'armée, le dernier espoir de ce peuple, l'abandonne; elle commence à traverser la ville, et, dans sa retraite, elle entraîne avec elle les restes encore nombreux de cette population.

Elle sortit par la porte de Kolomna, entourée d'une foule de femmes, d'enfans et de vieillards désespérés. Les routes en furent couvertes; ils fuyaient dans toutes les directions, par tous les sentiers à travers champs, sans vivres, et tous chargés des premières hardes que, dans leur trouble, ils avaient trouvées sous leurs mains. On en vit qui, faute de chevaux, s'étaient attelés eux-mêmes à des chariots, traînant ainsi leurs enfans en bas âge, ou leur femme malade, ou leur mère infirme; enfin ce qu'ils avaient de plus précieux. Les bois leur servirent d'abri; ils vécurent de la pitié de leurs compatriotes.

Ce jour-là, une scène effrayante termina ce triste drame. Ce dernier jour de Moscou venu, Rostopschine rassemble tout ce qu'il a pu retenir et armer. Les prisons s'ouvrent. Une foule sale et dégoûtante en sort tumultueusement. Ces malheureux se précipitent dans les rues avec une joie féroce. Deux hommes, russe et français, l'un accusé de trahison, l'autre d'imprudence politique, sont arrachés du milieu de cette horde. On les traîne devant Rotopschine. Celui-ci reproche au Russe sa trahison.

C'était le fils d'un marchand : il avait été surpris provoquant le peuple à la révolte. Ce qui alarma, c'est qu'on découvrit qu'il était d'une secte d'illuminés allemands, qu'on nomme martinistes, association d'indépendans superstitieux. Son audace ne s'était pas démentie dans les fers. On crut un instant que l'esprit d'égalité avait pénétré en Russie. Toutefois il ne dénonça pas ses complices.

Dans ce dernier instant, son père seul accourut. On s'attendait à le voir intercéder pour son fils; mais c'est sa mort qu'il demande. Le gouverneur lui accorda quelques instans pour lui parler encore et le bénir. «Moi! bénir un traître!»



(Vue de Moscou, prise du côté gauche de la terrasse du Palais.)

s'écrie le Russe furieux, et dans l'instant il se tourne vers son fils, et d'une voix et d'un geste horrible, il le maudit.

Ce fut le signal de l'exécution. On abattit d'un coup de sabre ce malheureux. Il tomba, mais seulement blessé, et peut-être l'arrivée des Français l'aurait-elle sauvé, si le peuple ne s'était pas aperçu qu'il vivait encore. Ces furieux forcèrent les barrières, se jetèrent sur lui et le déchirèrent.

Cependant le Français demeurait glacé de terreur, quand Rotopschine, se tournant vers lui: « Pour toi, dit-il, comme Français tu devais souhaiter l'arrivée des Français; sois donc libre, mais va dire aux tiens que la Russie n'a eu qu'un seul traître, et qu'il est puni. » Alors s'adressant aux misérables qui l'environnent, il les appelle enfans de la Russie, et leur ordonne d'expier leurs fautes en servant leur patrie. Enfin il sort le dernier de cette malheureuse ville, et rejoint l'armée russe.

Dès lors la grande Moscou n'appartient plus ni aux Russes ni aux Français, mais à cette foule impure, dont quelques officiers et soldats de police dirigèrent la fureur. On les organisa; on assigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent, pour que le pillage, la dévastation et l'incendie éclatassent partout à la fois.

« Le 14 septembre, dit un témoin oculaire, empressés d'arriver dans l'ancienne capitale de la Russie, nous partîmes de bonne heure, et trouvâmes des villages déserts; vers notre gauche étaient, sur les bords de la Moskwa, plusieurs châteaux magnifiques que les Tartares saccageaient, pour nous priver des commodités que ces lieux pouvaient nous offrir; la récolte, prête à être cueillie, avait été foulée ou mangée par les chevaux, et les meules de foin qui couvraient les campagnes, étant livrées aux flammes, répandaient dans les airs une épaisse fumée. Arrivés près du village de Tscherepkora, le vice-roi (le prince Eugène) se porta sur une hauteur et examina long-temps si l'on voyait la ville de Moscou, objet de tous nos vœux, puisqu'on la regardait comme la fin de nos fatigues et le terme de notre expédition; plusieurs collines la dérobaient encore à nos regards; nous n'aperçûmes que des tourbillons de poussière, qui, parallèles à notre route, indiquaient la marche que suivait la grande armée. Quelques coups de canon, tirés dans le lointain et à de longs intervalles, nous firent juger que nos troupes approchaient de Moscou sans éprouver beaucoup de résistance.

» On distinguait de loin de longues colonnes de cavalerie ennemie, se retirant avec ordre derrière cette ville à mesure que nous en approchions. Ce mouvement de retraite dura toute la matinée. Pendant qu'on était occupé à construire un pont pour traverser la Moskwa, l'état-major, vers les onze heures, s'établit sur une haute colline, d'où nous aperçûmes, par un temps superbe, un millier de clochers dorés et arrondis, qui, brillans des rayons du soleil, ressemblaient de loin à autant de globes lumineux. Il était de ces globes qui, posés sur le sommet d'une colonne ou d'un obélisque, avaient la forme d'un aérostat suspendu dans les airs. Nous fûmes transportés d'étonnement à la vue d'un si beau coup d'œil, devenu plus séduisant encore par le souvenir des tristes objets dont nous avions été témoins: aucun de nous ne put concentrer sa joie, et par un mouvement spontané, nous criâmes tous: *Moscou! Moscou!* A ce nom tant désiré, on courut en foule sur la colline, et chacun, en faisant des remarques de son côté, découvrait à chaque instant des merveilles nouvelles. La Moskwa coule à travers de riantes prairies; après avoir fécondé les campagnes, cette rivière passe au milieu de la capitale, et sépare un groupe immense de maisons en bois, en pierre, en briques, construites dans un style où se mêle à la fois le gothique avec le moderne, et où l'on trouve réunis les différens genres d'architecture particuliers à chaque nation. Les murs différemment colorés, les coupoles dorées, ou couvertes en plomb ou en ardoises, répandaient la plus piquante variété, tandis que les terrasses des palais, les obélisques des portes de la ville, et surtout les clochers, construits en forme de minarets, offraient à nos yeux et en réalité une de ces cités fameuses d'Asie que, jusqu'alors, nous croyons n'avoir existé que dans la riche imagination des poètes arabes.

» Le 15 septembre, en arrivant à Moscou, nous nous aperçûmes que cette ville n'avait point de murailles, et qu'un simple parapet en terre était l'unique ouvrage qui déterminât sa première enceinte. Jusqu'alors rien ne prouvait que cette capitale fût habitée. Aucun bruit, aucun cri ne s'élevait au milieu de cette imposante solitude; l'anxiété seule guidait nos pas; elle augmenta lorsque nous aperçûmes une épaisse fumée qui s'élevait du centre de la ville. On crut d'abord que c'étaient seulement quelques magasins que les Russes, selon leur habitude, avaient brûlés en se retirant. Cependant un fatal pressentiment excita nos craintes. Intéressés à connaître la cause de cet incendie, nous cherchâmes vainement quelqu'un qui pût dissiper nos appréhensions: on ne trouvait dans le faubourg où nous devions nous établir ni soldats, ni habitans; la ville semblait dépeuplée. Un morne silence régnait dans ces lieux abandonnés. Les ames les plus intrépides étaient émues de cet isolement. A mesure qu'on prenait possession d'un quartier nouveau, des éclaireurs allaient en avant pour le reconnaître, et fai-



(Vue de Moscou, prise du côté droit de la terrasse du Palais.)

saient des recherches dans les palais et dans les églises; mais on ne trouvait dans les uns que des enfans, des vieillards ou des officiers russes mutilés aux précédentes batailles; et dans les autres les autels étaient parés comme pour un jour de fête; mille flambeaux allumés, brûlant en l'honneur du saint protecteur de la patrie, attestaient que les pieux Moscowites n'avaient pas cessé de l'invoquer. Cet appareil imposant et religieux rendait puissant et respectable le peuple que nous avions vaincu, et pénétrait de cette terreur que cause une grande injustice.

» En approchant du centre de la ville, et surtout aux environs du bazar, nous commençâmes à voir quelques habitans rassemblés autour du Kremlin. Ces malheureux, égarés par une tradition bien trompeuse, croyaient cette citadelle imprenable. Ils avaient essayé de la défendre. Consternés de leur défaite, il regardaient avec des yeux mouillés de pleurs ces hautes tours qu'ils avaient cru jusqu'alors être le *palladium* de leur ville.

» Des fusiliers de la garde nous apprirent enfin que la fumée que nous avions vue en entrant dans la ville provenait d'un vaste bâtiment appelé *la Bourse*, et que les Russes avaient incendié en se retirant. Une curiosité naturelle me porta en avant : plus j'avançais, et plus les avenues de la Bourse étaient obstruées de soldats et de mendians emportant avec eux des effets de toute espèce. Je pénétrai enfin dans l'intérieur de l'édifice. Ce n'était plus ce bâtiment si renommé par sa magnificence, c'était plutôt une vaste fournaise d'où tombaient de tout côté des poutres embrasées. Les cotons, les mousselines, les velours, les étoffes les plus précieuses d'Europe et d'Asie, brûlaient avec violence; dans les caves on avait entassé du sucre, des huiles, de la résine et du vitriol. Ces matières se consumant à la fois dans des magasins souterrains exhalaient des torrens de flammes à travers d'épais grillages.

» Comme le temps était fort calme, nous espérions que Moscou n'aurait à déplorer que la perte de la Bourse; mais le lendemain au point du jour (16 septembre), quel fut notre saisissement lorsque nous vîmes que le feu était aux quatre coins de la ville, et que le vent, soufflant avec force, faisait voler de tous côtés des brandons enflammés.

» Alors s'offrit à nos yeux le spectacle le plus lamentable que l'imagination ait jamais pu se figurer, même à la lecture du morceau le plus affligeant de toutes les histoires anciennes et modernes. Une grande partie de la population de Moscou, par la crainte que causa notre arrivée, était demeurée cachée dans l'intérieur des maisons; elle en sortit du moment que l'incendie y eut pénétré. Tous ces infortunés étaient tremblans, et n'osaient proférer la moindre imprécation, tant la frayeur rendait leur douleur muette. En cherchant à fuir, ils emportaient leurs effets les plus précieux; mais d'autres, excités par le seul sentiment de la nature, ne songeaient qu'à sauver leurs parens. On voyait un fils emportant un père malade, des femmes qui versaient des torrens de larmes sur de jeunes enfans qu'elles tenaient dans leurs bras. Les vieillards, encore plus accablés par la douleur que par les années, rarement pouvaient suivre leur famille, et beaucoup, pleurant sur la ruine de leur patrie, se laissaient mourir auprès de la maison qui les avait vus naître.

» L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissans d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés; le désastre qui s'en suivit révoltait l'ame et la glaçait d'effroi. Consternés par tant de calamités, nous espérions que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau; elles ne servirent qu'à rendre l'incendie plus terrible, et à faire ressortir davantage la violence des flammes; agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On apercevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers; elles sillonnaient des nuages de fumée, et de loin ressemblaient à des étoiles tombantes.

» Le lendemain on ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence, formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisait tomber sur nous avec un fracas épouvantable les énormes lames de tôle qui couvraient les palais. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient et disparaissaient à la fois.

» A travers une épaisse fumée se présentait une longue suite de voitures, toutes chargées de butin; forcées par l'encombrement de s'arrêter à chaque pas, on entendait les cris des conducteurs qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables.

» Le feu était au Kremlin; mais Napoléon, maître enfin

de ce palais des tzars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie. Sourd à nos sollicitations, car tous les officiers s'étaient réunis autour de lui, ce ne fut qu'après avoir jugé par lui-même du danger qu'il se décida enfin à fuir. Il descendit rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des strélitz. Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit à travers les rochers une poterne qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

» Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, embrasaient notre respiration, sèche, haletante, et déjà suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtemens. »

Mais terminons le récit de cette effrayante catastrophe pour laquelle l'histoire manquera d'expressions. C'est dans les relations de la campagne de Russie par MM. de Labaume et de Ségur que nous avons pris ces détails pleins d'une vérité si navrante et d'un si terrible intérêt.

POPULATION ET ÉTABLISSEMENS.

Dans l'été de 1812, on estimait à trois cent douze mille ames la population de Moscou, divisée de la manière suivante: Clergé, 4,779; noblesse, 10,732; militaires, 21,978; marchands, 11,885; ouvriers de divers états, 19,036; serviteurs de la noblesse qui restaient à Moscou pendant l'été pour garder les palais, etc., 38,404; étrangers, 1,410; peuple et paysans, 203,776.

« Cette population, dit un voyageur auquel nous devons ces détails, s'augmentait beaucoup pendant l'hiver, lorsque tous les seigneurs, les sénateurs, les généraux, les gouverneurs, revenaient à la ville pour paser les fêtes de Noël et le carnaval. » On doit remarquer aussi qu'à l'époque ou ce récensement fut fait, tous les étrangers avaient reçu l'ordre de se retirer, Français, Italiens, Suisses, Hollandais, Prussiens, tous ayant pris part à la ligue contre la Russie. Les grands seigneurs russes ont en général un grand nombre de serviteurs. On ne les renvoie jamais, c'est une charge qui passe aux héritiers, et qu'on regarde comme aussi nécessaire qu'onéreuse. Nous pouvons donc ajouter qu'en hiver, la population doit monter à environ 420,000 ames.

En comparant Moscou à ce qu'elle était avant l'incendie, le même voyageur remarque que la population a rapidement augmenté. L'élargissement des rues, la multiplicité des passages, ont diminué le nombre des jardins appartenant à la noblesse, et de cette manière le bas peuple moins entassé, habite des quartiers plus sains. On observe peu de changemens dans l'arrangement général de la ville. Les entrées publiques sont les mêmes qu'autrefois; il y a aussi, comme auparavant, vingt-cinq places. Les édifices publics, tels que l'université, les colléges, les écoles, les deux hôpitaux, les quatre palais impériaux, les sept cathédrales, les cimetières, l'arsenal, les casernes, l'établissement pour les orphelins des militaires, les enfans trouvés, le théâtre, la prison d'état, et quelques autres édifices inférieurs, n'ont pas changé non plus. Mais les établissemens religieux ont diminué au lieu d'augmenter. Il y avait, en 1812, deux cent quatre-vingt-seize églises, maintenant il n'y en a que deux cent quatre-vingt-neuf; les couvens et les monastères ont été réduits en proportion. On trouve aujourd'hui à Moscou douze imprimeries, il n'y en avait primitivement que huit. Les manufactures ne sont pas aussi nombreuses qu'avant l'incendie; il y en avait alors quatre cent quarante-deux, il n'y en a plus que trois cent soixante-seize. Les boutiques du bazar, qui sont sous le contrôle immédiat du gouvernement, étaient, en 1812, au nombre de six mille sept cent soixante-seize, et maintenant il n'y en a plus que six mille cent trente-six. En 1812, les maisons particulières dix-sept cent soixante-douze, maintenant douze cent vingt-six. Le voyageur auquel nous devons ces renseignemens est descendu dans de plus petits détails. Il a remarqué qu'en 1812 il y avait cent onze serres chaudes, et qu'en 1821 ce nombre était réduit à cent sept. Jardins potagers, deux cent quarante-huit, maintenant deux cent trente trois. Auberges et cabarets, six cent neuf, maintenant quatre cent six. Restaurateurs, deux cent cinquante, en 1821 cent quatre-vingt-sept, etc., etc., etc.

MOEURS, COUTUMES ET RELIGION.

Les palais de la noblesse de Moscou sont meublés avec une rare magnificence, et la plupart de leurs galeries de tableaux et de leurs bibliothèques surpassent en richesses beaucoup de musées et de bibliothèques publiques dans d'autres pays. Les grands seigneurs affectent la même splendeur dans leur manière de vivre. Quelques-uns ont jusqu'à cinq cents domestiques, et les fêtes qu'ils donnent rappellent par leur éclat celles des cours orientales. Mais en général, la position du peuple forme un contraste attristant avec toute cette grandeur, toute cette magnificence.

Les hautes classes elles-mêmes, parmi toutes ces richesses et avec des revenus immenses, sont continuellement gênées, et la plupart des grands seigneurs, au milieu de leurs bibliothèques et de leurs musées, restent oisifs et ignorans. Les classes inférieures, soumises aux caprices de la noblesse, et influencées par son exemple, ne font que de lents progrès, et il se passera probablement encore plusieurs siècles avant que le peuple russe jouisse complétement des bienfaits de la civilisation.

Une barbe épaisse et un gros ventre étaient un genre de beauté fort estimé chez les Russes avant Pierre-le Grand. Les tzars, lorsqu'ils donnaient audience aux ambassadeurs, avaient grand soin de s'entourer des hommes les plus gros et de la plus haute stature, pensant que la chose serait infiniment plus importante.

Les étrangers citaient les femmes de Moscou pour leur beauté; mais ils parlaient avec dégoût de l'étrange coutume qu'elles avaient de s'enduire le visage de rouge, de blanc, par couches épaisses. Cette vilaine mode était venue de Constantinople.

On conservait une immense quantité de riches vêtemens dans le garde-meuble du czar; le jour d'une audience, les seigneurs choisis pour environner le trône s'en couvraient magnifiquement, et dès que la représentation était finie; tout rentrait dans les armoires.

La vie privée des boyards de ce temps n'est pas faite pour séduire l'imagination. La plupart d'entre eux demeuraient dans des maisons de bois, petites et obscures. De grossières images étaient leur seul ornement. Des pots, des écuelles et des assiettes de bois ou d'étain composaient toute leur vaisselle. Ils aimaient l'ail, dont l'odeur était le parfum habituel des maisons même les plus considérables. Aux vins de France et d'Italie ils préféraient l'eau-de-vie la plus forte et la plus commune; et ils sortaient habituellement de leurs longues orgies dans un état complet d'ivresse.

Les grands donnaient souvent des dîners; ils y invitaient volontiers des hommes d'une classe inférieure, et nommément des marchands; ces derniers croyaient devoir témoigner leur reconnaissance par de riches présens; de sorte que le maître pouvait spéculer sur le talent de son cuisinier. Les Russes dînaient alors à onze du matin, et se couchaient aussitôt après pour faire la méridienne. A cette heure-là, les commis et les petits marchands fermaient leurs boutiques, sur le seuil desquelles on les voyait étendus dans l'été.

Les cérémonies religieuses pratiquées à Moscou sont toujours d'une grande magnificence. Voici comment se passe la fête de Pâques fleuries, ou du dimanche des Rameaux. La veille de ce jour les habitans de Moscou se rendent en voiture, à cheval et à pied au Kremlin pour y chercher des rameaux; c'est une des promenades les plus brillantes de l'année. Le gouverneur suivi du chef de la police, du commandant et d'un grand nombre de seigneurs, se rend aussi au Kremlin; les rues sont encombrées de peuple. Toute cette foule arrivée au palais se pare de bouquets artificiels et de rameaux, et présente l'aspect d'une forêt mouvante. Les rameaux consistent en branches de fleurs et de fruits, faits en cire, et imitant la nature à s'y méprendre.



(Palais du Kremlin.)

Mais la plus belle cérémonie de toutes est celle qui est célébrée deux heures après minuit, le matin de Pâques, et qu'on appelle *la résurrection*. Elle surpasse en magnificence tout ce qui se pratique à Rome, sans en excepter *la bénédiction papale* pendant la semaine sainte. A minuit la grande cloche de la cathédrale se fait entendre, et toutes les cloches de Moscou répondent par un écho bruyant. Chaque habitant s'agite, et le bruit des voitures dans les rues ainsi que celui des piétons qui se mettent en marche, est plus grand que pendant le jour. Bientôt toute la ville paraît en feu, on voit des lumières à toutes les fenêtres et des torches dans toutes les rues. La tour de la cathédrale est illuminée depuis ses fondations jusqu'à la croix qui la couronne; chacune des autres églises brille du même éclat. L'archevêque, précédé de bannières et de torches, et suivi d'un grand nombre de prêtres, fait trois fois le tour de la cathédrale. Ses vêtemens resplendissent d'or, d'argent et de pierres précieuses. Après avoir achevé le troisième tour, la procession s'arrête en face de la grande porte qui était restée fermée, et qui s'ouvre subitement, en présentant un coup d'œil magnifique. Dans l'intérieur de l'église, une foule immense de spectateurs, tous portant à la main un cierge allumé, se range sur deux lignes, pour laisser avancer l'archevêque jusqu'à son trône placé au centre de l'église. C'est de là qu'après diverses cérémonies, qui durent plus de deux heures, et pendant lesquelles une musique harmonieuse remplit les voûtes de l'église, il s'écrie d'une voix haute : *Le Christ est ressuscité!* La cérémonie terminée, l'archevêque descend de son siége, marche sur ses genoux jusqu'à différentes chapelles, pour y baiser les saintes images ou les reliques dont elles sont enrichies.

La religion de l'état fut toujours, depuis le onzième siècle, la religion grecque. Mais il y avait plus de pays mahométans et de païens que de chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre, et dans plus d'une province toute espèce de religion était inconnue.

Le christianisme ne fut reçu que très-tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du nord. On prétend qu'une princesse, nommé Olha ou Olga, l'y introduisit à la fin du dixième siècle, comme Clotilde chez les Francs, la femme d'un Micislas, duc de Pologne, chez les Polonais, et la sœur de l'empereur Henri II, chez les Hongrois.

Cette princesse Olga se fit baptiser à Constantinople; on l'appela Hélène. L'exemple d'Olga ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes : son fils, qui régna long-temps, ne pensa pas comme sa mère, mais son petit-fils Waldimir se fit baptiser. C'est à cette époque (987) que la religion grecque commença à s'établir réellement en Russie. Un patriarche de Constantinople, nommé Chrysoberge, envoya un évêque baptiser Waldimir, et ajouta à son patriarchat cette partie du monde.

Waldimir acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeule. Un grec, nommé Michel Syrus, fut le premier métropolitain ou patriarche. C'est de là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du grec. Un des patriarches grecs, nommé Jérémie, ayant un procès au Divan, et étant venu à Moscou demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les églises russes, et sacra patriarche l'archevêque de Novogorod, nommé Job, en 1588. Depuis ce temps l'église russe fut aussi indépendante que son empire. Le patriarche de Russie fut dès lors sacré par des évêques russes, et non par le patriarche de Constantinople.

ÉPHÉMÉRIDES.

FÉVRIER.

Février, en latin *februarius*, tire son nom du mot *februa*, qui dans la langue romaine signifiait des sacrifices, des lustrations expiatoires.

Février ne faisait pas partie de l'année instituée par Romulus (Voyez les articles sur les *Différentes formes de l'année*, etc., dans les premiers numéros de janvier). Aux dix mois dont elle se composait d'abord, Numa en ajouta deux autres, janvier et février, qu'il plaça l'un au commencement, l'autre à la fin.

Les décemvirs osèrent changer la place du mois consacré aux expiations et aux mânes. Jules-César, moins hardi, craignit d'en altérer la durée. Dans sa grande réforme de l'année solaire, par respect pour les préjugés du peuple, et pour ne pas déranger les fêtes funéraires, il ne toucha pas au mois de février.

L'astronomie ancienne supposait que le 18 février le soleil entrait dans le signe des Poissons, dernière constellation du Zodiaque, sous l'influence duquel ce mois était placé. En Égypte, l'inondation du Nil commençait à la même époque.

Dans notre vieille France, un dicton vulgaire caractérisait ainsi le mois qui fut alternativement le dernier, le troisième et le second de l'année: *Febvrier, le plus court et le pire de tous.*

Faits et événemens remarquables du 1er au 5 février.

1er *Février* 576. — Mort de Sigebert, roi d'Austrasie. Sigebert Ier, roi de Metz, était fils de Clotaire Ier et d'Ingonde. En 561, après la mort de Clotaire, roi de toute la Gaule, ses quatre fils se la partagèrent et en formèrent quatre royaumes. Celui de Metz échut à Sigebert. En 566, il envoya des ambassadeurs au roi des Wisigoths, Athangilde, pour lui demander une de ses filles en mariage; elle lui fut accordée. C'était la fameuse Brunechilde, vulgairement appelée Brunehaut.

1er *Février* 772. — Mort du pape Étienne III.

Une vacance de treize mois laissa le saint-siége sans pontife légitime, depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'élection d'Étienne III. Pendant cet intervalle, deux anti-papes cherchèrent à s'introduire violemment dans l'héritage de saint Pierre. C'était le premier exemple d'une pareille usurpation. Constantin, frère du duc Soton ou Toton, envahit le palais de Latran à la tête de quelques brigands armés, et se fit consacrer, quoique laïque, par le secours d'une faction séditieuse. Son règne dura plus d'un an. Au bout de ce terme, une autre faction le renversa, et mit à sa place un nouvel usurpateur nommé Philippe, dont le règne ne dura qu'un jour. Enfin, le 6 août 768, Étienne III fut régulièrement élu, et la joie se répandit dans Rome et dans l'église.

1er *Février* 1328. — Mort de Charles-le-Bel, roi de France.



(Charles-le-Bel.)

Charles-le-Bel ou le Beau, on le nomme aussi Charles IV. C'est une erreur que l'ignorance ou l'inattention des annalistes a introduite; étant le cinquième souverain de France qui ait porté le nom de Charles, on devait le nommer Charles V; mais cette erreur est de peu d'importance : il suffit de l'énoncer. Charles-le-Bel, comte de la Marche, avant d'être roi était le troisième fils de Philippe-le-Bel. Il succéda à son frère Philippe-le-Long dans les royaumes de France et de Navarre, le 3 janvier 1322.

Un des plus notables événemens du règne de Charles-le-Bel fut la guerre qu'il eut à soutenir, en 1324, contre les Anglais ou leurs partisans, à l'occasion d'une forteresse que le seigneur de Montpezat, en Agenois, fit élever sur un terrain qui selon le roi Charles appartenait à la France. Les Anglais soutinrent le contraire, et la guerre s'engagea.

Charles-le-Bel tomba malade à Vincennes, et y mourut le 1er février 1328, âgé de 34 ans, après six ans de règne. Quoiqu'il se fût marié trois fois, il ne laissa pas d'enfant mâle. La ligne directe des Capétiens se termina en sa personne; elle fut continuée par la branche collatérale des Valois.

1er *Février* 1691. — Mort du pape Alexandre VIII.

2 *Février. — Fête de la Purification.*

La loi de Moïse prescrivait aux femmes de ne se présenter au temple que quarante jours après leur délivrance, si elles avaient donné le jour à un garçon, et quatre-vingts après la naissance d'une fille. Elles apportaient sur le seuil du tabernacle un agneau d'un an pour servir d'holocauste, et un jeune pigeon ou une tourterelle, pour effacer la souillure du péché. L'évangéliste saint Luc nous apprend que la mère du Sauveur vint à l'époque fixée exécuter les commandemens de Moïse, quoique, suivant la remarque des Pères de l'Église, sa mission divine l'affranchît des termes de la loi.

2 *Février* 1660. — Mort de Gaston (Jean-Baptiste de France), duc d'Orléans.

Ce prince, fils de Henri IV, était né le 25 avril 1608. Dans ses premières années, il annonçait, dit le père d'Avrigny, des inclinations qui *lui auraient fait honneur si elles avaient été mieux cultivées.* Sa vie politique se divise en deux parties bien distinctes, quoique aussi peu glorieuses l'une que l'autre. La première va jusqu'à la mort de Louis XIII, et l'autre jusqu'à l'extinction des troubles de la Fronde. C'est un spectacle tour-à-tour comique et terrible que de voir ce prince pusillanime et irrésolu aux prises, d'abord avec le sanglant despotisme de Richelieu, et ensuite avec l'astucieuse intrigue de Mazarin.

2 *Février* 1688. — Mort d'Abraham Duquesne, célèbre marin, né à Dieppe en 1610.

2 *Février* 1769. — Mort du pape Clément XIII.

3 *Février* 1486. — Première tenue de la foire Saint-Germain.

L'origine de la foire Saint-Germain remonte à des temps barbares. On en trouve la première mention dans une chartre de 1176. Une charpente qui couvrait toute l'enceinte de la foire, et qui avait été construite en 1512 par les ordres de Guillaume Briçonnet, cardinal et abbé de Saint-Germain, passait pour un chef-d'œuvre. Le feu la consuma. Outre les boutiques, les cafés, les loges des marchands, il y avait dans la foire Saint-Germain quatre salles de spectacle. L'établissement de ce vaste bazar perpétuel, connu dans toute l'Europe sous le nom de *Palais-Royal*, porta un coup mortel à la foire Saint-Germain : dès l'année 1786 elle avait cessé d'exister. Son emplacement est occupé aujourd'hui par le plus beau marché de Paris.

3 *Février* 1576. — Henri IV s'échappe de la cour de France, sous Charles IX.

4 *Février* 1194. — Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, recouvre sa liberté. L'histoire n'a pas de tradition plus poétique que celle de la captivité de Richard. Un roi chevalier, revenant de la Palestine sous le nom et l'habit d'un pèlerin, fait prisonnier par un duc déloyal, et sauvé par un ménestrel généreux, voilà le souvenir touchant, bien qu'un peu vague, que toutes les imaginations conservent de Richard.

4 *Février* 1752. — Mort de Louis, duc d'Orléans, fils du régent. Cet homme estimable consacra sa vie entière à l'étude. L'excès du travail causa sa mort.

4 *Février* 1774. — Mort de La Condamine, voyageur célèbre.

5 *Février* 1818. — Mort de Charles XIII, et avénement de Bernadotte au trône de Suède.

5 *Février* 1822. — Mort d'Ali, pacha de Janina, l'un des hommes les plus extraordinaires des temps modernes. Le rôle politique que ce despote albanais joua pendant plus de quarante ans a rendu sa célébrité européenne.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Everat, rue du Cadran, 16.

MONUMENS DE PARIS. — LA BOURSE.



(Vue de la Bourse de Paris.)

Il n'y a guère plus d'un siècle que la ville de Paris compte au nombre de ses établissemens publics un local spécialement destiné à y tenir la bourse. Un arrêt du conseil-d'état, du 24 septembre 1724, désigna pour la première fois un local au commerce; ce fut l'ancien palais Mazarin, situé rue Vivienne. Peu après la révolution, la bourse fut transférée dans l'église des Petits-Pères, rendue plus tard au culte par l'empereur Napoléon. Dès lors, on commença à jeter les fondemens de la nouvelle Bourse qui fut ouverte au public en 1826, le jour de la Saint-Charles.

La Bourse, le plus monumental et l'un des plus beaux parmi les édifices dont Paris n'a cessé de s'embellir depuis le commencement du siècle, fut d'abord commencée sur les dessins de Brongniart; mais les architectes chargés de poursuivre l'exécution de ses plans ont dû, d'accord avec le conseil des bâtimens civils, y apporter d'utiles modifications. Soixante-six colonnes d'ordre corinthien, de cinq pieds de diamètre et séparées par des espaces de douze pieds, supportent l'entablement et un attique, et forment une galerie couverte assez spacieuse qui règne tout autour du monument. Un perron occupe toute la largeur de la façade occidentale et conduit à cette galerie et à l'entrée principale. La grande salle est éclairée par la coupole, et l'on a construit, pour la chauffer au moyen de la vapeur, des appareils dont nous parlerons tout à l'heure. Cette salle ouverte au public a cent quatorze pieds de profondeur sur soixante-quinze de largeur. Chaque face est ornée de trois grands tableaux en grisailles représentant les quatre parties du monde, les principales villes de France, allégoriquement figurées, et les attributs du genre de commerce et d'industrie qui leur est propre. Au fond, à l'est, est la salle des agens de change; au-dessus s'élève la chambre du tribunal de commerce où l'on parvient par un large escalier qui conduit aussi à une magnifique galerie qui règne tout autour de la grande salle. Cette salle, d'une assez grande dimension, est ornée de peintures coloriées sur une voûte plane. Quant au mode de chauffage dont nous voulons nous occuper plus particulièrement, il atteste les immenses progrès que les procédés d'économie industrielle ont faits en France depuis quelques années. Personne n'ignore que le chauffage d'un vaste édifice est un des problèmes les plus difficiles à résoudre, et si le nouvel essai appliqué à la Bourse n'a pas eu un résultat tout à fait aussi satisfaisant qu'on l'espérait, au moins a-t-il pu attester de grands progrès dans l'art du chauffage.

On avait d'abord résolu de chauffer l'immense local de la Bourse par des calorifères, et les chambres comprises entre la salle et les colonnades par le moyen de cheminées. Déjà les tuyaux en cuivre de ces cheminées s'élevaient au-dessus du toit, et l'on put remarquer le singulier effet qu'ils produisaient à l'extérieur, notamment du côté de la rue des Filles-Saint-Thomas. Choqué d'une telle disparate sur un monument d'architecture grecque, M. de Chabrol, alors préfet de la Seine, décida que la nécessité absolue des tuyaux serait constatée par une commission de savans distingués composée de Messieurs Thenard, Gay-Lussac et d'Arcet. La première opération de la commission fut de reconnaître si, en admettant la nécessité des tuyaux, on ne pourrait pas en diminuer la hauteur. Les expériences n'ayant rien laissé à désirer, les tuyaux furent réduits de telle sorte, qu'aujourd'hui on ne les voit que quand on sait qu'ils existent et en les cherchant.

La plus grande difficulté consistait à chauffer la grande salle. On pensa d'abord à l'emploi des calorifères, mais ce projet fut rejeté à cause de la difficulté d'entretenir une température égale dans toutes les parties de la salle; on renonça aussi aux poêles qui auraient embarrassé la salle et nui à sa décoration. C'est d'après ces considérations que la commission se détermina à employer la vapeur pour porter dans la salle, et même au premier étage, la chaleur d'un

foyer établi dans une cave. Les appareils nécessaires ayant été approuvés, furent mis en place dès le mois de juin qui précéda l'ouverture de la Bourse. Ces appareils consistent en une chaudière close hermétiquement, placée dans un fourneau chauffé par la houille. La vapeur d'eau qui s'échappe de la chaudière passe dans des tuyaux qui font le tour des galeries intérieures. Aux quatre angles, sont des boîtes carrées en fonte de fer, où la vapeur est portée dans des tuyaux, de sorte que ces boîtes s'échauffent promptement au degré de l'eau bouillante, c'est-à-dire de cent degrés centigrades. Les tuyaux qui établissent la communication, passent dans des rigoles couvertes de plaques de fonte qui forment une partie du sol de la grande salle. La vapeur qui passe dans ces tuyaux de communication cède de sa chaleur à l'air qui circule tout autour d'eux et qui se trouve enfermé sous les plaques en fonte sur lesquelles se promènent les habitués de la Bourse. Aux extrémités, du côté du vestibule et sur d'autres points, on a placé des récipiens de vapeur qui sont autant de poêles où l'on se chauffe comme à des poêles ordinaires. L'appareil chauffe à la fois la salle principale, les bureaux, les vestibules, les salles des courtiers et des agens de change, et la plupart des parties de ce vaste palais.

Il fallait pourvoir premièrement à la condensation de la vapeur, et ensuite à la libre sortie de l'air compris dans les tuyaux au moment où l'on y fait entrer la vapeur. Condensée et réduite à l'état d'eau, elle retourne par les tuyaux qui sont inclinés depuis l'extrémité, du côté du vestibule, jusqu'à la chaudière qui est près de la salle des agens de change. Réchauffée par le foyer, elle retourne à l'état de vapeur et reporte sa chaleur dans les diverses parties de la salle.

Tel est le moyen adopté pour le chauffage de la Bourse de Paris; jamais nulle part cette expérience n'a été faite sur une aussi grande échelle et n'a aussi bien réussi. Dans la saison la plus rigoureuse, les habitués de la Bourse se plaignent du froid, mais on n'a jamais fait aussi bien, ce qui ne veut pas dire qu'un jour on ne parviendra pas à faire mieux. Toutes les parties de ce vaste appareil ont été exécutées dans les ateliers de messieurs Manby et Wilson, établis alors à Charenton. Le plan de l'appareil a été rédigé par MM. Gay-Lussac, Thénard et Darcet, et la direction des travaux a été confiée à M. Gourlier, architecte des travaux publics. L'appareil a coûté 86,000 francs et n'exige presqu'aucuns frais d'entretien. Le chauffage coûte par jour trente francs environ.

RUINES DE PALENQUÉ AU MEXIQUE.

CONNAISSANCE DE L'AMÉRIQUE PAR LES ANCIENS.



En 1786, Charles III, roi d'Espagne, envoya une expédition au Mexique, pour rechercher les antiquités mexicaines antérieures à la découverte de l'Amérique, et principalement celles de Milta et de Palenqué. Les recherches furent d'abord peu fructueuses. Quelques années plus tard, une seconde expédition partit d'Espagne, dans le but de reconnaître le plus exactement possible les lieux précédemment explorés. Cette expédition était dirigée par le colonel Dupaix, lequel était accompagné de Castenada, chargé de l'exécution des dessins. A leur arrivée, ils constatèrent d'abord l'existence d'une ville déserte et en ruines, ayant six lieues d'étendue, et située dans la province de Tzendalès. Ils pénétrèrent dans l'affreuse solitude qui les environnait, et furent tout étonnés de se voir au milieu d'une cité dont la solidité des édifices, la magnificence des monumens n'étaient pas surpassés par l'immensité de son étendue. D'antiques idoles de granit ou de porphyre, des pyramides, des sépultures souterraines, des assises de pierres de six pieds d'épaisseur, des bas-reliefs colossaux sculptés sur le granit ou modelés en stuc, des zodiaques, enfin des hiéroglyphes différens de ceux de l'Égypte, malgré leur similitude originelle, attestent la haute antiquité de Palenqué (1). Cette métropole, cachée pendant des siècles au milieu d'un vaste désert, était restée inconnue jusqu'en 1750; ce fut alors que le gouvernement espagnol conçut la première pensée de l'expédition scientifique ordonnée et exécutée en 1786. Celle-ci fut bientôt suivie de deux autres. Toutes trois coûtèrent au gouvernement une somme de cent mille dollars, qui toutefois ne furent point perdus pour la science.

La France possède plus de cent cinquante dessins exécutés par Castenada; et le savant M. Baradère, qui les a acquis, espère encore, à l'aide de ses relations avec le Mexique, enrichir sa patrie d'une foule d'autres monumens enfouis dans le palais de Milta.

A l'aspect de ces merveilleux ouvrages de la main des hommes, on se demande d'où ils viennent et qui les a créés? Des preuves nombreuses, parmi lesquelles il faut compter la forme et l'architecture des ruines mexicaines dont nous venons de donner une description succincte, ne permettent pas de douter que le nouveau monde n'ait été visité par l'ancien, quelques siècles avant l'expédition de Christophe-Colomb. Et sans parler de ces temples du Mexique construits sur le même plan que ceux de Delphes et de Pausanias, et portant le nom de *Teocallie*, dont l'origine est grecque; voici le récit d'une découverte récemment opérée au village de Dolores, à deux lieues de Montévideo.

Un planteur de ce pays découvrit il y a quelque temps une pierre tumulaire portant une inscription en caractères inconnus. Relevant cette pierre, il trouva qu'elle servait de couverture à un caveau de briques, renfermant deux sabres antiques, un casque et un bouclier très endommagés par la rouille, et une amphore en terre de grande dimension.

Il s'agissait de déchiffrer l'inscription, et le planteur n'était pas compétent. La pierre tumulaire et les débris qu'elle protégeait furent en conséquence communiqués à un savant de Bogota, lequel parvint à lire sur la pierre ces mots en caractères grecs :

> « Alexandre, fils de Philippe, était roi de Macédoine, vers la soixante-troisième olympiade; en ces lieux, Ptolémée..... »

le reste manque. Sur la poignée des épées est gravé un portrait qui paraît être celui d'Alexandre, et sur le casque, on remarque une ciselure représentant Achille traînant le cadavre d'Hector autour des murs de Troie.

Faut-il conclure de là qu'un contemporain d'Aristote a foulé le sol du Brésil? Est-il probable que Ptolémée, ce chef si connu de la flotte d'Alexandre, entraîné par une tempête au milieu de ce que les anciens appelaient la grande mer, ait été jeté sur les côtes du Brésil, et que des cabanes de naufragés aient été le berceau d'un puissant empire?

HISTOIRE DES ÉRUPTIONS DE L'ETNA,

DANS L'ANTIQUITÉ.



Les traditions manquent presque complètement pour fixer d'une manière précise l'époque où l'Etna commença à vomir ses feux. Dans l'antiquité homérique, nous trouvons cette fameuse fable de Vulcain, qui eut ses forges dans le sein même de la montagne; les nappes immenses de flammes que déroulait l'Etna n'étaient que

(1) Ce nom lui vient de celui d'un petit village, bâti tout près des ruines.

les étincelles qui jaillissaient du marteau de ses compagnons. Homère à son tour s'occupe du Cyclope, habitant de ces étranges cavernes, mais il ne mentionne aucune éruption. Le Cyclope dormait de son temps. Quittons la fable et venons à l'histoire.

Diodore, à propos d'une guerre entre les Sicules et les Sicanes parle de la plus ancienne éruption connue. Les Sicules ayant paru en Sicile trois cents ans environ avant sa conquête par les Grecs, cette éruption remonterait à l'année 750 environ avant notre ère.

Il est présumable que Pindare fut témoin d'une de ces éruptions ou du moins qu'il recueillit de la bouche d'un témoin oculaire des détails très circonstanciés, car dans son ode sur l'Etna, il a décrit tout le travail et les accidens de l'éruption. Euripide qui fit sa tragédie du *Cyclope en Sicile*, n'en dit ni plus ni moins que Pindare. Pausanias, au sujet d'une de ces éruptions, conte une anecdote singulièrement touchante. Deux jeunes gens de Catane, alors embrasée par les feux de l'Etna, enlevèrent du milieu des flammes leur père et leur mère, et les préservèrent ainsi d'une mort certaine; le lieu où cette belle action se passa fut consacré dans l'antiquité sous le nom de *champ des frères pieux*.

Jusqu'ici néanmoins la chronologie des éruptions n'est pas indiquée avec certitude. C'est à Thucydide que nous en sommes redevables. Il fut témoin de celle qui éclata l'an 425 avant notre ère, et par la même occasion il affirme qu'une autre, plus terrible encore, avait eu lieu quarante ans avant. Un historien persan mentionne une de ces éruptions sous le règne d'Artaxercès; c'est peut-être la même, ou plutôt celle dont Pindare a parlé.

Platon en a vu une lors de son voyage à Syracuse en 387. Les écrivains romains en ont mentionné six depuis cette époque jusqu'à la mort de César. Les quatre premières eurent lieu dans un espace de temps assez rapproché; une entr'autres et la plus terrible sous le décemvirat d'Appius Claudius, une autre pendant les guerres entre Marius et Sylla, une cinquième entre les dissensions de César et de Pompée. C'est Virgile qui a chanté l'éruption qui présagea, dit-il, la mort de César. Fut-ce un pronostic ou une vengeance du ciel? Le poète épique penche pour l'une et l'autre opinion. Appius a parlé, je crois, d'une septième éruption qui dut avoir lieu peu de temps après, ou avant la bataille d'Actium. C'est la dernière avant Jésus-Christ.

Pendant les douze premiers siècles de notre ère, quatre éruptions ont été notées. Les historiens en ont laissé passer les trois quarts sans les mentionner; c'est incontestable.

L'éruption de l'année 1283 fut épouvantable et merveilleuse. La lave, après avoir dévoré une ville et deux forêts, vint s'étendre sous les murs d'une église de Saint-Etienne où s'étaient réfugiés une multitude d'habitans. De cette année 1285 à 1498 on n'en compte pas moins de six. L'une ouvrit une nouvelle bouche à la montagne; la seconde détruisit en partie le bourg d'Arci; la troisième dévora une ville, *Podara* ou *Padara*; la dernière alla combler un port à une distance de plus de vingt milles. On voit encore aujourd'hui sur la côte de Logma les vestiges de ce ravage.

Nous n'avons pas l'intention de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs l'histoire des éruptions de l'Etna à partir du seizième siècle. Les progrès qu'ont faits les sciences physiques ont mis à même d'éclaircir tout ce qui jusque là n'avait été que conjecture. A dater de cette époque, la chronologie de ces phénomènes n'offre plus de lacunes. Nous en donnerons quelque jour un tableau circonstancié et complet.

DES VOITURES A VAPEUR
SUR LES ROUTES ORDINAIRES.

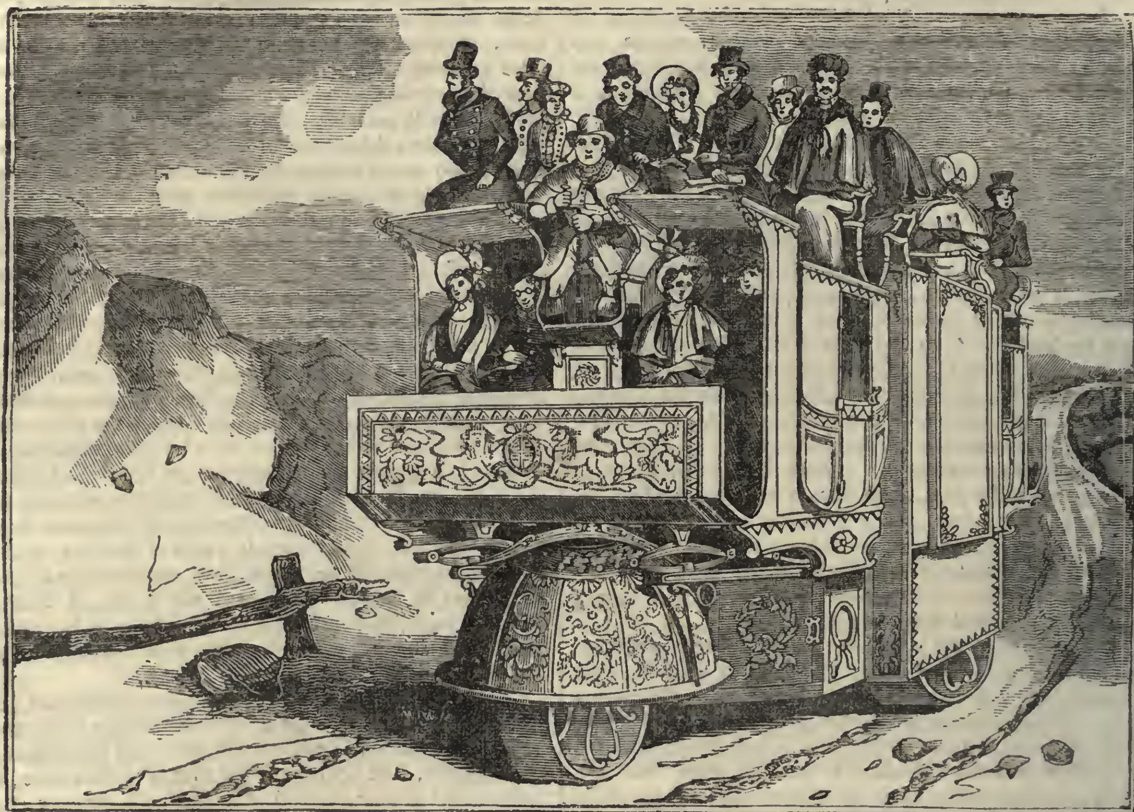
Depuis plus de douze ans on s'occupe activement en Angleterre de la solution de cet important problème : faire aller des voitures mues par la vapeur sur les chemins ordinaires. Déjà depuis long-temps on était parvenu, dans ce pays et dans plusieurs autres, à faire mouvoir des voitures à vapeur sur les chemins de fer qui offrent beaucoup moins de frottemens et de résistance que les routes revêtues de pavés, de caillous ou de terre. Mais ces chemins de fer sont d'un entretien et d'un établissement très coûteux, et toutes les voitures ne peuvent y circuler; de sorte que bien qu'il ne faille que la force d'un seul cheval pour tirer sur une route en fer horizontale, 34 à 36 milliers, non compris le poids des charriots, tandis que sur les chemins ordinaires il faut une force 20 fois plus grande, on a senti qu'il y aurait un avantage énorme à faire circuler les voitures à vapeur sur les anciennes routes.

En 1757 l'américain Robison, en 1772 son compatriote Olivier Evans, et en 1784 le célèbre James Watt, ingénieur anglais qui a introduit les plus grands perfectionnemens dans la construction des machines à feu, proposèrent de substituer la vapeur aux chevaux, mais ces propositions n'eurent pas de suite. Ce ne fut qu'en 1802 qu'un Anglais nommé Richard Trevetick, fit exécuter une voiture à vapeur de son invention placée sur une route ordinaire en mauvais état; cette machine ne put marcher. On l'essaya sur un chemin de fer, mais dans les endroits en pente les roues glissaient, et il fallut leur adapter un mécanisme qui dégradait les barreaux de fer du chemin. Quelques perfectionnemens furent apportés en 1812 à ces appareils, et ils purent fonctionner sur des routes dont la pente n'était pas rapide. Plus tard on imagina de donner à ces machines des espèces de jambes de fer qui s'appuyant sur le sol, à l'imitation de la marche des animaux, faisaient avancer la voiture. Mais ce système dégradait les routes et produisait peu d'effet; il fut rejeté.

La solution de ce problème fut comme abandonnée jusqu'en 1825. A cette époque de nouveaux essais furent tentés; mais la moins imparfaite des machines construites à cette époque, était pourvue d'une mauvaise chaudière, et le succès fut encore ajourné. L'opinion générale en Angleterre, à cette époque, était que les roues ne pourraient trouver sur le sol un point d'appui suffisant pour avancer en tournant, tant qu'on n'emploierait pas des *jambes* comme celles dont nous avons parlé. Mais un ingénieur habile, M. Gurney, ayant construit une nouvelle machine qu'il avait pourvue de ces sortes de pieds, parvint, sans en faire usage, à gravir des chemins en pente, bien que sa voiture présentât l'énorme défaut d'être d'un poids considérable. Ce poids était de plus de 8,000 livres. Encouragé par ce premier succès, M. Gurney fit de nouveaux essais. Il perfectionna son appareil et le rendit beaucoup plus léger. Son équipage se composait de deux voitures élégantes entièrement séparées. L'une qui ressemble à une sorte de char-à-banc, porte la machine à vapeur et son fourneau; la seconde, placée en arrière, porte les voyageurs. Au moyen d'un appareil semblable à ceux que l'on voit dans les voitures de M. Hancock et Church dont les dessins accompagnent cet article, le conducteur fait tourner le train des deux roues de devant, comme le feraient des chevaux au gré du cocher, et la voiture se dirige dans un sens ou dans un autre. M. Gurney avait aussi adapté à sa machine un lévier qui lui permettait de faire à volonté marcher la voiture en avant ou en arrière. La voiture de M. Gurney parcourut journellement, pendant quatre mois en 1831, la route qui conduit de Glocester à Cheltenham, et qui embrasse trois lieues et demie. Elle faisait le trajet en une heure et portait 36 personnes avec leurs bagages. Mais, au mois de juin de la même année, une portion de route ayant été réparée et chargée de terre encore molle, on fut obligé, pour vaincre la résistance qu'opposait ce sol nouveau, d'employer un surcroît de force, et une partie de l'appareil se brisa.

Ce fut à cette époque que les commissaires chargés de l'inspection des routes, soutenus par des entrepreneurs de messageries traînées par des chevaux, intriguèrent dans le

parlement, et réussirent à faire mettre sur les voitures à vapeur des droits beaucoup plus élevés que ceux que payaient les voitures ordinaires. Ecrasée par ces impôts, l'industrie des voitures à vapeur dut s'arrêter. On présenta des pétitions au parlement qui chargea une commission de l'examen de cette question importante. A la suite d'une enquête



(Voiture à vapeur de M. Church.)

sévère, qui embrassa les résultats obtenus soit par M. Gurney, soit par les autres ingénieurs, MM. Hancock, Ogle et Summers, dont nous décrirons plus bas les appareils, soit par d'autres constructeurs, la commission déclara :

1° Que la vapeur pouvait, sur les routes ordinaires, faire marcher les voitures avec une vitesse de trois lieues par heure;

2° Qu'avec cette vitesse, ces voitures pouvaient transporter plus de quatorze voyageurs;

3° Que leur poids total était au-dessous de sept mille livres, y compris les voyageurs, l'eau et le charbon;

4° Qu'étant munies de roues suffisamment larges, elles fatiguaient les routes moins que ne le font les autres voitures traînées par des chevaux dont les pieds dégradent promptement le sol;

5° Que les voyageurs n'y couraient aucun danger.

6° Qu'elles n'incommodaient pas le public (M. Gurney et les autres constructeurs avaient soin, en effet, de faire sortir la vapeur de leur machine, par la cheminée, en jets très minces et continus qui ne produisent pas ces sifflemens qu'on remarque dans les machines à vapeur ordinaires, et qui ont l'avantage de faire disparaître la fumée;)

7° Que ces nouvelles voitures étaient plus rapides et plus économiques que les autres;

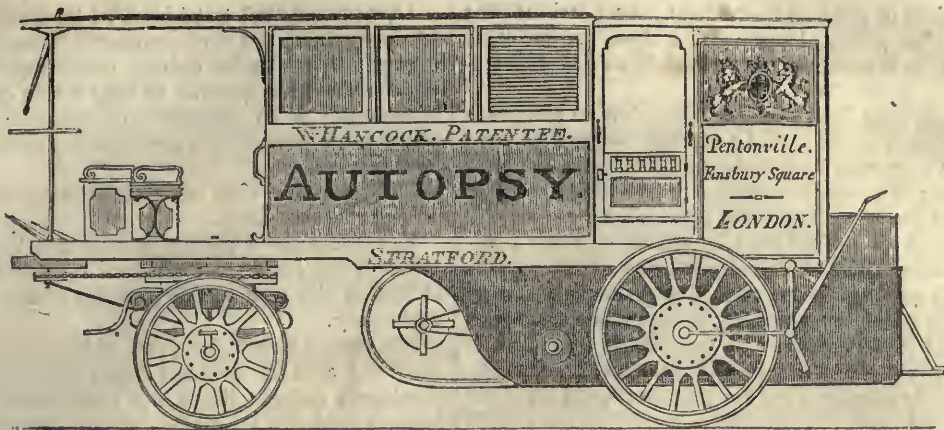
8° Qu'elles pouvaient monter et descendre avec facilité les chemins en pente;

Enfin, qu'il convenait de diminuer les droits énormes dont on les avait chargées.

Le parlement anglais, éclairé par cette déclaration, crut devoir favoriser cette industrie naissante qui peut rendre un jour de grands services à l'Angleterre, et il établit sur les voitures à vapeur des droits moindres que ceux que supportent les voitures ordinaires.

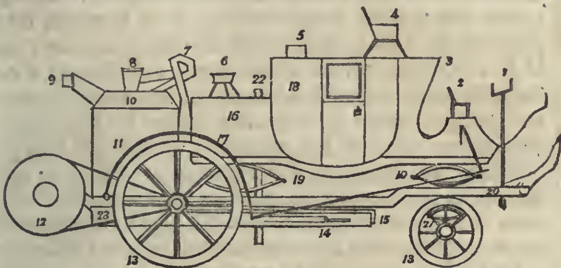
Les résultats obtenus par M. Gurney avaient décidé plusieurs ingénieurs à imiter ses efforts; quelques-uns d'entre eux ont résolu le problème avec succès. De ce nombre est le docteur Church de Birmingham, dont nous avons représenté la voiture plus haut. Les voyageurs, les conducteurs et l'appareil locomoteur sont réunis sur le même train. Cet appareil est placé sur le derrière de la voiture; l'eau y est contenue dans des tubes minces, de sorte qu'elle est chauffée à la fois sur un grand nombre de points et qu'elle se transforme en vapeur avec économie et rapidité. Le conducteur, placé sur le devant, fait tourner au moyen d'une manivelle la roue antérieure de ce tricycle et change à son gré la direction de la voiture. Le lecteur peut remarquer dans le dessin la largeur des roues, largeur nécessaire à la conservation des routes. La voiture de M. Church a parcouru les routes qui joignent Londres à Birmingham et cette dernière à Manchester et Liverpool, avec une vitesse de cinq lieues par heure.

Dans la voiture de M. Hancock comme dans celle du docteur Church, les voyageurs et la machine se trouvent réunis, et celle-ci est placée sur le train de derrière dont elle fait mouvoir les roues. Pour faire tourner le train de devant qui est à deux roues, M. Hancock a adapté à la tige du *gouvernail* que manie le conducteur, une petite poulie sur laquelle s'enroule une chaîne qui enveloppe également une autre poulie plus grande, qui fait corps avec le train de devant, et le fait tourner, quand le gouvernail est mis en mouvement. La chaudière de cet appareil est divisée en chambres étroites, par des plaques de fer, de sorte que l'eau y est partagée en tranches minces, à peu près comme dans les tubes de la machine de M. Church, et qu'elle s'y échauffe sur une grande étendue à la fois. La voiture de M. Hancock va de Londres à Pentonville.



(Voiture à vapeur de M. Hancock.)

Nous donnons aussi le dessin de la voiture à vapeur de MM. Ogle et Summers de Southampton (1). Cette voiture qui



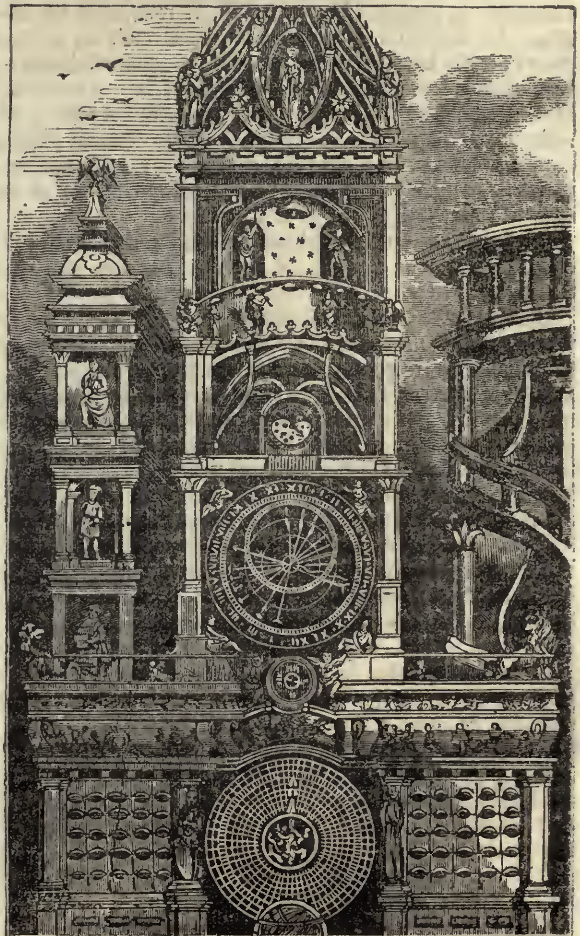
pèse 6,000 livres environ, non compris le poids des voyageurs, a une chaudière formée de tubes si minces qu'alors même que l'un d'eux serait brisé par la force de la vapeur, cela ne ferait pas plus d'effet que le jet de vapeur qui s'échappe de temps à autre des soupapes de sûreté des machines à vapeur. En trente et une minutes, M. Ogle a conduit du bazar de Portman-Street, à Londres, à la campagne de M. Rothschild, à Skamford-Hill, plusieurs gentlemen au nombre desquels était le savant M. Babbage. Le trajet a été parcouru avec une vitesse de cinq lieues par heure.

Mais il est d'autres constructeurs dont le succès a été plus grand encore. Au premier rang s'est maintenu jusqu'ici sir Francis Macerone qui a fait le voyage d'aller et de retour de Londres à Windsor avec une vitesse de 8 lieues par heure sur un terrain uni et horizontal, et de 6 lieues, terme moyen, sur un terrain en pente. Nous reviendrons sur un sujet aussi important, et nous examinerons cette question : savoir si les voitures à vapeur peuvent être actuellement établies avec profit sur les routes de France et dans les villes. Nous ferons connaître les essais que tentent, au moment où nous écrivons, plusieurs mécaniciens français. L'un d'entr'eux, M. Séguier, auquel des travaux remarquables ont ouvert il n'y a pas long-temps les portes de l'Institut, est parvenu à vaincre une des plus grandes difficultés que présente la direction des voitures à vapeur, difficulté que jusqu'ici personne n'avait surmontée, et qui consiste à faire tourner ces voitures sous tous les angles possibles. On ne pouvait avant lui faire changer la direction d'une voiture à vapeur que d'un très petit angle à la fois, et il fallait que les portions de routes ne se rencontrassent pas sous des coudes trop prononcés.

(1) 1 Timon. — 2 Siège du conducteur. — 3 Siège supérieur pour quatre personnes. — 4 Siège pour les voyageurs de l'*outside*. 5 Caisse destinée aux outils, instrumens, etc. — 6 Siège du receveur. — 7 Tuyau de la vapeur. — 8 Ouverture par laquelle on alimente le fourneau. — 9 Cheminée. — 10 Chaudière. — 11 Fourneau. — 12 Soufflet. — 13 Roues très fortes et très larges. — 14 Piston de la pompe. — 15 Cylindres tenus horizontalement. — 16 Réservoir de l'eau. — 17 Break (machine qui sert à arrêter) mue par un lévier qui part du siége du conducteur. — 18 L'intérieur de la voiture, contenant huit places. — 19 Ressorts. — 20 Charpente. — 21 Ressorts des essieus des roues qui portent la machine. — 22 Pompe. — 23 Trou par lequel pénètre le vent qui s'échappe du soufflet.

LA GRANDE HORLOGE
DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Cette fameuse horloge, chef-d'œuvre d'un art naissant, fut inventée par deux mathématiciens célèbres, Dasipadius et Wolkinstenius, l'an 1571. Entr'autres choses vraiment curieuses, on y remarquait un immense globe céleste dans lequel on voyait trois mouvemens bien distincts, d'abord celui du globe lui-même qui tournait de l'est à l'ouest en



vingt-quatre heures; celui du soleil qui mettait une année à traverser le signe du zodiaque, et enfin celui de la lune qui faisait sa révolution en vingt-huit jours. Les machines

qui mettaient ce globe en mouvement étaient cachées dans le corps d'un pélican; le pôle était indiqué par une étoile de cuivre, et le zénith par un ange placé au milieu du méridien.

On voyait aussi deux grands cercles, l'un de neuf pieds qui en entoure un de huit. Le premier tournait du nord au sud; il supportait deux anges, un au nord qui indiquait chaque jour de la semaine, et l'autre au sud qui montrait le jour qui devait venir six mois plus tard. Le cercle intérieur tournait du sud au nord, et mettait un siècle à revenir au même point. Différentes choses y était représentées, telles que l'année du monde, l'année de Jésus-Christ, le cercle du soleil, les équinoxes, le changement des points célestes qui se faisaient par le mouvement appelé *trépidation*, l'année bissextile, les fêtes mobiles, la lettre dominicale et le nombre d'or. Il s'y trouvait aussi un *index* immobile qui renfermait toutes ces merveilles pour différentes années; l'extrémité inférieure de cet index était réunie à son cercle immobile aussi sur lequel était représenté l'Alsace et la ville de Strasbourg. Des deux côtés de ce cercle sur la muraille, on avait indiqué les éclipses de soleil et de lune depuis 1575 jusqu'à 1624.

La troisième chose, digne de remarque, était le mouvement hebdomadaire des planètes. Le dimanche on apercevait le soleil conduisant son char, et, lorsque sa course était finie, lundi paraissait, c'est-à-dire la lune dans toute sa splendeur; les chevaux du char de Mars montraient leur tête, et ainsi de suite pour le reste de la semaine. La quatrième était un cadran pour les minutes; du côté du nord, un enfant avec un sceptre à la main avertissait de l'heure qui allait sonner; un autre enfant, du côté méridional, tenait un sablier qui se trouvait en harmonie parfaite avec l'horloge, et lorsque l'heure sonnait, il retournait son sablier. Au-dessus du cadran aux minutes, était un cadran pour l'heure. La circonférence extérieure contenait les heures, et dans le milieu se trouvait un astrolabe qui montrait le mouvement de chaque planète, son aspect, et dans quel signe, dans quel degré et dans quelle heure elle est placée dans les différentes parties du jour. On y voyait aussi les mouvemens du soleil et de la lune, ainsi que la tête et la queue du Dragon.

Il y avait encore un cercle où était indiqué le lever et le coucher de la lune ainsi que le quartier dans lequel elle se trouvait.

Quatre petites cloches sonnaient le quart, la demie et les trois quarts de l'heure. Au premier quart paraissait un petit enfant qui frappait la première cloche avec une pomme, puis il allait se placer près de la quatrième : alors arrivait un adolescent qui lançait un dard sur deux cloches, et allait prendre la place de l'enfant. Au troisième quart, un homme armé frappait trois cloches avec une hallebarde et succédait à l'adolescent. Au quatrième quart paraissait un vieillard qui frappait quatre cloches avec un bâton crochu. Aussitôt la mort s'élançait pour sonner l'heure; elle planait au-dessus des quatre ages afin de pouvoir se saisir de ceux qui se présenteraient; mais arrivait le Sauveur du monde qui protégeait les plus jeunes, et la mort ne pouvait emporter que le vieillard.

Enfin, au sommet de cet ouvrage était une tour contenant un carillon qui faisait entendre à trois, à sept et à onze heures, un air différent, et à Noël, Pâques et la Pentecôte un air de réjouissance. Lorsque la musique cessait, le coq qui était placé au haut de la tour étendait le cou, agitait ses ailes et chantait deux fois. La tour renfermait tout l'ingénieux mécanisme de cette curieuse horloge dont il ne reste depuis long-temps que quelques débris.

L'HOMOEOPATHIE.

On commence à parler en France de la médecine homœopathique. Il entre dans le cadre d'un magasin de faire connaître dans un langage simple et clair les choses qui sont destinées à devenir populaires.

La médecine avait traité jusqu'ici les maladies humaines 1° en opposant aux dérangemens de la santé des moyens contraires à leur nature connue; par exemple, elle retranchait une certaine quantité de sang à ceux que le sang incommodait; 2° en substituant une maladie à la maladie actuelle, par exemple, elle pratiquait des exutoires à la surface du corps.

L'homœopathie vient offrir aux médecins une troisième méthode de traitement.

Elle pose d'abord comme principe que les médicamens sont toujours employés à des doses trop élevées, et qu'on obtient de plus grands et de plus sûrs effets en les divisant à l'extrême.

Elle prouve ensuite (ce qu'on ne soupçonnait pas avant elle) que chez les hommes sains, ces médicamens ainsi fractionnés donnent lieu à des phénomènes particuliers, lesquels sont de véritables maladies artificielles, mais passagères, où se retrouvent trait pour trait les caractères des maladies naturelles, si on peut ainsi dire.

Après ces deux premières données, son mode de traitement est de la plus grande simplicité. Il consiste à diriger contre une maladie le médicament, dont la nature est de produire dans un corps sain une série de symptômes semblables aux siens. Si les effets que ce médicament a coutume de produire artificiellement ont beaucoup d'analogie avec les symptômes de l'affection qu'on veut combattre, celle-ci sera vaincue. Par exemple : un individu bien portant éprouve, après des doses infiniment petites de quinquina, des phénomènes qui ont une grande similitude avec ceux des fièvres intermittentes. Eh bien! l'homœopathie traite et guérit une fièvre intermittente par le quinquina.

Ce peu de détails suffit à expliquer le nom et la définition qu'on a choisis pour caractériser la nouvelle doctrine. L'homœopathie (*omoios* semblable, *pathos*, maladie) est la médecine des semblables par opposition à la médecine des contraires.

L'homœopathie n'emploie que les substances médicamenteuses qui ont été souvent expérimentées sur l'homme sain. Leur nombre dépasse cent quarante aujourd'hui; il est destiné encore à s'accroître de beaucoup d'autres. Les unes sont déjà usitées en médecine; ce sont : le soufre, le phosphore, l'eau forte, le fer, le mercure, etc. La nature curative des autres n'avait jamais été entrevue; tels sont : la sépia, la poudre de lycopode, le sable, la chaux, etc. Ces médicamens causent parfois aux malades une excitation trop forte ou des symptômes nouveaux, que le médecin homœopathe fait cesser avec un certain nombre de substances, lesquelles agissent dans ce cas comme des antidotes; ce sont : la noix vomique, le camphre, le café, le vin, etc.

Les médicamens homœopathiques se prennent par la bouche, mêlés à une certaine quantité de poudre de sucre ou bien se respirent par le nez. Rarement ils sont donnés à la dose d'un millionième de grain; ordinairement ils sont réduits à la minime quantité d'un billionième, d'un quadrillionième, et même d'un décillionième. Ils sont portés à cet état de division infinie par des opérations longues et compliquées, qui sont soumises à des règles fixes et indispensables.

L'homœopathie, par l'atténuation de ses doses et aussi par sa théorie, chez nous, comme ailleurs, a été condamnée à l'avance ou bien vouée au ridicule par le plus grand nombre des médecins. Il y aurait de l'injustice et peu d'esprit philosophique à prolonger cette interdiction. Lyon est la première ville de France où l'on ait commencé à s'en relever. A Paris, des esprits sains et progressifs et des hommes célèbres dans la science essaient à cette heure la méthode homœopathique, dans leur pratique ou dans les hôpitaux; de tels exemples commandent de rester au moins dans le doute.

La méthode homœopathique est née en Allemagne, ce pays où nous allons chercher tant de choses en poésie, en his-

toire et en philosophie. Elle s'y est propagée lentement, mais sûrement, et s'est répandue de là dans le nord de l'Europe et dans quelques villes du midi de l'Italie. Son auteur, le docteur Hahnemann, vit à Cœthen entouré de la vénération de ses élèves. Il a une de ces vieillesses fortes et saines, telles que la science et la lutte les donnent aux hommes qui ont foi en leurs forces et en leurs idées. Hahnemann travaille depuis quarante ans à créer son œuvre et à la défendre.

Les publications homœopathiques sont très nombreuses en Allemagne. On n'a traduit en France que les deux principaux ouvrages d'Hahnemann. On possède encore les trois volumes indigestes d'un médecin français attaché à feu Constantin Césarowitz. On s'occupe de nous donner un ouvrage du docteur Boninghausen, qui deviendra le guide obligé de tout médecin homœopathe.

La question d'existence de l'homœopathie sera définitivement jugée parmi nous. Ses résultats seront constatés avec l'indépendance qui distingue la science française, et exprimés dans la langue la plus claire du monde, et la mieux faite pour la discussion des questions scientifiques.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 6 au 12 Février.

6 *Février* 1556. Abdication de Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. Né à Gand le 24 Février 1500. Des revers instantanés renversèrent en peu de temps l'éclatante fortune de Charles V : accablé par ses ennemis, et en proie aux souffrances de la goutte, il résolut d'ensevelir sa honte et sa tristesse dans un monastère et céda sa couronne et ses états à son fils Philippe II.

6 *Février* 1593. Mort de Jacques Amyot. Il naquit d'une famille obscure à Melun en 1513. Grace à ses connaissances, il fit une fortune brillante et rapide. Henri II lui confia l'éducation de ses fils, et le lendemain de son avénement au trône, Charles IX le nomma son grand-aumônier et lui donna l'évêché d'Auxerre. Sa traduction des œuvres et particulièrement des vies de Plutarque, est un vrai chef-d'œuvre pour le temps où elle a paru. Amyot passa les dernières années de sa vie dans son diocèse, uniquement occupé de ses études et de ses fonctions. Il mourut à Auxerre.

7 *Février* 1693. Mort de Pélisson. Paul Pélisson naquit à Béziers en 1624. Il devint le premier commis de Fouquet surintendant des finances sous Louis XIV, puis confident de tous ses secrets. Fouquet ayant été arrêté à Nantes, Pélisson fut mis à la Bastille d'où il sortit au bout de quatre ans, et devint historiographe de Louis XIV dont il était parvenu à force de flatteries à gagner les bonnes graces.

7 *Février* 1823. Mort d'Anne Radcliffe. Née à Londres en 1762, elle se livra de bonne heure à la culture des lettres. Créatrice d'un genre dans lequel elle a eu beaucoup de mauvais imitateurs, les critiques les plus sévères, sans approuver ce genre, n'ont pu s'empêcher de rendre hommage au talent qu'elle y a déployé. Ses romans les plus célèbres sont les Mystères d'Udolphe, le Confessionnal des Pénitens Noirs, etc., etc.

8 *Février* 1778. Mort de Lekain, célèbre acteur de la comédie française.

8 *Février* 1806. Invasion du royaume de Naples par les Français.

8 *Février* 1807. Bataille d'Eylau gagnée par Napoléon sur les Prussiens et les Russes

9 *Février* 1567. Mort de lord Darnley (Henri Stuart). Il épousa le 29 juillet 1565 Marie Stuart, reine d'Ecosse, et fut le père de Jacques Ier.

9 *Février* 1751. Mort de Henri-François d'Aguesseau, Chancelier de France. Ce grand magistrat naquit à Limoges le 7 novembre 1668. Nommé avocat du roi au châtelet à l'âge de 21 ans, et trois mois après avocat général au parlement, il exerça ces fonctions pendant dix années, et prononça dans cet intervalle ces beaux plaidoyers qui lui acquirent tant de gloire et qui sont encore admirés aujourd'hui. A la mort du chancelier Voisin, les sceaux du royaume furent confiés à d'Aguesseau sous le règne de Louis XV; il fut disgracié plusieurs fois et toujours rétabli dans ses fonctions qu'il exerça jusqu'à l'âge de 82 ans. On a dit de d'Aguesseau qu'il pensait en philosophe et parlait en orateur, on aurait pu ajouter qu'il vécut en sage dans toutes les positions sociales où il se trouva.

9 *Février* 1450. Mort d'Agnès Sorel.

10 *Février* 1755. Mort de Montesquieu, auteur des *Lettres persanes*, des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* et de *l'Esprit des Lois*. De ces trois ouvrages le plus important est *l'Esprit des Lois*, livre immense qui mit le sceau à la réputation que ce grand écrivain s'était déjà acquise et le fit considérer dans toute l'Europe comme le législateur des nations.

11 *Février* 1650. Mort de Descartes. Né en 1596, à La Haie en Touraine, il se retira en Hollande en 1629 pour se livrer dans la retraite à son goût pour les études sérieuses. Il y séjourna une vingtaine d'années. C'est dans cet intervalle qu'il publia ses différens ouvrages sur la philosophie, les mathématiques, la physique et l'astronomie. Il mourut à Stockholm où la reine Christine l'avait appelé

12 *Février* 1542. Exécution de Catherine Howard, reine d'Angleterre, femme d'Henri VIII.

12 *Février* 1690. Mort de Charles Lebrun, peintre célèbre du siècle de Louis XIV.

12 *Février* 1737. Mort de Pergolèse, musicien et compositeur du premier ordre. Son *Stabat mater* passe pour un chef-d'œuvre.

12 *Février* 1763. Mort de Marivaux, écrivain spirituel et quelquefois profond; c'est l'auteur des *Fausses confidences*, charmante comédie, et de *Marianne*, roman qui jouit encore d'une réputation méritée.

12 *Février* 1804. Mort du philosophe Kant.

CHASSE DU CHAMOIS

ET SITUATION PÉRILLEUSE DES CHASSEURS.

Nous emprunterons à M. de Lantier qui a parcouru la Suisse en voyageur et un peu en poète, les détails intéressans sur cette race des montagnards du haut Valais qui passent leur vie à chasser le chamois ou chèvre des Alpes, joli animal dont nous donnerons la description dans un prochain numéro. M. de Lantier a observé de près les mœurs de ces chasseurs dont la vie rappelle l'audace et l'intrépidité des flibustiers. Aussi laisserons-nous parler ici le voyageur lui-même.

« Au milieu des neiges, des rochers, bravant tous les périls, ces « chasseurs suivent le chamois à la piste; comme eux franchissent « les précipices, glissent avec rapidité sur la glace, sur les rochers, « n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et pour « oreiller pendant la nuit qu'un fragment de pierre. Ils partent dans « les ténèbres pour se trouver, au premier trait du jour, sur les « pâturages les plus élevés où le chamois vient paître avant l'arri- « vée des troupeaux. Dès que l'homme est près du lieu où il le « suppose, il en fait la revue avec sa lunette; s'il ne voit rien, il « suit sa route; s'il en découvre quelqu'un, il tâche de monter au- « dessus de lui et de l'approcher furtivement. Parvenu à la distance « où il peut distinguer les cornes, il juge l'animal à la portée du « coup; il appuie son fusil sur un rocher, ajuste, et presque tou- « jours frappe de mort l'innocente bête qui paissait tranquille- « ment. Ce fusil est une carabine rayée dans laquelle on fait en- « trer la balle avec force; quelques-unes sont à deux coups dans « un seul canon. Les coups sont placés l'un sur l'autre, et on les « tire successivement. Si le chamois est tué, le chasseur, tout « joyeux, court sur sa proie, lui coupe les jarrets, et l'emporte « pour nourrir sa famille, surtout s'il est jeune. Si la distance ou « la difficulté des chemins l'empêche de s'en charger, il ne prend « que la peau qui est précieuse : ses cornes, ses pieds, tout est « utile. Mais si l'œil vigilant du chamois aperçoit le chasseur, « ce qui arrive souvent, il fuit, franchit d'un pas rapide les gla- « ciers, les neiges, et les rochers les plus escarpés. C'est dans ce « moment que commencent les fatigues du chasseur, surtout « quand, au lieu d'un seul chamois, il a surpris un troupeau en- « tier de ces animaux. Quand la nuit l'oblige à suspendre ses « poursuites, il la passe au pied d'un rocher. Là sans feu, sans

lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de « pain d'avoine si dur qu'il est obligé de le rompre avec une pierre « ou avec la hache qu'il porte pour tailler des marches dans la « glace. Le repas fini, il s'endort sur un lit de pierre. Le lende- « main, mêmes courses à travers les rochers, mêmes fatigues. « même mépris du danger et de la mort, jusqu'à ce que la balle « ait frappé l'agile quadrupède qui vole plutôt qu'il ne court. Ces « chasseurs restent souvent plusieurs jours dans ces horribles dé- « serts, pendant que leurs familles, leurs femmes surtout, agitées « des plus vives alarmes, repoussent même le sommeil, de peur « de voir en songe leurs maris morts : car c'est un des préjugés du « pays, qu'un chasseur, après sa mort, apparait à la personne qui « lui est la plus chère, pour lui indiquer où est sa dépouille, et la « charger de lui rendre les derniers devoirs.



(Situation périlleuse des chasseurs.)

« Cette passion pour la chasse du chamois est si insurmontable, « qu'un jeune chasseur, marié depuis peu à une femme char- « mante, disait à un Anglais avec un sang-froid stoïque. « Mon « grand-père et mon père sont morts à la chasse; je suis telle- « ment persuadé que j'y mourrai, que je nomme le sac que je « porte mon drap mortuaire, parce que je suis assuré que je « n'en aurai jamais d'autre : cependant la plus brillante fortune « ne m'y ferait pas renoncer. « Six mois après, le pied lui avait « glissé au bord d'un précipice, où il subit sa destinée.

« Une autre anecdote prouve encore les dangers et les malheurs « de cette chasse. Un de ces chasseurs nommé Gaspard St-Véri, « poursuivant des chamois avec deux de ses camarades, tomba « dans un abîme de glaces fondues : ses compagnons le crurent « englouti. Cependant, dans l'espoir de le sauver, ils courent « chercher des cordes à la cabane la plus voisine, distante pour- « tant d'une grande lieue. N'en trouvant point, ils s'emparent « d'une méchante couverture qu'ils coupent par bandes, revolent « vers l'abîme où était leur malheureux camarade qui était resté « à trente pieds de profondeur, soutenu par les deux côtés de la « glace qui allait en se rétrécissant; la moitié de son corps était « plongée dans l'eau : mourant de froid, frappé de terreur, il re- « commandait son ame à Dieu, n'attendant plus que la mort. Ses « compagnons l'appellent, il répond : on lui descend les bandes « nouées, il s'y attache et on le monte; il touchait déjà le bord « de l'abîme, il était sauvé, lorsqu'une des bandes se rompt; l'in- « fortuné retombe dans le gouffre, et pour comble de malheur, se « casse le bras. Ses camarades se raniment, renouent les bandes, « les tordent pour les fortifier, et les font parvenir au malheu- « reux Gaspard qui, malgré la rupture de son bras, lie la bande « autour de son corps, est enlevé, et sort enfin de cet abîme par « une espèce de miracle.

« Le petit nombre de ceux qui vieillissent dans ce métier por- « tent sur leur visage l'empreinte de leur genre de vie; ils ont un « air sauvage, hagard et farouche. C'est sans doute cette mauvaise « physionomie qui fait accroire à des paysans superstitieux, qu'ils « sont sorciers, et que le diable finit par les jeter dans des pré- « cipices. « Quel est donc l'attrait de ce genre de vie, s'écrie « M. de Saussure? Si c'est la cupidité, elle n'est pas raisonnée, « car le plus beau chamois ne se vend pas au-delà de 12 francs; « probablement ce sont les dangers, l'alternative de l'espérance et « de la crainte, l'agitation continuelle que ces mouvemens entre- « tiennent dans l'ame, qui animent les chasseurs ainsi que les guer- « riers, le navigateur et le joueur, et même jusqu'à un certain « point le naturaliste des Alpes, dont la vie a quelque ressem- « blance avec le chasseur de chamois. »

QUATORZE ET TREIZE.

De tous temps on a aimé le rapprochement de dates, d'époques et de circonstances extraordinaires. On a fait au sujet de Henri IV une assez singulière application du nombre quatorze. Il naquit quatorze siècles, quatorze ans et quatorze décades après Jésus-Christ; il vint au monde le quatorze décembre et mourut le quatorze de mai; il a vécu quatre fois quatorze ans, quatre fois quatorze jours et quatorze semaines, et il y a quatorze lettres dans son nom : *Henri de Bourbon*.

Ce bizarre rapprochement devient encore plus singulier quand on place à côté l'application du nombre treize, faite à son fils. Le nom de *Loys de Bourbon* contient treize lettres; ce prince avait treize ans lorsque son mariage fut résolu, et il était le treizième roi de France du nom de Loys. L'infante *Anne d'Autriche* avait aussi treize lettres dans son nom; elle était âgée de treize ans, étant née le même jour du même mois de la même année que Louis XIII, et la maison d'Espagne comptait treize infantes du nom d'Anne.

Sous Louis XIV, on revient au nombre quatorze que l'on forme de plusieurs manières, toutes fort singulières : d'abord en additionnant les chiffres du millésime 1643, année de son avénement, ensuite ceux de l'année de sa mort 1715, et enfin les deux chiffres qui forment l'âge auquel il est parvenu, 77. En outre, comme de *Loys* ce prince avait fait *Louis*, son nom se compose de quatorze lettres : *Louis de Bourbon*.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

LE COUCOU INDICATEUR ET LES PICS.



(1. Le Coucou indicateur. — 2. Le Pic.)

Nous avons réuni dans la même vignette deux oiseaux qui, par la singularité de leurs habitudes, ont excité vivement la curiosité des naturalistes. Celui que l'on voit auprès d'un nid d'abeilles est du genre des coucous. Si l'on en croit les récits des voyageurs, cet oiseau, qui habite le pays des Hottentots, situé en Afrique près du cap de Bonne-Espérance, guide lui-même les voyageurs qui cherchent du miel dans le désert, vers les arbres creux où il sait que se trouve un nid d'abeilles sauvages; c'est là ce qui lui a fait donner le surnom d'indicateur. Le matin et le soir il fait entendre des cris perçans qui appellent les chasseurs et auxquels ceux-ci répondent d'un ton plus grave et en s'approchant toujours de lui. Dès qu'il les aperçoit, il va planer sur l'arbre qui renferme la ruche, et redouble, en voltigeant, ses cris, jusqu'à ce que les chasseurs se soient mis à l'œuvre. Pendant qu'ils s'emparent du miel, le coucou se tient à distance, observant cette scène avec un vif intérêt, et attendant sa part du butin qu'on ne manque jamais de lui laisser. Aux yeux du Hottentot ce serait presque un crime que de tuer un de ces utiles oiseaux. Le mot *wieki*, qui dans la langue du pays signifie miel, est une imitation de leur cri d'appel.

Au-dessous du nid d'abeilles, on voit attaché au tronc de l'arbre un autre oiseau au bec alongé, aux doigts épais et nerveux, armés d'ongles arqués et puissans avec lesquels il se cramponne à l'écorce. Sa queue, composée de dix pennes raides et tronquées à leur extrémité, lui sert de point d'appui dans l'attitude renversée qu'il est souvent forcé de prendre pour grimper avec avantage, (voyez la seconde vignette placée à la fin de cet article) et frapper de grands coups sur l'arbre qu'il veut dépouiller de son enveloppe ou percer jusqu'au centre. Cet oiseau est le *pic* que l'on retrouve dans toutes les contrées où la nature a placé des arbres. Il en existe plus de trente espèces différentes par la taille comme par les couleurs qui, chez quelques-unes, ont beaucoup d'éclat et de richesse.

Le pic attaque les bois pour y chercher les vers dont il fait sa principale nourriture, et pour s'y creuser un nid profond. Il reconnaît au son plus ou moins creux, rendu par le bois, les cavités pratiquées par les vers et les arbres cariés à leur centre. Ce sont ces derniers qu'il choisit de préférence pour s'y loger. Ses coups de bec, qu'on entend à une grande distance, ressemblent à de violens coups de marteau, et il travaille avec une telle activité, qu'il dépouille en peu de temps les vieux arbres de toute leur écorce. Quand il creuse un tronc, il rejette en arrière avec ses pattes les copeaux et la poussière, et l'on voit souvent au pied de l'arbre, sous son trou, un amas assez considérable de ces débris. Il affaiblit ainsi les tiges à un tel point, qu'elles sont bientôt rompues par les vents, et le tort qu'il ferait aux forêts serait immense, si son espèce était plus nombreuse. Les propriétaires soigneux de leurs bois cherchent à détruire ces oiseaux qui ne laissent pas d'attaquer aussi beaucoup d'arbres sains. Il était rare que les anciens pussent trouver des arbres propres à fournir des rames de quarante pieds de long, comme celles dont on se servait

sur les galères, qui ne fussent pas percées de trous faits par les pics. Le père Charlevoix raconte qu'à Saint-Domingue des bois employés aux constructions se sont trouvés tellement criblés de trous pratiqués par ces oiseaux, qu'ils ont été mis hors de service. Il y a dans cette île une espèce de pic qui n'est pas plus grosse qu'une alouette; son bec est assez fort pour, en un jour, percer un palmiste jusqu'au cœur, et cependant le bois de cet arbre est si dur que les meilleurs instrumens de fer l'entament difficilement. Plusieurs de ces espèces de pics ont reçu à Saint-Domingue, à Cayenne et ailleurs, le nom de *charpentiers*.

La structure non-seulement du bec, mais du corps entier du pic est en rapport avec ses habitudes. Ce bec tranchant, droit, en forme de coin, carré à sa base, fortifié dans sa longueur par des cannelures, taillé comme un ciseau, s'attache à un crâne d'une grande épaisseur. Son cou est raccourci et ses muscles puissans. Sa langue effilée, longue, arrondie, semblable à un ver de terre, est terminée par une pointe dure, osseuse, enduite d'une sorte de glu, qui forme la langue proprement dite, et qui ramène les vers que le pic va chercher sous l'écorce et au centre du bois.

Les trois espèces de pics connues en Europe, sont le pic vert, le pic noir, et l'épeiche ou pic varié. Le premier est celui qui est le plus commun en France. On l'appelle, suivant les provinces, pic-mart, pic-vert, picosseau, pleupleu ou plui-plui d'après un de ses cris. Il arrive au printemps et disparaît, dit-on, en hiver.



Les vers et leurs œufs qu'il trouve dans les arbres, ne sont pas sa seule nourriture; il vit aussi de fourmis. Il les attend au passage, couchant sa langue longue et gluante dans le sentier qu'elles suivent, et la retirant ensuite quand elle est chargée de ces insectes. D'autres fois, il ouvre la fourmilière avec ses pieds et son bec, et saisit à la fois les fourmis avec leurs chrysalides. En ouvrant les pics-verts, on trouve ordinairement leur jabot rempli de fourmis. Ces oiseaux sont dans nos climats toujours maigres et secs; aussi sont-ils peu recherchés. Le climat plus chaud de l'Italie les retient pendant l'hiver dans cette contrée; ils y prennent alors quelque embonpoint, et peuvent être servis sur les tables. Des auteurs prétendent que le pic-vert reste en Allemagne pendant l'hiver et qu'il ravage les ruches d'abeilles; mais comme il fait encore plus froid en Allemagne qu'en France, cette assertion nous paraît hasardée.

On croit vulgairement que le pic-vert annonce la pluie par un cri particulier, plaintif et traîné, qui s'entend de très loin, et que, dans les campagnes, l'on traduit avec quelques variations par *plieu*, *pleu*, ou *plui*. En Bourgogne, le peuple l'appelle *procureur du meunier*, parce qu'il suppose qu'il annonce la pluie et la crue d'eau nécessaires au mouvement du moulin. Les Anglais le nomment *rain fowl* (oiseau de pluie), et il paraît être l'oiseau connu chez les Romains sous la dénomination de *pluviæ avis* qui a la même signification. A Rome, les apparitions, les mouvemens du pic étaient consultés avec soin par les augures. Pline raconte qu'un pic vint se poser sur la tête du préteur Ælien Tubéro, tandis qu'il était assis sur son tribunal pour rendre la justice, et qu'il se laissa prendre à la main. Consultés sur ce prodige, les devins répondirent que Rome était menacée de destruction si on relâchait l'oiseau, et le préteur de mort si on le retenait. Placé par cette déclaration dans une situation critique, Tubéro n'hésita pas à se sacrifier pour son pays, et il tua le pic augural. Peu de temps après, ajoute Pline, Tubéro mourut. De nos jours une pareille prédiction, bien que suivie d'un prompt effet, n'eût obtenu quelque créance qu'auprès d'un petit nombre d'esprits faibles et superstitieux. Tout au plus pourrait-on dire qu'elle avait, par l'impression de terreur produite sur l'esprit du préteur, prédisposé celui-ci à la mort. Nous avons des exemples bien plus étonnans du pouvoir de l'imagination. Un homme condamné à mort fut abandonné à un médecin qui, après lui avoir bandé les yeux, feignit, en le piquant légèrement, de lui ouvrir les veines aux quatre membres, et fit accroire au malade qui entendait couler plusieurs filets d'eau, sortant de réservoirs qu'on avait disposés d'avance, que c'était son sang qui s'échappait. Puis, de moment en moment, le docteur feignant d'examiner le pouls et l'extérieur du patient, disait : il faiblit... il va s'éteindre..... et finit par le déclarer mort. Un instant après, le patient, bien que sain et sauf, avait en effet cessé de vivre. — Parmi les croyances superstitieuses du peuple romain, nous ne devons pas non plus passer sous silence la fable de la transformation en pic-vert de *Picus*, aïeul du roi Latinus; il avait été victime de la jalousie et des enchantemens de Circé, et devint un des dieux champêtres de Rome, sous le nom de *Picumnus*. On assurait que tandis que la louve allaitait Romulus et Remus, on avait vu cet oiseau sacré se poser sur leur berceau.

LA TOUR DE LONDRES.

Peu de monumens rappellent autant de souvenirs historiques que la tour de Londres; en contemplant ses murs épais, les scènes de douleur dont ils ont été témoins se retracent en foule à la mémoire; l'imagination pénètre dans cette sombre demeure qui depuis tant de siècles a servi de prison, non seulement à des hommes coupables, mais à de grands et nobles cœurs victimes du despotisme et de l'anarchie. Sa destination actuelle n'excite aucune émotion pénible, et le voyageur s'empresse de la visiter comme un reste d'antiquité étroitement lié à plus d'une page de l'histoire. La partie la plus ancienne de l'édifice a quelquefois été attribuée à Jules César; on a prétendu qu'une forteresse romaine avait existé au même endroit; mais ce fait, qui ne s'appuie sur le témoignage d'aucun historien, ne nous semble pas suffisamment attesté par la découverte récente de médailles et d'autres antiquités qui n'offrent nul rapport avec le lieu où on les a trouvées. La tour blanche ou le donjon, qui forme aujourd'hui la portion la plus remarquable, a été bâtie sous Guillaume Ier vers 1080, par Gandulph, évêque de Rochester, renommé par son talent dans l'art des fortifications. Elle devint résidence royale sous Étienne, qui s'y retira en 1140 durant les guerres civiles. Trois ans plus tard, Geoffrey de Mandeville, qui commandait pour l'impératrice Mathilde, y fut assiégé par les habitans de Londres, partisans d'Étienne, qui le firent prisonnier et le forcèrent de se démettre de la charge de

gouverneur, alors héréditaire dans sa famille, l'une de celles qui avaient suivi le conquérant en 1189. Longchamp, évêque d'Ély, auquel Richard avait confié le soin du royaume et la garde de la tour, la fortifia et l'entoura d'un fossé. Le roi Jean y fit aussi des travaux considérables, et y tint sa cour, les dernières années de son règne; mais les barons révoltés s'en emparèrent et la remirent à Louis de France qu'ils avaient appelé; elle fut rendue à Henri III en 1217; ce fut lui qui construisit la chapelle, la grande salle et la chambre du conseil. Ralph Flambard, évêque de Durham, ministre et confident de William Rufus, sous Henri Ier, est le premier prisonnier, dont parle l'histoire; le célèbre Hubert de Burgh, comte de Kent, y fut tour à tour gouverneur et captif sous Henri III, vers 1232. Griffin, fils de Llewelin, prince de Galles, se tua en cherchant à s'échapper avec son fils et d'autres ôtages en 1244. Henri III y chercha plusieurs fois un asile pendant les troubles, et ajouta autant qu'il le put à ses moyens de défense. Édouard Ier acheva les travaux entrepris par son père; depuis lors, rien d'important n'a été fait sous ce rapport. Six cents juifs s'y trouvèrent enfermés à la fois pour crime de fausse monnaie, et le fameux William Wallace y passa quelques jours, en 1305, avant de terminer sa vie de héros par le supplice d'un criminel. Elle changea souvent de maîtres sous le règne si agité du malheureux Édouard II, et l'invasion de la France par Édouard III la rendit encore le séjour d'illustres personnages; les comtes d'Eu et de Tancarville y furent amenés avec trois cents bourgeois de Caen : bientôt la bataille de Nevill's Cross, gagnée par la reine en l'absence du vainqueur de Créci, leur donna pour compagnon de captivité David Bruce, et les lords de Fife et de Monteith, auxquels vinrent se joindre au bout de quelques mois Charles de Blois et le brave Jean de Vienne, gouverneur de Calais, avec douze des principaux citoyens de cette ville. Jean et son fils y furent sévèrement gardés en 1359, après avoir été d'abord prisonniers dans Savoy-Palace à Londres, et à Windsor-Castle.

Quelques années d'un calme qu'on peut appeler relatif, suivirent le traité de Bretigny qui rendit au roi de France sa liberté en 1360. Mais des troubles, dont la tour fut le théâtre, éclatèrent sous Richard II; en 1377 ses portes s'ouvrirent pour laisser passer le brillant cortège qui l'accompagnait à Westminster, et bientôt après le roi, sa famille et les principaux seigneurs du royaume y étaient assiégés par Wat Tyler à la tête de 60,000 rebelles. Richard fut de nouveau attaqué dans cette forteresse en 1387 par son oncle le duc de Glocester; abusé par une fausse réconciliation, il vit périr plusieurs de ses ministres par les ordres du duc, et l'un d'eux, Simon Burley, fut la première personne décapitée sur Tower-Hill, qui depuis fut souvent choisi pour de semblables exécutions. Enfin Richard céda le trône en 1397 à Henry Bolingbroke, qui, comme lui, sortit de la tour pour se rendre à Westminster au bout d'un laps de temps bien court. Le roi déchu fut rapporté sans vie dans cette sombre demeure où l'on espéra détruire par une exposition publique des soupçons qui n'étaient que trop fondés.

Sous Henri IV et son successeur, la tour servit souvent de prison d'état; on y enferma en 1406, contre toute justice, James, prince d'Écosse, qu'on avait enlevé sur la côte au moment où il passait en France pour y être élevé; son père Robert III mourut pendant sa prison, et il devint ainsi le troisième roi d'Écosse qui dans l'espace d'un siècle habita la tour. Ce prince a laissé sous le titre de Livre du roi, *the king's quhair (quire)*, un poëme qui prouve un vrai talent; il le composa à Windsor où il fut transféré; on adoucissait sa détention par des égards, et le roi paraissait l'aimer, mais il ne recouvra sa liberté qu'en 1423, et fut forcé de donner des ôtages pour le paiement d'une rançon de 40,000 liv. Les ducs d'Orléans et de Bourbon avec plusieurs autres seigneurs français furent envoyés à la tour sous le règne d'Henri VI pendant les guerres de France. Elle fut encore assiégée en 1450 par des révoltés conduits par Jack Cade. Lord Say et sir James Cromer, son gendre, devinrent les victimes de la haine populaire; mais cette commotion passagère ne fut que le prélude des nombreux événemens qui signalèrent les guerres des deux roses. Lord Scales, attaqué en 1460 par le comte de Salisbury et lord Cobham, se rendit en apprenant la prise d'Henri VI à Northampton qui, après des alternatives de succès et de défaites, fut, par suite de la bataille d'Hexham, en 1364, confiné dans la tour où il resta plusieurs années, pendant lesquelles son heureux rival Édouard IV y demeura plus habituellement que les derniers rois. Il est curieux de suivre dans l'histoire les étranges vicissitudes de ces royales existences; de voir Henri remonté sur le trône en 1470, renversé l'année suivante par Édouard, échanger de nouveau la couronne pour la prison où bientôt il fut joint par Marguerite, sa femme, qui avait vu périr ses dernières espérances à Tewksbury; la plume de Shakspeare a immortalisé la fin tragique de Henri, mais ce fait n'a pas été suffisamment éclairci par l'histoire. Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'Henri mourut peu de jours après la rentrée triomphante d'Édouard dans la capitale. Le duc de Clarence, frère du roi, fut en 1478 emprisonné, jugé et exécuté sous un frivole prétexte; on prétend qu'il fut noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie; mais on ne peut apporter trop d'attention à dégager l'authenticité de l'histoire des versions populaires et dramatiques qui viennent souvent déguiser les événemens les plus importans. Peu d'époques sont entourées de plus d'obscurité que celle qui suivit immédiatement la mort du roi et l'élévation du duc de Glocester au protectorat. On croit que les lords Hastings, Stanley et l'évêque d'Ély furent arrêtés dans la chambre du conseil où ils délibéraient; le dernier fut exécuté sur-le-champ. Cet attentat servit de prologue à l'usurpation du duc; mais il est probable qu'on ne saura jamais bien positivement, dans quel lieu fut commis le plus horrible de ses crimes : le meurtre de ses neveux. Édouard Plantagenet, fils du duc de Clarence, fut exécuté dans la tour, victime de la jalousie de Henri VII, et le règne suivant vit périr, par une mort semblable, sa sœur la comtesse de Salisbury, dernier rejeton de cette race royale.



(Tour de l'Archer dans laquelle on croit que périt le duc de Clarence.)

Il serait trop long de rappeler les noms de toutes les personnes célèbres qui vinrent habiter la tour et y trouvèrent le terme de leurs souffrances; mais on ne peut passer sous silence les scènes tragiques du règne de Henri VIII.

Sir Thomas More, renommé par sa science et sa bonté, fut arrêté en 1534 avec Fisher, évêque de Rochester, pour avoir refusé de reconnaître la suprématie du roi, et tous deux périrent l'année suivante; la reine Anne de Boulen subit, en 1536, la fatale conséquence des caprices barbares de son mari, et chaque année vit arriver de nouvelles victimes : les lords Thomas Howard, Darcey, Montague et le marquis d'Exeter, accusés de trahison, finirent leur vie sur l'échafaud. Cromwell, comte d'Essex, sage et fidèle conseiller du roi, fut exécuté en 1540 parce qu'il avait été le principal auteur de son mariage avec Anne de Clèves qui lui était devenue odieuse. Bientôt après la même hache frappa sa quatrième femme, Catherine Howard et son amie lady Rochford.



(Vue de la tour de Londres prise de la Tamise.)

Ces lieux, qui semblaient consacrés au malheur, furent, par un singulier contraste, témoins d'un genre de mort bien différent : Arthur Plantagenet, fils naturel d'Édouard IV, mourut de joie en apprenant que son innocence était reconnue. Les malheurs de Jeanne Grey et de son jeune époux, lord Guilford Dudley, tous deux victimes de l'ambition du duc leur père qui entraîna dans sa ruine sa famille et ses amis, et les persécutions que fit souffrir la reine Marie à ceux qui ne partageaient pas ses opinions religieuses, forment les traits principaux de ce règne. La tour servit aussi d'asile à la princesse Élisabeth, et lorsque, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, elle la quitta pour la cérémonie de son couronnement, aucun souverain peut-être ne recueillit dans une telle occasion les vœux d'un intérêt plus sincère. Il faut convenir cependant que malgré la prospérité d'un règne dont l'Angleterre ressent encore les heureux effets, on ne vit jamais à la tour un plus grand nombre de prisonniers de tous rangs et de toutes conditions. On trouve dans un rapport présenté à ce sujet au conseil privé en 1561, six évêques, un abbé de Westminster, deux comtes, lady Catherine Grey et douze autres individus. Howard, duc de Norfolk, arrêté en 1569, fut exécuté trois ans après pour ses menées en faveur de Marie Stuart, ainsi que son fils le comte d'Arundel, et le comte de Northumberland pour crime de trahison; ce dernier, voulant empêcher la reine de confisquer ses biens, n'attendit pas le bill et se tua.

Un des hommes les plus braves, et aussi le plus habile et le plus malheureux de son siècle, sir Walter Raleigh, fut arrêté en 1592 pour une liaison avec une des filles d'honneur de la reine, il obtint bientôt sa liberté en l'épousant. Mais sous le règne suivant, sa longue captivité ne se termina que par le dernier supplice. Devereux, comte d'Essex, dont la cruelle destinée jette une ombre sur la mémoire d'Élisabeth; les comtes de Southampton et de Rutland sont au nombre de ceux qui y furent renfermés sous ce règne.

Les deux prisonniers les plus remarquables sous Jacques Ier, sont lady Arabelle Stuart que sa parenté avec Marie rendit l'objet de la jalousie d'Élisabeth, et plus tard de celle de Jacques. Reprise avec son mari, sir William Seymour, au moment où elle espérait s'échapper, elle devint folle de chagrin, et mourut en prison en 1615; l'autre est sir Thomas Overbury qui fut persécuté et mis à mort par les intrigues de l'infâme comte de Somerset et de sa maîtresse lady Essex. Le comte de Strafford, ministre dévoué de Charles Ier, et l'archevêque Laud, amenés à la tour en 1640, ne tardèrent pas à y être exécutés.

Il serait impossible d'entrer ici dans le détail des faits qui se passèrent à la tour sous les deux Charles et durant la république; les revers de fortune qui y conduisirent alternativement les partisans des deux causes, sont du domaine de l'histoire. Charles II fut le dernier roi qui habita la tour avant d'être couronné; depuis lors elle cessa d'être une résidence royale. La plupart de ceux qui avaient pris part au procès de Charles Ier souffrirent sous le règne de son fils une mort lente et cruelle, ou une prison perpétuelle.

En 1666, un projet d'attaque contre la tour fut découvert et les coupables punis de mort; elle échappa la même année aux dangers de l'incendie qui détruisit une partie de la ville. Le duc de Montmouth, neveu du roi, fut exécuté à Tower-Hill en 1685. Soit défaut de vigueur, soit timidité, l'exécuteur le frappa si légèrement que le duc releva la tête et le regarda en face comme pour lui reprocher sa maladresse; on dit que le bourreau recommença quatre fois : ce ne fut qu'au cinquième coup que la tête fut séparée du corps.

Lord Russel, condamné comme complice de Montmouth,

et que ses juges eux-mêmes ne croyaient pas coupable, avait durant son procès choisi sa femme pour conseil, parce que, disait-il, elle réunissait aux lumières d'un homme la tendre affection d'une épouse; lorsqu'il l'eut quittée, peu d'instans avant de monter à l'échafaud, il dit à Burnet qui l'assistait à ses derniers momens: « A présent, l'amertume de la mort est passée! »

Le comte d'Essex, arrêté aussi pour cette conspiration, se trouvant par un jeu cruel du hasard dans la même chambre d'où lord Capel son père avait été conduit au supplice, et où lord Northumberland, grand-père de sa femme, s'était tué, fut si frappé de ce funeste rapprochement qu'il se coupa la gorge avec un rasoir. C'était ce même Arthur qui bien jeune encore montra un courage si remarquable au siège de Glocester, en 1651. La dernière exécution faite à la tour eut lieu en 1747, quand lord Lovat eut la tête tranchée pour avoir conspiré en faveur de la famille exilée; ses complices, les lords Kilmarnock et Balmerino, avaient péri l'année précédente; depuis cette époque la tour a été affectée à divers services publics, quoiqu'elle soit toujours la prison destinée aux coupables de haute trahison.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA TOUR. — Le terrain occupé par l'édifice, les bâtimens extérieurs et un espace de quelque étendue, forment un district particulier appelé les franchises de la tour. Sa juridiction, ses privilèges sont indépendans de la cité de Londres; mais ses limites et la nature de ses droits ont été une source continuelle de discussions interminables peut-être, car la question ne paraît pas encore éclaircie. Un constable, dont les fonctions sont aussi anciennes que la tour elle-même, commande la place: il jouit de privilèges et d'émolumens considérables, récompenses de services importans, ou arrachés par l'ambition des gouverneurs à la faiblesse des rois au milieu des troubles.

Il existe une liste authentique de cent dix-huit constables, depuis Geoffrey de Mandeville, le premier de tous en 1066, jusqu'au duc de Wellington qui l'est à présent, On trouve parmi eux des seigneurs du plus haut rang. Une nombreuse garnison occupe toujours cette forteresse et les fortifications ont été réparées à la fin du dernier siècle, lorsqu'une terreur peu fondée fit redouter des agitations intérieures; toutes les précautions furent prises pour rendre inutiles les tentatives que l'esprit remuant de ce temps put faire pressentir. Plus de douze acres sont renfermés dans les murailles extérieures; le fossé qui les entoure a trois cent trente yards (demi-toise) de circuit et de trente à cinquante de largeur en différens endroits; il présente en général l'aspect d'un pentagone irrégulier: une spacieuse plate-forme ou quai le sépare de la Tamise. Du côté du midi, se trouvent les canons qui annoncent



(Tour de Saint-Thomas et porte des Traîtres.)

les réjouissances publiques. La principale entrée consiste en une porte de pierre défendue aux deux extrémités par de fortes tours. Il y avait autrefois en avant du pont quelques travaux formant ce qu'on nomme en langage d'ingénieur une barbacane; elle est remplacée par la ménagerie. Cependant, une cour entourée de murs précède encore le pont.

Dans le milieu de la façade du midi est la tour de Saint-Thomas, appelée la porte des Traîtres à cause d'un passage voûté qui communique avec la rivière en passant sous le quai et par lequel on amenait les prisonniers; il est assez bien conservé et offre un échantillon de l'architecture du temps de Henri III; on y a placé une machine hydraulique pour le service de la garnison.

LA TOUR BLANCHE. — C'est un bâtiment quadrangulaire de cent soixante pieds de long sur quatre-vingt-dix de large et quatre-vingt-quatre de haut: placé au centre de l'édifice il en forme la portion la plus remarquable. Des tours carrées qui s'élèvent en tourelles fort au-dessus du toit sont aux angles nord et sud-ouest; celle qui est à l'angle nord-est est circulaire, et contient le principal escalier; le côté opposé se termine en un grand demi-cercle qui forme le bout de la chapelle. Il y a aussi dans cet angle une tour pour correspondre aux trois autres, et ce sont ces quatre sommets qui donnent aux vues de la citadelle un caractère si particulier. Son nom lui vient de l'usage où l'on était de la blanchir de temps en temps, ce qui est prouvé par un document très curieux de l'année 1241, écrit en latin, et qui renferme des réglemens sur les réparations de cette tour. Elle se compose de trois étages; mais les ravages du temps et des changemens successifs ont presque fait disparaître toute trace de l'architecture primitive. Les murs ont 15 pieds d'épaisseur à leur



(Vue de la tour Blanche.)

base et 12 aux deux étages supérieurs; chacun des étages est divisé en trois appartemens; trois souterrains voûtés servent de magasin pour le salpêtre, et n'ont rien de remarquable. Le plus petit appartement du rez-de-chaussée est voûté; il est très simple, mais curieux par son antiquité. Une porte dérobée conduit à une cellule obscure de 10 pieds de long sur 8 de large; elle est creusée dans l'épaisseur du mur. On assure que ces chambres ont été occupées par sir Walter Raleigh, et qu'il y composa son histoire du monde. Il n'y a pas de doute qu'elles n'aient servi de prison. On

distingue encore sur l'un des côtés de la porte secrète des inscriptions tracées par trois personnes arrêtées comme complices de la révolte de sir Thomas Wyatt en 1553. De vastes arsenaux sont placés dans quatre pièces du rez-de-chaussée et du premier étage; deux contiennent tout ce qui est nécessaire pour armer 50,000 hommes. On y conserve une collection d'armures de différens siècles, et d'autres curiosités du même genre.



(Vue de la chapelle de Saint-Jean l'évangéliste.)

La chapelle royale dédiée à Saint-Jean l'évangéliste est au premier étage; une de ses ailes est saillante sur l'épaisseur du mur et s'étend du nord au sud, entourée par le demi-cercle dont nous avons parlé, et qui est séparé de la nef par douze piliers massifs soutenant les arches; au-dessus est une autre arcade tout unie et qui se trouve de niveau au second étage du reste de la tour. La chapelle a été enduite de plâtre en entier, ce qui cache le premier travail, mais on l'a examiné avec soin, et on a enlevé le plâtre en divers endroits. Ce travail est solide, bien exécuté, et ce monument offre dans son ensemble un beau reste d'architecture normande. On ignore à quelle époque précise le chapelain, établi par Henri III, a cessé ses fonctions; mais il est certain que sous Charles II une partie des archives était, comme aujourd'hui, déposée dans ce lieu. Deux appartemens du second étage méritent d'être remarqués; le plus grand se nomme la chambre du conseil; on suppose que le conseil y tenait ses séances quand le roi habitait la tour. Les poutres massives d'un immense plafond, soutenues par une double rangée de poteaux, le jour qui ne pénètre qu'à travers les arches ouvertes d'une étroite galerie, et les ogives fermées qui la séparent de l'autre pièce, tout respire un vernis d'antiquité bien en rapport avec le reste de l'édifice. La plus grande tourelle a servi d'observatoire avant la construction de celui de Greenwich, et elle en porte le nom. Il est assez singulier qu'il ne se trouve dans ce vaste bâtiment nulle trace de cheminée, ni de puits. Dans l'angle nord-ouest de la cour intérieure et de celle d'honneur, est située la chapelle de Saint-Pierre-aux-Liens, qui fut construite sous Edouard Ier sur les débris d'une très ancienne chapelle.

Il y avait autrefois derrière cette chapelle un petit ermitage souvent mentionné dans les mémoires du temps d'Henri III; l'ermite recevait un penny par jour de la munificence royale.

Un grand bâtiment situé au nord dans l'intérieur de la cour d'honneur renferme le *train d'artillerie* et le *petit arsenal*. — Au côté sud de la tour blanche se trouvent rassemblées les *armures des rois* et *chevaliers anglais*, parmi lesquelles on distingue celles de Henri VIII, de Charles Ier, du comte d'Essex, etc. — L'*arsenal de la reine Elisabeth* est un bâtiment en face de la tour blanche. On voit encore les restes de treize tours qui servaient à défendre la cour intérieure. Voici les noms des principales : la *tour de la cloche*, la *tour de Beauchamp*, la *tour de Devereux*, la *tour de l'archer* (voy. la gravure page 151); la *tour des joyaux* où est renfermé le trésor de la couronne, et enfin la *tour sanglante* où l'on suppose, d'après une vague tradition, qu'eut lieu le meurtre des jeunes princes Edouard V et le duc d'York.



(Entrée de la tour sanglante.)

Il existe encore à la tour de Londres une *ménagerie*, mais elle n'a rien de remarquable.

COSTUMES MILITAIRES
DES FRANÇAIS.

L'habit militaire des Francs, à l'époque où ils passèrent le Rhin pour entreprendre la conquête des Gaules, consistait en une *saie* ou *sayon* juste au corps, sans manches, et se terminant au-dessus du genou. Les anciens historiens ont confondu la *cotte-d'armes* avec la saie, et les modernes, à leur exemple, ont commis la même faute. La première se portait par-dessus l'armure, la seconde par-dessous. Sous Clovis, les troupes adoptèrent la *tunique* des Gaulois, qui était presque toujours recouverte d'une *chlamyde* ou *dalmatique*, espèce d'ornement d'étoffe rayée en lignes droites ou à carreaux. La cotte-d'armes était une espèce de gilet long, sans manches et fermé par-devant. Le haut avait trois ouvertures par où passaient la tête et les bras. Le costume dont nous donnons ici le dessin, est celui d'un soldat franc, en 420, époque de l'invasion de Pharamond dans la partie des Gaules comprise entre le Rhin et la Meuse. Sous Charlemagne, on fit peu de changemens à ce costume, qui se maintint ainsi pendant presque toute la durée de la seconde dynastie; mais on fit usage de la *cuirasse* que l'on adopta pour l'infanterie et pour la cavalerie.

Au commencement de la troisième dynastie le costume militaire devint à la fois mâle et élégant. Il faut bien se garder de le confondre avec celui que l'on voit si diversement figurer sur les théâtres. Les anciens monumens et les vitraux des églises, bien plus encore peut-être que l'histoire, nous ont conservé assez fidèlement les costumes de cette époque. Sous les règnes de Robert et de Henri Ier (1020 à 1059), le costume militaire redevint court et juste

au corps. Le *corselet* d'étoffe ou de toile piquée fut remplacé par une espèce de tunique de mailles imitée des Normands. Les hommes d'armes ou gentilshommes à cheval étaient armés d'une épée et d'une lance qui était très épaisse au-dessous de la poignée.



(Soldat franc en 420.)

Dans l'origine, la cotte-d'armes ne pouvait être portée que par les chevaliers. Les écuyers la prirent un peu plus



(Porte-masse en 1192.)

tard, mais avec des nuances différentes. Celles des premiers se distinguaient par des étoffes plus précieuses, telles que les toiles d'or ou d'argent; ils y ajoutaient des fourrures de *menu-vair*, de *martre-zibeline* et autres. Sous le règne de Philippe-Auguste et pendant presque tout le XIIIe siècle, le costume des chevaliers et des hommes d'armes consistait dans l'armure complète, par-dessus laquelle était passée la cotte-d'armes.

En 1192, les porte-masses ou sergens d'armes étaient bardés de fer; c'était leur costume de guerre. En temps de paix ils portaient une *cotte de maille* ou une casaque tombant à la hauteur du gros de la cuisse : elle était soutenue au moyen d'une ceinture en cuir, en drap ou en velours, aux couleurs *bleue*, *verte* ou *rouge*. Les manches de cette casaque, d'une longueur extraordinaire, tombaient presque par terre, lorsque l'homme laissait pendre son bras naturellement. Pour bien faire comprendre la différence qui existait entre un *porte-masse* de 1192 et un *sergent d'armes* de 1280, nous les avons représentés tous deux.

Le costume militaire éprouva quelques changemens sous le règne de Philippe de Valois (1325). Plusieurs chevaliers avaient adopté le *haubert*, la cotte d'armes, l'épée et quelquefois le bouclier; d'autres préféraient l'armure complète. C'est alors que l'on commença à blasonner les habits, les armures et les écharpes qui étaient un signe de commandement. C'est sous le règne de Charles V (1368) que le costume militaire éprouva le plus de changemens. On conserva l'armure de toutes pièces; mais un grand nombre de chevaliers et d'hommes d'armes continuèrent à la couvrir de la cotte d'armes sans manches; d'autres la portaient à nu. La casaque à manches courtes et larges était également en usage; les seigneurs y faisaient représenter leurs armoiries. L'épée était suspendue à un *baudrier* ou à une *écharpe*. Le casque était la coiffure obligée : il était ordinairement de forme unie et arrondie. L'armure complète en usage sous le règne de Charles VI, consistait dans le casque à cimier de diverses formes, le *hausse-col*, la *cuirasse*, le *bouclier*, les *épaulières*, les *brassards*, les *gantelets*, les *tassettes*, les *cuissards*, les *grèves* et les *genouillères*. Chacune de ces parties était destinée à garantir le



(Sergent d'armes en 1280.)

cou, les épaules, les bras, les cuisses, les genoux et les jambes.

La figure qui suit représente l'ancien gendarme, armé de pied en cap, et avec toutes les parties de l'armure que nous venons d'énumérer. Sous le règne suivant, quelques cottes-d'armes reprirent la forme de la dalmatique, et les casques devinrent plus uniformes. La forme du chaperon reçut quelques légères modifications sous le règne de



(Ancien gendarme.)

Louis XI. Mais c'est surtout sous le règne de François Ier qu'on commence à remarquer plus de régularité dans le costume militaire; alors une grande variété de vêtemens signale la création de nouvelles milices. La *jacque*, le corselet, la cotte de mailles couvrent l'infanterie et la cavalerie. Le costume des anciens gardes avait été remplacé par un costume de salon très élégant, mais peu propre au service des camps. Il est présumable que lorsque la garde du roi quittait le séjour de la cour pour se rendre à l'armée, le costume de guerre était substitué au premier, et que le casque remplaçait alors la toque.

Les diverses parties du costume militaire reçurent un commencement de perfectionnement sous le règne de Louis XIII. Dès l'année 1621 on donna l'habit uniforme à quelques régimens d'infanterie et de cavalerie. L'infanterie eut, pour le fond de l'habit, les couleurs *gris-blanc* et *ventre de biche*; le *bleu*, l'*écarlate* et le *vert-pré* pour les couleurs tranchantes. Le fond de l'habit de la cavalerie était *bleu, rouge* ou *ventre de biche*; les couleurs tranchantes *jonquille*, *rose*, *cramoisi* et *écarlate*.

Louis XIV donna à ses troupes un habillement élégant et commode. Deux ordonnances de 1665 et 1668, firent connaître la forme et les couleurs de l'habit des diverses armes. Ces couleurs furent plus variées que sous Louis XIII : ce sont à peu près celles qui existaient encore au commencement de la révolution de 1789; mais à cette dernière époque, la coupe des habits, des culottes, des vestes et des guêtres avaient été l'objet de nombreuses améliorations. Dans la cavalerie, quelques corps avaient conservé le casque et la cuirasse; cependant la plupart portaient le chapeau, d'autres le bonnet à poil, dit *peau d'oursin*. L'infanterie avait pris le chapeau. Ce ne fut qu'en 1806 que le *schakos* fut substitué à cette dernière coiffure.

Nous donnerons une suite à cet article dans plusieurs de nos prochains numéros, notre recueil devant successivement reproduire les armes, les machines et les costumes de toutes les époques de notre histoire militaire.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 13 au 19 Février.

13 *Février* 1806. — Mort de Gaillard, historien français. La plus importante de ses compositions est l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre.*

13 *Février* 1820. — Assassinat d Charles-Ferdinand de Bourbon, duc de Berri, second fils du comte d'Artois, depuis Charles X, et de Marie-Thérèse de Savoie. Le duc de Berri fut poignardé par Louvel, sous le vestibule de l'Opéra.

14 *Février* 1714. — Mort de Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne. Cette princesse était fille du duc de Savoie, Victor-Amédée, et sœur de la duchesse de Bourgogne.

15 *Février* 1781. — Mort de Lessing, un des restaurateurs de la littérature allemande.

16 *Février* 1685. — Mort de de Charles II, roi d'Angleterre.

16 *Février* 1710. — Mort d'Esprit Fléchier, évêque de Nimes. Comme orateur, Fléchier ne peut être placé que bien loin de Bossuet et de Massillon; mais comme ecclésiastique et comme homme de bien, on peut le mettre sur le même rang que les Vincent de Paule, les Charles Borromée, les Fénélon. Il sut se faire aimer des protestans et des catholiques.

16 *Février* 1794. — Mort de Loménie de Brienne, archevêque, cardinal, et premier ministre sous Louis XVI.

16 *Février* 1823. — Mort de Pierre-Paul Prudhon, peintre distingué.

17 *Février* 1524. — Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, reçoit sa grace sur l'échafaud. Il avait été impliqué dans l'affaire qui entraîna la fuite du connétable de Bourbon. Il était père de la célèbre Diane de Poitiers.

17 *Février* 1564. — Mort de Michel-Ange Buonarotti, architecte, sculpteur et peintre du premier ordre. C'est à lui que Charles-Quint disait un jour avec un accent respectueux : *On peut voir des empereurs, mais on ne voit point vos égaux!*

17 *Février* 1673. — Mort de Molière, notre premier poète comique; Voltaire l'appelle le père de la *vraie comédie*. On voit encore aujourd'hui à Paris une maison située rue de la Tonnellerie, n° 3, où se trouve cette inscription : Jean-Baptiste Poquelin de Molière est né dans cette maison en 1620.

17 *Février* 1694. — Mort de madame Deshoulières. Antoinette du Ligier de la Garde, fille d'un homme de qualité, reçut une éducation brillante. Elle savait le latin, l'italien et l'espagnol. Ses Idylles sont encore lues aujourd'hui, bien qu'elles soient fort éloignées de nos mœurs. Madame Deshoulières osa s'essayer dans la tragédie; elle fit jouer *Genséric* en 1680, mais on lui conseilla *de retourner à ses moutons*.

17 *Février* 1715. — Mort d'Antoine Galland, orientaliste français, auteur ou traducteur des Mille et une Nuits.

18 *Février* 1546. — Mort de Luther.

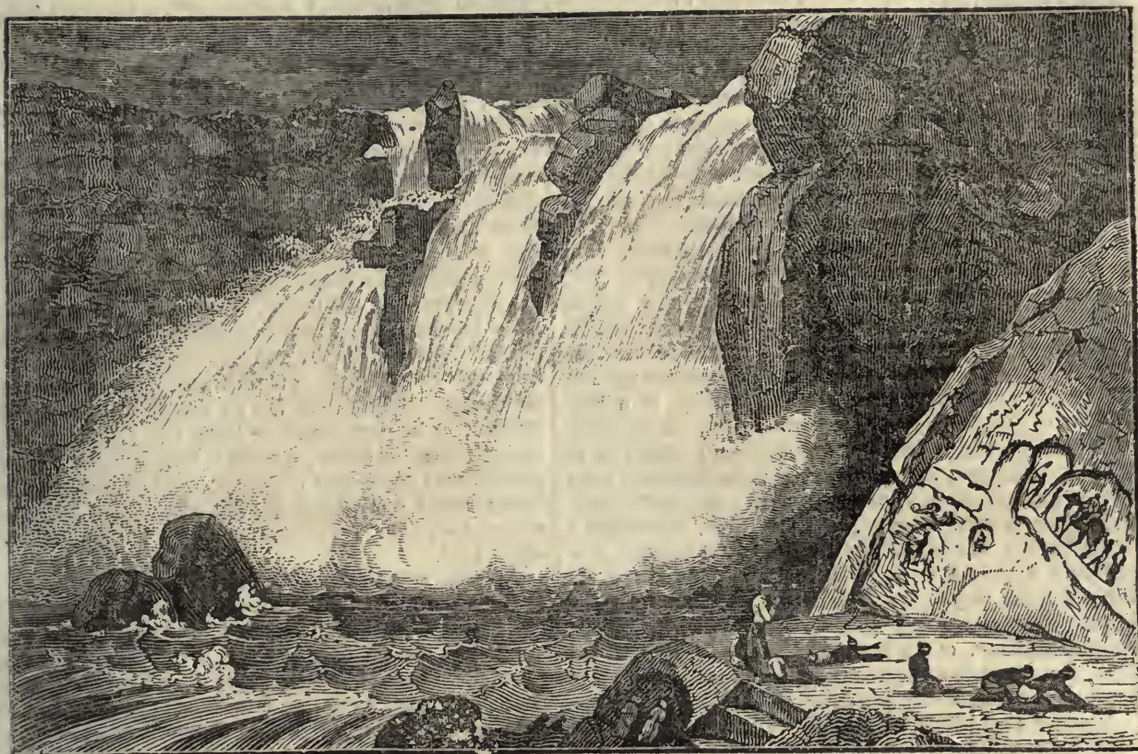
18 *Février* 1563. — Assassinat de François de Lorraine, duc de Guise.

18 *Février* 1587. — Exécution de Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse. Cette femme célèbre par sa beauté, son esprit et ses malheurs, naquit le 7 décembre 1542 au château de Linlithgow, près d'Edimbourg. Elle fut amenée en France à l'âge de cinq ans. Elle épousa en 1558 le Dauphin qui fut depuis François II. La mort précoce de son mari commença les infortunes de la jeune reine. Elle retourna en Ecosse, fut retenue captive pendant vingt ans par la reine Elisabeth, et enfin condamnée à mort sous le faux prétexte d'un complot contre la reine d'Angleterre.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

INDES-ORIENTALES.

LA CATARACTE DE PUPPANASSUM.



(Vue de la Cataracte du Puppanassum.)

Nous empruntons à l'*Oriental Annual* la description que nous donne un voyageur anglais d'une de ces belles chutes d'eau que le chrétien, l'homme éclairé de la vieille Europe admire comme une des merveilles de la création, mais que l'Indou, ignorant et superstitieux, a dévotement consacrée comme un lieu saint dont l'approche est interdite aux profanes. Pour ce peuple crédule l'eau, des fleuves est une piscine où il se lave le lendemain des péchés qu'il a commis la veille ; le bruit du torrent qui dure depuis que l'éternel a *soufflé dessus*, comme dit la Bible, n'est pour lui que la voix de ses Dieux toujours en courroux contre de pauvres créatures. Qu'il y a loin de ces absurdes croyances au culte d'amour que demande le Dieu de l'Évangile! Les moindres accidens de la nature font trembler l'Indou; et ses terreurs augmentent, quand il approche de ces lieux solitaires où se fait seule entendre la voix des élémens qu'il prend pour celle de ses grossières idoles. Mais laissons parler notre voyageur :

« Avant de quitter Tinevelly, nous profitâmes d'un peu de temps disponible pour visiter la cataracte de Puppanassum, une des plus merveilleuses curiosités de toute la Carnatique. On y arrive à travers une étroite et longue vallée : à l'issue de cette vallée, l'effrayante masse d'eau va s'engouffrer dans un abîme sans fond, d'où elle s'épanche, transformée en fleuve, sur une plaine presque sans inclinaison et de niveau avec la mer. En approchant de la cataracte, le long de cette gorge resserrée entre deux côteaux élevés, nous perdions souvent de vue la rapide et bouillonnante nappe d'eau; car nous n'avions, de temps à autre, pour horizon que la montagne qu'il nous fallait gravir en la tournant toujours. Cependant nous suivions, sans nous en écarter, le cours tortueux de ce fleuve-torrent, et nous eûmes plus d'une fois l'occasion de rencontrer sur la route, des pélerins indous qui venaient se baigner dans ces eaux saintes, s'agenouiller sur un sol consacré par des traditions d'une haute antiquité et d'une imposante poésie. Ces malheureux esclaves, livrés aux plus abrutissantes superstitions, ne voyaient pas de bon cœur des *faringus* ou chrétiens, (car il les ont en exécration) fouler ce sol de leurs pieds profanes. Ils passaient silencieusement près de nous. Sur leurs lèvres épaisses, qu'ils allaient remuer dévotement pour implorer des Dieux plus abominables qu'eux-mêmes, on voyait s'épanouir un sourire amer et méprisant qui accusait bien la volonté, mais non pas le courage de nous attaquer.

A l'angle tournant d'un coteau qui s'élève au-dessus de la vallée, nos yeux furent tout à coup frappés par le tableau vraiment magnifique de la cataracte. Tel fut sur moi l'impression vraiment étourdissante de ce spectacle, que mes paupières se fermèrent un instant pour laisser à mon ame le temps de se remettre de ses premières émotions. Le bruit sonore de la cataracte nous avait pourtant averti depuis long-temps que nos yeux allaient avoir à contempler une scène belle et imposante; mais ici la réalité de la nature surpassait la poésie de l'imagination. La cataracte tombe d'une hauteur de 150 pieds, épanchant par torrens une effrayante masse d'eau qui va, en sifflant, hurlant et bouillonnant entre les crêtes des rochers, s'assoupir avec un indéfinissable râle dans l'abîme qui lui sert de bassin. Durant la belle saison, le bruit de cette cataracte se fait entendre à plusieurs milles de distance, même à l'époque des plus grandes sécheresses; mais pendant la mousson, alors que les torrens des montagnes voisines viennent grossir la cataracte, le bruit de sa chute est dix fois plus sonore. Il se fait, précisément au-dessous de la cascade, un rebond tellement fort à la surface incessamment déprimée du bassin, qu'il est très-dangereux de s'exposer à recevoir le choc de l'eau écumante. Les eaux de Puppanassum ont pour les gens du pays une vertu sacrée, comme l'atteste leur nom, qui correspond à l'épithète *lustrale* (*washing-way of sins*). Aussi voit-on, comme je l'ai dit, un très-grand nombre d'Indous occupés à s'y laver de leurs pêchés. »

LES VANDALES.

De tous les peuples d'origine caucasienne, dont les émigrations d'Asie en Europe furent nommées *l'invasion des Barbares*, et qui détruisirent, en se le partageant, le vieil empire romain, il n'en est point de qui l'histoire ait été plus singulière et la destinée plus bizarre que les Vandales. Placés comme à l'avant-garde dans cette immense armée de nations, et toujours chassés par le corps de bataille, ils ne purent s'arrêter que sur un troisième continent, et ce peuple, qui avait pris naissance au cercle polaire, alla se faire exterminer sous le tropique.

Les Goths, sortis de l'ancienne Scythie, étaient venus s'établir dans la Dace, sur le Bas-Danube, lorsqu'en 274, Aurélien retira ses troupes de cette province que Trajan avait ajoutée à l'empire. D'autres peuples, de ceux qui vivaient entre les Palus-Méotides, le Caucase et la mer Caspienne, dans cette contrée que le Goth Jornandès appelait la *fabrique du genre humain* (officina gentium), se mirent ensuite à la découverte, et, s'enhardissant par la rencontre de beaux pâturages, par l'espoir d'un butin facile, ils se jetèrent en Europe, traînant avec eux leurs femmes et leurs troupeaux. Ils rencontrèrent d'abord les Goths qu'ils chassèrent devant eux. Ceux-ci, pleins d'effroi, s'enfuirent à leur approche, et rassemblés sur les bords du Danube, implorèrent à genoux un asile sur les terres impériales. Le faible Valens, auquel ses flatteurs persuadèrent qu'il fallait accueillir des sujets nouveaux, récemment convertis au christianisme, et que le ciel envoyait pour défendre ses états, reçut ces hôtes dangereux, qui le massacrèrent bientôt avec toute son armée (en 378).

Ainsi fut livré l'empire aux Barbares.

La première de ces nations asiatiques, devant lesquelles avaient fui les Goths, était la nation des Vandales. Après l'irruption des Goths au-delà du Danube, et tandis que leur chef Alaric menaçait l'Italie, les Vandales s'étaient cantonnés dans diverses provinces de l'Allemagne. Stilicon, ministre tout-puissant de l'empereur Honorius, et Vandale d'origine, après avoir deux fois sauvé l'empire par ses victoires sur Alaric et Radagaise, conçut le désir de se faire associer au trône, et de le léguer à son fils. Pour forcer Honorius à ce partage par le besoin de ses services, Stilicon appela sur le Rhin les Barbares de sa nation, ayant à dessein dégarni cette frontière de troupes romaines. Les Vandales passèrent le fleuve, le 1er janvier 407, et se précipitèrent à travers les Gaules, qu'ils ravagèrent dans tous les sens pendant deux années entières. Au bout de ce temps, pressés par les Romains qu'un moment de paix laissait respirer en Italie, pressés aussi par les Alains, les Suèves, les Goths, qui s'étaient jetés dans les Gaules sur leurs traces, et que pressaient à leur tour les Francs, les Lombards, ils forcèrent le passage des Pyrénées, et pénétrèrent en Espagne (409), ouvrant la route aux autres peuples barbares.

Quand les Vandales franchirent les Pyrénées, Géronce, gouverneur de l'Espagne, occupait la Tarragonaise, et préserva de l'invasion toute la partie orientale. Les Barbares, qui avaient pénétré par la Navarre et la Biscaye, se divisèrent le reste du pays. Les Suèves demeurèrent dans les Asturies et la Galice; les Alains dans la Lusitanie et le royaume de Léon; la plupart des Vandales, dont quelques-uns restèrent aussi dans les provinces du Nord, avaient pénétré jusqu'à la Bétique occidentale. Les troupes romaines, occupées de conspirations et de révoltes, saluant pour empereurs un Constantin dans les Gaules, un Maxime en Espagne, n'opposèrent aucune résistance à ce premier établissement des Barbares. Ce furent leurs frères du Nord qui vinrent les chasser encore de ces nouveaux domaines.

Après avoir pris Rome, le grand Alaric était mort en Calabre, tandis qu'il préparait la conquête de la Sicile, et les Visigoths avaient élu pour roi son beau-frère Ataulphe. Honorius, retiré dans le port de Ravennes, ville autrefois défendue par la mer, comme Venise, attendait avec effroi qu'on vînt l'assiéger dans sa retraite, prêt à fuir en Orient chez son frère Arcadius. L'amour sauva son trône que les armes ne pouvaient plus défendre. Ataulphe, épris des charmes de Placidie, sœur d'Honorius, qu'Alaric avait faite prisonnière dans Rome, consentit, pour obtenir sa main, non-seulement à donner la paix à l'empereur, mais à le servir en qualité d'auxiliaire. Il évacua l'Italie, s'en alla dans les Gaules vaincre un nouvel empereur, que les soldats avaient élevé, puis entra dans la Catalogne, et prit Barcelone, où un esclave l'assassina. Walia, élu roi des Goths, continua l'œuvre d'Ataulphe. Il conclut avec Honorius un traité de paix et d'alliance, par lequel il s'engageait à chasser les autres Barbares de l'Espagne, et à rendre cette province à l'empire, sous la condition que l'Aquitaine lui serait cédée pour s'y établir avec les siens à titre de confédérés de l'empire romain. Ce traité conclu, Walia se mit en campagne, entra dans la Bétique par le pays de Murcie, vainquit deux fois les Vandales, les chassa devant lui, et les poursuivant à travers la Lusitanie, où il vainquit aussi les Alains, il rejeta et amoncela tous ces peuples dans cet angle de la Péninsule qu'on appelle la Galice. Walia, ayant remis l'Espagne aux officiers de l'empereur, retourna s'établir à Toulouse, capitale de ses nouveaux états (420).

A peine eut-il repassé les monts, que les Vandales, commandés par Gonderic, se soulevèrent de nouveau, et, après avoir battu les Suèves avec lesquels ils étaient en querelle, ils se précipitèrent une seconde fois à travers l'Espagne. On envoya le gouverneur Castinus pour les arrêter; mais l'armée romaine fut défaite auprès de Cordoue, et les Barbares pénétrèrent sans obstacle jusqu'aux rivages de la Méditerranée. Quelques-uns allèrent piller les îles Baléares; les autres, étant revenus sur leurs pas, prirent Carthagène et Séville, où périt Gondéric. L'impératrice Placidie, après le revers de son général, envoya près du nouveau roi Gondéric, Boniface, gouverneur d'Afrique, qui négocia la paix, et les Vandales restèrent en possession des provinces méridionales de l'Espagne (426).

Leur séjour n'y fut pas de longue durée. Deux ans après, Boniface, desservi par Aëtius, son rival en cour, fut disgracié malgré les importans services qu'il avait rendus à Placidie, et résolut de se maintenir par la force dans un gouvernement que lui enlevait l'intrigue. Suivant l'exemple de Stilicon, il appela, pour lui prêter secours, Gondéric, à qui l'unissaient des relations d'amitié depuis le traité fait avec lui. Les Vandales ne balancèrent point à quitter une terre désolée par dix ans de ravages, pour aller ravager une terre encore vierge; ils passèrent tous le détroit en 428.

Leur premier établissement se fit dans la Mauritanie occidentale, aujourd'hui le royaume de Maroc. Mais ils étendirent successivement leurs conquêtes entre l'Atlas et la mer, et lorsqu'en 439, ils eurent pris et détruit Carthage, ils se trouvaient maîtres de tout le littoral d'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan. Ne pouvant plus s'étendre dans le continent que protégeaient ses déserts, les Vandales firent sur mer des expéditions de pirates; ils attaquèrent successivement la Sardaigne, la Sicile, et vinrent même piller Rome en 455. A plusieurs reprises, l'empire fit des efforts pour détruire ces Barbares qui désolaient la Méditerranée, pour les chasser d'une riche province qui avait été le *grenier de Rome*. Les Vandales résistèrent long-temps, et repoussèrent, entre autres, une expédition formidable qu'avait dirigée contre eux l'empereur Léon; mais enfin, en 533, ils furent attaqués, vaincus, anéantis par l'illustre et malheureux Bélisaire. Leur race entière périt sous l'épée romaine.

On a conservé, dans les langues de l'Europe, le mot *vandalisme*, pour exprimer cette passion de détruire, cette haine de tous les monumens, de tous les arts, de toutes les

industries qui possédait les Barbares envahisseurs de l'empire romain, et dont les Vandales, leurs précurseurs dans la Germanie, les Gaules et l'Espagne, donnèrent les premiers et les plus horribles exemples. Comme les Bourguignons, les Lombards, et les autres peuples qui ne purent fonder un empire durable, les Vandales ont du moins laissé leur nom à une province. La partie méridionale de l'Espagne avait été précédemment appelée *Bétique*, par les Grecs d'abord, puis par les Romains, du nom de son principal fleuve, le Bétis, que les Arabes nommèrent depuis Guadalquivir (*Al-ouad-al-kébir*, le grand fleuve). Lorsque cette province fut cédée aux Vandales, par le traité de paix conclu entre eux et Boniface, en 426, elle prit le nom de *Vandalicie* (Vandalicia), qu'elle conserva pendant trois cents ans, sous la domination des Goths. Mais au commencement du huitième siècle, les Arabes, dirigeant leurs conquêtes du Midi au Nord, et remontant le chemin qu'avaient parcouru les Barbares du Nord au Midi, passèrent d'Afrique en Espagne, et fixèrent dans la Vandalicie le centre de leur empire d'Europe. Ils ne changèrent pas le nom de cette province, qu'ils étendirent au contraire à toute la Péninsule; mais ils l'altérèrent par la différence de leur prononciation (1), et, dans leur bouche, le mot de Vandalicie devint *Andaloûs*, d'où s'est formé celui d'Andalousie (*Andalucia*), nom que porte aujourd'hui l'ancienne Bétique.

LE GLADIATEUR-BORGHÈSE
ET LES GLADIATEURS.

Le gladiateur-borghèse, dont le célèbre Winckelmann a dit « qu'il était aussi beau comme homme que l'Apollon du Belvédère l'est comme Dieu, » nous vient de la Villa-Borghèse. Cette belle statue avait été exhumée des ruines d'Antium, à peu de distance du lieu où, environ un siècle auparavant, on avait découvert l'Apollon du Belvédère. Elle est du très-petit nombre de celles sur lesquelles l'artiste a jugé à propos d'inscrire son nom. Voici cette inscription: *Agasias, fils de Dosithée, Éphésien, l'a fait.* La forme des lettres grecques indique une époque antérieure à celle du Torse du Belvédère, et qui correspond à peu près au siècle d'Alexandre. Or, on a donné, comme on voit, très-gratuitement, le nom de gladiateur-borghèse à une statue qui, d'après toutes les conjectures des savans, et notamment celles de Visconti, représenterait un guerrier des temps héroïques de la Grèce combattant une Amazone à cheval. Dans l'opinion de ces savans, plus on étudie les mouvemens de ce personnage, plus ils semblent ceux d'un guerrier dans la double action de parer avec son bouclier, dont les débris couvrent encore le bras gauche, le coup que lui porte un ennemi, tandis que, du bras droit qu'il tend fortement en arrière pour le ramener ensuite avec plus de violence, il va lui porter lui-même le coup le plus terrible. La direction de son regard et le mouvement de sa tête indiquent que cet ennemi le domine par sa position, et que le coup vient d'en haut. M. Winckelmann va même plus loin dans ces inductions: Il croit voir ici un guerrier attaquant les murailles d'une ville. Malgré les savantes dissertations des savans, le nom de gladiateur lui est resté. Il est probable que les Romains ont donné volontairement dans cet anachronisme, trouvant que cette statue réalisait parfaitement à leurs yeux la plus haute idée qu'ils pouvaient se faire d'une belle posture de gladiateur. Nous profiterons donc aussi de l'anachronisme pour entretenir nos lecteurs de ces spectacles sanglans du cirque qui faisaient les délices du peuple-roi, et pour dire quelques mots de leur origine.

C'est chez les Étrusques que l'on trouve la première origine de ces spectacles. Les historiens nous apprennent que ce peuple immola pendant long-temps sur la tombe de ses héros les prisonniers de guerre, mais que dans la suite, renonçant à égorger les vaincus sans défense, il trouva moins cruel de les faire battre entre eux. Les Romains leurs voisins leur empruntèrent cette coutume barbare, et l'on sait si plus tard ils prirent goût à ces spectacles de sang. C'est en l'an 490 de la fondation de Rome, sous le consulat d'Appius Claudius, que nous trouvons les premiers combats réguliers de gladiateurs.

On en vit d'abord aux funérailles des magistrats, puis à celles des particuliers qui le demandaient quelquefois par testament. La passion pour ces combats devint telle dans la suite, que la moindre circonstance ou la moindre inauguration amenait avec elle un spectacle de ce genre: il n'y avait pas de banquet un peu nombreux qui n'eût pour dessert, et même au milieu de la table du festin, le combat favori.

Il existait à Rome deux espèces de gladiateurs; ils étaient ou volontaires, ou forcés; ils devaient donc appartenir aux différentes classes de la société; en effet, c'étaient des esclaves ou des condamnés, ou bien des captifs faits à la guerre, (que Tertullien appelle à si juste titre *innocentes* pour les distinguer des gladiateurs de profession) et qui, après avoir servi d'ornement au triomphe du vainqueur, étaient réservés pour l'arène; on prenait aussi des gladiateurs parmi les rebelles saisis et condamnés; on en comptait également parmi les citoyens libres qui se louaient pour l'office de lutteurs ou qui s'armaient du glaive par ambition ou par désœuvrement. Des chevaliers et des sénateurs prirent place avec les autres, honte dont Jules César donna le premier exemple, en faisant entrer en lice Furius Leptinus et A. Casenus. Enfin la fureur de ces combats passa des hommes aux femmes; on en vit se battre publiquement et se porter des coups mortels, atrocité que prohiba Sévère.

Entre ces gladiateurs, ceux qu'on appelait *secutores* étaient les combattans qui suivaient les *rétiaires*, armés de javelots et de masses de plomb pour parer les coups de l'adversaire. Ils portaient aussi un casque et un bouclier.

Le *rétiaire* se battait tantôt contre le *sécuteur* et tantôt contre le *myrmillon*, ainsi appelé du nom de son bouclier gaulois *myrmillonique*. Il portait une espèce de *rets* dont il parait les coups et retenait l'arme de son adversaire pour le frapper pendant ce temps-là. Le *rétiaire* allait au combat sans casque et sans bouclier. Il jetait son *rets* et fuyait ensuite. Il portait un trident pour épée.

Les combats des gladiateurs se livraient dans les marchés publics, dans le forum, et même dans les rues; mais le lieu le plus ordinaire et en même temps le plus convenable pour satisfaire aux plaisirs de la masse du peuple était l'amphithéâtre. On les menait au combat en grande pompe et en cérémonie; mais avant, on faisait prêter aux gladiateurs esclaves le serment dont Pétrone nous a conservé la formule: *Nous sommes prêts à souffrir le feu, les liens, les fouets, le fer et la mort pour faire notre devoir de gladiateurs.*

Arrivés dans l'arène, ils se séparaient par groupes de deux, et le son de la trompette était le signal du combat. Lorsqu'un gladiateur blessait mortellement son adversaire, il le prenait quelquefois sur ses épaules pour le montrer au peuple, ou bien il lui portait de nouveaux coups pour voir s'il était véritablement mort; s'il le blessait seulement, il s'écriait: *Il est frappé!* Le combattant blessé, jetait son glaive et, s'avançant sur le bord de l'arène, il implorait la pitié des spectateurs. S'il s'était battu vaillamment, on le sauvait; dans le cas contraire, ou s'il arrivait que pour tout autre motif le peuple refusât, chacun levait la main en renversant le pouce, ou bien on criait *recipe ferrum*, et le malheureux était achevé. Les spectateurs avaient tellement soif de sang, que l'impatience se manifestait parmi la foule lorsque le combat se prolongeait trop long-temps sans blessure ou sans le coup mortel. La présence de l'empereur sauvait assez généralement le gladiateur vaincu, et l'on cite comme un exemple de la férocité de *Caracalla*, l'ordre qu'il donna d'envoyer à un des amphithéâtres de Nicomédie, ou

(1) La langue arabe n'a point de *v*.

en d'autres mots, à la mort, ceux des combattans qui lui avaient demandé la vie.

Quant au vainqueur, si c'était un esclave, les Romains par leurs acclamations obligeaient son maître à lui donner le bonnet, la baguette appelée *rudis*, et enfin la plus belle récompense, la liberté. Libre à lui cependant de se louer pour combattre, ou de se faire gladiateur volontaire.

Les morts étaient traînés avec un croc au lieu qu'on appelait *spoliarium*.

Il n'y eut pas, dit Justin, de guerre aussi destructive d'hommes que le furent ces combats de gladiateurs. En dépit des lois de Constantin et de Constance, ces spectacles survécurent plus de soixante-dix ans à l'ancienne religion établie, et ils ne durent leur abolition définitive qu'au courage d'un chrétien. Aux kalendes de janvier de l'année 404, on donnait une représentation dans l'amphithéâtre Flavien, en présence de l'immense concours habituel du peuple, lorsque Almachius ou Telemachus, moine d'Occident, qui était venu exprès à Rome dans le dessein d'exécuter son noble projet, se précipita au milieu de l'arène et s'efforça de séparer les combattans. Le prêteur Alypius, homme passionné jusqu'à la fureur pour ces sortes de jeux, donna aussitôt l'ordre aux gladiateurs de le tuer, et Telemachus gagna la couronne du martyre. Honorius abolit sur-le-champ les combats de gladiateurs, qu'on ne revit jamais depuis cet événement.



(Guerrier combattant, dit le Gladiateur.)

CONSTANTINOPLE ET SAINTE-SOPHIE

VUES DU BOSPHORE.

Cette ville fameuse, jadis connue sous le nom de *Bysantium*, dut à l'empereur Constantin et le nom qu'elle porte encore aujourd'hui et l'avantage d'être devenue une des métropoles des arts. Lorsque ce prince eut transféré le siége de l'empire romain à Bysance, il voulut que cette ville éclipsât Rome par sa magnificence, et il l'embellit d'un grand nombre de monumens et de statues dont il dépouilla l'antique capitale de l'empire. Constantin fit élever aussi à Bysance des édifices somptueux, parmi lesquels on remarquait une église sur l'emplacement de laquelle a depuis été bâtie Sainte-Sophie.

Soit que cette église fût trop petite, soit qu'elle eût été renversée par un tremblement de terre, le fils de Constantin, qui a régné sous le même nom que son père, fit construire sur la même place une église beaucoup plus vaste. Celle-ci fut brûlée plus tard dans une sédition excitée contre saint Jean Chrysostôme, *patriarche* de Constantinople. Ra-



(Vue, prise du Bosphore, de la Mosquée de Sainte-Sophie, et de Constantinople.)

vagée une seconde fois par le feu, sous Honorius, elle fut rétablie par le jeune Théodose, et, enfin, détruite avec une grande partie de la ville par un violent incendie, la cinquième année du règne de Justinien. Elle fut reconstruite par ce prince sur un plan plus vaste. Le bois fut proscrit dans cette construction nouvelle : on ne fit d'exception que pour les portes. L'empereur surveillait lui-même les travaux et encourageait les ouvriers par des paroles bienveillantes et des récompenses. Il lui laissa le nom de Sainte-Sophie, ou *éternelle sagesse* ; et lorsqu'elle fut consacrée par le patriarche, il s'écria : « *Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir un si grand ouvrage! Je t'ai vaincu, ô Salomon!* » Vingt ans plus tard, un tremblement de terre renversa la partie orientale du dôme; mais ce même prince le rétablit bientôt dans toute sa splendeur, et la trente-sixième année de son règne, Justinien célébra la seconde dédicace de ce temple. Plus tard, l'édifice éprouva des dégradations considérables, dont les réparations successives demandèrent beaucoup de temps et d'argent.

Après avoir été pendant plus de onze siècles une église chrétienne, Sainte-Sophie devint un temple de musulmans, lors de la prise de Constantinople, en 1453, par Mahomet II qui en fit le siége de son empire. Les Turcs ont une grande vénération pour la mosquée de Sainte-Sophie, et le sultan va tous les vendredis y faire ses prières. La situation de ce monument est avantageuse. Il se trouve dans un des plus beaux endroits de Constantinople, sur le haut de l'ancienne ville de Bysance, au-delà de la colline qui aboutit à la mer, par la pointe du sérail. Vu à l'extérieur, cet édifice paraît lourd et montre peu de magnificence. Le dôme, qui en est la partie principale repose sur quatre contre-forts effroyables par leur masse. Ce sont des espèces de tours massives de 48 pieds d'épaisseur, qu'on a été obligé de faire après coup pour soutenir la construction et la mettre à l'abri des tremblemens de terre qui arrivent fréquemment dans ce pays. Le frontispice n'a rien de bien remarquable. Ce qui forme presque tout l'intérieur de cette coupole, dont la structure est d'une hardiesse extraordinaire pour le temps où elle a été construite, a véritablement quelque chose d'admirable en soi; elle s'élève au-dessus d'une colonnade qui forme une galerie de quinze pieds de large. Sur la corniche de ce dôme règne une seconde galerie, ou plutôt une balustrade qui en porte une troisième. Au temps du Ramazan, ces balustrades sont garnies de lampes : cette illumination est d'un effet merveilleux.

Cette fameuse basilique, bâtie en forme de croix grecque, c'est-à-dire raccourcie et presque carrée, a, dans œuvre, 242 pieds de long sur 228 de large. La coupole, qui a 108 pieds de diamètre à l'intérieur, en occupe la plus grande partie. La voûte, en forme de demi-sphère, est éclairée par 24 fenêtres percées dans sa circonférence.

On compte, à ce qu'on assure, 107 colonnes de porphyre ou de granit d'Égypte dans la mosquée de Sainte-Sophie. Le pavé du dôme est un composé de toutes sortes de marbres. Un poète qui put admirer Sainte-Sophie dans sa première splendeur, énumère avec admiration la diversité des peintures, des marbres, des jaspes, des porphyres, dont on avait formé les plus riches et les plus précieuses mosaïques que le fanatisme des Turcs a détruites. La balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes, les ornemens des portes et des galeries étaient en bronze doré. Le spectateur était ébloui de l'aspect brillant de la coupole; le sanctuaire contenait quarante mille livres pesant d'argent. Les vases sacrés, ainsi que les ornemens sacerdotaux, étaient de l'or le plus pur et enrichis de pierres précieuses. Douze colonnes de porphyre et huit colonnes en marbre vert embellissaient aussi cette église; les premières avaient été offertes à Sainte-Sophie par une pieuse dame romaine; elles sortaient d'un temple du soleil où Aurélie les avait placées; les autres furent offertes à l'empire grec par le zèle ambitieux des magistrats d'Éphèse.

La forme triangulaire de Constantinople est marquée par ses antiques murailles et ses fortifications. De la Corne-d'Or, porte qui sépare la ville des faubourgs de Péra et de Galata, Constantinople, avec les dômes argentés de ses mosquées, les flèches et les croissans de ses minarets, présente aux regards du voyageur un panorama magique. Mais cet aspect est plus magnifique encore lorsqu'on le contemple de la galerie circulaire qui couronne la tour de Galata. Les yeux embrassent la ville dans toute sa longueur, depuis la pointe

du sérail jusqu'au faubourg d'Éyoob. Les regards peuvent s'étendre, à travers la cité, jusqu'à ce château de Yédi Kooleler, ou les *sept tours*, situé sur la mer de Marmara, et formant une des pointes de l'angle; espace immense couvert de superbes édifices et d'innombrables mosquées. Les murs du sérail, l'aqueduc de Valens qui passe entre deux collines, les dômes de Sainte-Sophie et la mosquée plus haute encore du sultan Achmet, qui s'élève sur l'hippodrome, se groupent d'un côté, tandis que de l'autre on aperçoit le port, les faîtes élevés et les casernes de Dant-Pacha, qui dominent les maisons de Péra, et enfin les monts de la Thrace qui bornent l'horizon. En tournant les yeux à gauche, les regards se reposent sur les hauteurs prodigieuses de l'Olympe de Bithynie. On découvre aussi le cimetière des Turcs qui couronne, comme un bandeau funéraire, la colline située devant Péra; plus loin les hauteurs et les casernes de Dolma-Bakshi, puis le Bosphore avec ses rivages couverts de villages, de kiosques et de jardins, jusqu'à Kanderli, où il se réunit à la mer de Marmara, puis les murailles blanches de cette tour romantique, appelée la *tour de la jeune fille*, située sur un roc qui s'élève dans le canal, les nouvelles casernes, la mosquée de l'infortuné Sélim, l'immense faubourg de Scutari, et le village de Cadi-Keni, qui s'élève sur le site de l'ancienne Chalcédoine; les coteaux de Bulgurlu et les montagnes solitaires de l'Asie mineure.

A l'embouchure du Bosphore, presque en face de la pointe du sérail, est une langue de terre qu'on appelle Phanar-Bakshi: elle offre le coup d'œil le plus pittoresque; au milieu de platanes superbes se trouvent une fontaine, une mosquée en ruines, où le lierre entrelace ses rameaux, quelques cyprès et un ancien phare sur la cîme d'un rocher. La tour de Galata, d'où l'on découvre ce riche paysage, s'élève sur une chaîne de collines entre Péra et Galata. Elle fut construite par les Génois; c'est un asile que s'étaient réservé ces marchands intrépides, lorsqu'ils étaient maîtres d'un des faubourgs les plus importans de Constantinople. Les Turcs occupent maintenant la tour génoise; ils y entretiennent nuit et jour une garde de deux ou trois hommes. Ce sont eux qui, en cas d'incendie, donnent l'alarme à l'aide d'une caisse énorme, suspendue dans la galerie. La tour est solidement construite; une espèce d'escalier droit et rapide, pratiqué dans l'épaisseur des murs, conduit au dernier étage.

Une des promenades les plus délicieuses de Constantinople, est le fameux vallon de Kiat-Hané que les Francs appellent les *Eaux-douces*. Au printemps c'est la promenade favorite des Turcs; les jours de fête on les voit sous les ombrages frais des platanes, nonchalamment assis et fumant leurs pipes; des femmes, assises d'un côté opposé, écoutent la musique monotone d'une cornemuse, accompagnée des sons discordans d'une espèce de tam-tam. Quelques-unes causent avec gaieté, d'autres partagent le plaisir masculin d'aspirer des bouffées de tabac. Les musiciens sont des paysans des montagnes de Bulgarie. Quelques hameaux sont répandus dans le vallon; mais ce lieu, rempli de charmes dans une fête printannière, est très-mal sain dès que le mois de juin est écoulé, et l'on ne peut y passer les nuits sans y attraper la fièvre. Cette plaine longue, étroite, couverte d'eaux stagnantes, et bordée de collines qui gênent la circulation de l'air, n'est pas habitable pendant l'été.

PORTRAIT DE JÉSUS-CHRIST.

Publius Lentulus, étant gouverneur de Judée, envoya au sénat romain le portrait que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, dans le temps où la renommée de Jésus-Christ commençait à se répandre dans le monde.

« Il y a à l'heure qu'il est en Judée un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle Jésus-Christ. Les Barbares le croient prophète; mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole ou par l'attouchement: il est d'une taille grande et bien formée; il a l'air doux et vénérable; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère définir; ils tombent en boucles jusqu'au-dessous des oreilles, et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie; sa barbe, épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton, et se divisant vers le milieu, forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillans, clairs et sereins. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur: soit qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui, pour son excellente beauté et ses divines perfections, surpasse les enfans des hommes. »

ÉTATS D'ALGER.

(Suite.)

LES BÉDOUINS OU ARABES DU DÉSERT.



On distingue aux environs d'Alger deux races principales d'Arabes; les Arabes cultivateurs qui habitent les terres, et les Bédouins ou Arabes nomades.

Les Bédouins habitent ordinairement le petit Atlas et les chaînons secondaires qui conduisent jusqu'au grand Atlas. Ce sont des peuplades presque sauvages, toujours errantes, fanatiques, et qui conservent avec un soin pieux leurs plus antiques coutumes. Ce n'est pas une des moindres singularités de leurs mœurs, que l'inconstance avec laquelle ces hordes promènent sans cesse d'un endroit à un autre leurs tentes vagabondes, dans cette vaste étendue de pays qu'elles habitent; presque jamais un Bédouin ne se couche le soir là où il s'est réveillé le matin.

Ces Arabes ne s'isolent jamais les uns des autres; les tentes qui les abritent s'appellent *hymas* ou *beet el shar* (maisons de poil) à cause du tissu de crin qui les couvre toujours. Chacune de ces demeures mobiles est en forme de croissant, et close avec des branches d'arbres. Des rideaux divisent chaque tente en différens appartemens, et des piliers de huit ou dix pieds de hauteur la soutiennent. Ces piliers ou bâtons sont armés de crochets auxquels les Arabes suspendent leurs habits, leurs paniers, leurs selles et leurs armes.

La réunion des tentes d'une tribu s'appelle *dowar*: chaque dowar est de forme circulaire. Les costumes de ces Arabes sont de la plus grossière simplicité; ils enveloppent leur tête d'un lambeau de toile, dont ils laissent pendre les bouts par devant et par derrière; ils ne portent jamais ni chemise ni chaussure. Leurs *hykes*, tissus de poil de chèvre, que fabriquent leurs femmes dans les *dowars*, ont une double destination. Ils leur servent de lit et de couverture pendant la nuit, et de vêtement dans le jour, quand ils ne portent pas leur *bournous* ou manteau.

Le costume des femmes n'est pas plus recherché; c'est un sale morceau de drap, qui descend de leur sein sur les jambes, et laisse dans une complète nudité le reste de leur corps. Elles laissent tomber leurs cheveux sur leurs épaules, et aux jours de fêtes, elles y attachent ou des dents de poisson, ou, ce qui est une marque d'excessive coquetterie, des morceaux de corail ou de verre. Pour s'embellir, elles noircissent leurs paupières et leurs sourcils avec de la poudre de

mine de plomb, qui donne un caractère sauvage à leur physionomie, et elles sillonnent de cicatrices profondes leur front, leurs joues, leurs poignets et leurs jambes.

Les ustensiles de cuisine des Bédouins ne sont pas moins simples que leurs vêtemens; ils ne connaissent guère que l'usage des pots de terre, où ils font cuire quelquefois de la viande, mais plus souvent leur riz ou *coulcoussou* qui est leur nourriture favorite. C'est un mélange de mouton, de poules, de choux, de céleri, de laitue, de raisin de Corinthe et de safran : l'eau, qu'ils appellent *elme*, est leur seule boisson; ils n'ont ni nappes ni serviettes, et mangent sur des nattes de feuilles de palmier. Chacun de ces ménages errans a son petit moulin portatif avec lequel on écrase le blé; ce moulin est fait de deux pierres posées l'une sur l'autre, qui tournent à l'aide d'un bâton. Les Bédouins sont d'une telle tempérance qu'ils se regarderaient comme coupables d'une honteuse gourmandise, s'ils mangeaient en même temps de la viande et du pain. Plusieurs écrivains attribuent à cette excessive frugalité la force de leur corps et leur longévité remarquable; car la plupart d'entre eux dépassent leur quatre-vingtième année.

Chaque dowar de Bédouins a son chef qu'ils nomment *scheick* : la dignité de scheick est élective. Ils n'ont que deux sortes d'armes; la pique ou *sagaie*, dont ils se servent avec une dextérité et une force telles qu'ils en percent leurs ennemis à une distance de cent pas; et l'*yathaghan*, large couteau en forme de poignard recourbé, qu'ils portent presque toujours attaché à leur bras droit, entre le coude et le poignet.

Ces Arabes connaissent si peu les plaisirs domestiques, qu'ils rougiraient de s'abandonner à de doux épanchemens au sein de leur famille, à laquelle ils préfèrent leurs magnifiques coursiers du désert. Ils ont une vénération profonde pour leurs prêtres, appelés *marabouts ;* ces ministres de la religion mahométane abusent bien souvent de l'influence toute-puissante qu'ils exercent sur l'imagination crédule de ces peuples; ils se livrent fréquemment aux plus coupables excès, et commettent des crimes qui appelleraient sur tout autre les plus terribles châtimens; mais le caractère religieux dont ils sont revêtus leur assure toujours le privilége de l'impunité. On a fait l'éloge des mœurs hospitalières de ces tribus nomades: il est vrai que, toutes les fois qu'un Arabe du désert fait asseoir un étranger à sa table, il lui présente, avec une sorte de déférence, les mets les plus recherchés, et que, pendant le repas, il tient à honneur de le servir lui-même, debout, nu-tête, derrière lui; mais il arrive quelquefois qu'après avoir si bien rempli les devoirs de l'hospitalité, il va attendre sur sa route son malheureux convive qu'il égorge impitoyablement.

Voici quelques-unes des plus bizarres coutumes qu'observent encore ces peuplades.

Quand un Bédouin s'est choisi par la pensée une épouse, il va aussitôt trouver le père de la femme sur laquelle il a jeté les yeux; il lui apprend le nombre de chevaux, de bœufs, de vaches et de poules qu'il peut donner à son beau père; si les conditions du marché sont agréées, le mariage a lieu immédiatement; le fiancé va chercher dans sa tente *la dot en nature* qu'il vient de promettre, et la mène à son futur beau-père, qui apprend à sa fille tout ce qui vient de se passer; aussitôt, et sans faire aucune objection, la future épouse doit s'habiller d'un *bournous* blanc, et recevoir, ainsi parée, son fiancé qui lui dit, pour ses premières paroles, ce qu'elle vient de lui coûter; à quoi la jeune fille répond qu'une femme sage et vertueuse ne coûte jamais trop cher; ensuite elle se couche, et les autres jeunes filles du dowar viennent la féliciter solennellement; puis elle monte sur un cheval arabe, et va dans la tente de son mari, escortée de ses compagnes, qui font retentir l'air de leurs joyeuses acclamations. Arrivée à la tente conjugale, on lui donne une cheville de bois qu'elle enfonce dans la terre; cela signifie que, de même que la cheville ne peut sortir de terre sans qu'on l'en arrache, de même la femme ne doit pas quitter son mari sans qu'il la chasse. Après cette cérémonie, elle touche successivement les bœufs, les vaches, les brebis, tout le bétail enfin, comme pour prendre possession de son ménage.

Mariée, elle porte pendant un mois sur le visage une toile où sont pratiqués, à la place des yeux et de la bouche, des trous par où elle voit, mange et respire. Pendant ce mois, elle ne peut sortir de la tente de son mari, et elle est condamnée à une complète solitude.

Aussitôt qu'un Bédouin a rendu le dernier soupir, sa femme ou sa voisine pousse devant sa porte des cris perçans auxquels répondent toutes les autres femmes du *dowar;* puis elles s'attroupent autour de la demeure du mort, et chantent en cœur son courage et ses vertus, en s'interrompant quelquefois pour reprendre le cours de leurs lamentations, et pour ensanglanter, à force de meurtrissures, leurs corps et leurs visages; quand cette sauvage oraison funèbre est achevée, elles ensevelissent pieusement le cadavre.

On sait que la population qui couvre le territoire d'Alger se compose principalement d'Arabes et de Maures; des deux races d'Arabes, celle des Bédouins n'est pas la moins nombreuse et la moins redoutable.

LE CHAMOIS.



Voyez-vous, à la pointe de ce rocher escarpé des Pyrénées ou des Alpes, ce joli petit quadrupède qui semble faire sentinelle, tandis que, sur le plateau voisin, d'autres animaux de la même espèce broutent paisiblement la carline et la génépi, ou lèchent la surface saline des pierres. A la première vue, vous le prendriez pour une chèvre domestique; il en a la taille, la pose et presque la figure; mais il manque de barbe; mais ses yeux sont plus grands, plus beaux, plus vifs, et annoncent un naturel plus craintif et plus pétulant : son front est couronné de deux petites cornes d'un noir d'ébène, qui s'élèvent élégamment entre les deux yeux, et se recourbent ensuite comme pour protéger deux oreilles fines et aiguës qui se dressent derrière elles. Cette robe d'un fauve de biche, parcourue par une bande noire depuis la tête jusqu'au bout de la queue, c'est sa robe d'été. Au printemps elle était d'un gris cendré; en hiver elle sera d'un brun presque noir. Son poil, qui en ce moment est court et serré, comme celui d'un cerf, deviendra alors plus long et plus fourni que celui du bouc : mais sa face conservera toujours cette teinte de fauve blanc et les deux lignes noires qui sont dessinées sur ses côtés. Sentinelle vigilante, il promène ses regards sur les alentours, prêt à donner au troupeau le signal de la retraite, à la moindre apparence du danger. Mais, tout à coup, il frappe la terre avec ses pieds de devant : il s'élance de son rocher sur un rocher plus élevé, et de celui-ci sur une plus haute éminence; il va, vient, descend, remonte avec la rapidité de l'éclair, l'œil fixé au loin, les narines ouvertes et les oreilles dressées. Ecoutez les sifflemens qu'il fait entendre; ils sont si forts, si aigus que les rochers et les forêts en retentissent. Certes, il doit être animé d'une violente passion; car sa voix ordinaire est un bêlement plus faible que celui de la brebis. Quelle est donc la cause d'une agitation si vive et si soudaine? On ne voit, on n'entend rien même dans le lointain. C'est qu'à une demi-lieue de là est un chasseur; le gardien a saisi dans l'air les émanations de cet ennemi redouté; il n'aura pas de repos qu'il ne l'ait aperçu; il ne fuira qu'alors, après avoir averti ses frères du danger. Mais alors aussi, il déploiera, pour échapper au péril, tout ce que la nature lui a donné de force et d'agilité; vous le verrez gravir les sommets les plus inaccessibles, ou se jeter d'une hauteur effrayante le long d'un rocher presque perpendiculaire, en frapper la surface trois ou quatre fois des pieds, en

se précipitant, et s'arrêter subitement sur un espace à peine suffisant pour porter ses pieds. En le voyant s'élancer ainsi, de précipice en précipice, vous seriez tenté de lui croire des ailes.

Cet animal si craintif, mais si vif et si rapide, c'est le chamois. C'est de toutes les espèces d'antilopes la seule, avec le saïga, qui habite l'Europe : et, chose digne de remarque, tandis que tous les autres animaux de ce genre vivent dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Asie, le chamois se plaît, sinon sur le sommet des plus hautes montagnes, du moins à leur second étage. Les femelles mettent bas en mars et en avril, portent environ quatre mois, et elles ne font qu'un petit à chaque portée, et rarement deux. Le petit suit la mère jusqu'au mois d'octobre et quelquefois plus long-temps; et si on le lui ravit, et qu'on l'élève avec des chèvres, il perd entièrement son naturel timide et sauvage : il suit le troupeau sans s'en écarter, et revient à l'étable avec lui. Dans l'état sauvage, le chamois vit de vingt à trente ans.

Sa chair est bonne à manger; quand il est gras, il peut donner jusqu'à douze livres d'un suif meilleur que celui de la chèvre : les cornes servent à différens usages : elles sont utiles aux maréchaux pour pratiquer la saignée des chevaux : mais c'est surtout pour sa peau que l'on chasse cet animal : les peaux de chamois, quand on les fait passer à l'apprêt de la chamoiserie, sont fortes, souples et nerveuses; on en fait des vestes, des culottes et des gants qui sont d'une longue durée.


(Le Chamois.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 20 au 28 février.

20 *Février* 1790. — Mort de Joseph II, empereur d'Allemagne. Ce prince, né en 1741, était fils de Marie-Thérèse. Il mourut en prononçant ces paroles : « Je ne regrette point le trône; un seul souvenir pèse sur mon cœur, c'est qu'après toutes les peines que je me suis données, j'ai fait peu d'heureux et beaucoup d'ingrats. » C'est probablement ce sentiment douloureux qui lui dicta son épitaphe : *Ci-gît Joseph II, qui fut malheureux dans toutes ses entreprises.*

20 *Février* 1800. — Ouverture de la Banque de France.

20 *Février* 1803. — Mort de mademoiselle Dumesnil, actrice du Théâtre-Français et rivale de mademoiselle Clairon.

21 *Février* 1809. — Prise de Saragosse par les Français.

21 *Février* 1824. — Mort d'Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg, prince d'Eichstadt, fils de l'impératrice Joséphine. Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon lui donna pour femme la princesse Auguste Amélie, fille du roi de Bavière. Il mourut à Munich à l'âge de 43 ans, au moment où il venait d'unir sa fille au prince royal de Suède. Cette mort prématurée excita une douleur réelle dans le royaume de Bavière, où l'on avait pour le prince Eugène autant d'estime que d'affection.

22 *Février* 1674. — Mort de Jean Chapelain, l'un des fondateurs de l'Académie Française; poète célèbre par la dureté de ses vers, et immortalisé par Boileau.

22 *Février* 1680.—Supplice de la Voisin. Catherine Deshayes, veuve Monvoisin, connue seulement sous le nom de la Voisin, fut brûlée en place de Grève comme empoisonneuse.

22 *Février* 1709. — Mort du prince de Conti. Il épousa une fille naturelle de Louis XIV et de madame de Lavallière. Voltaire a dit de lui « qu'il ressemblait au grand Condé par l'esprit et le courage, et qu'il fut toujours animé du désir de plaire, qualité qui manqua quelquefois au grand Condé. » Son oraison funèbre fut prononcée par Massillon.

23 *Février* 1766. — Mort de Stanislas Leczinski, père de Marie Leczinska, femme de Louis XV. Renversé deux fois du trône de Pologne, où l'avaient porté deux fois les suffrages des Polonais, le traité de 1737 lui donna à vie la possession des duchés de Lorraine et de Bar, qui venaient d'être réunis à la France. Stanislas s'y occupa exclusivement du bonheur public et des arts. Il employa trente années de sa vie à des actes de bienfaisance, à fonder des établissemens utiles et des institutions charitables. Sa mort fut causée par un accident funeste : le feu prit à ses vêtemens sans qu'il lui fût possible de l'éteindre. Toute la Lorraine pleura cet excellent prince, et l'on y bénit encore aujourd'hui sa mémoire.

23 *Février* 1796. — Bonaparte est nommé général en chef de l'armée d'Italie.

24 *Février* 1525. — Bataille de Pavie, où François Ier fut fait prisonnier par les troupes de Charles-Quint.

24 *Février* 1779. — Mort du capitaine Cook.

24 *Février* 1806. — Mort de Collin d'Harleville, auteur du *Vieux Célibataire.*

25 *Février* 1601. — Exécution du comte d'Essex (Robert Devereux). Favori d'Élisabeth, puis disgracié, il conspira contre sa souveraine, et périt sur l'échafaud à l'âge de 34 ans.

25 *Février* 1712. — Mort de Catinat, maréchal de France. Nicolas Catinat se destinait d'abord au barreau; il plaida une cause qu'il croyait juste et qu'il perdit, renonça à sa profession, et prit le parti des armes. Sa bravoure n'était égalée que par sa modestie et son humanité. Voici pendant les guerres de Hollande comment un gazetier ennemi s'exprimait sur son compte : « La province de Juliers a eu le bonheur que les troupes fussent commandées par M. de Catinat; si c'eut été tout autre, le pays entier aurait été brûlé. »

26 *Février* 1154. — Mort de Roger, comte, et premier roi de Sicile. Il était petit-fils de Tancrède de Hauteville, père de ces héros normands qui, au commencement du douzième siècle, enlevèrent Naples et la Sicile aux Sarrasins.

27 *Février* 1777. — Mort du duc de La Vrillière (Louis-Phelipeaux), comte de Saint-Florentin. Ministre de la maison du roi, il s'est rendu tristement célèbre par l'abus qu'il fit des lettres de cachet.

28 *Février* 1624. — Mort d'Antoine Favre, jurisconsulte. Il naquit en 1557, à Bourg en Bresse, ville qui se trouvait alors sous la domination des ducs de Savoie. Il composa de nombreux ouvrages de jurisprudence qui sont encore estimés aujourd'hui.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Éverat, rue du Cadran, 16.

L'HOSPICE DU MONT SAINT-BERNARD.



(Chiens du Saint-Bernard.)

L'hospice ou couvent du grand Saint-Bernard est situé sur le point le plus élevé de l'un des deux étroits passages qui conduisent en Italie à travers la montagne qui porte le même nom. Il est situé à près de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La température y descend en hiver à près de vingt degrés au-dessous de la glace et les avalanches s'y succèdent fréquemment (1). Le mont Saint-Bernard vit en 1800 les Français, conduits par Bonaparte, six mois après son avènement au consulat, gravir ses pentes escarpées, traînant ou portant eux-mêmes leur artillerie et leurs bagages. Un mois après, ils étaient maîtres de l'Italie. L'un de leurs plus braves généraux, celui qui décida le succès de la grande affaire de Marengo, Desaix était resté sur le champ de bataille; on éleva un monument à sa mémoire dans l'église de l'hospice.

Ce couvent, construit avec la solidité que commandait sa position, a la forme d'un carré long. L'église qui est grande et bien décorée, le réfectoire et les chambres des pauvres sont au rez-de-chaussée; au-dessus sont le logement des religieux, et un grand nombre de chambres pour les voyageurs d'une certaine classe. A côté de l'hospice est une écurie où un hospitalier vend tout ce qui est nécessaire pour la nourriture des bêtes de somme. Les religieux cultivent pour leur amusement, entre les rochers les mieux abrités, de petits terre-pleins qui leur donnent en été des laitues et des choux de la plus petite espèce. Des hivers de huit mois ajoutent à l'ennui de ce séjour déjà si triste dans sa solitude, et amènent à leur suite les rhumatismes, la goutte et les fluxions de poitrine qui abrègent la vie de ces pauvres moines.

Bernard de Menthon, archidiacre d'Aoste, issu d'une famille noble et puissante de Savoie, établit en 968, sur les débris d'un temple de Jupiter, l'hospice, qui a pris, ainsi que la montagne, le nom de ce saint fondateur. Celle-ci s'appelait auparavant le mont de Jupiter ou de Joux (*Jovis*), et on a trouvé, lors des fouilles, des inscriptions, des instrumens pour les sacrifices, des médailles et de petites statues dont la collection est conservée dans l'hospice, et à laquelle on a joint des échantillons des richesses minéralogiques de la contrée. Saint Bernard de Menthon confia le service de ce couvent à des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et depuis près de 900 ans cette œuvre pieuse se soutient, grâce à l'appui des gouvernemens voisins, aux secours de la charité, et aux dons des voyageurs.

Le nombre des moines varie suivant les temps, mais ordinairement il se monte à vingt ou vingt-cinq, la plupart venus du Piémont ou du Valais. Il leur est enjoint de loger et de nourrir les voyageurs dans toutes les saisons, et de leur procurer gratis des guides pour traverser les montagnes. Le nombre de ces voyageurs s'élève chaque année à sept ou huit mille. Dans l'hiver, la règle du couvent ordonne d'envoyer chaque jour, quel que soit le temps, deux hommes vigoureux appelés *maroniers* qui sont habitués aux montagnes, l'un vers les frontières de l'Italie, et l'autre du côté du Valais. Pendant toute la journée ils parcourent le passage, suivis d'un des chiens du couvent, déblayant les chemins cachés sous la neige, et surveillant l'arrivée des voyageurs.

Si le maronier rencontre un voyageur égaré ou épuisé par le froid et la fatigue, ou si son intelligent compagnon indique par ses mouvemens qu'un infortuné est enterré sous la neige, il retourne en toute hâte au couvent pour donner l'alarme. Alors plusieurs moines se mettent en campagne munis de provisions et de secours. Quatre d'entre eux s'emparent du voyageur, tandis que le reste va en avant pour aplanir la neige qui a quelquefois plus de vingt pieds de profondeur. On prépare de l'eau froide mêlée de glace comme le plus sûr remède pour ranimer le malade; si cette expérience n'a point de succès on perd tout espoir de

(1) On voit dans le voisinage du couvent une grande quantité d'oiseaux appelés *herbenes*. Cet oiseau, d'une espèce singulière, est en hiver entièrement blanc, au printemps et en été blanc et noir, et presque noir en automne.

sauver ses jours. A une lieue du couvent on trouve deux petits bâtimens voûtés qui portent le nom d'ohpital. L'un sert d'asile aux voyageurs, qui y trouvent du pain, du vin et du fromage. L'autre est destiné à recevoir les corps de ceux qui ont péri; on les y dépose avec leurs vêtemens; l'air y est si froid que les cadavres sont quelquefois reconnaissables au bout de deux années.

La race des chiens du Saint-Bernard est originaire d'Espagne. L'un d'entre eux, appelé Jupiter, se faisait, il y a quatre ans environ, remarquer des voyageurs, par sa taille gigantesque et son intelligence plus vive encore que celle de ses compagnons. Parmi le grand nombre de personnes auxquelles il avait sauvé la vie, on citait surtout une jeune femme et son enfant. Il s'était aperçu que des voyageurs étaient passés près du couvent, et aussitôt il était parti pour les suivre. Quelque temps après, son absence fut remarquée par un des maroniers, qui, suivant ses traces, le trouva posté dans un endroit très périlleux, au-dessus d'un précipice où la pauvre femme et son enfant étaient sur le point de périr.

Nous avons eu occasion d'observer un de ces chiens qu'on avait amené du mont Saint-Bernard; mais le changement d'existence ainsi que le manque d'exercice devait avoir beaucoup altéré son caractère, car il était devenu assez poltron pour s'enfuir précipitamment à l'approche du plus petit chien. Sa longueur, depuis la tête jusqu'à la queue, était d'environ cinq pieds et demi; sa hauteur était en proportion; son poil était d'un jaune brun. Il était lourd et triste, mais sa douceur était parfaite.

Les moines du mont Saint-Bernard sont en général des hommes robustes. Cependant, peu d'entre eux vivent jusqu'à un âge avancé, ce qu'on doit attribuer aux privations qu'ils s'imposent et aux fatigues qu'ils ont à supporter. Ils sont en général simples d'esprit et sincèrement dévoués à l'humanité souffrante; leur charité s'étend sur les voyageurs de toutes les contrées. Il n'y a que la foi religieuse qui puisse faire persévérer avec patience dans une œuvre de peines et de sacrifices, qui conduit toujours à une mort prématurée.

La gravure que nous donnons ici représente un des chiens intelligens du Saint-Bernard, écartant la neige qui couvre un malheureux voyageur surpris par une avalanche, chose commune dans ces montagnes; un autre de sa voix éclatante donne l'alarme aux moines du couvent qu'on voit accourir dans le lointain pour ranimer le malade et l'emporter dans leur asile hospitalier. Plusieurs auteurs ont placé dans leurs récits ou dans des ouvrages d'imagination, des épisodes où les chiens du Saint-Bernard jouent un rôle; le célèbre romancier américain, Fenimore Cooper, vient de leur rendre un récent hommage dans son dernier roman, *le Bourreau de Berne ou l'abbaye des Vignerons*.

DAMAS.

(EN ARABE DJEUNET-MECHAM, ODEUR DE PARADIS.



Damas est le chef-lieu du pachalik de ce nom, et justifie la dénomination qu'elle porte. C'est le pachalik le plus considérable de la Syrie; sa population s'élève à 800,000, habitans dont 150,000 dans Damas même. Les Arabes nomades ne sont point compris dans ce nombre; ils campent tantôt sur un point, tantôt sur un autre, vivant du lait de leurs chameaux, et du peu de farine qu'ils portent avec eux. On donne huit milles de circonférence à la ville, y compris les faubourgs. Elle renferme beaucoup de riches mosquées, de cloîtres, d'hôpitaux, de khans, de kaisariés (fabriques); le nombre de ses bains excède deux cents; celui des cafés six cents. Cette ville possède un grand nombre de monumens bâtis avec la plus somptueuse magnificence. Les bazars répondent de tout point à la beauté de la ville; les places publiques sont aussi en grand nombre, et les rues sont remplies de magasins et de boutiques. L'intérieur des maisons dépose de l'opulence de cette cité; elles sont pour la plupart lambrissées en or et meublées somptueusement.

Damas a été le séjour des rois, des khalifs, des gouverneurs de la Syrie. Le pacha qui y réside est le premier sur la liste par son titre d'Emir-Hagg (prince des Pélerins), parce que ce visir prend le commandement de la caravane qui va de Constantinople à la Mecque.

On voit à Damas des hommes de toutes les couleurs, de toutes les sectes, comme aussi toutes sortes de costumes orientaux, et des temples de tous les cultes. Mais avec une pareille tolérance, on ne saurait concevoir pourquoi le vêtement européen y est proscrit. Un Européen est obligé d'endosser l'habit de raya; il ne peut reprendre ses vêtemens qu'en quittant cette ville inhospitalière pour nous; aussi les Européens ne font-ils que passer dans Damas, où ils n'habitent jamais.

Le mouvement annuel du commerce est très considérable dans cette ville; il s'y élève, dit-on, au-delà de cent millions de piastres. On y fabrique des étoffes de soie, de laine, de coton, des armes fort estimées, des toiles, des cuirs, des maroquins, de la corderie, etc., etc. Ces objets sont emportés en Asie, en Afrique et dans la Turquie d'Europe. Le café de moka, la mousseline, les cachemires, les pierres précieuses, les matières d'or et d'argent sont aussi des articles très importans pour son commerce. On y importe d'Europe des draps, du velours, du corail, du café des îles, du sucre, du papier, de l'horlogerie, du coton filé, du fer, de l'acier, de la quincaillerie.

L'air de Damas est pur; on dort impunément sur les terrasses pendant les nuits de la canicule.

Des hauteurs qui couronnent Damas le coup-d'œil est ravissant; des jardins s'étendent à perte de vue dans toutes les directions : des mosquées élégantes et des maisons qui répondent à la somptuosité de la ville sont çà et là parsemées dans la campagne. Les jardins sont peuplés de toutes sortes d'arbres fruitiers, d'arbustes et de plantes; les treillages se font avec les jasmins d'Espagne et d'Arabie; si vous entrez dans les vergers, vous concevrez toutes les jouissances des Orientaux. Ce ne sont ni nos longues allées, ni les tortueux sentiers anglais; le désordre qui y règne, c'est la nature libre et dans toute sa richesse. C'est là que le poète arabe chante *Ja leilé* (ô nuit!) inspiré par la fraîcheur des eaux qui serpentent, et dont la douce vapeur se trouve imprégnée de l'émanation des fleurs ou des feuilles odoriférantes, ce qui a fait dire que l'eau de Damas était suave. L'épaisseur du feuillage des arbres permet d'y passer la journée, même quand le soleil darde ses plus brûlans rayons. On s'asseoit sur un sofa moëlleux, près d'un bassin où nagent des poissons à écailles d'or et d'argent; un jeune mameluok vous apporte une longue pipe ou un narguilé à long serpent. En fumant, vous entendez le gazouillement enchanteur des oiseaux; la chasse n'est permise que loin de la ville; tous les oiseaux ne tombent pas sous le plomb meurtrier, et le Musulman en épargne un grand nombre, surtout le ramier, en reconnaissance du rameau qui fut apporté à Noé par la colombe. Après qu'on a fumé de l'excellent tabac, ou du tumbac de Chiras, viennent le café et le sorbet. C'est dans les soirées d'hiver, que l'on se livre aux plaisirs de la musique instrumentale et vocale, et de la danse du pays. Généralement on apporte vers minuit une table chargée de douceurs; la pâtisserie est très légère, les confitures délicieuses; partout de l'essence de rose. Puis succèdent la pipe, le café, et les parfums qu'on vous présente au moment où vous vous levez, et qui n'ont pas cessé de brûler au milieu de l'appartement.

Le pachalik de Damas est arrosé par sept fleuves ou plutôt par sept branches du Daradi, qui va se jeter dans le lac Otaïbé, à sept lieues de la ville, à l'est. Un grand nombre de petites rivières, dont la plupart vont se perdre dans le

désert, fertilisent cette contrée. Toute la partie montagneuse est couverte de noyers, d'oliviers, de vignes et de mûriers qui donnent la soie, riche produit de la Syrie. Les plaines sont réservées aux arbres fruitiers, aux céréales, aux légumes, au tabac, aux pastèques, aux cannes à sucre, aux herbes potagères et médicinales. De nombreux troupeaux paissent dans les prairies. Le pays ne craint que les Arabes et les sauterelles qui passent en dévastateurs.

Le Liban et l'Anti-Liban fertilisent aussi le pachalik de Damas par les eaux qui descendent de ces montagnes. C'est là qu'on trouve le chien à longs poils soyeux et à longues oreilles, et dont la chair est si délicate.

LES ADORATEURS DU FEU.

La tribu des Parsis habitait anciennement la Perse : elle en fut chassée par une invasion des Arabes, et alla s'établir dans le midi de l'Indoustan. Niebuhr, dans l'histoire de ses voyages, en parle comme d'une population tranquille, de mœurs douces, hospitalière, et il donne des détails très curieux sur les coutumes, les notions et cérémonies religieuses de ces derniers descendans des anciens Perses. Encore aujourd'hui ils se disent sectateurs de la religion de Zerdust ou Zoroastre, et ils reconnaissent avec lui un Dieu éternel et tout-puissant. Cependant, il se mêle de l'idolâtrie à ce théisme. Ils rendent un culte au soleil, à la lune, aux étoiles, et surtout au feu, les regardant comme les symboles visibles du Dieu invisible. Ils entretiennent dans leurs temples, comme les vestales chez les Romains, un feu perpétuel qu'ils alimentent avec un certain bois odoriférant et assez coûteux, à ce qu'il paraît; car, outre le feu sacré, entretenu dans les temples aux frais de la tribu, les plus riches de la contrée qui peuvent se procurer ce bois précieux ont aussi leur feu perpétuel dans leurs maisons. Niebuhr assure qu'à Bombay il a vu dans un des temples des Parsis un de ces feux qui ne s'était pas éteint depuis deux cents ans; et telle est leur vénération pour cet élément, symbole à leurs yeux de la vie et de l'éternité, qu'ils ne se permettent pas même de souffler une lumière de peur que leur souffle ne souille la pureté de la flamme. Quant au culte qu'ils rendent aux astres, il s'explique par l'influence qu'ils leur supposent sur les destinées de ce monde en général, et sur celles des individus en particulier. Au reste ils n'ont aucune idée positive d'astronomie. On a dit que s'il pouvait y avoir une idolâtrie raisonnable et qui ne dégradât pas la majesté divine, ce serait sans contredit celle des adorateurs du feu et du soleil sa source la plus féconde. En effet, quel plus brillant symbole de l'éclat de sa majesté divine que cet astre dans lequel, nous disent les prophètes hébreux : *Dieu a posé sa tente.* (*Et posuit tentoria in sole*).



(Les adorateurs du feu.)

LE TEMPLE D'YBSAMBOUL EN NUBIE.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de quelques-uns des prodigieux monumens que l'on rencontre en Egypte. Nous avons donné les descriptions du sphinx gigantesque, des obélisques de Luxor et des tombeaux des rois près de Thèbes. Aujourd'hui nous présenterons un aperçu des édifices remarquables dont est parsemée la Nubie, cette contrée jadis si riche et si peuplée qui est comme une suite de l'Egypte, comme elle traversée par le Nil, dont le limon la féconde. Un des caractères communs à ces deux pays, c'est l'accumulation d'une foule de ruines gigantesques ornées souvent de caractères hiéroglyphiques, qui portent l'empreinte de la haute influence exercée par les idées religieuses chez les nations qui ont jadis couvert ce sol aujourd'hui presque désert. Nous reviendrons sur l'histoire de ces peuples chez lesquels les sciences et les arts avaient fait déjà de grands progrès, quand la plupart des habitans de la terre étaient encore dans l'ignorance et la barbarie, et nous dirons l'influence que ces nations ont exercée sur la civilisation des autres parties de la terre. En attendant cet exposé d'un haut intérêt, nous continuerons à présenter à nos lecteurs des esquisses de quelques-uns des curieux débris de ces empires écroulés.

En remontant le Nil entre la première et la seconde cataracte, on aperçoit sur la rive gauche de ce fleuve une montagne nommée Ybsamboul dans laquelle ont été creusés des temples assez vastes, ornés de sculptures et de peintures qui les placent au nombre des plus curieux ouvrages de la Nubie.

Le plus grand de ces deux temples a été ouvert avec des peines infinies, par M. Belzoni, l'un des voyageurs européens qui ont exploré avec le plus de soin l'Egypte et la Nubie. Les antiquités qu'il en a rapportées ornent pour la plupart le Musée britannique à Londres. Forcé, pour opérer ses fouilles, de recourir aux sauvages habitans de la Nubie, et d'acheter la protection de leurs *cacheffs* ignorans et avides, M. Belzoni a eu à vaincre des difficultés de



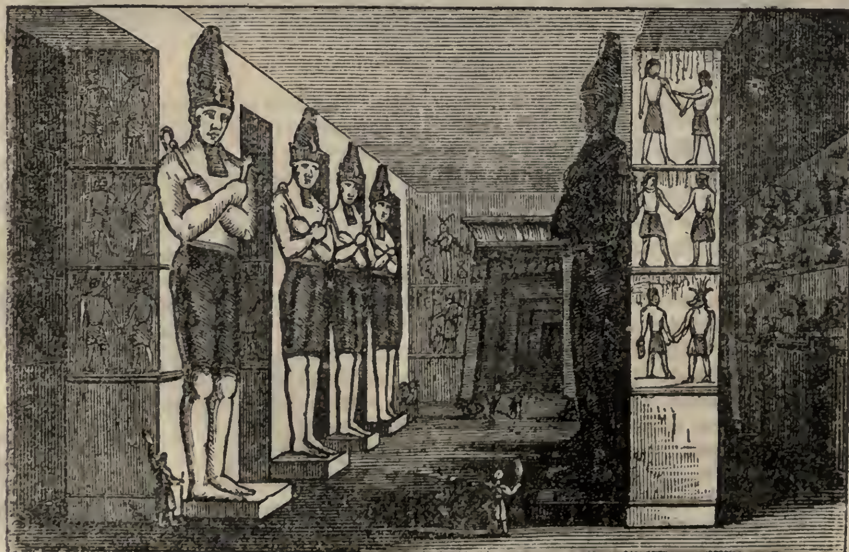
(Vue extérieure du temple d'Ybsamboul.)

toute espèce, il lui a fallu travailler lui-même au déblaiement pendant un long espace de temps, brûlé par les feux du soleil et réduit bien souvent à partager la grossière et sale nourriture des Nubiens.

Le grand temple d'Ybsamboul était presque entièrement enfoui dans le sol. Il fallait non-seulement creuser jusqu'à plus de trente pieds dans le sable amoncelé depuis des siècles contre ce monument, mais encore deviner de quel côté pouvait être située l'entrée. Tout l'édifice a été taillé dans le roc. Sa façade a cent dix-sept pieds de largeur et sa hauteur est de près de cent pieds. Quatre figures assises, hautes de plus de cinquante pieds et coiffées de bonnets qui ont quatorze pieds de haut, décorent l'entrée de ce temple. La largeur entre les épaules est de près de vingt-six pieds, et les oreilles ont trois pieds de longueur. De tous les colosses de l'Égypte et de la Nubie, il n'y a que le sphinx qui soit plus élevé que ces quatre statues. Au-dessus de la porte, on voit une autre statue colossale de vingt pieds de haut qui représente *Osiris*, l'un des dieux de l'Égypte. Au-dessus de la corniche est une rangée de vingt et un singes assis, hauts de huit pieds et larges de six.

La masse de sable qui bouchait l'entrée du temple, en empêchant l'air et l'humidité d'y pénétrer, a contribué à la conservation de l'intérieur de l'édifice dans lequel on admire des objets d'art d'une grande beauté, des peintures, des hiéroglyphes, des sculptures et des figures colossales en grand nombre. En entrant dans la première salle, on remarque d'abord des statues de 22 pieds de haut appuyées contre des piliers qui supportent la voûte; elles tiennent dans leurs mains croisées sur la poitrine la crosse et le fléau, et sont coiffées d'un énorme bonnet. Nues jusqu'à la ceinture, elles n'ont pour vêtement qu'une robe étroite

(Vue intérieure du temple d'Ybsamboul.)



qui descend des reins aux genoux, et qui est garnie sur le devant d'une poche semblable à celle des montagnards écossais. Ces figures, enduites de stuc sont peintes de couleurs riches et variées; elles ont le nez légèrement courbé et la lèvre inférieure un peu saillante; les yeux sont grands et bien fendus; leurs prunelles et leurs sourcils bien arqués qu'on a prolongés de part et d'autre, sont teints en noir; le sourire se manifeste aux extrémités de la bouche; le menton est agréablement arrondi; et, en somme, leur physionomie douce et bienveillante ressemble par les agrémens à celle du Jupiter *Mansuetus* des Romains. Le plafond peint en bleu et en rouge, est encadré d'une belle bordure sur laquelle on a représenté de grandes ailes étendues. Les autres salles sont également décorées de beaux hiéroglyphes bien conservés et de figures colossales.

L'un des tableaux peints sur les murs représente un héros sur son char de guèrre; il est sur le point de décocher une flèche; un génie ailé plane sur sa tête; il est couvert d'un casque et porte des brassières et des bracelets ainsi qu'un collier. Il a les rênes attachées autour du corps. Un carquois pend à son char peint en bleu, jaune et rouge. De riches couvertures et des panaches ornent ses coursiers à longue queue, qui ont, au lieu de mors, une courroie passée par les narines. Les guerriers donnent l'assaut à un fort qui paraît se rendre. Ce fort est à deux étages; du haut du dernier on voit tomber des assiégés; d'autres sont percés de flèches dans l'étage inférieur; quelques hommes agenouillés et dans l'attitude de supplians, ont le corps penché en avant, et tendent les mains comme pour se rendre..... Sous les murs du fort, un laboureur fuit avec ses troupeaux. On voit par les tailles différentes des figures que les anciens Egyptiens exprimaient les rangs par les dimensions du corps. Le héros est un colosse; les vaincus ne sont que des nains auprès de lui.



(Sculpture dans le Temple d'Ybsamboul.)

Quand M. Belzoni pénétra dans ce monument, la chaleur y était insupportable, et la transpiration des mains mouillait le papier à un tel point que ce voyageur et ses compagnons avaient beaucoup de peine à tracer quelques légères esquisses.

Plusieurs savans ont supposé que ce monument d'Ybsamboul était le tombeau d'un roi, quelques-uns disent de Sésostris; mais M. Belzoni n'y a pas trouvé de sarcophage.

LE BOEUF GRAS.



Il s'est conservé jusqu'à nos jours quelques usages bizarres, dont l'origine se perd dans les temps les plus reculés, et qui, nés du paganisme, sont passés dans nos mœurs par l'habitude et le plaisir, les plus puissans conservateurs des coutumes antiques. Ainsi jadis les Parisiens adoraient le taureau zodiacal, comme le prouve la découverte qu'on fit à Notre-Dame d'un monument dont les bas-reliefs représentaient, parmi plusieurs divinités gauloises et romaines, ce taureau revêtu de l'étole sacrée et surmonté par trois grues, oiseaux de bon augure. La promenade du bœuf-gras est évidemment un reste des cérémonies qui se célébraient ordinairement à l'équinoxe du printemps, lorsque le soleil entrait dans le signe du zodiaque appelé *le taureau*, objet de vénération chez toutes les nations de la terre, où le culte astronomique avait pénétré.

La même fête avait lieu dans plusieurs provinces de France, et s'appelait le *bœuf villé, violé* ou *viellé*, sans doute parce que cet animal était promené par la ville au son des violons et des vielles.

Voici comment un auteur du 18e siècle parle de cette cérémonie. Il pense comme nous qu'elle tire son origine du paganisme, et il la décrit telle qu'en 1739 il la vit célébrer à Paris.

« Les garçons de la boucherie de l'Apport-Paris n'attendirent pas en cette année le jour ordinaire (le jeudi qui précède le dernier jour du carnaval), pour faire leur cérémonie du bœuf-gras : le mercredi matin, veille du jeudi-gras, ils s'assemblèrent et promenèrent par la ville un bœuf qui avait sur la tête, au lieu d'aigrette, une grosse branche de laurier-cerise; il était couvert d'un tapis qui lui servait de housse. » Ce bœuf, ajoute-t-il, était paré comme les victimes que les anciens immolaient à leurs dieux : il portait sur son dos un enfant décoré d'un ruban bleu passé en écharpe, et tenant d'une main une épée nue, et de l'autre un sceptre doré. Cet enfant, appelé le *roi des bouchers*, était escorté par une quinzaine de garçons, vêtus de corsets rouges avec des trousses blanches, et coiffés de turbans ou de toques. Cette mascarade était précédée de fifres, de violons et de tambours. « Ils parcoururent dans cet équipage plusieurs quartiers de Paris, se rendirent aux maisons des divers magistrats, et ne trouvant pas dans la sienne le premier président du parlement, ils se décidèrent à faire monter dans la grand'salle du palais, par l'escalier de la Sainte-Chapelle, le bœuf-gras et son escorte. Et, après s'être présentés au président, ils promenèrent le pauvre animal dans diverses salles du palais, et le firent descendre par l'escalier de la cour neuve, du côté de la place Dauphine. » Le lendemain la même cérémonie se renouvela : les bouchers des autres quartiers de Paris promenèrent aussi par la ville leur *bœuf-gras*, sans toutefois le faire monter dans les salles du palais. Ce tour de force parut alors sans exemple.

M. Dulaure, à qui nous empruntons la plupart de ces détails, prétend que les historiens de Paris ne font aucune mention de cet usage, mais qu'il n'en existait pas moins depuis long-temps.

Rabelais, dans sa longue nomenclature des jeux auxquels s'amusait Gargantua dans sa jeunesse, cite le jeu du *bœuf violé*. Ce jeu d'enfans était, dit M. Dulaure, la parodie d'une cérémonie célébrée avant le temps où écrivait Rabelais.

Cette fête cessa pendant la révolution; mais elle fut remise en vigueur sous l'empire. Tout le monde sait avec quelle pompe et quelle magnificence vraiment surprenantes on fêtait alors le carnaval. Nos promenades étaient encombrées de riches mascarades et d'une foule joyeuse de curieux spectateurs. Des deux côtés des boulevards, passaient et repassaient des voitures nombreuses, où hommes et femmes étalaient les toilettes les plus élégantes, les costumes les plus bizarres, les modes les plus nouvelles. Le soir, ce n'était par tout Paris et dans toutes les classes de la population que réjouissances, bals et divertissemens de toutes sortes.

Mais peu à peu cette cérémonie a perdu de son luxe et de sa splendeur, et aujourd'hui elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était alors. L'esprit public, devenu plus sérieux, a fait justice de ces folies, quelquefois amusantes, mais presque toujours licencieuses, auxquelles ne prend part maintenant qu'une certaine classe de gens. On fête encore le carnaval; mais c'est par des réunions décentes, où la pudeur n'a pas à rougir, où les mœurs sont respectées. Le plaisir n'y a guère perdu, et la morale y a gagné.

TEPLITZ ET SES EAUX MINÉRALES.

Cette petite ville du royaume de Bohême, si célèbre par ses eaux minérales, est située à vingt lieues de Prague et à douze lieues de Dresde, dans une contrée très fertile quoique montagneuse. Dans plusieurs parties de ses environs, on découvre des points de vue admirables. Le plus beau est celui dont on jouit du haut du Geyersberg (mont Faucon), à une lieue de la ville. De cette sommité, l'œil domine sur une vaste étendue de pays bien cultivée, entrecoupée de forêts et de montagnes, et parsemée de ruines d'anciens châteaux qui datent des guerres désastreuses que, dans le quinzième siècle, Ziska et ses partisans firent aux catholiques de la Bohême. Les voitures ne peuvent passer le mont Faucon qu'en remplaçant les chevaux par des bœufs, dont le pas sûr et lent est plus propre pour lutter contre les difficultés et les dangers du chemin.

Parmi les nombreux châteaux et petites villes, tous agréablement situés, on remarque Marienschein (auréole de Marie), ancienne résidence des Jésuites, et Dux qui appartient encore aujourd'hui à un comte de Wallenstein, descendant du fameux duc Albert de Wallenstein, en mémoire duquel a été élevé le monument que l'on voit dans le jardin du château de Dux.

L'origine de la ville de Teplitz et la découverte de ses eaux remontent vers le sixième siècle. S'il en faut croire les vieilles chroniques de cette ville, cette découverte est due à un chevalier bohémien nommé Kolustug. Ce chevalier possédait de nombreux troupeaux qui vivaient dans les immenses forêts dont, à cette époque, toute la contrée était couverte. Un jour les pâtres s'aperçurent qu'il leur manquait plusieurs pores. Après trois jours de vaines recherches, ils les trouvèrent enfin près de la source bouillonnante d'où jaillissent encore aujourd'hui les eaux salutaires qui attirent tant d'étrangers sur ce petit point de la Bohême. Les pâtres se hâtèrent de faire part à leur maître de la découverte de cette source bouillante qui leur parut une merveille. Le chevalier Kolustug en comprit toute l'importance. Il abandonna sa résidence, et fit bâtir près de cette source un château qu'il appela Teplitz (endroit chaud).

Un autre chevalier nommé Kostal envia les avantages que le chevalier Kolustug tirait de ces eaux. Il est vrai que les chroniqueurs gardent le silence sur la nature des avantages qu'à cette époque on pouvait tirer d'une source d'eau minérale; mais ils assurent qu'en 582, le chevalier Kostal arma secrètement et s'approcha avec cinquante guerriers de Teplitz qu'il espérait surprendre. Le châtelain averti de ce dessein s'était mis sur ses gardes. Au moment où Kostal délibérait paisiblement avec ses hommes d'armes sur la manière d'opérer l'attaque, Kolustug qui le reconnut du haut d'une tour de son château, parce qu'il avait ôté son casque, lui lança une flèche et le tua. Les guerriers de Kostal s'enfuirent et Kolustug resta maître de Teplitz.

Les bas-reliefs qui ornent la maison des bains représentent les principaux traits de cette histoire. Ce travail est attribué au célèbre Balthasar.

Teplitz, qui n'était d'abord qu'un château, figure dès le dixième siècle au rang des villes. Elle a été entièrement détruite à trois époques différentes. La première fois en 1275, par Rodolphe de Hapsbourg, empereur d'Allemagne, qui envahit la Bohême après avoir vaincu le roi Ottocar; mais cet empereur la fit rebâtir à ses frais.

En 1424, Procope le rasé, général en chef des Hussites, après la mort de Ziska, livra cette ville aux flammes et au pillage après l'avoir prise d'assaut.

Un incendie la dévora en 1793. Le prince Jean, qui était alors souverain de cette ville, en hâta tellement la reconstruction, qu'à la saison des bains les étrangers purent s'y rendre sans craindre de manquer d'asiles.

La population de Teplitz, qui consiste en Bohémiens et en Saxons dont les races se sont confondues, ne surpasse pas deux mille ames, y compris les Juifs qui sont au nombre de quatre à cinq cents. Ces Juifs sont renfermés dans quarante-huit petites maisons, de façon qu'une famille entière n'a qu'une seule chambre.

Chaque maison de la ville de Teplitz a le privilège de tenir auberge sans payer aucun droit au prince. Si les habitans ne jouissaient pas de cette franchise, ils seraient en proie à la misère, car il ne se fait d'autre commerce à Teplitz que celui de fournir aux besoins des étrangers qui y viennent prendre les eaux.

La source principale se trouve dans la ville même. Celles qui viennent de plus loin sont moins chaudes; chacune d'elle a des vertus particulières et alimente des bains différens.

Les naturalistes rapportent deux phénomènes occasionés par ces eaux minérales, les premières de la Bohême.

En 1720, une éruption de la principale source fit crever le conduit qui mène aux grands bains des hommes. Les eaux jaillirent tout à coup avec une telle force, qu'elles soulevèrent des pierres de plus de mille livres pesant et les lancèrent à plusieurs toises de hauteur.

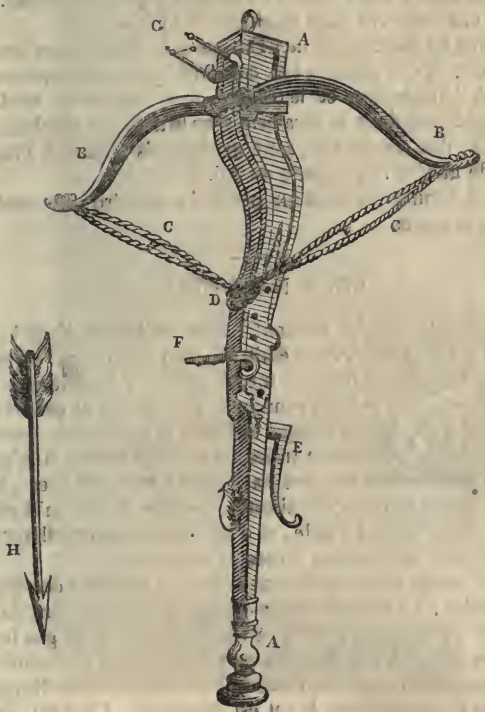
Le 1er novembre 1755, jour du tremblement de terre de Lisbonne, entre onze heures et midi, cette même source s'arrêta pendant sept à huit minutes. Quand elle reparut elle était couleur de sang, et coula avec tant d'abondance, pendant plusieurs heures, que la ville fut inondée au point qu'on ne pouvait traverser la grande place qu'en bateau. Rien de semblable n'arriva à Karlsbad; ce qui prouve évidemment qu'il n'existe aucune communication entre les sources de cette ville et celles de Teplitz, ainsi que l'ont prétendu plusieurs savans.

Ces deux phénomènes, quelque étonnans qu'ils puissent paraître, ne sauraient être révoqués en doute. Ils sont attestés par plusieurs naturalistes, et notamment par le docteur Traschel, dans ses observations générales sur les eaux de Teplitz. Ce même savant docteur regarde le mont du Gibet, situé à peu de distance de la ville, comme le

réservoir où se forment ces eaux. Le naturaliste Hansa désigne au contraire comme tel, le mont de l'Hôpital, où il a trouvé trente-six espèces différentes d'eaux minérales.

L'ARBALÈTE DE MAIN.

L'usage de l'arbalète fut introduit, en France, sous Louis-le-Gros; le second concile de Latran l'anathématisa inutilement en 1139. On distinguait l'*arbalète de jet* ou de *siége*, et l'*arbalète* de *main* ou de *trait*. La dernière, qui fait l'objet de cet article, était à croc ou à rouet; elle servait à lancer des flèches et quelquefois des balles. Elle était servie par un seul homme et se composait d'un arc d'acier (B), monté sur un fût en bois (A), auquel on donnait aussi le nom d'*arbrier* et de *chevalet;* d'une corde (C) servant à tendre l'arc et qui venait s'arrêter, vers le milieu du fût, à une noix ou roue mobile en acier (D) que l'on faisait partir au moyen d'une clé de détente (E). Le fronteau de mire (F) servait, avec l'instrument (G), à pointer le but auquel on visait. Le fronteau de mire était percé de deux petits trous à son extrémité; il correspondait au globule soutenu par un fil de fer très mince et placé en haut de l'instrument. Tel était, à peu près, le mécanisme de cette arme. La flèche se plaçait dans la cavité pratiquée dans le fût, depuis le dessus de la noix jusqu'à sa sommité, afin de donner plus de force à la détente. Toutes les flèches n'étaient pas propres à l'arbalète; on se servait, pour cette arme, d'un dard (H) appelé *carreau*, plus long et plus lourd que celui qu'on lançait à l'aide de l'arc. L'usage de l'arbalète, très répandu sous le règne de Philippe-Auguste, cessa en France vers l'an 1534 ou 1536; elle fut remplacée par l'arquebuse.



HABITS FRANÇAIS SOUS HENRI IV.

Dans les derniers siècles, rien n'était plus facile en France que de reconnaître à leur costume l'état et la qualité des personnes.

Les clercs et les nobles avaient seuls le droit de porter des vêtemens de soie; les prélats, les gens de guerre et les hauts gentilshommes de porter soie sur soie : La couleur, comme l'étoffe, distinguait aussi les divers états. Les ménétriers ne pouvaient s'habiller que de bleu ou de vert; les bateleurs étaient tenus de porter un bas de chausse d'une couleur et un bas de chausse d'une autre; les bourgeois s'habillaient tout en noir; les hauts dignitaires ecclésiastiques, les nobles, en écarlate; la dernière classe du peuple, en blanc : cependant les grands seigneurs empruntaient souvent la couleur blanche au peuple, mais ils portaient alors du velours blanc avec des bottes de même couleur.

Parmi les femmes, il n'y avait aussi que celles qui appartenaient à la noblesse qui portassent de la soie; on les reconnaissait seulement à leurs cachelets, cache-nez, cache-cols, et surtout à la largeur de leurs vertugadins : les dames de la cour avaient seules le privilége de porter des *caleçons* ou *hauts de chausse* : les bourgeoises ne pouvaient coiffer leurs têtes roturières que de chaperons en drap, les femmes nobles faisaient border les leurs en soie; dans la Lorraine, on distinguait même les femmes de nobles des femmes d'anoblis, en ce que ces dernières ne pouvaient laisser paraître leurs cheveux.

Enfin on reconnaissait encore aux diamans la qualité des femmes : les princesses et les duchesses seules les portaient par double rangée à la tête; seules, elles pouvaient enrichir de plus de cinq diamans les couvertures de leurs livres de messe, tandis que les autres femmes de nobles ne pouvaient dépasser cette limite réglementaire.

LES CARABINIERS.

La création du corps des carabiniers ne remonte qu'au règne de Louis XIV. La ressemblance qui existait entre les mots *carabins* et *carabiniers*, avait fait croire à quelques historiens contemporains que les seconds tiraient leur origine des premiers, mais cette erreur ne s'est point accréditée.

Les premiers carabiniers durent leur existence aux grenadiers. Les résultats heureux qu'avait produits pour l'infanterie la réunion d'hommes de choix, fit espérer qu'une institution semblable opérerait dans la cavalerie les mêmes effets. Dès l'année 1676, Louis XIV fit prendre la carabine aux quatre plus anciens gardes-du-corps de chaque compagnie. Ce nombre fut porté à 15 l'année suivante, et bientôt après à 17.

Ces premiers essais ayant réussi, une ordonnance du 26 décembre 1679 prescrivit la création de deux carabiniers dans chaque compagnie de cavalerie: ils furent choisis parmi les meilleurs tireurs et reçurent une solde plus forte que les autres cavaliers (1). A l'ouverture de la campagne de Flandre de 1690, le maréchal de Luxembourg réunit en corps les carabiniers de tous les régimens et les fit combattre séparément. La manière distinguée avec laquelle ils se conduisirent à la bataille de Fleurus, en fit créer une compagnie par régiment. Ces compagnies, de nouveau réunies en 1691 et 1692, se signalèrent encore par de brillans exploits et acquirent une réputation de bravoure devenue proverbiale.

La différence des habits, le peu d'ensemble qui existait entre des officiers et des soldats portant des noms et des uniformes différens, devaient nécessairement amener une fusion générale de toutes les compagnies de carabiniers. La bataille de Nerwinde de 1693 venait d'ajouter un nouveau titre à la gloire de ces compagnies, et un même étendard devait désormais les réunir. On se décida donc à former cinq brigades des cent compagnies alors existantes : chaque brigade fut composée de quatre escadrons, l'escadron de quatre

(1) 13 livres par mois, au lieu de 10 livres 10 sous.

compagnies de trente hommes. On donna à ce nouveau corps un uniforme riche et brillant, tel que le représente la



(Carabinier de 1694.)

gravure ci-après (1). Il eut deux étendarts par escadron (2) et un timbalier par brigade : le roi lui donna le duc du Maine pour *mestre-de-camp général*. Louis XIV passa la première revue de ce corps dans la plaine de *Royal-Lieu*, près de Compiègne, en mars 1694. Il reçut alors le nom de *régiment royal des carabiniers* et prit le n° 12 dans la cavalerie.

D'après l'ordonnance de 1701, les officiers, les sous-officiers (*alors bas officiers*) et les soldats, se recrutaient dans les régimens de cavalerie de l'armée. Cette disposition changea lorsque, sur la proposition de l'illustre maréchal Jourdan, la Convention nationale adopta, pour toute l'armée, le système de la *conscription*.

Dans l'origine, les carabiniers combattaient comme les dragons, à pied et à cheval; ils formaient les têtes de colonne, et faisaient dans les siéges le même service que les grenadiers (voyez page 29). Ils furent d'abord armés de carabines rayées, mais la nature de leur arme les obligeant à combattre comme l'infanterie, on leur donna, plus tard, le fusil à baïonnette. Leur cuirasse était la même que celle des régimens de cavalerie cuirassés; elle leur fut ôtée dans les premières guerres de la révolution, et ne leur fut rendue qu'en 1802 : alors ils la portèrent en cuivre, pour les distinguer des régimens de cuirassiers. Ce n'est que deux ans après qu'ils quittèrent le chapeau pour prendre le casque en cuivre à chenille rouge. L'uniforme des deux régimens de carabiniers aujourd'hui existans, et que représente la gravure suivante, consiste en un habit bleu-céleste avec boutons blancs, et dans le pantalon garance. Les couleurs tranchantes sont les mêmes pour les deux régimens; cependant quelques légères nuances servent à les distinguer.

Nous ajouterons à cette courte notice l'indication des campagnes remarquables faites par le corps des carabiniers. Nous citerons le siége de Lille de 1708, la retraite du Quesnoy de 1709, l'affaire de Guastalla de 1734, le siége de Prague de 1742, les batailles de Fontenoy de 1745 et de Lawfeld de 1747, la journée de Crevelt de 1758. Nous dirons que les deux régimens de carabiniers ont partagé la gloire de nos brillantes campagnes de la révolution, du consulat et de l'empire; nous dirons enfin qu'ils se sont fait remarquer dans toutes les affaires où ils ont donné, et qu'ils ont conservé pure la gloire de leur origine.



(Carabinier de 1834.)

Parmi les puissances de l'Europe qui, long-temps après nous, ont eu des régimens de carabiniers, on remarque seulement l'Angleterre et la Suède. Les carabiniers anglais prennent rang dans la cavalerie sous le n°6. Les carabiniers suédois, dits de *Skanie*, sont quelquefois appelés à l'honneur de garder la personne du roi.

Nous donnerons dans un prochain numéro une notice sur les dragons.

(1) Habit bleu, paremens rouges brodés d'argent. Les garnitures de la selle étaient en drap bleu brodées d'argent fin, un écusson aux armes de France était aux deux coins de la chabraque. En 1776 l'uniforme consistait en un habit bleu, collet blanc, revers et paremens aurore. Le chapeau avait aussi une large bordure en argent.

(2) Les étendarts étaient en soie bleue à franges d'argent. Le fond consistait en un soleil en or et parsemé de fleurs-de-lis de même métal. Il portait la devise de Louis XIV : *Nec pluribus impar*.

FEUX NATURELS.

Sur le mont Eryce en Sicile, l'autel de Vénus était situé en plein air, et une flamme inextinguible y brillait nuit et jour, sans bois, sans braise ni cendres, et malgré le froid, la pluie et la rosée. Bayle traite ce récit de fable; il n'aurait pas sans doute accueilli avec plus d'indulgence ce que dit Philostrate, d'une cavité qu'Apollonius observa dans l'Inde, et d'où sortait continuellement une flamme sacrée, sans fumée et sans odeur.

En d'autres lieux cependant la nature a allumé des feux semblables : les feux de Pietra-Mala en Toscane sont dus, suivant sir Humphry Davy, à un dégagement de gaz hydrogène carboné. Les flammes perpétuelles que l'on admire à l'Atesch-Gah, près de Bakhou en Géorgie, sont alimentées par le naphte dont le sol est imprégné. Ce sont des feux sacrés, et les pénitens indous les ont enfermés dans une enceinte de cellules, comme on avait élevé autour des feux du mont Eryce, le temple de Vénus.

En Hongrie, dans la saline de Szahna, cercle de Marmarosch, un courant d'air impétueux sortant d'une galerie s'est enflammé spontanément; c'est du gaz hydrogène semblable à celui que l'on emploie aujourd'hui pour l'éclairage.

HOTEL-DE-VILLE DE LOUVAIN.



(Vue de l'hôtel-de-ville de Louvain.)

Louvain a été avant Bruxelles la capitale des Pays-Bas. L'émigration causée par la révolte des Drapiers, du temps de Wenceslas, duc de Brabant (1580), lui a porté un coup mortel. Sa population, qui s'élevait à près de deux cent mille habitans, est réduite aujourd'hui à vingt-cinq mille. Son université, fondée en 1426 sous le duc Jean IV, a été long-temps l'une des premières de l'Europe, par ses grands priviléges, ses immenses richesses, ses célèbres professeurs et ses nombreux étudians. Quand la Belgique fut réunie à l'empire, l'université de Louvain fut supprimée et fondue dans l'université de France. On créa alors dans cette ville un lycée. Lors de la création du royaume des Pays-Bas, l'université fut rétablie. Six cents étudians suivent aujourd'hui ses cours; on prétend qu'elle en réunissait jadis six fois autant.

On admire à Louvain les bâtimens affectés primitivement à ses nombreux colléges, tous rebâtis somptueusement vers la fin du siècle passé; on y logeait, et bien

souvent sans exiger d'eux aucune rétribution, des étudians des différentes facultés. De la réunion de plusieurs de ces bâtimens, on avait fait sous l'empire un magnifique hôtel des invalides. Parmi les constructions remarquables de cette ville, il faut aussi citer les Halles, bâtiment spacieux qu'occupaient anciennement les marchands drapiers, et qu'on a converti depuis en écoles publiques de droit, de médecine et de théologie.

Le monument le plus curieux de Louvain est son hôtel-de-ville, construction gothique ornée d'une infinité de groupes de figures taillées en ronde basse, qui lui donnent une place à part parmi les édifices du même genre. Commencée en 1448, elle fut achevée en 1463. Il faut examiner avec soin et dans les moindres détails ce prodigieux travail de sculpture pour juger du temps et des trésors qu'il a fallu y consacrer. On lit dans une ancienne description de Louvain, en flamand, que la dépense s'est élevée à 71,000 francs, somme énorme pour cette époque. La décoration intérieure de l'édifice répond à celle de l'extérieur. Les appartemens y sont ornés d'un grand nombre de tapis et de tableaux de prix.

En face de cette maison de ville, on voit l'intéressante église de Saint-Pierre qui possède un très riche carillon. Elle était jadis accompagnée d'une belle tour haute de plus de 500 pieds, qui paraissait très solidement assise, et qui s'écroula subitement en 1606 sans qu'on ait pu découvrir la cause de ce fâcheux événement. L'ancienne église des Jésuites mérite aussi d'être visitée par les voyageurs.

Le principal commerce de Louvain, depuis la suppression de son université et de son entrepôt pour le commerce, c'est celui de la bière, surtout de la blanche, dont il se fait une consommation énorme dans les Pays-Bas. On en fabrique trois espèces : la forte qu'on appelle pétermann, qu'il était autrefois défendu de transporter hors de la ville; le caniak, que l'on servait à table dans les collèges et les autres maisons à Louvain même; et celle qu'on appelle simplement bière de Louvain qu'on exporte en grande quantité. On commence depuis quelques années à en consommer à Paris dans les lieux publics.

Le beau canal qui réunit Malines à Louvain rendit à cette dernière ville une grande activité commerciale quand elle fut dotée d'un entrepôt pour le transit. Lors de la suppression de cet entrepôt, sous l'empire, le canal et ses environs devinrent une solitude.

Louvain a été fondée par Jules César. Elle a soutenu plusieurs sièges, et dans chacune de ces circonstances ses habitans ont montré un grand courage.

NICE. § I.

Nice devient chaque hiver le rendez-vous des riches valétudinaires de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Son heureux climat et sa belle situation y appelaient déjà la foule vers la fin du dernier siècle. Thomas, l'auteur des *Éloges*, y retrouva la santé. On y arrive de France en traversant le Var, sur un pont construit de madriers de sapin. Le Var est un torrent pierreux sorti de la chaîne de montagnes qui nous sépare du Piémont; il suit la frontière française et va se jeter dans la mer. De faibles ruisseaux sillonnent son lit pendant dix mois de l'année; mais ils s'enflent et débordent ses rives à l'époque de la fonte des neiges. C'est alors que les immenses pins des Alpes sont livrés à son rapide courant; ils se précipitent avec lui du haut des montagnes et viennent échouer au-dessus du pont. Sur la rive piémontaise du Var stationnent des carabiniers sardes chargés de la police des passeports et des livres.

On arrive à Nice par une route plate et nue qui suit le rivage de la mer dans ses sinuosités. Des abords de la ville qui sont misérables, elle mène à *la croix de marbre*, quartier dévolu aux étrangers, et surtout aux Anglais. De là, elle franchit le torrent du *Paglion* sur un pont de pierre. Ce n'est que là qu'on peut se dire arrivé dans la ville.

Nice est assis sur une plage occupée jadis par la mer qui venait battre le pied des montagnes qui s'étendent aujourd'hui autour de cette ville comme une enceinte demi-circulaire. Ainsi que la plupart des villes, elle a sa partie ancienne et sa partie moderne. Rien de plus sale et de plus infect que les rues étroites de la première. La ville moderne a deux belles places, de larges rues, une promenade et une longue terrasse qui domine la mer. C'est sur cette terrasse de Pouzzolane que les malades viennent se réchauffer chaque jour aux rayons d'un beau soleil d'hiver.

Au centre de la ville s'élève un immense rocher, isolé de toutes parts et couvert des ruines d'un vieux château qui domine la ville, le port et la mer. On arrive à son sommet par un chemin incliné, facilement praticable, même à cheval. Son flanc maritime est taillé à pic et percé d'excavations profondes, où les flots de la mer s'engouffrent avec un bruit de tonnerre. C'est au-dessus de ces gouffres que la mine a pratiqué le chemin qui arrive au port. Dans les gros temps un bruit étourdissant de flots et d'écume s'élève du milieu des vagues qui viennent s'amonceler à l'entrée de ces grottes marines; alors on ne peut s'approcher du parapet sans être à la fois mouillé et assourdi. Le port a été creusé à l'est de la ville. Les bâtimens y arrivent par un goulet sûr et large. Ils y sont à l'abri des vents, car on voit à peine s'agiter les banderolles de leur grand mât.

Derrière le port, un chemin raide et difficile escalade le demi-cercle de montagnes qui entourent la ville et conduit rapidement au bas du versant opposé. On ne regrette pas sa peine et ses fatigues, quand on se trouve à Villefranche, petite ville bâtie sur les bords d'un cirque arrondi gracieusement, délicieux par son silence et par la belle couleur azurée de la mer qui le baigne. C'est un charmant spectacle que de voir un brik de guerre reposant sur ses ancres au milieu de cette petite baie silencieuse, entourée de tous côtés de rochers à pic.

Villefranche est le port militaire, le Toulon du roi de Sardaigne; c'est une ville habitée par des fonctionnaires publics, des pêcheurs et des galériens.

A l'ouest, une route pavée qui monte entre des jardins d'oliviers est la promenade la plus recherchée des hivernans de Nice. Elle vous mène, du sommet de la chaîne des monts appelés par les anciens les *monts Ciménéens*, aux antiquités du pays et à un couvent de capucins. Les premières se réduisent à un petit amphithéâtre romain, de forme circulaire, à une masure sans caractère à laquelle on donne le nom de *temple de Diane*, et à des socles de pierre grossière, couverts d'inscriptions latines qu'on voit gisans au milieu d'un jardin. La tradition place en ces lieux l'existence d'une colonie romaine, qui semble avoir précédé l'époque où la mer abandonna le terrain occupé aujourd'hui par la ville de Nice.

Le couvent s'élève dans la plus agréable situation du monde. Sa façade d'entrée est construite en cloître sur lequel s'ouvre l'église; elle a vue de l'autre côté sur Nice et sur la mer. Un frère en fait les honneurs en mauvais italien.

Du côté nord de Nice, partent les routes de Gênes et de Turin. La première, se dirigeant à l'est, conduit par une pente assez escarpée jusqu'au sommet de la chaîne d'enceinte. La seconde est une chaussée élevée au-dessus du lit du *Paglion*. Elle s'enfonce comme lui dans une gorge étroite et glacée. Rien de désolé et de sombre comme cette route resserrée entre des montagnes grises, et dépourvues de toute végétation.

Les promenades en voiture et les cavalcades se dirigent vers le pont du Var. Là sont les colonnes d'Hercule pour tous les promeneurs. Un Français voit sa terre natale, sans pouvoir y poser le pied. Les carabiniers royaux, avec leurs chapeaux autrichiens, surveilent jusqu'à vos gestes. Les

cavaliers montent aussi, mais à grand'peine, jusqu'au point culminant de la route de Gênes; on y reçoit toute la journée l'admirable et bienfaisant soleil de janvier. Il faut s'arrêter là; un peu plus loin, un amas de rochers vous dérobe ses rayons, et le vent du nord vient geler le promeneur, en lui apportant la température de la Savoie, au grand danger de sa poitrine délicate. Les promenades à pied se font à Villefranche, à l'amphithéâtre romain ou sur le bord de la mer, par le chemin des *Anglais*. Les gens faibles ou paresseux se contentent d'arpenter la longue terrasse ou de faire le tour du port. C'est une bonne fortune pour eux que d'arriver au moment où le bateau à vapeur de Marseille à Naples touche à Nice pour y prendre ou y déposer des voyageurs.

UN DIMANCHE AUX ILES SANDWICH.

Il y a moins de soixante ans, le capitaine Cook découvrit dans l'océan Pacifique un groupe d'îles fertiles habitées par des peuples industrieux, mais plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et qui sacrifiaient des victimes humaines. Ces îles, connues sous le nom d'îles Sandwich, ont été depuis cette époque visitées souvent par les Européens qui ont cherché à opérer quelques changemens dans les mœurs et dans les idées religieuses de leurs habitans. Le succès a couronné ces généreuses tentatives; la religion chrétienne a remplacé l'idolâtrie et ses sanglans sacrifices dans les îles Sandwich. Les journaux annonçaient dernièrement que la civilisation y faisait de rapides progrès; une école de charité vient d'être fondée à Owhyhée, l'une de ces îles, et on y établit une imprimerie complète. Nous empruntons à la correspondance d'un voyageur qui a observé avec un vif intérêt la marche de la révolution religieuse opérée dans cette contrée, le fragment que l'on va lire :

« La journée commençait à peine, nous n'avions pas encore déjeûné à bord, et déjà quelques insulaires, enveloppés dans leurs amples manteaux de diverses couleurs, parcouraient les bois qui bordent la baie vers l'est où descendaient des collines du nord; leur nombre s'accrut par degrés; chaque sentier, chaque monticule se peupla d'individus de tout âge, se dirigeant vers l'église. Nous avions vu la veille si peu de canots autour du vaisseau, notre débarquement avait rassemblé si peu de monde, qu'on aurait pu croire cette partie de l'île presque inhabitée. Bientôt nous vîmes la foule accourir de tous les côtés vers le même point. Pour moi, je puisais dans les souvenirs d'un temps peu éloigné des sources d'émotions plus profondes : je me rappelais que dans ce même lieu, quatre ans auparavant, une centaine de personnes au plus venaient assister au service divin.

« Nous nous hâtâmes d'aller joindre les insulaires dès que l'office du bord fut terminé. Le service était commencé, cependant un grand nombre était encore en dehors; nous sûmes bientôt que c'était faute de place.

« L'église, quoique très spacieuse, et capable de contenir plusieurs milliers d'hommes, se trouvait totalement remplie; ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes aux sièges qu'on nous avait réservés en face de la chaire; nous ne savions où poser les pieds pour ne pas blesser les insulaires accroupis en rangs serrés les uns contre les autres.

« J'avais souvent assisté à des assemblées religieuses, j'avais vu le service divin entouré d'une pompe majestueuse dans nos superbes cathédrales; je l'avais vu aussi sous le toit le plus humble, dans ce dénuement qui semble convenir au Dieu qui vécut et mourut pauvre; plus d'une fois j'avais joui du bonheur d'entendre les prédicateurs les plus éloquens de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique; mais c'était à Hido, dans ce coin ignoré de ces îles lointaines que je devais ressentir l'émotion religieuse la plus vive qui ait jamais rempli mon ame.

« J'avouerai que la seule vue de ces pieux et simples insulaires, qui, à une époque récente encore, formaient une société de sauvages ignorans et grossiers, me parut plus propre à convaincre de la divinité de l'évangile et de sa céleste influence sur le cœur des hommes, que tout ce que j'avais lu en faveur du Christianisme. »

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE JÉRUSALEM
JUSQU'A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Jérusalem fut fondée l'an du monde 2023, par le grand prêtre Melchisédech; il la nomma *Salem*, c'est-à-dire la Paix; elle n'occupait alors que les deux montagnes de Maria et d'Acra. Cinquante ans après sa fondation, elle fut prise par les Jébuséens, descendans de Jébus, fils de Chanaan. Ils bâtirent sur le mont Sion une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de Jébus, leur père. La ville prit alors le nom de Jérusalem, ce qui signifie *vision de paix*. Josué s'empara de la ville basse de Jérusalem, la première année de son entrée dans la terre promise : il fit mourir le roi Adonisedech et les quatre rois d'Ebron, de Jérimol, de Lachis et d'Églon. Les Jébuséens demeurèrent les maîtres de la ville haute et de la citadelle de Jébus. Ils n'en furent chassés que par David, huit cent vingt-quatre ans après leur entrée dans la cité de Melchisédech.

David fit augmenter la forteresse de Jébus et lui donna son nom. Il fit aussi bâtir sur la montagne de Sion un palais et un tabernacle, afin d'y déposer l'arche d'alliance. Salomon augmenta la cité sainte : il éleva ce premier temple dont l'Ecriture et l'historien Josèphe racontent les merveilles et pour lequel Salomon lui-même composa de si beaux cantiques.

Cinq ans après la mort de Salomon, Sesac, roi d'Egypte, attaqua Roboam, prit et pilla Jérusalem. Cette ville fut encore saccagée cent cinquante ans après par Joas, roi d'Israël.

Envahie de nouveau par les Assyriens, Manassès, roi de Juda, fut emmené captif à Babylone. Enfin sous le règne de Sédécias, Nabuchodonosor renversa Jérusalem de fond en comble, brûla le temple et transporta les Juifs à Babylone. Saint Jérome, pour peindre la solitude de cette ville, dit qu'on n'y voyait pas voler un seul oiseau.

Le premier temple fut détruit quatre cent soixante-dix ans, six mois et dix jours après sa fondation par Salomon, l'an du monde 3513, environ 600 ans avant Jésus-Christ : quatre cent soixante-dix-sept ans s'étaient écoulés depuis David jusqu'à Sédécias, et la ville avait été gouvernée par dix-sept rois.

Après les soixante et dix ans de captivité, Zorobabel commença à rebâtir le temple et la ville. Cet ouvrage, interrompu pendant quelques années, fut successivement achevé par Esdras et Néhémie.

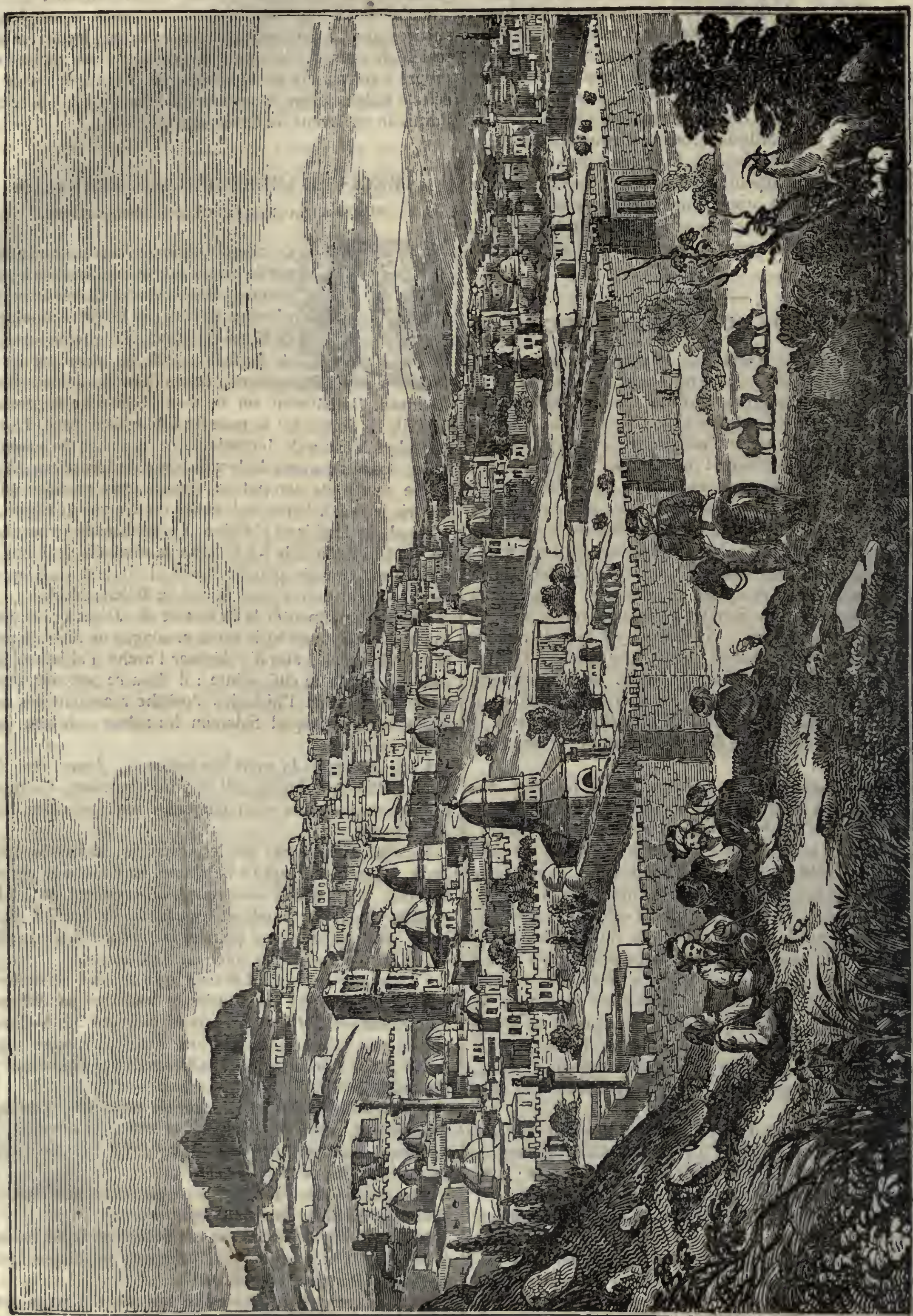
Alexandre passa à Jérusalem l'an du monde 3583, et offrit des sacrifices dans le temple.

Ptolémée, fils de Lagus, se rendit maître de Jérusalem; cette ville fut bien traitée par Ptolémée Philadelphe qui fit au temple de magnifiques présens.

Antiochus reprit la Judée sur les rois d'Egypte, et la remit ensuite à Ptolémée Evergètes. Antiochus Epiphane saccagea de nouveau Jérusalem, et plaça dans le temple l'idole de Jupiter olympien.

Les Machabées rendirent la liberté à leur pays et le défendirent contre les rois de l'Asie.

Malheureusement, Aristobule et Hircan se disputèrent la couronne; ils eurent recours aux Romains qui par la mort de Mithridate étaient devenus les maîtres de l'Orient. Pompée accourt à Jérusalem; introduit dans la ville, il assiége et prend le temple. Crassus ne tarda pas à piller



(Panorama de Jérusalem.)

ce monument auguste que Pompée vainqueur avait respecté.

Hircan, protégé de César, s'était maintenu dans la grande sacrificature. Antigone, fils d'Aristobule empoisonné par les Pompéiens, fait la guerre à son oncle Hircan, et appelle les Parthes à son secours. Ceux-ci fondent sur la Judée, entrent dans Jérusalem et emmènent Hircan prisonnier.

Hérode, fils d'Antipater, officier distingué de la cour d'Hircan, s'empare du royaume de Judée avec l'appui des Romains. Antigone, que le sort des armes fait tomber entre les mains d'Hérode, est envoyé à Antoine. Le dernier descendant des Machabées, le roi légitime de Jérusalem, est attaché à un poteau, battu de verges et mis à mort par l'ordre d'un soldat romain.

Hérode, demeuré seul maître de Jérusalem, la remplit de monumens superbes. Ce fut sous le règne de ce prince que Jésus-Christ vint au monde.

DESCRIPTION DU TEMPLE DE SALOMON.

David avait conçu le projet d'élever à Dieu un temple magnifique ; mais les guerres de son règne ne lui permirent pas d'exécuter ce dessein, qui ne fut accompli que sous le règne plus paisible de Salomon son fils. C'est ainsi que l'historien Josèphe nous décrit ce temple qui fut pendant plusieurs siècles la gloire d'Israël. « La longueur et la hauteur du temple sont de soixante coudées. Sa largeur est de vingt. Sur cet édifice on en éleva un autre de même grandeur. Ainsi toute la hauteur du temple était de cent vingt coudées. Il y avait autour du temple trente chambres en forme de galeries, et qui servaient au dehors d'arcs-boutans pour le soutenir. On passait des unes dans les autres, et chacune avait autant de longueur que de hauteur. Il y



(Piscine probatique.)

avait au-dessus de ces chambres deux étages de pareil nombre de chambres toutes semblables. Ainsi la hauteur des trois étages réunis montait à soixante coudées, c'était justement la hauteur du bas de l'édifice du temple. Il n'y avait rien au-dessus. Toutes ces chambres étaient couvertes de bois de cèdre, et chacune avait sa couverture à part en forme de pavillon. Leurs plafonds étaient de bois de cèdre poli, et enrichis de feuillages dorés taillés dans le bois. On ne pouvait entrer dans ces chambres sans que leur éclat éblouît les yeux. Toute la construction de ce superbe édifice était de pierres si polies et tellement unies, qu'on ne pouvait pas en apercevoir les jointures. Salomon fit faire dans l'épaisseur du mur, du côté de l'orient, où il n'y avait point de grand portail, mais seulement deux portes, un escalier à vis, de son invention, pour monter jusqu'au sommet du temple.

Lorsque tout ce grand corps de bâtiment fut achevé, Salomon le fit diviser en deux parties, dont l'une nommée le saint des saints ou sanctuaire, qui avait vingt coudées de long était, particulièrement consacrée à Dieu, et il n'était permis à personne d'y entrer ; l'autre partie, qui avait quarante coudées de longueur, fut nommée le saint temple, et réservée aux sacrificateurs. Ces deux parties étaient séparées par des portes de cèdre, bien taillées et parfaitement dorées, sur lesquelles pendaient des voiles de lin, brodés de diverses fleurs pourpre et écarlate.

Salomon se servit particulièrement pour les ouvrages d'or, d'argent ou de cuivre, d'un ouvrier habile nommé *Chiram*, qu'il avait fait venir de Tyr ; son père descendait des Israélites, et sa mère était de la tribu de Nephtali. Ce même homme lui fit aussi deux colonnes de bronze qui avaient quatre doigts d'épaisseur, dix-huit coudées de haut, et douze coudées de tour, au-dessus desquelles étaient des corniches en forme de lis, de cinq coudées de hauteur. Il y avait à l'entour de ces colonnes des feuillages d'or qui couvraient ces lis, et on y voyait pendre deux cents grenadiers. Ces colonnes furent placées des deux côtés de la porte du temple.

Salomon fit bâtir hors de cette enceinte sacrée un autre temple de forme quadrangulaire, environné de grandes galeries, avec quatre grands portiques qui regardaient le levant, le couchant, le septentrion et le midi, et que fermaient de grandes portes entièrement dorées ; mais il n'y avait que ceux qui étaient purifiés selon la loi et résolus d'observer les commandemens de Dieu qui eussent la permissionde pénétrer dans son enceinte. Cet autre temple était aussi un ouvrage digne d'admiration. Pour le bâtir au niveau du haut de la montagne sur laquelle le premier temple était assis, il fallut combler jusqu'à la hauteur de quatre cents coudées un vallon d'une immense profondeur. Salomon fit environner ce temple d'une double galerie soutenue par un double rang de colonnes de pierres d'une seule pièce, et ces galeries dont toutes les portes étaient d'argent étaient lambrissées de bois de cèdre.

DESCRIPTION DE L'ANCIENNE JÉRUSALEM.

Josèphe nous donne une idée générale de Jérusalem, en disant que cette ville était assise sur deux collines en face l'une de l'autre, et séparées par une vallée : que ce qui était appelé la haute ville occupait la plus étendue ainsi que la plus élevée de ces collines, celle que l'avantage de sa situation avait fait choisir à David pour sa forteresse ; que l'autre colline, nommée Acra, servait d'assiette à la basse ville. La montagne de Sion, qui est la première des deux collines, se distingue encore parfaitement sur ce plan. Son escarpement plus marqué regarde le midi et l'occident, étant formé par un profond ravin, qui, dans l'Ecriture, est nommé Ge-ben-Hinnom, ou la Vallée-des-enfans d'Hinnom. Ce vallon, courant du couchant au le-

vant, rencontre à l'extrémité du mont de Sion la vallée de Cédron qui s'étend du nord au sud. Ces circonstances locales, et dont la nature même décide, ne prennent aucune part aux changemens que le temps et les guerres ont pu apporter à la ville de Jérusalem. Et par là nous sommes assurés des limites de cette ville dans la partie que Sion occupait. C'est le côté qui s'avance le plus vers le midi; et non-seulement on est fixé de manière à ne pas pouvoir s'étendre davantage de ce côté-là, mais encore l'espace que l'emplacement de Jérusalem peut y prendre en largeur se trouve déterminé, d'une part, par la pente ou l'escarpement de Sion qui regarde le couchant, et de l'autre par son extrémité opposée vers Cédron et l'orient. Celui des murs de Jérusalem que Josèphe appelle le plus ancien, comme étant attribué à David et à Salomon, bordait la crête du rocher, selon le témoignage de cet historien, d'où il suit que le contour de la montagne sert encore à indiquer l'ancienne enceinte et à la circonscrire.

La seconde colline s'élevait au nord de Sion, faisant face par son côté oriental au mont Moria sur lequel le temple était assis et dont cette colline n'était séparée que par une cavité, que les Hasmonéens comblèrent en partie, en rasant le sommet d'Acra. Car, ce sommet ayant vue sur le temple, et en étant très voisin, Antiochus Épiphane y avait construit une forteresse qui avait garnison grecque ou macédonienne; elle se soutint contre les Juifs jusqu'au temps de Simon, qui la détruisit et aplanit en même temps la colline.

Le mont Moria, que le temple occupait, n'était d'abord qu'une colline irrégulière. Il avait fallu, pour étendre les dépendances du temple sur une surface égale, augmenter le plateau du sommet par d'immenses constructions. Le côté oriental bordait la vallée de Cédron, appelée communément vallée de Josaphat; elle était très profonde. Le côté du midi, dominant sur un terrain très enfoncé, était revêtu du bas en haut d'une forte maçonnerie; Josèphe ne donne pas moins de trois cents coudées d'élévation à cette partie du temple; et pour qu'elle communiquât avec Sion on avait été obligé de construire un pont, comme le même auteur nous en instruit. Le côté occidental regardait Acra dont l'aspect pour le temple est comparé par Josèphe à un théâtre. Du côté du nord, un fossé profond séparait le temple d'avec une colline nommée Bezetha, qui fut dans la suite jointe à la ville. Telle est la disposition générale du mont Moria dans l'étendue de Jérusalem.

La fameuse tour Antonia flanquait l'angle du temple qui regardait le nord-ouest. Assise sur un rocher, elle avait d'abord été construite par Hircan. Elle reçut de grands embellissemens de la part d'Hérode qui lui fit porter le nom d'Antoine son bienfaiteur; et avant l'accroissement de Bezetha, l'enceinte de la ville ne s'étendait pas au-delà du côté du nord. Il faut même rabaisser un peu vers le sud, à une assez petite distance de la façade occidentale du temple, pour exclure de la ville le Golgotha ou Calvaire, qui, étant destiné au supplice des criminels, n'était point compris dans l'enceinte de la ville. La piété des chrétiens n'a souffert en aucun temps que ce lieu demeurât inconnu, même avant le règne de Constantin. Car l'aurait-il été à ces Juifs convertis au christianisme, que saint Épiphane dit avoir repris leur demeure dans les débris de Jérusalem après la destruction de cette ville par Titus? Constantin, selon le témoignage d'Eusèbe, couvrit le lieu même d'une basilique, l'an 326; et quoiqu'au commencement du XIe siècle, Almansar Nakimbilla, calife de la race des Fatimites d'Égypte, eût fait détruire cette église, l'empereur Constantin Monomaque acquit, trente-sept ans après, en 1048, du petit-fils de Nakim, le droit de réédifier la même église. D'ailleurs la conquête de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, en 1099, ne laisse pas un grand laps de temps depuis l'accident dont on vient de parler.

Relativement à la partie orientale de Jérusalem, il est certain que la vallée de Cédron servait de bornes à la ville. On sait également à quoi s'en tenir pour le côté occidental de Jérusalem, quand on considère que l'élévation naturelle du terrain, qui borne l'étendue de Sion de ce côté-là, comme vers le midi, continue, en se prolongeant vers le nord, jusqu'à la hauteur du temple.

(Extrait de la dissertation sur l'ancienne Jérusalem, par d'Anville.)

DESCRIPTION DE LA VOIE DOULOUREUSE.

On appelle ainsi le chemin que parcourut le Sauveur en se rendant de la maison de Pilate au Calvaire.

La maison de Pilate est une ruine d'où l'on découvre le vaste emplacement du temple de Salomon et la mosquée bâtie sur cet emplacement.

Jésus-Christ ayant été battu de verges, couronné d'épines et revêtu d'une casaque de pourpre, fut présenté aux Juifs par Pilate : *Ecce homo*, s'écria le juge : et l'on voit encore la fenêtre d'où il prononça ces paroles mémorables.

A cent vingt pas de l'arc de l'*ecce homo*, on montre à gauche les ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame des-sept-douleurs. Ce fut dans cet endroit que Marie, chassée d'abord par les gardes, rencontra son fils chargé de la croix; ce fait n'est point rapporté dans les évangiles, mais il est cru généralement sur l'autorité de saint Boniface et de saint Anselme. Saint Boniface dit que la Vierge tomba comme demi-morte, et qu'elle ne put prononcer un seul mot. Saint Anselme assure que le Christ la salua par ces mots, *Salve, mater!* Comme on retrouve Marie aux pieds de la croix, ce récit des pères n'a rien que de très probable; la foi ne s'oppose pas à ces traditions; elles montrent à quel point la merveilleuse histoire de la passion s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines toujours croissantes n'ont pu effacer ou cacher la trace d'une mère qui vint pleurer sur son fils.

Cinquante pas plus loin on trouve l'endroit où Simon le Cyrénéen aida Jésus-Christ à porter sa croix.

« Comme ils le menaient à la mort, ils prirent un homme de Cyrène, appelé Simon, qui revenait des champs, et le chargèrent de la croix, la lui faisant porter après Jésus. »

Là le chemin qui se dirige, est et ouest, fait un coude et tourne au nord; on voit à main droite le lieu où se tenait Lazare le pauvre, et en face, de l'autre côté de la rue, la maison du mauvais riche.

« Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

« Il y avait aussi un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à sa porte, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui en donnait; et les chiens venaient lui lécher ses plaies. Or, il arriva que le pauvre mourut, et fut emporté dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut l'enfer pour sépulcre. »

Saint Chrysostôme, saint Ambroise et saint Cyrille ont cru que l'histoire de Lazare et du mauvais riche n'était point une simple parabole, mais un fait réel et connu. Les Juifs même nous ont conservé le nom du mauvais riche, qu'ils appellent Nabal.

Après avoir passé la maison du mauvais riche, on tourne à droite et l'on reprend la direction du couchant. A l'entrée de cette rue qui monte au Calvaire, le Christ rencontra les saintes femmes qui pleuraient.

« Or, il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui pleuraient. »

« Mais Jésus se tournant vers elles leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfans. »

A cent dix pas de là, on montre l'emplacement de la maison de Véronique, et le lieu où cette pieuse femme essuya le visage du Sauveur. Le premier nom de cette femme était Bérénice; il fut changé dans la suite dans celui de *Vera-icon*, vraie image, par la transposition de deux lettres; en outre la transmutation du *b* en *v* est très fréquente dans les langues anciennes.

Après avoir fait une centaine de pas on trouve la porte judiciaire : c'était la porte par où sortaient les criminels qu'on exécutait sur le Golgotha. Le Golgotha, aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité, était alors l'enceinte de l'ancienne Jérusalem.

De la porte judiciaire au haut du Calvaire, on compte à peu près deux cents pas ; là se termine la voie douloureuse qui peut avoir en tout un mille de longueur. Nous avons vu que le Calvaire est maintenant compris dans l'église du Saint-Sépulcre. Si ceux qui lisent la passion dans l'Évangile sont frappés d'une sainte tristesse et d'une admiration profonde, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes au pied de la montagne de Sion, à la vue du temple, et dans les murs mêmes de Jérusalem?

Après la description de la voie douloureuse, il ne reste qu'un mot à dire des autres lieux de dévotion que l'on trouve dans l'enceinte de la ville. Ce sont : la maison d'Anne le pontife, près de la porte de David, au pied du mont Sion, en dedans du mur de la ville; les Arméniens possèdent l'église bâtie sur les ruines de cette maison ; la le lieu de l'apparition du Sauveur à Marie-Magdeleine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, entre le château et la porte du mont Sion; la maison de Simon le pharisien; Magdeleine y confessa ses erreurs ; c'est une église totalement ruinée à l'orient de la ville ; le monastère de Sainte-Anne, mère de la sainte Vierge; et la grotte de la conception immaculée, sous l'église du monastère. Ce monastère est converti en mosquée, mais on y entre pour quelques médins. Sous les rois chrétiens il était habité par des religieuses. Il n'est pas loin de la maison de Simon.

La prison de saint Pierre, près du calvaire. Ce sont de vieilles murailles où l'on montre des crampons de fer.

La maison de Zébédée, assez près de la maison de saint Pierre, grande église qui appartient au patriarche grec.

La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où saint Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par l'ange. C'est une église desservie par les Syriens.

Le lieu du martyre de saint Jacques-le-majeur. C'est le couvent des Arméniens. L'église en est fort riche et fort élégante.

PISCINE PROBATIQUE, TELLE QU'ELLE EST ENCORE AUJOURD'HUI. — (*Voyez la gravure page* 157.)

La piscine probatique est tout ce qui reste de l'architecture primitive des Juifs à Jérusalem. Elle bornait le temple au septentrion, et on la voit encore près de la porte de Saint-Etienne, où se trouvait autrefois le palais de Pilate. C'est un réservoir long de cent cinquante pieds, et large de quarante. L'excavation de ce réservoir est soutenue par des murs qui sont ainsi construits : un lit de grosses pierres jointes ensemble par des crampons de fer ; une maçonnerie mêlée, appliquée sur ces grosses pierres; une couche de cailloutage collée sur cette maçonnerie, et un enduit répandu sur le tout. Cette piscine est maintenant desséchée et à demi-comblée; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarins sauvages dont la verdure est bleuâtre. On remarque aussi dans le côté occidental deux arcades qui donnent naissance à deux voûtes. C'était peut-être un aquéduc qui conduisait l'eau dans le temple.

Josèphe appelle cette piscine *stagnum Salomonis*; l'évangile la nomme probatique, parce qu'on y purifiait les brebis destinées aux sacrifices. Ce fut aux bords de cette piscine que Jésus-Christ dit au paralytique : Levez-vous et emportez votre lit.

Dans une prochaine livraison, nous parlerons du saint-sépulcre.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 1er *au* 5 *mars.*

Romulus fit de ce mois le 1er de l'année et le consacra au dieu Mars. Numa changea cet ordre, et janvier fut mis à sa place. Plus tard, février, ou le mois des expiations, précéda également le mois du dieu de la guerre.

Plusieurs peuples ont institué des cérémonies pour célébrer l'époque de l'année, où la nature semble renaître. La plus utile sans doute était celle qui se pratiquait à la Chine dans laquelle l'empereur, pour honorer le labourage, traçait lui-même plusieurs sillons.

1er *Mars* 1553. — Mort de François Rabelais. Il naquit à Chinon en Touraine vers 1483 ou 1487. Il fut placé d'abord chez les moines de Seuillé, puis ensuite au couvent de la Bâmette près d'Angers. Il se fit cordelier dans le cloître de Fontenai-le-Comte, et c'est à cette époque qu'il se livra à l'étude des sciences. La connaissance des langues lui devint surtout familière. Il possédait l'hébreu, le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais et même l'arabe. Ses ouvrages les plus célèbres sont Gargantua et Pantagruel; Rabelais mourut curé de Meudon.

1er *Mars* 1792. — Mort de Léopold II, empereur d'Allemagne. Second fils de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, d'abord grand duc de Toscane, il succéda à son frère Joseph II. Les historiens allemands l'appellent le *plus humain, le plus éclairé, le plus chéri des princes.*

2 *Mars* 1772. — Mort de Pothier, jurisconsulte français, auteur des *Pandectes* et du *Traité des Obligations*. La science du droit n'a pas de renommée plus populaire. Il naquit à Orléans, le 9 janvier 1699.

2 *Mars* 1801. — Mort de Charles-Albert Demoustier. Ses ouvrages les plus remarquables sont les *lettres à Emilie sur la Mythologie*, et le *Conciliateur*, comédie en cinq actes et en vers.

3 *Mars* 1476. — Bataille de Granson perdue par Charles-le-Téméraire contre les Suisses.

4 *Mars* 1193. — Mort de Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie.

4 *Mars* 1793. — Mort de Louis-Jean-Marie de Bourbon, duc de Penthièvre. Ce prince, le dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, a laissé une grande réputation de bonté.

5 *Mars* 1775. — Mort de De Belloy, poète tragique français, auteur du *Siège de Calais*. Cet ouvrage excita, en 1765, le plus vif enthousiasme, il n'était pour ainsi dire pas permis de le critiquer, et Louis XV dit au duc d'Ayen qui en avait censuré le style : « Je vous croyais meilleur Français. — Sire, répondit le duc avec sa malice habituelle, je voudrais que tous les vers de la pièce fussent aussi français que moi. »

5 *Mars* 1815. — Mort de Mesmer, médecin allemand, qui l'un des premiers en France a pratiqué le magnétisme animal.

RUPTURE DES DIGUES

DE LA HOLLANDE.



Voltaire a appelé avec raison la Hollande le plus prodigieux ouvrage de l'industrie humaine. En effet, la Hollande est la conquête de l'industrie sur la mer, qui semble à chaque instant devoir l'engloutir, comme elle engloutit un navire déjà brisé et à demi détruit par la tempête. Mais que ne peuvent la volonté et l'intelligence de l'homme? quand on voit aujourd'hui ces digues, véritables remparts que la Hollande oppose aux assauts d'un ennemi terrible et toujours menaçant; quand on voit ces villes si riches et si florissantes, bâties, comme Venise, sur les flots, et offrant à leurs habitans un asile aussi sûr que les villes du centre de l'Europe, on ne peut refuser son admiration à leurs premiers fondateurs qui semblent avoir dit à l'Océan, comme Dieu dans la Bible : « Tu n'iras pas plus loin. » Mais quoique l'homme, à force d'énergie et d'intelligence, ait achevé à peu près partout la conquête du monde matériel, cependant, que de fois la nature n'a-t-elle pas repris son empire d'une manière terrible, et fait sentir sa puissance aux faibles créatures qui avaient essayé de la

dompter! Que de fois n'a-t-elle pas brisé en un seul jour, dans ses grandes colères, comme disent les poètes, l'ouvrage de plusieurs siècles! La gravure que nous donnons ici met sous les yeux du lecteur une de ces catastrophes épouvantables que Dieu permet quelquefois pour rappeler à l'homme combien il est faible, quand il plaît au roi des élémens de les déchaîner contre lui. L'histoire de la Hollande fait mention de trois grandes inondations arrivées par suite de la rupture des digues. L'une eut lieu dans la nuit du 19 novembre 1421; tout le sud de la Hollande fut englouti: soixante-douze villages disparurent sous les eaux; cent mille hommes environ périrent dans cet effroyable déluge.



(Rupture des digues de la Hollande.)

Une autre inondation eut lieu en 1430; mais cette fois le nombre des victimes fut moins grand. Toute la vaste étendue d'eau que l'on appelle le Zuyderzée fut formée par une de ces inondations; il y a des villages et des ruines sous ces eaux dans lesquelles naviguent aujourd'hui les navires hollandais. La gazette de Londres nous raconte ainsi l'inondation de 1686:

« Le vendredi, 22 novembre, un vent violent, accompagné de pluie et de tonnerre, souffla du sud-est pendant tout le jour. Sur le soir le vent tourna à l'ouest, puis de l'ouest passa au nord-ouest, variant ainsi à chaque instant avec une effrayante rapidité. La tempête dura toute la nuit avec une violence toujours croissante. Les cheminées et les toits d'une foule de maisons furent renversés; mais tous ces désastres n'étaient rien comparés à ceux qui devaient suivre. Les digues, n'offrant plus de résistance à la violence de la mer soulevée par cette horrible tempête, se rompirent, et le lendemain matin une grande étendue de pays était couverte par les eaux qui, dans plusieurs endroits, dépassaient de huit pieds la hauteur des digues. Une foule d'habitans et des milliers de bestiaux furent noyés; l'eau, avançant toujours, pénétra dans la ville de Delfzil, et monta si haut que les habitans n'eurent que le temps de se réfugier dans les greniers ou sur le toit de leurs maisons. Tout le village d'Oterdam disparut sous les eaux. A Termunderzyl, il ne resta pas une seule maison; sur trois cents habitans, dix-neuf seulement échappèrent à l'inondation. Hereskes, Weywert, Woldendorp et tous les villages aux environs d'Eems furent à demi détruits par la violence des courans. Bientôt la ville d'Eems fut enveloppée elle-même dans cette calamité générale; le samedi et le dimanche de la même semaine ses parties les plus basses étaient recouvertes par les eaux; et du haut de ses murs on ne voyait plus dans tous les quartiers de l'ouest que des toits de maison à fleur d'eau et des clochers s'élevant çà et là au-dessus de cette nouvelle mer.

« En un mot, » ajoute la gazette dont le récit a tout l'intérêt d'un événement récent, « les expressions nous manquent pour peindre la désolation de ce malheureux pays. Toute la province, à l'exception des hauteurs de la ville d'Eems, est sous les eaux; des villages entiers ont été engloutis; ceux des malheureux habitans qui se sont réfugiés sur leurs toits et dans leurs greniers sont réduits à la dernière misère: on n'entend dans tout le pays que des cris et des lamentations qui déchirent l'ame, ou bien le son lugubre des cloches qui appellent les habitans des hautes terres au secours de leurs infortunés compatriotes. De tous côtés, des bateaux partent pour sauver ces malheureux qui se résignent à mourir; mais aura-t-on le temps? l'eau va toujours s'élevant; c'est horrible. Nous apprenons qu'à Oterdam vingt-cinq personnes seulement ont échappé à la mort; dans le village de Peterborne, il n'y a plus que trois maisons debout. Toute la Hollande est dans la consternation. »

Les progrès faits avec le temps dans l'art de former les digues ont rendu de plus en plus rares les inondations qui suivent leur rupture. Nous reviendrons sur la construction de ces admirables boulevards élevés par l'industrie de l'homme contre les assauts de l'Océan. Les digues des Pays-Bas ne sont pas, au reste, les seules qui méritent de fixer l'attention de nos lecteurs. On en a trouvé de fort belles et des plus savamment disposées sur des côtes habitées par des nations sauvages.

LE PONT-NEUF ET LA SAMARITAINE.



(Vue du Pont-Neuf, prise du Pont des Arts.)

On sait qu'au seizième siècle Paris se divisait en trois parties bien distinctes, qui étaient la *Cité*, quartier que nous connaissons encore de nos jours sous ce nom; puis la *ville* proprement dite, qui comprenait tout ce qui était bâti sur la rive droite de la Seine, et enfin l'*Université*, c'est-à-dire toute la portion de Paris située au midi sur la rive gauche. Ces trois parties communiquaient entre elles par divers ponts jetés sur les deux bras de la rivière, mais qui devenaient alors insuffisans par suite des nombreuses constructions nouvelles du bourg de Saint-Germain-des-Prés, et de celles qui s'élevaient journellement aux environs du Louvre. On sentait la nécessité d'augmenter les communications, et l'on établit un bac sur la rivière, dans la direction du quai Conti (alors quai de Nesle), au quai du Louvre; mais, plus tard, on songea à remplacer ce bac incommode par un pont, dont Henri III posa la première pierre, le 31 mai 1578. Les travaux de ce pont furent confiés à Jacques Androuet (ou André) du Cerceau, célèbre architecte, qui les dirigea avec autant d'activité que de talent.

« En ce même mois (de mai), dit l'Estoile, à la faveur des eaux, qui lors commencèrent et jusqu'à la Saint-Martin continuèrent d'être fort basses, fut commencé le Pont-Neuf de pierres de taille, qui conduit de Nesle à l'école de Saint-Germain (l'Auxerrois), sous l'ordonnance du jeune du Cerceau, architecte du roi, et furent, en ce même an, les quatre piles du canal de la Seine, fluant entre le quai des Augustins et l'île du Palais, levées environ une toise chacune par-dessus le rez-de-chaussée. Les deniers furent pris sur le peuple par je ne sais quelle taxe extraordinaire, et disait-on que la toise de l'ouvrage coûtait quatre-vingt-cinq livres. »

Les événemens politiques de ce temps interrompirent les travaux, qui ne furent repris qu'en 1602, sous la direction de Charles Marchand.

« Ils étaient encore loin d'être terminés, lorsque, le vendredi

20 juin de l'année suivante, Henri IV passa sur le Pont-Neuf, qui n'était pas trop assuré, et où il y avait peu de personnes qui s'y hasardassent : quelques-uns, pour en faire l'essai, s'étaient rompu le col, et tombés dans la rivière ; ce que l'on remontra à sa majesté, laquelle fit réponse, à ce qu'on dit, qu'il n'y avait pas un de tous ceux-là qui fût roi comme lui. » (*Journ. de Henri IV.*)

En 1604, on pouvait traverser sans danger, mais la route ne fut achevée qu'en 1607.

L'établissement de ce pont nécessita d'importans travaux dans la partie occidentale de la Cité, qu'on réunit à une petite île, située à peu près à l'endroit où s'élève aujourd'hui la statue de Henri IV, et nommée l'île du Passeur-aux-Vaches. C'est dans cette île que, sous le règne de Philippe IV, dit le Bel, furent brûlés vifs (le 11 mars 1314) Jacques Molay, grand-maître de l'ordre des Templiers, et Guy, commandeur de Normandie.

Le Pont-Neuf est orné sur ses deux faces d'une corniche très-saillante, qui règne dans toute sa longueur, et qui est supportée par des consoles en forme de masques de satyres, de sylvains et de dryades. Quelques-unes de ces sculptures d'un beau caractère sont attribuées à Germain Pilon. La longueur de la route est de 708 pieds, et la largeur de 70 pieds 8 pouces. En 1775, on fit à ce pont de grandes réparations : les trottoirs furent abaissés et rétrécis, et des boutiques en pierres de taille furent construites sur les demi-lunes, qui s'élevaient à l'aplomb des piles, et laissaient un espace vague, où l'on jetait ordinairement les immondices.

Sous le règne de Louis XIII, le Pont-Neuf était le rendez-vous ordinaire des escamoteurs, des baladins, des faiseurs de tours, et en même temps des fripons et des filous. Un écrivain de ce temps a composé sur les *filouteries du Pont-Neuf* des vers burlesques, dont voici quelques passages :

. . . .

Sois-je pendu cent fois sans corde,
Si jamais plus je vais chez vous,
Maîtresse ville des filous,
Et si je me mets plus en peine
D'aller voir la Samaritaine,
Le Pont-Neuf, et ce grand cheval
De bronze, qui ne fait nul mal,
Toujours bien net sans qu'on l'étrille.

. . . .

Vous, rendez-vous des charlatans,
Des filous, des passe-volans,
Pont-Neuf, ordinaire théâtre
Des vendeurs d'onguent et d'emplâtre,
Séjour des arracheurs de dents,
Des fripiers, libraires, pédans,
Des chanteurs de chansons nouvelles.

. . . .

De coupe-bourses, d'argotiers,
De maîtres de sales métiers,
D'opérateurs et de chimiques,
De fins joueurs de gobelets,
De ceux qui rendent des poulets.

. . . .

Les mêmes détails se reproduisent dans une fort longue lettre, écrite sur Paris, par un étranger, qui l'avait habité sous Louis XIV :

« On voit sur le Pont-Neuf, dit cette lettre, une foule de charlatans : les uns remettent les dents tombées, et les autres font des yeux de cristal : il y en a qui guérissent des maux incurables ; celui-ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques simples ou de quelques pierres en poudre pour blanchir ou embellir le visage ; celui-là assure qu'il rajeunit les vieillards : il en est qui effacent les rides du front et des yeux, qui font des jambes de bois pour réparer la violence des bombes. »

Quoique cette lettre ne parle pas des *filous*, des *coupe-bourses* et des *argotiers*, il est probable qu'ils n'en existaient pas moins, et qu'ils déployaient leur industrie au Pont-Neuf comme ailleurs, car les fripons sont de tous les temps, et ils choisissent de préférence les lieux où l'attention publique est distraite par des amusemens, et où la curiosité met en défaut la prudence.

De nos jours, les bateleurs ont abandonné le Pont-Neuf pour le quai de la Mégisserie et la place du Châtelet ; mais ce pont n'a rien perdu pour cela de son activité et de son mouvement, et il présente toujours le tableau le plus animé.

Il nous reste à donner à nos lecteurs quelques détails sur la *Samaritaine* et la *statue équestre de Henri IV*, deux monumens dont l'histoire se trouve liée à celle du Pont-Neuf.

Vers la fin du seizième siècle, les eaux fournies par les aquéducs de Belleville et du Pré-Saint-Gervais ne pouvant suffire aux besoins toujours croissans des quartiers du Louvre, on chercha un moyen d'y faire arriver l'eau de la Seine. A cet effet, un flamand, nommé Jean Lintlaër, fut chargé par Henri IV de construire sur pilotis une pompe, au-dessous de la seconde arche du Pont-Neuf, du côté du quai de l'École. Les travaux furent commencés en 1603, et achevés en 1608. Le bâtiment, supporté sur des charpentes semblables à celles qui soutiennent l'édifice situé au milieu du pont Notre-Dame, était du reste d'une construction assez simple, si ce n'est du côté du Pont-Neuf, où la façade offrait une décoration curieuse : on y voyait un groupe de figures en bronze doré, représentant Jésus-Christ et la Samaritaine auprès du puits de Jacob. Entre ces deux figures, tombait d'une vaste coquille une nappe d'eau, reçue dans un bassin également doré ; au-dessous était cette inscription :

FONS HORTORVM,
PVTEVS AQVARVM VIVENTIVM.

Ces paroles de l'Écriture recevaient ici une heureuse application, puisque les eaux, élevées par cette pompe, servaient à alimenter les jets et les bassins du jardin des Tuileries.

Au-dessus de la même façade, décorée aussi par un large cadran, était placé, dans une espèce de clocher, un carillon, qui faisait entendre différens airs à chaque heure du jour. Sous Louis XIV, ce carillon n'indiquait déjà plus les heures, et, vers les derniers temps, on ne le sonnait guère que les jours de fêtes.

La pompe de la *Samaritaine* (à laquelle on donnait aussi le nom de *gouvernement*), subit en 1712, 1714 et 1715, plusieurs réparations. Elle fonctionnait assez mal, et se dérangeait fort souvent : on la reconstruisit deux fois, d'abord au commencement du dix-huitième siècle, puis vers 1772, époque à laquelle le groupe de figures fut entièrement redoré. Enfin, comme de jour en jour on inventait de nouveaux moyens pour alimenter les bassins et les fontaines du palais et du jardin des Tuileries, cette machine cessa d'être nécessaire, et on l'abandonna : ses produits ne valaient pas, d'ailleurs, les frais de son entretien et de sa restauration. Elle menaçait ruine, lorsqu'en 1813, elle fut complétement démolie. (*Voyez* la vignette à la fin de cet article.)

Quant à la statue équestre de Henri IV, en voici l'historique succinct, dont nous empruntons quelques détails à un historien de Paris.

Jean de Boullonghe, élève de Michel-Ange, fut chargé par Ferdinand, grand-duc de Toscane, de couler en bronze un cheval colossal, sur lequel devait être placée la statue de ce duc ; mais Ferdinand étant mort, le cheval resta sans cavalier, et fut offert par Cosme II, son successeur, à Marie de Médicis, régente de France. On équipa, pour le transporter, un vaisseau qui, après avoir traversé la Méditerranée, le détroit de Gibraltar et l'Océan, vint échouer sur les côtes de Normandie. Le cheval de bronze resta pendant une année entière au fond de la mer ; il en fut retiré à grands frais, et arriva dans le port du Hâvre, au commencement de mai 1614. De là, on lui fit remonter la Seine jusqu'à Paris.

Le 2 juin de la même année, le roi (Louis XIII) posa en grande cérémonie la première pierre du piédestal, sur le môle situé à l'ouest et au milieu du Pont-Neuf. Le piédestal achevé, on y éleva le cheval en attendant le cavalier qui de-

vait le monter. De là vient que le peuple, accoutumé à voir ce cheval seul, prit l'habitude, même lorsqu'il fut surmonté par la figure de Henri IV, de nommer l'ensemble du monument le *cheval de bronze*.

Ce piédestal, élevé sur les dessins de Civoli, fut orné de quatre bas-reliefs, de la composition de Francheville, représentant les batailles d'Arques et d'Ivry, l'entrée de Henri IV à Paris, la prise d'Amiens et celle de Montmélian. La figure de Henri IV fut exécutée par Dupré, qui représenta ce roi la tête nue, le corps entier couvert d'une armure à la française, tenant d'une main la bride de son cheval, et de l'autre le bâton de commandement. Dans une des inscriptions, on lisait le nom de Richelieu, qui avait, en 1635, fait terminer ce monument, le premier de ce genre qui fut élevé à Paris.

Pendant les divisions qui, en 1788, agitèrent la cour et les parlemens, la tête de Henri IV fut couronnée de fleurs et de rubans, et, en 1789, on lui plaça sur l'oreille la cocarde nationale. L'année suivante, au mois de juillet, une vaste décoration fut placée autour du piédestal; elle représentait un rocher, au-dessus duquel la statue semblait élevée, et, pendant plusieurs jours, on exécuta sur le terre-plein du Pont-Neuf des danses et des concerts.

Dans un moment d'alarme, lorsque le métal manquait pour fabriquer des canons, lorsque l'armée du roi de Prusse s'avançait sur Paris, en août 1792, on renversa toutes les statues; celle de Henri IV n'échappa pas à la proscription.

Sous l'empire, il fut question d'élever une pyramide à la place de cette statue; mais ce projet ne fut pas mis à exécution. Enfin, lors de la rentrée des Bourbons en France, on fit faire à la hâte une statue en plâtre de Henri IV, qui devait être remplacée bientôt après par une autre en bronze, comme dans l'origine; mais ce ne fut que plusieurs années après, et en 1818, que cette dernière fut achevée. Elle fut coulée dans les ateliers de M. Lemot, au faubourg du Roule, et tout le monde se rappelle les circonstances du transport de ce monument colossal. On avait attelé à la statue des bœufs et des chevaux, qui renoncèrent à la peine et ne purent traîner cette lourde masse : alors de tous côtés une multitude prodigieuse accourut pour aider au transport, et, grâce à ce secours, la statue arriva à sa destination. Ce ne fut pourtant pas sans qu'il y eût de graves malheurs à déplorer; car, au milieu de cette affluence tumultueuse, plusieurs personnes furent grièvement blessées, d'autres perdirent la vie.



(La Samaritaine.)

VOYAGES ET DÉCOUVERTES AU POLE-NORD.

§ I.

PASSAGE DU NORD-OUEST. — L'existence d'un détroit au nord de l'Amérique entre l'Océan Atlantique et la mer Pacifique, est une question agitée depuis trois siècles; le retour du courageux capitaine Ross et ses persévérans efforts que le succès n'a pas couronnés, viennent de réveiller l'intérêt qui s'attache à un tel problème.

L'ancien monde et le nouveau divisent le globe en deux grandes portions; l'une, composée des continens unis de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, présente une masse de terre non interrompue depuis le cap de Bonne-Espérance au sud jusqu'à la mer Arctique au nord; l'autre, qui ne contient que l'Amérique, forme une semblable barrière dans une longueur presque égale qui s'étend du détroit de Magellan au midi jusqu'à un point non déterminé vers le nord. Ces deux mondes sont séparés, d'un côté par l'Atlantique, de l'autre par la mer Pacifique; deux routes les unissent aujourd'hui, l'une par le cap de Bonne-Espérance, l'autre par le détroit de Magellan ou le cap Horn; mais toutes deux forcent à traverser l'Atlantique jusqu'à son extrémité sud avant d'atteindre la mer Pacifique pour s'y diriger à l'est ou à l'ouest. Comme les nations qui se partagent l'empire des mers sont placées plus au nord qu'au sud, on a pensé qu'un passage nord sur les côtes de l'Europe et de l'Asie, ou au nord-ouest sur celles de l'Amérique, abrégerait beaucoup la distance qui les sépare de l'Océan Pacifique.

Mais on ne peut se dissimuler que ces routes du nord offrent beaucoup plus d'obstacles que celles du midi; les côtes septentrionales des deux mondes sont situées dans une latitude bien plus élevée que leurs limites méridionales, ce qui les expose à un froid plus intense; tandis que les eaux qui entourent les premières laissent en tout temps un libre passage au navigateur, les autres lui présentent, pendant la plus grande partie de l'année, des glaces impossibles à franchir. De plus, le vaisseau qui se dirige vers les passages du sud ne double qu'un seul promontoire dans une haute latitude, et celui qui tente ceux du nord doit suivre une ligne de côtes qui s'étend du centième au cent quatre-vingtième degré de longitude sous une latitude glacée.

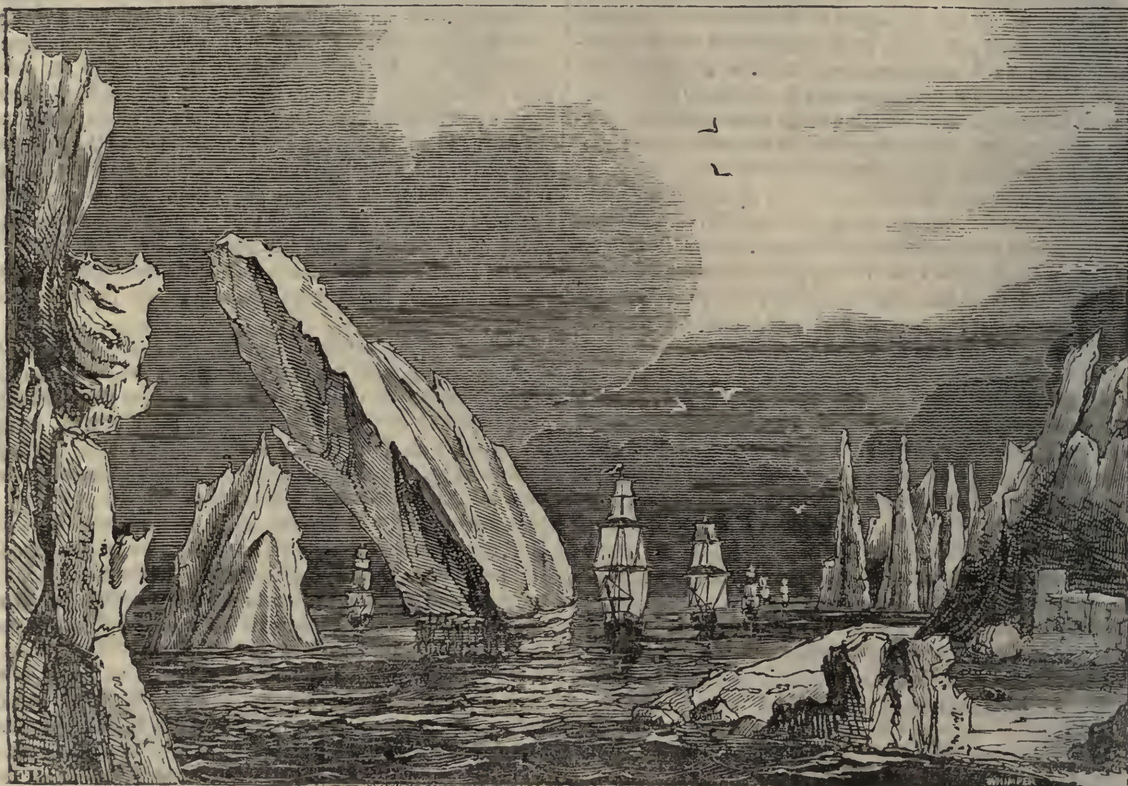
On s'occupe peu à présent du passage du nord-est, et on peut le regarder comme impraticable, quoiqu'il soit certain qu'il existe une mer depuis le détroit de Behring jusqu'au Spitzberg. Le passage du nord ouvrirait une route beaucoup plus courte; mais celle du pôle-nord serait encore préférable : on traverserait les mers du Spitzberg dans la région qui entoure immédiatement le pôle, traçant ainsi le diamètre du cercle que forment les côtes de l'Europe et de l'Asie d'un côté, et celles de l'Amérique de l'autre. Nous jetterons maintenant un coup d'œil rapide sur les tentatives faites à diverses époques pour traverser ces deux détroits, sur les obstacles qui se sont opposés à leur réussite, et sur les motifs d'espoir qui subsistent encore.

OBSTACLES QUI S'OPPOSENT A LA DÉCOUVERTE DU PASSAGE DU NORD-OUEST. — La difficulté de la navigation dans les mers arctiques vient du froid excessif qui règne dans ces contrées que la forme sphérique de la terre et l'obliquité de son axe par rapport au plan de l'orbite de la terre, privent des rayons du soleil pendant une grande partie de l'année. La neige commence à tomber au mois d'août; les eaux se congèlent rapidement; le rivage se hérisse de glaçons qui couvrent bientôt la surface de la mer. La sombre obscurité d'un impénétrable hiver se répand de toutes parts; et c'est à peine si la faible clarté de la lune vient animer ce triste tableau.

Le soleil reparaît enfin; mais il manque d'abord de force pour réchauffer cette terre glacée. Peu à peu sa puissance s'accroît; les neiges se fondent; la glace s'amollit; l'Océan recouvre sa liberté; et les glaçons, poussés par la violence des vents et des courans, se heurtent et se brisent les uns

contre les autres. C'est d'ordinaire vers le mois de juin qu'arrive cette fonte de glaces, et peu de semaines suffisent pour les disperser.

La mer est libre alors, mais de nombreux dangers attendent les navires au milieu des glaçons flottans qui peuvent les renverser et de ces montagnes non moins redoutables qui voguant sur l'Océan, semblables à de hautes tours, menacent d'entraîner dans leur soudaine destruction le fragile bâtiment qui se trouve près d'elles. Ces masses immenses se forment par la congélation des eaux vives que l'Océan reçoit et la condensation des vapeurs qui se précipitent dans les régions pôlaires; elles s'accroissent chaque année jusqu'à ce qu'enfin, affaissées par leur propre poids, minées par l'action dissolvante de la mer, elles s'engloutissent dans son sein. Leur substance est claire et compacte; elles sont d'un beau vert tirant sur le bleu; de petites bulles d'air nuisent souvent à leur transparence, mais on en rencontre d'assez grands morceaux dont la pureté égale celle du plus beau cristal. Le capitaine *Scoresby* s'est servi plus d'une fois, en guise de lentille, d'un fragment dont la convexité n'était nullement régulière, et les matelots s'étonnaient en voyant leurs pipes s'allumer et la glace rester ferme et brillante. Celle qui est formée par les eaux de la mer est au contraire poreuse, n'a qu'une imparfaite limpidité, et ne se conserve pas d'une année à l'autre. La nature a peu de spectacles aussi intéressans que ceux des îles de glaces; elles présentent, le long des côtes occidentales du Groënland, un immense rempart qui offre au marin l'apparence trompeuse, mais riante, de clochers élevés, de châteaux gothiques ou d'une flotte aux voiles déployées.



(Défilé formé par les glaces, d'après un dessin du capitaine Ross.)

Voyages de découverte dans les régions arctiques entrepris jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — Gaspar de Cortereal, Portugais, découvrit en 1500 le Labrador, en suivant les côtes au nord-ouest. Il atteignit la large baie d'Hudson; il crût avoir trouvé le passage si désiré de la mer Pacifique; il l'appela détroit d'Anian. Il retourna en Portugal, et revint l'année suivante avec deux vaisseaux qu'une tempête sépara. On ignore le sort de celui qu'il montait. Son frère, Michel de Cortereal, eut le même destin, et il fallut un ordre du roi pour empêcher leur troisième frère, Manuel, de tenter à son tour cette périlleuse entreprise. Les efforts antérieurs des deux Cabotas n'avaient abouti qu'à la découverte de la Terre-Neuve. D'autres navigateurs français et espagnols ne furent pas plus heureux. Henri VIII engagea, vers la même époque, Robert Thorne à entreprendre un voyage au pôle-nord. L'expédition partit en effet; mais les détails qui la concernent sont peu connus. Plusieurs voyages entrepris depuis 1536 juqu'en 1556, furent également sans résultat. Les glaces empêchèrent de pénétrer plus loin que le détroit de Weigats.

Tant de résultats contraires ne purent ébranler la croyance de l'existence d'un détroit, soutenue de l'autorité de tous les hommes éclairés. Martin Frobisher fit, sous les auspices d'Elisabeth, trois voyages successifs en 1576, 1577 et 1578. Ses progrès furent très-faibles; cependant, une nouvelle expédition fut résolue et confiée en 1585 au célèbre John Davis, qui réussit à passer le détroit qui porta son nom, sous la latitude de 66° 40'. Il découvrit celui qui s'appelle Cumberland. Dans d'autres voyages, il parvint à pénétrer soixante-dix lieues au-delà de ce dernier détroit.

L'expédition de George Weymouth, faite au commencement du dix-septième siècle, manqua totalement son but; ainsi que les trois voyages qu'Henri Hall fit par l'ordre du roi de Danemark en 1605, 1606 et 1607. On se décida alors à tenter la route vers le pôle; Henry Hudson, marin expérimenté, mit à la voile en 1607, atteignit la côte est du Groënland, latitude 73°, et voguant vers le nord parvint au 81e degré, point où les glaces le forcèrent de s'arrêter. L'année d'après, il chercha sans succès le passage au nord-est; il prit en 1610 une direction contraire, mais à peine eut-il franchi le détroit qui porte son nom, que l'équipage se révolta, le mit dans une barque et l'abandonna.

Un des voyages les plus remarquables dans cette portion du globe est celui de Robert Bylot, en 1615; il suivit les côtes occidentales du Groënland au-dessus du détroit de

Davis, jusqu'à l'extrémité nord de la mer de Baffin; il en fit le tour, aperçut plusieurs larges ouvertures, qu'il négligea d'examiner les prenant pour des golfes.

Il serait aussi long que fastidieux de continuer le détail des nombreuses tentatives faites à diverses époques, et qui furent toutes sans succès. La dernière eut lieu en 1789. Alexandre Mackensie descendit le fleuve auquel il donna son nom et pénétra plus loin qu'aucun autre dans l'Océan Arctique, ce qui servit à prouver l'existence d'une mer au nord de l'Amérique et à accroître la probabilité d'un passage au nord-ouest.

Expédition des capitaines Ross et Buchan. — Dès que le calme eut succédé aux longues agitations qui suivirent la révolution française, le gouvernement anglais s'occupa de nouveau d'une question si importante pour le commerce de l'Europe. La possibilité d'effectuer un passage dans le nord devint une abondante source de discussions; les raisons pour l'affirmative étaient plausibles et nombreuses. Les courans venant du nord dont l'influence se fait perpétuellement sentir sur les côtes orientales de l'Amérique et sur celles du Groënland, qui leur sont opposées, offrent une forte présomption de l'existence d'une communication non interrompue entre le détroit de Davis et le grand bassin polaire. De plus, ces mêmes courans entraînent des débris d'arbres dont quelques-uns, récemment arrachés, semblent les produits d'un climat plus doux; un troisième argument s'appuie sur un fait bien connu dans les pêcheries du Groënland; des baleines blessées dans les mers du Spitzberg, on été reprises dans la mer Pacifique, sur les rivages de l'Amérique, et reconnues au harpon qu'elles avaient emporté. A ces preuves viennent se joindre l'opinion des Indiens et la configuration générale des côtes nord de ce continent, qui est indiquée par les trois points déjà connus, le cap de glace, les bouches de Mackensie, et la rivière des mines de cuivre. L'opinion des Indiens, l'éloignement de plusieurs masses de glaces et la rupture de la barrière qu'on supposait avoir bloqué le Groënland depuis quatre siècles déterminèrent la reprise des tentatives interrompues par les troubles politiques. Deux expéditions furent préparées; l'une devait passer le détroit de Davis, tourner la pointe N.-E. de l'Amérique, et se diriger vers l'ouest dans le but d'atteindre le détroit de Behring, l'autre suivre la direction nord, à travers les mers du Spitzberg, et, si l'on trouvait une ouverture dans le bassin polaire, s'en servir pour rejoindre aussi le détroit de Behring. Ainsi deux vaisseaux marchands, *l'Isabelle*, commandée par le capitaine Ross, et *l'Alexandre*, par le lieutenant Parry, étaient destinés pour le passage N.-O., et deux autres, *la Dorothée*, sous les ordres du capitaine Buchan, et *le Trente*, sous ceux de John Franklin, pour celui du nord. Munis de provisions pour deux ans, ils mirent à la voile le 18 avril 1818. La plus vive espérance animait l'équipage; ils se croyaient sûrs d'obtenir la récompense promise par le parlement; le public partageait cette confiance, car aucune des expéditions précédentes n'avait présenté autant de gages de succès.

Ces flatteuses prévisions ne devaient pas se réaliser; le capitaine Buchan fut assailli, sous la latitude de 80° 30', d'un ouragan qui le jeta au milieu des glaces où *la Dorothée* fut tellement avariée qu'il lui devint impossible de continuer sa route, et même de naviguer seule. *Le Trente* revint avec elle au mois d'octobre.

Le capitaine Parry quitta les îles Shetland le 30 d'avril, doubla le cap Farewell à une distance considérable vers le sud, recontra la première île de glace le 26 mai. Dès qu'il eut passé le détroit de Davis, les glaces devinrent de plus en plus abondantes, et bientôt il fut forcé de se rapprocher des côtes orientales; la navigation devint très-dangereuse, et l'on peut prendre une légère idée de ses difficultés, par le croquis fait par le capitaine Ross d'un défilé formé par les glaces, que reproduit le dessin de la page 172.



(Esquimaux.)

« Le courage et l'habileté des marins anglais ayant surmonté cet obstacle, ils arrivèrent à l'île de Waygat le 17 de juin; et y firent plusieurs observations. De là, ils suivirent la direction nord, et, parvenus à la latitude 75° 54', ils furent surpris d'apercevoir un groupe d'Esquimaux sur les glaces. Cette rencontre était d'autant plus étonnante qu'ils avaient dépassé la seule partie du Groënland qu'on suppose habitée. On s'approcha non sans peine de ces sauvages, et on leur arracha quelques renseignemens; leur ignorance était telle qu'ils se croyaient les seuls habitans de la terre;

l'usage du fer leur est cependant connu; ils en fabriquent des espèces de couteaux, et le tirent d'une montagne qu'ils disent entièrement formée de ce métal. Ils paraissent surpasser en laideur les autres Esquimaux, et reçurent du capitaine le nom d'Highlanders arctiques. Il est difficile de pousser la malpropreté plus loin; leurs figures, leurs mains, leur corps entier, est couvert d'huile et d'ordures. En poursuivant leur route, les navigateurs anglais remarquèrent avec étonnement des rochers couverts d'une neige rouge qui ressemblait, lorsqu'elle était fondue, à de la lie de vin. On la soumit à l'analyse à leur retour en Angleterre, et on trouva que c'était le résultat de la végétation d'un lichen qui croît sur la neige. Après avoir passé le point nommé par Baffin le Sund de sir Thomas Smith, les vaisseaux se dirigèrent vers l'ouest, et ensuite vers le sud. Un grand changement se fit alors sentir; la navigation devint plus libre; la mer plus dégagée de glaçons, et on entra le 30 d'août dans un grand canal de près de cinquante milles de large, qui fut aussitôt reconnu pour le Sund de sir James Lancastre. Sa vue excita un grand intérêt parmi les marins anglais. Comme ils savaient que Baffin, qui lui avait donné ce nom, n'y était pas entré, chacun d'eux s'imagina que ce devait être le passage tant désiré; la profondeur de l'eau, une température plus douce, l'absence totale des glaces augmentaient l'espérance; mais à peine avait-on fait dix lieues que *l'Isabelle* changea de direction, et sortit à toute voile du canal; le capitaine Ross avait aperçu distinctement deux chaînes de montagnes qui s'étendent du nord au sud. Le but de l'expédition était manqué. En effet, l'expédition arriva à Shetland, le 30 octobre, après une absence de six mois, et sans avoir obtenu aucun résultat. Le désappointement fut général. On répéta de tous côtés que l'entreprise avait été abandonnée avec une imprudente précipitation, au moment où elle présentait les chances les plus brillantes. Des chaînes de montagnes aperçues de loin ne parurent pas une preuve suffisante qu'elles terminassent le canal, et on accusa le capitaine Ross de négligence pour avoir laissé échapper cette occasion d'examiner les côte ouest de la baie de Baffin, et de rectifier les cartes si défectueuses sous ce rapport. Le gouvernement anglais parut partager cette opinion, et ne jugea pas qu'on dût renoncer à toute espérance de pénétrer dans les mers polaires par la baie de Baffin.

ESPÈCES D'ANIMAUX ÉTEINTES.

(Fin. *Voyez* page 55.)



Cuvier a donné le nom de grand mastodonte à un quadrupède fort semblable à l'éléphant par les défenses et toute l'ostéologie, mais qui en différait essentiellement par ses mâchelières mamelonnées, et si volumineuses, qu'on en a trouvé qui pesaient de dix à onze livres. Sa hauteur ne surpassait pas celle de l'éléphant, mais il était un peu plus allongé et avait des membres un peu plus épais, avec un ventre plus mince. Il faisait de ses dents le même usage que le cochon et l'hippopotame; il devait surtout rechercher les végétaux tendres, les racines, les plantes aquatiques. L'espèce de ses alimens devait l'attirer vers les terrains mous et marécageux; néanmoins il n'était pas fait pour nager et vivre souvent dans les eaux, comme l'hippopotame. C'était un véritable animal terrestre.

Le grand mastodonte ne paraît pas avoir habité l'ancien continent. C'est sur les bords de l'Ohio, fleuve de l'Amérique septentrionale, que l'on rencontre les dépôts les plus considérables de ses os. On en trouve cependant, quoique en plus petit nombre, dans toutes les parties tempérées de l'Amérique septentrionale, en quelque direction qu'on la parcoure. Mais le plus extraordinaire de ces dépôts a été découvert dans le comté de Withe, en Virginie. On observa dans cette occasion un fait bien remarquable : au milieu des os se trouvait une masse à demi-broyée de petites branches de gramens, de feuilles, parmi lesquelles on reconnut une espèce de roseau, qui est encore aujourd'hui commune en Virginie; le tout était enveloppé dans une sorte de sac, que l'on regarda comme l'estomac de l'animal; en sorte que l'on ne doute point que ce ne fussent les matières mêmes que l'individu avait dévorées.

Du reste, on n'a pas fait moins de fables sur le mastodonte que sur le mammouth des Russes. Les sauvages shavanais croient qu'il existait avec ces animaux des hommes d'une taille proportionnée à la leur, et que le grand Être foudroya les uns et les autres. Ceux de Virginie disent qu'une foule de ces terribles quadrupèdes détruisant les daims, les buffles et les autres animaux créés pour l'usage des Indiens, le grand homme d'en haut avait pris son tonnerre et les avait foudroyés tous, excepté le plus gros mâle, qui, présentant sa tête aux foudres, la secouait à mesure qu'ils tombaient, mais qui, ayant été à la fin blessé par le côté, se mit à fuir vers les grands lacs, où il se tient jusqu'à ce jour.

Il a existé quatre autres espèce de mastodontes, que nous nous bornons à indiquer. Nous passerons également sous silence l'histoire de quatre espèces d'hippopotames, que l'on trouve à l'état fossile, et nous ne dirons qu'un mot sur deux des quatre espèces de rhinocéros qui ont été décrites.

La première paraît avoir surtout habité les contrées du nord, depuis l'Allemagne jusqu'au nord de la Sibérie. Ce rhinocéros avait les narines cloisonnées; la tête était plus grosse que celle du rhinocéros vivant; sa forme beaucoup plus basse et plus rampante; la tête n'offrait pas ces protubérances ou callosités irrégulières qui rendent hideuse celle du rhinocéros unicorne : elle était lisse comme celle du bicorne du Cap. La seconde espèce paraît avoir été particulière à l'Italie; ses narines n'étaient pas cloisonnées; elle était plus élancée, plus haute sur jambes, moins massive que l'espèce précédente; sa tête était moins alongée à proportion, et l'animal devait ressembler davantage au bicorne du Cap; enfin, les deux espèces étaient recouvertes de poils fort abondans au museau et surtout aux pieds; tandis que chez les rhinocéros des Indes et du Cap, cette partie en est absolument dépourvue.

Mais de tous ces animaux, aucun ne s'éloigne autant de l'animal vivant, qui lui ressemble le plus, que le tapir, surnommé gigantesque. Il avait au moins dix-huit pieds de longueur sur onze pieds de hauteur; il égalait les plus grands éléphans et le grand mastodonte d'Amérique, tandis que le tapir vivant est à peine de la grandeur d'une petite vache. Il paraît que ces tapirs gigantesques datent de la même époque que les mastodontes et les éléphans fossiles, qu'ils vivaient avec eux et qu'ils ont été détruits par la même catastrophe, puisque leurs os se trouvent dans les mêmes couches et quelquefois pêle-mêle avec les leurs.

Si les espèces dont nous avons parlé jusqu'ici, quoique différentes de celles qui existent, ont cependant assez d'analogie avec elles pour pouvoir en être rapprochées, il en est d'autres qui sont complétement éteintes, et qui ne peuvent être rapportées à aucun genre vivant : tels sont les sophiodontes, les palæotheriums, dont la taille variait suivant les espèces, depuis celle du cheval jusqu'à celle du lièvre. Les anoplotheriums, dont la forme était aussi très-variable, mais qui étaient tous ramenés par leur système dentaire à la famille des ruminans. Le megatherium qui avait douze pieds depuis l'extrémité de la tête jusqu'au coccix, et six pieds neuf pouces de hauteur jusqu'au garrot. Il vivait de végétaux, et principalement de racines; il était lent dans sa marche, mais la force et la longueur de ses griffes lui offraient assez de moyens de défense pour qu'il n'eut pas besoin de fuir. Il paraît qu'il était revêtu d'écailles; il avait la queue très-courte, mais garnie d'écussons. Le mégalonix, ainsi nommé à cause de la longueur de ses dents, caractère qui en fait un genre particulier, sans analogie parmi les animaux vivans, surtout si l'on considère qu'il appartient à la classe des édentés, qui ne comprennent que des mammifères de petite taille, tandis

que le mégalonix était d'une stature au-dessus de celle du cheval. D'après M. Jefferson, président des États-Unis, qui le premier a fait connaitre cet animal au monde savant, il devait avoir plus de cinq pieds de haut, et peser environ huit cent quatre-vingt-treize livres. Il devait être le plus redoutable ennemi du mastodonte. Cuvier a établi qu'il devait avoir une main tout-à-fait semblable à celle du cabasson, composée de cinq doigts, dont le médius et l'annulaire étaient gros, courts et armés d'ongles très-forts.

Nous terminerons cet aperçu sur les espèces éteintes, en faisant observer à nos lecteurs que les ossemens fossiles ne sont pas dispersés indifféremment et au hasard dans les diverses couches qui forment l'enveloppe terrestre, mais que *plus on remonte dans l'échelle de la création, plus les animaux diffèrent de ceux qui peuplent nos continens modernes.*

DES SACRIFICES HUMAINS CHEZ LES MEXICAINS.

On sait que les Espagnols qui firent, sous la conduite du fameux Fernand Cortez, la conquête du grand empire du Mexique, trouvèrent chez ces peuples, à côté d'une civilisation fort avancée, la religion la plus barbare et la plus sanguinaire. Aussi est-on bien revenu, depuis Robertson et les historiens sages et sceptiques du dix-huitième siècle, des récits exagérés des historiens espagnols sur cette civilisation si difficile à concilier avec des pratiques religieuses que l'on ne trouve que chez les peuplades sauvages et dans une complète enfance sociale. Rien de plus barbare que les sacrifices humains par lesquels les Mexicains, dans leur aveugle superstition, s'efforçaient d'apaiser des divinités avides de sang. Mais ce qui faisait ressortir encore davantage toute l'atrocité de ces véritables boucheries, c'était la solennité des actes religieux qui les accompagnaient. De magnifiques temples étaient consacrés au culte des dieux, dont le premier était le dieu de la guerre, que l'on nommait *huitzilopochtli*. Les Mexicains avaient pour lui une vénération toute particulière. On ne saurait évaluer d'une manière précise le nombre des malheureux que l'on immolait dans ces sacrifices; mais, suivant les calculs les plus modérés, il montait à plus de dix mille dans tout l'empire. Un historien espagnol du temps de la conquête nous donne, en ces termes, le récit détaillé d'un de ces sacrifices. Le cœur se soulève à l'idée de ces froides barbaries du fanatisme que le christianisme est venu abolir dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Voici comment s'exécutait cette horrible cérémonie.

Six prêtres se réunissaient dans le temple du dieu. Le premier d'entre eux, ou le *Topiltzin*, était vêtu d'une robe rouge, et portait une couronne de plumes vertes et jaunes. Les cinq autres étaient vêtus de blanc et de noir. Ces sacrificateurs traînaient la victime dans l'état de nudité le plus complet jusqu'à la partie la plus élevée du temple, et l'étendaient tout de son long sur l'autel. Quatre d'entre eux lui tenaient les pieds et les mains; le cinquième lui serrait étroitement la tête avec un instrument de bois de la forme d'un serpent. Alors le *Topiltzin* s'avançait, armé d'une pierre tranchante taillée en couteau, lui fendait la poitrine, saisissait son cœur encore plein de vie, l'offrait tout palpitant au dieu, et le jetait à ses pieds. Lorsque l'idole était d'une dimension gigantesque, c'était dans sa bouche même qu'au moyen d'une cuiller d'or on introduisait ce sanglant holocauste. Souvent les lèvres du dieu et l'entrée de son temple étaient arrosés du sang de la victime. Si c'était un prisonnier de guerre, dès que le sacrifice était consommé, on mettait la tête à part, pour en conserver le crâne; on jetait le reste du corps dans la partie inférieure du temple. Alors le guerrier auquel appartenait le prisonnier venait réclamer sa proie, et l'emportait pour préparer un magnifique festin à sa famille et à ses amis. Chez les Otohnés, on coupait le corps par morceaux, et on le vendait publiquement dans les marchés. On sent qu'un culte aussi barbare devait revêtir les formes les plus sombres et les plus terribles. Le sang coulait ainsi sur les autels de la plupart des dieux du Mexique. Aussi avait-on choisi les plus affreux emblêmes pour représenter ces dieux cruels. Des monstres gigantesques, des peintures dans lesquelles on avait accumulé tout ce que peut enfanter d'horreurs l'imagination crédule du sauvage; tels étaient les objets de la vénération des Mexicains : des animaux féroces, des serpens, des tigres, voilà quels étaient les ornemens de leurs temples. L'esprit d'une religion qui ne voyait dans le ciel que cruauté et vengeance était loin d'être favorable à l'humanité. La crainte devenait le mobile de toutes les actions; en mettant sans cesse en jeu les plus odieuses passions, on détruisait toute sympathie entre les hommes, on brisait tous les nœuds de la vie sociale. Aussi voyons-nous que, par une singulière contradiction, les Mexicains, le plus civilisé de tous les peuples du Nouveau-Monde, étaient souvent aussi les plus féroces de tous.

ENLÈVEMENT D'UN ENFANT
PAR UN AIGLE DES ALPES.

Un paysan suisse, père de trois enfans, avait pris ses quartiers d'été dans un de ces châlets où les habitans des belles vallées du canton de Vaud se retirent pour faire paître leurs troupeaux sur les revers des montagnes. Il vivait là avec sa femme et ses trois enfans, dont l'aîné, âgé de huit ans, était idiot, le cadet, âgé de cinq ans, muet, et le plus jeune un petit enfant en jaquette. Il arriva qu'un jour l'enfant fut laissé seul avec ses frères. La mère ne les avait pas plutôt quittés que les trois marmots étaient déjà fort loin de la petite habitation, courant et gambadant sur les rochers. De retour au logis, et n'y trouvant plus ses enfans, la mère se mit à leur poursuite et finit par les trouver; mais ils n'étaient plus que deux : le petit enfant avait disparu. L'idiot manifestait sa joie de la façon la plus bruyante; le pauvre petit muet, au contraire, paraissait consterné; et l'expression de terreur de ses yeux et de toute sa figure donnèrent bien vite à la mère de tristes pressentimens. En vain essayait-elle de deviner quelque chose à toute cette pantomine dont elle n'avait que trop raison de s'effrayer. La jubilation singulière de l'idiot et la mine effarée du petit muet ne lui apprenaient rien. Enfin, les gestes plus expressifs de l'idiot ressemblaient assez à ceux d'une personne qui aurait trouvé, à sa grande joie, ce qu'elle cherchait depuis long-temps, firent penser à la mère que son fils avait été emmené par un ami ou un voisin : ce qui arrivait quelquefois, le petit marmot étant fort aimé dans le voisinage pour sa gentillesse et son bon caractère. Mais la nuit vint : point de nouvelles de l'enfant. Le lendemain, les malheureux parens se mirent de nouveau à la recherche de leur fils. Ils étaient à peu de distance du châlet, quand un aigle vint à voler sur leurs têtes; nouvelle joie de l'idiot; nouvelles terreurs du petit muet, qui se serrait contre son père et se cachait la tête dans ses mains pour ne point voir l'oiseau. Alors la mère comprit que son enfant avait été enlevé par un oiseau de proie.

En effet, le matin même du jour où ce funeste accident avait eu lieu, un chasseur s'était placé en embuscade avec son fusil, près du nid d'un aigle, afin d'attendre, pour le tirer, que l'oiseau rentrât dans son aire. Après avoir guetté sa proie pendant quelques heures avec toute la persévérance qui caractérise le chasseur des Alpes, il finit par apercevoir un de ces terribles oiseaux qui planait lourdement au-dessus des rochers, et paraissait d'un volume double de celui des aigles ordinaires. Imaginez la surprise et l'effroi du chasseur, quand l'aigle s'approchant de plus près, il entendit des cris plaintifs, et distingua la figure d'un petit enfant que

l'oiseau tenait dans ses serres. Il n'hésita pas à faire feu sur l'aigle au risque de tuer l'enfant; c'est le seul parti à prendre; le chasseur fait sa prière à Dieu, vise l'oiseau : la balle va frapper l'aigle à la tête, et le pauvre enfant est délivré et rendu à sa malheureuse mère qui n'en croyait pas ses yeux. Il avait été horriblement déchiré par les ongles de l'aigle; mais aucune de ses blessures n'était mortelle.

L'ÉLAN.

Les animaux qui appartiennent au genre des cerfs, sont séparés en un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles se trouvent le renne et l'*élan*, qui habitent l'ancien et le nouveau continent, mais qu'on ne rencontre pas en France. Comme le cerf commun, ils portent des cornes solides, entièrement osseuses et différentes de celles des bœufs, lesquelles forment un étui corné. L'élan est le plus grand de tous; il est caractérisé par le renflement et la projection de ses naseaux longuement fendus, la grandeur de ses oreilles, la brièveté de son cou, la hauteur disproportionnée de ses membres, et notamment des antérieurs. Cette hauteur le force à écarter ou à fléchir ces membres quand il veut paître: aussi préfère-t-il habiter les forêts, où il broute les bourgeons et l'écorce des arbres. Il se fait aussi remarquer par la direction presque horizontale de ses bois en palmes triangulaires, qui, sur leurs bords extérieurs, sont dentelés d'un nombre d'andouillers égal à celui des années de l'animal (les andouillers sont de petites ramifications qui se forment sur les bois des différentes espèces de cerfs, après les deux premières années). Ces bois, compactes et lourds, tombent à la fin de l'automne et repoussent au printemps. On a vu souvent en Amérique des élans dont les bois pesaient plus de soixante livres.



(L'Élan.)

L'élan parvient quelquefois à une taille plus haute que celle du cheval. Aux États-Unis, on en a trouvé qui avaient plus de neuf pieds jusqu'au garot. Les muscles de son cou, ramassé et vigoureux, ont une masse double de celle du cheval, afin de soutenir la tête, chargée du poids énorme de son bois. La lèvre supérieure de l'élan est plus développée et plus mobile que celle du cheval. C'est avec cette lèvre qu'il tond l'herbe, les feuilles et les bourgeons des arbres. En été, pour éviter les taons, il reste jour et nuit plongé dans les marécages, d'où il ne sort que la tête. Dans cette attitude, il broute l'herbe sous l'eau, en soufflant avec grand bruit par les narines. La course de l'élan est un trot rapide; sa marche est accompagnée d'un craquement extraordinaire, qu'on a attribué à l'absence du liquide qui lubréfie les articulations des membres des animaux, et qu'on appelle synovie. Les anciens croyaient que les membres de l'élan étaient inflexibles, et un certain nombre d'auteurs modernes ont partagé cette erreur. Mais comment cette inflexibilité pourrait-elle se concilier avec les mouvemens que cet animal est obligé de faire, quand il se défend à l'aide de ses membres antérieurs contre les chasseurs et les bêtes féroces. Les ennemis les plus redoutables de l'élan sont, dit-on, l'ours et le glouton, qui le guettent du haut des arbres, s'élancent sur lui et se cramponnent à son cou. L'élan se roule en vain par terre, se heurte contre les arbres pour écraser son ennemi, qui l'étreint avec vigueur; il finit par expirer épuisé de fatigue et baigné dans son sang. Malgré sa timidité, l'élan s'apprivoise facilement. Jadis, en Suède, on l'attelait aux traîneaux: les sauvages du nord-ouest de l'Amérique suivent encore cet usage.

On a trouvé des squelettes entiers d'élans et des parties détachées de ces animaux dans le sein de la terre, en Irlande, en Angleterre, en France, etc. Souvent ces débris fossiles se rencontrent dans les mêmes gisemens que ceux des éléphans.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 6 au 12 mars.

6 *mars* 1796. — Mort de l'abbé Raynal, littérateur français, auteur de l'*Histoire philosophique des deux Indes*.

6 *mars* 1827. — Mort du marquis de Laplace, géomètre et astronome. Fils d'un honnête cultivateur, il devint président du sénat en 1803, puis comte de l'empire; enfin, après la restauration, il reçut le titre de marquis. Ses ouvrages sur l'astronomie, entre autres sa *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, et les recherches qu'il a faites sur quelques points des sciences physiques, lui ont assigné une des premières places parmi les savans français.

7 *mars* 1274. — Mort de saint Thomas d'Aquin, théologien célèbre.

7 *mars* 1825. — Mort de madame Dufrénoy, auteur de touchantes élégies.

8 *mars* 1728. — Mort de Crescimbini, littérateur italien, célèbre comme étant le fondateur de l'académie des *Arcades*.

9 *mars* 1566. — Assassinat du Piémontais Rizzio, musicien, qui par ses talens agréables avait fixé l'attention de Marie Stuart. Possédant toutes les langues du midi, il servait quelquefois de secrétaire à la reine d'Écosse; d'ailleurs, il était vieux, petit et contrefait. Tel est l'homme qu'on représenta comme l'amant de la plus belle femme de l'Europe.

9 *mars* 1661. — Mort du cardinal Jules Mazarin, ministre sous la régence d'Anne d'Autriche et dans les premières années du règne de Louis XIV. Il s'occupa beaucoup plus de sa propre fortune que du bonheur de la France, et laissa en mourant cent soixante millions suivant les uns, et deux cent suivant les autres. Jamais ministre n'inspira plus de haine et de mépris, et ne fut en butte à plus de chansons et de pamphlets. On lui doit cependant la fondation d'un collége qui prit son nom, en même temps que celui de collége des *Quatre-Nations*, parce que l'on y recevait les jeunes gens nés dans les quatre provinces que le fondateur avait réunies à la France.

10 *mars* 1776. — Mort de Fréron, critique français. Son ode sur la bataille de Fontenoi est, dit-on, supérieure au poème de Voltaire sur le même sujet. Fréron ne cessa d'attaquer Voltaire dans sa prose, et Voltaire le lui rendit bien dans sa prose et dans ses vers.

10 mars 1793. — Création du tribunal révolutionnaire.

11 *mars* 1314. — Supplice de Jacques Molai, grand-maître de l'ordre des Templiers. Il fut brûlé sur un bûcher dressé à l'extrémité de la Cité, où se voit aujourd'hui, contre le Pont-Neuf, la statue de Henri IV. On prétend qu'avant d'expirer le grand-maître, protestant de son innocence et de celle de tous ses chevaliers morts injustement, cita dans l'année le roi au tribunal de Dieu. Philippe-le-Bel mourut effectivement avant la fin de l'année.

11 *mars* 1794. — Création de l'École Polytechnique.

12 *mars* 604. — Mort du pape Grégoire Ier dit le Grand. Il obtint aussi, et avec justice, le titre de saint.

DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE.



(Jésus-Christ appelant a lui les petits enfans.)

Sinite parvulos venire ad me. St.-Matth. xix.

« *Laissez les petits enfans venir à moi*, » a dit Jésus-Christ, quand il adressait à ses disciples ces enseignemens si simples à la fois et si élevés qui devaient avoir du retentissement dans le monde entier, et préparer la nouvelle humanité chrétienne à la haute civilisation où elle est arrivée aujourd'hui, après dix-huit siècles d'épreuves et de progrès laborieux. Ces touchantes paroles de ce divin instructeur des hommes, résument à elles seules tout le christianisme : science et connaissance pour tous; le Christ l'a dit : « *Nul ne doit mettre la lumière sous le boisseau.* » Mais la science n'est pas donnée avec le souffle et la vie à l'être faible et nu qui arrive sur la terre. Nous naissons ignorans, et nous resterions tels jusqu'à la mort, si nos pères n'étaient tenus par la loi éternelle, en vertu de laquelle toute société vit, marche, et se gouverne, de nous faire participer à la connaissance. Mais les sociétés humaines sont constituées de telle façon que la science, ce bien commun, cette condition première du bien-être général, nous dit l'évangile, n'est pourtant pas donnée à tous; car il faut l'acheter comme on achète les objets de première nécessité, et tous ne peuvent pas l'acheter. L'admirable loi d'égalité du christianisme qui appelle tous ses enfans, les riches comme les pauvres, au partage commun des lumières, ne sera-t-elle donc qu'une lettre morte? la parole du Christ qui est la parole de Dieu lui-même serait-elle donc méconnue? Non, sans doute; car nous sommes arrivés par le lent progrès des siècles à cet état de civilisation qui doit réaliser le bel avenir promis au monde par celui qui est venu ouvrir à tous le livre de la science. Ceux qui sont chargés du gouvernement des sociétés, et c'est à eux surtout que s'adressent les plus profonds enseignemens de l'évangile, ont compris qu'il y allait à la fois de l'honneur de la civilisation moderne et de leur propre honneur, de lever cette interdiction inique qui pesait depuis si long-temps sur les classes pauvres, et de faire de l'instruction une chose qui

ne se paie plus au poids de l'or. Le XIX[e] siècle revendiquera auprès de la postérité ce beau titre de gloire. Il ne lui a pas suffi d'hériter du siècle précédent ces belles idées d'égalité intellectuelle, il a voulu les réaliser; et telle est la puissance d'une idée arrivée à son plus haut point de maturité, qu'elle devient une nécessité politique devant laquelle il n'est plus permis de reculer. Les résultats de l'instruction primaire et gratuite, née d'hier, sont immenses. Si nous jetons les yeux sur l'Europe, nous verrons, un peu à notre honte, que nous sommes sous ce rapport de beaucoup en arrière de nos voisins d'outre-mer et du continent. En Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, le nombre des hommes qui savent lire et écrire est beaucoup plus considérable que chez nous. Mais le mouvement est imprimé à la France, et les bonnes et grandes idées marchent vite dans ce pays. Aussi, attendons quelques années, et si la volonté des gouvernans seconde avec une persévérance soutenue ce besoin toujours croissant d'instruction populaire, nous ne serons, pas plus sous ce rapport que sous tant d'autres, en arrière de l'Europe éclairée et civilisée. Déjà la grande loi tant attendue, loi progressive et toujours amendable comme toutes les lois, produit ses résultats dans toute la France. Les écoles de charité accueillent dans la capitale les enfans du pauvre et lui donnent cette première instruction religieuse et morale qui réprime ses penchans vicieux et lui fait comprendre, sans commentaires pédantesques, cette belle loi de Dieu si simplement formulée dans l'évangile : « Travaille, afin d'être indépendant et sage. » Dans les provinces les écoles s'organisent; des hommes dont la moralité et la capacité sont sévèrement constatées, vont continuer et propager ce mouvement intellectuel parti du centre; et en peu de temps la France, à qui l'on reproche de concentrer un peu trop ses lumières dans les murs de sa capitale, dressera les statistiques intellectuelles de ses provinces et pourra les opposer avec avantage à celles de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Ainsi, la loi de l'évangile qui est aussi la loi sociale, s'accomplira jusqu'au bout. Car c'est là, dans sa plus large acception, le sens de ces paroles du Christ qu'un philosophe moderne mettait cent fois au-dessus de tous les pompeux et inapplicables axiomes des philosophies humaines. « Laissez les petits enfans venir à moi. «

SAINT-CLOUD.

Vers le milieu du VI[e] siècle, des mariniers descendaient la Seine; ils venaient de Paris et s'arrêtèrent au lieu où s'élève aujourd'hui Saint-Cloud. Ils y débarquèrent un enfant-roi que ses oncles, Childebert et Clotaire, avaient donné l'ordre d'assassiner; mais les mariniers le sauvèrent, et Clodovalde donna son nom à Saint-Cloud.

De combien d'événemens Saint-Cloud a été le théâtre, sans compter les ravages qu'y causèrent, comme dans tous les environs de Paris, les longues guerres des Bourguignons et des Armagnacs, et les guerres non moins sanglantes de la Ligue! Là, en contemplant Paris du haut de la colline, Henri III disait : « Paris! chef du royaume; « mais chef trop gras et trop capricieux, tu as besoin d'une « saignée pour te guérir, ainsi que toute la France, de la « frénésie que tu lui communiques! Encore quelques jours! « et on ne verra ni tes maisons ni tes murailles, mais « seulement le lieu où tu auras été. » Là, déjà, n'étant encore que duc d'Anjou, Henri III avait présidé le conseil où fut arrêté le massacre de la Saint-Barthélemi. C'était un premier d'août. Ce fut encore le premier d'août, 1589, deux siècles précisément avant la révolution, que Henri III tomba assassiné sous le poignard du jacobin Jacques Clément. Ainsi, ce fut à Saint-Cloud que la branche aînée de la maison de Bourbon monta sur le trône de France dans la personne de Henri IV; et ce fut à Saint-Cloud, à la même date du premier d'août, que nous avons vu la branche aînée de la lignée d'Henri IV descendre du trône dans la personne de Charles X, rapprochemens bizarres que l'histoire ne manquera pas de recueillir.

Sous la minorité de Louis XIV, tous les terrains compris aujourd'hui dans l'enceinte du parc étaient divisés en quatre propriétés principales, déjà remarquables par la beauté des eaux et des jardins, et par la richesse des habitations. Le jeune roi, voulant donner Saint-Cloud à son frère, le cardinal de Mazarin fut chargé de faire l'acquisition de ces maisons; et voici comment il s'y prit pour obtenir à bon compte celle qui appartenait à Fouquet, dont on signalait déjà le faste.

Un jour donc, le cardinal de Mazarin se rend à Saint-Cloud, comme pour y faire une simple visite au surintendant. Fouquet n'ignorait point combien le cardinal se plaisait à faire rendre gorge aux gens de finance trop promptement enrichis. Le voyant arriver, Fouquet craignit qu'il ne vînt lui faire une de ces demandes restitutionnelles si communes alors; il voulut se tenir sur ses gardes en dissimulant autant que possible l'énormité des dépenses qu'il avait faites à sa maison de Saint-Cloud, dépenses qui s'élevaient à plus d'un million de livres.

Cependant, le cardinal en parcourant l'habitation de Fouquet ne cessait d'en louer la distribution, d'en vanter l'ameublement; il admire l'ordonnance des jardins, le goût qui a présidé au choix des statues dont ils sont ornés; puis, arrivant à son but : « Cette magnifique habitation, dit-il, « a dû vous coûter bien cher; je parierais que le tout en- « semble ne va pas à moins de douze cent mille livres? — « Douze cent mille livres! s'écria Fouquet; Votre Émi- « nence n'y pense pas! Est-ce que dans un temps comme « celui-ci..... Il s'en faut de beaucoup, je vous assure. — « Eh bien, six cent mille livres? — Bien moins que cela. « — Quatre cent mille livres? — Moins encore. — Com- « bien donc? — Trois cent mille livres au plus. — En « vérité? — Je puis vous l'assurer. — Eh bien, ajouta le « cardinal, j'en suis charmé, car le roi m'a chargé d'a- « cheter votre maison de Saint-Cloud, et vous comprenez « que Sa Majesté n'aurait pas voulu que vous fissiez avec « elle un mauvais marché. Demain je vous ferai rembour- « ser vos trois cent mille livres, et Saint-Cloud est au roi. »

Ce fut ainsi que Saint-Cloud devint la propriété de la maison d'Orléans. Les architectes Le Pautre, Girard et Mansard, combinèrent leurs plans et parvinrent à faire un tout régulier des bâtimens déjà construits sur les quatre propriétés, et l'art de Le Nôtre en distribua les jardins réunis avec cette intelligence qui en a peut-être fait son chef-d'œuvre.

Le château de Saint-Cloud resta dans la maison d'Orléans jusqu'en 1782, époque à laquelle la reine Marie-Antoinette en fit l'acquisition. Ce fut son séjour de prédilection; elle préféra Saint-Cloud au faste de Versailles et augmenta le château de plusieurs bâtimens. Les vastes pièces de l'intérieur, déjà commodément distribuées par Mansard, subirent d'heureuses modifications; on conserva la façade principale, mais celle qui regarde l'orangerie fut refaite à neuf et élevée de plusieurs pieds. L'escalier d'honneur, construit d'abord dans l'aile du midi, fut reporté dans les bâtimens du centre.

Saint-Cloud fut conservé par la Convention nationale. Un décret de 1795 le comprit au nombre des palais et jardins qui ne devaient pas être vendus. La Convention décida que Saint-Cloud serait entretenu aux dépens de la république pour servir aux jouissances du peuple et pour recevoir des établissemens utiles à l'agriculture et aux arts.

Les événemens dont Saint Cloud devint le théâtre à la fameuse journée du 18 brumaire, où le général Bonaparte, en renversant le Directoire, changea la forme du gouvernement, suffiraient pour rendre le nom de Saint-Cloud célèbre

dans l'histoire; mais le séjour du premier consul et de l'empereur dans cette résidence qu'il se plut à embellir l'a dotée d'une immortalité qui s'attachera toujours au nom de Napoléon. Comme on avait dit autrefois le cabinet de Versailles, le cabinet impérial ne fut plus désigné dans tout le monde que sous le nom du cabinet de Saint-Cloud. C'était là que l'empereur descendait presque toujours au retour de ses grandes excursions; c'était de là aussi qu'il partait pour se rendre, rapide comme la foudre, à Milan, à Vienne, à Berlin, à Tilsitt, à Madrid, à Dresde, à Moscou; pendant plus de dix ans les destinées du monde furent décidées dans le cabinet de Saint-Cloud. Mais laissez faire la fortune, et dans ce même cabinet où furent enfantés tant de plans gigantesques, tant de projets e gloire et de grandeur, vous verrez successivement assis sur le fauteuil de l'empereur, devant le bureau où il rêva la conquête du monde, le prince de Schwartzemberg, en 1814, et l'année suivante le maréchal Blucher. Le cabinet de Saint-Cloud n'était plus que le quartier-général des Autrichiens et des Prussiens!

Il serait trop long d'énumérer ici les embellissemens que l'empereur fit exécuter à Saint-Cloud. Sous son règne, c'était un lieu de fêtes et de spectacles où les plus grands personnages de l'Europe ambitionnaient l'honneur d'être admis; qui ne se rappelle ces représentations solennelles où le parterre était entièrement composé de généraux! Disons seulement un mot de la lanterne de Diogène, et rappelons dans quelle circonstance fut érigée cette blanche colonne qui se dessine au milieu des arbres sur le plateau le plus élevé du parc intérieur.

Pendant son séjour en Turquie, M. de Choiseul-Gouffier avait fait copier le joli monument d'Athènes connu sous le nom de la *lanterne de Diogène;* il en avait apporté les plâtres à Paris. Ces plâtres furent si parfaitement imités en terre cuite, par les frères Trabuchi, que leur travail fut jugé digne de figurer à l'exposition de 1802. M. Denon, directeur du Musée, et qui ne perdait aucune occasion de stimuler le goût de Bonaparte pour les arts, lui en ayant rendu compte, celui-ci fit bâtir, exprès pour y placer le travail des frères Trabuchi, l'obélisque qui domine la plaine entre Paris et la colline de Saint-Cloud.

Après le retour des Bourbons, Saint-Cloud continua à être, comme sous l'empire, la maison de plaisance du souverain; Louis-Philippe l'a également adopté durant la belle saison, et il est à remarquer que Saint-Cloud, étant redevenu, par suite de la révolution de juillet, la propriété de la maison d'Orléans, celle-ci la possède pour la seconde fois à titre gratuit, après l'avoir vendu une fois dans l'intervalle des deux possessions. Sous l'empire, l'entretien du palais de Saint-Cloud coûtait cent quatorze mille francs par an; savoir : quatre-vingt-quatorze mille francs pour les bâtimens, les eaux, les parcs et les jardins, et vingt mille francs pour la conservation du mobilier.

LE THÉ.



L'arbrisseau dont les feuilles fournissent ce breuvage parfumé que l'usage a rendu indispensable à beaucoup de personnes, est indigène de la Chine et du Japon, seules contrées où il soit cultivé dans un but utile. Il est toujours vert et ressemble un peu au myrte Sa hauteur varie entre trois et six pieds; il supporte des climats très différens et vient également dans les environs de Canton où la chaleur est quelquefois insupportable même pour les naturels du pays, et auprès de Pékin où l'hiver est souvent aussi rigoureux que dans le nord de l'Europe. C'est néanmoins dans la province de Nankin, dont le climat tient le milieu entre ceux des deux points extrêmes dont nous venons de parler, que l'on recueille le thé d'une qualité vraiment supérieure. La plus grande portion de celui qui est apporté aux marchés de Canton et vendu aux Européens, a été préparée par les industrieux habitans de la montueuse province de Fokien. Cette plante précieuse paraît se plaire dans les vallées, sur la pente des collines exposées au midi, et surtout sur le bord des rivières et des ruisseaux.

Giovani Botero, qui publia vers 1590 un traité sur les causes de la prospérité des villes, est le premier auteur qui ait parlé du thé sans prononcer son nom; il le décrit si bien qu'on ne peut s'y méprendre; les Chinois, dit-il, ont une plante dont ils tirent un suc délicat qui leur sert de boisson, remplace le vin, et les préserve ainsi de toutes les maladies que cause parmi nous l'usage immodéré des liqueurs fermentées.

L'arbre à thé se propage par la semence. Cette opération est représentée dans la première figure qui accompagne cet article. Des trous formant des rangées régulières sont creusés à des distances égales, et l'on dépose dans chacun six et même douze grains; car c'est à peine si la cinquième partie est productive. On les arrose soigneusement tant qu'elles ne sont pas levées, et quoiqu'une fois sorties de terre elles puissent se passer d'autre soin, le cultivateur intelligent prépare le terrain tous les ans, et le débarrasse des herbes inutiles.

Des voyageurs ont prétendu que les meilleures espèces viennent sur des montagnes escarpées au milieu de précipices, et que les Chinois, ne pouvant parvenir dans ces lieux inaccessibles, ont coutume de poursuivre les singes qui les habitent, de les provoquer en leur jetant des pierres afin que ces animaux ainsi excités leur lancent en retour des branches de thé. Ce conte ridicule se réfute de lui-même puisqu'il s'agit d'une plante qui a besoin de l'industrie de l'homme pour être améliorée.

La première récolte se fait au bout de trois ans; les feuilles sont dans leur primeur et très abondantes; à sept ans, l'arbre atteint en général sa hauteur, et le feuillage devient rare et coriace : on coupe alors l'arbrisseau par le pied, ce qui produit l'été suivant une moisson fertile de rejetons nouveaux; quelquefois cependant cette opération se diffère jusqu'à la dixième année.

Le thé se recueille avec les précautions les plus minutieuses; chaque feuille est détachée séparément de la tige, et une excessive propreté est exigée de ceux qui s'occupent de ce travail. Il existe dans le Japon, près d'une ville nommée Utsi, une montagne où l'on croit que le thé acquiert une saveur plus exquise, aussi le réserve-t-on en entier pour l'empereur; un large fossé entoure ce lieu privilégié et en défend l'accès à tout autre qu'aux gardiens. L'arbuste protégé par leurs soins assidus souffre peu de l'intempérie des saisons; on enlève jusqu'à la poussière qui ternirait son feuillage. Quelques semaines avant la récolte, les ouvriers qui y sont employés sont obligés de se nourrir de mets choisis; on craint même l'influence de leur souffle. Durant leur travail des gants recouvrent leurs mains, et ils se baignent deux ou trois fois par jour.

Malgré la lenteur qu'entraînent de tels procédés, un homme peut cueillir de dix à quinze livres de thé dans sa journée. On fait trois à quatre récoltes par an depuis la fin de février jusqu'au mois d'août; les produits de la première sont les plus estimés; on les nomme en Chine thé impérial; ils ne sont pas destinés aux marchés de Canton, et les dernières récoltes, plus ou moins mélangées, parviennent à peu près seules en Europe.

Les terres sont dans la Chine tellement divisées, que le nombre des plantations de quelque étendue est fort restreint, si toutefois il en existe; le propriétaire et sa famille suffisent d'ordinaire à l'exploitation, et les feuilles sont vendues sur le champ à des personnes qui se chargent de les sécher et de les mettre en état d'être envoyées aux marchands de Canton.

Les moyens employés pour la dessication varient suivant la qualité. On se contente quelquefois de les exposer à travers un voile aux rayons du soleil, en les remuant souvent;

la méthode représentée dans la troisième gravure et que nous allons expliquer, ne s'applique guère qu'au thé vert.

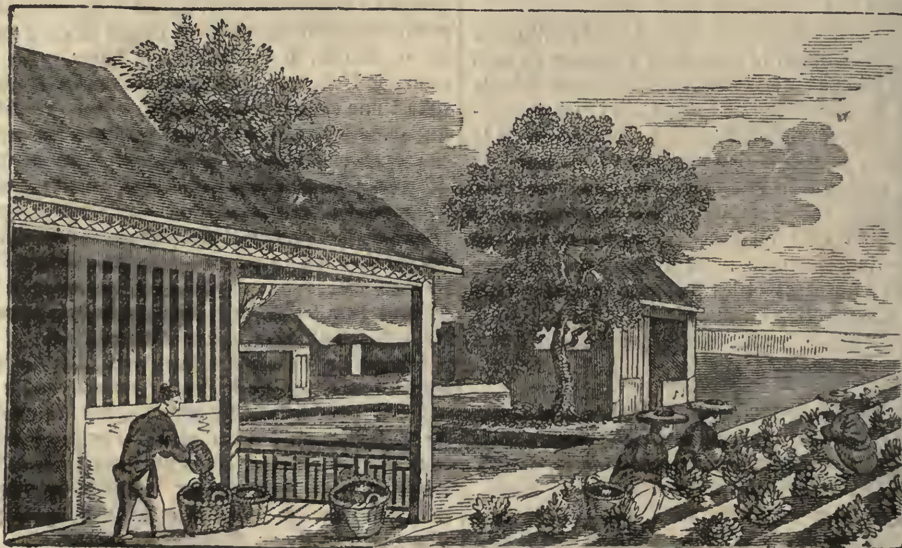
La pièce consacrée à cet usage contient de dix à vingt petits fourneaux; un vase en fer peu profond est posé sur chacun d'eux. A l'autre bout est une longue table très basse couverte de nattes. Quand les vases sont chauffés à la température convenable, on y jette quelques livres de feuilles nouvellement cueillies; saisies par la chaleur, elles



(Pl. I. — Culture du thé.)

s'ouvrent et laissent échapper une partie de leur jus; il faut alors les agiter aussi vite que possible avec la main, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus être touchées sans douleur, puis on les enlève avec une espèce de cuiller plate et on les dépose sur les nattes, où ceux qui doivent les rouler les prennent par petites quantités et les tournent dans le creux de la main en observant de ne leur imprimer qu'une seule direction; d'autres personnes agitent des éventails, afin que, refroidies plus promptement, elles conservent mieux leur pli. Cette même opération se répète à trois ou quatre reprises, et plus si c'est nécessaire; mais chaque fois les vases reçoivent une chaleur moins forte, et les mêmes procédés se renouvellent avec une lenteur et des précautions toujours croissantes. On a cru autrefois que les thés verts étaient séchés dans des plats de cuivre, et que leur couleur était due à cette circonstance qui rendait en même temps leur usage nuisible. Mais la fausseté de cette opinion est aujourd'hui reconnue.

L'origine de l'usage du thé en Chine se perd dans la nuit des temps, il est universel dans tout l'empire et se retrouve dans la plus simple chaumière comme dans le palais impérial. Celui que le peuple consomme est, non seulement d'une qualité inférieure, mais encore très faible; car les naturels du pays attachés à l'ambassade de



(Pl. II. — Récolte de la feuille du thé.)

lord Macartney recherchaient avec empressement les feuilles déjà infusées, et après les avoir arrosées d'eau froide, ils obtenaient un breuvage meilleur que celui dont ils avaient l'habitude. D'un autre côté on trouva que le thé donné par l'empereur Kien-Long à l'ambassadeur, manquait un peu de cette légère amertume à laquelle nous attachons tant de prix.

Les Chinois prennent le thé trois fois par jour au moins, et les gens aisés beaucoup plus souvent. On en offre à chaque personne que l'on reçoit, et il fait partie des sacrifices religieux. On le prépare en Chine de la même manière que chez nous, mais on n'y ajoute ni lait ni sucre.

Voici quelques détails donnés par M. Ellis sur une visite faite par lord Amherst à Kwang, mandarin d'une classe élevée : Le thé qu'on nous servit, dit-il, est celui appelé Yu-Tien, qui ne sert que pour les grandes cérémonies;

c'est une petite feuille verte et très parfumée; une soucoupe d'argent fort mince et percée à jour, était posée sur la tasse de lord Amherst et de Kwang, afin d'arrêter au passage la plus légère parcelle des feuilles. Ces tasses ressemblaient à nos tasses à café, et étaient placées sur de petits bateaux en bois ou en métal qui rappelaient les barques chinoises.

Dans le Japon où le thé est aussi une boisson commune à toutes les classes, on le réduit en poudre extrêmement fine, les tasses sont remplies d'eau bouillante, et l'on met dans chacune d'elle, avec la pointe d'un canif, une pincée de cette poudre. On la conserve dans des boites élégantes.


(Pl. III. — Dessication et préparation du thé vert.)

Le peu de temps qui s'est écoulé depuis l'introduction du thé en Angleterre, peut faire regarder comme un vrai phénomène l'extension prodigieuse de cette branche de commerce. On prétend que les Hollandais en apportèrent au commencement du XVIIe siècle; mais on n'en trouve nulle trace jusqu'en 1650. Dix ans après, un acte du parlement l'assimila comme matière imposable au café et au chocolat. Son usage cependant était loin d'être général même parmi les personnes d'un haut rang. Pepys dit dans son journal, 25 septembre 1661 : « J'ai envoyé chercher une tasse de thé, boisson chinoise, dont je n'avais jamais goûté. »

Trois ans après, quelques livres de thé n'étaient pas regardées comme un présent indigne d'un roi; Charles II reçut un pareil cadeau de la compagnie des Indes-Orientales qui, en 1667, donna pour la première fois l'ordre à ses agens de lui en envoyer cent livres; on dit que les premières se vendirent soixante shillings chacune.

Ce commerce ne fit pas beaucoup de progrès en Angleterre. Dans le commencement du XVIIIe siècle l'importation ne monta pas à huit cent mille livres pour les dix premières années; ce n'était encore qu'un objet de luxe réservé à l'opulence. On servait le thé dans des théieres de la plus belle porcelaine, et on le prenait dans des tasses qui contenaient à peine une cuillerée à bouche. Il est probable que c'est à cette époque qu'il faut faire remonter cette anecdote si connue de John Bull, qui suppose qu'une femme vivant à la campagne et recevant en présent quelques onces de thé, s'imagina que c'était un légume étranger, le fit bouillir long-temps, espérant le rendre plus tendre, puis jeta l'eau et réussit à se persuader que ce plat d'un genre nouveau était excellent. En 1831, il est entré en Angleterre 26,043,223 livres de thé.


(Pl. IV. — Dernière préparation et mélange du thé.)

En France, pendant long-temps, l'usage du thé ne s'est pas répandu au-dehors d'un petit nombre de maisons riches, de quelques cafés, et des ports de mer qui sont habituellement en relation avec l'Angleterre et la Hollande. Aujour-

d'hui il est peu de maisons de familles aisées, non-seulement dans les villes, mais à la campagne même, où l'on ne fasse parfois usage du thé, soit comme breuvage de santé, soit comme objet de consommation, surtout dans les soirées. Aux Etats-Unis, les sociétés de tempérance, qui s'efforcent d'arracher le peuple à ses habitudes d'ivrognerie, sont parvenues à substituer dans un grand nombre de localités l'usage du thé à celui des liqueurs fortes. Ce changement a apporté de notables améliorations dans la conduite des bateaux et des voitures, dans l'exécution des routes, des canaux, et des travaux industriels de toute espèce. Quant à l'influence que cette substitution peut exercer sur les mœurs du peuple, elle est trop évidente pour qu'il nous soit nécessaire de la démontrer par les exemples que nous pourrions emprunter au pays que nous venons de citer.

DU VÉRITABLE GOUVERNEUR DES ENFANS.



C'est à l'amour d'une jeune mère, c'est à ses caresses, que la nature nous confie : elle appelle autour de notre berceau les formes les plus gracieuses, les sons les plus harmonieux, car la voix si douce de la femme s'adoucit encore pour l'enfance; enfin, tout ce qu'il y a de charmant sur la terre, la nature dans sa sollicitude le prodigue à notre premier âge : pour nous reposer, le sein d'une mère, son doux regard pour nous guider, et sa tendresse pour nous instruire!

Le gouverneur par excellence est celui qu'appellent nos penchans; il faut que l'élève entende le maître; tout dans leurs rapports doit être convenance, tendresse et proportion; c'est ainsi que la nature coordonne la mère à l'enfant. Voyez avec quel soin elle les rapproche par la beauté, la grace, la jeunesse, la légèreté d'esprit, et surtout par le cœur. Ici la patience répond à la curiosité et la douceur à la pétulance; l'ignorance de l'un n'est jamais rebutée par le pédantisme de l'autre; on dirait que leurs deux raisons croissent ensemble, tant la supériorité de la mère est assouplie par l'amour; enfin cet esprit frivole, ce penchant au plaisir, ce goût du merveilleux, qu'on blâme avec si peu de réflexion dans les femmes, est une harmonie de plus entre la mère et l'enfant; tout les rapproche, leurs consonnances comme leurs contrastes; et dans le partage que la nature a fait de la douceur, de la patience, de la vigilance, elle nous indique vivement et amoureusement à qui elle prétend confier notre faiblesse!

En général, on ne remarque point assez que les enfans n'entendent que ce qu'ils voient, et ne comprennent que ce qu'ils sentent; le sentiment chez eux précède toujours l'intelligence : aussi à qui leur apprend à voir, à qui éveille leur tendresse, appartiennent toutes les influences heureuses. La vertu ne s'enseigne pas seulement, elle s'inspire : c'est là surtout le talent des femmes; ce qu'elles désirent, elles nous le font aimer, moyen charmant de nous le faire vouloir!

Mais un prince, mais un roi, qu'apprendront-ils d'une femme? ce que saint Louis apprit de Blanche, Louis XII de Marie de Clèves, Henri IV de Jeanne d'Albret. Sur soixante-neuf monarques qui ont porté notre couronne, trois seulement ont aimé le peuple; et, chose remarquable, tous trois furent élevés par leurs mères!

Que le gouverneur puisse descendre sans efforts jusqu'à son élève, qu'il forme un cœur religieux, un honnête homme, un bon citoyen; il a tout fait. Et qu'y a-t-il dans cette mission dont une femme ne soit capable? qui, mieux qu'une mère, peut nous apprendre à préférer l'honneur à la fortune, à chérir nos semblables, à secourir les malheureux, à élever notre ame jusqu'à la source du beau et de l'infini? Un gouverneur vulgaire conseille et moralise; ce qu'il offre à notre mémoire, une mère nous le grave au cœur : elle nous fait aimer ce qu'il peut tout au plus nous faire croire, et c'est par l'amour qu'elle arrive à la vertu!

Cette influence maternelle existe partout, partout elle détermine nos sentimens, nos opinions et nos goûts, partout elle fait notre destinée! « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère; » et le grand homme se plaisait à répéter qu'il devait à la sienne de s'être élevé si haut. On a dit, et je le crois, que la femme qui donna le jour aux deux Corneille avait l'ame grande, l'esprit élevé, les mœurs sévères, qu'elle ressemblait à la mère des Gracques, que c'étaient des femmes de même étoffe. Au rebours, la mère du jeune Arouet, railleuse, spirituelle et coquette, marqua de tous ces traits le génie de son fils; elle anima ses cent ames de ce feu violent qui devait à la fois éclairer et consumer, produire tant de chefs-d'œuvre, et se déshonorer par tant de facéties!

Mais les deux grands poètes de ce siècle offrent peut-être l'exemple le plus frappant de cette douce et fatale influence : à l'un, le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprices et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine. Une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son enfant, qui l'irrite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément au cœur du jeune homme : la haine et l'orgueil, la colère et le dédain, fermentent en lui, et comme la lave brûlante d'un volcan, débordent tout à coup sur le monde dans les torrens d'une infernale harmonie!

A l'autre poète, le destin bienveillant accorde une mère tendre sans faiblesse, et pieuse sans rigidité; une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle : cette femme, jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend, ne parlent pas seulement à son intelligence, mais en tombant dans son ame elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu : ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère; son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel!... Essayez de refaire Byron et Lamartine; vous arriverez toujours trop tard : le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli, et les passions de notre mère sont devenues notre nature même.

Des esprits peu attentifs m'accuseront peut-être de vouloir ressusciter les femmes savantes; qu'ils se rassurent, le génitif et le datif, comme dit Montaigne, ne sont pas le but de ce livre; laissant donc de côté tous les travaux de la mémoire, ces attributions de professeurs, j'appellerai les femmes à remplir leur destinée, en se chargeant de cette éducation supérieure qui imprime le mouvement à l'ame.

(Extrait *de l'Éducation des mères de familles, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes; par* L. Aimé Martin.)

HOMÈRE.



Le divin chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* occupe, de l'aveu universel, la première place parmi les poètes. On sait que sept villes de l'Asie-Mineure se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. « Tout respire, s'écriait Pope, tout « sent, tout agit dans ce poète. » C'est le seul poète, suivant Aristote, qui ait écrit des *paroles vivantes*. C'était le sentiment des anciens, que tous leurs auteurs tragiques n'étaient que les imitateurs d'Homère. Quelqu'un disait des tragédies d'Euripide : Ce sont les restes d'un festin d'Homère qu'un convive emporte chez lui. »

Les poèmes d'Homère parurent d'abord en pièces détachées, et demeurèrent long-temps en cet état, suivant Elien, sous divers titres, comme la *bataille près des vais-*

seaux, la *mort de Dolon*, la *vaillance d'Agamemnon*, la *Patroclie*, la *grotte de Calypso*, le *massacre des Amans*... On les appelait les *Rhapsodies*, et ceux qui les chantaient, les *Rhapsodes*. La Grèce montra d'autant plus d'ardeur et d'empressement à transcrire ces poèmes, qu'elle y voyait éterniser la gloire de ses héros.

Pisistrate, tyran d'Athènes, celui-là même dont Cicéron admirait l'éloquence et le savoir, fut le premier qui rassembla les poèmes d'Homère; il divisa l'*Iliade* et l'*Odyssée* conformément au dessein de l'auteur, et partagea ces différens poèmes en vingt-quatre livres, qui dans la suite furent désignés par les caractères de l'alphabet. Du temps d'Alexandre, l'ignorance ou la mauvaise foi des copistes avait surchargé l'*Iliade* d'Homère d'un grand nombre de fautes. Ce monarque en fit faire une édition exacte par Anaxarque et Callisthène. Il y travailla, dit-on, lui-même avec d'autant plus d'empressement, que l'ambition de passer pour fils de Jupiter le déterminait à rendre aussi commun qu'il lui serait possible un livre où régnait un commerce familier entre les dieux et les mortels. La correction achevée, il voulut avoir toujours son Homère avec lui. Il l'enfermait dans une riche cassette qui s'était trouvée parmi les dépouilles du roi Darius; c'est là l'origine du nom de l'*édition de la cassette*, que l'on a donné à cette édition d'Alexandre.

L'Egypte rendit hommage aux écrits d'Homère. Les Ptolémée, protecteurs déclarés des sciences et des arts, chargèrent plusieurs savans de revoir avec la plus grande exactitude l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Le fameux Aristarque se distingua le plus dans ce travail. Sa critique fut si judicieuse et si sage, que, malgré les censeurs, toute l'antiquité s'en est rapportée à lui, et l'a considéré au point de consacrer son nom pour désigner tout critique impartial et savant, comme celui de Zoïle, qui s'avisa d'écrire en ce temps-là contre Homère, sert à marquer tout censeur envieux et faux.

Le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* a toujours été regardé comme le père et même comme le dieu de la poésie. Le premier en France qui osa s'élever contre le grand Homère, fut l'abbé Boisrobert, si célèbre par la faveur dont il jouissait auprès du cardinal de Richelieu. Il comparait le divin Homère à ces chantres de carrefours qui débitent leur poésie sur les places publiques. Desmarets de Saint-Sorlin et ensuite Charles Perrault, l'auteur des *Parallèles des anciens et des modernes*, parurent sur les rangs. Le redoutable Despréaux demeurait dans le silence. Cette indifférence dans un homme dont la bile était si facile à émouvoir à la moindre atteinte contre le bon goût et la raison, étonna singulièrement le prince de Conti, qui dit un jour qu'il irait à l'Académie française écrire sur la place de Despréaux : *Tu dors, Brutus*. Le satirique se réveilla enfin; mais sans vouloir s'amuser à défendre Homère contre les critiques superficielles de l'auteur du *Parallèle*, il s'attacha uniquement à relever les bévues de ce ridicule antagoniste, et la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault. Houdart de la Mothe a depuis renouvelé la querelle; il traduisit Homère en vers français, *et en fit une critique raisonnée*. La marquise de Lambert, l'abbé Terrasson, et l'abbé de Pons se rangèrent de son côté contre les défenseurs du poète grec, à la tête desquels était la savante madame Dacier. D'autres écrivains ne parurent dans cette dispute que pour rire aux dépens des deux partis. On en fit même des farces. Les acteurs de la Foire représentèrent *Arlequin défenseur d'Homère*. Dans cette pièce, arlequin tirait respectueusement l'*Iliade* d'une châsse, prenait successivement par le menton les acteurs et les actrices, et la leur donnait à baiser en réparation de tous les outrages faits à Homère. Il y eut aussi une estampe dans laquelle on représentait un âne qui broutait l'*Iliade*, et au bas ce vers satirique contre la traduction de la Mothe, qui avait réduit l'*Iliade* en douze chants :

> Douze livres mangés, et douze estropiés.

Les Allemands ont depuis fait de gros livres pour prouver la non-existence d'Homère. Il pourra encore s'élever des disputes au sujet d'Homère, qui a bien des côtés qui prêtent à la critique, qui *dort même quelquefois*, a dit le bon Horace; mais les beautés qui brillent dans ses poèmes sont si frappantes, que toutes les critiques passeront, et lui seul restera.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 13 au 19 Mars.

13 *mars* 1573. — Mort du chancelier de l'Hôpital. Michel de l'Hôpital naquit en Auvergne. Son père était attaché au connétable de Bourbon. L'Hopital, par son génie et par le temps où il vécut, est en quelque sorte le chef et le modèle de cette génération de grands magistrats que l'on vit se perpétuer pendant plus d'un siècle, comme une sauve-garde publique au milieu des factions, des coups d'états et de la guerre civile.

13 *mars* 1711. — Mort de Boileau Despréaux, auteur de l'*Art poétique* et d'un grand nombre de satires et d'épitres qui lui ont assigné une des premières places parmi les poètes français. Il a puissamment contribué à la réforme littéraire opérée dans le siècle de Louis XIV.

14 *mars* 1590. — Bataille d'Ivri, l'un des plus glorieux combats livrés par Henri IV.

13 *mars* 1803. — Mort de Klopstock, poète allemand, auteur de la *Messiade*.

14 *mars* 1823. — Mort de Charles-François Dumouriez, général de la république.

15 *mars*, 44 ans avant Jésus-Christ (an de Rome 708). — Assassinat de Jules César.

15 *mars* 1673. — Mort de Salvator Rosa, peintre et poète italien.

15 *mars* 1701. — Mort de Segrais, poète français.

16 *mars* 1702. — Mort de Guillaume III, roi d'Angleterre.

16 *mars* 1792. — Assassinat de Gustave III, roi de Suède.

16 *mars* 1822. — Mort de Mme Campan. Cette femme, distinguée par son esprit, fut d'abord lectrice de mesdames, tantes de Louis XVI, puis surintendante de la maison d'Écouen, sous l'empire. Elle a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on doit distinguer les *mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France*. Ces mémoires ont eu un grand succès.

17 *mars* 1680. — Mort du duc François de La Rochefoucauld, célèbre dans les guerres de la Fronde et l'auteur des *Maximes*.

17 *mars* 1741. — Mort de Jean-Baptiste Rousseau. Avant M. de Lamartine il était considéré comme le premier poète lyrique français. Exilé de France il termina ses jours à Bruxelles. Voici l'épitaphe célèbre que Piron composa pour lui :

> Cit-gît l'illustre et malheureux Rousseau ;
> Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
> Voici l'abrégé de sa vie,
> Qui fut trop longue de moitié:
> Il fut trente ans digne d'envie,
> Et trente ans digne de pitié.

18 *mars* 1152. — Divorce entre Louis-le-Jeune, roi de France, et Éléonore de Guyenne. Six semaines après ce divorce, Éléonore épousa Henri duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, et lui apporta en dot le Poitou, la Saintonge et la Gascogne, provinces que le roi de France avait scrupuleusement rendues. De là les guerres qui désolèrent pendant trois cents ans le royaume, et dans lesquelles périrent plus de trois millions de Français.

18 *mars* 1768. — Mort de Sterne, écrivain anglais.

19 *mars* 1721. — Mort du pape Clément XI.

ÉGLISE DE BROU PRÈS DE BOURG,
EN BRESSE.

Parmi les monumens qui caractérisent au plus haut point l'esprit religieux de nos ancêtres, l'église de Brou doit être placée au premier rang, non point tant pour son aspect extérieur qui n'offre aucune singularité remarquable, que par l'admirable sculpture du chœur et les tombeaux qu'il renferme. Ce monument, situé à un

quart de lieue de Bourg, en Bresse, doit son érection au vœu touchant de Marguerite de Bourbon, femme de Philippe II, comte de Bresse et duc de Savoie. Son époux ayant fait une chute de cheval à la chasse, et se voyant près de perdre la vie, Marguerite promit à Dieu de lui faire élever un temple de marbre s'il lui rendait son Philippe, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Elle mourut peu de temps après sans avoir pu exécuter ce vœu; mais son fils Philibert hérita de ses saintes intentions et fit travailler avec la plus grande activité à cette église qui est un des monumens les plus remarquables du moyen-âge. On appela de toutes parts les artistes les plus célèbres. Quatre



(Vue de l'église de Brou, en Bresse.)

cents ouvriers y travaillèrent depuis 1511 jusqu'en 1536, époque de son entier achèvement. On nomme parmi les architectes André Colombau, né à Dijon, Philippe de Chartres et Louis Wamboglem; comme sculpteurs, Benoît de Serins, Onoffrio Campitoglio, Jehan de Louhans, et Anne le Picard. Tous les travaux de sculpture furent d'ailleurs dirigés par le célèbre Conrad Meyt. Le frontispice est surmonté par trois frontons de dimensions inégales; celui du milieu offre un caractère particulier que l'on ne rencontre jamais dans les monumens du moyen-âge. Le portail, dont l'arc est surbaissé et orné de sculptures délicieuses, donne à l'extérieur un aspect tout à fait original.

INTÉRIEUR. — L'intérieur n'offre rien de remarquable; un goût simple règne dans tout son ensemble, ce n'est que dans le chœur que l'on peut admirer les tombeaux qui y sont placés. Le premier à droite est celui de Marguerite de Bourbon, qui fit le vœu d'élever le monument. Elle est représentée sur une table de marbre noir, vêtue du manteau ducal, les mains jointes, la couronne sur la tête et les yeux tournés du côté de son fils; à ses pieds un levrier; dans les entrecolonnemens des piliers qui supportent la table, sont une foule de petites statues à l'expression morne et triste, détournant la tête pour cacher leur douleur. Le corps de Philibert le Beau est également supporté par une table de marbre noir entouré des insignes de sa dignité et de plusieurs génies dans l'attitude du plus sombre désespoir. Au-dessous, des colonnes nombreuses simulent les arceaux d'un temple gothique; dans l'espace de ces colonnes est étendu le corps de Philibert-le-Beau à peine entouré d'un linceul; des taches livides couvrent déjà cette chair prête à entrer en décomposition. Il semble voir ce corps devenir la proie des vers. Au premier coup-d'œil, vu dans l'obscurité avec la teinte blafarde d'un marbre grisâtre imitant la nature à s'y méprendre, ce cadavre fait horreur, et cependant c'est un spectacle dont il est impossible de s'arracher. Le troisième à gauche est celui de Marguerite d'Autriche qui offre la même représentation d'un cadavre en putréfaction. Vers le milieu de la tige du fronton paraît une corniche soutenue par plusieurs rameaux, on y lit ces mots inscrits là comme un signe indélébile :

Fortune, infortune, fortune...

On montre encore aux étrangers plusieurs détails de sculpture intéressans, et la chapelle où la princesse Marguerite venait dire ses heures et prier pour son mari.

« Les hommes sont comme les statues, il faut les voir en place, » a dit un écrivain du XVIIIe siècle. Un jour un ambassadeur d'Espagne causant avec Henri IV, lui disait qu'il aurait bien voulu connaître ses ministres pour s'adresser à chacun d'eux, suivant son caractère. — Je vais, lui dit le roi, vous les faire connaître tout à l'heure. Ils étaient dans l'antichambre en attendant l'heure du conseil. Il fit entrer le chancelier de Sillery et lui dit : « M. le chancelier, je suis fort en peine de voir sur ma tête un plancher qui ne vaut rien, et qui menace ruine. Sire, dit le chancelier, il faut consulter les architectes, bien examiner toutes choses, et y faire travailler, s'il en est besoin; mais il ne faut pas aller si vîte. — Le roi fit ensuite entrer M. de Villeroi, et lui tint le même discours; il répondit sans regarder seulement le plancher : vous avez bien raison, sire, cela fait peur. Après qu'ils furent sortis, entra le président Jeannin, qui, à la même question, répondit : Je ne sais pas, sire, ce que vous voulez dire; voilà un plancher qui est fort bon. — Mais, reprit le roi, ne vois-je pas là haut des crevasses, ou j'ai la berlue? — Allez, allez, sire, dormez en repos; le plancher durera plus que vous. Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur : Vous les connaissez à présent : le chancelier ne sait jamais ce qu'il veut faire; Villeroi dit toujours que j'ai raison; Jeannin dit tout ce qu'il pense, et pense toujours bien; il ne me flatte pas, comme vous voyez.

MONTAGNES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.



(Voyageurs traversant les Cordilières.)

Les montagnes de l'Amérique méridionale sont un des objets d'étude les plus importans pour le géographe, non-seulement parce qu'elles renferment plusieurs sommets que l'on peut ranger parmi les plus élevés du globe, mais encore parce qu'elles recèlent un grand nombre de volcans qui offrent des scènes également admirables et terribles, et qu'elles cachent dans leur sein des mines d'une grande richesse.

La chaîne des Andes s'étend en longueur dans toute la partie espagnole de l'Amérique méridionale. Ces montagnes tirent leur nom du mot péruvien *anti*, qui signifie cuivre, et qui fut donné primitivement à une chaîne voisine de Cusco. C'est près de Quito qu'elles atteignent leur plus grande hauteur. Depuis l'équateur jusqu'à deux degrés au sud, les Cordilières se ramifient en plusieurs plateaux qui séparent des montagnes placées sur le dos même des Andes. Ces plateaux, par leur situation extraordinaire, forment pour ainsi dire des îles au milieu de cet océan aérien. C'est pourquoi les peuples qui les habitent y restent concentrés, et craignent de descendre dans les pays voisins où règne une chaleur étouffante et nuisible aux habitans primitifs des hautes Andes. D'ailleurs l'accès en est extrêmement difficile. On ne se hasarde qu'en tremblant à franchir les routes tracées dans ces montagnes. Les mules dont on se sert toujours à cause de la sûreté de leur pas, partagent non-seulement les périls des voyageurs, mais courent encore de plus grands dangers. Outre qu'il faut qu'elles résistent comme les hommes à un froid qui les pénètre, elles sont accablées de lassitude.

On trouve à chaque pas sur le chemin les ossemens de celles qui ont péri. Dans quelques endroits qui suivent le flanc des montagnes, les sentiers ont si peu de largeur que les mules peuvent à peine y poser les pieds. Alors le corps du cavalier et celui de la monture sont comme suspendus au-dessus de la rivière qui coule à cinquante ou soixante toises au-dessous. Le seul avantage de ces terribles chemins, c'est qu'on n'y craint pas les voleurs. Quelquefois la route est tout à coup séparée par un espace considérable qui forme l'ouverture d'un gouffre de quelques centaines de pieds de profondeur (voy. la gravure). Les mules montrent une sagacité incroyable en franchissant ces dangereuses ouvertures, et tous les voyageurs qui en ont été témoins ne parlent de leur patience et de leur adresse qu'avec une véritable admiration. Voici ce qu'en dit le major Head dans ses notes sur son voyage à travers les Cordilières. « Nos mules étaient prêtes, il ne restait plus qu'à charger celles qui étaient destinées à porter nos bagages. Cette opération est assez curieuse à voir; lorsque le conducteur en a attrapé une avec son *lasso* (espèce de courroie), il lui jette sur les yeux un grand fichu qu'il attache sous le menton, ne laissant que le nez et la bouche découverts. La mule reste tranquille tandis qu'on place sur son dos l'immense bât de paille sur lequel on pose les marchandises une à une, et qu'on les lie ensemble avec la plus grande solidité. Mais aussitôt que la mule sent sa vue dégagée, elle se livre à tout le ressentiment qu'elle avait concentré jusqu'alors, et fait les efforts les plus prodigieux et les plus habiles pour se débarrasser de son fardeau; ce n'est que lorsque la solidité de ce fardeau lui est bien prouvée qu'elle s'arrête honteuse et reprend tout à coup un air de patience et de résignation. Nous partîmes. Pendant le voyage, je contemplais cette région de neige que nous étions près d'atteindre, lorsque le conducteur me rejoignit et me demanda si je désirais le suivre à pied, pour examiner les passages les plus dangereux de la route avant que les mules s'y engageassent. Je le suivis; nous étions parvenus à un des défilés les plus étroits des Cordilières. Devant nous la route, presque perpendiculaire, était couverte de pierres détachées qui avaient été amenées par les eaux. Vers un point surtout, le sentier n'avait pas deux

pieds de largeur; d'un côté le rocher, de l'autre un précipice au fond duquel roulait un torrent furieux. Voici le plus mauvais passage pour les mules chargées de bagages, me dit le conducteur. On en a perdu quatre cents ici, et nous y en laisserons probablement une. Il ajouta qu'il allait essayer de descendre sur le bord du torrent afin de rattrapper avec sa courroie celles qui pourraient tomber à l'eau. Je résolus de voir la chute qui était prévue; je m'avançai un peu sur la route dans cette intention, et je m'assis sur une pointe de rocher. Les mules arrivèrent bientôt à la suite les unes des autres. Aussitôt que la première fut parvenue dans l'endroit périlleux, elle s'arrêta prévoyant le danger, et par conséquent toutes celles qui la suivaient en firent autant. C'était la plus forte de la caravane et celle qui portait les plus lourds paquets. Le conducteur lui jeta des pierres pour la faire avancer; alors elle posa son nez sur la terre comme si elle avait voulu littéralement sentir son chemin, puis elle avança avec précaution en essayant si les pierres étaient solides avant d'y poser son pied. Enfin elle continua sa route, et quelques autres suivirent son exemple. Mais une plus jeune, chargée d'un porte-manteau et de deux grands sacs de provisions, heurta son fardeau contre le rocher; ce choc lui fit perdre l'équilibre. Ses quatre jambes étaient cependant encore sur le sentier, et elle semblait s'accrocher avec sa bouche aux pointes du rocher, mais son malheureux sort fut bientôt décidé par une mule arriérée qui, d'un coup de tête, fit perdre l'équilibre à sa pauvre compagne, et la précipita au fond du gouffre bouillonnant. Cette chute fut réellement terrible. La mule roula d'abord jusqu'à ce qu'elle eût rencontré un roc perpendiculaire, puis elle sembla bondir, tourna quelques instans dans le vide, et disparut sous les eaux. Nous la croyions brisée contre les pointes de rocher, lorsque quelques minutes plus tard nous vîmes une mule solitaire qui venait au-devant de nous : c'était celle dont nous venions de contempler la chute; elle eut bientôt rejoint ses compagnes. Elle s'était complétement mouillée, avait l'œil morne, l'air triste et honteux, mais enfin ses os n'étaient point brisés, et à tout prendre elle offrait un état de santé fort satisfaisant. »

Les Andes de Quito forment la partie la plus élevée de ces montagnes. C'est dans le petit espace compris entre l'équateur et le premier dégré 45 minutes sud, que l'on trouve des sommets qui s'élèvent à environ 3,000 toises. Aussi n'en compte-t-on que trois, le Chimborazo, qui excèderait la hauteur de l'Etna placé sur le sommet du Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur le sommet du pic Ténériffe, le Cayambé et l'Antisana. Les traditions des Indiens de Lican nous apprennent avec quelque certitude que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes *Capac-Urcu*, était jadis plus élevée que le Chimborazo; mais qu'après une éruption qui se soutint pendant huit ans, ce volcan s'affaissa. En effet, son sommet ne présente plus dans ses plans inclinés que les traces de la destruction.

Le Chimborazo, comme le Mont-Blanc dans les Alpes, forme l'extrémité d'un groupe colossal. Depuis ce mont jusqu'à cent vingt lieues au sud, aucun autre n'entre dans la région des neiges perpétuelles. Les missionnaires qui ont parcouru les Andes les représentent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes, par conséquent comme beaucoup plus basses que la Cordilière proprement dite.

Les plus hautes de ces montagnes contiennent pour la plupart un grand nombre de volcans; en 1743 eut lieu dans la Nouvelle Grenade une irruption qui avait été précédée quelques jours auparavant d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne; il s'y fit une ouverture au sommet, et trois sur le penchant qui était couvert de neige; les cendres se mêlant à une prodigieuse quantité de neiges et de glaces fondues, furent entraînées si rapidement qu'elles couvrirent la plaine depuis Callao jusqu'à Latacunga, et dans un moment, tout cet espace devint une mer dont les eaux bourbeuses firent périr une partie des habitans. La rivière de Latacunga fut le canal par lequel les eaux s'écoulèrent; mais comme ce débouché ne suffisait pas pour les contenir, elles débordèrent du côté des habitations, et emportèrent tous les édifices qu'elles rencontrèrent sur leur passage. Ce n'était que le prélude d'une éruption plus terrible encore, qui éclata le 10 novembre avec tant de violence que tous les habitans se virent obligés de prendre la fuite. Une partie de la province fut encore bouleversée en 1797. Quarante mille personnes furent victimes d'un tremblement de terre à la suite duquel la température de Quito devint beaucoup plus froide qu'elle ne l'était auparavant.

NICE.

(Suite.)

Tous les hivers on voit mouillés dans le port de Nice ces yachts anglais si propres, si élégans, qui révèlent si bien l'opulence et les mœurs d'un peuple puissant sur la mer. Ils sont amarrés à l'écart dans le lieu le plus sûr. On leur prête, malgré soi, un certain air de dédain anglais, lorsqu'on les voit à côté des bâtimens noirs et puans de goudron de la Méditerranée. En 1829, on s'arrêtait devant un de ces yachts qui avait appartenu à lord Byron. Il avait long-temps porté le poète sur les lagunes de Venise; il l'avait conduit maintefois au rivage du Lido, lorsque sa tête toujours si pleine de pensées et son cœur déjà si malade allaient chercher la paix dans la solitude sans la trouver. Alors le beau yacht avait pour propriétaire un marchand de la Cité de Londres. Rien de confortable et de commode ne manque à l'intérieur de ces petits bâtimens.

Les mois d'hiver sont les plus beaux de la terre à Nice. Mais, depuis février jusqu'à la fin de mars, il y règne un vent piquant de nord-est qui dessèche les poitrines, et compromet les résultats heureux de l'hivernage. C'est l'époque où meurent les incurables. Les valétudinaires se plaignent aussi. Pourtant comment ne pas sortir par un soleil brillant et un ciel bleu qui, vus à travers les vitres, promettent une température caniculaire? Il n'est pas facile d'échapper à ce piége. Doit-on revenir en France? Mais la Provence est pire encore; de tous les autres côtés les neiges vous ferment le passage. Alors on voit les médecins anglais déposer leurs poitrinaires invalides sur le galet du rivage et les y laisser des heures entières exposés aux coups de ce vent meurtrier. Les préjugés de la science anglaise détruisent ainsi le peu de souffle qui reste à ces pauvres malades.

C'est sous ce climat qu'il faut aller jouir des magnifiques couchers du soleil. Le soir toutes les vitres de la ville vous paraissent resplendissantes de lumière, ainsi que les vitraux des vieilles cathédrales. Les gens que vous rencontriez tous les jours pâlis par la maladie, sont maintenant colorés d'une teinte pourpre. On les croirait d'abord rendus à la vie; mais, vus de près, ils font peur; cette couleur rouge qui brille sur leur visage amaigri ressemble à celle que répand sur les objets la lueur des incendies. Le plus beau spectacle que puisse offrir la nature vous attend sur la terrasse. Le soleil touche à l'horizon comme un immense globe de feu; la mer et le ciel sont enflammés. Il se fait à ce moment du crépuscule un majestueux silence; les pensées se taisent et l'on reste plongé dans la contemplation. Le soleil semble descendre sur les côtes de France; ses rayons illuminent Antibes et Saint-Laurent-du-Var. On les toucherait avec la main. Si vous êtes français, ce n'est pas sans un doux sentiment que vous distinguerez la blancheur des maisons et que vous en verrez reluire les carreaux. On rentre chez soi après avoir épuisé ce spectacle, et encore absorbé dans une émotion d'autant plus vraie, qu'on la sent et qu'on ne la traduit pas, comme font les poètes.

On est quelque peu désappointé si on vient à Nice du cen-

tre ou du nord de la France. On trouve que les oliviers sont tristes, trop espacés, sans ombre; car le blé croît et mûrit à leurs pieds. Les orangers sont des arbres petits et monotones; leurs fruits sont repoussans par leur saveur aigre. Dans la floraison, ils exhalent une odeur fade qui soulève le cœur et appesantit la tête. Mais si, par une belle matinée de printemps, un vent doux et frais a passé sur les fleurs des orangers, il s'imprègne de leur parfum et vous l'apporte de loin divisé dans l'air. Cette délicieuse sensation ne fait que vous toucher; vous la cherchez avidement et l'air ne la fournit plus. Une brise parfumée vous la rend quelquefois, au moment où vous la regrettez. C'est vraiment là qu'est la poésie des orangers en fleurs de l'Italie.

La vie est assez chère à Nice. Le bois d'olivier, qu'on brûle vert, est très-coûteux. Son feu donne une flamme charmante à voir, et de plus résineuse et parfumée. Les gens de la campagne l'apportent en ville et le vendent au poids. Il provient du rajeunissement ou de la destruction des vieux oliviers.

Le dernier roi de Sardaigne aimait beaucoup les vaudevilles et les ballets français. Chaque hiver il faisait venir les acteurs de Marseille. La salle du théâtre est d'une construction gracieuse; elle est adossée à la mer, sur laquelle on a ménagé une vaste ouverture, qui offre quelquefois aux assistans, comme une magnifique décoration, les eaux et l'horizon dorés par les feux du soleil couchant. Ce spectacle est encore un fléau pour les poitrines qui toussent.

Les Niçards, comme ils s'appellent, parlent français à la manière des Provençaux. Le peuple se sert d'un patois provençal un peu italianisé. Un paysan ne comprend pas plus le français qu'un Italien de la rivière de Gênes. Les gens d'une intelligence cultivée soupirent après la domination française dans l'intérêt de leur dignité d'homme, et les gens plus communs, les industriels ou les negocians laissent de avec les besoins moraux pour l'intérêt matériel qui prospère côté la franchise du port.

Un trait de mœurs qu'on remarque à Nice comme dans toutes les villes d'Italie, c'est qu'on entre dans un bureau de loterie, sans regarder derrière soi comme en France. Aller à la loterie, pour un italien, est un acte de sa vie aussi simple que de prendre un sorbet. Une autre particularité de cette ville, c'est de voir les galériens balayer chaque jour les quais du port, sous la surveillance d'un garde-chiourme armé d'un fusil. On ne paraît pas les regarder comme des êtres placés en dehors de l'humanité. Ces malheureux ont encore un pied dans la société. Ils font mollement leur besogne, et causent familièrement avec l'argousin. Il est vrai que les galères se distribuent aussi libéralement à Nice, qu'ailleurs une amende ou quelques jours de prison; on devient galérien pour une infraction aux lois du fisc ou pour un simple blasphème prononcé en public.

LES VILLES DE LA FRANCE

DEPUIS LA SECONDE RACE JUSQU'AU RÈGNE DE SAINT LOUIS.

§ I.

Depuis l'établissement du régime féodal jusqu'au règne de saint Louis et même de Louis XI, les grands vassaux de la couronne de France habitèrent presque constamment leurs châteaux, tandis que les rois, de leur côté, passaient presque toute l'année avec leur cour dans leurs maisons de plaisance. On ne trouvait guère dans l'enceinte des villes que des artisans et des prêtres. A cette époque, les maisons étaient toutes construites en terre et en bois. En l'absence d'une police éclairée et vigilante, chaque propriétaire bâtissait au gré de son caprice; aussi les rues étaient-elles tracées de la manière la plus irrégulière. Du faîte des maisons des gouttières en saillie déversaient les eaux pluviales sur les passans; des perches tendues çà et là à travers les rues obscurcies servaient aux lavandières et aux teinturiers à suspendre leur linge et leurs étoffes, qui distillaient à flots, de toutes parts, l'eau de savon et les couleurs. On ne voyait nulle part ni fontaines, ni aquéducs; seulement on apercevait de loin en loin quelques puits. Au milieu de ces tristes habitations, l'œil charmé s'arrêtait quelquefois avec étonnement sur de belles églises ou de majestueux monumens qui contrastaient avec ce grossier entourage. A la porte même de ces imposans édifices, le marchand forain élevait sa baraque, le maréchal ferrant fixait ses poteaux et ses ateliers enfumés; sur les places publiques, dans les carrefours, les juifs, qui expiaient leurs bénéfices à force d'humiliations, étalaient leurs marchandises et obstruaient les passages. Pendant la nuit, quand un habitant de la cité venait à mourir, un clerc parcourait bruyamment la ville entière en agitant sa crecelle lugubre, et s'arrêtant par intervalles dans les carrefours où il criait d'une voix lamentable : *Réveillez-vous, et priez pour le trépassé.* Quand un prêtre allait administrer l'extrême-onction à un agonisant, une foule innombrable le suivait presque toujours dans sa sainte visite pour gagner les indulgences promises en pareil cas. Toute cette foule pieuse et recueillie s'agenouillait çà et là à la porte de la maison, sur les escaliers, et jusque dans la chambre du malade, autour de son lit de douleurs, priant à haute voix pour l'ame du mourant.

Les artisans d'une même profession habitaient la même rue; à Paris les baigneurs peuplaient la rue des *Étuves*, on trouvait tous les orfèvres rassemblés sur le quai de ce nom; la rue Saint-André-des-Arcs était remplie des boutiques des marchands de flèches et de carquois : aujourd'hui encore les noms de rue de la *Tixéranderie*, de la *Verrerie*, des *Boucheries*, des *Lavandières*, témoignent de leur ancienne destination. On ne voyait à l'extérieur des boutiques ni enseignes ni étalages; les marchands, sur le seuil de leur porte, indiquaient aux passans la nature des denrées qu'ils débitaient.

Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que les mires ou médecins s'annonçaient eux-mêmes par des cris; et comme les ventouses étaient l'un des remèdes les plus généralement répandus à cette époque, on les reconnaissait au cri: *ventouses à ventouses :* ils portaient toujours sur eux un coffret renfermant leurs remèdes, leurs instrumens, et surtout de la charpie, et ils amenaient à leur suite des femmes chargées des accouchemens et des saignées : ces femmes s'appelaient indistinctement *saineresses*, *ventrières*, ou *matrones*.

Les marchands formaient comme aujourd'hui des confréries liées par des statuts ou réglemens : chacune de ces confréries ou communautés se distinguait des autres, aux jours de réjouissances publiques, par un costume particulier; chacune portait dans les grandes processions la bannière et la châsse de son patron : les membres de ces corps commerciaux assistaient de temps en temps, à des époques périodiquement réglées, à des repas communs où ils renouvelaient, en se touchant la main et mangeant fraternellement aux mêmes plats, le pacte de la loyauté et de la bonne foi: le roi honorait souvent ces assemblées de sa présence. A sept heures du soir en hiver, et à huit en été, on sonnait de toutes parts dans la ville la cloche du couvre-feu : à ce signal, chacun devait rentrer chez soi, éteindre la flamme de son foyer, faire les prières de l'Angélus et se coucher. On veillait rigoureusement à l'exécution de l'ordonnance du couvre-feu pour prévenir les incendies encore plus fréquens et plus contagieux que partout ailleurs dans les villes construites en bois, comme l'étaient alors toutes les villes de France.

Les dimanches et les jours de fêtes, un morne silence régnait dans toutes les cités : les ordonnances royales ou seigneuriales prescrivaient ces jours-là la cessation absolue de toutes les *œuvres serviles*; nul marchand ne pouvait ni vendre, ni travailler, sous peine d'encourir les châtimens les plus sévères. Il était même défendu de s'arrêter sur les places publiques, et de perdre en promenades, en récréations,

frivoles et mondaines un temps que réclamaient les devoirs de la religion.

L'absence d'une sage police rendait le séjour des villes insalubre à l'excès : l'air fétide qu'on respirait partout allumait dans le sang des maladies affreuses et souvent incurables connues sous les dénominations diverses de *pourpre*, de *feu sacré*, de *mal des ardens*, mais la lèpre fut de toutes ces maladies celle qui exerça le plus de ravages : elle provoqua plusieurs ordonnances et réglemens de la part des rois et des seigneurs. Tout le monde fuyait avec horreur le malheureux infecté de la lèpre. Au dixième siècle, un parlement assemblé à Compiègne jugea que cette maladie était une cause suffisante de divorce. Le *lépreux* était mort civilement et incapable de succéder; on exigeait de lui les droits auxquels son décès eût donné ouverture, et on célébrait ses funérailles. S'il était étranger à la localité, les sergens lui donnaient, sur les deniers de l'aumône, un chapeau, un manteau gris, une besace, et le faisaient traîner de vive force hors de leur juridiction. Si le lépreux appartenait à la ville qu'il habitait, on lui donnait un abri construit sur quatre épieux dans un quartier éloigné, en dehors de toute communication; quand il y était mort, on brûlait son toit et tout ce qui lui avait appartenu.

Vers le dixième siècle, on fonda cependant à Paris quelques *maladreries* où l'on donnait asile à ces infortunés; mais l'insuffisance des soins qu'on leur y accordait les forçait le plus souvent à s'échapper de ces maisons trop peu hospitalières; aussi les habitans de cette capitale rencontraient-ils fréquemment de pauvres lépreux qu'ils reconnaissaient aisément à leur pâleur et à leurs ulcères hideux que cachait mal leur *esclavine* (manteau d'étoffe grossière qu'on leur donnait par charité). Aussitôt qu'on les avait vus, ou qu'on avait appris leur évasion, on sonnait de toutes parts le tocsin d'alarme, et tous les habitans de la ville se rassemblaient en armes pour les traquer comme des bêtes fauves.

L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE A JÉRUSALEM.



(Vue extérieure de l'Église du Saint-Sépulcre.)

L'église du Saint-Sépulcre se compose de trois églises : celle du Saint-Sépulcre, celle du Calvaire, et celle de l'Invention de la Sainte-Croix.

L'église proprement dite du Saint-Sépulcre est bâtie dans la vallée du mont Calvaire, et sur le terrain où l'on sait que Jésus-Christ fut enseveli. Cette église forme une croix; la chapelle même du Saint-Sépulcre n'est en effet que la grande nef de l'édifice; elle est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par son dôme, au-dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde; elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure, également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades, plus petites que les colonnes et les arcades qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie; et le dôme prend sa naissance sur l'arc de ces niches. Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin, et trois autres personnages inconnus.

Le chœur de l'église du Saint-Sépulcre est à l'orient de la nef du tombeau; il est double comme les anciennes basiliques, c'est-à-dire qu'il a d'abord une enceinte avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé, et élevé de deux degrés au-dessus du premier. Autour de ce double sanctuaire règnent les ailes du chœur, et dans ces ailes sont placées des chapelles desservies par des prêtres de huit nations différentes : les Latins, les Grecs, les Abyssins, les Cophtes, les Arméniens, les Nestoriens, qui viennent de Chaldée ou de Syrie, les Géorgiens, qui habitent entre la mer Majeure et la mer Caspienne, et les Maronites, qui habitent le mont Liban, et reconnaissent le pape comme les Latins.

C'est aussi dans l'aile droite, derrière le chœur, que s'ouvrent les deux escaliers qui conduisent, l'un à l'église du Calvaire, l'autre à l'église de l'Invention de la Sainte-Croix. Le premier monte à la cime du Calvaire; le second descend sous le Calvaire même : en effet, la croix fut élevée sur le sommet du Golgotha, et retrouvée sous ce mont.

L'architecture de l'église est évidemment du siècle de Constantin; l'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds ou maigres, et leur diamètre est presque tou-

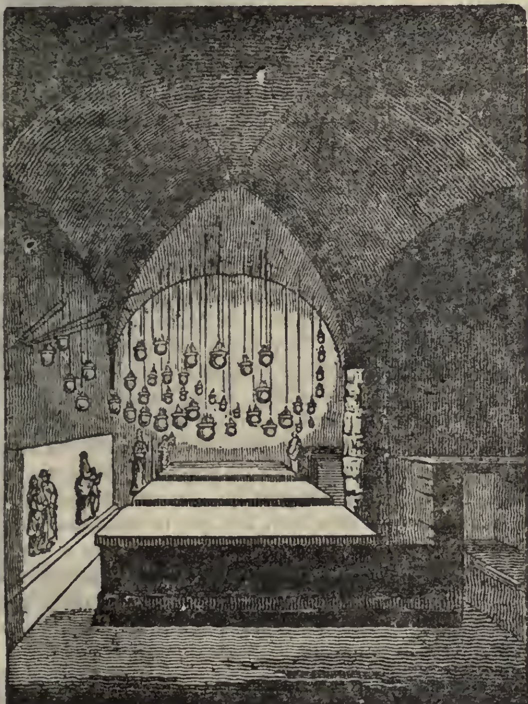
jours sans proportion avec leur hauteur. Quelques colonnes accouplées, qui portent la frise du chœur, sont toutefois d'un assez bon style. L'église étant haute et développée, les corniches se profilent à l'œil avec assez de grandeur; mais comme, depuis environ soixante ans, on a surbaissé l'arcade qui sépare le chœur de la nef, le rayon horizontal est brisé, et l'on ne jouit plus de l'ensemble de la voûte.

L'église n'a point de péristyle : on entre par deux portes latérales ; il n'y en a plus qu'une d'ouverte. Ainsi le monument ne paraît pas avoir eu d'ornemens extérieurs; il est masqué d'ailleurs par les masures et les couvens grecs qui sont accolés aux murailles.



(Intérieur de la Coupole et vue du Saint-Sépulcre.)

Le petit monument de marbre qui couvre le Saint-Sépulcre a la forme d'un catafalque, orné d'arceaux demi gothiques engagés dans les côtés-pleins de ce catafalque : il s'élève élégamment sous le dôme qui l'éclaire; mais il est gâté par une chapelle massive que les Arméniens ont eu la permission de bâtir à l'une de ses extrémités. L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé d'un côté au mur du monument, et servant d'autel aux religieux catholiques : c'est le tombeau de Jésus-Christ.


(Intérieur du Tombeau de N. S. J.-C., éclairé par 44 lampes d'argent

L'origine de l'église du Saint-Sépulcre est d'une haute antiquité. L'auteur de l'*Epitome* des guerres sacrées prétend que, quarante-six ans après la destruction de Jérusalem par Vespasien et Titus, les chrétiens obtinrent d'Adrien la permission de bâtir, ou plutôt de rebâtir un temple sur le tombeau de le r Dieu, et d'enfermer dans la nouvelle cité les autres lieux révérés des chrétiens. Il ajoute que ce temple fut agrandi et réparé par Hélène, mère de Constantin.

Cette église fut ravagée par Cosroës II, roi de Perse, environ trois siècles après qu'elle eut été bâtie par Constantin ; Héraclius reconquit la vraie croix, et Modeste, évêque de Jérusalem, rétablit l'église du Saint-Sépulcre. Quelque temps après, le calife Omar s'empara de Jérusalem ; mais il laissa aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Vers l'an 1009, Hequem ou Hakem, qui régnait en Égypte, à la sollicitation de l'empereur Argiropile, permit aux fidèles d'enfermer les saints lieux dans un nouveau monument. Mais comme, à l'époque du règne de Hakem, les chrétiens de Jérusalem n'étaient ni assez riches, ni assez habiles pour bâtir l'édifice qui couvre aujourd'hui le Calvaire, comme rien n'indique que les croisés aient fait construire à Jérusalem une église du Saint-Sépulcre, il est probable que l'église fondée par Constantin a toujours subsisté telle que nous la voyons, du moins quant aux murailles du bâtiment. L'inspection de l'architecture de ce bâtiment vient, comme n » s l'avons dit, à l'appui de cette opinion.

Les croisés s'étant emparés de Jérusalem le 15 juillet 1099, arrachèrent le tombeau de Jésus-Christ des mains des infidèles. Il demeura 88 ans sous la puissance des successeurs de Godefroy de Bouillon. Lorsque Jérusalem retomba sous le joug musulman, les Syriens rachetèrent à prix d'or l'église du Saint-Sépulcre, et des moines vinrent défendre avec leurs prières, des lieux inutilement confiés aux armes des rois. C'est ainsi qu'à travers mille révolutions, la foi des premiers chrétiens nous avait conservé un temple qu'il était donné à notre siècle de voir périr.

On arrive, en suivant les stations, jusqu'au sommet du Calvaire. Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Évangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divi-

nité étrangère à l'humanité. C'est l'histoire la plus pathétique, histoire qui non-seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre.

L'église du Saint-Sépulcre, composée de plusieurs églises, bâtie sur un terrain inégal, éclairée par une multitude de lampes, est singulièrement mystérieuse; il y règne une obscurité favorable à la piété et au recueillement de l'ame. Les prêtres chrétiens des différentes sectes habitent les différentes parties de l'édifice. Du haut des arcades, où ils se sont nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la nuit. L'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte, frappent tour à tour votre oreille; vous ne savez d'où partent ces concerts, vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle; seulement vous voyez passer, s'enfoncer derrière les colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les sacrés mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de placer ici les réflexions que fit naître dans l'esprit de M. de Chateaubriand (à qui nous empruntons en partie cet article), la vue des saints lieux.

« Les lecteurs chrétiens me demanderont peut-être quels furent les sentimens que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable, je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les yeux attachés sur la pierre, sans pouvoir les en arracher. L'un des deux religieux qui me conduisaient demeurait prosterné auprès de moi, le front sur le marbre; l'autre l'évangile à la main, me lisait, à la lueur des lampes, les passages relatifs au saint tombeau. Entre chaque verset il récitait une prière. Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant, je ne sentis que ma faiblesse; et quand mon guide s'écria avec saint Paul : *ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* je prêtai l'oreille, comme si la mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument. Je venais de visiter les monumens de la Grèce, et j'étais encore tout rempli de leur grandeur, mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des lieux saints! »

DAVID GARRICK.

David Garrick, célèbre acteur anglais, naquit en 1718, et mourut en 1779. C'était l'acteur le plus étonnant de son siècle, par la facilité avec laquelle il savait arranger et décomposer les muscles de son visage, et faire prendre à sa physionomie le caractère propre au rôle qu'il voulait rendre. — Garrick et le peintre Hogarth étaient tous deux amis intimes du célèbre Fielding. Ce dernier venait de mourir, sans qu'il eût été possible de l'engager à permettre qu'on fit son portrait. Peu de temps après sa mort, on fit une édition complète de ses œuvres. Hogarth est le premier à regretter que le portrait de l'auteur ne soit pas en tête de l'édition, et fait part à Garrick de son chagrin à ce sujet. Celui-ci, le lendemain, entre dans l'atelier de son ami, au moment où l'artiste était penché sur sa toile, et paraissait absorbé dans son travail. « Je viens d'imaginer, lui dit-il, quelques situations théâtrales que je voudrais essayer : indiquez-moi un endroit où je pourrais me recueillir. » Hogarth, sans se déranger de son travail, lui montre du doigt une petite pièce dont la porte donnait dans l'atelier. Garrick y entre, et le peintre continue son ouvrage. Quelques instans après, ce dernier entend une voix qui prononce distinctement, Hogarth..... D'abord le peintre y fait peu d'attention; mais la même voix se faisant entendre une seconde fois, il frissonne involontairement. Il ne croit certainement pas aux revenans..... toutefois il ne peut se dissimuler que c'est le son de voix de feu Fielding qui vient de frapper son oreille. La frayeur le saisit, et ses rapides réflexions qui se succèdent les unes aux autres ne peuvent le rassurer. Enfin une troisième fois la même voix articule avec force : « Hogarth! n'es-tu pas las de me faire attendre? Prends tes crayons; viens ici : je n'ai que quelques instans à te donner. » Le trouble qui agite Hogarth confond ses idées : il oublie que c'est dans ce cabinet qu'il a relégué Garrick. Il prend ses crayons et entre brusquement dans le cabinet. — Quel prodige! c'est Fielding qu'il voit : ce sont ses traits, son air, sa coiffure, sa démarche; en un mot, c'est son ami. Hogarth étonné, effrayé, intéressé, ému, dessine à la hâte : le peintre s'applaudit de la ressemblance. Il ne sort de son erreur que quand, l'ouvrage achevé, il échappe au comédien un éclat de rire qui décompose son visage et en fait disparaître les traits empruntés, pour remettre à leur place ceux de l'inimitable Garrick. — C'est ce dessin original qui est en tête des œuvres de Fielding.

Cet admirable acteur, que l'on a surnommé le Roscius de l'Angleterre, peut nous rendre vraisemblable ce que l'on rapporte de plus surprenant des pantomimes des anciens. L'auteur des *Lettres sur les ballets* nous a fait un tableau très-pathétique de la manière dont il remplissait, dans une tragédie, le rôle d'un tyran qui, effrayé de l'énormité de ses crimes, meurt déchiré de remords. « Le dernier acte de cette tragédie n'était employé qu'à peindre les regrets et la douleur. L'humanité triomphait des meurtres et de la barbarie : le tyran, sensible à sa voix, détestait ses crimes, qui devenaient, par gradations, ses juges et ses bourreaux. La mort à chaque instant s'imprimait sur son visage; ses yeux s'obscurcissaient; sa voix se prêtait à peine aux efforts qu'il faisait pour articuler sa pensée; ses gestes, sans perdre de leur expression, caractérisaient les approches du dernier instant; ses jambes se dérobaient sous lui; ses traits s'allongeaient; son teint pâle et livide n'empruntait sa couleur que de la douleur et du repentir; il tombait enfin dans cet état où ses crimes se retraçaient à son imagination sous des formes horribles. Effrayé des fantômes hideux que ses forfaits lui présentaient, il luttait contre la mort; la nature semblait faire un dernier effort. Cette situation faisait frémir. Il grattait la terre; il creusait en quelque sorte son tombeau. Mais le moment approchait; on voyait réellement la mort; tout peignait l'instant qui ramène à l'égalité; il expirait enfin; le hoquet de la mort et les mouvemens convulsifs de sa physionomie, des bras et de la poitrine, donnaient le dernier coup de pinceau à ce tableau terrible. »

Citons encore une anecdote de ce genre; le fait doit nous intéresser d'autant plus qu'il a eu lieu à Paris même, dans une des meilleures sociétés de la capitale. On engagea un jour Garrick à raconter une aventure dont il avait été témoin pendant son séjour en France, et à la mettre ensuite en action. « Un père, dit-il, berçait son enfant auprès d'une fenêtre ouverte; par malheur l'enfant tomba de ses bras dans la rue, et mourut sur-le-champ; il n'est pas nécessaire de dire ici quel fut le langage du père; on peut le deviner. » A l'instant même Garrick se met dans l'attitude où il avait vu le père au moment où l'enfant tomba de ses bras. L'effet que produisit cette imitation sur ceux qui étaient présens est plus facile à sentir qu'à exprimer. Dès que la compagnie fut revenue de son trouble, mademoiselle Clairon, qui se trouvait là, transportée de plaisir, ne put s'empêcher d'embrasser Garrick, et, se tournant du côté de sa femme, la célèbre madame Violetti : « Excusez, madame, dit-elle, c'est un mouvement involontaire auquel je n'ai pu résister. »

Garrick, fortement passionné pour son art, se dérobait à toute espèce de dissipation les jours où il devait remplir des rôles importans et sérieux. Lorsque la situation était tragique, il s'en pénétrait vingt-quatre heures avant de la jouer.

Pas d'homme au contraire plus gai que lui lorsqu'il avait un rôle de petit-maître, de poète, de nouvelliste à rendre. Cet acteur possédait, indépendamment de ce que l'art et l'étude peuvent donner, une de ces physionomies dont on peut dire qu'elles se montent et se démontent pour prendre tel caractère qu'il leur plaît. — La succession de Garrick a monté à trois millions six cent mille livres. Etant mort à sa maison de campagne, ses funérailles se firent, le 1er février 1779, avec une pompe presque royale. Après avoir été exposé sur un lit de parade, le corps fut mis dans un cercueil couvert de velours pourpre, avec des ornemens dorés, et conduit à l'abbaye de Westminster. Le duc de Devonshire, les comtes d'Aper, Ossori et Spenser, le vicomte Palmerstone, le lord Cambden, MM. Rigby, Stanley, Patterson et Albani-Wallis portaient les coins du drap mortuaire, et un grand nombre de personnes de distinction accompagnaient le convoi, que suivaient cinquante carrosses de deuil, et que fermait un détachement de gardes à pied. Garrick fut inhumé dans la partie de l'église de Westminster qu'on nomme *le Coin des poètes*, au pied du monument de Shakspeare.

MÉMOIRE PRODIGIEUSE DE L'AVEUGLE ALICK.

Il existait encore en 1833, à Stirling, un vieux mendiant aveugle, connu dans tout le pays sous le nom de Blind-Alick, et dont on vantait partout la prodigieuse mémoire. Orphelin dès l'enfance, et obligé pour vivre de mendier dans la ville de Stirling, le pauvre Alick avait lu et relu, avant de perdre la vue, la Bible tout entière, et quand il devint aveugle, il se trouvait sachant par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament, depuis le premier jusqu'au dernier verset. Vous pouviez arrêter Alick dans les rues de Stirling, et lui citer tel ou tel passage du saint livre; Alick vous disait avec un aplomb imperturbable dans quel chapitre se trouvait ce passage; et pour peu que vous le désirassiez, il vous répétait sans s'interrompre tous les versets suivans. Un jour un gentleman, voulant embarrasser notre aveugle, lui lut un verset de l'Evangile, en altérant un peu le sens des mots, et lui demanda dans quel chapitre se trouvait le verset. Alick, après un moment d'hésitation, nomma le chapitre, les versets précédens et suivans, mais ajouta que ce n'était point là son verset à lui : et là-dessus il corrigea la citation erronée du gentleman. Alors celui-ci le pria de lui répéter le quatre-vingt-dixième verset du soixantième chapitre des *Nombres*; nouvelle hésitation : Alick n'y est plus; mais il marmotte quelques paroles entre ses dents; et, s'adressant avec vivacité au questionneur et aux spectateurs: « Vous vous moquez de moi, messieurs : ce verset n'est pas dans les *Nombres* : le chapitre n'a que quatre-vingt-neuf versets. »

Alick subit avec le même succès une foule d'interrogatoires de ce genre. Très-souvent, si on le questionnait sur un sermon ou sur une instruction faite la veille dans le temple, il les répétait, à très-peu de chose près, tels qu'ils avaient été prononcés par le ministre.

LA FÊTE DE SAINTE ROSALIE

A PALERME EN SICILE.

Cette fête, l'une des plus gaies et en même temps l'une des plus brillantes du culte catholique, doit son origine à la reconnaissance; car, s'il en faut croire les chroniques de Palerme, sainte Rosalie garantit jadis cette ville de la peste, et c'est le souvenir de ce bienfait qu'on célèbre tous les ans par cinq jours de réjouissances publiques.

Les préparatifs sont à eux seuls une fête. Le char qui doit traîner la statue de la sainte est chaque année d'une forme nouvelle. Il se construit sur le grand quai. Dans les principales rues et sur les places où la sainte doit passer, on élève des pyramides, des statues, des colonnes. Les curieux se portent en foule autour des ouvriers, afin d'admirer les constructions et d'en suivre les progrès. Tous ceux qui ne prennent pas une part active à ces travaux sont occupés à des apprêts de toilette; car le plus pauvre artisan se donne un habit neuf pour cette fête.

Dès le matin du premier jour, les rues se remplissent de spectateurs; des danses, des concerts se forment de tous côtés. Au milieu de cette joyeuse cohue s'avance lentement la statue de la sainte, renfermée dans une niche d'une forme plus ou moins heureuse et élégante, mais toujours posée sur une immense coquille dorée qui, outre cette niche, porte cinquante musiciens richement vêtus. Tout cet édifice ambulant a quatre-vingts pieds de hauteur sur quarante de large. Ce char immense est traîné par quarante chevaux enharnachés avec magnificence, et conduits par vingt écuyers dont le costume brillant répond au luxe du reste de l'équipage.

Pour éviter tout accident fâcheux et ne troubler en aucune manière les plaisirs de la foule, aucune voiture ne peut circuler à Palerme pendant les cinq jours que dure la fête.

Après avoir traversé les principales rues et surtout celle de Cassaro, qui est la plus brillante, le char arrive, à la tombée de la nuit, devant le palais du vice-roi; c'est alors qu'on donne le signal du feu d'artifice et de l'illumination de toute la ville.

Le lendemain, des courses de chevaux remplissent la journée. Le char ne paraît que le soir. Il est richement illuminé et s'arrête devant les principaux palais. Les musiciens, placés sur la coquille, exécutent des morceaux choisis que la foule écoute avec admiration.

Le troisième jour est consacré à des jeux et à des danses publiques. Le soir, non-seulement la ville, mais tous les vaisseaux de la rade sont illuminés. Le vice-roi et sa suite montent sur une grande barque décorée avec luxe, et dont le pont et les mâts sont couverts de lampions de toutes couleurs et de guirlandes de fleurs. Au bruit du canon et à la lueur d'un feu d'artifice qui part du rivage, cette barque s'avance à une demi-lieue dans la mer. Elle est suivie d'une foule de jolies gondoles ornées de fleurs, de lampions, et portant des musiciens et des promeneurs. Cette multitude d'embarcations resplendissantes de lumière, le son harmonieux des instrumens, les brillantes fusées qui s'élèvent de toutes parts, les illuminations, les transparens symboliques qui décorent les murs de la ville et les palais du rivage, font de cette course nocturne un des plus beaux spectacles que l'on puisse imaginer. A son retour, le vice-roi se rend à son palais, où toute la noblesse le suit pour assister à un bal magnifique.

Le quatrième jour ce sont de nouvelles courses de chevaux. Le soir la cathédrale est illuminée et décorée avec tant de magnificence qu'on la prendrait pour une salle de fête, si les chants des prêtres n'annonçaient une pieuse cérémonie. La pompe imposante de l'office solennel célébré en l'honneur de sainte Rosalie par l'archevêque assisté de tout le haut clergé de Palerme, la musique céleste qui l'accompagne, sont bien propres à bannir les frivoles pensées que doit nécessairement y apporter un peuple encore enivré des plaisirs bruyans qu'il vient de quitter pour se rendre au temple.

Le cinquième et dernier jour est consacré tout entier à des actes de dévotion. Dès le matin, le char de sainte Rosalie s'arrête devant chaque couvent, chaque église, pendant le temps nécessaire pour que la foule puisse assister à une courte messe. Quand elle est terminée, un ordre religieux ou une pieuse confrérie qui s'était réunie au saint lieu, en sort précédée de sa bannière, de la statue de son patron ou de sa patronne, et suit la marche du char, qui continue à prendre ainsi successivement toutes les communautés, toutes les

saintes sociétés de la ville. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit que cette immense et innombrable procession est enfin au complet. Alors chaque religieux, chaque confrère allume la torche qu'il porte à la main, et entonne un chant religieux qu'accompagnent de nombreux instrumens. Au milieu de cette pieuse harmonie, de cette clarté éblouissante, le cortége se remet en marche. La ville et les églises sont de nouveau illuminées et décorées de riches étoffes, de fleurs et de verdure. Chaque saint est replacé dans le sanctuaire où on a été le prendre le matin. Sainte Rosalie est rendue la dernière à son église. Dès qu'elle est sortie du char, un feu d'artifice magnifique, qui y était caché, est allumé sur-le-champ et termine la fête.

LES TIPULES.

Parmi les insectes qui, comme les mouches, n'ont que deux ailes, et que, pour cette raison, on a nommés diptères, on peut distinguer quatre familles principales caractérisées par la forme de la bouche. Dans la première sont placés tous ceux qui n'ont qu'un petit trou au lieu de bouche; ce sont de grosses mouches qui déposent leurs œufs ou leurs petits vivans sous la queue des chevaux, des mulets, des ânes, sur la marge de l'orifice de leur tube digestif, et dans les narines des moutons qu'elles font éternuer violemment. Ces larves pénètrent dans l'intérieur des animaux et y causent parfois de vives inflammations. On en trouve souvent plusieurs centaines dans l'estomac des chevaux. Quelques-unes de ces espèces produisent des ulcères sous la peau de l'homme et surtout sous celle des bœufs, où les oiseaux appelés pique-bœufs et anis vont les chercher. La seconde famille comprend les insectes dont la bouche se prolonge en un suçoir corné qui fait saillie et à l'aide duquel ils aspirent le sang et les humeurs des animaux et des végétaux. De ce nombre sont les cousins, les mosquites et les maringouins qui sont si incommodes dans les pays chauds.

Dans la troisième famille on a placé les insectes dont la bouche est garnie d'un suçoir et d'une trompe charnue qui se cachent dans un creux particulier du front. Parmi eux se trouvent les *mouches* proprement dites.

Enfin, la quatrième famille embrasse tous les insectes



(Tipule.)

dont le front se prolonge en une sorte de bec ou de museau sur lequel on distingue des barbillons ou palpes articulés. De ce nombre sont les *tipules*, facilement reconnaissables à la longueur de leur corps, de leurs pattes, de leurs antennes et de leurs ailes qu'ils tiennent ordinairement éloignées du corps quand ils sont en repos. Ils habitent communément les lieux humides; on les voit souvent appliqués sur les murs et donnant à leur corps un balancement qui dure des heures entières. Ils déposent leurs œufs soit dans la terre humide et dans le terreau où leurs larves paraissent se nourrir des racines des plantes, soit dans les champignons, soit dans l'eau et dans la vase. Le nom de tipule est emprunté aux auteurs latins qui désignaient ainsi des insectes légers qui couraient sur les eaux. On disait à Rome : léger comme un tipule. Les oiseaux et les poissons en sont très-friands. Le tipule ici représenté est de la plus grande taille.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 20 au 26 mars.

20 *mars* 1727. — Mort d'Isaac Newton. Newton naquit à Woolstrop dans le comté de Lincoln en 1642, l'année même de la mort de Galilée. Il fut le créateur de la philosophie naturelle. Cet homme, l'un des plus extraordinaires que le monde ait produits, s'est placé à la première place parmi les savans par ses découvertes en mathématiques, en astronomie et en physique. Il est superflu de rappeler qu'on lui doit la connaissance des vrais principes de l'attraction universelle.

20 *mars* 1781.—Mort de Turgot. Contrôleur général des finances sous Louis XVI. Entièrement préoccupé du désir de faire le bien, Turgot négligeait l'art de l'opérer; aussi malgré la pureté de ses intentions, échoua-t-il dans ses réformes les plus salutaires.

21 *mars* 543. — Mort de saint Benoit. Fondateur d'un ordre qui, pendant plus de douze cents ans, porta son nom, saint Benoit institua la vie monastique en Occident, comme saint Antoine l'avait instituée en Orient.

21 *mars* 1804. — Exécution à Vincennes du duc d'Enghien, dernier rejeton de l'illustre famille de Condé.

21 *mars* 1805. — Mort de Greuze, peintre français.

22 *mars* 1594. — Entrée de Henri IV à Paris. *Sire*, disait-on à ce bon roi, le jour de son entrée dans la capitale, *on a rendu à César ce qui appartenait à César.— Ventre-saint-gris*, répondit le roi, *on me l'a bien vendu.*

22 *mars* 1687. — Mort de Lulli, compositeur, et véritable fondateur de l'opéra en France.

23 *mars* 1819. — Assassinat de Kotzebue, littérateur allemand Il fut poignardé à Manheim par un jeune étudiant nommé Sand.

24 *mars* 809. — Mort de Haroun-Raschid, cinquième calife Abbasside. Il s'est distingué par sa générosité et sa magnificence. Son amour pour la justice lui mérita le surnom de *Raschid* ou *juste*. Tout l'Orient chante encore aujourd'hui ses hauts faits et ses talens, et le regarde comme un des plus grands princes qui aient gouverné cette contrée.

25 *mars*. — Fête de l'Annonciation. Cette fête est instituée en mémoire de la nouvelle que l'ange Gabriel vint donner à Marie, qu'elle concevrait un fils, et que ce fils s'appellerait Jésus.

25 *mars* 1221. — Avénement de Robert de Courtenay au trône de Constantinople. L'apparition de ce prince indolent ne mérite d'être notée que parce qu'elle donna lieu à la naissance de deux nouveaux empires, violemment détachés du sien, celui de Trébizonde et celui de Thessalonique.

26 *mars* 1720. — Exécution du comte de Horn. Cet homme d'une illustre famille, mais complétement déshonoré par ses mœurs, se rendit coupable d'un assassinat. Le régent demeura inflexible aux réclamations de la noblesse qui revendiquait pour chacun de ses membres le privilége d'être affranchi d'un supplice infamant; et le comte de Horn fut roué vif, en place de Grève.

26 *mars* 1772. — Mort de Duclos, littérateur français.

26 *mars* 1827.—Mort de Beethoven, compositeur allemand. Ses trios, ses quatuors, ses quintetti sont des productions admirables qui sont de plus en plus goûtées de nos amateurs.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Everat, rue du Cadran, 16.

LE VIEUX SAINT-PAUL A LONDRES.



(Prêche à Saint-Paul, en 1620.)

La cérémonie qui fait le sujet de cette gravure s'est passée dans le cimetière de l'ancien Saint-Paul, à Londres, en 1620. On voit sur le premier plan la fameuse croix, qui surmonte une chaire en bois, élevée sur des gradins de pierre, et située au nord de la cathédrale; elle est occupée par l'évêque de Londres, prêchant devant Jacques Ier qui est placé avec la reine et le prince Charles dans une galerie couverte tenant à l'église. Le lord maire et les aldermen sont aussi présens; mais la plus grande partie de l'assemblée est assise en plein air.

On ignore l'époque à laquelle la croix de Saint-Paul fut élevée; mais on est certain qu'elle existait en 1259, sous Henri III, et qu'elle fut rebâtie dans le XVe siècle après avoir été frappée par la foudre. Chaque dimanche dans l'après-midi, un sermon y était prêché par un ecclésiastique désigné par l'évêque. Plusieurs donations contribuèrent au maintien de ce pieux usage, et le lord maire ordonna en 1607 que les prédicateurs de Saint-Paul seraient, s'ils le désiraient, logés et défrayés pendant cinq jours.

On conserve le souvenir de plusieurs discours prononcés

dans cette chaire par des hommes distingués durant les temps les plus orageux. Ce fut là qu'en 1547 l'évêque Latimer prêcha trois dimanches de suite; Ridley, évêque de Londres, s'y fit entendre le 16 juillet 1553, et Élisabeth y fit rendre, en 1588, de solennelles actions de graces pour la destruction de l'invincible *Armada*.

La chaire de Saint-Paul n'était pas exclusivement consacrée à l'instruction des fidèles; Richard III la fit servir à appuyer ses ambitieux projets : Jane Shore fut forcée d'y faire une amende honorable devant tout le peuple; la validité du premier mariage de Henri VIII y fut attaquée, et les droits de Marie et d'Élisabeth vivement discutés.

Ce fut devant Jacques I[er] qu'on y prêcha pour la dernière fois, en 1620. Le roi vint à cheval, en grande cérémonie de Whitehall; il fut reçu à l'entrée de la cité par le lord maire et les aldermen qui lui présentèrent une bourse remplie de pièces d'or. Le clergé en robes l'attendait à Saint-Paul, et après avoir assisté au service divin, exécuté en musique, il se plaça dans la galerie qu'on avait préparée et écouta un sermon très éloquent, prononcé par John King, évêque de Londres, et dont le roi lui-même avait donné le texte.

« Tu te lèveras, Seigneur, et tu auras compassion de « Sion; car c'est le moment que tu as marqué pour ta « miséricorde; oui, le temps est venu, regarde, tes ser- « viteurs pleurent sur ses ruines. Ps. 112, v. 13 et 14. »

Ce discours avait pour but les réparations de l'église; dès qu'il fut terminé, le roi se retira au palais épiscopal pour tenir conseil sur ce sujet. Il paraît que cet édifice, très ancien, était alors dans un état complet de dégradation. Commencé par Maurice, évêque de Londres, sous Guillaume-le-Conquérant, il éprouva, avant même d'être achevé, plusieurs accidens fâcheux, entre autres des incendies; quand on prit les dimensions de ce magnifique bâtiment, en 1512, sa longueur était de 700 pieds, sa hauteur, y compris la tour et la flèche, de 520; il formait une croix alongée. Avant son entière destruction qui eut lieu lors de de l'incendie de Londres, il fut ravagé, le 4 juin 1561, par la foudre qui frappa d'abord le clocher le plus élevé et brisa la croix; en quatre heures toute la toiture fut consumée.

On se contenta de faire les réparations les plus urgentes, et les clochers furent négligés jusqu'au règne de Jacques I[er]. La présence de ce prince dans la cérémonie que nous racontons avait donc pour but de hâter les travaux; on décida qu'une collecte serait faite dans tout le royaume; mais les fonds ne furent recueillis qu'avec peine et Inigo Jones ne put commencer le travail qu'en 1633.

Quelque admirable que fût en elle-même la portion de l'édifice construite par cet habile artiste, on le blâma d'avoir placé un portique grec au milieu d'une architecture gothique; mais ce monument n'était pas destiné à une longue existence : le grand incendie de Londres le réduisit en cendres en 1666. Il avait déjà souffert un dommage considérable durant les troubles, et la croix de Saint-Paul avait été renversée.

Malgré divers contre-temps, les fondemens d'une nouvelle et magnifique église furent bientôt jetés; Charles II donna 1,000 livres sterlings par an; le parlement accorda un droit sur les charbons qui entraient dans le port de Londres : une partie était affectée à Saint-Paul, le reste aux autres églises qui avaient été incendiées.

La première pierre fut posée en 1675, et l'édifice terminé en 1710. On remarque qu'il fut commencé et achevé par un seul architecte, sir Christophe Wren, et sous un seul évêque, Henri Compton; on dit aussi que le maître maçon, dont le nom était Strong, vit commencer et finir cet immense travail qui occupa pendant trente-cinq ans plus de cinq cents ouvriers par jour.

Une circonstance assez singulière marqua le commencement de l'entreprise : tandis que sir Christophe prenait les dimensions du dôme, il demanda à un ouvrier de lui apporter une pierre plate; celui-ci lui présenta par hasard le fragment d'une tombe sur lequel le mot *resurgam* était gravé. Ce fait si simple ne fut par perdu pour l'artiste, il lui inspira l'idée de placer sur le portique du sud un phénix renaissant de ses cendres, et au-dessus ce mot qui renferme toutes les espérances du chrétien.

JEAN HARDOUIN.

Jean Hardouin, savant jésuite du XVI[e] siècle, nous donne dans sa personne l'exemple le plus curieux à la fois et le plus bizarre du parti pris de la contradiction. Hardouin étudia l'antiquité, mais ce fut pour la nier et la détruire. Il exerça le plus singulier pouvoir arbitraire sur les faits, et joua pieusement le rôle d'incrédule, ou tout au moins de sceptique en littérature. Dans ses doctes veilles, il publia bien des songes; il soutenait entre autres extravagances, que tous les écrits qui ont passé jusqu'ici pour anciens avaient été fabriqués dans le XIII[e] siècle par des moines qui s'étaient donné le mot pour s'appeler les uns Homère, Platon, Aristote, Plutarque, les autres Tertullien, Origène, Basile, Augustin, etc. Il n'exceptait de cette fabrication commune, que les ouvrages de Cicéron, l'histoire de Pline, les Géorgiques de Virgile, les satires et les épîtres d'Horace, et quelques autres écrits de ce genre. Il prétendait que l'*Énéide* de Virgile avait été visiblement composée par un bénédictin du XIII[e] siècle, qui a voulu décrire allégoriquement le voyage de saint Pierre à Rome. Il n'est pas moins clair, ajoute-t-il, que les odes d'Horace sont sorties de la même fabrique, et que la *Lalagé* de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne sous un nom allégorique. Il fallait cependant que le père Hardouin accordât bien de l'esprit à frère Virgile, à frère Horace et aux autres. On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public était fort choqué de tous les paradoxes et de toutes les extravagances qu'il débitait à ce sujet, le père Hardouin lui répondit brusquement : « Eh, croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres avaient déjà dit avant moi. » Quelque temps après que le père Hardouin eut publié son système de la supposition des auteurs, il fut chargé par le clergé de France de travailler à une édition des conciles. Le père Le Brun, de l'Oratoire, alla le voir pendant qu'il était occupé de cette importante collection, et lui dit : « Si ce que vous avancez est vrai, mon père, vous travaillez bien inutilement, et vous allez publier un recueil de faussetés, de fourberies et d'impostures qui ont été fabriquées pour détruire la religion. » Le P. Hardouin garda un moment le silence; et puis, dans une espèce d'enthousiasme, il s'écria : « Il n'y a que Dieu et moi qui sachions la force de l'objection que vous me faites. »

Le même aveuglement lui fit voir des athées dans Descartes, Mallebranche, Arnauld, Pascal, Nicole... Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses erreurs; il la donna et n'y fut pas moins attaché. Son opinion mène à un pyrrhonisme universel et à l'incrédulité; cet homme singulier fut néanmoins toute sa vie un modèle de régularité, de piété et de religion. Un de ses confrères disputant encore avec lui, peu de temps avant sa mort, sur son système de la supposition des anciens auteurs. « O mon Dieu, s'écria le père Hardouin dans l'effusion de la piété la plus sincère, on a beau dire que je ne crois à rien, je vous aime de tout mon cœur, Seigneur, et je vous remercie de m'avoir ôté la foi humaine, pour me laisser la foi divine. » M. Vernet, professeur de théologie à Genève, a très bien caractérisé le père Hardouin dans cette épitaphe que nous traduisons du latin.

« Ci-gît dans l'attente du jugement dernier, le plus paradoxal des hommes, né Français, catholique romain, vrai prodige dans

le monde des lettres ; grand admirateur et grand destructeur de la vénérable antiquité; savant fabricateur de mensonges, il rêva éveillé, joua pieusement le rôle de sceptique, enfant pour la crédulité, jeune homme pour la hardiesse et la témérité, vieillard pour le radotage. »

VOYAGES AU POLE NORD. § II.



REMIER VOYAGE DU CAPITAINE PARRY. — Cet officier qui avait accompagné le capitaine Ross, comme lieutenant, reçut la mission d'explorer de nouveau le canal de Lancastre, de s'assurer s'il était réellement fermé, et dans ce cas, de soumettre au même examen ceux de l'alderman Jones, de sir Thomas Smith, ainsi que le détroit de Cumberland; si ces recherches étaient vaines, il devait tenter de découvrir le passage sur tout autre point.

L'*Hecla* et le *Griper* partirent d'Angleterre le 11 de mai, et furent en vue du golfe de Lancastre le 1er d'août. « Il est plus facile d'imaginer que de décrire, dit le capitaine Parry, l'anxiété qui saisissait nos ames tandis qu'une forte brise nous poussait rapidement vers l'ouest. Tout l'après-midi le grand mât fut assiégé par les officiers et les hommes de l'équipage. Un observateur indifférent aurait pu être diverti par l'avide impatience qui accueillait leurs rapports quelquefois opposés. Presque tous néanmoins tendaient à fortifier nos plus chères espérances. » Continuant à avancer vers l'ouest, ils se trouvèrent avant minuit plus loin qu'aucun des voyageurs précédens; nul obstacle ne se présentait encore, tous les indices étaient favorables; la mer était profonde, sa teinte ressemblait à celle de l'Océan; ils étaient à une grande distance du détroit de Barrow. Arrivés sous la latitude 89°-18, ils découvrirent en face d'eux une petite île d'où partait une barrière de glace qui s'étendait jusqu'à la côte nord; il devenait impossible d'aller plus loin à l'ouest, mais un large passage s'ouvrait au sud : ils y entrèrent et lui donnèrent le nom de Prince Régent. Dans ce moment, la boussole, dont les mouvemens se ralentissaient depuis quelque temps, offrit le curieux phénomène d'une entière immobilité; l'aiguille, privée de sa puissance, suivait l'impulsion du bâtiment. La véritable marche du vaisseau et la direction du vent ne fut plus connue que par l'observation de l'azimuth du soleil quand cet astre était visible. Après s'être encore avancés environ 120 milles, ils furent arrêtés par les glaces, et forcés de retourner au détroit de Barrow; là ils trouvèrent avec surprise que l'obstacle qui les avait obligés de changer de direction, avait disparu; ils reprirent aussitôt leur première course, et atteignirent promptement une large ouverture au nord, qu'ils appelèrent canal de Wellington; ils n'y aperçurent ni terre ni glace.

La probabilité d'un passage à l'ouest semblait s'accroître à chaque instant; après avoir passé un étroit défilé formé par les glaces, ils aperçurent au nord plusieurs îles qui reçurent successivement les noms de Cornwallis, de Bathurst, et de Byam-Martin; le capitaine Sabine et quelques officiers débarquèrent sur la pointe orientale de la dernière; ils y trouvèrent des restes d'habitations d'Esquimaux et des traces récentes de rennes et de chiens; mais l'arrivée des brouillards et des glaçons rendit la navigation extrêmement pénible, et ce ne fut pas sans difficulté qu'on passa une espèce de canal où les eaux se trouvaient resserrées par les glaces et les terres. Ils découvrirent ensuite une île assez considérable qu'ils appelèrent Melville. Le 4 septembre ils traversèrent le 110me degré de longitude ouest, à la latitude 74°, 44', 20'', et obtinrent ainsi les 5,000 livres sterling promises par le parlement anglais à ceux qui atteindraient cette latitude.

Il devint alors impossible d'aller plus loin et on jeta l'ancre pour la première fois dans un lieu qu'on nomma la baie de l'Hecla et du Griper. Après un examen plus approfondi de l'île de Melville, les hardis navigateurs s'efforcèrent d'avancer à l'ouest, et atteignirent le 17 la longitude 112°, 51'; là ils furent forcés de faire voile vers l'est, et comme la saison s'avançait, ils résolurent d'aller passer l'hiver dans la baie qu'ils venaient de quitter : ils la retrouvèrent couverte de glaces qu'il fallut briser pendant trois jours pour s'ouvrir un passage.

Le long hiver qui les menaçait exigeait des précautions multipliées pour la conservation des bâtimens; ils furent démâtés, à l'exception du grand hunier de l'*Hecla*, entourés d'une charpente et recouverts d'une toile rembourrée. On releva les neiges à une assez grande hauteur, et l'on établit dans l'intérieur des vaisseaux des poêles et des fours. Une sage économie et une prudente prévoyance pour la santé de l'équipage présidèrent à la distribution des vivres. On permit aux matelots de se promener sur les côtes; ils firent aussi plusieurs parties de chasse. Ce genre de divertissement n'est pas sans danger sous ce sévère climat; quelques hommes eurent des membres gelés, et l'amputation fut quelquefois nécessaire. (Voy. la grav. p. 188.)

Les marins anglais cherchèrent à combattre l'influence du triste aspect d'une nature désolée, par toutes les distractions compatibles avec leur position. Ils établirent un théâtre, et chaque semaine il paraissait à bord un journal intitulé *Gazette de la Géorgie du Nord*. Ainsi occupés, le temps s'écoula pour eux plus rapidement qu'ils ne s'y attendaient; dans le jour le plus court ou plutôt dans le milieu de cette longue nuit, on pouvait encore lire quelques instans avant et après midi, en se tournant vers le sud. Ils eurent le 15 janvier le magnifique spectacle d'une aurore boréale, et le 3 février un premier rayon de soleil vint frapper le sommet du grand hunier; quatre jours après, l'astre s'éleva sur l'horizon, ils ne l'avaient pas vu depuis le 11 novembre, et sa présence les consola de la rigueur du froid qui était alors extrême.

Le mois de mars fut beaucoup plus doux, et dans les premiers jours d'avril, pour la première fois depuis huit mois, le thermomètre était juste à zéro. Ce ne fut cependant que le 1er d'août que les vaisseaux purent quitter la baie; les glaces ne permirent pas de s'avancer plus loin que l'année précédente. Ils quittèrent le détroit de Lancastre le 30 septembre, et revirent l'Angleterre dans les premiers jours de novembre.

SECOND VOYAGE DU CAPITAINE PARRY.

Si le résultat du premier voyage n'avait pas répondu à toutes les espérances, du moins la probabilité d'un passage au nord-ouest semblait accrue; d'importantes observations géographiques avaient été faites, et l'on pensa que les nombreuses îles qui se trouvent sur la route qu'on avait suivie, contribuaient à l'accumulation des glaces sur ce point, et qu'on pouvait se flatter que les obstacles ne seraient pas les mêmes si l'on trouvait un passage sept ou huit degrés plus bas que ceux de Lancastre, et dans la latitude des côtes nord de l'Amérique. Il fallait d'abord reconnaître les côtes orientales de ce continent, et tâcher de fixer le point où elles se terminent au nord. Tel fut le but du second voyage.

L'*Hecla* et la *Furie* appareillèrent le 8 de mai et traversèrent l'Atlantique par le détroit d'Hudson; leur course fut aussi rapide que purent le permettre les difficultés de la navigation. Le mois d'août commençait à peine et déjà ces vaisseaux touchaient à l'extrémité est du canal qui s'étend entre l'île de Southampton et les terres au nord. Le capitaine Parry pensa que c'était le même que Middleton nomma en 1742 le détroit glacé; des glaces flottantes le couvraient presqu'en entier. Il se décida après de sérieuses réflexions à passer au milieu d'elles pour éviter de faire autour de l'île un circuit de 200 lieues. Son courage fut récompensé : il trouva au bout du canal une très belle baie à laquelle il donna le nom du duc d'York.

Les eaux étaient alors entièrement libres et les navigateurs commencèrent les exploitations, objet de leur voyage;

depuis le 22 d'août jusqu'à la fin de septembre, ils s'acquittèrent de la pénible et fatigante mission de visiter chaque enfoncement, chaque golfe qui présentait la moindre apparence d'un passage vers l'ouest. Toutes les difficultés furent surmontées par le zèle et l'infatigable persévérance de ces marins, et une étendue de côtes de plus de 200 lieues fut examinée avec le soin le plus minutieux. Cette tâche était à peine terminée que l'approche de l'hiver les força à chercher une retraite où ils pussent attendre avec sécurité le retour d'une saison plus douce.



(Hivernage de l'*Hecla* et du *Griper*.)

Ils choisirent une petite île qu'ils nommèrent île de l'hiver, et s'établirent de la même manière que la première fois en y joignant les perfectionnemens enseignés par l'expérience. On joua la comédie, on fit de la musique, une école fut établie sur chaque vaisseau; tous les matelots savaient lire à leur retour en Angleterre. Mais ce qui contribua le plus à les distraire, fut la visite très inattendue de quelques Esquimaux; des relations amicales s'étant aussitôt formées, les capitaines Parry et Lyon reconduisirent ces derniers à leurs huttes et furent agréablement surpris de se trouver au milieu d'un village de neige. (Voyez la gravure p. 189.)

« En se rappelant, dit le capitaine Parry, que ces habitations étaient en vue de nos vaisseaux, que bien des yeux épiaient sans cesse tout ce qui pouvait rompre l'uniforme monotonie de notre existence, on se fera une idée de l'étonnement que me causa cette réunion de cabanes, et la présence des soixante-dix individus, hommes, femmes et enfans qui, entourés de canots, de traîneaux et de chiens, semblaient s'être établis pour le reste de l'hiver. La neige et la glace étaient les seuls matériaux employés à la construction de ces étranges maisons. Des blocs oblongs, de six à sept pouces d'épaisseur et d'environ deux pieds de long posés de champ, étaient assemblés de manière à former une muraille circulaire; chaque morceau était légèrement incliné en dedans jusqu'à ce que les côtés du bâtiment se rapprochassent au point de ne laisser qu'une petite ouverture au sommet dans laquelle la pierre ou pour mieux dire la glace du milieu était habilement placée. L'intérieur n'était pas moins remarquable : après s'être glissés dans deux passages de dix pieds de long sur quatre ou cinq de haut, dont l'entrée était voûtée, nos voyageurs arrivèrent dans une petite pièce ronde par laquelle on pénétrait dans trois chambres habitées. Les femmes étaient assises sur leurs lits, avec une lampe près d'elles, entourées de leurs enfans et des ustensiles du ménage.

La taille des Esquimaux est inférieure à celle des Européens en général. Ils ont la figure ronde et pleine, les yeux petits et noirs, le nez petit aussi, enfoncé entre les joues, mais peu aplati; leurs mains et leurs pieds sont d'une petitesse remarquable; leurs jambes minces ont de larges genoux. Leur peau est douce et un peu brune, leurs vêtemens chauds et commodes sont faits de peaux de rennes et de veaux marins. Ils consistent d'ordinaire en une espèce de longue veste et en un pantalon; ils en portent un de plus l'hiver, et sont tellement enveloppés qu'aucun degré de froid ne peut les atteindre.

Ce ne fut que le 2 juillet que les vaisseaux purent reprendre leur course vers le nord par le canal de Fox, avec le projet de tourner la péninsule nommée Melville, qu'ils pensaient devoir former la pointe nord-est de l'Amérique. Après une périlleuse navigation, ils atteignirent un canal qui s'étendait vers l'ouest et qu'ils appelèrent détroit de la Furie et de l'Hecla. Ils croyaient être parvenus très près du but, lorsqu'une masse de glace leur ferma le passage : tous leurs efforts furent inutiles, il fallut retourner à l'entrée du canal, et ils passèrent un second hiver près d'une île nommée Igloolik; ils y furent visités par une troupe d'Esquimaux plus nombreuse que la première. Quelques-unes de leurs maisons étaient couvertes de peaux, d'autres entièrement construites de neige cimentée avec de l'eau.

L'expédition revint à Shetland le 10 octobre 1823.

TROISIÈME VOYAGE DU CAPITAINE PARRY.

Le triste résultat de tant d'efforts ne prouvant que trop l'inutilité de chercher le passage nord-ouest par la baie d'Hudson, le capitaine Parry repartit le 19 de mai 1824 avec les mêmes bâtimens montés par les mêmes hommes dans l'intention de suivre le canal du prince régent. Ce fut la moins heureuse de toutes ses entreprises; retardé

par les glaces, il ne put rien faire la première année, et passa l'hiver sur la côte orientale dans le port de Bowen; il en sortait à peine à la fin de juillet, lorsque la *Furie* déjà avariée par les glaces, fut jetée sur les côtes par un ouragan; forcé de l'abandonner, l'*Hecla* revint seul en Angleterre.



(Huttes d'Esquimaux, construites en neige.)

Le courage du capitaine Parry ne fut pas abattu par ce mauvais succès; il offrit à l'amirauté de chercher à s'avancer vers le pôle par les mers du Spitzberg en franchissant la barrière de glaces qui avait arrêté le capitaine Buchan en 1818. Son offre fut acceptée, l'*Hecla* fut encore une fois préparée; mais la persévérance et l'habileté du capitaine Parry furent de nouveau impuissantes, et après d'inutiles et fatigans efforts, il revint en Angleterre.

(La suite à un prochain numéro.)

REMARQUES SUR L'ARCHITECTURE GOTHIQUE.



L'architecture du moyen-âge a été pendant trop long-temps en butte aux dédains et presque au mépris : c'est ce qui fait sans doute qu'aujourd'hui la réhabilitation de l'art gothique s'opère dans tous les esprits avec une si vive réaction. On épuise toutes les formules laudatives pour célébrer ce qui autrefois passait inaperçu : on devient tout-à-coup admirateur enthousiaste, d'observateur froid et indifférent qu'on était jadis. Telle est la marche ordinaire de l'esprit humain. Il est rare qu'il se tienne dans de sages limites, et qu'il ne tombe tour-à-tour dans les excès contraires. Toutefois il faut le reconnaître, on avait été injuste, et l'art méritait une éclatante réparation : aussi malgré notre prosélytisme quelquefois aveugle, nous sommes maintenant plus près de la vérité; et le culte, en quelque sorte idolâtre, que nous rendons aux vénérables reliques des siècles passés, est du moins plus excusable que notre athéisme d'autrefois; car les arts comme la morale demandent une religion, sans cela l'homme ne fait rien de grand ni de durable.

C'est surtout dans les monumens religieux, dans ces grandes et imposantes basiliques élevées à la divinité, que nous étudierons l'architecture du moyen-âge. Ainsi nous comptons donner successivement à nos lecteurs la description des principales cathédrales et églises de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, etc., et nous y joindrons le récit des faits historiques, des chroniques et des traditions locales, qui se rattachent à chacune d'elles.

Mais avant d'examiner en détail ces gigantesques constructions, nous devons présenter quelques considérations générales qui nous serviront de jalons dans la route que voulons parcourir.

Il suffit d'observer la plupart des grandes églises construites dans le moyen-âge pour y découvrir un caractère solennel et religieux, que ne présentent pas, en ce genre, les imitations de l'architecture grecque ou romaine. Ainsi les basiliques de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Paul de Londres, de Sainte-Geneviève de Paris, chefs-d'œuvre si justement vantés de l'école moderne, sont pourtant loin d'éveiller en nous ce sentiment involontaire de vénération, cette émotion inexplicable, qui s'empare de notre ame à l'aspect des édifices des XIIe, XIIIe et XIVe siècles.

« Quelle élévation, quelle souplesse dans les voûtes, dont la hardiesse, la gracieuse courbure ogive, et les nervures délicatement profilées surprennent et charment les regards! Quelle légèreté dans les masses évidées par des fenêtrages presque continus, découpés en fleurons, en rosaces, avec tant d'art que la pierre semble devenue flexible pour prendre, au gré de l'ouvrier, les formes les plus variées! Quelle richesse dans la disposition des piliers, soit sous la forme de colonnes majestueuses isolées, surmontées de feuillages ou d'ornemens symboliques, soit sous la forme de petites colonnes fuselées réunies en faisceau, élevées d'un seul jet à des hauteurs prodigieuses! Quelle immensité dans ces vastes péristyles, ces nefs multipliées, dont les aspects si variés sont rendus plus pittoresques encore par mille accidens de lumière, et par l'effet mystérieux des vitraux peints! Tout paraît digne de la majesté suprême, tout commande le respect dans ces demeures sacrées, que l'on peut regarder comme une ingénieuse imitation des immenses berceaux formés par d'antiques forêts, asiles impénétrables des premiers mystères religieux. »

Ces réflexions éloquentes, que nous empruntons à un savant architectonographe, nous semblent rendre avec bonheur les sensations profondes que fait naître la vue de ces

monumens admirables. Mais quel est surtout notre étonnement, quand nous pensons que ces grands ouvrages se sont élevés dans des temps d'ignorance et de barbarie? on l'a dit avec justesse : nous, qui avons tant de peine aujourd'hui à élever un monument, nous nous demandons comment le moyen-âge a pu construire de pareils édifices. La réponse est pourtant facile. C'est qu'on avait alors mieux que nous n'avons maintenant. Nous avons nos budjets, nos impôts, nos constructions adjugées au rabais; on avait la foi. C'est avec cela qu'on bâtissait ces cathédrales gigantesques; c'est cela qui donnait du génie aux artistes. Quand le moyen-âge voulait bâtir un monument, il n'en soumettait pas le devis au conseil des bâtimens civils; il ne demandait pas aux communes ou aux états-généraux de voter tant chaque année pour l'édifice en projet : ses évêques annonçaient qu'il y aurait tant de jours d'indulgence pour quiconque voudrait travailler : les moines prêchaient ces indulgences. De tous côtés alors accouraient des ouvriers ardens, empressés, et l'œuvre s'élevait. Les indulgences étaient le fonds commun du moyen-âge pour tous ses grands travaux, une route à faire, un pont à construire, une digue à réparer.

Il serait difficile d'expliquer pourquoi l'architecture du moyen-âge a été appelée *gothique*. Faut-il supposer que le peuple *Goth*, après avoir créé dans son propre pays un genre particulier de construction, l'ait ensuite transporté avec lui dans ses migrations conquérantes? Mais alors il devait exister en Italie, en France ou ailleurs, quelque édifice, quelque temple de cette architecture *gothique*, dont l'origine remontât au temps où les Goths habitaient encore ces contrées, c'est-à-dire au VIIe siècle; tandis qu'au contraire la date des monumens appelés gothiques, est bien postérieure à cette époque. N'entreprendrons-nous pas de lever les doutes qui existent sur ce point, ni de concilier les diverses opinions qui partagent les artistes? Que nous importent du reste les noms? Occupons-nous plutôt des choses, et ne nous perdons pas en discussions stériles et oiseuses.

L'art gothique commence vers le XIIe siècle. Son signe caractéristique est l'*ogive*. « On donne ce nom, dit M. Quatremère de Quincy, à ces courbures saillantes et à ces nervures qui, dans les travées des voûtes, se croisent diagonalement au sommet, en allant d'un angle à l'autre, et produisent ces compartimens angulaires qu'on y remarque. Le besoin d'établir dans les églises catholiques des voûtes à de très grandes hauteurs, dans de vastes dimensions, et sur des supports isolés, fit adopter aux architectes du moyen-âge le système de construction qui tend le plus à diviser la pesanteur et à répartir la poussée de ces voûtes. »



(Porte des Xe et XIe siècles.)

Dans les Xe et XIe siècles, c'est-à-dire avant que l'ogive eût remplacé le plein-cintre ou arc circulaire, de lourds contreforts, des fenêtres étroites et peu divisées, des massifs de murs étagés d'arcs-boutans simples et rares, n'offraient à l'imagination que l'idée de la solidité à laquelle on ne savait pas encore allier l'élégance et la légèreté, qui dans la suite émerveillèrent les regards. C'est qu'en effet dans les grandes constructions le plein-cintre n'aurait pu se prêter à cette légèreté de l'ogive. Aussi, sous ce rapport, l'introduction de l'ogive dans l'architecture opéra-t-elle une révolution complète. Le changement ne se fit pas cependant brusquement et sans transition. Les anciennes formes subsistèrent encore long-temps, et le XIIe siècle offre presque continuellement le mélange de l'arc circulaire et de l'arc aigu.

Des dessins feront comprendre mieux qu'une froide analyse les divers genres d'architecture de ces époques intéressantes. Nous venons de représenter un modèle du genre de construction en usage aux Xe et XIe siècles, genre basé sur le plein-cintre.

On remarque dans la gravure qui précède les massifs de pierres et la courbure circulaire de svoûtes, que nous signalions tout-à-l'heure. Voici un autre exemple qui reproduit à peu près le même style.



(Crypte d'une église normande.)

Ce ne fut qu'au XIIIe siècle que les formes ogives furent définitivement et exclusivement substituées au plein-cintre; mais, au milieu de quelques autres innovations, timidement essayées, on retrouve encore à cette époque la solidité massive et la disposition monotone de lignes, plus sévère qu'élégante, plus timide qu'ingénieuse, qui distinguent l'état de l'art dans les siècles antérieurs. On aperçoit déjà quelques ornemens, mais ils sont encore grossiers; ce sont tantôt des piliers ronds, cantonnés en forme de croix, tantôt de petits pilastres carrés, profilés sans interruption jusqu'aux nervures des voûtes et des arcades, avec lesquelles ils se lient immédiatement sans chapiteaux ni couronnemens. Les fenêtres sont très élevées et fort étroites; mais peu à peu elles s'élargissent, et leurs contours s'embellissent de décorations, simples d'abord, ensuite plus recherchées. Vers la fin de ce siècle on voit apparaître quelques sculptures gracieuses. Les portes s'enjolivent de légers chapiteaux et de festons délicats, qui annoncent le nouvel essor que l'art doit prendre dans les siècles suivans.

La gravure qui suit rend assez bien le genre du XIIIe siècle. Les ornemens de cette porte, quoique simples, sont déjà un progrès : on y remarque une certaine tendance vers un style plus fleuri.

Mais déjà deux causes puissantes influaient activement sur le goût de *décoration* et *d'ornement* des monumens gothiques; je veux parler du travail de l'orfèvrerie alors fort en vogue, et de l'architecture arabe, qui se répandait de jour en jour davantage, par les communications fréquentes que le midi de l'Europe entretenait avec les Sarrazins. Ainsi, d'une part, le goût des broderies, des découpures, des évidemens, et de toutes les légèretés de détail, que nous admirons encore de nos jours dans les ouvrages d'orfèvrerie du moyen-âge, donna pour ainsi dire le ton à l'architecture, et lui servit de modèle, et

de l'autre, la magnificence et la variété des monumens arabes, qui furent construits en Espagne depuis le xe jusqu'au xve siècle, durent être imités par les architectes



(Porte du xiiie siècle.)

gothiques, surtout à une époque de transition où l'on sentait le besoin de suivre des voies nouvelles.

(La suite à un numéro prochain.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 27 au 31 mars.

27 *mars* 1615. — Mort de Marguerite de France, reine de Navarre. Marguerite était fille de Henri II et de Catherine de Médicis. Elle épousa Henri IV lorsqu'il n'était encore que prince de Béarn. Elle avait autant d'esprit que de savoir, mais sa conduite était loin d'être régulière. Lorsqu'Henri devenu roi de France lui fit proposer le divorce, elle n'y consentit qu'après la mort de Gabrielle d'Estrées. Elle mourut à l'âge de soixante-cinq ans; sa maison était le rendez-vous de tous les beaux esprits.

27 *mars* 1635. — Mort de Callot, peintre, graveur et dessinateur.

27 *mars* 1827. — Mort du duc de Larochefoucauld-Liancourt. On a dit de lui que son nom valait mieux que tous les éloges, et que son existence avait été un bienfait continuel pour l'humanité.

28 *mars* 1757. — Exécution de Damiens, assassin de Louis XV.

29 *mars* 1708. — Révolution en Suède. Abdication de Gustave-Adolphe IV.

29 *mars* 1818. — Mort de Péthion, président de la république d'Haïti.

30 *mars* 1282. — Vêpres siliciennes. On appelle ainsi le massacre des Français qui eut lieu à Palerme sous le règne de Charles Ier (d'abord duc d'Anjou), frère de Saint-Louis.

31 *mars* 1547. — Mort de François Ier roi de France. Ce monarque fut surnommé le père des lettres. Il naquit à Cognac le 12 septembre, de Charles comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. Louis XII étant mort sans enfans, François Ier lui succéda. Pour reconquérir le Milanais, il fit la guerre à Charles-Quint; vainqueur à la bataille de Marignan, il fut fait prisonnier à celle de Pavie, et conduit captif à Madrid ; il eut beaucoup de peine à obtenir sa liberté. Ce prince, dont la jeunesse avait été fort peu régulière, passa les dix dernières années de sa vie à payer ses dettes et à dégager ses domaines. Il devint avare du bien de ses sujets, de dissipateur qu'il avait été; il était parvenu à économiser quatre cent mille écus et le quart du revenu de l'année quand il succomba au château de Rambouillet, âgé de cinquante-deux ans, après en avoir régné trente-deux.

31 *mars* 1817. — Mort de Ducis, poète français. Il introduisit à la scène un genre nouveau, imité de Shakespeare ; ce genre ne plut pas d'abord, mais il finit par réussir complètement, grace au jeu de Talma et au mérite de quelques-unes des tragédies de Ducis, telles qu'Hamlet, Roméo et Juliette, Othello, etc., etc. Le plus grand éloge qu'on puisse faire de Ducis, est de citer ce vers qui est de lui, et qui lui a été appliqué à si juste titre.

L'accord d'un grand génie et d'un beau caractère.

DRAGONS.

L'origine de cette arme, ainsi que l'époque de son institution, ont plus d'une fois exercé la patience des étymologistes et celle de quelques écrivains militaires. Les uns la font dériver du mot *Draconaris*, en usage dans les armées romaines, et qui désignait une sorte de milice, portant des figures de dragons sur leurs enseignes ou au bout d'une pique ; d'autres ont prétendu qu'elle dérive du mot allemand *Tragen* ou *Draghen*, qui signifie *infanterie portée.* — La date de la création des dragons n'est plus problématique aujourd'hui. Cette milice, toute d'origine française, n'a rien emprunté à l'étranger. Elle porta, en premier lieu, le nom d'*arquebusiers à cheval*, parce qu'elle fut d'abord armée d'arquebuse, espèce de fusil dont l'usage s'introduisit en France vers le commencement du xvie siècle. Toutefois ce ne fut que sous Henri II, l'an 1554, que se firent les premières levées de troupes sous la dénomination de dragons. C'est au maréchal de Brissac que la France doit cette institution. Les arquebusiers à cheval s'étaient distingués, à diverses époques, dans la guerre de partisans; mais ils ne combattaient qu'à cheval et presque toujours en tirailleurs. Pendant le séjour que nos troupes firent en Piémont en 1554, le duc de Brissac, qui y commandait l'armée française, reconnut qu'il serait facile d'approprier en même temps les arquebusiers au service du cheval et au service de l'infanterie. Il organisa quelques compagnies réglées qui furent dressées d'après ces idées. Cette expérience ayant réussi, d'autres compagnies furent successivement créées par lui. Pour rendre cette nouvelle milice redoutable à l'ennemi, et dans le but de stimuler son amour propre et sa valeur, il lui donna le nom de *dragons*, qui exprimait un homme courageux, hardi et entreprenant. Dès-lors les dragons devinrent une sorte de troupe particulière et spéciale, distinguée de la gendarmerie, de la cavalerie légère et de l'infanterie. Destinés à combattre à pied et à cheval, ils apprirent en même temps l'exercice du cavalier et celui du fantassin; ils purent ainsi, au besoin, suppléer à ces deux espèces de troupe, selon les dispositions du terrain, de l'attaque ou de la défense. On les arma d'un pistolet et d'une hache (1) adaptés, de chaque côté, à l'arçon de la selle; d'une épée et d'une arquebuse. Cette dernière fut remplacée, quelques temps après, par le fusil à baïonnette. Leur coiffure consistait en un bonnet ou espèce de chaperon à longue queue, terminée, à peu près, comme celle du dragon de la fable. Ils portaient la culotte en peau jaune et des bottines : les dragons à pied remplaçaient cette chaussure par des guêtres en cuir avec des boutons pareils. La couleur de l'habit était rouge ou bleue; les revers, les paremens, le collet et les liserés, jaunes, verts et cramoisi; quelquefois des mêmes nuances que l'habit.

La première manière de combattre des dragons consistait à les ranger sur plusieurs lignes éloignées. Après avoir fait feu, dans cette position, ils se déployaient derrière une colonne, pour recharger leurs armes, et revenaient aussitôt à l'ennemi. Lorsque leur poudre était épuisée, ils mettaient l'épée à la main, et, dans cette attitude, en imposaient encore à leurs adversaires. On les employa plus tard aux passages de rivières et de défilés, au service de tranchée dans les sièges, à escorter les convois, à battre

(1) Quelques dragons portaient aussi une serpe ou une bêche pour faire le service de pionniers dans les sièges.

les routes, à harceler l'ennemi dans une retraite et à occuper promptement un poste où l'on ne pouvait pas faire marcher assez tôt l'infanterie. Quelquefois on les plaçait dans les intervalles des bataillons pour soutenir le choc des assaillans ou pour protéger une retraite. Ils commencèrent à se battre en ligne sous le règne de Louis XIV et acquirent beaucoup de réputation et de gloire dans ce nouveau genre de tactique.



(Dragon de 1554.)

Les compagnies de dragons créées de 1554 à 1588, furent enrégimentées sous le règne de Henri IV. Ces corps, licenciés en 1628, après le siége de La Rochelle, furent recréés en 1635. A la paix des Pyrénées de 1659, on ne comptait plus que deux régimens de dragons, celui *du Roi* et celui de *La Ferté*. Une ordonnance du 25 juillet 1665 leur avait fait prendre rang dans l'infanterie, et ce ne fut qu'en 1784 qu'on les assimila de nouveau à la cavalerie. 12 nouveaux corps furent créés en 1668, et on en comptait 45 en 1690. Les 28 derniers ayant été formés à la paix de Riswich de 1698, le nombre s'en trouva réduit à 15. — 72 compagnies de dragons, levées au commencement de la guerre de la succession d'Espagne, formèrent 6 régimens de cette arme. De nouvelles créations faites de 1703 à 1710 en portèrent le chiffre à 55, que l'on réduisit encore à 15 en 1730. Ce nombre a peu varié depuis. Sous la république, le consulat et l'empire, il était de 24 à 31; sous la restauration de 8, 10 et 12.

Depuis l'institution des dragons, l'on comptait dans l'armée, indépendamment des corps dont il vient d'être parlé, plusieurs compagnies franches ou de partisans à pied et à cheval : elles subsistèrent, en partie, jusqu'au commencement de la révolution de 1789.

L'uniforme des dragons éprouva quelques changemens en 1762. A cette date on leur donna l'habit-veste *vert* et le chapeau, que l'on remplaça ensuite par le casque à crinière, surmonté d'une houpette en crin : on ajouta la panne-noire, l'aurore, le ventre-de-biche, le violet, le citron, le chamois et le jonquille, aux couleurs tranchantes dont il a été parlé plus haut. Sous la restauration on avait substitué le casque à chenille au casque à crinière : ce dernier leur fut rendu après les événemens de juillet. La seconde figure ci-après représente le dragon de notre époque.

Nous n'oublierons pas de dire que trois officiers-généraux élevèrent, en France, la réputation des dragons : ce furent le maréchal de Brissac, sous le règne de Henri II; le maréchal de Boufflers, sous le règne de Louis XIV et le général Baraguay-d'Hilliers, sous le consulat et l'empire.

Cette arme se distingua à toutes les époques de notre histoire militaire. On a cependant à lui reprocher son zèle trop aveugle lors de la proscription des protestans, après la révocation de l'édit de Nantes et au moment de l'insurrection des Cévennes. L'histoire a conservé le nom de



(Dragon de 1762.)

dragonnades aux massacres qui furent faits par ces troupes.

L'Espagne est la première puissance de l'Europe qui, après la France, ait eu des régimens de dragons. Cet usage



(Dragon de 1834.)

se répandit bientôt parmi toutes les nations, et il n'en est pas une seule aujourd'hui qui ne compte un ou plusieurs corps de cette arme.

La difficulté qu'ont les aveugles à recouvrer les choses égarées, les rend amis de l'ordre; et je me suis aperçu que ceux qui les approchaient familièrement partageaient cette qualité, soit par un effet du bon exemple qu'ils donnent, soit par un sentiment d'humanité qu'on a pour eux. Que les aveugles seraient malheureux, sans les petites attentions qui les environnent! Nous-mêmes, que nous serions à plaindre sans elles! Les grands services sont comme de grosses pièces d'or ou d'argent qu'on a rarement occasion d'employer; mais les petites attentions sont une monnaie courante qu'on a toujours à la main.

(DIDEROT, *lettre sur les aveugles.*)

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

HARROW-ON-THE-HILL.



(Vue de la Ville et du Collége d'Harrow.)

La petite ville d'Harrow, située dans le comté de Middlesex, en Angleterre, doit la célébrité dont elle jouit depuis long-temps à l'école qui y a été fondée à la fin du seizième siècle, et dans laquelle tant d'hommes distingués par leurs talens et leurs succès ont passé leurs premières années. Mais avant même l'existence de cet établissement, Harrow n'était pas un lieu inconnu : les archevêques de Cantorbéry y faisaient quelquefois leur résidence. Thomas Becket s'y rendit, lorsqu'en 1170 il reçut la défense de paraître à Woodstock, où il allait rendre hommage au jeune Henry Plantagenet, que son père venait d'associer au trône. On est incertain sur le site qu'occupait cette demeure des archevêques. Winchelsey l'habitait encore en 1300.

Le village est bâti sur une colline (*hill*) qui domine une



(Vue de l'Église d'Harrow.)

vallée spacieuse et fertile. Les mouvemens du terrain sont assez remarquables; le plateau s'affaisse dans le centre, et se relève aux deux extrémités par deux éminences d'une hauteur considérable, dont l'une est traversée par la route de Londres, qui n'est qu'à dix milles d'Harrow; celle qui est plus au nord est couronnée par l'église. Le clocher, placé sur une tour très-élevée, et dont la pointe semble se perdre dans les nuages, s'aperçoit à une grande distance.

Les points de vue qu'offre la colline sont admirables, surtout quand le soleil les éclaire. Vers le nord, les hauteurs de Stanmore, de riches masses de bois et de gracieuses sinuosités, répandent encore une agréable variété sur le paysage. Dans les autres directions, la vue s'étend au loin: on distingue le château de Windsor, et une partie du Berkshire et du Buckinghamshire. L'aspect de Londres borne l'horizon à l'est.

La principale église d'Harrow, si remarquable par sa position élevée, mérite d'être examinée dans ses détails; on y retrouve quelques restes d'un édifice du même genre, bâti au même endroit, sous Guillaume-le-Conquérant, par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry; entre autres la colonnade circulaire qui sépare la nef des ailes. Il est probable que la nouvelle église fut construite à la fin du quatorzième siècle. La voûte de la nef est en bois; on y remarque des figures sculptées d'une grande beauté.

Parmi les tombes que renferme l'église, aucune n'inspire plus d'intérêt que celle de John Lyon, fondateur de l'école. Son épitaphe, simple et touchante, se termine par ces mots: « Prions la source éternelle de toute bonté de permettre que nous suivions l'exemple de cet homme de bien. »

Celui auquel l'Angleterre doit une de ses meilleures écoles, était un riche cultivateur qui avait déjà dépensé des sommes considérables pour l'instruction des enfans pauvres; il fonda le collége d'Harrow en 1571; il en rédigea les statuts deux ans avant sa mort, arrivée en 1592. Il y joignit un écrit très-détaillé sur la manière dont il voulait disposer de ses biens, entièrement destinés à des œuvres de bienfaisance. Le maniement de sa fortune est confié à six gérans; lorsque l'un vient à mourir, les cinq autres nomment le remplaçant. Ces revenus, qu'aucun don n'est venu augmenter, s'élèvent aujourd'hui à une somme considérable; mais, malheureusement pour la fondation, les biens dont la valeur a pris le plus d'accroissement ont été affectés à d'autres destinations.

Les réglemens pour l'intérieur de l'école, laissés par M. Lyon, sont précis et très-étendus, ils spécifient les différens genres de correction, et aussi les amusemens permis aux élèves. L'exercice de l'arc en faisait partie. Un concours public avait lieu tous les ans; la dernière flèche d'argent fut gagnée en 1771. Cet usage n'existe plus, on l'a remplacé par des séances publiques où les élèves prononcent des discours.

DES FUNÉRAILLES CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES.

Parmi les diverses manières de disposer des dépouilles mortelles des hommes, l'inhumation paraît la plus ancienne; c'est le moyen le plus simple et le plus prompt de soustraire aux regards un objet pénible. La coutume d'enterrer les parens dans un même endroit fut sans doute inspirée par le désir de ne pas séparer ceux qui avaient été unis, et par ces notions vagues et indéfinies sur la nature de l'ame et son état futur, qu'on retrouve dans les siècles les plus reculés.

Le chapitre 23 de la Genèse prouve que les sépultures de famille existaient dès le temps d'Abraham, et les dernières paroles de Jacob, prononcées quelques années plus tard, expriment, avec une touchante simplicité, le sentiment qui a fait passer jusqu'à nous cet antique usage, et qui, sans doute, le transmettra à nos descendans. — Ensevelissez-moi, avec mes pères, dans la caverne qui est dans le champ d'Éphron héthéen.... C'est là qu'Abraham a été enseveli avec Sara, sa femme; c'est là aussi qu'Isaac a été enseveli avec Rebecca, où moi-même j'ai enterré Lia. » Genèse, 39. De nombreux passages, tirés des historiens sacrés et profanes, démontrent l'extrême importance qu'on attachait à cette cérémonie. Les Grecs et les Romains ne croyaient pas que l'ame pût être heureuse et paisible, tant que le corps n'était pas enterré ou brûlé. Ainsi Tobie risque sa vie pour ensevelir, sur la terre d'exil, ses compatriotes indignement massacrés; dans les premiers âges de la Grèce, ce droit de sépulture sert de base à plusieurs tragédies, entre autres à l'*Antigone* de Sophocle; et les Athéniens, parvenus au plus haut point de prospérité, condamnent à mort six généraux victorieux, sur la seule accusation d'avoir négligé de rendre les derniers honneurs aux soldats tués dans le combat des Arginuses.

La coutume de réduire en cendres nos dépouilles mortelles, sans être aussi ancienne, remonte cependant à un temps fort éloigné; il est assez difficile de lui assigner une origine certaine; peut-être ceux qui l'ont pratiquée les premiers, y attachaient-ils une idée d'offrande religieuse. Le premier fait de ce genre qu'on trouve chez les Juifs, qui peu à peu suivirent, sur plusieurs points, les exemples de leurs voisins, est relatif à Saül: son corps fut brûlé, puis enseveli. Ce même usage subsiste encore dans l'Inde, au Japon, en Tartarie, et dans d'autres parties de l'Orient; il s'est établi dernièrement dans quelques contrées du nord de l'Europe. Les Grecs et les Romains l'adoptèrent, sans exclure tout-à-fait la simple inhumation. Cicéron rapporte que cet usage a été introduit en Grèce par Cécrops 1582 ans avant l'ère chrétienne. Quelques nations sauvages exposent les corps en plein air: les anciens Scythes les attachaient à des arbres, et, de nos jours, les Otahitiens et d'autres insulaires de l'Océan pacifique, les déposent sous de petites huttes découvertes, et les abandonnent ainsi à l'action de l'atmosphère. Ce singulier usage ne peut pas être attribué à une négligence coupable, car leur constante sollicitude veille sur ces derniers restes, qui, suivant l'expression de Bossuet, n'ont plus de nom dans aucune langue.

Les anciens plaçaient indifféremment leurs tombeaux dans les villes, dans les campagnes, même sur les grandes routes. Le jardin du palais des rois de Judée, à Jérusalem, renfermait leurs tombes. Le sépulcre que Joseph d'Arimathie avait acheté pour lui, et dans lequel il déposa le corps du Sauveur, était dans son jardin; le tombeau de Rachel se trouvait sur la route de Jérusalem à Bethléem; les rois d'Israël étaient ensevelis à Samarie; Samuel et Joab le furent dans leurs propres maisons; Moïse, Aaron, Éléazar et Josué, sur des montagnes; Déborrah, sous un arbre. La même diversité se retrouve chez les Grecs et les Romains; ils n'accordaient aucune préférence au voisinage des temples. Mais les trois peuples que nous venons de citer enterraient presque toujours les morts hors de l'enceinte des villes; il n'y avait d'exception à Rome que pour les vestales et un petit nombre de familles nobles. Les cimetières publics et particuliers se trouvaient dans les environs des cités; les Turcs mettent les leurs près des chemins, dans l'espoir que les voyageurs prieront pour ceux qui ont achevé leur pélerinage. — Les premiers chrétiens n'étaient pas enterrés dans les villes. On n'établit, en Angleterre, que, vers l'an 800, des cimetières autour des églises, et les personnes d'un rang distingué obtinrent d'être déposées dans l'édifice même. Le pape Grégoire-le-Grand motiva cette tolérance, en disant que la vue des tombes peut inspirer aux vivans la pensée de prier pour les morts. L'usage d'enterrer dans des caveaux et sous les autels ne s'introduisit que deux cents ans plus tard. Les Égyptiens déposaient les corps dans des souterrains après les avoir embaumés; les Hindous n'ont pas de lieu fixe; en gé-

néral, ils jettent les cendres dans le Gange. Les Guèbres, descendans des anciens Persans, et les Perses des Indes-Orientales, qu'on suppose avoir une même origine, exposent les morts dans des tours découvertes, afin qu'ils soient dévorés par des oiseaux de proie : cette coutume était celle de leurs ancêtres.

COMBATS D'ANIMAUX SAUVAGES DANS L'INDE.

Nul spectacle ne réjouit autant les yeux des Indiens que les combats d'animaux féroces. Les populations voisines accourent à flots pressés pour assister à ces sauvages divertissemens, qui ont lieu dans les grandes solennités. Un voyageur anglais, le capitaine Mundy, qui se trouvait, il y a trois ans, dans l'Inde, fut témoin de ces combats, dont il a donné la description suivante : « Le cirque avait été disposé au milieu d'une vaste cour entourée d'un immense amphithéâtre. Au centre de la cour on voyait une énorme cage de bambous d'environ cinquante pieds de hauteur et de soixante de diamètre. Diverses petites cellules, communiquant avec le cirque au moyen de trappes, étaient occupées par les plus sauvages habitans des forêts. Dans la cage on apercevait un grand nombre de buffles, serrés les uns contre les autres, et présentant une ligne formidable de têtes poilues et garnies de cornes menaçantes. Ces animaux terribles, la croupe appuyée contre le mur de bambous, attendaient le commencement du combat, immobiles et taciturnes. Les trappes s'ouvrirent bientôt, et deux tigres, deux léopards et deux ours s'élancèrent soudain au milieu du cirque. Les buffles commencèrent immédiatement les hostilités, et se jetèrent sur les ours, qui échappèrent à leurs redoutables cornes en grimpant au sommet des bambous. Les tigres, dont l'un surtout était un très-bel animal, se défendirent avec plus de courage, quoique le combat fût inégal; car les buffles étaient en trop grand nombre. Le beau tigre reçut un terrible coup de corne à la tête, au moment où s'étant accroché au cou d'un buffle, il lui déchirait horriblement les fanons; un autre coup de corne l'envoya frapper rudement le treillis de corde qui fermait la cage; puis il fut foulé aux pieds des buffles, et il rendit le dernier soupir. Les léopards, durant ce conflit, montrèrent des dispositions tout-à-fait pacifiques.

Bientôt un rhinocéros parut dans le cirque, et les gardiens le poussèrent, non sans de grands efforts, à attaquer un tigre qui était attaché à une chaîne. Le rhinocéros s'avança donc lentement vers le tigre, le considéra attentivement sans montrer nulle disposition hostile, tandis que son adversaire, s'attendant à être attaqué, grondait, et tordait sa chaîne, les yeux fixés sur son ennemi; mais celui-ci tourna tout à coup les talons, et se mit à trotter du côté opposé du cirque; dans sa course, il renversa un palanquin dans lequel on emportait une dame qui s'était trouvée mal à la vue de ces affreux divertissemens.

Un buffle et un tigre parurent alors dans l'amphithéâtre, et se précipitèrent l'un sur l'autre avec fureur; le tigre, s'attachant à la tête de son ennemi, lui fit au cou une blessure profonde, mais celui-ci lui donna un si violent coup de corne, qu'il lui fracassa le dos et le jeta à une grande distance; le tigre était tout-à-fait hors d'état de recommencer le combat. Un petit éléphant attaqua ensuite un léopard; mais le combat ne se prolongea pas long-temps; car le premier ayant frappé son adversaire de ses terribles défenses, l'étendit presque mort sur la place.

Des combats d'éléphans devaient terminer cette journée. On avait préparé, sur les bords de la rivière Goumti, un cirque large, spacieux, et tout-à-fait convenable pour les luttes de ces athlètes gigantesques. On voyait dans la plaine un grand nombre de ces animaux qui allaient et venaient, le regard menaçant. Les *mahouts* (cornacs) étaient assis sur leur dos, que couvrait un réseau fortement serré, où ils avaient eu soin de s'attacher, afin de ne pas être renversés du haut de leur monture pendant le combat. Chaque éléphant était accompagné de deux ou trois hommes armés de longues piques que ces animaux redoutent singulièrement.

On vit bientôt deux éléphans s'avancer l'un sur l'autre des deux côtés opposés de la plaine. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une petite distance l'un de l'autre, leur course devint plus rapide; aussi leur choc fut terrible; bientôt leurs trompes s'enroulèrent l'une dans l'autre, comme deux serpens accouplés, et ils se poussèrent en même temps de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un de ces animaux, se sentant plus faible que son adversaire, prit la fuite. L'autre éléphant le poursuivit, et lui donna un si violent coup de trompe, que le mahout de l'éléphant vaincu fut renversé de son siége; heureusement il alla tomber à quelque distance, et s'échappa non sans quelque contusion. Cinq ou six autres combats de ce genre se livrèrent encore; mais ils offrirent peu d'intérêt; car ces animaux ont une telle sagacité, qu'ils ne tardent pas à s'apercevoir s'ils sont plus faibles que leur adversaire, et cette lutte ne se prolonge jamais long-temps.

INFLUENCE DE LA MUSIQUE SUR LES ANIMAUX.

Un exemple remarquable de l'influence que la musique exerce sur certains animaux, a été rapporté dans ce recueil (page 30). Voici quelques autres faits non moins dignes d'attention, et que nos lecteurs nous sauront sans doute gré de leur faire connaître.

Les chiens éprouvent à l'audition de la musique des sensations très-vives; mais il n'en faut pas chercher des exemples dans les grandes villes, où l'occasion et l'habitude doivent nécessairement modifier leurs dispositions naturelles. Il est difficile de déterminer la nature de leurs impressions. Quelques physiologistes prétendent que ces animaux sont douloureusement affectés : ce qui confirmerait cette assertion, c'est que les chiens qu'on laisse libres de leurs mouvemens s'enfuient en hurlant dès qu'ils entendent les premiers sons. On en a même vu qu'on avait dressés à se tenir couchés et immobiles, et qu'un coup de canon n'aurait pas fait bouger, tressaillir malgré eux, et pousser des gémissemens qu'ils ne pouvaient étouffer, à l'audition d'un instrument de musique. On prétend qu'un de ces animaux avait conservé un tel souvenir des sensations pénibles qu'il avait déjà éprouvées, qu'aussitôt qu'on touchait un violon en sa présence, il commençait à aboyer. Enfin le docteur Mead raconte l'histoire d'un chien qui mourut de douleur, parce qu'on l'avait obligé d'écouter long-temps une musique qui lui faisait pousser des cris aigus. On cite pareillement l'exemple de quelques autres animaux morts pour la même cause, et de ce nombre sont les chouettes. Les chats aussi miaulent en entendant le son des instrumens; mais, chez eux, la douleur est moins vive et plus rare que chez les chiens.

Au contraire, on sait avec quel plaisir les oiseaux, et le serin surtout, écoutent les airs qu'on leur joue : on les voit quelquefois s'approcher de l'instrument et se tenir immobiles tant qu'ils entendent quelques sons, puis battre de l'aile comme pour témoigner leur contentement.

Le cheval est aussi fort sensible à la musique. La trompette, et en général tous les instrumens de cuivre, paraissent lui plaire plus que les autres. Les airs guerriers animent et excitent son ardeur; sa crinière se hérisse, ses narines s'ouvrent et frémissent, comme pour aspirer les sons; ses oreilles se dressent et ses yeux étincellent; de ses

pieds, il semble marquer le rhythme et battre la mesure. On sait que, dans les carrousels et les tournois, les chevaux dansaient en cadence au son des instrumens.

Dans quelques contrées de l'Allemagne et dans le Tyrol, les chasseurs prétendent qu'ils savent attirer les cerfs en chantant, et les biches en jouant de la flûte.

On assure que les animaux rongeurs, et particulièrement les castors et les rats, ont les mêmes dispositions. Bourdelot prétend avoir vu danser huit de ces derniers sur la corde, au son des instrumens, à la foire Saint-Germain.

On a dit aussi que les reptiles et les insectes sont soumis à cette influence. Le lézard passe pour aimer singulièrement la musique. Aussitôt qu'il entend une voix ou un instrument, il témoigne par tous ses mouvemens combien cette sensation lui est agréable : il se tourne et se tient tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre ou sur le côté, comme pour exposer toutes les parties de son corps à l'action du fluide sonore qui le charme ; mais il n'admet pas toute espèce de musique ; il est connaisseur dans ses goûts : les voix rauques et les instrumens bruyans lui déplaisent ; mais il affectionne, au contraire, les voix douces, les mouvemens lents et les airs tendres.

Quelques voyageurs assurent que l'on adoucit la férocité de l'énorme serpent à sonnettes de la Guyane par le son d'un flageolet, ou par un sifflement convenable. On en dit autant de la redoutable vipère fer-de-lance de la Martinique. M. de Châteaubriant assure positivement, dans son *Voyage au Haut-Canada*, avoir vu un serpent à sonnettes, furieux, qui avait pénétré jusque dans son campement, se calmer au son d'une flûte, et s'éloigner en suivant le musicien.

L'araignée est, de tous les insectes, celui qui se montre le plus sensible à la musique : elle descend rapidement le long de ses fils, et s'avance du côté où elle entend le son des instrumens : là, elle reste immobile pendant des heures entières, jusqu'à ce que tout soit fini. Des prisonniers ont apprivoisé ces petits animaux de cette manière.

Mais, parmi les phénomènes de cette nature, il n'en est pas de plus remarquable que celui qui a été observé sur deux éléphans de la ménagerie royale de Paris, et que M. Toscan a consigné dans la *Décade philosophique*. Un concert leur fut donné, le 10 prairial an VI, par un orchestre rangé hors de leur vue. Leur première sensation fut la surprise : tantôt ils promenaient leurs regards sur les spectateurs, tantôt ils venaient caresser leur cornac, et semblaient lui demander ce que tout cela signifiait. Voyant enfin que tout restait dans l'ordre, ils s'abandonnèrent aux vives impressions qui leur étaient communiquées. Chaque air nouveau leur faisait éprouver des émotions nouvelles, et imprimait à leurs mouvemens, à leurs cris, une expression dont le caractère se rapprochait plus ou moins du rhythme musical. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le même morceau, joué dans un autre ton que celui qui les avait émus, les laissait froids et indifférens : ce n'était pas non plus le caractère plus ou moins éclatant d'un ton qui seul faisait naître leurs sensations, puisque plusieurs airs différens, joués dans le même ton, ne produisaient pas sur eux les mêmes effets. Il fallait donc qu'il y eût, sinon discernement, du moins perception de la combinaison des sons, et sensation distincte bien qu'irréfléchie.

ARTILLERIE.



(Train d'artillerie en 1834.)

Avant l'invention de la poudre et des bouches à feu, et dès l'année 1228, on donnait le nom d'*artillerie* à toutes les machines de guerre en usage à cette époque comme moyen de destruction dans les siéges et dans les batailles. Cette artillerie se divisait alors en deux classes : la première comprenait les ouvriers employés à la construction des machines auxquelles on donnait aussi le nom d'*engins*, et l'autre les hommes préposés à leur manœuvre. Les premiers s'appelaient *enginiours* (ingénieurs) ; ils étaient également chargés des constructions en terre ou en maçonnerie, telles que remparts, fossés, parapets, etc. ; les autres prenaient le nom d'*artilliers* (artilleurs). Cette division fut établie en 1248. Telle est l'origine des deux armes de l'artillerie et du génie.

Le personnel de l'artillerie se composait du grand-maître des arbalètriers (depuis grand-maître de l'artillerie), d'archers, de canonniers, de charpentiers et d'arbalètriers à pied, ayant à leur tête des officiers de différens grades. Celui du génie, de maîtres-d'engins, d'employés civils et militaires, et de fossiers (pionniers).

La découverte de la poudre, que les uns placent à l'année 1256 et d'autres en 1330, amena l'usage des bouches à feu, et détruisit insensiblement celui des machines de guerre. Les premiers canons étaient très-légers et faits de manière à pouvoir être portés par 2, 3 ou 4 hommes. C'étaient de petits tubes en tôle ou en fer forgé, que l'on entourait de cercles de même métal. Ces armes grossièrement fabriquées, pesaient de 20 à 50 livres : elles donnèrent l'idée des armes à feu portatives. Vers le milieu du quatorzième siècle, on remarquait déjà, mais en petit nombre, des canons de gros calibre et d'une très-grande portée. La grosse artillerie se perfectionna en se multipliant. Le nombre en fut considérablement augmenté de l'an 1411 à l'an 1470. A cette dernière date, il parut une pièce à peu près semblable au mortier, et qui lançait des balles du poids de 500 livres : elle portait depuis la Bastille jusqu'à Charenton. Déjà la fabrication du canon avait été améliorée : aux tubes en tôle avaient succédé des bouches à feu en fer coulé, et à ces dernières des pièces construites avec un alliage de cuivre et d'étain ; la fonte,

le moulage et le forage avaient acquis un degré d'amélioration remarquable. Les canons prenaient ordinairement leur dénomination de la figure que représentaient les anses : delà les noms de *Basilic*, de *Scorpion*, de *Dauphin*, de *Couleuvrine*, etc., etc., donnés aux pièces qui parurent dans les quinzième et seizième siècles.

Les premiers projectiles lancés par le canon n'étaient autres que des cailloux arrondis, des balles de plomb ou de grès. A l'époque du perfectionnement que nous venons de signaler, ils furent remplacés par des boulets en fer coulé, proportionnés au diamètre de l'embouchure et de l'ame de la pièce.

Ces perfectionnemens changèrent l'ancien système de guerre qui s'était conservé jusqu'en 1431. Alors disparurent en totalité les machines de guerre et leur immense attirail. Le service de l'artillerie et la fabrication des pièces se perfectionnèrent encore de 1496 à 1545. On augmenta le personnel de l'arme, et plusieurs *bandes* (compagnies) d'artilleurs se formèrent dans tous les lieux où il existait des arsenaux(1). On verra ci-après le costume du canonnier sous les règnes de François Ier et de Henri II.



(Artilleurs sous François Ier et Henri II.)

Du quatorzième au dix-septième siècle, il existait dans les armées françaises une très-grande variété de bouches à feu. Leur calibre, déterminé par le poids du boulet, était de une à trente-trois livres pour les pièces le plus communément employées. Une grande partie de ces bouches à feu furent réformées sous Henri II, et, depuis ce prince jusqu'au commencement du règne de Louis XIII, on n'en comptait plus que de sept calibres, savoir :

Le canon dit *renforcé* du poids de 5000 livres, et du calibre de 33.

La *grande Couleuvrine*	de 4000	15 1/4.
La *bâtarde*	de 2300	7 1/4.
La *moyenne*	de 1500	3 1/2.
Le *faucon*	de 800	1 1/2.
Le *fauconneau*	de 500	0 3/4.

La *hacquebute* ou *arquebuse de rempart*, la plus petite de toutes, était du calibre de 40 à 50 livres, et son boulet pesait un dixième de livre. Un seul homme suffisait pour la porter. Depuis Louis XIV jusqu'à la fin de nos guerres de la révolution, on a employé les pièces de 3, de 6, de 8, de 12, de 16, de 18, de 24, de 36 et de 48.

Les troupes et les employés de l'artillerie acquirent un haut degré de considération lorsque Sully eut achevé l'organisation de cette arme. Jusque-là il n'existait que des compagnies ou bandes de canonniers que l'on licenciait ordinairement à la paix. C'étaient les régimens les plus distingués de l'armée qui étaient chargés de la garde du matériel ; les Suisses et les Lansquenets, infanterie allemande, se partagèrent souvent cet honneur. Sully éablit dans les places quelques corps de bombardiers et de canonniers entretenus, pour y faire le service en tout temps. On reconnut plus tard l'insuffisance de ces troupes, et, en 1691, on créa le régiment des *fusiliers du roi*, que l'on attacha spécialement au service de l'artillerie. Il fut composé de quatre compagnies : une de canonniers, une de sapeurs et deux d'ouvriers. Vingt-deux nouvelles compagnies, créées l'année suivante, portèrent le corps à deux bataillons de treize compagnies chacun, dont une de grenadiers. Le nombre des bataillons fut successivement porté à six. En 1684, les compagnies de bombardiers détachées dans les places, formèrent le *régiment royal bombardiers*, et, en 1693, le régiment des fusiliers du roi prit le nom de *régiment royal artillerie*.



(Artilleurs sous Louis XIV.)

Nous n'entretiendrons pas le lecteur des diverses transformations qu'a éprouvées, depuis cette époque, le personnel de l'artillerie ; il suffira d'indiquer succinctement les augmentations et les améliorations remarquables qui y ont été introduites jusqu'à nos jours. En 1758, les six bataillons du corps royal furent convertis en autant de brigades de huit compagnies chacune. En 1765, ces brigades formèrent sept régimens auxquels on attacha six compagnies de mineurs et neuf compagnies d'ouvriers. Ces différens corps, avec les officiers employés dans les places, constituèrent le nouveau corps royal d'artillerie. Quelques compagnies d'artillerie légère, créés de 1791 à 1794, formèrent le noyau des huit régimens de cette arme créés en 1795 et réduits à six en 1801. L'artillerie à pied s'augmenta aussi, en 1795, d'un huitième régiment.

Le personnel de l'artillerie reçut un accroissement considérable sous le consulat et l'empire. Pour éviter de trop longs détails, nous donnerons ci-après un aperçu statistique des forces de cette arme aux principales époques de son organisation, depuis 1691 jusqu'en 1825, en y comprenant les troupes auxiliaires qui en faisaient partie.

1691, y compris le régiment des bombardiers et les officiers,	4,436
1756, après la réunion des ingénieurs à l'artillerie,	6,272
1763, après la formation en brigades,	10,861
1765, après la form. des régim., pied de paix, 8,890, pied de guerre,	12,400
1776, après l'organisation,	11,994
1790, pied de paix, 9,583, pied de guerre,	13,115
1795, y compris les pontonniers créés la même année,	41,287
1805, pied de paix, 39,643, pied de guerre,	52,885
1809, pied de guerre,	69.022
1812, pied de guerre,	87,722
1814, restauration,	17,217
1825, organis. du 27 février, pied de paix, 18,834, pied de guerre,	28,160

L'ordonnance du 5 août 1829, qui réorganise le corps royal d'artillerie, change la composition de cette arme, et réunit l'artillerie légère à l'artillerie à pied. La planche qui précède fait connaître tout le système de cette nouvelle organisation.

(1) Sous le règne de Henri II, on comptait 11 arsenaux ou magasins d'artillerie : ils étaient établis à Paris, à Bordeaux, à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Dijon, à Troyes, à Amiens, à Tours, à Rouen et à Pignerol.

Les pièces de 3, de 6, de 18, de 36 et de 48 ont été abandonnées. On n'emploie aujourd'hui que les pièces de 4, de 8, de 16 et de 24. Le système actuel se divise en artillerie de campagne, en artillerie de siége et de place, et en artillerie de montagne.

La France compte aujourd'hui quatorze régimens d'artillerie, formant un effectif d'environ 22,000 hommes et 8,000 chevaux, sur le pied de paix, et de 40,000 hommes et 36,000 chevaux, sur le pied de guerre.

L'usage de la poudre et celui des bouches à feu ne produisit pas d'abord tout l'effet qu'on devait en attendre. Il se répandit presque en même temps en Europe et en Asie. Les Anglais, les Français, les Espagnols, les Turcs et les Maures, furent les premiers qui employèrent ces foudres terrestres. Leur effet destructeur ne fut bien connu qu'à l'époque de leur perfectionnement; c'est alors seulement qu'il inspira quelque terreur dans les siéges et dans les batailles. Ce ne fut que par degrés qu'on se familiarisa avec cette nouvelle manière de combattre.

L'invention de la poudre et des armes à feu amena de grands changemens dans la constitution des troupes; l'ancien ordre de tactique dut nécessairement être abandonné, et les vieilles fortifications ne pouvant résister à l'action du boulet, il fallut leur en substituer de plus solides.

LONG-CHAMPS.



L'origine de la promenade de Long-Champs réveille quelques souvenirs historiques que nos lecteurs liront sans doute avec intérêt.

Il existait autrefois une abbaye de religieuses, située sur le bord de la Seine, au nord du joli village de Boulogne, et dans l'enceinte même du bois qui porte le même nom. Elle avait été fondée, dans le treizième siècle, par la sœur de saint Louis, Isabelle de France, à la sollicitation d'Héméric, chancelier de l'église de Notre-Dame de Paris.

Les premières religieuses de cette abbaye ne furent d'abord d'aucun ordre particulier, et n'eurent d'autre titre que celui de *Sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame*: c'était le nom que la fondatrice elle-même avait choisi; mais plus tard saint Louis y ajouta le titre de *mineures*, afin, dit-il, qu'elles fussent censées de l'ordre de Saint-François. Ces diverses dénominations ne furent point conservées, et, dès le siècle suivant, l'abbaye prit le nom de *Long-Champs*.

Isabelle de France se retira dans ce monastère, et y donna, pendant tout le temps de son séjour, le plus constant exemple de dévotion et d'humilité, sans toutefois prendre le voile et s'engager par des vœux. Elle y mourut en 1269, bénie et regrettée par la communauté tout entière.

On sait que dans ces temps de superstition, l'ignorance convertissait tout en miracles: après la mort de la pieuse Isabelle, on lui en attribua plusieurs, qui furent consignés dans l'histoire de la vie de cette princesse, écrite par sœur Agnès, et qui mirent le couvent en grande vénération. Dès lors, un grand nombre de puissans personnages voulurent être enterrés à Long-Champs; quelques princesses de France s'y firent religieuses à diverses époques; plusieurs rois y allèrent en pélerinage, et de ce nombre nous citerons Philippe-le-Long. Ce prince y tomba dangereusement malade, et y reçut la visite de l'abbé et des religieux de Saint-Denis, qui vinrent, « pieds nus, » en procession, lui apportant de saintes reliques, et adressant au ciel de ferventes prières pour son rétablissement. « Il se sentit guéri, ou beaucoup mieux, » après avoir touché ou baisé ces saintes reliques; mais la » maladie étant revenue par sa faute, il fit ses dernières dis» positions, et mourut le 3 janvier 1321. »

Vers le milieu du seizième siècle, l'austérité de la régle de Saint-François n'était déjà plus observée aussi fidèlement que dans l'origine par les religieuses de Long-Champs. Le vertueux Vincent-de-Paule lui-même, qui leur adresse des reproches mérités, nous a laissé un naïf tableau de leur coquetterie et du luxe de leur parure. « La plupart, dit-il, » portent des vêtemens mondains; elles se montrent aux » parloirs brillantes de couleurs empruntées; elles portent » des montres d'or. »

Dans la suite, le monastère de Long-Champs acquit un autre genre de célébrité. Le mercredi, le jeudi et le vendredi de la semaine sainte, des voix mélodieuses chantaient en chœur les *Ténèbres*, et tout Paris courait en foule entendre cette espèce de concert spirituel. Cette prodigieuse affluence d'auditeurs entraîna quelques désordres dans l'église, et la musique fut supprimée; mais l'habitude, la plus puissante conservatrice des anciens usages, maintint la promenade, et chaque année, pendant la semaine sainte, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne devinrent le rendez-vous de tout ce que la ville et la cour pouvaient offrir de plus riche et de plus brillant. Les étrangers eux-mêmes vinrent y rivaliser de luxe et de magnificence. On en a vu montés sur des chevaux ayant aux pieds des fers d'argent, ou, mollement étendus dans de somptueux équipages dont les roues étaient garnies du même métal. Les modes les plus élégantes et souvent les plus bizarres s'y firent remarquer. C'était à qui viendrait étaler les plus riches parures et les toilettes les plus recherchées. Mais bientôt éclata la révolution. L'abbaye de Long-Champs fut vendue et démolie; les brillantes promenades cessèrent pendant plusieurs années. Sous le consulat, on ne tarda pas à revenir aux vieilles habitudes, et Long-Champs rappela les temps les plus brillans de l'ancienne monarchie. Depuis, cette espèce de pélerinage de la mode s'est conservé sans interruption jusqu'à nos jours. Mais déjà ce n'est plus le même empressement, ni le même faste: on va encore à Long-Champs par ton, plutôt que par partie de plaisir; cette solennité semble avoir perdu à jamais son caractère primitif, et elle n'a d'importance que par l'impulsion qu'elle donne au commerce et l'argent qu'elle ait répandre.

DES POISONS.

§ I. — ORIGINE DES POISONS.



Une matière vénéneuse est introduite dans l'estomac, dans les poumons ou dans le sang. Elle provoque un trouble qui peut se terminer par la mort. Ces deux faits constituent ce qu'on appelle l'empoisonnement. Le second n'est pas moins essentiel que le premier, car la médecine emploie tous les jours en doses minimes et salutaires des matières qui en doses plus fortes provoqueraient inévitablement les symptômes et la catastrophe de l'empoisonnement. Les poisons se trouvent dans les trois règnes de la nature. Le règne animal fournit en fait de poisons gazeux, l'hydrogène sulfuré et l'ammoniaque, qui s'exhalent des fosses d'aisances et autres lieux où il y a des matières animales en putréfraction. En fait de poisons solides il fournit quelques animaux dont la chair est mangée, ce qui prouve qu'elle n'est pas toujours malfaisante, tels sont le congre, le tourlouroux, la perche, le tassart, les moules et même les huîtres, etc. Ces animaux sont sujets à des maladies, en prenant dans quelques saisons de l'année des alimens qui changent les propriétés que leurs chairs exercent sur notre estomac. Les poisons les plus dangereux que fournisse le règne animal sont à l'état liquide et agissent par inoculation, tels sont la bave du chien enragé, le venin du serpent à sonnettes, des vipères; celui de plusieurs insectes, tels que l'araignée, tarentule, le taon, la guêpe, l'abeille. Les poisons fournis par le règne végétal sont bien plus nombreux. Plusieurs ne sont pas moins redoutables; l'upas, tincté, l'upas authiar et tous ces sucs végétaux dans lesquels les sauvages trempent la pointe de leurs flèches, donnent la mort peu de secondes après qu'ils se sont mêlés au sang de la plaie. Il en est de même de l'acide pultique, extrait par

les opérations chimiques, des amandes amères et des feuilles du laurier-cerise. Les mêmes travaux ont isolé aussi la matière active de la plupart des végétaux âcres ou sédatifs. Ces produits, qui se trouvent maintenant dans le commerce de la pharmacie sous le nom générique d'alcalis végétaux, donnent la mort quand on les avale à la dose de quelques grains. Le procès de Castaing a donné une malheureuse célébrité à l'acétate de morphine, qui provient du suc du pavot oriental ou opium. D'autres moins connus sont presque aussi actifs; tels sont la strychnine et la brucine extraite de la noix vomique; l'émétine extraite de la racine d'ipécacuanha; la pirotoxine extraite de la fève de saint Ignace; la vératrine extraite de l'ellébore; la delphine extraite de la staphisaigre; la solanine et daturine extraites des salamens et de la pomme épineuse; l'atropin, extraite de la belladone et de la jusquiame. Tous ces produits sont des remèdes très-actifs et très-précieux en doses très-petites. C'est pour cela que la chimie moderne a poursuivi avec tant de sollicitude leur séparation d'avec les matériaux inertes qui les enveloppaient. Il est plus singulier de voir que deux familles de végétaux qui fournissent un grand nombre de plantes vénéneuses, fournissent aussi une proportion remarquable de plantes alimentaires. La ciguë est de la famille des ombellifères, comme la carotte, le panais, le persil, le cerfeuil. La pomme de terre, la tomate et l'aubergine sont de la famille des solanées, comme la murelle et la pomme épineuse. Cette particularité tient à ce que nous recherchons dans nos alimens le mucilage ou la fécule alliée à une certaine quantité de matière suspecte qui fait fonction d'assaisonnement lorsqu'elle a été amollie par la culture.

Le règne minéral s'il ne contient pas la plus grande quantité d'espèces de poisons fournit au moins ceux qui sont les plus abondamment répandus, et qui pour cette raison s'offrent le plus fréquemment à l'imprudence, à la maveillance ou au désespoir. Les sels et oxides métalliques de plomb, d'arsenic, les acides sulfurique, hydrochlorique, nitrique, la soude, la chaux, l'ammoniaque, sont employés dans presque tous les arts; le cuivre, que les corps gras altèrent promptement, est la matière de la plupart des ustensiles de ménage. Aussi quand les signes d'un empoisonnement se manifestent et qu'on ne sait pas par quelle substance il a été occasioné, peut-on l'attribuer le plus souvent à un poison minéral? Du reste, l'empoisonnement par les substances végétales se reconnaît à des symptômes un peu différens. Les accidens sont moins violens que dans l'empoisonnement métallique, et lorsqu'on a affaire à quelqu'un des poisons végétaux sédatifs, ils ont une physionomie particulière. Ceci nous amène à une description générale des deux espèces d'empoisonnement.

SALLE DES PAS-PERDUS
DE LA COUR DE CASSATION.

Ce serait une histoire bien longue à faire que celle du Palais-de-Justice de Paris. Les chroniques de France y figureraient tout entières; car ce monument, qui fut la résidence des rois de la première race et des douze premiers rois de la troisième, est, pour ainsi dire, le résumé de tous nos vieux souvenirs nationaux depuis les Romains, ce grand peuple qu'on retrouve partout, et dont le nom sert d'introduction nécessaire à l'histoire de presque toutes les nations modernes.

Fondé par l'empereur Julien, le Palais fut reconstruit vers le onzième siècle par Robert II, fils de Hugues-Capet, et, depuis, il fut agrandi par plusieurs rois, et notamment par Louis IX, qui fit construire les salles basses situées au-dessous de la grande salle, lesquelles portent encore le nom de *cuisines de saint Louis*. On prétend que ce prince habita la salle, qui porte également son nom, et qui est occupée aujourd'hui par la cour de cassation. Le préau de la Conciergerie, destiné actuellement à la promenade des prisonniers, faisait partie des jardins où saint Louis rendait la justice, « *vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manches, et d'un manteau par-dessus de sandal noir, couché sur des tapis, avec Joinville.* »

Ce ne fut qu'au quinzième siècle que le Palais fut abandonné au parlement, qui en resta seigneur et maître jusqu'en 1789. Mais déjà il n'était plus ce qu'il avait été autrefois. Deux incendies arrivés, l'un le 6 mars 1618, et l'autre le 10 janvier 1776, avaient consumé une grande partie des bâtimens, et nécessité des réparations presque totales. De nos jours, il ne restait plus des anciennes constructions, la plupart en bois, qu'une galerie qui date du quinzième siècle: c'est celle qui sert actuellement de Salle des Pas-Perdus à la cour de cassation; mais son état de délabrement ne pouvait guère laisser soupçonner qu'elle avait été l'une des plus brillantes de ce palais, que les écrivains du temps appelaient *palatium insigne*.

Au mois de septembre dernier, le gouvernement entreprit de restaurer cette galerie, et de lui rendre sa splendeur passée. Les travaux furent confiés à M. de Gisors, qui les dirigea en homme de goût et en habile architecte. Des ornemens et des peintures, retrouvées sous les couches successives de badigeon, qui encroûtaient les chapiteaux et les solives, ont guidé l'artiste dans cette restauration importante, et lui ont permis d'en recomposer fidèlement l'aspect.

Voici quelques détails sur la décoration nouvelle.

La galerie est composée de onze travées divisées par des colonnes engagées, qui portent des nervures courbes, en bois, avec culs-de-lampe sculptés, et un plafond à solives apparentes, dont le dessous est garni de dessins blancs peints sur fond blanc; les solives sont encadrées par des filets d'or. Les angles latéraux des nervures sont remplis par des ornemens en bois, sur fonds rouges, et au centre desquels se détachent en ronde-bosse de petites devises de personnages des quatorzième et quinzième siècles.

L'un des côtés de la galerie est occupé par onze fenêtres, dont la partie inférieure est décorée en boiseries sculptées; l'autre est percé de onze portes donnant entrée aux greffes, aux parquets des avocats-généraux et du procureur-général, ainsi qu'à la chambre du conseil de l'ordre des avocats.

La dernière porte, plus importante que les autres, communique à la chambre des requêtes. Cette porte est ornée de sculptures en bois, de même que le reste de la galerie; mais, de plus, elle est décorée de quatre portraits de princes législateurs : Justinien, Charlemagne, Charles V et Louis XII. Enfin le fond de la galerie est occupé par une statue de Louis IX, portant le livre des ordonnances dites *Establissemens de saint Louis*.

Quelques travaux sont encore à faire. Ainsi, en sortant de la galerie pour entrer à l'une des chambres de la cour de cassation, on passera par une autre petite galerie, qui sera décorée en boiserie dans le style d'architecture dit de la *renaissance*. En adoptant cette architecture, on a voulu éviter ce qu'aurait pu avoir de choquant le passage subit du gothique à l'architecture moderne des salles d'audience.

On ne peut qu'applaudir à l'heureuse idée qui a présidé à l'exécution de ces travaux, et qui doit avoir pour effet de donner une impulsion nouvelle aux études historiques de nos monumens nationaux, étude qui a été si long-temps négligée.

D'un autre côté, on devait sentir le besoin de donner à la première cour du royaume un entourage digne d'elle et de ses hautes fonctions.

La cour de cassation, créée par l'assemblée constituante, est une des plus belles institutions des temps modernes, améliorée encore par la promulgation du Code Napoléon, qui compléta la réforme judiciaire.

Personne n'ignore en effet qu'autrefois il n'y avait en France ni uniformité ni harmonie dans l'administration de la justice. Chaque province avait sa jurisprudence et ses *coutumes*, souvent contraires à celles de la province voisine; de sorte que la même question était jugée avec des principes divers, selon le tribunal auquel elle était déférée. De plus, il existait entre les tribunaux eux-mêmes des conflits de juri-

diction qui entravaient la marche des affaires, et en rendaient quelquefois la solution impossible. Tous ces abus cessèrent à l'apparition des Codes, qui devinrent la loi de tous, et rétablirent l'unité dans l'ensemble du système judiciaire.

La réorganisation des tribunaux détruisit les anciennes juridictions féodales et assura aux citoyens de toutes les parties du royaume le bénéfice du droit commun, en même temps qu'elle laissait à chacun ses juges naturels. Mais ce n'était pas assez, et le but de cette réforme importante eût été manqué, si quelques-uns des abus qu'elle avait détruits eussent pu reparaître. Il fallait éviter que les divers tribunaux ne substituassent aux lois leur jurisprudence particulière, et que les saines doctrines ne reçussent quelque atteinte des influences locales. Le tribunal suprême, institué par l'assemblée constituante, offrit au pouvoir législatif le moyen de prévenir ces dangers, et l'on maintint l'autorité de ce tribunal (la cour de cassation), « dont la compétence constitutionnelle fut de casser les arrêts des cours de justice, » ainsi que les jugemens rendus en dernier ressort par les » autres tribunaux, tant au civil qu'au criminel, lorsqu'ils » contiendraient quelque contravention aux lois, soit sous » le rapport des formes, soit quant aux dispositions qu'ils » prononcent. » (Loi du 1er décembre 1790.)

Telle fut l'organisation de la cour de cassation.

A cette belle conception judiciaire, il aurait fallu, au dire de quelques critiques, une conception architecturale toute moderne aussi. Mais ne voit-on pas que les grands souvenirs historiques qui entourent cette haute magistrature, prêtent à l'autorité de ses arrêts, à la solennité de ses délibérations, l'appui de leur antique majesté? Non! la justice de nos jours, siégeant dans le palais du moyen âge, n'est pas un anachronisme! Il y a là un contraste frappant, il est vrai; mais il y a aussi une grande pensée philosophique. C'est la société nouvelle assise sur les débris de la féodalité; c'est la civilisation détrônant la barbarie. A chaque pas, dans cette enceinte où se déroule la chaîne des temps passés, nous suivons les progrès de l'esprit humain, et nous nous instruisons aux plus graves enseignemens de l'histoire.



(Vue de la Salle des Pas-Perdus de la Cour de Cassation.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 1er au 3 avril.

Avril, en latin *aprilis*, tire, suivant toute apparence, son étymologie du mot latin *aperire* (ouvrir); et en effet, à cette époque de l'année, la terre, long-temps resserrée par le froid, commence à s'ouvrir aux douces influences qui la fécondent. Ce mois, qui chez les Romains était consacré à Vénus, ramenait chaque année un grand nombre de fêtes relatives à la fécondité de la terre.

1er *avril* 1405. — Mort de Tamerlan, vainqueur du sultan Bajazet. Mélange de vertus et de crimes, ce héros tartare, après avoir parcouru l'Asie en conquérant, s'avança jusqu'en Europe et ravagea plusieurs provinces de Russie et de Pologne.

2 *avril* 1507. — Mort de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes. Il naquit en Calabre, le 27 mai 1416.

2 *avril* 1791. — Mort de Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau. Il naquit au château du Mignon, près Nemours, le 9 mars 1749. Voici ce que dit madame de Staël sur cet homme célèbre : « Mirabeau, doué de l'esprit le plus énergique et le plus étendu, se crut assez fort pour renverser le gouvernement et pour établir sur ses ruines un ordre de choses quelconque qui fût l'œuvre de ses mains. Ce projet gigantesque perdit la France et le perdit lui-même, car il se conduisit d'abord comme un factieux, bien que sa véritable manière de voir fût celle de l'homme d'état le plus réfléchi. Ayant passé toute sa vie jusqu'à quarante ans dans les procès et les prisons, il était banni de la bonne compagnie, et son premier devoir était d'y rentrer; mais il fallait mettre le feu à l'édifice social pour que les portes des salons lui fussent ouvertes. Mirabeau, comme tous les hommes sans morale, vit d'abord son intérêt dans la chose publique, et sa prévoyance fut bornée par son égoïsme.»

3 *avril* 1603 — Mort d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Cette reine, née le 7 septembre 1533, était fille d'Henri VIII et d'Anne de Boleyn. Sous son règne l'Angleterre fut triomphante, mais les talens politiques ne dispensent pas les princes de tous sentimens humains, et Élisabeth ne se lavera jamais du meurtre de Marie Stuart.

3 *avril* 1682. — Mort de Murillo, peintre espagnol. Il allait terminer le Mariage de sainte Catherine, un de ses chefs-d'œuvre, dans l'église des Capucins de Cadix, lorsqu'il tomba de son échafaudage et se fit une blessure mortelle.

Paris. — Éverat, Imprimeur du Magasin Universel, rue du Cadran, 16

LE PALAIS PITTI A FLORENCE.



(Vue du palais Pitti à Florence.)

Le palais de Léopold, grand duc de Toscane, est situé sur la principale place de Florence, qui donne à l'étranger, dont elle attire les premiers regards, une assez juste idée de l'architecture de la ville. Les maisons y sont anciennes et élevées; d'immenses palais, restes d'une prospérité qui n'est plus, présentent un aspect sombre et sévère. On peut citer pour exemple l'édifice qui fait le sujet de cet article; sa solidité est remarquable, les plus riches matériaux y sont prodigués; mais on a repoussé avec une sorte de dédain toute espèce d'ornemens.

Florence, en italien *Firenze* ou *Fiorenza*, continue sous plusieurs rapports de se montrer digne de son nom qui signifie florissante. Elle est placée sur les deux rives de l'Arno presqu'à l'entrée du vallon spacieux et fertile qui enveloppe Pise, elle s'étend jusqu'à la mer et porte le nom de jardin de la Toscane. Sa forme dessine un ovale; elle con-

tient à peu près 80,000 habitans. Son site délicieux ombragé par de riches collines que surmonte le blanc manteau des Apennins, ses vignes, ses oliviers, les chefs-d'œuvre qu'elle renferme, l'humanité de ses habitans, la douceur de leurs mœurs l'ont fait surnommer l'Athènes de l'Italie; c'est après Rome la ville où les étrangers s'établissent le plus volontiers. Nous aimerions à nous étendre sur la courtoise hospitalité des Florentins, sur le charme qu'ils prêtent à la plus harmonieuse des langues; mais c'est de leurs monumens, et surtout du palais Pitti que nous devons nous occuper aujourd'hui.

Florence a beaucoup gagné depuis le temps où l'évêque Burnet écrivait: « que neuf fenêtres sur dix manquaient de vitres. » L'absence du commerce causait à cette époque une pénurie générale; on y trouve à présent, comme dans les autres villes du continent, plus de ce que les Anglais nomment *comfort*. Les rues sont pour la plupart très étroites, pavées de pierres larges et plates, sans aucune ligne de démarcation entre la voie des piétons et celle des voitures; ces dernières sont nombreuses et souvent même rivalisent de magnificence avec celle de Paris et de Londres; elles viennent presque toutes de Milan, renommée pour ce genre d'industrie.

On trouve même dans les constructions modernes les traces du style lourd et massif qui fut sans doute imposé par les jalouses rivalités qui plaçaient sans cesse les nobles dans la nécessité de se défendre ou d'attaquer. Chacun s'efforçait alors de l'emporter sur son voisin et semblait avoir oublié qu'une commune bienveillance est une source assurée de bonheur, et que la même poussière recouvre bientôt oppresseurs et opprimés.

Arnolfe di Lapo, qui mourut en 1330, a élevé quelques-uns des plus grands édifices qui subsistent encore; c'est lui qui, dans ce siècle où Florence était au plus haut point de splendeur, paraît avoir ouvert la route et imprimé sur la ville entière ce cachet de grandeur sévère que le temps n'a pas effacé. L'effet mélancolique qu'il semble destiné à produire s'atténue et disparaît au milieu des souvenirs que chaque objet réveille, des chefs-d'œuvre qui vous entourent et d'une population qui répand autour d'elle le mouvement et la vie. Florence, avec ses ponts, ses églises et ses palais, paraît au premier coup-d'œil le séjour exclusif d'une noblesse opulente. Quatre ponts traversent l'Arno; celui de la Trinité contraste par sa légèreté et la forme gracieuse de ses trois arches de marbre blanc, avec le caractère général des autres monumens. La fameuse galerie qui renferme tant d'ouvrages admirables, doit son origine à la famille des Médicis; elle occupe trois côtés d'une place oblongue.

Un pont conduit de cette galerie située sur la rive nord de l'Arno au palais Pitti placé de l'autre côté du fleuve; c'est la résidence actuelle du grand duc; il a été construit par un marchand florentin nommé Luca Pitti, auquel on a supposé la folle ambition de vouloir surpasser la magnificence des Médicis, tentative qui fut presque la cause de sa ruine. Cet édifice, qui manque de régularité, présente cependant une masse imposante par sa hauteur et son étendue. L'Hercule de Bandinello et le David de Michel-Ange ornent l'une des façades. Les jardins Boboli sont depuis long-temps l'objet d'une juste admiration. Voici en quels termes s'exprime John Ray, le naturaliste qui visita Florence en 1664. — « Il serait difficile de décrire en peu de mots le palais ducal et ses jardins si remarquables par la beauté et le choix des arbustes; ils sont, pour ainsi dire, peuplés d'une multitude de statues; des fontaines, des eaux jaillissantes en font une promenade délicieuse; on y rencontre avec profusion les fleurs les plus belles, et les plantes les plus rares... »

C'est dans ce palais ducal qu'on voyait autrefois, assis autour de la même table, le chef de l'Etat, ses nobles et de simples marchands, sans autre distinction de rang que l'ordre de l'arrivée des convives. Michel-Ange s'assit souvent près de Laurent-le-Magnifique qui voyait à sa cour les hommes les plus distingués de son siècle. L'animosité qui divisait quelques familles puissantes n'empêchait pas que les relations de société ne fussent en général embellies par cette urbanité qui forme encore aujourd'hui le caractère distinctif des Florentins.

Les appartemens du palais Pitti sont décorés avec une élégance extrême, et renferment la meilleure collection de tableaux de l'Italie et peut-être du monde. Les fresques des plafonds sont admirables. Il a été construit par Brunelleschi, qui vivait en 1420, et que le dôme de la cathédrale de Florence a rendu célèbre; Michel-Ange admirait cette coupole et l'on pense qu'elle a pu lui donner l'idée de celle qui est devenue un de ses plus beaux titres de gloire. Sans colonnes, sans soutien apparent, elle surpasse de 5 pieds la coupole de Saint-Paul de Londres. Cette cathédrale est la plus grande et la plus ornée de toutes les églises de Florence.

LA FÊTE DE PAQUES,

TELLE QU'ELLE EST CÉLÉBRÉE PAR LES JUIFS MODERNES.



La fête de Pâques chez les Juifs modernes commence le quinzième jour du mois dans lequel leurs pères sont sortis d'Egypte et qui porte le nom de Nisan; elle continue pendant sept jours pour les Juifs qui vivent à Jérusalem ou dans les environs, et huit pour ceux qui habitent d'autres villes. Le sabbat qui précède la Pâque est nommé le grand sabbat; en ce jour, le rabbin de chaque synagogue fait une lecture dans laquelle il explique les règles à observer aux approches de la fête. Pendant ce temps, les Juifs ne peuvent manger que du pain sans levain, et doivent avoir soin qu'aucun levain ne reste dans leurs maisons. A cet effet, dès le treizième jour, la recherche la plus minutieuse est faite par le chef de famille dans toutes les parties de sa maison. Tout ce qu'il peut trouver de levain est réuni dans un vase, conservé soigneusement pendant la nuit et brûlé avec solennité le jour suivant avec le vase qui le contient. On ne se sert dans les fêtes de Pâques d'aucun vase qui ait renfermé du levain, et par la même raison, tous les ustensiles de cuisine dont on fait usage en d'autres temps, sont mis de côté et remplacés par de nouveaux, ou par des vases qu'on conserve d'une fête à une autre; on purifie jusqu'aux tables de cuisine, chaises, étagères, etc., d'abord avec de l'eau chaude, ensuite avec de l'eau froide.

Lorsque la purification est terminée, on prépare des gâteaux sans levain pour remplacer le pain ordinaire. La pâte est pétrie peu de temps avant la cuisson, afin de prévenir toute fermentation. Ces gâteaux sont ordinairement ronds, minces et remplis de petits trous; ils sont faits d'eau et de farine seulement, mais les Juifs plus aisés y ajoutent des œufs et du sucre. On n'a point la permission de les manger le premier jour de la fête; il est aussi défendu de boire aucune liqueur faite de grain pendant toute cette époque. Les Juifs ne boivent que de l'eau ou du jus de raisin qui n'a point fermenté. Le quatorzième jour du mois, le premier né de chaque famille est obligé de jeûner, en mémoire des premiers nés des Israélites qui furent délivrés au préjudice des premiers nés des Egyptiens. Le soir de ce même jour, les hommes s'assemblent dans la synagogue pour se préparer à la fête par des prières, et pendant ce temps les femmes sont occupées à préparer les tables pour leur retour. Tout ce qu'elles ont de plus beau dans leur ménage est mis au jour dans cette occasion. Sur un des plats, elles placent le quartier d'agneau rôti et un œuf; sur un autre trois gâteaux enveloppés soigneusement dans deux serviettes; sur un troisième elles mettent de la laitue, du persil, du céleri et du raifort. Ce sont là leurs « herbes les plus amères. » Près de ces légumes il y a une burette de vinaigre, du sel et de l'eau. On voit aussi un

plat qui est censé représenter aux yeux des Juifs les briques que leurs ancêtres étaient obligés de faire en Égypte; c'est une pâte épaisse composée de pommes, d'amandes, de noisettes, de figues, délayée dans du vin et assaisonnée de canelle.

(La suite à un numéro prochain.)

NOTRE-DAME.



Un temple, consacré à Jupiter, existait autrefois sur l'emplacement même où s'élève aujourd'hui l'église Notre-Dame. Des fouilles, faites en 1711, firent découvrir dans ce lieu divers débris de monumens du paganisme, des inscriptions et des bas-reliefs curieux, restes de ce temple antique qui fut remplacé par une vaste église bâtie en 555 par Childebert, à la sollicitation de Saint-Germain, évêque de Paris. Cette église dont rien n'égalait la magnificence, si l'on en croit l'évêque Fortunat, historien contemporain, fut dévastée en 875 et presque détruite par les Normands : cependant à l'aide de quelques réparations, elle subsista encore près de trois siècles, c'est-à-dire jusqu'en 1163, époque à laquelle Maurice de Sully parvint à l'épiscopat.

Ce Maurice n'était d'abord qu'un écolier demandant l'aumône dans les rues de Paris, et auquel l'espoir d'obtenir un jour quelque bénéfice ecclésiastique, faisait supporter assez patiemment sa misère profonde et les rigueurs de l'étude. Il ne tarda pas à se distinguer par son rare mérite, et fut nommé chanoine à Bourges. Plus tard le siége épiscopal de Paris étant devenu vacant, les électeurs, partagés d'opinion, réunirent leur choix à la décision de Maurice qui, profitant de son influence sur eux, se nomma lui-même évêque.

A peine parvenu à cette haute prélature, il entreprit de rebâtir la cathédrale de Paris. La première pierre du nouvel édifice fut posée par le pape Alexandre III, qui, chassé de ses Etats, s'était réfugié en France. Mais les travaux s'exécutèrent avec la plus grande lenteur, et Maurice de Sully mourut en 1196, avant d'avoir vu achever son entreprise. Dans la suite, les guerres, les discordes civiles, le manque d'argent interrompirent fréquemment ce grand ouvrage, qui ne put être terminé qu'au bout de deux siècles.

Cet édifice fut conçu et exécuté sur un plan imposant et grandiose : on peut en juger par les vers suivans, dans lesquels sont consignées ses dimensions. Ces vers curieux sont gravés sur une table de cuivre placée contre un des piliers :

Si tu veux savoir comme est ample
De Notre-Dame le grand temple :
Il y a, dans œuvre, pour le seur,
Dix et sept toises de hauteur,
Sur la largeur de vingt-quatre,
Et soixante-cinq, sans rabattre,
A de long ; aux tours haut montées
Trente-quatre sont comptées ;
Le tout fondé sur pilotis,
Aussi vrai que je te le dis.

Notre-Dame n'offre pas à l'extérieur ces ornemens variés, cette richesse de détails, cette coquetterie de décorations, que l'on admire dans les monumens de la même époque. On y remarque au contraire une grande sévérité dans les lignes, une majesté simple dans les formes : aussi l'imagination n'est-elle pas séduite au premier aspect. Mais si on ne sent pas cette vive émotion, si on n'éprouve pas cette surprise que font naître ordinairement les constructions postérieures au XIIe siècle, par la hardiesse de leur exécution et le luxe de leurs sculptures, on ne peut se défendre d'un profond sentiment de vénération à la vue de ces masses et de ces proportions nobles et colossales.

Malheureusement ici comme ailleurs, les artistes ont à déplorer des dévastations considérables. Le temps n'est pas le plus cruel ennemi des monumens : il semble que la main des hommes leur ait juré une guerre à mort. C'est ainsi que Notre-Dame a perdu une partie de son caractère primitif par la suppression d'ornemens essentiels, tels que les gouttières en saillie, qui décoraient d'une manière si pittoresque l'extrémité des contreforts, les moulures de la rose du grand portail, les pignons à jour des fenêtres du côté du midi, la flèche élégante qui surmontait le centre de la croisée, et un grand nombre de vitraux richement coloriés, qui voilaient pour ainsi dire les rayons du soleil, et ne laissaient pénétrer dans le sanctuaire qu'une lumière incertaine et mystérieusement reflétée.

Malgré ces pertes irréparables, ce monument n'en est pas moins l'un des plus remarquables de France, soit sous le rapport de l'art, soit sous le rapport historique. Nous allons l'examiner sous ce double point de vue.

Le grand portail qui fut terminé en 1223, sous le règne de Philippe-Auguste, est composé de deux grandes tours carrées et symétriques, qui se lient au pignon de la nef principale. Cette façade n'est pas sans analogie avec les constructions lombardes par la solidité et la force de ses masses. Elle présente trois grandes portes, dont les voussures et les parois sont chargées de sculptures très curieuses. Si on en croit Sauval, il fallait, du temps de Louis XII, monter treize marches pour arriver à cette façade.

C'est dans la tour du midi que se trouve la fameuse cloche, qu'on appelle *le bourdon*. On ne la sonne que dans les grandes solennités. Elle pèse près de deux *milliers*, et le battant est du poids de 976 livres. Fondue en 1682, et refondue en 1685, elle fut à cette époque baptisée avec beaucoup de pompe et de cérémonie. Louis XIV et la reine son épouse furent ses parrain et marraine, et lui donnèrent les noms d'Emmanuel-Louis-Thérèse.

On remarque sur toute la ligne de la façade, au-dessus de l'ordonnance inférieure, vingt-sept niches, où, avant la révolution, étaient placées vingt-sept statues représentant une suite de rois francs depuis Childebert jusqu'à Philippe-Auguste. Au-dessus de ce rang de niches, est une fenêtre circulaire, appelée *rose*. Chaque face latérale de l'église offre une pareille fenêtre, délicatement travaillée. La rose du côté du midi est due au cardinal de Noailles qui la fit construire à ses frais : elle coûta 80,000 francs.

Enfin le haut de la façade est décoré par un péristyle composé de trente-quatre colonnes qui se font remarquer par leur longueur et leur extrême ténuité : elles sont chacune d'une seule pierre et supportent une galerie à balustrade.

Deux portails latéraux terminent les extrémités de la croisée au nord et au midi. Celui du nord fut élevé vers 1313, par Philippe-le-Bel qui le fit construire avec le produit des biens dont il avait dépouillé les Templiers. Non loin de là se trouve une porte d'une jolie structure, appelée *porte rouge*, par laquelle les chanoines se rendaient du cloître à l'église pour les offices de nuit. Au fond du cadre ogive de cette porte, on voit la figure de Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, et celle de Marguerite de Bassière son épouse.

Le portail du midi est du même style que celui dont nous venons de parler. Les bas-reliefs qui le décorent représentent l'histoire de Saint-Etienne. Il fut construit du temps de Saint-Louis, sous le pontificat de Regnaud de Corbeil, en 1257, par Jehan de Chelles, maître maçon, ainsi que l'indique une inscription du temps.

Les murs de l'église sont soutenus dans toute leur étendue par des contreforts savamment disposés et surmontés de pyramides et de clochetons dont l'effet est fort pittoresque.

Une des parties les plus curieuses de l'édifice est la charpente du comble, qu'on appelle *la forêt*, à cause de

la multitude de pièces de bois de châtaignier dont elle est composée : elle est recouverte de 1236 tables de plomb, pesant ensemble 420,240 livres. Cet immense ouvrage fut exécuté en 1726 aux frais du cardinal de Noailles, dont nous avons déjà parlé.

L'intérieur de Notre-Dame figure une croix latine. Cent-vingt piliers de structure différente soutiennent les voûtes et forment une double enceinte autour du chœur et de la nef. Vingt-sept chapelles occupent les travées extérieures des bas-côtés, au-dessus desquels circulent de spacieuses



(Vue de l'église Notre-Dame et du portail de l'Hôtel-Dieu.)

galeries et des tribunes élégantes. C'est au balcon de ces tribunes, qu'autrefois, pendant la guerre, on suspendait les drapeaux pris sur l'ennemi. On se rappelle à ce sujet le bon mot du prince de Conti. En 1695, le maréchal de Luxembourg allait à Notre-Dame pour y assister à un *Te Deum* chanté à l'occasion d'une de ses victoires : l'église était décorée d'un bout à l'autre avec les drapeaux qu'il avait pris à Fleurus, à Steinkerke, à Nerwinde : la foule se pressait de tous côtés, et le maréchal ne pouvait pénétrer dans la nef, lorsque le prince de Conti, qui l'accompagnait, s'écria : *Faites place, messieurs, laissez passer le tapissier de Notre-Dame.*

La plupart des ornemens qui figurent dans cette église sont d'un style moderne, et paraissent peu en harmonie avec l'architecture de l'édifice ; mais pris isolément, ils n'en sont pas moins dignes de remarque. Nous citerons comme morceaux curieux les bas-reliefs en bronze doré du maître-autel ; un groupe de marbre, chef-d'œuvre de l'art, représentant la descente de croix, exécuté par Nicolas Coustou ; la statue de la Vierge par Antoine Raggi ; le pavé en mosaïque du sanctuaire ; les superbes boiseries sculptées qui ornent les stalles ; les tableaux de Jouvenet, Philippe de Champagne, Louis de Boulogne, Laurent de la Hire, et Lafosse ; les grilles de fer poli qui ferment le chœur, et les bas-reliefs qui en décorent l'extérieur et qui remontent au XIVe siècle ; enfin plusieurs mausolées, entr'autres ceux du comte d'Harcourt et du cardinal du Belloi.

Derrière le maître-autel se trouve un groupe de marbre, appelé le *vœu de Louis XIII*. Ce prince avait fait le vœu, en 1638, de mettre son royaume sous la protection de la Sainte-Vierge et de réparer le principal autel de Notre-Dame ; mais il mourut sans avoir accompli son vœu. Après lui, Louis XIV se chargea de l'exécuter, et posa solennellement, en 1699, la première pierre de cet autel ; cependant le groupe ne fut fait qu'en 1725 par Coustou. Il présente une grande croix en marbre blanc sur laquelle est jetée une draperie. Au bas, on voit la Vierge assise, tenant entre ses bras le corps de Jésus. A ses côtés, sont placés, sur des piédestaux, les figures de Louis XIII et de Louis XIV, à genoux, lui présentant une couronne. Enlevées pendant la révolution, les statues des deux rois furent rétablies en 1816.

Comme monument historique, la cathédrale de Paris rappelle de grands souvenirs. C'est là que nos anciens rois venaient, après leur avènement au trône, renouveler le serment d'être fidèles observateurs des lois, et de gouverner pour le bonheur de leur peuple. C'est là qu'ils apportaient les trophées de leurs victoires ; c'est là qu'ils adressaient au ciel leurs ferventes invocations, lorsque quelque grande calamité publique affligeait le royaume.

Autrefois les grands criminels, avant d'être conduits au supplice, venaient faire amende honorable au *Parvis Notre-Dame* (c'est le nom qu'on donne à la place qui précède le portail principal de l'église). Damiens, assassin de Louis XV, y fut mené en 1757.

L'infortuné Jacques de Molay, grand-maître des Templiers, fut exposé sur cette place ainsi que ses malheureux compagnons, et y entendit sa sentence de mort.

L'évêque de Paris avait jadis dans le Parvis une échelle patibulaire, marque de la haute justice qu'il exerçait dans la juridiction. Cette échelle patibulaire fut remplacée en 1767 par un carcan placé vis-à-vis un des contreforts de la tour septentrionale, et attaché à un poteau qui disparut en 1790. L'endroit où était situé ce poteau sert de point de départ pour compter les distances itinéraires de la France.

Abélard, si célèbre par sa haute science et par ses amours, habitait une maison du Parvis, où ses nombreux disciples, parmi lesquels se rangeaient les personnages les plus distingués de l'Europe, venaient en foule entendre ses doctes leçons.

C'est aussi sur la place Notre-Dame qu'est situé l'Hôtel-Dieu, le plus ancien hôpital de Paris. Quelques auteurs en attribuent la fondation à Saint-Landri, au VIIe siècle : cette opinion est erronée. « Il existait autrefois, dit M. Dulaure, près de la maison de l'évêque ou plutôt la *maison de l'église* de Paris, comme près de toutes les maisons d'évêques, un lieu destiné à la nourriture des pauvres inscrits sur la *matricule* de l'église. Ces pauvres étaient nommés *matriculaires ;* ils y logeaient pour la plupart, et y étaient soignés lorsqu'ils étaient malades ; voilà l'origine des hôpitaux voisins des églises cathédrales, et certainement celle de l'Hôtel-Dieu. »

JERSEY.



L'île de Jersey, entourée de rochers de granit usés par les vagues, se montre aux yeux des voyageurs sous un aspect pittoresque. Au coucher du soleil surtout, la masse de rocs qui sert de base à la ville offre les nuances les plus variées, depuis le pourpre noirâtre jusqu'au rouge le plus éclatant. Ces rochers nus et arides renferment une île d'une grande fertilité, où abondent de profondes vallées et des bois frais et touffus. Cette île, avec celles de Guernesey et Andresey, est tout ce qui reste à l'Angleterre de ses anciennes possessions normandes, et elles ont suivi les différentes fortunes de ce pays dans ses changemens de religion et de gouvernement. Jersey renferme peu d'antiquités. Elle était trop près de la France, et trop loin de l'Angleterre pour que ce royaume y fît les frais de ces édifices somptueux, la gloire des siècles passés, et dont les ruines sont encore l'admiration du nôtre. Mais on n'a pas négligé de même ce qui pouvait contribuer à sa force et à sa sécurité. Le château dont nous donnons une vue, est situé sur un promontoire élevé à environ cinq lieues des côtes de France. On dit qu'il doit son nom de Mont-Orgueil au duc de Clarence, frère de Henri V, un de ses gouverneurs. Ce château est considérable, et lorsque les procédés de l'artillerie n'étaient pas encore perfectionnés, il pouvait passer pour très fort. Il n'est remarquable que par son étendue, sa position et par sa force, quelques souvenirs historiques; car on a mis, suivant toute apparence, la plus grande économie dans sa construction. Il y a absence totale d'ornemens, et il est bâti de morceaux irréguliers des pierres de l'île, sans aucun égard pour la beauté des formes ou la régularité des proportions.



(Vue du château de Mont-Orgueil, à Jersey.)

On est incertain sur l'époque à laquelle ce château fut construit, quoique la tradition, comme celle de tous les édifices d'Angleterre dont l'origine se perd dans la nuit des temps, l'attribue au grand constructeur de châteaux, Jules César. Il est évidemment d'une haute antiquité. Parmi les ruines qui l'attestent sont deux chapelles qui communiquaient autrefois par un escalier et une galerie. On ne peut entrer dans ces chapelles, maintenant enterrées sous les décombres, que par le toit Les colonnes sont courtes et coniques et ressemblent presque aux piliers d'un grenier à foin; les arches sont aiguës, et le tout est composé de petites pierres solidement cimentées entre elles. Dans l'intérieur de la forteresse, le roc s'élève à une hauteur considérable dont on a profité, sur une grande étendue de terrain, pour la construction des murs, des escaliers et des tours. Après avoir passé la première porte, pourvue de tous les moyens de défense du temps, on traverse un étroit passage pratiqué entre le mur extérieur et le roc, et on arrive à une seconde porte, au-delà de laquelle est une cour, et en face un bastion d'une antique construction. A gauche est encore une autre porte conduisant au centre du château; au-dessus sont les armes d'Edouard VI, le lion et le dragon rouge avec la date 1553. Près de là on voit une chambre obscure, et à droite une petite galerie à laquelle on monte par huit marches. Elle est entourée de bancs de briques, c'est dans ce lieu qu'on jugeait les criminels ; lorsqu'ils étaient condamnés on les enfermait dans cette prison obscure dont la proximité semblait être calculée; et, probablement pour qu'il n'y eût aucune lenteur dans l'exécution des arrêts de la justice, il y avait au-dessus de la porte une solive dont on montre encore les deux extrémités, et qui servait à l'exécution de la sentence.

Parmi les prisonniers renfermés dans ce château, on cite Prynne, si souvent nommé dans l'histoire de Charles Ier, et célèbre par la malignité de ses écrits et la sévérité de son châtiment.

L'histoire du château de Mont-Orgueil est celle de l'île entière. D'Argentré raconte que les Anglais étaient si persuadés de l'importance de ce château qu'ils ne permettaient à aucun Français d'entrer dans son enceinte à moins d'avoir les yeux bandés. La plus formidable attaque que cette forteresse eut à soutenir fut celle que lui livrèrent le célèbre connétable Duguesclin, le duc de Bourbon, et la fleur de la chevalerie française. Quelques pans de murailles furent abattus sans injurier le corps de la place, et une flotte étant venue au secours de l'île, les Français furent obligés de se retirer; cette expédition n'eut aucun résultat. Mais ce qui distingue plus particulièrement la population de cette île, c'est sa noble conduite pendant les guerres civiles qui se terminèrent par l'exécution de Charles Ier; inébranlable dans son dévouement à son souverain, elle devint le dernier asile de la royauté. Dans l'année 1648, le prince Charles, qui avait été envoyé par son malheureux père dans l'ouest de l'Angleterre, fut obligé de se retirer à Jersey, où il aborda le 17 avril, accompagné de l'historien Clarendon et de quelques conseillers privés. Après une résidence de deux mois à Mont-Orgueil, il partit pour la France et se confia à la bonne foi du rusé Mazarin. Clarendon resta seul à Jersey avec son ami Carteret dont il fait si souvent une honorable mention dans son histoire. Il employa tous ses loisirs à écrire, et c'est là qu'il commença à élever ce monument qui durera aussi long-temps que l'Angleterre. La maison qu'il occupait est encore appelée aujourd'hui la maison du chancelier.

Peu de jours après le débarquement du prince à Jersey, Charles Ier se rendit aux Ecossais à Newark : on croit que lorsqu'il s'échappa d'Hampton-Court, il avait l'intention de se réfugier à Jersey. Charles II, après avoir séjourné quelque temps à la Hogue, revint dans cette île à l'automne, et y resta jusqu'au printemps suivant. Il connaissait si bien Jersey qu'il dessina une carte de cette île, qui fut depuis conservée dans le cabinet d'un amateur de Leipzig.

Dans le mois d'octobre 1651, le parlement envoya une flotte contre Jersey sous le commandement de Blake. Le château de Mont-Orgueil ne conserva pas dans cette circonstance son ancienne réputation; il était mal approvisionné et ne fit pas une longue résistance. Sir George Carteret s'enferma dans le fort Elisabeth, et s'y défendit avec tant d'habileté et de courage, que Blake se trouva heureux de conclure avec lui un traité par lequel les royalistes avaient la permission de quitter le château avec armes et bagages, et de se faire transporter en France. Les scènes qui suivirent sont malheureusement trop communes dans les temps de révolution; cinq mille soldats républicains furent logés chez les paisibles habitans; les églises furent pillées et converties en étables. Cet état de désordre dura jusqu'à la restauration qui rendit à l'île son ancienne tranquillité.

DE L'ARCHITECTURE GOTHIQUE § II.

Nous avons expliqué, dans la première partie de cet article, comment le goût de l'orfévrerie et l'influence de l'architecture arabe avaient introduit dans les ouvrages du XIVe siècle une si prodigieuse richesse d'ornemens de tous genres. Tout ce que l'imagination peut inventer de plus hardi, tout ce que le bon goût peut produire de plus délicat et de plus élégant, s'y trouve réuni avec une variété de détails vraiment surprenante. Des pans énormes de murailles sont travaillés à jour; des voûtes gigantesques sont suspendues comme par enchantement; de sveltes clochers découpés comme une dentelle, jaillissent de terre pour se perdre dans les cieux; du sommet de mille piliers s'élancent de vives



arêtes, en forme de gerbes, qui courent le long des sinuosités des voûtes, et retombent en clefs gracieuses, artistement



évidées; les portes, les fenêtres se chargent d'une multitude d'ornemens capricieux, dessinés en cercle, en losanges, en trèfles.

Mais tout ce luxe est déjà un signe de décadence de l'art, et le prélude du dévergondage. Peu à peu les bonnes traditions se perdent, l'élégance et la simplicité font place à l'affeterie et à la recherche la plus outrée, et l'envie d'innover jette les artistes dans d'inévitables écarts.

C'est peut-être cette tendance vers l'exagération qui fut la première cause des reproches d'abord mérités, mais plus tard trop sévères, qui furent adressés aux architectes du moyen-âge. Il aurait fallu faire la part du bien et du mal, et l'on aurait trouvé encore de véritables beautés au milieu de cette décadence. Des esprits chagrins ne virent que les abus d'un genre auquel nous devons cependant nos plus beaux édifices, et préparèrent ainsi la renaissance de l'art grec qui s'opéra au commencement du XVIe siècle.

Tels sont les caractères principaux qui pourront servir à nos lecteurs peu familiarisés avec l'architecture, pour connaître la date et l'âge de la plupart des monumens gothiques. Du reste, nous reviendrons en détail sur le style particulier à chaque siècle; notre but, quant à présent, n'est que de présenter quelques idées préliminaires, qui trouveront tout naturellement leur développement lorsque nous passerons en revue les églises et les cathédrales.

ainsi que nous l'avons annoncé au commencement de l'article précédent.

Il nous reste à faire connaître les diverses dénominations qui désignent et spécifient les différentes espèces d'*églises*, soit sous le rapport des usages religieux, soit sous celui de la forme ou de la disposition architecturale. Ainsi, sous ce premier rapport, on appelle : *Église pontificale*, celle du pape, comme l'église de Saint-Pierre à Rome ; *Église patriarcale*, celle où il y a un patriarche, comme Saint-Marc à Venise ; *Église métropolitaine*, celle où il y a un archevêque ; *Église collégiale*, celle qui est desservie par des chanoines ; *Église paroissiale*, celle où il y a des fonts, et qui est desservie par un curé ; *Église conventuelle*, celle d'un couvent. Sous le second rapport, on appelle : *Église à bas-côtés*, celle qui de chaque côté de la nef a une seule contre-allée ; *Église à doubles bas-côtés*, celle qui a sa grande nef accompagnée de deux rangs d'allées ou galeries avec chapelles ; *Église en croix grecque*, celle qui a la longueur de sa croisée égale à la longueur de sa nef, c'est-à-dire qui se partage comme la croix grecque en quatre branches égales ; *Église en croix latine*, celle dont le plan est formé sur la figure d'une croix latine, c'est-à-dire qui a un de ses côtés plus long que les trois autres ; *Église en rotonde*, celle dont le plan est circulaire, à l'imitation du Panthéon à Rome ; *Église simple*, celle qui n'a que la nef et le chœur sans bas-côtés ; *Église souterraine*, celle qui est construite au-dessous du rez-de-chaussée d'une autre église ; *Église basse*, celle qui, sans être souterraine, est pratiquée sous un autre rez-de-chaussée, comme à la Sainte-Chapelle de Paris.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 4 au 10 Avril.

4 *avril* 1807. — Mort de Lalande, astronome français, membre de l'Académie des sciences, professeur d'astronomie au collège de France, auteur de plusieurs ouvrages sur l'astronomie qui ont beaucoup contribué à populariser cette science.

4 *avril* 1817. — Mort de Massena, duc de Rivoli, prince d'Esling, maréchal de France, l'un des plus habiles généraux qu'aient formés les guerres de la révolution. Dans presque toutes les opérations militaires qu'il a dirigées ou auxquelles il a pris part, Massena a été victorieux. La retraite qu'il effectua avec tant d'habileté en Portugal en 1810, et le siège qu'il soutint dans Gênes avec une poignée d'hommes, sont des faits aussi glorieux que les succès qu'il a obtenus sur les champs de bataille d'Italie, de Suisse et d'Allemagne.

5 *avril* 1250. — Louis IX, roi de France, est fait prisonnier en Egypte. Voici l'opinion de la mère de Saint-Louis sur cette croisade. « Si Jésus-Christ exige que son héritage soit délivré, envoyez en Orient vos trésors et vos armées ; Dieu bénira une guerre entreprise pour la gloire de son nom ; mais ce Dieu qui m'entend, n'ordonne point qu'on accomplisse un vœu qui contrarie les grands desseins de sa Providence. »

5 *avril* 1794. — Chute de la faction des Dantonistes, et exécution de ses principaux chefs.

6 *avril* 1199. — Mort de Richard Ier, dit Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. De toutes les vertus dont l'imagination des poètes le douait à plaisir, l'histoire ne lui laisse qu'une valeur indomptable, mais téméraire, que ne couronna jamais un succès réel et durable.

6 *avril* 1348. — Mort de Laure de Noves, immortalisée par Pétrarque.

6 *avril* 1520. — Mort de Raphaël, peintre célèbre. Il serait trop long de citer ici tous ses chefs-d'œuvre ; il nous suffira de dire que Raphaël n'a point encore été égalé.

6 *avril* 1625. — Mort de Jacques Ier, roi d'Angleterre (ou Jacques VI, roi d'Ecosse) ; il était fils de Marie Stuart et de Darnley.

7 *avril* 1498. — Mort de Charles VIII, roi de France, fils de Louis XI et de Charlotte de Savoie. Il naquit à Amboise le 14 juin 1470. Louis XI, persuadé que l'autorité paternelle n'a pas de meilleure garantie que l'ignorance des enfans ne fit donner aucune éducation à son fils, et lorsque Charles VIII monta sur le trône, il ne savait ni lire ni écrire. Il se livra au travail avec ardeur. Charles n'était âgé que de vingt-huit ans lorsqu'il mourut au château d'Amboise, des suites d'un coup qu'il s'était donné à la tête en visitant ce château dont il avait commencé la reconstruction dans le goût italien. Sa bonté et sa douceur étaient sans égales ; deux serviteurs moururent de douleur en apprenant qu'il venait d'expirer ; il avait été surnommé l'affable et le courtois.

7 *avril* 1776. — Mort de Colardeau. Ce poète se plaça dès son début par l'épître d'Héloïse à Abeilard, imitée de Pope, au rang des écrivains les plus distingués de ce genre. Doué d'une rare modestie, Colardeau n'était pas moins recommandable par l'aménité de ses mœurs que par son talent.

8 *avril* 851. — Mort du pape Benoit III.

8 *avril* 1364. — Mort de Jean II, roi de France. Ce prince, né le 26 avril 1319 de Philippe VI, dit de Valois, et de Blanche de Navarre, parvint au trône de France le 22 août 1350. Sous son règne les Anglais pénétrèrent en Normandie dans la Guyenne, et s'avancèrent jusque dans le Berry sous les ordres du prince de Galles. Le roi Jean quitta la Normandie où il guerroyait contre les Anglais, pour aller attaquer le prince de Galles qui, à son approche, se retira dans l'intérieur du Poitou ; c'est là qu'eut lieu cette fameuse bataille de Maupertuis plus connue sous le nom de bataille de Poitiers. Malgré des prodiges de valeur, le roi Jean fut fait prisonnier, et conduit en Angleterre où il resta captif pendant trois ans. On attribue à ce prince ces paroles remarquables : Quand la bonne foi et la vérité auraient disparu de la terre, elles devraient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois.

8 *avril* 1518. — Découverte du Mexique par les Espagnols.

8 *avril* 1599. — Mort de Gabrielle d'Estrées.

9 *avril* 1483. — Mort d'Edouard IV, roi d'Angleterre. C'est pendant son enfance, et sous une partie de son règne qu'eurent lieu les guerres connues sous le nom de la *Rose-Rouge* et de la *Rose-Blanche*.

9 *avril* 1626. — Mort de Bacon, grand chancelier d'Angleterre.

9 *avril* 1804. — Mort de Jacques Necker, ministre des finances sous Louis XVI.

10 *avril* 1302. — Première assemblée d'Etats-généraux convoquée par Philippe-le-Bel, roi de France.

10 *avril* 1693. — Création de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

ARMURE DE FRANÇOIS Ier.



L'armure pesante, introduite dans les armées françaises au XIe siècle, s'était maintenue jusque vers le milieu du XVIIe. Dans les premiers temps elle n'était portée que par les princes, les généraux et les hommes d'armes : ces derniers formaient alors la cavalerie féodale ou cavalerie noble. Cependant dès le XVe siècle on avait cherché à la dégarnir de quelques-unes de ses parties, et l'on avait même diminué le poids du fer qui la composait, afin de rendre moins gênante la position de l'homme à cheval. Sous François Ier on reprit l'armure défensive dans tout son entier, et l'on y ajouta même des accessoires jusqu'alors inconnus. Nous avons fait connaître, pages 155 et 156, toutes les parties de l'habillement de guerre employé de 1380 à 1547. Le dessin que nous donnons de l'armure complète de François Ier, religieusement conservée au musée d'artillerie, achèvera de donner une idée exacte de son mécanisme.

Cette armure se trouve au milieu de la salle dite des *armures*. Elle est montée sur un cheval de bois, supporté par un piédestal, autour duquel sont des bas-reliefs représentant la bataille de Marignan, et qui ont été moulés en plâtre d'après les dessins de ceux qui sont au tombeau de François Ier à Saint-Denis. C'est la même que ce monarque portait à la bataille de Pavie. Elle avait été transférée



(Armure de François Ier.)

de l'arsenal de Milan à celui de Vienne où elle était encore en 1809. Après l'entrée des troupes françaises dans cette capitale, Napoléon l'envoya à Paris pour être déposée au musée d'artillerie. Cette armure, en y comprenant le casque, est du poids de 125 livres.

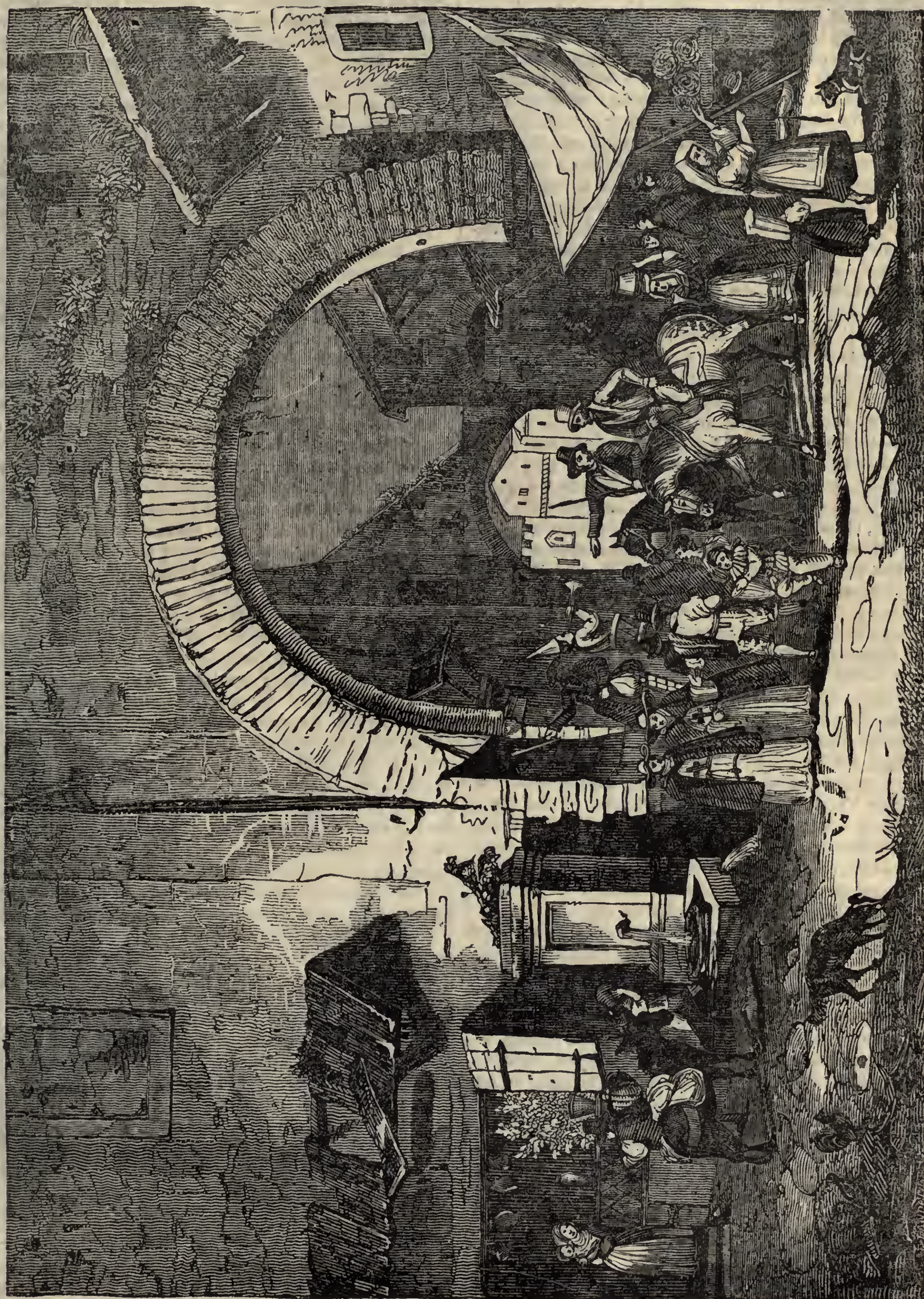
Les genouillères, les gantelets, les épaulières et le haussé-col ne diffèrent guère que par les ornemens de ceux qui appartiennent à l'armure complète que nous avons déjà décrite. La cuirasse est terminée par une braconnière, espèce de tablier en fer qui remplaçait quelquefois les tassates. Derrière est une écharpe à franges d'or qui servait sans doute à faire reconnaître le roi. Le heaume ou casque est rond, sans cimier et surmonté de trois plumes. La visière ou mentonnière est très large à sa partie supérieure qui se termine en pointe. Il est facile de remarquer que cette armure n'a pu appartenir qu'à un homme d'une très haute stature; l'on sait que François Ier avait cinq pieds sept pouces.

Le cheval sur lequel pose le poids de l'armure est bardé. Ce fier et courageux compagnon de l'homme avait aussi son armure particulière qui lui fut également donnée au XIe siècle. Le chanfrain couvrait la tête et le cou; le flançois garantissait le poitrail, les flancs et la croupe. Ces deux parties étaient en cuir bouilli. Le chanfrain était quelquefois en lames d'acier ou de fer. Les diverses parties qui couvraient ainsi le cheval s'appelaient *bardes*.

François Ier est né à Coignac le 12 septembre 1494. Son éducation fut toute militaire. Il montra de bonne heure un goût prononcé pour les armes. Son début dans la carrière fut brillant. Chargé très jeune encore du commandement de l'armée destinée à rétablir sur le trône le roi de Navarre, il s'acquitta de cette tâche avec tout le talent et toute l'habileté d'un vieux général; ses manœuvres savantes arrêtèrent les Espagnols au-delà des Pyrénées. En 1515, il soutint avec succès une guerre défensive dans la Picardie, gagna la bataille de Marignan l'année de son avènement (1515), et se couvrit de gloire à celle de Pavie (1525) où il fut fait prisonnier. Conduit à Madrid, il montra dans les fers ce courage et cette grandeur d'ame qui ne l'abandonnèrent jamais. Echangé contre deux de ses fils, François Ier rentra en France en 1526. Il mourut au château de Rambouillet en 1547, à l'âge de 53 ans. Il protégea en homme de goût les sciences et les arts, embellit et agrandit la capitale. Il accorda des pensions aux savans, fonda des retraites pour les pauvres et les infirmes. L'armée lui doit de sages institutions, la chevalerie un nouveau lustre. Il organisa l'infanterie en légions, réforma les abus en matière de législation et de recrutement, et établit dans l'armée une discipline jusqu'alors inconnne. Tels sont les titres de Francois Ier à la reconnaissance de son pays.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

TIVOLI.



(Vue de la Place du Marché à Tivoli.)

Les charmes pittoresques de Tivoli attirent l'attention de tous les voyageurs qui visitent Rome. Ce lieu, réellement enchanteur, est situé à environ 6 lieues de la ville éternelle; on y arrive en suivant l'Anio à travers une étroite vallée, au fond de laquelle les hauts clochers et les tours de la ville se dessinent à l'horizon.

Tibur, fondée par les Sicules, méritait déjà, à l'époque de l'arrivée d'Énée, l'épithète de *superbum*, que lui donne Virgile. Cette ville soutint ensuite de longues guerres contre Rome, et finit par solliciter son alliance. Elle devint alors le rendez-vous des voluptueux Romains, attirés par la fraîcheur de ses eaux et la beauté de ses points de vue: Bru-

tus, Cassius, Auguste, Mécène, Horace, Catulle, Varus, Lepidus, y possédèrent des maisons de campagne.

Ces scènes riantes furent changées plus tard en scènes de meurtre et de destruction par l'invasion des Barbares. Totila extermina les habitans de Tibur et en rasa les murailles. Mais la beauté de la situation y rappela une population nouvelle, et Tivoli s'entoura de remparts sur les ruines de Tibur. Sous son nouveau nom elle excita l'envie de Rome déchue. Une longue et sanglante guerre, commencée en 1140, après des chances diverses, ne finit qu'en 1259 par la soumission complète des habitans de Tivoli. Ce fut cependant parmi eux que l'empereur Henri VII se retira, après avoir été couronné à Rome. A partir de cette époque, Tivoli disparaît de l'histoire. Aujourd'hui, peuplée de 14,000 habitans, elle est le siége d'un évêché, et elle possède un grand nombre d'usines, dont les principales sont une poudrière, une fonderie de cuivre, des papeteries, des tanneries et des moulins à huile. Cette ville est mal bâtie; ses rues sont sales et mal percées, ses maisons petites; cependant elle contient quelques édifices remarquables, tels que la cathédrale, le palais d'Este, les villa Braschi et Santa-Croce, et un vieux château du moyen âge, entouré de tours mutilées.

Mais ce sont les cascades de l'Anio qu'on cherche avant tout en arrivant à Tivoli. La première, qui se déploie en larges bandes d'écume, est d'un effet d'autant plus imposant qu'elle est entourée de rochers sur lesquels s'élancent en mille jets les eaux surabondantes des usines placées latéralement, et qu'elle est dominée par un amphithéâtre d'édifices. L'Anio, après avoir dépassé en bouillonnant un mauvais pont de bois, disparaît sous les rochers qui se sont unis et ne forment plus qu'une seule masse. L'œil suit avec effroi ses eaux écumantes, dont un bruit affreux indique les chutes multipliées, et qui se perdent dans son gouffre profond. Cependant cette scène effrayante n'est séparée que par un mince arc de rocher, des scènes riantes qu'offrent les pampres, les clématites, les arbustes qui croissent sur sa voûte. Plus loin, l'Anio, rendu à la lumière et au repos, continue sa course à travers de frais gazons. L'arche de rochers qui dérobe l'Anio à la vue se termine au couchant par une coupure dont l'extrémité méridionale supporte le temple de Vesta. Ses colonnes corinthiennes, d'une forme élégante, se découpent sur l'azur du ciel, tandis que sa base est suspendue sur un abîme. A côté de ce temple, un autre petit édifice quadrangulaire, changé maintenant en chapelle, passe pour avoir été consacré à la sybille Albunée. On prétend que le temple de Vesta fut acheté il y a quelques années par un seigneur anglais qui avait l'intention de le faire transporter en Angleterre et de le rétablir dans son parc. Le marché était conclu avec le propriétaire du temple et l'on se préparait à abattre les gracieuses colonnes, lorsqu'il arriva un ordre du pape qui annula la vente.

A droite de la muraille qui termine le pont de rochers, on trouve une caverne qui laisse échapper avec un fracas épouvantable son fleuve d'écume, tandis qu'à gauche du bord le plus élevé de l'enceinte tombe perpendiculairement une autre portion de la rivière. Ces deux cascades, l'une souterraine, l'autre aérienne, appelée l'*Emissario*, et qui dans ses bonds rapides et élevés, semble flotter au gré des vents, produisent un tableau merveilleux. Les eaux de la cascade qui se précipitent dans l'intérieur de la caverne de Neptune et celle de l'*Emissario* se perdent bientôt sous une masse de rochers recouverte de gazon et traversent une seconde voûte connue sous le nom de Grotte des Sirènes. Nous venons de voir la principale branche de l'Anio former deux cascades, et la dérivation de la rive droite s'élancer d'un seul jet du sommet du rocher. Les dérivations de la rive gauche, après avoir fait mouvoir plusieurs usines, traversent par un canal souterrain un quartier de la ville, et coulant sur le flanc du coteau retournent à leur cours naturel; une partie s'épanche en nappes d'écume au milieu des vignobles et des vergers, et l'autre partie, après avoir, sous les portiques du palais Mécène, servi de moteur à des forges, s'échappe à travers les arcades, s'élance du milieu des colonnades, et glissant sur un tapis de mousse retombe en bouillonnant dans le fleuve paternel. Ces belles chutes portent le nom de grandes et petites *Cascatelles*. Les ruines du palais Vospicus et de la maison d'Horace, jalonnent le sentier ombragé d'oliviers et bordé d'aloës, le long duquel quelques pierres amoncelées reçoivent des *ciceroni* du lieu les noms de villa de Varus, de maison de Properce et de tombeau de Cynthie. La ville d'Este, bâtie en 1550 par les soins du cardinal Hippolyte d'Este, formait un des principaux ornemens de Tivoli; aujourd'hui elle appartient à la maison d'Autriche, et son magnifique palais et ses belles terrasses n'offrent plus que des ruines.

Nous ne quitterons point Tivoli sans dire un mot de la villa Adriana, située près d'un bois d'oliviers dont nous avons déjà parlé, et dans une vallée qu'Adrien avait choisie pour y tracer un immense jardin, dans lequel il chercha à rappeler les lieux et les monumens dont il avait été le plus frappé dans ses voyages. Des plantations immenses, d'abondantes eaux achevaient de rendre la villa Adriana un lieu de délices; maintenant des cyprès, des vignes, des champs de blé et d'artichauts, des roseaux, couvrent un sol formé, pour ainsi dire, de debris de marbres précieux, et de fragmens de mosaïques.

La gravure que nous donnons en tête de cet article, représente la *Piazza Publica*, ou place du marché de Tivoli; il s'y trouve, comme sur toutes les places publiques d'Italie, le *pulcinello* indispensable; ce curieux personnage, tout-à-fait italien, ne ressemble en aucune manière au grotesque polichinelle qui usurpe le même nom chez nous. Il est ordinairement Napolitain, et passe réellement pour une puissance parmi ses compatriotes. S'emparant de toutes les histoires gaies ou scandaleuses du jour, pour les raconter à sa manière, l'écho et quelquefois la source de l'opinion, il verse à pleines mains le ridicule sur ceux qui lui déplaisent, et peut faire à lui seul une émeute, ou conserver la tranquillité du royaume. Son vêtement consiste en une ample chemise jetée par-dessus des pantalons blancs; il porte comme arlequin un demi-masque noir sur le visage. Son caractère est un mélange de profonde ignorance, d'esprit naturel, de malice, de simplicité; ses reparties sont fines et sa bêtise rusée. Il est en même temps vantard et poltron, le plus effronté voleur et la plus facile des dupes. Lorsqu'on l'interroge sur des questions délicates, auxquelles il serait dangereux de répondre, il affecte un complet idiotisme, et rien ne peut lui faire rompre le silence.

Les habitans de Tivoli embrassèrent de bonne heure le christianisme. Voici à ce sujet une tradition du pays : Sous le règne de Décius, une jeune dame romaine, d'extraction noble, nommée Victoria, fut avertie par un ange de se consacrer au ciel; ses parens s'opposèrent à ce dessein, et pour vaincre sa résistance ils l'envoyèrent à Tivoli où elle fut gardée à vue. A cette époque un dragon venimeux désolait les environs de la ville et causait une grande terreur à ses habitans. Victoria promit de délivrer le pays de ce fléau à la condition que les Tiburtains embrasseraient le christianisme; elle réussit, et, parmi les convertis qui cédèrent à l'influence de ce miracle, Baronius place Zénobie, reine détrônée de Palmyre, à laquelle l'empereur Aurélien, après l'avoir fait suivre en captive sa marche triomphale, avait assigné Tibur pour résidence.

LE JEU DE BALLE DES INDIENS.



Voici comment s'exprime un voyageur sur le jeu de balle des Indiens.

« Après avoir erré au hasard pendant quelque temps, nous arrivâmes au lieu qu'on nous avait désigné au milieu de la forêt. C'était un espace d'environ deux cents toises de long sur vingt de large.

Les arbres avaient été arrachés, mais on n'avait pas touché au gazon, et le terrain n'était pas nivelé. Aux deux extrémités de cette espèce d'arène, deux rameaux verts étaient placés à six pieds de distance. Nous sûmes ensuite que le but du jeu était de faire passer la balle entre ces deux branches; celui qui réussit compte un point.

» Une heure s'écoula; nous vîmes arriver successivement beaucoup de femmes, accompagnées de nombreux essaims d'enfans couleur de cuivre; mais ceux qui devaient prendre une part active au jeu ne paraissaient pas encore. Des cris aigus, des chants répétés en chœur, nous prouvaient de temps en temps qu'ils n'étaient pas loin. Lassés d'attendre, nous suivîmes la direction des voix, et nous aperçûmes bientôt quarante ou cinquante sauvages étendus sur l'herbe et sans aucun vêtement. Nous eûmes le plaisir d'assister à une partie de leur toilette; les plus élégans s'occupaient à peindre un de leurs yeux en jaune, et l'autre en noir, ou posaient des plumes dans l'étoffe qu'ils roulaient autour de leur tête en guise de turban; d'autres se plaisaient à ajouter de longues queues à leurs corps, déjà couverts en entier d'une infinité de dessins de toutes couleurs, qui cachaient la teinte cuivrée de leur peau rouge, et croyaient ainsi se donner un air de ressemblance avec les lions et les tigres. Enfin un cri perçant fit retentir la forêt, et nous vîmes les adversaires de nos Indiens qui s'avançaient en désordre. Rien ne peut donner une idée de cette marche tumultueuse et de ces êtres qui ressemblaient à peine à des créatures humaines. Leurs cris et leurs chants farouches, leurs attitudes grotesques ou menaçantes lorsqu'ils brandissaient leurs bâtons, inspiraient une émotion pénible en même temps qu'une surprise curieuse. Chaque troupe était composée d'environ cinquante Indiens, tirés de deux villages différens; ces sauvages avaient été choisis parmi les plus robustes et les mieux faits de la tribu, et quelques-uns nous parurent les plus beaux hommes que nous eussions jamais vus. Dès que la première bande fut sortie du bois, elle forma une danse bruyante et animée autour des rameaux verts qui se trouvaient aux deux extrémités, et s'avança ensuite d'un pas plus mesuré vers le milieu de l'arène. Là, les sauvages s'assirent serrés les uns contre les autres, en attendant leurs adversaires. Ceux-ci firent leur entrée absolument de la même manière, puis vinrent aussi s'asseoir sur le gazon. Les deux groupes regardèrent quelque temps, et semblaient se défier mutuellement par des cris. A un signal donné par les chefs, les Indiens se levèrent en agitant au-dessus de leur tête les bâtons dont chacun était muni. Ces bâtons paraissaient d'un bois dur et léger, semblable à celui du saule, ils étaient longs de deux pieds et n'avaient pas plus d'un pouce d'épaisseur; un des bouts était fendu et traversé par deux courroies en peau. Au moyen de ces bâtons, la balle est lancée à une très grande distance lorsque le joueur a pu l'attraper, ce qui est fort difficile. Cette balle ressemble beaucoup à celle dont on se sert dans nos jeux de paume, seulement elle est moins ferme, étant faite de peau non préparée, et remplie de poils. Après être restés quelques minutes en silence rangés en face les uns des autres, les Indiens firent quelques pas en avant, et ne laissèrent entre eux qu'une légère distance; ils posèrent leurs bâtons à terre, et les chefs passèrent dans les rangs pour examiner les joueurs et s'assurer que le nombre était égal des deux côtés; puis un homme âgé s'avança et prononça un discours qui avait pour but d'exhorter les lutteurs à observer les règles du jeu et à faire honneur à leur pays dans cette occasion solennelle. Dès qu'il eut cessé de parler, les Indiens se dispersèrent, et, dans ce moment, leur jeu nous parut ressembler à celui qu'on nomme la *crosse*, et dans lequel on peut arrêter la balle et la lancer de nouveau vers le but. Nous observâmes que deux des plus habiles joueurs étaient placés à chaque bout près des rameaux pour empêcher la balle de franchir la limite. Quand ce long cérémonial fut terminé, un des chefs se plaça au milieu de l'arène, et jeta la balle en l'air; vingt ou trente joueurs s'élancèrent aussitôt, et s'efforcèrent de l'atteindre en faisant des sauts prodigieux. Frappée en sens divers, elle toucha bientôt la terre; une véritable mêlée s'ensuivit, et le bruit des bâtons se confondit avec les cris des sauvages. Enfin un d'eux, plus adroit que les autres, parvint à la saisir entre les fourches de son bâton, et, la tenant ainsi, il courut avec la rapidité d'un cerf, élevant ses bras au-dessus de sa tête, et poursuivi par tout le parti opposé au sien. Vingt fois sa course fut interrompue; ses adversaires, accourus de tous côtés, semblaient se multiplier pour lui faire perdre le fruit de sa victoire, et l'empêcher de jeter la balle à travers les rameaux; leurs efforts et leurs ruses furent inutiles, et la bande victorieuse proclama le point qu'elle venait d'obtenir avec des cris qui retentirent bruyamment dans la forêt. Il était curieux de voir avec quelle agilité celui qui portait la balle éludait les poursuites, et tâchait d'atteindre le but que ses adversaires lui interceptaient avec adresse; il était souvent obligé de faire un circuit de plusieurs toises au milieu des arbres, suivi de trente ou quarante des meilleurs coureurs, traînant après eux leurs longues queues; pour lui, les bras toujours élevés, on le voyait tour à tour plonger pour éviter un choc, ou sauter pour échapper à une embûche. Quelquefois, trahi par la fortune, il tombait ou se blessait; mais il n'abandonnait jamais son trésor sans l'avoir défendu longtemps. On aurait pu croire que la balle donnait à son heureux possesseur les yeux d'Argus et une légèreté surnaturelle. Cette lutte excite l'intérêt au plus haut degré, et absorbe l'attention de tous les spectateurs.

» Il arrivait de temps en temps que lorsque la balle était jetée la première fois par le chef, elle était relancée par les joueurs, et bondissait au loin; nous la perdions alors de vue parmi les pins; mais l'œil perçant des sauvages la suivait, et nous la voyions reparaître presque au même instant; mais, en général, ils tâchaient de la saisir avant qu'elle eût touché la terre.

» Les Indiens sont parfois trop préoccupés de leur jeu pour faire beaucoup de bruit; mais, à chaque coup décisif, la troupe favorisée pousse un cri très-bref, et si aigre, empreint d'une joie si féroce, que le sang se glace dans les veines, et que ce cri rappelle à la pensée les sacrifices humains et toutes les horreurs des guerres des sauvages. La manière de compter rappelle aussi la simplicité primitive. Deux des chefs, assis l'un près de l'autre, ont dix petites baguettes dans leurs mains. Chaque fois que la balle atteint le but, ils en enfoncent une dans le gazon. La partie se compose de vingt points. Nous remarquâmes que ces savans personnages ne passaient jamais le nombre dix; arrivés à onze, ils relevaient les baguettes, et recommençaient. Lorsque la balle tombait au milieu du groupe des femmes et des enfans, les joueurs s'y précipitaient sans aucun égard pour l'âge ni la faiblesse; ils semblaient avoir tout oublié, excepté leur jeu. On nous avait indiqué la manière d'échapper à ce rude assaut; et, tandis que je la mettais en pratique, en grimpant sur l'arbre le plus proche, je vis un malheureux enfant renversé, foulé aux pieds, malgré ses cris, qui se perdaient au milieu du tumulte des combattans, excités au dernier degré. Leur sauvage nature se révélait alors tout entière. »

VOYAGES AU POLE-NORD.

§ III.

PREMIER VOYAGE DU CAPITAINE FRANKLIN

A l'époque du premier voyage du capitaine Parry on pensa qu'une expédition par terre pourrait procurer à la science géographique de précieux renseignemens. Le choix de lord Bathurst tomba sur le lieutenant John Franklin; on lui adjoignit le docteur Richardson, savant naturaliste; MM. Hood et Back, officiers de l'amirauté et deux matelots. Les ordres portaient de suivre la même route que Hearn en 1772.

Les voyageurs, partis de Gravesend le 23 mai 1819, arrivèrent à la fin d'août au comptoir d'York, principal dépôt de la compagnie de la baie d'Hudson ; ils reçurent des employés toutes les instructions qui pouvaient faciliter l'entreprise. Le 22 d'octobre ils étaient à Cumberland-House, après avoir franchi 690 milles. L'hiver commençait, et l'effet des premières gelées prouva qu'il fallait attendre le printemps pour se remettre en marche ; mais on conseilla au capitaine de visiter le district d'Athabusca pour s'assurer les guides et les interprètes nécessaires, et obtenir quelques informations sur les contrées qui s'étendent au nord du grand lac Slave. Il partit en effet pour le fort Chepewyan, accompagné de MM. Back et du matelot Hepburn, laissant le docteur Richardson et M. Hood à Cumberland : quant à l'autre matelot, on le renvoya en Angleterre, sa santé ne lui permettant pas de supporter les fatigues de la route.



(Manière de voyager sur le grand lac Slave.)

Les traîneaux qui servent aux excursions d'hiver sont simples et légers ; ils consistent en deux ou trois planches très-minces, recourbées sur le devant, et retenues par des bois posés en saillie sur les bords. Ils sont étroits et ont huit ou dix pieds de long. Les plus élégans sont peints et ont un tablier de cuir ; ils portent alors le nom de carriole. Ceux qui voyagent à pied, au milieu des neiges, ont des souliers d'un genre particulier : ce sont deux légères barres de bois, liées par d'autres barres transversales, dont les espaces sont remplis par une espèce de filet fait avec des lanières de cuir. Cette chaussure est fixée par des courroies qui laissent le talon libre de se lever à chaque pas. Elle cause beaucoup de souffrance quand on n'a pas l'habitude de s'en servir, mais peu à peu la douleur diminue, et finit par cesser tout-à-fait.

Il fallut deux mois au capitaine Franklin pour arriver au fort Chepewyan, qui est à 857 milles de Cumberland-House. Le pays que parcoururent les voyageurs est aride et presque inhabité. Ils passaient les nuits en plein air. Un dessin du capitaine (*Voy.* p. 213) donne une idée assez juste de ce mode de campement. Après avoir dételé leurs chiens, ils balayaient la neige, étendaient des couvertures à terre et allumaient un grand feu qui servait à cuire le souper et à les préserver du froid pendant la nuit.

Le docteur Richardson et M. Hood vinrent les retrouver au printemps, et ils partirent le 18 juillet, avec une escorte d'Indiens qui devaient les guider et les approvisionner par leur chasse. Seize voyageurs canadiens se joignirent à eux, et après douze jours de marche ils arrivèrent au fort de la Providence, où ils furent rejoints par M. Wentzel, un employé de la compagnie du nord-ouest, qui avait offert de leur servir d'interprète, ayant long-temps vécu parmi les peuplades qu'ils allaient visiter. Ils avaient espéré atteindre l'embouchure de la rivière de Cuivre avant la mauvaise saison ; mais divers obstacles les retardèrent tellement qu'ils s'en trouvaient à une distance considérable quand il fallut former l'établissement d'hiver. Quelques officiers allèrent visiter sa source, qui était à 60 milles vers le nord.

Pendant ces jours d'un repos forcé, leur vie fut assez monotone ; l'étude était la seule ressource des uns ; la principale occupation des autres était de chercher le bois nécessaire au chauffage. Leur provision de vivres se trouvait déjà presque épuisée, et M. Back retourna au fort Chepewyan pour hâter l'arrivée d'un nouveau convoi. Il revint après une absence de cinq mois, durant laquelle il avait fait 1104 milles avec la chaussure du pays et passé toutes les nuits dans les bois.

Le fort de *l'Entreprise*, c'est ainsi qu'ils nommèrent leur quartier d'hiver, fut visité par une troupe nombreuse d'Indiens des mines de cuivre. Ils paraissaient très-doux, et leur simplicité était si grande, que M. Hood s'étant amusé à faire le portrait d'une jeune fille qui avait dans sa tribu une telle réputation de beauté, qu'à 16 ans elle avait déjà eu deux maris, sa mère, craignit beaucoup que le grand chef des Anglais, séduit par cette peinture, n'envoyât chercher l'original.

Ce ne fut que le 14 juin 1821 qu'ils purent se remettre en route ; près d'un an s'était écoulé depuis qu'ils avaient quitté le fort de la Providence ; leurs provisions s'avançaient beaucoup, et l'abondant gibier qu'offrent les plaines fertiles qui longent la rivière des mines leur fut d'un grand secours. Des troupeaux de daims et de bœufs musqués sont, comme à l'ordinaire, suivis par des ours et des loups ;



(Campement au milieu des Bois.)

ces derniers vont aussi par bandes; l'extrême finesse de leur instinct leur fait éviter tous les piéges, mais ils en emploient eux-mêmes un qui ne manque guère de réussir dans un pays où les plaines se terminent par d'affreux précipices. « Tandis que les daims, dit le docteur Richardson, paissent sans méfiance, les loups se rassemblent, s'avancent lentement en formant un demi-cercle, ils ont soin de ne pas faire le moindre bruit, jusqu'à ce que la retraite soit coupée du côté



(Loup des régions arctiques.)

de la plaine; ils pressent alors le pas en poussant d'effrayans hurlemens. Les timides animaux fuient vers les précipices et y tombent poussés les uns par les autres; ils deviennent ainsi la proie de l'ennemi, qui semble avoir prévu ce résultat. » Le docteur faillit être victime de la même manœuvre. Un jour qu'il était assis au bord de l'abîme, il entendit un léger bruit, se retourna et vit neuf loups blancs qui s'avançaient en demi-cercle. Son courage le sauva; ils lui ouvrirent un passage dès qu'ils le virent venir à leur rencontre.

Nos voyageurs aperçurent la mer pour la première fois le 14 juillet, et quand ils eurent atteint l'embouchure de la rivière de Cuivre, les Indiens les quittèrent, ainsi que M. Wentzel, qui reçut du capitaine Franklin les injonctions les plus positives de réunir au fort l'Entreprise d'abondantes provisions, et d'y laisser une lettre qui lui indiquât dans quelle direction il pouvait espérer de rejoindre les chasseurs, à son retour. Le reste de l'expédition s'embarqua le 21 sur la mer polaire, dans deux canots de bouleaux, n'emportant

que pour quinze jours de vivres. Le capitaine réussit cependant à suivre la côte nord de l'Amérique dans une étendue de 550 milles à l'est du fleuve, et quand les approches de l'hiver l'obligèrent à retourner en arrière, il était parvenu à la latitude 68°, 18", 50', longitude ouest, 109°, 25'.

Leurs provisions se trouvèrent épuisées avant d'être arrivés à l'endroit où la rivière, qui porte le nom de Hood, se jette dans la mer, et nos navigateurs savaient par expérience que ses bords leur offriraient peu de ressource, et que ces ressources mêmes diminueraient à mesure que la saison s'avancerait. Le capitaine résolut de changer son premier projet et de s'embarquer sur la rivière Hood, pour se rendre directement au fort; mais à peine eut-il fait quelques lieues qu'il fut arrêté par une magnifique cascade, au-dessus de laquelle le fleuve n'était plus navigable, il fallut continuer la route à pied. Les canots qui étaient nécessaires pour traverser les lacs furent rendus aussi portatifs que possible, et on abandonna tout le bagage qui n'était pas d'une absolue nécessité.

On était alors à la fin d'août; une neige abondante vint bientôt alarmer les voyageurs. Ce fut la première de leurs infortunes. Privés de nourriture et de feu, ils restèrent couchés pendant deux jours, et lorsqu'ils purent se remettre en route, ils éprouvèrent toutes les souffrances d'une marche au milieu des neiges, sous un ciel rigoureux, dans une contrée stérile, qui offrait à peine un buisson, et où leur seul aliment était une espèce de lichen, nommée *tripe de roche*. Ces privations inspirèrent un si grand découragement aux Canadiens, qu'ils laissèrent perdre les deux canots qu'ils étaient chargés de porter.

Ils arrivèrent enfin le 26 septembre sur les bords de la rivière de Cuivre, mais ils n'avaient plus de moyens de la traverser, et ce fut en vain qu'on chercha le bois nécessaire à la construction d'autres canots. Le sort de ces malheureux paraissait désespéré, quand le docteur Richardson offrit de traverser à la nage le fleuve, dont la largeur était de 130 toises. Il s'y jeta en effet avec une corde passée au milieu du corps. Cette précaution ne fut pas inutile; le froid saisit successivement tous ses membres; il s'évanouit au moment où il allait atteindre le rivage opposé. Ses compagnons le retirèrent presque sans vie, on le réchauffa près d'un grand feu, et il se rétablit assez promptement, mais resta longtemps souffrant du côté gauche, qui avait été exposé à une trop grande chaleur.

Un des interprètes, nommé Saint-Germain, entreprit de faire un canot avec des morceaux de toile peinte qui leur servaient à envelopper leurs lits. Tandis qu'il y travaillait, le lichen qui était leur seule ressource devint très-rare, et ils furent réduits à extraire la moelle des os d'un daim mort depuis plusieurs mois.

Le canot fut terminé le 4, et quoiqu'il ne pût contenir qu'une personne, chacun passa sans accident. Les voyageurs n'étaient plus qu'à quarante milles du fort, mais leur faiblesse ne leur permettait pas de franchir cette distance. M. Hood surtout était totalement épuisé par les affreuses coliques que lui causait la *tripe de roche*, aliment aussi malsain que désagréable. Le docteur Richardson ne marchait qu'avec peine; et comme il était probable que les Indiens chassaient dans les environs, M. Back fut envoyé en avant à leur recherche avec 3 hommes, dans l'espoir qu'il pourrait bientôt leur faire parvenir quelques secours. Le lendemain ils essayèrent de se remettre en route, mais à mesure qu'ils avançaient, les moins vigoureux, et ceux dont l'estomac ne supportait pas le lichen se sentaient défaillir. Le second jour ils mangèrent des restes de vieux souliers et quelques morceaux de cuir, pour tâcher de se rendre un peu de force. Cependant deux hommes restèrent en arrière et périrent. Le docteur et M. Hood proposèrent alors de s'arrêter au premier endroit où l'on trouverait du lichen et quelques buissons, tandis que les autres se rendraient au fort. Ce plan fut adopté; on les laissa avec Hessburn, qui voulut s'associer à leur destinée. Cette séparation eut lieu le 7 octobre. Le capitaine Franklin continua sa route avec le reste de la troupe, qui se composait de huit personnes; mais au bout de trois jours quatre le quittèrent et furent rejoindre le docteur Richardson; de ce nombre était un Iroquois nommé Michel.

Le 11, au soir, ils arrivèrent au fort l'Entreprise; ils n'avaient rien mangé depuis cinq jours, à l'exception d'un seul repas fait avec du lichen; et il est plus facile d'imaginer que d'exprimer le sentiment qu'ils éprouvèrent, lorsqu'au lieu de trouver des alimens et des secours de toute espèce, ils n'aperçurent qu'une habitation déserte, nul dépôt de provisions, nul vestige des Indiens, pas un mot de M. Wentzel. Quelques lignes de M. Back indiquaient seulement qu'il y était venu la surveille, et qu'il était reparti pour chercher les Indiens d'un côté où les guides espéraient les rencontrer.

Quatre jours après un messager apporta la fâcheuse nouvelle que son espoir avait été trompé. Près de trois semaines s'écoulèrent dans cette affreuse situation; leurs forces diminuaient graduellement; chaque jour ils éprouvaient plus de peine à se relever quand ils étaient assis, et souvent ils étaient obligés de s'appuyer l'un sur l'autre. Les os et la peau des daims qu'ils avaient tués l'hiver précédent formait leur seule nourriture. Les os pilés et bouillis devenaient quelque chose auquel ils donnaient le nom de soupe; mais l'âcreté de ce mets leur rendit la bouche si malade, qu'ils furent contraints d'y renoncer et de se borner aux peaux qu'ils faisaient d'abord frire, et qui finirent par leur paraître plus supportables après avoir été bouillies.

Le 29 au soir le docteur Richardson et Hepburn arrivèrent seuls au fort, Hood et Michel n'existaient plus. Dans ces premiers momens de réunion, leur changement les frappa d'un mutuel effroi; ils n'étaient plus en effet que de vrais squelettes. Le docteur remarqua surtout le ton sépulcral de leurs voix et les pria de prendre, s'il était possible, une inflexion moins sinistre, sans s'apercevoir que sa voix était semblable. Ce même jour Hepburn avait réussi à tuer une perdrix, qui fut aussitôt partagée en sept portions. C'était depuis un mois la première fois qu'ils goûtaient à de la viande.

Le docteur commença ensuite son triste récit : Les deux premiers jours de leur solitude s'étaient passés dans un dénûment absolu; le troisième Michel, revint les joindre; il leur apporta un lièvre et une perdrix. Cet homme était un des quatre qui laissèrent le capitaine Franklin; on ne revit jamais les trois autres. Celui-ci s'absenta toute la journée du 11, et raconta à son retour qu'il avait en vain suivi un daim, mais qu'il avait trouvé un loup tué d'un coup de corne par un cerf, et qu'il en apportait un morceau. « Nous le crûmes d'abord, dit le docteur, mais nous n'eûmes dans la suite que trop de motifs de soupçonner que c'était une partie du corps de ses infortunés compagnons, probablement massacrés par lui. Depuis cette époque son caractère parut altéré, il était sombre et taciturne, refusait d'aller à la chasse et menaçait souvent de nous abandonner. Hood approchait de sa fin; les douleurs que lui causait la *tripe de roche* le privaient de cet unique moyen d'apaiser les angoisses de la faim. Accablés sous le poids des souffrances, nos facultés semblaient s'éteindre; à peine conservions-nous la force de nous adresser quelques mots. Mais notre résignation fut inaltérable; pas un murmure n'échappa de nos lèvres, et nos devoirs religieux furent toujours remplis avec la même exactitude.»

Un choc inattendu vint les tirer de cette espèce de stupeur. Michel devait partir avec Hepburn pour le fort, on le pressait inutilement de tâcher de leur laisser du gibier; il répondait qu'il ne savait pas chasser, et qu'ils feraient mieux de le tuer et de le manger lui-même. Le 20, veille du jour fixé pour le départ, il resta près du feu avec Hood, sous prétexte de nettoyer son fusil. Le docteur alla chercher du lichen et Hepburn du bois. Peu de minutes après ils entendirent l'explosion d'une arme à feu, et ils trouvèrent en rentrant le pauvre Hood étendu sans vie; une balle l'avait frappé au front. Tout prouvait qu'il n'avait pas attenté à ses jours; un livre, ouvert près de lui, qui probablement avait occupé ses dernières pensées, contenait des méditations sur

la Bible. Michel, vivement questionné, ne donna aucune explication satisfaisante, mais il était le plus fort et le mieux armé, le docteur n'osa pas exprimer ses soupçons, confirmés encore par l'empressement que mettait l'Iroquois à se justifier d'un crime dont il n'était pas accusé. Hood fut déposé sous une touffe de saule, derrière la tente, et l'office des morts fut ajouté aux prières du soir.

Le lendemain ils partirent tous les trois pour le fort l'Entreprise. Une portion de la peau de buffle qui avait appartenu à M. Hood les soutint le premier jour; il en resta encore un peu pour le second. A mesure qu'ils avançaient, l'insolence de Michel semblait augmenter; il devenait évident qu'il regardait ses deux compagnons d'infortune comme une proie facile à saisir, et qu'il attendait seulement l'instant où il n'aurait plus besoin de guide. Gênés par sa présence, le docteur et Hepburn sentaient toute l'horreur de leur position, sans pouvoir se communiquer leurs pensées; il s'éloigna enfin pour cueillir du lichen, et les deux Anglais, restés seuls, ne purent se dissimuler que sa mort était l'unique moyen de salut qui leur restât. Le docteur Richardson se chargea de cette terrible responsabilité, et quand Michel revint, un coup de pistolet l'étendit à leurs pieds.

Six jours après ils arrivèrent au fort, mais ils n'y trouvèrent pas la fin de leurs misères. La troupe ne se composait plus que de six individus, qui, au bout de deux jours, fut réduite à quatre, par la mort de deux des Canadiens, et ceux qui leur survivaient semblaient toucher à leur dernier moment. Le secours si long-temps attendu arriva enfin : le 7 novembre, trois Indiens, envoyés par M. Back, vinrent les arracher à une mort certaine. Après le délai que nécessitait leur faiblesse, ils furent passer le reste de l'hiver au fort de la Providence, et au mois d'octobre 1822 ils revirent l'Angleterre.

Le résultat de l'expédition se borna à la découverte et à l'examen d'une langue de terre de la côte nord de l'Amérique, dans une étendue de six degrés et demi de longitude.

(*La suite à un prochain numéro.*)

L'OURS BLANC DES RÉGIONS POLAIRES.

Les ours blancs des régions polaires sont plus grands que les ours bruns; on en a vu qui avaient treize pieds de longueur. Leurs caractères les plus saillans sont la brièveté de leurs oreilles, la longueur de leurs pieds et de leur cou, et le peu de largeur de leur tête. Leur vue est faible, leur odorat assez fin. Ils montrent une brutalité stupide et une méchanceté que l'on parvient rarement à vaincre par les bons traitemens; ils se nourrissent principalement de poissons. Pendant l'hiver, et dans l'état sauvage, l'ours polaire reste dans une sorte de léthargie, sans manger, et ordinairement entouré d'une grande quantité de neige L'épaisse couche de graisse qui le recouvre au commencement de l'hiver suffit à sa nourriture. La fourrure de l'ours polaire est très-recherchée.

CHASSE AU TIGRE DANS L'INDE.

Personne n'ignore qu'une portion considérable de l'Inde est encore aujourd'hui infestée de bêtes féroces, et qu'une fois hors du voisinage des villes, on ne peut sans danger traverser les *Jungles* ou bois épais, qui servent souvent de retraite aux lions et aux tigres. Des hommes intrépides, excités par le désir d'être utiles, peut-être aussi par l'amour du péril, s'efforcent sans cesse de détruire, ou du moins d'éloigner ces redoutables animaux.

L'éléphant est, dans la chasse au tigre, le plus puissant auxiliaire; il y déploie un courage et une sagacité admirables. Sa vigilance est poussée à un tel point, que chaque ois qu'il se trouve une branche à la hauteur de l'homme qui est assis sur son dos, dans un siége qu'on nomme howdah, il semble pressentir, quoique lui-même puisse facilement passer, qu'elle pourrait blesser son maître, et ne manque jamais de la briser avec sa trompe. Il sert aussi à annoncer l'approche du tigre. Dès qu'il le sent, ce qui arrive à quelque distance, il pousse un cri aigu. Mais c'est au moment de la lutte qu'il montre surtout l'étonnante intelligence dont il est doué : il a soin de tenir sa trompe droite et élevée, afin d'être prêt à repousser l'attaque et à prévenir toute surprise, paraissant comprendre qu'il serait désarmé, si son ennemi s'emparait de cet organe à la fois si fort et si délicat. Malgré la prodigieuse agilité du tigre et son féroce courage, un éléphant bien dressé réussit en général à repousser les attaques les plus furieuses, et finit par le renverser avec sa trompe; quand il le voit froissé par sa chute, ou blessé par les chasseurs, il le presse de son énorme pied et termine ainsi le combat. Quelquefois cependant l'éléphant veut s'éloigner du champ de bataille; la vie de son conducteur se trouve alors dans le plus grand danger, car le tigre peut s'élancer par derrière et le saisir dans son howdah, avant qu'il ait pu se retourner pour se défendre. Voici les détails d'un malheur semblable arrivé il y a peu d'années.

Quelques Européens, planteurs d'indigo, s'étaient réunis à des officiers d'un régiment indien, stationné dans leur voisinage, pour aller dans les jungles chasser le tigre. Ils levèrent bientôt une tigresse d'une grandeur remarquable, qui s'élança avec fureur sur les éléphans. L'un d'eux, qui se trouvait sur le point même de l'attaque, et qui, dernièrement acheté, n'avait pas même été éprouvé, céda à sa frayeur et se détourna, malgré tous les efforts de son conducteur pour l'engager à faire face à l'ennemi; aussitôt la tigresse sauta sur le dos de l'éléphant, saisit par la cuisse le malheureux chasseur, l'entraîna à terre, puis le rejetant tout meurtri sur ses épaules, disparut avec lui dans le bois. Tous les fusils étaient dirigés sur elle, mais aucun chasseur n'osa tirer, retenus par la crainte d'être les meurtriers de celui qu'ils voulaient sauver. Ils perdirent bientôt la tigresse de vue; mais les traces de sang servirent à les guider, et ils résolurent de la suivre, soutenus par un dernier espoir de lui arracher au moins les restes de leur infortuné compagnon. A mesure qu'ils avançaient, les indices devenaient de plus en plus faibles et ils finirent par disparaître tout-à-fait. Désespérés, ils allaient abandonner leur triste recherche, quand l'objet qu'ils cherchaient s'offrit à leurs regards. Ils virent avec une surprise inexprimable la tigresse étendue sans vie au milieu des hautes herbes qui croissent parmi les jungles; la mort même ne lui avait pas fait lâcher sa proie. On ne pouvait obtenir aucun éclaircissement de l'homme, qui cependant conservait sa connaissance, mais qu'une extrême faiblesse empêchait de prononcer un seul mot. Il fallut, pour dégager sa jambe de l'étreinte cruelle qui la pressait, couper la tête de la tigresse. Après avoir reçu les premiers soins d'un chirurgien qui fort heureusement était du nombre des chasseurs, le blessé fut transporté dans l'habitation la plus voisine, et bientôt il recouvra assez de force pour expliquer le concours des circonstances auxquelles il devait la vie.

Il paraît qu'il avait perdu l'usage de ses sens au moment où l'animal l'avait saisi. En revenant à lui, il se trouva couché sur le dos de la tigresse qui marchait d'un pas rapide à travers le bois, sans s'inquiéter des branches et des épines qui se rencontraient sur son passage. Se croyant perdu sans ressource, il s'efforçait de se résigner à son sort lorsqu'il se souvint des pistolets qu'il portait à sa ceinture; c'était encore une chance de salut. Après beaucoup d'efforts inutiles, il parvint à en détacher un, le tira à bout portant sur la tête de la tigresse, qui tressaillit, enfonça ses dents plus avant dans sa chair, et pressa le pas. La douleur le fit évanouir de nouveau. En rouvrant les yeux, il voulut essayer s'il réussirait mieux en choisissant une autre place : prenant son second pistolet, il appuya le canon sur l'omoplate de l'animal, dans la direction du cœur. L'arme fit feu, et la tigresse expira sans jeter un seul cri.

Une affreuse inquiétude se mêla alors à sa joie : il enten-

dait ses amis près de lui, sans pouvoir les appeler; enfin ils le découvrirent. Leurs soins le rappelèrent à la vie, mais il ne recouvra jamais dans son entier l'usage de la jambe qui avait été si cruellement déchirée.



(Chasse au Tigre.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 11 au 17 avril.

11 *avril* 1512. — Découverte de la Floride par Ponce de Léon.

11 *avril* 1512. — Bataille de Ravenne, et mort de Gaston de Foix, comte de Nemours. En apprenant la mort de Gaston et la victoire de Ravenne, Louis XII prononca ces paroles célèbres : *Je voudrais n'avoir pas un pouce de terre en Italie, et pouvoir à ce prix faire revivre mon neveu Gaston de Foix et tous les braves qui ont péri avec lui; Dieu nous garde de remporter souvent de pareilles victoires !*

11 *avril* 1796.—Bataille de Montenotte gagnée par les Français.

12 *avril* (an de Rome 816; de J. C. 65). Mort de Sénèque.

12 *avril* 1204. — Prise de Constantinople par les Croisés.

12 *avril* 1704. — Mort de Jacques Bénigne Bossuet, premier orateur français. Il naquit à Dijon le 27 septembre 1627, d'une famille considérée dans la magistrature. Nommé précepteur du Dauphin, il composa pour lui ce fameux Discours sur l'Histoire Universelle, qui est un de ses plus beaux titres de gloire. On place aussi ses oraisons funèbres, particulièrement celle de Madame Henriette, parmi les chefs-d'œuvre de notre langue.

13 *avril* 1555. — Mort de Jeanne-la-Folle, reine de Castille. Elle était fille d'Isabelle et de Ferdinand, et fut mère de Charles Quint.

13 *avril* 1794.—Mort de Chamfort, auteur de la *Jeune Indienne* et du *Marchand de Smyrne*. Sa tragédie de *Mustapha* ne resta pas long-tems au théâtre, mais elle lui fit ouvrir les portes de l'Académie française.

14 *avril* 1685. — Mort de Thomas Otway, poète Anglais.

14 *avril* 1711. — Mort de Louis, Dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

14 *avril* 1764. — Mort de Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour.

15 *avril* 1641. — Mort de Dominico Zampieri, dit le Dominiquin, peintre italien. Ses tableaux les plus célèbres sont Saint-André et la Communion de saint Jérôme.

15 *avril* 1719.—Mort de Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon. Madame de Maintenon naquit à Niort dans les prisons de la conciergerie, où son père était alors détenu. Elle épousa à l'âge de quatorze ans le poète Scarron, qui la laissa sans fortune. Quelques années plus tard, elle devint gouvernante des enfans du roi et de Madame de Montespan. C'est chez cette dernière que Louis XIV connut Madame de Maintenon. Elle ne lui plut pas d'abord, il la trouvait pédante, et il finit par ne plus pouvoir se passer de sa société. La date précise du jour où il l'épousa secrètement n'est pas connue : ce mariage reste au nombre des faits dont on ne peut douter, quoiqu'il soit impossible d'en rapporter les preuves. L'ennui profond que Madame de Maintenon éprouva au faîte des grandeurs est devenu célèbre. Avant de mourir le roi lui fit ainsi ses adieux : «Je ne regrette que vous; *je ne vous ai pas rendue heureuse*; mais tous les sentimens d'estime et d'amitié que vous méritiez je les ai toujours eus pour vous.» Retirée à Saint-Cyr Madame de Maintenon fit vendre ses chevaux, renvoya ses domestiques, ne gardant que deux femmes pour la servir. Le régent lui continua la pension de quarante-huit mille francs, que le feu roi lui faisait sur sa cassette; cette pension devint le patrimoine des pauvres.

15 *avril* 1729. — Mort de Marthe-Marguerite de Villette, marquise de Caylus; elle était nièce de Madame de Maintenon. Elle a laissé sous le titre de *Souvenirs*, un volume d'anecdotes piquantes et spirituelles.

16 *avril* 879. — Mort de Rurick ou Rorik, fondateur de l'empire russe.

16 *avril* 1788. — Mort de Georges-Louis de Buffon, l'un des plus célèbres naturalistes et des plus grands écrivains. Il ne sera pas inutile de rappeler ici que Buffon n'a embrassé qu'une faible partie de l'histoire naturelle, et que dans cette faible partie il a laissé d'immenses lacunes et commis de graves erreurs. Pour quiconque veut étudier le monde physique, les œuvres de Buffon seraient un fort mauvais guide; mais les naturalistes et les littérateurs liront toujours ses œuvres avec intérêt pour y apprendre les secrets du style et l'art de peindre les mœurs des animaux.

17 *avril* 1355. — Exécution de Marino Faliero, doge de Venise.

17 *avril* 1711. — Mort de Joseph I[er], empereur d'Allemagne.

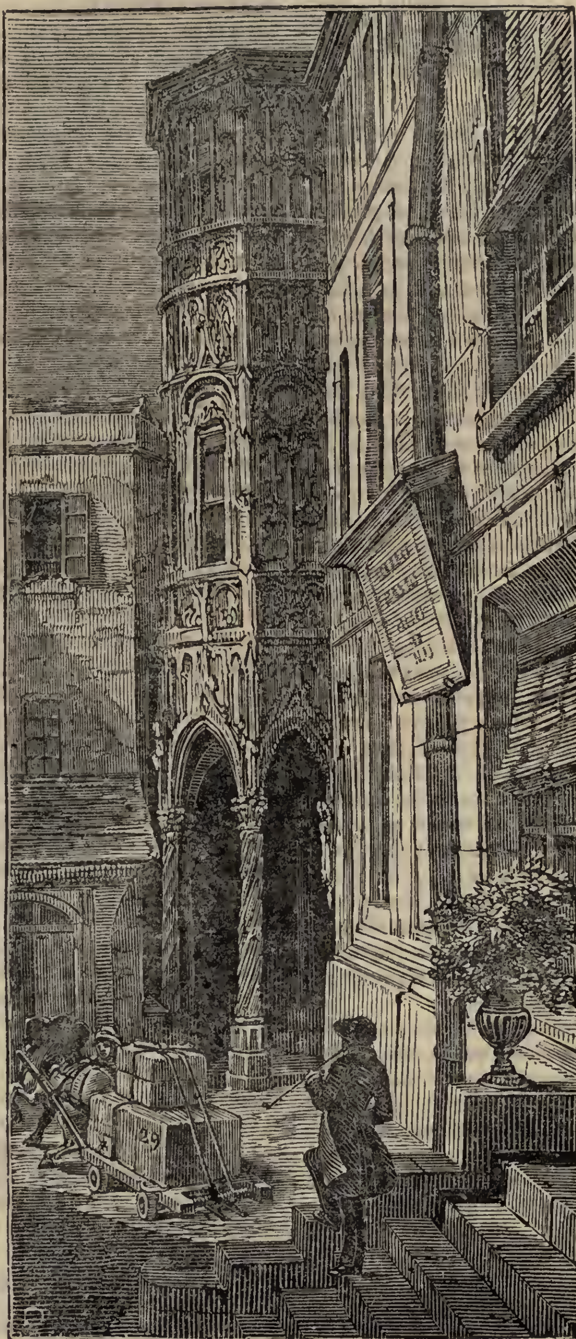
17 *avril* 1790. — Mort de Benjamin Franklin. Cet homme célèbre s'éleva de l'humble condition d'ouvrier au rôle de législateur. Ses expériences sur l'électricité lui donnèrent l'idée du paratonnerre. Nous donnerons bientôt une notice sur ce grand homme.

Paris. — Everat, Imprimeur du Magasin Universel, rue du Cadran, 16

HOTEL DE LA TRÉMOUILLE, A PARIS.

Il reste à Paris fort peu de maisons particulières dont l'origine remonte aux temps de l'architecture du moyen âge. L'intérêt, ce grand mobile des actions humaines, les a fait disparaître peu à peu, et, chaque année, l'artiste, l'historien, le philosophe, ont eu à déplorer quelque perte nouvelle. Il faut le dire cependant, le culte des arts semble aujourd'hui se réhabiliter : il compte de jour en jour de nouveaux prosélytes, et le vandalisme des spéculateurs, si long-temps aveugle, s'arrête à l'aspect de ces débris vénérables des temps passés. Espérons donc que les précieux modèles de l'architecture gothique, qui subsistent encore, ne nous seront pas ravis, et que la main des hommes respectera ce que le temps lui-même a épargné.

Parmi ces monumens, peu nombreux, nous citerons une maison de la rue des Bourdonnais, connue depuis long-temps sous le nom de grande maison des Carneaux. Une ancienne tradition rapporte, on ne sait trop sur quel fondement, qu'elle a été habitée, en 1280, par Philippe-le-Bel. M. Dulaure lui donne une date moins ancienne, et pense qu'elle ne fut construite que postérieurement au règne de Charles V, qui monta sur le trône en 1364. « Ce prince, dit-il, inspira par son exemple le goût des constructions nouvelles, et après lui s'élevèrent plusieurs hôtels et *séjours*, comme on les nommait alors. Une émulation utile s'établit entre les architectes, appelés *maîtres des œuvres*, qui cherchèrent à se surpasser par quelques formes nouvelles. L'architecture se para d'ornemens gracieux et souvent de très-bon goût. On commença sous Charles VII à substituer aux voûtes en ogives des voûtes très-surbaissées. Au nombre des édifices de cette période, qui sont encore existans et qui offrent ce nouveau genre d'architecture, est l'hôtel de la Trémouille, rue des Bourdonnais, n° 11, à Paris. »



Vue de l'Hôtel de la Trémouille.

Quoi qu'il en soit, et puisque nous ne trouvons aucun autre document certain, prenons la tradition telle qu'elle est, et sans contester ni défendre son authenticité douteuse.

On prétend que Philippe, duc de Touraine, et depuis duc d'Orléans, frère du roi Jean, acheta cette maison, en 1363, pour la somme de deux mille francs d'or; que plus tard il la revendit au fameux Guy de la Trémouille ; qu'à cette époque elle s'étendait le long de la rue de Béthisy jusqu'à la rue Tirechappe, et qu'elle devint la maison seigneuriale du fief de la Trémouille, duquel relevaient encore au dix-huitième siècle une partie des rues des Bourdonnais, de Béthisy et de Thibault-aux-dés (maintenant Thibautodé). Ce Guy de la Trémouille paraît être le même qui, en 1383, fut appelé en combat singulier par le sire de Courtenay.

Voici comment ce fait curieux est rapporté par M. de Barante, dans son histoire des ducs de Bourgogne.

« Il y eut, dit-il, un défi qui attira grandement l'attention du « roi, des princes et des principaux du royaume. Le roi d'Angle-« terre avait promis une grande récompense à celui de ses cheva-« liers qui viendrait soutenir contre le meilleur chevalier de France, « que l'Angleterre l'emportait en vaillance et en chevalerie. Le sire « de Courtenay passa la mer, vint à Paris et défia le sire de la « Trémoille, grand chambellan de Bourgogne ; c'était le favori et « le plus intime conseiller du duc. Aussi le roi fit-il tout ce qu'il « put pour empêcher ce combat et s'efforça d'en dissuader le sire « de Courtenay. Mais le chevalier anglais insistait ; le sire de la « Trémoille n'était pas homme à refuser, et quand on lui disait « qu'il n'y avait nulle matière à combattre : « Il est Anglais et moi « je suis Français, disait-il c'est cause suffisante. » On s'apprêta « à ce mémorable fait d'armes. Les astrologues furent consultés, « et donnèrent bonne espérance. Ils choisirent les jours et les heu-« res pour que les armes du sire de la Trémoille fussent forgées aux « momens favorables. Le champ-clos était derrière l'abbaye de « Saint-Martin-des-Champs. Le Roi s'y rendit en grand appareil. « Les astrologues avaient annoncé un jour clair et serein, cependant « la pluie ne cessait point. Le combat n'en commença pas moins; « mais le duc de Bourgogne, sitôt qu'il vit les chevaliers courir l'un « sur l'autre, les lances baissées, supplia le roi de faire cesser la « joûte. On combla d'honneurs et de présens le sire de Courtenay. « Il s'en retourna très-fier, et se vanta assez publiquement de n'a-« voir pu trouver un chevalier français qui voulût le combattre. « Comme, à son retour, il tenait de tels discours chez la comtesse « de Saint-Pol en Picardie, le sire de Clary, chevalier languedo-

« cien; s'en offensa et le défia. La comtesse, qui était sœur du roi « d'Angleterre, permit le combat, où l'Anglais renversé et blessé, « fut contraint de s'avouer vaincu. Le duc de Bourgogne fut très-« courroucé de ce que le sire de Clary avait ainsi acquis cet hon-« neur, comme aux dépens du sire de la Trémoille, et voulut le « punir de mort pour avoir combattu sans le congé du roi. Le sire « de Clary fut obligé de se tenir long-temps caché avant d'obtenir « son pardon. »

En 1396, Guy de la Trémouille et Guillaume, son frère, se réunirent à l'élite des chevaliers de France, qui, sous les ordres de Jean de Nevers, fils du duc de Bourgogne, allèrent en Hongrie secourir Sigismond, menacé par Bajazet Ier, empereur des Turcs. On sait les désastres de cette première croisade, où périrent les gentilshommes les plus distingués par leur naissance et leur valeur : l'armée française fut anéantie sous les murs de Nicopolis, et ceux qui survécurent à cette défaite furent emmenés en esclavage : de ce nombre était Guy de la Trémouille, qui mourut dans l'île de Rhodes, en 1397. Après sa mort, l'hôtel de la Trémouille resta quelque temps en la possession de sa famille : messire Jehan de la Trémouille, seigneur de Jouvelle, y demeurait en 1421. Ensuite il fut vendu et appartint successivement à diverses personnes, parmi lesquelles on cite Antoine Dubourg, chancelier de France de 1535 à 1538, et Pomponne de Bellièvre, qui, après avoir été nommé ambassadeur auprès de plusieurs cours, fut nommé, en 1651, premier président du parlement de Paris, en remplacement de Molé. Ce fut alors que cet hôtel prit le nom d'*hôtel Bellièvre*, qu'il garda jusqu'en 1738, époque à laquelle il devint la propriété de deux marchands de soieries, qui y tenaient un magasin à l'enseigne de la *Couronne d'or*. De nos jours cette maison est encore occupée par des commerçans, qui ont conservé l'enseigne de leurs devanciers.

Le corps de logis qui donne sur la rue des Bourdonnais n'offre de remarquable qu'une voûte assez basse, qui conduit dans la cour. Là les bâtimens sont décorés de sculptures très-élégantes, et d'une délicatesse extrême. On remarque particulièrement, dans l'un des angles de cette cour, une tourelle, chef-d'œuvre de grâce et de légèreté : il est impossible de trouver un morceau d'architecture plus riche de travail et plus fini dans toutes ses parties : chaque dessin est heureusement trouvé, chaque détail est exécuté avec la plus rare correction. (Voyez la gravure.)

Ces constructions paraissent remonter à la fin du quatorzième siècle, ou au commencement du quinzième, époque où, comme nous l'avons dit en commençant, l'imagination féconde des artistes s'ouvrit une voie nouvelle, en créant ces formes gracieuses, ces ornemens, tantôt riches et majestueux, tantôt simples et élégans, qui commandent l'admiration de tous les hommes de goût, et qui servent encore aujourd'hui de modèles à l'architecte et au sculpteur.

LES STRÉLITZ.



La Russie eut aussi ses gardes prétoriennes; la milice permanente des Strélitz établie par Iwan IV, Wasiliewitch, vers le milieu du seizième siècle, disposa quelquefois du trône et troubla l'état presque toujours autant qu'elle le soutint. Ces Strelitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les provinces subsistaient de brigandages; ceux de Moscou vivaient en bourgeois, trafiquaient, ne servaient point et poussaient à l'excès l'insolence; pour ramener l'ordre en Russie il fallut les casser; rien n'était plus nécessaire ni plus dangereux à exécuter.

Jamais les Janissaires ne se montrèrent aussi barbares; profitant de toutes les occasions de troubles, les Strélitz se répandaient aussitôt en armes et mettaient leur volonté à la place du droit; la plus sanglante de leurs révoltes eut lieu en 1685, à la mort de Fœdor. L'élévation d'un prince de dix ans (Pierre-le-Grand), l'exclusion de son frère aîné Iwan et les intrigues de la princesse Sophie leur sœur, ouvrent l'arène à toutes les ambitions et donnent lieu aux scènes les plus déplorables. Deux jours après les obsèques du Tzar Fœdor, les Strélitz courent armés au Kremlin, l'ancien palais des Tzars à Moscou; ils commencent par se plaindre de neuf de leurs officiers qui ne les avaient pas assez exactement payés; le gouvernement est obligé de casser les officiers et de donner à leurs soldats l'argent qu'ils demandent. Ceux-ci ne sont pas encore satisfaits. Ils veulent qu'on leur remette les neuf officiers et ils les condamnent à la pluralité des voix au supplice des *batognes*. On les dépouille nus, on les couche sur le ventre, et deux bourreaux les frappent sur le dos avec des baguettes jusqu'à ce que le juge dise : C'est assez.

Les malheureux ainsi traités par leurs soldats furent encore obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui, après avoir été punis, baisent la main de leurs juges; ils furent, contre l'usage, contraints d'ajouter à leurs remerciemens une somme d'argent assez considérable.

Tandis que les Strélitz commençaient ainsi à se faire craindre, la princesse Sophie, qui les animait secrètement, réunissait chez elle des généraux, des boyards, le patriarche, et les principaux marchands, pour leur représenter qu'Iwan, par son droit d'aînesse et son mérite, devait avoir l'empire dont elle espérait tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée, elle fait promettre aux Strélitz une augmentation de paie et des présens. Ses émissaires excitent la soldatesque contre la famille des Narischkin, et surtout contre les deux Narischkin, frères de la Tzarine douairière, mère de Pierre Ier. On persuade aux Strélitz que l'un d'eux, nommé Jean, a pris la robe du Tzar, qu'il s'est mis sur le trône et qu'il a voulu étouffer le prince Iwan. On ajoute qu'un malheureux médecin hollandais, nommé Daniel Vangad, a empoisonné le Tzar Fœdor. Enfin, on remet entre leurs mains une liste de quarante seigneurs qu'elle appelle leurs ennemis et ceux de l'État, et qu'ils doivent massacrer. Les exécutions commencent : on jette par les fenêtres Dolgorouki et Mathcoff; les Strélitz les reçoivent sur les pointes de leurs piques, les dépouillent et les traînent sur la grande place. Ils entrent dans le palais où ils trouvent Athanase Narischkin, oncle du jeune Tzar Pierre, et le massacrent de la même manière. Ils forcent les portes d'une église voisine où trois proscrits s'étaient réfugiés, les arrachent de l'autel et les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur était si aveugle que, voyant passer un jeune seigneur de la maison de Soltikoff qu'ils aimaient et qui n'était point sur la liste des proscrits, quelques-uns d'entre eux ayant pris ce jeune homme pour Jean Narischkin qu'ils cherchaient, ils le tuèrent sur-le-champ. Ce qui peint bien les mœurs de ces temps-là, c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils portèrent le corps du jeune Soltikoff à son père pour l'enterrer, et le malheureux vieillard, loin d'oser se plaindre, leur donna une récompense pour lui avoir rapporté le corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles et la veuve du mort lui reprochent sa faiblesse : «Attendons le temps de la vengeance,» leur dit le vieillard. Quelques Strélitz entendent ces paroles; ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le père par les cheveux et l'égorgent à la porte de sa maison.

D'autres Strélitz vont chercher partout le médecin hollandais Vangad : ils rencontrent son fils; ils lui demandent où est son père. Le jeune homme répond en tremblant qu'il l'ignore, et sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre médecin allemand : « Tu es médecin, lui disent-ils; si tu n'as pas empoisonné notre maître Fœdor, tu en as empoisonné d'autres; tu mérites bien la mort; » et ils le tuent.

Enfin, ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguisé en mendiant. Ils le traînent devant le pa-

lais; les princesses qui l'aimaient et qui avaient confiance en lui demandent sa grâce aux Strélitz, en les assurant qu'il est un fort bon médecin et qu'il a très-bien traité leur frère Fœdor. Les Strélitz répondent que non-seulement il mérite la mort comme médecin, mais aussi comme sorcier, et qu'ils ont trouvé chez lui un grand crapaud desséché et une peau de serpent. Ils ajoutent qu'il faut absolument leur livrer le jeune Jean Narischkin qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il est sûrement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu si on ne leur donne leur victime. La sœur de Narischkin, les autres princesses épouvantées, vont dans la retraite où Jean Narischkin est caché, le patriarche le confesse, lui donne le viatique et l'extrême-onction, après quoi il prend une image de la vierge qui passait pour miraculeuse, et, prenant par la main le jeune homme, il s'avance vers les Strélitz.

Les princesses en larmes se mettent à genoux devant les soldats, et les conjurent d'accorder la vie à leur parent; mais ceux-ci l'arrachent de leurs mains, et le traînent au bas des escaliers avec Vangad. Alors ils forment entre eux une espèce de tribunal; ils appliquent à la question Narischkin et le médecin. L'un d'eux, qui savait écrire, dresse un procès-verbal; ils condamnent les infortunés à être hachés en pièces : c'est un supplice usité à la Chine et en Tartarie pour les parricides; on l'appelle le supplice des dix mille morceaux. Après avoir ainsi traité Narischkin et Vangad, ils exposent leur tête, leurs pieds et leurs mains sur les pointes de fer d'une balustrade.

Pendant qu'ils assouvissaient leur fureur aux yeux des princesses, d'autres massacraient tous ceux qui leur étaient odieux. Et cette exécution horrible finit par la proclamation des deux princes Iwan et Pierre, auxquels fut associée leur sœur Sophie en qualité de co-régente. Cette princesse approuva les crimes des Strélitz et les récompensa; elle confisqua les biens des proscrits et les donna aux assassins; elle permit même à ceux-ci d'élever un monument sur lequel ils firent graver le nom des victimes qu'ils avaient massacrées comme traîtres à la patrie; elle leur donna enfin des lettres-patentes par lesquelles elle les remerciait de leur zèle et de leur fidélité.

Les troubles cependant devaient bientôt renaître; Choranskoi, qui avait contribué à l'élévation de la princesse Sophie, voulait partager le gouvernement. Irrité des obstacles qu'on lui opposait, il soulève les Strélitz; les deux Tzars et leur sœur se retirent au couvent de la Trinité, lieu fortifié et garni d'une artillerie nombreuse, à douze lieues de Moscou. De là on négocie avec le rebelle; on l'attire à moitié chemin, et on lui fait trancher la tête. Le corps des Strélitz s'émeut à cette nouvelle, et menace d'exterminer la famille Tzarienne. Le patriarche les apaise; bientôt tous les boyards arment leurs serfs, et accourent à Moscou. Les Strélitz passent de la fureur à la crainte, et de la crainte à la plus aveugle soumission. Trois mille sept cents des leurs, suivis de leurs femmes et de leurs enfans, se mettent une corde au cou, et marchent en cet état au couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux se rendent devant le monarque, portant deux à deux un billot et une hache; ils se prosternent à terre et attendent leur supplice. On leur pardonna; ils s'en retournèrent à Moscou, en bénissant leurs maîtres, et prêts, sans le savoir, à renouveler tous leurs attentats à la première occasion.

Cependant Pierre s'étant saisi du gouvernement, en 1689, résolut de mettre un terme aux désordres des Strélitz, et de casser cette milice barbare. C'était le plus dangereux dessein que pût former un Tzar. Il en avait coûté la vie au grand sultan Osman pour avoir voulu réformer les janissaires. Pierre, tout jeune qu'il était, s'y prit avec plus d'adresse et de succès. Il forma d'abord dans sa maison de campagne Preobazinski une compagnie de cinquante jeunes Russes, dont il fit passer les officiers par tous les grades; lui-même en donna l'exemple en servant d'abord comme tambour, puis comme soldat, sergent et lieutenant dans la compagnie. Cette petite troupe fut bientôt nombreuse, et devint plus tard le régiment des gardes Preobazinski; une autre compagnie formée sur ce modèle devint l'autre régiment des gardes Semenouski. Un régiment de cinq mille hommes, sur lequel on pouvait compter, avait été composé presque entièrement d'étrangers par le général Gordon, Ecossais; en même temps le Français Lefort parvint à lever une petite armée de douze mille hommes, la plupart Français réfugiés, destinés à vaincre les Strélitz, plutôt que les ennemis extérieurs.

Ce fut en 1698 que l'affaire s'engagea. Un parti s'était insensiblement formé pour rétablir sur le trône la princesse Sophie, reléguée dans un monastère. Les Strélitz, répandus sur les frontières de la Lithuanie, s'assemblent et marchent sur Moscou. Le corps commandé par Gordon, mieux discipliné qu'eux, les bat à quinze lieues de la capitale; mais cette supériorité d'un général étranger sur l'ancienne milice dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscou étaient enrôlés, ne fait qu'irriter la nation.

Pierre Ier apprend ces nouvelles à Vienne; il passe par la Pologne, incognito, et surprend tout le monde par sa soudaine présence. Il récompense les troupes qui ont vaincu les Strélitz; les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, leur châtiment le fut aussi. Leurs chefs et plusieurs officiers furent condamnés à la mort; quelques-uns furent roués; deux femmes enterrées vives. On pendit autour des murailles de la ville et on fit périr dans d'autres supplices deux mille Strélitz; leurs corps restèrent deux jours exposés sur les grands chemins. On érigea des colonnes de pierre, où le crime et le châtiment furent gravés. Un grand nombre d'entr'eux, qui avaient leurs femmes et leurs enfans à Moscou, furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le royaume d'Astracan et dans le pays d'Azoff. Par-là du moins leur punition fut utile à l'État; ils servirent à défricher et à peupler des terres qui manquaient d'habitans et de culture.

Si le Tzar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, peut-être eût-il fait travailler aux ouvrages publics une partie des Strélitz qu'il fit exécuter et qui furent perdus pour lui et pour sa patrie; la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup dans un pays où la population demandait tous les soins d'un législateur; mais il crut devoir étonner et subjuguer pour jamais l'esprit de la nation par l'appareil et par la multitude des supplices. Le corps entier des Strélitz, qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité et partout aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été préparé. Il ne resta plus de toute cette milice que quelques faibles régimens qui n'étaient plus dangereux, et qui cependant, conservant encore leur ancien esprit, se révoltèrent dans Astracan, en 1705, pour se soumettre bientôt après.

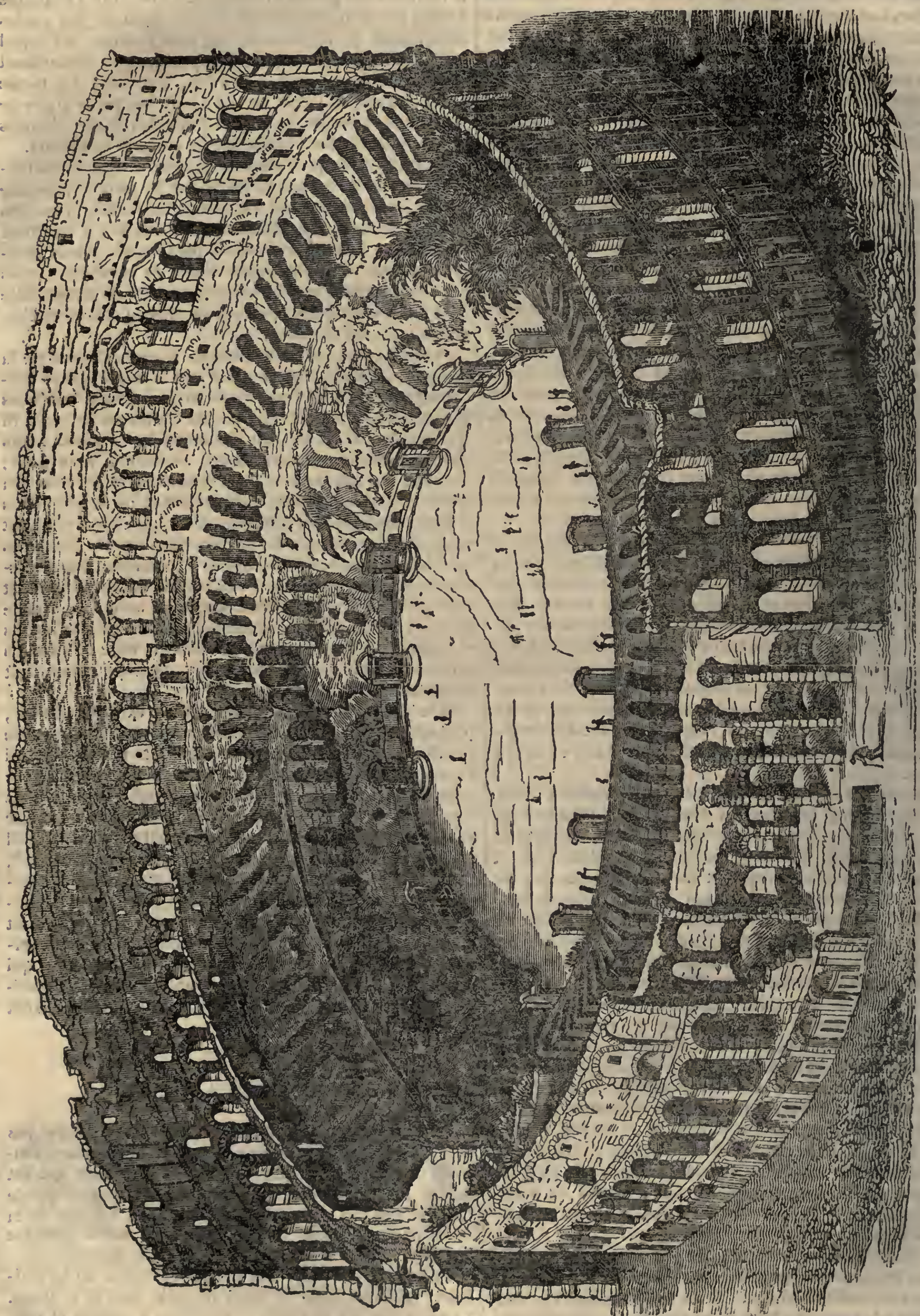
LE COLYSÉE A ROME.

Parmi les ruines célèbres qu'on rencontre à chaque pas dans Rome, la plus vaste, la plus importante, est sans contredit le Colysée, cet amphithéâtre de Vespasien, qui est debout depuis près de dix-huit siècles. On suppose que le Colysée tire son nom de *Colosseum*, soit à cause de la masse de ses bâtimens, soit à cause d'une statue colossale de Néron qu'on voyait autrefois près de son enceinte.

Ce lieu célèbre était, sous le règne de Néron, un lac artificiel, renfermé dans les murs du palais doré de ce tyran. Le lac ayant été desséché, l'empereur Vespasien fit construire le Colysée et lui donna son nom. Il fut continué par son fils Titus; ce dernier employa à la construction de cet amphithéâtre les Juifs qui avaient été amenés captifs à Rome après le siége de Jérusalem. Quelques auteurs même assurent que quinze mille hommes travaillèrent à cet édifice pendant dix ans, ce qui ferait supposer qu'il ne fut

achevé que sous le règne de Domitien, qui devint empereur l'an 81 de J.-C.

Quelque plaisir que l'on ait à voir cette ruine si imposante, le philantrope ne peut contempler le Colysée



(Vue générale du Colysée.)

sans se rappeler avec tristesse les scènes sanglantes et les jeux cruels dont il fut le théâtre. A sa dédicace, suivant Eutrope, cinq mille bêtes féroces furent massacrées aux applaudissemens d'innombrables spectateurs. Des gladiateurs y disputèrent leur vie contre des animaux sauvages; et à différentes époques le sang des chrétiens rougit son enceinte. Malgré les édits des empereurs Constantin et Honorius, qui essayèrent de mettre un terme aux combats de gladiateurs et de bêtes féroces, ces spectacles ne furent entièrement abolis que dans le cinquième siècle.

Un des vices les plus inexplicables de la nature humaine, vice qui ne paraît pas compatible avec la raison et la réflexion, la cruauté, était en honneur chez les Romains, même dans les plus beaux temps de la république. Ils contemplaient avec délices des centaines d'animaux sauvages et furieux se déchirant entre eux, ou dévorant les victimes humaines qui leur étaient jetées, et prenaient plaisir à voir combattre des gladiateurs contre des bêtes féroces. (*Voy.* page 138 et suiv., *les Gladiateurs.*)

Les chefs donnaient pour excuse de leur monstrueuse indulgence qu'en familiarisant les Romains avec la douleur et la mort, on en faisait de plus braves soldats. Mais l'inhumanité est loin de la véritable bravoure, et l'on sait que les empereurs qui montrèrent le plus de goût pour ces spectacles furent en même temps les plus lâches.

Lorsque sous le règne d'Honorius (409) les Goths, conduits par Alaric, pillèrent la ville de Rome, ils s'emparèrent des statues et des autres ornemens du Colysée, et il s'établit un marché dans son intérieur. On présume que les divers trous qu'on aperçoit entre les pierres furent pratiqués pour recevoir les perches qui soutenaient les tentes et les boutiques des marchands.

En 1332, un célèbre combat de taureaux, dans le goût espagnol, eut lieu au Colysée. Les dames romaines étaient assises à des balcons, et les deux puissantes familles des Colonna et des Ursini y assistèrent. Le combat fut sanglant,



(Vue de l'intérieur du Colysée.)

et plus d'un champion, qui avait eu affaire à un taureau sauvage, resta mort sur le champ de bataille.

Dans le même siècle, quelques-unes des principales familles de Rome obtinrent la permission de prendre des pierres dans le Colysée comme dans une carrière; mais le pape Eugène IV réprima cet abus, fit entourer le Colysée de murs et le donna à des moines. La protection de ce pape venant à manquer et le mur ayant été détruit dans une émeute, le Colysée devint de nouveau la proie des princes romains, particulièrement des Barberini, et les pierres de ce beau monument servirent de matériaux à leurs palais. On a dit aussi qu'il fut pillé par Michel-Ange lorsqu'il construisit le palais Farnèse. Benoît XIV, devenu pape en 1740, mit un terme à ces spoliations, et depuis plusieurs années on essaie de réparer dans ce vieil édifice les injures du temps et celles qui lui furent faites de la main des hommes, en lui conservant autant que possible son caractère d'antiquité.

Le Colysée, lorsqu'il était complet, devait présenter à l'œil la masse la plus imposante, par son immensité, l'harmonie et la simplicité de son ensemble. Aujourd'hui même que ses galeries, ses arcades, ses bancs, sont en ruine, il est toujours un objet d'étonnement. Mais quand l'imagination se représente ce qu'il était sous les empereurs, lorsque quatre-vingt mille spectateurs s'y pressaient, la plupart assis suivant leur rang et leur condition, sans confusion ni désordre, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'admiration pour le peuple capable de créer de semblables merveilles.

Le circuit extérieur est en pierres réunies ensemble par des crampons de fer sans ciment; il est divisé en soixante-douze arches s'ouvrant sur un corridor, où se trouvent soixante-douze passages et escaliers qui conduisent aux différentes parties du bâtiment.

Le Colysée avait la forme d'une ellipse, dont le plus long diamètre avait environ cinq cent soixante pieds, et le plus court quatre cent soixante-dix; le diamètre le plus étendu de l'arène ou intérieur, environ deux cent soixante pieds, et

et le plus court cent soixante, laissant pour les siéges et les galeries un circuit large de cent quarante-quatre. La circonférence de l'édifice, lorsqu'il était complet, avait mille six cent vingt pieds, et couvrait un espace d'un peu plus de cinq ares et demi, ou deux cent vingt-six mille pieds environ.

Les restes d'amphithéâtres les plus célèbres sont à Vérone, à Nîmes, Avignon, Pola en Istrie et Pæstum; mais le Colysée de Rome est le plus ancien, comme aussi le plus étendu et le plus beau.

KAPIOLANI,

FEMME-CHEF DE L'ILE D'OWHYHÉE.



L'île d'Owhyhée, où fut assassiné le capitaine Cook est la plus grande d'un groupe de sept îles connues sous le nom d'îles Sandwich, et situées dans l'Océan Pacifique. On suppose qu'elles se sont autrefois élevées du sein de la mer par la force des volcans cachés sous le sol, et qui s'efforçaient de se créer un passage; ces volcans sont toujours en travail, et l'île a été comparée à un cône creux élevé au-dessus d'une vaste fournaise. Il y a environ vingt-cinq ou trente ans que de la montagne Mouna-Huararai s'élança un torrent de lave qui engloutit dans sa course plusieurs villages, détruisit de nombreuses plantations et combla la baie de Kiranca sur un espace de sept lieues de longueur, formant ainsi une côte nouvelle. Les habitans de l'île, qui étaient à cette époque idolâtres, attribuèrent cette calamité à la colère de leurs dieux, particulièrement à celle de la déesse Peli, qui, selon eux, avait établi sa résidence sur la montagne enflammée, et qu'ils tâchaient d'apaiser lorsqu'elle sortait de sa demeure en torrens de lave brûlante, en jetant des animaux et même des enfans dans les flammes liquides.

Kiranca, nom de la montagne enflammée, et résidence supposée de Peli, offre le cratère de volcan le plus grand et le plus extraordinaire du globe. Ce volcan est situé au milieu d'une plaine dont la surface est enfoncée de trois à quatre cents pieds au-dessous de son niveau primitif, et qui est remplie de crevasses par lesquelles des flammes, de la fumée et de la vapeur s'élèvent continuellement : çà et là des couches de soufre et de noirs étangs d'eau douce augmentent les horreurs de cette scène lugubre. En avançant à quelque distance sur ce sol crevassé, qui fait entendre un son creux sous les pieds, on arrive aux bords du grand cratère. Là, l'étonnement et l'effroi imposent silence aux voyageurs. Devant leurs yeux s'étend un immense golfe béant d'environ trois quarts de lieue de long sur un quart de large, et suivant toute apparence de huit cents pieds de profondeur. Le fond en est couvert de lave, et vers le sud-ouest et le nord, un torrent de matières enflammées bouillonne avec une terrible violence et roule çà et là ses rayons de feu. Autour de ce lac brûlant et de sa surface, s'élèvent cinquante collines, qui ont depuis vingt jusqu'à soixante pieds de hauteur, et dont la forme ressemble aux cheminées d'une manufacture de verre. Du sommet de ces collines s'élèvent incessamment des nuages de fumée grisâtre ou des flammes brillantes, et la plupart d'entre elles vomissent en même temps des torrens de lave, qui roulent sur leurs flancs noircis et rongés, jusque dans la fournaise bouillonnante qui est à leurs pieds. Ce fleuve de lave est dans un état constant d'agitation; une flamme légère danse sur sa surface troublée; tantôt mêlée d'un bleu sulfureux, tantôt brillant d'un rouge minéral, elle répand une lumière éblouissante sur les collines, qui lancent à différens intervalles, avec une détonation ressemblant à celle d'un canon, des pierres d'un rouge de feu. Il n'est pas surprenant que ces volcans immenses, dont ils sont si souvent les victimes, inspirent aux naturels d'Owhyhée une terreur superstitieuse, et que le culte de Peli se soit continué long-temps après l'établissement du christianisme. Ce culte idolâtre n'existe plus aujourd'hui, et l'on doit son abolition à un acte de courage moral qui mérite d'être raconté. Les chefs de l'île et les missionnaires n'avaient pu ôter aux insulaires la croyance que lorsque la déesse Peli était offensée elle visitait les enfans des hommes sous la forme de tonnerres, d'éclairs, de tremblemens de terre et de torrens de feu liquide. Ce qu'ils n'avaient pu faire, une femme l'entreprit.

Kapiolani, femme-chef du plus haut rang, venait d'embrasser le christianisme; désirant propager sa croyance, et arracher ses compatriotes au culte des faux dieux, elle résolut de gravir la montagne, de descendre dans le cratère, de braver ainsi les divinités redoutées jusque dans leur sanctuaire, et de convaincre les habitans de l'île que le dieu des chrétiens est le seul qui commande à la nature entière. Accompagnée d'un missionnaire, d'une partie de sa famille, et d'une foule d'insulaires, elle gravit la montagne. Au premier précipice qui borde la plaine, la plupart de ses compagnons perdirent courage et retournèrent sur leurs pas. Au second, chacun la conjura de renoncer à sa périlleuse entreprise et de craindre la colère des dieux. Mais elle avança toujours, et sur le bord même du cratère elle fit construire une hutte. Là, se renouvelèrent les prières qu'on lui avait déjà adressées. Sa réponse fut simple et noble : « Je descendrai, dit-elle, dans le cratère, et si je ne reviens pas parmi vous, continuez à adorer Peli; mais si je reparais saine et sauve, vous rendrez alors hommage au Dieu qui a créé ces volcans et qui est le maître de lancer à son gré le tonnerre. » Kapiolani descendit en effet la pente rapide et escarpée du cratère, accompagnée seulement du missionnaire et de deux ou trois personnes guidées par leur attachement pour cette femme courageuse. Arrivée au bas, elle enfonça une branche d'arbre dans la lave liquide et agita les cendres du volcan. Dès ce moment, le charme de la superstition fut rompu.

Ceux qui avaient craint de voir la déesse armée de flammes, entourée d'une fumée sulfureuse, s'élancer et anéantir la femme téméraire qui venait braver son pouvoir, furent frappés de surprise, et ils reconnurent la grandeur du Dieu de Kapiolani; depuis cette époque, les offrandes que recevait la déesse Peli diminuèrent chaque jour ainsi que l'effroi qu'avaient causé ses flammes.

L'art n'est autre chose que le contrôle et le registre des meilleures productions..... A contrôler les productions et les actions d'un chacun, il s'engendre envie des bonnes, et mépris des mauvaises.

MONTAIGNE.

MOEURS FRANÇAISES.

LA PROVENCE.



Un ciel toujours pur, des jours brûlans, des nuits délicieuses, une végétation parfumée, de beaux fleuves, des montagnes escarpées, des points de vue pittoresques, tel est l'aspect physique de la Provence; son climat admirable inspire la gaîté, porte à la pétulance, donne de l'esprit et tourne l'ame vers des passions ardentes. Les affections y sont plus impétueuses que partout ailleurs. Nulle part ailleurs les sentimens monarchiques ne sont plus vifs; et nulle part les excès révolutionnaires ne furent plus affreux. La haine, l'amitié, y sont poussées à l'extrême. Le plaisir, par-dessus tout, attire le Provençal; il cherche avec empressement des distractions qui lui sont nécessaires pour alléger le poids de ses travaux, car il s'occupe avec la même ardeur qu'il s'amuse : il ne sait rien faire à demi.

Tantôt, au son du tambourin et d'une flûte champêtre, il parcourt, durant les nuits d'été, les places et les carrefours de la cité phocéenne (Marseille), d'Arles, d'Aix, et d'Avignon, long-temps le patrimoine des souverains pontifes. La farandole, danse qui consiste à former des figures variées, ou à tourner en rond toujours en se tenant par la main, commence à s'animer. De chaque rue, ou des villages voisins, accourent les acteurs de cette scène charmante; la guirlande vivante s'accroît, bientôt ses longs contours embrassent un vaste espace. Un flambeau de poix-résine, tenu et agité par un adolescent, jette une clarté rougeâtre sur une partie du tableau, et le reste s'échappe dans l'ombre. Une chanson joyeuse, répétée en refrain, frappe les échos d'alentour, et souvent la danse ne finit que lorsque l'aube a blanchi les hautes cimes des Alpes qui se montrent du côté de l'est.

Tantôt la religion prête sa pompe majestueuse aux jeux du Provençal. A Tarascon, on promène une figure hideuse, formée de bois et de carton; c'est le monstre appelé la *Tarasque*, dragon infernal que dompta sainte Marguerite, et qui, de désespoir, courut se précipiter dans le Rhône. Cet amusement est dangereux : les porteurs de la machine cherchent à heurter les curieux de la queue de la Tarasque, et souvent rompent bras ou jambes. La procession de la Fête-Dieu, à Aix, est encore plus célèbre. Là se déploient en cérémonie une foule de représentations des mystères de l'ancien et du nouveau Testament. Le roi Hérode, armé d'un fusil, tue lui-même les enfans de Bethléem qui tombent en poussant de grands cris. Plus loin, et devant le législateur Moïse, on fait sauter en l'air un misérable chat qui miaule horriblement, à la grande joie de la multitude. Ailleurs le démon cherche à tenter les vierges du Seigneur, ou à surprendre une ame que son ange défend. En avant de ces jeux, marchent les divinités païennes : la Renommée ouvre le cortége, comme étant le but de la vie humaine; la Mort, armée de sa faux, le termine. Le roi René, si célèbre par sa bonté et son amour des lettres, et qui termina ses jours en 1480, inventa ces représentations et leur attacha un sens allégorique oublié de nos jours et sans intérêt.

Les Marseillais ont trouvé le moyen de faire une fête de la pêche du thon. Des filets immenses forment un cercle, où l'on rassemble les poissons. On les resserre peu à peu. Alors les amateurs, venus à cette pêche dans des chaloupes élégamment décorées, attaquent, pour ainsi dire, les poissons corps à corps. Les thons se débattent et cherchent à s'échapper; ils frappent la mer de leur queue puissante; l'eau rejaillit et retombe en pluie épaisse sur les barques. Ici l'on rit, là on a peur; les femmes poussent des cris, et ces émotions vives sont du plaisir.

En Provence, ainsi qu'en Italie, on célèbre avec pompe la nuit de Noël. Les marchés, les boutiques, sont illuminés en verres de couleur, ornés de branches d'arbres verts, de drapeaux, de rubans de toutes couleurs, de festons de papier doré et argenté. On choisit dans chaque maison la plus grosse bûche qu'on puisse trouver; elle est portée en cérémonie et aux acclamations des enfans, dans le foyer principal. Là on l'allume après l'avoir arrosée de vin et d'huile. Chaque famille, cette même nuit, est convoquée au réveillon chez le plus ancien de ses membres. La gaîté et la concorde président à ce repas; c'est là que les haines prennent fin, que les esprits aigris se réconcilient; là que l'amour commence et que les mariages sont décidés. Chacun apporte son plat et des dispositions d'amour et de bienveillance. Le roi du festin, conformément à d'anciens usages, prend une portion des meilleurs mets, et les dépose dans une chambre isolée, comme une offrande pour les parens décédés. Le lendemain on donne ces mets aux pauvres, qui, par ce moyen pieux, se régalent à leur tour, et s'unissent à l'allégresse qu'inspire la première des grandes fêtes du christianisme.

SUR L'ATHÉISME.

J'ai toujours regardé l'*athéisme* comme le plus grand égarement de la raison, parce qu'il est aussi ridicule de dire que l'arrangement du monde ne prouve pas un artisan suprême, qu'il serait impertinent de dire qu'une horloge ne prouve pas un horloger. VOLTAIRE, *Lettres.*

MONTAGNES RUSSES.

Tous les recueils d'anecdotes contiennent l'histoire de ce roi de Siam qui refusa de croire et accusa d'imposture l'envoyé d'une puissance du Nord, qui, pour lui donner une idée de la glace, lui disait que dans son pays on pouvait, durant plusieurs mois de l'année, traverser les fleuves en voiture. L'étonnement du monarque indien et sa colère se seraient sans doute accrus, si on avait ajouté que les Russes construisent sur ces fleuves glacés des maisons de glace.

On conserve le souvenir d'une fête donnée, en 1754, sur la Néwa, par l'impératrice Élisabeth, et qui fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, une espèce de mascarade historique. Les gouverneurs des provinces avaient reçu, plusieurs mois à l'avance, l'ordre d'envoyer dans la capitale deux hommes et deux femmes portant le costume de leur pays, et accompagnés d'animaux de la même contrée. Les habitans de Saint-Pétersbourg eurent l'étonnant spectacle d'une longue procession composée de plus de quarante peuplades différentes. Les traîneaux des Kamtschadales étaient conduits par de beaux chiens aux poils hérissés; ceux des Lapons par des rennes; les Buchariens montaient des chameaux, les Kalmoucks des bœufs; les gracieux Circassiens caracolaient sur des chevaux bouillans d'ardeur et de beauté auprès de l'Indien assis sur un éléphant.

Cette réunion vraiment unique présenta un coup d'œil à la fois magnifique et bizarre, le jour où l'on célébra les noces du bouffon de l'impératrice, qui lui-même représentait l'Hiver dans un char traîné par des ours. Une immense galerie avait été construite exprès, et chaque nation, formant un groupe séparé, exécuta les danses de son pays au son de sa propre musique, ce qui dut produire une confusion assez semblable à ce qu'on nomme un concert hollandais. Après un repas où chacun retrouva ses mets favoris, les nouveaux mariés furent conduits à un palais de glace bâti sur la Néwa. Non-seulement les meubles et les lustres étaient de la même matière, mais des pièces de canon, aussi en glace, saluèrent sans se briser l'arrivée du brillant cortége.

Des sommes énormes furent dépensées pour cette fête d'un genre si nouveau; elle donna à l'impératrice un aperçu léger peut-être, mais juste, des coutumes et de l'extérieur des peuples divers soumis à son sceptre.

Dans un prochain article, nous donnerons la description détaillée d'un palais de glace élevé quatorze ans auparavant, sous le règne de l'impératrice Anne.

On peut mettre les montagnes de glace au rang des différens divertissemens que l'hiver procure à la Russie. Ce sont des plans inclinés, soutenus par des poutres, et qui ont souvent soixante-dix pieds de haut; les traîneaux y glissent avec une rapidité presque égale à celle de l'éclair. On en trouve dans les villes, les villages, et même chez les simples particuliers. Le salon est fréquemment abandonné pour une glissade sur la montagne. Un escalier en bois conduit au sommet, d'où l'on se trouve promptement transporté jusqu'au bas. Pour faciliter cet exercice et le rendre plus agréable, on se place dans de larges siéges garnis de patins, qui sont dirigés par un patineur placé derrière : c'est l'amusement de préférence des dames russes. Enveloppées dans leurs magnifiques fourrures, elles bravent la rigueur du froid avec une intrépidité qui surprend les habitans d'un climat plus doux. Ces montagnes s'éclairent le soir avec des verres de couleur, et ces teintes variées, réfléchies par la glace, sont d'un effet magique.

Les traîneaux sont quelquefois un objet de luxe; les seigneurs russes y mettent une grande recherche, et l'impéra-

trice Catherine, qui ne dédaignait pas ce genre de distinction, en fit faire un d'une extrême magnificence, et assez grand pour contenir toute la famille impériale; d'autres plus petits, destinés à la suite de Sa Majesté, y étaient attachés deux à deux par des chaînes, au nombre de quatorze ou seize. Cette ligne de traîneaux était tirée par douze chevaux.



(Les Montagnes Russes.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 18 au 24 avril.

18 *avril* 1688. — Mort de George Jefferies, grand chancelier d'Angleterre. On attribue à ses conseils la plupart des actes tyranniques qui signalèrent la fin du règne de Charles II et celui de Jacques II son successeur. Voltaire a dit de ce chef de justice que la nature le fit naître pour être bourreau.

18 *avril* 1690. — Mort de Madame de Sévigné. Cette femme spirituelle sans prétention, est devenue sans s'en douter l'un des auteurs les plus célèbres; le recueil de ses lettres est dans toutes les bibliothèques. Ces lettres, modèles du style épistolaire, sont presque toutes adressées à sa fille et respirent la tendresse maternelle la plus vive.

19 *avril* 1689. — Mort de Christine, reine de Suède. Christine était fille de Gustave Adolphe et de Marie Eléonore de Brandebourg; elle naquit le 8 décembre 1626, fut proclamée reine à l'âge de 6 ans, après la mort de son père, et prit les rênes du gouvernement à dix-huit. En 1654, jeune encore, elle déposa solennellement le sceptre qu'elle remit à Charles-Gustave son cousin germain, abjura la religion protestante et se retira à Rome, où elle mourut. Elle avait fait deux voyages en France, où l'on avait admiré ses facultés rares, son esprit et sa science, mais où toutes ces qualités disparurent devant le forfait le plus odieux, le meurtre de Monadelschi, son écuyer, poignardé par son ordre dans la galerie de Fontainebleau.

19 *avril* 1824. — Mort de lord Byron. George Gordon, depuis lord Byron, naquit à Douvres le 27 janvier 1788. Le portrait qu'il trace de lui-même dans *Childe Harold* ne paraîtra pas flatté. Ses ouvrages les plus remarquables sont, le *pélerinage de Childe Harold* dont nous parlons tout à l'heure, le *Corsaire*, Manfred, Parisina, la Fiancée d'Abydos, le Giaour, et ce fut en 1823 que lord Byron conçut le projet de sacrifier sa fortune et sa vie à la défense de la Grèce, pays auquel il devait ses plus brillantes inspirations. Il mourut à Missolonghi; on dit que le chagrin qu'il éprouva en voyant qu'il s'était trompé sur le caractère des Grecs contribua beaucoup à sa mort.

20 *avril* 1814. — Départ de Napoléon pour l'Ile d'Elbe.

21 *avril* 1142. — Mort de Pierre Abeilard. Cet homme, qui fit luire quelques lumières au milieu des ténèbres de son siècle, naquit vers l'an 1080, à Palais, près de Nantes en Bretagne. Mais ce n'est pas à ses talens et à ses connaissances variées qu'il doit aujourd'hui sa célébrité, et, quoiqu'il fût compté parmi les plus savans de son siècle, sa gloire n'eût jeté qu'un faible éclat, sans Héloïse, qui fut d'abord son élève, et ensuite secrètement sa femme, et sans leurs malheurs.

21 *avril* 1699. — Mort de Jean Racine. Racine naquit à La Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. Il fut élevé par les solitaires de Port-Royal. Ses premières tragédies furent *Théagène et Chariclée*, la *Thébaïde*, *Alexandre*. Il serait trop long d'analyser ici tous les ouvrages de Racine; mais nous dirons cependant que deux ans d'intervalle séparèrent seulement *Alexandre*, où l'on sent toute l'inexpérience d'un jeune talent, du chef-d'œuvre d'*Andromaque*, qui nous montre son talent déjà en possession de toutes ses ressources. La carrière théâtrale fut semée pour lui de dégoûts; les plus belles de ses productions, *Britannicus*, *Phèdre*, *Athalie*, furent dédaignées dans leur nouveauté; Athalie surtout n'obtint un véritable succès qu'après sa mort.

21 *avril* 1736. — Mort du prince Eugène (François de Savoie). Le prince Eugène était fils de la célèbre Olympe Mancini, comtesse de Soissons. Louis XIV, s'étant trompé sur son mérite militaire, lui refusa un régiment; il s'en vengea en offrant ses services à l'Empereur d'Autriche, et remporta plus d'une victoire contre la France.

22 *avril* 1658. — Mort d'Antoine de Jussieu, botaniste.

23 *avril* 1616. — Mort de William Shakspeare. (Voyez pages 61 et suiv., une notice sur ce poète.)

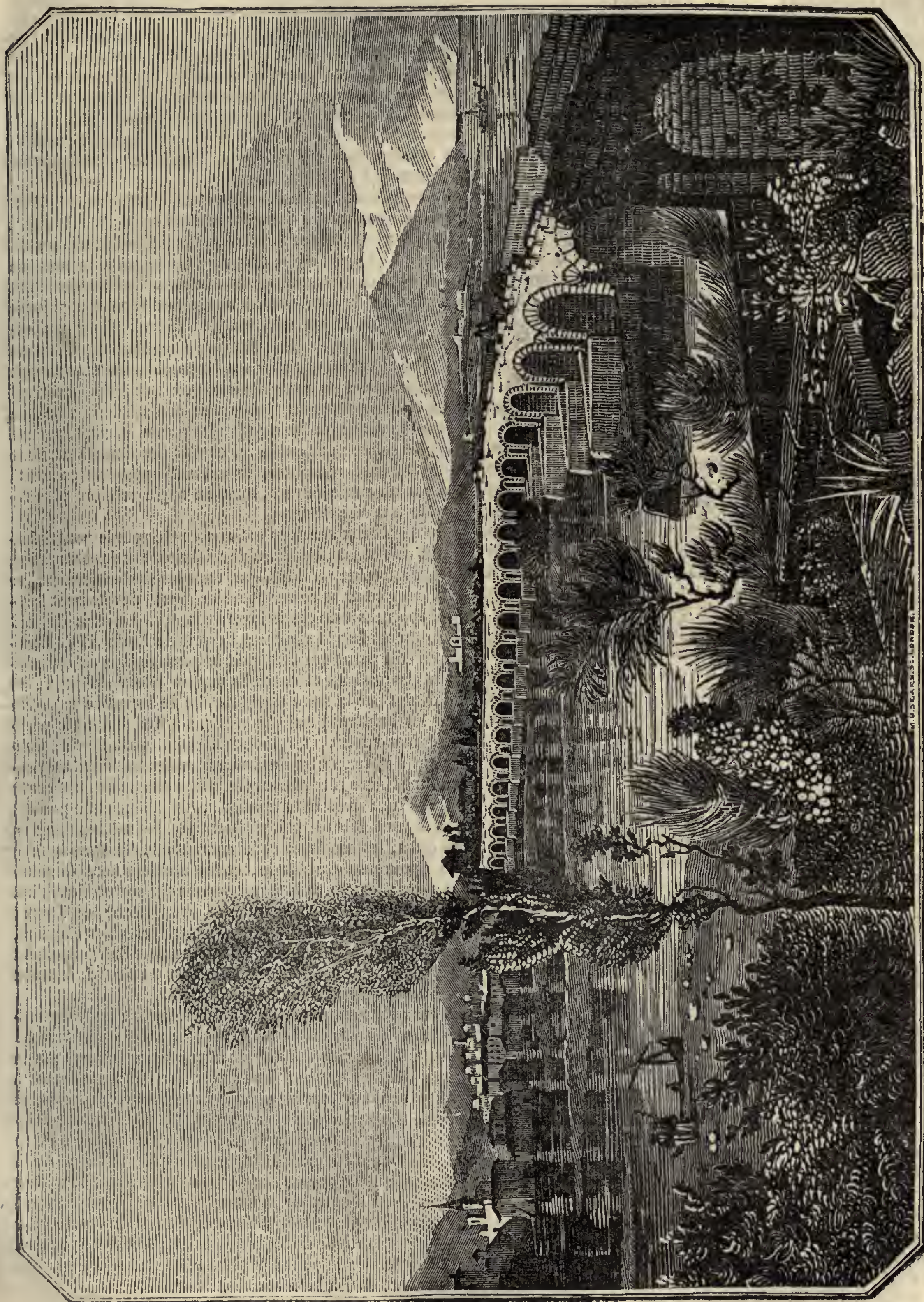
23 *avril* 1616. — Mort de Michel Cervantes, auteur de *don Quichotte*.

24 *avril* 1407. — Mort d'Olivier Clisson, connétable de France.

24 *avril* 1617. Assassinat du maréchal d'Ancre, *Concino* Concini, Florentin amené en France à la suite de Marie de Médecis; favori de cette princesse, il fut nommé, après la mort de Henri IV, d'abord lieutenant-général de Picardie, puis maréchal de France. Ses actes de tyrannie, son luxe excessif, excitèrent un mécontentement général, et il fut assassiné par Nicolas de L'Hôpital, connu sous le nom de Vitry, capitaine des gardes de Louis XIII.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Éverat, rue du Cadran, 16.

LE PONT SAINT-ESPRIT, SUR LE RHONE.



(Vue du pont Saint-Esprit.)

L'origine du pont Saint-Esprit, placé sur le Rhône, se perd dans les vieilles légendes et chroniques. On lit dans quelques auteurs que les fréquens naufrages qui arrivaient au passage de ce fleuve rapide, faisant souhaiter avec ardeur aux habitans du pays qu'on pût bâtir un pont en cet endroit, un ange apparut à un berger, et lui ordonna d'entreprendre ce travail et d'y bâtir une chapelle; le berger annonça la mission qu'il avait reçue de Dieu, et aidé des aumônes des fidèles, il mit la main à l'œuvre. Les habitans de la ville de Saint-Saturnin du port, ainsi appelée à cause du passage qu'il y avait en ce point sur le Rhône, s'associèrent pour la construction d'un pont sous le nom

du Saint-Esprit. Leurs ressources consistaient moins dans leurs richesses que dans les contributions abondantes et les aumônes volontaires qu'ils espéraient obtenir de tous les pays environnans, intéressés comme eux à la réussite de ce grand ouvrage. Ils firent donc quêter de toutes parts pendant plusieurs années; les sommes obtenues furent employées en matériaux, et toutes choses furent disposées pour jeter les fondemens du pont. Alors survint dom Jean de Tyanges, prieur du monastère de Saint-Saturnin du port, et seigneur de la ville en partage avec le roi, lequel s'opposa à cette construction sous prétexte qu'elle était préjudiciable aux droits du couvent. Toutefois, les difficultés ayant été aplanies par le sénéchal de Beaucaire, le prieur de Tyanges se rendit solennellement sur les lieux, et posa lui-même la première pierre, le 12 septembre 1265. Depuis ce jour on continua le travail sans interruption pendant près de 45 années.

La presque totalité des habitans de Saint-Saturnin et des confréries entières de religieux, ainsi que cela se pratiquait alors en Europe, prirent part à ce grand ouvrage. En 1281, on établit une société de frères *donnés* et de sœurs *données*, pour lesquels on institua des règlemens et un habit particuliers. Les premiers étaient employés à construire le pont et à quêter dans toute la chrétienté; les autres, à avoir soin des ouvriers et des malades.

Ce fut à la fin de 1309, sous le règne de Philippe-le-Bel, que fut entièrement achevé le pont Saint-Esprit. Pour témoigner l'intérêt qu'il prenait à cet évènement, ce prince exempta ces lieux de la juridiction de la principale église de Saint-Saturnin, et ordonna que les aumônes des fidèles seraient employées à l'entretien du pont, et au service de la chapelle et de l'hôpital que l'on avait bâtis tout auprès. Il accorda en outre aux recteurs du pont un droit appelé le *petit-blanc* qui consistait dans la levée de cinq deniers tournois, pour chaque minot de sel qui remontait le Rhône; c'était un produit de huit à dix mille livres par an.

Différentes confréries de laïques jouirent depuis de la direction et des revenus de ce pont. En 1448, ceux qui furent appelés à ces bénéfices étaient les frères hospitaliers de Saint-Benezet; ils portaient l'habit blanc, et sur la poitrine un morceau d'étoffe rouge, représentant deux arches d'un pont surmontées d'une croix. Mais, vers la fin du XVIe siècle, l'hôpital ayant été détruit pour bâtir la citadelle, laquelle fut achevée en 1622, les frères furent réduits à desservir seulement la chapelle. Leurs droits et autorités allèrent ainsi en décroissant jusqu'à la révolution de 89, époque à laquelle ils disparurent entièrement. La ville de Saint-Saturnin du port avait déjà pris le nom de Pont Saint-Esprit au milieu du XVe siècle.

Telle est l'histoire de la construction du pont Saint-Esprit, l'un des plus hardis morceaux d'architecture du moyen-âge, de ce monument qui, depuis six cents ans, battu par l'un des fleuves les plus rapides de l'Europe, n'a pas éprouvé d'altération sensible. Ce pont a 425 toises de long, depuis l'angle flanqué du bastion Saint-Michel de la citadelle. Il faut un quart-d'heure environ pour le traverser. Sa largeur est de douze pieds dans œuvre et de dix-sept pieds hors-œuvre, y compris l'épaisseur des parapets. Il est soutenu par trente-six arcades de différentes dimensions. Les plus grandes ont dix-huit toises d'ouverture. Il y a deux cent soixante-dix-sept toises fondées sur le roc et cent quarante-huit sur pilotis. Sa hauteur, dans les eaux moyennes, est de huit toises environ. Les piles présentent une grande solidité. Ce sont des massifs circulaires de maçonnerie, sur lesquels viennent reposer d'autres blocs hexagones; c'est de là seulement que s'élancent les courbures des arches; enfin, sur les flancs des piles les plus exposées à la fureur du courant, ont été percées à mi-hauteur, des ouvertures qui servent de *dégorgeoirs* lors de la crue des eaux.

Le pont Saint-Esprit a dû à sa grande utilité autant qu'à ses dimensions gigantesques, cette réputation qui excite la curiosité des voyageurs. Il a été long-temps le seul qui existât sur le Rhône depuis Lyon jusqu'à Beaucaire. La vue de ce pont, prise du milieu du fleuve et à quelque distance, impose par son ensemble; mais étudié de près, il manque des avantages et des agrémens que comporte ce genre d'ouvrage : le parapet, qui est très haut, ne présente qu'une muraille de pleine maçonnerie, et la voie publique y est si étroite que le service journalier en est souvent retardé. Ce dernier et capital défaut, qui eût pu être facilement évité, tient sans doute à ce que les charrois étaient jadis infiniment moins considérables que de nos jours. Les ponts qui nous restent aujourd'hui des Romains, ces hardis constructeurs, nous offrent en effet le même étranglement dans leur largeur.

Le pont Saint-Esprit n'a pas été bâti en ligne droite. Il est formé de deux parties qui présentent un angle ouvert opposé au courant du fleuve. La pile qui forme le sommet de cet angle est plus forte que les autres; elle porte le nom de Saint-Nicolas. Les admirateurs exclusifs des Romains n'ont pas manqué de dire que les modernes n'ont pu vaincre la rapidité du Rhône dans toute sa largeur. Pour peu cependant que l'on sonde le fleuve, on reconnaîtra qu'il n'est pas plus difficile à dompter sur ce point que sur les autres. La seule raison de cette déviation, est que les constructeurs ont rencontré du côté le plus éloigné de la ville, en suivant la direction de la première partie du pont, un sol trop peu solide pour qu'on lui confiât des fondations. Sans cette fâcheuse rencontre, ils eussent opposé au courant, non pas un angle ouvert, mais un angle saillant plus favorable à la resistance.

De nombreux accidens ont encore été pour le pont Saint-Esprit une cause de déplorable célébrité. Pas de nautonnier, quelqu'intrépide qu'il fût, qui, dans les siècles derniers, ne sentit son cœur se serrer et ne se signât dévotement lorsqu'il approchait de ces brisans redoutés. Le récit de tant de malheurs frappa vivement l'esprit de Louis XIV. Bientôt un édit parut qui défendait le passage à ceux qui n'étaient pas assistés et conduits par un pilote du pays, ce qui devint par la suite une branche de lucrative industrie pour les habitans, qui s'exerçaient à l'envi à cette périlleuse manœuvre, et, remontant les côtés du fleuve, marchaient à la rencontre des bateaux, et les guidaient moyennant une légère rétribution. Cet usage est encore en vigueur aujourd'hui; mais la navigation sur le Rhône et le passage sous le pont Saint-Esprit n'offrent plus les mêmes dangers. Les côtes, les bas-fonds et le courant ont été étudiés avec une rigoureuse exactitude, et les accidens sont devenus fort rares; témoin ce bateau à vapeur qui porte aujourd'hui les voyageurs, avec la célérité de la flèche, de Lyon à Avignon. Malgré la distance qui sépare ces villes et qui est de 70 lieues par la route de terre et malgré l'accroissement de longueur qui provient des sinuosités du fleuve, le trajet par eau s'effectue en dix heures environ.

Nous avons eu lieu souvent d'examiner la manœuvre employée par les patrons de pont Saint-Esprit, au moment du passage. Elle consiste à diriger la proue précisément sur la pile à côté de laquelle il doit s'effectuer. Ce mouvement a quelque chose de terrible pour le voyageur qui n'y est point habitué. Le navire semble avoir des ailes; il fond sur l'obstacle menaçant comme prêt à se briser en éclats; mais le flot, incessamment gonflé autour de la pile par l'effet de la résistance qu'elle oppose, se déroule en tombant au milieu de l'arche où il entraîne le bateau avec lui. Tout cela est instantané; la pente très prononcée du terrain ajoute ici à la rapidité naturelle du fleuve; aussi à peine avez-vous eu le temps de voir le pont sur votre tête, que déjà, en vous retournant, il fuit bien loin derrière vous.

DES FUNÉRAILLES

CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES. § II.

Les derniers témoignages de respect ou d'affection qui sont rendus aux morts varient chez les différens peuples, et subissent l'influence des mœurs et des croyances. Les

Juifs, toujours fidèles aux anciennes traditions, observent avec une religieuse exactitude les cérémonies funèbres qui étaient en usage chez leurs ancêtres. Tous ceux qui entourent le lit d'un mourant déchirent encore leurs vêtemens; le corps est ensuite placé sur un drap étendu sur le plancher, avec le pouce ployé dans l'intérieur de la main, et un cierge allumé à la tête ou aux pieds; il est lavé entièrement, revêtu d'une chemise blanche et d'une robe de toile fine destinée à ce jour d'expiation solennelle, et la tête est coiffée d'un bonnet bleu.

Autrefois des joueurs d'instrumens et des femmes dont la douleur était salariée, accompagnaient le mort à sa dernière demeure; sa famille seule l'y suit aujourd'hui. Si c'est une personne distinguée, son éloge est prononcé sur le bord de la tombe; on en fait ensuite dix fois le tour en récitant une prière qui commence par ces mots : « Le Dieu fort est la vérité souveraine. » *Deut., ch.* 32, v. 5. Quand le cercueil est descendu, les parens les plus proches le couvrent de terre; en se retirant, ils marchent à reculons, arrachent quelques poignées d'herbe à trois reprises, et les jettent en arrière en disant ces mots du Psalmiste : « Ils fleuriront comme l'herbe des champs. »

Les petits états qui divisaient l'ancienne Grèce avaient chacun des usages qui leur étaient particuliers. C'est dans ces contrées qu'on a commencé à orner les tombes d'inscriptions, et que s'est introduite la coutume d'honorer la mémoire des grands hommes par de somptueuses funérailles dont les frais étaient supportés par le trésor. Une loi de Solon a pour objet de réprimer les dépenses excessives faites en de semblables occasions où l'on donnait souvent des spectacles et des jeux. L'histoire a conservé le souvenir des honneurs rendus par Périclès à de simples soldats morts en défendant leur patrie; leurs corps déposés dans des cercueils de cyprès, et couronnés de fleurs et de lauriers, furent exposés sur des chars aux yeux du public. Pendant les fêtes célébrées en leur mémoire, un éloge funèbre fut prononcé et leurs noms gravés sur un monument.

A Rome on plaçait dans la bouche des morts une petite pièce d'argent pour payer à Caron le passage du Styx. Les funérailles particulières se faisaient en général pendant la nuit; plus tard une grande pompe entoura celles qui étaient publiques. Des licteurs vêtus de noir conduisaient un nombreux cortège précédé de musiciens, de femmes qui pleuraient et chantaient à la fois, et de bouffons, dont l'un appelé Archemimus, ou chef des mimes, s'efforçait d'imiter le défunt; on portait aussi les images des ancêtres et les insignes des charges qu'avait occupées celui qu'on regrettait; après une oraison funèbre, quelquefois prononcée dans le forum, les parens mettaient le feu au bûcher, on recueillait ensuite les os avec soin dans une urne qu'on plaçait dans le sépulcre; elle renfermait aussi une petite fiole qui était censée contenir des larmes, et qu'on appelait lacrymatoire. Cet usage n'était pas particulier aux Romains; un passage des psaumes y fait allusion.

Les Indous exposent les corps en plein air, les arrosent d'eau du Gange, quand ils peuvent s'en procurer, et placent dans la bouche, les yeux et les oreilles, des morceaux de corail ou d'or; on transporte ensuite le cadavre au bord d'une rivière où le bucher est préparé, les parens l'allument, y jettent de l'eau qu'ils puisent dans leurs mains, puis s'asseyent tout autour et récitent des sentences morales. On offre des sacrifices pendant dix jours, au bout desquels le parent le plus proche enterre les os, qui sont ensuite retirés et portés dans le fleuve sacré. Trois arbres sont souvent plantés comme souvenirs, à la place du bucher; quelquefois on y construit une fontaine. Le gouvernement anglais n'a pas encore pu abolir l'usage barbare qui condamne les veuves indiennes à se brûler avec leurs maris; et cette même coutume se retrouve chez quelques nations païennes, entre autres chez des peuplades africaines; seulement, il est douteux que le sacrifice soit aussi volontaire qu'on a prétendu qu'il l'était dans l'Inde.

Le dogme de la prédestination fait un devoir aux mahométans de concentrer leur douleur, et leur fait supprimer un vain cérémonial. Peu d'heures après la mort d'un de leurs frères, ils le portent à la dernière demeure en récitant des passages du Coran; et, comme ils croient que le pardon d'un péché est attaché à ce pieux office, les passans qui rencontrent le cortège s'y joignent aussitôt; le corps est placé sur le côté droit, la tête tournée vers la Mecque. Les tombes sont souvent visitées, couvertes de fleurs, entourées d'arbustes : on dirait que des regrets que rien n'a exprimés laissent des traces plus durables.

Nous avons déjà dit à nos lecteurs les dépenses que font les Chinois pour enterrer leurs proches avec magnificence. Les biens du défunt sont souvent vendus pour subvenir aux frais de ses funérailles. Des sommes considérables sont consacrées par les vivans à l'achat d'un cercueil; ils le montrent dans leur famille comme un objet précieux; il est orné de peintures, de sculptures et couvert d'inscriptions. On y dépose les morts avec des habillemens de toutes saisons, et des provisions pour l'autre monde. Leurs parens, leurs amis viennent les visiter; à chaque repas, divers mets leur sont présentés, et ce n'est qu'après un temps plus ou moins long qu'on se décide à les déposer dans leur tombeau. Les prêtres sont consultés sur l'endroit qu'on doit préférer, et ce choix leur paraît très important.

Les sauvages des Indes orientales attachent beaucoup de prix à n'être pas séparés de leurs ancêtres; les os, renfermés dans des peaux de daim, sont souvent transportés à des distances considérables.

Des sacrifices humains souillent en Afrique les funérailles des chefs de tribu et des guerriers; les femmes, les esclaves, les captifs sont massacrés; on enfouit avec eux leurs armes, leurs vêtemens et leurs trésors. Une horrible superstition persuade à ces peuples que les ombres de leurs pères sourient à de telles offrandes.

Il est curieux d'observer à quel point ces cérémonies si diverses sont modifiées par les notions des peuples sur l'avenir. Les nations sauvages et peu éclairées, se représentant l'autre monde comme l'image de celui-ci, regardent comme un devoir d'enfermer dans les tombes des armes, des alimens, des trésors. Les Grecs et les Romains, nourris d'idées plus élevées et plus justes, ne voyaient dans les usages de ce genre qu'une vaine formalité, bonne seulement à satisfaire la vanité des vivans.

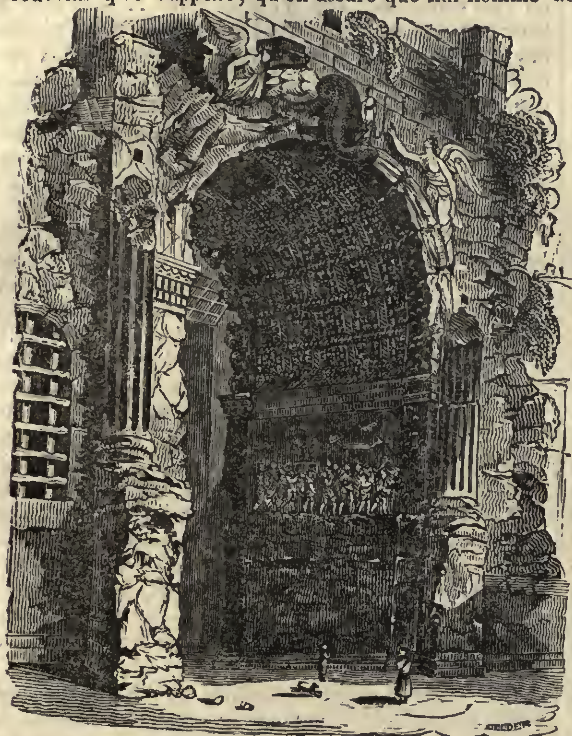
LE RÉSINIER.

Dans cette région aride du midi de la France qui s'étend de Bordeaux à Bayonne, de vastes forêts de pins couvrent une grande étendue de terrain. La résine de ces arbres est exploitée par des paysans qui font de ce travail leur unique occupation et doivent à la manière dont ils opèrent, une conformation particulière des pieds qui ressemble assez à celle des singes. Pour gravir le long des troncs cylindriques des pins, le *résinier* se sert d'une perche traversée de distance en distance par de petits échelons sur lesquels il peut à peine poser les doigts d'un pied, tandis que ceux de l'autre se cramponnent contre l'arbre, le pouce se séparant des autres doigts et leur devenant opposé comme dans la main. Telle est la mobilité, la dextérité que ces doigts acquièrent avec le temps chez le résinier, qu'ils peuvent non-seulement arracher l'écorce des pins, mais saisir l'instrument qui sert à entailler les arbres pour en extraire la résine, et ramasser les plus petits objets. Il est facile de distinguer sur le sable les traces de ces hommes de celles des autres habitans des Landes.

L'ARC DE TITUS, A ROME.

Après la conquête de la Judée par Titus et la prise de Jérusalem, le sénat romain décréta qu'un arc de triomphe serait élevé en l'honneur du vainqueur; cet arc subsiste encore aujourd'hui. Ce monument l'un des plus marquans de l'ancienne Rome, intéresse également l'artiste,

l'antiquaire et l'historien ; le chrétien sincère ne le contemple pas sans émotion, et les Juifs sont si frappés du souvenir qu'il rappelle, qu'on assure que nul homme de



(Vue de l'arc de Titus.)

cette nation n'a jamais passé dessous volontairement. L'intérêt qu'il inspire ne s'appuie pas uniquement sur le fait historique auquel il fait allusion ; en regardant les sculptures qui retracent les objets sacrés renfermés dans l'intérieur du temple, l'imagination se reporte jusqu'au temps du premier législateur.

L'arc de Titus est situé sur la pente orientale du Mont-Palatin ; il est construit en marbre blanc ; sa forme primitive devait être un carré parfait, mais la main du temps l'a altérée ; le centre, une colonne de chaque côté, la frise et l'attique sont très bien conservés. On voit sur la courbure de l'arc des figures ailées qui représentent la Renommée, et sur la frise un sacrifice ; la procession est terminée par une figure allégorique portée dans une litière.

On lit sur l'attique l'inscription suivante :

Senatus
Populusque romanus,
Divo Tito, divi Vespasiani. F.
Vespasiano Augusto.

qu'on peut traduire ainsi :

Le Sénat
Et le peuple romain,
Au divin Titus, fils du divin Vespasien ;
A Vespasien Auguste. (1)

Deux bas-reliefs représentent le triomphe de Titus. Dans l'un, l'empereur est sur un char triomphal traîné par quatre chevaux, conduit par Rome elle-même sous les traits d'une femme : la Victoire pose sur sa tête une couronne de lauriers ; des soldats, des citoyens se pressent autour de lui.

On voit dans l'autre les dépouilles enlevées dans le temple de Jérusalem, le chandelier à sept branches, la table d'or, les trompettes d'argent portées par des hommes couronnés de lauriers.

Les sculpteurs romains ont dû avoir les modèles sous les yeux ; l'accident auquel leur perte est attribuée n'a eu lieu que long-temps après la construction de l'édifice. Au reste, ceux qui avaient été faits sous la direction immédiate de Moïse n'étaient plus dans le temple à l'époque du siège. Après avoir été rapportés de Babylone, ils avaient été repris par Antiochus Epiphanes, et remplacés par d'autres exactement semblables. Les originaux étaient connus, et la description qu'on en trouve dans l'Exode XXV et suiv., suffirait seule pour en tracer les contours.

L'historien Josèphe en fait une mention spéciale dans sa relation du triomphe de Vespasien et de ses fils ; il ajoute que l'empereur forma le projet d'élever un temple à la paix et d'y placer ces objets précieux comme des trophées de sa gloire. De plus, il voulut que les tables de la loi et le voile de pourpre du sanctuaire fussent déposés dans le palais impérial. Ils y restèrent plus de 300 ans ; Genseric s'en empara en 455, et les emporta à Carthage ; Bélisaire les reprit et les porta à Constantinople, alors capitale de l'empire, d'où, par une étrange vicissitude, ils retournèrent à Jérusalem. On ne sait plus rien de certain sur leur destinée ; quelques-uns croient que Chosroës s'en empara en 641.



(Premier bas-relief de l'arc de Titus.)

Ainsi, malgré les ravages du temps et les efforts de l'orgueil blessé, Rome est encore dépositaire d'une image fidèle de ces symboles mystérieux dont l'origine remonte

(1) Vespasien, père de Titus, était encore sur le trône quand on éleva cet arc de triomphe pour célébrer la victoire de son fils sur les Juifs.

à Dieu même. Après 18 siècles de persécution, un monument subsiste encore pour expliquer quelques-uns des passages les plus importans de l'Ecriture. Moïse annonce le châtiment qui doit punir l'incrédulité des Juifs; et l'édifice qui constate leur ruine totale, s'élève moins d'un demi-siècle après l'instant où le Sauveur lui-même les a avertis



(Deuxième bas-relief de l'arc de Titus.)

de son approche. Ces prophéties, nous les avons; et la nation captive, dispersée en tous lieux sans pouvoir se réunir, est là aussi pour attester que la parole du Dieu vivant est accomplie.

Si la position actuelle des Juifs est un fait qu'on ne peut révoquer en doute, les évènemens qui l'ont amenée sont entourés de toute l'authenticité de l'histoire. Des médailles frappées à cette occasion représentent d'un côté,





une femme assise sous un palmier dans l'attitude de la douleur, avec ces mots : *Judæa capta*. De l'autre, la tête de Vespasien ou de Titus.

LES PYRÉNÉES, § II.

Si vous avez parcouru le Valais, en arrivant à Martigny, et dans cette vallée du Rhône qui se termine par une triple chaîne de montagnes, avec quelle tristesse vos regards ont dû s'attacher sur ces êtres dégradés dont l'œil hébété vous contemple stupidement, et dont la main décharnée se réchauffe en tout temps aux rayons d'un soleil qui n'aura pas la force de jeter en leur ame quelque étincelle de vie! Ces êtres qui se traînent au lieu de marcher, qui glapissent au lieu de parler, et dont la tête semble agitée sans cesse d'un mouvement automatique comme l'animal mort qu'on soumet à la pile de Volta, ce sont les Crétins.

Les Pyrénées ont aussi leurs Crétins; on les appelle capots ou cagots (1). Qu'on se représente l'un de ces nains qu'a peints Walter-Scott, haut de quatre pieds au plus, à la tête énorme, aux cheveux durs et flottans, à la figure pâle, à l'œil éteint, aux jambes qu'on dirait atteintes d'hydropisie! Souvent, après avoir pendant une partie de la journée contemplé ces beaux effets de verdure, de lumière, de torrens, de montagnes dont la nature est ici si prodigue, en arrivant à la lisière d'un bois, au détour de quelque vallée, vous apercevez une sorte d'être moitié homme, moitié brute, qui se traîne jusqu'à vous, essaie de rire en tendant la main et en tâchant de cacher à vos regards ce volume énorme de chair qui lui pend au cou et lui descend souvent jusqu'au dessous de l'estomac. Le premier sentiment que vous éprouvez c'est le dégoût : vous détournez la tête; mais le Crétin est là, vous regardant de son œil de spectre, et jetant quelques cris qui sortent inarticulés de sa poitrine... Alors, la pitié vous émeut; vous lui faites l'aumône et vous vous hâtez de vous arracher à ces tristes images.

On se demande si cette espèce d'hommes a été formée ainsi par le Créateur; quelles causes continuent à entretenir le crétinisme? si cette maladie est un apanage de race, un héritage de famille, ou bien si ce n'est qu'un accident que l'art peut conjurer, qu'une anomalie dont la science peut triompher? Quelques écrivains voudraient bien rattacher cette dégradation de l'espèce humaine à quelques systèmes, et expliquer, par exemple, le crétinisme d'une contrée par le crétinisme d'un autre pays. Malheureusement, l'analogie est ici en défaut. Dans le Valais, vous rencontrez le crétin sur des pentes brusques, escarpées, se désaltérant dans des eaux sédimenteuses, trempées de neiges dissoutes, qui ont roulé ensuite sur des pierres détachées des montagnes par les torrens et les avalanches, dans des gorges

(1) A ceux qui voudront de curieux renseignemens sur l'étymologie de cagot, sur l'histoire de cette race, nous indiquerons le *Monde primitif* de Court de Gebelin, et les *Observations*, etc., de Ramond. Saussure, dans son *Voyage aux Alpes*, Fodéré dans une savante dissertation, on trecherché, sans bien les expliquer, les causes du crétinisme.

où le soleil n'arrive qu'obliquement. Dans les Pyrénées, vous allez le trouver sur la crête des monts, au sein des belles vallées, riches de végétation, de culture, abritées et échauffées du soleil. Si dans le Valais l'eau de glace, par sa crudité, est une cause de prédisposition au rachitisme; dans la vallée de Luchon où l'eau est si pure, si légère, quelle sera la source du mal ? Voyez Bérangras, qu'arrose le Go; il a des goitreux; Bagnères qu'il arrose aussi n'en a pas et Saint-Marmet qu'il n'arrose pas en compte un grand nombre.

Lorsqu'on pénètre dans la hutte d'une famille de crétins, on remarque en général que l'enfant de sept à huit ans n'est point affligé du goitre : il est vif, léger, coloré, bien portant. Trois à quatre années s'écoulent et sa tête a grossi énormément; son teint s'est obscurci, ses dents si blanches se sont cariées ou sont tombées, ses yeux se sont éteints et le signe fatal le marque déjà. Trois ans après, sa peau se rabougrit et se basane; il est idiot, ses dents se desserrent difficilement et il ne prononce les consonnes qu'avec difficulté et en sifflant.

Et, comme si ce n'était pas assez de cette cruelle maladie, une opinion flétrissante pèse sur le cagot! Aux yeux de ses compatriotes c'est un être infâme, maudit de Dieu, et qui porte la peine de quelque grand crime que sa race commit autrefois. Il n'y a pas long-temps encore que le cagot, rejeté comme un lépreux de la société, ne pouvait venir établir son toit parmi les habitans de la vallée, reposer au même soleil, respirer le même air; rarement il osait paraître dans une ville. S'il y venait par hasard, et c'était toujours à la dérobée, on s'écartait de lui comme d'un pestiféré; l'enfant le montrait du doigt et criait : Cagou! cagou! A ce cri, l'artisan sortait de son atelier, le commerçant de son comptoir, le bourgeois de sa maison, et le malheureux était obligé de fuir ou plutôt de se traîner à la manière des bêtes sauvages, ou il eut été lapidé. Alors, et nous ne parlons que de vingt ou trente ans, on n'en voulait pas même pour bête de somme; relégué dans sa misérable chaumière qu'il avait construite lui-même, il vivait de quelques racines qu'il arrachait à la terre, en communauté avec un chien de montagne et une femme, ou plutôt une *femelle* marquée comme lui du sceau de la proscription, et dont l'union avait été furtivement bénie par quelque prêtre de la vallée. Seulement à ces êtres malheureux un jour de la semaine apportait quelques consolations. C'était le dimanche... Quand la cloche de l'église sonnait ou la messe ou les vêpres, toute cette race d'êtres dégradés, flétris, hommes, femmes, enfans, vieillards, quittaient leurs huttes et se dirigeaient par de longues files vers le temple du Seigneur, où ils entraient par une porte étroite, basse, ouverte exprès pour eux, et qui conduisait dans une espèce de chapelle où ils priaient sans voir ni être vus. Encore aujourd'hui le poids de la réprobation pèse sur cette caste. Par intervalle quelque pauvre fille de montagne consent à unir son sort à l'un de ces êtres infortunés; mais cela est bien rare et fait l'entretien de plusieurs semaines dans le canton. Les paysans croient que le démon a inspiré la jeune fille.

On a remarqué que la superstition règne surtout dans les montagnes, peut-être parce que les spectacles de la nature qui sont ici plus grands que dans le pays de plaine accoutument les imaginations à l'intervention de puissances occultes. Dans aucun pays la croyance aux sorciers n'exerce plus d'empire sur les esprits que dans les Pyrénées; les pâtres montagnards croient tous à des agens invisibles répandus dans les airs, qui le soir viennent s'abattre au foyer de la cabane, la nuit reposent dans l'écurie dont ils étrillent les chevaux, et le matin s'asseyent sur l'angle pointu de quelque roche d'où ils guettent les jeunes bergères. Rien n'est moins attrayant que ces bergères du Tourmalet, du Coumélie ou de Barèges, aux pieds nus et rouges comme la brique, à la figure que l'eau qu'on trouve à chaque pas ne rafraîchit que le jour du dimanche, aux cheveux en désordre et à la tournure sans grace. Nubiles à douze ans, vieilles à vingt, à trente mères de famille, et décrépites à quarante ans.

Quand un montagnard d'Aspe aperçoit un voyageur armé de son bâton ferré s'apprêtant gaîment à gravir le mont d'Aure, il secoue la tête en signe d'effroi, car dans un coin de l'un de ses rochers un gnôme malfaisant a établi sa demeure. A peine ce génie aura-t-il entendu les pas de l'étranger, que soudain il déchaînera les vents et les tempêtes et fera pleuvoir sur le trop curieux voyageur une grêle de pierres si ce dernier n'a soin de descendre plus vite qu'il n'est monté. De retour dans la vallée, le pâtre n'oubliera pas de l'interroger, et si le voyageur garde le secret sur ce qu'il a vu, c'est qu'un pacte l'a lié pour la vie à l'habitant invisible du pic maudit.

Un berger avant de se marier ne manque pas d'aller visiter la sorcière du canton, et de lui faire quelque cadeau en beurre ou en laitage. Ordinairement cette sibylle est une vieille édentée qui ne sait pas même lire, mais qui a fait de fréquens voyages dans les vallées, et dont l'œil malin sourit à la vue des présens que lui apporte son crédule voisin, auquel elle a bien soin de promettre sa protection. Malheur à elle toutefois si la moisson du pâtre est ravagée par la grêle, si son chien tombe malade, car il revient frapper à grands coups à la porte de la sorcière; trop heureuse si elle en est quitte pour quelques meurtrissures.

Un mariage dans les Hautes-Pyrénées est un intéressant spectacle. Le matin, la fiancée s'est levée de bonne heure; elle a mis une robe blanche, ses beaux joyaux d'argent. Le futur, ses amis, ses parens, les convives, se rendent processionnellement chez la jeune fille; arrive le notaire : on boit d'abord, puis on discute le contrat, longue dispute entre les parens; enfin, on finit par s'entendre après bien des débats; on signe, on se remet à table et le vin coule de nouveau, puis on se rend à l'église.

Il ne manque rien au rustique cortège : des pâtres ouvrent la marche armés de ces cornets à bouquins avec lesquels ils rassemblent leurs troupeaux et font fuir les loups. Le ménétrier du village racle du violon. Les jeunes filles d'abord, en robes blanches comme celle de la mariée, puis les jeunes garçons avec des rubans et des fleurs et leurs chiens fidèles. Après la bénédiction on reconduit le couple à sa demeure : la mariée entre la première, s'agenouille, prend une écuelle, tandis que son époux lui fait une croix sur le front, et jette dans l'écuelle son offrande. Après lui, chacun s'avance à son tour et dépose l'un un bouquet, un autre une bague, un troisième un chapelet, des fruits, etc. On se remet à table et la danse termine la journée. C'est le premier et dernier beau jour de la jeune fille : le lendemain commenceront pour elle les durs travaux, la culture des champs, le soin des animaux domestiques, tout ce qu'il y a de plus pénible dans la vie agreste. Le lendemain elle reprendra cette quenouille qui ne doit la quitter à aucune époque de l'existence, car elle file en allant à la messe, au marché; elle file le soir en s'endormant, le matin lorsqu'elle se rend à pied aux établissemens thermaux pour y vendre la fraise des bois qui vient si vite et finit si tard dans les Pyrénées, le faisan doré et l'isard que son mari a tué la veille.

Tous les bergers sont chasseurs, chasseurs intrépides : ils attendent l'ours, le saisissent et lui enfoncent un poignard dans la gorge. La lutte n'est pas longue, et rarement elle coûte quelques gouttes de sang au chasseur. Il est vrai qu'ici l'ours est loin d'être aussi féroce que sur les Alpes de la Suisse ou du Tyrol.

Après la chasse, la plus grande passion du pâtre pyrénéen, c'est la contrebande. Quand les troupeaux sont rentrés, que la neige couvre les monts, alors le pâtre chausse la spadrille, gravit les pics et va en Espagne acheter du tabac, des dentelles et d'autres menus objets qu'il revend ensuite dans la vallée. Le gouvernement tient à sa solde d'autres montagnards qui veillent à la frontière, qui flai-

rent et chassent le contrebandier; c'est alors une curieuse lutte à observer que la lutte à la course de ces deux enfans des montagnes, également agiles, franchissant les torrens, escaladant les pics de neiges et de glaces comme de véritables chamois. Le contrebandier, haletant, fatigué, tout meurtri, est-il forcé, se voit-il sans moyen d'échapper? Alors il s'arrête, ajuste son fusil, et tue le douanier ou tombe lui-même sous le feu de son adversaire.

Lorsqu'en Angleterre, M. Hutchinson demanda au parlement l'abaissement du tarif des douanes, il soutint que le bill serait non-seulement un bill de justice, mais un bill de *moralité*. Ici une diminution bien entendue sur les droits d'entrée préviendrait la fraude et empêcherait chaque année de nombreux assassinats.

Le pâtre des Hautes-Pyrénées a un plus cruel ennemi encore que le douanier, c'est l'avalanche, qui tombe sans avertissement et emporte au loin sa frêle habitation. Aussi quand approche l'hiver, voit-on ceux qui habitent les flancs des montagnes, quitter leurs demeures et aller dans les vallées inférieures chercher un hangar où ils vivront tranquilles quelques mois. Au printemps ils reprennent le chemin des montagnes, et rentrent en possession de la cabane que les ours leur cèdent sans combat.

DE LA PAQUE CHEZ LES JUIFS MODERNES, § II.

Dans un premier article nous avons raconté les préparatifs de la Pâque chez les Juifs; autour de la table sur laquelle on a servi l'agneau pascal, les gâteaux et les herbes amères, la famille entière s'assied, et alors commence ce qu'on peut appeler une cérémonie plutôt qu'un repas. Le maître de la maison prononce une bénédiction sur la table en général et sur le vin en particulier; puis s'appuyant sur son bras gauche d'un air qu'il tâche de rendre noble, car il a l'intention de représenter la liberté que regagnèrent les Israélites à leur sortie d'Égypte, il boit un peu de vin, et cet exemple est suivi par le reste de la famille. Puis chacun trempe une partie des herbes dans le vinaigre et les mange, tandis que le chef de la famille prononce une seconde bénédiction. Il déploie ensuite les serviettes et prenant le gâteau du milieu, il le casse en deux, replace un des morceaux entre les deux gâteaux entiers, et cache l'autre morceau sous son assiette, ou sous le coussin sur lequel il s'appuie, pour faire allusion, disent-ils, à cette circonstance rapportée par Moïse (Exod. XII. 34.). *Les Israélites prirent leur pâte avant qu'elle fût levée, leur pétrin* étant *enveloppé dans leurs vêtemens.* Puis le chef de la famille ôte l'agneau et l'œuf de dessus la table; tous les assistans se réunissent pour soulever le plat contenant les gâteaux, et disent ensemble: « Voici le pain de la pauvreté et de l'affliction que nos pères mangèrent en Égypte; que celui qui a faim vienne et mange; que celui qui est dans le besoin entre et mange de l'agneau pascal. Cette année nous sommes ici; l'année prochaine, si cela est la volonté de Dieu, nous serons dans la terre de Chanaan. Cette année nous sommes des serviteurs; si Dieu le permet, nous serons les enfans libres de la famille et des seigneurs. » L'agneau et l'œuf sont de nouveau replacés sur la table, le plat qui contenait les gâteaux est éloigné afin d'amener les enfans à demander ce que signifie cette fête; s'il n'y a point d'enfans, une personne de la famille fait cette question sous une forme régulière. En réponse, on raconte la captivité, l'esclavage du peuple d'Israël en Égypte, sa délivrance par Moïse et l'institution de la Pâque à cette occasion. Ce récit est suivi de quelques psaumes et hymnes chantés par toute la famille. Ensuite les gâteaux étant replacés sur la table, on en distribue des morceaux à tous les assistans, à la place de l'agneau pascal qu'on mangeait autrefois. Les Juifs donnent pour raison de ce changement, que ce n'est point exécuter la loi que de manger l'agneau pascal hors du pays de Chanaan et dans une terre étrangère qui n'est pas sanctifiée; un souper abondant suit cette cérémonie, qui est répétée à peu de chose près dans la seconde soirée. Les deux premiers jours et les deux derniers sont célébrés avec une grande solennité et une grande pompe dans les synagogues; les Juifs s'abstiennent de tout travail presque aussi sévèrement que le jour du sabbat. Les quatre jours intermédiaires ne sont pas aussi strictement observés. Le dernier se termine par une cérémonie appelée Habdala, pendant laquelle le chef de la famille, tenant à la main une coupe remplie de vin, répète plusieurs chapitres de l'Écriture, boit un peu de la liqueur et passe la coupe au reste des assistans.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 25 au 30 avril.

25 *avril* 1342. — Mort du pape Benoit XII. « Si j'avais deux ames, répondit-il à l'envoyé d'un souverain qui lui faisait demander quelque chose d'injuste, j'en pourrais sacrifier une pour le prince qui vous envoie; mais, n'en n'ayant qu'une, je ne veux pas la perdre. »

25 *avril* 1595. — Mort du Tasse (Torquato Tasso), auteur de la *Jérusalem délivrée* et de l'*Aminta*, modele du drame pastoral. Le Tasse naquit à Sorente le 11 mars 1544. « Mes malheurs, dit-il quelque part, ont commencé avec ma vie. » Il devint épris de la princesse Éléonore, sœur d'Alphonse duc de Ferrare, et cette passion eut une grande part à ses infortunes. Enfermé pendant sept ans dans un hôpital de fous, il en sortit réclamé par les ducs de Mantoue, d'Urbin, de Toscane et par le pape lui-même, admirateurs de son génie; quelques années plus tard, apprenant que Rome lui décerne les honneurs du triomphe. « C'est un cercueil, dit-il, qu'il faut me préparer. » En effet, il expira quelques jours avant la cérémonie dans le couvent de Santo-Onofrio.

25 *avril* 1828. — Mort de Hoffmann, littérateur français et l'un de nos plus spirituels journalistes.

26 *avril* 1702. — Mort de Jean Bart. Né à Dunkerque, en 1651, d'un simple pêcheur, Jean Bart parvint par ses exploits au grade de chef d'escadre.

26 *avril* 1722. — Conversion de mademoiselle Gauthier, actrice. Elle prit l'habit de carmélite, à Lyon, et vécut trente-deux ans dans le cloître sous le nom de sœur Augustine de la Miséricorde.

27 *avril* 1772. — Exécution de Struensée, ministre danois.

27 *avril* 1803. — Mort de Toussaint Louverture, noir d'origine africaine, qui, des derniers rangs de l'esclavage, parvint au grade de général et de lieutenant de Saint-Domingue.

28 *avril* 1630. — Mort de Théodore-Agrippa d'Aubigné, ami de Henri IV et grand père de madame de Maintenon.

29 *avril* 1676. — Mort de Ruyter, amiral hollandais.

29 *avril* 1780. — Mort de Dorat, poète.

30 *avril* 1315. — Exécution d Enguerrand de Marigny.

30 *avril* 1524. — Mort de Bayard (Pierre du Terrail, seigneur de), surnommé le chevalier sans peur et sans reproche. François I[er] avait tant d'estime pour sa bravoure qu'il voulut être armé chevalier de sa main.

30 *avril* 1655. — Mort d'Eustache-Lesueur, peintre français Le plus connu des ouvrages de ce peintre justement célebre, est une suite de vingt-deux tableaux représentant les principaux traits de la vie de Saint-Bruno.

30 *avril* 1795. — Mort de Jean-Jacques Barthélemy, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

LE CHÊNE DE NANNAU.

Le chêne de Nannau a été pendant des siècles l'objet d'une crainte superstitieuse parmi les paysans de Mérionuthshire, comté du pays de Galles. Il tomba subitement sur la terre le 15 juillet 1813, entièrement rongé par le temps. Heureusement, une esquisse de cet arbre remarquable avait été dessinée quelques heures avant sa chute



(Le chêne de Nannau.)

par sir Richard Colt Hoare. Il l'a représenté comme il était alors, creusé par l'âge et noirci par la foudre; ses branches décharnées et ternes formaient un puissant contraste avec la fraîcheur et la beauté des arbustes qui l'entouraient.

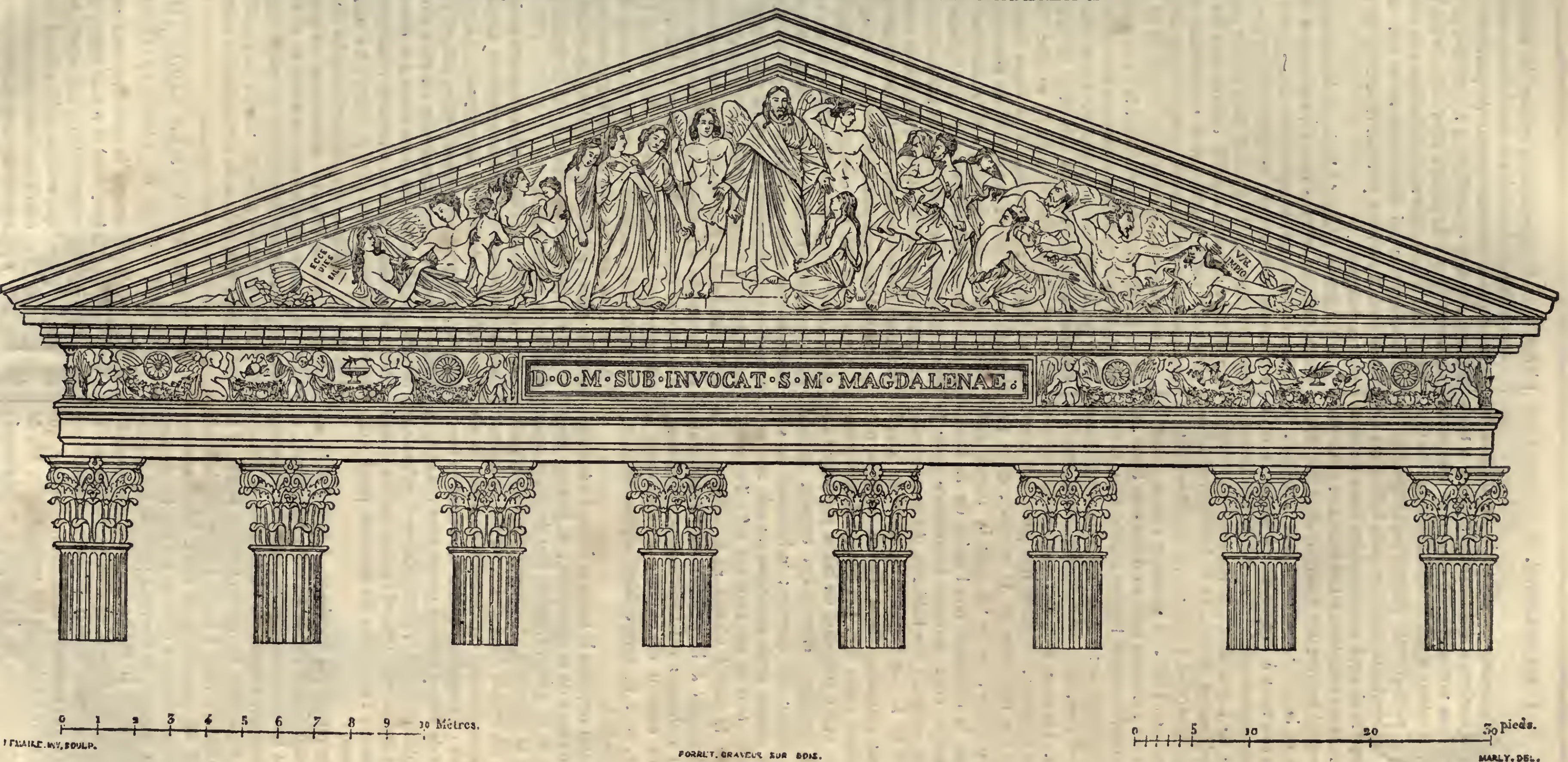
On le connaissait dans le voisinage sous le nom d'*arbre aux revenans*, et il devait ce surnom sinistre à une circonstance bien connue des habitans du pays. Howel Sele, chef gallois et seigneur de Nannau, fut tué secrètement pendant une chasse, par son cousin Owen Glyndwr, et son cadavre resta caché long-temps dans le creux du vieux arbre. Le souvenir de ce tragique évènement s'est conservé par tradition dans la famille de Vaughan qui réside aujourd'hui au château de Nannau; les paysans le racontaient au voyageur, et lorsqu'ils passaient à la nuit close dans le voisinage du vieux chêne, ils hâtaient le pas et murmuraient une prière. Le farouche Glyndwr, suivant la tradition, animé de colère contre Howel qui avait refusé d'épouser la querelle de ses parens et de son pays, accepta pendant une trève une partie de chasse chez ce dernier, et l'attaqua dans un lieu écarté; les deux cousins étaient armés; ils combattirent et le seigneur de Nannau fut tué. Glyndwr retourna promptement dans son château, et les vassaux d'Howel, remplis de consternation et de crainte, cherchèrent long-temps inutilement leur seigneur; sa veuve inconsolable renonça au monde et vécut isolée dans son château où elle espérait toujours voir revenir son époux.

Les années se succédèrent et l'on ne recevait point de nouvelles du seigneur qu'on supposait absent; son sort était un mystère, excepté pour Glyndwr et son compagnon Madag. Enfin un soir de novembre où la tempête battait les fenêtres gothiques du château de la veuve, on aperçut un cavalier armé pressant son coursier sur le corps duquel l'eau de la pluie ruisselait avec l'écume. Ce cavalier était Madag, qui après la mort de Glyndwr, venait remplir la promesse qu'il avait faite à son maître, et révéler un effrayant secret. Il en appela au creux du vieux chêne pour appuyer la vérité de cette révélation, et on ouvrit à coups de hache le mystérieux tombeau d'Howel; on découvrit bientôt le cadavre tenant encore dans sa main droite son épée rouillée. Les restes du châtelain furent transportés au monastère voisin de Cymmer où eurent lieu des funérailles dignes du rang de la victime, et où l'on dit long-temps des messes pour le repos de son ame.

Ce chêne célèbre avait 27 pieds 6 pouces de circonférence, et se trouvait sur les terres de sir Robert Vaughan dans le parc de Nannau. Lorsqu'il tomba, on fit un grand nombre d'ustensiles avec son bois qui était d'une couleur sombre et ressemblait à l'ébène; il existe à peine une maison dans la ville voisine, qui ne contienne une gravure de cet arbre, entourée d'un cadre fait avec son propre bois.

Paris — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

MONUMENS DE PARIS. — LE FRONTON DE LA MADELEINE.



(Vue du fronton de l'église de la Madeleine.)

LA MADELEINE.



A l'extrémité occidentale du magnifique boulevard qui traverse Paris, il y avait au XIIe siècle une maison de campagne (*villa*), appartenant à l'Evêque. La chapelle de cette demeure épiscopale devint bientôt trop étroite pour l'affluence des fidèles qui y venaient des lieux environnans; et en 1487, le roi Charles VIII fit bâtir à sa place une église dans laquelle il institua une confrérie de la *Madeleine* dont lui-même et la reine voulurent être membres. La confrérie donna son nom à l'église qui, à partir de cette époque, fut appelée Sainte-Madeleine de la Ville-l'Evêque.

Sous le règne de Louis XIV, le nombre des habitans s'étant considérablement accru, et le bâtiment tombant en ruines, on reconstruisit l'église dont mademoiselle de Montpensier posa, en 1659, la première pierre. Alors la paroisse de la Ville-l'Evêque était en dehors de Paris, et les maisons qui environnaient l'église étaient bien loin de pouvoir être comparées aux constructions larges et régulières qui se sont élevées, dans son voisinage, sous Louis XV et de nos jours. Lorsque sous le règne du prince que nous venons de nommer, la place qui porta son nom, le garde-meuble, le ministère de la marine, et la rue Royale furent projetés, on se vit dans la nécessité de reconstruire pour la troisième fois l'église de la Madeleine dont l'étendue était devenue insuffisante pour le nombre toujours croissant des habitans. Alors on résolut de bâtir en face de la rue Royale, un nouveau temple qui pût terminer magnifiquement de ce côté la perspective de la place Louis XV. Les travaux furent commencés en 1764, et en attendant on laissa subsister l'ancienne église. L'architecte chargé des travaux mourut avant que son œuvre fût achevée; le bâtiment ne s'élevait alors qu'à quinze pieds au-dessus du sol. Son successeur fit démolir tout ce qui avait été fait; il trouvait, avec raison, que le portail n'avait ni la noblesse ni la grandeur qui convenait à la position de l'église. Puis, quand ce second architecte eut recommencé les travaux, il ne fut pas plus satisfait de son plan que de celui de son prédécesseur, et il fit encore démolir pour bâtir suivant un autre système.

La révolution qui renversa le trône et ferma les temples, interrompit les travaux de la Madeleine, et jeta par terre l'ancienne église de la Ville-l'Evêque. Peu de temps après s'être emparé de la couronne, Bonaparte voulut convertir la Madeleine en un temple de la gloire, où sur de longues tables d'or massives devaient être inscrits les noms de ses plus braves soldats; l'empereur choisit lui-même au camp de Tilsitt le plan de Pierre Vignon parmi ceux qui avaient été proposés; ce plan nécessita la démolition de ce qu'avaient fait les premiers architectes. Quand l'empereur fut obligé de quitter la France, l'exécution du nouveau projet était loin d'être achevée.

Un an après le retour des Bourbons, Louis XVIII ordonna que le temple serait rendu au culte catholique, et qu'on y placerait les monumens expiatoires des membres de la famille royale qui avaient été victimes de la révolution. Quelque temps après, les travaux furent repris, et le bâtiment était déjà parvenu à une hauteur considérable quand survinrent les événemens de 1830. Jaloux d'achever les principaux monumens commencés par les gouvernemens qui l'ont précédé, le nouveau pouvoir a fait marcher la construction de la Madeleine avec une rapidité dont nous n'avions pas encore eu d'exemple. Pierre Vignon étant mort en 1828, le soin d'achever son œuvre a été confié à un de nos meilleurs architectes, M. Huvé, qui a religieusement suivi les plans de son prédécesseur. Un de nos plus habiles sculpteurs, M. A. Lemaire, a été chargé, à la suite d'un concours, d'exécuter le bas-relief qui décore le fronton de l'église. La gravure que nous offrons à nos lecteurs est la reproduction exacte de cette composition.

Au milieu du fronton est Jésus-Christ debout, ouvrant les bras à la Madeleine agenouillée, pénitente, et implorant par son repentir et ses larmes la miséricorde du Sauveur. Ces deux figures forment à elles seules le sujet principal et réel; toutes les autres sont symboliques ou emblématiques, et expriment ce qui s'est passé et ce qui se passe dans l'ame de la Madeleine pendant les erreurs de sa vie et depuis sa pénitence.

A gauche du Christ (à la droite du spectateur), se tient l'ange vengeur avec son épée; il repousse et chasse loin de la jeune convertie, l'Impudicité, la Luxure, l'Hypocrisie, l'Avarice; et ce groupe de figures allégoriques se termine par une ame rebelle poussée dans l'enfer par un démon. Ce dernier épisode remplit l'angle aigu du fronton; et toute cette partie gauche de la composition se rapporte à la vie passée de la Madeleine jusqu'au jour de sa pénitence.

A la droite du Christ se tient l'ange de la résurrection. Après lui s'avancent la candeur, la foi et l'espérance, dont l'attitude et l'expression indiquent leur intercession en faveur de la pécheresse pénitente. Après elle est assise la Charité tenant deux enfans, l'un dans ses bras, l'autre près d'elle; et enfin, l'angle aigu de ce côté du fronton est rempli par la résurrection d'un corps dont l'ame a été bonne. Sur la pierre tumulaire de cette élue, on lit ces mots : « *Ecce dies salutis*, » qui contrastent avec le « *Væ impio*, » tracé sur la pierre du méchant placée à l'angle opposé. Dessous la corniche qui sert de base au fronton, dans un cartel qui interrompt les ornemens de la frise, on lit ces mots dont les trois premiers sont indiqués par des initiales :

Deo, optimo, maximo, SUB INVOC. B. M. MAGDALENÆ.

L'exécution de cet ouvrage est en général grande et large; dans quelques parties cependant on remarque un peu de rondeur et de mollesse, particulièrement dans la figure la plus apparente, le Christ, qui, soit dit en passant, rappelle singulièrement ce même personnage sculpté de ronde bosse à Rome en 1825 par Thorwalsen. La position de la Madeleine à genoux, donnée que le sujet impose, est peu favorable à la sculpture en bas-relief, surtout lorsqu'elle doit être vue de si loin et de bas en haut. On a critiqué aussi la manière un peu forcée dont l'ange exterminateur tient son épée, et enfin beaucoup de personnes ont été choquées de voir que la Madeleine, qui est sur le premier plan, n'est sculptée qu'en bas-relief, tandis que la partie supérieure du Christ, qui est moins avancée, se détache en ronde bosse.

Quoi qu'il en soit, l'impression produite sur le public par l'aspect du fronton et de l'ensemble du monument a été favorable à l'architecte et au sculpteur. La population parisienne, qui pendant plusieurs jours affluait autour de cet édifice, semblait fière de posséder un chef-d'œuvre architectural de plus. Tel est le privilège des choses vraiment belles; elles font naître un sentiment d'admiration chez les hommes du peuple les plus grossiers, les moins habitués à la vue des modèles, comme chez les gens de l'art. Tout le monde contemplera avec satisfaction ces larges façades, cette colonnade corinthienne si noble et si élégante, cet ensemble si beau de simplicité et en même temps si riche de détails, que nous pouvons mettre en parallèle avec les plus grandes conceptions de l'architecture grecque.

VOYAGES AU POLE NORD. § III.

SECOND VOYAGE DU CAPITAINE FRANKLIN.



Lorsque le gouvernement anglais résolut, vers la fin de 1823, d'envoyer le capitaine Parry renouveler les tentatives qui avaient déjà échoué deux fois, le capitaine Franklin proposa le plan d'une expédition coopératrice par terre, qu'il s'offrit de conduire. Sa proposition fut acceptée. Le docteur Richardson sollicita et obtint la per-

mission d'accompagner son ami ; le reste de la troupe se composa du lieutenant Buck, leur ancien compagnon ; de MM. Kendall et Drummond, savant botaniste, et de quatre matelots. Leurs instructions portaient de passer l'hiver près du grand lac Bear, de s'avancer au printemps jusqu'à la rivière Mackenzie, découverte par le voyageur de ce nom, en 1789 ; arrivés à son embouchure, ils devaient former deux bandes : l'une suivrait les côtes à l'ouest, et l'autre à l'est jusqu'à la rivière des Mines de cuivre.

Les apprêts se firent au comptoir d'York dans l'été de 1824 ; les officiers quittèrent l'Angleterre l'année suivante, prirent la route de New-York, au Canada, en traversant le lac Huron, et s'embarquèrent sur la rivière Methye dans les canots qui les attendaient. Le 5 août ils atteignirent la rivière du grand lac Bear qui, sortie du lac de ce nom, va se jeter dans le fleuve Mackenzie. Le capitaine Franklin choisit ce point pour ses quartiers d'hiver; on y construisit à la hâte une habitation qui reçut le nom du capitaine. Pendant ce temps il fit une excursion sur le grand lac, pour apercevoir la mer Polaire, et obtenir des renseignemens qui pouvaient lui être utiles l'année suivante. Cette course fut très heureuse; il rejoignit ses compagnons le 5 septembre.

L'hiver se passa comme à l'ordinaire, et le printemps amena les préparatifs de départ. Ils quittèrent le fort Franklin le 28 juin, descendirent le Mackenzie, et se divisèrent le 4 juillet pour suivre, chacun de leur côté, les deux canaux formés par le fleuve. Le capitaine entra dans celui qui s'étend vers l'ouest, et le docteur Richardson prit la direction contraire. Le premier avait à peine atteint la mer qu'il rencontra une troupe nombreuse d'Esquimaux ; la modération des marins leur fit seule éviter une lutte dont le résultat aurait pu être fatal. Echappés à ce péril, ils continuèrent leur course, que l'état peu favorable de l'atmosphère rendait très lente. Les terres basses et marécageuses qui longent ces côtes semblent la patrie des brouillards; ils sont quelquefois si épais que les objets disparaissent à quelques toises. Cependant, les navigateurs se trouvaient le 16 août à une distance égale de la rivière Mackenzie et du lac de glace.

L'approche de l'hiver les força bientôt de retourner sur leurs pas. Malheureusement, le capitaine Franklin ne pouvait pas savoir que la barque du navire qui l'attendait au détroit de Behring n'était dans ce moment qu'à 160 milles de l'endroit où il se trouvait; s'il en eût eu la certitude, aucun danger, aucune difficulté n'aurait pu, suivant ses propres expressions, l'empêcher de continuer sa marche. Le 21 septembre il était de retour au fort où il retrouva ses compagnons.

La navigation du docteur Richardson n'avait éprouvé aucun obstacle; depuis le 4 juillet jusqu'au 8 août il avait parcouru les 902 milles de côtes qui s'étendent depuis le Mackenzie jusqu'à la rivière des Mines. L'automne suivant ils étaient de retour en Angleterre.

Cette seconde expédition offre des résultats géographiques d'une grande importance. Le 64e degré de longitude qui avait été atteint dans le premier voyage, venait d'être parcouru sur une ligne qui excédait 39 degrés en longitude.

VOYAGE DU CAPITAINE BEECHEY.

Quand les expéditions des capitaines Parry et Franklin furent entreprises en 1824, il parut presque impossible à ceux qui les dirigeaient que ni l'un ni l'autre, même en cas de succès, pût atteindre la pleine mer au détroit de Behring, sans que les provisions fussent entièrement épuisées, et il était certain que le capitaine Franklin se trouverait privé de tout moyen de retour; pour obvier à cet obstacle, on décida que le *Blossom*, commandé par le capitaine Beechey, irait attendre l'arrivée des deux bâtimens, et qu'il passerait les étés de 1826 et 1827 dans la baie de Kotzebue.

Parti d'Angleterre le 19 mai 1825, il arriva au but de son voyage le 22 septembre; l'air était obscurci par un épais brouillard; quand il se leva, le capitaine découvrit avec étonnement un profond enfoncement sur la côte nord qui avait échappé à l'observation du capitaine Kotzebue ; il l'appela Hotham. Des vents contraires empêchèrent pendant deux jours de s'avancer jusqu'à l'île de Chamisso qui était le lieu du rendez-vous. Durant ce temps, les naturels du pays vinrent autour du vaisseau dans leurs *Baidars*, qui sont des espèces de barques dans le genre de celles que conduisent les femmes dans la baie d'Hudson. Elles sont, dit le capitaine Beechey, construites en bois sec recouvert de peaux de walrus ou morse, susceptibles d'être fortement tendues (voy. p. 236). Les bancs des rameurs sont liés par de simples courroies, ce qui rend ces canots aussi souples que portatifs. Un étranger ne pose pas sans quelque méfiance le pied sur ces peaux que l'eau rend transparentes, mais on peut s'y confier sans crainte ; elles sont même durables lorsqu'on a eu soin de les graisser. Chacune de ces barques contenait de dix à treize individus, tous portant des ornemens à la lèvre inférieure, usage généralement suivi par tous les habitans de cette partie de l'Amérique.

Ces peuples possèdent tous les traits caractéristiques des Esquimaux. Le visage large, gras et rond, les os des joues élevés, de petits yeux arrondis, les sourcils comme ceux des Chinois, et la bouche grande. Ils se montrèrent bons et hospitaliers ; ils mettaient beaucoup de probité dans leurs échanges, et sous ce rapport ils ne ressemblaient pas à d'autres peuplades de la même famille que le capitaine rencontra plus tard.

Ce ne fut que le 25 juillet que le capitaine Beechey arriva à l'île de Chamisso ; c'était cinq jours plus tard que le terme fixé avec le capitaine Franklin. Ne l'y trouvant pas, il s'avança, suivant leurs conventions, vers la mer Arctique après avoir pris des précautions dans le cas où le capitaine arriverait pendant son absence. Vers le milieu d'août, il atteignit le cap de Glace, et fut vivement tenté de le passer; mais ses ordres ne le permettaient pas, et il retourna au détroit de Kotzebue. Quelques hommes de l'équipage pénétrèrent avec la barque jusqu'à 126 milles au-delà du cap.

Durant le séjour que le capitaine Beechey fit dans l'île de Chamisso, il eut de fréquentes occasions d'observer les usages des Esquimaux de l'ouest, et rencontra plusieurs huttes abandonnées qui portaient encore les traces d'une habitation récente. La manière dont ces peuples rendent les derniers devoirs à ceux qui ne sont plus attira surtout



son attention. Le corps est déposé dans une espèce de cercueil mal joint, et placé sur une planche qu'on élève à la hauteur de deux pieds. On a soin que la tête soit tournée

du côté du couchant. Une tente formée de branches de bois sec l'entoure comme pour le préserver des animaux sauvages; mais leur voracité renverse bientôt cette faible barrière.

Le *Blossom* quitta le Sund le 14 octobre, repassa le détroit de Behring, fit voile au sud, et arriva dans le port de Saint-François, en Californie, le 8 novembre; le capitaine comptait s'y approvisionner; mais il fut forcé d'aller


(Esquimaux de la baie de Kotzebue.)

d'abord aux îles Sandwick, et de là à Macao où il se procura ce qui lui était nécessaire. Le navire quitta Macao le 30 avril 1827, visita le grand Loo-Choo, et se rendit au lieu du rendez-vous le 5 août. Les glaces l'empêchèrent d'aller aussi loin vers le nord que la première fois. Il revint en Angleterre le 8 septembre 1828, après une absence de trois ans et demi; il avait parcouru 75,000 milles.

DERNIER VOYAGE DU CAPITAINE ROSS.

Nous avons déjà parlé des reproches de négligence dont cet officier était l'objet; l'honneur d'un marin ne pouvait supporter un tel soupçon. Pour le détruire, il n'hésita pas à faire, s'il le fallait, le sacrifice de sa fortune et de sa vie. Il partit dans l'été de 1829 sur le bateau à vapeur la *Victoire*, décidé à tout risquer pour découvrir une issue à l'ouest dans le passage du Prince Régent, où il arriva au mois d'août. C'était sur la côte ouest que la *Furie* avait été abandonnée par le capitaine Parry; les glaces avaient entraîné le bâtiment, mais les provisions laissées sur le rivage étaient en bon état. Après s'en être emparé, le capitaine continua sa route jusqu'à la latitude 70°, longitude 90°. La mauvaise saison le força de se retirer dans un port qu'il nomma la Baie Heureuse.

Les visites des Esquimaux contribuèrent à adoucir la tristesse de ce long hiver, et l'été de 1830 fut employé à cotoyer le golfe, à s'assurer s'il existait un canal qui permît de passer à l'ouest. On acquit enfin la certitude qu'une langue de terre très étroite rendait toute communication impossible entre les eaux du Prince Régent et la mer de l'est. Cet isthme a 15 milles de large, et se trouve coupé par des lacs d'eau douce. Les observations des voyageurs les convainquirent qu'il joint les terres qui forment la baie de Répulsion. Le capitaine passa le second hiver qui fut, ainsi que le premier, d'une rigueur extrême, dans la baie du Sheriff. Il consacra l'été de 1831 à reconnaître les côtes du nord-est, mais à l'automne la *Victoire* fut entraînée à 14 milles vers le nord; dès-lors tout espoir de la sauver fut presque perdu; l'hiver acheva de rendre tous les efforts inutiles; le capitaine, forcé de l'abandonner au mois de mai 1832, revint à l'endroit où la *Furie* avait échoué. La barque fut réparée, et les marins se remirent en route le 1er août; parvenus au détroit de Barrow, ils le trouvèrent obstrué par les glaces; il fallut retourner sur la côte qu'ils venaient de quitter, et y passer un autre hiver.

Après des dangers et des fatigues sans nombre, ils furent recueillis le 25 juillet 1833 par un navire qui se trouvait, par un concours bizarre de circonstances, être la même *Isabella* que le capitaine Ross commandait en 1818. Il revint sur son bord après une absence de plus de quatre ans.

Le résultat de cette expédition est la découverte de l'isthme de Boothie, du golfe du même nom, de plusieurs îles, lacs et rivières; la certitude que la pointe nord-est de l'Amérique s'étend jusqu'au 74e degré de latitude nord, des observations importantes pour les sciences, et entr'autres pour le magnétisme.

Erratum. Page 187, ligne dernière, au lieu de exploitations; *lisez* explorations.

TÉNUITÉ DES FILS D'ARAIGNÉE.

On trouve dans l'*Introduction à l'entomologie* par Kirby et Spence, une description du procédé par lequel l'araignée file sa toile. On explique d'abord les quatre appareils qui fonctionnent simultanément pour la production du fil. Chacun de ces appareils, semblable à un crible ou à une écumoire, est percé de trous si fins, que le microscope en découvre plus de mille sur une surface égale à la pointe d'une aiguille. De chacun de ces trous sort un fil d'une incroyable ténuité, lequel vient se joindre à tous les autres fils, qui sortent du même appareil. Chacun des quatre appareils forme ainsi un fil composé qui s'unit aux trois autres à la distance d'un dixième de pouce environ. La réunion de ce quadruple écheveau forme le fil dont est tissée la toile d'araignée. Pour bien comprendre ce fait extraordinaire, il faut citer ici les calculs du fameux Leuwenhoeck. Ce savant trouva que le fil des plus petites espèces d'araignées est si tenu, qu'il faudrait en réunir plusieurs milliers pour égaler l'épaisseur d'un poil de barbe. Ce phénomène est assurément le plus curieux qu'on ait jamais observé pour constater l'extrême divisibilité des corps; car le fil du ver à soie est bien loin de présenter la même finesse que le fil de l'araignée, quoique, d'après des expériences minutieusement exactes, on ait trouvé que le fil qui compose le cocon du ver à soie pouvait généralement avoir l'étendue de six mille toises. Les tireurs de métaux obtiennent aussi des fils de la dernière ténuité; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils puissent égaler la finesse de ceux que produisent le ver à soie et l'araignée. Le savant An-

glais, Wollaston, rapporte dans un de ses mémoires qu'en Allemagne on fit subir à un grain de platine une extension de 500 pieds; le diamètre de ce fil était de 1/40000.

PROMÉTHÉE.

FLAXMAN. — SA VIE. — SES OUVRAGES.

Flaxman (John), célèbre sculpteur et dessinateur anglais, est un des artistes les plus habiles dont s'honore la Grande Bretagne. Né le 6 juillet 1755, dans le Yorkshire, de parens pauvres, il sut triompher à la fois et des difficultés de son art, et des obstacles de la fortune. Dès son enfance il se livra avec ardeur à l'étude du dessin : au lieu de s'adonner aux jeux de son âge, il passait son temps à copier des figures en plâtre dans la boutique de son père, qui exerçait l'état de mouleur. La vue des imitations des statues antiques développa ses dispositions naturelles, et il fut de bonne heure à même de suivre avec succès sa vocation. A quinze ans, reçu élève de l'académie royale, il obtint au concours les récompenses dues à son jeune talent. Plus tard, il passa plusieurs années de sa jeunesse en Italie, et y laissa quelques monumens remarquables, entre autres des statues et des bas-reliefs, justement admirés des connaisseurs. De retour dans sa patrie, il fut nommé sculpteur du roi et professeur de l'académie de peinture de Londres. On cite parmi ses principaux ouvrages en Angleterre, le monument élevé au poète Collins, dans la cathédrale de Chichester, celui du lord Mansfield, à Westminster, les mausolées des lords Howe et Abercrombie, la statue de Josuah Reynolds et les bas-reliefs du théâtre de Covent-Garden. Il a aussi reproduit avec un talent supérieur les traits du vertueux libérateur de l'Amérique; Washington semble avoir reçu une nouvelle vie du ciseau de Flaxman; on croit voir respirer le marbre qu'il lui a consacré.



La Force. Prométhée. Vulcain. La Violence.

On possède de ce célèbre artiste un grand nombre de dessins qui se distinguent par leur grande pureté et leur heureuse composition. La première collection en a été gravée et publiée sous le titre de *Séries de gravures pour expliquer et illustrer les poèmes d'Homère, d'Eschyle et du Dante.* On s'accorde généralement à reconnaître que l'artiste a merveilleusement rendu la pensée de ce dernier poète. Une autre collection est destinée à expliquer *les Travaux, les Jours et la Théogonie d'Hésiode.*

Flaxman ne partagea pas le sort commun aux artistes, qui sont d'ordinaire en butte à l'envie et à une critique hostile, tant qu'ils vivent, et qui ne reçoivent qu'après leur mort le tribut d'éloges et d'honneurs dû à leur génie. De son vivant, il obtint une place non contestée parmi les meilleurs artistes modernes, et chaque jour vit grandir sa réputation. Il est mort à Londres, le 7 octobre 1826, à l'âge de soixante-douze ans.

Nous comptons donner à nos lecteurs quelques-unes de ses compositions. Le dessin que nous leur offrons aujourd'hui est tiré des tragédies d'Eschyle : il représente Prométhée, enchaîné par Vulcain que secondent la Force et la Violence.

Personne n'ignore la fable de Prométhée. On sait qu'ayant fait une statue d'argile, il s'introduisit dans la demeure des dieux et enleva le feu du ciel, dont il se servit pour animer sa statue, et que Jupiter, pour le punir de son audace, le fit enchaîner sur le mont Caucase, où un vautour lui dévora le foie sans cesse renaissant.

ANCIENS JEUX ET CÉRÉMONIES

EN ANGLETERRE.

Il existait autrefois en Angleterre des jeux et des cérémonies qui rappellent d'une manière curieuse quelques-unes de nos vieilles coutumes, et dont à ce titre nos lecteurs liront sans doute avec intérêt le récit exact. Le plus célèbre de tous ces jeux est celui du *quaintain*, d'origine romaine, et qui ordinairement avait lieu en rase

campagne. Il était considéré comme un des exercices les plus agréables et les plus utiles de la jeunesse guerrière. Voici la description de ce jeu. Au sommet d'un poteau fixé en terre, était placée horizontalement une barre de bois qui tournait sur un pivot fiché dans l'axe du poteau. A l'une des extrémités et sur la tranche de cette barre, était clouée une planche dans une direction verticale; à l'autre bout pendait un sac rempli de sable qui faisait contre-poids à la planche. Les concurrens, à cheval, et armés chacun d'une lance, couraient droit vers la planche et cherchaient à toucher son extrémité inférieure de manière à la briser; mais il fallait combiner la force de projection avec celle de la vitesse de la course, de telle sorte qu'en atténuant la résistance de la planche, on évitât le contre-coup du sac de sable; car, si le joûteur venait à toucher la planche en plein, alors la barre, tournant brusquement sur son pivot, lançait le sac de sable dans le dos du malencontreux cavalier, qui souvent était désarçonné par le choc. Le vainqueur était proclamé prince ou chef des jeunes gens.

Pendant les fêtes de Pâques on célébrait sur l'eau une sorte de *quaintain* dans lequel les barques étaient substituées aux chevaux. Ce jeu n'est pas sans analogie avec les joûtes qui ont encore lieu aujourd'hui en France. Le joûteur, armé d'une lance, se tenait debout sur l'embarcation; le bateau, abandonné à la force du courant, le portait droit contre un bouclier suspendu à un poteau au milieu de la rivière, et qu'il devait toucher. Si le joûteur rompait sa lance contre le but, sans perdre pied dans la barque, il était proclamé vainqueur; mais si, comme cela arrivait le plus fréquemment, la violence du choc le faisait tomber dans la rivière, alors il devenait l'objet des huées de la foule des spectateurs qui garnissaient les ponts, les quais et les croisées des maisons, des deux côtés de la Tamise.

Quelques écrivains font mention d'un *quaintain vivant*. Ils prétendent qu'au moyen-âge les preux étaient dans l'usage de s'exercer au maniement de la lance contre un *vilain* armé de toutes pièces, dont l'unique soin consistait à se défendre. Assis sur un tabouret à trois pieds, sans dossier, il devait parer avec son bouclier les coups que lui portait l'assaillant pour le culbuter de son siège, et en même temps il essayait, en écartant brusquement sa lance, de renverser son adversaire. Quelquefois les combattans ne se servaient ni de lance ni de bouclier : le *quaintain*, placé comme nous venons de le dire, et la jambe tendue horizontalement, opposait un pied à celui d'un autre individu qui, debout sur une seule jambe, s'efforçait de lui faire perdre l'équilibre et de le renverser par terre.

Une quatrième espèce de *quaintain* consistait dans l'exercice suivant. L'assaillant était assis dans une balançoire qu'on tirait en arrière; à un signal convenu, on lâchait la corde qui la retenait, et le joûteur, la jambe en arrêt dans la direction de celle de son adversaire, venait frapper du pied celui de ce dernier qui, souvent, cédant à la violence du coup, allait mordre la poussière à la grande satisfaction du peuple assemblé.

Enfin, un autre jeu consistait à emporter avec le bout de la lance, et au grand galop, une bague suspendue par un ressort à deux branches flexibles et écartées à leurs extrémités qui cédaient facilement à l'effort de l'arme. Telle paraît avoir été l'origine du jeu de bague actuel.

Ces détails nous conduisent à parler de quelques solennités bouffonnes qui avaient lieu vers le même temps. On verra qu'elles sont la reproduction exacte des cérémonies bizarres que célébraient les écoliers et les clercs de la Bazoche aux XIVe et XVe siècles.

A la fête de Noël, le roi d'Angleterre nommait un *lord des joyeux divertissemens*. Le lord-maire, les schériffs de Londres et tout ce qu'il y avait de personnages marquans dans la capitale, imitant l'exemple de la cour, avaient aussi chacun le sien. L'office de ces sortes de *fous* consistait à divertir la bonne compagnie par leurs saillies, et, à cet égard, ils avaient ce que l'on appelle *coudées franches*. Le règne de ce lord des joyeux déportemens commençait la veille de Noël et finissait le lendemain de la purification. Cet intervalle de temps était marqué par une suite non interrompue de mascarades, de réjouissances et de mômeries burlesques.

Mais, comme il arrive d'ordinaire, cette institution, née de la licence et de la satiété des plaisirs purs et tranquilles, passa bientôt des palais des seigneurs anglais dans tous les rangs de la société; et, ne se bornant plus aux fêtes de Noël, elle se mêla, dans nombre d'occasions, à certaines fêtes de village, à différentes époques de l'année. Voici ce que raconte, à cet égard, un écrivain du XVIe siècle.

« Les écervelés de la paroisse se réunissent et choisissent entre eux un mauvais sujet, qu'ils élisent et couronnent comme *roi* ou *lord des joyeux divertissemens*. Ce potentat d'une nouvelle espèce se forme une suite composée de vingt à cent égrillards de sa sorte : il les revêt d'une livrée, mêlée de jaune, de vert et autres couleurs tranchantes et disparates, garnie de rubans, de dentelles, de pierres de couleur et autres oripeaux. Ils s'attachent une trentaine de clochettes, et jettent sur leurs épaules et autour de leur cou quelque riche châle, qu'ils ont emprunté à leurs connaissances. Ils ont leurs dadas, leurs dragons, et autres simulacres, et une musique bruyante consistant en flûtes et en tambours, et qui sert d'accompagnement à leurs danses. Dans cet état, ils se rendent, au milieu de la foule des habitans qui se pressent autour d'eux, à l'église de l'endroit, et pénètrent dans le sanctuaire, même pendant que le ministre des autels y exerce ses fonctions sacerdotales. De là ils parcourent successivement le cimetière, les places et les promenades publiques, et enfin les cabarets où ils passent le reste du jour, et souvent la nuit, à boire, à manger et à danser.

« Cet usage bizarre et indécent peut paraître extraordinaire dans des siècles peu reculés; mais il l'est encore moins qu'une ancienne cérémonie, en quelque sorte consacrée par une longue pratique, que l'on appelait la *fête des fous*, dans laquelle les rites les plus solennels de la religion étaient tournés en ridicule, et où le clergé anglais se prêtait, par ignorance ou par faiblesse, aux profanations les plus absurdes et les plus impies. Il y avait dans chacune des églises cathédrales ordinaires, un *évêque des fous*, et, dans chacune des églises qui relevaient immédiatement du souverain pontife, un *pape des fous*. Ces dignitaires avaient une suite composée d'ecclésiastiques postiches et déguisés en comédiens et en bouffons. Quand ils étaient en marche, une foule de laïques, les uns masqués, les autres le visage barbouillé de différentes couleurs, se mêlait au cortège et achevait de lui donner l'aspect d'une saturnale. Pendant le service divin, une partie de ces forcenés faisait retentir le chœur de chants profanes qui se confondaient avec les chants sacrés, tandis que d'autres buvaient, mangeaient, et jouaient aux dés, à côté même du célébrant! Après le service, ils parcouraient l'église en sautant, et dansant au milieu des vociférations les plus scandaleuses. L'*évêque des fous*, revêtu de ses habits sacerdotaux, donnait, à sa sortie de l'église, sa bénédiction au peuple assemblé sur le parvis : après quoi, on le traînait, assis dans une calèche, dans les différens quartiers de la ville, suivi d'une foule d'ecclésiastiques et de laïques confondus ensemble, et partageant tous l'ivresse générale. Ces sortes de représentations théâtrales avaient ordinairement lieu à la Noël ou vers cette époque : elles se terminaient par une cérémonie qui consistait à raser le *grand chantre des fous*, en présence de la populace, sur un tréteau en face de l'église. »

Tel est le précis de ces anciennes fêtes de l'Angleterre, qui, de nos jours, auraient pour effet de dégrader et d'avilir, aux yeux des hommes, tout ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, et que désapprouveraient en France non-seulement le clergé, mais toutes les classes de la population.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 1er au 3 mai.

MAI.

Mai, en latin *maïus*, occupait le troisième rang dans l'année instituée par Romulus. Les anciens eux-mêmes étaient incertains sur les étymologies qu'on attribuait au nom de ce mois. Quelques-uns pensaient que mai devait son nom à Maïa, mère de Mercure, à laquelle, durant ce mois, on offrait des sacrifices. L'antiquité personnifiait le mois de mai sous l'emblème d'un homme entre deux âges, portant une corbeille de fleurs sur sa tête, avec le paon de Junon à ses pieds, double image de la saison où tout fleurit dans la nature. Long-temps l'Europe moderne solennisa le premier jour de mai par la plantation d'un arbre qui prenait le nom même du mois. A Paris, les clercs de la Bazoche plantaient dans la cour du palais un *Mai* qu'ils avaient le privilège d'aller couper dans le bois de Vincennes.

1er *mai* 1572. — Mort du pape Pie V.

1er *mai* 1707. — Mort de Jean Dryden, poète anglais, auteur de la *Fête d'Alexandre*, la plus belle ode, peut-être, qui existe dans la langue anglaise. Johnson reconnait Dryden pour le père de la critique littéraire chez les Anglais; ses dialogues sur la poésie dramatique justifient ce titre par la finesse et la sûreté du goût, la vivacité piquante des tournures, et l'intérêt habilement répandu sur les discussions. Dryden ne recueillit de ses travaux qu'une existence misérable.

1er *mai* 1813. — Mort de Jacques Delille, poète français. Jacques Delille naquit à Aigue-Perse, près de Clermont, en Auvergne, le 22 juin 1738. Sa traduction en vers des *Géorgiques de Virgile*, travail essayé plus d'une fois en France sans le moindre succès, excita le plus vif enthousiasme. Il composa depuis le poème *des Jardins*, *l'Imagination*, *l'Homme des champs*, *les trois règnes de la Nature*, *la Pitié*, *la Conversation*. C'est en Grèce que Delille conçut et commença le poème de *l'Imagination*, la plus importante de ses œuvres didactiques. Devenu aveugle sur la fin de sa vie, il attirait la foule dans tous les lieux où il se présentait; vivant il put comme Voltaire jouir de sa gloire et entendre le langage de la postérité dans celui de ses contemporains.

2 *mai* 1826. — Abdication de don Pédro comme roi de Portugal.

2 *mai* 1828. — Mort du comte de Sèze, pair de France. Avocat à l'époque de la révolution, il défendit Louis XVI au péril de sa vie, et fut nommé comte, pair de France et membre de l'Académie à la restauration. Quelqu'un disait un jour devant Louis XVIII que *l'usage* ne permettait peut-être pas tant pour un avocat; « Ce n'est pas *l'usage* non plus, répondit ce prince, qu'un roi de France périsse sur l'échafaud, et qu'un *avocat* veuille le défendre en se croyant sûr d'y monter avec lui. »

2 *mai* 1519. — Mort de Léonard de Vinci, peintre célèbre. Musicien et poète, architecte et ingénieur, sculpteur et peintre, Léonard de Vinci fut un de ces êtres privilégiés en qui la nature semble avoir voulu montrer jusqu'où peut s'étendre la puissance du génie. Son ouvrage le plus célèbre est la Cène, fresque magnifique qui orne le réfectoire des Dominicains de Milan. La France possède un assez grand nombre de ses tableaux.

3 *mai* 1481. — Mort de Mahomet II, septième empereur ottoman. Son nom rappelle les terreurs les plus vives qu'ait causées l'étendard du croissant à l'Europe chrétienne.

3 *mai* 1758. — Mort du pape Benoit XIV. Ce pontife romain, par ses vertus publiques et privées, par sa charité évangélique, mérita à la fois les éloges de Voltaire et ceux des protestans.

LES POLYPIERS.

La plupart des naturalistes désignent sous le nom de *polypes* des animaux gélatineux le plus souvent en forme de sacs dont les bords sont garnis de quelques filamens qui leur donnent une certaine ressemblance avec les poulpes que les anciens appelaient polypes. Ceux qui habitent les eaux douces sont les mieux connus. Privés d'organes intérieurs, d'yeux et d'appareil respiratoire, sans cerveau, sans moelle, sans nerfs et même sans intestins, ces animaux ne subsistent que par absorption. Ils sont tout estomac et rejettent par la bouche le surplus de la digestion. Partagés en plusieurs morceaux, divisés même en parcelles, chaque fragment, repoussé par les autres, devient un nouvel animal, un polype complet. On peut les retourner comme un gant sans qu'ils cessent pour cela leurs fonctions. On peut greffer ensemble deux polypes ou deux portions d'un même polype et la masse entière continue à vivre comme auparavant. Souvent ils se groupent naturellement en plus ou moins grand nombre, et ils vivent alors d'une vie commune; car, ce que chacun d'eux mange, tourne au profit de tous, et, néanmoins, chacun d'eux peut agir individuellement, cherchant sa nourriture et souvent même la disputant aux autres polypes auxquels il est uni. Ils vivent de petits animaux aquatiques qu'ils saisissent avec leurs tentacules et qu'ils introduisent dans la poche qui leur sert d'estomac; parfois leur proie est plus grosse qu'eux-mêmes. Tant que dure la saison chaude, ils se multiplient par bourgeons avec une grande rapidité; mais à l'approche de l'hiver ils se laissent tomber au fond des eaux où ils demeurent, dit-on, à l'abri du froid jusqu'au printemps.

On s'est assuré que la plupart des observations que nous venons de retracer s'appliquent également aux polypes qui habitent les mers. Ceux-ci forment toujours des agrégations soutenues, dans l'intérieur de leur masse, par un réseau de parties solides, calcaires ou cornées, qu'on appelle un *polypier*. Le plus ordinairement, ces animaux sont fixes comme les végétaux, et les polypiers prennent une forme arborescente, qui les a fait considérer pendant long-temps comme des plantes. Les polypes à polypier pierreux sont des animaux contenus dans des cellules fort petites formées par la matière calcaire qui existait en grande quantité dans le tissu de ces polypes, et qu'ils ont secrétée. Greffés entre eux, ces animaux sont liés par un réseau de matière calcaire; à la base et dans l'intérieur, cette matière existe seule ou domine; mais au sommet et sur les bords, le tissu de l'animal est mou et doué de la vie.

Ces polypes existent en grand nombre dans les mers, et par l'accroissement non interrompu de leurs polypiers ils accroissent la masse des rochers sur les côtes, exhaussent le sol, comblent les bas-fonds et produisent souvent des écueils dangereux pour les vaisseaux. Les points du globe où ces polypes se trouvent en plus grande abondance, sont 1° les étendues de mer comprises entre les diverses parties de l'Océanie; 2° la région qui s'étend de la côte de Malabar jusqu'à celles de Madagascar et de Zanguébar; 3° la Méditerranée; 4° la mer des Antilles et le golfe du Mexique, etc. L'énorme quantité de ces polypiers, et les masses plus considérables encore de ceux qu'on trouve à l'état fossile dans les roches calcaires, ont fait penser à un grand nombre de voyageurs et de savans, qu'ils avaient beaucoup contribué à la formation des continens, et qu'ils accroissaient d'une manière très rapide la surface du sol qui est encore plongée sous les eaux de la mer. Les relations du capitaine Cook et des navigateurs qui ont traversé la mer du Sud et exploré l'Australasie, ont d'abord accrédité cette opinion; les observations de Forster et de Péron l'ont ensuite confirmée, et l'ont fait admettre par la plupart des savans de nos jours; mais deux naturalistes attachés à l'expédition du capitaine Freycinet l'ont déclarée inadmissible. Ils assurent n'avoir jamais rencontré de ces polypes qui laissent des amas pierreux, à une profondeur plus grande que quelques brasses; et ainsi, suivant eux, ces animaux ne pourraient qu'élever de quelques toises un fond déjà voisin de la surface de la mer. L'importance de l'action incessante des polypiers n'est donc pas encore appréciée avec assez d'exactitude.

Les navigateurs ont désigné depuis long-temps tous ces polypiers par le nom de madrépores ou de coraux de la

mer du Sud, et ils appellent îles de Corail, les îles à la surface desquelles se sont amoncelés ces débris d'animaux élémentaires. Le corail, proprement dit, diffère et par sa couleur et par sa forme des autres polypiers. Il est formé



(Iles de corail.)

d'une pulpe vivante qui enveloppe un axe solide d'un rouge plus ou moins foncé. Cette matière rougeâtre a la dureté et l'éclat des agates, se polit à merveille et brille d'un certain éclat. On trouve le corail dans presque toute la Méditerranée; sur les côtes de France, il est rare et ne se rencontre que sur le flanc méridional des rochers, à une profondeur de neuf pieds au plus. A Messine on le recueille à six cents pieds; vers les Dardanelles il faut aller le chercher à une profondeur plus grande encore. La côte d'Afrique est le parage où le corail est le plus abondant et le plus beau; on le rencontre à deux ou trois lieues des côtes à près de quatre vingt dix pieds sous la surface de l'eau. Les pêcheurs ont remarqué que le corail se développait d'autant plus lentement qu'il était situé à une plus grande profondeur.

Il n'y a pas long-temps encore, le corail était très recherché en Europe comme objet de parure. Plus dédaigné aujourd'hui dans cette partie du monde, il a conservé une grande valeur dans les Indes. Les peuples noirs et basanés le préfèrent aux perles pour orner leurs bras et leur cou, à cause de sa couleur plus mâle et plus en harmonie avec le ton de leur peau.

Rangé long-temps dans le règne minéral, parmi les pierres précieuses, le corail a été placé dans le règne végétal par Tournefort et par d'autres botanistes qu'avait trompés sa conformité d'aspect avec les végétaux. Enfin, il a été rendu au règne animal depuis les observations d'un médecin français nommé Peyssonel, qui observa avec soin la surface de ses branches et y découvrit de petits polypes à bras qu'on avait jusqu'alors pris pour des fleurs. Le commerce du corail a été long-temps, pour Marseille, une source de revenus abondans; mais aujourd'hui la pêche et le travail de cette substance occupent un nombre bien moins grand de marins et d'ouvriers.

Nous avons joint à cet article quelques dessins de polypes et de polypiers.

Fig. 1. Polype de la *Caryophillie solitaire*, amplifié et de grandeur naturelle. — Fig. 2. Polype du *Tubipore musique*, amplifié et de grandeur naturelle. — Fig. 3. Polypes du *Cellépore hyalin* sur leur polypier, grandeur naturelle. — Fig. 4. Polype et tube central de la *Gorgone étalée*, grandeur naturelle. — Fig. 5. L'*Astrée ananas*, grandeur naturelle.



fig. 1.



fig. 2.



fig. 3.



fig. 4.



fig. 5.

AVIS. Nous donnerons, dans nos prochains numéros, la *Jane Gray* de M. Paul Delaroche; le *François Ier* de M. Alfred Johannot, et quelques autres tableaux, statues ou bas-reliefs du salon de 1834.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier rue de Seine, 14.

LOUIS XII. — SON TOMBEAU.



(Tombeau de Louis XII.)

Louis XII, roi de France, succéda à Charles VIII, le 7 avril 1498. Lorsqu'il était encore duc d'Orléans, il porta les armes contre son souverain, et fut fait prisonnier dans une bataille gagnée sur les Bretons par l'armée de Charles VIII. Aussi pendant le règne de son prédécesseur, fut-il presque continuellement en disgrâce. Les fautes de sa jeunesse devaient faire croire qu'il ne serait jamais un bon roi, et cependant parvenu au trône, il gouverna de telle sorte qu'il mérita le titre de *père du peuple*.

Son règne a été un des plus remarquables et des plus glorieux de notre histoire. A cette époque, Venise était parvenue au plus haut degré de puissance, et sa conduite à l'égard des autres états décélait cette fierté outrageante, compagne ordinaire de la force et du pouvoir. Plusieurs princes résolurent d'abaisser son orgueil, et Louis XII, qui entra dans cette ligue, eut presque seul toute la gloire d'avoir humilié cette formidable république. Après un si beau succès, ce fut contre ce monarque que se tourna la ligue, aux instigations du pape Jules II, qui joignait au courage d'un grand guerrier l'habileté d'un adroit politique. Mais Louis sut tenir tête à ses ennemis, et si le duc de Nemours n'avait pas été tué à la journée de Ravenne, on aurait sans doute vu ce pape belliqueux chercher un asile loin de Rome. La France l'aurait même fait déposer, nonobstant la mort du duc de Nemours, si toute l'Europe ne se fût levée contre elle. Jamais royaume n'avait compté autant d'ennemis. Louis XII parvint par son adresse à dissiper cette redoutable coalition. La paix qu'il signa avec l'Angleterre, le 2 août 1514, sauva l'état.

Une des conditions de ce traité de paix fut son mariage avec la sœur d'Henri VIII, qui fut célébré le 10 octobre 1514, moins de trois mois avant la mort de Louis XII, arrivée le 1er janvier 1515. Ce prince avait déjà contracté deux mariages, le premier avec la princesse Jeanne de France, et le second avec Anne de Bretagne. Il mourut sincèrement regretté de ses sujets, à l'âge de cinquante-trois ans.

On rapporte plusieurs mots remarquables de ce roi. Tout le monde connaît la réponse qu'il fit, lorsque ses courtisans l'engagèrent à punir ceux qui avaient été ses ennemis avant son avènement au trône : « Le roi, dit-il, ne venge pas les offenses du duc d'Orléans. » Voici une autre répartie moins connue, rapportée par Varillas. « Après la « ligue de Cambrai, les Vénitiens députèrent vers lui pour « essayer de l'en détacher. Le sénateur qui était chef de « l'ambassade lui fit une harangue toute remplie de la sa- « gesse de leur république; et Louis qui ne voulait ni le

« contredire ni lui accorder ce qu'il demandait, répondit : « J'opposerai un si grand nombre de fous à vos sages, que « toute leur sagesse sera incapable de leur résister ; car nos « fous sont des gens qui frappent partout sans regarder où, « et sans entendre aucune raison. »

François Ier fit élever à Louis XII un superbe tombeau, que l'on admira long-temps au musée des Petits-Augustins. Ce monument, dont nous donnons le dessin, est tout en marbre blanc. La statue de ce monarque et celle de Anne de Bretagne sont couchées sur un cénotaphe d'une forme très élégante. Autour du tombeau sont douze arcades, ornées d'arabesques, et entre lesquelles on voit les figures des douze apôtres. Le socle est chargé de bas-reliefs, représentant les triomphes des Français en Italie, la bataille d'Agnadel, et l'entrée de Louis XII dans la ville de Gênes. Au-dessus de la corniche du mausolée, le roi et Anne de Bretagne sont représentés à genoux, et revêtus de leurs habits de cour.

ALGER.

DESCRIPTION D'ALGER.



La ville d'Alger, capitale des Etats de ce nom, s'élève sur les bords de la mer Méditerranée, dont les flots baignent ses murailles. Des hauteurs la dominent de toutes parts ; étagées en amphithéâtre, les maisons de la cité africaine se confondent, s'entrelacent en quelque sorte avec les bouquets d'arbres et les jardins. Ce tableau a quelque chose de simple, de pittoresque et de paisible qui contraste étrangement avec les souvenirs que fait naître le premier aspect de cette ancienne capitale de la piraterie.

Les rues de cette ville sont singulièrement étroites, sales, mal percées et mal nivelées ; très peu d'entre elles se croisent à angle droit ; très peu sont droites. La principale, celle qui va de l'ouest à l'est, et qui traverse Alger dans sa plus grande largeur, se trouve avoir douze cents pas de long, sur douze de large. Dans toutes les autres il est rare que deux personnes puissent passer de front. La mauvaise construction des rues d'Alger provient de l'incurie et du mauvais goût de ses habitans, de l'absence de relations compliquées et nombreuses, et du manque de voitures ; ainsi bâtissait l Europe au moyen-âge. Ces maisons incommodes sont presque toutes construites sur un plan uniforme ; c'est une tour carrée, autour de laquelle sont des appartemens qui ont la longueur de chacune des faces. La plupart de ces demeures sont élevées de deux étages Avant l'expédition française de 1830, les deys ordonnaient aux propriétaires algériens de faire blanchir une fois par an, à la chaux, les murailles de leurs maisons : cet usage donnait à la ville l'aspect d'une immense pièce de toile étendue au soleil. Aucune fenêtre de ces habitations ne s'ouvre sur la rue ; comme dans presque toutes les villes méridionales, les toits sont plats et peuvent servir de promenades. Façonnés en terrasses, ils supportent le plus souvent des jardins, des belvéders, des cabinets ou boudoirs, où le maître de la maison couché nonchalamment sur des sofas, à l'heure de la *sieste*, va fumer le tabac du Levant, savourer l'opium ou le moka, en promenant ses regards sur la mer dont les vagues mugissent à ses oreilles.

Presque partout les terrasses des maisons communiquent les unes aux autres au moyen d'escaliers communs ; et cependant il est rare à Alger qu'on se plaigne d'un vol. Il est vrai qu'avant la conquête, une loi sévère condamnait à mort quiconque était surpris dans une maison étrangère, sans pouvoir indiquer un motif légitime de sa présence.

Il y a dans Alger quelques habitations remarquables : elles sont le plus souvent pavées de marbre, et se font distinguer par des lambris dorés ou peints, découpés en sculptures élégantes.

ORIGINE D'ALGER. — EXPÉDITIONS DIVERSES.

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'origine de la ville d'Alger ; les uns la prennent pour l'antique cité de Julia Cæsarea, vulgairement nommée *Jol*, et bâtie par Hioub II, en l'honneur d'Auguste ; les autres l'identifient avec la petite ville d'Yomnium, mentionnée par Ptolémée ; mais selon l'opinion la plus généralement répandue, ce serait Rusucurrium ou Ruscurrum, l'ancienne capitale de Syphax.

Nos lecteurs savent qu'Alger, comme le territoire qui en dépend, a traversé les siècles sous bien des maîtres divers, et que la conquête y a souvent planté ses drapeaux ; aussi ne leur montrerons-nous pas les possessions algériennes, d'abord indépendantes sous le nom de *Numidie* et de *Mauritanie*, passant bientôt sous la domination romaine, puis arrachées à ces anciens maîtres du monde par l'invasion vandale, puis enfin subissant successivement le joug des Arabes et des Turcs. Nous parlerons seulement en peu de mots des principales attaques dont Alger a été l'objet de la part des puissances européennes depuis l'invasion turque, et avant la conquête française.

La première de ces tentatives avait été faite par Charles-Quint. Le pape Paul III, alarmé des fréquentes apparitions de ces pirates qui ne respectaient point le patrimoine de Saint-Pierre, pria ce puissant empereur de prendre la défense de la chrétienté. Charles-Quint, dont les provinces méditerranéennes subissaient journellement les mêmes insultes, et à qui plusieurs chefs arabes avaient promis leur coopération, céda d'autant mieux aux instances pontificales que le monarque de toutes les Espagnes espérait encore ajouter un royaume à ses vastes états. Ce fut le 15 octobre 1541 que la flotte partit des ports de Carthagène. Cette expédition malheureuse ne fit qu'enhardir encore l'insolence et la rapacité de cette nation de corsaires qui, secondés par une effroyable tempête, remportèrent une facile victoire sur la flotte impériale. C'est de cette époque environ que datent les premières alliances des puissances européennes avec les Algériens. Peu de temps après, presque toutes, sans en excepter l'Angleterre, consentirent honteusement à payer des redevances annuelles ou tributs, au dey d'Alger. Ces redevances ont été payées jusqu'en 1830.

C'est en l'an 1681 qu'eut lieu la seconde des grandes expéditions contre Alger. Louis XIV, indigné des violations de traités dont les Algériens se rendaient tous les jours coupables, en attaquant les navires français, envoya contre ces corsaires incorrigibles l'amiral Duquesne, à la tête de douze vaisseaux de guerre, de quinze galères, de trois brûlots et de quelques tartanes. Cinq galiotes à bombes sous les ordres du célèbre Renau, qui venait d'inventer l'art d'appliquer les mortiers à bombe aux vaisseaux, complétaient cet armement redoutable. Alger fut bombardé pour la première fois et d'une manière terrible. Le dey céda, et un de ses ministres vint en son nom à la cour de Versailles demander pardon de toutes les infractions de traités commises par son maître. Mais trois ans après, les Algériens recommencèrent leurs attaques, et furent punis de nouveau par le maréchal d'Estrées qui bombarda leur capitale et la réduisit en cendres.

Depuis cette époque jusqu'à notre expédition de 1830, la seule attaque mémorable dont Alger ait été l'objet fut celle de lord Exmouth en 1816 : le résultat de cette heureuse entreprise fut l'abolition de l'esclavage, consentie par Omar, dey d'Alger à cette époque, et prédécesseur immédiat de Hussein.

Quant à l'expédition française de 1830, on sait qu'elle eut pour cause un coup de chasse-mouche insolemment donné au consul Deval par le chef de ces corsaires, et qu'elle fut précédée d'un blocus de deux années qui a coûté près de vingt millions à la France. On sait aussi que c'est au commencement du mois de juillet de cette même année que les Français s'emparèrent du redoutable repaire de la piraterie.

COLONISATION.

La Commission d'Afrique vient de résoudre affirmativement cette grande question de colonisation qui préoccupe la France depuis près de quatre années. Nous sommes donc fondés à croire que le gouvernement prendra enfin une détermination que semblent lui dicter à la fois les vœux et l'intérêt bien entendu du pays. Au milieu du malaise qui tourmente aujourd'hui les classes industrieuses de la société, les classes inférieures surtout, au milieu de cette exubérance de population qui se fait sentir parmi nous, et de cette émulation inquiète et ardente qui pousse les plus pauvres à augmenter leur somme de bien-être, tout le monde comprend qu'un débouché ouvert à toutes ces ambitions, à toutes ces exigences, soulagerait singulièrement le pays. Peut-être même le gouvernement français remplirait-il un devoir d'humanité en même temps que de politique, s'il songeait à créer en Afrique deux établissemens distincts, dont l'un recevrait tous les hommes aventureux qui voudraient aller tenter la fortune au sein d'une société naissante; et l'autre, les condamnés aux galères, ou même les condamnés à mort, en supposant, comme le progrès des lumières et l'adoucissement des mœurs donnent lieu de le croire, que la peine de mort soit bientôt supprimée. Les établissemens des Anglais au port Jackson, à Botany-Bay, à Sidney Cowe, nous offrent de philantropiques exemples; tout le monde sait que la Nouvelle-Galles du Sud, colonie anglaise destinée à recevoir les condamnés de la métropole, n'est plus un repaire de scélérats, mais un état florissant et tranquille.

La colonisation des états d'Alger aurait encore pour la métropole ce résultat fécond qu'elle l'affranchirait enfin du tribut onéreux de 160 millions qu'elle paie annuellement au commerce étranger pour les denrées intertropicales (coton, indigo, soie, tabac, huile, fruits divers, cire et miel, chanvre et sucre). L'évaluation de ce tribut énorme n'est pas exagérée; elle est puisée aux sources les plus authentiques. Il est constant que le sol algérien, confié à des mains industrieuses, produirait en abondance toutes ces diverses denrées. La France enfin trouverait en Afrique d'excellens chevaux pour la remonte de sa cavalerie.

Si l'on veut respecter les mœurs des Algériens; si, comme l'ont fait tous les conquérans habiles et prévoyans, Alexandre, chez les Perses, et récemment Napoléon dans sa campagne d'Egypte, on ne heurte pas leurs préjugés, ces peuples se soumettront facilement, et, dans peu d'années, la France recueillera de la colonisation des avantages immenses et de toute nature qui compenseront bien les sacrifices qu'elle aura faits pour les obtenir.

LE DÉTROIT DU ROI GEORGE.



Le détroit du roi George est à l'extrémité sud-ouest de la Nouvelle-Hollande; la sûreté de son hâvre et la douceur du climat, faisant présumer qu'il deviendra un jour un point important, nous avons pensé que quelques détails sur les naturels qui habitent ses rivages ne seraient pas dénués d'intérêt.

Les naturels de ces parages sont d'une taille moyenne et d'une constitution délicate en apparence. Leur seule parure est un vêtement de peau de kangourou qui tombe jusqu'aux genoux. Il est posé comme un manteau et relevé sur l'épaule droite par un lien en jonc, ce qui laisse le bras droit libre. Ils quittent peu ce costume et mettent par les temps pluvieux la fourrure en dessus. Leur ceinture est une espèce de fil de laine que fournit l'opossum et qu'ils tournent une centaine de fois autour de la taille. Quelquefois ils en entourent aussi leur bras gauche et leur tête. Les hommes se coiffent avec des plumes qu'ils savent artistement fabriquer avec des queues de chien; parfois ils se contentent de tourner leurs longs cheveux autour de leur tête. Les femmes portent leurs cheveux très courts et sans aucun ornement. Les deux sexes se peignent le visage et la partie supérieure du corps, avec une couleur rouge mêlée de graisse; c'est, à ce qu'ils prétendent, une recherche de propreté, et un moyen de se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons. Leur chevelure reçoit souvent la même préparation. Lorsqu'ils viennent de faire cette singulière toilette, ils sont entièrement couleur de briques. Les hommes se tracent, en signe de deuil, une raie blanche sur le front et les joues; les femmes y ajoutent de larges entailles; par suite de cet usage, elles ont le corps couvert de cicatrices. Les uns et les autres se percent aussi le nez pour y suspendre une plume ou quelqu'autre ornement. Leurs armes consistent en lances de deux ou trois espèces attachées à un bâton, en couteaux, marteaux; ils ont aussi une arme plate recourbée et tranchante. Leurs huttes ou wigwams, construites avec quelques branches enfoncées en terre et renversées en forme de berceau, n'ont guère que quatre pieds de haut et cinq ou six de large. Ils les recouvrent légèrement de feuilles et d'écorce en temps de pluie, précaution très insuffisante. Les familles européennes qui sont établies sur les bords de la mer cèdent la place, pendant l'hiver, aux naturels du pays qui demeurent dans l'intérieur des terres, et qui viennent passer sur la côte la saison de la pêche. Souvent, durant l'été, les chasseurs mettent le feu à une grande étendue de terrain, aux herbes et aux broussailles, et, cachés par la fumée, ils se postent dans les sentiers que le gibier affectionne; de cette manière, ils tuent avec leur lance une grande quantité de kangourous. Dès que les flammes sont éteintes, ils reviennent chercher au milieu des cendres les lézards et les serpens qu'ils mangent sans la moindre répugnance. Leur principale ressource dans le printemps consiste dans les œufs et les nids d'oiseaux. Ils sont d'une adresse extrême à grimper sur les arbres, ce qu'ils font en entaillant l'écorce; c'est ainsi qu'ils s'emparent des opossums ou sarrigues. Pendant l'été et l'automne, ils se nourrissent de poissons; mais comme ils n'ont pas de canots, ils ne peuvent prendre que celui qui approche des côtes. N'ayant nulle idée des lignes et des filets, leur seule arme est un épieu dont ils se servent avec beaucoup de dextérité. Avant l'arrivée des Européens sur leurs côtes, ils n'avaient pas essayé de goûter aux huitres qui sont très abondantes dans ces parages. Ils en mangent beaucoup maintenant, après les avoir fait cuire. Ils sont, au reste, fort peu délicats dans le choix de leurs alimens, et ils ne dédaignent même pas les œufs de fourmis; ils mangent aussi quelques racines bulbeuses qu'ils font rôtir, et sucent le miel de quelques fleurs. Leurs danses sont variées, mais elles manquent également d'élégance et de vivacité. Ils connaissent aussi l'usage de plusieurs médicamens et combattent la dyssenterie avec la gomme de quelques-uns de leurs arbres. Leur manière de traiter la morsure d'un serpent est simple et raisonnable : ils emploient d'abord la ligature, puis la succion, après avoir élargi la blessure, en ayant soin de tremper leurs lèvres dans l'eau. Ils ont peu d'ustensiles de ménage. Un morceau d'écorce taillé leur sert de tasse, et la griffe d'un kangourou d'aiguille.

Les colons ont essayé dernièrement d'employer les naturels du pays à quelques travaux faciles; mais comme tous les sauvages, ils éprouvent de la répugnance pour toutes les occupations régulières.

On suppose qu'ils sont divisés en tribus, avec des subdivisions de clans et de familles; mais on ne connait pas parfaitement leurs usages à ce sujet.

LE ROBINIER, FAUX ACACIA.

Les naturalistes et les gens du monde ne désignent pas le même arbre sous le nom d'Acacia. Celui que les premiers appellent ainsi a des feuilles doublement pennées, caractère que l'autre n'offre pas. Ce dernier a été nommé Robinier

par les naturalistes, du nom de Jean Robin, professeur de botanique à Paris au commencement du XVIIe siècle, lequel en avait reçu des graines de l'Amérique septentrionale, et l'introduisit en Europe. L'arbre semé par ce professeur existe encore dans un des massifs du Jardin-des-Plantes de Paris. Le premier pied d'Acacia, ou plutôt de Robinier, qui parvint en Europe, fut planté à Bruxelles dans le jardin de l'archiduc. Cet arbre existe encore, bien que la foudre l'ait plusieurs fois frappé. Il est énorme comparativement à tous les rejetons qui en sont sortis et qu'on a répandus rapidement dans toute l'Europe.

Le faux Acacia doit à l'élégance de son feuillage et à la



(Le Robinier, faux Acacia.)

beauté de ses fleurs d'être souvent choisi pour orner les promenades et les massifs de verdure; ses fleurs exhalent un doux parfum, ses feuilles ont une saveur agréable et sont une excellente nourriture pour les animaux domestiques, soit fraîches, soit après avoir été séchées. Son bois lourd et compact est jaune à l'extérieur, et le cœur en est agréablement veiné. Dans l'Amérique septentrionale, on l'emploie dans les constructions civiles et navales; on en fait aussi différens meubles. L'Acacia s'est si facilement naturalisé dans nos climats qu'on pourrait l'en croire indigène. Il croît très rapidement et vient bien, même dans de mauvais terrains. Néanmoins comme ses racines s'étendent et tracent à une grande distance, il réussit encore mieux dans un sol profond et de bonne qualité. Il se multiplie facilement de graines ou de boutures. On cultive dans les jardins une variété d'Acacia, appelée *Acacia sans épines*; cet arbre diffère du Robinier, non-seulement par l'absence des aiguillons, mais par la forme arrondie qu'il prend en croissant. On voit aussi dans les jardins deux autres espèces de Robinier : le premier est surnommé *Visqueux*, à cause de l'état de ses pétioles; ses fleurs sont légèrement rosées et plus petites que celles du faux Acacia dont il a le port : le second est un arbrisseau connu sous le nom d'*Acacia rose*; ses fleurs sont en effet du rose le plus pur; ses rameaux sont couverts de poils rudes. Ces deux espèces se greffent sur le faux Acacia.

LES BAGNES.

Quand on entre dans un pays nouveau, il est fort important d'en connaître un peu la langue; avant donc de pénétrer dans l'intérieur d'un bagne, tâchons de nous familiariser avec quelques-unes des expressions les plus usitées dans ces lieux de douleur. Qui sait ce qui peut arriver? « Nous pouvons bien jurer, c'est la Bruyère qui en a fait la remarque, nous pouvons bien jurer que nous ne serons jamais des voleurs ni des assassins; mais avec des lois comme les font les hommes, nous ne pouvons point répondre que nous ne serons jamais condamnés comme tels. »

Les dénominations des agens employés dans l'intérieur des bagnes et commis à la garde des forçats, ont été conservées telles qu'elles existaient avant la révolution; elles ont survécu aux galères d'où elles ont été originairement empruntées. Ainsi, dans un bagne, l'administration surveillante et correctrice est composée de *comes* ou *comites*, au nombre de trois, de trois *argousins*, de dix-huit *sous-comes*, d'un nombre égal de *sous-argousins* et de *caps*, ou *piqueurs*, dont les fonctions consistent à diriger les forçats dans leurs travaux.

Dans les premières années de l'organisation des bagnes, la garde des forçats était confiée à des *pertuisaniers*. De 1794, époque à laquelle cette compagnie fut supprimée jusqu'en 1798, les forçats furent gardés par des détachemens des troupes de la garnison. Alors ce service fut fait par des hommes de couleur du dépôt des colonies, comme si l'on eût voulu les indemniser des mauvais traitemens que les Européens leur infligent dans les îles. Vers 1805, la compagnie des *gardes-chiourmes* fut créée, et fit d'abord le service en commun avec les soldats du dépôt des colonies. Au licenciement de ceux-ci, en 1812, la compagnie des gardes-chiourmes resta seule chargée de ces fonctions qui ne sont pas sans analogie avec celles du bourreau.

Nous n'entrerons point ici dans la discussion des peines appliquées aux crimes; un bon mouvement de nature nous porte à ne voir qu'un homme dans un condamné; notre ame se révolte contre les tourmens qu'il endure, à l'aspect des humiliations dont il est abreuvé; le poids de ses chaines nous accable; mais avant d'accuser la société des châtimens qu'elle inflige, il faudrait en même temps entendre le cri des familles frappées dans l'un de leurs membres par le fer d'un assassin. Au bagne, je vois le criminel, je m'apitoie sur la misère de son sort; mais lui, a-t-il été ému par les prières, par les supplications de sa victime qui lui demandait de ne pas l'achever? Puisque la société a ses monstres, il faut bien qu'elle puisse les rejeter de son sein.

Et puis, il faut le dire, on exagère beaucoup la rigueur avec laquelle les forçats sont traités dans les bagnes. Là, comme partout, une bonne conduite et l'amour du travail établissent des distinctions entre l'homme résigné et laborieux, et celui qui, persévérant dans son abrutissement, préfère une honteuse paresse à des travaux dont il reçoit un salaire. Voilà pourquoi, même dans les bagnes, on ne trouve point cette égalité absolue que rêva Babœuf; il existe des hiérarchies parmi les forçats. Les directeurs des bagnes mettent le plus grand soin à séparer ceux qui donnent quelques espérances de retour à la vertu, d'avec les criminels endurcis qui se montrent incorrigibles, et dont l'effronterie sourit à leur propre infamie. Les premiers ne sont point employés à des travaux pénibles, à ce que l'on appelle *la fatigue*; pour eux des ateliers sont ouverts. Pour peu qu'un forçat soit industrieux, pour peu que son caractère se soit adouci sous l'empire de la nécessité, il trouve chaque jour, dans ces ateliers, un travail qui l'occupe sans le fatiguer, et lui permet de tempérer par quelques douceurs le régime sévère du bagne. Les paresseux seuls, quand les avis, les remontrances ont été inutiles, sont extraits des ateliers et appliqués à des travaux vraiment forcés.

Il n'est pas rare de voir des forçats préférer ces travaux qui réduisent l'homme à l'état de bête de somme, à ceux qui lui permettent de se faire encore quelqu'illusion sur la continuation des habitudes ordinaires de sa vie anté-

rieure. C'est que les travaux du dehors, quoique plus rudes, donnent plus de chances pour se dérober à la surveillance des chefs; mais aussi, en cas de tentative d'évasion, le châtiment est terrible.

Aussitôt que l'évasion d'un forçat est connue, trois coups de canon la signalent. Si le forçat est repris avant les trois coups de canon, il reçoit la bastonnade, on lui met les menottes, ou bien il est mis au cachot ou à la double chaîne. Si l'évadé n'est pris qu'après le signal, on le livre à une cour spéciale maritime, car les bagnes sont dans les attributions du ministre de la marine; pour le fait seul d'évasion, il est condamné à une prolongation de trois ans. Si le coupable était au bagne à perpétuité, il subit trois années de double chaîne.

Maintenant, assistons à l'introduction des forçats dans le bagne. La chaîne, partie de Bicêtre, est arrivée; on la conduit sur le bord de la mer; une force militaire imposante l'environne. On détache alors les fers; les nouveaux venus sont dépouillés de leurs vêtemens en lambeaux; ces vêtemens réunis sont à l'instant brûlés. Aussitôt après, d'anciens forçats s'emparent de ceux qui arrivent, les plongent dans la mer à plusieurs reprises. Cette ablution terminée, le chirurgien-major procède à une visite rigoureuse, fait immédiatement diriger sur l'hôpital ceux qui ne sont pas dans un état de santé satisfaisant; le reste est introduit dans le bagne, et on les accouple comme dans le dessin que nous plaçons sous les yeux du lecteur.



De ces deux hommes que vous voyez, sans doute le nouveau-venu est debout, et l'homme assis, forçat émérite, explique à son compagnon les diverses pièces de leur commune toilette. La chaîne qui les unit est terminée par une *manille*, espèce d'anneau en deux compartimens qui s'adapte au-dessus de la cheville et que l'on ferme à l'aide d'un boulon rivé, comme le collier qui les attachait à la grande chaîne durant le voyage. Cette chaîne que vous voyez se compose de dix-huit maillons de six pouces de longueur chacun, et elle pèse, y compris la manille et le boulon, un peu moins de quatorze livres et demie. Les forçats sont dans l'usage de la fixer à leur ceinture au moyen d'un crochet qui ressemble à ceux dont se servent les ramoneurs pour attacher leur *raclette*. Que ces deux hommes soient d'humeur opposée, de caractère différent, n'importe; il leur faudra vivre ensemble comme deux jumeaux de la loi, et c'est peut-être là le plus grand supplice des bagnes.

Maintenant, si vous examinez leur costume, vous verrez qu'il consiste en une veste et un bonnet de drap grossier de couleur garance et en un pantalon de treillis. Leur chemise est d'une toile commune et leurs pieds sont enfermés dans de lourds et rudes souliers. Ce costume, bien que généralement uniforme, offre quelques différences dans les couleurs qui servent à marquer les classes auxquelles appartiennent les forçats. Si l'homme assis est condamné à vie, son bonnet est vert; si, par sa conduite, il s'est fait ranger parmi les *indociles*, les manches de sa veste sont brunes; enfin, il n'en n'a qu'une de cette couleur, s'il est en état de récidive. S'il avait mérité d'être classé au nombre de ceux que l'on nomme *les éprouvés*, c'est-à-dire s'il s'était fait remarquer par une conduite irréprochable, vous ne lui verriez pas cette chaîne longue et pesante; ses fers ne seraient pour ainsi dire qu'un signe représentatif; il porterait seulement au-dessus de la cheville la manille et le boulon inévitables dont le poids n'excéderait pas trois livres.

Les forçats, comme nous le disions, peuvent obtenir par leur bonne conduite d'heureuses modifications dans la manière dont ils subissent leur peine. Ainsi, au bout de six mois de séjour dans le bagne, à moins de motifs contraires, ils sont désaccouplés et ne portent plus qu'une chaîne de cinq maillons accrochée à leur ceinture; alors ils sont entièrement libres de leurs mouvemens. Et peut-être y a-t-il plus d'humanité qu'on ne le pense dans la sévérité à laquelle ils sont soumis durant les six premiers mois; car ils savent qu'il ne tient qu'à eux, même au bagne, de se procurer un avenir moins funeste, et qui ne sait qu'une diminution de mal est le bien que l'on ressent le plus vivement?

Ce que l'on appelle le bagne, proprement dit, est la partie de l'arsenal occupée par les forçats. C'est une caserne dont les bâtimens sont ordinairement vastes et bien aérés. Un matelas étroit que l'on nomme *strapontin*, et une grossière couverture de laine composent le lit d'un forçat. Tous les trois ans la couverture est renouvelée. Mais jetez les yeux sur la gravure que voici :



Le tableau que vous voyez représente l'intérieur d'une salle de correction; ceux qui y sont enfermés sont les *indociles*; ils n'ont d'autre coucher qu'un lit de camp en pierre dure, construit en pente et à l'extrémité inférieure duquel règne dans toute sa longueur une énorme barre de fer à laquelle ces malheureux sont attachés par les pieds, du moins pendant la nuit. Il faut se rappeler que cette sévérité, quelque barbare qu'elle paraisse, résulte, non point de la condamnation qui a envoyé un criminel au bagne, mais des fautes nouvelles qu'il a commises depuis qu'il y est enfermé.

Voici actuellement quel est l'emploi du temps dans les

bagnes. Dès la pointe du jour, le tambour bat le réveil et tout aussitôt le travail commence sous l'inspection des gardes-chiourmes. Chacun de ceux-ci a la direction de cinq à six couples qu'il fait marcher au son d'un fifre et d'un tambour. Il en est responsable jusqu'à leur retour. Chaque forçat reçoit par jour trente onces de pain, quarante-huit centilitres de vin, quatre onces de fèves ou une soupe à l'huile. Ils peuvent en outre se procurer à la cantine un bouillon gras avec des légumes, qu'on leur distribue moyennant la modique rétribution de cinq centimes, et une portion de viande pour dix centimes. A six heures le travail de la journée est terminé et alors chacun rentre dans sa chambrée où doit régner le plus profond silence.

Telle est la vie des bagnes, et c'est une chose si puissante sur l'homme que l'accoutumance, que l'on cite de nombreux exemples de forçats qui auraient souhaité d'y rester après l'expiration de leur peine. Ce qui fait frémir, c'est de penser que *l'Honnête Criminel*, de Fenouillot Falbaire de Quingey, drame qui obtint une si grande vogue vers le milieu du siècle dernier, n'est point un jeu de l'imagination du poète. Des hommes innocens ont subi dans ces lieux de douleur la peine due seulement au crime; mais, si nous étions exempts d'erreur, nous n'appartiendrions pas à l'humanité; et ces rares exemples ne prouvent pas plus contre la justice que les inondations et les incendies contre l'eau et le feu.

LES BAZARS DE L'ORIENT.

Les Orientaux ont donné le nom de *Bazars* aux lieux publics destinés aux opérations du négoce. Les principaux font partie du domaine commun, ou du domaine du prince, et ils rapportent d'immenses revenus. Le grand bazar de Constantinople a été construit par Mahomet II en 1462. Le produit de la location du grand bazar d'Ispahan est affecté au service de la bouche et à l'entretien ordinaire de la maison du *Schah*.

On distingue deux espèces de bazars; les uns sont à ciel ouvert et servent pour les marchandises les moins précieuses et d'un grand volume; les autres sont des espèces de cloîtres bâtis en pierre, et de forme carrée ou oblongue; les voûtes dont ils sont couverts sont fort élevés; les dômes ou coupoles qui surmontent ces voûtes y font pénétrer un demi-jour qui ne peut ni incommoder les marchands, ni altérer les marchandises ou les faire paraître à leur désavantage. La construction des bazars les rend très frais en été. A l'intérieur, ces édifices sont divisés en un grand nombre de compartimens réguliers, composés chacun d'une petite boutique d'étalage sur le devant, et sur le derrière d'un petit magasin. C'est là qu'en toute saison on trouve rassemblés des marchands de toutes nations, et que se vendent ou s'échangent les pierreries, les riches étoffes, l'orfèvrerie, et, en général, tous les articles de prix et d'un mince volume. On y vend aussi parfois des esclaves du sexe féminin. Il y a des grands bazars qui embrassent l'universalité des marchandises de première qualité et où se font les marchés en gros; il y a aussi, et en grand nombre, de petits bazars consacrés à un ou plusieurs genres d'industrie; et chacune d'elles y a son quartier à part.

C'est dans les bazars que se montre, dans tout son jour, le caractère des Orientaux. Dans ceux de Constantinople, il n'est pas rare de trouver les boutiques ouvertes, sans qu'on y voie ni le maître, ni aucun gardien. Le larcin est presque inconnu en Turquie; mais, comme partout ailleurs, on y cherche à vendre sa marchandise le plus cher que l'on peut, et aucune n'a de prix fixe; aussi, l'acquéreur a-t-il le droit de marchander; toutefois, ne serait-il pas prudent d'offrir moins des deux tiers du prix demandé; on peut donner moitié aux marchands d'une autre nation; à l'égard des Juifs, il n'y a pas de limite pour les rabais. Dans tous les cas, le Turc, immobile sur son établi et les jambes croisées, ne s'abaisse pas à des politesses avec les Francs, si ce n'est dans la vue de quelque grand avantage. Le soir, les marchands ferment légèrement leurs boutiques, bien gardées au dedans et au dehors pendant la nuit. Les bazars orientaux ne sont pas seulement destinés à l'exposition, à la vente ou à l'échange des marchandises; on y voit des Juifs des classes inférieures se promener en criant les menus objets qu'ils colportent, et les marchands s'y réunir pour causer d'affaires comme dans nos *Bourses* de l'Europe. Les bazars sont à la fois les centres de toutes les affaires commerciales et ceux des réunions formées par la confiance et le plaisir. Les mœurs des Turcs ne leur permettent pas d'établir, au sein de leurs foyers, ces relations intimes qui font le charme des sociétés civilisées. Le Turc reçoit peu; il admet surtout fort rarement, et toujours avec une extrême réserve, les étrangers et particulièrement les Francs dans son intérieur. Chez lui, peu ou point de dîners où l'on soit invité; point de galas, de redoutes, de concerts, de cercles; aucun de ces jeux inventés pour les réunions des deux sexes. Solitaire et partagé entre son commerce, ses pratiques religieuses, son jeu d'échecs et son liarem, l'Ottoman renferme dans cette sphère toute son existence domestique. C'est dans les bazars que le Turc se dédommage de l'ennui de son intérieur. C'est là, qu'à l'occasion ou sous le prétexte des affaires de commerce, on se voit, on s'observe; que dans des conversations libres, on apprend à se connaître, et que l'on forme des liaisons. On craint moins d'aborder les sujets politiques dans les bazars que dans les cafés que surveillent les émissaires du pouvoir. Plus d'une fois ces lieux destinés aux réunions commerciales ont été le foyer des complots tramés contre le prince ou contre ses agens.

On a commencé à naturaliser les bazars en France; nos foires et surtout celle de Beaucaire, sont des bazars temporaires, où le mélange des deux sexes introduit un mouvement, une vivacité, une gaîté inconnue dans l'Asie. Parmi les établissemens de Paris, où sont réunis un grand nombre de marchands, il en est qui ont été appelés du nom oriental; mais s'il est un centre de commerce qui, par sa beauté, son étendue, la richesse et la variété de ses produits, mérite cette dénomination, c'est le Palais-Royal. On doit ranger dans la même catégorie ces passages si élégans, si précieux pour les piétons, dont Paris s'est enrichi depuis quelques années. Nous pouvons aussi considérer comme des bazars temporaires, ces expositions des produits de l'industrie française qui rassemblent toutes les merveilles des arts, et appellent dans la capitale une si grande affluence de nationaux et d'étrangers.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 4 au 10 mai.

4 mai 1471. — Bataille de Tewksbury et assassinat du prince de Galles, fils de Henri VI.

4 mai 1799. — Mort de Tippou-Saheb, sultan de Missore.

5 mai 449. — Mort de saint Hilaire, évêque d'Arles.

5 mai 1678. — Mort d'Anne-Marie de Schurmann. Cette fille célèbre est une des femmes qui aient acquis le plus de renommée par l'étendue de son savoir. Habile dans tous les travaux familiers à son sexe, elle était bonne musicienne, cultivait la peinture, la sculpture et la gravure. Elle possédait aussi le latin, le grec et l'hébreu.

5 mai 1821. — Mort de Napoléon Bonaparte, à l'île Sainte-Hélène.

6 mai 1596. — Mort de Catherine-Marie de Lorraine, duchesse de Montpensier. La haine furieuse qu'elle portait à Henri III la rendit l'héroïne de la ligue. Elle était sœur du duc de Guise et du cardinal qui périrent à Blois.

6 *mai* 1638. Mort de Jansénius, évêque d'Ypres. Ce prêtre a fondé une espèce de schisme dans l'Église.

7 *mai* (432 ans avant Jésus-Christ). — Commencement de la guerre du Péloponèse.

7 *mai* 1617. — Mort du président de Thou, homme d'état et historien.

7 *mai* 1770. — Mort de Boucher, peintre français.

8 *mai* 1429. — Jeanne d'Arc fait lever aux Anglais le siège d'Orléans.

8 *mai* 1785. — Mort du duc de Choiseul, ministre français sous Louis XV, exilé à Chanteloup en Touraine par le crédit de madame de Pompadour.

8 *mai* 1794. — Mort de Lavoisier, célèbre chimiste français.

9 *mai* 1204. — Baudouin, comte de Flandres, est élu empereur de Constantinople.

9 *mai* 1805. — Mort de Schiller, littérateur allemand. Schiller naquit le 10 novembre 1759, à Marbech, petite ville du Wurtemberg; destiné d'abord au barreau, puis à la médecine, il se livra bientôt entièrement à la poésie. On remarque parmi ses nombreux ouvrages *Don Carlos*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *Guillaume Tell*, tragédies qui obtinrent en Allemagne un succès d'enthousiasme. On a aussi de lui l'histoire de la *Révolution des Pays-Bas*, et une esquisse des *Révolutions* et des *Conjurations* les plus remarquables.

10 *mai* 1696. — Mort de La Bruyère, écrivain français.

10 *mai* 1774. — Mort de Louis XV, roi de France.

10 *mai* 1775. — Mort de Catherine-Mathilde, reine de Danemark. Elle était sœur de Georges III, roi d'Angleterre. Née le 11 juillet 1751, elle épousa à l'âge de 15 ans Christian VII, roi de Danemark, et mourut à vingt-quatre.

10 *mai* 1794. — Exécution de madame Élisabeth de France. Cette princesse, d'une rare beauté, possédant autant de bonté que de vertu, se dévoua à son frère Louis XVI et à sa famille; elle refusa de suivre ses tantes, filles de Louis XV, dans leur émigration. Après une captivité de 21 mois, elle fut jugée, condamnée et exécutée; son courage et sa résignation angélique la suivirent jusque sur l'échafaud.

10 *mai* 1822. — Mort de l'abbé Sicard, instituteur des Sourds-Muets, et successeur de l'abbé de l'Epée.

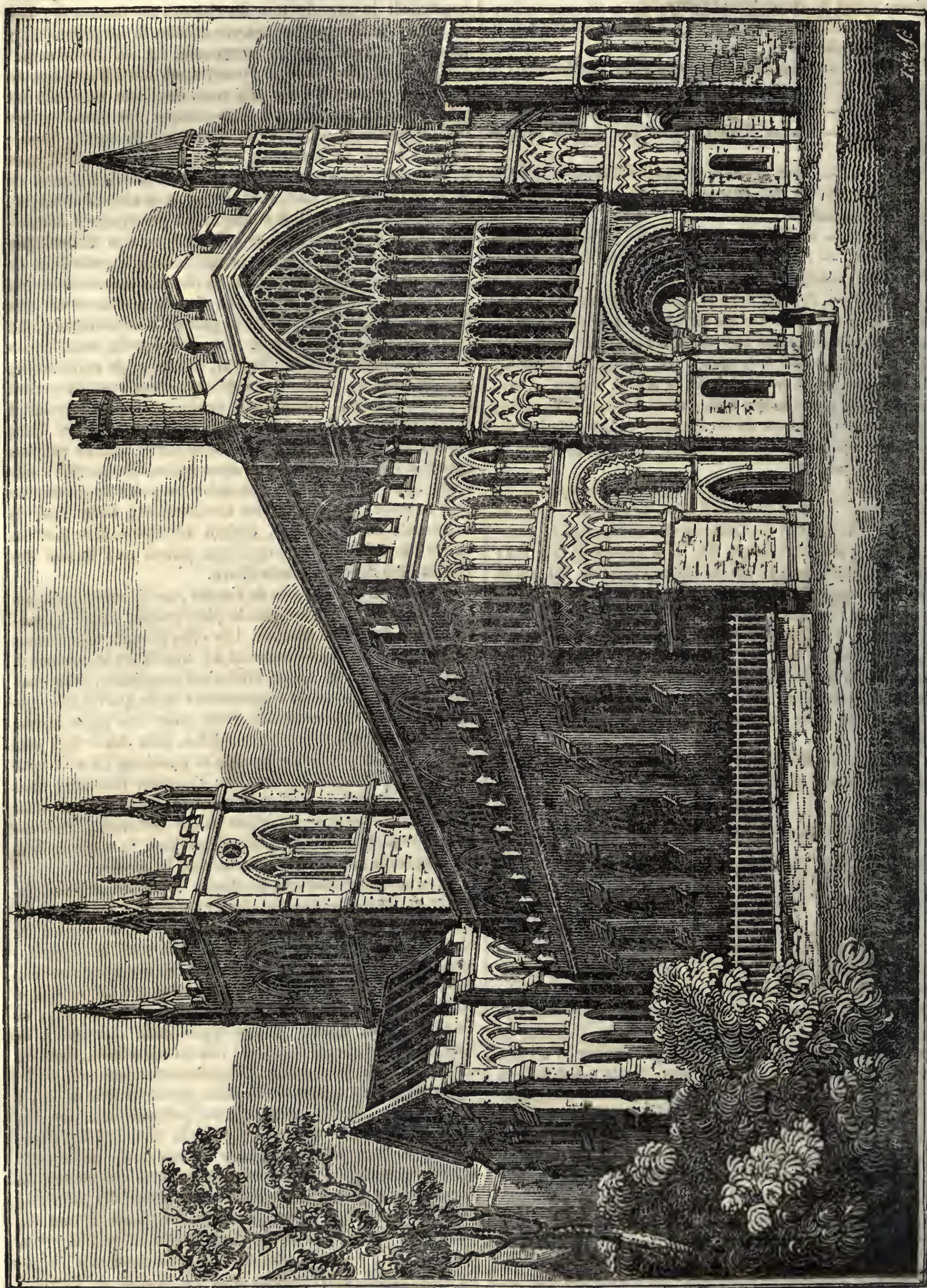
LA CATHÉDRALE DE ROCHESTER.



Ethelred, le Saxon, roi de Kent, peu de temps après sa conversion au christianisme, fonda l'église de Cantorbéry et celle de Rochester. Le manoir de Bromley fut donné à cette dernière dans le VIIIe siècle; et depuis, les évêques de Rochester y ont toujours eu un palais. Cette église est pauvre : on en attribue la cause aux fréquentes et ruineuses incursions des Danois. Pendant la conquête, cet état de pauvreté était si grand, que le service divin fut interrompu quelque temps. Cette cathédrale a la forme d'une double croix. On compte cent cinquante pieds depuis la porte de l'ouest jusqu'aux marches du chœur, et depuis le chœur jusqu'à la fenêtre de l'est cent cinquante-six pieds; en tout, trois cent six pieds. A l'entrée, dans le chœur, est une aile sur le centre de laquelle est une tour dont l'apparence est moderne; elle fut en effet restaurée il y a dix ans, époque à laquelle on ôta le clocher qui la surmontait. La longueur de cette aile, depuis le nord jusqu'au sud, est de cent vingt-deux pieds. A l'extrémité supérieure du chœur est une seconde aile à l'orient, d'environ quatre vingt-dix pieds. Entre ces deux ailes, au nord, et joignant l'église, est une vieille tour en ruine dont la hauteur ne dépasse pas celle de la cathédrale. On l'appelait autrefois la *tour des cinq cloches;* elle fut construite sous le règne de William Rufus, par le fameux Gundulph, treizième évêque, soit pour contenir les cloches, soit peut-être pour renfermer les archives. Cette tour est d'une solidité prodigieuse; les murs ont dix pieds d'épaisseur quoiqu'elle ne forme qu'un carré de quarante pieds à l'extérieur. C'est le même Gundulph qui construisit la grande tour du château de Rochester; elle est presqu'entièrement conservée et offre un des plus curieux modèles de l'architecture normande. La nef de la cathédrale et la belle façade de l'ouest sont aussi l'ouvrage de cet habile architecte. Le côté nord de l'aile orientale fut élevé après un incendie qui endommagea une grande partie de la cathédrale, en 1179, et le côté sud fut ajouté dans le siècle suivant. Le chœur fut élevé sous le règne de Jean et de Henri III, avec le produit des présens offerts à l'autel de saint William. Ce saint était un pieux et riche boulanger, natif d'Ecosse, qui avait entrepris un pélerinage à Jérusalem. Mais il fut dévalisé et assassiné par son domestique près de Rochester. Ayant été enterré dans la cathédrale de cette ville, sa canonisation fut le résultat des miracles qui s'opérèrent à son tombeau. La façade de l'ouest est très belle; mais elle offre différens genres d'architecture. La porte principale s'ouvre sous une arche hardie, semi-circulaire et richement ornée; le mur, au-dessus de cette arche, semble avoir été divisé en rangs de niches avec de petites arches au-dessus. La plupart de ces niches se terminent brusquement et ont évidemment été coupées pour faire place à la grande fenêtre de l'ouest. Cette fenêtre est plus nouvelle que les parties que nous venons de décrire : elle a une apparence de fraîcheur qui n'est point en harmonie avec le reste. Les réparations nombreuses, faites dans la cathédrale de Rochester, étaient indispensables pour la sûreté de l'édifice dont quelques piliers vers le sud déviaient déjà de la perpendiculaire.

En entrant par la porte de l'ouest, on descend quelques marches jusqu'à la nef dont la plus grande partie a conservé son caractère primitif. Les cinq premières colonnes de chaque côté appartiennent au massif style normand. Aucune colonne du même côté n'est semblable, mais chacune d'elles correspond exactement à celle qui lui est opposée. Au-dessus de ces arches, il en existe une autre rangée de même dimension, entre lesquelles sont des arches plus petites avec des colonnes courtes et massives. Là se trouve une galerie communiquant avec l'escalier circulaire dans les angles de la façade de l'ouest. Les arches à l'orient de la nef sont d'une architecture moins ancienne, leurs colonnes sont plus légères et mieux ciselées; la voûte en bois est supportée par des anges armés de boucliers.

Dix marches conduisent au chœur, sous une arche sur laquelle est placé l'orgue. Le chœur fut pavé à neuf en 1745, lorsqu'on y ajouta le trône de l'évêque et les stalles du chapitre. Au-dessus des aîles orientales sont des appartemens auxquels on monte par un escalier tournant construit dans la muraille. C'est dans ces appartemens qu'on dépose pendant la nuit les vêtemens sacerdotaux, les joyaux, les vases sacrés et autres trésors appartenant aux autels de Saint-William, Saint-Paulin et des autres saints, dans les différentes parties du chœur. L'église souterraine qui s'étend sous une grande partie de l'édifice, qu'on croyait avoir été construite par les Normands, n'est probablement pas plus ancienne que la façade de l'ouest ou la tour de Gundulph. On trouve dans cette cathédrale beaucoup de monumens anciens et curieux, parmi lesquels on doit remarquer un simple tombeau de pierre contenant, dit-on, les restes de l'évêque Gundulph. Assez près de là est un autre tombeau sur lequel est sculptée la figure en marbre d'un évêque de Petworth. Il y a encore plusieurs monumens dignes d'exciter la curiosité, entre autres celui de Walter de Merton, fondateur du collège de Merton à Oxford. Ce monument est construit en partie en albâtre, mais il est d'une date moderne relativement à l'époque où Walter Merton vivait. L'aîle orientale de la chapelle de Saint-William contient le tombeau de l'évêque Warner, fondateur du collège de Bromley. Un riche monument colorié et la figure d'un des premiers évêques de Rochester, furent découverts pendant les réparations faites à la cathédrale. Dans la partie du sud, on voit aussi le tombeau et le buste de Richard



(Vue de la cathédrale de Rochester.)

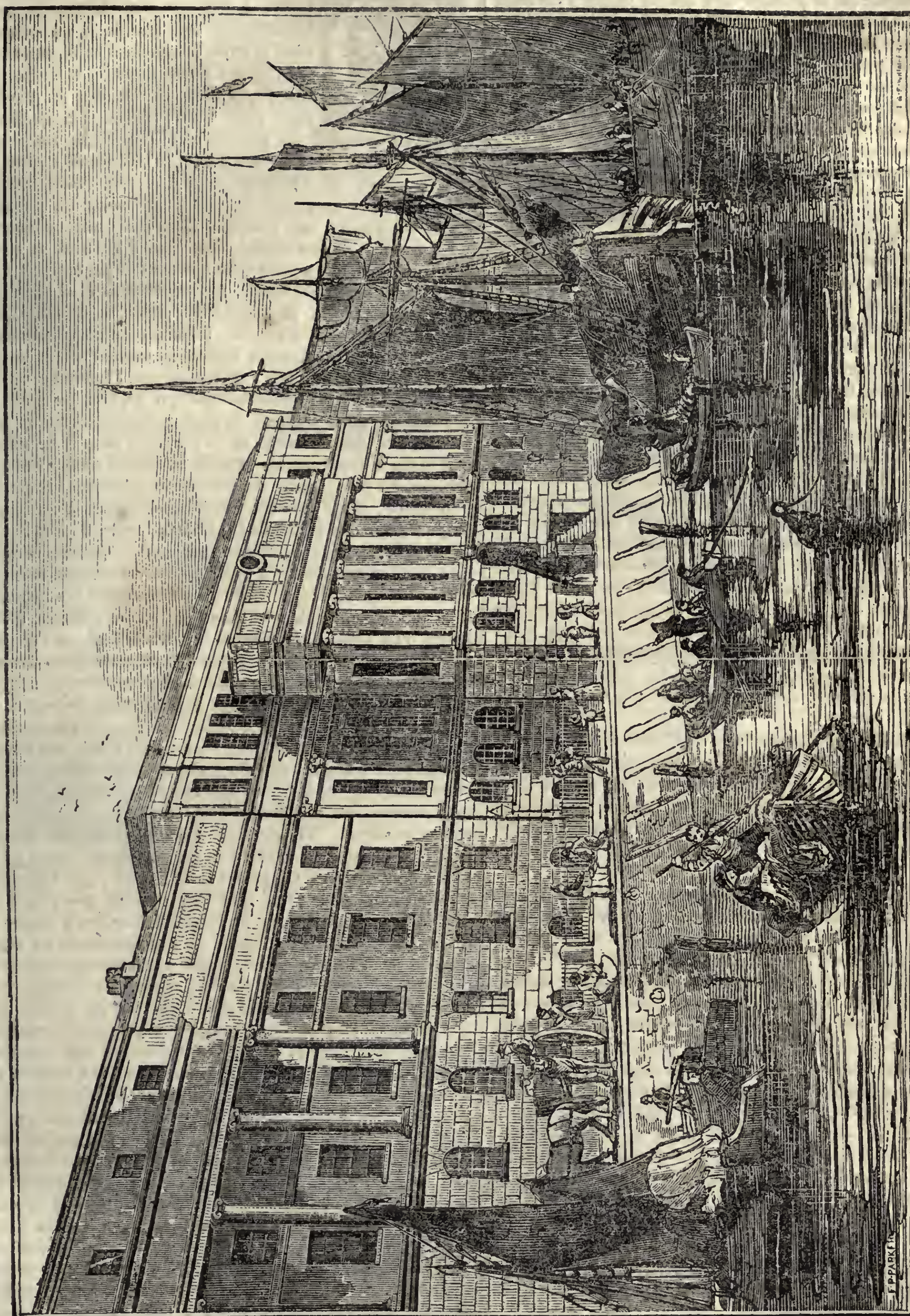
Watts *Esquire* qui était greffier de Rochester et membre du parlement sous Elisabeth. Il mourut en 1579, et fonda un hospice à Rochester. Voici les termes et les conditions étranges écrites sur la façade de la maison qui est au milieu de la ville :

« Richard Watts *Esquire*, par son testament daté du 22 août 1579, fonda cet hospice pour six pauvres voyageurs, à la condition qu'ils ne soient ni fripons, ni *procureurs;* ils recevront pendant une nuit le logement, la nourriture, et huit sols chacun, etc. »

On explique ainsi la cause de l'antipathie de M. Watts pour les procureurs. Ayant choisi pendant une maladie dangereuse un procureur pour faire son testament, il s'aperçut en revenant à la santé que l'homme de loi s'était adjugé l'héritage.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

ANGLETERRE. — LA DOUANE DE LONDRES.



(Vue de la douane de Londres.)

La ville de Londres, bâtie sur les bords d'une rivière large et navigable, est, suivant toute probabilité, depuis Néron la capitale de l'Angleterre ; et bien avant cette époque, les navires des différens pays s'y sont rendus. Plus tard il devint nécessaire de choisir un emplacement où les marchandises et les provisions importées pour l'usage des habitans pussent être conduites à terre avec sûreté, et où l'on pût percevoir sans difficulté les droits du gouvernement. Ces droits consistèrent d'abord dans une faible somme levée sur les vaisseaux suivant leur grandeur, ou bien sur une petite partie de leur cargaison. Les plus anciens comptes que l'on possède en An-

gleterre sur ces impôts datent de l'année 979, sous le règne d'Ethelred.

Billingsgate est le premier lieu qui fut choisi. Plus tard, en 1225, Queenhithe partagea les avantages de ce choix; mais depuis la construction du pont de Londres qui interrompait le passage des gros vaisseaux, Queenhithe perdit peu à peu de son importance. Dans l'année 1585, une douane fut construite par John Churchman, un des sheriffs de Londres; mais à cette époque et long-temps après, les droits étant irrégulièrement perçus, et le lieu y prêtant, le gouvernement fit construire un établissement pour les douanes, situé sur le même emplacement que celui d'aujourd'hui; le premier, détruit par les deux incendies de Londres, fut reconstruit plus grand et plus beau. En 1814 il subit le sort des deux premiers et fut anéanti par les flammes avec toutes les marchandises qui y étaient déposées. La perte immense que ce malheureux événement causa au gouvernement et à quelques particuliers est incalculable. Il fallut reconstruire un nouveau bâtiment. On sonda en différens lieux, on crut avoir trouvé un sol convenable; mais lorsque les ouvriers se mirent à l'ouvrage, ils s'aperçurent que le sol consistait en terres qui avaient été à différentes époques prises dans le lit de la rivière pour en former une espèce de levée. Suivant toute apparence, cette levée avait été construite à trois différentes époques; car on distinguait trois couches d'une épaisseur considérable, placées les unes au-dessus des autres. La plus basse avait évidemment formé le lit de la rivière lui-même, car on y trouva une multitude de débris d'insectes marins, de coquillages, et les restes d'un vieux mur qu'on supposa avoir fait autrefois partie des anciennes fortifications de la ville. On remédia autant que possible à cet inconvénient; la première pierre de l'édifice fut posée par le comte de Liverpool avec toutes les cérémonies d'usage, et la nouvelle douane fut ouverte au public le 12 mai 1817.

Jusqu'à 1825 ce bâtiment mérita d'être classé parmi les plus célèbres de Londres. Mais un nouveau malheur l'attendait encore, et dans la même année une portion considérable de la grande salle s'écroula; comme on reconnut que les fondations n'avaient pas été bien assurées, on démolit tout le centre qui fut rebâti ensuite plus solidement.

La principale façade qui donne sur la rivière a trois portiques, consistant en six colonnes de l'ordre corinthien. Celui du centre est plus élevé que ceux des côtés, et est soutenu par un soubassement de cinq arches, sur le sommet duquel est une balustrade et une horloge au milieu. La longueur du bâtiment est de 480 pieds, et sa profondeur de 100. Six cents commis y travaillent tous les jours, ainsi que près de mille douaniers et porte-faix.

En 1268, les droits perçus par la douane pour les marchandises étrangères, pendant une demi-année, ne montèrent qu'à 75 liv. 6 s. 10 den.; en 1531, ils s'élevèrent à 8,000 liv. par an; en 1590, à la fin du règne d'Elisabeth à 50,000 liv.; en 1613, sous Jacques Ier, tous les revenus de la douane dans le port de Londres se montèrent à 109, 572 liv. 18 s. 4 den.; en 1641, à 500,000 liv. Les troubles de l'Angleterre en 1666 occasionèrent une perte de 110,000 liv. Depuis les années 1671 jusqu'à 1688, ils rapportèrent l'un dans l'autre 555,753 liv.

La note suivante montrera l'accroissement progressif des revenus de la douane d'Angleterre jusqu'à nos jours.

Années.	Livres sterling.	Années.	Livres sterling.
1700	1,928,108	1770	2,546,145
1710	1,508,292	1780	2,725,920
1720	1,559,253	1790	3,782,822
1730	1,658,714	1800	6,799,755
1740	1,302,486	1810	10,877,855
1750	1,567,529	1820	8,746,105
1760	1,969,993	1830	17,211,840

LES QUAKERS.



On donne le nom de *Quakers* ou trembleurs à des sectaires fanatiques qui tremblent de tout leur corps en faisant leurs prières. Les quakers habitent presque tous la Grande-Bretagne et les Etats-Unis; cependant on dit qu'il en existe aussi dans les Pays-Bas. Les quakers s'élevèrent pendant les guerres civiles du règne malheureux de Charles Ier. Georges Fox, du village de Dreton, dans le comté de Leicester, en fut le chef (1624-1690). C'était le fils d'un artisan et il était cordonnier lui-même, ignorant, grossier, sans éducation, sombre et mélancolique. En travaillant de son métier, il méditait l'Écriture et s'en pénétra si bien que ses discours n'étaient qu'un tissu confus de passages des livres saints. Ses méditations et sa vie solitaire augmentèrent sa mélancolie. Pour se détacher de toutes les choses de ce monde, il rompit toute relation avec sa famille, et se mit à courir le pays, ne restant jamais long-temps dans le même lieu, de crainte que l'habitude ne lui fît contracter de nouvelles liaisons qui eussent pu nuire à la sublimité de sa vocation. Il allait quelquefois écouter les prédications des ministres de la religion; mais il en revenait presque toujours peu satisfait et alors il allait s'enfoncer dans les bois, passait des journées entières dans le creux d'un arbre, lisant sans cesse la Bible. Parvenu à un degré de perfection qui lui rendait inutile la lecture de tout autre livre, il fit des progrès rapides vers un état spirituel encore plus élevé et commença à avoir moins de respect pour la Sainte-Écriture. Croyant trouver en lui-même ces inspirations qui avaient guidé les prophètes et les apôtres, il se figura qu'il avait des visions et des révélations, et s'érigea en prédicateur (1648). Il feignit des miracles pour accréditer ses prédications auxquelles la nouveauté et je ne sais quel air de dévotion ne donnait déjà que trop de vogue.

Fox proposa peu d'articles de foi; il se bornait à la morale, il prêchait la charité mutuelle, l'amour de Dieu, une attention soigneuse à observer tous les mouvemens intérieurs et secrets de l'esprit; il voulait un culte simple, et une religion sans cérémonies; il réduisait tout à attendre, dans un triste et morne silence, l'inspiration du Saint-Esprit qui faisait parler. Les quakers affectèrent une droiture et une probité singulière, un visage grave et sévère, un entretien froid et lent, pour avoir le temps de bien peser tout ce qu'ils disaient, beaucoup de frugalité dans leurs repas et de modestie dans leurs habits. Ils condamnèrent les vues intéressées des ministres anglicans. Ils blâmèrent la guerre comme une fureur, et le serment comme un outrage fait à Dieu. Fox fut emprisonné plus d'une fois parce qu'il entrait dans les temples, interrompait le ministre et excitait le peuple à la révolte. La pitié qu'on eut de son extravagance lui épargna de plus grands supplices. Les quakers ne laissèrent pourtant pas de se multiplier. Ils s'enhardirent et s'élevèrent contre les magistrats dont ils attaquèrent la puissance. Il y en eut un, nommé Taylor, qui souffrit que ses disciples l'appelassent fils unique de Dieu, soleil de justice et roi d'Israël, et qu'à son entrée dans Bristol ils criassent : Ho anna, fils de David. Cromwell fit arrêter Fox et Marguerite Sell sa femme, célèbre dans sa secte par ses prédications. On ne punissait cependant pas les quakers; pourvu qu'ils promissent de se contenir, on les mettait en liberté. Taylor seul fut fustigé comme blasphémateur. On les joua, on les rendit ridicules sur les théâtres; ils se moquèrent également et des prisons et des satires, et leur secte fit de rapides progrès.

Fox passa en 1671 en Amérique où sa doctrine était déjà répandue; il parcourut une grande partie des colonies anglaises, et au moyen d'un interprète prêcha même les sauvages. De retour en Europe, il visita la Hollande et écrivit à la princesse palatine, Élisabeth, pour l'exhorter à consacrer ses soins à la piété. La réponse d'Élisabeth décida Barclay et Penn, disciples de Fox, à se rendre au-

près d'elle pour la fortifier dans la foi. Celui-ci poussa ses courses jusqu'à Dantzig; l'avènement de Jacques II le rappela en Angleterre. Ce fut un événement heureux pour les quakers, car ce prince commença par suspendre toutes les lois pénales pour fait de religion. Lorsque Guillaume III eut été proclamé roi, il imita en ce point la conduite de son prédécesseur, et Fox, avant de mourir, eut la satisfaction de voir sa secte jouir d'une sécurité qui lui avait été longtemps refusée. Quoiqu'il vécût dans la retraite, il ne cessa de prêcher que peu de jours avant sa mort qui arriva le 16 janvier 1690. Il avait fait goûter sa doctrine à des hommes d'un rang très élevé, et ce fut sans doute à de tels sectaires que le quakérisme dut son développement; il acquit chaque jour de nouvelles forces et les lois finirent par le tolérer et même par le protéger. Sous le règne de Guillaume et de Marie, un acte du parlement statua qu'en justice l'affirmation des quakers tiendrait lieu de serment, et sous Georges II le mode du paiement des dîmes fut mitigé en leur faveur. A la mort de Fox, les quakers, très nombreux en Angleterre, ne l'étaient pas moins dans les possessions anglaises de l'Amérique septentrionale; Fox avait jeté les fondemens de la société, Barclay et Penn (1648-1690 et 1644-1718), la consolidèrent. Ce dernier présente Fox comme un homme d'un entendement admirable et si pénétré de l'amour et de la crainte de Dieu qu'on ne pouvait le voir en prière sans édification. Il ajoute que rien n'égalait la pureté et l'innocence de sa vie. L'ardeur de son zèle et son incroyable activité étaient telles qu'il mangeait et dormait très peu, quoiqu'il fût d'une haute taille et très gros. Ses écrits ont été réunis en trois volumes in-folio.

NOTICE SUR LE CULTE ACTUEL
DE
JAGGANATHA, OU JAGGERNAUT.

C'est à Porée, sur la côte de Malabar, que se trouve le temple de cette idole célèbre. Entouré d'un grand nombre d'autres édifices religieux, il forme avec eux une masse énorme de bâtimens placés dans une enceinte de six cents pieds carrés, fermée par une muraille de vingt pieds. Cet enclos en contient un autre moins étendu : un second mur l'entoure; le terrain s'y élève d'une vingtaine de pieds, et les temples de Jagganatha sont posés sur cette espèce de terrasse. L'espace qui divise les deux murs est occupé par une cinquantaine de temples dédiés aux différens objets de la superstition des Indous. La tour la plus élevée a cent quatre-vingts pieds; c'est la résidence de Sri-Jeo, de son frère et de sa sœur. Elle manque d'élégance : sa forme et ses proportions n'ont rien qui plaise à l'œil; elle a été revêtue d'une couche de plâtre dont il ne reste que des vestiges qui sont d'un effet d'autant plus désagréable que les ornemens sont peints en rouge.

Près de la tour est un pavillon qui contient le vestibule du temple; c'est là que l'image est exposée pendant la fête des Bains. D'un côté est un portique par lequel l'entrée est garantie du soleil; de l'autre un bâtiment dont le toit est en pyramide; il est destiné à recevoir chaque jour les alimens qui doivent être distribués aux pèlerins. On aperçoit du dehors les statues qui garnissent les murs du temple; leur révoltant cynisme est une preuve de plus de l'alliance qui a toujours existé entre l'idolâtrie et les vices qui dégradent le plus l'humanité. Les prêtres, ceux qui les servent et les malheureuses femmes dévouées aux rites de ce culte impur, habitent cette enceinte; on porte leur nombre à 3,000. La taxe levée sur les pèlerins et le revenu des terres qui dépendent de l'établissement, fournissent à leur subsistance. Les mendians affluent de toutes parts dans ce lieu où semble se réunir ce que le monde entier renferme de plus repoussant.

Deux fêtes principales attirent une multitude de pèlerins, celle des Bains et celle du Chariot qui est la plus solennelle. Dans la première, Sri-Jeo et son frère sont supposés prendre, après certaines ablutions, la forme d'un dieu à la tête d'éléphant; un historien décrit ainsi cette cérémonie dans ses esquisses de l'Inde.



(Jagganatha, Sabadra, Balarama.)

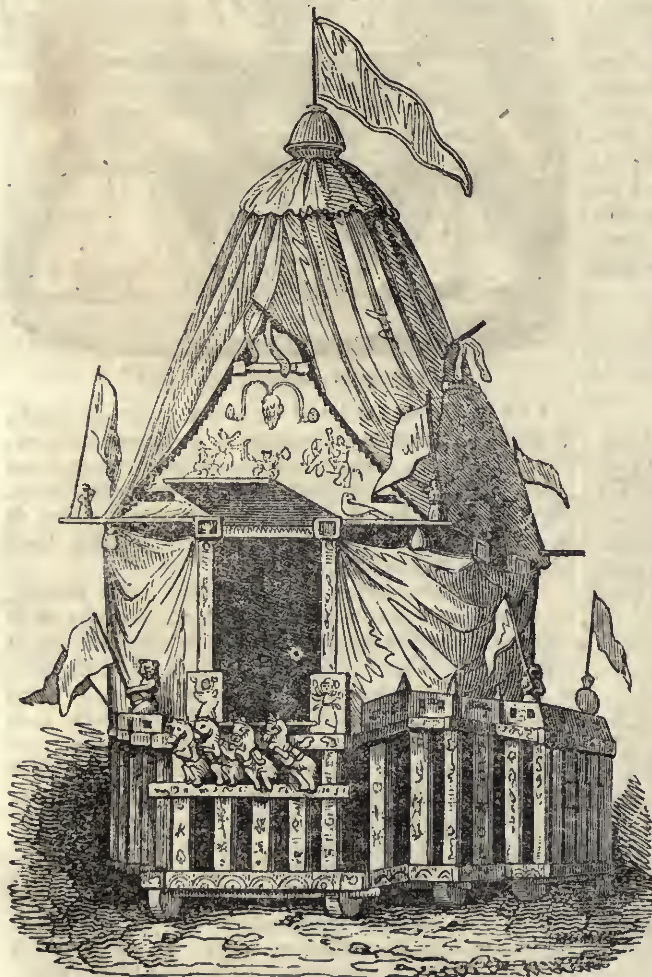
« En apprenant que les idoles étaient sorties du temple, et qu'elles recevaient les hommages de leurs adorateurs, je montai sur un éléphant et je me dirigeai avec quelques autres personnes vers la place qui est en face de la terrasse. Nous eûmes un peu de difficulté à pénétrer au milieu de la multitude; mais une fois placés, notre position élevée nous permit de tout voir.

« Les divinités étaient rangées en ligne sur la terrasse, en dedans des murs, et protégées contre l'humidité de la nuit par un immense pavillon d'étoffe de diverses couleurs dont un goût bizarre avait dirigé le choix. Il faisait nuit, et ce n'était qu'à la lueur bleuâtre des feux lancés de temps en temps, qu'on pouvait distinguer ce qui se passait; mais les idoles étaient presque continuellement voilées par une foule d'éventails de formes variées, qu'agitaient les bramines pour éloigner les insectes assez peu respectueux pour s'approcher des objets de leur culte. Nous envoyâmes au grand prêtre un billet très poli, pour le prier d'ordonner qu'on nous laissât un instant contempler ce trio vénéré. Il voulut bien céder à notre prière; les prêtres se reculèrent, deux torches brillantes furent allumées, et nous vîmes distinctement trois épouvantables figures de bois, bariolées de noir, de brun et de jaune. La tête seule était visible, tout le reste était soigneusement enveloppé. »

La grande fête du Chariot se renouvelle tous les ans à l'époque où les idoles sont transportées dans un temple qui est à trois quarts de lieue de Porée.

Après beaucoup de prières et de longues cérémonies dans l'intérieur du temple, les dieux sont descendus de leur trône et portés à la porte du Lion; ce n'est pas, il est vrai, avec le respect qui semblerait convenable dans une telle circonstance; une corde est tout simplement passée autour de leur cou; des prêtres, dont c'est l'office, les traînent ainsi au milieu de la poussière, tandis que d'autres soutiennent leurs têtes et les poussent par derrière; mais tout cela sans le moindre égard et comme si c'était pour eux-mêmes un sujet de risée. Froissées, heurtées par la

foule, les idoles atteignent enfin les chars : on les y place au moyen d'un plan incliné. Cependant, un sentiment d'enthousiasme qu'on a peine à concevoir agite la multitude; du moment où l'on aperçoit les divinités chéries, elles sont saluées des cris mille fois répétés de *victoire à Jagganatha;* et, quand ce même Jagganatha paraît le dernier, sa figure hideuse est accueillie par un redoublement d'acclamations. Ces idoles célèbres ne sont autre chose que des bustes en bois d'environ six pieds de haut, qui sont posés sur une espèce de piédestal, et dont les traits n'offrent qu'une grossière imitation de la figure humaine. Elles sont peintes en blanc, en jaune et en noir, et ces visages, que d'affreuses grimaces rendent un objet d'effroi, sont coiffées d'étoffe de plusieurs nuances, dont la disposition a quelque rapport avec la forme d'un casque. Les deux frères ont des bras qui sortent de leurs oreilles; la sœur en est entièrement dépourvue. La dimension des chars, qui est de quarante pieds, leur donne un aspect imposant et vraiment grandiose; mais tous les ornemens sont



(Le char de Jagganatha.)

du plus mauvais goût, excepté le dais dont la richesse est admirable et qu'on doit à la munificence du gouvernement de la Grande-Bretagne. Quand les images sont placées dans les chars, on apporte un coffre qui contient les pieds, les mains et les oreilles dorés de Jagganatha : on les pose aux endroits convenables, et une écharpe écarlate est soigneusement drapée autour du piédestal. Ainsi paré, le dieu reçoit les hommages du rajah de Khoorda qui, muni d'un magnifique balai, vient en grande pompe balayer quelques pas de la route qu'il doit parcourir. A un signal donné, la foule saisit les cables qui sont attachés aux chars; un élan général les fait avancer de quelques toises; le plus souvent on en tire deux à la fois. Les transports qu'excite ce premier mouvement, le bruit des roues, les accords de plusieurs centaines d'instrumens, cette multitude innombrable animée des mêmes sentimens, tout enfin produit d'abord une impression de surprise qui n'est pas sans charme; mais au bout de peu de minutes, un tel spectacle cause à un chrétien les plus pénibles sensations.

La circonstance la plus affreuse de ces processions, est le sacrifice volontaire de quelques fanatiques qui se précipitent sous les roues du char. Nous empruntons au docteur Buchanan le récit d'une de ces horribles scènes dont il fut témoin en 1806. « A peine avait-on fait quelques pas, qu'un pélerin déclara qu'il était prêt à offrir le sacrifice de sa vie. Il se coucha devant le char, le visage tourné vers la terre, les bras étendus; la foule se rangea avec respect, et au moment où il fut brisé sous cette masse énorme, des cris de joie firent retentir les airs; le corps de la victime fut couvert de petite monnaie par le peuple, en signe d'approbation; il resta long-temps exposé et fut enfin porté au Golgotha, où je viens de visiter ses restes. Hier, ajoute le docteur, une femme s'est dévouée à l'idole; mais comme elle avait choisi un endroit où le terrain était en pente, elle a survécu quelques heures à l'affreux supplice qu'elle s'était imposé. »

Hâtons-nous d'ajouter que cet excès de fanatisme diminue chaque jour et paraît sur le point de s'éteindre. Un Anglais qui a passé quatre ans dans l'Inde n'en a vu que trois exemples. L'un lui a semblé accidentel, et les deux autres victimes étaient des personnes qui souffraient depuis long-temps d'insupportables douleurs.

Tout porte à penser que ce culte, vraiment monstrueux, cessera bientôt d'exister; déjà il se soutiendrait difficilement s'il était laissé à ses propres ressources. On ne peut se défendre d'un sentiment pénible en réfléchissant que les largesses d'un gouvernement chrétien contribuent à maintenir l'absurde superstition qui offense à la fois Dieu et la raison.

LE GRAND ET LE PETIT CHATELET.

Au commencement du XIIe siècle, il existait à l'extrémité septentrionale du Pont-au-Change une grosse tour en bois destinée à protéger Paris, alors renfermé dans l'île de la Cité, contre l'invasion et les brigandages des ennemis du roi de France, parmi lesquels se rangeaient les plus puissans ducs et barons du royaume.

Louis VI, dit le Gros à cause de son énorme embonpoint, est un des rois qui portèrent les plus rudes coups à la féodalité. Pendant la fin du règne de son père, les seigneurs avaient levé l'étendard de la révolte, et déjà il les avait vivement combattus. Après son avènement au trône, il continua à les poursuivre sans relâche, et presque tous les instans de sa vie se passèrent en marches militaires et en combats. Aussi lui donna-t-on le surnom de *Batailleur*.

Ce fut lui qui le premier, pour humilier et affaiblir ses ennemis, bien plus que pour se rendre populaire, accorda aux habitans de quelques villes ou bourgs le droit de commune, ou la faculté de régir eux-mêmes leurs propres affaires. On conçoit dès lors la haine implacable que lui vouèrent les seigneurs féodaux, et l'opiniâtreté avec laquelle ils l'attaquèrent sans cesse. On lit dans une histoire de ce temps : « Il fut toujours occupé à repousser à main armée les attaques de Henri, roi des Anglais, de Thibaud, comte de Blois et de Chartres, et des autres nobles de son voisinage. Depuis, pendant un certain temps, il fut tellement pressé par ses ennemis, qu'il ne pouvait point sortir de Melun, ni, quand il résidait à Paris, se rendre

de cette ville à Corbeil, parce qu'il était, de ce côté, menacé par les troupes du comte Odon. Voulait-il aller de Paris à Étampes, il en était empêché par les forteresses de Montlhéri, de Château-Fort, et de la Ferté-Baudoin. Voulait-il d'Étampes se rendre à Orléans, il trouvait un obstacle dans les troupes du château du Puiset. »

Ainsi, pressé, harcelé, souvent même cerné dans sa capitale, il dut songer à fortifier Paris. En effet, il l'entoura de murailles, construisit des retranchemens, des têtes de pont, pour en rendre l'accès plus difficile. C'est ainsi qu'il remplaça la tour du Pont-au-Change par une autre tour également en bois, mais plus considérable. Telle est l'origine la plus probable du Châtelet, dont quelques auteurs attribuent faussement la fondation à Jules-César.

Lorsque Philippe-Auguste eut porté au-delà du Châtelet l'enceinte de Paris, cette forteresse devint inutile pour la défense de la ville, et on y établit le siège des juridictions de la Prévoté, qui se divisaient en quatre sections : l'audience du parc-civil, celle du présidial, la chambre du conseil et la chambre criminelle. Ces diverses juridictions furent réunies en un seul corps qui prit le nom de *Cour du Châtelet*.

La Cour du Châtelet avait, comme le parlement, sa Bazoche, composée de tous les clercs travaillant chez les notaires, des commissaires, des procureurs et des greffiers : elle se qualifiait de Bazoche *régnante en titre et triomphe d'honneur*. « Un des plus anciens procureurs, qui se sou-
« vient encore aujourd'hui (1759) d'avoir été, il y a plus
« de 55 ans, le dernier prévôt de la Basoche (du Châtelet),
« est en état d'attester qu'il n'a jamais tenu qu'au cabaret
« les séances de ce prétendu tribunal. »



(Vue du grand Châtelet.)

En 1657, le Châtelet menaçait ruine, quoiqu'il eût été déjà reconstruit par Charles V, et il fut décidé que pendant qu'on travaillerait à le réparer, la cour siègerait aux grands Augustins. Mais les moines ne voulurent pas céder leur couvent, et il fallut s'en emparer par la force; il y eut un combat acharné; plusieurs religieux furent tués, et après un siège dans les règles, le parti de la cour triompha. Boileau rappelle cette guerre monacale, lorsqu'il fait dire à la Discorde, énumérant ses exploits dans les monastères :

J'aurais fait soutenir un siège aux Augustins.

La cour du Châtelet fut supprimée en 1790. A cette époque il ne restait plus des vieux bâtimens que deux ou trois grosses tours, sous lesquelles passait un chemin étroit et sombre, conduisant du Pont-au-Change à la rue Saint-Denis. Enfin, en 1802, le Châtelet fut démoli entièrement. A cet édifice noirâtre, aux rues malsaines qui l'entouraient, a succédé une place vaste, aérée, au milieu de laquelle s'élève une fontaine monumentale, érigée en mémoire des triomphes de l'armée française.

Quant au petit Châtelet, situé à l'extrémité méridionale du Petit-Pont, tout porte à croire qu'il fut bâti en



(Vue du petit Châtelet.)

même temps que le grand, c'est-à-dire sous Louis VI, car il fallait défendre la ville au midi comme au côté nord.

Le 20 décembre 1296, un débordement de la Seine renversa le Petit-Pont, ainsi que plusieurs bâtimens, et le petit Châtelet ne résista pas à la violence des eaux. Mais Charles V le fit reconstruire en 1369 pour contenir la turbulence des écoliers de l'université, qui souvent descendaient du faubourg Saint-Germain pour faire irruption dans la ville, et y commettre toutes sortes d'excès.

En 1402, le petit Châtelet devint la résidence du prévôt de Paris : plus tard ses bâtimens servirent de prison. Enfin, en 1782, cet édifice fut démoli. Il était construit comme le grand Châtelet : un passage obscur existait de même sous ses constructions. C'est à ce passage que se percevaient, du temps de Saint-Louis, les droits d'entrée.

PALAIS DE GLACE, A SAINT-PETERSBOURG.

Voyez l'article sur les Montagnes russes, p. 224.



L'hiver de l'année 1740 fut marqué par un froid extrêmement rigoureux, qu'on ressentit dans toute l'Europe. Jusque-là, peu d'expériences curieuses avaient été faites sur la glace. Ce fut cette même année, à Lubeck, que pour la première fois on la vit transformée en un ouvrage digne de fixer l'attention. Pendant les froids, le lieutenant de Meynerts tailla, hors de la porte de Holstein, un lion de glace, long de sept pieds, et aussi bien travaillé qu'un sculpteur habile eût pu le faire. Autour de ce lion, il établit un bastion, sur lequel furent placés cinq canons, un soldat en armes et sa guérite, et le tout était de glace. Une autre expérience faite la même année à Saint-Pétersbourg, est plus surprenante encore. Alexey Danielowitsch Tatischtschew ayant conçu le projet d'élever un palais tout de glace, communiqua son plan à l'impératrice

Anne, qui lui donna la permission de l'exécuter, et voulut en supporter tous les frais. Ce fut vers la fin de 1739 qu'il commença cet étonnant travail. Les constructions se firent d'abord sur la Neva, près du nouveau palais d'hiver du Czar : le lieu offrait de grands avantages, puisque c'était bâtir dans la carrière même. On avait vu d'ailleurs la glace de ce fleuve résister plus d'une fois au poids de plusieurs milliers d'hommes armés, de gros canons, de mortiers dont on avait fait des décharges réitérées. Six ans auparavant, dans un spectacle donné à la célèbre impératrice Anne, il avait porté une forteresse de neige et de glace, attaquée et défendue dans toutes les règles de la guerre, et enfin prise l'épée à la main. Déjà les murs étaient assez élevés; mais les travaux avaient été commencés trop tôt, et la glace n'était pas encore assez épaisse : un malheureux dégel survint, et tout l'édifice s'affaissa.

Ce revers ne découragea pas Danielowitsch : il choisit un endroit plus propre à soutenir ses constructions, entre la forteresse de l'amirauté construite par Pierre-le-Grand, et le nouveau palais d'hiver bâti sous le glorieux règne de l'impératrice Anne. On prit la glace la plus limpide : elle fut taillée en blocs parfaitement réguliers et embellis de mille ornemens d'architecture. Ces blocs furent enlevés par des grues, et posés régulièrement les uns sur les autres : pour cimenter les jointures, on versait de l'eau qui, par l'action pénétrante d'un froid excessif, se gelait à l'instant. En peu de jours fut construit un édifice de soixante pieds environ de longueur, de vingt pieds de largeur, et de vingt-cinq de hauteur. Tous les murs en étaient transparens et d'une couleur bleuâtre. Ce devait être quelque chose de merveilleux que ce palais d'une seule pièce, poli comme une nappe d'eau sans rides, et du cristal le plus pur.

Devant ce monument étaient rangés sur une même ligne six canons percés et travaillés au tour, avec leurs roues et leurs affuts aussi de glace. Leurs proportions étaient rigoureusement copiées sur celles des canons de fonte, qui portent trois livres de charge. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces canons furent plusieurs fois mis à l'épreuve, une fois entre autres devant toute la cour. La charge était d'un quart de livre de poudre et on y faisait couler un boulet de fonte. Il arriva même qu'un de ces boulets, avec cette charge, eut assez de force pour aller, à soixante pas de distance, percer une planche de deux pouces d'épaisseur. Sur la même ligne étaient encore deux mortiers, absolument semblables à ceux de fonte, et de force à lancer, avec un quart de poudre de charge, des bombes de quatre-vingts livres. L'épreuve fut plusieurs fois répétée, et toujours avec le même succès. De chaque côté de l'entrée, et toujours sur la même ligne, étaient placés deux dauphins de glace, dont la bouche béante projetait, pendant la nuit, du naphte enflammé.

Derrière ces canons s'élevait une balustrade entièrement en glace, élégamment sculptée, soutenue par des piliers placés de distance en distance, et ornée de quatre statues. Cette enceinte avait trois entrées, une principale et deux sur les côtés; l'ouverture de celles-ci était marquée par des piliers surmontés de larges urnes, d'où sortaient des arbustes dont les branches, les feuilles et les fleurs étaient de glace. Vers le haut de la maison, et en avant du toit était une pareille balustrade supportant des boules faites au tour : elle était interrompue par un frontispice élevé au-dessus de l'entrée principale, soutenu par quatre colonnes sculptées avec soin et couronné par deux statues.

Ce palais d'un seul étage avait sur sa façade six fenêtres à châssis peints en vert. On arrivait dans l'intérieur par un perron de quelques degrés, et d'abord on trouvait un vestibule spacieux qui conduisait de chaque côté à un appartement. Toutes les fenêtres étaient aussi de glace; la nuit, le palais était illuminé par un grand nombre de lumières, et on adaptait aux croisées des figures grotesques. Cette splendeur encore accrue par la transparence des murs, la variété des couleurs et la bizarre originalité de ces figures présentait à l'œil un spectacle magique; on aurait dit un palais de fées.

L'intérieur n'offrait pas moins d'art et de luxe. Dans la première chambre, c'était une toilette supportée par deux sirènes, et sur cette toilette un large miroir, deux flambeaux et leurs bougies, des vases et plusieurs jolies boîtes de diverses couleurs; au fond, un lit avec ses rideaux, ses coussins, et au bas deux paires de pantoufles et un seul fauteuil; au milieu une élégante cheminée ornée de deux statues et garnie de bûches de glace. Les bougies et les bûches étaient frottées de naphte, espèce de bitume liquide et limpide, d'une couleur jaune pâle, produisant une lumière vive et une très faible chaleur; c'est à l'aide de cet apprêt que la nuit on pouvait les allumer. Dans l'autre chambre, sur une table, était une pendule avec tous ses rouages exécutés avec autant de précision que s'ils eussent été de cuivre, de vraies cartes et des fiches gelées éparses çà et là; de chaque côté un sofa riche de sculptures. Dans chaque coin une statue sur son piédestal, et au fond une armoire couverte de mille petites figures gothiques avec un service complet à thé, des corbeilles pleines de fruits et des plats chargés de mets recherchés. Tous ces meubles, de la glace la plus pure, avaient non-seulement des formes à la mode, mais encore la couleur naturelle à chacun d'eux. L'architecte n'avait rien ménagé pour l'embellissement de son œuvre; qu'avait-il à épargner, lui qui puisait aux trésors de la munificence impériale?

Aussi ne fut-ce pas assez d'un palais : il fit bâtir de chaque côté et à quelque distance, une pyramide creuse, montée sur un piédestal. Vers le haut fut ouverte une fenêtre ronde, et dans le corps de la pyramide on plaça une grande lanterne à huit faces, sur chacune desquelles figuraient des espèces de caricatures à poses ridicules : la nuit on illuminait cette grosse lanterne, et une main invisible la faisait tourner sur son axe, en sorte que les figures apparaissaient successivement à la fenêtre. Plus loin et à droite du palais, on voyait un éléphant creux, conduit par deux Persans, et qui en portait un troisième sur son dos; ils étaient tous quatre de grandeur naturelle. Pendant le jour, il lançait de l'eau par sa trompe à vingt-quatre pieds de hauteur, et la nuit l'eau était remplacée par du naphte enflammé. Par intervalles, il poussait des cris à peu près semblables à ceux de ces animaux. A gauche, et pour faire pendant, on avait construit un petit pavillon dans lequel était un bain.

Cette merveille dura plus de deux mois; ce ne fut qu'à la fin de mars que le palais pencha vers sa ruine, et s'écroula peu à peu.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 11 au 15 mai.

11 *mai* 1745. — Bataille de Fontenoi, gagnée par les Français commandés par le maréchal de Saxe, sur les troupes de Marie-Thérèse. Louis XV y assistait avec le dauphin. Il conduisit pendant la nuit, son fils sur le champ de bataille, et, lui montrant les victimes de la journée, il lui dit : « Méditez sur cet affreux spectacle! apprenez à ne pas vous jouer de la vie de vos sujets, et ne prodiguez pas leur sang dans des guerres injustes... »

11 *mai* 1817. — Mort du cardinal Maury.

12 *mai* 1382. — Assassinat de Jeanne I[re], reine de Naples.

12 *mai* 1641. — Exécution du comte de Strafford, ministre de Charles I[er], roi d'Angleterre.

12 *mai* 1778. — Mort de William Pitt, premier comte de Chatham, un des plus grands ministres qu'ait eus l'Angleterre, et père du célèbre William Pitt, contemporain de Fox. Il était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort Saint-Georges de Madras, et qui fit la première acquisition du fameux diamant connu sous le nom de *Régent*. Né à Westminster en 1708, il embrassa la carrière des armes; mais une goutte héréditaire dont il fut atteint dès l'âge de 16 ans, le força à renoncer à cette profession. Il s'attacha

à l'étude des lois, à celle des grands écrivains de l'antiquité et débuta avec éclat au parlement, en 1735. Il contribua au renversement du ministre Robert Walpole qu'on accusait de sacrifier les intérêts de la nation, et qui avait mérité qu'on l'appelât le *Père de la corruption*. Le talent de Pitt et son dévouement au pays lui firent un grand nombre de partisans. La duchesse de Marlborough lui légua dix mille livres sterling, comme un témoignage de son estime et de son admiration. Pourvu bientôt de charges importantes, il eut le courage de donner sa démission pour rester fidèle à ses opinions, et la voix publique força le roi à le mettre peu de temps après à la tête des affaires. Après avoir gouverné avec éclat pendant près de quatre ans, Pitt se sépara de ses collègues parce que son opinion ne prévalait plus dans le conseil privé. Il reparut en 1776 comme chef du cabinet et fut revêtu de la dignité de comte et de pair du royaume. Dans l'intervalle de ces deux ministères, un autre admirateur de Pitt, sir Pynsont, propriétaire d'une immense fortune ,imitant la duchesse de Marlborough, avait institué Pitt son légataire universel. Forcé en 1768, par le déplorable état de sa santé, à renoncer aux affaires, le comte de Chatham se condamna à la retraite. Quand vint, dix ans après, la question de la reconnaissance des États-Unis, il se fit porter presque mourant à la chambre; mais ses forces s'épuisèrent dans la discussion, et il tomba dans un accès convulsif au milieu de ses collègues; peu de jours après William Pitt avait cessé de vivre. L'Angleterre lui a élevé un monument dans l'abbaye de Westminster.

12 *mai* 1809. — Entrée de l'armée française à Vienne.

13 *mai* 1619. — Exécution de Barnewelt, grand pensionnaire de Hollande.

13 *mai* 1704. — Mort de Bourdaloue, célèbre prédicateur.

14 *mai* 1610.—Assassinat de Henri IV, roi de France par Ravaillac. On accusa de ce crime le duc d'Épernon, la marquise de Verneuil, la reine Marie de Médicis et même les jésuites; la reine fit naître contre elle d'affreux soupçons, en refusant d'autoriser la justice à faire des recherches contre les auteurs de l'assassinat du roi. Henri IV, après de longues guerres civiles, était parvenu à rétablir en France l'ordre et la paix; sous la régence de Marie, éclatèrent les plus affligeans désordres, par les intrigues et l'avidité des princes et seigneurs qui se disputaient et s'arrachaient les lambeaux de la puissance royale. Tous ces bouleversemens donnèrent, par résultat de comparaison, un nouvel éclat à la gloire de Henri IV. On oublia ses faiblesses pour admirer ses grandes qualités et la sagesse de son gouvernement.

14 *mai* 1643. — Mort de Louis XIII, roi de France. Fils de Henri IV et père de Louis XIV, ce sont là presque ses seuls titres à la célébrité. Il naquit à Fontainebleau le 27 septembre 1601, et n'avait que neuf ans lorsque le crime de Ravaillac l'éleva au trône.

14 *mai* 1736. — Mort de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan.

14 *mai* 1654. — Mort de La Chaussée, auteur dramatique.

15 *mai* 1562. — Mort de Socin, fondateur d'une doctrine qui forma une secte nouvelle sous le nom de *Sociniens*.

CUIRASSIERS.

L'ancienne cavalerie cuirassée, c'est-à-dire armée de toutes pièces, se composait d'hommes d'armes; c'était la cavalerie noble formée par le *ban* ou par l'*arrière-ban*. Les gentilshommes revêtus de cette armure, et dont on fait remonter l'origine à Hugues Capet, en 995, prirent ensuite le nom de *gendarmes*. En 1445, Charles VII en forma plusieurs compagnies d'ordonnance, dont quelques-unes entrèrent plus tard dans la maison militaire des rois de France. L'origine de nos cuirassiers modernes n'est pas aussi ancienne. Sous le règne de Louis XIII, quelques régimens de cavalerie portèrent cette arme défensive sans en prendre le nom; mais la presque totalité de ces corps avait disparu au commencement de la minorité de Louis XIV, ou avaient été remplacés par des troupes de nouvelle formation. Vers la fin de 1666, lors de la réforme des compagnies d'ordonnance, et au moment de la création d'un grand nombre de régimens



(Cuirassier de 1776)

de cavalerie, on forma celui de *cuirassiers du roi*, qui prit rang immédiatement après Royal-Etranger, le 6e de l'arme. Presque tous les régimens de cavalerie étaient alors plastronnés, et les cavaliers portaient sous leurs chapeaux des espèces de calottes qui garantissaient des coups de sabre. Ce plastron était en fer et du poids de sept kilogrammes et demi. Pendant long-temps les cuirassiers du roi n'eurent pas d'autres armes défensives, et ce ne fut que vers le milieu du règne de Louis XV qu'on leur donna la cuirasse complète, qui fut de nouveau remplacée par le plastron ou demi-cuirasse. Depuis sa création jusqu'en 1776, ce corps a constamment porté le même uniforme; il consistait en un habit bleu, à paremens, revers et doublure rouges; le chapeau était bordé d'or fin, et l'équipage du cheval de la couleur de l'habit. En 1776, il prit les revers, les paremens et le collet jonquilles. Les cavaliers étaient armés d'un sabre, d'un mousqueton et de deux pistolets. L'ancienne lame des sabres de grosse cavalerie était droite, large, tranchante d'un côté, et effilée de l'autre : vers la pointe, elle était tranchante des deux côtés d'environ sept à huit pouces. La force du régiment des cuirassiers du Roi, qui, à sa création était de trois escadrons, fut réduite à une compagnie de 100 hommes à la paix d'Aix-la-Chapelle en 1668. En 1750, son effectif se trouvait porté à trente-deux officiers et quatre cent quatre-vingts cavaliers, y compris douze maréchaux-des-logis, vingt-quatre brigadiers, douze trompettes et un timbalier.

Avant l'invention de la poudre, on avait une manière différente d'armer les troupes; les uns portaient seulement l'épée et l'arc, ou l'épée et la lance; d'autres des frondes, des massues, des haches, des poignards, des piques ou bâtons-ferrés, etc. Les cuirasses garantissaient alors des coups de l'ennemi; mais lorsque l'usage de la poudre eut introduit celui des armes à feu portatives, notre cavalerie cuirassée ne fut plus qu'à l'abri des coups de sabre, de la baïonnette et des balles tirées à une assez longue portée. Nous avons fait connaître dans l'article sur l'armure de François Ier, page 208, le poids de l'ancienne armure du cavalier : celui de la cuirasse moderne n'excède pas le poids de l'ancien plastron (sept kilogrammes et demi). Les diverses parties qui la composent sont : le devant et le dos; un coussinet en toile rembourré est placé par-dessous; deux épaulettes ou épaulières en buffle et à agrafes, complètent cette armure. Une ceinture en cuir et une boucle en cuivre servent à assujettir ces diverses parties sur le buste du cavalier. Les cuirassiers la portent en fer poli (1), celle des carabiniers est de même métal, mais recouverte d'une feuille en cuivre.

(1) Elle était autrefois en fer battu.

Le régiment des cuirassiers du roi s'était rendu célèbre pendant les guerres de Louis XIV et de Louis XV. Les campagnes de la révolution lui fournirent de nouvelles occasions de se signaler, et il s'est fait particulièrement remarquer dans toutes les affaires où il a donné. En 1791, le corps avait pris le numéro 8 dans l'ordre des vingt-quatre régimens de grosse cavalerie existant à cette époque. Par un arrêté consulaire du 23 décembre 1802, les 5e, 6e et 7e régimens formèrent trois nouveaux corps de cuirassiers. Portés à douze en 1804, ils constituèrent, avec les deux régimens de carabiniers, la grosse cavalerie française. On leur donna les couleurs tranchantes *écarlate*, *cramoisi*, *rose-foncé*, *jonquille et aurore* (1); le casque à crinière et à houpette en crin remplaça le chapeau : les officiers, les sous-officiers et les cavaliers furent cuirassés par devant et par derrière. Déjà la largeur de la lame du sabre avait été réduite, et l'on avait supprimé les ornemens inutiles qui garnissaient la poignée. Ces améliorations ont beaucoup diminué la pesanteur de cette arme. En 1812, tous les régimens de cuirassiers furent armés de baïonnettes.

Les deux figures ci-après représentent le cuirassier du temps de l'empire et celui de 1834.



(Cuirassier de 1812.)

Nous donnerons ici l'uniforme de nos dix régimens de cuirassiers. Habit *bleu* ; couleurs distinctives : pour le 1er, *écarlate* ; 2e, *cramoisi* ; 3e, *aurore* ; 4e, *rose* ; 5e *jonquille* ; et pour le 6e, *garance*. Les six premiers régimens ont le collet, la patte de paremens, les retroussis et les passepoils des devants, des paremens figurant les poches, des brises d'épaulettes et de la patte de ceinturon, de la *couleur distinctive* ; les brides d'épaulettes, les ornemens de retroussis, les passepoils du collet, de la patte de paremens et des retroussis *bleu*. Les quatre derniers régimens ont les paremens, les ornemens de retroussis, les passepoils du collet, des devans, des pattes de paremens et de ceinturon, des retroussis, des brides d'épaulettes, figurant les poches, de la *couleur distinctive* des quatre premiers régimens. La patte de paremens, les brides d'épaulettes et le passepoil des paremens *bleu*. Boutons *blancs* à grenade et à numéro; épaulettes *écarlates* ; cuirasse en acier; casque à la romaine; crinière en chenille *noire* ; plumet droit en plumes de coq *écarlate* ; pantalon *garance*, avec passepoil *bleu* ; buffleterie *blanche*.

Dans les combats, les cuirassiers et les carabiniers se servent rarement de leurs armes à feu : ils se battent toujours en ligne et la pointe du sabre en avant. La destination spéciale de ces troupes est d'enfoncer les masses ou les carrés et de porter le désordre dans les rangs ennemis, quand vient le moment de décider la victoire. Dans un grand nombre d'affaires on a vu notre grosse cavalerie emporter des batteries formidables. Comme c'est toujours par le choc, et le sabre à la main, que ces combats se décident, la victoire se fixe ordinairement dans les rangs les plus valeureux, quelquefois dans ceux où les chevaux sont les plus forts et les plus vigoureux.

Pendant les guerres de l'empire, les régimens de cuirassiers de nouvelle création soutinrent la haute réputation de leurs devanciers, et il n'est pas une relation de nos batailles mémorables de l'époque, qui ne retrace un fait d'armes particulier à un ou à plusieurs corps de cuirassiers. Les treize régimens de cette arme existans en 1813, furent réduits à six en 1815. Ils sont aujourd'hui au nombre de dix, et forment, avec les deux régimens de carabiniers, la *cavalerie* dite de *réserve*.

Presque toutes les puissances de l'Europe ont des régimens de cuirassiers. Cette arme paraît avoir pris naissance en Allemagne. Bien avant la création des cuirassiers du roi, on en comptait plusieurs régimens dans les troupes



(Cuirassier de 1834.)

autrichiennes et dans celles des électeurs : ils passaient pour la meilleure cavalerie de l'Empire, et y jouissaient déjà d'une grande réputation.

Le détail statistique ci-après fera connaître le nombre et la force des régimens de cuirassiers chez les différentes puissances de l'Europe, sur les deux pieds de paix et de guerre.

			Pied de paix.		Pied de guerre.
Autriche,	8	régimens.	8,000	—	12,000
Bavière,	2	id.	1,450	—	2,500
Belgique,	1	id.	1,500	—	1,400
Danemarck,	2	id.	1,100	—	1,100
Espagne,	1	id.	600	—	600
France,	10	id.	10,000	—	12,000
Hollande,	3	id.	1,450	—	2,700
Prusse,	9	id.	5,000	—	6,000
Russie,	9	id.	9,800	—	12,400
Saxe,	1	id.	600	—	800

L'Angleterre, le royaume de Naples, la Suède et les petits états d'Allemagne qui ne figurent pas dans ce tableau, n'ont pas de régimens de cuirassiers.

(1) On y a ajouté, de nos jours, la couleur garance.

SALON DE 1834. — M. ALFRED JOHANNOT.



(Entrevue de François Ier et de Charles-Quint.)

Dans le dessin qui accompagne cet article, nous avons essayé de reproduire l'effet d'un tableau de M. Alfred Johannot, qui a captivé l'attention des connaisseurs à l'exposition de cette année. Voici l'épisode où l'artiste a puisé le sujet de sa composition.

François Ier, ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, fut emmené à Madrid par ordre de Charles-Quint. En proie à la honte de sa défaite, n'ayant d'autre perspective que celle de mourir en prison ou de se déshonorer en acceptant les conditions humiliantes qu'on mettait à sa liberté, il languissait triste et abattu, et attendait de jour en jour la visite de l'empereur, dans l'espoir qu'en traitant avec lui en personne, il serait rançonné plus favorablement; mais son attente fut cruellement trompée, car Charles-Quint, qui craignait sans doute d'être généreux, lui fit dire qu'il ne le verrait pas avant que sa rançon fût réglée. Cette nouvelle jeta le roi de France dans un tel désespoir, qu'il tomba dangereusement malade. Les médecins avertirent l'empereur que lui seul pouvait rendre la vie à son rival, en calmant les inquiétudes qui causaient ses souffrances. Charles-Quint, se voyant sur le point de perdre avec François Ier les avantages qu'il comptait tirer de sa victoire, résolut de lui rendre visite et de lui donner quelques espérances.

Lorsque le roi le vit entrer dans sa chambre, il se souleva avec humeur sur son lit, et lui dit d'un ton de reproche et de colère : « Venez-vous voir si la mort vous débarrassera bientôt de votre prisonnier? » — « Vous n'êtes pas mon prisonnier, répondit Charles, mais mon frère et mon ami; je n'ai d'autre dessein que de vous rendre la liberté et toute la satisfaction que vous pouvez attendre de moi; » puis il l'embrassa et l'entretint avec cet air de franchise dont le roi ne savait pas se défier.

Cette visite produisit un salutaire effet sur le malade : en peu de jours il fut hors de danger, mais sa convalescence fut longue. Lorsque l'empereur le sut bien rétabli, il changea de langage et reprit toute son inflexibilité. En vain le roi lui rappela ses promesses bienveillantes, il ne put rien en obtenir, et après de longues hésitations, il signa enfin à Madrid, le 14 janvier 1526, le traité fatal qui mettait à sa liberté un prix si onéreux pour la France.

Tel est le fait historique qui a inspiré le talent de M. Alfred Johannot. Il a voulu peindre l'entrevue des deux monarques, et selon nous, il a rendu cette scène avec bonheur. Chaque personnage a bien le caractère qui lui est propre : les costumes sont exactement reproduits et exécutés avec cette finesse de détails, et en même temps avec cet esprit d'observation, qu'on retrouve dans la plupart des compositions du même artiste. La pantomime est naturelle et dramatique. On lit bien, dans les traits de François Ier et de Charles-Quint, les sentimens divers dont ils sont animés.

Au milieu de ces deux personnages, M. Johannot place habilement Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, et sœur du roi de France : sa physionomie est touchante et expressive; elle prodigue, avec une tendre sollicitude, ses soins fraternels au royal prisonnier, et cherche à calmer l'agitation que lui cause la vue de son rival heureux. Tout enfin, dans cette charmante composition, excite et captive la curiosité et l'intérêt.

LES HOTTENTOTS.

La partie la plus méridionale de l'Afrique est habitée par les Hottentots, peuple nombreux, dont les traits offrent beaucoup de particularités. Leur taille est moyenne et souvent haute; ils ont les pommettes des joues très saillantes; leur tête étant très large dans cette partie, et la mâchoire au contraire très étroite, leur visage va toujours en diminuant jusqu'au bout du menton. Ils ont

les pieds petits en comparaison des autres parties du corps; la racine du nez très écrasée; les narines très ouvertes; le bout du nez aplati; les yeux bien ouverts et inclinant un peu du côté du nez comme ceux des Chinois; l'iris est d'un brun foncé, quelquefois approchant du noir. La couleur de la peau du Hottentot est d'un brun jaunâtre; mais cette teinte ne s'étend pas au blanc des yeux; il n'a pas les lèvres épaisses de ses voisins, les Nègres et les Cafres; sa bouche est grande et ses dents sont très belles. La laine noire et frisée qui couvre sa tête, sans être fort épaisse, est plus dure que celle des Nègres. Il a peu de barbe. Quoique sa physionomie annonce de l'insouciance, on y remarque des indices de vivacité et de résolution.

Le Hottentot est très bien fait, sa démarche est gracieuse et souple, ses mouvemens sont aisés; les femmes ont le teint plus fin, la gorge bien placée et de la plus belle forme dans leur jeunesse. Le timbre de leur voix est doux. Naturellement timide, le Hottentot est peu entreprenant; son sang froid et son maintien réfléchi lui donnent un air de réserve qu'il ne quitte pas, même dans les momens de sa plus grande joie, particularité qui le distingue des Nègres. Il est enclin à l'inaction et à la paresse; la garde de ses troupeaux et le soin de sa subsistance l'occupent entièrement. Il a la vue très subtile pour découvrir les traces des animaux qu'il chasse; tant qu'il a des vivres, il est gourmand; dans la disette, il se contente de peu, et quelquefois il vit de sauterelles, d'un rayon de miel, ou d'un morceau du cuir de ses sandales; le sommeil est pour lui une ressource contre la faim pressante; et s'il ne peut en venir à bout, il se serre l'estomac avec une courroie. Quoiqu'il élève des troupeaux innombrables de bœufs et de moutons, il est rare qu'il tue les premiers, à moins qu'un accident ou la vieillesse ne les mette hors d'état de servir. La principale nourriture des Hottentots est le lait de vache et de brebis; de temps en temps ils égorgent un mouton, et ils ont le produit de leur chasse; les bœufs sont leurs bêtes de somme et leur servent aussi à faire des échanges. Ils tendent des pièges au gros gibier, ou bien ils le tuent avec des flèches empoisonnées, ou avec des sagayes.

De même que beaucoup d'habitans des pays chauds, les Hottentots se frottent de graisse de la tête aux pieds, et répandent par-dessus une poudre composée de feuilles d'herbes. Ils portent au bas de la ceinture un sac fait de peau de bête, avec le poil en dehors; deux bandes de cuir tombent du bas de leur échine. Pour se garantir du froid ils ont une pelisse en peau de mouton, avec le poil en dedans, et portent un bonnet en peau de brebis sur la tête. Les femmes sont vêtues à peu près de même. Leurs habits sont surchargés d'ornemens, de verroteries; elles en font des bracelets, des colliers et des tissus dont elles se garnissent les jambes en guise de brodequins. Les moins fortunées substituent à ces ornemens des joncs ou des lanières de peaux de bœufs arrondies à coups de maillet, ce qui a fait dire à des auteurs que ces peuples s'enveloppaient les bras et les jambes avec les intestins fraîchement retirés du corps des animaux, et qu'ils dévoraient ces garnitures à mesure qu'elles tombaient en putréfaction.

Ce n'est pas la seule fable qu'on ait débitée sur les Hottentots; il est inutile de les rappeler tant elles sont absurdes et dégoûtantes. On a dit qu'ils adoraient la lune, parce que, réunis le soir, ils chantent en dansant en rond; ils préfèrent la nuit au jour pour prendre ce divertissement, parce que l'atmosphère est plus fraîche; d'ailleurs le sujet de leurs chants est toujours une aventure arrivée à quelqu'un des leurs ou à ceux des hordes voisines. Ils s'accompagnent du son d'instrumens de musique fort simples.

On n'a observé chez les Hottentots rien qui ressemblât à un gouvernement ou à des lois. Ils sont partagés en tribus qui parlent des dialectes dérivés de la même langue; cet idiome est difficile à prononcer, et quelques voyageurs l'ont comparé au gloussement des dindons. Une partie des Hottentots s'est mélangée avec les Européens dont ils sont les domestiques et qui les ont trop souvent traités avec une barbarie révoltante. Leur position a été améliorée par les Anglais.

MOEURS DES SEIGNEURS ANGLAIS
AU XVe SIÈCLE.



Les lignes suivantes sont extraites du journal d'Elisabeth Woodeville avant son mariage avec sir John Grey. L'original en est conservé dans l'ancien château de Drummond. C'est un curieux aperçu de la manière de vivre des seigneurs anglais dans ces temps encore peu éloignés. Après la mort de sir John, Elisabeth épousa en 1665 Edouard IV; lorsqu'Henri IV, qui avait épousé sa fille, monta sur le trône, elle fut reléguée dans le monastère de Bermondsey où elle mourut; mais ses cendres furent rapportées à Windsor.

« — Lundi 9 mars. Je me suis levée à quatre heures du matin, j'ai aidé Catherine à traire les vaches. Rachel, la seconde fille de basse-cour, s'étant échaudé la main hier au soir, j'ai fait ensuite un cataplasme pour elle, et j'ai donné un penny à Robert pour lui acheter quelques friandises chez l'apothicaire.

« — Six heures. L'aloyau était beaucoup trop cuit, et la bierre un peu trop vieille. *Memorandum* : réprimander le cuisinier pour la première faute et remédier moi-même à la seconde, en allant percer une nouvelle barrique.

« — Sept heures. J'ai accompagné madame ma mère à sa promenade dans la grande cour, distribué des alimens à vingt-cinq personnes tant hommes que femmes; grondé sévèrement Roger pour avoir montré de l'humeur en quittant son déjeûner pour nous suivre.

« — Huit heures. J'ai été dans l'enclos derrière la maison avec ma servante Dorothée; j'ai attrapé moi-même le petit Poney Thump, et j'ai fait à peu près six milles sans selle ni bride.

« — Dix heures, dîner. John Grey est un aimable jeune homme, mais que m'importe? Une fille vertueuse doit être entièrement à la disposition de ses parens. John a peu mangé, il m'a souvent regardée, et il a dit que les femmes qui n'avaient pas un bon caractère ne lui paraissaient jamais belles. J'espère que mon humeur n'est pas insupportable, personne ne s'en plaint, si ce n'est Roger qui est le serviteur le plus négligent de toute la maison. John Grey aime les dents blanches, les miennes ne me paraissent pas d'une teinte désagréable; il me semble aussi que mes cheveux sont très noirs; John est du même avis, si je ne me trompe.

« — Onze heures. On s'est levé de table, tout le monde a voulu aller se promener dans les champs. John Grey m'a aidée à passer les barrières, et deux fois il m'a serré la main avec ardeur. Je ne puis pas dire que j'aie aucune objection à faire contre John Grey : il joue aux barres aussi bien que tout autre gentilhomme du comté; il ne manque jamais d'aller à l'église le dimanche.

« — Trois heures après midi. La maison du pauvre fermier Robinson vient de brûler par accident. John Grey a proposé une souscription à son bénéfice, et lui-même a donné rien moins que quatre livres pour cette bonne œuvre. *Memorandum;* il ne m'avait jamais paru aussi bien que dans ce moment-là.

« — Quatre heures. J'ai fait mes prières.

« — Six heures. J'ai donné à manger aux porcs et aux volailles.

« — Sept heures. Le souper est sur la table, il a été retardé par le malheur du fermier Robinson. *Memorandum;* le pâté d'oie est resté trop long-temps dans le four, et le porc frais était en morceaux à force d'être cuit.

« — Neuf heures du soir. Chacun est allé se coucher ; ces dernières heures de la journée sont désagréables. J'ai dit mes prières une seconde fois, John Grey m'ayant causé trop de distractions la première ; je me suis endormie, et j'ai rêvé de John Grey. »

DES CARACTÈRES DE LA VÉGÉTATION DANS LES DIVERSES ZONES DU GLOBE, § Ier.



Sous les tropiques, la végétation est à la fois imposante et variée; les climats plus tempérés ont leurs prairies verdoyantes, et le charme de leurs printemps. Les zones se reconnaissent par des caractères distinctifs, comme les individus par la différence des traits. Ces expressions, dont les artistes se servent de *vues de la Suisse*, du *ciel de l'Italie*, sont basées sur un aperçu vague de la couleur locale. Le bleu du ciel, l'éclat de la lumière, le port des plantes, le contour des montagnes, tout concourt à former la physionomie d'une contrée. Mais c'est dans le règne végétal qu'il faut chercher les principaux traits qui servent à distinguer les diverses régions.

Les parties de la plante qui fixent l'attention minutieuse du botaniste ne sont pas celles qui donnent un caractère au paysage; il serait même assez difficile de les spécifier, puisqu'il repose non sur une seule, mais sur plusieurs, qui se modifient mutuellement. Nous allons cependant indiquer les traits qui nous ont le plus frappé dans ce vaste tableau dessiné par la nature.

Le premier, et le plus facile à distinguer, repose sur la disposition des branches d'un arbre ou d'une plante. Il suffit, pour en comprendre l'importance, de se rappeler la différence qui existe entre un peuplier, un chêne et un hêtre, lors même qu'ils sont dépouillés de leur feuillage. Les branches du premier forment avec la tige des angles aigus; leur élévation donne à l'arbre cet aspect pyramidal qui le rend d'un effet si pittoresque dans les plantations; le cyprès, si commun en Italie et dans le levant, a un port semblable. Aucun autre arbre ne pourrait peut-être recevoir avec la même justesse les épithètes de *noué* et de *touffu* si souvent appliquées au chêne; ses branches contournées le font distinguer en toute saison par l'observateur le moins attentif; le hêtre, qui ne se prête pas à la description, diffère autant de lui que tous deux s'éloignent du bouleau, du frêne et du saule. En voyant notre *flore* si limitée offrir des caractères si tranchés, on peut concevoir quelle variété de formes présentent les arbres sans nombre des climats étrangers; ils donnent à chaque région sa couleur locale, car l'œil saisit ce que la plume ne peut décrire. Si l'on objecte le feuillage qui les couvre la plus grande partie de l'année dans les climats tempérés, et toujours sous les tropiques, nous répondrons que le contour général des plantes est modifié par la disposition des branches que les feuilles nous dérobent, de même que la forme d'un animal est déterminée par celle de ses os.

Les feuilles mêmes prises non isolément, mais en masse, fournissent aussi un trait caractéristique; avant d'en détailler les effets, il faut prévenir que ce mot *feuille* n'est pas toujours employé d'une manière correcte dans le langage ordinaire, car on le donne à chaque portion d'une substance verte et veinée, ayant une petite tige ou pétiole, tandis que dans un grand nombre de plantes, plusieurs feuilles, supportées par un pétiole commun, ne font qu'une seule feuille, que les botanistes nomment composée; ainsi en prenant ce mot dans sa juste acception, la feuille d'un rosier se forme de cinq folioles attachées à une même tige, deux de chaque côté et une au bout; celle du châtaigner en a sept, longues et pointues, qui se tiennent à leur pétiole commun par quelque chose qui ressemble à une main; dans l'acacia, plusieurs petites feuilles ovales sont aussi posées des deux côtés de leur tige. Ces exemples suffisent pour faire comprendre que le trait principal du feuillage se base sur la feuille simple ou composée.

On pourrait penser que lorsqu'il existe peu de différence dans la grandeur, la disposition perd de son importance, ce serait une erreur, et il est aisé de s'en convaincre en examinant les rameaux d'un orme ou d'un tilleul; on verra que les feuilles simples sont placées autour de la branche dans un ordre particulier qui se retrouve constamment dans les arbres de ce genre; les composées ont aussi un arrangement qui leur est propre; il en résulte que si on pouvait, sur un arbre, les remplacer l'une par l'autre, l'effet général du feuillage ne serait plus le même. C'est à ses feuilles composées dont les folioles sont longues et ovales que le frêne doit son port gracieux et léger. Les feuilles palmées du châtaigner se groupent d'elles-mêmes en masses arrondies qui donnent à l'arbre un aspect lourd et peu pittoresque; le saule pleureur avec ses feuilles étroites et allongées, ses rameaux inclinés vers la terre, a une expression très prononcée à laquelle il doit son surnom; tandis que le saule ordinaire, dont les feuilles ont une forme semblable, mais dont les branches sont droites, a un caractère d'un genre opposé. On peut citer à l'appui de cette observation les contrées humides où cet arbre s'offre à chaque pas, et donne au paysage un aspect particulier. Sans parler ici de l'effet produit par les plantes à larges feuilles, tels que le sycomore et le platane, nous rappellerons ces arbres dont les fruits ont la forme de cône, le sapin, le cèdre, etc. Tous ont un feuillage qui leur appartient spécialement, et qui rend si reconnaissables les plantations et même les individus isolés de cette classe si nombreuse.

Les voyageurs dont l'attention s'est portée sur cet objet, énumèrent seize sortes de plantes qui influent spécialement sur le paysage. Ce nombre s'accroîtra sans doute, quand on aura parcouru ces vastes portions de l'Afrique, de l'Amérique du Sud et de l'Australasie, qui sont encore si peu connues.

Nous commencerons par le palmier, le plus noble des végétaux; toutes les nations reconnaissent sa supériorité, et les premiers peuples ont vécu sous son ombrage. Sa tige svelte, dégagée de branches, couronnée d'un élégant feuillage composé de feuilles vraiment gigantesques, lui donne un aspect très différent de tous les autres arbres; et si nos chênes séculaires ou les immenses baobabs du Sénégal offrent l'image d'une vieillesse plus vigoureuse, il faut nous rappeler que le palmier qui se perd dans la nue n'est pas la production d'un petit nombre d'années, et qu'une apparence de jeunesse peut s'unir à une longue existence et à une forte organisation. Sa tige, d'une grosseur inégale dans le *Corozo del Sinu*, est droite comme un jonc dans le *Piritu*, converte d'écailles dans le palmier de *Coveja* et d'épines dans une espèce de Corozo. Le palmier royal de Cuba a la sienne enflée comme le milieu d'un fuseau; au sommet de ses rameaux qui atteignent quelquefois une hauteur de cent quatre-vingts pieds, sont des feuilles qui revêtent les formes les plus variées et ont souvent de douze à quinze pieds de long. Elles sont, dans quelques espèces, d'un vert foncé, leur surface est brillante comme celles du laurier et du houx; d'autres sont argentées au-dessous comme le saule; il y en a qui ont la forme d'un éventail et qui sont ornées de ronds jaunes et bleus qui rappellent l'éclatant plumage du paon. Les fleurs ne sont pas indignes de l'arbre; celles du palmier royal de la Havane sont d'une éblouissante blancheur; mais en général leur couleur est d'un jaune pâle; les fruits sont aussi de formes très diverses, ou ils ont des grappes dont les grains sont émaillés d'or et de pourpre.

Le plus magnifique des palmiers est le *jagua* et le *piriguao;* la nature semble avoir réuni, surtout dans le premier, toutes les beautés éparses dans cette classe si favorisée; il couronne les rochers granitiques des cataractes d'Atures et de Maypurés sur l'Orénoque. Ses tiges élancées et

lisses atteignent une hauteur de soixante à soixante-dix pieds, de sorte que, suivant l'expression de Bernardin de Saint-Pierre, elles s'élèvent en portique au-dessus des forêts. Cette cime aérienne contraste d'une manière frappante avec le feuillage épais du cèdre et les bois de lauriers et de mélastomes qui l'entourent. Des grappes énormes où l'or se mêle à la pourpre complètent sa parure; tant de dons ne sont pas prodigués en vain; ses fruits, préparés de diverses manières par les naturels du pays, fournissent un aliment aussi sain qu'abondant.

Le palmier, si beau sous l'équateur, décroît progressivement en s'avançant vers les zones tempérées. L'Amérique du sud contient les régions qui lui conviennent le mieux; il est plus rare en Asie; ceux de l'Afrique sont peu connus, à l'exception du dattier moins séduisant à l'œil, et le plus utile de tous pour l'homme : il prospère dans le midi de l'Europe; une température de 61 à 65 degrés lui suffit. Le chamœrops, qu'on trouve en Italie et en Espagne jusqu'au quatrième degré de latitude nord, est le seul qui soit indigène dans cette partie du globe; il n'atteint pas plus de sept à huit pieds. Ainsi un bois de palmiers indique avec certitude le climat des tropiques. Nous avons essayé d'en donner l'idée dans une gravure qui n'offre cependant aucune image réelle, car nous avons réuni plusieurs espèces que la nature n'offre jamais ensemble.

La forme du bananier s'associe à celle des palmiers.



(Bosquet de palmiers.)

Sa tige plus basse, mais plus succulente, est presque herbacée et couronnée par de larges feuilles délicates et soyeuses; c'est la parure des cantons humides. Sa patrie n'est pas connue, mais il a été cultivé dès les premiers temps du monde, les fables de l'Orient le supposent originaire des bords de l'Euphrate ou du pied des monts Himalaya, comme celles de la Grèce placent dans les champs de Sicile les premières céréales. Il n'existe pas de végétal qui donne une aussi grande quantité d'alimens, qui réclame aussi peu de soins et qui occupe moins d'espace. Le baron de Humboldt a calculé que quatre mille livres de bananes sont le produit d'un terrain qui n'en fournirait que cent de pommes de terre et trente-trois de blé. Aussi, est-ce la principale nourriture des peuples qui habitent les régions dont la température moyenne s'élève au-delà de vingt degrés centigrades.

Il y a une classe nombreuse de plantes dépourvues de fleurs qui semblent fuir le soleil et se plaire à l'ombre et à l'humidité. Linnée les nomme cryptogames, mot grec qui signifie que leur mode de fécondation n'est pas connu. Les mousses, les champignons, les algues et beaucoup d'autres en font partie. Nous parlerons seulement des fougères qui rentrent dans le sujet qui nous occupe. Productions gracieuses, mais faibles dans nos contrées, elles prennent un autre caractère sous un ciel plus généreux. Les fougères arborescentes de l'Amérique du sud, souvent hautes de trente-cinq pieds, ressemblent à des palmiers; leur tronc est moins élancé, plus raccourci et très raboteux. Leur feuillage, plus délicat, est transparent et légèrement dentelé sur les bords. Elles sont presque exclusivement indigènes de la zone torride; mais elles préfèrent à l'extrême chaleur un climat moins ardent, et l'on peut considérer comme le séjour principal de ces fougères gigantesques les montagnes élevées de deux à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On les trouve dans l'Amérique auprès de l'arbre dont l'écorce salutaire guérit la fièvre; la présence de ces deux végétaux indique l'heureuse région où règne continuellement la douceur du printemps.

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans quelques détails sur des plantes de la même famille que leur petitesse dérobe en quelque sorte à l'œil et qui sont cependant la source de la végétation, tel que le byssus; elles fertilisent le rocher lui-même, et leur poussière féconde dépose sur la pierre aride les premières parcelles d'un sol où les siècles à venir admireront peut-être d'immenses forêts.

On sera étonné de voir placer les mauves au nombre des plantes qui influent sur le paysage, si on ne se rappelle pas que bien que l'*ordre* reçoive son nom d'un *genre* qui peut être considéré comme son type, il embrasse cependant des plantes différentes en aspect et en grandeur, qui se rapprochent par la conformité de leurs organes.

Ainsi l'*ordre*, qui dans nos contrées ne renferme que des herbes de médiocre apparence, contient aussi l'énorme baobab; cet arbre d'Afrique est un des plus remarquables

du monde. Le tronc n'excède pas douze à quatorze pieds jusqu'aux branches, mais il en a soixante à soixante-dix, et quelquefois plus de circonférence; ses rameaux égalent les arbres de nos forêts; entraînés par leur poids, ils touchent la terre à une distance de quarante à cinquante pieds autour de la tige. Il est hors de doute qu'une telle plante a vu s'écouler bien des siècles; mais les naturalistes, en voulant lui appliquer ces règles peu sûres qui servent à apprécier l'âge des arbres, se sont imaginé que sa vieillesse s'accordait avec son immensité, et l'on a prétendu qu'il remontait à l'origine du globe.

La famille des mauves réclame encore la plante qui fournit le coton; c'est peut-être de toutes les productions végétales la plus utile à l'homme, et celle dont les résultats ont eu le plus d'importance.

L'acacia, l'arbuste favori de nos bosquets, représente dans les contrées septentrionales le mimosa; ses feuilles finement ailées ont une forme que les végétaux affectent particulièrement entre les tropiques; on les retrouve cependant aux Etats-Unis où la végétation est plus variée, plus vigoureuse qu'en Europe, quoique à une latitude semblable. C'est là un de ces mystères de la nature qu'on chercherait en vain à expliquer.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES COMÈTES. § Ier.



Le soleil, les planètes et leurs satellites ne sont pas les seuls corps qui apparaissent dans le ciel. On y voit encore d'autres corps qui ont un mouvement propre, comme les planètes, et qui tournent aussi autour du soleil, mais dans des ellipses extrêmement allongées. Ces corps, qu'on aurait pu à bon droit nommer *astres errans*, ont été long-temps l'objet de la frayeur des anciens qui les considéraient comme le présage de quelque grand malheur.

Le nom de *comètes* qui leur a été donné signifie *étoiles chevelues*. Il provient de ce que les plus marquantes présentent un point lumineux, un *noyau* entouré d'une auréole irrégulière, plus ou moins brillante, qui lui forme comme une *chevelure*, et de ce que cette tête de l'astre est suivie d'une ou plusieurs traînées lumineuses comparées à des *queues*. Mais il existe bien d'autres corps qui offrent les mêmes caractères astronomiques, sans avoir ni noyau, ni queue, et sont aussi appelés *comètes*.

NÉBULOSITÉ. — La chevelure est une *nébulosité* pour les astronomes. Il n'y a point de comète qui ne présente cette espèce de brouillard, et il en est qui ne sont pas autre chose qu'un amas globulaire de vapeurs. La petite comète de 1804 était une simple nébulosité d'environ 2,000 lieues de diamètre.

Quand il existe un noyau, la nébulosité forme parfois plusieurs enveloppes sphériques et assez lumineuses, séparées par des couches sphériques aussi, dont la lumière est à peine sensible. D'autres fois, il n'y a qu'une enveloppe lumineuse séparée du noyau. Les enveloppes des comètes de 1799, 1807, 1811, avaient respectivement une épaisseur de 8,000, 1.200 et 10,000 lieues. Un intervalle de 12,000 lieues séparait cette dernière du noyau.

Si la comète a une queue, la nébulosité ne forme plus qu'une demi-sphère. La convexité est tournée vers le soleil, et la queue s'étend dans le sens opposé.

Les nébulosités des comètes sont presqu'aussi transparentes que l'air : les plus faibles lumières peuvent les traverser sans cesser d'être visibles; la preuve, c'est qu'on aperçoit les plus petites étoiles au travers.

Enfin, les nébulosités éprouvent une dilatation en s'éloignant du soleil, ou une contraction pendant qu'elles s'en rapprochent; ces phénomènes, observés pour la première fois il y a long-temps, traités de chimériques jusqu'à nos jours, et maintenant encore inexplicables, ont été constatés en 1828 sur la comète de cette année. Le 28 octobre, quand sa distance au soleil était environ une fois et demie celle de la terre, le diamètre de sa nébulosité contenait

près de quarante fois le diamètre de la terre, et le 24 décembre, au moment où la distance n'était plus qu'à peu près moitié de la nôtre, le diamètre se trouvait réduit à un peu plus de trois rayons terrestres.

NOYAU. — Le noyau d'une comète ressemble aux planètes par la forme et l'éclat. Il est généralement très petit, mais parfois il est au contraire très gros. Voici les diamètres de quelques noyaux :

Comète de 1798,	11	lieues.
Comète de décembre 1805,	12	»
Comète de 1799,	154	»
Comète de 1807,	222	»
Seconde comète de 1811,	1089	»

On croit que certains noyaux, quoique plus compactes que les nébulosités, ne le sont pourtant pas au point d'intercepter la lumière. Plusieurs astronomes prétendent avoir vu des étoiles au travers de quelques-uns. Mais il est à présumer qu'il existe aussi des noyaux d'une compacité analogue à celle des planètes, car bon nombre de comètes ont eu un éclat qui les rendait visibles en plein jour, et soit que cet éclat leur appartînt en propre, soit qu'il provînt des rayons solaires, il ne saurait être attribué à un amas de vapeurs transparentes. On ignore donc si les comètes sont lumineuses par elles-mêmes ou si elles brillent seulement par réflexion.

QUEUE. La queue d'une comète est ordinairement placée à l'opposite du soleil. Lorsque la comète s'éloigne du soleil, sa queue la précède, et probablement à cause de la rapidité du mouvement au milieu de l'éther, elle se courbe vers les positions précédentes. Celle de la comète de 1744, par exemple, formait presque un quart de cercle.

Les queues n'ont pas une largeur uniforme; elles font en quelque sorte l'éventail, et c'est par leur partie la plus étroite qu'elles se rattachent à la nébulosité. Vers le milieu est une bande obscure qui règne d'un bout à l'autre. Cette bande fait présumer qu'une queue de comète est un cône creux. Vous concevez en effet que les bords longitudinaux d'un semblable cône, contenant plus de matière lumineuse ou éclairée que le milieu, doivent avoir plus d'éclat.

Assez souvent, les comètes ont plusieurs queues séparées. Celle de 1744 en a présenté six pendant deux jours. Chacune d'elles était longue de trois millions de lieues. Les intervalles qui les séparaient étaient aussi sombres que le reste du ciel. Il y a des queues beaucoup plus longues encore que la précédente. Celles des comètes de 1680 et de 1769 occupaient, la deuxième, 16 millions de lieues, et la première plus de 41 millions.

On regarde aujourd'hui les queues des comètes comme formées par les rayons du soleil aux dépens des nébulosités. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles naissent et s'évanouissent en peu de jours dans les environs du périhélie. La distance du soleil est alors en général fort petite : celle de la comète de 1680, par exemple, n'était que la sixième partie du diamètre solaire, ou 52,500 l. A une telle proximité, la puissance des rayons lumineux doit être grande.

Pour donner une idée de la chaleur qu'éprouvent les comètes au périhélie, nous dirons que, sur celle de 1680, la température a dû être 28 mille fois plus haute qu'au moment le plus chaud de notre été, et deux mille fois plus haute qu'à la surface d'une barre de fer chauffée jusqu'au très rouge.

DISTINCTION DES COMÈTES. — Nous connaissons aujourd'hui un grand nombre de comètes. On les distingue les unes des autres en les désignant soit par l'année où elles ont été bien observées pour la première fois, soit par le temps de la révolution autour du soleil. Ainsi, l'on dit la comète de 1680, la comète de six ans trois quarts, la comète *à courte période*, ce qui signifie *à courte révolution*.

Nous ne pourrions expliquer ici comment on reconnaît qu'une comète actuellement visible s'est déjà montrée à une certaine époque, ou qu'elle n'a pas encore été aperçue, signalée, déterminée par les astronomes. Nous nous bornerons à dire qu'il y a des comètes dont la marche est tellement irrégulière, qu'elles cessent d'être visibles pendant un grand nombre de leurs révolutions, et qu'on ne peut les reconnaître quand elles viennent à se montrer de nouveau.

COMÈTES BIEN CONNUES. — Quoique les comètes observées soient en grand nombre, il n'en est pourtant que trois qui aient une périodicité connue et certaine : une d'elles fait sa révolution en soixante-seize ans, une autre en trois ans trois dixièmes, et la troisième en six ans trois quarts.

COMÈTE DE 76 ANS. — Les élémens de la course de la première furent déterminés dès 1607; elle revint en 1682, et alors son retour fut prédit pour 1759. La prédiction s'est accomplie avec une telle précision, que les élémens de 1759 se trouvèrent exactement ceux qui avaient été déduits du calcul par Clairaut, célèbre géomètre français. La même comète est annoncée pour le 16 novembre 1835, et il y a tout lieu de croire que cette seconde prédiction s'accomplira comme la première, bien qu'elle énonce une date précise.

AFFAIBLISSEMENT DES COMÈTES. — Il paraît qu'à chaque révolution, les comètes disséminent dans l'espace une partie de l'atmosphère qui forme leur chevelure, et comme cette atmosphère provient des vapeurs qui s'élèvent du noyau, quand l'astre éprouve une forte chaleur en passant au périhélie, ce noyau diminue constamment, et l'éclat de la comète s'affaiblit à chaque apparition. C'est-là du moins ce qui résulte des faits actuellement connus.

Il n'est pas impossible sans doute que les comètes augmentent, après avoir ainsi diminué pendant un certain nombre de révolutions; mais jusqu'à présent il n'y a pas d'exemple certain d'accroissement, et les causes qui pourraient le produire n'ont point encore été prises sur le fait.

Les uns pensent que chaque comète peut, en traversant les cieux, reprendre une partie de la matière atmosphérique qui s'y trouve abandonnée; d'autres croient que s'approchant de plus en plus du soleil, les comètes finissent par s'y précipiter tour à tour et en sortent bientôt plus grosses, plus brillantes que jamais.

CHUTE DES COMÈTES SUR LE SOLEIL. — Les astronomes n'ont jamais été à même d'observer de tels phénomènes; mais il s'en faut de beaucoup qu'on puisse les déclarer impossibles. Les comètes, passant très près du soleil à leur périhélie, pénètrent probablement dans l'atmosphère de cet astre, et comme il est aujourd'hui certain que l'éther, qui n'oppose point de résistance appréciable aux planètes ni aux satellites, augmente la durée de la révolution des corps cométaires bien moins compactes, on ne peut refuser d'admettre que ces mêmes corps, animés d'ailleurs d'une grande vitesse vers leur périhélie, doivent éprouver un notable ralentissement quand ils viennent à sillonner l'atmosphère solaire. Il y a dès lors prédominance de la force centripète sur la force centrifuge, et la comète, abandonnant la courbe qu'elle décrivait, se rapproche peu à peu du soleil. Pour les mêmes raisons, un nouveau rapprochement s'effectuera au prochain retour; le grand axe de l'orbite diminuera donc à chaque révolution, et finalement, au bout d'un nombre de siècles qu'on ne saurait assigner, la comète tombera sur le soleil. Telle est du moins la destinée certaine de celle de 1680.

(*La suite à un prochain numéro.*)

ORIGINE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

PRIVILÈGES DES ÉCOLIERS DE L'UNIVERSITÉ.

Nos chroniqueurs français du moyen âge ne s'accordent pas sur la première origine de l'université de Paris, cet antique berceau des lettres et de la civilisation françaises; les uns soutiennent que c'est Charlemagne qui en jeta les premiers fondemens, en chargeant

quatre Anglais ou Ecossais nommés *Alcuin*, *Raban*, *Jean* et *Claude-Clément*, d'établir à Paris un enseignement scientifique et littéraire, que le puissant empereur protégea de son utile munificence. Ils ajoutent que Charlemagne assigna pour local aux quatre savans professeurs étrangers, un vaste édifice qu'avaient habité nos anciens rois depuis Clovis jusqu'à l'avènement de la race Carlovingienne. D'autres auteurs prétendent que c'est seulement sous Louis VII et sous Philippe-Auguste, son fils, que l'université prit naissance, et que Pierre Lombard, évêque de Paris, sous ce dernier roi, contribua beaucoup à cette fondation par son influence sur l'esprit du monarque.

Dans tous les cas, l'histoire atteste que c'est à partir de cette époque que cette institution, si pleine d'avenir, prit un grand et rapide développement. Les rois de France, pour la favoriser, lui conférèrent d'immenses privilèges.

Tout écolier devenait noble de droit et portait l'épée en signe de noblesse; quand l'un d'entr'eux arrivait dans une ville où il n'y avait pas d'appartement libre, les bourgeois de la cité devaient prendre leurs mesures pour qu'il en trouvât un; les propriétaires de la maison qu'un écolier habitait n'avaient pas le droit de lui donner congé malgré lui; les artisans qui le troublaient dans ses études par leurs chants, par leurs habitudes, ou dont le voisinage lui était importun par les mauvaises odeurs qu'exhalaient leurs boutiques, étaient forcés de changer de demeure. L'écolier jouissait de tous les privilèges attribués à la ville qu'il habitait, lors même qu'il y était étranger; il n'en supportait pourtant pas les charges; il n'était assujéti à aucun *octroi*, à aucun droit d'entrée, à aucun aide, à aucun subside. Philippe-de-Valois rendit, en 1340, une ordonnance par laquelle il l'exempta expressément et *à toujours* de tout *péage*, de toute *imposition*, etc.; cette même ordonnance punissait de peines corporelles le financier qui inscrivait le privilégié des écoles sur son rôle des contributions; le juge conservateur des privilèges scolastiques condamnait au bannissement l'huissier qui avait saisi les biens d'un étudiant de l'université.

L'écolier n'était pas tenu de payer les dettes contractées avant le temps de sa scolarité; s'il en contractait pendant ce temps, le créancier devait l'assigner trois fois à divers intervalles, pour que la citation fût valable et légale. Les créances de l'étudiant passaient avant celles de tous autres ayant droits; jamais il n'était permis de saisir ses livres; son père ne pouvait être cité en justice, pendant son séjour dans la ville où il venait le voir. L'écolier ne pouvait être arrêté dans l'enceinte de son collège; s'il battait ou insultait un ecclésiastique, il pouvait être relevé de l'excommunication par ses supérieurs: enfin, s'il commettait un meurtre, il échappait de droit à la juridiction ordinaire, et même le plus souvent, quand il avait la réputation d'un écolier studieux et zélé, il obtenait grâce pour son crime devant les juges universitaires; quand ceux-ci refusaient de le grâcier, tous les écoliers en masse s'attroupaient tumultueusement autour de l'université, réclamaient à grands cris leur condisciple menacé, et arrachaient ainsi un scandaleux pardon à la faiblesse et à la peur de ces magistrats exceptionnels. Ces agrégations d'étudians firent du reste respecter constamment leurs immenses prérogatives; rarement elles furent violées au temps de la splendeur de l'université, et les auteurs de ces violations expièrent toujours leur crime par des condamnations éclatantes et juridiques, que le pouvoir ne refusait jamais aux exigences de cette jeunesse ardente et indisciplinée.

A Paris, avant d'entrer en fonctions, le chevalier du guet jurait sur le saint Evangile de respecter les privilèges universitaires.

Le prévôt de Paris, juge spécial des écoliers, prêtait serment entre les mains du recteur de l'université.

Les étudians avaient un costume particulier; c'était la robe noire et le bonnet rond; les régens ou professeurs se distinguaient des élèves par leurs robes à longues rangées de boutons, et par leurs bonnets de forme carrée; ils inspiraient à toute cette jeunesse une sorte de vénération, qui se manifestait, au moment de leur entrée en classe, par des applaudissemens et des trépignemens fanatiques. Presque toujours le régent de chaque classe choisissait parmi ses jeunes auditeurs un élève qui, sous le nom d'*explorator*, veillait (chose singulière!) à ce que ses condisciples ne parlassent pas français, et dénonçait les délinquans aux punitions des maîtres. Cette horreur pour le français était telle dans le sein de l'université, qu'on raconte qu'un recteur, ayant un jour adressé en latin des reproches à un papetier sur ses fournitures, reproches auxquels l'ignorant papetier ne répondit que par ces mots: « Parlez français, et je vous comprendrai, » le savant irrité fit aussitôt traduire le malheureux fournisseur devant le parlement, qui *excusa* par son arrêt cette ignorance anti-classique.

La Sorbonne, le plus ancien collège de France, date de 1252; la fondation de ce centre d'enseignement fit bientôt naître en France une telle avidité d'instruction, que les collèges, dans le cours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, se multiplièrent de toutes parts; toutefois, ces établissemens n'étaient encore à cette époque que des espèces de monastères, des cloîtres d'écoliers. C'est dans le XVe siècle seulement, et surtout dans le XVIe, que l'instruction, de claustrale qu'elle était avant, devint enfin publique. En 1540, on comptait à Paris quarante mille écoliers; on en comptait presqu'autant aux universités célèbres de Toulouse et de Bordeaux.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 16 au 22 mai.

16 *mai* 1727. — Mort de Catherine Ire, impératrice de Russie, veuve de Pierre-le-Grand.

16 *mai* 1800. — Passage du mont Saint-Bernard par l'armée française.

17 *mai* 1690. — Mort du duc de Montausier, pair de France, gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV; on le citait comme le plus honnête homme de son temps.

17 *mai* 1797. — Mort de Sedaine, auteur du *Philosophe sans le savoir* et de la *Gageure imprévue*.

17 *mai* 1822. — Mort du duc de Richelieu, ministre et pair de France.

18 *mai* 1800. — Mort de Souvarow, feld-maréchal de Russie. Souvarow naquit en Ukraine et fut élevé à l'école des cadets, à Saint-Pétersbourg. Il acquit le surnom de *boucher* dans les guerres de la Russie contre les Turcs et contre la Pologne. On évalue à trente mille le nombre des Turcs qui périrent à Ismaïl où toute la garnison fut passée au fil de l'épée. L'assaut de Praga, faubourg de Varsovie, offrit les mêmes horreurs.

19 *mai* 1536. — Exécution d'Anne de Boleyn, seconde femme de Henri VIII.

19 *mai* 1643. — Bataille de Rocroy, gagnée par les Français commandés par le prince de Condé, alors duc d'Enghien, sur les troupes espagnoles.

19 *mai* 1798. — Départ de l'expédition d'Égypte, commandée par le général Bonaparte.

19 *mai* 1802. — Institution de la Légion-d'Honneur.

20 *mai* 1506. — Mort de Christophe Colomb. Ce marin célèbre était né sujet de la république de Gênes; mais ce fut pour Ferdinand et Isabelle qu'il entreprit la découverte du Nouveau-Monde. La première île dont il prit possession se nommait *Guanahani*; Colomb lui donna le nom de *San Salvador*; c'est une des îles *Lucayes*. Ce grand homme qui avait ajouté tant de royaumes, acquis tant de gloire et de richesses à la couronne d'Espagne, mourut à Valladolid, dans le désespoir et l'abandon. Il avait cinquante-neuf ans.

20 *mai* 1820. — Exécution de Charles-Louis Sand, assassin de Kotzebue. Il expia sur l'échafaud un crime qui avait pris sa source dans le fanatisme patriotique.

21 *mai* 1650. — Exécution du duc de Montrose, célèbre par

son courage et son dévouement à la cause des Stuarts, et par sa fin tragique.

21 mai 1793. — Incendie du Cap et massacre des blancs à Saint-Domingue.

21 mai 1810. — Mort du chevalier d'Eon de Beaumont. Des raisons diplomatiques engagèrent, dit-on, le chevalier d'Eon à cacher son sexe et à prendre des habits de femme; il les portait encore à sa mort.

22 mai 337. — Mort de Constantin Ier, empereur romain. C'est le premier empereur qui ait embrassé la foi des chrétiens.

22 mai 1813. — Mort du maréchal Duroc.

LE CHATEAU D'ANET.



Le charmant portail, représenté par la gravure qui accompagne cet article, est celui du château d'Anet, situé à seize lieues de Paris, du côté de l'ouest, sur les bords de l'Eure. Ce château fut bâti par Henri II pour la fameuse Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, sur l'emplacement de celui qu'on appelait le château du roi de Navarre. La construction en fut confiée au plus habile architecte du temps, Philibert Delorme, abbé d'Ivry, *conseiller ordinaire du roi et commissaire sur le fait des bâtimens civils.*

Plusieurs parties de cet édifice offraient, dit-on, des beautés fort remarquables. Quatre colonnes doriques composaient le portique dont l'archivolte était décorée de festons en bronze et d'une figure de même métal représentant Diane chasseresse. Dans l'attique de ce bâtiment on voyait une horloge ornée de plusieurs chiens également en bronze qui, à chaque heure, couraient et aboyaient après un cerf, qui, de son pied droit de devant, frappait les heures.

La chapelle était citée pour ses superbes vitraux, ses statues, ses bas-reliefs et son pavé à compartimens, l'un des premiers ouvrages en ce genre. Dans une chapelle succursale, située à gauche en arrivant au château, était le tombeau de Diane de Poitiers, morte le 22 avril 1566, âgée de soixante-six ans. Quatre sphinx de marbre blanc soutenaient un sarcophage sur lequel elle était représentée à genoux devant un prie-Dieu.

Mais la partie la plus admirée est sans contredit le portail, dont nous offrons le dessin à nos lecteurs, et que l'on attribue à Jean Goujon. Le château d'Anet ayant été démoli lors de la révolution de 1789, le gouvernement fit l'acquisition de ce délicieux morceau d'architecture, et le fit placer aux Petits-Augustins à Paris.

Il ne reste plus aujourd'hui du château d'Anet que l'ancienne chancellerie, les murs, la rotonde et deux pyramides de la chapelle, qui seuls ont résisté aux orages de nos troubles civils et au vandalisme des démolisseurs. Nous ne pouvons donc parler de sa splendeur éclipsée que par tradition; mais tout porte à croire qu'il méritait les éloges qu'on lui prodigue. Voltaire lui-même l'a célébré dans ses vers, lorsqu'il dit :

« Il (l'Amour) voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure,
Lui-même en ordonna la superbe structure;
Par ses adroites mains, avec art enlacés,
Les chiffres de Diane y sont encore tracés.

Henriade, chant IX. »

Voici le portrait que Brantôme, historien contemporain, a laissé de celle qui, la première, habita ce délicieux séjour : « Je la vis six mois avant sa mort, si belle encore que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému..... C'est dommage que la terre couvre un si beau corps; elle était fort débonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite du roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante. » Il faut pourtant ajouter que, si elle avait des qualités, elle n'était pas sans défauts; qu'elle abusa quelquefois cruellement de son ascendant sur l'esprit du roi, et qu'elle se montra une des plus actives persécutrices des protestans.

On a frappé des médailles en son honneur. Les moins rares portent d'un côté sa figure, et de l'autre ces mots : *Omnium victorem vici. J'ai vaincu le vainqueur de tous.* On remarque sur quelques autres ces mots latins en exergue : *Donec totum impleat orbem.*

C'est dans le voisinage du château d'Anet que se livra la fameuse bataille d'Ivry, où Henri IV battit pour la seconde fois l'armée du duc de Mayenne. Une pyramide fut élevée à l'endroit même du combat, en mémoire de cette victoire célèbre.

Lorsque le prince Henri de Prusse fit son voyage en France, le duc de Penthièvre lui donna une fête à Anet, et le conduisit dans la plaine qui avait été le théâtre de la bataille. Là, une jeune bergère, vêtue de ses habits de fête, vint au-devant de lui, et après avoir distribué à tout le monde des bouquets de fleurs, offrit un laurier au prince étranger, qui le déposa modestement sur le socle de la pyramide, rendant ainsi un juste hommage à la mémoire de Henri-le-Grand.

De tous les calculs, le plus difficile est l'évaluation du bonheur des individus; mais on peut comparer sous ce rapport l'état des différentes classes de la société. Ce qui nous paraît faire pencher la balance en faveur du peuple, c'est que ses plaisirs ne sont pas autant que ceux des grands, suivis de remords, de peines et de regrets.

DE LÉVIS.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

ANGLETERRE. — LES PONTS DE LONDRES.



(Vue du nouveau pont de Londres, pendant sa construction.)

Rien dans l'immense capitale de la Grande-Bretagne ne donne une idée aussi élevée de sa richesse que les cinq ponts, qui, dans l'espace de deux milles, sont jetés sur la Tamise. Moins d'un siècle a suffi à leur construction, et les trois derniers d'entr'eux ne datent que d'une vingtaine d'années.

L'habitant de Londres qui peut aujourd'hui choisir à son gré, Westminster, Waterloo, Blackfriars, Southwark ou le pont de Londres, s'étonne que ses ancêtres aient pu se contenter si long-temps du vieux pont, qui a formé jusqu'au milieu du siècle dernier la seule communication entre la cité et les faubourgs qui avoisinent le comté de Surrey.

La première pierre du pont de Westminster fut posée en 1730; il fut livré au public le 17 novembre 1750 à minuit, au son des trompettes et des salves d'artillerie; on le regardait comme un des plus beaux monumens de ce genre, ce qui était vrai alors, et chaque soir on se réunissait dans des barques sous ses arches pour entendre le nouvel écho répéter les sons du cor. Cette espèce de vogue ne dura pas long-temps; le pont de Blackfriars s'éleva et fut terminé en 1769. Son architecture élégante et légère contrastait avec la simplicité de celle du premier, et la largeur de ses arches lui imprima un caractère de grandeur. Mais les matériaux qu'on avait employés étaient si peu solides, qu'on craignit que l'ingénieur, M. Milne, dont la carrière se prolongea long-temps, ne survécût à son ouvrage.

Un intervalle de quarante ans s'écoula, pendant lesquels on fit beaucoup de projets sans en exécuter aucun. Enfin, en 1811, on commença le pont qui a reçu plus tard le nom de Waterloo, et celui du Vauxhall. La hardiesse des arches du premier le fait regarder comme un des plus beaux du monde. Il a été terminé le 18 juin 1817.

Le pont de Southwark fut entrepris en 1816. Ainsi l'on vit jeter à la fois et à peu de distance deux ponts sur un fleuve qui a plus d'un tiers de mille de largeur; celui-ci fut construit en fer.

La destruction de l'ancien pont de Londres était généralement demandée à la même époque, mais ce ne fut qu'en 1824 qu'on put réussir à concilier tous les intérêts et à surmonter toutes les difficultés. Le nouveau pont, dont l'arche la plus étroite surpasse de cinq pieds celles de Waterloo, fut livré au public le 1er d'août 1831. Le roi assistait à cette cérémonie. La gravure qui précède représente le vieux pont et le pont nouveau en construction.

LES COMÈTES. § II.

PROBABILITÉ DU CHOC D'UNE COMÈTE. — Le choc d'une planète et d'une comète n'est pas en effet chose impossible. On conçoit que des astres qui parcourent les cieux dans toutes les directions imaginables, qui traversent les orbites des planètes et passent même souvent entre Mercure et le Soleil, puissent, à la longue, se rencontrer avec quelque planète. Mais fort heureusement, la probabilité d'un tel choc est extrêmement petite, car le plus gros des globes connus n'est qu'un point par rapport à l'immensité des cieux. D'ailleurs, le même calcul qui fait trouver combien il y a de chances pour que tel numéro sorte de la roue d'une loterie, ou pour amener as en jetant un dé à six faces, donne aussi, mais dans une proportion immensément plus rassurante, la probabilité du choc de la terre par une comète. Supposant qu'un tel astre vienne à passer plus près que nous du soleil, et portant le diamètre du noyau au quart du diamètre de la terre, on trouve que sur 281 millions de chances, il n'y en a qu'une, une seule pour la rencontre de notre globe et d'un noyau de comète. A la vérité, il peut bien exister dix à vingt chances défavorables, sur le même nombre de 281 millions de chances quelconques, pour que nous passions un jour dans une nébulosité; mais aussi les effets de ce passage seraient probablement moins graves que ceux du choc d'un noyau.

Quoi qu'il en puisse être, on comprend qu'en admettant la destruction complète de l'espèce humaine, par suite de la rencontre d'un noyau ou d'une nébulosité avec la terre, chaque individu n'est pas plus exposé à périr, quand apparaît une comète inconnue, qu'il ne le serait à tirer une

boule noire d'une urne qui en contiendrait une vingtaine de cette couleur mêlées à 280,999,980 boules blanches. Certes, tout homme raisonnable peut bien se rire d'un si faible danger. Il n'est pas plus grand, s'il l'est autant, que celui d'être tué par la chute d'un corps quelconque, pendant que nous cheminons tranquillement le long de nos maisons dont les toits et les fenêtres recèlent tant de causes de mort.

Mais, si le choc d'une comète est un événement très peu probable pour l'avenir, ce choc est du moins possible.

Le déluge est un fait certain; les livres sacrés, les traditions constantes des peuples, les fictions même mythologiques, enfin tout l'atteste. La constitution des diverses couches qui forment la terre rend évident que certaines régions du globe ont été plusieurs fois couvertes et abandonnées par les eaux. Mais tout prouve aussi que ces déluges n'ont pas eu pour cause le choc d'une comète.

Les dépôts de la mer sont souvent disposés horizontalement, régulièrement; il y en a de très étendus, de très épais. Les plus petits des coquillages dont ils sont composés ont conservé leurs parties les plus délicates, les plus fragiles. La formation de ces dépôts a donc été lente, tranquille, et certainement les eaux n'ont pu être transportées violemment sur les points qu'elles occupent, ni s'en retirer avec rapidité.

Or, il y aurait eu transport violent et retour rapide, si la mer eût franchi ses rivages par l'effet du choc d'une comète. Je ne puis, pour vous le démontrer, supposer que le choc ait arrêté la terre tout à fait, car la force centrifuge fût devenue nulle, et notre globe, obéissant alors à la seule attraction du soleil, se serait précipité vers cet astre, qu'il aurait nécessairement atteint en soixante-quatre jours et demi. Supposons donc seulement que le choc ait changé la position de l'axe, en détruisant tout-à-coup la vitesse de quelques points.

Comme les eaux ne sont pas unies à la terre, qu'elles se meuvent librement à la surface et se trouvent animées, ainsi que tout le reste, d'une vitesse de 25,000 lieues à l'heure, ou six lieues un quart par seconde, il leur serait arrivé ce qui arrive au cavalier dont le cheval s'arrête brusquement, au milieu d'une course rapide : de même que ce cavalier est jeté au loin, en avant, avec toute la vitesse qui lui a été communiquée par sa monture, de même, au moment du choc, les eaux situées près des points heurtés, se seraient élancées hors de leur lit, avec l'effroyable vitesse de six lieues un quart par seconde, et auraient certainement tout bouleversé sur leur passage; puis, arrêtées enfin sur des terrains élevés, elles seraient revenues en immense torrent vers les plages abandonnées.

Il est donc impossible d'attribuer au choc d'une comète les catastrophes appelées déluges, ni pour les mêmes raisons, l'énorme affaissement qui a fait descendre à cent mètres au-dessous du niveau de l'Océan le bassin de la mer Caspienne, et à cinquante mètres les contrées russes qu'arrose le Volga. Ces faits et plusieurs autres, dont on voulut aussi donner tout l'honneur aux comètes, sont aujourd'hui parfaitement expliqués, sans qu'il soit besoin de faire intervenir des causes étrangères à notre globe.

ENTRÉE DES QUEUES DE COMÈTES DANS NOTRE ATMOSPHÈRE. — Fort bien, dira-t-on; nous voilà rassurés sur un grand point; mais ces queues qui occupent parfois plus de la moitié du cintre de la voûte azurée, ces queues dont la longueur va jusqu'à surpasser notre distance au soleil, n'offrent-elles pas quelque péril?

On ne saurait nier que la terre peut un jour se trouver enveloppée par une queue de comète; il est même certain que les parties extrêmes de cette longue traînée de vapeurs lumineuses, très faiblement attirées par le noyau et la nébulosité, très fortement attirées au contraire par notre planète, peuvent entrer dans son atmosphère et s'y mêler à l'air qui alimente la vie des plantes et des animaux. Est-ce par de pareils événemens qu'ont été causés tant d'épidémies, tant de fléaux dont l'humanité eut à gémir?

Il est si difficile qu'une comète apparaisse, sans trouver une partie des hommes aux prises avec quelque calamité, assiégés comme ils le sont par une foule de maux, qu'il n'est pas étonnant de voir attribuer aux astres chevelus une funeste influence. Mais tout esprit exempt de préjugés juge que cette influence est chimérique, quand il considère qu'en 1680, époque de l'apparition d'une des plus brillantes comètes, on eut, pour tout malheur, *un hiver froid suivi d'un été sec et chaud*, et qu'en 1665, durant l'effroyable peste de Londres, il n'y eut aucune maladie extraordinaire ni à Paris, ni en Hollande, ni même dans un grand nombre de villes d'Angleterre très voisines de la capitale, bien que la comète de cette année fût visible dans tous les lieux. Et d'ailleurs, ne suffit-il pas de se dire qu'il y a bien peu de matière dans ces queues si transparentes, pour penser que leurs extrémités, venant à se disséminer dans toute notre atmosphère, ne peuvent guère en altérer la constitution?

Mais les brouillards lumineux qui ont affecté la plus grande partie du globe en 1783 et en 1831, n'auraient-ils pas été produits par les vapeurs cométaires mêlées à l'air ou tout au moins superposées à l'atmosphère?

Non, et voici pourquoi. Pendant le brouillard de 1783, on voyait les étoiles dans quelques lieux et pendant certaines nuits; en pleine mer elles étaient toujours visibles. Le brouillard de 1831 n'était pas général en Europe; du moins il y a des points qui, comme Paris, l'eurent peu épais et durant quelques jours seulement. Si donc ces brouillards dont la lumière était très sensible, même a minuit, avaient été causés par la présence d'une queue de comète dans notre atmosphère, ou plutot autour, on aurait nécessairement aperçu l'astre. Il n'est pas admissible que pendant un mois, durée du premier brouillard, la tête de la comète se soit levée et couchée constamment en même temps que le soleil; une conjonction aussi longue est impossible. Or, en aucun point de la terre, on ne vit de comètes ni pendant les deux brouillards, ni quelques jours avant leur formation, ni quelques jours après qu'ils eurent cessé.

CHANGEMENT DES COMÈTES EN PLANÈTES. — Il nous reste à parler d'une opinion que des faiseurs de systèmes ont émise sur la formation de l'univers. Ils pensent que les planètes et leurs satellites ont été primitivement des comètes dont les orbites se sont peu à peu retrécies, et les révolutions, ralenties. Les nébulosités condensées auraient grossi le noyau, et les parties les plus subtiles seraient restées suspendues pour former les atmosphères.

Si vous vous rappelez que les révolutions des planètes et des satellites se font toutes dans le même sens, qu'il en est de même des rotations et que le contraire a lieu pour les comètes, vous verrez d'abord que la transformation devrait avoir été subie seulement par les corps cométaires de même direction, et qu'il faudrait admettre, contre toute raison, l'exclusion absolue des autres.

En outre, la condensation des nébulosités aurait dû être d'autant plus forte, que les comètes transformées seraient restées plus éloignées du soleil. Ce serait donc les dernières planètes qui devraient être les plus compactes. Or, c'est l'inverse qui est vrai : les poids spécifiques des planètes vont en diminuant de Mercure à Saturne. Il est prouvé par le calcul des forces d'attraction et par leur comparaison aux volumes, que le rapport des poids spécifiques de Mercure et de la Terre est à peu près celui qui existe entre la pierre et l'eau; que pour la Terre et Saturne, c'est le rapport de l'argent et du bois.

Le changement des comètes en planètes est donc une hypothèse absolument contraire aux faits. Quant aux satellites, on ajoute un argument sans réplique à celui d'une seule et même direction de mouvemens, en faisant remarquer que la lune n'a point d'atmosphère.

Au reste, il y a seize corps célestes dont les rotations

sont constatées et se font dans le même sens; onze planètes et dix-huit satellites décrivent leurs orbites dans la même direction. Ne s'ensuit-il pas que ces quarante-cinq mouvemens sont dus à une cause unique qui les a tous imprimés au même instant? D'après le calcul des probabilités, il y a plus de quatre milliards à parier contre une seule unité que notre système planétaire a été formé ainsi.

Enfin, il a été démontré par Laplace, que ce système, tel qu'il est, n'a jamais pu et ne pourra jamais qu'osciller d'une très petite quantité autour d'un état moyen. Par conséquent les orbites des planètes et des satellites ont toujours été et seront toujours presque circulaires; d'où il suit qu'aucun de ces corps n'a été primitivement une comète.

BIBLIOTHÈQUES DES PEUPLES MAHOMÉTANS.

Les Musulmans n'ont pas toujours été dans l'état d'ignorance où nous les voyons aujourd'hui. Il est vrai qu'Omar ordonna à son lieutenant Amrou de brûler tous les livres qui composaient la seconde bibliothèque d'Alexandrie (on sait que la première avait été incendiée accidentellement, du temps de Jules-César, sept siècles auparavant). Mais tous les califes n'ont pas été des Omar. Les noms d'Al-Mansour, de Haroun Al-Reschyd, et d'Al-Mamoun, rappellent l'époque où les sciences et les lettres, négligées ou inconnues en Europe, s'étaient réfugiées à Bagdad; où des hommes spéciaux étaient envoyés à Constantinople pour y traduire en arabe les meilleurs ouvrages des Grecs; où enfin, parmi les conditions de traités de paix, imposées par le calife vainqueur, figurait la cession d'une certaine quantité de livres grecs.

Nous avons peu de renseignemens sur la bibliothèque particulière des califes et sur celles des nombreux colléges qu'ils avaient fondés à Bagdad. Un seul fait pourra faire juger de l'immensité de ces collections. Lorsque Bagdad fut prise par les Tartares, l'an 1258, ceux-ci jetèrent tous les livres dans le Tygre, et le nombre en fut si grand qu'ils formèrent une chaussée sur laquelle passaient les gens de pied et les cavaliers.

En Egypte, en Mauritanie, en Espagne, en Syrie, à Bokhara, à Samarkand, dans toutes les contrées soumises au joug du Coran, des princes rivaux ou vassaux des califes se distinguèrent par l'amour des lettres, et fondèrent des bibliothèques et des académies. Celle des califes d'Egypte était contenue dans 40 salles de leur palais au Caire, et contenait plus d'un *million six cent mille volumes*, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de manuscrits autographes. Tous ces livres étaient remarquables par la beauté des caractères et des reliures enrichies d'or, d'argent et de pierreries. Pendant les désordres qui signalèrent une partie du règne du calife Moskanser, vers l'an 1080, cette bibliothèque fut dilapidée par les milices turques qui prenaient des livres en paiement de leur solde arriérée. Un jour le visir lui-même en fit transporter chez lui la charge de 25 chameaux, d'après une autorisation qui, pour 5,000 dinars (50,000 francs) qui lui étaient dus, lui adjugeait la valeur de 100,000 dinars (*un million de francs*) en livres. Après le pillage de la maison de ce ministre, les esclaves prirent une partie des couvertures de ces livres pour se faire des chaussures et en brûlèrent les feuillets. Les autres furent mis en pièces, périrent dans les flammes ou dans les eaux du Nil, ou furent transportés dans les pays étrangers. Le reste enfin demeura entassé par monceaux sur lesquels les vents amoncelèrent une si grande quantité de sable et de terre, qu'ils formèrent plusieurs monticules qui subsistèrent long-temps près du Caire et qu'on nommait les *collines de livres*.

La bibliothèque particulière des califes d'Egypte fut respectée dans cette occasion; elle contenait plus de 120,000 volumes reliés, sans compter ceux qui étaient brochés. Après la destruction du califat d'Egypte, tous ces livres furent vendus par ordre du sultan Saladin dont les vertus privées, les qualités guerrières et le zèle religieux n'étaient pas favorables aux lettres.

Les Arabes, maîtres de l'Espagne, y firent fleurir leur littérature et leurs arts. Les rois, depuis le califat de Cordoue, fondèrent dans leur capitale des académies et des colléges. L'un d'eux, Al-Hakem II, surnommé Al-Moskanser, ne se borna pas à attirer à sa cour les hommes les plus célèbres de l'Orient. Il entretenait en Afrique, en Egypte, en Perse, des agens chargés d'acheter ou de faire copier, à tout prix, les manuscrits les plus précieux. Son palais était constamment ouvert aux savans et aux gens de lettres. Il y avait rassemblé une bibliothèque de *six cents mille volumes* rangés par ordre de matières, dans différentes salles. Plusieurs furent enrichis de notes savantes de la main même de ce prince. Le catalogue seul formait 44 volumes in-folio.

Tandis que l'Europe restait plongée dans les ténèbres de l'ignorance, les cours de Bagdad, du Caire, de Fez, de Cordoue, étaient les foyers conservateurs des lumières. Ce fut chez les Maures d'Espagne, que Gerbert, archevêque de Reims, et qui fut depuis un des papes les plus illustres, sous le nom de Sylvestre II, fut obligé d'aller apprendre la géométrie, au risque d'être à son retour accusé de sorcellerie, parce qu'il traçait des angles et des cercles.

Lorsque, sur les ruines du califat de Cordoue, s'établirent en Espagne plusieurs dynasties, des princes moins puissans établirent des bibliothèques, à Valence, à Séville, à Grenade, etc. On en comptait, dit-on, *soixante et dix* dans la péninsule. Elles furent successivement pillées et détruites par les chrétiens espagnols, et leurs débris ont passé dans celle de l'Escurial.

De toutes les bibliothèques publiques dont parlent les auteurs orientaux, la plus considérable, était celle que les princes Ammarides avaient formée à Tripoli de Syrie. Elle se composait de *trois millions de volumes*. On y comptait cinquante mille exemplaires du Coran, et vingt mille commentaires sur ce code religieux, civil et politique des Musulmans. Elle était annexée à une académie, la plus florissante qu'il y eût dans l'univers. Cent copistes y jouissaient d'un traitement annuel, et il y en avait trente qui ne quittaient cet édifice ni le jour, ni la nuit. D'autres hommes étaient spécialement chargés d'acheter en diverses contrées les ouvrages les meilleurs et les plus rares. Sous le gouvernement des Ammarides, Tripoli était devenu le rendez-vous des savans de tous les pays. Lorsque cette ville tomba au pouvoir de Bertrand, comte de Saint-Gille, l'un des chefs des croisés (1109), les vainqueurs demeurèrent stupéfaits à la vue des livres que renfermait la bibliothèque. Une personne qui se trouvait dans la salle où étaient les exemplaires du Coran, ayant pris successivement plusieurs volumes, et reconnaissant toujours le même ouvrage, déclara que cet édifice ne contenait que des Coran. Cette déclaration fut l'arrêt de la bibliothèque; les chrétiens la réduisirent en cendres. Le peu de livres qui échappèrent à l'incendie furent dispersés en différens pays.

Ispahan, Schiraz doivent avoir eu aussi des bibliothèques royales fort nombreuses, si l'on en juge par celle du savant Aboul-Cacein Ismaël Saheb Ibn-Abad, la plus considérable qu'ait jamais possédée un particulier, si l'on en excepte celle de M. Boulard.

On peut se faire une idée de la richesse de la bibliothèque impériale de Dehly, d'après la beauté d'un ouvrage qui en faisait partie, lors de la révolution qui a consommé la ruine de l'empire mogol. C'est l'exemplaire autographe de l'*Ayyn Akbery*, composé et copié par l'empereur Akbar. Cet exemplaire, sur papier sablé d'or et orné de portraits et de vignettes, a été vendu 16,200 francs, à la vente de la bibliothèque de Langlès, en 1825.

Les Turcs ottomans ou osmanlis, Tartares d'origine et moins portés vers l'étude des sciences et des lettres que les Arabes et les Persans, n'ont jamais formé d'aussi vastes dépôts de livres. La bibliothèque du sérail à Constantinople,

fondée par le sultan Ahmed III, en 1719, et augmentée par ses successeurs, peut contenir au moins quinze mille volumes et s'accroît continuellement par suite des confiscations. Il y a en outre à Constantinople douze académies, et au moins autant de bibliothèques publiques qui portent les noms de Sainte-Sophie, des sultans Mahomet II, Soliman Ier, Bajazet II, Osman III et Abd'ul Hamid, de la sultane Validé, des grands visirs Mehemed Kiuproli, Ibrahim Pacha, Reghib pacha, etc. Ces bibliothèques, placées dans des édifices élégans, ne contiennent guère qu'environ deux mille manuscrits chacune.

Qui croirait aujourd'hui que Fez et Maroc ont été dans le moyen-âge des villes célèbres par leurs académies et leurs bibliothèques? Aujourd'hui, elles offrent les mêmes traces d'ignorance et de barbarie que les tribus maures qui errent sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique.

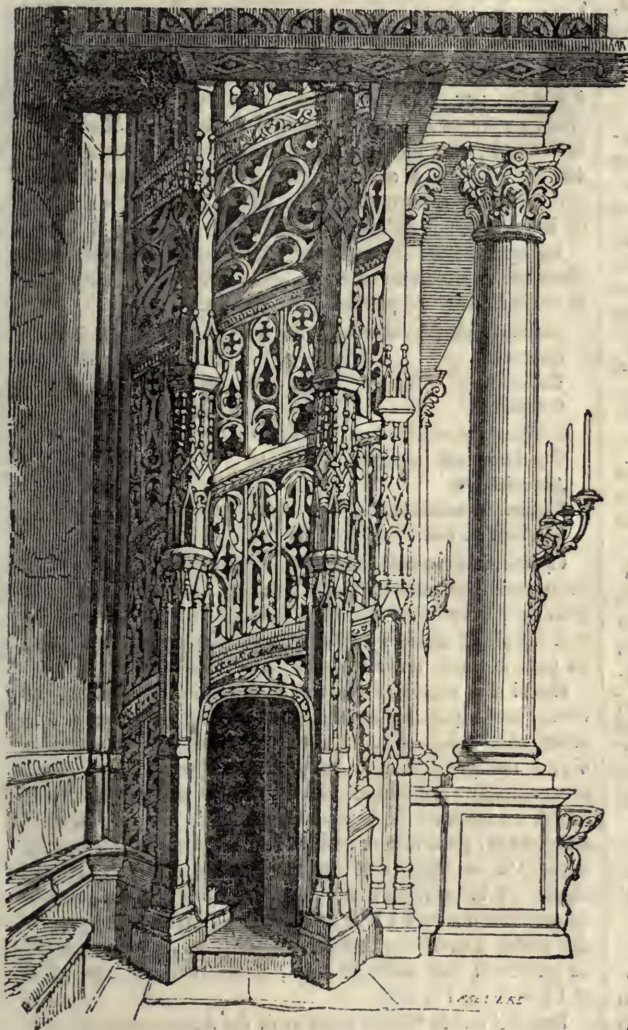
NORMANDIE. — ÉGLISE DE SAINT-MACLOU, A ROUEN.



(Vue extérieure de l'église de Saint-Maclou.)

Le XVIe siècle fut pour l'architecture une époque de transition, où les artistes, abandonnant peu à peu le style gothique, revinrent aux traditions de l'art grec. C'est pourquoi l'on donne à cette révolution le nom de

renaissance. L'imagination des architectes commençait alors à se fatiguer. Les sculptures les plus variées, les formes les plus fantastiques, les dessins les plus bizarres, les ornemens les plus capricieux s'étaient multipliés à l'excès, souvent même aux dépens du bon goût, et on était arrivé à ce point où l'esprit, fatigué de ses découvertes passées, éprouve l'impuissance d'en faire de nouvelles, et le besoin de prendre quelque repos. L'architecture grecque fut en quelque sorte le refuge des artistes. Guidés par les grands modèles de l'antiquité, ramenés à des principes sûrs, invariables et consacrés par les siècles, ils se sentirent plus à l'aise, et se livrèrent avec ardeur à un genre oublié pendant long-temps et qui leur offrait tous les attraits de la nouveauté. Leur zèle se ranima; leur verve reprit



(Vue de l'escalier conduisant à l'orgue.)

son essor. Aussi, trouve-t-on dans la plupart des monumens de ce siècle, une vie, une chaleur, qu'il est rare de rencontrer dans les ouvrages d'imitation, et qu'on chercherait en vain dans les constructions postérieures. C'est ce qui a fait dire à un de nos écrivains les plus éloquens : « L'architecture du XVI[e] siècle passa des brillantes témérités du style gothique, aux grâces classiques de la renaissance, fille ingénieuse de l'antiquité, dont les beautés riantes rivalisent souvent avec celles de sa mère. »

Cependant, la transition ne se fit pas brusquement. Ainsi, le chapiteau corinthien ou dorique ne détrôna pas tout de suite l'ogive : il y eut d'abord une espèce de fusion des deux genres, et il n'est pas rare de trouver dans les monumens de cette époque les découpures, les évidemens, les losanges, les trèfles et les rosaces gothiques, unis et entremêlés avec les feuilles d'acanthe, les triglyphes, les modillons, et tous ces ornemens si purs et si symétriques des monumens de la Grèce.

Parmi les constructions qui présentent ce mélange d'architecture et qui à ce titre sont dignes de toute l'attention des artistes et des historiens, nous citerons particulièrement la belle église de Saint-Maclou, à Rouen. Quoique située dans une des villes de France qui renferment le plus de monumens curieux, cette église peut soutenir sans désavantage la comparaison avec toutes celles qui l'entourent.

Saint-Maclou est remarquable par l'étendue et la belle proportion de sa masse imposante, et plus encore peut-être par le charme séduisant de ses détails. Les moindres sculptures sont d'un fini précieux. On admire surtout des portes d'un travail à la fois délicat et riche, qui ont mérité l'honneur d'être attribuées au célèbre Jean Goujon.

Mais ce qui est au-dessus de tous les éloges, ce qu'aucune expression ne peut rendre, c'est l'effet en quelque sorte magique du superbe escalier qui conduit à l'orgue. Il est impossible de rien voir de plus délicieux que ce luxe d'ornemens, dessinés et sculptés à jour avec une pureté et une souplesse inconcevables. On peut citer ce morceau comme le chef-d'œuvre, le type idéal pour ainsi dire de l'architecture gothique. Saint-Maclou tire encore un nouveau charme des superbes vitraux qui prêtent un jour mystérieux à ses solennités religieuses. Tout enfin dans cette enceinte invite à la prière et au recueillement; et c'est là surtout que nous pouvons dire avec M. Nodier : « Qu'était auprès de ces effets, qui se reproduisent à chaque pas dans nos basiliques, celui des temples anciens, où la lumière sans prestige, l'espace sans recueillement, le sanctuaire sans divinité, ne portait ni étonnement à l'imagination, ni attendrissement à l'ame, ni trouble respectueux à la raison? »

SOLDE DES TROUPES FRANÇAISES.

Sous les rois de la première dynastie, le butin pris sur l'ennemi, la rançon des prisonniers et les bénéfices militaires, institués par Clovis-le-Grand, tenaient lieu de solde. Sous la seconde et au commencement de la troisième, les troupes commencèrent à être payées par les provinces; mais alors, la solde consistait plus en denrées qu'en numéraire. La mauvaise répartition des impôts, la confusion qui régnait dans les levées d'hommes ne permettaient pas au chef de l'Etat d'établir un ordre régulier de paiement. Lorsqu'en 1190 Philippe-Auguste partit pour la Palestine, il fit paraître un règlement qui fixait à un sou par jour la solde de chaque *homme de pied* qui devait faire partie de l'expédition. Quelque temps après, elle fut portée à environ 10 centimes de notre monnaie actuelle, pour l'infanterie, et à 20 c. pour la cavalerie. La nature de cette paie est bien l'origine du mot *solde;* mais son établissement ne fut que momentané. En 1271, Philippe-le-Hardi essaya vainement de créer un mode régulier de paiement. Les causes qui viennent d'être rapportées s'opposaient au succès de cette entreprise; un prince qui avait à cœur l'honneur de sa couronne, et à qui l'ambition inspirait le désir de s'agrandir par des conquêtes, était seul capable de vaincre ces obstacles. Philippe-le-Bel l'entreprit et y réussit. Il créa l'impôt direct et personnel du *cinquième* des revenus, et l'impôt indirect connu, avant 1791, sous le nom d'*aides*. Ces élémens le mirent à même d'avoir à sa disposition des milices plus nombreuses et mieux disciplinées. Nous donnerons ci-après un aperçu de la solde journalière des troupes sous les règnes de Philippe-le-Hardi, en 1271, et de Philippe-le-Bel, en 1303.

	Sous Philippe-le-Hardi.	Sous Philippe-le-Bel.
Chevalier banneret (capitaine.)	20 s. »	50 s. d.
Bachelier (lieutenant.)	10 » »	15 » »
Ecuyer.	5 » »	7 » 6
Homme d'armes (gentilhomme.)	2 » 6	2 » 6
Lanciers, archers, sergens d'arbalétriers.	1 » »	2 » »
Fantassin.	1 » »	1 » 1/2

Pour bien apprécier la différence de ces deux soldes, il est essentiel de faire connaître la valeur comparative de l'argent, aux deux époques, et celle des diverses denrées.

Ainsi, en 1271, 20 sous valaient	18 fr. 2 c.
Le prix du marc d'argent était de	2 » 67 »
Un setier de blé coûtait	» » 29 »

Sous le règne de Philippe-le-Bel les mêmes objets valaient, savoir :

20 sous	17 fr. 28 c.
Le marc d'argent	5 » 93 »
Le setier de blé	» » 95 » 8.

La solde fut augmentée de 1380 à 1410. A cette dernière date le canonnier recevait vingt livres par mois, pour lui et son valet; le *piquenaire* (piquier), 3 fr. 10 s.

La paie du soldat ne fut assurée et réglée que sous Charles VII (1445), parce que ce prince, en la déterminant, assigna des fonds qui y furent spécialement affectés. Ce fut l'époque de l'établissement de la *taille*, impôt annuel que remplaça depuis la *contribution directe*. D'après ces dispositions l'*homme-d'armes* et sa suite recevaient :

L'homme d'armes.	6 s. 8 d.	par jour.
1 page.	2 » 8 »	»
3 archers (chacun).	2 » 8 »	»
1 coustillier (coutelier, armé d'un couteau).	3 » 4 »	»

L'armement, l'équipement et l'entretien sont compris dans cette évaluation; mais alors cette solde était aussi en harmonie avec le prix des vivres et autres marchandises du temps. 20 sous valaient 6 francs 90 centimes; le marc d'argent, 7 fr. 90 c.; le setier de blé, 1 fr. 18 c.; un mouton, 24 c. 1/2; un veau, 37 c. Ainsi, les 30 livres tournois que recevait par mois l'homme-d'armes, valaient environ 210 fr. d'aujourd'hui. Cependant, si l'on ne fait attention qu'à la valeur nominale, cette somme paraîtra encore très modique pour l'entretien, l'armement et l'équipement de cinq personnes; mais il faut considérer aussi la disproportion des vivres et des marchandises de ces temps-là au nôtre.

En 1448, date de la déclaration des francs-archers, la solde de ces troupes fut ainsi fixée pour le temps de paix.

Capitaine général		800	francs par an.	
Capitaine		140	id.	—
Lieutenant		120	id.	—
Archers	de 1re classe	60	id.	—
	de 2e id.	48	id.	—
	de 3e id.	36	id.	—
	de 4e id.	30	id.	—

En temps de guerre, le capitaine-général recevait un supplément de 40 liv. par mois, le capitaine de 15 liv., le lieutenant de 7 liv., les archers de 10 à 15 sous. En comparant la solde de l'infanterie avec celle de la cavalerie, on voit que l'archer à cheval avait par jour la valeur d'un 6e de setier de blé, et l'archer à pied un peu plus d'un 5e. Le setier valait alors 30 sous, le marc d'argent 7 fr. 90 c., et 2 sous représentaient la même valeur qu'en 1445. Les gentilshommes s'armaient et s'équipaient à leurs frais; les paroisses fournissaient ces objets aux archers; les provinces étaient chargées des vivres et des fourrages.

Louis XI et Charles VIII maintinrent la solde des troupes à peu près sur le même pied que nous venons de la voir établie. Louis XII l'augmenta en 1512, et la fixa comme il suit :

Aventuriers français.	capitaine	50 fr.	solde	par mois.	
	aventurier	10 »	»	—	
Infanterie allemande.	capitaine	100 »	»	—	
	lansquenets	12 »	»	—	
Cavalerie albanaise.	capitaine	25 »	»	—	
	cavalier	15 »	»	—	

Sous ce règne 20 sous en monnaie du temps équivalaient à 4 fr. 80 c.; ainsi, 50 livres par mois correspondaient à 240 fr., monnaie actuelle; le marc d'argent valait 12 fr. 54 c.; le setier de blé 79 c., un mouton 1 fr. 15 c.

François Ier fixa la solde sur de nouvelles bases. Au commencement du règne de ce prince on distinguait sept espèces de troupes au service de France : les *Troupes féodales*, ou cavalerie noble; les *Archers*, les *Aventuriers français*, les *Suisses*, les *Lansquenets* et les *Reitres* (infanterie et cavalerie allemande), les *Espagnols* et les *Italiens*.

Les capitaines recevaient de	40	à 200	livres par mois.
Les lieutenans	20	à 100	id.
Les enseignes	10	à 50	id.
Les arquebusiers et autres soldats	5 l. 6 s.	à 7 l. 10 s.	id.

Le maréchal de France jouissait d'un traitement de 1,000 liv. par mois de 45 jours de service actif; le sénéchal, gouverneur ou commandant de troupes, 500 idem; le général, 400 idem; un commissaire des guerres avait 480 liv. par an. A cette époque, 20 sous valaient 4 fr.; le prix du marc d'argent était de 15 fr. 55 c., et un setier de blé ne coûtait qu'un fr. 58 c.

Lorsqu'en 1534, François Ier remplaça les troupes étrangères par une armée nationale, qu'il divisa en sept légions, la solde de ces troupes fut ainsi établie :

Capitaine (chef de colonne).	33	liv.	6 s.	8 d.	par jour.
Lieutenant.	»	»	16	8	id.
Enseigne.	»	»	10	»	id.
Centenier.	»	»	8	»	id.
Fourrier ou sergent.	»	»	6	8	id.
Cap d'escouade (caporal).	»	»	4	6	id.
Arquebusier.	»	»	4	»	id.
Piquier ou arbalétrier.	»	»	3	4	id.
Tambour ou fifre.	»	»	4	8	id.

Cette solde est celle du pied de guerre; elle était beaucoup moins élevée sur le pied de paix. Le marc d'argent était au même taux que celui indiqué plus haut; mais le prix du setier de blé ayant éprouvé beaucoup de variations, on peut le fixer, terme moyen, à 2 fr. 49 c

Henri IV améliora encore la condition du soldat, et voulut aussi que chaque escouade eût sa *poule au pot le dimanche*. Jusque-là, la situation financière de l'armée n'avait été que précaire. Après de longs services, ou après une campagne honorable, le soldat allait montrer dans ses foyers les haillons de la misère, tendait la main à son concitoyen; et, pour mieux exciter sa compassion, découvrait souvent à ses regards de nobles cicatrices. Le bon Henri, touché de la position malheureuse de ces braves, résolut de mettre un terme à leur misère. Il établit en conséquence des places d'invalides dans les monastères, créa une solde de guerre et une solde de paix, et assura ainsi l'existence et l'avenir de l'armée.

Depuis l'année 1600 la solde avait été fixée comme il suit :

Soldat d'infanterie.	» liv.	6 s.	8 d.	par jour.
Cavalier.	1 »	13	4	id.

ce qui équivalait à 75 c. de notre monnaie, et à 5 fr. 75 c. pour les derniers; mais il faut considérer que cette solde servait en même temps à la nourriture et à l'habillement du soldat.

Sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, les tarifs de solde furent souvent réglés sur la hausse ou sur la baisse des monnaies. Toutefois, l'ordonnance de 1665 a servi de base aux différens tarifs qui se sont succédé depuis cette époque jusqu'au 6 avril 1718.

Voici quelle fut la solde des troupes pendant la durée de ces deux règnes.

SOUS LOUIS XIII.

Soldat d'infanterie.	» liv. 6 s. 8 d.	ou	» fr. 75 c.	valeur actuelle.
Cavalier.	1 » 6 8	ou	3 » 50	id.

SOUS LOUIS XIV.

Soldat d'infanterie.	5 s. ou 37 c.	valeur actuelle.
Cavalier.	7 ou 62	id.

Le 6 avril 1718, le régent augmenta la solde de l'armée, et la porta à 6 s. 10 d. (34 c.) pour le fantassin, et à 8 s. 10 d. (44 c.) pour le cavalier. Cette solde fut réduite, en 1722, et fixée à 6 s. 6 d. pour l'infanterie, et à 8 s. 1 d. pour la cavalerie. Depuis cette époque, jusqu'en 1762, les tarifs de solde n'éprouvèrent plus que de très faibles variations. Chaque soldat fut augmenté d'un sou par jour à cette dernière date, et de 6 deniers en 1788. De nouvelles améliorations eurent successivement lieu pendant les guerres de la révolution. En 1806, le fantassin recevait 45 c. par jour, et le cavalier 48 c. Enfin, la solde des troupes est aujourd'hui établie de la manière suivante pour les officiers subalternes, les sous-officiers et les soldats. Nous donnerons plus tard, un précis historique sur l'origine et la nature des traitemens alloués aux officiers-généraux et supérieurs jusqu'à l'époque de la suppression de la vénalité des charges et des emplois militaires.

	Infanterie. fr.	Cavalerie. fr.
Capitaine.	2,000 à 2,400	2,500 à 2,500
Lieutenant.	1,500 à 1,450	1,450 à 1,650
Sous-lieutenant.	1,200	1,350
Sergent-major ou maréchal-des-logis-chef.	95 c. à 1 f.	1. 5. à 1. 15 c.
Sergent ou maréchal-des-logis, et fourrier.	77 à 85 c.	90 à 1 5
Caporal ou brigadier.	60 à 65	62 à 67
Soldat ou cavalier.	45 à 50	48 à 53
Tambour, clairon ou trompette.	55 à 60	85 à 99

Les deux chiffres qui figurent dans chaque arme à la suite l'un de l'autre, indiquent, pour les officiers, la différence des classes auxquelles ils appartiennent. Dans l'infanterie, ils expriment la solde des compagnies d'élite et celle des compagnies du centre; dans la cavalerie, la différence qui existe entre la solde de la *grosse cavalerie*, et la solde de la *cavalerie légère*.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 23 au 29 mai.

23 *mai* 1764. — Mort d'Algarotti, littérateur italien.

23 *mai* 1786. — Mort du comte de Beniowski.

24 *mai* 1083. — Mort du pape Grégoire VII (Hildebrand).

24 *mai* 1430. — Jeanne d'Arc est faite prisonnière.

24 *mai* 1543. — Mort de Copernic. C'est à lui que l'on doit la théorie du mouvement de la terre et des planètes autour du soleil. Avant lui on suivait le système de Ptolémée.

24 *mai* 1816. — Mort de Grandménil, acteur célèbre du Théâtre-Français.

25 *mai* 1720. — Peste de Marseille. Au milieu de l'épouvante générale qui consterna cette ville, plusieurs hommes se dévouèrent à son salut; on doit surtout citer l'illustre Belzunce, évêque de Marseille.

26 *mai* 1755. — Exécution de Mandrin, voleur célèbre.

26 *mai* 1807. — Prise de Dantzick par les Français commandés par le maréchal Lefèvre.

26 *mai* 1814. — Mort de Guillotin, médecin. Il eut le chagrin de voir attacher son nom à une machine pour la décapitation, au moyen de laquelle, tout en déployant un grand appareil, on épargnait le plus possible de douleurs aux victimes. Il n'en était pas l'inventeur; mais ce fut lui qui la proposa. On ne connaissait pas encore cette machine à Paris quoiqu'elle eût été jadis en usage en Italie et en Ecosse.

27 *mai* 1564. — Mort de Calvin, réformateur.

27 *mai* 1564. — Exécution de Gabriel de Montgommery. Ce fut lui qui blessa mortellement Henri II dans un tournoi.

27 *mai* 1610. — Exécution de Ravaillac, assassin de Henri IV.

27 *mai* 1648. — Mort de Voiture, écrivain français.

28 *mai* 1707. — Mort de la marquise de Montespan (Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart), maîtresse de Louis XIV. Née en 1641, elle épousa à vingt-deux ans le marquis de Montespan qui lui avait sacrifié les plus riches partis. Elle disait alors, en parlant de Mme de La Vallière: « Si j'étais assez malheureuse pour que pareille chose m'arrivât, je me cacherais pour le reste de ma vie. »

29 *mai* 1453. — Prise de Constantinople par les Turcs et mort de Constantin Dracossès. Constantin succéda à Jean Paléologue, son frère, en 1449; son empire, qui comprenait, quinze siècles auparavant, la moitié du monde, était alors resserré dans les limites de Constantinople. Il eut le courage de défendre cette ville avec neuf mille hommes contre quatre cent mille Ottomans commandés par Mahomet II. Il lutta long-temps, et lorsqu'il s'aperçut que tous ses moyens de défense étaient épuisés, il voulut mourir à la tête des braves qui lui restaient. Déjà autour de lui étaient tombés les Comnène et les Paléologue; Constantin s'écriait avec désespoir: « N'y a-t-il donc pas un chrétien qui veuille me délivrer de la vie? » Renversé de son cheval il combattait à genoux. Dans ce moment un Turc lui coupa la moitié du visage; un autre l'acheva. Son cadavre ne fut reconnu qu'aux aigles d'or qui ornaient ses brodequins.

29 *mai* 1686. — Mort de Chapelle, poète français.

29 *mai* 1799. — Levée du siége de Saint-Jean d'Acre.

29 *mai* 1809. — Mort de Jean Muller, historien allemand.

29 *mai* 1814. — Mort de l'impératrice Joséphine. Joséphine-Marie-Rose Tascher de la Pagerie était née à Saint-Pierre de la Martinique; elle vint en France, fort jeune encore, pour épouser le vicomte de Beauharnais. Lorsqu'elle fut répudiée par Bonaparte, elle se retira à la Malmaison où elle mourut. Ses restes sont déposés dans l'église de Rueil.

BENVENUTO CELLINI.

Benvenuto-Cellini, l'auteur de la statue de Persée, dont nous donnons aujourd'hui un dessin fort exact, est un homme qui résume à lui seul, par sa vie et ses ouvrages, tout le XVIe siècle, considéré sous le rapport des beaux-arts. Cellini, arrivé à l'âge de cinquante-neuf ans, commença à écrire sa vie qui est en effet remplie d'aventures et de chefs-d'œuvre. Son père se nommait André Cellini; il était né à Florence, la ville bâtie à l'imitation de la belle ville de Rome. La première chose qui frappa les regards du jeune Benvenuto-Cellini, ce fut une salamandre dans le feu.

Aussitôt que l'enfant fut en âge de souffler dans une flûte, son père lui mit une flûte à la main et lui enseigna la musique. D'abord ses progrès furent rapides; mais bientôt son génie se fit jour, et, laissant là la musique pour la ciselure, il se mit en apprentissage chez un maître fameux dans ce temps-là. Comme il était tout occupé de ciselure et d'orfèvrerie, et de toutes ces admirables recherches du goût et de l'art italien, le connétable de Bourbon tomba à l'improviste sur la ville de Rome dont il fit le siége. La ville résista de son mieux. Notre jeune artiste ne fut pas des derniers à courir aux armes. Il se renferma au fort Saint-Ange où était le pape, et là, il fut si heureux et si brave, qu'il tua d'un coup de canon le prince d'Orange et d'un coup d'arquebuse le connétable de Bourbon, vendu aux Espagnols et traître envers son roi, qui mourut comme le chevalier Bayard et qui ne méritait pas cet honneur.

Quand cette guerre fut finie, l'artiste, que le succès avait rendu ambitieux, s'en vint demander au nouveau pape Paul III la récompense qu'il croyait due à ses services; mais ce prince, loin de le récompenser, le fit jeter dans une prison d'état. Cellini était faussement accusé de l'avoir détourné les joyaux de la couronne pontificale qu'on lui avait confiés pendant le siége. De cette prison où il était plongé, Cellini parvint deux fois à se sauver par

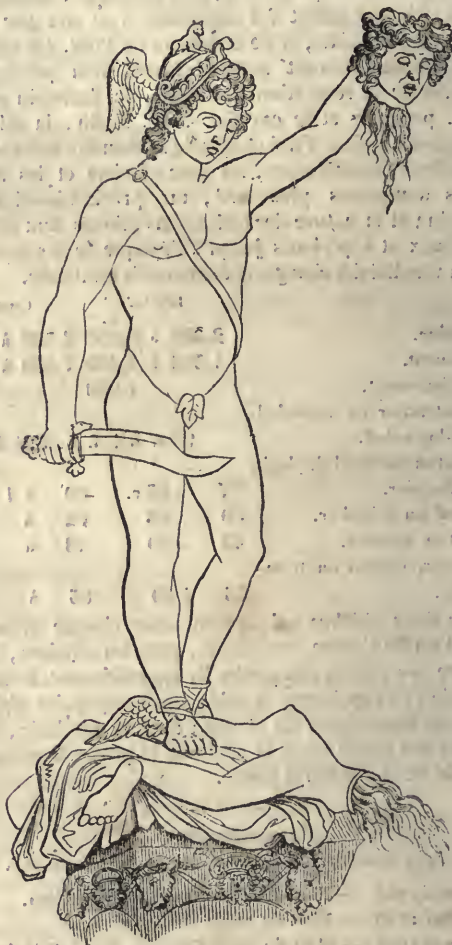
les plus grandes difficultés et les plus grands périls. Il fut repris deux fois, et il allait être mis à mort, quand François Ier, qui en avait entendu parler comme du plus habile artiste de ce temps-là, pria le pape de le lui envoyer; les désirs du roi de France devinrent des ordres : Benvenuto-Cellini fut élargi; le voilà de nouveau jeté dans mille aventures de toute espèce; quelle vie! fêtes, duels, amours, travaux, succès, jeu effréné, misère, humiliation, tourmens de tous genres; tantôt riche, tantôt pauvre; grand seigneur aujourd'hui, ouvrier le lendemain. Il arriva ainsi à la cour de France et vous comprenez qu'il dut être émerveillé par l'éclat de cette cour. Le roi le reçut avec toutes sortes d'honneurs; il lui donna en toute propriété un palais entier, le petit Nesle, où l'artiste plaça ses ateliers. En ce temps-là le roi était tout occupé de Fontainebleau; Fontainebleau était le Versailles de François Ier. Là régnait en souveraine la belle duchesse d'Étampes; elle était la reine de ces jardins et de ce palais. Cellini négligea de lui faire sa cour; la duchesse était l'amie du Primatice : elle voulut perdre l'artiste romain et elle imagina une ruse qui tourna à sa confusion.

Cellini venait d'achever pour Fontainebleau une grande statue de *Jupiter*. La duchesse, pour nuire à cet ouvrage, le fit placer parmi les plus belles statues antiques qui arrivaient de l'Italie, afin que le *Jupiter* fût écrasé par la comparaison de ces chefs-d'œuvre. Bien plus, la duchesse attendit que le jour fût tombé et proposa à François Ier et à toute sa cour d'aller voir dans la galerie le nouvel ouvrage de Cellini. Tout autre que Cellini aurait tremblé pour sa statue. Comment en effet espérer de la sauver, placée comme elle était dans l'ombre et à côté des plus grands chefs-d'œuvre de l'Italie?

Mais notre artiste n'était pas homme à s'abandonner lui-même. La duchesse fut donc bien étonnée quand, en entrant dans la galerie, elle trouva le Jupiter si admirablement éclairé que c'était lui qui écrasait toutes les statues voisines. Cette magique figure était vivante. Le roi François Ier, non plus que sa cour, ne purent retenir leur admiration; le triomphe de l'artiste fut complet.

En même temps qu'il s'occupait de ces grands ouvrages et qu'il dotait la France d'un art inconnu, Cellini se livrait aussi avec ardeur aux ouvrages d'orfévrerie. Sous sa main l'or et l'argent centuplèrent de valeur. Il faisait des vases si beaux, si entourés de figures, si riches en ornemens, qu'ils étaient même en ce temps-là d'une valeur inestimable. Les moindres ouvrages de Cellini sont hors de prix aujourd'hui. Il a fait des bagues d'argent plus précieuses que les plus riches bagues ornées de pierreries. Il n'y a pas long-temps qu'un amateur anglais voyageant en Italie, a payé 800 louis une simple tasse d'argent sculptée par le ciseleur florentin. La ville et la cour se pressaient en foule chez ce grand maître pour obtenir un de ses ouvrages. Tout ce qui était beau et parfait, tout ce qui était de l'art, sculptures, peintures, gravures, architecture, telle était la passion de ce siècle qu'on a appelé avec raison le siècle de François Ier.

Cependant, malgré le triomphe de son Jupiter, Cellini fut bientôt obligé de céder à la duchesse d'Étampes. D'ailleurs son imagination vagabonde et son esprit inquiet s'accommodaient peu de rester à la même place; il lui fallait à tout prix des aventures, à tout prix des dettes et des duels, à tout prix la misère et le hasard; une vie tranquille, une gloire bourgeoise, une famille auraient fort mal accommodé ce bouillant artiste. Il quitta donc Paris; il dit adieu à son palais, à ses travaux commencés, à ses ennemis eux-mêmes qu'il regrettait plus que tout le reste et il revint dans cette Italie, sa patrie et son premier amour. En Italie l'attendaient la même gloire, les mêmes chefs-d'œuvre et les mêmes chagrins. Dans les mémoires de sa vie qu'il a écrits avec beaucoup de verve, beaucoup de style, beaucoup d'esprit et qui sont devenus classiques dans la langue italienne, Cellini décrit d'une façon merveilleuse comment il vint à bout de fondre sa statue de Persée, et comment le feu allait mal, et comment la fonte lui manqua, et comment il y eut un instant qu'il crut que son chef-d'œuvre était perdu, et comment ses ennemis triomphaient déjà de sa défaite. Enfin, hors de lui et n'ayant plus d'espoir que dans le ciel, il se jeta à genoux et adressa à Dieu la prière la plus fervente qu'il eût faite de sa vie. Quand sa prière fut finie, il se leva et courut à



(Statue de Persée, par Benvenuto Cellini.)

sa statue : ô miracle! elle était fondue et le chef-d'œuvre était accompli! Les mémoires de Benvenuto-Cellini sont surtout recherchés en ce qu'ils nous mettent au fait de toute la partie technique des beaux-arts. L'artiste y est non-seulement un artiste; mais encore un ouvrier; il entre à la fois dans tous les détails de sa vie et dans tous les détails de son métier. Après avoir fait le Persée en bronze, Cellini fit en marbre un christ pour la chapelle du palais Pitti, qui n'a pas d'égal. Et puis, comme passe-temps, il gravait des armes pour les médailles et pour les monnaies, et il montait des pierres fines.

Quand Cellini, comblé de gloire et d'argent, ennuyé comme le sont tous les hommes supérieurs, fatigué de succès et de travaux, sentit que la vieillesse était venue, il se fit misantrope, et prit l'habit d'un moine, il revit ses mémoires, puis il mourut le 25 février 1570, à l'âge de soixante-dix ans.

JULES JANIN.

N. B. M. Jules Janin a bien voulu nous promettre son habile et spirituelle collaboration pour des articles d'art et de littérature.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

MONUMENS DE PARIS. — ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.



(Vue de l'arc de triomphe de l'Étoile, terminé.)

Ce monument, le plus colossal peut-être de ce genre qu'on ait jamais entrepris, est situé à l'extrémité occidentale des Champs-Elysées, en dehors de la barrière de Neuilly, et au centre de la vaste place circulaire appelée l'*Etoile.*

La première pierre en fut posée le 15 août 1806, jour de la fête de l'empereur Napoléon. Les fondations de cet immense édifice en retardèrent long-temps l élévation, qui dans la suite fut interrompue à plusieurs reprises par les événemens politiques. Les couches calcaires du sol n'offraient point de solidité. On fut obligé, après avoir creusé à vingt-quatre pieds de profondeur, de former un sol factice qui pût supporter sans danger l'énorme poids de cette construction. Ce sol factice fut composé de plusieurs as-

sises en pierre de taille de grande dimension; chacune de ces assises était disposée de manière à ce que les joints des pierres de l'une ne correspondaient point avec ceux des assises qui lui étaient inférieures ou superposées. Les pierres étaient taillées de manière que les angles saillans des unes étaient reçus dans les angles rentrans des autres. Ce sol, dans un sens horizontal, offrait l'image des constructions antiques et verticales, nommées *pélagiennes* ou *cyclopéennes.*

On peut juger d'après ce travail immense quelles difficultés il fallut vaincre.

La base du monument s'élevait à peine au-dessus du sol, lorsque, le 1er avril 1810, Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, dont le mariage avec Napoléon avait été conclu le 7 février de la même année, fit son entrée solennelle à Paris. Pour recevoir dignement cette princesse et lui donner une haute idée de la capitale de l'empire français, on fit partir son cortège du château de Saint-Cloud : après avoir traversé les magnifiques avenues du bois de Boulogne, il prit la route de Neuilly et les Champs-Elysées. L'arc de triomphe apparut alors, au moyen de charpentes et de toiles peintes, avec toute la splendeur et la magnificence qu'il devait avoir lors de son entier achèvement.

Les événemens de 1814 interrompirent les travaux de cette construction; les échafaudages furent abattus et leurs bois servirent à la toiture des greniers de réserve.

Une ordonnance royale du mois de novembre 1823 ordonna la reprise de cet important ouvrage, que la restauration voulut consacrer à la mémoire de la guerre d'Espagne. Mais depuis cette époque, les travaux se poursuivirent avec une lenteur qui est presque devenue proverbiale, et la révolution de juillet trouva ce monument parvenu à peine aux trois quarts de son élévation. Aujourd'hui il est sur le point d'être achevé.

On a suivi à peu près exactement les dessins qui avaient été faits originairement par l'architecte Chalgrin. La hauteur de l'édifice est de 155 pieds, sa largeur de 158, et son épaisseur de 68. L'arcade du centre est placée sur l'axe de la route des Champs-Elysées à Neuilly. Deux arcades latérales s'ouvrent sur le boulevard du Roule et sur celui de Passy, et forment une ouverture qui traverse à angles droits celle de l'arcade principale.

On travaille activement aux bas-reliefs en marbre qui doivent concourir à la décoration de cet arc de triomphe, et qui rappelleront les hauts-faits de la grande armée. Déjà, au salon de cette année, on a pu voir, dans la salle des sculptures, deux modèles en plâtre de ces bas-reliefs; l'un de M. Feuchères représentant Bonaparte passant le pont d'Arcole; l'autre de M. Chaponières dont le sujet est la prise d'Alexandrie en Egypte.

Nous comptons offrir à nos lecteurs le dessin des bas-reliefs les plus remarquables. Aujourd'hui nous leur donnons la vue générale de l'arc de triomphe tel qu'il sera quand les travaux seront entièrement achevés, et d'après le plan exact qui nous a été communiqué.

ÉCONOMIE POLITIQUE. § I.

CAPITAL.



Il est évident que l'homme qui dépense son revenu, quelque considérable qu'il soit, ne porte nul détriment à la fortune publique; la seule perte consiste dans ce qu'il consomme personnellement; le reste passe dans les mains de ceux qu'il emploie, soit qu'il paie leurs services en nature ou en argent; ce qui revient au même. Si ces personnes recevaient de lui un don au lieu d'un salaire, il n'y aurait dans le pays ni plus de grains, ni plus d'étoffes; seulement ces personnes resteraient oisives au lieu d'être occupées, et mangeraient le pain de l'aumône au lieu de celui du travail, et il vaut mieux dans leur propre intérêt que leur vie soit active quand même il s'agirait des travaux les plus frivoles.

Mais la plus grande partie des sommes mises en circulation sont employées d'une manière *profitable*, c'est-à-dire à quelque chose qui rapporte plus qu'on n'a dépensé, et c'est ainsi que les richesses d'un pays s'accroissent. Si, au lieu d'occuper des ouvriers à cultiver des fleurs ou à bâtir un pavillon d'été pour mon agrément, je les emploie à semer du blé ou à construire un moulin, la valeur du grain ou ce qui sera payé par ceux qui en feront moudre, surpassera la dépense si l'affaire a été bien dirigée, et loin d'avoir perdu mon argent comme dans le premier cas, il me reviendra avec une augmentation; cela s'appelle *profit*, et la mise de fonds *capital.*

Celui qui a disposé ainsi de son argent peut recommencer dès qu'il est revenu entre ses mains, et employer de nouveaux ouvriers tous les ans, et s'il épargne une portion de profit pour le joindre au capital, comme le font en général les agriculteurs et les fabricans, il occupera chaque année un plus grand nombre de bras, et accroîtra la richesse de son pays; peut-être son seul but est-il de s'enrichir lui-même, mais il n'en suit pas moins la plus sûre et la meilleure des voies pour contribuer à la prospérité de sa patrie. On peut, il est vrai, devenir riche au détriment des autres, et il est clair que si un homme acquiert sa fortune par le jeu, le vol, etc., d'autres perdent ce qu'il gagne, et la masse n'est pas augmentée; mais si son opulence prend sa source dans l'agriculture, l'industrie ou les beaux arts, tout ce qu'il gagne est ajouté à la richesse de son pays.

On peut disposer de son argent de cette manière, en le prêtant à ceux qui sont dans les affaires, sans s'y mettre soi-même. Si un ouvrier a économisé 1,000 francs et qu'il les garde dans un coffre, ses enfans les y retrouveront sans augmentation; s'il en retire 50 francs par an pour sa dépense, il ne lui restera rien au bout de vingt ans; il vaudra donc mieux pour lui de le remettre entre les mains d'un négociant qui lui donnera des garanties pour la rentrée du principal, c'est-à-dire de la somme prêtée, et qui paiera 4 ou 5 p. 0/0 d'intérêt par an pour le droit de s'en servir; ce qu'il fera volontiers s'il sait qu'il peut employer ces 1,000 francs à la fabrication d'étoffes ou de meubles, qui lui rapporteront au bout de l'année 1,100 francs; de sorte qu'après avoir remis 50 francs d'interêt à l'ouvrier, il lui en restera autant pour lui-même

C'est ainsi qu'une forte portion des capitaux engagés dans le commerce n'appartient pas aux personnes qui les emploient.

Plus un pays est riche en capital, et plus les ouvriers y ont de bien être; car moins les maîtres ont de fonds, et moins ils peuvent occuper de bras. Supposez un homme pauvre dans une contrée nouvellement habitée qui réclame le secours d'un voisin pour labourer son champ en lui promettant pour salaire une part dans le produit; mais celui-ci, pauvre aussi, lui demande une paie journalière parce qu'il ne peut attendre jusqu'à la récolte; si le premier est dans l'impossibilité de la donner n'ayant que le pur nécessaire, c'est-à-dire pas de capital, la terre restera inculte, il sera forcé de vivre de pêche ou de chasse. Il est vrai que ce sort serait celui de tous les hommes abandonnés à leurs propres ressources, sur une terre même fertile, et dénués de proprietés qu'ils pussent faire valoir; ils auraient d'abord de grandes difficultés à surmonter, mais quand ils auraient acquis un peu de bien, ils trouveraient difficile d'en acquérir davantage; cet adage vulgaire : que rien ne s'acquiert avec rien n'est que trop vrai; le travail peut à peine être fait sans le secours du capital. Le blé est le fruit du labeur, mais il faut d'abord une provision suffisante de grain pour ensemencer la terre et pour nourrir le cultivateur jusqu'à la moisson. Les ustensiles dont il se sert sont faits à l'aide d'autres outils; le manche de la hache avec laquelle on coupe le bois est

de bois; le fer du tranchant a été tiré de la mine avec des instrumens du même métal; il en est ainsi pour tous les genres de travaux. Il est facile de concevoir combien les progrès des hommes ont dû être lents et pénibles, quand des pieux ou une pierre aiguisée formaient leurs seuls outils.

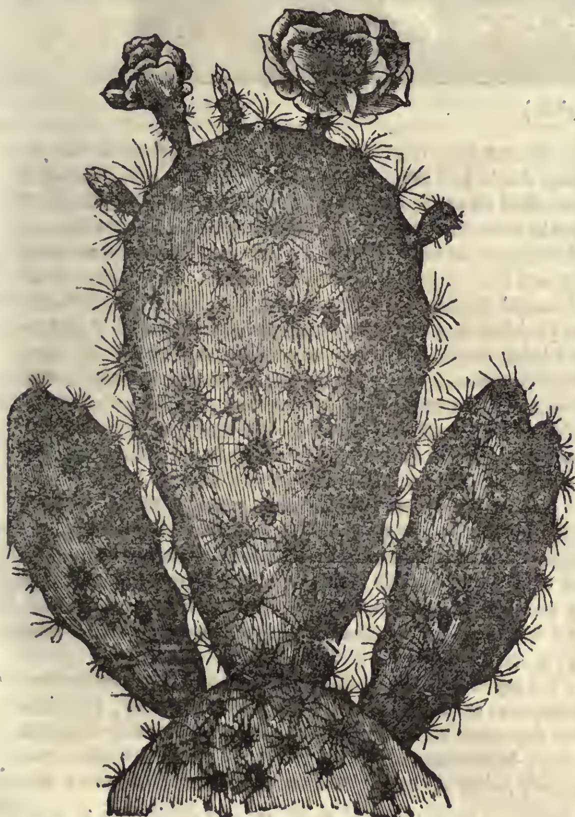
Il en résulte que les habitans d'un pays où il y a pénurie de capital, se trouvent malgré leur petit nombre, et l'obligation de travailler tous pour vivre, plus mal nourris, vêtus et logés que ne le sont les gens les plus pauvres dans un pays plus riche, plus peuplé, et où un grand nombre sont exempts du travail manuel.

(La suite à un prochain numéro.)

DES CARACTÈRES DE LA VÉGÉTATION, DANS LES DIVERSES ZONES DU GLOBE. § II.

Les bruyères ne rappellent en Europe qu'un terrain stérile et désolé; leur véritable patrie est l'Afrique : elles appartiennent spécialement à l'Ancien-Monde, et on n'a pas trouvé en Amérique une seule espèce d'*Erica* (300 sont connues). L'azalea et le rhododendron font partie de la même famille.

Les cactus sont peut-être les plantes les plus singulières qui existent : leur tige, dépourvue de feuilles, prend les formes les plus variées. Tantôt sphérique, tantôt articulée, elle s'élève parfois comme des tuyaux d'orgue en longues colonnes cannelées; ils font partie des plantes que Bernardin de Saint-Pierre a si heureusement nommées *les sources végétales du désert.*



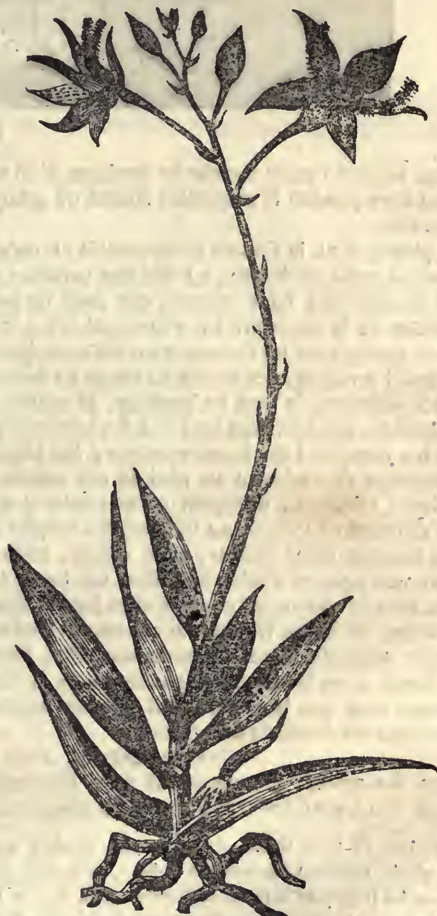
(Cactus indicus.)

Dans les plaines dénuées d'eau de l'Amerique du Sud, les animaux, tourmentés par la soif, cherchent le melon cactus végétal sphérique à moitié caché dans le sable, enveloppé de piquans redoutables, et dont l'intérieur abonde en sucs rafraichissans. L'existence de ces plantes, leur énorme dimension sous un ciel dont nul autre végétal ne pourrait soutenir l'ardeur, est peut-être le phénomène le plus frappant de l'histoire naturelle. Les tiges du cactus en colonnes parviennent jusqu'à trente pieds de hauteur et forment des espèces de candelabres.

Peu de fleurs font naître des sensations aussi douces que les orchidées. S'il était permis de laisser parler l'imagination en traitant un sujet philosophique, on pourrait les considérer comme les solitaires du règne végétal. Tandis que les nombreuses familles qui le composent s'associent entr'elles, étalent avec complaisance leurs beautés aux rayons du soleil, l'orchidée chérit l'ombre et la retraite, elle vit seule et semble vouloir se dérober à tous les regards. Elle anime sous la zone torride les fentes des rochers les plus sauvages, et les troncs des arbres noircis par l'excès de la chaleur. La vanille se fait remarquer parmi elles à ses feuilles d'un vert clair, et à des fleurs d'une structure singulière qui ressemblent à un insecte ailé, ou à cet oiseau si petit qu'attire le parfum du nectaire. La vie d'un peintre ne suffirait pas pour retracer toutes ces orchidées magnifiques qui ornent les vallées profondément sillonnées des Andes du Pérou.

Nous avons en France l'orchis-mouche qui ressemble assez à l'insecte dont il porte le nom pour produire quelque illusion.

Plusieurs de ces plantes sont parasites; l'une des plus remarquables grimpe au sommet des arbres les plus élevés de la Cochinchine, et les entoure d'un brillant manteau cramoisi; c'est le *Renanthera coccinea.* Le nom de plante de l'air a été donné à une plante de la même famille qui a la propriété de vivre, pour ainsi dire, suspendue dans les airs avec ses racines recouvertes de légères parcelles de terre ou d'une mousse humide.



(Epidendrum antenniferum.)

Les aroïdes sont aussi des plantes parasites des tropiques; ils couvrent les troncs des vieux arbres. Cet ordre est remarquable parce qu'il est le seul avec les palmiers dont les fleurs soient enveloppées d'une espèce de feuille d'une forme particulière qu'on nomme spathe. Il est dans

le culla d'une éclatante blancheur. Nous avons en France une espèce d'arum vulgairement appelé pied de veau ou serpentaire.

A cette forme des aroïdes se joint celle des lianes, et l'on dirait que le luxe de la végétation des tropiques se déploie surtout dans ces plantes, telles que les paullinia, les bignonia, etc.

Notre houblon sarmenteux et nos vignes ne nous donnent qu'une faible idée de leur élégance. Sur les bords de l'Orénoque, les branches sans feuilles des bacchinia ont souvent quarante pieds de long : tantôt elles tombent en ligne droite de la cime élevée des acajoux, tantôt elles sont tendues d'un arbre à l'autre comme les cordages d'un navire, et le chat tigre possède la singulière faculté de grimper au milieu d'elles.

La forme raide des aloès bleuâtres contraste avec la souplesse des lianes. Ces plantes sont solitaires; elles croissent isolées dans des plaines arides. Leur tige élevée, leur pyramide de fleurs attirent les regards et répandent sur les régions du tropique un caractère particulier de mélancolie. Une espèce d'aloès, originaire du midi de l'Afrique, a une tige de vingt pieds de haut avec une couronne de feuilles qui ombragent souvent quatre cents pieds de circonférence. C'est à cette classe qu'appartient l'arbre du dragon ; celui qu'on voit dans les jardins de M. Franchi à l'île de Ténériffe excite l'admiration de tous les voyageurs : il a soixante-dix pieds de haut, douze de diamètre à dix pieds au-dessus de la terre. Il avait atteint cette énorme dimension dès le XV[e] siècle. On sait qu'il était pour les Guanches un objet de vénération. Malgré son état de décrépitude, il porte encore des fruits. L'excessive lenteur de la croissance des plantes de cette famille ne permet pas de douter qu'il ne soit l'arbre le plus ancien du monde. La délicate et séduisante famille des liliacées, qui renferme l'ixias et l'amaryliis, doit être regardée comme le patrimoine de l'Afrique où leurs larges et brillantes corolles, posées sur des tiges droites comme celles du roseau, égaient le paysage et forment des masses de riches végétaux, tandis qu'en Amérique les magnifiques espèces de crinum et de pancratia ne se trouvent que séparées et n'offrent même pas des touffes semblables à celles de l'iris d'Europe.



(Pins et sapins.)

Une plume dont la France s'énorgueillit et qu'elle est heureuse de posséder encore, a tracé une peinture si animée de la scène qui nous occupe, que nous ne pouvons nous refuser de la transcrire ici. « Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques; souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure. »

CHATEAUBRIAND, *Atala* (1).

les unes des autres. Premièrement à la Nouvelle-Hollande où l'on trouve les trois genres que nous venons de

Nous observerons que les plus grandes fleurs connues sont portées par le genre hélianthus (fleurs du soleil) qui contient une collection de plusieurs centaines de plantes et non pas une seule comme on l'imagine en général; on y trouve entre autres l'aristoloche que les enfans indiens, sur les bords de la rivière Madeleine, posent sur leurs têtes en guise de coiffure.

Le myrthe prête son nom à un ordre qui renferme l'eucalyptus, le metrosideros, et le leptospermum, et donne un caractère très prononcé à trois contrées fort éloignées citer; le premier, cet arbre géant des forêts australes, contribue partout à marquer d'un sceau particulier cette cin-

(1) Au lieu du triste lichen et des mousses épaisses qui, sous un ciel glacé, couvrent l'écorce des arbres, la vanille odorante anime sous les tropiques le tronc de l'acajou et du figuier. La fraîche verdure des feuilles du pothos contraste avec les fleurs des orchidées, si variées en couleurs. Les bauhinia, les grenadilles grimpantes et les banisteria aux fleurs d'un jaune doré, enlacent le tronc des arbres des forêts. Au milieu de cette profusion de fleurs et de fruits, de cette végétation si prodigue de richesses, le naturalliste a souvent de la peine à distinguer à quelle tige appartiennent les feuilles et les fleurs. Un seul arbre, orné de paullinia, de bigonia, de dendrobium, forme un goupe de végétaux qui, séparés les uns des autres, couvriraient un espace considérable, c'est le datura auquel appartient notre pomme épineuse. Mais parmi les onze ordres de plantes qui produisent ces magnifiques fleurs, deux seulement, les myrthes et les liliacées, contribuent à caractériser une contrée; ce qui prouve que, quelque attrayants, que soient ces brillantes corolles, elles ne concourent pas à distinguer la végétation des différentes régions.

quième partie du monde. Secondement, à cette contrée appelée Paramo à Quito, et Puna dans le Pérou, située au faîte des Andes, c'est-à-dire à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui est couverte d'arbres semblables au myrthe. Troisièmement, enfin au midi de l'Europe, spécialement aux îles de la Méditerranée; leurs bois d'orangers et de myrthes ont été chantés par tous les poètes.

Le saule, dont on compte vingt-cinq espèces, est répandu sur tout l'hémisphère septentrional; mais les variétés les plus nombreuses sont dans le nord de l'Europe entre les latitudes 46 et 70. Il existe dans la Nouvelle-Hollande un arbre dont le port rappelle le saule pleureur sans qu'il y ait du reste la moindre analogie, le casuarina étant dépourvu de feuille.

Le pin et le sapin sont peut-être les arbres les plus faciles à distinguer; ils forment ce que les botanistes nomment un *ordre naturel*, c'est-à-dire celui dont toutes les espèces offrent les principaux caractères du type commun. Tout le monde connaît leurs feuilles aigues. Les Allemands, qui possèdent la plus riche des langues modernes, appellent cet ordre aiguille des bois (nudel holz), en opposition aux autres arbres des forêts qu'ils nomment *feuilles des bois* (laub holz). Il est évident que leur feuillage, n'admettant pas la réflexion de beaucoup de lumière, leur donne cet aspect mélancolique qu'il est impossible de ne pas remarquer. Ces plantes se plaisent dans les régions du nord, et on n'en retrouve sous les tropiques que sur le sommet des montagnes. Le nord de l'Amérique, la Suède, la Norwège et la Sibérie sont leurs demeures. D'immenses forêts, que la main de l'homme n'a jamais touchées, donnent à la végétation de ces contrées un caractère unique.



(Cèdres du Liban.)

L'arbre consacré aux regrets est le cèdre du Liban, appartenant à cette classe qui partage avec les palmiers l'honneur de produire les plantes les plus élevées. Le pin de Douglas qui croît dans les forêts, sur les bords de la Colombie, atteint quelquefois deux cent cinquante pieds.

Nous terminerons par les graminées qui sont loin d'être sans influence quand elles s'étendent sur une contrée. L'étranger qui contemple pour la première fois les verdoyans tapis de l'Angleterre, reconnaît qu'elle leur doit un caractère aussi individuel que celui que l'équateur reçoit des bois de palmiers, et le titre d'île d'émeraude donné à l'Irlande est, à ce qui nous semble, l'unique exemple d'une épithète de ce genre fondée sur la végétation.

Ces plantes sont, comme les autres, modifiées par une température plus élevée; les bosquets de bambous forment dans les deux Indes des allées ombragées. La tige lisse, souvent recourbée et flottante des graminées des tropiques, surpasse en hauteur celle de nos aunes et de nos chênes. Les pampas, ces plaines immenses de l'Amérique du sud, se couvrent après la saison des pluies d'herbes qui surpassent la taille de l'homme; agitées par le vent, elles offrent un aspect analogue à celui des vagues. Mais là encore l'effet est dû à la circonstance et non à la plante elle-même.

LE SEL.

Les variétés de cet utile minéral se distinguent suivant les lieux où on le trouve; ainsi nous avons le sel de mer, de roche, de lacs et de fontaines; tous possédant les mêmes propriétés et formés des mêmes principes. Les personnes auxquelles les résultats des combinaisons chimiques ne sont pas familiers, seront étonnées qu'une substance dont la saveur est aussi agréable, se compose de l'union de la soude avec l'acide marin qui, séparés, ont tous deux un goût détestable. Quand on laisse le sel se cristalliser régulièrement, il prend la forme d'un cube, et quand on le brise il se fend en plaques très minces. On rencontre ce minéral sous des formes diverses dans tous les pays du monde où il est répandu avec une abondance proportionnée à son utilité; la mer en est la source la plus abondante, puisqu'il est prouvé que la trentième partie des eaux de l'Océan en est formée. Cette quantité n'est cependant pas égale dans tous les climats. La proportion paraît s'accroître depuis les pôles, dans une progression régulière, qui atteint son plus haut point à l'équateur. Les mers du Nord contiennent un 64e, celles d'Allemagne environ un 50e, celles d'Espagne un 16e, et l'Océan sous l'équateur de 12 à 8.

Dans les pays chauds où la terre est aride et sablonneuse, il n'est pas rare de voir sa surface couverte d'une couche de sel; plusieurs voyageurs font mention de cette circonstance. Les plaines très étendues de la Perse sont, dit-on, couvertes d'une espèce de sel en flocons; celles de l'Arabie en sont rarement dépourvues; et il est répandu avec une telle profusion sur les terres d'Afrique, qu'on peut présumer que ce sol sec et brûlant contribue à sa formation.

On rencontre dans diverses contrées des lacs dont le fond est incrusté de couches de sel : voici la description

que donne M. Carrow de celui qu'il trouva à l'est du cap de Bonne-Espérance sur la frontière de la Cafrerie. « Nous établîmes notre tente au milieu d'un bois d'arbres à fruits sur les bords d'un lac magnifique, dont le contour dessinait un ovale dans une étendue d'à peu près trois milles. Une pente douce couverte d'un épais gazon le bornait à l'ouest; le terrain s'élevait à une grande hauteur dans une autre direction, et on y retrouvait avec abondance les plantes qui croissent le plus communément dans les bois environnans. Ses ondes limpides ont un goût prononcé de saumure. C'est un de ces lacs d'eau salée qui abondent dans le midi de l'Afrique, et que les colons appellent *zoutpans*. Celui-ci est, à ce qu'il paraît, un des plus célèbres; les habitans viennent de très loin y chercher du sel pour leur usage ou pour le commerce. Il est situé sur un plateau élevé beaucoup au-dessus du niveau de la mer. Des couches de sel, semblables à des nappes de glace, occupent la plus grande partie de son lit; leurs masses cristallisées sont aussi dures, aussi solides que des rochers; les bords du bassin sont couverts, comme les côtes de la mer, de pierres sablonneuses et de cailloux de quartz rouges, pourpres et gris; la couche de sel commence au-delà de cette étroite arène sous la forme d'une croute mince et poreuse, dont l'épaisseur et la solidité s'augmentent à mesure qu'elle s'avance vers le milieu du lac.

« La récolte habituelle se fait à coups de hache dans l'endroit où elle a cinq à six pouces d'épaisseur, et qui n'est pas très éloigné du rivage; la profondeur de l'eau empêche d'apprécier le dégré d'épaisseur qu'elle finit par acquérir. Les vents brûlans du sud-est qui agitent le lac durant l'été, amènent sur ses bords de brillantes parcelles qui ont l'apparence de flocons de neige; ce sel est aussi beau que celui qui sort des raffineries d'Europe, et les femmes chargent toujours leurs maris de leur rapporter une provision de sel de neige.

« Je fis creuser très près du bord un trou de quatre pieds de profondeur; les deux premiers n'étaient que du sable mêlé de matières salines; le troisième offrit beaucoup plus de résistance, et le dernier était si dur que la bêche pouvait à peine le rompre. La cinquième partie au moins était du sel cristallisé. »

Les fontaines de sel sont très nombreuses; on en trouve dans toutes les parties du monde; celles de Northwich en Angleterre sont connues par la grande quantité de sel qu'on en retire tous les ans. Les sources sont de vingt à quarante toises au-dessous de la surface de la terre; l'eau élevée par une pompe est transportée à travers de longs tuyaux jusqu'à la salière où elle s'évapore dans d'énormes chaudières. On porte à 15,000 tonnes par an la masse de sel recueillie de cette manière.

Le sel de roche qu'on appelle ordinairement sel gemme, se trouve par bancs à une assez grande profondeur sous l'apparence d'énormes rochers de cristal. Ces mines entraînent à de grandes dépenses, et sont d'une durée très incertaine, étant souvent détruites par des sources qui font éruption au milieu d'elles.

La mine de sel la plus abondante qui soit connue, est celle de Wéliska en Pologne; c'est une ville souterraine ornée de chapelles, de palais, de colonnades qui, vus au flambeau, reflètent toutes les couleurs du prisme. Il y a dans l'Arménie des carrières de sel tellement dur qu'on le travaille comme des pierres de taille, et on voit quelques cabanes qui en sont construites.

Les Grecs mettaient le sel au rang des choses qui devaient être consacrées aux dieux. C'est dans ce sens qu'Homère et Platon l'appellent *divin*. S'il n'y avait point de salières sur la table, ou si l'on s'était endormi après le repas avant de les avoir enlevées, cet oubli était regardé comme de très mauvais augure. Festus dit qu'à Rome les salières étaient sur la table avec l'assiette dans laquelle on présentait aux dieux les prémices, et qu'elles avaient pour l'ordinaire la figure de quelques divinités. C'était sans doute ce qui faisait appréhender que le dieu qui présidait à la table ne se trouvât offensé lorsqu'on renversait le sel.



(Vue d'une mine de sel.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 30 mai au 5 juin.

30 *mai* 1431. — Exécution de Jeanne d'Arc. Cette femme célèbre était née à Domremy, village sur la Meuse. Le spectacle des guerres civiles l'avait profondément frappée; elle résolut de contribuer à chasser les Anglais de sa patrie. Elle accomplit ce dessein; après plusieurs victoires, la fortune la trahit, et étant tombée entre les mains des Anglais, elle fut brûlée vive sur la place du Vieux Marché de Rouen.

30 *mai* 1574. — Mort de Charles IX, roi de France. Second fils de Henri II et de Catherine de Médicis, il naquit à Saint-

Germain-en-Laye, le 27 juin 1550. « Haïr, se taire, attendre avec patience le moment de se venger, et le saisir avec activité. » Voilà les leçons qu'il reçut de sa mère. C'est sous son règne qu'eut lieu le massacre de la Saint-Barthélemy où plus de cent mille protestans furent égorgés dans les différentes villes de France.

30 *mai* 1778. — Mort d'Alexandre Pope, poète anglais. La *Boucle de cheveux enlevée*, *la Lettre d'Héloïse à Abailard*, et l'*Essai sur l'homme*, sont ses plus beaux titres de gloire.

30 *mai* 1778. — Mort de Voltaire. Il est impossible de nommer ici tous les ouvrages de cet auteur célèbre qui embrassent tous les genres, et ne sont pas moins étonnans par leur nombre que par leur variété.

31 *mai* 1740. — Mort de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse.

31 *mai* 1809. — Mort du maréchal Lannes, duc de Montebello. Il eut les deux jambes fracassées par un boulet de canon dans la plaine d'Esling, et mourut dix jours après la bataille.

31 *mai* 1809. — Mort d'Haydn, célèbre compositeur allemand.

JUIN.

Juin, ou junius en latin, était le quatrième mois de l'année instituée par Romulus. Les savans ne sont pas d'accord sur l'étymologie du mot junius. Quelques-uns prétendent qu'il était placé sous l'invocation de Junon (a Junone); d'autres sous celle d'Hébé (a junioribus) *jeunesse*. Le premier jour de juin à Rome était marqué par des fêtes. Le huitième on célébrait la fête de la déesse *Mens*, c'est-à-dire déesse du *bon sens*. Le préteur Octavilius l'avait instituée après la bataille de Trasimène que le consul Flaminius avait perdue par défaut de bon sens.

Ier *juin* 1795. — Mort de Desault, chirurgien. Il fut appelé trop tard auprès du dauphin, fils de Louis XVI, malade dans la prison du temple, et il lui prodiguait tous ses soins, lorsqu'il fut lui-même atteint d'une maladie qui l'enleva dans le court espace de deux jours.

2 *juin* 1701. — Mort de mademoiselle de Scudéry. Magdeleine de Scudery naquit au Hâvre en 1601. Elle est l'auteur de *Cyrus*, de *Clélie*, etc., romans fort longs et peu goûtés aujourd'hui, et qui eurent une grande vogue dans son temps. Voici des vers improvisés au donjon de Vincennes lorsqu'on lui montrait des œillets que le grand Condé arrosait tous les jours pendant qu'il était prisonnier.

En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas de voir Mars jardinier.

3 *juin* 1658. — Mort de Harvey, médecin anglais et anatomiste célèbre. Ce fut lui qui découvrit la circulation du sang dont on s'était peu occupé avant lui.

4 *juin* 1755. — Mort de Belzunce, évêque de Marseille. Nous avons déjà parlé de ce saint évêque (voyez 25 mai 1720, peste de Marseille).

5 *juin* 1783. — Première expérience des globes aérostatiques, faite à Annonay par les frères Montgolfier.

5 *juin* 1816. — Mort de Paësiello, compositeur italien.

LA CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY.



On voit encore dans les faubourgs de Cantorbéry, non loin des limites de la cathédrale, les ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Augustin, où Austin ou Augustin fut envoyé vers la fin du VIe siècle, par Grégoire Ier, pour convertir les Anglo-Saxons et les faire passer du culte de Woden et de Thor à celui du Christ. Ethelbert, roi de Kent, dont la femme, Bertha, était déjà chrétienne, s'étant fait baptiser, la plupart de ses sujets suivirent son exemple. Augustin fut nommé archevêque par Grégoire, et mourut en 605, après avoir de concert avec le roi, fondé l'abbaye dont nous venons de parler, et qui devait être la sépulture de ce prince et de ses successeurs.

Higand occupait le siége de Cantorbéry au moment de la conquête; ses efforts pour s'opposer aux Normands irritèrent Guillaume qui le dépouilla de tous ses titres, et le confina dans la Tour pour le reste de sa vie; il fut remplacé aussitôt par Lanfranc, moine milanais. Ce fut lui qui rebâtit la cathédrale que le feu avait détruite pour la troisième fois; il la dédia à la Sainte-Trinité; mais le nom qu'elle reçut dans l'origine, et qu'elle conserve encore, est celui d'église du Christ. Un crime affreux la souilla le 29 décembre 1170. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, qui avait défendu avec hardiesse les privilèges de l'église contre Henri II, fut assassiné par des gentilshommes de la cour de ce prince, devant qui il avait prononcé ces imprudentes paroles. « *Je suis un monarque bien malheureux, j'entretiens à ma suite une multitude de gentilshommes sans* reconnaissance; *aucun d'eux n'a le courage de me venger des insultes d'un misérable prêtre.* »

Quatre chevaliers qui étaient présens résolurent de délivrer leur maître de cet ennemi détesté. Ils se rendirent à Cantorbéry, et saisissant le moment où l'archevêque était dans la cathédrale, ils pénétrèrent armés dans le chœur. Thomas Becket, prévoyant leur dessein, dit avec une pieuse résignation aux prêtres qui l'entouraient : « Je ne veux faire aucune résistance, je suis prêt à mourir; » et se plaçant sur les marches de l'autel, il attendit avec calme le coup mortel, et le reçut avec courage. L'origine de Thomas Becket a quelque chose de remarquable. Son père Gilbert Becket était scheriff de Londres; mais pendant un pélerinage dans la terre sainte, il fut fait prisonnier par les Sarrasins. Il parvint à s'échapper, et la fille du patron du navire qui le conduisait en Angleterre s'éprit de passion pour lui et le suivit dans sa patrie; l'héroïsme et la singularité de cette affection touchèrent Gilbert, il consulta quelques évêques, fit baptiser la jeune musulmane sous le nom de *Mathilde* et l'épousa; de cette union naquit Thomas Becket.

Après la mort de l'archevêque, les assassins, craignant d'avoir mal interprété les paroles de Henri II, n'osèrent plus retourner près de ce prince qui était alors en Normandie; ils se retirèrent dans le Yorkshire, où personne ne voulut les voir. Enfin, ils se rendirent à Rome, où Alexandre III leur imposa pour pénitence de se rendre à Jésusalem. Ils passèrent le reste de leur vie dans les austérités les plus grandes, moururent sur la montagne Noire, et furent enterrés à Jérusalem dans l'église des Templiers. Henri II, profondément affecté de la mort de l'archevêque, envoya une ambassade à Rome afin de se justifier de ce meurtre. Aussitôt, par ordre du pape, les offices divins cessèrent dans l'église de Cantorbéry pendant une année à la fin de laquelle la cathédrale reçut une consécration nouvelle. Henri II fut jugé en Normandie par les légats du pape et condamné à se rendre à la tombe de Thomas Becket pour y recevoir l'absolution de son crime. Henri passa en Angleterre, laissa sa cour à Southampton et se rendit à cheval à Cantorbéry accompagné de quelques serviteurs. Lorsqu'il fut en vue des tours de la cathédrale, il quitta sa monture, se revêtit d'habits grossiers, et pendant l'espace d'une lieue, marcha pieds nus sur une route caillouteuse, qui en plusieurs endroits fut teinte de son sang. Henri atteignit l'église tremblant d'émotion, et vint se prosterner sur la tombe du prélat; il y resta étendu les bras en croix, tandis que l'évêque de Londres déclarait solennellement en son nom qu'il n'avait jamais ni ordonné, ni conseillé la mort de Thomas Becket; mais que comme ses paroles imprudentes avaient donné lieu à cette mort, il se soumettait volontairement à la pénitence qui lui était imposée. Alors, les moines de Saint-Augustin au nombre de quatre-vingts, quatre évêques et plusieurs abbés, tous munis d'une corde nouée, lui infligèrent la discipline. Il reçut cinq coups des prélats et trois des simples religieux. Lorsque cette pénitence sévère fut accomplie, il jeta un sac sur ses épaules sanglantes, et reprit ses prières sans vou-

loir permettre qu'on étendît un tapis sous ses genoux. Il resta ainsi la journée entière et une partie de la nuit sans rien prendre jusqu'à ce que la cloche de minuit eût annoncé les matines. La même année, 1174, le feu consuma de nouveau une partie de la cathédrale. On s'occupa aussitôt de la reconstruire sur une plus grande échelle. Des architectes anglais et français furent réunis, et Guillaume de Sens obtint la préférence. La réparation des autels obligea d'exhumer les archevêques qui y reposaient depuis des siècles. Thomas Becket fut le seul excepté; il resta dans un caveau jusqu'au moment où l'on put le déposer dans la chapelle de la Sainte-Trinité; mais ses cendres devaient encore être troublées; Henri VIII ordonna qu'elles fussent dispersées comme celles d'un rebelle traître à son roi.

Quoique nous ne donnions dans notre gravure qu'une partie de l'intérieur de l'église de Cantorbéry, nous croyons intéresser nos lecteurs en ajoutant quelques détails sur la cathédrale elle-même. Cet édifice remarquable se dessine en double croix; une tour, d'une hauteur prodigieuse, s'élève au point où la nef joint le bas-côté de l'ouest. C'est un des modèles les plus parfaits de ce genre d'architecture. On pourrait désirer plus d'uniformité de style dans l'extérieur de l'édifice, mais un grand talent est déployé dans chacune de ses parties. La longueur totale de l'est à l'ouest est de cinq cent quatorze pieds. Quand on entre par le portique du sud qui est l'entrée principale, on admire la beauté de la voûte; mais lorsque l'œil peut embrasser l'étendue de cet immense vaisseau, il s'étonne et jouit à la fois. Son ensemble produit une impression grave et solennelle et ce n'est qu'après quelques instans qu'on peut accorder aux détails l'attention qu'ils méritent. La peinture des vitraux, la sculpture des stalles, une multitude d'ornemens dus au ciseau d'habiles artistes, excitent aussi le plus vif intérêt. A droite et à gauche de la nef sont deux ailes dont elle est séparée par huit colonnes, sans compter les énormes piliers qui soutiennent la grande tour. Une espèce de jubé en pierre d'un travail magnifique et qui date, dit-on, du XIVe siècle, divise le chœur de la nef. Plusieurs statues très curieuses y sont placées dans des niches, entre autres celle d'Ethelbert tenant le modèle d'une église saxonne. Les arches demi-circulaires, que supportent de basses et épaisses colonnes ornées de lourds chapiteaux, rappellent l'architecture normande à celui qui examine les ailes des bas-côtés du chœur. Une suite de degrés conduisent à une autre aile formant le demi-cercle et qui entoure la chapelle de la Sainte-Trinité, au centre de laquelle s'élevait la magnifique châsse de saint Thomas. Les dalles qui pavent ce lieu portent les preuves irrécusables de la vénération dont saint Thomas était l'objet. On distingue encore les empreintes creusées par les genoux des pélerins. Hume rapporte que dans une seule année on en compta plus de cent mille, et les richesses de la cathédrale, dit Lombard, pouvaient se comparer à celles de Crésus. Henri VIII fit enlever ce trésor quand il abolit le prieuré qui jusque là avait dépendu de l'église du Christ; il consistait en or et en pierres précieuses, et ce ne fut pas sans peine que sept hommes suffirent à porter les deux coffres qui le renfermaient. La chapelle dédiée à la Vierge est célèbre par la beauté d'une de ses fenêtres et les décorations pleines de goût qui ornent la voûte. On montre dans le bâtiment circulaire appelé la couronne de Becket, qui est situé à l'extrémité orientale de la cathédrale et n'a jamais été achevé, l'antique chaire en pierre dans laquelle les archevêques de Cantorbéry sont intronisés. On remarque aussi dans l'aile nord du chœur les monumens des archevêques Bouchier et Chicheley; la figure du dernier est admirable; le socle sur lequel elle est appuyée est voûté, et l'on voit dans la partie ouverte un être humain enveloppé d'un linceul. Les ravages de la mort se font sentir dans ses contours déjà décharnés et les os semblent soulever le voile qui les couvre. Les tombes d'Henri IV et de sa femme, celle du prince Noir sont placées dans les arches qui entourent la chapelle de la Sainte-Trinité. Le tombeau du prince est un de ceux auxquels s'attache le plus d'intérêt. Ce guerrier est représenté en grandeur naturelle, revêtu de son armure. Sa tête est entourée d'une couronne



(Henri II faisant pénitence à la tombe de Thomas Becket, dans l'église de Cantorbéry.)

qui autrefois était enrichie de diamans. Les armes du héros sont déposées sur le monument; mais le souvenir de sa gloire n'a pu les protéger, et l'on dit que l'épée et le bouclier ont été enlevés pendant les guerres civiles.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, H. Fournier, rue de Seine, 14.

MONUMENS DE PARIS. — LE PALAIS DES THERMES. — L'HOTEL DE CLUNY.



(Vue de l'hôtel de Cluny du côté de la cour.)

L'histoire du palais des Thermes, et celle de l'hôtel de Cluny, sont tellement liées l'une à l'autre, que nous avons crû nécessaire de réunir dans un seul article les détails historiques qui les concernent.

Le palais des Thermes, dont quelques restes subsistent encore, occupait, il y a près de quatorze siècles, tout l'espace compris d'un côté, entre la rue du Foin et la place de la Sorbonne, et de l'autre, entre les rues de La Harpe et Saint-Jacques : ses vastes jardins s'étendaient depuis le mont *Leucotitius* (montagne Sainte-Geneviève), jusqu'au temple d'Isis (Saint-Germain-des-Prés), et descendaient jusque sur les bords de la Seine. Il ne reste plus aujourd'hui de cet immense édifice, qu'une grande salle d'une structure solide et majestueuse, mais qui ne présente que peu d'ornemens tous fort simples. La voûte de cette salle était encore couverte, il y a quelques années, d'une épaisse couche de terre, où des plantes apportées, sans doute en germe par les vents, et même des arbres avaient poussé de profondes racines, et formaient naturellement une espèce de jardin suspendu, qui ajoutait à l'effet pittoresque de ces ruines. Mais le jardin a disparu pour faire place à une toiture protectrice, destinée à défendre cet antique débri d'un autre âge, contre l'intempérie des saisons, et les ravages du temps. (1)

Si ce palais, dans l'état de délabrement où il se trouve, ne présente, sous le rapport de l'art, rien de bien remarquable, en revanche il est peu de monumens qui rappellent des souvenirs plus intéressans.

Quelques auteurs en attribuent la construction à Julien, qui partagea avec Dioclétien, la puissance impériale : d'autres, et cette opinion est la plus probable, pensent qu'il fut bâti vers le commencement du IVe siècle, par Constance-Chlore, qui gouverna les Gaules pendant quatorze ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 365 il était achevé, puisque

(1) La *Salle des Thermes* est formée de deux parallellogrames contigus dont l'un a 62 pieds de long sur 42 de large; l'autre 30 pieds sur 18. Les voûtes à plein ceintre s'élèvent à 42 pieds au-dessus du sol. Les arêtes des voûtes en descendant sur les faces des murs s'appuient sur une console qui représente *la poupe d'un vaisseau.*

Les murs sont formés de trois rangs de moëllons et de quatre rangs de briques, alternativement. Le ciment est d'une telle nature qu'il a résisté presque sans altération, depuis 15 siècles, à l'action de l'air, de la terre et des eaux. Dans ces derniers temps, comme on l'a dit plus haut, la voûte étant découverte, *on avait porté* dessus de la terre végétale et on y avait planté un jardin. L'intérieur était occcupé par un tonnelier qui y déposait ses futailles.

M. Quatremère de Quincy, instruit de cet état de choses, en rendit compte au ministre de l'Intérieur (alors M. Decazes, en 1819) et demanda que des mesures fussent prises pour conserver aux arts ce précieux édifice.

Le ministre adopta le projet : il en fit le rapport au roi et obtint l'autorisation de consacrer une somme de 30,000 fr. par an,

les empereurs Valentinien et Valens, y séjournèrent pendant l'hyver de cette année là. Ce palais fut également habité par Gratien, par Maxime, et par plusieurs Césars, préfets du prétoire et gouverneurs romains. Il devint ensuite la résidence des rois de France, qui ,sous la première race, en préférèrent le séjour à celui du palais de la Cité.

Chrotechilde ou Clotilde, y demeurait avec ses petits-fils, lorsque les rois Childebert et Clotaire enlevèrent ces enfans, leurs néveux, et les firent égorger pour s'emparer de leurs biens.

C'est là que Charlemagne surprit, dit-on, les amours de sa fille et d'Eginhard, son ministre. « Ce fut pour les yeux « de ce prince un étrange spectacle, lorsque levé de trop « grand matin, se promenant dans sa chambre, et jetant les « yeux sur une petite cour de son palais, il aperçut à tra- « vers les fenêtres, à la lueur du crépuscule, la princesse, « sa seconde fille, les pieds dans la neige, et portant sur « son dos le premier ministre. Prête à succomber sous ce « fardeau, elle le transportait courageusement à l'autre bout « de la cour : ainsi on n'aurait pu découvrir sur la neige des « pas d'homme, et le secret de leurs amours était gardé. « — Le sage empereur jugea que la sévérité ferait éclater « la honte de sa fille, et content des longs services d'Egin- « hard, il ordonna le mariage des deux amans. Il sut depuis « que c'était la princesse elle-même qui avait imaginé cet « expédient, et qui avait forcé Eginhard d'y consentir. »

Alcuin, l'un des ministres de Charlemagne, et qui avait été son précepteur était logé aux Thermes. Il encouragea la calligraphie ou peinture sur parchemins, et manuscrits, et en établit un atelier dans le palais.

Les Normands qui, remontant la Seine étaient venus assiéger Paris, ruinèrent le magnifique palais des Thermes, et vers la fin de la seconde race de nos rois, son jardin et ses appartemens inhabités ne servaient plus que d'asile au brigandage des voleurs, ou au libertinage de quelques femmes perdues.

Simon de Poissy était en possession de ce vieux palais en 1218.

Philippe-Auguste le donna à Henri, son chambellan, qui en était le concierge, pour douze deniers Parisis de cens, en considération de ses services. Les bâtimens morcelés passèrent depuis en diverses mains. Sous Philippe de Valois, vers l'an 1334, Pierre de Chaslus, abbé de Cluny, en acheta une partie, à laquelle il donna le nom de *maison* ou *hôtel de Cluny*. Plus tard Jean de Bourbon, abbé du même ordre, évêque du Puy et fils naturel de Jean, duc de Bourbon, entreprit de rebâtir cet hôtel, mais il mourut avant d'avoir accompli son dessein : après lui, Jacques d'Amboise, aussi abbé de Cluny, le reprit et le mit à fin en 1490, ou selon quelques-uns en 1505, sous Louis XII. Pierre de Saint-Julien dit dans ses mélanges historiques : « J'ai appris de « bonne part que frères Jacques ou dom Jacques d'Amboise, « évêque de Clermont et abbé de Cluny, par un compte de « trois années, reçut de son receveur cinquante mille ange- « lots des dépouilles d'Angleterre, lesquels il employa à « la réparation du collège de Cluny, situé entre les Jaco- « bins et la porte Sainct-Michel à Paris, à l'édification et « bâtiment de fond en cime de la superbe et magnifique « maison de Cluny au dit lieu, jadis appelé le palais des « Thermes, assise entre la rue de La Harpe et la rue Sainct- « Jacques, près les Mathurins. »

Les armes de ce prélat, ainsi que les attributs de son patron, représentés par un bourdon et des coquilles de pélerin, se remarquent dans plusieurs endroits de cet hôtel, et notamment sur l'extérieur de la tourelle, située au milieu de la première cour.

Sous le règne de Henri III, des comédiens s'établirent à l'hôtel de Cluny et leurs représentations, dont le prix était fixé à quatre sous, attiraient une si grande affluence que, s'il faut en croire l'Estoile, *les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'avaient pas tous ensemble autant d'auditeurs, quand ils prêchaient*. Ces comédiens furent chassés en 1584, et l'hôtel passa au cardinal Charles de Lorraine. C'est là qu'il se réfugia le 8 janvier 1585, après sa ridicule échauffourée de la rue Saint-Denis. Ce prélat revenait du concile de Trente, et voulait faire son entrée triomphale à Paris, entouré de ses abbés, de ses gentilshommes et de ses hommes d'armes. Les instances, les sollicitations les plus pressantes ne purent le détourner de son projet, non plus que la crainte d'encourir la disgrâce du roi, qui, pour éviter les rixes si fréquentes dans ces temps de troubles civils, avait sévèrement défendu tout port d'armes. Le maréchal de Montmorency, gouverneur de Paris, qui en voulait au cardinal, saisit cette occasion d'humilier son orgueil, et alla à sa rencontre à la tête d'une troupe nombreuse. Lorsque les deux partis furent en présence, Charles de Lorraine voulut passer outre, et on en vint aux mains de part et d'autre : après quelques minutes de combat, l'escorte du prélat se débanda, et le cardinal fut lui-même obligé de prendre la fuite et de se cacher, sous le lit d'une servante, dans l'arrière-boutique d'un marchand de la rue Trousse-Vache. Le soir, à la faveur des ténèbres, il put gagner l'hôtel de Cluny, où il demeura pendant quelques jours, puis, ne se croyant pas encore en sûreté, il se retira à Meudon. Cet événement donna naissance à la guerre, connue dans l'histoire sous le nom de *guerre cardinale*.

Quarante ans plus tard, le 28 mai 1625, sous le règne de Louis XIII, l'abbesse de Port-Royal, Jacqueline-Marie-Angélique Arnaud, sœur du grand Arnaud, fit l'acquisition de l'hôtel de Cluny et s'y établit avec ses religieuses. Depuis il

pendant cinq années, à l'acquisition et à la restauration de ce palais.

Une commission fut nommée pour surveiller les travaux. Elle fut composée de M. Quatremère, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; Gérard, premier peintre du Roi; De Forbin, directeur des musées royaux; Fontaine, premier architecte; Alexandre Lenoir, conservateur des monumens de Saint-Denis et ancien administrateur du musée des monumens français.

MM. Godde et Rohault, architectes, dressèrent les plans et le préfet de la Seine (comte de Chabrol) fut chargé de diriger et de conduire toute l'opération.

L'acquisition eut lieu et de la salle des Thermes et des maisons voisines. On déblaya, on restaura, on dépensa 60,000 francs; on planta des arbres dans la cour intérieure, on ouvrit une entrée sur la rue de La Harpe : mais quand on en fut là, M. Decazes ayant perdu le portefeuille (en 1820), on s'arrêta tout court et toute l'affaire fut remise en question.

M. le baron Capelle, secrétaire-général du ministère, fit une visite au monument; il trouva, lui, que ces vieux restes avaient assez peu d'importance, et, d'après son avis, que partageait M. Hély d'Oissel qui, à cette époque, avait la direction des travaux publics, M. le comte Siméon, devenu ministre, suspendit l'exécution du plan de son prédécesseur..

M. Decazes, sur le rapport de la commission formée par lui, avait décidé le 5 juin 1819 : 1° que la salle dite le *palais des Thermes* serait débarassée des maisons qui en obstruaient les abords; 2° que le terrein devenu libre serait clos de murs, élevés et décorés dans le style du monument même; 3° que la salle resterait dans son état actuel et qu'on y formerait un musée au milieu duquel on placerait la statue de Julien; 4° que ce musée ne serait formé que d'antiquités gauloises et d'antiquités romaines trouvées en France.

Le conservateur fut nommé. C'était M. Auguis, aujourd'hui député. Mais cette détermination n'eut pas de suite : ni M. Siméon, ni M. de Corbières n'accomplirent les desseins qui avaient été conçus. Personne depuis n'y a plus pensé; et c'est ainsi que toujours, chez nous, on entreprend sans contrôle un nombre infini de monumens qui coûtent en essais des sommes énormes et tombent en ruines avant d'être achevés.

passa dans plusieurs mains et aucun évènement important ne mérita d'y être signalé.

Il nous reste à dire quelques mots de son architecture. Cet hôtel offre l'asemblage du gothique avec le style de la renaissance, comme la plupart des monumens qui datent du commencement du XVI[e] siècle. Quelques parties de l'édifice se font remarquer par cette légèreté, cette coquetterie de sculptures si en vogue à cette époque. Les fenêtres, ornées chacune de dessins différens, sont d'un travail précieux : la tourelle, qui occupe le milieu de la première cour, est d'un aspect élégant et pittoresque. Autrefois il régnait au-dessus du premier étage (1) une galerie de pierres sculptées à jour : elle se dégradait et l'on fut forcé de boucher les évidemens, ce qui a fait perdre au bâtiment une partie de son caractère. Mais rien n'égale la beauté de la chapelle, située sur le jardin de l'hôtel. C'est un chef-d'œuvre du genre gothique pour la délicatesse du travail et la légèreté des ornemens. Il est peu de monumens aussi bien conservés, et qui méritent davantage de fixer l'attention des artistes (2).

ÉCONOMIE POLITIQUE, § II.

CAPITAL. (Suite)



Il y a une manière d'employer ses capitaux qui fait toujours murmurer le peuple comme si ses intérêts étaient lésés; aucune, cependant, ne rend un service plus important au public. L'homme qui fait le commerce de grains ou d'autres provisions, à soin de les acheter quand elles sont à bon marché, et de les garder jusqu'à ce que le prix s'élève afin de les vendre avec profit. Il en résulte que les gens qui réfléchissent peu sont portés, quand le pain est cher, à se plaindre des marchands de blé comme s'ils étaient cause de la pénurie; mais en réalité, ce sont eux qui nous préservent de la famine toutes les fois que les récoltes sont mauvaises. Ce n'est pas qu'ils s'occupent du bien être général, ils pensent seulement comme les autres négocians à tirer un profit de leur capital; mais la méthode qu'ils prennent pour y parvenir, d'acheter le blé à bas prix pour le revendre lorsqu'il est cher, est précisément la mieux appropriée pour balancer le superflu d'une récolte abondante avec le déficit de celle qui est au-dessous du médiocre, et empêcher que nous ne passions successivement du gaspillage à la disette.

Si un capitaine de vaisseau n'avait plus que pour trois semaines de vivres dans une traversée qui devrait en durer quatre encore, il diminuerait la ration de chaque homme, et de cette manière il arriverait au port; mais si l'équipage mutiné exigeait la ration habituelle, tout serait consommé au bout de trois semaines, et il périrait victime de son imprévoyance. Il est clair que ce serait le sort d'une nation entière si le taux de la consommation n'était pas diminué quand la récolte a manqué. En supposant qu'on n'ait récolté que pour neuf mois, si personne ne retranche de sa portion ordinaire, il ne restera rien pour les trois derniers mois, et la plus affreuse famine dévastera le pays.

Un tel malheur ne paraît pas facile à prévenir, il n'y a pas là de chef pour régler les parts, et on ne peut pas espérer que chacun consente à se priver pour l'intérêt de tous. Si le prix du blé restait le même, on continuerait à en absorber la même quantité, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul grain. Mais la perspective d'une disette et l'appât du gain, a engagé les fermiers et les meuniers à garder le blé qu'ils ont déjà, et à en acheter, soit autour d'eux, soit à l'étranger; et comme ils refusent de le vendre à moins d'un prix qui s'élève en proportion de la rareté : le peuple est forcé de s'imposer des privations. De cette manière la masse des grains se trouve ménagée dans une contrée entière comme sur le bord d'un bâtiment, elle peut atteindre la moisson prochaine, et c'est ainsi qu'on évite les horreurs de la famine au prix de quelques souffrances.

On éprouve une admiration mêlée de reconnaissance en observant par quelles voies secrètes la providence fait contribuer les hommes au bien général, lorsqu'ils ne pensent qu'au leur. Cette remarque n'est pas limitée au genre de négoce dont nous venons de parler; son application est sans bornes. Toutes les fois qu'on laissera chaque particulier maître d'employer son capital de la manière qu'il jugera la plus avantageuse pour lui, elle deviendra presque toujours lucrative pour son pays; quoiqu'il faille convenir que peu d'hommes dirigent leurs efforts vers ce noble but.

L'argent que le fermier avance pour faire valoir, soit en salaires soit en autres dépenses, celui que le fabricant emploie à payer ses tisserands, s'appelle *capital en circulation*, parce qu'il sort de leurs mains de temps en temps pour y revenir en grains ou en toiles. Les granges, les charrues, les bestiaux du fermier; les métiers et les magasins du fabricant se nomment *capital fixe*, parce qu'ils rapportent non en changeant de main, mais en étant gardés, tant qu'ils sont capables de servir.

L'effet immédiat de toutes les inventions, qui permettent de remplacer par le travail de quelques hommes celui d'un grand nombre, doit être de condamner beaucoup de bras à l'oisiveté; mais il est rare que dans la suite elles n'ouvrent pas une source d'occupation plus abondantes.

Par exemple, quand l'imprimerie fut découverte, peu d'imprimeurs furent occupés à la place d'une foule de copistes laissés sans ouvrage; mais au bout d'un laps de temps assez court, les livres devenus moins chers devinrent aussi d'un usage plus général, et bientôt le nombre des ouvriers imprimeurs surpassa de plusieurs mille celui des copistes qui les avaient précédés. Dans tous les genres d'industrie, il en est ainsi de presque toutes les machines.

Le château de Beaumaris, en Angleterre, bâti par Edouard 1[er], fut détruit par Cromwell. Il couvre cinq arpens de terres de ses ruines.

De la côte du pays de Galles, à l'île d'Anglesey, l'architecte Telford a jeté un pont qui a 100 pieds de haut, 600 d'ouverture, et une seule arche.

Une épidémie affreuse causée par des pluies continuelles, régna en France, en 1446. Elle enleva 40 mille personnes dans Paris, durant les mois d'août et de septembre. Louis XI pour repeupler la ville, s'avisa d'y ouvrir un asyle à tous les malfaiteurs.

(3) Le premier étage est occupé par un magistrat, ami des arts, dont la superbe collection historique d'antiquités, de tableaux, et de meubles de tous les siècles, fait l'admiration des nombreux visiteurs qui parcourent en foule ses appartemens.

(2) Sous l'hôtel de Cluny sont des souterrains qui s'étendent fort loin et dans lesquels on a en vain tenté plusieurs fois de s'introduire. Les décombres et l'éboulement des terres arrêtent les explorateurs.

Une vue de l'un de ces souterrains a été lithographiée avec soin par M. Schmidt, chez Engelmann.

SALON DE 1834. — M. PAUL DELAROCHE.

MORT DE JANE GREY.



(Mort de Jane Grey d'après le tableau de M. Paul Delaroche.)

Le 3 novembre 1553 lady Jane Grey et lord Guilford Dudley, son époux, furent déclarés coupables de haute trahison; mais on ne fixa point le jour de leur exécution. Les ménagemens avec lesquels on les traita dans leur prison, indiquaient assez quel intérêt inspiraient deux coupables si jeunes, deux usurpateurs contre leur volonté, à peine âgés de dix-sept ans!

Mais les politiques ou les fanatiques du conseil, irrités de l'ingratitude de Suffolk, père de Jane, furent sans pitié! Le 8 février la reine Marie signa l'ordre du supplice de *Guilford Dudley et de sa femme*; car c'est ainsi que la souveraine désigna les deux condamnés, dans un moment où l'oubli de ce qu'elle devait à leur rang, à sa propre dignité, était à la fois si cruel et si impardonnable!

Dans la matinée du 12, lord Dudley fut conduit à la Tour pour y subir son arrêt. Il implora la faveur d'embrasser, avant de mourir, l'épouse qu'il chérissait; mais Jane comprit que le courage et la force dont ils avaient besoin l'un et l'autre en cet instant solennel, s'épuiseraient dans ces déchirans adieux: elle résista aux prières de Guilford! Elle le vit de la Tour, mener à l'échafaud, et bientôt son corps sanglant, à demi-nu, s'offrit à ses regards sur la charrette où on l'avait jeté.

Feckenham, abbé de Westminter, fit de vains efforts pour convertir lady Jane Grey à la foi catholique. Son adresse, sa logique pressante, échouèrent contre la solidité des principes, contre la ferme croyance de la jeune victime. Le calme, l'inaltérable douceur de celle-ci intéressèrent vivement Feckenham.

Peut-être eût-il voulu faire révoquer l'arrêt qui la frappait, mais il ne put obtenir qu'un jour de retard dans l'accomplissement de ce meurtre politique.

Jane, dans les derniers adieux qu'elle adressa par écrit à son père, ne lui fit entendre aucunes paroles de reproche.

bien que ce fut l'ambition de celui-ci qui lui eut préparé une destinée si fatale! Tout entière à son affection, elle la lui exprima dans les termes les plus vifs. Sa lettre parvenue jusqu'à nous est un modèle d'éloquence et de tendresse filiale, elle est en grec et se termine par ces mots : « Mon sang peut crier devant le seigneur : Merci pour l'innocence! »

Elle écrivit également en grec à sa sœur lady Catherine, sur une feuille de la bible en langue grecque.

Elle traça sur son souvenir plusieurs pensées en cette langue, en latin et en anglais. « Si ma faute, écrivait-elle, « méritait un châtiment, ma jeunesse et mon imprudence « auraient dû me faire absoudre : mais Dieu me pardonnera « sans doute; et la postérité me jugera avec plus d'indul- « gence. »

Durant la matinée qui précéda l'heure de son supplice Jane montra un courage que rien ne put ébranler.

Elle fut exécutée dans la Tour même, soit que l'on craignit d'éveiller les sympathies du peuple en sa faveur, soit qu'elle dût à son rang ce triste privilège.

Avant de livrer sa tête au fer du bourreau elle protesta de son innocence dans les termes les plus énergiques : elle déclara formellement qu'elle avait été contrainte à recevoir le diadème.

Cette assertion était rigoureusement vraie. Son obéissance à l'inflexible volonté d'un père avait fait tout son crime!

Ainsi périt à dix-sept ans, après un règne de neuf jours et une captivité de sept mois, une femme belle, douée des plus douces vertus, d'un esprit élevé et dont l'imagination s'était enrichie de tous les trésors d'une vaste érudition. Une autre femme, une femme sa parente, la condamna parce qu'elle avait cédé à l'autorité paternelle, parce qu'elle avait obéi aux vœux de la nation, exprimés par tout ce que la noblesse et la magistrature du royaume comptait d'illustre et de vénérable.

L'histoire de la tyrannie n'offre pas d'autre exemple après celui-ci, d'une femme mise à mort par la volonté d'une autre femme, que celui de Marie-Stuart condamnée par Élisabeth.

« Une telle mort, ajoute sir James Mackintosh, de qui nous empruntons ce récit, est capable, à la fois, d'honorer et de déshonorer un siècle! »

La mort de lady Jane Gray a occupé les plus graves historiens de l'Angleterre, et tous d'accord ont proclamé ses hautes vertus et son innocence, tous ont flétri l'arrêt sanguinaire qui l'avait condamnée.

Fox, contemporain de Jane, assure que Morgan, l'un de ses juges et qui rédigea la sentence de cette infortunée, devint fou peu de temps après, et que, dans ses accès de rage, il criait constamment de retirer de sa vue l'image de Jane.

Le lundi 12 février, fut désigné pendant long-temps par le nom de *lundi noir* (black monday) et la semaine de l'exécution par celui de *semaine sanglante* (bloody week)

La mort de Jane Grey a dû naturellement fournir à la peinture de nobles et touchantes inspirations. Chez nous M. Delaroche a traité ce sujet avec toute la supériorité du talent qui créa *Cromwell*, *les fils d'Edouard*, *Jeanne d'Arc prisonnière à Rouen*, et tant d'autres productions de cet ordre. Son tableau, exposé au dernier salon, a réuni les suffrages de tous les gens de goût, et l'artiste a reçu à cette occasion la haute récompense à laquelle il pouvait aspirer : il a été promu au grade d'officier de la légion d'honneur.



(Mort de Jane Grey d'après un peintre anglais.)

Un peintre anglais avait traité déjà le même sujet, et parmi les derniers momens de lady Jane, il avait choisi avec assez de bonheur celui de ce mouvement singulier du bourreau qui touché, lui aussi, de compassion; frappé d'un étrange respect, mais sans pour cela renoncer à l'exercice de sa charge, se proterne aux pieds de la dame, intéressante et

belle, dont il s'apprête à couper la tête, et implore un pardon qui lui est accordé, quoi qu'à vrai dire il s'en montre peu digne.

Quel est ce retour et quelle est cette audace? Il devrait être défendu à l'*exécuteur* d'adresser la parole au patient, à quelque rang que celui-ci appartienne, et de se mettre en rapport personnel avec lui. Cet homme d'expédition et de mort est un instrument muet et morne qui a perdu tout sentiment humain, et s'il le retrouve, il faut qu'il prenne la fuite. Son regard, son souffle et l'accent de sa voix n'ont rien à faire à l'heure fatale; qu'il fonctionne comme la hache et qu'il s'enveloppe, s'il peut, des nuages, des glaces et des ombres de la loi.

Dans le dessin anglais le bourreau a un masque. Ceci est conforme à ce que nous venons de dire. L'usage voulait que d'un tel homme on cachât le visage, siège des passions et de leurs caractères, noble miroir qui réfléchit les inspirations de l'âme; et il réduisait à l'état pûrement froid et passif, la *machine* ainsi déguisée, qu'il donnait pour auxiliaire au juge.

Tout cela aujourd'hui est changé : l'exécuteur va le front découvert et l'on raconte qu'en 1818, sous le ministère de M. le duc de Richelieu, le bourreau de La Rochelle étant venu à mourir, il arriva au garde-des-sceaux cent trente-trois pétitions pour demander *la place*.

Quoiqu'il en soit Jane pardonne et le prêtre, en détournant les yeux, récite la prière des agonisans.

Il nous a paru curieux de donner les deux compositions. Il y a plus de solennité cette fois dans la manière anglaise. Le peintre a placé au second plan les hommes de la justice et tous les accessoires qui rappellent une sentence régulière. On reconnait à cette disposition le sentiment profond de la légalité et des coutumes.

L'artiste chez nous a plus de drame et moins d'appareil. Il ne nous dit bien précisément où il est que par le livret. La scène est secrète et solitaire. Il manque là de quelques détails explicatifs, mais quant à l'expression il n'y manque rien. Jane émeut, attendrit et oppresse. Ses genoux qui fléchissent, ses mains qui cherchent, et jusqu'à ses yeux absens qui vous pénètrent, tout cela forme un spectacle que vous ne pouvez contempler deux minutes :

« Il faut baisser la tête et se mettre à pleurer.... »

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 6 au 12 juin.

6 *juin* 1533. — Mort de l'Arioste, poète italien, auteur de *Roland le Furieux*.

6 *juin* 1704 — Mort du baron de Cohorn, célèbre ingénieur hollandias.

6 *juin* 1710 — Mort de la duchesse de La Vallière (Louise-Françoise de la Baume Le Blanc). Cette femme qui, malgré sa faiblesse, inspire le plus touchant intérêt, se punit de ses fautes en s'enfermant aux Carmélites, où pendant trente-six ans, elle donna l'exemple des austérités les plus sévères et de la plus sincere piété.

7 *juin* 1520. — Entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du Drap d'or, entre Guines et Ardres. Cette entrevue avait pour but d'amener la cession de la ville de Tournay à la France, et la conclusion d'un mariage entre le dauphin et la princesse Marie, projets qui manquèrent par les intrigues de Charles-Quint.

8 *juin* 632 — Mort de Mahomet, fondateur de l'*islamisme*. Islamisme vient d'*islam*, mot arabe qui exprime l'action de s'abandonner à Dieu.

8 *juin* 1376. — Mort d'Edouard, prince de Galles, surnommé le prince Noir. Il était fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et de Philippine de Hainaut. Il naquit en 1330. C'est le héros que l'Angleterre honore le plus après Alfred.

9 *juin*, 68 ans après Jésus-Christ. — Mort de Néron. On connait ces deux vers de Racine qui peignent cet empereur romain.

Et son nom deviendra dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

9 *juin* 1572. — Mort de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, et mère de Henri IV, femme héroïque, qui donna à son fils une âme et une éducation fortes par lesquelles il fut porté à ces actions généreuses et hautes qui lui valurent le nom de *Grand*.

9 *juin* 1701. — Mort de Philippe de France, duc d'Orléans, *Monsieur*, frère de Louis XIV.

10 juin 1190. — Mort de Frédéric Ier, surnommé Barberousse, empereur d'Allemagne.

11 juin 1292. — Mort de Roger Bacon, moine anglais, célèbre par la variété et l'étendue prodigieuse de ses connaissances.

11 *juin* 1712. — Mort du duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV.

11 *juin* 1727. — Mort de George Ier, roi d'Angleterre.

12 *juin* 1798. — Prise de l'île de Malte, par le général Bonaparte. En visitant les fortifications, Cafarelli disait : « *Nous sommes bien heureux qu'il y ait eu quelqu'un dans la place pour nous en ouvrir les portes.* »

VERS SUR UN ALBUM.

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

ITALIE. — FIESOLE.

La petite ville de Fiesole est situé sur une montagne à environ une lieue de Florence. Sur la route est l'église de Saint-Dominique, que renferme quelques beaux tableaux. On laisse à gauche une ancienne abbaye qui sert maintenant de maison de campagne aux évêques de Florence. La principale place de Fiesole est assez vaste, mais irrégulière. La cathédrale de Saint-Pierre, qui en occupe un des côtés, est un beau monument. Elle est divisée en trois nefs par deux rangs de colonnes avec des chapiteaux antiques. Le tombeau de Léonardo-Salviati, évêque de Fiesole, est célèbre par le buste d'une expression admirable, sculpté par Mino de Fiesole. Le clocher est une haute tour carrée, construite en brique et crénelée comme toutes les tours de la Toscane, datant du treizième siècle. Près de la cathédrale sont quelques restes d'un amphithéâtre antique, et sur le sommet de la montagne est une belle église moderne sous l'invocation de Saint-Alexandre. Elle est soutenue par plusieurs rangées de colonnes de marbre blanc. De cette église, la vue s'étend au loin sur toute l'admirable vallée, au milieu de laquelle s'élèvent les tours et les coupoles de la capitale de la Toscane.

Napoléon et lord Byron étaient maigres, pâles, souffrans avant d'être arrivés au terme de leurs desirs. Ils prirent de l'embonpoint quand ils eurent atteint la position qu'ils avaient ambitionnée.

Dans les traits de lord Byron et de Napoléon, il y avait l'empreinte d'une sensibilité profonde, et pourtant satyrique et dédaigneuse.

Les ponts de fer suspendus, ressemblent de loin à des toiles d'araignées tendues dans l'air.

SINGULIÈRE ADMIRATION DE L'ABBÉ FRAGUIER POUR HOMÈRE.

Claude François Fraguier, était fort connu par son admiration pour les anciens. On cite de lui un trait fort plaisant à l'occasion d'une sixième ou septième lecture qu'il faisait d'Homère. Pour mieux retenir, ou pour reconnaître plus facilement tous les beaux endroits du poète, il les soulignait d'un coup de crayon dans son exemplaire, à mesure qu'il les lisait. A la seconde lecture, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avait pas apperçues à la première, et qui, plus vives encore semblaient lui reprocher une injuste préférence. Le scrupule se renouvela à la troisième, à la quatrième lecture : et de surprises en surprises, de remarques en remarques, l'ouvrage se trouva souligné d'un bout à l'autre. Ce n'était, selon lui, qu'après avoir usé quelques crayons à sillonner le texte grec de ces petites barres, qu'on pouvait parler dignement du prince des poètes. Il poussa plus loin encore son engoûment pour Homère. Il fit le vœu public, en latin, d'en lire tous les jours mille vers, en réparation des impertinentes critiques de M. de Lamotte.

Astrologie judiciaire. — La croyance dans l'astrologie judiciaire, paraîtrait devoir être reléguée dans les temps d'ignorance, ce n'est pas sans une surprise mêlée de pitié qu'on la retrouve au milieu des progrès des sciences et des arts, non-seulement parmi le peuple, mais aussi parmi les personnes les plus éclairées, ou du moins le plus a portée de l'être.

Jacques Ozaman, savant français, qui vivait vers la fin dix-septième siècle, et que ses connaissances astronomiques rendirent célèbre en Europe; se vit un jour vivement pressé par un homme d'un rang fort élevé, de tirer son Horoscope. Après avoir protesté en vain de son incapacité, assuré qu'il n'était pas astrologue et qu'il ne croyait même pas à l'existence de cet art, il fut forcé de céder, et il écrivit à tout hasard une longue liste de prédictions qui renfermait toutes les félicités dont on peut jouir sur la terre; il ignorait qu'un véritable astrologue avait déjà été consulté par la même personne, et qu'il s'était empressé de satisfaire à ses desirs, employant toutes les formalités de cette prétendue science.

Vingt ans après, le même seigneur vint trouver Ozaman, le combla d'éloges, lui apprit que toutes ses paroles s'étaient réalisées, tandis que celles de l'astrologue s'étaient trouvées fausses, tous deux furent ainsi confirmés dans leur opinion première; l'un étant plus persuadé que jamais que l'astrologie employée par un véritable savant, présentait autant de certitude que les mathématiques et Ozaman étant convaincu avec plus de raison qu'elle n'avait d'autres bases que l'imagination de quelques visionnaires, et l'adresse des charlatans qui les prennent pour dupes.

Le comte de Lestock. — Cet homme, né dans les états d'Hanovre, ayant appris la chirurgie à Paris, où il se fit mettre à la Bastille, vint en Russie chercher fortune, et se fit aussitôt envoyer en Sibérie. Rappelé de ce premier exil, et devenu chirurgien de la princesse Elisabeth, il lui persuada qu'elle avait des droits au trône, travailla pendant une année entière à lui former un parti, parvint seul à y intéresser la Suède et la France; et se voyant découvert sans qu'Elisabeth, dans un danger si imminent, imaginât d'autre ressource que d'abandonner tous ses projets, il dessina sur une carte cette princesse, la tête rasée, et lui sur une roue; et au dos de la carte, la princesse sur un trône, et lui sur les marches, paré d'un grand cordon; et lui montrant ces deux revers, il lui dit : « Ce soir l'un, ou demain l'autre ». Il la conduisit cette nuit même au palais escortée de cent vieux soldats qui avaient servi sous Pierre-le-Grand, dont elle était fille. En arrivant au premier corps-de-garde, un tambour commençait à battre l'alarme : mais, ou Lestock, ou la princesse, en crévèrent la caisse d'un coup de couteau; et ils se sont toujours disputé l'honneur d'avoir eu cette présence d'esprit. La sentinelle, qui gardait la chambre de l'empereur au berceau, arrêta Elisabeth, en lui présentant la bayonnette sur la poitrine. Lestock crie : « Malheureux ! que fais-tu ? demande la grâce à ton impé- « ratrice »; et la sentinelle tomba prosternée. Après avoir ainsi placé sur le trône la princesse qu'il servait, toujours dominé par son génie intrigant, voulant toujours négocier avec les puissances étrangères, il fut aisément perdu par les ministres. (RULHIÈRE, *Anecdotes sur la Russie.*)

INONDATION DU NIL.

On chercherait en vain dans l'univers entier, un fleuve qui eut les mêmes droits que le Nil à la reconnaissance des hommes, les mêmes titres pour fixer l'attention; nul aussi n'a été l'objet d'observations aussi multipliées, n'a fait naître autant de fausses conjectures et d'absurdes théories. Ses ondes bienfaisantes apportent aux habitans de l'Égypte, la vie, les richesses et le bonheur; si, avare de ses dons, il les retirait une seule fois, des milliers d'hommes seraient dévoués à une mort certaine. Comme il traverse près de 4,000 lieues de plaines sablonneuses, on peut dire qu'on lui doit cet immense territoire, qui sans lui ne serait qu'un vaste desert.

Le Nil sort de son lit chaque année, à la même époque, et couvre ses deux rives à une distance considérable. Quand les eaux ont pénétré dans la terre où se sont évaporées aux rayons du soleil, on trouve à la place qu'elles ont occupée, un limon que le fleuve a entraîné en passant au milieu de contrées plus fertiles; ce sédiment qui consiste en un mélange d'alun et de carbonate de Magnésie, contient les principes de la végétation et dispense le laboureur de toute autre culture. Le sol amélioré par ces alluvions successives produit comme de lui-même d'abondantes récoltes. Sans elles, la sécheresse du climat ne permettrait pas de recueillir un seul grain de la semence confiée à la terre et l'on peut s'imaginer l'intensité du fléau qui désolerait l'Égypte, si le Nil lui refusait son tribut annuel. Dès les premiers siècles, on a recherché les causes de ce phénomène, mais ce n'est que depuis peu d'années qu'on a la certitude de les avoir découvertes.

La crue des eaux commence vers le 17 juin : elles n'atteignent leur plus grande élévation que vers le milieu de septembre; quelques auteurs placent cependant cet événement un mois plutôt. M. Autes, qui a écrit quelques observations sur le pays qui nous occupe, remarque « que la fête de Saint-Michel tombe le 17 juin, dans l'ère des Cophtes, ce qui leur a donné lieu de supposer que l'archange jette ce jour-là dans le fleuve, une goutte d'une liqueur si puissante qu'elle cause la fermentation et la crue subite de ses eaux. C'est pour cela que le 17 juin est appelé Nockta, qui signifie *goutte* dans la langue du pays. Cette fable est si bien accréditée parmi les turcs comme parmi les chrétiens, qu'on taxerait d'ignorance celui qui voudrait la contredire. Ils ajoutent tous la même foi à la vertu prophétique du puits d'El-Garmes, dans la moyenne Égypte, qui suivant leur opinion, présage, dès le premier mois de l'année, par la miraculeuse élévation de ses eaux, la hauteur que le Nil doit atteindre. »

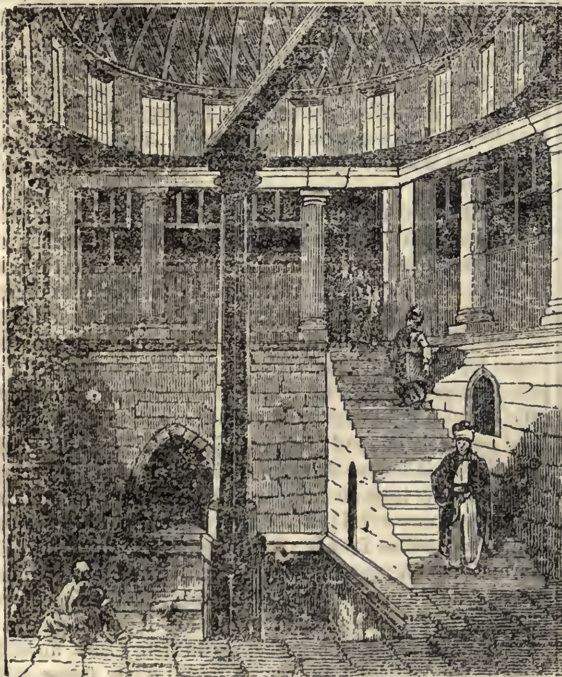
Dans une ancienne mosquée, près du vieux Caire, un large puits carré contient un pilier de granit d'une forme octogone, qui est divisée en *karats* ou mesure du pays; on l'appelle Nilomètre. L'eau pénètre dans le puits; ses progrès sont d'ordinaire de trois à quatre pouces dans les vingt-quatre heures, et quand elle est parvenue à sa plus grande hauteur, elle s'élève au-dessus de la colonne. L'ouverture du canal qui traverse le Caire, se fait avec pompe, c'est l'objet



(Vue d'une inondation du Nil)

d'une fête qui donne le signal d'ouvrir les nombreux canaux qui couvrent l'Égypte.

C'est à peine si le lait du chameau égale en douceur l'eau du Nil quand elle a atteint toute son élévation; elle a de plus, la propriété de ne pas se corrompre et de se conserver également dans les vases les moins spacieux, et dans les citernes. On a observé que, tandis que les contrées où l'on cultive le riz, sont toujours rendues malsaines par les eaux qui séjournent sur les terres, la basse Égypte au contraire est renommée pour sa salubrité malgré ses inombrables rizières : et ce fait contredit l'opinion des écrivains qui attribuent les épidémies si fréquentes dans cette région, aux eaux stagnantes que le Nil laisse après l'inondation.



(Vue du Nilomètre.)

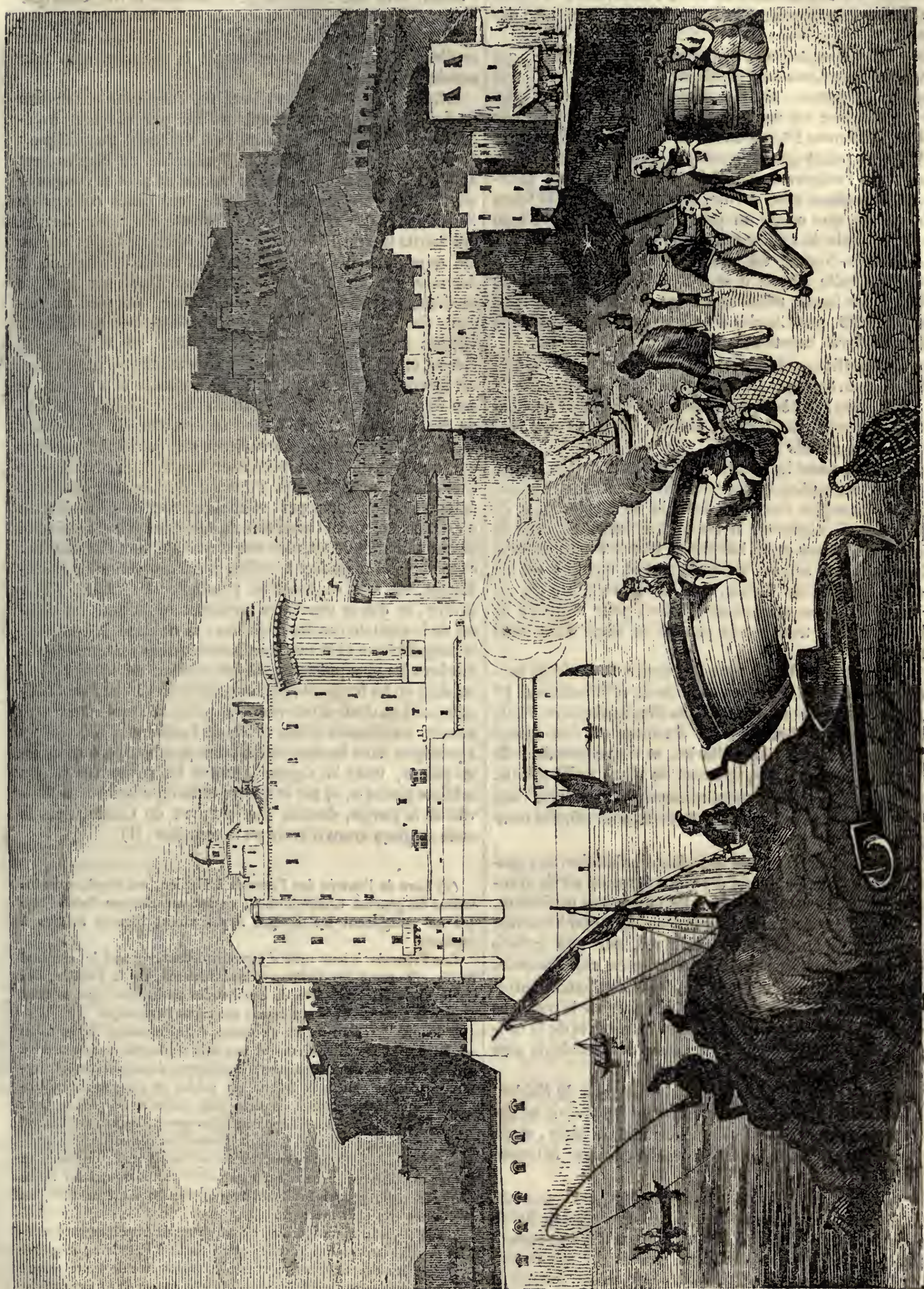
Les plus profondes recherches des anciens naturalistes ne les conduisaient le plus souvent qu'à de simples conjectures, les modernes plus heureux s'appuient sur des preuves qui rendent certain ce qui n'était que probable; mais tout en nous réjouissant de cette supériorité, due en partie aux progrès de l'art de la navigation, nous ne devons plus dédaigner les prévisions des anciens quelqu'éloignées qu'elles puissent être du vrai. Quand on réfléchit à l'épaisseur des ténèbres qui enveloppaient ces sages de l'antiquité, sans qu'il fût en leur pouvoir de les dissiper, on est souvent frappé d'admiration, en les voyant, par la simple puissance du raisonnement et les efforts d'une intelligence supérieure, rechercher les causes des phénomènes les plus surprenans et arriver à des suppositions voisines de la réalité. On n'apprendra pas sans intérêt qu'Hérodote, qui écrivait plus de quatre cents ans avant J.-C., a émis sur l'inondation du Nil une opinion, résultat de profondes réflexions et de laborieuses recherches, qui s'éloigne très-peu de la vérité.

On sait maintenant que l'élévation du Nil est causée par les pluies de l'Abyssinie, qui commencent toujours dans les premiers jours de juin et durent jusqu'à la fin de septembre. Il pleut dans cette contrée plusieurs heures chaque jour, et avec une telle violence, que Bruce a vu près de Gondar, un tube de douze pouces de diamètre se remplir de quinze livres d'eau dans l'espace d'une heure. Cet immense volume d'eau répandu sur la surface d'une vaste région, n'a qu'un seul canal pour se verser dans la mer; il s'y précipite de toutes parts, et le Nil incapable de renfermer dans son lit la centième partie de ces torrens, les disperse sur les plaines de l'Égypte.

Puisque la crue du Nil est causée par les pluies du tropique, nous allons tâcher d'expliquer la cause elle-même : quand le soleil est dans les zones torrides de chaque côté de la ligne, l'air échauffé, raréfié par sa présence, se disperse et s'élève; le vide créé, est aussitôt rempli par un air plus froid, qui a son tour est remplacé de nouveau : un courant d'air se maintien continuellement. Ce passage successif est ce qu'on nomme vulgairement les *vents alizés*. L'air raréfié par les rayons du soleil est capable d'absorber une plus grande portion d'eau que ne pourrait le faire un air froid; mais quand il s'est élevé dans une atmosphère plus haute et moins brûlante, il y perd le pouvoir de retenir les vapeurs dont il est chargé, et elles s'épanchent sur la terre en pluies abondantes. C'est ainsi qu'un surcroit d'humidité accompagne la course du soleil, pour tempérer l'ardeur de ces régions arides. C'est aussi une preuve de plus de la grandeur de ce plan universel, qui nous offre sans cesse, les résultats les plus admirables, produits par les moyens les plus simples.

Il me semble que nous devons, à Hérodote, la justice d'observer que l'expérience a confirmé la vérité de ses conjectures : « le soleil, dit-il, est la cause de l'inondation du Nil. »

NAPLES. — CHATEAU SAINT-ELME.



(Vue du château Saint-Elme.)

Il existe trois principales forteresses à Naples, le château de l'OEuf, le château Neuf, et le château Saint-Elme. A celles-ci il faut ajouter le Torrione del Carmine, fort situé sur le bord de la mer, près de la célèbre église de Mont-Carmel, et le premier dont s'empara Masaniello.

Le château de l'OEuf et le château Neuf ont été construits pour protéger la ville des attaques par mer; le château Saint-Elme l'a été, lui, plutôt comme un instrument de pouvoir entre les mains du gouvernement pour tenir en respect une population turbulente, que comme un moyen de défense contre les ennemis extérieurs.

Le château de l'OEuf est situé sur l'emplacement d'une

villa qui appartint jadis à Lucullus, et qui était alors sur le continent. Un tremblement de terre l'en sépara, et forma une espèce d'île, appelée Megaris par Pline, et Megalia par Stace.

Dès cette époque, une forteresse y fut construite, qui porta le nom de Castrum Lucullanum. C'est là que le jeune Romulus Augustule, dernier empereur romain, fut relégué par Odoacre roi des Hérules, et premier roi d'Italie en 476. Guillaume Ier, second roi de Naples, y fit construire en 1154, un palais qui fut ensuite fortifié et mis en état de défense par l'empereur Frédéric II en 1221. Cette forteresse communique avec la ville, par une jetée de 250 toises de longueur, que coupe un pont-levis. Elle doit son nom à la forme ovale du rocher sur lequel elle est construite.

Le Castello-Nuovo, est situé sur le bord de la mer, et vis-à-vis le môle auquel il sert de défense. Le massif du milieu, et les hautes tours dont il est flanqué furent bâtis vers l'an 1283, par Charles d'Anjou, sur les dessins de la Bastille de Paris, construite peu d'années auparavant.

Les fortifications extérieures qui forment un carré de près de 200 toises en tous sens, furent commencées par Alphonse Ier d'Aragon, vers l'an 1500, continuées par Gonsalve de Cordoue, et achevées par Pierre de Tolède, qui vers l'an 1546, y ajouta deux grands bastions.

Après avoir passé les premières fortifications, on trouve à gauche d'une espèce de place d'armes, et entre deux tours, un arc de triomphe élevé par la ville de Naples, lors de l'entrée du roi Alphonse. Il est tout en marbre, orné de beaucoup de statues et de bas-reliefs d'un travail médiocre représentant les actions du prince. Cet ouvrage est du chev. P. Martino de Milan, qui était architecte du roi Alphonse. C'est un monument précieux pour l'histoire de l'art, car il s'en trouve très peu de ce siècle dans toute l'Europe.

Près de cet arc est une porte de bronze, décorée de bas-reliefs où sont représentés les exploits du roi Ferdinand Ier d'Aragon. Un boulet est engagé dans l'un des battans. Cette porte donne accès dans la place d'armes, où l'on trouve l'entrée de l'église de Sainte-Barbe, et d'une grande salle qui pourrait contenir l'équipement de vingt mille soldats.

Une autre salle nouvellement construite est bien plus vaste encore, et pourrait renfermer des armes pour 60,000 combattans.

Comme ce château servait autrefois d'habitation aux souverains, on n'est pas étonné d'y voir régner un air de grandeur qui ne se rencontre pas dans les forteresses ordinaires. Il peut aisément contenir une garnison de 5,000 hommes, et communiquant avec le palais du roi, par une galerie portée par des arcades, servir de retraite en cas d'émeute.

C'est sur la place du château Neuf que se donnait autrefois le fameux assaut de la cocagne, jeu chéri de la populace napolitaine, et qu'à son grand regret les progrès de la civilisation ont fait disparaître, à cause des accidents sans nombre qu'il occasionnait.

Arrivons maintenant à la principale forteresse de Naples, celle qui fait le sujet de la gravure que nous donnons en tête de cet article, vue prise du commencement du Môle, et qui présente la forteresse s'élevant au-dessus des bâtimens de la ville.

Le château auquel la plus part des voyageurs donnent à tort le nom de Saint-Elme porte réellement celui de Saint-Erme, diminutif de Saint-Erasme, nom qu'il a emprunté à une chapelle dédiée à ce saint, qui existait sur son emplacement. Il est construit sur un roc élevé au nord-ouest de Naples qu'il commande entièrement. Ce n'était autrefois qu'une tour érigée par les princes normands. Charles II la convertit en une forteresse, à laquelle on ajouta de nouvelles fortifications en 1518, lorsque Naples fut assiégée par Lautrec. Charles-Quint, en fit ensuite une citadelle régulière, que Philippe V embellit de nouveaux ouvrages. L'ensemble de cet édifice présente aujourd'hui un hexagone d'environ 100 toises de diamètre, composé de murailles fort élevées, avec une contrescarpe taillée dans le roc, ainsi que les fossés, mines, et contremines qui l'environnent. Au milieu du château est une place d'armes très-vaste avec une artillerie formidable; on entretient là ordinairement une nombreuse garnison.

Attenant au fort Saint-Elme, est l'ancienne chartreuse de Saint-Martin, occupée aujourd'hui par les soldats invalides. La situation de cet édifice est vraiment magnifique : l'œil y embrasse à-la-fois tout l'ensemble de Naples, cet admirable golfe auquel rien au monde ne peut se comparer que le Bosphore à Constantinople; ces belles collines de Pausilippe et de Capo di Monte, et cette campagne fertile, qui mérita le nom d'*heureuse*, et qui s'étend jusqu'à Caserte. On apperçoit dans l'éloignement les monts Tiphatins, et derrière eux la chaîne majestueuse des Alpes, sur laquelle se détache la cime fumante du Vésuve. Au pied du volcan, sur le bord du golfe on voit se déployer les délicieux villages de Saint-Jean, Portici, Resina, de la Torre del Greco, et de l'Annunziata. Enfin cette admirable perspective est terminée par les montagnes de Sorrente et de Vico, le cap Massa, et par les îles enchanteresses de Nisida, d'Ischia, de Procida et de Capri. L'âme émerveillée de ce brillant spectacle, on se surprend à envier le sort de ces vieux soldats qui ont trouvé ici un refuge et une existence calme et tranquille ; mais bientôt l'illusion du bonheur disparaît faites encore quelques pas, et la chartreuse de Saint-Martin n'est plus seulement l'asyle du courage, elle devient aussi celui de la douleur et de tous les maux qui affligent l'humanité : c'est l'hopital militaire. L'église sous l'invocation de Saint-Martin, est sans contredit la plus belle de Naples. On y trouve, ce qui se rencontre rarement réuni dans les édifices de la capitale des Deux-Siciles, la richesse, le bon goût, la magnificence et la noblesse. Les chapelles sont ornées des marbres les plus précieux, et de rosaces de basalte, qui rendent en les frappant, des sons analogues à ceux de l'harmonica. Les chefs-d'œuvres de la peinture, en font un vrai musée. Au-dessous d'une voûte, de Lanfranc, l'Espagnolet a prodigué dans les figures des douze prophètes qui décorent les piliers, toute la vigueur, toutes les ressources de son sublime pinceau, et sur le maître-autel on admire une Nativité de la vierge, dernier chef-d'œuvre du Guide, dont la main se glaça avant d'avoir pu le terminer. (1)

(1) Lors de l'entrée des Français à Naples, en 1796, sous les ordres du général Championnet, ce fut au château Saint-Elme que se refugièrent les troupes napolitaines, bientôt forcées à capituler.

Les Francais à leur tour s'y renfermèrent, quand le cardinal Ruffo eût armé les habitans des Abruzzes, de la Pouille, des Calabres, et qu'à la tête de ces bandes nationales, que sa voix tonnante électrisait, il eut repris sur nous l'avantage.

Macdonald accourût, et s'empara définitivement de ce beau pays sur lequel nos couleurs et nos lois régnèrent quinze années.

Deux reines, deux Carolines, cherchèrent dans le château Saint-Elme, un abri contre la fureur du soldat et du peuple. Caroline de Bourbon en partit en plein jour, vêtue en religieuse, pour aller sur le port où l'attendait une felouque qui l'emmena d'abord à Venise, puis à Trieste, sous la protection des officiers autrichiens. Caroline Murat partit au milieu de la nuit, déguisée en femme de pêcheur, monta sur une petite carriole, qui lui fit en peu d'heures, gagner la frontière, et déroba ainsi sa tête, au péril dont elle était menacée.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces deux princesses portèrent un égal intérêt aux fouilles que l'on fit à Pompéia, et que ce fut par leurs encouragemens et par les ressources de toute nature qu'elles assurèrent, que les travaux furent entrepris et poursuivis, et qu'ils procurèrent les intéressantes découvertes dont les arts ont tant eu à se féliciter.

La reine Murat protégea particulièrement l'architecte Mazois, qui se livra spécialement à ces fouilles, et qui de retour en France, a publié sur Pompéia, un ouvrage à gravures du plus haut prix, et de la plus rare beauté. — Mazois est mort depuis. On lui a frappé une médaille.

PENSÉES EN VOYAGE (1)

A M. DE MONTHEROT.

Ami! plus qu'un ami, frère de sang et d'âme,
Dont l'humide regard me suivit sur la lame,
A travers tant de flots jetés derrière moi;
A travers tant de ciel, et d'air, je pense à toi;
Je pense à ces loisirs que nous usions ensemble
Au bord de nos ruisseaux sous le saule ou le tremble;
A nos pas suspendus, à nos doux entretiens,
Qu'entremêlaient souvent ou tes vers ou les miens :
Tes vers fils de l'éclair, tes vers nés d'un sourire,
Que tu n'arraches pas palpitans de ta lyre,
Mais que de jour en jour ta négligente main
Laisse, à tout vent d'esprit, tomber sur ton chemin,
Comme ces perles d'eau que pleure chaque aurore,
Dont toute la campagne au réveil se colore,
Qui formeraient un fleuve en se réunissant
Mais qui tombent sans bruit sur le pied du passant;
Dont le soleil du jour repompe l'humble pluie
Ou qu'aspire en parfums le vent qui les essuie!
Autres temps, autres soins! à tout fruit sa saison!
Avant que ma pensée eut l'âge de raison,
Quand j'étais l'humble enfant qui joue avec sa mère,
Qu'on charme ou qu'on effraie avec une chimère,
J'imitais les enfans mes égaux, dans leurs jeux;
Je parlais leur langage et je faisais comme eux!
J'allais aux premiers mois où le bourgeon s'élève,
Où l'écorce du bois semble suer la sève,
Vers le torrent qui coule au pied de mon hameau
Des saules inclinés couper le frais rameau.
Réchauffant de l'haleine une sève encor tendre
Je détachais du bois l'écorce sans la fendre,
Je l'animais d'un souffle et bientôt sous mes doigts,
Un son plaintif et doux s'exhalait dans le bois:
Ce son, dont aucun art ne réglait la mesure,
N'était rien qu'un bruit vide, un vague et doux murmure,
Semblable aux voix de l'onde ou des airs frémissans
Dont on aime le bruit sans y chercher de sens;
Prélude d'un esprit éveillé de bonne heure,
Qui chante avant qu'il chante ou pleure avant qu'il pleure!

Mais ce n'est plus le temps, je touche à mon midi!
J'ai souffert et dans moi mon esprit a grandi!
Ces fragiles roseaux jouets de ma jeunesse
Ne sauraient contenir le souffle qui m'oppresse :
Il n'est point de langage ou de rithme mortel,
Ou de clairon de guerre ou de harpe d'autel
Que ne brisât cent fois le souffle de mon âme;
Tout se rompt à son choc et tout fond à sa flamme!
Il a pour exhaler ses accords éclatans
Aux verbes d'ici bas renoncé dès long-temps.
Il ferait éclater leurs fragiles symboles!
Il entrechoquerait des foudres de paroles,
Et les hommes diraient en secouant leurs fronts:
« Qu'il nous parle plus bas, Seigneur, ou nous mourrons! »

Il ne leur parle plus! il se parle à lui-même
Dans la langue sans mots, dans le verbe suprême,
Qu'aucune main de chair n'aura jamais écrit;
Que l'âme parle à l'âme et l'esprit à l'esprit.
Des langages humains perdant toute habitude
Seul il console ainsi sa sombre solitude!
Au dedans de moi-même il gronde incessamment
Comme une mer de bruit toujours en mouvement
Il fait battre à grands coups mes tempes dans ma tête
Avec le son perçant du vol de la tempête;
Il retentit en moi comme un torrent de nuit
Dont chaque flot emporte et rapporte le bruit,
Comme le contre-coup des foudres de montagnes
Que mille échos tonnans répètent aux campagnes;
Comme la voix d'airain de ces lourds vents d'hiver
Qui tombent comme un poids du Liban sur la mer,
Ou comme ces grands chocs quand sur un cap qui fume
Elle monte en colline et retombe en écume.
Voilà les seules voix, voilà les seuls accens
Qui peuvent aujourd'hui chanter ce que je sens!

N'attends donc plus de moi ces vers ou la pensée,
Comme d'un arc sonore avec grâce élancée
Et, sur deux mots pareils, vibrant à l'unisson,
Dansent complaisament aux cadences du son!
Ce froid écho des vers répugne à mon oreille;
Et si du temps passé le souvenir m'éveille;
Si du désert muet, du limpide orient,
Mon visage vers vous se tourne en souriant,
Si pensant aux amis qui verront cette aurore
Mon âme avec la leur veut se confondre encore;
C'est par une autre voix que mon cœur attendri
Leur jette et leur demande un souvenir chéri.
La prière! accent fort, langue ailée et suprême
Qui dans un seul soupir confond tout ce qui s'aime,
Rend visibles au cœur, rend présens devant Dieu
Mille êtres adorés dispersés en tout lieu;
Fait entre eux, par les biens que la vertu nous verse,
Des plus chers dons du ciel l'invisible commerce :
Langage universel jusqu'au ciel répandu
Qui s'élève plus haut pour mieux être entendu;
Inextinguible encens qui brûle et qui parfume
Celui qui le reçoit et celui qui l'allume!

C'est ainsi que mon cœur se communique à toi :
Tous les mots d'ici bas sont néant devant moi;
Et si tu veux savoir pourquoi je les méprise
Suis ma voile qui s'enfle et qui fuit sous la brise,
Et viens sur cette scène où le monde a passé;
Où le désert fleurit sur l'empire effacé;
Sur les tombeaux des dieux, des héros et des sages
Assister à trois nuits et voir trois paysages!

Je venais de quitter la terre dont le bruit
Loin, bien loin sur les flots vous tourmente et vous suit;
Cette Europe où tout croule, où tout craque, où tout lutte;
Où de quelques débris chaque heure attend la chûte;
Où deux esprits divers, dans d'éternels combats,
Se lancent temple et lois, trône et mœurs en éclats,
Et font en nivelant le sol qui les dévore
Place à l'esprit de Dieu qu'ils ne voient pas encore!
Mon navire poussé par l'invisible main
Glissait en soulevant l'écume du chemin;
Douze fois le soleil, comme un Dieu qui se couche,
Avait roulé sur lui l'horizon de sa couche
Et s'était relevé bondissant dans les airs,
Comme un aigle de feu, de la crête des mers;
Mes mats dorment, pliant l'aîle sous les antennes,
Mon ancre mord le sable et je suis dans Athènes!

Il est l'heure où jadis cette ville de bruit,
Muette un peu de temps sous le doigt de la nuit,
S'éveillant tour-à-tour dans la gloire ou la honte
Roulait ses flots vivans comme une mer qui monte;
Chaque vent les poussait à leurs ambitions,
Les uns à la vertu, d'autres aux factions,
Périclès au forum, Thémistocle aux rivages,
Aux armes les héros, au portique les sages,
Aristide à l'exil et Socrate à la mort,
Et le peuple au hasard et du crime au remord!
Au pied du Parthénon qu'un homme en turban garde
J'entends venir le jour, je marche et je regarde.

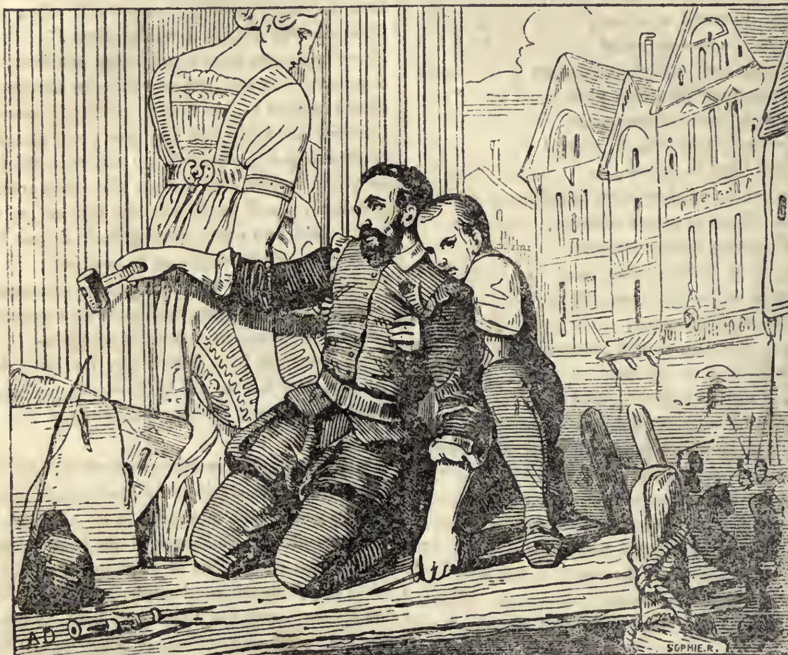
(1) Cette pièce de vers est inédite et fera partie d'une nouvelle édition de ses œuvres, que prépare l'illustre poète.

Du haut du Cythéron le rayon part : le jour,
De cent chauves sommets va frapper le contour,
De leurs flancs à leurs pieds, des champs aux mers d'Illysse,
Sans que rien le colore et rien le réfléchisse,
Ni cités éclatant de feux dans le lointain,
Ni fumée ondoyante au souffle du matin,
Ni hameaux suspendus au penchant des montagnes,
Ni voiles sur les eaux, ni tours dans les campagnes,
La lumière en passant sur ce sol du trépas,
Y tombe morte à terre et n'en rejaillit pas;
Seulement le rayon le plus haut de l'aurore
Effleure sur mon front le Parthénon qu'il dore,
Puis glissant à regret sur ses créneaux noircis
Où dort, la pipe en main, le janissaire assis,
Va, comme pour pleurer la corniche brisée,
Mourir sur le fronton du temple de Thesée!
Deux beaux rayons jouant sur deux débris : voilà
Tout ce qui brille encore et dit : Athène est là.

Alphonse de Lamartine.

SALON DE 1834. — M. DEBACQ. — MORT DE JEAN GOUJON.

TOMBEAU DE LOUIS DE BRÉZÉ PAR JEAN GOUJON.



(Mort de Jean Goujon par M. Debacq.)

La cathédrale de Rouen renferme un grand nombre de tombeaux, qui méritent pour la plupart de fixer l'attention des artistes et des historiens, soit par leur brillante architecture, soit pour la célébrité des hommes, auxquels ils ont été élevés. On y remarque ceux du redoutable Rollon ou Robert Ier, de Guillaume à la Longue-Épée, du cardinal d'Amboise, du sénéchal de Brézé : quelques autres ont été détruits, qui n'étaient pas moins remarquables, surtout ceux du fils de Henri II, roi d'Angleterre, de Charles V, dit le Sage, et de Richard Cœur-de-Lion.

Mais le tombeau, qui se distingue parmi tous les autres comme monument précieux de l'art, est sans contredit celui de Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, mort le 23 juillet 1531. Ce sénéchal était le mari de la célèbre Diane de Poitiers, et fils de Jacques de Brézé, qui avait épousé l'une des filles naturelles de Charles VII et d'Agnès Sorel.

Il est représenté couché sur un cénotaphe de marbre noir. Cette figure est d'une très-belle exécution; mais malheureusement le temps l'a un peu dégradée. On reconnaît dans l'ensemble du tombeau, le goût du siècle de François Ier. Il se compose d'un attique en marbre, soutenu par des colonnes de même matière, cannelées et d'ordre corinthien.

Au-dessus et au milieu, du monument, on voit la statue de Louis de Brézé, revêtu de son armure de guerre, et monté sur un cheval richement caparaçonné. Aux deux côtés sont deux figures de marbre blanc, d'une correction et d'une pureté de style admirables. Du reste, la gravure, qui accompagne cet article, est la reproduction fidèle de ce délicieux monument.

Voici l'épitaphe latine qui y est gravée :

« *Hoc, Lodoice, tibi posuit Bræsæe, sepulcrum*
« *Pictonis amisso mæsta Diana viro.*
« *Indivulsa tibi quondam et fidissima conjux,*
« *Ut fuit in thalamo, sic erit in tumulo.* »

Ce tombeau est généralement attribué à Jean Goujon, à cet artiste, plein de verve et de génie, qui a enrichi la France de tant de chefs-d'œuvre, à ce sculpteur célèbre, qui fut pour ainsi dire le type vivant de l'art, sous François Ier, et qui résume à lui seul cette brillante époque de la renaissance.

Quelle destinée bizarre que celle de Jean Goujon! A voir ses admirables sculptures décorer tant de superbes cathédrales, tant de magnifiques palais, tant de somptueux monumens, qui ne croirait qu'il a dû vivre dans la gloire et les honneurs, recherché des grands, protégé des rois, comblé de richesses, vendant au poids de l'or le moindre de ses immortels ouvrages? Et pourtant ce n'était qu'un simple ouvrier, sans prétention, sans crédit et sans gloire, coulant des jours obscurs, révélant par fois son existence au monde par des chefs-d'œuvre, puis retombant aussitôt perdu et ignoré dans la foule! Voilà celui que la postérité surnomma le Phidias français, le Corrège de la sculpture! Tel est le sort des hommes de génie; méconnus et délaissés par leurs contemporains, ce n'est qu'après leur mort que le

temps consacre leur nom, et attache à leur mémoire une célébrité vraie et durable. Quelle grandeur, quelle force d'âme ne leur faut-il pas, pour lutter sans cesse contre l'injustice de leur siècle!.. Mais ils puisent leur courage dans leur génie même, et dans cet amour de leur art, qui est presque une religion. Que leur importe le présent, s'ils ont foi dans l'avenir?

Jean Goujon mourut en artiste comme il avait vécu. Il fut tué d'un coup d'arquebuse à la Saint-Barthélemy (1572), pendant qu'il travaillait aux bas-reliefs de la fontaine des Innocents. Un de nos peintres les plus habiles, M. Debacq, a fait de cette scène de mort le sujet d'un tableau, plein de vérité et d'expression, qui figurait au salon de cette année. Nous en offrons le dessin à nos lecteurs.

Cette composition est d'un touchant intérêt. Il est impossible de ne pas se sentir ému, en voyant tomber cette noble victime d'un fanatisme ignorant et stupide, ou peut-être d'une basse et exécrable jalousie. La situation est rendue de la manière la plus dramatique, sans exagération comme sans froideur. M. Debacq semble avoir deviné la dernière pensée de Jean Goujon, qui meurt avec le seul regret de laisser un chef d'œuvre inachevé.

Comme peinture, ce tableau laisse peu de chose à désirer: le dessin en est correct, et la couleur naturelle. Mais ces qualités, précieuses il est vrai, ne sont cependant selon nous, que secondaires. Ce que nous voulons avant tout chez un peintre, c'est de l'imagination, de la vérité: ce que nous nous lui demandons, c'est d'intéresser. C'est sa mission comme celle du poëte: M. Debacq n'y a pas manqué;.. qu'il y soit donc toujours fidèle!



(Tombeau de Louis de Brézé dans la cathédrale de Rouen.)

PORTUGAL. — LISBONNE.

L'architecture de Lisbonne paraît au premier aspect un peu trop massive, parce que depuis le tremblement de terre de 1755, les Portugais regardent la solidité comme la qualité la plus précieuse, mais elle offre aussi ce caractère de noblesse et de grandeur qui dans cette contrée se retrouve partout. Les toits sont en général saillans, la partie qui avance est peinte en rouge; cette brillante couleur forme un contraste agréable avec la blancheur des murailles; diverses parties des murs sont toujours couvertes d'images de saints, en mosaïque bleue ou blanche; une lanterne est d'ordinaire suspendue à côté, afin que les personnes pieuses puissent les apercevoir la nuit. Ceux qu'on offre le plus souvent à la vénération publique, sont St-Marc qui est regardé comme préservant des incendies, SteBarbe qu'on représente avec une tour sur la tête et une autre dans la main, et Saint-Sébastien attaché à un arbre, et percé de flèches. La fuite en Égypte et le purgatoire se retrouvent à chaque pas.

Les habitations de toutes les personnes riches ont un jardin dessiné dans l'ancien goût français et rempli de statues; quand il est assez étendu pour mériter le nom *de quinta*, il renferme en général une *nora*. C'est un puits très-profond avec une machine peu compliquée qui élève l'eau dans des pots de terre attachés à une corde et les vide dans une auge en bois; les roues sont mises en mouvement par un bœuf qui tourne autour du puits. La *nora*, lorsqu'elle est en mouvement, rend un son criard et aigu, semblable à celui qui est produit par les charettes traînées par des bœufs, dont on se sert dans la Péninsule. Mais ce n'est pas par l'effet du hasard: les Portugais qui sont très-bruyans eux-mêmes, aiment le bruit et ne seraient pas satisfaits de leur *nora* si elle était silencieuse. Ces sons discordans frappent désagréablement les étrangers, et il leur est difficile de prendre une idée très-avantageuse de l'industrie du peuple de Lisbonne, quand on leur apprend que les jardins de ce genre sont toujours cultivés par un génois ou un maltais, parce qu'ils savent seuls, se servir des *noras*.

On descend dans les jardins par un perron spacieux dont les marches sont ornées de fleurs déposées dans des vases de marbre ou de porcelaine. Les balcons, les murs des escaliers et les appartemens eux-mêmes, sont garnis à la hauteur de trois pieds, de petites pierres vernies en forme de cube couvertes sur toutes les faces d'arabesques, ou de sujets de chasse et de pêche sur un fond bleu. D'anciennes maisons ont encore des tapisseries peintes; on les remplace maintenant par des peintures à fresque, non-seulement par luxe, mais aussi parce que ces tapisseries servent de réfuge à des insectes, connus par leur odeur désagréable, et qui se multiplient tellement à Lisbonne, qu'on peut à peine fermer une fenêtre sans en détacher quelques-uns de la boiserie.

Les palais des nobles ou *fidalgos* (1) sont meublés avec une grande richesse et peu d'élégance; ils sont quelquefois réellement encombrés de vases de la Chine et d'autres curiosités du même pays. On y voit une quantité de hauts miroirs dont la bordure est couverte de paysages chinois. Les fauteuils sont en cuir peint, montés avec le bois des grandes caisses dans lesquelles le sucre vient d'Amérique; le dossier est d'ordinaire orné d'une fleur ou d'un oiseau. Les lambris sont décorés par d'anciens portraits de famille, de mauvais tableaux dont les sujets sont toujours pieux, des crucifix et des reliques dans des cadres dorés. Il n'y a pas de cheminées, et quand l'hiver est froid, ce qui arrive rarement dans ce beau climat, la seule resssource est de se placer près d'un *brasero*, corbeille en fer remplie de charbons allumés, ou de cendres tirées du four d'un boulanger.

En observant le nombre des domestiques qui s'élève de cinquante à soixante-dix, qu'on voit se chauffer dans les cours, au soleil, remplir les écuries et les vestibules, il sem-

(1) *Fidalgo* à Lisbonne, *hidalgo* à Madrid, que l'on traduit dans le dictionnaire de l'académie française par fidalgue, hidalgue; nom des nobles espagnols ou portugais qui se prétendent issus de l'ancienne race chrétienne sans mélange de sang maure ou juif.

ble que la dépense doive être énorme; mais la plus grande partie de ces personnages sont inconnus au maître de la maison. Les privilèges d'un fidalgo rendant le coin le plus obscur de sa demeure un sanctuaire inviolable, le dernier des palfreniers participe à ce droit d'asile; il en résulte qu'une foule d'hommes oisifs et même coupables, viennent d'eux-mêmes lui consacrer leurs services ou plutôt leur inutile existence. La maison proprement dite se compose du maître d'hôtel, du sommelier et d'une ou deux servantes, ce sont les seuls qui soient nourris de la desserte de la table; leur ordinaire consiste en un morceau de bœuf sur du riz ou des oiseaux avec le même assaisonnement; on y joint quelques olives, du biscuit et du melon. Les autres serviteurs vivent de pain, de riz ou de fèves sèches mêlées d'une petite dose d'huile d'olive. Très peu reçoivent des gages; le seul qui soit payé, outre ceux dont nous venons de parler, c'est le valet de pied, qui, revêtu d'une espèce de livrée et avec une longue queue qui se balance sur ses épaules, se tient derrière la voiture et fait la mine aux passans qui s'avisent de sourire en regardant sa toilette sale et mesquine.

Ces nombreux domestiques sont les compagnons de jeu d'un jeune fidalgo; il cause avec eux dans les écuries, partage leurs divertissemens dans les cours et s'asseoit sur le perron pour jouer à la *bisa*, jeu de cartes: on le voit, un fouet à la main, et son chapeau sur l'oreille apprendre d'eux à fumer un cigare; mais il seront aussi les dangereux instrumens de sa vengeance contre ceux qui dans la suite se seront attirés son inimitié.

Un des privilèges les plus oppresifs de la noblesse, est celui de pouvoir renvoyer une personne de la maison qu'elle habite pour y en placer une autre. Ce même droit est exercé par les officiers qui peuvent éloigner un portugais de leurs casernes en déclarant que la situation de sa maison rend convenable de s'en emparer pour le service public. C'est là *l'aposentadoria activa*; celle qu'on nomme *passiva*, lui sert de compensation, elle s'obtient à prix d'argent, et assure au propriétaire la jouissance de sa maison en lui donnant le droit de ne pas en être chassé.

C'est surtout dans ce qui concerne les équipages, que l'économie domestique des portugais paraît le plus. On se ferait difficilement une idée du délabrement de toutes les voitures, non-seulement de celles de louage, mais de celles des personnes les plus opulentes.



(*Segé* ou Fiacre portugais.)

Le *segé* ou fiacre est une voiture à deux roues tirée par des mules, il n'est fermé sur le devant que par un rideau de cuir, qui est un faible rempart contre le vent et la pluie: s'il fait beau et qu'on veuille le laisser ouvert: on est assailli par des essaims de larges mouches qui s'élèvent des tas de fumiers qu'on laisse dans les rues. Il y a des quartiers où les chevaux et les voitures sont couverts de ces insectes. La seule différence qu'on puisse observer entre ces voitures de louage, qu'il faut demander un jour à l'avance, et celles qui appartiennent aux particuliers, se borne à la noirceur plus prononcée du tablier et des harnais, mais il faut bien se garder d'y porter la main, elle prendrait aussitôt la même teinte noire. Les mules ne sont grasses et ne semblent bien portantes qu'aux mois de février et de mars, les seuls où elles soient nourries au vert. Le reste de l'année elles n'ont que de la paille, car dès la fin d'avril les prairies sont brûlées par le soleil. La coutume vraiment barbare d'empêcher ces animaux de se coucher dans l'écurie pour prendre le repos qui leur serait si nécessaire, afin d'éviter aux palfreniers la peine de les étriller, contribue aussi à leur donner un air de souffrance. Durant les mois où elles n'ont que de la paille pour toute nourriture, leur bouche enfle à un tel point, que souvent la lèvre supérieure descend au-dessous de l'inférieure; on les tourmente alors par des incisions faites avec un couteau ou même avec un clou; mais on a observé aussi que les sangsues qui abondent dans les rivières de cette contrée, s'attachent plus fréquemment à la bouche des mules lorsqu'elles sont dans cet état, et la nature semble ainsi avoir préparé elle-même un remède à leurs maux.

EAUX MINÉRALES.

L'époque est arrivée, où l'on va penser à se rendre aux eaux minérales, soit de France, soit de l'étranger. Nous voulons parler des premières comme nous intéressant d'abord à notre pays. Nous parlerons ensuite des secondes, et nous leur consacrerons un article spécial.

Les médecins regardent en général les eaux minérales comme un moyen curatif très puissant. On a dit que s'ils envoyaient aux eaux leurs malades, c'était parfois pour se débarrasser de leurs plaintes, mais il faut croire que bien plus souvent ils les y font aller dans l'espérance de les guérir. De toute manière il s'y rend beaucoup de monde, et ce mouvement de gens qui souffrent, ou de gens qui s'imaginent souffrir, puis de parens qui les accompagnent, de curieux, de joueurs et d'oisifs, de voyageurs de tous les pays, qui ne demandent qu'à s'amuser et à se distraire, produit une circulation de capitaux, qui est favorable à l'industrie des particuliers, en même temps qu'elle ajoute à la prospérité de l'État.

Il y a en France, plus de mille sources minérales; les Pyrénées seules en ont plus de cent, mais il n'y en a guères en tout dans le royaume, que quatre-vingt qui aient fixé l'attention hors des limites de leur canton ou de leur département; qui aient été analysées avec soin, et qui puissent, par quelque importance, prendre place dans la description que nous en voulons successivement faire.

Dans ces eaux il y en a de toute nature; si bien que nous avons en France tout ce qu'on peut en ce genre posséder dans les autres pays. Deux exceptions seulement sont à faire : les eaux d'Epson et de Sedlitz n'ont point chez nous d'analogues. Mais voilà tout, et après cela nous n'avons rien à aller chercher d'aucune façon chez nos voisins. Pourquoi donc nos établissemens, quoique souvent très fréquentés, le sont-ils moins cependant que quelques uns de ceux d'Allemagne ou l'Italie. C'est que les gouvernemens d'Italie et d'Allemagne très resserrés, très divisés, ayant un intérêt plus prochain à attirer les étrangers, à exploiter leurs goûts, leurs besoins, leurs caprices, ont fait plus de frais pour atteindre à ce but que nous n'avons jusqu'à ce jour fait nous mêmes. Agissons comme eux, bâtissons, plantons, embellissons nos fontaines; faisons de belles routes pour y

arriver; encourageons les entrepreneurs, et nous lutterons bientôt avec avantage contre nos rivaux, d'outre-Rhin et d'au-delà des Alpes, pour une branche de spéculation et d'administration qui mérite certainement de fixer les regards.

Nos ministres se sont déjà à plusieurs reprises occupé de ces affaires. Dès l'année 1812, un rapport très circonstancié sur les eaux minérales, fut fait par M. Clément, qui était alors chef de bureau au ministère de l'intérieur, et qui est aujourd'hui questeur de la chambre des députés. Ce rapport adopté par M. de Montalivet, père, fut présenté à l'empereur, et d'après les propositions qu'il renfermait, et qui furent approuvées, de grands travaux furent ordonnés dans les principales fondations d'eaux minérales de l'est, du midi et du centre. Les événemens qui survinrent, et tous les embarras politiques empêchèrent que ces mesures ne reçussent aussitôt leur effet. Il fallut pour un temps en suspendre l'exécution, mais on y est revenu depuis. Il y a eu des intermittences, quelquefois la chambre a fait des fonds, quelquefois elle les a refusés, ensorte que les choses n'ont pas marché d'un pas rapide, mais enfin, tout en se traînant, elles avancent et l'on verra par le détail que nous donnerons dans d'autres articles, que tout n'est pas à faire en cette partie, et qu'avec de la persévérance et des efforts on peut parvenir à mettre en France, les eaux minérales, sur un pied qui ne laissera plus rien à envier à l'étranger.

Voici le tableau des sources qui ont en ce moment plus ou moins de renommée :

RÉGION DU NORD.

Seine-Inf. — Forges, Rouen.
Nord. — Saint-Amand.

RÉGION DE L'EST.

Bas-Rhin. — Niederbroon.
Vosges. — Bains, Contrexville, Bussang, Plombières.
Haute-Saône. — Luxeuil, Bourbon-Lancy.
Haute-Marne. — Bourbonne-les-Bains.
Basses-Alpes. Digne, Gréoulx.
Hautes-Alpes. — Monétrier.
Isère. — Urdage, Sail-de-Causan.

RÉGION DE L'OUEST.

Loire-Inférieure. — La Plaine.
Maine-et-Loire. — Joannette.
Deux-Sèvres. — Bilazai.
Vienne. — La Roche-Posay.
Orne. — Bagnoles.
Côtes-du-Nord. — Dinan.

RÉGION DU MIDI.

Bouches-du-Rhône. — Aix.
Gard. — Fonlanges.
Haute-Garonne. — Luchon, Encausse, Ste-Madel.-Flourens.
Gers. — Barbotan, Castera.
Hérault. — Avène, Balaruc, Lamalon.
Lot. - Miers, Lagarde, Grannat.
Aude. — Reune.
Ariège. — Audinac, Ax, Ossat.
Basses-Pyrénées. — Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, Cambo.
Pyrénées-Orientales. — Arles, Molitg.
Hautes-Pyrénées. — Bagnères de Bigorre, Barèges, Cadéac, Siradam, Ste-Marie-La-Fontaine, Capvern, Cauterets, Saint-Sauveur.

RÉGION DU CENTRE.

Ardèche. — St-Laurent, Vals.
Allier. — Bourbon-l'Archambault, Néris, Vichy.
Aveyron. — Cranfac, Sylvarès, Camarès.
Cantal. — Chaudes-Aigues, Sainte-Marie, Fontanes, Vic.
Creuse. — Evaux.
Lozère. — Bagnoles, La Chaldette.
Loiret. — St-Alban, Ségrai.
Nièvre. — Pougues.
Puy-de-Dôme. — Bourboule, Châteauneuf, Châtel-Guyon, Mont-dore, Saint-Nectaire, St-Myon, Sainte-Marie-la-Vierge, Ste-Marguerjte, Mont-Cornador.
Seine-et-Marne. — Provins.
Seine-et-Oise. — Enghein.

On a calculé qu'année commune, il y avait eu depuis dix ans, environ cinquante mille personnes qui avaient fréquenté les eaux que nous venons de nommer. Dans ce nombre il faut compter vingt-cinq mille personnes qui ne vont qu'aux fontaines de leur arrondissement; dix mille vont aux sources de leur département, ou de quelque département voisin; quinze mille viennent de l'étranger.

En Allemagne, il y a tel des établissemens de bains qui reçoit chaque année à lui seul dix à douze mille étrangers, c'est-à-dire autant que tous nos établissemens ensemble.

Le mouvement de l'argent dans nos bains, est de quinze à vingt millions. Il pourrait doubler et tripler, il pourrait aller à soixante millions si nos établissemens étaient fréquentés comme ils sont susceptibles et dignes de l'être. Cela vaut la peine d'y penser. Il y a des médecins inspecteurs pour les eaux. Il servent à chaque établissement, et ils font ce qu'il peuvent pour y attirer du monde. Mais il faudrait qu'il y eût un inspecteur général qui, correspondant directement avec le ministre, activerait tout ce qui concerne les eaux, ferait voir la nécessité impérieuse de hâter l'achèvement des constructions, et surtout des chemins commencés, et procurerait par son zèle au pays, de grands et réels avantages. Quelques millions placés là, le seraient fructueusement, et les rentrées de deux ou trois saisons, rien que par les impôts indirects, rembourseraient et au-delà de ces avances. Semez, et vous recolterez!

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 12 au 19 juin.

13 *juin* 1762. — Mort de madame Traleben, médecin. Le roi de Prusse la recommanda à l'université de Halle où on lui conféra solennellement le grade de docteur en médecine.

14 *juin* 1800. — Bataille de Marengo.

15 *juin* 1467. — Mort de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Il naquit à Dijon en 1396, et il était fils de Jean-sans-Peur qui fut assassiné sur le pont de Montereau. Ce prince, brave, populaire, protecteur des arts et de l'industrie, mérite le surnom qu'on lui donne. Il eut pour fils Charles-le-Téméraire.

15 *juin* 1735. — Mort de l'abbé de Vertot, historien français. On a de lui *l'Histoire de la conjuration de Portugal, l'Histoire des révolutions de Suède.* Celles des *révolutions de la république romaine*, et *l'Histoire de l'ordre de Malte.*

15 *juin* 1750. — Mort de madame de Staal, plus connue sons le nom de mademoiselle de Launay; elle a laissé des mémoires remplis d'esprit et de naturel.

16 *juin* 956. — Mort de Hugues-le-Grand, comte de Paris. Il était le petit fils du célèbre Robert-le-Fort, comte d'Anjou, et fils de Robert, comte de Paris, qui disputa la couronne de France à Charles-le-Simple. Hugues-le-Grand donna le jour à Hugues-Capet fondateur de la troisième race.

16 *juin* 1777. — Mort de Gresset, écrivain français. Il composa *Vert-Vert* à l'âge de 24 ans.

17 *juin* 1696. — Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne. Ce fut un des hommes les plus braves de son siècle. Il combattit avec succès les Turcs qui avaient fait une invasion en Ukraine, et plus tard, lorsqu'ils menacèrent l'Autriche, il accourut au secours de l'empereur Léopold. Kaza-Mustapha, assisté de Tekeli, à la tête des Hongrois révoltés assiégeait déjà Vienne. Léopold s'était enfui. Jean Sobieski battit le visir, et délivra la capitale de l'Autriche. Il fit le lendemain son entrée dans Vienne, on le reçut comme un libérateur.

17 *juin* 1722. — Mort du duc de Marlborough. Ce général dont les talens dans la science de la guerre, furent si funestes à la France sortait d'une origine francaise, et fit son apprentissage sous Condé et sous Turenne.

17 *juin* 1734. — Mort du maréchal de Villars. Ce grand homme eut le bonheur de mettre fin aux désastres qui affligèrent les dernières années du siècle de Louis XIV. Envoyé en Allemagne pour résister à Marlborough victorieux, il déconcerta tous les projets des ennemis, et les battit en plusieurs occasions. La mémorable bataille de Denain, lui procura la gloire de sauver la France. A quatre-vingt-un ans, Villars partit pour le Milanais, et se rendit maître de Pizzighitone, après douze jours de tranchée ouverte.

18 *juin* 1815. — Bataille de Waterloo.

19 *juin* 325. — Premier concile général de Nicée, présidé par Constantin, premier empereur chrétien. Il s'y trouva trois cent dix-huit évêques de toutes les parties de l'empire. Cette assemblée reçut la première le titre de concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Arius y parut; il y exposa sa doctrine, et n'ayant voulu reconnaître aucune des formules qu'on lui présenta, ni se soumettre à l'autorité des pères, il fut condamné, anathématisé, puis exilé en Illyrie.

19 *juin* 1027. — Mort de St.-Romuald, fondateur de l'ordre des Camaldules.

19 *juin* 1541. — Mort de Pizarre, général espagnol. Il conquit le Pérou sous Charles-Quint, et fonda la ville de Lima.

LES MONUMENS PENCHÉS, § II. — TOURS PENCHÉES DE L'ANGLETERRE.



(Château de Caerphilly.)

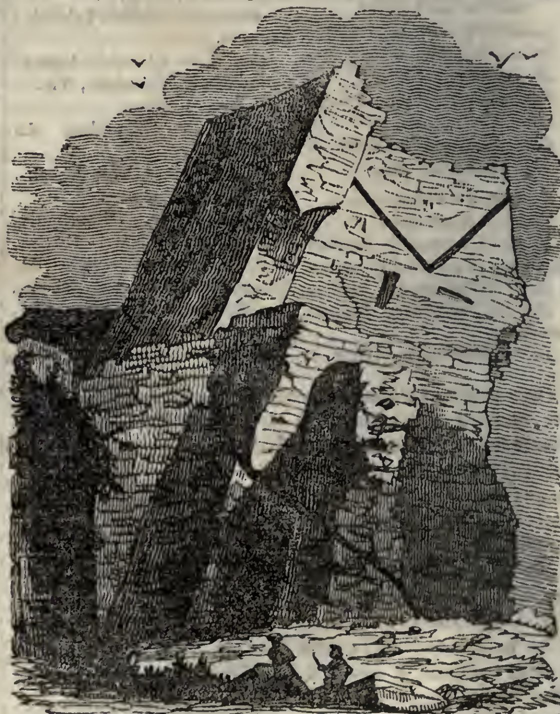
L'Angleterre ainsi que l'Italie possède plusieurs tours penchées; la plus remarquable est celle de Caerphilly dans le Glamorganshire. Proportion gardée, sa pente est beaucoup plus forte que dans toutes celles qu'on pourrait citer; élevée de soixante-dix à quatre-vingts pieds, elle ressort de onze pieds de la perpendiculaire.

Le singularité de sa position frappe surtout quand on se place sur l'étang qui est immédiatement à ses pieds, et il est difficile de se défendre d'une espèce d'effroi en regardant cette masse de pierres qui paraît prête à tomber, et qui n'est retenue en effet que par la force du ciment. Il existait autrefois à la même place un château qui fut rasé par les Gallois dans une de leurs tentatives pour secouer le joug des Normands; celui dont la tour fait partie fut construit en 1221; il ne le cédait en étendue qu'à la résidence royale de Windsor, et doit avoir été un des plus beaux de la Grande-Bretagne; ses dépendances et ses fortifications couvrent près de onze arpens; il est dans une plaine peu spacieuse bornée par des collines, à neuf milles de Cardiff. Ses ruines sont imposantes, et la salle de réception mérite d'être vue. La forme élégante de ses fenêtres gothiques, ses piliers, et la hardiesse de la voûte répandent du charme sur cette architecture régulière et sévère.

La cause de l'inclinaison de la tour est assez singulière : Edouard II, ce roi si malheureux comme homme et comme prince, y fut assiégé en 1326, avec ses favoris les Spencer, par les troupes de la reine. La résistance fut longue et opiniâtre; un des moyens employés pour la vaincre, fut d'établir au pied même de la tour une fournaise d'où un métal bouillant était lancé sur les assiégés; ceux-ci profitèrent d'un succès momentané pour retirer ce métal en fusion, et soit par ignorance ou à dessein, ils jetèrent de l'eau dessus; l'explosion fut si violente que la tour, arrachée de ses fondemens, prit la position qu'elle a toujours conservée.

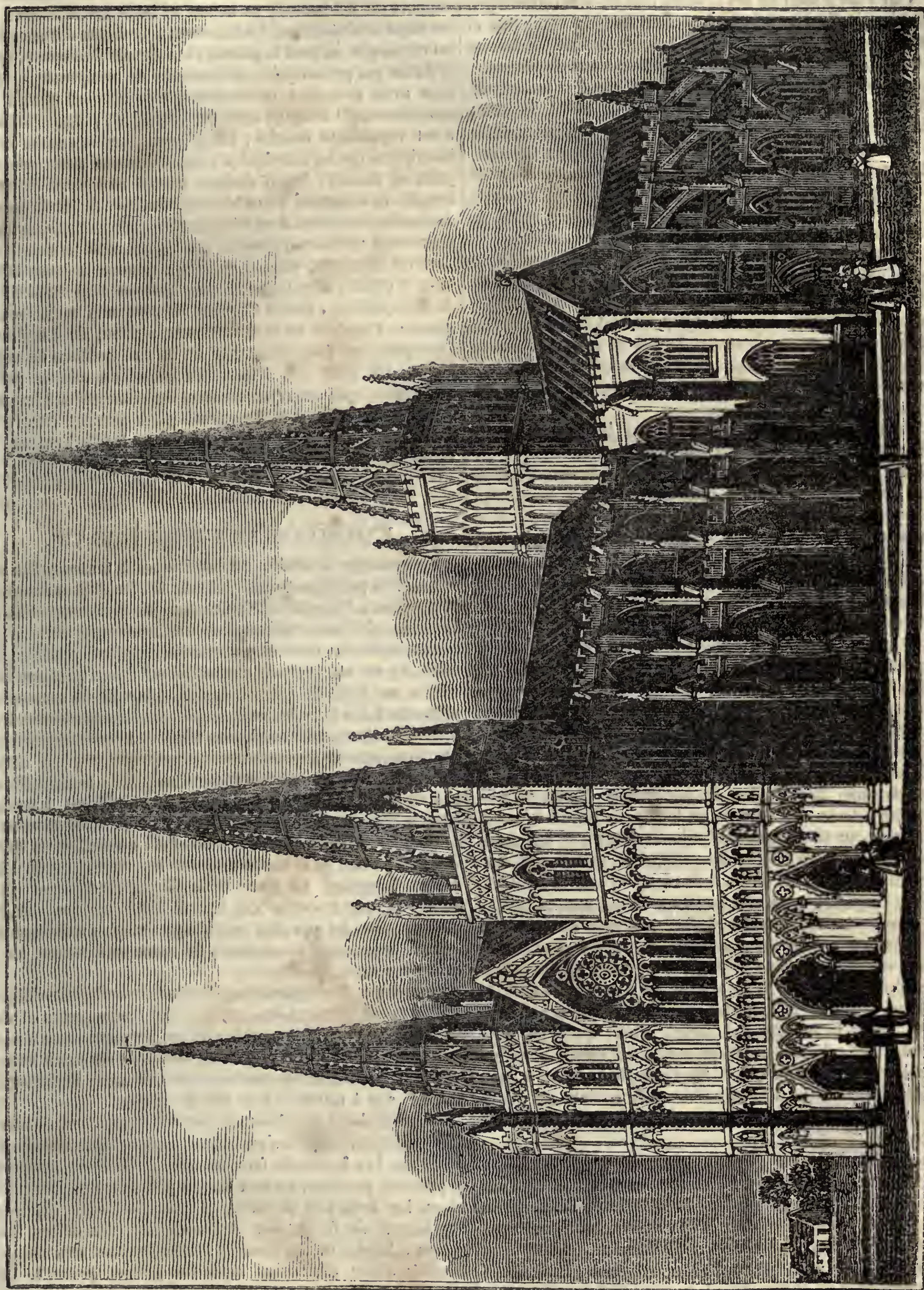
Après la mort des Spencer, décapités à Bristol, leur château ne reprit jamais son ancienne splendeur; il avait été long-temps la terreur des Gallois, c'est même pour réprimer leurs fréquens soulèvemens qu'il avait été bâti; on a conservé une ballade d'un barde gallois dans laquelle il prie Dieu que l'*ame de son ennemi aille à Caerphilly*. C'est dans la contrée une locution populaire.

Les tours penchées de Bridgenorth dans le Shropshire, et de Corfe dans le Dorsetshire, sont très inférieures à celle dont nous venons de parler; elles doivent la singularité de leur position à des commotions semblables; les circonstances seules diffèrent. Le château de Corfe fut défendu avec courage et bonheur par une femme, Lady Banks qui, en l'absence de son mari, força les troupes du parlement à lever le siège.



(Château de Bridgenorth.)

ANGLETERRE. — CATHÉDRALE DE LICHFIELD.



(Vue de la cathédrale de Lichfield.)

La ville de Lichfield se trouve mentionnée pour la première fois d'une manière authentique dans l'histoire de l'église, par Bede, qui la cite comme le siége d'un évêché Anglo-Saxon. L'étymologie de son nom d'origine saxone, a donné lieu à beaucoup de discussions. Les uns la font dériver de *Leccian* qui veut dire eau, à cause des lacs qui l'entourent; mais l'opinion la plus répandue se rattache à *Lic*, qui signifie corps privé de vie; la signification du nom serait donc *campus mortuorum*, champs des morts. Ce sens s'appuie sur la tradition, que mille martyrs arrosèrent ces campagnes de leur sang, en 305, sous Dioclétien, Maximien étant gouverneur de la Bretagne.

Il est certain que Lichfield et Coventry étaient compris dans le royaume de Mercie, qui fut conquis par Oswy, et converti par lui à la foi chrétienne; il nomma en 656, le premier évêque de Lichfield; Ceudda ou Chud, fameux

dans les légendes bretonnes, fut le troisième en 667. Bede nous dit « qu'il bâtit de ses propres mains, une retraite peu éloignée de l'église où il avait coutume de venir lire et prier avec un petit nombre de ses frères, lorsque les devoirs de son ministère lui laissaient quelques instans de liberté. »

Le concile de Londres tenu en 1075, tranféra le siége de Lichfield à Chester, ce qui dura jusqu'en 1542. Pendant cette période, les évêques partagèrent leur résidence entre ces deux villes. On écrit que l'un d'eux, Roger de Clinton, 1128, rebâtit presque toute la cathédrale. Walter de Langton, 1295, est aussi cité comme un des bienfaiteurs de la ville : on lui dût la construction de plusieurs rues, la châsse magnifique de Saint-Chad et le palais épiscopal.

La cathédrale fut dévastée sous Henri VIII, on confisqua tous les objets précieux qu'elle renfermait, à l'exception de la châsse qui fut sauvée par les instantes prières que l'évêque Rowland Lea, adressa au roi. Ce prélat fut moins heureux dans ses efforts pour conserver l'église et le monastère de Coventry, édifices remarquables et auxquels se rattachait le souvenir de la célèbre Godiva, duchesse de Mercie; ils furent démolis en entier.

L'histoire de Lichfield, n'offre aucun intéret jusqu'aux guerres civiles. En 1642, un corps de troupes levé par sir Richard Dyolt, pour le roi Charles, fut la cause de trois siéges, pendant lesquels la cathédrale souffrit beaucoup. Des préparatifs de défense très-considérables, furent faits l'année suivante pour résister à lord Brooke, qui s'avançait à la tête de 5,000 hommes pour se rendre maître de la citadelle. C'était un ennemi zélé de l'épiscopat, et il était décidé à détruire la cathédrale. Au moment d'entrer dans la ville il pria dit-on, le ciel, de le punir si sa cause était injuste; peu de minutes après, il tomba percé de deux balles, le coup était parti de la main d'un sourd et muet de la noble famille de Dyolt, qui du haut de l'église surveillait les mouvemens de l'ennemi. L'arme à feu est conservée dans les archives de la famille Dyolt, et l'armure de lord Brooke se voit dans le château de Warwick. Malgré la perte de leur chef, les rebelles continuèrent le siége, et la garnison fut forcée de céder aux troupes du parlement. C'était la première cathédrale qui tombait en leur pouvoir, ils la ravagèrent avec un vandalisme qu'animait encore le fanatisme de cette époque; les tombes furent brisées, la flèche du centre abattue, toutes les dalles enlevées; un auteur contemporain, Dugdale, rapporte que les soldats s'amusaient à y faire chasser un chat par des chiens, trouvant un attrait de plus dans le retentissement prolongé des voûtes; des profanations d'un genre plus grave, furent aussi commises.

La même année 1643, le prince Rupert reprit la citadelle, et le colonel Bagot en fut nommé gouverneur, il y reçut Charles Ier. après la bataille de Haseby, 1645, quelques mois plus tard elle retomba entre les mains des rebelles, et ses murailles furent démantelées. En 1651, le parlement, que l'histoire désigne sous la dénomination triviale de *Crouption*, fit enlever le plomb qui couvrait l'église, et fondre les cloches.

Le service divin fut pendant quelques années, célébré dans la maison du chapitre : et lorsque John Hacket fut nommé évêque à la restauration, la cathédrale n'était qu'un amas de ruines, mais son zèle et son activité surmontèrent tous les obstacles; il possèdait cette dernière qualité à un tel degré que le jour même de son arrivée à Lichfield, il fit commencer le déblayement par ses propres chevaux; dans le court espace de huit ans, il réussit à effacer les traces de la dévastation, et l'église put être consacrée de nouveau en 1669. C'est ce même prélat qui prêchant à Londres dans un moment de persécution, vit l'église envahie par des gens armés, qui ne menaçaient que lui, et dit à celui qui tenait un pistolet levé sur sa poitrine : « Soldat, je fais mon devoir, faites aussi le vôtre. » Puis, protégé par son seul courage, il continua le service.

Quoique la cathédrale de Lichfield ne puisse rivaliser, ni en grandeur, ni en magnificence avec celle d'York, et quelques autres encore, elle ne le cède à aucune sous le rapport de l'élégance; sa légère et belle architecture, est un sujet d'admiration. Le bâtiment a la forme d'une croix; on remarque surtout le portail et la façade de l'ouest, dont la forme est pyramidale, et couverte de sculptures exécutées avec une rare perfection. Nous citerons parmi les monumens qui ornent l'intérieur, celui de l'évêque Hacket; il est représenté couché, on a gravé sur la tombe cette inscription qui lui convient si bien : « je ne laisserai pas mes yeux se fermer, avant d'avoir trouvé une place pour le temple du seigneur. » Les artistes admirent le tombeau des deux miss Robinson, il est dû au ciseau de Chantrey. Quelques personnes célèbres reposent aussi dans cette enceinte : le docteur Johnson, dont Lichfield s'honore à juste titre, lady Worthley-Montague, à qui l'Europe a dû les bienfaits de l'inoculation, David Garrick, et plusieurs autres moins connus. Lichfield se trouvant sur la route de Londres à Liverpool, est fréquentée par un grand nombre de voyageurs, les amis des lettres chérissent en elle la patrie d'Addison, qui sut répandre tant de charmes sur les préceptes de la morale la plus austère. A présent encore on distingue parmi ses habitans, James Day, l'auteur de Sandford et Merton, ainsi que Miss Edgeworth.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE, § Ier.

L'exposition de 1834, est supérieure à toutes celles qui ont eu lieu précédemment. Celle de 1797 n'était qu'un essai d'exposition. François de Neufchateau en avait conçu l'idée à l'occasion de l'aniversaire de la fondation de la république. Le spectacle plût aux parisiens, et on résolut de le renouveller. En 1800, il y eut une seconde exposition qui fournit des données réelles sur l'état de notre industrie. L'année suivante cette solennité fut très belle, et les villes de fabrique surtout en furent extrêmement satisfaites. 1806 vit la quatrième exposition qui signala les immenses progrès que le génie national et le travail avaient fait faire à l'industrie. Les années de guerre et de calamités politiques, retardèrent jusqu'en 1819 la cinquième exposition; dès-lors elles durent revenir à des époques déterminées, et en effet, en 1823 et en 1827, le Louvre offrit à la capitale toutes les merveilles de l'industrie française. La place de la Concorde contient cette année la quintescence du travail humain; des milliers d'objets, tous les uns plus magnifiques et plus utiles que les autres, attestent l'avancement de notre civilisation, et le goût du peuple français.

Donner une description complète de cette multitude d'objets qui frappent les yeux des artistes, des connaisseurs et des curieux, est chose impossible; je me bornerai donc à parcourir ces salles pittoresques, en signalant les produits qui méritent une attention spéciale, soit à cause de leur magnificence, soit à cause de leur utilité.

Je suis d'abord attiré sur les matières premières, élémens nécessaires sur lesquels s'exerce le travail et l'intelligence de l'homme. Les fontes, les fers, les aciers, les cuivres, déposés le premier pavillon, sortent de nos plus grandes manufactures. Les forges de la Nièvre et celles de l'Isère, exposent des lingots de fonte, des barres de fer, des aciers. Les usines d'Imphy et de Romilly, nous offrent des cuivres laminés d'une dimension inconnue jusqu'à present. Les planches qui servent à la chaudronnerie, au doublage des navires, et à une foule d'autres usages, sont d'une pureté et d'une homogénéité remarquables, et je ne crois pas qu'on ait poussé plus loin en Angleterre et en Russie l'art de laminer le cuivre.

L'acier qui est à peine naturalisé chez nous, a déjà atteint un degré de perfection qui me fait bien augurer de cette belle industrie.

Les laines, encore des matières premières, rendent témoignage de l'amélioration de nos travaux, et les produits exposés par MM. Jessaint, Girod-de-l'Ain, Perrault-

de-Jotemps, et le comte Hercule de Polignac, peuvent rivaliser avec les plus belles laines électorales. Tout fait croire que nous serons bientôt affranchis, pour ce produit, du tribut que nous payons aux autres nations.

Les soies que la France produit par excellence, ne manquent pas non plus à l'exposition. MM. Camille Beauvais, Chartron, père et fils, Mercier fils, Berre d'Hyères, Delacour, et fils, et Cournier, nous donnent de superbes échantillons de soie Grège, dont les couleurs sont admirables de fraicheur et de vivacité. Des cotons bruts, du Levant, des Amériques et de l'Inde, d'une blancheur éclatante, rangés dans des cases, font le pendant des soies dont je viens de parler; rien ne peut leur être comparé pour cette apparence soyeuse qui est une des qualités essentielles du beau coton.

Retournons au premier pavillon et examinons ces machines dont la puissance remplace des millions de bras d'hommes. Deux appareils à vapeur de la force de douze chevaux environ, frappent d'abord l'observateur par leur construction élégante, par leur travail fini, et par la bonne disposition de toutes les pièces qui les composent. Cette belle découverte est due aux efforts combinés des mécaniciens français et anglais; chacune des deux nations réclame la priorité de l'invention. Quoiqu'il en soit, la machine à vapeur a changé la face de l'industrie, et lui a imprimé un mouvement dont les limites seraient difficiles à fixer. Des machines à carder, à broder, à filer, à tisser, à diviser les engrenages des roues, à imprimer en typographie, garnissent la première galerie de la salle nº 1. Rien de plus ingénieux que ces machines diverses qui remplissent les fonctions les plus délicates et les plus difficiles, avec une régularité et une précision qui tiennent du merveilleux. Elles sortent pour la plupart des ateliers de Paris et de Mulhouse; cette dernière ville s'est surtout distinguée, par un métier à broder qui fait l'admiration de tous les connaisseurs.

La deuxième galerie de ce même pavillon, nous offre une série de modèles d'instrumens et de machines, destinés au conservatoire des Arts et Métiers. Ce sont des voitures à vapeur, des bateaux à vapeur, des scieries, des appareils complets d'une usine de fer, des moulins, etc, L'artiste qui a fabriqué tout cela mérite les plus grands éloges, et je ne doute pas que les honneurs de la médaille ne l'attendent. Des appareils distillatoires en grand nombre se trouvent disséminés dans la troisième galerie.

Leur construction varie; mais elle est généralement telle qu'on peut compter sur des résultats purs et rapides. L'économie du combustible est dans tout cela un point capital, et j'ai remarqué qu'on y avait eu égard. Un phare de grande dimension à objectifs échelonnés, et qui doit projetter la lumière à une distance immense, est placé dans le voisinage d'un des plus beaux appareils distillatoires. Ce phare resplendissant est sans doute destiné à sauver bien des navires du naufrage, et à donner dans les nuits orageuses des consolations au marin inquiet.

Non loin de là, le chevalier de Manneville a disposé une série d'instrumens propres à la fabrication des parquets et des futailles; c'est un infatigable mécanicien qui rendra service aux vignerons et aux propriétaires, mais qui par cela même ne pourra être l'ami du menuisier et du tonnelier. Après lui viennent les appareils pyrotechniques, les toitures en zinc, les machines sufilantes de toute espèce.

Le musée gymnastique de M. Amoros, donne lieu à des réflexions et même à des études assez curieuses. En examinant les différens instrumens de ce grand ensemble, on est étonné de voir quelle force, quelle agilité et quelle vigueur leur usage peut donner au corps humain. La gymnastique est un exercice qui développe au plus haut degré les facultés physiques, qui, comme on sait, réagissent puissamment sur les facultés morales et intelligentes, en sorte que la gymnastique est également salutaire au corps et à l'esprit. M. de l'Escalopier a aussi exposé un musée de ce genre, sur une échelle moitié plus petite que celle qui a été adoptée par M. Amoros. Cette collection mérite sous tous les rapports l'attention des amateurs de cet art, et ils placeront probablement M. de l'Escalopier sur la même ligne que M. Amoros.

Des marbres de toutes les contrées de la France enrichissent ce premier pavillon; des dessus de table, de commode, de secrétaire, des cheminées sculptées magnifiquement, et parmi tout cela, une coquille de quatre ou cinq pieds de diamètre, probablement destinée à un jet d'eau, laissent à peine un passage aux visiteurs. Nos marbres français me paraissent pour la décoration des appartemens, préférables à tous les marbres du monde. La variété des couleurs, la pureté des pièces, et la facilité avec laquelle on les travaille, sont des qualités qui ne se rencontrent pas toujours. Il est clair que la clouterie, la serrurerie, la tréfilerie, les toiles métalliques tiennent leur place dans ce pavillon. Les nombreuses horloges de clochers qui y sont, guident l'examinateur dans la distribution de son temps, et l'avertissent du moment de la cloture du temple industriel.

SALON DE 1834.

MM. FEUCHÈRES ET CHAPONNIÈRES.

BAS-RELIEFS DE L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

Bataille d'Arcole., 17 *novembre* 1796 — C'est sur un sol marécageux, coupé dans toutes les directions par de profonds et d'innombrables ruisseaux, que se donna l'une des plus sanglantes batailles qui aient illustré nos armes.

L'Alpon, le plus grand de ces ruisseaux, traverse le pays depuis San-Bonifacio jusqu'à Albaredo, et va se jeter dans l'Adige, entre Arcole et ce dernier village.

Les habitans de ce vaste marécage ne communiquent entre eux que par des digues fort élevées et très-étroites. On conçoit que sur un terrain de cette nature, on ne peut en aucune manière réunir sur un même point, des moyens considérables d'attaque ou de défense, tout l'avantage est absolument en faveur du plus grand nombre, en raison de ce que le plus grand nombre peut occuper plus d'endroits à la fois.

Malgré ces difficultés, malgré l'infériorité numérique de ses troupes, c'est là que le génie du général en chef triompha de tout.

Dès le 15 novembre, les divisions de Masséna et d'Augereau, traversèrent l'Adige à Ronco, en se dirigeant vers Villanova. Masséna culbuta tous les postes qu'il rencontra sur son passage. Augereau fut moins heureux : au pont d'Arcole, il fut arrêté par un corps très-considérable d'Autrichiens qui, des maisons crenelées où ils s'étaient retranchés, et soutenus par une formidable artillerie, faisaient sur nos soldats un feu terrible et soutenu.

Moissonnés par la mitraille, nos braves qui s'étaient avancés au pas de charge, épouvantés, obligés de reculer, voyaient avec effroi le sol couvert des cadavres de leurs compagnons. Furieux d'une résistance si forte, si invisible, Augereau dans l'espoir de ranimer la valeur chancelante des siens, saisit un drapeau, se précipite lui-même au plus fort du danger, malgré son intrépide audace il ne fait que d'inutiles efforts. Bonaparte s'en apperçoit : il ordonne aussitôt au général Guyeux de passer l'Adige à Ronco, et de tourner rapidement Arcole; mais pour dérober à l'ennemi la connaissance de ce mouvement, il se porte au galop, avec tout son état major, vers les soldats d'Augereau, en leur criant d'une voix puissante : *grenadiers, n'êtes vous plus les vainqueurs de Lodi, et ne suivrez vous pas votre général?* Ces paroles retentissent dans tous les cœurs, et les soldats, pleins d'un noble enthousiasme, lui répondent par des cris de *vive la liberté!* En ce moment, Bonaparte saisit à son tour un drapeau, se jette en avant malgré les boulets et la mitraille qui pleuvent autour de lui, et arrive ainsi, suivi de ses braves, jusques à la bouche des canons autrichiens. Mais Lannes, blessé dangereusement depuis peu

de jours, apprend le péril où s'expose son chef, son ami; il vole auprès de lui pour le partager, et tombe atteint d'un nouveau coup qui le met hors de combat. Elliot et Muiron, tous deux aides-de-camp de Bonaparte, en le protégeant de leur corps, ont expiré sous ses yeux.

Enfin, jamais combat n'offrit plus d'acharnement, et ne fut plus meurtrier; nos troupes combattaient à découvert, tandis que les Autrichiens étaient abrités par les ouvrages qu'ils avaient élevés. Leur artillerie, faisait des Français une horrible boucherie. Les rangs de ceux-ci désunis, rompus,



(Bataille d'Arcole d'après le bas-relief de M. Feuchères.)

éclaircis par la mitraille, ne présentèrent bientôt plus qu'un mélange confus, de morts, de mourans ou de furieux. Bonaparte entraîné par le torrent, cède; mais il cède le dernier. L'ennemi l'a reconnu, et c'est sur lui que se dirigent soudain tous ses coups. Le pont s'ébranle jusqu'en ses fondemens; officiers, soldats, tout tombe autour du général en chef qui lui-même, emporté par son cheval que le frein ne retient plus, est précipité de toute la hauteur du pont, dans les fanges du marais.

En cet instant, l'intrépide Béliard, suivi de quelques braves, blessés comme lui, oubliant ses propres dangers, ne voit que ceux de Bonaparte, il court à lui, et parvient à le dégager.

Mais tant de courage, tant de constance, tant d'efforts ne devaient pas rester sans récompenses, et à deux jours de là, de savantes et nouvelles combinaisons préparées par le général en chef, assurèrent à nos soldats, une victoire qu'ils avaient si chèrement payée de leur sang, au pont d'Arcole.

C'est de cette grande action que M. Feuchères a tiré la scène épisodique dont nous donnons aujourd'hui le dessin. Le bas-reliefs dont M. Feuchères a mis au salon le modèle en platre, est bien entendu; les groupes en sont bien disposés, et son habile ciseau, sur une échelle plus développée, accusera sans doute, d'une manière forte et vigoureuse, les traits des héros, que son ouvrage doit offrir à nos yeux.

Prise d'Alexandrie. — Le 14 messidor an VI, Bonaparte, ayant fait opérer le débarquement de ses troupes devant Alexandrie, trois divisions, sous les ordres des généraux Bon, Kléber et Menou; marchèrent au pas de charge vers la ville qu'elles attaquèrent sur trois points différens. Mohamed Coraïm, qui s'était fait aimer des Turcs par son intelligence dans les affaires, par sa fidélité éprouvée, mais qui était d'une ignorance absolue dans l'art des combats, avait alors le gouvernement de cette place. Dans leur course rapide, nos soldats ne furent inquiétés que par quelques bédouins qui voltigeaient sur leurs flancs, et massacraient les imprudens qui restaient en arrière.

Bon fit enfoncer à coups de hache, la porte de Rosette, et pénétra dans l'intérieur de la ville. Sur le port-Vieux



(Prise d'Alexandrie d'après le bas-relief de M. Chaponnière.)

Menou attaqua le château triangulaire, et Kléber enfin prit d'assaut les remparts du côté de la colonne de Pompée. Un prompt succès ayant couronné ses efforts et ceux du général Bon, les deux colonnes s'enfoncèrent immédiatement dans les rues; mais là elles trouvèrent une résistance à laquelle elles ne s'attendaient point. Attirées par les janis-

saires qui fuyaient devant elles, en lâchant seulement quelques coups de fusil, elles s'avançaient avec confiance, quand soudain de toutes les croisées des maisons, partit un feu meurtrier qui éclaircit en peu d'instans les rangs des Français. C'étaient les habitans, qui, à la fois indignés et honteux de la lâcheté des soldats chargés de la défense de la ville, s'étaient faits soldats eux-mêmes, et cherchaient au prix de leur sang, à venger l'honneur d'Alexandrie.

Cette fusillade étonna un moment nos troupes; il y eut un temps d'arrêt dans leurs mouvemens, mais cette hésitation ne fut que de quelques secondes, les généraux et leurs compagnons reprirent bientôt leur contenance ferme, et la ville fut occupée et vaincue.

Coraïm renfermé avec les siens dans le fort du Phare, fut lui-même réduit à demander quartier. Il s'attendait à être traité par nos généraux, comme il l'eût été par des barbares; et quelle ne fut pas sa surprise de se voir lui et ses officiers accueilli par Bonaparte, avec une bienveillance et des égards qui étaient après tout une excellente manière de se concilier l'estime de gens dont par la suite on pourrait utilement se servir.

Le peuple qui, de même que son gouverneur redoutait la colère des vainqueurs, manifesta la joie la plus vive, lorsqu'une proclamation du général en chef, pleine de sentimens généreux, vint faire cesser toutes les angoises, et dissiper toutes les terreurs.

M. Chaponnière a pris pour sujet d'un bas relief, destiné à la décoration de l'arc de triomphe de l'Étoile, et dont nous donnons le dessin d'après le modèle en plâtre qu'il en a exposé au salon de cette année, le moment où Kléber et ses braves ont atteint le sommet des remparts d'Alexandrie. Tout succombe, tout fuit devant eux! Il y a du mouvement, de l'énergie dans cette scène, la figure de Kléber s'y dessine bien : exécutés dans de plus grandes dimensions, les détails de ce tableau pourront être plus développés, plus étudiés qu'ils ne le sont dans le modèle. Ce morceau, nous le croyons, sera digne du grand monument auquel il doit appartenir.

On parlait devant Fontenelle, du projet qu'on avait à Londres, de réunir l'église presbytérienne a l'église Anglicane; *ce projet*, dit-il, *ne réussira pas, ce sont des ennemies qui ne se reconcilieront qu'à la mort.*

NISMES.
LA TOUR MAGNE

Peu remarquable comme ville moderne, Nismes présente au contraire le plus haut intérêt comme ancienne cité : aucun lieu de l'Europe ne possède autant de témoignages de la grandeur romaine : aucun ne renferme des monumens plus curieux, et plus dignes d'occuper l'attention de l'artiste et de l'historien. Parmi ses antiquités nombreuses, on admire surtout la maison carrée, les arênes, amphithéâtre qui contenait environ 17,000 spectateurs, la fontaine et le temple de Diane, la porte de César et la Tour-Magne.

C'est de ce dernier monument, que nous nous occuperons aujourd'hui. Le nom qu'on lui a donné, lui vient de ce que c'était la tour la plus grande et la mieux bâtie de toutes celles, qui régnaient le long des anciens murs de Nismes. Cette tour, exposée par son élévation à toutes les vicissitudes des temps, n'offre guère plus aujourd'hui que des débris; mais elle n'en mérite pas moins l'intérêt, par la majesté imposante de ses ruines.

La Tour-Magne est construite en forme de pyramide, et située sur une éminence, qui domine la ville, et qui était jadis renfermée dans son enceinte. Cet édifice formait l'angle des murailles, du côté du nord. Par une singularité assez bizarre, sa construction offrait sept faces dans la partie inférieure, et huit dans la partie supérieure.

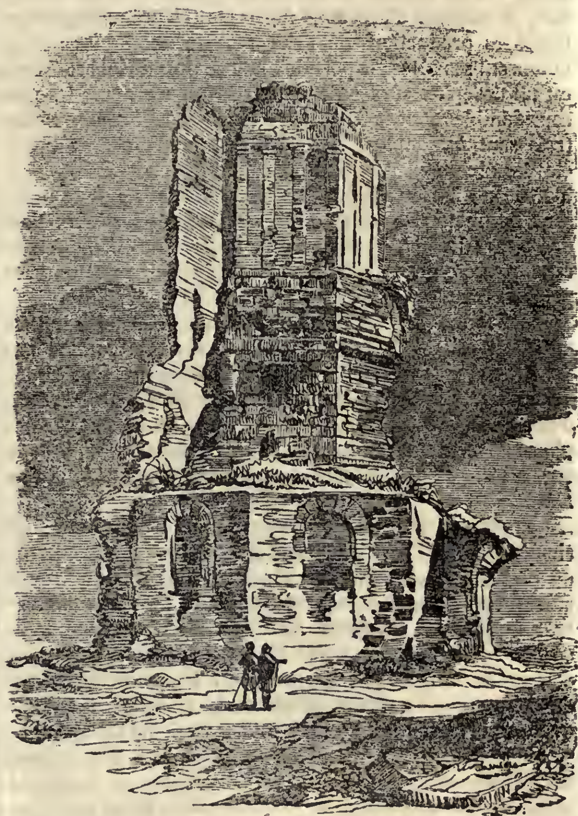
Pour monter à cette tour, il y avait du côté de l'occident, un massif de maçonnerie, garni sur les ailes de garde-fous avec leurs corniches, qui servaient de rampes ou d'accoudoirs. C'était là la première montée. Une autre conduisait jusqu'à une galerie, placée au milieu de la tour. Ces deux montées n'avaient point de marches, et formaient simplement une pente douce et aisée. Elles étaient pavées de carreaux de marbre. Un escalier à noyau, pratiqué dans le massif même de l'édifice, menait ensuite jusqu'au sommet.

Dans l'intérieur de la tour, il y avait six chambres, si toutefois on peut donner ce nom à des espaces vides, qui n'avaient aucune destination. Elles ne servaient qu'à décharger la masse du bâtiment, d'une maçonnerie inutile, dispendieuse, et qui aurait pû faire crouler la tour sous son propre poids.

Le sommet était une plate-forme, entourée d'une rampe, qui, avec sa corniche, avait quatre pieds de hauteur.

Toute l'architecture du monument était d'ordre dorique.

Ce qui reste de cette superbe tour, n'a pas plus de seize toises de hauteur : c'est à-peu-près les deux tiers de son élévation primitive. Les marches de l'escalier sont abattues, de sorte qu'on ne peut plus y monter qu'avec le secours d'une échelle, ou en plaçant le pied, non sans danger, dans des trous qu'on a pratiqués exprès dans les parois extérieures. On ne retrouve plus les ornemens, qui décoraient les façades de cet édifice, que sur un pan de mur, du côté du midi.



(Vue de la Tour Magne.)

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur la destination de la Tour-Magne. L'opinion qui semble la plus probable, c'est qu'elle servait à porter des fanaux, destinés à prévenir les bourgades voisines, dont Nismes était la métropole, des dangers qui menaçaient le pays, dans les temps de guerres et de troubles. La situation de ce bâtiment sur un lieu élevé, et son escalier, qui n'était construit que pour conduire au sommet et non dans les autres parties, tout

entièrement fermées, et sans ouverture que celle d'en haut, ne peuvent indiquer d'autre usage.

L'origine de cet édifice doit remonter à celle des anciennes murailles, c'est-à-dire qu'il faut la fixer sous les premiers Romains, qui vinrent s'établir à Nismes.

ILE DE DIÉMEN.



On a cru long-temps que cette île faisait partie du continent de la Nouvelle-Hollande; on sait à présent qu'elle en est séparée par un bras de mer fort étroit, qu'on a nommé le détroit de Bass, du nom du navigateur qui le premier a trouvé ce passage.

L'île de Diemen a 210 milles de longueur, 150 de largeur; sa population est d'environ 24,000 blancs et de 1,000 à 1 500 indigènes. Placée dans une zone tempérée, son climat est un des plus beaux et des plus sains qu'on connaisse. Ses sites sont variés, mais l'aspect général du pays est montagneux, vers le sud des pointes de rocher s'élèvent çà et là dominant des collines ombragées, on dirait d'impénétrables forêts couronnées par le ciel, la scène change peu-à-peu, ses formes austères se modifient, des plaines immenses sont arrosées par des fleuves, et en s'avançant vers le nord, le paysage n'offre plus qu'un heureux mélange de collines et de vallées, de bois et de prairies; le sol est fertile, il contient d'excellens herbages, et présente presque toutes les productions de l'Europe. De nombreuses baies entourent ses côtes; le port de Sulliran près d'Hobart-Town est un des plus sûrs qu'on connaisse. Les rivières les plus considérables sont la Derwent, Huon et la Tamar; toutes trois sont navigables. Plusieurs des montagnes sont très élevées : le mont Wellington, situé à l'ouest de Hobart-Town, est à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; sont sommet est couvert de neiges, durant les deux tiers de l'année, mais l'atmosphère de la terre de Van-Diemen est si pure, qu'il est rare que des nuages obscurcissent ses points mêmes les plus élevés.

L'été commence au mois de décembre : sa température moyenne est de 70 degrés. L'automne est là comme ailleurs, la plus agréable des saisons, la chaleur est modérée, les nuits très fraîches. Juin, juillet et août sont les mois d'hiver, mais cette époque est marquée seulement par des pluies douces et salutaires, et n'a rien de commun avec le temps froid et désagréable auquel nous donnons le même nom.

Le pays est riche en minéraux, les mines de fer y sont abondantes, et l'on a découvert des échantillons de cuivre, de plomb et même, dit-on, d'argent et d'or. On y trouve aussi du charbon et de la pierre de taille. Tasman, navigateur hollandais, découvrit en 1642, la contrée qui nous occupe, mais ce ne fut qu'en 1803 qu'on y établit des condamnés de Botany-bay. Les premiers temps de l'existence de cette colonie, furent pénibles, la pénurie y fut quelquefois portée à un tel point, que la chair de kangarou se vendait 36 sous la livre, et qu'on recherchait avec avidité les plantes marines et toutes les substances qui pouvaient servir d'aliment. Bientôt on y transporta du bétail qui prospéra, le nombre des habitans s'accrut par degré, mais toute communication continua à être interdite, excepté avec la Nouvelle-Galles et l'Angleterre, jusqu'en 1813, que la colonie fut placée sur le même pied commercial, que la première de ses contrées. Tout prit dès ce moment un essor plus rapide, et en 1818 on commença à s'occuper de la terre de Van-Diemen, et à la désigner à l'attention de ceux qui étaient obligés de quitter leur patrie. L'émigration prit en effet cette direction, et fit vivifier la colonie naissante, le commerce se régularisa, des brasseries furent établies, une banque fut formée; et Hobart-Town s'embellit de l'église de Saint-David. Le recensement général fait en 1821, compte 7,185 habitans, 14,940 acres cultivés, 170,000 moutons, 35 000 bœufs, 340 chevaux.

Quatre ans plus tard la terre de Van-Diemen qui était restée sous la dépendance de la Nouvelle-Galles, fut émancipée, elle eut son conseil d'état, une cour en justice dont les membres sont nommés par le roi d'Angleterre, et une compagnie se forma sous la sanction du gouvernement, pour diriger l'agriculture. Cette entreprise ne partagea pas le sort de presque toutes les autres spéculations de cette époque désastreuse; le cercle de ses opérations s'est aggrandi; elle possède à présent plus de 300,000 acres de terre, cependant elle jouit de peu de popularité dans l'île où l'on trouve que ses principes sont en opposition avec les intérêts des Colons.

Les cultivateurs furent pendant quelque temps troublés par la terreur qu'inspiraient les *Bush-rangers;* on appelait ainsi des condamnés, qui ayant réussi à s'échapper, s'étaient réunis dans les bois d'où ils sortaient pour se livrer au pillage, et quelquefois au meurtre, Des mesures de rigueur délivrèrent la colonie de ce fléau, mais il fut remplacé par un autre : les sauvages originaires de l'île, parvinrent, malgré leur petit nombre, à se rendre redoutables; et en 1830 ils dévastèrent plusieurs fermes; leurs excès ont été réprimés, mais on n'est pas encore parvenu à s'en mettre tout-à-fait à l'abri.

Un seul fait suffira pour faire concevoir les rapides progrès de cette colonie. Sa population s'est accrue de 7,000 à 24,000 habitans. La société s'organise; déjà quelques ouvrages ont été publiés; il y a des journaux, des écoles, plusieurs églises, et tout porte à croire que la terre de Van-Diemen se rangera un jour, parmi les possessions les plus importantes de la Grande-Bretagne.

ZWINGLE.

Ulrich-Zwingle, naquit à Wildenhans, dans le comté de Toggenbourg, en 1448. Il étudia les belles lettres sous Henry Wolflein, un des hommes les plus savans de son époque. Il fit sa philosophie à l'université de Vienne, puis retourna à Basle où Wittenbach lui enseigna la théologie. Il entra dans les ordres, et bientôt fut nommé pasteur à Glaris. En 1512, il accompagna comme chapelain l'armée glaronaise qui soutenait dans les plaines de la Lombardie, la cause du pape contre les Français. A la fin de la campagne le pape pour témoigner sa reconnaissance à Zwingle, lui accorda une pension annuelle de 120 livres de notre monnaie. En 1516 il prêcha à Ensielden, abbaye célèbre, et où l'image de la Vierge attirait à différentes époques de l'année, de nombreux pélerins. C'est là qu'il fit une étude approfondit des livres saints, et commença à jeter les bases d'une réforme qui occupait à-peu-près dans le même temps un religieux de Wittenberg, Martin Luther. Sa science, sa connaissance des saintes écritures, quelques démêlés qu'il eut avec Antoine Pulic, légat du pape, attirèrent sur lui l'attention. Zurich l'appella, et lui conféra la cure de la cathédrale. Ceci se passait en 1519, époque, que célèbre aujourd'hui l'église de Zurich, comme l'anniversaire de son jubilé de réforme. C'est là qu'il posa en effet les fondemens d'un culte nouveau. Le peuple se pressait pour l'entendre. Bernard Samson, Franciscain de Milan vint alors en Suisse pour prêcher les indulgences. Zwingle monte en chaire et répète la scène de Luther à l'université de Wittenberg. Il donne au culte plus de simplicité, fait abattre les images des saints, introduit la langue vulgaire dans les cérémonies de l'église, prêche contre la messe, annonce un nouvel évangile. Quelques essais d'opposition de la part du clergé romain restent sans succès. Zwingle écrit un symbole de foi en 67 articles, et offre d'en disputer avec quiconque osera entrer en lutte avec lui. De nombreux théologiens se présentèrent, on disputa pendant plusieurs jours et catholiques et réformés se retirèrent en s'attribuant la victoire.

Quoiqu'il en soit, les magistrats après cette thèse décrétèrent l'abolition de la messe, de la confession auriculaire, et du culte des images. Bientôt Zwingle prêche contre le célibat, et comme Luther, il prend femme et il épouse Anna Rhinart, veuve de Meyer, citoyen distingué de Knonow.

En 1531, les cantons de Lucerne, de Schwitz, d'Uri, d'Underwald et de Zug, se réunissent pour attaquer Zurich. Sur l'ordre du sénat, Zwingle accompagne ses concitoyens en qualité d'aumonier. La hache à la main, le casque en tête, précédant les Zuricois, il arrive à Cappel. « Que Dieu soit avec vous », dit-il, à ses concitoyens, au moment où l'on sonne la charge. — La lutte fut sanglante, et la victoire long-temps disputée. Les Zuricois durent céder au nombre. Reconnu par quelques soldats de Lucerne Zwingle fut impitoyablement massacré. Il eut pu facilement éviter la mort : » Dis un *ave maria*, lui crièrent les soldats ennemis, et nous t'accordons la vie! » Zwingle détourna la tête. — « Meurs donc hérétique damné. » Et ils le percèrent à coups de dague. Le lendemain lorsque les vainqueurs parcoururent le champ de bataille, ils reconnurent le curé de Zurich, le dépouillèrent de ses vêtemens, et alors on entendit de tout côtés répéter : « qu'on juge Zwingle! qu'on juge l'hérétique! » — Aussitôt plusieurs chefs d'armes s'avancent, et forment un tribunal. On apporte le cadavre, qu'on place debout, et que la lance d'un soldat empêche de tomber. Et l'un des juges s'adressant à ce qui fut Zwingle :

« Ulrich, n'as-tu pas reçu de notre saint père le pape 60 goulden d'argent? Qu'en as-tu fait? »

« Dilapidées reprirent les soldats. — Un de ces derniers interrompant le juge :

« Avec votre permission seigneur, maître Ulrich a brisé de ses mains, les images de nos saints, et jetté à bas la miraculeuse vierge d'Ensielden. »

« Au feu! cria la troupe.

« Oui, au feu, reprit le juge, parce que tu as été traître à ton Dieu, que tu as aboli la messe, la confession et qu'avec ta massue tu nous frappais rudement.

Au feu! au feu!

Alors le soldat qui soutenait du bout de sa lance le cadavre, la retira, et le laissa tomber, et l'on alluma un bûcher où le corps de l'hérétique fut jeté.

Les historiens catholiques ont justement flétri cette farce impie et cruelle. Ils ont même donné des regrets à ce réformateur qui fut doux, tolérant et n'eut ni le cœur froid de Calvin, ni la tête follement exaltée de Luther.

La journée de Cappel vit périr à-la-fois le frère, le fils, le gendre et le beau frère de la veuve de Zwingle.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 20 au 26 juin.

20 *juin* 840. — Mort de Louis-le-Débonnaire, empereur et roi de France. Il était fils de Charlemagne et d'Hildegarde. La nature l'avait doué de précieux avantages que l'extrême faiblesse de son caractère rendit stériles.

21 *juin* 1683. — Exécution de lord Russel sous Charles II, roi d'Angleterre.

22 *juin* 1476. — Bataille de Morat. Trois fois Charles-le-Téméraire livra l'assaut de cette ville, et trois fois il fut repoussé, enfin il fut entraîné lui-même dans une déroute qui devint générale. Avec les ossemens des Bourguignons, tués dans cette bataille, les Suisses bâtirent une petite chapelle sur une hauteur vis-à-vis le lac de Morat.

22 *juin* 1527. — Mort de Machiavel, écrivain italien.

23 *juin*, 217 ans avant J.-C (an de Rome 536). — Bataille de Trasimène gagnée par Annibal, contre Flaminius, général romain. Quinze mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et six mille furent faits prisonniers.

24 *juin*. — Fête de Saint-Jean-Baptiste. Le précurseur de Jésus-Christ, reçut le nom de Jean, qui signifie *plein de grâce*. *Je suis*, disait-il à ceux qui le prenaient pour le sauveur, *la voix de celui qui crie dans le désert*. Il osa reprocher à Hérode Antipas, son amour pour sa belle-sœur Hérodias, et fut enfermé dans la fortesse de Machera, mais un jour que Salomé, fille d'Hérodias avait charmé Antipas par sa danse, ce dernier s'engagea à ne lui rien refuser. Salomé lui demanda la tête du captif. Ses disciples recueillirent son corps, l'ensevelirent, et allèrent prévenir Jésus de la mort de leur maître.

24 *juin* 79 ans après J.-C. — Mort de Vespasien, empereur romain. Il était père de Titus, il fut le seul des douze Césars qui ait échappé à une mort violente.

24 *juin* 1768. — Mort de Marie Leczinska, reine de France. Femme de Louis XV. Marie naquit le 23 juin 1703, elle n'était encore qu'au berceau, lorsque son père Stanislas perdit le trône de Pologne. Dans le trouble et la précipitation d'une fuite, celle qui devait être un jour reine de France, fut oubliée dans l'auge d'une écurie. Marie avait autant de piété que de vertus.

25 *juin* 1669. — Mort du duc de Beaufort, petit fils de Henri IV. Sous le ministère du cardinal Mazarin, il se mit à la tête d'une faction qui reçut le nom de *Cabale des importans*. Plus tard ayant fait sa soumission, on le chargea de quelques expéditions navales, et il mourut au siège de Candie attaqué alors par les Ottomans, après avoir fait des prodiges de valeur.

25 *juin* 1718. — Mort du prince Alexis Petrowitz. Ce prince était fils de Pierre-le-Grand, et de sa première femme Eudoxia Lapoukin. Il avait tous les vices que peuvent engendrer une éducation négligée, et les conseils de flatteurs corrompus. Quelques historiens prétendent qu'il fut empoisonné par ordre de son père, d'autres qu'il mourut de convulsions causées par l'effroi que lui causa la lecture de son arrêt de mort, après le jugement prononcé contre lui par les grands de l'état.

26 *juin* 363. — Mort de Julien, surnommé l'Apostat, empereur romain. Il délivra la Gaule des Germains, qui depuis un an désolaient cette province romaine, et Paris, qu'il nommait sa chère Lutèce, offre encore des traces et des souvenirs de son séjour.

Épicure né dans un bourg de l'Attique, sous le règne de Philippe, fut envoyé à Samos, et il revint ensuite à Athènes où il professa la philosophie, sous les ombrages d'un magnifique jardin. Ses disciples le vénéraient. Ils lui élevèrent des statues. On fêta le jour de sa naissance jusqu'au temps de Pline. Il mourut à 72 ans, d'une rétention. Il s'était fait mettre dans un bain pour rendre ses douleurs supportables et il expira dans un entretien philosophique avec ses amis et sectateurs. Peu avant de rendre le dernier soupir, il écrivit à Idoménée. Sa lettre commençait ainsi : « Je vous écri- « vais au plus heureux jour de ma vie, puisque c'était le dernier. »

Louis XIV, était à Fontainebleau, et du balcon de sa chambre à coucher, il se plaignit d'un bois qui lui masquait la vue. Le duc d'Antin était gouverneur du château; il avait la haute main sur la forêt et les jardins. Ayant ouï le propos du roi, il fit scier pendant la nuit, près de la racine, tous les arbres qui avaient déplu; on attacha des cordes à la cime; plus de douze cents ouvriers, bucherons et gardes furent employés à cette expédition, et se tinrent prêts à exécuter au premier signal, l'ordre que M. d'Antin leur donnerait. L'occasion ne se fit point attendre. Dès le lendemain, le roi dirigeant sa promenade du côté de ce bois qui blessait ses regards, revint à la critique de la veille et fit bien voir qu'il ne changerait pas de sentiment. Le duc alors donna un coup de sifflet, et en un clin d'œil la forêt tomba et disparut.

La duchesse de Bourgogne témoin de ce prodige, s'écria en riant : « Ah! bon Dieu, si le roi eut desiré nos têtes, « M. d'Antin les eut fait tomber de même! »

LE PILORI.

Les étymologistes, grands faiseurs de conjectures, varient sur l'origine du nom de pilori.

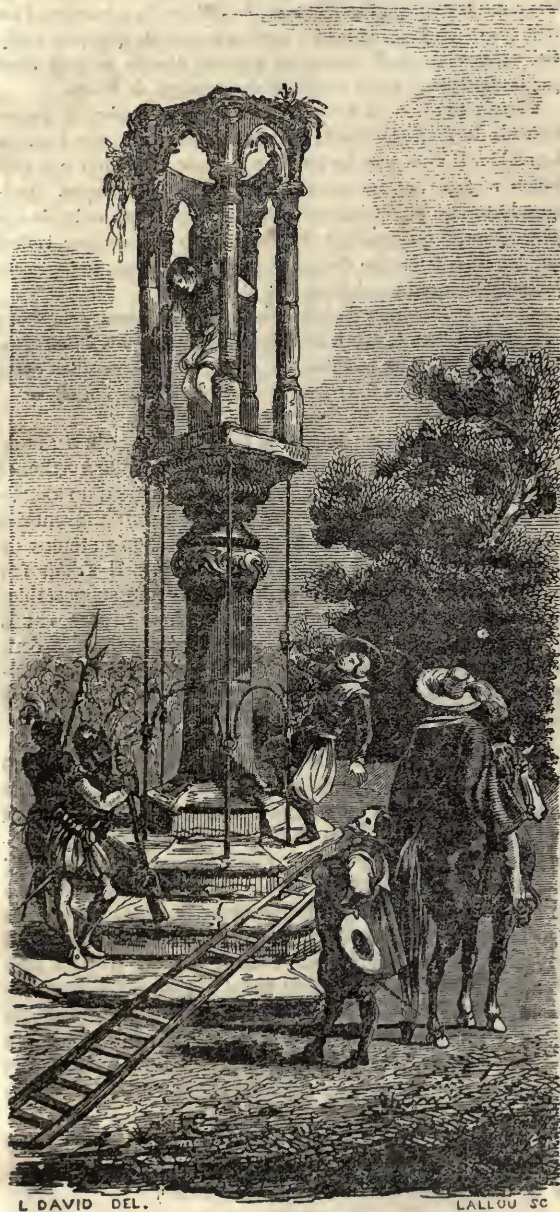
Le uns le font venir de *pila* pilier ou de *poloritium* petit pilier, parce qu'en effet il s'agissait d'un pilier ou poteau qui était placé à un carrefour, entre quatre rues ou quatre

chemins, avec l'écusson et les marques de la haute justice du maître et seigneur du lieu.

Les autres prétendent au contraire, tantôt que pilori vient de *pilleur* parce qu'on y attachait les voleurs et les banqueroutiers, tantôt qu'il dérive de *puits Lory*, nom d'une place (les uns disent de Nantes, les autres de Paris), où l'on faisait les exécutions.

Il y a beaucoup de *Lory* dans l'ouest : mais il y en a aussi dans le midi. Ils étaient puissans au temps passé et donnèrent leur nom à plus d'une place ou carrefour en plus d'un endroit, mais s'ensuit-il delà que l'instrument d'un supplice alors en usage ait fini par s'appeler comme eux ? Nous laissons nos lecteurs à en juger. Pour notre part nous en doutons, et la première étymologie, celle du pilier. qui est la plus simple, nous paraît aussi la meilleure.

Un fait certain, c'est que le pilori dans les derniers temps était devenu une espèce de petit bâtiment en forme de tour,



(Pilori à Waterloo.)

avec une charpente à jour, qui généralement tournait sur un pivot. Celui qui était attaché au pilori était debout, le cou et les deux poignets engagés dans les trous de deux planches qui se rejoignaient, et c'était en cet état que l'exécuteur de la haute justice poussant de la main l'échafaud sur sa pointe pivotante, lui faisait faire le nombre de tours ordonnés par la sentence, l'arrêtant quelque temps à chaque ouverture pour qu'il servît de spectacle au peuple.

Dans beaucoup de lieux on nommait et l'on nomme encore *le pilori* la place même sur laquelle le pilori était érigé.

Dire de quelqu'un qu'il *demeure* au pilori, n'est pas dire qu'il *est* au pilori. La différence est grande.

Le criminel exposé à la risée du peuple, était par là même, noté d'infamie.

Il arriva souvent que près du pilori et sur le milieu des marchés on dressa les autres instrumens de supplice, gibets et potence, et qu'on les y laissa plantés pour effrayer ceux qu'un mauvais penchant et que des passions désordonnées auraient pû porter au crime.

C'est un méchant moyen selon nous et depuis on en est revenu. Un peuple mené par la vue et la peur des supplices est un pauvre peuple. Il est plus sûr de le conduire au bien par le spectacle de monumens glorieux et de récompenses accordées au génie et à la vertu.

Nous avons dit dans notre 11e numéro, page 87, qu'il existait à Paris plusieurs piloris, entr'autres celui de la justice de Saint-Germain-des-Prés, situé au carrefour des rues de Bussy, Sainte-Marguerite et du Four, et un autre placé au *carreau des halles*. Nous avons donné le dessin de ce dernier : c'était le plus fameux. On y faisait quelquefois les exécutions à mort, et les corps des criminels y étaient gardés une nuit; puis on les portait au gibet de Montfaucon. Après la reconstruction du pilori, incendié, comme nous l'avons dit dans le même article, on cessa d'y faire les exécutions, et il ne servit plus qu'à exposer les banqueroutiers frauduleux et les usuriers, qui suivant le *coutumier* de France, devaient être mis et *tournés* au pilori pendant trois dimanches ou fêtes solennelles. Il y avait à côté de ce bâtiment une croix; et par une contradiction assez bizarre, c'était au pied de cette croix, qui pendant long-temps avait été un lieu d'azile pour les voleurs, c'était là, disons-nous, que les usuriers et banqueroutiers faisaient la cession de leurs biens et recevaient le bonnet vert.

Le pilori gothique, dont nous donnons le dessin aujourd'hui, date du XVIe siècle. Il est situé à Braine-la-Leude, à gauche du champ de Waterloo (en Belgique), et fut bâti par les espagnols sous le règne de Philippe II.

En France toutes les constructions de ce genre ont été abattues en 1789, lorsque l'usage de *pilorier* fut aboli.

On *expose* encore cependant les criminels, mais sur des échafauds mobiles. On ne les met plus dans une espèce de cage, mais on les attache à des poteaux et on leur passe au cou un carcan de fer qu'il ne faut pas comparer au *carcan des dames*, carcan d'or que les femmes portèrent au XIIIe siècle en mémoire des esclaves chrétiens faits par les barbaresques. La mode s'empare de tout.

A présent les élégantes ne portent plus le carcan au cou, mais au doigt et encore n'en ont elles plus guère. Ce signe d'esclavage et de soumission ne leur convient plus.

Revenons à l'esprit de cet article et terminons par une réflexion qu'il nous a suggérée :

Vous mettiez au pilori et à présent vous mettez au carcan, c'est-à-dire vous avez noté et vous notez encore d'infamie des hommes qui ne sont condamnés qu'à des détentions et à des peines dont la durée n'est que temporaire.

Le temps de cette punition fini, vous rendez à la société celui à qui elle avait été infligée. Il rentre dans ses droits civils et pourtant vous l'avez déclaré infâme.

L'infamie devrait finir avec la peine, mais cela ne se peut. Il a été prisonnier pour vingt ans, il est flétri pour la vie. N'y a-t-il pas là une bien cruelle inconséquence, et ne pensez-vous pas que dans l'intérêt de la société autant que dans l'intérêt de l'humanité, il y a ici une prompte réforme à demander au législateur?

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

FRANCE. — DIJON.

ÉGLISE NOTRE-DAME. — LA COTE-D'OR. — LA BOURGOGNE.



(Vue de l'église Notre-Dame, de Dijon.)

Il serait bien froid de ne donner à nos lecteurs, avec le dessin d'une des principales églises de Dijon qu'une description de corniches, de colonnes et de vitraux. Nous ne manquerons pas aux exigences de l'art, mais nous dirons aussi quelques mots du pays et de la ville, au milieu desquels ce monument est placé.

Dans nos articles nous sommes forcés de nous restreindre : les pages sont courtes, et le cahier de chaque semaine exige de la variété. Il faut donc se tenir bref et serré dans ses paroles, et pourtant rassembler dans un court espace le plus possible d'élémens et de faits.

Les villes comme les hommes veulent toujours par leur

origine, remonter à une haute antiquité. Ce n'est pas assez de vivre dans le présent, on veut avoir vécu dans le passé, et sans doute aussi vivre dans l'avenir. Dijon a le premier de ces mérites. Elle date des temps les plus reculés. On fait remonter jusqu'à Jules César la construction du *Camp* qui devint le *Château-Fort*, sur lequel s'établirent les fondemens de la ville. D'autres disent qu'Aurélien, dans la guerre qu'il fit à Tétricus, fut obligé, dans un mouvement de ses troupes, de détruire un village fortifié nommé *Burgos-Durum*, il en eut des remords qu'accrût encore sa mère, qu'on a prétendu avoir été prêtresse du soleil. Par ses conseils il bâtit un temple sur le sol couvert de débris; ce temple était décoré de colonnes de granit d'une seule pièce; il fut démoli en 1792. Son emplacement fut nommé *Divio*, dont par la suite on fit aisément Dijon qui justifie en effet assez bien cette étymologie. Tout est fort obscur dans ce vieux temps, et, à ceux qui les aiment, le champ est ouvert aux conjectures.

Les Éduens furent les premiers habitans de ce pays. Battus par les Romains, ils se mêlèrent aux vainqueurs et ce fut avec ceux-ci qu'ils formèrent les Bourguignons, habitans et gardiens des camps ou bourgs qui étaient les cités et forteresses de ces siècles reculés.

Des Bourguignons vint la Bourgogne, qui fut d'abord un royaume, puis un duché, puis un comté, puis encore un duché, selon les phases de ces souverainetés transitoires qui sont venues se fondre dans le grand empire français, aujourd'hui divisé en beaux départemens.

Il y eut quatre départemens pris en totalité ou en partie dans la Bourgogne, lorsque cette nouvelle division fut adoptée par l'Assemblée nationale. C'est de toutes les mesures de cette assemblée, celle peut-être qui est le plus invariablement demeurée intacte.

Des départemens bourguignons, celui qui reçut le nom de la Côte-d'Or, fut le principal; Dijon en devint le chef-lieu.

Les rois, comtes, et ducs de Bourgogne, avaient pris à Dijon leur palais ou logis. Ce bâtiment est encore debout, ou plutôt on l'a reconstruit à la moderne, et l'on y a placé le musée, riche en tableaux, en estampes, en antiquités. On y dépose avec soin les figures et figurines qu'on découvre dans les fouilles de la ville et des environs. Dans la première salle du musée, qui fut la salle des gardes des ducs, sont deux superbes tombeaux gothiques, élevés à la gloire des souverains du pays. Ce deux tombeaux sont supportés par des petites colonnes, entre lesquelles, il y a une infinité de petites statues de marbre, représentant des personnages lisant, composant, priant, d'autres même remplissant les fonctions les plus communes de la vie : des statues des princes de grandeur naturelle sont de pierre peinte, et couchées sur le dos, les mains jointes. Entre les deux tombeaux est un fragment de fauteuil gothique du travail le plus délicat. A l'une des extrémités de la salle, subsiste encore l'immense cheminée gothique du temps des ducs. On a placé dans cette même salle plusieurs tableaux modernes, la statue de Bossuet, et les bustes de Piron, Crébillon, Rameau, et Denon, tous nés à Dijon; enfin les bustes de Louis XIV, et du prince de Condé. Dans la salle des tableaux, on remarque une sainte famille de l'Albane, et une descente de croix du Caravage; dans la salle des sculptures sont exposées des copies des statues les plus célèbres. L'école de dessin est placée dans le même local. Elle fut instituée par Devosges peintre estimable. Elle est pourvue partie aux frais de la commune, partie aux frais du trésor public. Elle partage cette faveur avec l'école de Lyon, et l'on ferait bien d'accorder des encouragemens de ce genre, sur d'autres points, à d'autres villes, afin d'entretenir ou de faire naître partout en France, ce goût des arts qui ajoute au bonheur des peuples, et qui est en quelque façon, le gage de la douceur, et de la délicatesse de leur esprit, et de leurs mœurs.

Dijon a déjà une bibliothèque importante, une académie, un cours de musique, et un observatoire; depuis peu d'années, on a construit un superbe théâtre, décoré d'un beau portique corinthien. Tout cela annonce un progrès que l'on a du plaisir à constater. La ville est au confluent de l'Ouche, et du Suzon, deux petites rivières qui la baignent et la rafraîchissent. Les promenades sont jolies. On cite celle de l'Arquebuse, près de la porte de Paris, le cours près la porte Saint-Pierre, et plus loin, le parc, planté par Lenôtre pour la consolation du prince de Condé, qui était là en exil.

Quatre églises sont remarquables. La cathédrale, sous l'invocation de Saint-Benigne, est une vaste basilique en très mauvais état, et qui n'a guères de digne d'attention que son immense flèche en spirale. Saint-Michel est une église d'architecture gothique, et très vaste. Les stalles du chœur sont du plus beau travail, le maître-autel de marbre précieux, est orné d'un Saint-Michel d'après Raphaël.

L'église de Sainte-Opportune est moderne, la construction est due à l'architecte Louis. Le baldaquin de l'autel est en marbre. On voit auprès les statues des présidens du parlement de Dijon, Joly et Bouhier. Les figures sont dues au ciseaux de Dubois, sculpteur né à Dijon. Enfin la plus belle des églises de Dijon, est celle de Notre-Dame, dont nous donnons aujourd'hui la gravure. Les colonnes gothiques au-dedans comme au-dehors, sont peintes en rose, couleur assez mal choisie, et fort peu en harmonie avec le style sombre et austère des églises du moyen-âge. Sur le maître-autel est un groupe en pierre, représentant l'Assomption : dans un coin, est une vilaine tête noire, à laquelle en guise de robe, on a adapté une espèce de cornette d'étoffe brochée d'or, avec un grand cœur d'argent. Cette figure est en grande vénération sous le nom de Notre-Dame de Bon-Espoir. En haut de la tour est une cloche, sur laquelle deux personnages de bois qu'on nomme Jaquemart et sa femme frappent les heures (1).

Plusieurs autres églises assez belles ne servent plus maintenant que d'écuries et de grenier à fourage, pour la cavalerie. Donnons ici la liste, malgré nous succinte, des illustrations de cette ville. C'est dans son sein que virent le jour; 1° Aubriot, architecte, devenu prevôt de Paris, qui fit construire la Bastille, où il finit par être enfermé. 2° le poète Bonnard, qui s'acquit de la réputation dans *la poésie fugitive*. 3° Bossuet, l'aigle de Meaux, parce que ce fut de Meaux qu'il fut nommé évêque, et qu'il composa dans cette ville, sous une allée d'ifs que l'on fait encore voir aux voyageurs, la plupart de ses nobles ouvrages. 4° Cazotte, littérateur estimé, mort victime de nos troubles civils. 5° Crébillon le tragique. 6° Le brave général comte Delaborde.

(1) Le dessin que nous offrons à nos lecteurs, est celui de cette église Notre-Dame, qui est une des plus remarquables de Dijon. On croit qu'elle fut construite par Saint-Louis, et sous plusieurs rapports elle rappelle l'église de Mantes, qui est attribuée à ce prince. La façade principale ressemble aussi au portique de la cathédrale de Chartres. Les portes sont ornées de colonnes fort rapprochées les unes des autres, sur quelques-unes on voyait autrefois des statues qui ont été détruites. Les espaces au-dessus des arches étaient aussi occupées par des statues, et quelques ornemens dans le goût romain ou Arabe prouvent qu'on fit quelquefois usage du style romain dans les premiers monumens d'architecture gothique. Au-dessus du portique s'élèvent l'une sur l'autre, deux rangées d'arches, supportées par des colonnes. Le plan de l'édifice est une croix latine; une des circonstances les plus singulières de son architecture, est le peu d'épaisseur de ses murailles; celle des tourelles qui s'élève à cent pieds au-dessus du toit, n'a pas six pouces. L'horloge de cette église est curieuse, elle fut enlevée de Courtrai lors du sac de cette ville, par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne en 1384. « Le duc de Bourgogne, dit Froissart, s'empara d'une hor- « loge qui sonnait les heures, et la plus belle qui eut encore été « vue; il la fit placer sur des charrettes, avec ses cloches, et la fit « transporter à Dijon, où elle sonne les heures le jour et la nuit. » Cette horloge ornée de deux figures mouvantes, offrait un des premiers modèles de mécanisme régulier, dont l'histoire fasse mention.

7° Daubenton, le naturaliste, compagnon chéri de Buffon. 8° Le célèbre Larcher de l'Institut. 9° L'érudit Lamonnaye. 10° Le savant Guyton-Morvau, l'un des fondateurs de l'école Polytechnique 11° Hugues Maret, duc de Bassano, qui n'est pas seulement un homme d'état, mais un homme d'esprit et de cœur. 12° Alexis Piron, *qui ne fut rien, pas même académicien.* 13° Rameau, qui dispute à Lully la palme de la vieille musique. 14° enfin Sarrazin le comédien, Saumaise, le critique, Senneçay, le poète, tous fameux dans leur temps, et faut-il ajouter, peu considérés dans le nôtre.

Des hommes, dont nous ne faisons que retracer le souvenir, revenons un peu aux choses. Le canal de Bourgogne, commencé en 1705, et qui n'est pas encore entièrement achevé, passe sous les murs de Dijon. Il lie le commerce du nord à celui du midi, et par ses embranchemens, il sert à l'approvisionnement de Paris. Sa longueur, depuis Saint-Jean de Losne, sur la Saône, jusqu'à la Roche sur l'Yonne est de 241,968 mètres, 70 centimètres. L'évaluation des dépenses, a été de 40 à 50 millions. Ce sont là des travaux à la façon anglaise, à la mode américaine, où si l'on veut à la mode des Romains, et qui attestent la grandeur d'un peuple, comme aussi la direction des idées de son gouvernement, vers les objets d'une incontestable utilité.

Le département de la Côte-d'Or à 876,000 arpens métriques de superficie. Il compte près de 400,000 habitans, et se divise en 4 arrondissemens, 36 cantons, 728 communes.

Il n'y a pas besoin de s'arrêter sur la qualité des vins de Bourgogne. Qui ne la connaît? Qui n'a sous ce rapport la carte du pays? Et pourtant, il n'est peut-être pas inutile de classer par côtes, pour les bien rappeller à la mémoire, les crus de cette province, qui a le privilège de fournir sans doute le plus de vins pour la consommation de Paris. Voici cette classification telle qu'elle est donnée par la nature, et par la situation même des lieux.

HAUTE-BOURGOGNE. *Côte de Beaune :* Volnay, Pomard, Beaune, Chassaignes, Sauvigny, Aloxe, Meursault, Montrachet, Blanc. — *Côte de Nuits :* Chambertin, Clos-Vougeot, Laromanée, Tache, Richebourg, Saint-Georges, Nuits, Vosne, Fremeau, Chambolles, Moncy, Chenove, Mare-d'Or.

BASSE-BOURGOGNE : Auxerre, Coulanges, Francy, Avallon, Saint-Bris et Chablis.

Ne ne terminerons pas cet article sans rappeller que ce fut à Dijon, qu'aux jours glorieux du consulat, Bonaparte réunit en toute hâte cette armée jeune et vigoureuse qui devait avec un courage inoui, franchir les Alpes, surprendre l'ennemi, et gagner la bataille de Marengo.

MAISON DE CHARENTON.

Origine de l'Établissement — La maison de Charenton fondée en 1641, par Sébastien Leblanc, était originairement destinée au traitement des maladies ordinaires.

Elle passa plus tard avec sa dotation entre les mains des religieux de la Charité, qui la consacrèrent au traitement de l'aliénation mentale, et qui y joignirent par des acquisitions successives la presque totalité des biens qui composaient alors la seigneurie de Saint-Maurice.

En 1789, et lors de la suppression des communautés religieuses, cet établissement fut mis sous la main de la nation avec les biens qui en dépendaient. Une partie de ces biens fut vendue; les pensionnaires de la maison furent dispersés; on pût regarder l'établissement comme n'existant plus jusqu'à l'an V de la république, époque à la laquelle l'abbé de Coulmiers qui avait été membre de l'assemblée constituante, en fut nommé directeur. Ce nouvel administrateur réunit les débris des propriétés de l'établissement; il obtint quelques secours du gouvernement, et plus tard (en 1807) le remplacement des biens de la maison, qui avaient été vendus jusqu'à concurrence d'un revenu de dix mille et quelques cent francs. La réputation de la maison de Charenton s'étendit sous son administration; mais cet établissement bien que placé sous l'autorité immédiate du ministre de l'intérieur n'était point régi par des règles fixes; l'administration n'en était soumise à aucun contrôle. C'était comme la chose de M. de Coulmiers, qui l'administrait paternellement et suivant son bon plaisir.

Ce n'est qu'en 1814, et à l'époque de la nomination de M. RoulhacDumaupas, à la place de directeur, que l'administration et la comptabilité de l'établissement prirent des formes régulières. Un règlement émané du ministère de l'intérieur détermina les conditions de l'admission et de la sortie des aliénés, aussi bien que l'ordre et la police intérieurs de la maison, les devoirs du directeur, de l'économe et du receveur, organisa les différens services, les plaça sous des contrôles propres à empêcher les abus; il assujettit la comptabilité aux formes suivies dans les administrations publiques; il plaça enfin l'établissement sous la surveillance d'une commission de membres dont les fonctions sont gratuites. Cette commission se compose aujourd'hui de M. le baron de Schonen, président, et de MM. le comte Jaubert, de Riberolles, maître des comptes, comte Dodun, maire de Maisons-Alfort et Yvart, directeur de l'école royale vétérinaitre d'Alfort.

Le receveur de l'établissement est depuis le 1er janvier 1832 justiciable de la cour des comptes.

Son caractère — On voit par ce qui précède que la maison royale de Charenton, par son origine, par son organisation, par la faculté qu'elle a de posséder, participe essentiellement de la nature des établissemens départementaux qu'elle s'appartient à elle même, et qu'elle n'est que sous la tutelle du gouvernement. Si elle est administrée sous l'autorité *immédiate* d'un ministre du roi, c'est que par opposition aux établissemens communaux ou départementaux dont l'utilité ne profite qu'à des fractions de la population du pays, son utilité s'étend au pays tout entier, puisqu'on y reçoit des aliénés de tous les points de la France et même de l'étranger; c'est qu'elle a un caractère tout national que le gouvernement à intérêt à conserver intact pour la gloire du pays et le bien de l'humanité.

Sa destination. — La maison de Charenton est exclusivement consacrée au traitement de l'aliénation mentale. Il existe cependant dans l'établissement une salle de 14 lits placée en dehors du quartier des aliénés, et dans laquelle sont reçus gratuitement les personnes atteintes de maladies ordinaires aigues ou de blessures, appartenant aux communes qui composent le canton de Charenton.

Son utilité. — Les prix de la pension sont de quinze cents francs, ou 1000 francs, ou 720 francs, selon les soins que l'on exige, le logement qu'on doit habiter et la table à la quelle on veut être admis. Le bas prix des pensions de la troisième classe qui n'est que de 300 francs au-dessus de celui qu'on exige à Bicêtre et à la Salpêtrière, des malades dont l'indigence n'est pas constatée, rend l'établissement accessible à la plupart des aliénés qui appartiennent à la classe moyenne, tels que les artistes, les gens de lettres, les employés qui sont en général peu fortunés, et que la juste susceptibilité de leurs familles répugnerait pourtant à placer dans les asiles ouverts à l'indigence; il permet encore à M. le ministre de la guerre d'y faire traiter les militaires en activité de service, et les invalides qu'une noble pudeur l'empêche de confondre avec la population des hospices dans les établissemens destinés au traitement des maladies mentales. La maison de Charenton tient sous ce rapport le milieu entre les maisons de santé élevées par l'esprit de spéculation, dans lesquelles le prix des pensions n'est accessible que pour certaines fortunes, et les hospices destinés à l'indigence. — Enfin à l'aide des places et des demi places gratuites que le ministre s'est réservé le droit d'accorder dans l'établissement, elle offre à des personnes recomman-

dables, mais pauvres, qui ont rendu des services à l'état et qui ont le malheur d'être privées de la raison, les moyens de recevoir les soins qu'exige leur situation.

Il y a dans l'établissement, soixante-deux places gratuites vingt-neuf demi places, et dix places à des prix plus ou moins réduits. C'est au ministre de l'intérieur qu'il faut s'adresser pour obtenir ce genre de faveur, et il n'est pas toujours aisé d'y parvenir, car il y a malheureusement là une grande concurrence.

La population de la maison est ordinairement de 480 à 500 malades des deux sexes.

Ses ressources. — La maison royale de Charenton possède

en biens territoriaux un revenu de	11,500 fr.
Et en rentes sur l'État, un revenu de	4,035 fr.
Total	15,535 fr.

La presque totalité de ses ressources provient donc du prix des pensions acquittées par les aliénés payans, et des prix de journées des militaires et invalides, acquittées soit sur les fonds du ministère de la guerre soit sur la caisse des invalides.

Quant à la subvention de 40,000 fr. qu'elle reçoit du gouvernement, elle ne fait que représenter le prix des pensions des aliénés qui jouissent de bourses entières, de demi bourses ou de pensions réduites dans l'établissement.

Le directeur actuel est M. Palluy (Maurice), homme de bien et de mérite, qui a été chef de division au double ministère de la police et de l'intérieur, et qui a mis la maison dont il a maintenant la gestion, dans un état et dans un ordre très propres à justifier la confiance qu'on lui a montrée. On a construit récemment un nouveau et très beau bâtiment pour les femmes. Il est question d'en construire aussi un nouveau pour les hommes. Le ministère s'en occupe sérieusement, et s'il exécute son projet, s'il complète les constructions demandées, il fera de Charenton, un établissement vraiment national, vraiment digne de la réputation européenne, qu'il s'est acquise, et dans laquelle toutes les mesures qu'on prend chaque jour, ne tendent qu'à le fortifier et à le maintenir.

POLYNÉSIE, § Ier.



(Vue de l'île de Fare.)

Situation et découverte de la Polynésie. — Aspect général des îles. — Productions végétales.

Le groupe d'îles nombreuses situé dans la mer du sud ou Océan pacifique, et nommé Polynésie, acquiert chaque jour un nouvel intérêt pour les naturalistes. Chacun connaît les descriptions du capitaine Cook, sur ces îles dont nous donnerons quelques vues, et leurs habitans, mais il a peu séjourné dans ces parages, et depuis lui, les nombreux voyageurs occupés d'affaires commerciales, ne nous ont appris que peu de chose sur le caractère, les coutumes et les mœurs de ces insulaires. Des voyageurs scientifiques et des missionnaires travaillant depuis trente ans à répandre les lumières du christianisme parmi les îles de la mer du sud, ont fourni des matériaux du plus grand intérêt. Les missionnaires surtout pendant une aussi longue résidence, par leurs instructions et leurs exemples, ont acquis une influence morale sur les naturels, influence qui a produit les plus heureux effets. Dans les îles qu'ils ont habitées, une révolution complète a eu lieu, tant dans le caractère du peuple que dans celui du gouvernement. Cette nation de sauvages idolâtres, a renoncé à son idolâtrie, aux vices qui dégradent l'humanité, à ses cérémonies barbares, pour adopter les coutumes de l'Europe, ses arts et sa vie domestique.

La mer du sud elle-même, fut découverte par Vasco Nugnez de Balboa, en 1513. Du sommet des Cordillières qui s'étendent au-dessus de l'Isthme de Darien, cet Espagnol entreprenant et hardi, résolut le problème qui avait échappé au génie de Christophe Colomb, et contempla l'immense Océan pacifique dans toute sa majesté. Quelques années plus tard, le portugais Magellan envoyé par la cour d'Espagne pour constater la situation exacte des Molluques, fit voile vers l'ouest et après avoir longé les côtes orientales de l'Amérique du sud, découvrit le détroit qui porte son nom, et lança le premier vaisseau européen dans l'Océan pacifique. Poursuivant audacieusement sa route sur cette mer inconnue, il découvrit les îles des Larons, et les Philip-

pines sur une desquelles il fut tué dans une rencontre avec les sauvages. Ses compagnons ayant accompli le but de leur voyage, retournèrent en Europe sur le vaisseau *la Victoire*, qui le premier fit le tour du monde. D'autres navigateurs, de différentes nations, ont suivi les pas de Magellan, et ont enrichi la géographie, de leurs découvertes dans cette partie du globe. Les îles nombreuses qui se présentèrent de toute part aux yeux de ces intrépides navigateurs, ont suggéré le nom de Polynésie, pour le groupe entier. Ce groupe d'îles embrasse 80 degrés de latitude, des deux côtés de l'équateur, et 110 degrés de longitude de l'est à l'ouest.

L'origine de ces îles varie. Quelques-unes existent sans aucun doute depuis le commencement du monde, les expériences géologiques faites sur leur sol l'indiquent assez. D'autres sont des produits volcaniques, et la majeure partie peut-être, doit son origine à ce prodige de la création, l'*insecte de Corail* dont on ne peut pas plus comparer les étonnans travaux, à nos moles et à nos digues, que la muraille des Pictes ne pouvait être comparée aux montagnes rocailleuses des guerriers contre lesquels elle était élevée. Ces faibles insectes, bien incapables en apparence, de produire un résultat aussi collossal changent peu-à-peu par leurs travaux, la face de l'Océan pacifique. Du fond des eaux, ils se fraient un chemin perpendiculaire, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à la surface; alors leurs travaux cessent. Une plate forme est ainsi érigée, où viennent s'attacher les plantes aquatiques, où les oiseaux de mer déposent leurs nids, matières premières qui en vieillissant s'entremêlent dans les interstices du corail. De nouvelles accumulations de la même espèce, prennent la place de celles qui disparaissent, et dans la suite des temps, un sol profond s'est formé, suffisant pour la végétation des plantes que la mer y a jetées. C'est ainsi que par les moyens les plus insensibles, de nouveaux lieux



(Vue d'une île dans le groupe de Krusenstern.)



(Port d'Hanarourou.)

sont préparés pour l'habitation et l'industrie des hommes. (1)

Les îles les plus considérables, sont en général entourées à la distance d'un mille et demi des côtes, d'une ceinture de corail, qui formant une barrière contre les plantes marines et les vagues, offre un havre aussi commode que sûr pour les vaisseaux de toutes les dimensions, et où les naturels peuvent se livrer à la pèche sans aucun danger. Les vents alizés poussent les vagues contre ces rescifs, avec une grande violence. Elles s'élèvent quelquefois de quatorze pieds au-

(1) Voyez notre article sur les *Polypiers*, page 239 de ce volume.

dessus du corail, et retombent en formant des arches gracieuses, reflétant tous les rayons d'un soleil des tropiques; quelquefois aussi elles brisent la digue qui leur est opposée, et s'élèvent avec impétuosité au milieu de ses débris.

Un fait remarquable dans l'histoire de ces barrières naturelles de l'Océan, et qui montre la sagesse de la providence, c'est que dans tous les espaces où un courant d'eau, venant de la côte, coule dans la mer, une ouverture se forme dans le rescif, et procure une entrée et une sortie d'une égale sureté aux vaisseaux. Il est probable que *l'eau fraiche* de ces courans d'eau est contraire aux opérations du chétif insecte auquel le sel est si indispensable, soit pour la formation de la structure qu'il élève, soit pour sa propre existence. Il arrive souvent que sur le rescif des deux côtés de ces ouvertures, il se forme de petits ilots, qui ne s'élèvent pas à plus de quatre ou cinq pieds au-dessus des vagues, mais qui sont couverts de la plus brillante verdure, et sont abrités par le majestueux cacaotier. Ces petites *îles émeraudes* donnent au paysage une beauté inexprimable, et pendant les plus fortes chaleurs du jour, elles deviennent pour le pêcheur, un lieu de repos aussi commode qu'agréable.

De la mer, l'aspect des îles principales est délicieux. Les côtes rocailleuses cachées en plusieurs endroits par des arbustes dont les branches pendantes se baignent dans les vagues, les vallées paisibles, verdoyantes qui se montrent à toutes les ouvertures, ainsi que les chaumières des naturels, et se dessinant à travers le feuillage luxueux des arbres indigènes, les plantations cultivées s'étendant jusqu'au pied des montagnes, entremêlées de rivières, de ruisseaux, qui descendent des ravins, et parcourent une course irrégulière, jusqu'à ce qu'ils aillent mêler leurs eaux à celles de l'Océan: le tout couronné par des montagnes lointaines et couvertes de verdure, offre à l'œil un point de vue aussi riche que varié. Les scènes intérieures de l'île ont le même caractère de beauté. Les paysages sont peu étendus, mais les rocs de Basalte, amassés en désordre auprès d'une source qui coule silencieuse à leur base, ou s'élance avec effort pardessus les fragmens qui interrompent sa course, des vallées sombres et profondes, au pied de montagnes qui se perdent dans les nues, concourent à inspirer au voyageur autant d'admiration que de surprise. La plupart de ces îles sont extrêmement fertiles, et les naturels les cultivent avec soin. Nous citerons le fruit à pain comme une de leurs productions principales; l'arbre sur lequel il croît est élevé et touffu, ses feuilles sont larges et ressemblent à celles du figuier, elles ont de douze à quinze pouces de long, sont épaisses et d'un vert sombre, le fruit a environ six pouces de diamètre, sa forme est ronde ou ovale, et lorsqu'il est mûr, il devient d'un beau jaune; il pend généralement deux ou trois grappes sur chaque branche. C'est la nourriture habituelle des naturels. On en fait trois ou quatre recoltes par an, et l'arbre porte des fruits pendant cinquante années. Le bois qui en vieillissant ressemble à l'acajou, sert à construire des maisons, et des canots: on l'emploie aussi pour meubles.

La plante appelée Arrow-Root par les Anglais, est indigène à ces îles. On la cultive quelque fois, mais elle croît ordinairement sur les bords sablonneux de la mer, ou sur le flanc des montagnes. Elle ressemble en général à la pomme de terre, Ses racines portent à leur extrémité un grand nombre de tubercules, ses feuilles sont d'un vert clair et profondément dentelées, elles ne sont pas attachées à une branche commune, mais chaque feuille vient directement de la racine; la fleur s'élève au bout d'une branche, en forme de roseau ou de flèche (arrow (1)) de là vient son nom. A ces fleurs succèdent des baies vertes, comme celles des pommes de terre. On trouve aussi dans ces îles des cocos en abondance, mais ce fruit est trop connu pour que nous en parlions. On y cultive jusqu'à trente variétés de bananiers. Le fruit a environ neuf pouces de long, il est jaune et ressemble un peu au concombre.

La suite à un prochain numéro.

(1) L'*arrow* (en anglais) ou *pia* dans la langue des Otahitiens, est la variété cultivée d'une plante dont la racine tubéreuse, crue, a beaucoup d'amertume et d'acrimonie, que la culture diminue un peu. On la rape dans l'eau, comme la pomme de terre, pour en retirer une fécule blanche, que l'on a commencé à adoucir en la changeant plusieurs fois d'eau : on la laisse ensuite sécher au soleil après en avoir rejetté les premières infusions, on fait avec cette fécule, une espèce de pain très nourrissant.

On applique aussi cette racine en cataplasme, sur les plaies profondes. La variété sauvage se nomme dans le pays, *e-oe. (Dict. des Sciences naturelles.)*

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 27 juin au 3 juillet.

27 *juin* 1650. — Mort de Rotrou, poète français. Jean Rotrou naquit à Dreux le 19 août 1609. Parmi ses ouvrages dramatiques on distingue *Wenceslas*, œuvre remarquable même aujourd'hui. Rotrou, quoique doué d'un caractère noble et d'un cœur droit, aimait le jeu avec passion, et l'on assure que le seul moyen qu'il eut de se soustraire à sa propre folie, était de jeter son argent dans un tas de fagots, coffre-fort d'où il était si difficile de le retirer, que son impatience, l'y laissait beaucoup plus longtemps que sa faiblesse, ne lui eut permis de le laisser dans sa bourse. Ce poète termina sa vie par une belle action. Étant à Paris il apprend que Dreux où il avait acheté une charge, est désolé d'une maladie contagieuse, il part aussitôt pour se rendre au poste que lui assignait son devoir, et saisi de la maladie, il meurt quelques jours après.

27 *juin* 1800. — Mort de Théophile Malo de Latour d'Auvergne. Guerrier philosophe, étranger à toute autre ambition qu'à celle de remplir fidèlement les devoirs de son état. Latour d'Auvergne naquit en Basse-Bretagne le 25 décembre 1743. Il descendait d'une branche de la maison de Bouillon, mais l'abolition des privilèges de la noblesse, ne put lui faire oublier son dévoument à la patrie. Il fit donc, comme simple capitaine de grenadiers, la campagne de 1792 à l'armée des Alpes, et revint bientôt avec son régiment vers les Pyrénées. Lorsque la guerre fut terminée avec l'Espagne, Latour d'Auvergne voulut revoir sa famille, il s'embarqua à Bordeaux sur un transport qui pendant la traversée fut pris par les Anglais. L'étude charma les ennuis de sa captivité. A son retour il apprit qu'on avait disposé de la compagnie dont il croyait reprendre le commandement; ses trente années de service n'obtenant pour toute récompense qu'une pension de retraite, il l'abandonna à une pauvre famille, et se contenta de sa propre fortune, qui consistait en 800 livres de rentes. Plus tard, il apprend que son ami intime Le Brigant va être privé par la réquisition d'un fils qui est son dernier soutien. Il se présente au directoire, demande à remplacer le jeune homme, et part comme simple soldat. Le premier consul lui décerna le titre de *premier Grenadier de France*. Six jours ne s'étaient pas écoulés depuis l'instant où il avait rejoint son drapeau et il trouva la mort sur les hauteurs près d'Uberhausen. On creusa sa tombe au lieu même où il avait été frappé. Son corps y fut placé dans des branches de laurier et de chêne. On a de Latour d'Auvergne, un *Traité des origines gauloises*, ouvrage estimé.

28 *juin* 1669. — Établissement de l'opéra en France. L'opéra est né en Italie, c'est le cardinal Mazarin qui l'importa en France, Les premières représentations se donnèrent d'abord dans un jeu de paume, rue Mazarine, en face la rue Guénégaud.

29 *juin* 65. — Martyre de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

30 *juin* 1690. — Mort d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Cette princesse était fille de Charles Ier, et d'Henriette de France, fille de Henri IV. Elle naquit le 16 juin 1644 à Exeter. Elle épousa Philippe de France, frère de Louis XIV, en 1661. Ses grâces et son esprit lui gagnèrent tous les cœurs. Elle mourut subitement le 29 juin 1690. On fit courir le bruit qu'elle avait été empoisonnée, mais de nombreuses investigations n'ont pu éclaircir ce mystère.

Juillet en latin *julius*, était le cinquième mois de l'année institué par Romulus, et s'appelait *quintilis*. Une ordonnance de Marc Antoine, alors consul, lui ôta ce dernier nom pour y substituer celui de *julius* en l'honneur de Jules César, né le douzième de ce mois, et réformateur du calendrier romain.

A Rome le jour des calendes de *juillet* c'est-à-dire le premier jour, étaient celui auquel finissaient et commençaient tous les baux des maisons.

1er *juillet* 1801. — Déclaration de l'indépendance de Saint-Domingue.

2 *juillet* 1035. — Mort de Robert dit le Diable, duc de Normandie. Il fut surnommé le Diable à cause des excès de sa première jeunesse, et le Magnifique par le luxe de sa vie entière. Il fut père de Guillaume le conquérant.

2 *juillet* 1566. — Mort de Nostradamus. Michel de Notre-Dame, plus connu sous le nom latin de Nostradamus, naquit le 14 décembre 1503, d'une famille juive récemment convertie. Il étudia la médecine à Montpellier, et acquit une assez grande réputation surtout dans le traitement des maladies contagieuses. Il employait avec succès plusieurs remèdes, auxquels la crédulité publique attribua une vertu surnaturelle. La réputation de Michel devint alors colossale. Nostradamus énivré par sa fortune, ne voulut pas s'en tenir à l'exerce de la médecine, il s'enferma dans son cabinet, s'entoura d'instrumens scientifiques, et il écrivit des prédictions. Pour leur donner un caractère plus prothétique, il les mit en vers. Ce recueil eut une vogue inconcevable : Catherine de Médicis voulut voir cet homme extraordinaire, il vint à la cour et y fut reçu avec distinction. Catherine l'envoya à Blois tirer l'horoscope des jeunes princes Charles IX et Henri III; il revint comblé de présens, ce qui prouve qu'il n'avait ni prévu ni prédit la destinée de ceux qui le consultaient. C'est Nostradamus qui publia le premier, les almanachs connus sous le nom de *Liégeois*, et dont les imitations se multiplient chaque année.

2 *juillet* 1699. — Mort d'Hortense Mancini, duchesse de Mazarin. Cette femme célèbre par ses courses errantes, par sa vie licencieuse, et par sa beauté, naquit à Rome, et fut élevée à Paris. Elle était nièce du cardinal Mazarin.

3 *juillet* 987. — Sacre de Hugues Capet, roi de France. Hugues Capet succéda au faible Louis VIII, et les descendans de Charlemagne cédèrent la place à ceux de Robert-le-Fort.

3 *juillet* 1187. — Bataille de Tibériade. Cette bataille qui renversa le royaume de Jérusalem, fondé par Godefroy de Bouillon, est sans contredit l'un des événemens les plus mémorables de l'histoire des croisades. Les Orientaux la nomment *Hettin* du nom de la colline sur laquelle le roi Guy de Lusignan, fut fait prisonnier. Tibériade, aujourd'hui Tabarie, à trois journées de Jérusalem, ne présente plus qu'un monceau de décombres.

3 *juillet* 1642. — Mort de Marie de Médicis, veuve de Henri IV. « Princesse, dit le président Hénault, dont la fin fut digne de pitié, mais d'un esprit trop au-dessous de son ambition, et qui ne fut peut être pas assez *surprise*, ni assez affligée de la mort d'un de nos plus grands rois.

MICHEL CERVANTES.

On ignorait encore, il y a peu d'années quel était le véritable lieu de la naissance de l'auteur de *Don-Quichotte*, dont le génie a illustré l'Espagne, amusé l'Europe, et corrigé son siècle. Plusieurs villes se disputaient cet honneur; comme Homère, Cervantes manqua du nécessaire pendant sa vie et trouva plusieurs patries après sa mort. Il naquit à Alcala de Hénarès, ville de la nouvelle Castille, le 9 octobre 1547, sous le règne de Charles-Quint.

Son père était gentilhomme. Le peu d'accueil que le public fit à ses premiers ouvrages, lui fit quitter l'Espagne; il alla à Rome où la misère le força d'être valet-de-chambre du cardinal Aquaviva : Cervantes se dégoûta d'un emploi si peu fait pour lui. Il se fit soldat, combattit à la bataille de Lepante; il y reçut à la main gauche, un coup d'arquebuse dont il fut estropié toute sa vie. Voulant alors retourner en Espagne, il fut pris sur une galère, et conduit à Alger par *Arnanti-Hami*, le plus redouté des corsaires. L'amour de la liberté lui fit tout entreprendre pour briser ses fers, et la conjuration qu'il forma avec quatorze Espagnols pour se sauver, est un prodige d'intelligence de patience et de courage. Son projet échoua par la circonstance même qui devait en couronner le succès. Ces infortunés furent traînés devant le roi, qui leur promit la vie s'ils voulaient déclarer l'auteur de l'entreprise. Cervantes ne balança pas à lui dire que c'était lui, et s'offrit à la mort en ne lui demandant que de sauver ses frères. Le roi respecta son intrépidité, et ne voulut pas faire périr un aussi brave homme. Racheté enfin, Cervantes repassa en Espagne, y obtint un petit emploi à Séville, où il fit les *Nouvelles* que nous connaissons. Il avait près de cinquante ans lorsqu'il fut obligé de faire un voyage dans la Manche.

Les habitans d'un petit village nommé l'Argamagille, se prirent de querelle avec lui, le traînèrent en prison, il l'y retinrent long-temps. C'est là que Cervantes commença son roman de *Don-Quichotte*. Il n'en publia d'abord que la première partie; elle ne réussit point, et cet ouvrage qui devait l'immortaliser, l'eut laissé dans le plus déplorable dénûment sans les faibles secours que lui accordèrent le comte de Lémos, et le cardinal de Tolède; il n'en jouit pas long-temps; il fut attaqué d'une hydropisie, et craignant de n'avoir pas le temps de finir son roman de *Persilès*, il augmenta son mal par un travail forcé. Quatre jours avant sa mort il en traça d'une main faible, l'Épître dédicatoire au comte de Lémos, qui arrivait en ce moment d'Italie; cette épître est un modèle de philosophie, de noblesse et surtout de reconnaissance. Cervantes mourut à Madrid le 23 avril 1614, âgé de soixante-huit ans, six mois et quelques jours.

LE TABAC.

On croit en général que tous les tabacs importés en Europe, soit en cigares soit en poudre, sont la production d'une seule plante, c'est au contraire le produit de plusieurs espèces, dont quelques unes sont cultivées dans nos climats. Il est assez remarquable que Humboldt n'en ait trouvé dans la province de l'Orénoque, que deux qui croissent naturellement; deux autres qui n'étaient pas encore connues, furent découvertes, par lui, sur les Andes, à une élévation de près de 12,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

La plante qui fut observée la première, et qui donne encore la plus grande quantité de tabac, est appelée par les botanistes *Nicotiana tabacum*, elle est annuelle et originaire du sud de l'Amérique, elle s'élève à la hauteur de cinq à six pieds, son port n'est pas dépourvu d'élégance; mais acclimatée dans nos jardins, elle est si connue, que sa description serait superflue.

Sa culture varie dans les différens pays, voici celle qui est en usage aux États-Unis.

On sème la graine en février et en mars, dans une terre légère et bien préparée, les jeunes plants sont levés après les premières pluies d'avril, et placés en rangs à la distance de trois pieds. On a soin de les dégager de toute herbe étrangère, et le mois d'après on coupe le sommet de chaque plante, et on enlève tous les rejetons. A cette époque le tabac est attaqué par divers insectes dont on le délivre en conduisant des troupeaux de coqs d'Inde au milieu de la plantation. Quand la nicotiane est parvenue à sa hauteur, la teinte brune des feuilles et leur qualité visqueuse annoncent leur maturité. On coupe alors les tiges très-près de la terre, et on laisse les plantes exposées en tas au soleil, pendant un jour, puis on les porte sous un hangar où chacune reste suspendue jusqu'à ce que les feuilles soient parfaitement sèches; elles sont ensuite détachées de la tige, mises en petites bottes, que l'on entasse les unes sur les autres et

que l'on couvre quelquefois de paille pour hâter la fermentation. On extrait du tabac par la distillation, une huile verdâtre qui est un poison très-violent.



(Le Tabac.)

Lorsque Colomb découvrit l'Amérique, les Indiens avaient une plante qu'ils brûlaient au milieu de leurs cérémonies religieuses, et dont la fumée produisait sur le prêtre nommé piache (1), le même effet que les vapeurs de l'antre



(Le Tabac en fleur.)

de Delphes sur la Pythie. Cette plante était le tabac dont les naturels se servaient aussi, car à l'époque de la conquête l'usage de fumer était général dans le nouveau monde, il s'introduisit bientôt dans l'ancien et malgré la double opposition de la puissance civile et religieuse, il pénétra dans les rangs divers de la société, y devint une des jouissances de la vie, et fut porté par les voyageurs dans les contrées les plus éloignées.

Kotzebue rapporte, que dans les îles Sandwich, les enfans apprennent à fumer avant de savoir marcher, et les hommes se livrent à ce plaisir avec un tel excès, que leur ivresse est souvent sans réveil.

Cette plante doit son nom à Tabasco, île située dans le golfe du Mexique, où les Espagnols la virent employer pour la première fois comme un objet de luxe, par un cacique. L'année suivante en 1519, Cortez en envoya à Charles-Quint; bientôt les commercans de Venise et de Gênes, l'introduisirent dans le levant. Il s'écoula cependant un assez grand nombre d'années avant que ce nouveau produit n'attirât l'attention.

En 1561, quelques graines de tabac furent données par un planteur hollandais, à Jean Nicot, seigneur de Villemain, alors ambassadeur de François II, à la cour de Portugal, celui-ci en fit hommage à Catherine de Médicis, qui depuis vanta cette plante comme un remède très salutaire, ce qui lui valut le nom d'*Herbe de la reine*, qu'elle porta jusqu'à la mort de cette princesse. Ce fut le fameux Linnée qui lui donna le nom générique de *Nicotiana*.

Vers cette epoque tous les souverains firent de mutuels efforts pour détourner les maux qui leur semblaient devoir résulter de l'introduction du tabac dans leurs états. La reine Élisabeth, motiva l'édit qui en proscrivait l'usage sur le danger que courraient ses sujets, de retomber dans la barbarie s'ils se livraient aux mêmes goûts que les nations sauvages. Le roi Jacques composa un pamphlet contre le tabac, dans lequel il dit que la coutume de fumer « fait mal à la poitrine, est nuisible pour les yeux, blesse l'odorat et trouble la raison; » il prétend aussi que la noire et puante vapeur du tabac, « ressemble beaucoup aux exhalaisons du gouffre sans fond du Styx. » Tant d'éloquence fut inutile, un droit énorme de 6 fr. par livre, et la défense aux planteurs de Virginie d'en cultiver plus de 100 livres chacun, ne réussit pas mieux. Charles Ier confirma l'impôt, et fit du tabac un monopole royal, semblable à celui qui existe à présent en France et dans les Pays-Bas. Louis XIV détestait aussi cette mode nouvelle, il ne pût cependant empêcher sa propre famille de la suivre; Saint-Simon raconte que la duchesse de Bourgogne prenait en secret du tabac d'Espagne. L'engouement était si général, qu'on dit : que Fagon célèbre médecin de ce temps, s'interrompit au milieu d'une violente harrangue sur les inconvéniens de cette poudre pernicieuse, tira sa tabatière, s'en servit et continua son discours.

Sha-Abas, ayant défendu en 1590, l'usage de la pipe sous les peines les plus sévères, on vit des Persans quitter les villes et se refugier dans les montagnes pour se livrer à ce goût favori.

En 1625, Amurat IV, prohiba sous peine de mort cette coutume, à présent si universelle dans ses états, comme contraire aux lois de la nature et de la religion. Le grand duc de Moscovie suivit son exemple, et faisait couper les narines de ceux qui se servaient d'une tabatière. L'hostilité de ce gouvernement contre le tabac, fut portée si loin qu'on rédigea un code de lois, pour les chatimens des fumeurs, en 1634, et qu'il ne fut aboli que vers le milieu du dix-huitième siècle. En Suisse on poussa la folie jusqu'à assimiler ce crime imaginaire à celui de l'adultère.

Tant d'extravagances, une opposition si vive et si générale, furent sans résultats. Le tabac est aujourd'hui cultivé dans les deux hémisphères, et son importation est immense.

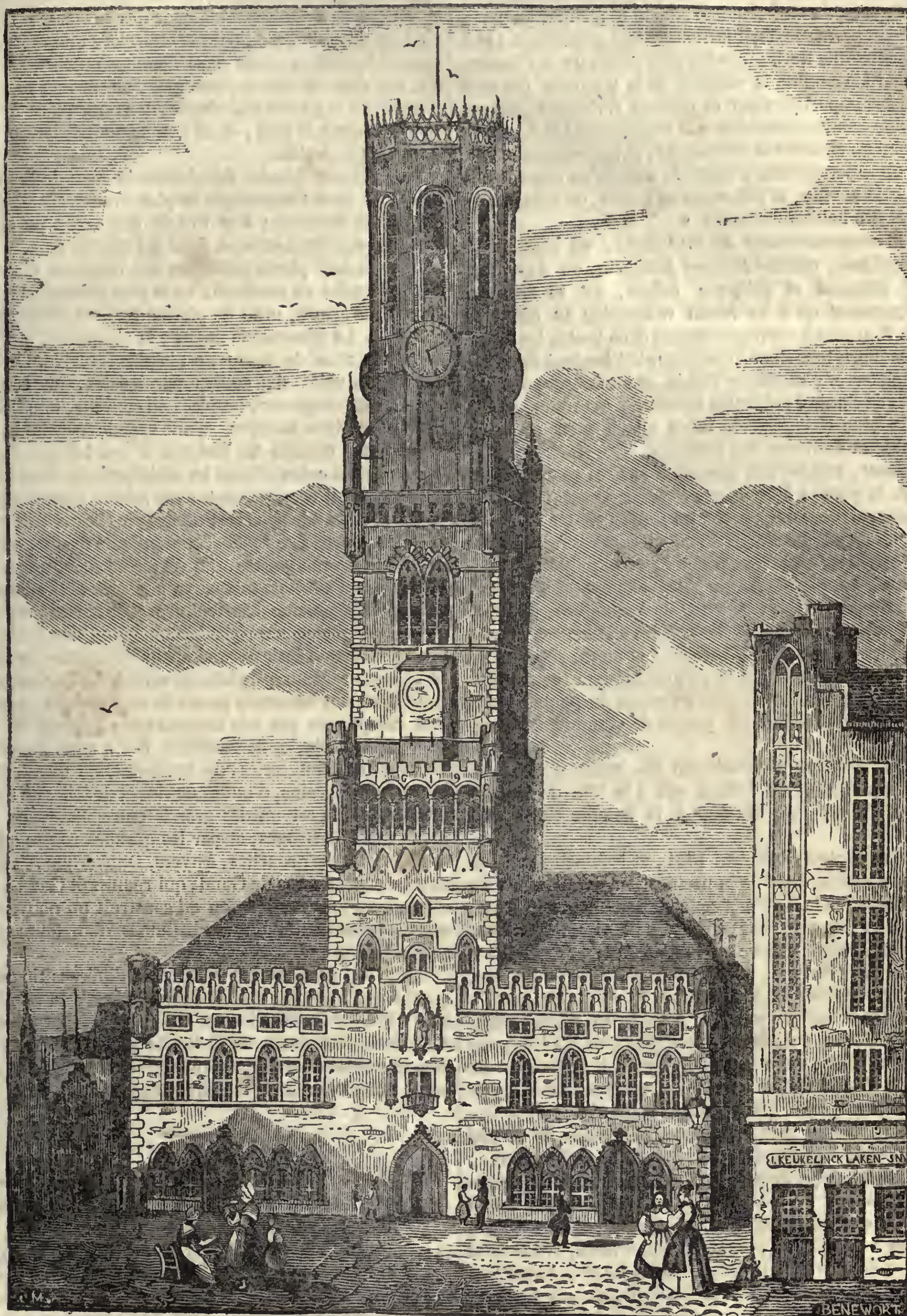
Nous ne voulons pas passer sous silence une circonstance qui se lie à la culture de la nicotiane en Virginie. Au commencement du dix-septième siècle, aucun des planteurs n'étaient mariés, regardant leur établissement comme temporaire, aussi le premier soin de la compagnie qui se forma à Londres pour coloniser cette province, fut de leur envoyer un nombre suffisant de compagnes qui ne furent pas il est vrai, choisies dans les positions les plus respectables de la société. chacune de ces jeunes femmes fut vendue 120 livres de tabac; c'était le montant des frais du voyage.

(1) Les *Piaches* sont à la fois prêtres, médecins et sorciers : quand les caciques viennent les consulter, ils jettent du tabac sur le feu en aspirant la fumée et finissent par tomber sans connaissance : en revenant à eux, ils rendent la réponse qu'il prétendent avoir été chercher dans le monde des esprits.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue St-Germain-des-Prés, n° 9.

BELGIQUE.

GAND. — TOUR DU BEFFROY.



(Vue de la Tour du Beffroy, à Gand.)

Gand, en hollandais Gent, ville des Pays-Bas, chef-lieu de la province de la Flandre orientale, est située dans une belle plaine, au confluent de l'Escaut et de la Lys, et à la tête du canal de Bruges, à onze lieues de Bruxelles, et à trente-sept lieues d'Amsterdam.

Les écrivains ne nous donnent rien de bien positif sur son origine et sa fondation. Cependant ils paraissent d'accord sur un point : c'est que déjà au temps de Jules César, il existait dans ce lieu deux forteresses, l'une sur l'emplacement aujourd'hui occupé par la citadelle, l'autre au confluent de la Lys et de l'Escaut. Les premiers habitans furent les Gordunois, qui vivaient sous la protection des Nericiens; du moins, c'est ce que nous apprend César, qui lui-même y mit garnison romaine.

Aux Romains succédèrent les Allemands, et les Saxons que Charlemagne, vainqueur, y transporta au nombre de soixante mille, après la soumission de Witikind. Ce fut cette espèce de colonie qui donna une véritable existence à Gand. Car bien qu'on prétende qu'elle avait déjà le titre de ville dans le VIIe siècle, il paraît cependant qu'en 811,

lorsque Charlemagne y vint pour visiter la flotte qu'il avait fait rassembler dans l'Escaut, ce titre ne lui était pas encore généralement donné. Quoiqu'il en soit, Gand commença à s'agrandir sous le comte Baudoin, qui le fit fortifier en partie en 1083. Les premières fortifications furent achevées en 1119. Bientôt cette ville devint une des plus riches de la Flandre, et fut regardée comme la capitale de la province. On peut juger de son importance par ce passage d'Erasme, cité par le chanoine Lander, historien, qui florissait en 1570. « Je ne pense point qu'en toute la chrestienté, se trouve aucune ville qui se puisse paragonner à ceste-ci, soit qu'on regarde à la grandeur de la ville, sa puissance ou police, ou bien mœurs et naturel des habitants d'icelle. »

Vers le commencement du XIVe siècle, un brasseur de bière, de Gand, nommé Jacques Artevelle, ou Artavelle, factieux éloquent et politique habile, sut se faire un parti si puissant qu'il se rendit redoutable au comte de Flandre. Il avait des correspondances dans toutes les villes, et tous ses efforts tendaient à soumettre la Flandre à Édouard, roi d'Angleterre. Philippe de Valois, ayant fait proposer aux Flamands de s'unir à lui contre Édouard, Artevelle, répondit que la laine d'Angleterre valait mieux pour son pays que l'amitié et l'alliance des Français.

Cependant, malgré son ascendant sur ses compatriotes, il avait de la peine à les engager à violer le serment qu'ils avaient fait de ne point porter les armes contre le roi de France, d'autant plus qu'ils s'étaient engagés à payer par forme d'amende, en cas de parjure, deux millions de florins à la chambre apostolique. Artevelle eut recours à un subterfuge qui lui réussit. Il conseilla à Édouard, de prendre le titre de roi France, et dès-lors les Flamands, crurent remplir leur promesse en le servant, et en lui rendant foi et hommage. Artevelle eut le sort de presque tous les factieux célèbres qui périssent sous les coups du peuple même qu'ils ont flatté et séduit : le peuple de Gand le massacra en 1345.

Plus tard, Philippe Artevelle son fils, ayant voulu marcher sur ses traces, et s'étant mis à la tête de près de soixante mille révoltés, fut tué à la bataille de Rosbec en 1382.

Gand fut érigé en évêché en 1561, et le fameux traité de paix connu sous le nom de la pacification de Gand, y fut signé en 1576. Louis XIV prit cette ville en 8 jours en 1678, et la rendit à l'Espagne, par le traité de Nimègue. Les Français s'en emparèrent encore en 1708, 1745, 1792 et 1795. A cette dernière époque, elle fut incorporée à la France, et devint le chef-lieu du département de l'Escaut, jusqu'à la paix de 1814, qu'elle passa au pouvoir du roi des Pays-Bas. En 1815, Gand fut la résidence de Louis XVIII, pendant les cent jours; enfin, en 1832, lors de la séparation de la Belgique et de la Hollande, elle est tombée sous la domination du roi Léopold, qui la possède aujourd'hui.

Gand est classée parmi les places de guerre de second ordre. Sa forme est celle d'un triangle. Son enceinte murée, de quatre lieues de périmètre, renferme un espace en grande partie occupé par des jardins, des vergers, et un grand nombre de canaux navigables qui communiquant tant à l'Escaut et à la Lys, qu'à deux autres rivières, la Liève et la Moëre, y forment vingt-six îles réunies les unes aux autres par plus de trois cents ponts, et plusieurs grands bassins, dont le principal qui porte le nom de bassin central du commerce, a fourni à l'un de nos peintres les plus distingués, M. Daguerre, le sujet d'un tableau qu'on admire maintenant au Diorama.

Gand a plusieurs rues larges, droites et bien pavées; beaucoup de maisons assez bien bâties, quelques beaux édifices, des quais magnifiques le long des canaux, quantité de places publiques, et de promenades agréables. La population est évaluée à soixante mille âmes. Parmi les monumens les plus remarquables, on signale la citadelle bâtie par Charles-Quint, et qui est une des plus vastes de l'Europe, mais d'une faible défense; la cathédrale où l'on admire le maître-autel, le chœur, la chaire à prêcher en marbre blanc, ouvrage de Delvaux, l'église souterraine, et les tombeaux de plusieurs évêques; la belle église de Saint-Michel, et le vieux château appelé la cour des princes. L'hôtel-de-ville est un assez bel édifice; à côté s'élève une tour superbe, appelée le Beffroy, dont nous donnons aujourd'hui le dessin. On appelait beffroy, une tour, ou un lieu élevé quelconque, où il y avait une cloche, dans une place frontière, où l'on faisait le guet, et où l'on sonnait l'alarme lorsque l'ennemi paraissait.

Le chanoine Lander fait dériver le nom de Beffroy, de Belforte, mais l'étymologie la plus vraisemblable est celle que donne Ducange; il la tire du mot saxon ou allemand *bell*, qui signifie cloche, et *freid* qui signifie paix.

Des dix-huit places publiques que renferme Gand, celle dite le Marché au vendredi, est la plus grande, et le *Kauter* ou place d'armes, orné de plusieurs allées d'arbres, est la plus jolie. La promenade appelée la Couparez, qui s'étend le long du canal de Bruges, est la plus agréable. On compte dans cette ville, six églises paroissiales, un séminaire, vingt-quatre hopitaux, hospices ou couvens, une bourse de commerce, deux théâtres, et une grande maison de correction où sont établies des filatures et des fabriques d'étoffes de laine et de coton. Parmi les établissemens consacrés aux sciences et aux arts, on vante avec raison, l'université créée en 1816, et dont le palais est un des plus beaux édifices de la Belgique, le collège royal, l'académie de dessin, peinture, sculpture et architecture, qui renferme deux musées, l'un d'antiques, l'autre de tableaux; une société des beaux-arts et de littérature, une d'agriculture et de botanique, un beau jardin botanique, une riche bibliothèque, une académie de musique, et une école normale pour l'éducation des militaires. Les manufactures de lainage autrefois si florissantes dans cette ville, ont beaucoup perdu de leur activité, mais elles sont remplacées par des manufactures de tissus de coton, de linge de table, et de dentelles. Il y a aussi beaucoup de filatures, de teintureries, de tanneries, de distilleries. Le commerce de grains, d'huile, de vins et de toiles de Flandre, dont cette ville est un des grands entrepôts, y est facilité par le canal de Bruges, et par les grandes routes qui communiquent avec Bruxelles, Anvers, Dunkerque, Valenciennes. Le canal du Sas de Gand, qui réunissait Gand à la mer est aujourd'hui comblé; on en construit un nouveau, qui amènera dans cette ville des bâtimens d'un tonnage assez considérable.

Parmi les personnages célèbres à différens titres, auxquels Gand s'honore d'avoir donné le jour, on cite l'empereur Charles-Quint, Daniel Heinsius, savant traducteur d'Aristote, d'Hésiode, de Théocrite et de Moschus; Torrentius, commentateur d'Horace et de Suetone; Philippe Laensberg, astronome, et le fameux sculpteur Delvaux.

MONUMENS DE PARIS. — LE TEMPLE.

Vers le milieu du XIe siècle, quelques marchands d'Amalfi, dans le royaume de Naples, obtinrent du calife, la permission d'avoir un hospice à Jérusalem, près le saint sépulcre. Ils y firent bâtir une chapelle qui fut desservie par des religieux de Saint-Benoît, et à côté de cette chapelle, ils construisirent deux autres hospices pour recevoir les pélerins sains et malades, dont ces religieux s'engagèrent à prendre soin. Telle fut l'origine des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ainsi appelés parce que leur chapelle était sous l'invocation de Saint-Jean l'aumonier. Guillaume-de-Tyr, dit que Gérard, qu'on regarde comme le fondateur de cet ordre régulier, avait long-temps servi les pauvres de l'hopital, sous les ordres de l'abbé et des moines. Le nouvel institut fut approuvé par une bulle de Paschal II, du mois de mars 1113.

Cependant Raymond Dupuy qui succéda à Gérard, ayant conçu le projet de former, parmi les hospitaliers mêmes,

une milice capable de résister aux infidèles, ce projet fut aisément adopté, et son exécution devint d'autant plus méritoire que Jérusalem, conquise par les chrétiens en 1099, était déjà en butte aux attaques continuelles des musulmans. Mais c'était peu de garder la cité sainte, il fallait encore en faciliter l'accès aux chrétiens, qui de toutes parts y accouraient en foule, et qui avaient tout à craindre de la cruauté des Sarrazins, dont les routes étaient infestées.

En 1118, Hugues des Payens, et Godefroy de Saint-Omer, résolurent de se dévouer à ce pénible ministère, et s'étant associés sept autres gentilshommes, enflammés du même zèle, ils se présentèrent ensemble devant le patriarche, firent en ses mains les vœux ordinaires de religion, et s'engagèrent à protéger les pélerins. On donna à ces nouveaux religieux un logement près du temple, et ils furent appelés les frères de la milice du Temple, les chevaliers du Temple, ou simplement les Templiers.

Quelle que fut l'utilité de cet établissement, il ne fit cependant de progrès sensibles que lorsque Hugues des Payens, eut repassé la mer, dans le dessein de se présenter au concile que l'on tint à Troyes, en 1128, et d'y demander la confirmation et les règlemens de son ordre au pape Honorius II. Sa demande fut accueillie avec tout l'empressement qu'elle méritait, et Saint-Bernard, fut prié par le concile, de se charger du grand travail de rédiger les règlemens que Hugues réclamait. Il paraît que Saint-Bernard s'en excusa, et l'opinion généralement reçue en fait honneur à Jean de Saint-Michel.

Dès ce moment, l'accroissement de l'ordre fut très rapide, la noblesse s'empressa de se mettre au nombre de ces défenseurs de la religion. Les rois et les princes les comblèrent de faveurs, et ils devinrent en peu de temps, possesseurs de ces richesses immenses, qui en moins de deux siècles devaient devenir une des causes de leur décadence et de leur destruction.

L'époque précise de leur établissement à Paris, est inconnue, on sait seulement qu'il y existait une maison de Templiers en 1147, puisqu'en cette année, ils y tinrent un chapitre où ils se trouvèrent au nombre de cent trente, et où ils furent présidés par le pape Eugène III. On ignore le lieu où était située cette maison, mais on a la certitude qu'ils étaient établis dans l'emplacement actuel du temple avant 1182.

Cet établissement de moines soldats, fut cruellement persécuté, et presque anéanti sous le règne de Philippe-le-Bel auquel sa puissance et ses richesses inspirèrent de l'ombrage, et peut-être de l'envie. On accusa les templiers de tous les crimes qui pouvaient alors attirer sur eux l'animadversion publique; crimes pour la plupart ridicules et imaginaires, mais auxquels plusieurs excès dont ils s'étaient rendus coupables, ne prêtaient, dans les croyances de l'époque, que trop de vraisemblance. Les procédures commencèrent en 1307, et ne furent terminées que sept années après; tout ce long intervalle de temps, fut rempli par des jugemens et des supplices. En 1310, Philippe-le-Bel étant parvenu à se saisir de cinquante-neuf templiers, les fit conduire à Paris, dans un champ voisin de l'abbaye de Saint-Antoine, et tous par son ordre périrent dans les flammes. « Tous, dit un contemporain, se déclarèrent innocens des crimes qu'on leur imputait, et persistèrent constamment dans cette déclaration, ne cessant de répéter qu'on les faisait mourir sans cause et sans justice, ce qui excita l'étonnement et les murmures du peuple.»

Quelques templiers condamnés, échappèrent au supplice du feu par la fuite, et d'autres par leurs lâches délations, mais le reste sut mourir avec le courage que donnent l'innocence et le sentiment d'une juste indignation. Enfin, ce long drame de sang, se termina le 18 mars 1314, par la mort de Jacques Molay grand-maître, et de Guy, commandeur de Normandie, qui furent brûlés vifs dans l'île appelée de la Gourdaime, petite île aujourd'hui réunie à la Cité, et occupée par la place Dauphine.

Leur supplice a fourni à M. Raynouard, le sujet de sa tragédie des templiers, qui se termine par cet admirable récit, un des beaux morceaux de la poésie française.

Cet ordre célèbre, fut supprimé dans un consistoire secret, tenu le mercredi saint, 22 mars 1312; la suppression fut publiée le 3 avril dans le concile de Vienne. La bulle de suppression, accorda leurs biens aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, concession qui en 1313, fut confirmée par un arrêt du parlement de Paris.

Le Temple, édifice, situé dans la rue de ce nom, servait d'abord de demeure au grand prieur des templiers. Au XIIIe siècle, l'enclos du Temple s'était considérablement accru, et embelli de monumens magnifiques pour le temps, On en nommait l'ensemble et les dépendances, ville neuve du temple. Henri III, roi d'Angleterre, lorsqu'en 1254, il vint à Paris, préféra pour logement le Temple, au palais que lui offrait Saint-Louis.

Lorsqu'en 1313, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem héritèrent des biens des templiers, ils firent des bâtimens du Temple, la maison provinciale du grand prieuré de France.

On sait que dans ces temps d'anarchie féodale, certains lieux, particulièrement ceux affectés aux corporations religieuses, jouissaient du droit d'asyle, et que quelquefois les plus grands criminels même pouvaient y braver la puissance des lois. L'enclos du temple était de ce nombre; seulement il ne servait d'asyle qu'aux banqueroutiers, et en général à tous les individus poursuivis pour dettes, et les criminels ou les prisonniers d'état n'y trouvaient pas un refuge assuré. Ce droit d'asyle, le seul qui ait subsisté jusqu'à la révolution, assurait un revenu très-considérable au grand prieur, car tous les bâtimens de l'enclos, étaient loués infiniment plus cher qu'aucune maison des autres quartiers de Paris. Les recors de toute espèce, faisaient une garde continuelle à la porte, et malheur au débiteur qui avait l'imprudence d'en sortir. Le dimanche, était le seul jour, où il pouvait sans crainte franchir l'enceinte, où du reste, on trouvait joyeuse compagnie. Tout le monde connaît ces charmans soupers du Temple, où se réunissaient J.-B. Rousseau, Chaulieu, Lafare, et tous les beaux esprits de l'époque.

Le Temple renfermait trois sortes d'habitans, les grands dignitaires de l'ordre, et les grands seigneurs, qui y avaient leurs hôtels; les artisans attirés par la franchise du lieu, et les débiteurs qui venaient y chercher un refuge : en 1789, la population du Temple, s'élevait à 3 ou 4,000 individus.

L'enclos était entouré de murailles crénelées, fort élevées, et flanquées de tours, qui furent presque entièrement démolies en 1802. On y construisit vers la même époque, la rotonde, ou les portiques du Temple, et en 1809, la halle au vieux linge

L'église dédiée à la Vierge, était assez belle, et la tradition la disait construite sur le modèle de Saint-Jean de Jérusalem, mais, parmi les bâtimens que renfermait le Temple, le plus beau et le plus curieux était la fameuse tour. Cette tour, fut bâtie au commencement du XIIIe siècle, selon les uns par frère Hubert, trésorier des templiers, selon d'autres par un commandeur de l'ordre, nommé Jean-le-Turc, qui fut brûlé comme hérétique.

Cet édifice considérable était composé d'une grosse tour carrée, haute de 150 pieds sans les combles, flanquée de quatre autres tourelles rondes, et accompagnée du côté du nord d'un massif surmonté de deux autres tourelles beaucoup plus basses. Il se divisait en quatre étages, à chacun desquels se trouvait une pièce de 30 pieds carrés, et trois autres plus petites, pratiquées dans trois des tourelles. La quatrième renfermait un bel escalier. Les murs avaient dans leur moyenne proportionnelle, neuf pieds d'épaisseur, et tout l'édifice était en pierre de taille.

C'est dans cette tour que les rois de France, ont longtemps déposé leurs trésors. Là aussi étaient les archives des templiers, et celles du grand prieuré de l'ordre de Malte qui leur succéda. Elle a servi à plusieurs reprises de maga-

sin d'armes, et de prison d'état. Elle sera à jamais célèbre par la captivité de l'infortuné Louis XVI, qui y entra le 11 août 1792, et n'en sortit le 21 janvier 1793 que pour monter sur l'échafaud. (1) L'appartement habité par Louis XVI, fut occupé par l'ex-directeur Barthélemy, le député Lafon de Ladebat, et les autres personnages compromis, dans l'affaire du 18 fructidor an v, 4 septembre 1797. Au bout de deux jours, ils en partirent pour être déportés à la Guyane. L'amiral anglais, Sidney Smith, pris en 1796, au moment où il venait de capturer un corsaire français, dans la rade même du Hâvre, fut renfermé au Temple, d'où il parvint à s'échapper par la ruse de l'ingénieur Philippeaux, que plus tard Napoléon retrouva en Egypte, associé à Sydney Smith, pour défendre Saint-Jean-d'Acre, contre les armes françaises.



(La Tour du Temple.)

La tour du Temple fut démolie en 1811. Vers le même temps, les autres bâtimens reçurent des embellissemens considérables, et furent disposés pour servir au ministère des cultes. Mais les évènemens de 1814, firent changer cette destination, et le Temple devint la résidence d'une communauté religieuse de femmes, sous la direction de madame la princesse de Condé, ancienne abbesse de Remiremont.

LA TABLE RONDE.

L'origine de la chevalerie est enveloppée d'un voile si épais, que jusqu'ici les historiens qui s'en sont occupés n'ont pu parvenir à le soulever. Selon eux les faits qu'ils avancent, sont positifs, concluans, incontestables, et pourtant il nous est encore permis de douter, car chacun nous donne son opinion comme certaine, et pourtant parmi ces opinions, nous en trouvons sans cesse qui se combattent et s'excluent impérieusement. Quelques écrivains plus hardis encore, et peu convaincus par les preuves produites par leurs devanciers, ont été jusqu'à prétendre que la chevalerie n'était d'abord qu'une fiction éclose du cerveau des romanciers et des poètes. A en croire leur système ce serait sur ces usages, ces mœurs, ces coutumes, que plus tard les princes et les guerriers, éblouis de ces brillantes inventions auraient réglé leurs mœurs, leurs coutumes, leurs usages. Mais les ingénieux défenseurs de cette opinion, auraient dû réfléchir que les grands redresseurs de torts n'avaient pu s'élever, n'avaient pu former une sainte ligue, que lorsqu'il y avait des torts innombrables à redresser.

Ce doit donc être au moyen âge, époque à laquelle l'Europe entière fut livrée à l'abus de la force brutale, qu'aux cris des malheureux opprimés, quelques hommes à l'âme noble et fortement trempée se déclarèrent les protecteurs de la faiblesse, et ceignirent l'épée pour la défendre. Une fois entrés dans cette carrière de dévoûment, ils ne durent pas se borner à réparer quelques injustices que l'on aurait rarement osé commettre sous leurs yeux. Il fallait que l'oppresseur rencontrât partout une épée vengeresse, l'opprimé, un protecteur. Telle est selon nous l'origine la plus probable de la chevalerie, et de la chevalerie errante.

Partant de ce principe, il est permis de croire que la chevalerie put s'organiser dans plusieurs contrées en même temps, car à cette époque il y avait partout des tyrans, et partout des victimes, qui durent trouver des défenseurs.

On a revendiqué pour les Maures, les Arabes, les Scandinaves, mêmes, l'honneur de l'institution de la chevalerie; chacune de ces opinions à donné naissance à des monceaux de volumes. Il nous semble pourtant qu'une réflexion bien simple aurait dû guider leurs auteurs dans leurs innombrables et laborieuses recherches. N'est-ce pas chez les peuples qui nous ont donné les premiers l'histoire de la chevalerie, qu'elle a dû prendre naissance? Les écrivains qui rarement peuvent nous faire juger avec certitude de l'opinion des masses, à l'époque à laquelle ils écrivent, puisque trop souvent ils mettent leur opinion particulière à la place de l'opinion générale, les écrivains par le choix de leur sujet peuvent au moins nous montrer vers quel but étaient tournés les regards de leurs contemporains. De cette observation nous sommes fiers de pouvoir conclure que c'est dans la Zône centrale, et vers l'ouest de l'Europe, que c'est en un mot dans l'empire français, que l'institution de la chevalerie doit avoir pris naissance : car les plus anciens romans de chevalerie, ceux de Charlemagne, furent écrits en langue romane, langue qui étoit alors celle de la France, et de laquelle est dérivée celle que nous parlons aujourd'hui.

Parmi les différens ordres, celui de la Table ronde, est le plus célèbre par les prouesses des chevaliers qui en firent partie.

C'est à un petit prince anglais, du nom d'Arthus ou Arthur, qui vivait au VIe siècle, et qui suivant les romanciers de sa nation aurait conquis une partie de la France, que l'on doit l'institution de cette Table ronde, à laquelle les guerriers les plus illustres briguèrent l'honneur de s'asseoir.

C'était à Cramalot qu'Arthus tenait sa cour; c'était là que ce prince, dont l'existence presque fabuleuse a souvent même été contestée, réunissait autour de la fameuse table, l'élite des héros de l'Europe.

Tout le monde connaît les exploits de ces chevaliers, mais peu de personnes se sont donné la peine de compulser les vieilles chroniques, les contes de fées et d'enchanteurs, où seulement on peut découvrir la source de l'institution de leur ordre. C'est pour éviter à nos lecteurs, cette recherche, qui quoique assez amusante, pourrait à la longue leur paraître fastidieuse, que nous nous sommes dévoués et que nous allons leur faire part du résultat de nos investigations.

Joseph d'Arimathie, gentilhomme juif, comme l'appellent nos anciens chroniqueurs, plein d'amour pour Jésus-Christ, acheta de Simon la coupe sacrée qui avait touché les lèvres de l'homme-Dieu et de ses disciples, le jour de la cène. Une telle marque de vénération pour le Christ, ne pouvait manquer d'attirer sur Joseph, la haine de ceux qui l'avaient crucifié; aussi fut-il jeté dans un cachot humide,

(1) L'assemblée législative avait d'abord désigné la chancellerie, et ensuite le Luxembourg, pour servir de *lieu de dépôt* à la famille royale; ce fut sur la proposition de Pierre Manuel, procureur de la commune, que la translation au Temple fut ordonnée.

et condamné à y périr de faim. Il y fut oublié pendant près d'un demi siècle jusqu'à la conquête de Jérusalem par Titus. Le fils de Joseph, se jette alors aux pieds de l'empereur, le suppliant d'ordonner des perquisitions sur le sort de son malheureux père. Un prêtre révèle le lieu où il a été enseveli vivant. On y court, pour lui rendre au moins les honneurs funèbres. On ouvre le cachot : Joseph qui n'était nullement vieilli, demande pourquoi on l'a oublié depuis trois jours, et ne peut reconnaître le fils qu'il a laissé jeune et à la fleur de l'âge, dans le septuagénaire qui le presse dans ses bras. Le précieux trésor qu'il avait conservé, la coupe sacrée l'avait préservé de la mort; elle avait arrêté pour lui la marche des années.

Titus, ajoutent naïvement nos légendes, éclairé par ce miracle, se fit baptiser par Joseph, et pour le venger, fit détruire de fond en comble, la ville de ses persécuteurs.

Joseph rendu à la liberté, voulut célébrer l'anniversaire de la cène. Chaque année, il rassemblait quarante-neuf convives autour d'une table ronde, où cinquante places étaient marquées.. Une d'elles, restée vide, rappellait celle où s'était assis le dieu remonté dans le sein de son père. Là, se réunissaient les chrétiens fidèles, et la coupe sacrée qui avait reçu le nom de Saint-Gréal, passait de main en main, en l'honneur du sauveur des hommes. Mais le temps avait marché, les siècles s'étaient accumulés, Joseph, était retourné vers son divin maître, la table, la coupe avaient disparu (1).

Un jour, le savant enchanteur Merlin, l'ami et le pro-



(La Table Ronde.)

tecteur du roi Arthus, lui annonce que la fameuse table, que le Saint-Gréal existent encore, et qu'à lui est réservé l'honneur et les avantages attachés à leur possession. Déjà par son pouvoir magique, la table est transportée à Cramalot, mais la coupe reste à découvrir. Une puissance supérieure lui défend de révéler le lieu où elle est cachée. C'est alors qu'Arthus rassemble autour de la Table, les plus fameux chevaliers de la chrétienté, qui prirent pour but de leurs exploits aventureux la conquête du Saint-Gréal.

Ces chevaliers se dispersèrent sur tout le globe, cherchant partout l'objet de leur vénération, et chemin faisant, délivrant les damoiselles, désarçonnant les chevaliers, pourfendant les géans, chatiant les oppresseurs et les félons.

Leur devise était, *Mon Dieu, mon roi, et ma dame*, et toujours ils y furent fidèles; ils remplirent la terre du bruit de leurs exploits et de leurs amours. C'est ainsi que sont venus jusqu'à nous, les noms du beau Lancelot et du brave Tristan, de la gente Yseult, et de la tendre Genièvre. Les destinées de ces deux couples charmans, remplissent

(1) *Gréal* vient de grès. Le Saint-Gréal, ou Sangréal, comme l'écrivait Rabelais de son temps, était donc une coupe de grès.

de nombreuses et intéressantes pages, dont peut-être un jour nous donnerons quelqu'extrait. Si toutes fois en attendant, nos lecteurs sont jaloux de connaître l'histoire de leurs touchantes amours, ils pourront jeter les yeux, sur le tableau qu'en a tracé, M. Creuzé de Lesser, dans son poème de la Table ronde,

La Table dont nous donnons aujourd'hui le dessin et sur laquelle sont gravés les noms des chevaliers, s'est conservée en Angleterre (1).

Quant au Saint-Gréal, on ignore ce qu'il est devenu. Il est vrai qu'on montre à Gênes, une magnifique coupe d'un seul morceau d'émeraude, connue sous le nom de Sacro Catino, et qu'on prétend être celle dans laquelle J.-C. but avec ses disciples. Mais on prétend aussi que cette coupe fit partie des présens de la reine de Saba, à Salomon. Nos lecteurs choisiront entre ces deux versions.

PENSÉES ET RÉFLEXIONS.

— Nous marchons dans le monde, comme des initiés : d'épreuves en épreuves.

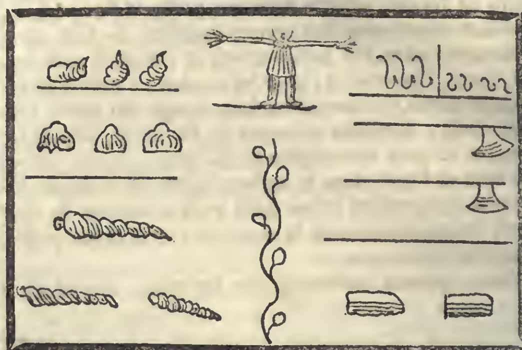
— Quant nous avons ressenti une douleur vive, et que l'impression commence à s'en effacer, nous aimons à en ressaisir les gages, à en retrouver l'expression et à relire les lettres que nous avons écrites pour la peindre.

— Trop d'application que nous mettons à cacher nos secrets, les découvre.

— Il faut absolument donner à ses enfans, et pour leur bonheur, une haute idée de la vertu des femmes.

ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Il semble très probable que la plus ancienne manière de communiquer ses idées par écrit, ait du consister à représenter, avec plus ou moins d'exactitude, les choses ou les animaux. Cette méthode parait la plus naturelle, parce que la représentation des sons par certains caractères, qu'on nomme lettres, et qui est à présent le moyen le plus usité, exige nécessairement un accord antérieur; il faut être convenu que tel signe sera le symbole de tel son, si nous supposons un sauvage séparé de son ami sans avoir fait avec lui aucun arrangement de ce genre, et voulant lui redemander quelques objets prêtés, comme un arc ou des flèches, il est probable que s'il ne veut employer aucun intermédiaire, sa première pensée sera de tracer le contour de ces objets et de les envoyer à son ami. Si celui-ci est intelligent, il comprendra l'allusion, et il est évident que si elle était trop obscure pour lui, il n'entendrait pas mieux la représentation des sons, ainsi la simplicité même de ce mode de langage, prouve son antiquité, sans avoir besoin de recourir aux hieroglyphes qui couvrent les tombes égyptiennes, et que notre ignorance des mœurs et des coutumes de ce peuple rendent si difficiles à déchiffrer. Voici comme échantillon de cette manière d'écrire, la lettre citée dans la relation du voyage de MM. Freycinet et Arago; elle est d'un habitant des îles Carolines dans l'Océan Oriental, nous tirons du même ouvrage l'explication qui y est jointe.



« Cette lettre fut adressée à Rotta à M. Martinet, qui avait chargé un Tamor de Sathoual de lui envoyer des coquillages, en lui promettant en échange quelques morceaux de fer. La feuille de papier fut fournie par le capinaine; les caractères de cette lettre dont l'original existe, sont tracés en rouge, la figure du haut de la page, se trouve là comme messagère de complimens; la branche placée au-dessous est un symbole de paix et d'amitié; les signes placés dans la colonne à gauche, indiquaient les espèces de coquilles envoyées par le Carolin, les objets qu'il désirait en échange étaient à droite, trois gros hameçons, quatre petits, deux morceaux de fer taillés en hache, et deux autres un peu plus longs. M. Martinet comprit ctete demande et les desirs exprimés d'une si curieuse manière, furent satisfaits. »

C'est peut être l'exemple le plus clair qu'on puisse trouver du mode, dont se servirait un peuple dépourvu d'instruction, pour transmettre à un autre, l'expression d'un vœu. Sa simplicité contraste fortement avec les méthodes ingénieuses mais compliquées, qu'emploient dans le même but, les nations civilisées.

Il ne faut qu'une application bien légère pour trouver dans la forme des caractères chinois la preuve qu'ils n'étaient autrefois que la représentation de l'objet. C'est peut-être le seul langage actuellement en usage dans lequel il soit possible de suivre, pour ainsi dire à la trace, ces symboles primitifs. Quelques savans ont émis la même opinions sur l'hébreu. On doit convenir cependant que plusieurs causes ont contribué à altérer dans le chinois moderne, les formes premières. Le gout, en se perfectionnant, a cherché à rendre les contours plus gracieux, et le desir d'écrire avec plus de rapidité a porté souvent à retrancher ou à modifier plusieurs parties de la figure originale. Ainsi le caractère actuel qui signifie *homme* est 人 tandis que l'ancien était ou ou : il est visible qu'en élaguant une portion de cette image imparfaite de l'espèce humaine on aura quelque chose de semblable à ce qui existe; il n'en est pas moins vrai qu'une longue suite d'années a dû être nécessaire pour tirer d'une telle source la perfection des formes actuelles. Le mot *oreille* se dessinait ainsi à présent 耳. Une *chaîne de montagnes*, d'abord est devenue 山. Le *soleil*, est 日. Pour qu'on puisse mieux apprécier la justesse de nos observations, nous placerons en regard de quelques caractères originaux,

(1) Suivant les écrivains anglais, le château de Winchester fut fondé par le roi Arthus en 528, et la Table ronde y fut placée dans le même temps. C'est ce qui résulte des vieilles ballades et chroniques du pays. Le roi Étienne, plus tard, restaura le château, et fit réparer la Table, ce qui rajeunit l'un et l'autre, leur ôtant par cela même du prix, mais sans empêcher qu'ils n'aient été, et ne soient encore dignes de la curiosité des voyageurs.

Le roi Arthus est représenté dans le haut de cette table. Puis viennent, son beau-frère Loth-le-Hardi, et les cinq fils de Loth, neveux d'Arthur, savoir : Gauvain, Gauric, Galleret, Agravain, Mordrec; ensuite Lac, Sacrémor, Palamède d'Afrique, Yvain-de-Galles, Morhoult, Méliadus le vieux, Cardoc, Brélius-sans-Pitié, Bertilac, Blombéris, Ban-de-Benoist, Boort, Clodion, et les autres chevaliers notamment Perceval, Tristan et Lancelot, fameux par leurs exploits et leurs amours, dont le souvenir fut conservé et célébré par les romans, fabliaux et romances du temps.

ceux qui les ont remplacés peu à peu. Les nombres un, deux, trois et quatre sont restés les mêmes parce qu'on ne pouvait trouver une forme qui unît à plus de simplicité le mérite de conserver le rapport entre le signe et l'idée qu'il représente.

— un, ═ deux, ≡ trois, ☰ quatre.

Caractères anciens.		Caractères nouveaux.	Caractères anciens.		Caractères nouveaux.
	la figure humaine.	面		la flèche.	矢
	la lune.	月		la bouche.	口
	la pluie.	雨		la langue, partie du corps.	舌
	l'œil.	目		les dents.	齒

Afin de ne pas trop multiplier les signes, le même se place dans diverses positions et exprime alors des idées qu'il serait difficile et en quelque sorte impossible de rendre par une simple image de l'objet. Par exemple, comment transmettre sur le papier l'idée d'un mort? On conçoit que la figure d'un homme n'est pas suffisante, puisqu'en regardant ces traits vagues, tracés en courant, on ne peut savoir si la respiration les anime encore. Les chinois se servent alors du caractère qui signifie homme en le plaçant ainsi . Du signe qui représente un rocher suspendu et offrant un abri, on a formé celui-ci pour exprimer la pierre, qui est une partie détachée du rocher; delà est venu l'idée de représenter ainsi un monceau de pierres. En partant du même principe il serait très-difficile de donner l'idée de la grêle; mais la considérant comme de l'eau congelée; ils ajoutent au caractère qui exprime la pluie, de petits grains d'une nature compacte : voici les deux signes, pluie, grêle.

La représentation des animaux ou des choses n'exige que le talent de conserver dans le trait un aperçu de leur forme; mais ce qui échappe à nos sens, les substances invisibles comme l'air, les différentes qualités des objets, les diverses actions de la vie, marcher, s'arrêter, desirer; dans le fait tous les verbes, réclament les efforts d'une intelligence supérieure. Cette tâche difficile s'accomplit d'ordinaire par l'union de deux ou de plusieurs signes arrangés d'une manière qui suggère à l'esprit l'idée qu'on a voulu exprimer. Les figures du soleil et de la lune placées ensemble signifient *clarté*. Pour le verbe aspirer, on représente le souffle d'un homme s'élevant au-dessus de lui . Un désir ardent s'exprime par le signe du souffle combiné avec celui de l'eau, idée qui a quelque analogie avec notre phrase vulgaire : *l'eau lui vient à la bouche* . Le signe pour roi est ; celui pour terre 土, et quand ils sont unis 王 ils offrent à la pensée l'image de la souveraineté de tout le territoire, appartenant à un seul. Les adverbes *au-dessus* et *au-dessous* sont rendus d'une manière très-naturelle . Le fourbe et l'intrigant trouvent quelque chose d'analogue à leur marche tortueuse dans ce symbole contourné . L'idée d'une famille est exprimée avec justesse et bonheur par trois êtres humains réunis dans la même maison .

On pourrait citer beaucoup d'exemples de cette manière de représenter des idées complexes en réunissant des signes qui ont chacun un sens simple. C'est ainsi que l'amitié s'offre sous le symbole de deux perles réunies. Il nous semble que la mythologie ne renferme rien de plus gracieux qu'une telle pensée, M. Paravey croit l'avoir retrouvée dans le langage hieroglyphique.

Peut-être que la plus grande partie des mots en usage dans l'écriture chinoise pourraient être divisés et subdivisés jusqu'à ce qu'on eut réussi à retrouver l'idée originale dans sa simplicité primitive, et compris le motif qui a dicté leur forme. Mais cette tâche exigerait des recherches immenses, tous les caractères, mêmes les moins compliqués, ayant subi les altérations amenées par le temps, et les progrès du goût. Les Chinois prétendent que l'inventeur de ce genre d'écrit s'appelait Tsang-Hée, et pour donner quelque idée de la profondeur de son intelligence, de l'étendue de sa perspicacité, ils le représentent avec quatre yeux.

ORIGINE DES CLOCHES.

L'origine des cloches n'est pas une recherche dénuée d'intérêt. Nous trouvons dans les écrits des anciens la preuve que l'usage leur en était connu, et qu'ils l'appliquaient indifféremment à des objets profanes ou sacrés. Strabon nous dit qu'on annonçait ainsi l'ouverture du marché; Pline nous parle de la tombe d'un ancien roi de Toscane, qui était entourée de clochettes; on faisait connaître à Rome, l'heure du bain par le son d'une cloche, les gardes de nuit en portaient une : elles servaient aussi dans les maisons opulentes à appeler les domestiques, et à indiquer (comme chez nous) l'heure des repas; on en suspendait au cou des bestiaux, pour éloigner les loups, ou plutôt en guise d'amulettes; et de nos jours encore cette coutume vient, comme beaucoup d'autres, rappeler à notre souvenir les usages des siècles reculés.

On fait remonter aux Égyptiens l'invention des cloches; ce qui est certain, c'est qu'elles annonçaient toujours les fêtes d'Osiris.

Chez les Hébreux, le grand prêtre portait dans les cérémonies une tunique garnie de clochettes d'or.

A Athènes, les prêtres de Proserpine et de Cybèle, s'en servaient pendant les sacrifices et elles entraient pour quelque chose dans leurs mystères.

On croit en général que Paulin, évêque de Nole, est le premier qui ait introduit les cloches dans le service divin vers l'an 400. Un vieil historien raconte, qu'en 610, l'armée de Clotaire qui assiégeait Sens fut si effrayée du bruit des cloches de Saint-Étienne, que Loup, évêque d'Orléans, fit sonner, qu'elle prit la fuite. La seule mention de ce fait, qu'on peut être tenté de révoquer en doute, prouve que l'usage des cloches n'était pas alors généralement répandu en France.

Bede assigne aux cloches dans la Grande-Bretagne, la date de 680; avant cette époque, on se servait d'une crécelle pour réunir les fidèles.

Il est probable que les clochettes ont d'abord paru dans les processions religieuses, et qu'elles furent ensuite utilisées par les musiciens dans les divers genres de divertissemens publics. On ne les tenait pas toujours à la main, elles étaient quelquefois suspendues à un espèce de guéridon, et frappées avec des marteaux. La figure que nous joignons à cet article, en offre un exemple assez curieux, elle est tirée d'un manuscrit du XIVe siècle; elle est censée représenter David et se trouve annexée à un de ses psaumes.



(Le roi David.)

L'arrivée des rois et des grands dignitaires, était autrefois et est encore dans beaucoup de pays, annoncée par le son des cloches.

Ingulphus, abbé de Croyland, qui mourut vers 1109, dit que son abbaye en possède six de différente grandeur, il vante leur harmonie, et cite leurs noms. C'est là le principe des carillons. Il y eut depuis des carillons partout, mais particulièrement en Flandre et en Belgique, où ils sont restés en grand honneur. On mettait souvent dans les monastères un anneau en airain ou en argent, au bout de la corde des cloches, pour la commodité du sonneur (klocman); c'était jadis les prêtres eux-mêmes qui remplissaient cet office, ils se firent ensuite remplacer par des subalternes et parfois par des gens incapables d'autres fonctions, comme des aveugles, et aussi des sourds-muets(1).

L'usage de sonner pour les mourans avait deux motifs, l'un d'avertir les chrétiens de prier pour celui de leurs frères qui allait quitter la terre, l'autre prenait sa source dans la croyance superstitieuse qui attribuait à ce son, le pouvoir d'éloigner les mauvais esprits qu'on supposait errer autour du lit et de la demeure du malade. Quant au préjugé qui porte à sonner les cloches pendant l'orage il a été vivement et justement combattu dans ces derniers temps. Il s'appuyait sur un fait cité par les anciens : ils avaient vû les cris et les applaudissemens la foule émue agiter et raréfier tellement l'atmosphère, que des oiseaux étaient tombés, arrêtés dans leur vol, l'air ne pouvant plus les soutenir. Ils en concluaient que ce mouvement qui agissait sur les habitans du ciel, pouvait aussi agir sur la foudre, et parvenir à l'éloigner.

Action sur la foudre, soit; mais pour l'éloigner, cela n'était pas conséquent. Le raisonnement contraire eut été plus juste, puisque les oiseaux tombent au bruit, et à l'ébranlement de l'air, le tonnerre aussi tombera.

C'est ce qu'on n'est pas parvenu à faire comprendre partout, aussi arrive-t-il encore en beaucoup de lieux un grand nombre d'accidens

Quoiqu'il en soit les cloches sont une musique qui, si elle étourdit quelquefois dans les villes, anime les campagnes et ne se fait pas entendre sans charme au sein des plaines, des vallons et des bois.

La bénédiction des cloches remonte au VIIe siècle. Charlemagne la défendit par un capitulaire. Mais elle subsista malgré lui et les cérémonies en sont très curieusement décrites dans plusieurs ouvrages, entre autres dans un *Recueil édifiant* publié à Cologne en 1757, et qui se trouve à la Bibliothèque royale. Il n'y avait d'a ord que les évêques qui bénissaient les cloches. Mais ensuite ils en ont remis la charge à des délégués et aux curés.

Le curé de Chaurond, Thiers, auteur ancien, fort original, fit un gros volume sur les cloches, et M. de Chateaubriand n'a pas manqué dans son *Génie du christianisme* de leur consacrer un de ses plus intéressans chapitres.

Les musulmans n'ont pas de cloches dans leurs minarets mais les Chinois en ont dans leurs tours et leurs temples. Les cloches de Nankin et de Pékin, sont plus grosses que celles d'Europe, mais elles ont un moins beau son. Nous avons dans un précédent numéro parlé des cloches de Moskou; celles d'Erfurth ont une grande réputation; il faut se rappeler le bourdon de Rouen qui portait le nom de George d'Ambroise, ministre de Louis XII, à qui on en devait la fonte et le don.

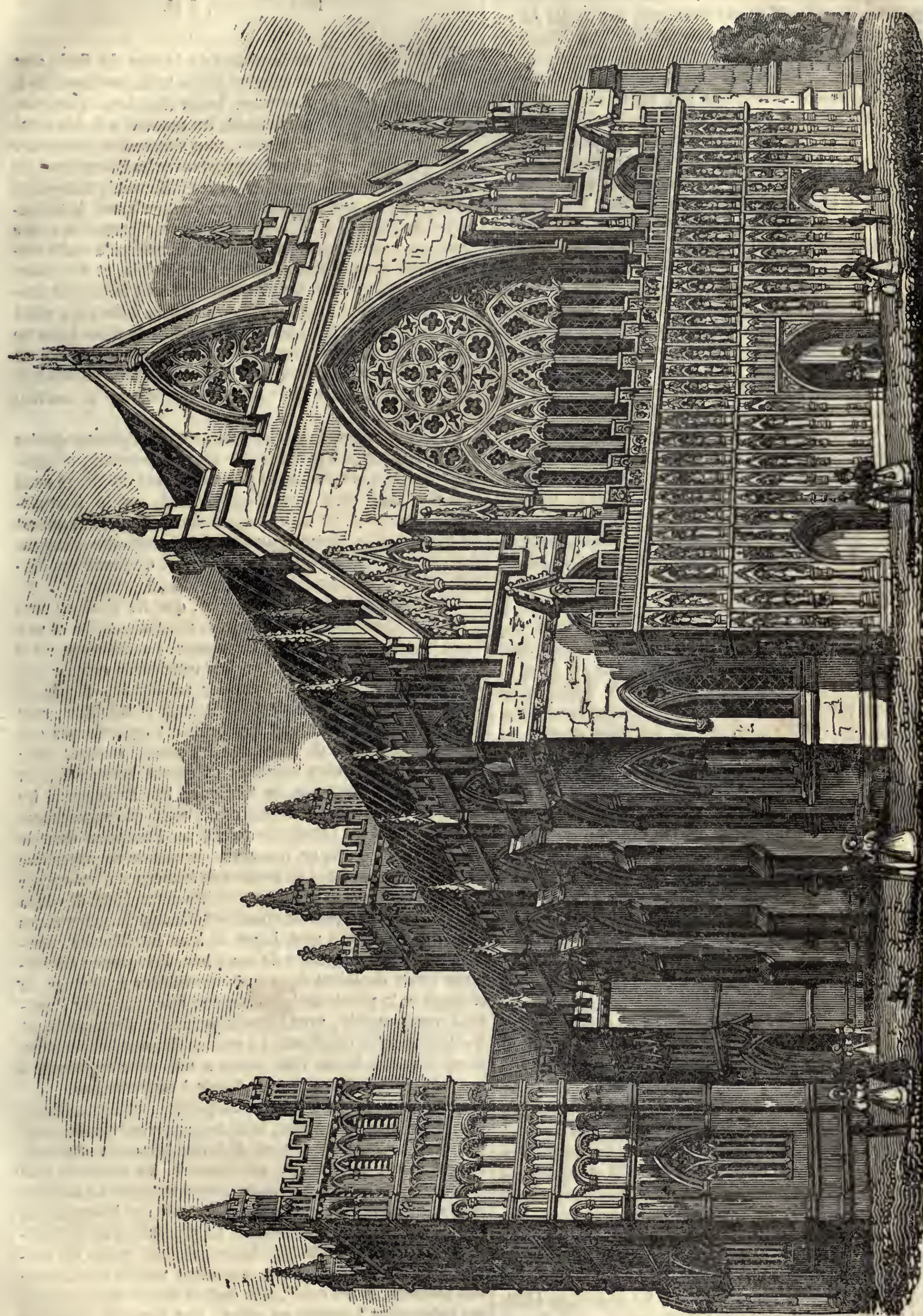
Toutes les cloches de France furent détruites en 1792, et changées en gros sous et en canons, sur la proposition de Pierre Manuel, et d'après un décret de l'Assemblée nationale. On en a depuis rétabli partout, mais non pas de si fortes que les anciennes, et en si grande quantité.

Une des plus belles pièces de poésie de Schiller; a été faite sur la fonte d'une cloche; il peint les différentes circonstances de ce travail; il entremêle ces détails techniques, d'admirables tableaux de tous les évènemens que le son de l'airain est appellé a célébrer. Et voici comment se termine sa magnifique inspiration : « Que la cloche ait le nom de *Concorde*, oui, c'est le nom que je veux lui donner; qu'elle nous rappelle toujours à ce noble sentiment, qu'elle ne soit plus mêlée à nos troubles civils, mais que plutôt et à jamais elle consacre l'union, l'union sacrée de tous les cœurs.... Qu'élevée au-dessus des vanités de la terre, elle ait le tonnerre pour voisin, les étoiles pour compagnes; que sa voix résonne d'en haut comme celle des astres qui louent le créateur, et qui règlent le cours de l'année; qu'elle ne retentisse que pour les choses graves et les vérités éternelles; que le temps la frappe d'heure en heure de son aile rapide; qu'elle prête ses accens à la destinée; quoique privée elle même de sentiment, qu'elle nous instruise des fréquentes révolutions de la vie; et, de même que ses sons majestueux, après avoir frappé la nue, viennent mourir à notre oreille, qu'elle nous apprenne que rien n'est stable ici bas, et que tout passe comme un vain bruit. »

(1) Les anciens écrivains comptaient six espèces de cloches, par eux ainsi dénomées, savoir : 1° *Squilla*, pour le réfectoire. 2° *Cymballum*, pour le cloître. 3° *Nola*, pour le chœur. 3° *Nolula*, pour l'horloge. 5° *Campana*, pour le clocher. 5° *Signum*, pour la tour du guetteur (beffroy).

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cossop, rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

ANGLETERRE. — CATHÉDRALE D'EXETER.



(Vue de la cathédrale d'Exeter.)

La ville d'Exeter que les Romains appelaient *Isca Dannoniorum*, est située sur la rivière d'Exe d'où dérive son nom moderne. Exe ou Isk est un vieux mot breton qui signifie *eau*. Plusieurs monastères furent tour à tour fondés ou détruits sur le terrain qu'occupe aujourd'hui la cathédrale. Ce fut Édouard le confesseur, qui en réunissant les évêchés de Cornwall et de Devon fixa la résidence de l'évêque à Exeter. Le premier titulaire fut Leofric qui était aussi lord chancelier.

L'église alors dédiée à saint Pierre et à saint Paul, n'a conservé que le premier saint pour patron. Elle était d'abord peu spacieuse, n'ayant guère que soixante-dix pieds de long. Warlewast, évêque normand l'agrandit en 1107, il posa les fondemens du chœur, et on croit pouvoir lui attribuer aussi

les hautes tours du nord et du sud qui subsistent encore. L'opposition de Rivers, comte de Devon, aux droits du roi Étienne, attira sur la ville les calamités d'un siége. Plusieurs monumens furent incendiés, entre autres la cathédrale. Durant une période de cent quarante deux ans, des sommes considérables furent consacrées aux réparations, mais il paraît que ces travaux partiels ne furent d'aucune utilité, car l'évêque Quivil qui occupa le siége en 1280 est regardé par presque tous les écrivains comme le fondateur de cette cathédrale qui occupe un rang distingué parmi les monumens célèbres. On suppose qu'en construisant le chœur on s'est servi des anciens murs, en y insérant des croisées plus vastes. La conservation des deux tours présentait de grandes difficultés, qui furent surmontées avec une rare habileté; le plan de Quivil était trop étendu pour qu'il put le voir exécuter en entier, mais ses successeurs s'y conformèrent avec tant d'exactitude que cet immense édifice semble la création d'un instant et le développement d'une seule pensée, il fut terminé par l'évêque Grandison qui occupa le siége en 1327. Ce prélat ajouta deux arches à l'ouest de la nef, et fit construire une petite chapelle qui devait lui servir de sépulture. On lui doit aussi le portail du couchant que notre gravure représente. On ne peut s'empêcher de remarquer, qu'il s'écarte, malgré sa beauté, de l'imposante simplicité qui caractérise le reste de l'édifice. Les statues du premier rang représentent des rois et des reines, leurs têtes sont surmontées de dais, et le piédestal qui les supporte est soutenu par des anges. Toutes les figures du rang supérieur sont debout excepté une seule, c'est un roi assis, la niche qui correspond à celle là n'est pas remplie. On voit au-dessus du portail, la grande fenêtre de l'ouest, qu'on admire, pour la forme et la richesse de ses ornemens, mais les vitraux sont modernes.

La cathédrale d'Exeter a trois cents pieds de long et soixante seize de large. Sa hauteur jusqu'à la voute est de soixante neuf pieds et celle des tours Normandes de cent trente. Elle est bâtie en pierre, et les colonnes sont en marbre. La tour du nord contient une horloge très-curieuse donnée par un évêque de la famille des Courtenay vers 1478. Le mécanisme et le fini des ornemens sont remarquables. La terre est au centre, la lune tourne autour dans l'espace d'un mois, changeant d'aspect suivant ses phases qui sont marquées dans le cercle intérieur. Un autre globe représente le soleil qui indique les vingt-quatre heures. L'inscription relative à ces heures: *elles passent mais elles sont comptées*, est remplie d'une mélancolique expression.

Sur le côté nord de la nef, une espèce de tribune en pierre s'avance au-dessus d'une arche soutenue par une corniche; la façade qui est divisée en douze stales est ornée de figures d'anges tenant des instrumens de musique. L'orgue qui est placé entre le chœur et la nef passe pour le plus mélodieux de l'Angleterre. La cathédrale contient aussi des monumens remarquables par leur antiquité et par le mérite de l'exécution, entre autres plusieurs tombeaux d'évêques. On a découvert en réparant les dalles du chœur en 1763, un cercueil en plomb renfermant un squelette ayant à sa droite un petit calice retenu autour du corps par une bande d'étoffe; à sa gauche, les fragmens d'une crosse en bois et parmi ces débris un saphir d'une grande beauté enchassé sur un anneau d'or. L'inscription n'existait plus, on croit cependant que ces restes sont ceux de Thomas Bytton évêque d'Exeter qui mourut en 1306.

Soixante treize prélats ont occupé le siége d'Exeter. On remarque parmi eux George Neville qui fut évêque en 1458, n'ayant pas encore vingt-cinq ans et chancelier avant d'avoir atteint sa vingt-huitième année.

La Roue et les Fleurs. — Les prêtres égyptiens présentaient à ceux qui entraient dans leurs temples, une roue qu'ils faisaient tourner rapidement, et un bouquet de fleurs. La roue était l'emblême de l'instabilité des choses humaines; les fleurs rappelaient la briéveté de la vie.

POLYNÉSIE, § II.



Les insulaires de la mer du Sud, sont en général d'une taille au-dessus de la moyenne. Leurs membres bien proportionnés, les rendent à la fois actifs et adroits, tous s'accordent à attribuer à leurs rapports avec les Européens, les maladies et les difformités auxquelles ils sont sujets maintenant. Ils assurent qu'avant la découverte de leurs îles, il était rare de voir parmi eux une personne mal constituée. Leur physionomie n'a nulle ressemblance avec celle des Chinois, des Malais, et des autres peuplades Orientales. Leurs traits fiers sont fortement dessinés, leur front est haut et bien découpé, leurs yeux vifs à fleur de tête, sont d'un noir de jais; les os de leurs joues ne sont jamais saillans, leur nez est aquilin; leur bouche est bien modelée, leurs dents sont d'une blancheur admirable; leur chevelure d'un noir brillant est douce, et souvent bouclée.

Les femmes, quoique plus petites et plus délicates que les hommes, sont plus grandes que les Européennes, et quelques unes sont remarquables par leur taille; un visage rond et plein, mais sans trop d'embonpoint, est le trait distinctif des deux sexes surtout des femmes. Leur teint qui est en général olive, bronze, ou d'un brun rougeâtre, s'éloigne également du noir asiatique et africain, du jaune des Malais, et de la teinte cuivrée du nord de l'Amérique.

C'est un fait digne de remarque, que les chefs et ceux dont les dignités sont héréditaires, aient une taille et une force très-supérieure à celle du peuple. La différence est si marquée, qu'on les a quelquefois considérés comme une race distincte. Le père du dernier roi des îles Sandwich avait six pieds, et les rois actuels Baiatea et Huahine, sont de la même taille. Un teint très brun est regardé par eux comme une preuve de force. On les entend souvent dire; « cet homme est bien noir, ses os seront bons; » faisant allusion à la coutume de fabriquer les hameçons, les ciseaux, etc., etc., avec les os de ceux qui succombent dans les combats. Lorsqu'ils voient un Européen dont le visage leur plaît, ils ne manquent jamais de regretter que sa peau soit blanche. Les facultés de leur esprit n'ont encore reçu qu'un développement partiel. Les naturels des îles de la Société, montrent plus de vivacité et d'industrie que ceux des autres groupes. On peut juger de leur intelligence, non-seulement par le système de leurs lois, l'éloquence chaleureuse qu'ils déploient dans leurs assemblées nationales, la richesse et la pureté de leur langage, mais aussi par l'aptitude remarquable, avec laquelle jeunes et vieux profitent des leçons qu'ils reçoivent. La science des nombres surtout paraît leur être facile. Une année a suffi pour apprendre à lire à beaucoup d'insulaires de trente à quarante ans.

Ces insulaires sont joyeux, hospitaliers et bienveillans, leur nourriture est frugale, leurs travaux n'ont rien de pénible. Chaque soir ils se livrent de bonne heure au sommeil, chaque matin ils se lèvent dès l'aurore. La durée de leur existence paraît égale à celle des autres nations. Le manque de documens écrits, oblige de s'en tenir sur beaucoup de choses à de simples conjectures. La population de la Polynésie est d'environ 50,000 âmes, Otahïti seule en renferme 10,000; il est prouvé cependant par le témoignage des naturels, et par celui, plus certain encore des nombreuses habitations tombant en ruine, que la population a été autrefois beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Leurs armes sont la massue, l'épieu, le javelot et la fronde. Au moment de commencer les hostilites, ils offraient jadis des victimes humaines à Oro, le dieu de la guerre; les canots étaient ensuite réunis et équipés, les armes aiguisées, des messagers partaient pour engager les alliés à se trouver au rendez-vous. On cherchait à se rendre les dieux favorables par des offrandes et des prières entremêlées de

longues cérémonies. Les armées étaient quelquefois nombreuses, le capitaine Cook, vit partir une flotte composée de cent soixante-dix canots de guerre, portant chacun quarante hommes, ce qui suppose plus de six mille combattans. Dans la dernière lutte d'Hooroto, contre Baiatea, la perte fut si grande des deux côtés, qu'on disait que les corps formaient un monceau qui s'élevait à la hauteur des jeunes cocotiers. Les femmes accompagnaient quelquefois leurs maris dans ces expéditions meurtrières. Ces insulaires combattaient avec toute la fureur naturelle aux sauvages, et qu'augmentaient encore les sons d'une musique guerrière, et l'éloquence d'orateurs qu'on appelle *ranti*. Ce sont des hommes d'un extérieur particulier, ils n'ont autour des reins qu'une ceinture de feuilles, et tiennent dans la main droite une petite touffe de la même plante, qui cache une arme très affilée. Ils sont chargés d'exciter l'ardeur des combattans, et ils réussissent en effet à la porter au plus haut point, par des harangues dont aucune traduction ne peut donner une juste idée. « Soyez semblables aux vagues, élancez vous avec le mugissement de l'Océan sur les rescifs, que la mort soit suspendue sur la tête de l'ennemi, comme l'éclair sillonnant la nue est suspendu sur la plage écumeuse, que la vigilance, la force, la fureur du dogue des forêts, soient en vous, brisez leurs rangs, qu'ils fuient au loin comme la marée qui se retire, etc., etc. » On a vu plus d'une fois ces hommes expirer d'épuisement lorsque le combat se prolongeait.

Le costume des guerriers est imposant. Ils revêtent leurs plus beaux habits pour aller au combat. Leur taille est enveloppée dans les plis de draps du pays, de plusieurs pouces d'épaisseur. Ils portent sur leur tête, soit des turbans, d'une forme volumineuse, soit des casques, ressemblant aux casques romains, et ornés de touffes de plumes vertes et rouges. Au-dessus des oreilles pendent des perles fines ou des coquillages. Quelques-uns s'enveloppent dans des espèces d'armures en filet, faites en petites cordes; en général, leur costume est lourd et calculé seulement pour produire un effet imposant. Lorsque les armées se rencontrent, les guerriers s'asseyent par terre autour de leurs chefs réciproques, proférant des paroles outrageantes, les uns contre les autres; alors deux ou trois d'entre eux se lèvent et défient leurs adversaires, cet exemple est suivi par d'autres jusqu'à ce que le combat devienne général. Avant les prédications de l'Évangile le premier prisonnier était offert aux dieux en sacrifice, le reste était massacré ou réservé pour l'esclavage. Lorsque la paix était décidée, les chefs s'assemblaient en conseil sur le bord de la mer ou dans un bocage, on appelait la colère des dieux sur ceux qui violeraient les conditions imposées, puis des danses, des jeux, des festins venaient ensuite, et l'on suspendait dans les habitations les armes devenues inutiles.

La religion de la Polynésie était une religion de sang, leurs dieux étaient des monstres de toute espèce, pas une qualité morale ne leur était attribuée. Leurs idoles étaient de grossiers morceaux de bois, ou des fragmens de basalte enveloppés de plis de drap sacré, ou quelquefois sculptés. Leurs temples ou *maraes* étaient d'immenses constructions; de tous côtés entourés de marches, et par conséquent plus étroits vers le haut, batis en basalte ou en roc de corail, façonnés en dalles carrées par un travail laborieux. Ces temples entourés de bois touffus inaccessibles aux rayons du soleil, ou construits sur un promontoire isolé, enveloppés de mystères terribles, où s'accomplissaient de sanglans sacrifices, inspiraient aux malheureux ignorans qui les fréquentaient, un effroi toujours renaissant.

La musique (1) et les danses de ce peuple, se ressentent de son ancienne idolâtrie. Leurs chansons sont des ballades historiques adaptées à toutes les situations, à toutes les périodes de la vie. C'est une espèce de registre traditionnel auquel les naturels réfèrent dans un cas contesté.

Leurs principaux amusemens consistent dans la lutte, les combats de coq, les courses à pied, les courses en bateau, les joutes au javelot, etc., etc. Les jeunes gens se plaisent quelquefois à élever une espèce de théâtre sur les bords de la mer, et s'élançant de son sommet, ils se donnent la chasse tant sur la surface de l'onde que dessous, jusqu'à une profondeur incroyable. Souvent des bandes d'enfans se livrent à cet exercice avec une audace singulière, mais souvent aussi le requin vient interrompre la partie.

La suite à un prochain numéro.

LES HUSSARDS.

C'est sous le règne de Louis XIII, l'an 1637, que l'on vit pour la première fois, en France, des compagnies de hussards étrangers, servant dans nos armées comme troupes auxiliaires. On ne les connaissait alors que sous le nom de *cavalerie hongroise*. En 1691, quelques déserteurs de cette nation s'offrirent à prendre du service dans les régimens de cavalerie étrangère au service de Louis XIV; mais l'inconstance et l'infidélité reconnues de ces troupes, ayant fait rejetter leurs offres, ils se virent contraints d'embrasser la condition de domestiques : ils s'attachèrent à des officiers de marque, qui, en raison de la nouveauté de leur costume, les prirent pour ajouter une bigarrure de plus à leurs équipages. Cependant le nombre des déserteurs hongrois augmentait chaque jour; l'humiliation d'une condition qui n'était pas la leur, devait bientôt faire rompre un silence pénible et utiliser des hommes braves et entreprenans. L'un d'eux, plus hardi que les autres, se présente au nom de tous au maréchal de Luxembourg; lui déclare que ses camarades n'ont abandonné leurs drapeaux que dans l'espoir qu'on les emploirait en France, et ne dissimule pas les dangers qu'il y aurait d'entretenir plus long-temps le mécontentement qui se manifestait parmi les siens. Il offre, comme première preuve de fidélité, de se mettre à la tête de vingt hommes, et d'aller, en partisan, inquiéter les derrières et les convois de l'ennemi. La proposition fut acceptée, et la petite troupe ne tarda pas à faire preuve d'une grande bravoure, et de quelque expérience dans ce genre de guerre. Louis XIV, informé de la conduite de ces braves, ordonna qu'il fut formé autant de compagnies de hussards, que le nombre des refugiés Hongrois pouvait le permettre. La nouvelle de la création de ces compagnies s'étant répandue parmi les troupes ennemies, le nombre des déserteurs augmenta à tel point, que l'année suivante (1692) on fut obligé d'en créer un régiment. Il fut organisé à l'instar de la cavalerie française, et composé de deux escadrons de trois compagnies chacun (la compagnie était de cinquante hommes). Un second régiment avait été formé vers le même temps, mais ces deux corps furent licenciés à la paix de Riswich, (1697). En 1701, l'électeur de Bavière donna à Louis XIV le régiment de hussards de Ratzky, et un nouveau corps de cette arme, levé en Turquie en 1719, fut amené en France par M. Berchiny, qui l'avait formé. — La figure suivante faisant connaître l'uniforme, ou plutôt le costume de ces troupes dans les premières années de leur institution, il sera inutile d'en faire ici la description. Il suffira de dire que la veste et le pantalon étaient en drap bleu de ciel; l'écharpe, le bonnet et les bottines rouges. On voit dans la même planche, que le bonnet est surmonté de plumes en forme d'aigrettes. Les hussards avaient anciennement le droit d'en porter autant qu'ils avaient coupé de

(1) Ils avaient plusieurs espèce d'instrumens de musique. Le *pahu*, ou tambour, consiste en une pièce de bois solide dont une extrémité est creusée et recouverte d'une peau de requin. Il y a des *pahu* de différentes dimensions, on bat les plus grands avec de lourds batons, les plus petits avec la main. On annonçait autrefois à leur bruit, les sacrifices humains, et lorsque dans le calme des nuits leur son lugubre se faisait entendre, chaque insulaire tremblait d'être choisi pour victime. Le *viro* ou flûte, est fait d'une branche de bambou d'environ un pouce de diamètre, et de douze à dix-huit pouces de long, on en joue non pas avec les lèvres, mais avec les narines.

têtes. Cet usage s'étant insensiblement perdu, quelques curieux, dit la chronique, s'avisèrent d'en demander le motif: ils répondirent qu'ils en avaient coupé une si grande quantité que leurs moyens pécuniaires ne leur avaient plus permis de fournir à cette dépense, et qu'en conséquence ils avaient cru devoir supprimer toutes leurs plumes.



(Hussard de 1692.)

Pendant toute la durée de la guerre de la succession d'Autriche (1741 à 1748), il y eut en France, sept régimens à quatre escadrons. Ils furent conservés au second traité d'Aix-la-Chapelle, mais réduits à un escadron de cent hommes divisé en quatre compagnies.

Les hussards combattaient sans aucune espèce d'ordre ni de tactique. Ils se groupaient confusément, et chargeaient ainsi leurs adversaires, les enveloppaient et les effrayaient par leurs cris et leurs mouvemens; en cas d'échec ils se ralliaient avec promptitude, et revenaient ensuite à la charge. On les employait plus particulièrement pour aller à la découverte, à l'avant-garde, à l'arrière-garde, à harceler les convois, à attaquer les fourrageurs et à flanquer, dans les marches, les ailes de l'armée. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à les habituer au joug de la discipline. Un usage très singulier, qui paraîtrait fort extraordinaire de nos jours, et qui cependant pouvait avoir son bon côté alors, s'était conservé, avec quelques légères modifications, jusque vers le milieu du règne de Louis XV. Les hussards exigeaient que le chef qui les conduisait à la guerre leur demandât leur avis avant de charger l'ennemi; sans cette précaution, il courait le risque d'être abandonné ou mal secondé. Cependant, comme il arrivait des occasions où une prompte résolution pouvait seule décider du sort d'une action, que l'avis de chacun n'aurait pas permis de prendre ce temps, on les accoutuma à une méthode plus expéditive : l'officier commandant se tournait seulement du côté de la troupe, et lui montrait l'ennemi, si le signe était affirmatif, elle s'élançait sur l'escadron qui lui était opposé, et se conduisait bravement; elle tournait la tête pour la négative, et, dans ce cas, on n'aurait osé entreprendre de la faire marcher sans de graves dangers.

Les hussards étaient très adroits à manier leurs chevaux, tous de petite taille : ils avaient des étriers fort courts, de manière que les éperons se trouvant très près des flancs de l'animal, ils le forçaient à courir avec beaucoup plus de vitesse que la grosse cavalerie. La manière de placer leurs étriers leur permettant de s'élever au-dessus de la selle, ils étaient, dans cette position, infiniment plus agiles et par conséquent plus dangereux contre les fuyards. Le cheval



(Hussard de 1750.)



(Hussard de 1795.)

n'avait pas de bride : un seul bridon servait à le guider Cette méthode laissait plus libre la respiration de l'animal, et permettait aussi de le faire pâturer à volonté. Les anciens hussards avaient encore l'habitude, lorsqu'ils faisaient halte, de délasser leurs chevaux en leur tirant la queue et les oreilles. Une très grande partie de ces différens usages

s'étaient maintenus jusqu'au commencement de la révolution, mais cette arme ayant depuis été assimilée aux autres corps de cavalerie, sous les rapports de l'organisation de l'armement et de la manière de combattre, elle les abandonna entièrement.

L'uniforme des régimens de hussards, tel que nous l'avons vu plus haut, n'éprouva de changemens qu'au commencement de la majorité de Louis XV. Ils prirent alors le schakos, le dolman et la pelisse bleue ou rouge; les paremens rouges ou bleus. Les bottines furent conservées. Les anciens hussards se servaient d'un grand sabre recourbé, ou d'un sabre droit et fort large, attaché à la ceinture avec des anneaux et des courroies. Quelques-uns portaient aussi, indépendamment du sabre, une épée très mince, longue de cinq pieds, servant à piquer l'ennemi dans les charges. Le reste de l'armement consistait en une paire de pistolets et une carabine. Ce ne fut qu'en 1776 que ces corps cessèrent de prendre rang parmi la grosse cavalerie, et qu'on en forma une arme distincte et tout à fait séparée. A la même époque on comptait quatre régimens d'hussards. Berchiny, Chamborant, Conflans et Esterhazy. Le premier avait pour couleur distinctive, le bleu de ciel; le second, brun maron; le troisième vert, et le quatrième gris argentin. Le régiment colonel général et celui de Lauzun, crées en 1778 et 1779, prirent les couleurs rouges et blanches.

De nombreuses créations de troupes légères faites en



(Hussard de 1834.)

1792 et 1793, avaient élevé le nombre des régimens d'hussards à quatorze. A la restauration on ne conserva que six régimens de cette arme, et ce nombre est encore le même aujourd'hui.

En 1778, on avait donné un colonel général aux régimens d'hussards, et S. A. R. le duc d'Orléans, père du roi actuel qui lui succéda à la restauration, fut le premier revêtu de cette dignité. Sous l'empire, Napoléon la confia à son premier aide-de-camp, le duc d'Abrantès, qui eut pour successeur le général Lebrun.

Les régimens d'hussards se sont toujours distingués depuis leur création jusqu'à nos jours. On se rappelle qu'à l'époque de la conquête de la Hollande par Pichegru (1795) ce furent eux qui s'emparèrent des vaisseaux ennemis, que les glaces retenaient captifs dans le Texel. Ce furent aussi quelques escadrons d'hussards, commandés par le brave Lasalle, qui en 1806, firent mettre bas les armes à la garnison de Custrin. Presque toutes nos grandes batailles de la révolution, furent pour eux un théâtre continuel de gloire. Il n'est pas d'exemple, pendant cette longue période, que ces troupes aient jamais montré le dos à l'ennemi.

Nous avons vu plus haut que les hussards étaient d'origine hongroise. La Pologne et la France employèrent ces troupes les premières; mais dès le commencement du règne de Louis XV, cette arme fut adoptée par toutes les puissances du nord de l'Europe. Le Piémont et les États Méridionaux, excepté l'Espagne, suivirent aussi cet exemple et il est peu de princes souverains qui n'en aient aujourd'hui un ou plusieurs régimens.

Crâne de la Reine Matilde. — M. Berzélius de Stockholm, envoya en 1820, à notre académie des sciences à Paris, le crâne de Descartes, mort en Suède, en 1650.

M. Cuvier à qui le présent du savant Suédois fut remis d'abord, dit à cette occasion : « un crâne et des os enfermés dans une boîte de plomb, peuvent se conserver « 700 ans et plus. » A l'appui de son opinion il citait le crâne et les os de la reine Matilde, morte en 1183, et qui ont été trouvés bien conservés dans son tombeau de l'Abbaye-aux-Dames, à Caen.

Lettre de Bertin à Parny. — Le poète Bertin faisait de longues promenades dans les forêts de Satory, de Saint-Germain et de Marly. Il avait une petite maison à l'Étang, et voici une lettre (datée de ce lieu) qu'il écrivait à Parny : « La fuite de l'eau me retrace celle du temps. Je songe « à toutes les pertes que j'ai faites dans un âge aussi peu « avancé. Hélas! j'ai vû disparaître les objets les plus aimables et les plus aimés. Mon âme par degrés se pénètre « de tristesse. Je me trouve bientôt inondé de mes larmes, et « je vous répète du fond du cœur, ce que je vous dis rarement, parce que je crains de vous affliger : Oh mon ami, « puissé-je ne jamais vous survivre! »

TOSCANE.

BOBOLI, JARDIN DE FLORENCE.

La Toscane est dit-on le jardin de l'Italie; eh bien, Boboli est le plus délicieux jardin de Florence. C'est un lieu vraiment enchanté, même pour quiconque connaît les plus beaux jardins de l'Europe : ceux du roi de Bavière à Nymphenbourg, le parc Saint-James, Kensington-Garden, Versailles, les Tuileries, et le parc de Navarre. Boboli n'est pas un jardin à la française, et la végétation de l'Angleterre ne saurait soutenir la comparaison les beaux arbres qui l'om-

bragent. Les gazons les plus frais y sont coupés par des allées qui conduisent à des bosquets, à des grottes, à des labyrinthes. Il est dominé par un belvédère surmonté d'une tour du haut de laquelle on découvre au loin des collines, des plaines et les villes de Prato et de Pistoja. Plusieurs soirées entièrement consacrées à la promenade, ne suffisent point pour visiter toutes les voûtes de verdure, les allées, les berceaux et les sentiers de Boboli, et ce beau jardin est si vaste qu'il faut plus d'une heure et demie pour en faire le tour. D'ailleurs on ne saurait s'y promener sans s'arrêter fréquemment, tant les sites et les points de vue sont heureusement ménagés sur la ville et les campagnes. On en sort par une avenue toute bordée de fleurs odorantes qui conduit à la porte Romaine, et de ce côté le paysage est si varié que l'on s'aperçoit à peine que l'on ait quitté le jardin.

Le grand duc Léopold, dont la maxime favorite était que la meilleure aumône que pût faire un souverain était de donner du travail, fit construire dans l'intérieur de Boboli, un fort beau théâtre et un amphithéâtre, de telle sorte que l'on pouvait goûter tous les plaisirs sans sortir de ce lieu de délices.

L'ensemble des jardins de Boboli a la forme d'un clavecin dont la plus grande dimension court parallèlement au palais Grand-Ducal. Une grande allée qui coupe l'arène, monte ensuite vers le sommet d'une colline, sur la gauche de laquelle est un pavillon, et au-delà un petit fort. En tournant sur la droite, on saisit d'un coup-d'œil toute la longueur du jardin, sur laquelle est tracée une immense allée toute garnie de statues en marbre blanc, et interrompue en plusieurs endroits par des vases de la même matière qui reçoivent autant de jets d'eau. Des deux côtés de cette allée sont les bosquets coupés de promenades régulières, et dont l'épaisseur va en diminuant vers l'extrémité du jardin.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 4 au 17 juillet.

4 *juillet* 1336. — Mort de Sainte-Élisabeth, reine de Portugal.

4 *juillet* 1753. — Mort de Destouches, poète français; auteur du *Philosophe Marié*, du *Glorieux* et de la *Fausse Agnès.*

4 *juillet* 1761. — Mort de Richardson, romancier anglais, auteur de *Paméla*, de *Clarisse* et de *Grandisson.*

5 *juillet* 1316. — Mort de Louis X, surnommé le Hutin, roi de France. Ce prince était le fils ainé de Philippe-le-Bel, et de Jeanne de Navarre. Il naquit le 4 octobre 1289 C'est sous son règne qu'eut lieu l'émancipation des serfs, cette mesure dont les résultats furent heureux dans l'avenir, ne produisit que du mal dans le présent. La plupart des familles jetées brusquement de l'esclavage dans la liberté ne purent en jouir faute de ressources. Ce prince mourut à Vincennes, dans la vingt-septième année de son âge; son frère Philippe-le-Long, lui succéda, car sa seconde femme Clémence de Hongrie, qui était enceinte au moment de sa mort, accoucha d'un garçon qui ne vécut que cinq jours.

6 *juillet* 1189. — Mort de Henri II, roi d'Angleterre. Il naquit au Mans, le 5 mars 1133, et il était fils de Mathilde, fille de Henri Ier roi d'Angleterre, et du comte Geoffroi Plantagenet. Henri Ier en mourant, avait appelé au trône, sa fille Mathilde, mais Étienne de Blois qui descendait aussi par les femmes de Guillaume-le-Conquérant, s'étant emparé de la couronne, Henri tout jeune encore, eut à combattre pour le trône qu'il devait occuper un jour. Les vastes domaines qu'il possédait en France s'augmentèrent encore par son mariage avec Éléonore d'Aquitaine qu'il épousa lorsque Louis VII l'eut répudiée.

7 *juillet* 1115. — Mort de Pierre l'Ermite. La famille de ce moine célèbre, est inconnue : on croit qu'il naquit dans le diocèse d'Amiens. Ce fut lui qui le premier prêcha les croisades.

8 *juillet* 1700. — Bataille de Pultava. Charles XII, y fut vaincu par les Russes qu'il avait battus jusqu'alors.

8 *juillet* 1781. — Mort de frère Côme, chirurgien. Généralement connu sous le nom de frère Côme, Jean Bascilhac se fit un nom dans la chirurgie, mais ce fut moins encore par ses talens, ses découvertes que par l'austérité de ses mœurs, et par sa bienfaisance.

9 *juillet* 1746. — Mort de Philippe V, roi d'Espagne, petit fils de Louis XIV.

10 *juillet* 1472. — Jeanne Hachette fait lever, à Charles-le-Téméraire, le siège de Beauvais. Les habitans de cette ville ayant soutenu l'assaut pendant 3 heures, commençaient à perdre courage, lorsque Jeanne Hachette ou Jeanne Lainé, l'histoire varie sur le nom de cette femme illustre, monte sur la muraille, et renverse dans le fossé un capitaine bourguignon, en lui enlevant l'étendard qu'il venait de planter; ensuite elle le porte elle-même dans l'église des Jacobins, où il a toujours été conservé depuis.

10 *juillet* 1584. — Assassinat de Guillaume Ier, prince d'Orange. Il fut le fondateur de la liberté hollandaise. Ce prince descendait de l'ancienne famille de Nassau qui avait donné un empereur à l'Allemagne. Il se mit à la tête des Hollandais, révoltés de la tyrannie de Philippe II, roi d'Espagne, et fut assassiné par ordre de ce prince. Guillaume avait épousé la fille de l'amiral Coligny qui avait déjà vu son père et son premier mari tomber sous le fer des meurtriers.

10 *juillet* 1683.—Mort de Mezerai, historien français.

11 *juillet* 1690. — Bataille de la Boyne, où Jacques II, roi d'Angleterre, fut vaincu par Guillaume III.

12 *juillet* 1536. — Mort d'Érasme. Une jeune fille de Brabant réfugiée à Rotterdam, mit au monde un enfant illégitime, qui du nom de son père fut appelé Gérard Didier. Les rapides progrès de cet enfant étonnèrent ses professeurs. A douze ans la langue latine lui était familière, et les œuvres d'Horace et de Térence, ornaient déjà son étonnante mémoire. Ce fut à cette époque qu'il changea le nom de Gérard contre celui d'Érasme, sous lequel il devait aller à l'immortalité. Tous les souverains essayèrent de fixer près d'eux cet illustre savant. Tant d'hommages étaient justifiés par le rare mérite d'Érasme. Il fut la lumière de son siècle; il fit reparaître les trésors de la littérature grecque oubliés et ensevelis dans la poudre des bibliothèques, et l'impulsion qu'il donna aux belles lettres, fut continuée par ses œuvres long-temps encore après lui. Tous les livres qu'a composés Érasme, sont écrits en latin ou en grec; comme tous les autres érudits de l'époque, il avait la puérile vanité de ne vouloir connaître et employer que les langues savantes.

13 *juillet* 1380. — Mort de Duguesclin.

14 *juillet* 1223. — Mort de Philippe II, dit Auguste, roi de France. Philippe-Auguste, rendit la France plus forte et plus grande, non-seulement par des accroissemens de territoire, mais encore par des améliorations dans la condition morale et physique du peuple. Après son avènement au trône, il eut à lutter contre les seigneurs révoltés, il les soumit, détruisit l'équilibre féodal : de chef il devint maître, et ses barons ne furent plus ses vassaux, mais ses sujets. La bataille de Bouvines consomma ce grand œuvre. Philippe non-seulement vainquit l'empereur d'Allemagne et plusieurs autres souverains, mais les petites puissances de son royaume. L'expulsion des Anglais et la chûte du système féodal suffiraient à la gloire de Philippe-Auguste, mais la protection constante qu'il accorda aux lettres, aux arts et au commerce, augmentent encore ses titres au souvenir de la postérité.

14 *juillet* 1789. — Prise de la Bastille, révolution française.

14 *juillet* 1790 — Fédération au champ-de-mars; diner de 25 mille couverts, donné au château de la Muette, aux députés des gardes nationales.

14 *juillet* 1793. — Charlotte Corday frappe et tue Marat d'un coup de poignard, pendant qu'il était au bain.

15 *juillet* 1099. — Prise de Jérusalem par les Croisés. Le ciel semblait protéger les infidèles, les ardeurs dévorantes du soleil sans nuage de la Palestine, avaient tari les sources et les torrens ; la soif consumait l'armée chrétienne; le bois manquait pour la construction des machines, il fallait malgré cette mortelle chaleur aller chercher les matériaux à plus de dix lieues dans la forêt de Samarie. Quarante mille Sarrazins garnissaient de fortes murailles; mais le courage que les Croisés puisaient dans leur dévotion, était si persévérant qu'après un assaut de deux jours, le 15 juillet à trois

heures du soir, les chrétiens entrèrent dans Jérusalem, en répétant leur cri de guerre, « Dieu le veut! Dieu le veut! »

16 *juillet* 1691. — Mort du marquis de Louvois, ministre de la guerre sous Louis XIV.

17 *juillet* 1085. — Mort de Robert Guiscard, gentilhomme Normand qui par sa bravoure, ses ruses et même ses fourberies parvint avec le secours de quelques aventuriers comme lui, à se mettre en possession d'une partie de l'Italie et de la Sicile.

17 *juillet* 1676. — Exécution de la marquise de Brinvilliers, célèbre empoisonneuse.

17 *juillet* 1789. — Louis XVI, vint à Paris 3 jours après la prise de la Bastille. Du quai de Passy jusqu'à l'hôtel-de-ville, il marcha au milieu d'une haye de gardes nationales, nouvellement organisées. M. Bailly, maire, le reçut à la barrière de la Conférence et prononça un discours qui commençait ainsi : « Sire, j'apporte « à votre majesté les clés de sa bonne ville de Paris; ce sont les « mêmes qui ont été présentées à Henri IV. Il avait reconquis son « peuple; ici c'est le peuple qui a reconquis son roi. »

LE PEINTRE HOGARTH ET SA VOITURE.

L'homme a besoin d'exercice et d'usage, pour s'accoutumer au bien-être, à la fortune, au luxe, et il ne sait pas jouir tout de suite des avantages qu'il doit à son talent, à ses travaux, et aussi quelquefois au hazard, qui a tant de part dans notre destinée.

La première fois que le célèbre Hogarth, peintre de Londres, eut un carrosse à lui, il monta dedans pour aller faire visite au lord-maire. Il eut, en allant, le plus beau temps du monde, et il se délectait de traverser rapidement ces longues et belles rues, puis ces rues étroites et obscures qui étaient pleines d'une foule préoccupée. Il fut reçu par le magistrat, avec une distinction marquée, mais il resta si long-temps près de lui, et leur entretien les mena si avant, que la nuit vint, et la pluie avec elle.

Quand il fallut enfin partir, Hogarth fut reconduit hors de l'hôtel-de-ville, par une autre porte que celle par laquelle il était entré. Aussitôt qu'il se vit dans la rue, il chercha une voiture de place, mais à Londres comme à Paris, c'est quand on en a grand besoin et qu'il pleut, qu'on a le plus de difficulté à trouver un fiacre ou un cabriolet. Tous ceux à qui vous vous adressez sont pris; les cochers finissent par ne plus vous répondre. Hogarth impatienté, se mit en route à pied, par la pluie battante, et il arriva chez lui tout mouillé, tout trempé, au grand étonnement de sa femme qui s'écria en le voyant : « qu'as-tu fait de ton « carosse? » — « Mon carrose? reprit Hogarth, j'avoue que « je l'avais oublié! »

LES OISEAUX VOYAGEURS, § II.
LE TORCOL. — LE PLUVIER.

La migration des êtres et tous ces voyages du nord au sud, de l'équateur au pôle, de l'ouest à l'est ou du levant au couchant, sont un des grands phénomènes de la nature, une des principales lois de la création.

Nous parlons des oiseaux de préférence, mais nous aurions pû choisir parmi les autres animaux car il y en a dont les translations et les promenades n'offrent pas moins d'intérêt et de singularité.

Et l'homme, entre tous les êtres vivans, est assurément celui qui demeure le moins en place, et que dans tous les âges, on voit s'élançant par troupes tantôt sur un point, tantôt sur un autre, dirigé par un instinct nomade, et cherchant ou des climats plus doux, ou des fruits plus savoureux, ou de plus riches plaines, ou de plus beaux ombrages, attiré souvent par une seule plante vers des lieux jusques là inconnus, et se livrant à des luttes sanglantes, éternisant des guerres cruelles pour s'en assurer la possession.

Mais l'homme a son histoire à part, et ce n'est pas ici le lieu de la faire. Nous nous tenons aujourd'hui dans un ordre inférieur, et nous voulons nous y renfermer.

L'éléphant, le buffle parcourent les campagnes en groupes, mais ils n'émigrent point, tandis que dans l'Amérique du nord, on remarque des élans, des ours, des loups, qui à l'approche de l'hiver descendent des montagnes jusqu'au retour de la chaleur. Les rongeurs, tels que l'écureuil, le petit-gris, envoient aussi leurs bandes et leurs familles dans les pays méridionaux. Les rats surtout se sont acquis une réputation historique par les ravages qu'ils causaient en s'expatriant; des écrivains rapportent que des villes se trouvèrent tout-à-coup infestées de ces bêtes, véritable fléau contre lequel les chats et les pièges se trouvaient impuissans.

La conformation anatomique du poisson, le destine dès sa naissance à une vie essentiellement changeante : placé par la nature dans un élément qui lui offre peu de résistance, et doué de nageoires vigoureuses, il parcourt sans difficulté les vastes espaces de l'océan.

Il y aura un chapitre à faire sur leurs étonnantes migrations. La morue et le hareng, le hareng surtout se distingue par ses rapides, et pour nous, fort utiles voyages. Il semble qu'il ne se mette en route que pour venir servir d'aliment à nos provinces, et couvrir les marchés d'Europe de ses innombrables débris.

Tous les ans, des myriades de ces petits poissons se mettent en marche, et descendent du Septentrion. Ils sortent des glaces du Spitzberg, et du Groënland, et arrivent en masses impénétrables vers l'Islande, où ils commencent à rompre leur front de bataille.

Cette armée est toujours suivie de baleines, de requins, d'épaulards et autres squales énormes, ennemis voraces contre lesquels ils n'ont aucune défense et aucun abri. Leur passage dans la mer produit une lueur phosphorescente qui donne aux flots, l'aspect d'un liquide embrasé. Arrivés au nord de l'Europe, ils se divisent en deux parties, l'une entrant par le détroit du Sund, pénètre dans le golfe de Bothnie, l'autre suivant la mer d'Allemagne, se heurte contre les rivages de la Hollande, et s'éparpille sur les côtes de France et d'Angleterre. Dès le commencement du XVIIe siècle, les Hollandais employaient à la pêche du hareng cent mille matelots sur plus de trois mille petits navires. Outre leur consommation, ils en vendent encore pour 140 millions de francs.

Les insectes voyagent aussi, et il y en a de curieux exemples. Nous donnerons quelques notes spéciales sur les excursions des sauterelles.

Le règne végétal quoique composé d'êtres qui ne sont pas doués de facultés locomotrices, n'est pas pour cela privé du plaisir de voyager dans les airs. La nature qui a dû rendre possible la dissémination des plantes, emploie divers artifices pour parvenir à ce but, tantôt elle couronne d'aigrettes plumeuses, les semences légères des fleurs comme le pissenlit, la scabieuse, etc. Tantôt ce sont des ailerons pour voler, telles que les fleurs de l'érable, du bouleau, du frêne, du houblon, etc. Chez quelques plantes qui croissent sur le bord des rivières, les fruits en forme de conques, allant au cours de l'eau, vont se coloniser au loin. Enfin d'autres offrent l'appât d'un aliment à certains oiseaux qui ne digèrant que la pulpe, rejettent la graine: la grive répand sur les arbres le gui visqueux, qui plus tard doit servir à la prendre.

Mais il faut bien le reconnaître, l'oiseau est de tous les êtres de la nature, celui sans contredit chez lequel le sentiment explorateur est le plus développé. Chez lui c'est une seconde nature, il s'enivre de l'air, il le recherche avec avidité, il dépérit, il meurt dès que ce fluide manque à son action; sa structure très légère, ses os délicats, ses plumes qui font pour lui l'office de rames, lui donnent ainsi qu'au poisson, la facilité de parcourir de longues distances, sans en éprouver de fatigue. Mais aussi cette ténuité d'organisation le force à rechercher une température plus douce et plus égale que les autres animaux. Ainsi, sauf quelques gallinacés à l'abri dans nos basses cours, tous sont plus ou moins obligés de quitter nos climats pendant un certain temps. — Les diverses familles qui composent la classe des

oiseaux, émigrent à des époques différentes suivant qu'elles ont été pourvues de préservatifs contre le froid. — Au premier aspect des froides matinées d'automne, on voit successivement fuir le roitelet, les hirondelles, les martinets, et tous les insectivores. Puis viennent les séminivores, qui trouvent plus long-temps leur nourriture, tels que les grives, les alouettes, les pluviers : enfin arrivent ces longues et tristes bandes d'oie et de canards sauvages qui s'abattent la nuit au bord des marais, et repartent le lendemain au milieu du brouillard et des tourbillons de neiges.

Dans un premier article (*Voy.* page 39) nous avons parlé de l'hirondelle, nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs, deux espèces d'oiseaux assez communs dans nos climats, et qui suivent comme les autres la loi générale de l'émigration.



(Le Torcol.)

Le torcol. — De l'ordre des grimpeurs. Cet oiseau au bec pointu et effilé, aux couleurs uniformément sombres et monotones, se rapproche beaucoup du pic, si ce n'est que ses facultés destructives sont moins grandes; comme lui il se nourrit d'insectes et de larves qu'il trouve sur les troncs d'arbres : sa grosseur est celle d'une alouette. Il saute de branche en branche, en s'aidant de sa queue qu'il courbe en forme d'arc. La dénomination française de *torcol* est appliquée à cet oiseau ainsi que le dit Buffon « à cause d'un « signe ou plutôt d'une habitude qui n'appartient qu'à lui « c'est de tordre et de tourner son cou de côté et en arrière, « la tête renversée vers le dos, et les yeux à demi fermés « pendant tout le temps que dure ce mouvement qui n'a « rien de précipité et qui est au contraire lent, sinueux et « tout semblable aux replis ondoyans d'un reptile. » Les petits ont le même mouvement dès qu'ils sont sortis de la coquille, et plus d'un dénicheur s'est trouvé bien effrayé croyant mettre la main sur des couleuvres. L'homme est toujours tenté de voir un mystère dans les choses qu'il ne comprend pas; les anciens avaient attribué à cet oiseau un don particulier, celui d'exciter les passions, et de ranimer celles qui étaient engourdies.

On connaît trois espèces de torcols, dont une seule existe en Europe. On n'y voit pas ce torcol en hiver, mais il y arrive au printemps, vers l'automne; il devient très gros et fait alors un excellent gibier, si l'on a eu soin de lui arracher la langue après l'avoir tué.

Le *Pluvier* ou *pluvian*. — C'est un oiseau de l'ordre des échassiers; il y en a une multitude d'espèces. Mais toutes ne viennent pas en Europe. Nous connaissons surtout le pluvier doré ou commun, le petit et le grand pluvier.

Le pluvier doré est gros comme la tourterelle Le petit pluvier est comme l'alouette. Le grand pluvier est un peu plus gros que le doré.

Le pluvier commun a la tête, le cou et tout le dessus du corps à diverses nuances, brunes, grivelées et marquetées d'un jaune doré plus ou moins brillant suivant les saisons; le dessous est bleuâtre, ondulé de brun; le tour des yeux et le dessous du bec sont blancs. Cet oiseau à plusieurs variétés, dont l'une est nommée le pluvier à gorge noire, parce qu'il a le cou en effet de cette couleur. L'espèce voyage en troupes nombreuses, fréquentant les lieux humides pour y trouver des vers de terre qui sont sa seule nourriture. Ces oiseaux ne séjournent jamais plus de vingt jours dans le même canton. Ils ne se montrent en France qu'au printemps et en automne.

Le petit pluvier a le bec noir et orangé, la tête est variée de blanc, de noir et de gris, il a un plastron sur la poitrine et un collier blanc au-dessus. Son corps par-dessus est blanc, le dessous est varié comme la tête et le cou, ses ailes sont noires, sa queue est brune; cela fait une grande bigarrure, et toute l'espèce est ainsi bariolée. Ce pluvier fréquente en automne le bord de nos mers et de nos fleuves. On le nomme *criard* à cause de ses cris multipliés.

Le grand pluvier a les jambes grosses et renflées au-dessus du genou, son bec long de deux pouces, est noir et jaune. Son corps de couleurs variées, sur un fond brun; il est marqué de taches noirâtres. Le dessous moins prononcé que le dessus. Il a les pieds jaunes et les ongles noirs.



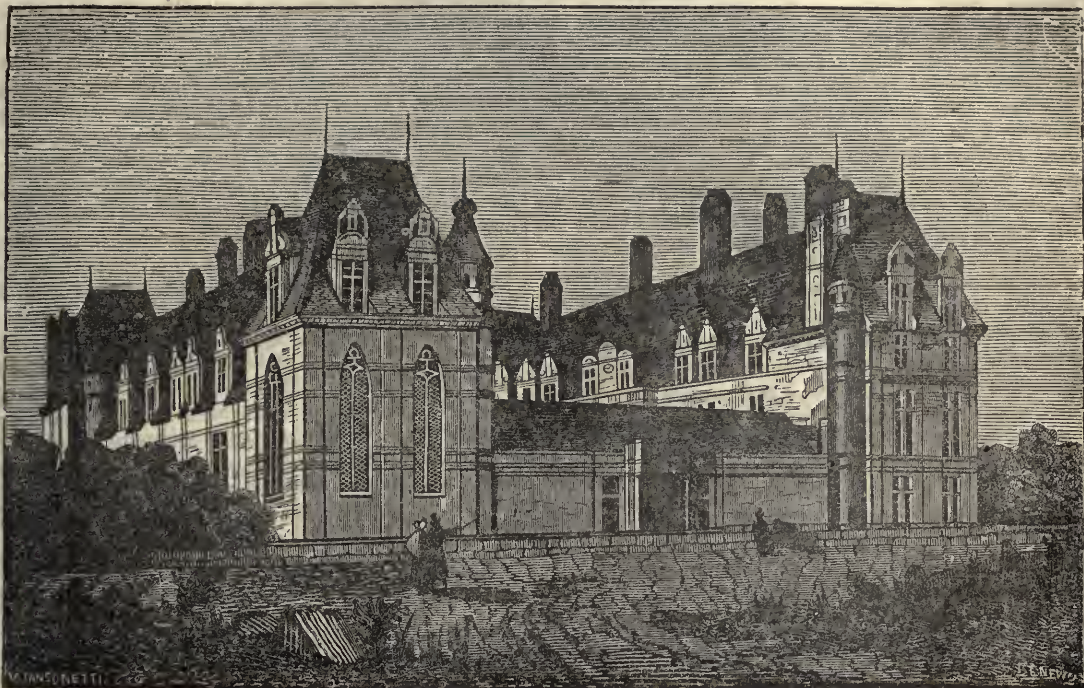
(Le Pluvier.)

Les grands pluviers voyagent par troupes de trois à quatre cent. Ils se plaisent dans les lieux arides et sabloneux; marchent avec une rapidité extraordinaire, et ne volent ordinairement que de nuit, se nourrissant de scarabées et d'autres insectes. Les jeunes sont réputés un excellent manger.

Tous s'en vont vers la fin de septembre, quand approche la saison des pluies; c'est là ce qui leur a fait donner leur nom par les gens de la campagne, et puis par les savans. Quelques-unes des espèces de pluviers portent aux ailes des aiguilles qui leur servent de défense; d'autres ont au bec une membrane charnue. Le pluvier que nous représentosn a été classé par Cuvier, sous la dénomination de pluvier œdisnème.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

CHATEAU D'ÉCOUEN. — MADAME CAMPAN.



(Vue du château d'Écouen.)

Ce fut une grande, noble et généreuse idée que celle d'élever aux frais de la patrie, les filles de ceux qui avaient versé leur sang pour elle. Ce projet que Napoléon avait déjà conçu depuis long-temps, il le réalisa à la fin de 1805, après cette glorieuse bataille d'Austerlitz qui lui fit éprouver, plus vivement que jamais, le besoin de récompenser l'héroïsme de ceux qui combattaient pour la France et pour lui. Les institutions créées à cette époque, prirent le nom de Maisons-Impériales-Napoléon, mais ce ne fut que le décret du 29 mars 1809, qui en régla l'organisation définitive.

Deux institutions furent fondées successivement, l'une à Saint-Denis, et l'autre à Écouen. Chacune de ces deux maisons devait recevoir trois cents élèves. Sur ce nombre cent jeunes personnes étaient reçues gratuitement, deux cents payaient une demi pension de 500 fr. Elles devaient être filles ou sœurs de membres de la légion d'honneur. Par une faveur spéciale, deux cents demoiselles, filles, nièces, sœurs ou cousines germaines de membres de l'ordre, et qui n'avaient pas obtenu l'entrée gratuite ou à 500 fr., purent y être admises, en payant une pensionde 1000 francs.

Les réglemens de ces institutions furent en grande partie l'ouvrage d'une femme d'un talent supérieur, dont l'histoire est si intimement liée à celle de cette fondation que je ne puis m'empêcher de donner sur elle quelques détails; j'ai l'espoir qu'ils ne paraîtront pas sans intérêt.

Jeanne-Louise-Henriette Genêt, était née à Paris, le 6 octobre 1752, d'un père qui occupait un emploi assez important au ministère des affaires étrangères. Elle reçut la plus brillante éducation, et ses progrès passèrent toutes les espérances. A quatorze ans on lui fit obtenir la place de lectrice de Mesdames. Plus tard, elle épousa M. Campan, fils du secrétaire du cabinet de la reine, et fut attachée en qualité de première femme de chambre, à Marie-Antoinette; elle ne la quitta pas pendant vingt ans, et elle était près d'elle à la journée du 10 août.

Jusqu'à sa mort, elle conserva pour cette princesse un attachement que rien ne pût altérer. Sous l'empire, dans son salon d'Écouen, on vit le buste de Marie-Antoinette, figurer en face de celui de la reine Hortense. Enfin, on raconte, que hors des murs du château, madame Campan avait loué une petite maison, où elle aimait à passer quelques heures, pensive et recueillie. Là, seule et libre, s'abandonnant à ses souvenirs, la directrice de la maison impériale, redevenait pour un moment la première femme de chambre de Marie-Antoinette. Elle montrait avec émotion, au petit nombre de ceux qu'elle admettait dans cette retraite, une robe de simple mousseline, qu'avait porté la reine, et qui provenait des présens faits par Tippo-Saëb. Une tasse dans laquelle Marie-Antoinettte avait bu, une écritoire dont elle s'était servi long-temps, étaient d'un prix inestimable à ses yeux, et souvent on la surprenait assise, et baignée de larmes devant le tableau qui lui retraçait son image.

Lorsque Marie-Antoinette fut renfermée au Temple, madame Campan, digne émule du fidèle Cléry, sollicita à genoux la dangereuse faveur de servir son infortunée maîtresse. Vains efforts, qui n'eurent d'autre résultat que d'attirer sur elle la haine de ceux qui gouvernaient alors la France; efforts qu'elle eut payés de sa tête, si le 9 thermidor ne lui eut sauvé la vie. Retirée à Coubertin, dans la vallée de Chevreuse; réduite presqu'à la misère par des pertes sans nombre, elle sentit qu'il fallait vivre, et faire vivre une mère âgée de soixante-dix ans, un mari malade, un fils de neuf ans, et une famille ruinée. Elle n'avait plus pour toute fortune, qu'un assignat de 500 livres. C'est avec cette faible ressource qu'elle entreprit de fonder à Saint-Germain-en-Laye, une maison d'éducation qui bientôt parvint au plus haut degré de prospérité, par le mérite de celle qui la dirigeait. Madame Beauharnais, lui confia l'éducation de sa fille Hortense, et de sa nièce Émilie de Beauharnais. Cette circonstance mit madame Campan en rapport avec Bonaparte, qui fut ainsi dans le cas d'apprécier la justesse et la profondeur de ses vues et de ses principes. Devenu empereur, lorsque Napoléon voulut créer ces maisons qui devaient donner asile aux filles de ses braves guerriers, ce fut à madame Campan qu'il en demanda les réglemens. Aidée des conseils du savant Lacépède, alors chancelier de la Légion-d'honneur, madame Campan entreprit ce grand ouvrage. Mœurs, santé, éducation utile ou agréable, rien ne lui échappa, rien ne fut négligé. Lorsque les projets de réglemens furent soumis à l'approbation de l'empereur il n'y fit que quelques légers changemens. On remarqua celui-ci:

Un article portait que les élèves entendraient la messe les dimanches et jeudis; Napoléon écrivit en marge : *tous les jours*. Sous le titre de directrice de la Maison-Impériale-d'Ecouen, madame Campan fut chargée d'exécuter les plans qu'elle avait conçus, et elle s'acquitta avec tant de talent de cette tâche délicate et difficile, que plus tard Napoléon visitant Ecouen, fut forcé de dire : tout est bien. Lorsque le décret de 1809 en régla l'organisation définitive, le titre de directrice fut changé en celui de surintendante, et l'ancienne élève de madame Campan, la reine Hortense, fut déclarée protectrice des maisons de la légion d'honneur. Le nombre de ces maisons fut progressivement accru Un seul décret en institua six nouvelles : Maison-Barbette, Maison-des-Loges, maisons de Montmirail et de Melun, maisons de Fontainebleau et du Calvaire. Pour les trois premières seules, les mesures prises reçurent leur exécution. Mais pour en revenir à Madame Campan, elle ne jouit que peu d'années du plaisir de voir prospérer dans ses mains l'établissement qu'elle avait créé. La restauration arriva; madame Campan eut la douleur de voir supprimer la maison d'Ecouen, qu'une ordonnance royale réunit à celle de St.-Denis, dont madame la comtesse Duquengo, fut nommée surintendante(1), et dont la direction fut confiée à la congrégation religieuse de la Mère-Dieu (2).

Le cœur déchiré par d'indignes calomnies, frappée presque à-la-fois de la perte de tous ceux qui lui étaient chers, affligée d'une maladie cruelle qui nécessita une terrible opération, elle expira le 16 mars 1822, dans la ville de Mantes, où elle s'était retirée, et dont le cimetière reçut sa dépouille mortelle.

Malgré une vie sans cesse agitée, dans le cours de laquelle, elle pût à peine compter quelques jours de bonheur, la sérénité de son âme, ne se démentit pas un instant, et toujours elle offrit ce spectacle sublime que Marmontel dit être le plus agréable à Dieu : le juste combattant contre l'adversité, et sachant triompher d'elle.

Après cet aperçu sur la belle institution d'Écouen, et sur celle que Napoléon avait jugée digne de la diriger, qu'il me soit permis de dire quelques mots, sur le lieu qui avait été choisi pour cet établissement.

On avait d'abord proposé le château de Chambord, mais le manque de salubrité, l'éloignement, et d'un autre côté le bon air, et la proximité du château d'Ecouen, firent pencher en faveur de ce dernier séjour.

Ecouen est un bourg situé sur la pente d'une colline pittoresque, à environ cinq lieues de Paris à l'ouest de la route de Chantilly. Le plus ancien titre connu où il en soit fait mention, est une charte de l'an 752, par laquelle le roi Dagobert fait présent à la basilique de Saint-Denis, du village appelé en latin Stinoscoa, nom dont par une suite de corruptions on est arrivé à faire Ecouen. Ce même fait est cité par un historien contemporain de Dagobert. A dater de cette époque, on ne voit plus figurer le nom d'Ecouen, que dans le titre de fondation de l'église d'Ézainville, bâtie en 1060 par une princesse de Montmorency.

Le bourg est dominé au couchant par un magnifique château érigé au XVe siècle, à la place d'une forteresse très ancienne qui de temps immémorial appartenait à la famille de Montmorency. Au XVIe siècle, Anne de Montmorency, le fit considérablement embellir par le meilleur élève du célèbre Pierre Lescot, l'architecte Bullant, qui le décora de sa propre main de sculptures et d'ornemens pleins de goût et de délicatesse. Ce château forme un carré parfait de trente deux toises de côté, composé de quatre corps de logis qui laissent au centre une vaste cour, dont le pavé à compartimens, passait autrefois pour un chef-d'œuvre. Aux angles du château sont quatre pavillons plus élevés, et tout l'édifice est entouré d'un fossé sec. La façade du côté de Paris, présente un avant-corps décoré d'ordres ionique et dorique avec un attique surmonté d'une campanille. Dans un cintre se voyait autrefois une statue équestre, du connétable Anne de Montmorency, l'épée à la main. L'intérieur de la cour présente deux autres avant-corps d'une grande richesse d'architecture. Celui de droite est formé des ordres dorique et ionique superposés, celui de gauche plus simple, mais aussi plus noble, se compose de quatre grandes colonnes corinthiennes, cannelées, élevées sur un stylobate, et supportant un entablement, dont la frise est enrichie de trophées d'armes de la plus belle exécution. Ce château fut habité par plusieurs rois de France. François Ier y vint souvent, et c'est d'Écouen, qu'est daté le fameux édit du mois de juin 1559, par lequel Henri II punit de mort les luthériens. Sous Louis XIII, le château fut confisqué sur le malheureux duc de Montmorency, qui périt sur l'échafaud, victime de la haine de Richelieu, le 30 octobre 1632. L'année suivante il fut donné à la duchesse d'Angoulême, puis il passa dans la maison de Condé, qui en resta propriétaire jusqu'à la révolution. Le prince de Condé ayant émigré, Ecouen devint propriété nationale, les objets précieux soit sous le rapport de l'art, soit sous celui de la matière, que ce château renfermait, furent dispersés dans les divers musées.

Lors des premières guerres de la Vendée, le château d'Écouen servit un instant de dépôt pour les prisonniers principaux faits dans les provinces insurgées.

Ecouen, dans l'origine, n'avait été qu'un village sans importance, long-temps même il n'avait pas eu d'église et avait dépendu de la paroisse d'Ézainville, petit village éloigné d'un quart de lieue. Ce ne fut qu'en 1536, qu'on y construisit une chapelle qui fut agrandie en 1737.

L'institut de la légion d'honneur vint y donner la vie et le mouvement. Mais ce ne fut qu'un éclair de prospérité. En 1815 tout fut fini. Le château fut rendu à la famille de Condé, qui l'a conservé jusqu'en 1832, que la mort du duc de Bourbon le fit passer dans le domaine du duc d'Aumale qui le possède aujourd'hui. Au moment où nous écrivons, il est question de prendre des arrangemens pour rendre Ecouen à la destination que lui avait donnée l'Empereur.

(1) Avant elle et sous l'Empire, M.me Dabouzet avait exercé ces fonctions.

(2) Madame Delezean était et est encore la supérieure de cette congrégation.

LES SAUTERELLES ET CHARLES XII.

Les sauterelles sont connues de toute antiquité. Il en est question dans la Bible. Les dégâts qu'elles ont de tout temps causé dans l'Orient, en Asie et en Afrique, ont été infinis. C'était un fléau dont les prophètes menaçaient les Juifs. Ce fut une des sept plaies d'Égypte.

Leur nature n'a point changé. Ce qu'elles étaient, elles le sont encore. Quand elles arrivent en une contrée, et qu'elles en ont dévoré toute la verdure, tous les rameaux des arbres mêmes, et jusqu'aux portes des maisons, les malheureux cultivateurs sont réduits, par la famine, à manger ces insectes à leur tour et à ne vivre que de ce mets dégoûtant.

Les paysans de la Mauritanie, conduisent à Fez et à Maroc, des charretées de sauterelles recueillies par millions.

Le peuple d'Athènes, si délicat et si fier, était bien forcé de se contenter de sauterelles dans les temps de disette, et pendant la dernière guerre de Morée, plus d'une famille grecque dans la misère, a été contrainte aussi de s'en nourrir.

Ce n'est pas seulement en Syrie, en Égypte, en Tartarie et dans la Barbarie, qu'on voit fondre des nuées de sauterelles; il en tombe également en Pologne, en Hongrie et dans toutes les provinces de l'est et du midi de l'Europe. Les plus dangereuses sont d'un vert brun, longues de deux à trois pouces; et il y en a même encore de plus grandes et de plus voraces, qui font d'épouvantables ravages partout où elles viennent à s'abattre et à rouler comme les flots pressés d'un torrent.

Le fameux roi de Suède, Charles XII, fut extraordinairement incommodé avec son armée, par des sauterelles, dans

la Bessarabie. « Une horrible quantité de ces insectes (dit « son historien) s'élevait ordinairement tous les jours, avant « midi, du côté de la mer, premièrement à petits flots; « ensuite comme des nuages qui obscurcissaient l'air et le « rendaient si sombre et si épais, que dans toute cette vaste « plaine, le soleil semblait s'être entièrement éclipsé. Ces « insectes ne volaient point proche de terre, mais à-peu-« près à la même hauteur que l'on voit voler les hirondel-« les, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un champ sur lequel « ils pussent se jeter. Nous en rencontrions souvent sur le « chemin, d'où ils s'élevaient avec un bruit semblable à celui « d'une tempête. Ils venaient ensuite fondre sur nous « comme un orage, se jetaient sur la plaine où nous étions, « et sans craindre d'être foulés aux pieds des chevaux, ils « s'élevaient de terre, et nous couvraient le corps et le « visage jusques là, que nous finissions par ne pas voir à « deux pas devant nous. Partout où ces sauterelles se repo-« saient elles y faisaient un dégat affreux, en broutant « l'herbe jusqu'à la racine, ensorte qu'au lieu de cette ver-« dure dont la terre était auparavant parée, on n'y voyait « plus qu'une terre aride et sabloneuse. On ne saurait « jamais croire qu'un si petit animal pût passer la mer, si « l'expérience n'en avait tant de fois convaincu ces pauvres « peuples de Bessarabie et états voisins. Car après avoir « franchi le Pont-Euxin en venant d'île en île, gagnant les « côtes, ces insectes traversent encore de grandes provinces « où ils dévorent tout ce qu'ils rencontrent jusqu'aux pou-« tres et planchers des habitations. »

PENSÉES ET RÉFLEXIONS.

— Il n'y a point de livre absolument mauvais, pour qui a la patience de tout lire, le don de lire vite, et le talent, comme dit Sterne, d'aller à la chasse aux pensées.

— D'un esprit juste il ne sort que des idées utiles.

— Il n'y a rien de pire qu'un peu d'esprit et beaucoup d'envie d'en montrer.

— Il y a tant de gens de mérite en France, que ce n'est pas par celui que vous pouvez avoir qu'il vous faut espérer de réussir, mais par vos amis qui le feront valoir.

— L'art de faire du bien aux hommes exige moins de courage que de prudence.

— Il y a des hommes comme des sites, qu'on aime à voir et à ne pas revoir.

Le cimetière de la Madeleine. — On enterra dans le cimetière de la Madeleine, rue d'Anjou : 1° les personnes qui périrent dans le désastre du 30 mai 1771, lors du feu d'artifice qui fut tiré aux noces de Louis XVI; 2° les Suisses et les Marseillais tués au 10 août 1792; 3° le roi lui-même enfin, et la reine Marie Antoinette, exécutés à mort sur la place de la révolution.

C'est dans ce terrein qu'une chapelle sépulchrale a été construite sur les dessins de MM. Percier et Fontaine.

Victoire de Lucullus. — Le consul était en présence de l'ennemi, mais il n'osait livrer bataille voyant la moitié de ses soldats qui manquait de munitions et d'armes, et qui paraissait découragée. Tout-à-coup, un vent frais survint qui, enlevant de la prairie voisine, une énorme quantité de fleurs, les porta sur les casques des Romains, où elles se fixèrent de telle sorte que tous les guerriers parurent ainsi en être ornés et couronnés. Cet évènement inattendu et singulier, fut interprété par Lucullus, comme un prodige du plus heureux augure; il enflamma le courage des Romains qui se jetèrent avec impétuosité sur l'ennemi, et remportèrent la victoire.

MANIÈRE DE VOYAGER DANS L'INDE.

Un simple capitaine d'infanterie anglaise voyage dans l'Inde avec un train pareil à celui de lord Byron, lorsqu'il parcourait la Grèce et l'Italie. L'officier même l'emporte sur le poète.

Dans l'Indoustan on ne se met pas en route sans être accompagné de vingt-cinq domestiques pour le moins, savoir : un pour la pipe, un pour la chaise percée, sept ou huit pour planter la tente, trois ou quatre pour la cuisine; plus, un relai continuel de douze hommes pour porter le palanquin dans lequel on s'étend quand on est las d'aller à cheval.

Un *collecteur* anglais, emmène sa femme, son enfant. Il a un éléphant, huit charriots pour les bagages, deux cabriolets, un char pour l'enfant, six chevaux de selle et de voiture, et pour le transporter d'un *bangalow* (auberge officielle où il y a quatre murs) à l'autre, 60 à 80 porteurs, indépendamment d'une soixantaine de domestiques de sa maison. Il fait trois toilettes par jour, déjeûne, dîne bien et le soir prend son thé comme à Calcutta sans en rien rabattre; cristaux, porcelaines sont dépaquetés, empaquetés, du matin au soir; argenterie brillante, linge blanc, tout le reste à proportion.

Ce train de vie coûte cher, et pourtant un Anglais qui se respecte ne peut voyager à moins de frais. Mais la *vieille dame* (c'est la Compagnie anglaise, dans le langage des Indiens) pourvoit généreusement à ces dépenses. Un capitaine anglais a 30,000 fr. de traitement; le surintendant du jardin botanique en a 80,000; un collecteur en a 100,000, sans compter les profits; le *chief-justice* 200,000; l'avocat-général de 4 à 500,000. Le gouverneur de l'Inde a plus d'un million. Quand il visite les provinces de son gouvernement, il a trois cents éléphans, treize cents chameaux, huit cents chars à bœufs. Deux régimens, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, lui servent d'escorte.

Et ce n'est là encore à vrai dire, qu'une imitation faible et mesquine, imitation européenne, du grand et ancien luxe oriental.

LE SUCRE.

LA CANNE. — LES RAFFINERIES.

Parmi les nombreuses variétés de cette plante, deux seulement sont cultivées : le *saccharum spicatum*, ou canne à sucre pointue, originaire des Indes orientales; et le *saccharum officinalis*, ou canne à sucre commune des Indes occidentales : on ignore si elle fut connue des anciens; l'histoire en parle pour la première fois à l'époque des croisades, il paraît que ce fut un de leurs bienfaits. Des cannes furent plantées dans l'île de Chypre, et en 1166 un moulin à sucre existait en Sicile; cette culture était établie à Madère en 1420, peu d'années après aux Canaries; elle fut introduite à l'île de Cuba par Chistophe Colomb, dans son second voyage.

On a acquis la certitude que cette plante croît d'elle même dans l'Amérique du sud, dans les Indes occidentales et dans les îles de la mer Pacifique, mais quoique les naturels du pays s'en servissent comme d'un aliment, aucun des moyens employés pour préparer le sucre ne leur était connu. Un Vénitien découvrit à la fin du seizième siècle, l'art de le raffiner, et son secret quelque temps caché, finit par se révéler, et se répandre dans toute l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Europe entière. La France surtout acquit bientôt une grande supériorité dans cette manipulation.

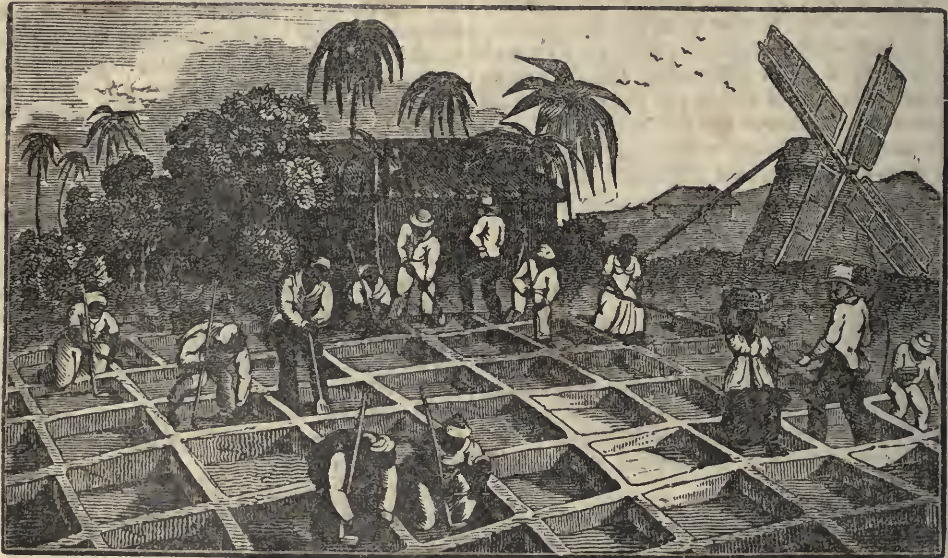
CULTURE DE LA CANNE ET PRÉPARATION DU SUCRE BRUT.

Le travail que nécessite la plantation de la canne, est considéré comme l'occupation la plus pénible des nègres, aussi doit-on durant ce temps, leur accorder quelque repos pendant la plus grande chaleur du jour, et ajouter à leur ration

ordinaire. Des trous de quatre pieds carrés sont creusés dans la terre, de jeunes nègres marquent les angles avec des pieux, une chaîne d'une longueur considérable qui traverse le champ, leur permet d'apporter à ce travail, la régularité nécessaire. Quand le terrain est ainsi préparé, on plante souvent l'igname et la patate, sur les talus, entre les carrés; l'arum ou gouet est semé dans le fond, et on y joint dans plusieurs habitations, le blé indien. Lorsque ces diverses récoltes sont faites, les casses destinées à recevoir la canne sont égalisées de nouveau, et on y dépose l'engrais.

La canne à sucre se propage par des boutures prises au haut de la plante, à quelque distance du sommet, elles ont environ douze pouces de long; on les laisse vingt-quatre heures dans l'eau avant de les planter, si la terre n'est pas suffisamment humectée dans le moment de la récolte, les boutures sont liées en petites bottes, placées debout les unes à côté des autres recouvertes de feuilles de canne, et soigneusement arrosées deux ou trois fois par jour. La pluie est absolument nécessaire au développement de la jeune canne, un temps sec n'offrirait aucune chance de succès. Quand la saison est favorable, de jeunes nègres placent deux ou trois boutures dans chaque carré, tandis que les plus expérimentés y creusent de petites tranchées de six pouces de profondeur, où ils couchent la plante, de façon que les nœuds d'où le bourgeon doit sortir, paraissent des deux côtés; la terre les recouvre ensuite.

La récolte se fait au bout de onze à douze mois. Pour s'assurer si la pièce est arrivée en pleine maturité, on choisit une canne pour échantillon, une portion du jus est exprimé et exposé au soleil afin d'en faire évaporer la partie aqueuse; s'il se cristalise, on juge que le champ peut être coupé. Les nègres munis de petites haches, sont placés en rang; ils abattent d'abord la partie supérieure de la canne et celle qui est réservée pour la plantation; cette dernière est mise à part; le reste, coupé en morceaux de trois pieds de long, est réuni en bottes qu'on lie avec le sommet de la plante, qui est verd et flexible. Les moissonneurs arrachent à mesure qu'ils avancent les feuilles de la canne; ces feuilles passent de main en main, et s'amoncèlent à quelque distance afin de dégager l'espace où les moins robustes des nègres, s'occupent à lier les roseaux ensemble. Les feuilles servent ensuite en guise de charbon. On dépose les bottes aussi près que possible du moulin, pour alléger la tâche des négresses, qui les portent sur leurs têtes jusqu'à l'entrée, le lien qui les serre est alors enlevé, et devient la nourriture des bestiaux.



(Préparation du terrain pour la culture de la canne à sucre.)

Trois cylindres placés à côté les uns des autres, forment la partie inférieure du moulin; ils sont mis en mouvement par des roues à dents, et la canne est broyée entre leurs surfaces. Le nègre chargé d'alimenter le moulin, se tient près d'eux, et quand le vent est fort, le travail est si rapide que deux hommes y suffisent à peine, le jus passe successivement d'un canal en bois, construit au-dessous des cylindres, dans un réservoir situé à côté du moulin où, traversant deux espèces de tamis aussi en bois, il se décharge de toutes les particules de la canne, qui pourraient lui rester encore, et s'épanche dans un tube de métal qui le transporte dans le local où sont placées les chaudières. La canne elle-même après avoir passé entre les cylindres, glisse sur un plan incliné à travers une ouverture pratiquée dans le mur; des femmes et des vieillards la reçoivent, l'étendent au soleil, et quand elle est sèche elle sert de chauffage.

Le jus est reçu dans d'immenses chaudières en cuivre, quelques unes contiennent 600 gallons, 2,400 pintes; cette énorme masse de liquide est amassée au degré de chaleur qui précède l'ébullition, et une certaine quantité de chaux fait monter à la surface, la plus grande partie des corps étrangers qui la souillent, on transvase le jus dans un autre vase en cuivre, nommé *clarificateur* où il est écumé jusqu'à ce qu'il devienne transparent, mais on ne le laisse pas bouillir, il passe delà dans la plus vaste des chaudières qui sont d'ordinaire au nombre de quatre; dans celle-ci, on lui permet de bouillir, et de larges écumoires enlèvent l'écume à mesure qu'elle paraît; peu-à-peu le jus s'épure et acquiert de la consistance; il est alors d'une couleur à-peu-près semblable à celle du vin de Madère; réduit par l'ébullition, il passe successivement dans d'autres chaudières moins spacieuses, et s'il n'a pas encore atteint la clarté désirable, on y jette de nouveau de l'eau de chaux. Le même local contient en général six vases en bois, leur profondeur est de onze pouces sur sept pieds de long, et cinq à six de large. C'est là où le sucre se coagule, il prend en se refroidissant, l'apparence d'une masse irrégulière de cristaux à demi formés, et se sépare de la mélasse.

Chaque jour le sucre de la veille est transporté dans des tonneaux où il reste cinq à six semaines, la partie non cristalisée tombe goutte à goutte dans un conduit préparé pour la recevoir; elle subit ensuite d'autres préparations au moyen desquelles on obtient diverses espèces de cassonades. Quand elle a cessé de couler, on ferme la tonne, et le sucre est prêt pour l'exportation.

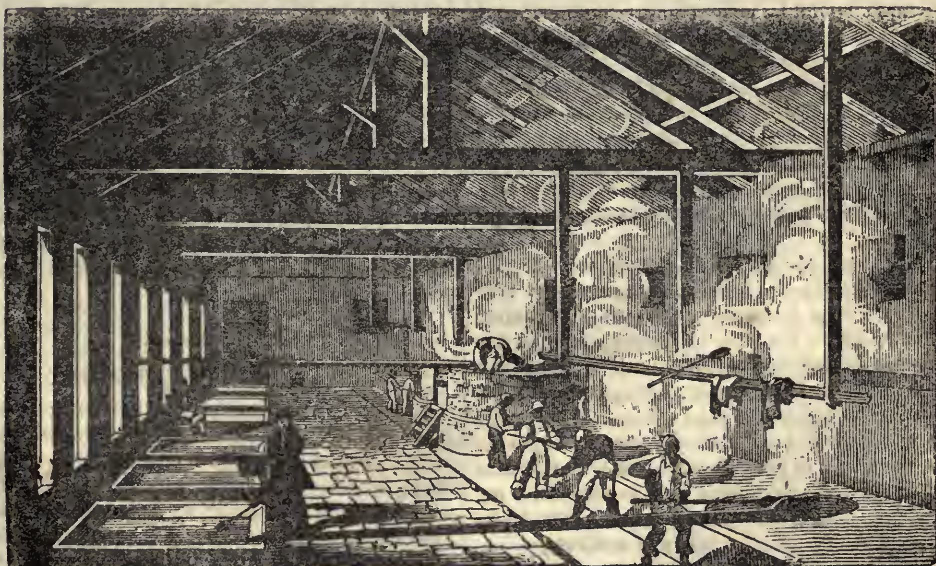
La chaleur du climat oblige de faire bouillir le jus à l'instant même où il est extrait de la canne, l'intervalle d'une demi heure suffirait pour qu'il fermentât.



(Récolte de la canne à sucre.)



(Moulin à broyer la canne à sucre.)



(Bâtiment où l'on fait bouillir le sucre.)

MANIÈRE DE RAFFINER LE SUCRE.

Les raffineurs préfèrent les sucres dont les aspérités sont brillantes et aigues, et la teinte tirant sur le gris; ceux dont le grain est moins prononcé et la couleur jaunâtre, sont moins estimés; c'est pour cette raison que les sucres des Indes orientales et des Barbades, ne sont point admis dans le commerce : il serait impossible de les amener à une cristallisation parfaite, et ils se rapprochent à cet égard de la nature du sucre de raisin.

Le travail des raffineries consiste à débarrasser les sucres bruts de la substance grasse dont ils sont encore empreints. Pour y parvenir, on dissout le sucre avec de l'eau de chaux et du sang de bœuf, on lui donne plusieurs cuissons dans des chaudières différentes, et l'on enlève l'écume que chaque ébullition lui fait jeter : quand le sirop parait clarifié, on le verse dans le bassin d'une dalle qui le conduit dans une grande chaudière, en le faisant passer à travers une étoffe de laine; on le laisse ensuite bouillir, puis on le transporte dans un autre atelier où on le réduit en cristaux, en l'agitant avec des spatules en bois; ce sucre imparfait et encore chaud est versé dans des vases de terre cuite, qu'on nomme *formes*. Ils sont faits en cones ouverts par la base, et percés à la pointe d'un petit trou que l'on bouche d'abord avec des linges mouillés appelés *tapes*. Ces vases sont placés la base en haut.

Lorsque le sucre mis dans les formes commence à se refroidir, sa surface se couvre d'une espèce de croûte cristalline que l'on a soin de briser. On transporte les formes dans des greniers, on retire les tapes qui empêchaient la partie non cristallisée de s'échapper; on perce la pointe des pains avec une espèce d'alène, et on introduit ces pointes dans des pots d'une grandeur proportionnée à la quantité de sirop qui doit s'écouler; cinq à six jours après les pains sont retirés des formes pour être *terrés*. Cette opération consiste à tasser du sucre en poudre, sur la base, à combler les vides que l'écoulement du sirop a produit, au moyen d'une bouillie faite avec de l'argile délayée avec de l'eau. Dès que les pains sont terrés, on ferme les portes et les fenêtres, pour empêcher l'air extérieur de dessécher la terre; l'eau qu'elle contient filtre peu-à-peu à travers les molécules du sucre, dilate le sirop superflu qui les colorait, et entrainée par son poids, tombe dans les vases, placés sous les formes : au bout de quelques jours on enlève la terre totalement desséchée, et on en place une nouvelle couche; dès qu'elle a produit son effet, il ne reste plus qu'à transporter les pains dans un bâtiment qu'on nomme l'étuve, où des poêles entretiennent la chaleur nécessaire pour les faire sécher.

Les cannes ne sont point les seules plantes qui fournissent du sucre; la sève du bouleau contient un suc d'une saveur assez agréable, et qu'on obtient facilement, en faisant une incision au tronc de l'arbre, dès que les feuilles commencent à pousser. Ce suc, étant épaissi en consistance de sirop, donne un véritable sucre. L'érable du Canada renferme une eau sucrée que les Canadiens recueillent aussi par incision, ils en font une liqueur fermentée au lieu du sucre. Mais ces sucres n'acquièrent jamais la blancheur de celui qui vient de la canne.

En France, pendant nos années de guerre avec l'Angleterre, et lorsque nous étions privés de communications avec les colonies, on chercha à remplacer le sucre de la canne, par un produit indigène. Un prix fut fondé à ce sujet par Napoléon, sous le ministère de Chaptal. Le succès couronna l'entreprise et le sucre de betteraves fabriqué sur divers points du royaume rivalisa avec celui que fournit le Nouveau Monde. Née au sein de la tourmente des peuples, cette industrie s'est perpétuée et perfectionnée, au retour et dans les jours de la paix. Et c'est ainsi que la nécessité, qui excite le génie et l'éveille, devient la clef des plus belles découvertes et la source des plus riches inventions.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et évènemens remarquables du 18 au 22 juillet.

18 *juillet* 1374. — Mort de Pétrarque, poète italien.

18 *juillet* 1653. — Conversion d'Henriette de Coligni, comtesse de la Suze, au catholicisme. Cette femme remarquable par sa beauté, son esprit et ses talens, mourut à Paris le 10 mars 1673: ainsi que Buffon, elle ne pouvait travailler qu'en toilette. Quand on la trouvait parée de grand matin, et qu'on lui demandait pourquoi, elle répondait ordinairement; *c'est que j'ai à écrire.*

19 *juillet* 64. — Incendie de Rome sous Néron. La voix générale accusa ce tyran d'avoir mis le feu à Rome, et en effet, il s'en cacha si peu que des citoyens surprirent dans leurs maisons des esclaves armés de flambeaux. Il donnait pour raison qu'il était choqué du mauvais goût des anciens édifices et de la petitesse des rues. L'incendie dura 6 jours et 7 nuits. Pendant ce temps le peuple avait cherché un refuge dans les tombeaux. Les flammes consumèrent ainsi les monumens de l'ancienne Rome, et Néron contemplait ce désordre en chantant des vers, la tête couronnée de roses.

20 *juillet* 1031. — Mort de Robert, roi de France. Ce prince surnommé le Sage et le Pieux, proclamé et sacré roi depuis huit ans, du vivant de son père, monta sans opposition sur le trône à la mort de Huges Capet, en 996.

20 *juillet* 1578. — Assassinat de Saint-Mesgrin, favori de Henri III. A sa mort le roi se livra à la plus violente douleur; il lui fit rendre les mêmes honneurs qu'à deux autres favoris récemment tués en duel, Guélas et Maugiron, et fit mettre une statue de marbre sur son tombeau. De sorte que quand on en voulait à un favori on disait communément. *Je le ferai tailler en marbre comme les autres.*

22 *juillet* 1461. — Mort de Charles VII, roi de France. De grands évènemens se passèrent sous le règne de ce prince, mais comme dit le président Hénault, il ne fut en quelque sorte que le témoin des merveilles de son règne. Il ne possédait que quelques provinces par de là la Loire, lorsqu'il se fit couronner à Poitiers à la mort de son père. Orléans allait succomber lorsque Jeanne-d'Arc s'arma pour sauver la France : elle délivra Orléans, fit sacrer le roi à Reims (17 juillet 1429) rendit les Français invincibles en leur persuadant que sa mission venait du ciel. De ce moment la cause des Anglais fut perdue, et Charles recouvra peu-à-peu les provinces qu'ils avaient envahies. Ce roi mourut misérable au milieu de la puissance qu'il avait reconquise : il n'osait prendre aucune nourriture, craignant que son fils, le sombre Louis XI, ne l'empoisonnât.

23 *juillet* 1588. — Origine des journaux politiques en Angleterre. Élisabeth, reine d'Angleterre ne négligea aucun moyen d'exciter l'esprit public au moment ou Philippe II menaçait les îles Britanniques de sa formidable armada. C'est alors que le *Mercure* anglais parut pour la première fois. Quant à la publication d'un journal politique, la France possède une antériorité de plus d'un siècle, car on conserve à la Bibliothèque du roi, un bulletin de la campagne du roi Louis XII en Italie.

Les Merciers et les chambellans. — Les marchands merciers suivaient la cour, au temps de Saint-Louis. Ils étaient sous l'intendance du grand chambellan. Delà une salle pour eux au palais. Ce palais du roi étant devenu le palais de Justice, les merciers y sont restés.

LE BILL DU POISSON.

Manger du poisson, était en Angleterre du temps d'Élisabeth un signe de catholicisme et par conséquent de réprobation. La phrase populaire pour désigner un vrai patriote était : — « C'est un honnête homme, il ne mange pas de poisson. » Mais cette fantaisie du fanatisme anglican aurait pû avoir les conséquences les plus funestes. Il fallût pour soutenir les pêcheries qu'un acte du parlement ordonnât l'usage du poisson plusieurs mois de l'année. Cela s'appelait le ca-

rême de Cécil (*Cecil's fast*) nom d'un des premiers ministres de la reine d'Angleterre, précisément celui qui avait fait passer le bill.

Pour empêcher qu'on ne retombât dans un préjugé si contraire à la marine et à la fortune de l'ile, l fut formé une corporation des marchands de poisson à laquelle s'affilièrent les princes de la famille royale et qui a brillé toujours depuis d'un grand éclat. Le gouvernement ne s'endort pas là dessus. Il y va du salut de l'Empire.

Cheveux et ongles des morts. — Il arrive quelquefois après la mort, que la corne des ongles et les cheveux continuent à pousser malgré la décomposition du corps. Le *Journal des Savans* fait mention d'une femme dont les cheveux avaient poussé à travers les fentes du cercueil, quarante trois ans après l'inhumation. Ils étaient friables et se broyaient au toucher. Pendant le moyen-âge de pareils phénomènes suffisaient pour faire regarder le défunt comme sorcier. On retirait son corps de terre, et après l'avoir brûlé on en jetait les cendres au vent.

TRAIT DE MALHERBE.

« Un grand poète porte avec lui partout la lumière et la réforme. »

Jusqu'à Louis XIII, tous nos rois signèrent *Loys* au lieu de *Louis*. Ce prince âgé de sept ou huit ans, écrivit une lettre à son père Henri IV, et la signa *Loys* suivant l'ancien usage; le roi la fit voir à Malherbe avec cette satisfaction naturelle au cœur d'un bon père; Malherbe qui ne louait guère, ne s'arrêta qu'à la signature et demanda au roi si Monsieur le dauphin ne s'appelait pas Louis. — Sans doute lui répondit Henri IV. — Eh pourquoi donc alors, reprit Malherbe, lui fait-on signer *Loys?* Depuis ce temps il signa Louis, et les rois ses successeurs ont fait de même.

TOMBEAU DE PÉTRARQUE.

Au petit villlage d'Arqua, à neuf milles de Padoue, dans une des vallées pittoresques et sauvages qui sillonnent les Alpes Enganéennes, s'élève la tombe simple et modeste dont nous avons sous les yeux une image fidèlement reproduite. Cette tombe est celle de Pétrarque. Là ses restes reposent non loin de sa dernière habitation, dont les voyageurs se plaisent encore à saluer les poétiques débris. Avant de quitter l'Italie pour aller mourir en Grèce, Lord Byron a laissé de touchans adieux à la tombe et à la maison de l'amant de Laure.

A la mort de Dante, Pétrarque avait dix-sept ans; ainsi les deux grands poètes qui précédèrent de plus d'un siècle les poètes modernes, vraiment dignes de ce titre, furent contemporains.

La vie de Pétrarque, beaucoup moins connue que ne le sont ses œuvres, est un roman; ou, pour mieux dire, sa vie offre plus d'intérêt que l'on n'en trouve ordinairement dans ces ouvrages, enfans du caprice, de l'imagination et quelquefois du génie. Attaché à la faction des Gibelins, son père avait été obligé de s'expatrier de Florence. On désignait sous le nom de Guelfes, ceux qui combattaient pour l'agrandissement de la puissance temporelle des papes, et sous le nom de Gibelins, les partisans armés du pouvoir impérial.

La famille de Pétrarque était ancienne à Florence, et depuis long-temps considérée pour une grande réputation d'honneur et de probité. Son père se nommait Pietro. On lui dônna le sobriquet de Petracco, ou Petraccolo, parce qu'il était extrêmement petit. Ce nom ainsi changé devint, à l'aide d'une modification nouvelle, le nom du poète, Francesco di Petracco et ensuite da Petrarca.

Pétrarque naquit à Arezzo, patrie des deux Arétins; il n'avait pas encore dix ans lorsque le pape Clément V résolut de fixer sa résidence à Avignon. Son père étant alors frappé d'exil, suivit la fortune d'un grand nombre de ses compatriotes, qui se réfugièrent en France; il se retira à Carpentras où Pétrarque retrouva Convennevole, le premier maître qu'il eut eu en Italie. Ainsi ce fut dans son enfance qu'il vit pour la première fois cette fontaine de Vaucluse que ses chants ont rendue depuis si celèbre. L'aspect de ce lieu solitaire le saisit d'un enthousiasme au-dessus de son âge et laissa une impression ineffaçable dans cette âme sensible et passionnée avant le temps.

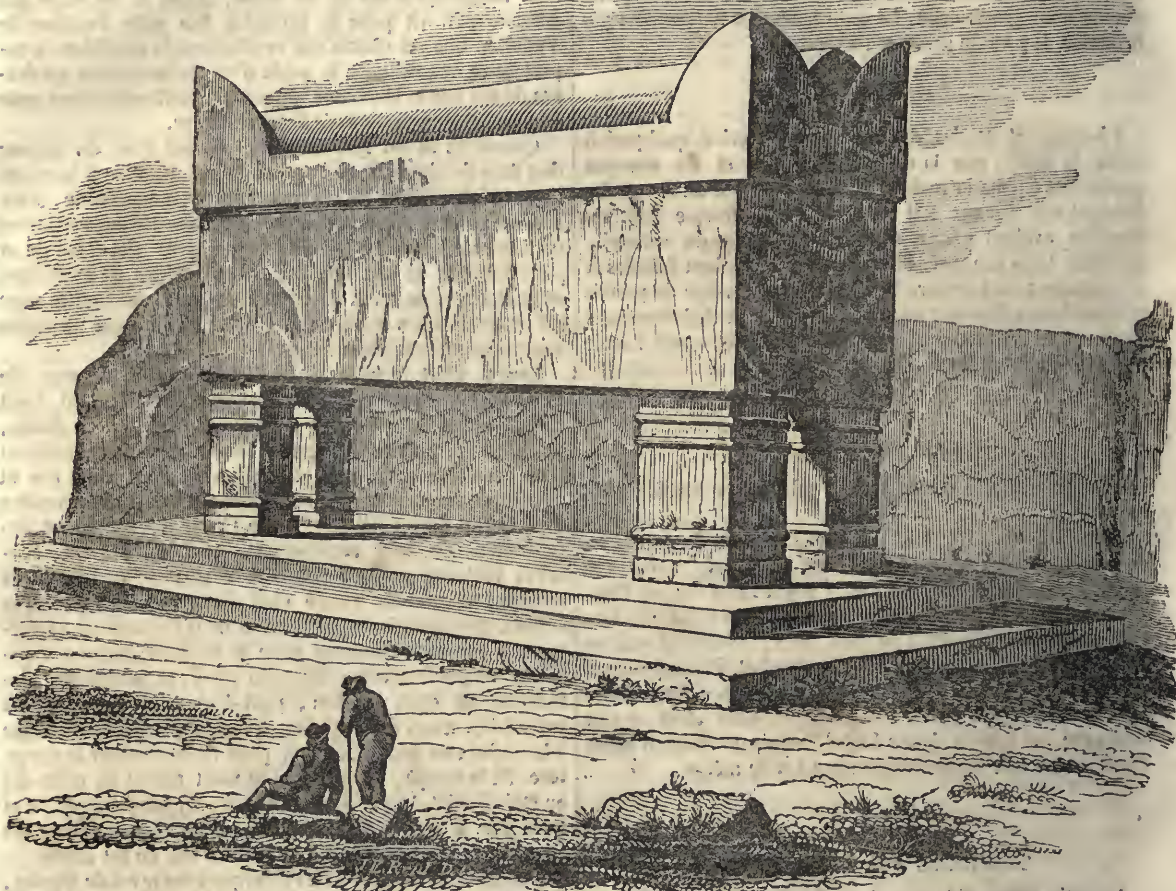
Quand on lit un historien, le premier soin du lecteur doit être de chercher si l'auteur croit lui-même à la vérité de ses récits. Dans les œuvres d'un poète passionné, c'est aussi la passion que l'on cherche. Éprouve-t-il ces sentimens qu'il exhale? Souffre-t-il de son martyre? Est-il gai de sa joie, heureux de son bonheur? Les poésies de Pétrarque répondent à toutes ces questions; on aime, on souffre avec lui, et non point seulement avec cette idéalité que les poètes appelaient autrefois leur muse.

Laure, dont le nom est aussi inséparable du nom de Pétrarque, que celui d'Héloïse l'est du nom d'Abailard, avait épousé avant de connaître Pétrarque, Hugues de Sades, patricien, originaire d'Avignon, jeune, mais peu aimable et d'un caractère difficile et jaloux. Laure avait vingt ans et Pétrarque vingt-quatre; quand ils se virent pour la première fois. Ce fut dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon, et l'on peut dire que leur attachement, tout intellectuel, conserva toujours quelque chose de la sainteté du lieu où ils s'étaient rencontrés. Laure était d'une sagesse égale à sa beauté. Son premier regard décida de la destinée de Pétrarque; il l'aima comme on aime la divinité; aucune espérance coupable n'entra dans son cœur, et quoique le platonisme de cette passion, peut-être sans exemple, ait trouvé beaucoup d'incrédules, il faut bien rendre hommage à la vérité : sa durée suffirait pour en démontrer le caractère. Ni le temps, ni l'âge, ni la mort même de celle qui en était l'objet ne purent éteindre un sentiment aussi vif et aussi pur. Il n'en faut point conclure que Laure n'aima pas Pétrarque, mais qu'elle l'aima comme elle en fut aimée.

L'intimité de la liaison de Pétrarque avec le roi de Naples, Robert, occupe aussi une assez grande place dans la vie du poète; c'est à ce prince, ami des lettres, et les cultivant lui-même, qu'il voulut devoir les honneurs du capitole, ne s'en jugeant pas digne sans l'assentiment de son royal ami. Mais la patrie de Laure était la sienne, il ne s'en éloignait que pour recueillir des couronnes dont il pût lui faire hommage. Cependant ce fut à Parme, ou du moins dans une petite maison voisine de cette ville, qu'il acheva son poème de l'*Afrique*, dédié au roi Robert.

Pétrarque avait trente sept ans quand il fut appelé à Rome pour y recevoir la couronne des poètes et le triomphe du Capitole. Dans le temps même où la nouvelle lui en parvint, il reçut du chancelier de l'université de Paris des lettres qui lui annonçaient que les mêmes honneurs lui étaient réservés dans la capitale de la France. C'était la première fois que l'université de Paris décernait une pareille couronne, mais le temps pressait, il fallait choisir, et Pétrarque aima mieux placer son nom à côté de deux des poètes déjà couronnés à Rome, que de se voir inscrit le premier sur les tables universitaires de Paris

Cependant la cour de Rome était toujours à Avignon. Un chancelier de France, Pierre Roger, venait de monter au trône pontifical sous le nom de Clément VI. Nous ne discuterons point la question de savoir si, comme plusieurs historiens du temps l'ont prétendu, la cour du nouveau pontife fut peu édifiante, ce qu'il y a de certain, c'est que Clément VI aima, et encouragea les lettres, comme le fit depuis Léon X. Chargé de haranguer Clément VI, Pétrarque fut bientôt comblé de ses faveurs. Peut-être ces faveurs, peut-être la gloire qu'il avait acquise, chatouillèrent-elles l'or-



(Vue du tombeau de Pétrarque, à Arqua.)

geuilleuse faiblessse du cœur de Laure; quoi qu'il en ait été, ce ne fut qu'à dater de cette époque, c'est-à-dire seize ans après leur première entrevue, que Laure n'évita plus la présence de Pétrarque; dès-lors Pétrarque ne rechercha, ne vit qu'elle dans le monde et dans les sociétés où ils se rencontraient tous les jours.

L'amour avait sans doute absorbé tout ce qu'il y avait de constance possible dans l'âme de Pétrarque; on peut le croire du moins, car nul homme ne fut plus incessamment tourmenté du besoin de changer de lieu; mais partout il portait avec lui le souvenir et l'image de Laure. C'est une anecdote assez curieuse dans sa vie que l'histoire des relations qu'il chercha à établir entre lui et ce fameux Rienzi qui rêva la possibilité de réédifier la république romaine. Ils avaient été employés tous les deux dans une même ambassade, mais ils s'étaient depuis long-temps perdus de vue, quand la nouvelle de l'entreprise de Rienzi, arriva jusqu'à Pétrarque. Celui-ci prit chaudement auprès du pape la défense de son ancien ami, et écrivit au nouveau tribun une lettre fort remarquable par son éloquence, et que l'on a conservée. Il quitta de nouveau son parnasse de Vaucluse, sa Laure et l'amitié du cardinal Colonne, qui tient aussi une grande place dans sa vie; il recommença à errer dans plusieurs villes d'Italie, mais ne retourna pas à Rome, ayant été informé en chemin des folies et des fureurs de Rienzi.

Aussi savant théologien que poète inspiré, Pétrarque quitta le monde à la mort de Laure; et se voua dès-lors à la vie monastique, il fut successivement archidiacre de l'église de Parme et chanoine de Padoue. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fixa sa résidence, ou pour mieux dire à Arqua, dont nous avons parlé au commencement de cet article. Là il vécut encore long-temps dans la solitude, et on le trouva mort dans sa bibliothèque, le jour du soixante et dixième anniversaire de sa naissance. En marge d'un manuscrit de Virgile, dont il faisait ses délices, on découvrit une note écrite de sa main, dont voici la traduction :

« Laure, si éclatante de vertus, que j'ai si souvent célébrée dans mes vers, apparut à mes yeux pour la première fois, le six d'avril, à Avignon, dans l'église de Sainte-Claire. J'étais jeune alors. Dans la même ville, le même jour, à la même heure de l'année 1348, l'étoile de Laure a cessé de briller sur le monde. J'étais alors à Vérone, ignorant mon funeste sort. Cette femme si belle et si chaste fut ensevelie le même jour, après les vêpres, dans l'église des Cordeliers d'Avignon. Elle est remontée au ciel qui l'avait prêtée à la terre. Pour me rappeler le souvenir mélancolique de cette perte si douloureuse, je l'ai consigné sur ce livre avec une joie mêlée d'amertume. La mort de Laure me donne l'assurance que je n'ai pas long-temps à vivre. Depuis que le lien de ma vie est rompu, j'espère avec l'aide de Dieu, pouvoir renoncer sans peine à un monde où j'ai trouvé tant de déceptions; où les espérances sont si vaines et si périssables. »

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue Saint-Germain-des-Prés, n. 9.

LA ROCHE SAINT-MICHEL, AU PUY.



(Vue de la roche Saint-Michel, au Puy.)

Placer au sommet d'un rocher à pic, une chapelle dédiée à l'Archange guerrier qui terrassait les monstres et les dragons, c'était une idée tout-à-fait appropriée au siècle religieux qui l'enfantait. Il y a cent ans, l'on y aurait mis un observatoire, aujourd'hui ce serait un télégraphe; nos pères y bâtirent un ermitage! Voilà notre histoire en deux lignes. Le diamètre de cette masse si bizarre par sa forme, est estimé à soixante-dix pieds, et la hauteur à deux cents. Un escalier taillé dans le roc, et divisé en dix rangées soutenues par des murs en terrasse, conduit à sa cime, d'où se déroule le panorama le plus grandiose. Avant de jeter les yeux sur cette scène magique, disons un mot de l'antique chapelle qui la domine. Ce fut, en 962, que Gotescal, évêque du Puy, posa la première pierre de ce hardi monument qui fut appelé Séguret (Sûr) à cause de sa position inaccessible à toutes les attaques: l'architecture en est romane, et le portail de la petite église est orné de mosaïques formées de pierres blanches et de basaltes colorées dans le genre des belles constructions lombardes. Une cellule et une citerne suffisaient au pieux cénobite qui venait prier dans ce tombeau, si près du ciel. Lorsqu'après avoir inspecté scrupuleusement ces murs vieux et moussus, vos regards se portent sur les lieux environnans, vous plongez dans la ville du Puy qui s'étage en amphithéâtre sur le versant d'un mamelon, au pied duquel coule la rivière de la Borne.

Le Puy comme toutes les autres cités si populeuses de

nos jours, a commencé par être une bourgade de peu d'importance. Le christianisme naissant y fit de nombreux prosélytes; au IIe siècle Saint-Grégoire en était évêque. Plus tard les habitans, fidèles à la religion de Jésus-Christ, eurent de longues et sanglantes persécutions à essuyer sous la domination successive des Visigoths, Ariens, des Sarrazins et des Normands, qui en 729 passèrent sur le Velay comme une avalanche effroyable. Au-dessus de ces maisons couvertes en tuiles rouges, s'élève la vieille et vénérable cathédrale, qui domine la ville comme un ange protecteur chargé de veiller à sa conservation; puis plus haut encore ce sont des crêtes déchirées qui le soir, au soleil couchant, offrent les formes les plus fantastiques. Le voyageur venant par Lyon, rencontre sur sa route à quelque distance des portes, le rocher Corneille, dont la sillouette offre le portrait frappant d'Henri IV. C'est bien son nez aquilin, sa moustache proéminente, sa barbe si touffue, et qui plus est sa collerette à fraises qui se trouve parfaitement figurée par un buisson de verdure.

En levant les yeux vous trouvez devant vous les *orgues* d'Espally, immenses colonnes de basalte au sommet desquelles gisent les ruines informes d'un antique manoir qu'habita long-temps Charles VII, et où il fut salué roi de France.

Tous ces pics aigus qui s'élancent de la vallée, les mamelons qui semblent se briser contre leur base comme les flots contre les écueils à l'horizon, les montagnes qui se confondent avec le ciel, ce mélange de verdure et d'aridité, de châteaux et de chaumières, de petit et de grand, produit un effet si profondément beau, que la description serait fade à vouloir le reproduire.

La géologie du Velay n'est pas moins curieuse que son aspect. Le département entier présente les restes de grandes éruptions volcaniques, plusieurs montagnes sont couvertes de cendres, de laves, de pouzzolane que l'on dirait vomies tout récemment; tant de siècles ont apporté peu de changemens dans toutes ces matières qui sont pêle mêle sur le sol, les cratères ont conservé leur aspect effrayant, et leur ouverture intacte et béante, paraît encore prête à jeter de nouveau feux. Les plateaux de basalte environnent ces collines à des distances de plus d'une lieue. Le nombre de leurs pans varie de cinq à six; leur épaisseur ordinaire est de trois à douze décimètres, et les prismes basaltiques ont jusqu'à soixante et quatre-vingt pieds de hauteur, masses énormes qui de temps à autre s'écroulent avec un bruit épouvantable, et vont rouler au fond des vallées.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE, § II.

Le deuxième pavillon est peut être celui qui contient les objets les plus variés; il renferme en grande partie les produits de l'industrie parisienne: parfums, perruques, soques, cannes, peignes de luxe, cols, corsets, se rencontrent en masses, et témoignent de la frivolité de nos goûts. Tout cela est cependant parsemé de choses utiles, et dès l'entrée du Pavillon, on voit des meubles élégans en bois de palixandre, incrustés de houx de M. Jean Herzay. Au-dessous des nombreuses lithographies qui garnissent les deux côtés de l'entrée on voit d'élégans fauteuils appartenant à tous les âges depuis le siècle de Dagobert jusqu'à celui de Voltaire. Viennent ensuite les chocolats analeptiques, de santé, à la vanille, etc., tous symétriquement disposés, et de manière à flater la vue, l'odorat et même le goût des passans; car les exposans distribuent de petites pastilles pour faciliter au public, l'appréciation de leur marchandise. Les toiles cirées sont vis-à-vis des chocolats, et si l'odorat ici n'est point flatté, du moins la vue est-elle agréablement surprise par les nombreux dessins, et les nuances variées dont l'artiste a su parer ces toiles. Les cannes, les bottes, les feutres et les tabatières, figurent du même côté. Ce dernier article est représenté dignement, tant par le nombre des pièces que par leur qualité, dans la casse de M. Bichelberger de la Moselle, sous le n° 2207. La dimension des peignes de femmes est monstrueuse, et de pareils meubles doivent nuire aux plus belles têtes; on dit que c'est pour les colonies, ce qui me fait un peu douter du goût de nos compatriotes transatlantiques.

Les papiers exposés sous les n° 1740, 1741, 1758, 1766 et 2074, appartenant à MM. Richard de Plainfaing, Luilgot de Deyvilliers, (Vosges); Delaroche, Lambert et comp. de Laval (Mayenne); Jaffard père et fils de Mende (Lozère); Truand et Audibert de Divonne, (Ain) font le plus grand honneur à nos fabriques, de même que les beaux échantillons de papier exposées vis-à-vis de ceux que je viens de citer.

J'arrive aux poteries, aux fayences. et quoique les porcelaines ne se trouvent pas dans le même pavillon, je les englobérai dans la revue de cette salle, comme appartenant aux pâtes céramiques. Les poteries communes existaient déjà dans la plus haute antiquité; mais ce n'est que vers le XIVe siècle qu'on commença à fabriquer la poterie compacte, imperméable et dure comme le grès. La fayence anglaise a une origine plus récente encore, et la porcelaine enfin date du commencement du XVIIIe siècle.

Les porcelaines exposées sont généralement belles et se distinguent principalement par l'élégance des formes. La manufacture de Villedieu expose sous le n°. 2419, des vases de différentes dimensions dont la pâte est pure, et le travail parfait. Les produits de MM. Nast et Petit, ceux de M. Denuelle sont d'un très bon goût, et leurs pièces de fantaisie méritent l'attention des connaisseurs. M. Boin et mad. veuve Langlais de Bayeux, réclament aussi les suffrages du public; le premier se distingue particulièrement par ses peintures.

Les terres façon anglaise de MM. Fabry et Utzschneider, sont remarquables sous plus d'un rapport; elles peuvent rivaliser avec les produits de Creil-sur-Oise de M. de Saint-Cricq. Les poteries communes manquent à l'exposition.

La préférence qu'on a si long-temps donnée à la coutellerie anglaise, ne peut plus être, si elle existe encore, qu'une affaire de mode. En s'arrêtant devant la casse de M. Charrière, on est frappé de la beauté et de l'excellence des instrumens que cet habile fabricant a exposés. Certainement on ne saurait faire mieux dans aucun pays du monde, et je suis tenté de croire que les instrumens de chirurgie de M. Charrière, sont inimitables. M. Guigardet ainsi que les autres exposans de coutellerie, ont tous justifié leur réputation; leurs produits sont superbes.

Les meubles genre chinois, me déplaisent; il y a là dedans quelque chose d'arriéré, d'incomplet, qui choque l'œil et le bon goût. Le travail de l'ébéniste donne le mérite à un meuble; si ce travail est bien fait, tout ce badigeonage lourd, grossier, mal exécuté n'ajoutera certainement rien au meuble; si ce travail est mal fait, alors cette peinture grotesque complettera l'ignorance et la malhabileté de l'ébéniste. Je m'explique les imitations du moyen-âge; je m'explique même les imitations du siècle de Louis XIV. La première époque offre une infinité de choses gracieuses, légèrement travaillées, et d'une exécution parfaite. La seconde époque n'est point sans mérite et l'art, quoique compromis, avait cependant conservé un certain caractère de gravité, je dirais presque de dignité. Mais que signifient ces petits temples chinois, et ces Chinois eux-mêmes qui dans nos burlesques imitations, ont rarement une apparence humaine? — Heureusement que tous les meubles ne sont pas exécutés dans ce goût ridicule, ceux de M. Peltz, contrastent singulièrement avec cette façon chinoise.

Les lits en fer du n° 2, de même que ceux de la salle n° 1, sont très bien, lorsqu'ils ne sont pas pleins et chargés de peintures. Ces lits là ne deviendront jamais meubles de luxe; ce qui fait leur principal mérite, c'est leur simplicité et leur propreté; en substituant la tôle et les peintures aux simples barreaux de fer, le but est manqué, tant sous le rapport de l'économie, que sous celui de la propreté.

Les échantillons de typographie, ne sont pas nombreux,

mais ils sont beaux. M. Éverat, et MM. Rignoux et comp., ont exposé différentes pièces qui leur font honneur, et qui témoignent de l'avancement de l'art typographique. Le XIXe siècle a fait faire des progrès incroyables à l'imprimerie ; qui eut songé il y a quarante ans, qu'un jour on aurait des presses mécaniques mues par la vapeur, au moyen desquelles on tirerait 30 et 40,000 feuilles par jour. La salle nº 1 contient une presse mécanique, qui tire 39,000 feuilles dans les vingt-quatre heures.

Les relieurs sont voisins des typographes, et après MM. Everat et Rignoux, viennent MM. Müller, Kœhler, Marie et Tirel, etc. Les reliures de M. Kœhler sont très belles et je les place au-dessus de celles de M. Simmier, relieur du du roi, qui a son compartiment du côté opposé. M. Müller ne fait pas mal et il a le pas sur MM. Marie et Tirel.

Un billard à un pied seulement, figure cette année à l'exposition ; cela est contre toutes les règles, et jamais, disent les habiles, on n'a vu pareille hérésie : un billard à un pied comme une table de salon, ne saurait être solide, s'écrie tout le monde. C'est cependant le contraire : ce billard joint à une grande élégance, une grande solidité, et il est aussi difficile à ébranler qu'un billard à six pieds. Le facteur a sans doute dérogé aux règles de l'architecture des billards ; mais c'est un crime qu'on lui pardonne lorsqu'on a vu et examiné son meuble. D'autres billards d'un grand luxe décorent encore cette salle ; le billard à musique du prix de 8,000 fr., rassemble souvent un grand nombre de dilettanti.

M. Van-Zvoll, fils, est un artiste très habile pour la dorure des cadres et des ornemens sculptés ; il a exposé entre autres pièces, un entablement doré de la plus grande richesse.

Les papiers peints sont le résultat d'une industrie moderne qui doit beaucoup à M. Zuber de Rixheim (Haut-Rhin) et à M. Jacquemart. Ces deux habiles fabricans, ont exposé de très beaux papiers du meilleurs goût ; ils décorent, en compagnie des toiles cirées et des cuirs, les murs du pavillon où je me trouve.

Les produits chimiques tels que l'alun, la potasse, les couleurs, etc., figurent dans toutes les parties de la salle ; je n'introduirai pas le lecteur dans le laboratoire ou s'obtiennent toutes ces merveilles, je dirai seulement que ces produits là jouent un très grand rôle dans la plupart de nos industries. Des cartes géographiques, des vitraux peints, des cheminées, un système planétaire, des fleurs en cire de mad. Louis, des tapis, de la sellerie, et des substances alimentaires terminent cette longue série d'articles de tout genre, qui garnissent ce pavillon embaumé par mille parfums divers (1).

La suite au prochain numéro.

L'ÉGYPTE CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE SACRÉE.

Indépendamment de tant d'autres rapports sous lesquels l'Égypte est digne d'intérêt, c'est aussi comme le berceau de la nation juive, et le théâtre de quelques-uns des faits les plus remarquables, mentionnés par l'écriture, qu'elle mérite de fixer l'attention du monde chrétien, et qu'elle promet une ample moisson de découvertes curieuses, et d'intéressans rapprochemens à tous ceux qui suivront les progrès de sa puissance, depuis son origine jusqu'à son déclin.

Il est impossible de se livrer à de semblables recherches sans découvrir les coincidences les plus frappantes entre les historiens sacrés et profanes, sans voir se confirmer les détails les plus minutieux par l'aspect, les coutumes, le caractère distinctif de cette étonnante région.

La prodigieuse fertilité dont parle Moïse qui dans les années d'abondance, versait d'innombrables trésors, à une multitude inhabile à les recueillir tous, n'est-elle pas prouvée par le témoignage unanime des auteurs anciens et modernes ? Ne trouvons nous pas l'explication de l'affreuse famine qui du temps de Joseph désola cette terre si fertile, dans la circonstance particulière, qui rend ses produits tellement dépendans de l'inondation annuelle du Nil, que la plus grande détresse devient inévitable si ses ondes bienfaisantes cessent de s'épancher.



Si on veut savoir pourquoi les israélites, durant les jours de la persécution, ne pouvaient faire sans paille, les briques qu'on exigeait comme un impot, il suffira de détacher des édifices qui existent encore, un fragment de cette matière, source pour eux de tant d'angoisses, pour en découvrir la raison dans la nature friable et légère de la terre, dont elle est composée. Ce qui est relatif à la manière dont les corps de Joseph et de Jacob furent conservés, s'explique par l'ouverture de toutes les tombes où l'on retrouve non-seulement les restes des hommes, mais ceux des animaux, exhalant encore l'odeur des aromates, du beaume et de la myrrhe. Des momies de divers genres et notamment d'ibis se voient dans tous les Musées. L'*Ibis* était en extrême vénération parmi les Égyptiens, et cela venait de son naturel qui le portait à détruire les serpens (1).



(L'Ibis.)

Moïse cite parmi les produits les plus particuliers à l'Égypte, le sycomore, le blé et le lin. Les cercueils sont faits du premier, le second est renfermé dans les tombes

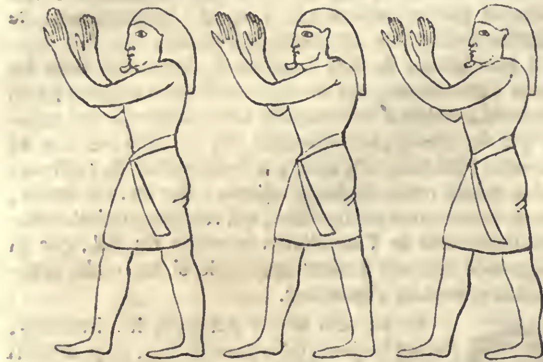
(1) Voici l'époque et l'emplacement des différentes expositions de l'industrie nationale.

1797 — 21 septembre 1798 — 19 septembre	Au champ de Mars.
1801 — 19 septembre 1802 — 18 septembre	Au Louvre.
1806 — 25 septembre	Aux Invalides.
1809 — 25 août 1823 — 25 août 1827 — 1er août	Au Louvre.
1834 — 1er mai	A la Place de la Concorde.

(1) La vénération des Égypriens pour l'ibis n'est pas révoquée en doute. On varie seulement sur le motif. Dans notre texte nous adoptons le sentiment d'Hérodote, qui attribue ce respect à la destruction des serpens par l'oiseau sacré. Le serpent a été

comme symbole de la résurrection, et le dernier forme des bandes qui entourent ces corps désséchés.

Pour comprendre le passage de la Génèse où l'on parle « des pleurs et des cris » qui firent donner, à l'Aire d'Utad, au-delà du Jourdain, le nom d'Abel Misraim, qui signifie le deuil de l'Égypte, on n'a qu'à examiner ces rouleaux de papyrus, si fréquemment déposés dans les cercueils, et qui retracent la pompe et les rites des funérailles de l'Égypte.



Ces trois figures sont considérées par Denon comme faisant partie d'une cérémonie funèbre. Il pense que ce sont des prêtres; leur attitude semble être celle de l'exclamation.

Pour entendre le sens de l'anathème lancé par le prophète, lorsqu'il s'écrie que Memphis sera déserte, » il faut visiter les pyramides de Djiza. et dans l'abscurité de ces demeures sépulchrales, nous aurons l'emblème de « cette terre ténébreuse comme les ténèbres elles-mêmes » où l'espérance ne pénètre jamais. » Les peintures mystiques qui couvrent les murs, ne sont-elles pas une preuve de la nuit profonde dans laquelle errèrent les habitans de l'Égypte, quand ils s'efforcèrent de retrouver le dieu dont le flambeau avait autrefois brillé sur leurs têtes.

Peut-on rencontrer un exemple plus frappant, de l'erreur générale du paganisme, et de ces hommes qui se proclamant sages, et devenant insensés, rendirent à l'image de la créature le culte qui n'était dû qu'à Dieu, que dans cette Égypte où chaque être animé devint une idole, où le principe vital était adoré sous les formes les plus variées, depuis l'humble scarabée, jusqu'au superbe taureau, qui paissait dans les champs du Delta.

Nous ne pousserons pas plus loin ces rapprochemens et ces études. Mais nous avons mis sur la voie et ceux qui voudront y entrer y trouveront plus d'un sujet de solide amusement et de véritable instruction.

Statue de la princesse Borghèze par Canova. — Cette statue, dont nous allons donner la description, qui ne se trouve nulle part, passe avec raison pour le chef-d'œuvre de Canova, et c'est cependant la moins connue de ses œuvres. La raison en est assez simple : lorsqu'elle fut terminée, le prince Borghèze la fit venir à Turin, où elle fut enfermée dans une galerie où personne n'entrait, à l'exception d'un petit nombre de privilégiés, admis à la voir, ce qui faisait dire que le mari de la princesse, se montrait plus jaloux de la statue que du modèle. Aucun artiste n'eut la permission de la dessiner. Après la chûte de l'Empire, la statue de la princesse fut emmenée à Florence où le prince la tint au secret aussi rigoureusement qu'à Turin.

Légérement inclinée sur le côté droit, toute la figure est couchée sur un lit de repos, à-peu-près comme l'hermaphrodite que l'on voit au Louvre, mais la pose n'est pas la même. Le haut du corps de la princesse est exhaussé, appuyé sur le coude droit que soutiennent d'énormes coussins, dans la main gauche de la princesse est une pomme qu'elle regarde avec volupté, comme étant le symbole du prix de la beauté qu'on vient de lui décerner. Rien de plus suave que les lignes arrondies de la figure; tout cela est d'une finesse, d'une délicatesse inimaginables. L'artifice du ciseau ne saurait être poussé plus loin; ces accessoires mêmes contribuent par leur vérité à la magie de l'ensemble. Ces coussins son bien de velours; l'œil en devine l'élasticité; et ce lit, dans son affaissement partiel, on voit qu'il n'a fait qu'obéir à la pression du corps qui le foule sans le fatiguer. Dans ces chairs délicates il y a plus que l'imitation des formes extérieures; c'est presque de la vie sans mouvement; une nature au repos et non point une nature morte. Actuellement, est-il vrai, comme on l'a dit, que la princesse ait posé devant le sculpteur dans le costume où elle est représentée? Nous ne le savons, mais ce que nous pouvons affirmer c'est que la statue n'est pas tout à fait nue: un fragment de draperie lui cache les genoux.

Persévérance du génie. — Ce qui distingue particulièrement l'homme de génie, c'est cette impulsion secrète qui l'entraine comme malgré lui vers les objets d'étude et d'application les plus propres à exercer l'activité de son âme et l'énergie de ses facultés intellectuelles. C'est une espèce d'instinct qu'aucune force ne peut dompter, et qui s'exalte au contraire par les obstables qui s'opposent à son développement. . . . .

L'esprit cède; le génie s'obstine.

Un poète a dit :

« Persévérance obtient tout ! » . . . .

---

maudi par tous les peuples; ceux qui l'ont combattu et vaincu ont été dans tous les temps chers aux nations. Voyez en Syrie, en Grèce, en Amérique.

Mais l'ibis mangeait-il les serpens? Cuvier le croit et il s'appuye sur l'ouverture qu'il a faite de momies apportées par le colonel Grobert et par Geoffroy. Il a trouvé des débris de serpens dans l'œsophage d'ibis embaumés. Cependant Savigny qui était de l'expédition d'Égypte a vu des ibis morts et vivans, il a disséqué les uns, étudié les autres, et il ne les à point vu conformés de manière à se nourrir de serpens.

Tuer des serpens sans les dévorer : est-ce probable pour un oiseau? Là est le problème.

Il y aurait une antre cause que l'on pourrait attribuer à la vénération des Égyptiens : l'ibis, voyageur de sa nature, descendait de l'éthéopie aux premiers jours de l'accroissement du Nil. Il s'en retournait à la décroissance des eaux. Ainsi il était l'oiseau de l'inrudation, le précurseur de la fécondité, et il y avait là de quoi lui attirer des hommages de la part d'un peuple à la fois reconnaissant et superstitieux.

Tous les peuples sont superstitieux, mais tous ne sont pas reconnaissans.

Quoiqu'il en soit il y a deux versions entre lesquelles la raison peut flotter. Voici toutefois un argument qui vient à l'appui d'Hérodote : les Égyptiens vénéraient et embaumaient le chat. Qui aurait, même par mégarde, tué un chat eut été puni de mort comme s'il eut tué un ibis. Cela venait de ce que les chats détruisaient les rats, les souris, les animaux rongeurs et préservaient les récoltes de blé. Manger les rats, détruise les serpens: il y a certes de l'analogie dans ces deux causes de gratitude. Au surplus nous avons fait relativement aux ibis, connaitre les deux opinions, aussi bien que leurs bases : en se déterminant pour l'une ou pour l'autre, il n'y a pas grand risque à courir.

L'ibis adoré en Égypte était plus particulièrement, d'après les observations de Bruce, admises par tous les savans, l'ibis blanc et noir. Ils embaumaient aussi l'ibis tout noir.

Il y a au reste des ibis verds dans l'Oural, rouges en Amérique, noirs et blancs en Italie. Cette espèce est connue partout, excepté dans l'Océanie où l'on n'en a point rencontré.

Dans les pays où elle existe en troupe on la mange comme l'oie et le canard. L'ibis serait très susceptible d'être acclimaté dans nos provinces de France, et ce serait un service à rendre à notre pays par les voyageurs : nous recommandons ceci à leur attention. Un préfent de cette nature vaut mieux que la découverte d'une mine d'or.

ART HÉRALDIQUE, § Ier.

LE BOUCLIER.

On sait que l'art héraldique ou blason, est la science qui régularise et décrit divers ornemens qui servaient à distinguer nos ancêtres au milieu des combats et des tournois, délassemens de ces siècles guerriers. Son origine est française, et remonte de 1000 à 1100.

Ces dessins variés souvent, et les pennons répartis sur la cotte d'armes, sur les bannières, étaient invariablement retracés sur l'écu; delà vient que les armoiries sont renfermées dans une espèce de cadre qui a la forme d'un bouclier. L'usage d'orner cette partie de l'armure, se perd dans la plus haute antiquité. On en trouve une preuve dans la description du bouclier d'Achille par Homère, et il est probable que le travail des trois cents boucliers d'or que fit faire Salomon, répondait à la richesse du métal. On conçoit facilement que les guerriers de tous les temps, surtout les chefs aient adopté un genre de parure qui les rendait remarquables dans la mêlée, et pouvait les faire reconnaître de ceux qu'ils commandaient. Parmi les sauvages qui offrent presque toujours l'ébauche imparfaite, mais fidèle, des premiers siècles d'une société policée, on retrouve des boucliers ornés avec soin.



Cavalier et bouclier représsntés sur le sceau du roi Étienne.



Gilbert de Clare avec son bouclier et sa cotte d'armes.

C'est seulement à l'époque des croisades que ces signes de ralliement sont devenus héréditaires; la forme de l'écu a subi beaucoup de variations. Il fut d'abord construit de manière à mettre autant que possible à l'abri, la personne qui le portait. Ainsi les fantassins étaient protégés par un long bouclier qui les cachait presqu'en entier; aussi les archers avaient ils l'habitude d'appuyer les leurs sur la terre, et comme Pâris, de lancer leurs flèches au-dessus de ce rempart.



(Archers et boucliers.)

La gravure ci-contre tirée d'un dessin des chroniques de Froissart, représente trois archers abrités derrière un boublier tandis que le quatrième a conservé le sien, remarquable par ses dimensions.

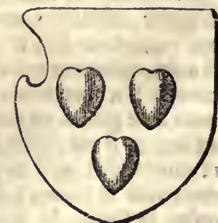
Les cavaliers portaient des écus plus courts, mais de la même forme; leurs contours arondis vers la poitrine, facilitaient le maniment de la lance, arme dont l'usage était alors le plus général.

Nous donnons pour exemple l'écu d'Henri V, qui contient les armoiries de France et d'Angleterre. Un changement en amena un autre, et il devint nécessaire d'échancrer la partie supérieure pour permettre à l'épieu de s'avancer. Voici le dessin que donne Froissart, dans ses Chroniques, d'un bouclier porté par trois chevaliers français dans un tournois, où ils combattirent contre tous venans en l'honneur de leurs dames. La même forme se retrouve sur la tombe de Henri VII, à l'abbaye de Westminster; on y voit aussi dans les bas-reliefs un bouclier d'Henri V, dont l'ouverture pratiquée pour la lance est placée plus haut et qui est carrée afin de mieux contenir les quatre quartiers.



(Bouclier d'Henri V.)





(Bouclier des trois chevaliers français.)

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 25 au 31 juillet.

25 *juillet* 1139. — Bataille d'Ourique et fondation de la monarchie portugaise. Henri de Bourgogne étant venu en Espagne pour faire la guerre aux infidèles, vers l'an 1092, obtint pour prix de ses services la main de Thérèse, fille d'Alphonse VI de Castille, avec le gouvernement de Portugal, sous le titre de comté. Quelques années après la mort de son père, la comtesse Thérèse prit le titre de reine, pour constater ses droits éventuels à la couronne de Castille; Alphonse fils du comte Henri et de Thérèse, ôta le gouvernement à sa mère, conclut la paix avec la Castille, et tournant ses forces contre les Maures, il leur livra la bataille d'Ourique, cinq petits princes maures y périrent, et l'on prétend que les cinq écussons en champ d'azur qui composent aujourd'hui les armes de Portugal, sont un monument de cette victoire.

26 *juillet* 1793. — Établissement des lignes télégraphiques. Cette invention est toute française, car on ne peut comparer le télégraphe aux appareils ou aux signaux qu'employèrent les peuples anciens ou modernes. Ignace-Urbain-Jean Chappé en est l'inventeur, il en fit hommage à la Convention nationale le 22 mars 1792. Les signes fondamentaux sont au nombre de cent à-peu-près, et représentent des figures ou lettres dont on détermine la valeur. C'est à l'aide de bons télégraphes, et de pendules à secondes que se font les observations, et que se communiquent les avis.

27 *juillet* 1675. — Mort du maréchal de Turenne. Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, second fils du duc de Bouillon, naquit à Sédan le 16 septembre 1611. C'est un des hommes célèbres du siècle de Louis XIV. Il était encore dans l'âge le plus tendre lorsqu'il débuta dans la carrière des armes sous son oncle Maurice de Nassau, et dès-lors une valeur indomptable, mais calme et réfléchie, présageait que cet enfant serait un jour un grand capinaine. Les succès de M. de Turenne, dit le président Hénault, ressemblaient à son caractère, ils étaient solides et sans ostentation; ce n'étaient point des batailles rangées qui souvent ne font que du bruit sans produire aucun avantage, c'étaient de petits combats utiles qui sauvaient son pays, et où la conduite du général ne mettait rien au hasard; il faisait la guerre comme il voulait, et non pas comme il plaisait à la fortune.

28 *juillet* 1556. — Mort de Saint-Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des jésuites.

29 *juillet* 1108. — Mort de Philippe Ier roi de France. C'est sous son règne qu'un de ses vassaux, Guillaume, duc de Normandie, s'empara de l'Angleterre, et que les croisés firent la conquête de Jérusalem.

30 *juillet* 1718. — Mort de Guillaume Penn, fondateur de la secte des quakers en Amérique.

31 *juillet* 1602. — Exécution de Charles de Gontaut, duc de Biron. Son père effrayé de son caractère fougueux lui dit un jour ces paroles « Biron, quand la paix sera faite, je te conseille d'aller planter des choux dans ta maison, autrement il te faudra porter ta tête en grève. » Biron honoré de l'amitié et de la confiance de Henri IV, le trahit et conspira contre la France. Le roi pardonna une fois, mais à un second crime, il fut obligé de livrer le coupable à toute la rigueur des lois.

Portrait. — Il vous aborde le doigt sur la bouche, à pas comptés, mystérieusement. Si vous entrez, il ferme sa porte sur vous et sur lui; il tire ses rideaux, et éloigne sa lampe. Il a des réticences sur tout, et un regard qui veut dire mille choses. Il n'abandonne point ses anciennes connaissances, mais il se plaît à en former de nouvelles. Il va en chercher au loin et il est curieux d'anecdotes et d'aventures. Il écrit et annote plus qu'il ne parle. S'il parle c'est tout bas, entre deux voix et tenant toujours l'œil au guet dans la crainte qu'on ne l'épie, ou dans l'espoir qu'il va venir quelqu'un. Car sa maison est un rendez-vous d'oisifs et d'intriguans, d'artistes et de philosophes. Sa chambre est dans un désordre complet, et qui s'accorde avec la confusion de ses idées. Il débrouille cependant tout cela au besoin; et trouve à propos sa plume et son argent, son dictionnaire et sa culotte. Les domestiques, qui ont l'esprit borné, et le cœur bas, ne comprenant rien à cette façon de vivre, l'interprétent d'une manière odieuse. Les voisins font des suppositions ridicules ou extravagantes, selon la tournure de leur jugement. Les amis s'amusent de ce caractère qui est inquiet sans profondeur, railleur sans méchanceté, et qui produit nombre de traits piquans, plutôt lancés contre les grands que les petits, contre les heureux que les faibles. Les livres qu'il a faits, sans être parfaitement bons, se sont parfaitement placés. Il saisit le moment, ne manque point l'occasion, voit les gens qu'il faut voir, sait vendre sans trop se vanter, et se glisse dans la littérature au lieu d'y entrer brusquement et de force. Il invente peu, il commente, paraphrase et glose. D'une page de faits il broche un volume par le moyen des explications, dissertations et additions de toute espèce. Enfin, sans revenus fixes, il vit largement et grandement, et par ses allées et venues, par son adresse et son travail, il met sa famille sur un bon pied; ne lui épargne rien, ni en instruction ni en jouissances, et ne manque à dire vrai que d'une chose : de la gratitude de ceux pour lesquels il a tout applani, et tout sacrifié !

Canal de Liverpool à Paddington. — Dans une lettre de Louis XVIII écrite d'Hartwill, et publiée chez Lefèvre, on lit ce qui suit :

« Le marquis m'a fait faire une petite excursion de quelques heures sur le grand canal de jonction. Cette course a commencé sous terre, et fini dans les airs, c'est-à-dire qu'à l'endroit où nous nous sommes embarqués, le canal passe pendant un mille trois-quarts sous une montagne où il y a jusqu'à cent vingt pieds au-dessus de la voute et qu'auprès du lieu de débarquement il traverse une vallée d'environ un demi-mille de largeur à 450 pieds au-dessus de la rivière qui coule au milieu. Ces ouvrages sont vraiment admirables et j'ai été fort satisfait de ma course. M. le marquis m'a dit que la totalité du canal de Liverpool à Paddington, dans un espace de 115 milles, avait coûté 1,600,000 liv. sterl. (40 millions de Francs) et je le crois. Notez que ce sont des particuliers (et non le gouvernement) qui ont fait cette entreprise. »

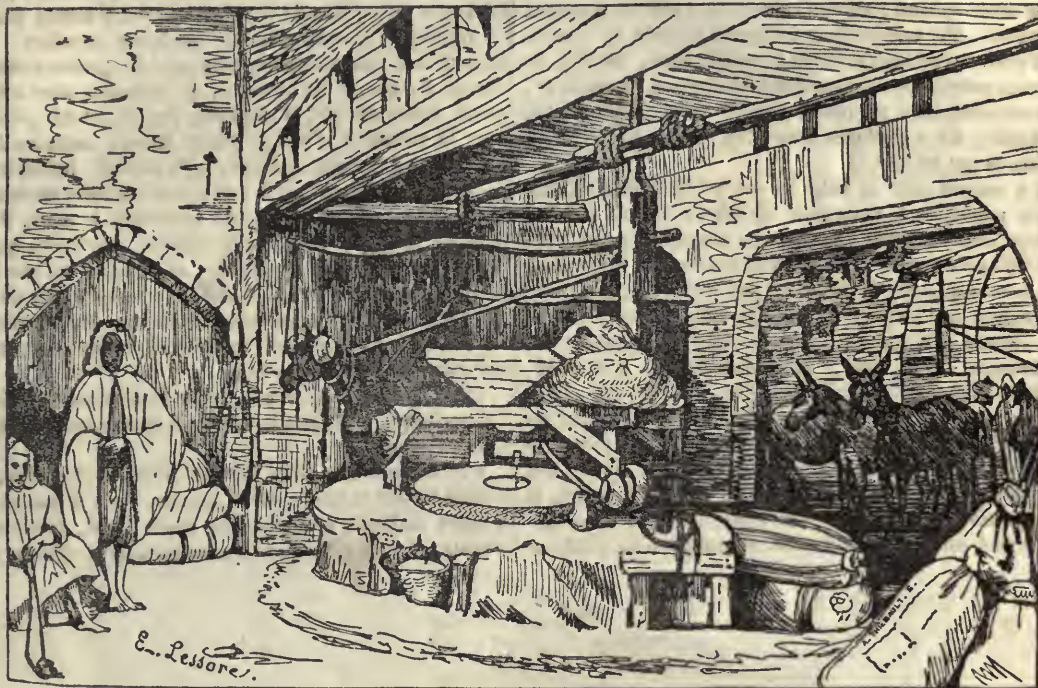
Lucien Bonaparte naufragé et prisonnier. — Lucien Bonaparte, après avoir puissamment contribué à l'élévation de son frère, refusa constamment de se prêter à ses vues ambitieuses. Dès l'année 1804, il avait quitté la France pour se retirer avec sa famille, dans les états du pape. Après la paix de Tilsitt, Napoléon se rendit à Mantoue pour avoir une entrevue avec son frère. Il avait dans le temps voulu empêcher le mariage de Lucien avec madame Joubertot (mademoiselle Bléchamp) et ensuite son dessein était de le faire rompre, espérant de faire réussir par là d'autres projets d'alliance et de royaume qu'il avait conçus. Lucien rejeta les propositions qui lui furent faites et ne voulut entendre à rien. Sa femme était charmante, et il ne voulait pour rien au monde s'en séparer. Napoléon quitta Mantoue fort mécontent, et rentra à Paris. Lucien résolut de fuir l'Europe et de s'en aller aux États-Unis. Il se rendit secrètement à Civitta-Vecchia, et s'embarqua le 5 août 1810, pour Boston, sur un bâtiment que lui avait fait préparer son beau-frère Murat, alors roi de Naples. Une tempête le jeta sur les côtes de Cagliari; le roi de Sardaigne lui refusa un asyle; le consul d'Angleterre ne voulut pas lui accorder de sauf conduit, et forcé de se remettre en mer, il fut pris à la sortie du port par deux frégates anglaises qui le conduisirent à Malte. Il y séjourna quatre mois, et fut ensuite transporté en Angleterre, où il resta prisonnier jusqu'au moment où le traité de Paris conclu le 11 avril 1814, vint le rendre à la liberté.

MOULIN A BLÉ A ALGER.

C'est une belle colonie que celle d'Alger, et les mesures que le gouvernement est disposé à prendre pour en hâter la régénération, vont encore doubler pour nous le prix de cette possession, dont nous avons précédemment fait sentir le mérite et l'importance.

Rien que dans son état actuel, elle est déjà un grand objet de transactions et de bénéfices pour nos provinces et nos ports du midi. Que sera-ce donc quand une organisation ferme, stable et généreuse, aura garanti aux colons comme aux indigènes, la protection et le repos dont ils ont besoin pour se livrer librement et sans crainte, à tout le développement de leurs spéculations?

Nous donnons aujourd'hui d'après MM. Lessore et Wyld, le dessin d'un moulin arabe. Il est oin d'être aussi bien conditionné que nos moulins de l'Artois et de Flandre. Il y a beaucoup à dire encore sur la mécanique à Alger; elle n'est pas très avancée; mais elle n'est pourtant pas non plus tout



(Vue du Moulin à blé à Alger.)

à fait dans l'enfance. Il y a sur cette côte, dans les arts, des parties qui ont fait plus de progrès que d'autres; il y en a même, quoiqu'en petit nombre, dans lesquelles les Arabes ne nous sont pas inférieurs. Par exemple : ils excellent dans l'art d'extraire de la rose et du jasmin, cette essence qui a partout une si grande renommée. Nos chimistes les plus habiles n'atteignent pas en ce point à la hauteur du plus *ignorant* Algérien.

Les tapis d'Afrique rivalisent avec ceux de Constantinople et de Smyrne, et en général les Arabes préparent la laine avec un art qui la rend admirablement propre à recevoir, ou si l'on veut, à prendre les plus magnifiques couleurs.

Ainsi, c'est une remarque à faire chez presque tous les peuples où règna long-temps l'esclavage, ils réussissent à merveille dans tout ce qui tient au superflu, mais ils sont arriérés et obtus dans tout ce qui se rattache au nécessaire. Ils ont tout ce qui peut flatter les passions, et accroître les jouissances des grands, mais ils manquent presque toujours de ce qui ferait le bonheur des classes inférieures, et adoucirait leur existence.

HOSPITALITÉ ET SOBRIÉTÉ DES ARABES.

Quand Volney, parti d'Europe pour aller voir l'Orient, eut séjourné quelques mois au Caire, il s'en alla en Syrie, au Liban, resta quelque temps chez les Druses, et après qu'il eut, avec les moines, appris suffisamment l'arabe, il se lança à travers le désert, muni de lettres pour les chefs de tribus.

Arrivé chez un de ceux auxquels il était particulièrement adressé, et en l'abordant, il offrit une paire de pistolets à son fils, qui accepta ce présent avec reconnaissance.

Dès que ce chef eut lu la lettre que Volney lui avait remise, il lui prit les deux mains et les lui serra en disant : « Sois le « bien venu, tu peux rester avec nous le temps qu'il te « plaira. Renvoie ton guide, nous t'en servirons; regarde « cette tente comme la tienne, mon fils comme ton frère, « et tout ce qui est ici comme étant à ton usage. »

Volney n'hésita pas à se fier à l'homme qui s'exprimait avec tant de franchise. Il eut tout lieu de voir combien les Arabes observaient religieusement les lois de l'hospitalité. Il demeura six semaines au milieu de cette famille errante, partageant ses exercices, et se conformant en tout à sa manière de vivre. Un jour le chef lui demanda si sa nation était loin du désert, et lorsque Volney lui eut donné une idée de la distance : « Mais pourquoi es-tu venu ici? Lui dit-« il. — Pour voir la terre et admirer les œuvres de Dieu. « — Ton pays est-il beau? — Très beau. — Mais y a-t-il de « l'eau dans ce pays? — Abondamment; plusieurs fois dans « une journée, tu en rencontrerais. — Il y a tant d'eau! « s'écria l'Arabe émerveillé, il y a tant d'eau en ton pays, « *et tu le quittes!...*

Volney eut desiré pouvoir passer quelques mois parmi ces bons Arabes. Mais il voulait encore voyager et courir, et de plus, et surtout, il lui était impossible de se contenter comme eux de trois ou quatre dattes, et d'une poignée de riz par jour. Il avait tellement à souffrir de la faim et de la soif, qu'il se sentait fort souvent défaillir. Les soins étaient tendres, mais la chère était maigre; Volney prit donc congé de ses hôtes, et reçut à leur départ mille marques de leur amitié : le père et le fils le reconduisirent très loin, et ils ne le quittèrent qu'après lui voir fait promettre de venir les revoir. Mais le sort y mit ordre et leur adieu fut le dernier.

FRANCE. — AUMALE.

La petite ville d'Aumale, chef-lieu de canton du département de la Seine-Inférieure, arrondissement de Neufchatel, est bâtie sur le penchant d'un coteau charmant, sur les bords de la petite rivière de Bresle.

Peu de villes ont eu plus à souffrir des vicissitudes de la guerre; aussi, autrefois assez importante, elle ne renferme plus qu'une population de 1916 habitans. Son principal commerce consiste en gros draps, serges et blondes.

Aumale ou Aubemale, ne commence à figurer dans l'histoire que vers la fin du xe siècle. Le comte Guerinfroy, le plus ancien de ses seigneurs dont le nom soit arrivé jusqu'à nous, fonda son château et son abbaye en 996. Cette belle maison abbatiale de Saint-Martin d'Auchy, dont l'église était alors si célèbre par sa magnificence, fut détruite dans le siècle suivant; elle fut rebâtie en 1448, et pourtant aujourd'hui, elle a entièrement disparu. Une de ses portes, chef-d'œuvre d'architecture de la renaissance, décorée de sculptures précieuses aux armes et emblèmes de François Ier, une porte seule était parvenue jusqu'à nous. Nous l'avons vu détruire, il y a quelques années en grande partie; nous donnons ce qui en reste.

Il y a encore dans la ville un autre objet de curiosité. C'est le portail de la principale église. Ce portail est fort goûté des amateurs et il a été souvent dessiné par nos artistes. Nous avons préféré donner à nos lecteurs un monument moins connu quoique ne méritant pas moins d'intérêt.

Revenons à l'histoire de la ville. Elle n'offre, comme nous l'avons dit qu'une longue suite de sièges et de dévastations. En 1089, elle appartenait à Robert, duc de Normandie. Guillaume-le-Roux, roi d'Angleterre, s'en empara, et sa conquête est légitimée par un traité. En 1092, Philippe, comte de Flandre, qui prêtait le secours de ses armes au jeune Henri, révolté contre son père, Henri, roi d'Angleterre, prend Aumale d'assaut, et fait sa garnison prisonnière. En 1189, Richard Cœur-de-Lion, y met tout à feu et à sang. Reconquise en 1193 par Philippe-Auguste, elle retombe de nouveau au pouvoir de Richard, en 1195, pour un an, aygnt été reprise par le roi de France. La malheureuse ville, dévastée à chacun de ces sièges, n'offrait plus qu'un monceau de ruines, et depuis, elle n'a jamais pu renaître à son ancienne prospérité. L'enceinte de ses murailles, désormais trop étendue, dut se rétrécir, et se conformer au petit nombre de citoyens qui avait échappé à tant de massacres. C'est en vain, qu'espérant lui rendre quelque importance, le roi Henri II, l'érigea en duché-pairie. Elle n'a plus marqué dans l'histoire que par les hauts faits d'Henri IV, dont ses murs furent témoins.

Accompagné seulement de quelques cavaliers, il osa pousser une reconnaissance trop près des postes avancés du duc de Parme; il fut reconnu, et poursuivi avec acharnement. Forcé de fuir, il allait être atteint, et fait prisonnier sans la présence d'esprit d'une femme nommée Jeanne Leclerc, qui voyant le danger qu'il courait, baissa le pont-levis de la longue rue, et le releva entre le roi et ses ennemis. Au moment même où Henri, traversait le pont, il reçut dans les reins, au défaut de la cuirasse, une balle, qui heureusement était presque morte, et ne lui fit qu'une légère blessure. Cette balle, qui, si elle eût eu un peu plus de force, l'arrêtait au milieu de sa brillante carrière, était partie de la main d'un soldat, que plus tard Henri retrouva servant dans une compagnie de ses gardes,

C'est à cette occasion que Duplessis-Mornay, écrivit à son roi ces lignes où respire le style et le dévoûment chevaleresque de l'époque :

« Sire, vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que « vous fassiez le César. C'est à nous, sire, à mourir pour « votre majesté, et à vous est gloire, sire, de vivre pour « nous, et j'ose vous dire, que ce vous est un devoir. »



(Ruines du château d'Aumale.)

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

FONTAINEBLEAU.



(Salle de l'Abdication.)

Vous qui parcourez les vastes appartemens du château royal de Fontainebleau, regardez cette petite table ronde dont la simplicité contraste avec la richesse des meubles qui l'environnent, elle a été le témoin d'un des actes qui ont le plus influé sur le sort de la France : c'est sur cette table que Napoléon signa son abdication. Cette circonstance est attestée par un certificat en forme, scellé à la table même, du sceau d'un des princes les plus intéressés à ce grand acte politique (le duc de Berry.)

C'est à Fontainebleau, qu'après avoir en vain lutté; après cette campagne de 1814, qui plus que toute autre lui donna lieu de développer son génie; trahi de tous côtés, abandonné de tous, voyant Paris au pouvoir de ses ennemis, le plus grand capitaine de notre siècle, se refugia entouré du petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles.

Dans l'espoir que les princes alliés consentiraient à reconnaître son fils sous une régence, Napoléon après avoir longtemps hésité, signa son abdication. Vaine espérance! Quelques jours après, il fallut encore signer celle de sa dynastie.

C'est dans la grande cour de Fontainebleau que se passa cette scène attendrissante qu'a si bien reproduite notre Horace-Vernet.

Le 20 avril 1814, Napoléon dut quitter Fontainebleau pour ce royaume en miniature qu'on lui jetait en dédommagement du premier empire du monde. Les débris de sa vieille garde et de cet état-major naguères si brillant, sont rangés dans la cour du Fer-à-Cheval. Napoléon le cœur oppressé, descend au milieu d'eux, et prononce ces adieux touchans, qui resteront à jamais gravés dans les cœurs de ceux auxquels ils s'adressèrent :

« Soldats de ma vieille garde, dit-il, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue, mais la guerre était interminable. C'eut été la guerre civile, et la France n'aurait été que plus malheureuse; j'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie. Je pars; vous, mes amis, continuez de servir la France Son bonheur était mon unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux. Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. Je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble. Adieu mes enfans! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au moins votre drapeau. » A ces mots le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance, Napoléon reçoit le général dans ses bras, et baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon dont l'émotion est visible, fait un effort, et reprend d'une voix plus ferme : « Adieu, encore une fois, mes vieux compagnons. Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs. » Il dit; et s'arrachant au groupe qui l'entoure, il s'élance dans la voiture au fond de laquelle est déjà le général Bertrand. Ces lieux, témoins de son deuil et de sa chute l'avaient été des plus grandes marques de sa puissance.

Lorsque Napoléon s'empara du royaume d'Italie le pape Pie VII, fut par son ordre conduit à Fontainebleau, où il arriva le 20 juin 1812, à minuit. Ce fut là que ce

vénérable pontife signa ce fameux concordat, par lequel il renonçait à tout pouvoir temporel. C'est à Fontainebleau que fut relégué pendant quelque temps, le roi d'Espagne, Charles IV, que Napoléon avait détrôné. C'est à Fontainebleau qu'eut lieu la première entrevue entre l'Empereur et Marie-Louise; enfin, c'est là, que pour complaire à sa nouvelle épouse, il fit tracer un magnifique jardin anglais d'après les dessins de celui de Schœnbrunn.

Si le château de Fontainebleau, nous rappelle une partie des événemens les plus intéressans de notre siècle, il ne se rattache pas moins à l'histoire de ceux qui l'on précédé.

La fondation est attribuée à divers princes, tels que Robert, Louis VII et Louis IX. On est certain toutes fois, que dès le XIIe siècle, il existait au milieu de la forêt, qui portait alors le nom de forêt de Bièvre, une maison royale, dans le lieu appelé proprement Fontainebleaud. On serait porté naturellement à trouver dans Fontaine belle eau, l'origine du nom de Fontainebleau, mais on est forcé de croire à une étymologie bien moins significative, lorsqu'on trouve dans les anciens écrivains, le nom de Fons-Bliaudi. Il paraît positif que Bléaud était le nom d'un personnage qui le premier aurait érigé une habitation dans la forêt de Bièvre, au bord d'une fontaine. En 1169, Louis VII fit bâtir dans ce lieu une chapelle sous l'invocation de saint Saturnin, attenante à la maison royale. Philippe-Auguste habita souvent Fontainebleau. Saint-Louis y fit faire de nombreux embellissemens, et entr'autres il fit construire un pavillon qui quoique rebâti depuis, porte encore le nom de Saint-Louis. En 1259, il y fonda un hôpital. Philippe-le-Bel, naquit et mourut à Fontainebleau; Charles VII, Louis VI et Louis XII, l'ornèrent à l'envi; enfin François Ier monta sur le trône, et sous son règne le château de Fontainebleau arriva presque au degré de splendeur où il est aujourd'hui. Lorsque Charles-Quint confiant dans la magnanimité de son rival, osa traverser la France, François Ier lui donna des fêtes brillantes à Fontainebleau où ce prince occuppa le logement connu sous le nom d'appartement des Poëtes.

Peu-à-peu, quelques maisons s'étaient grouppées autour de la résidence royale. Sous François Ier, les accroissemens de cette ville naissante furent rapides. Fontainebleau semblait destiné à servir d'asyle à tous les princes détrônés. C'est là que vinrent chercher un refuge, Henriette d'Angleterre, veuve de l'infortuné Charles Ier; Charles Stuart; enfin vers le milieu du XVIIe siècle, cette reine de Suède qui regretta tant la couronne, qu'elle même avait déposée. C'est dans la galerie des Cerfs, aujourd'hui convertie en appartemens, que Christine fit le dernier abus de sa puissance. C'est là que par son ordre fut assassiné le malheureux Monaldeschi, dont la pierre tumulaire se voit encore près delà, dans l'église du petit village d'Avon. Le dauphin fils de Louis XIV, naquit à Fontainebleau en 1661, et c'est là, qu'en 1685, fut signé la révocation de l'édit de Nantes.

On y célébra les noces de Louis XV en 1725, et c'est là que le fruit de cet hymen, le grand dauphin, termina sa carrière quarante ans plus tard.

La principale cour de Fontainebleau porte le nom de cour du Fer-à-Cheval, nom qu'elle doit à un énorme escalier à double rampe, construit en 1634 sous Louis XIII, par l'architecte Lemercier.

La cour ovale ou du donjon, nous offre une porte d'une architecture massive, haute de soixante-six pieds, construite en 1601, pour le baptême de Louis XIII, qui eut lieu en plein air sous cette porte même, et qui a fourni à M. Clément Boulanger, le sujet d'un des meilleurs tableaux de notre dernière exposition.

La chapelle dédiée à la Trinité, a été construite en 1529, sur l'emplacement d'une plus ancienne, bâtie par Saint-Louis. Les murs du château sont baignés d'un côté par une vaste pièce d'eau, habitée par des carpes, peut-être les plus grosses, et les plus vieilles qui soient au monde. Il y en a dont la vétusté est telle, que l'herbe, dit-on, leur pousse sur le dos. Le parc est fort beau, et l'on y admire avec raison, la treille royale, longue de plus d'une lieue, et un grand canal creusé par Henri IV, sur une longueur de cinq cent quatre-vingt-cinq toises, et une largeur de vingt-trois. Mais ce qui surtout rend délicieux le séjour de Fontainebleau, c'est sa position au milieu de la forêt la plus pittoresque des environs de Paris. Peut-être dans celle de Compiègne trouverez-vous un ensemble d'arbres plus grandiose, une végétation plus forte et plus riche, mais combien cet avantage n'est-il pas compensé par ces admirables mouvemens de terre, par ces rochers de grès qui semblent y pousser au milieu des génévriers aux formes rabougries. Là vous trouvez ce que la nature peut offrir de plus gracieux à quelques pas des sites les plus sauvages. Quel paysage plus suave et plus frais que la charmante vallée de la Sible, animé par les évolutions legères de l'écureuil qui s'élance de branche en branche, et qui s'arrête parfois pour fixer ses regards vifs et inquiets sur le voyageur avide de le contempler?

Quoi de plus sévère, de plus terrible que ces gorges d'Aspremont dont le nom peint si bien l'aspect et la nature? Ailleurs, vous trouvez presque l'aridité des déserts. Un sol de sable, des blocs entassés, vous annoncent l'approche de la *Roche qui pleure*. Là, au milieu de l'aridité, de la sécheresse universelle, une goutte d'eau tombe depuis des siècles, sortant de la fente d'un rocher. Ce site est superbe, mais prenez garde, imprudens, de fouler aux pieds les hôtes qui l'habitent. Prenez garde, car souvent la vipère à la robe brillante et quadrillée, dort repliée sur elle-même, sous la pierre échauffée des feux du soleil. Malheur à qui la réveillerait! Ses blessures sont terribles. Cette variété de l'espèce est très nombreuse, et particulière à la forêt de Fontainebleau dont elle porte le nom.

Je ne dirai plus qu'un mot sur ces lieux si chers au peintre, amant de la nature. Revenant de visiter les sites sublimes de la Suisse et de l'Italie, j'ai encore trouvé du plaisir à parcourir l'ancienne forêt de Bièvre. Un moment j'ai pu me croire transporté de nouveau sur la terre classique des croyances religieuses. Dans l'un des plus beaux endroits de la forêt, sur le bord de l'une des grandes routes qui la traversent, s'élève une petite chapelle, dont une fresque et une inscription indiquent l'origine. Un cavalier traîné pendant deux lieues par son cheval, et en grand danger de périr, se recommanda à la vierge; le coursier s'arrêta, et le cavalier reconnaissant érigea une chapelle sur le lieu même du miracle.

SOMMEIL DES PLANTES.

I. — La plupart des plantes dont les feuilles sont ailées, c'est-à-dire où plusieurs folioles sont attachées à un même support ou *pétiole*, éprouvent dans la nuit, un changement de position, qui fait supposer qu'elles profitent de ces heures de silence et d'obscurité, pour se livrer à une espèce de sommeil. Ce phénomène a été remarqué pour la première fois par Prosper Alpin; et parmi les végétaux chez qui il l'a vu s'opérer de la manière la plus frappante, il cite l'acacia, le sesban, le tamarinier et l'abrus. Mais depuis que la physiologie végétale est devenue l'étude favorite de plusieurs botanistes, on a découvert que toutes les plantes ont ainsi leurs heures de repos. Nous allons en citer quelques preuves des plus curieuses.

Les folioles du févier, par exemple, s'élèvent tous les soirs en décrivant un cercle de quatre-vingt-dix degrés, et s'appliquent les unes contre les autres par leur face supérieure. Les casses, au contraire, s'abaissent aussitôt après le crépuscule, en décrivant un quart de cercle, et se joignent dos à dos. Mais ces mouvemens nocturnes sont encore plus sensibles, s'il est possible, dans la sensitive épineuse, sur laquelle Mairan et Duhamel, ont fait plusieurs observations fort intéressantes. Le premier a remarqué (*Hist. de l'Acad.* 1789) que, quoique cette plante fût placée dans un

lieu fort obscur et d'une température uniforme pendant la nuit comme pendant le jour, elle ne laissait pas de se fermer tous les soirs, et de s'ouvrir tous les matins, comme si elle eût été exposée à la lumière. Duhamel a voulu répéter la même expérience. Un matin du mois d'août, (*Physique des arbres*) il transporta une sensitive dans un caveau qui n'avait point de soupirail, et qui était précédé d'une autre cave. Les secousses du transport firent fermer les feuilles, qui ne se rouvrirent que le lendemain à dix heures, mais non pas autant qu'elles l'auraient fait en plein air : elles restèrent ainsi à moitié ouvertes pendant plusieurs jours. Il tira ensuite cette plante de la cave, à dix heures du soir, en ayant soin de ne pas la secouer : il paraît que cette espèce de demi - sommeil dans lequel elle s'était trouvée si long-temps avait plus que satisfait sa nature, car les feuilles restèrent ouvertes toute cette nuit, et la journée suivante, et la sensitive ne se rendormit qu'après cette longue veille. Ce qui prouve encore que les mouvemens effectués par les plantes, ne sont pas l'effet de la lumière ni de la chaleur, comme certains auteurs, ont bien voulu le dire, c'est que dans les serres chaudes, la sensitive se ferme à-peu-près à sept heures du soir dans toutes les saisons, quoique en été il fasse encore jour, que la chaleur soit encore très forte, et que même on ait essayé quelquefois de l'augmenter par le moyen des poêles.

II.— Liané ayant reçu de Sauvages, de Montpellier, des graines assez rares alors, d'une espèce de lotus appelé pied d'oiseau, il cultiva avec soin les plantes qu'elles produisirent, et parvint à en obtenir des fleurs. Un soir, visitant une lanterne à la main, les hôtes de son jardin, il s'arrêta à ses lotus, et sa surprise fut extrême de ne plus retrouver ces fleurs dont la vue, le matin même, l'avait si doucement dédommagé de ses soins. Il accusa ses jardiniers de négligence, les soupçonna d'infidélité, et se retira fort mécontent. Le lendemain, après avoir évité long-temps d'approcher ses lotus, et de se chagriner par la vue du désastre qui l'a si fort affligé la veille; il se trouve contraint de passer auprès. Quel est son étonnement : ses fleurs sont retrouvées, il les a bien comptées, il ne lui en manque pas une. C'est au soir qu'il remet une autre visite, et qu'il espère approfondir ce mystère, pour lui encore inconcevable. Le soir il revient et s'assure de la présence des fleurs de lotus, mais elles sont cachées par une disposition toute particulière des feuilles, disposition qui ne se remarque point dans le jour. *Mon lotus dort* s'écrie-t-il, et les paroles de l'homme de génie, firent en effet nommer *sommeil des plantes*, ce phénomène que d'autres avaient remarqué, mais qu'ils n'avaient pas complètement étudié. Les découvertes sont à ceux qui les constatent.

III. — Voici comment l'auteur des *Lettres à Sophie* a parlé de ce phénomène :

Il y a une harmonie admirable entre la nuit et le sommeil : l'œil se ferme aussitôt qu'il ne voit plus la lumière, et le silence qui règne dans les airs, semble inviter toute la nature à céder aux charmes du repos. Les végétaux même s'endorment avec le jour. Chaque soir on voit se fermer les cloches du liseron, et les pétales du pissenlit; chaque matin on les voit s'épanouir aux rayons du soleil; le *traba verna*, qui élève sur le gazon sa petite tête argentée; le *trientalis europœa*, *l'impatiens balsamine*, se penchent négligemment à la lueur du crépuscule, tandis que le nénuphar s'enfonce sous l'eau, et ne reparait que le matin.

Mais à l'heure même où ces fleurs charmantes s'endorment sur la plaine au milieu des plus doux parfums., d'autres fleurs s'éveillent doucement, et déploient leurs voiles légers. L'angrec nocturne, dont la corole est inodore à la lumière, exhale pendant la nuit l'odeur la plus suave. L'arbre triste des Moluques veille dans les ténèbres, et s'endort à la naissance de l'aurore; tandis que le *mirabilis jalapa* et les *nictantes sambac*, tristes et solitaires, entr'ouvrent leurs calices parfumés, et semblent jouir de la fraicheur et de la beauté de la nuit.

Placé au milieu de ces tableaux enchanteurs, l'homme se plait à les admirer; mais sa pensée s'élève encore plus haut, et c'est dans la contemplation des cieux qu'elle semble jouir de toute sa grandeur.

LE SERMENT DES SEPT CHEFS.

Sur un bouclier noir, Sept Chefs impitoyables,
Épouvantent les dieux de sermens effroyables;
Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.

Ces vers sont de Boileau, traduisant Eschyle, l'auteur de la tragédie des *Sept Chefs devant Thèbes*, (1) l'une des plus renommées du poète grec. (2)

Rappelons le sujet de cette tragédie, pour faire mieux comprendre le bas-relief de Flaxman, dont nous donnons aujourd'hui de dessin : OEdipe, cette victime royale de l'inflexible fatalité, avait tué Laïus son père sans le connaître, et il avait eu de Jocaste sa mère (3) deux fils, Polynice et Ethéocle, avec deux filles, Antigone et Ismène. Il reconnut mais trop tard, l'abime où le destin l'avait plongé. Il s'en punit en se crevant les yeux, et en laissant son royaume à ses deux fils. Ces ingrats exécrables ne payèrent un pareil bienfait, que par une étroite prison où ils renfermèrent leur père. Il leur prédit alors par forme d'imprécation, qu'ils s'entre détruiraient par le fer. Polynice et Ethéocle pour se mettre à couvert des effets de cette terrible menace, convinrent de ne jamais se trouver ensemble à Thèbes, et de porter la couronne une année chacun, tour à tour. Polynice l'ainé des deux, commença, et, l'année révolue, il céda le sceptre à son frère. Mais Ethéocle moins scrupuleux observateur de ses promesses, refusa de rendre le trône quand le temps fut venu de le quitter.

Le frère offensé se retire chez Adraste, roi de l'Argolide. Il épouse sa fille, à condition qu'Adraste embrassera sa cause. Adraste lève une armée d'Argiens, et marche à Thèbes, dont le siège est fait aussitôt. Ethéocle arme de son côté les siens. Il sort en dehors des murailles, rencontre Polynice, et l'issue du combat qui s'engage, est l'accomplissement de la prophétie d'OEdipe. Les deux frères s'entr'égorgent, et cette horrible histoire a fait le sujet de vingt ouvrages dramatiques, dont le meilleur a toujours été le premier : celui d'*Eschyle*, composé il y a près de 3000 ans.

Nos poètes de ce temps-ci, nos poètes de théâtre, dédaignent les inspirations grecques. Ils ne lisent plus le grec, ils s'en moquent, et on le voit bien; ajoutons qu'ils font peut-être bien; ils auraient affaire à trop forte partie. Il y a des réputations qu'il est impossible d'ébranler, et malaisé d'atteindre. Il vaut mieux rester dans le moderne, fouiller dans le moyen-âge, aborder même les derniers siècles; les luttes sont ainsi plus égales, les succès plus sûrs.

Quant aux statuaires et aux peintres, ils cherchent encore et prennent partout. Partout où la nature est belle, où les scènes sont grandes et larges, où l'imagination s'est fait jour et a dessiné de nobles pages, ils empruntent des idées et des drames, qu'ils savent très bien reproduire et repré-

(1) M. Delaporte du Theil traduit ainsi le titre de la pièce d'Eschyle : *les Sept au siège de Thèbes*. S'il y eut sept chefs pour attaquer la ville, il y en eut sept pour la défendre.

(2) La famille de Laïus à Thèbes, est célèbre comme celle de Priam à Troie. Elle a fourni un grand nombre de sujets à l'épopée à la tragédie et à tous les arts en général. Eschyle, avait puisé à cette source le principe de quatre de ses ouvrages : Laïus, le Sphinx, OEdipe et les Sept Chefs. Cette dernière pièce est seule parvenue jusqu'à nous.

(3) Nous avons suivi la version d'Eschyle; mais d'autres disent que ce fut non pas de Jocaste, mais d'Enriganée sa seconde femme, qu'OEdipe eut ses deux fils. Selon cette version Ethéocle eut été l'ainé des deux frères, et serait monté le premier sur le trône, sans vouloir le remettre à son frère quand l'année aurait été révolue. En sorte que Polynice n'aurait pas du tout régné.

senter, de manière à exciter, selon leur sujet et leur génie, la terreur, l'admiration ou la pitié.

Girodet avait lu Eschyle, et, dans cette œuvre des *Sept Chefs*, il avait puisé la pensée d'un tableau dont toutes les études étaient faites quand la mort vint nous l'enlever. A sa vente, les sept têtes se trouvèrent, et il y en eut d'adjugées à 7 et 8000 francs. Les chefs qui s'engagèrent à venger Polynice, étaient Adraste, roi d'Argos, le seul qui resta après la bataille, et qui revint du siége; puis Tydée, Capanée, Hippomédon, Parthénopée l'Arcadien, et après eux tous, le divin Amphiaraüs, initié aux secrets des immortels (1).

Thèbes la Béotienne, avait sept portes, non pas comme la Thèbes d'Égypte qui en avait cent. Mais pour être moins vaste et moins riche, la ville grecque n'en fut pas moins glorieuse. La première de ses portes, celle d'Homoloïde, devait être attaquée par Amphiaraüs; celle du Nord, par l'*Arcadien*, dont le nom de Parthénopée voulait dire : *visage de vierge*, parce qu'en effet, sous les traits d'une jeune fille, il cachait un courage de lion; Hippomédon dut se porter contre la porte de Minerve Oacée, appelée ainsi du nom d'un temple de la déesse, qui était voisin; Adraste assaillit la porte Neïtide; le géant Capanée se dirigea sur la porte d'Électre; Tydée courut à la porte Proétide; Polynice marcha à la porte royale, autrement porte d'Apollon, et ce fut à son approche, à la vue des remparts, en présence des deux armées qu'eut lieu ce duel fratricide qui a retenti à travers les âges, comme un témoignage éclatant et funeste, et depuis souvent renouvellé, des fureurs odieuses et implacables de la haine et de l'ambition.

Ce fut en arrivant d'Argos, sous les murs de Thèbes, que les princes qui embrassaient la querelle de Polynice, firent le serment fameux que Flaxman a représenté. Trois chefs sont d'un côté, quatre de l'autre. Ils ont les bras levés et étendus au-dessus du taureau abattu sur le bouclier : promesse en ce temps-là solennelle et qui reçut son accomplissement. Les sermens de nos jours, ont moins de gravité. Les temps *héroïques* sont loin.

Thèbes, au reste, cette fois ne fut point prise.

Les chefs de l'armée argienne furent tous tués aux portes



(Le serment des Sept Chefs.)

qu'ils avaient assaillies, à l'exception d'Adraste. Lui seul, comme nous l'avons dit, demeura pour rallier ses troupes et aller porter dans Argos, la nouvelle et la honte de son désastre.

Un second siége eu lieu peu de temps après, et fut fait par les Épigones qui enlevèrent la ville d'assaut et s'enrichirent de ses dépouilles (2).

Dans les temps historiques elle fut assiégée de nouveau par Alexandre qui la prit, et la réduisit en cendres, sans avoir de ménagement pour les lieux qui avaient donné le jour à l'un des plus grands hommes de l'antiquité, à l'illustre Épaminondas.

Quand les Français s'emparèrent de Constantinople, ils étendirent leur domination sur la Béotie et il y eut alors des ducs de Thèbes, des sires de Thèbes. Mais ce nouvel éclat fut bientôt éclipsé, et de toute cette cité glorieuse, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines (1).

(1) Les Argiens, en passant l'isthme de Corinthe pour aller de l'Argolide dans la Béotie, traversèrent la forêt de Némée où ils instituèrent des jeux qui furent long-temps célèbres dans la Grèce.

(2) *Épigones*, qui veut dire *successeurs*, parce qu'en effet ils étaient les fils et successeurs des chefs qui avaient succombé au premier siége

(1) Tout fut brûlé et rasé; Alexandre n'excepta que la maison où était né Pindare.

Thèbes était dans l'antiquité le nom profane. Cette ville en avait un autre, *Ogygie*, nom mystique, sacré, incommunicable.

Les soldats tunquinois. — Une femme condamnée à mort, au Tunquin, subit son supplice avec tant de courage, que les soldats qui étaient présens mangèrent son corps, non par bravade, comme l'eussent fait les sauvages du Canada, mais pour s'identifier avec ce courage qu'ils avaient si fort admiré.

Droit d'asile en Orient. — Au Caire, sous les mamelouks, lorsqu'un homme poursuivi à mort, avait pû atteindre, en se sauvant, la porte qui conduisait au Harem et qu'il avait crié : *fy ard el harym* (sous la protection des femmes), il obtenait sa grâce et conservait la vie.

MONUMENT DE STONEHENGE. — PIERRES DRUIDIQUES.



(Vue du monument de Stonehenge.)

Ce mystérieux monument de l'antiquité, se trouve dans les plaines de Salisbury, on le désigne sous le nom de la *gloire de Wiltshire, de la merveille de l'ouest.*

La plupart des historiens l'attribuent aux Druides; ces prêtres établissaient ordinairement leur demeure au milieu d'une forêt où ils formaient une vaste enceinte, entourée d'un large fossé. On pratiquait dans cette enceinte un espace de forme circulaire, entouré d'un ou deux rangs de grandes pierres, posées perpendiculairement sur la terre : au centre on voyait une pierre plus élevée qui servait d'autel, quelquefois aussi c'était un rang de piliers au-dessus desquels on posait horizontalement de grandes pierres brutes qui formaient un cercle en l'air. Les Druides n'avaient point d'autres temples : ils ne croyaient pas qu'il fut permis de renfermer la divinité dans des murs.

Nous empruntons à sir Richard Colt Hoare, la description du monument de Stonehenge, qui fait plus spécialement le sujet de cet article. « Ce temple consiste en deux cercles et deux ovales; ces deux derniers constituent le sanctuaire. Le cercle extérieur a environ trois cents pieds de circonférence, il est composé de hautes pierres droites qui en supportant d'autres horizontales dessinent une espèce d'architrave. Quoiqu'elles portent évidemment les traces du travail des hommes, elles sont irrégulières de forme et de dimension; les espaces qui se trouvent entre elles, sont inégaux. Elles étaient au nombre de trente, dont dix-sept seulement sont encore debout. Le second cercle qui est à une distance de huit ou dix pieds de l'autre, est composé de pierres plus petites, et laissées dans leur forme naturelle.

Mais revenons à la principale partie du temple, c'est-à-dire au sanctuaire ; il offre les deux tiers d'un large ovale qui renferme la même portion d'un plus petit. Le grand ovale est formé de deux larges pierres debout, avec une troisième posée sur elles, en imposte; ce qui est répété cinq fois de chaque côté. Cet imposte ne règne pas tout autour comme dans le premier cercle, il est posé de deux en deux pierres, ce qui donne plus de légèreté, et détruit la monotonie; ces pierres ne sont pas non plus d'une égale hauteur, elles s'élèvent graduellement de l'est à l'ouest. »

En examinant les pierres tombées, on apperçoit dans celles qui étaient posées en travers, de profondes cavités ou mortaises, et l'on retrouve sur celles qui étaient horizontales, des entailles correspondantes qui faisaient l'effet de tenons, et prêtaient une grande solidité à l'ouvrage.

Le tout était entouré d'un fossé profond, les terres formaient à l'extérieur une espèce de rempart, et l'on voit encore les traces d'une route qui part de l'endroit où l'on suppose que l'entrée était placée; suit pendant quelques centaines de toises, la direction nord-est, et se divise en deux branches, dont l'une se dirige vers le sud, et l'autre vers le nord.

La plaine qui avoisine ces ruines, renferme un grand nombre de petits monticules qui semblent avoir servi de sépultures. On trouva en les fouillant, des débris d'ossemens, et quelques-uns de ces objets qu'on déposait jadis dans les tombes. Il y a aussi à une courte distance deux longues pièces de terres nivelées, entourées d'un fossé et traversées à l'une des extrémités, par une levée, ressemblant beaucoup aux arènes des Romains.

Il nous semble convenable de rapporter ici l'opinion très différente de deux auteurs, dont l'un croit reconnaître là un temple dédié à Apollon, et l'autre les débris d'un cimetière païen.

La première supposition s'appuie sur un passage de Diodore de Sicile, où se trouve décrit un temple circulaire dédié à Apollon, qui offre suivant M. Davies, un rapport frappant avec le monument de Stonehenge. « Parmi les écrivains anciens, dit l'historien grec, Hécatée, et quelques autres rapportent qu'il existe dans l'Océan, vis-à-vis la Gaule Celtique, une île dont l'étendue n'est pas inférieure à celle de la Sicile. Elle est habitée par des Hyperboréens. Le sol en est excellent; la moisson est faite deux fois dans l'année. La tradition nous apprend que Latone y est née, ce qui fait qu'Apollon y est adoré comme le premier des dieux. On lui a consacré un temple remarquable, d'une forme circulaire. »

James Ingram, dans son discours sur l'utilité de la littérature saxone, considère ce lieu comme ayant servi aux cérémonies funèbres des anciens; l'espace oblong y attenant était l'endroit où l'on déposait les joyaux et richesses qui devaient être brûlés avec les corps, ou quelquefois seulement exposés pendant les funérailles, ou enfin déposés

dans les sépulcres. Cette opinion semble confirmée par le le grand nombre de tombes qui se voient dans cette partie de la plaine, et nous sommes très disposés à l'adopter.

Trois des pierres qui forment l'ovale du centre sont tombées en 1797, et c'est la seule altération de ce précieux monument dont on ait conservé le souvenir.

Quelque soit la pensée qui ait présidé à cette étonnante construction, et l'architecte qui l'ait dirigée, l'immensité du travail, la force mécanique qu'on a dû employer pour lever ces masses énormes, dont quelques-unes surpassent le poids de 140,000 livres, ne permet pas de douter que son but n'ait été intimement lié avec la religion, ou le gouvernement de l'état (1).

---

(1) Il y a de ces pierres druidiques dans toutes nos provinces. Les plus renommées sont en Bretagne, celles de Carnac dans la presqu'île de Quiberon, et celles de la forêt de Vitré. J'en ai vû de très singulières dans le pays de Retz, dans la Vendée, dans le Poitou. Il y en a deux à Cambrai, près la porte du nord. Mais voici des particularités sur des monumens de ce genre qui se trouvent dans l'arrondissement de Douai, et que j'ai soigneusement visités.

Le chemin qui conduit à Arleux, est difficile pour les voitures; mais dût-on s'y rendre à pied, il ne faut pas manquer d'aller voir ce canton, l'un des plus curieux du département du Nord, sous le rapport des sites et des antiquités. Tout le pays entre la Scarpe et la Seusée, rivières aux environs d'Arleux, est entrecoupé de marais et de collines. Les collines sont chargées de bois et de villages; les marais sont renommés pour la grosseur de leurs poissons, et la profondeur de leurs tourbières. Dans ces tourbes on découvre des débris appartenant à tous les siècles, depuis les Celtes jusqu'à nous, et entre autres des instrumens en bronze, des ustenciles romains, et des médailles sur lesquelles est l'effigie du cheval gaulois.

Le premier village qu'on trouve près d'Arleux, est celui de Hamel, et dans un bois près de ce village, est un monument qui remonte à des temps dont la date n'est pas marquée. Entre les arbres, sur un coteau dont la pente (au sud) est rapide, se voient six pierres colossales, d'un grès commun dans le pays. Quatre d'entre elles sont placées en rond et de champ. Le cercle est un peu allongé, et les quatre pierres sont à quelques pieds de distance l'une de l'autre. La cinquième posée sur les quatre premières forme une espèce de voûte, et la sixième est comme le fond de cette grotte (au nord). A ne considérer que cette disposition le monument serait de la nature de ceux que les antiquaires nomment tantôt *peuleven* (pierres terrées) ou *dolmen* (tables de pierre), tantôt *cromlech* (lieu courbe) ou simplement *lech*, *liach*, (lieu par excellence). Mais au monument de Hamel, la pierre de dessus *porte à faux*, sur des arêtes peu saillantes, et cela peut la faire classer parmi celles qu'on désigne sous le nom de *pierres branlantes*. Ces pierres avaient un tel équilibre que du do gt on les mettait en mouvement sans jamais les faire tomber. Elles servaient aux Druides dans leurs cérémonies les plus secrètes, et chez les Gaulois, passionnés pour les femmes, mais jaloux et fort susceptibles, elles indiquaient, au gré des ministres de leur religion, les épouses qui avaient trahi leur mari, les jeunes filles qui n'avaient pas été sages. Qu'on juge du respect que ces pierres inspiraient, de la terreur qu'imprimaient ces oracles dans les cœurs féminins, et de la douleur qu'aux cœurs bien épris causaient souvent leurs révélations terribles.

Au pied du coteau sur lequel est planté le bois du Hamel, et à cinq cents pas au midi de la grotte des Druides, est une fontaine abondante et limpide, où l'on va puiser de tous les lieux à l'entour, et que les vieillards du pays appellent *cuisine des sorcières*. Là, disent-ils, se désaltéraient les *caramaras*; c'est le nom qu'ils donnent à des Bohémiens qui, courant l'Europe avec leurs enfans et leurs femmes, mettaient à contribution les campagnes, et se voyaient encore par troupes, dans la Flandre et dans le Hainaut, vers la fin du XVIIe siècle. Ces Bohémiens vivaient le plus souvent de farine et de lait. Ils se retiraient au fond des bois, et la grotte de Hamel était un de leurs séjours habituels. Aussi n'en approchait-on qu'avec réserve, et met-on encore un air de précaution à vous en indiquer la place.

Les anciennes chartes du pays imposaient aux communes l'obligation de nourrir les Bohémiens autrement dits les Égyptiens, les devins, les sorciers et sorcières.

Dans ce même canton d'Arleux est le village de l'Écluse, plus considérable que celui de Hamel, et qui tire son non de travaux faits jadis pour dessécher la contrée. Une voie romaine traversait ce village; on la retrouve comme suspendue en l'air par l'effet des tourbes qu'on a extraites, et qui lui ont enlevé son support. Toutes ces campagnes furent très peuplées au moyen âge, et le village de l'Écluse fut, comme poste militaire, entouré de remparts, soutenus par un château. On en voit les restes qui attestent une gloire éteinte dans les flots de sang qu'elle a coûtés. De quelques côté qu'on tourne ses regards, on peut se dire : Là furent données des batailles; là des hommes se déchirèrent entre eux, et, de ces événemens qui eurent tant d'importance, il ne reste aujourd'hui que des suppositions, plutôt que des souvenirs.

A la cime du coteau de l'Écluse, est une *aiguille* qui étonne par sa dimension; on fit fouiller au pied, il y a cinquante ans, et l'on reconnut que la partie qui était enterrée, égalait celle qui était hors de terre; et, ce qu'on découvre n'a pas moins de quinze pieds de haut. Voilà donc une pyramide de trente pieds, sur une largeur de neuf pieds à sa base, six au milieu. L'épaisseur, d'abord de trois pieds, va en diminuant jusqu'à vingt-quatre et douze pouces. A l'Écluse il n'y a point d'autre roche de cette nature, et il faut que celle-ci ait été apportée de fort loin. Toutes ces pierres sont brutes et sans inscription. L'*aiguille* est connue sous le nom de la *roche d'Épierre*, elle fait face (quoiqu'à une assez longue distance) à la grotte de Hamel, et tout porte à croire que ces deux monumens appartenaient au même système de culte et de décoration, qu'un troisième qui est près de là, dans l'ancien domaine de *Boiry Notre-Dame*, dépendant autrefois de l'archevêché de Cambray, et qui fait partie à présent du département du Pas-de-Calais.

A Boiry, c'est encore un cercle de pierres comme au bois de Hamel, mais de pierres plus petites, et qui n'ont pas plus de trois pieds. Elles sont plantées sur un cône tronqué de soixante à quatre-vingts pieds de circonférence, qui lui-même est élevé sur un tertre gazonné, de cent pieds de long sur autant de large. Enfin le tout est élevé sur une langue de terre ou éminence, qui s'avance au milieu des bas fonds. Dans le canton, il passe pour certain qu'au milieu du cercle formé par ces six pierres, il y en avait une septième qui, enlevée depuis, a laissé une excavation très visible. On avait voulu creuser par le côté ce cône et ce tertre, dans l'espoir d'y trouver des médailles et des armes, ou peut être même un trésor. Mais le génie protecteur de l'enceinte sacrée fit perdre le fruit de ce travail à ceux qui l'avaient entrepris, et s'élevant tout-à-coup du sein de ces ruines, il causa une telle frayeur à ces hommes ignorans et cupides, qu'ils renoncèrent à leur projet et et que leurs fils, frappés de ces contes, dont leur enfance avait été bercée, laissèrent subsister ces vestiges, dignes objets de nos études et éternels sujets de méditations.

Birmingham. — L'une des villes les plus commercentes de l'Angleterre, Birmingham est située à vingt-sept lieues de Londres, dans le comté de Warwick. Elle possède un grand nombre d'institutions philantropiques, deux bibliothèques, des bains publics, un hôpital, un théâtre, quarante manufactures d'armes, deux cents vingt de boutons dorés, cent trente de vases plaqués et vernissés, 162 de chaînes de montres et de breloques, cinq d'aiguilles, plusieurs d'instrumens de mathématiques, etc., etc. La population est de cent vingt mille âmes; elle se compose presque entièrement d'artisans et d'ouvriers. Les mécaniques qui sont en activité dans les manufactures de Birmingham, excitent d'admiration, mais elles trouvent chaque jour davantage leurs rivales dans notre pays.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 1er au 7 août.

Août en latin *Augustus*, était le sixième mois de l'année sous Romulus, et s'appelait sextilis, Auguste changea ce nom, et lui donna celui d'Augustus, dont les Français ont fait août. L'astromie ancienne plaçait ce mois sous le signe de la vierge; on ignore si cette vierge était une personnification d'Astarté, fille de Jupiter et de Thémis, ou d'Erigone, ou de Cérès déesse des moissons, ou de la Sibylle qui, le rameau d'or à la main, descend aux enfers, c'est-à-dire sous l'horizon. Au nombre des phénomènes physiques dont le spectacle se renouvelle tous les ans au mois d'août, figure celui des éphémères, insectes merveilleux, qui naissent, se reproduisent, et meurent dans l'espace d'une seule nuit.

1er *août* 1589. — Assassinat de Henri III, roi de France. Henri troisième fils de Henri II, était frère de François II et de Charles IX, il naquit à Fontainebleau le 19 septembre 1551. S'il faut en croire le président de Thou, ce prince avait le caractère incompréhensible : en certaines choses, au dessus de sa dignité, en d'autres au-dessous même de l'enfance. Henri pusillanime partout ailleurs était brave sur le champ de bataille, sa réputation militaire lui fit adjuger le trône de Pologne, en 1573. Après la mort de son frère Charles IX, il revint en France, et fut assassiné à Saint-Cloud par un jacobin fanatique nommé Jacques Clément.

2 *août* 1780. — Mort de l'abbé de Condillac, philosophe et littérateur français.

3 *août* 1692. — Bataille de Steinkerque, gagnée par le maréchal de Luxembourg sur Guillaume III, prince d'Orange et roi d'Angleterre.

4 *août* 1477. — Exécution du duc de Nemours (Jacques d'Armagnac). Le duc de Némours conspira contre Louis XI; ce dernier le fit condamner à mort, mais il donna à cet acte de justice tous les caractères de la vengeance et de la haine. Il fit placer les jeunes enfans du coupable sous l'échafaud afin qu'ils fussent arrosés du sang de leur père.

5 *août* 1696. — Mort de Santeul. Il prit à vingt ans l'habit de chanoine régulier, parce que le culte des muses antiques s'était conservé pur dans les communautés religieuses. Santeul fut en quelque sorte un poète latin, il est à-peu-près le seul parmi les modernes qui se fasse pardonner à la lecture, cette manie de latinité, car la langue des Romains lui était aussi familière que la sienne.

6 *août* 1821. — Peste de Barcelone. On attribue généralement l'introduction de la fièvre jaune en Espagne, à trois bâtimens marchands arrivant de la Havane ou de la Vera-Cruz, qui s'étaient livrés au trafic de la traite des noirs. Un jeune médecin français nommé Mazet mourut dans cette ville, victime de son zèle pour la science et de son dévouement à l'humanité.

7 *août* 1547. — Mort de Saint-Gaëtan, fondateur de l'ordre des théatins. Parmi les statuts du nouvel ordre, il s'en trouvait un d'après lequel les religieux devaient non-seulement vivre sans fonds et sans revenus, mais s'obligeaient encore à ne jamais mendier, et à compter sur la providence pour leurs repas. Cet ordre répandu dans toute l'Italie, n'eut jamais qu'une maison en France, il la dut au cardinal Mazarin, qui en mourant légua aux théatins une somme de cent mille écus pour bâtir leur église.

Trait fatal de piété filiale, — La princesse Amélie d'Angleterre succomba en 1811, à une longue et douloureuse maladie. Cette perte eut de funestes conséquences. Adorée de toute sa famille, recevant de tout le monde les plus tendres soins, sensible surtout à l'attachement du roi son père et voulant lui laisser un gage du sien, elle envoya chercher un joallier, et fit, devant-elle, monter en bague une boucle de ses cheveux, avec cette inscription : *remember me after I am gone.* (Souvenez vous de mois quand je ne serai plus.) Prenant cet anneau, elle le plaça elle même au doigt paternel. Mais cette épreuve fut trop forte pour un cœur déchiré depuis si long-temps de l'état de sa fille, et dès le soir même, pendant que la princesse expirait, le roi Georges III, retomba dans ses accès de folie, dont il ne revint plus.

LE ROITELET.

Le *roitelet* est le plus petit de nos oiseaux. Il se divise en plusieurs classes, et on lui donne différens noms selon les différences peu sensibles, ou du moins peu importantes, qui existent entre les espèces. Il y a les pouillots, les troglodytes, les figuiers, les sylvains, les chantres; tous sont de la famille des roitelets. Ils ont le bec fin, court, droit, un peu comprimé, les narrines couvertes par deux petites plumes dirigées en avant, la langue cartilagineuse, terminée par de petites soies; les ailes à pennes batardes courtes.

Notre planche représente un pouillot collybite; petit oiseau printannier, qui se montre en mars, le premier, et qui ne disparait qu'en octobre. Il a le dessus du corps d'un verd olive, sombre et foncé; la poitrine et la gorge d'un jaune roussâtre; le ventre d'un blanc jaune. Ses mouvemens sont remplis de grâce et de vivacité, il vole sur les plus hautes branches des arbres, où il saisit les moucherons et les insectes dont il fait sa nourriture. Par un contraste assez frappant le collybite place son nid à terre sous des feuilles mortes, entre des racines, il est composé de duvet et de parties soyeuses, et si petit qu'il échappe aux yeux les plus perçans; la femelle pond quatre ou six œufs blancs, avec des points d'un rouge pourpre. Les Anglais lui ont donné le nom imitatif de *chiff-chaff*, qui reproduit assez bien le bruit qu'il fait en chantant. Dans plusieurs de nos départemens on le désigne sous le nom de *tip-tap*, qui rend de même le son de sa voix, surtout si on le répète sept à huit fois avec le plus possible de volubilité.



(Le roitelet et son nid.)

FAMILLE DES PALMIERS. — LE CHOU PALMISTE.

On ne faisait d'abord qu'un seul genre des palmiers. Aujourd'hui on en distingue plus de quarante espèces, car la science et les livres vont toujours divisant et subdivisant.

Il est rare que les palmiers viennent chez nous, et croissent avec des fleurs et des fruits. Nous n'en avons guères qu'en serre, c'est-à-dire nullement développés, et n'offrant rien de la beauté de ceux des régions équinoxiales.

Les plantes de cette famille sont des arbres ou plus rarement des arbrisseaux, à tige ordinairement simple, quelquefois rameuse, munie à sa base d'une touffe de racines fibreuses. Cette tige est cilindrique, formée intérieurement de vaisseaux fibreux entourés d'une forte écorce ou tissu cellulaire, abondant; elle est plus molle dans le centre,

ferme et dure à sa circonférence, entourée de graines des feuilles tombées ou couvertes de cicatrices circulaires de ces mêmes graines, lorsqu'elles ne subsistent plus; elle est couronnée par une touffe de feuilles palmées (pinnatifides) du milieu de laquelle s'élève un spadia ou rameau simple, qui sous un ciel favorable est pendant six mois couvert de fleurs.

Les palmiers donnent ou des fruits écailleux, ou des baies et des brous fibreux.

Dans cette famille des palmiers on range l'éventail, le dattier, le cocotier, et tout les arbres ou arbustes, ou plantes à feuilles plus ou moins profondément palmées.

Le *palmier éventail*, nommé ainsi tout naturellement parce que ses feuilles forment l'éventail, a deux espèces : la petite et la grande. La grande espèce est abondante au Japon; la petite est commune au midi de l'Espagne, en Andalousie.

Le *dattier*, dans les contrées où il croît, est le présent le plus précieux de la nature. Son tronc donne un bois de charpente incorruptible, ses feuilles sont employées à couvrir les habitations, ses grappes forment d'excellens balais; on fait avec les spathes, des vases ou des plats artistement travaillés; les filamens qui entourent les grappes, fournissent de bons cordages; la moelle du sommet de l'arbre et des jeunes branches, donne une très agréable nourriture; le fruit est délicieux: en le faisant fermenter dans l'eau, on en obtient une liqueur vineuse, très saine, dont on tire une eau-de-vie supérieure; on l'emploie très utilement dans la médecine. Enfin le noyau qu'on a fait ramollir dans l'eau bouillante, est mangé par le bétail, et il sert aussi à la composition de l'encre de la Chine.

Le *cocotier* est un arbre d'une grosseur médiocre mais qui s'élève parfois à une hauteur considérable. Il y en a de trois espèces : le cocotier à noix sans épines; le cocotier beurrier sans épines aussi; le cocotier de Guinée, épineux. Le premier croît dans les Indes, particulièrement, et c'est là qu'il atteint tout son développement. C'est le plus beau des trois. Il s'élève à soixante et quatre-vingts pieds de haut, et il a quelquefois des feuilles de quinze pieds de long. Trois ou quatre feuilles mises les unes sur les autres, couvrent une cabane. Cela rappelle la chaumière du Paria, *la Chaumière indienne*, la plus jolie production peut être de la langue française. Avec ces feuilles aussi on fait des voiles de navire. Par incision on tire des jeunes branches de l'arbre, une boisson qui plaît beaucoup aux gens du pays. Le fruit est souvent plus gros que la tête d'un homme. Trois côtes qui suivent sa longueur lui donnent une forme triangulaire. L'amande qu'il renferme a la grosseur d'une poire de coing; on travaille sa coquille pour différens usages. Avant sa maturité, cette noix donne une eau claire, odorante, très capable de désaltérer, et très agréable au goût. L'amande quand elle est mûre a le goût de la noisette. On en fait de l'huile à brûler.

Le *chou palmiste* ou *l'arcque chou*, dont nous donnons ici le dessin, croît dans l'Inde et en Amérique. L'arcque de l'Inde est fameux par son fruit dont on fait le *cachou*. Ce fruit est de la grosseur d'un œuf de poule; son écorce filamenteuse renferme une graine de la grosseur d'une olive, d'une saveur qui plaît aux Indiens. Ils en présentent à ceux qui viennent leur faire des visites. Cette graine coupée en morceaux dans sa fraîcheur, et infusée dans l'eau, pétrie ensuite, et réduite en manière d'extrait, forme le cachou, qu'on mêle pour le rendre agréable, avec du sucre, du bétel et des aromates.

L'arèque de l'Amérique est plus particulièrement celui auquel on donne le nom de chou palmiste. Il ne sert pas à faire du cachou mais il a cependant plus d'une propriété fort utile. Ce chou est le bourgeon qui termine la plante; il est formé de feuilles non développées, et très tendres. Les Américains coupent le chou et le mangent crû ou cuit à différentes sauces; il a un goût très agréable. Le tronc de l'arbre est creux. On en fait des gouttières, et aussi des clôtures. Ce bois dûre infiniment, et il est d'une extrême ressource pour les habitans du Nouveau-Monde.



(Le chou palmiste)

Le palmier a eu de tout temps une grande réputation. L'antiquité l'avait en vénération. Il est dit dans l'Écriture, que Debora, femme de Lapidoth, et qui dominait sur le peuple par la force de son esprit, allait souvent s'asseoir sous un palmier qu'on avait appelé de son nom, entre Béthel et Rama, sur la montagne d'Ephraïm, et que là tous les enfans d'Israël venaient à elle pour faire juger leurs différends.

La fable aussi fait mention de cet arbre. Un palmier superbe sortit de terre tout-à-coup, à Delos, pour servir d'abri à Latone quand elle mit au jour Apollon. On voyait dans l'île près de l'autel du dieu, un palmier qu'on disait être cet arbre merveilleux. Homère en parle dans l'*Odissée*. Cicéron et Pline en font mention. On le montrait encore de leur temps, et on le croyait immortel. C'est ainsi que dans son voyage au Liban, M. de Lamartine a vu des cèdres dont on fait remonter l'origine jusqu'au règne brillant de Salomon.

L'empereur Auguste, aimait le philosophe Nicolas, péripatéticien, et il donna le nom de nicolaï aux dattes très estimées de la vallée de Jéricho, pour les distinguer des dattes ordinaires.

En Turquie, tous les ans, on recueille, ou plutôt on recueillait, avec beaucoup de précaution l'*aréca*, fruit du chou palmiste de l'Inde, on empoisonnait l'olive, et par la plus abominable de toutes les superstitions, on la faisait manger à un enfant, afin de rendre l'année heureuse par la mort de cette innocente victime. Cette pratique odieuse est éteinte ou du moins ne subsiste plus que dans quelques cantons reculés.

La *palme*, branche du palmier, entre dans les ornemens d'architecture; elle sert d'attribut au martyre, à la victoire et au génie. On en a fait le symbole de l'amour conjugal. Marie Stuart avait pris pour devise dans sa prison, une palme courbée par l'orage, et toujours prête à se relever avec ces mots: « rien ne peut accabler la vertu. »

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue St-Germain-des-Prés, n° 9.

MINES DE CUIVRE, § Ier.



(Entrée de la mine de cuivre de Botallack dans le comté de Cornouailles.)

Les anciens alchimistes, dans leurs ouvrages allégoriques imaginèrent de donner aux métaux, le nom des astres : pour eux, l'or fut le soleil, l'argent devint la lune, et comme le cuivre leur parût digne d'occuper le troisième rang, il le consacrèrent à Vénus, et lui donnèrent le nom de cette planète.

Le cuivre a des propriétés qui le rendent très utile ; tout le monde connaît ses usages multipliés ; il est après l'or et l'argent, le métal le plus ductile. Une barre de cuivre couverte d'une feuille de ces métaux, est convertie par la filière et le laminoir, en fil plus fin que des cheveux, et en lames plus minces encore dont on fait les galons et les broderies imitant l'or.

Presque toutes les contrées de la terre ont des mines de

cuivre; mais la plupart de ces mines méritent à peine d'être exploitées. Les pays qui possèdent les plus abondantes sont en Europe, la Suède, l'Angleterre, la Sibérie, la Hongrie et la Hesse.

La France a des filons de cuivre dans plusieurs parties des Vosges, dans les Pyrénées occidentales, et dans le Languedoc, mais les seuls dont le produit soit important, sont dans les mines de Chessy et de Saint-Bel près de Lyon.

La mine la plus riche qu'on connaisse, est celle de Fahlum dans la Dalécarlie, elle se nomme aussi *Caperberg* qui signifie bourg de cuivre, son exploitation remonte à une époque antérieure à l'ère vulgaire. Les filons sont dans un large vallon à la base d'une colline dont la pente insensible va se perdre dans un lac voisin; ils occupent le milieu d'un espace de cinq lieues de longueur sur deux et demie de large, auquel on a donné le nom de pays des mines.

Il existe sur la masse principale qui a mille deux cents pieds de long sur plus sept cents de large, une ouverture d'une grandeur prodigieuse, elle a été formée par un éboulement en 1687. On y descend par des marches taillées dans la roche, et l'on parvient par une espèce de galerie très inclinée, et ensuite par des échelles, jusqu'aux travaux les plus profonds qui sont à neuf cent soixante pieds au-dessous de la surface du sol.

On trouve encore en Suède la mine de Garpenberg à dix-huit lieues de Fahlum, et celle de Hyakoperberg à vingt lieues de Stockolm dans la Néricie.

La mine de Riegelsdorif est la plus considérable de la Hesse; celles de Frankemberg près de Cassel et de Biéber dans le Hanau, contiennent aussi un peu d'argent.

Les deux principales exploitations des mines de la Sibérie sont dans les monts Ourals; l'une porte le nom de Goumechefsli, elle est célèbre par ses malachites; l'autre comprend les trois mines appelées Tourinski.

Les mines d'Angleterre sont celles dont le produit est le plus considérale; une des plus riches est dans l'île d'Anglesey. Celle de Botallack que la gravure représente, sans être une des plus importantes de la province de Cornouailles est remarquable par sa situation pittoresque. La vue est prise du côté de la mer, et s'étend sur la masse de rochers qui sert à l'exploitation. Dans la plupart des mines, l'entrée se trouve de niveau avec le sol, ce qui empêche de rien voir du travail des mineurs, mais dans celle-ci on est parvenu à tailler dans le roc des galeries qui pénètrent à l'intérieur, et vont quelquefois à une centaine de pieds au-dessous de la mer; les vagues roulent sur la tête de l'intrépide mineur qui y suit les veines du métal.

L'aspect général des environs des mines de Cornuoailles, a quelque chose de frappant au premier abord; des cabanes semées çà et là sans aucune apparence de route, sur ce sol couvert de petites éminences, paraissent sans but et sans habitans; le matin seulement la scène s'anime, on voit sortir de chacune de ces chaumières, des hommes, des femmes et des enfans, qui se dirigent vers les diverses entrées de la mine; bientôt une tranquillité profonde règne de nouveau dans ces lieux; elle n'est interrompue que par le mouvement des pompes, et il est difficile de se défendre d'une impression pénible lorsqu'on aperçoit aux environs, quelques animaux errer çà et là en liberté, tandis que tant de créatures humaines, sont ensevelies dans ces *chartreuses* souterraines, où le seul culte est le travail; la seule récompense, du pain!

Une des méthodes employées, lorsque l'art du mineur était encore dans l'enfance, mérite d'être citée; de larges coins en bois, parfaitement secs, étaient enfoncés à coups de massue de fers, dans les crevasses des rochers, qu'on supposait contenir du minéral, on les arrosait ensuite, et le gonflement des coins en était le résultat, amenait peu-à-peu la rupture de masses considérables.

C'est vers 1620 que la poudre à canon fut pour la première fois employée dans des mines de Hongrie; on ne s'en servit en Angleterre qu'un demi siècle après, dans celle d'Ecton, de là elle passa en Suède, et dans les autres parties de l'Europe.

L'extraction des métaux du sein de la terre, remonte dans la Grande-Bretagne, à une date très ancienne; quelques historiens croient que les Phéniciens venaient y faire le commerce de l'étain, bien avant le passage, à Rome et en Italie, du gouvernement républicain, au gouvernement impérial. Mais les idées émises à ce sujet ne sont que des conjectures assez difficiles pour ne pas dire impossibles à vérifier.

Tous les premiers temps de l'industrie restent obscurs, et qui veut remonter, surtout dans l'ouest, au-delà des deuxième et troisième siècles, risque bien de se jeter et de s'égarer dans des fables qui n'ont ni appui ni utilité.

DES SALAIRES.

Tous les genres d'industrie ne sont pas également rétribués. Le charpentier gagne plus que le laboureur, l'horloger plus que tous deux, et ce n'est cependant pas celui des trois dont l'occupation est la plus pénible.

Il en est de même des travaux d'esprit; les honoraires d'un caissier, chargé de calculs fastidieux, s'élèvent moins haut que ceux d'un avocat ou d'un médecin. Ainsi le taux du salaire n'est pas basé sur la difficulté, mais sur la valeur du travail, et cette valeur, semblable à celle de tout autre chose, est plus ou moins grande, suivant la quantité qui en est émise. S'il ne fallait pas plus de temps et de frais pour recueillir une livre d'or qu'une de cuivre, la valeur de ce premier métal cesserait d'être supérieure à celle du second.

Il est facile de comprendre les causes qui rendent le nombre des horlogers et des chirurgiens, beaucoup moins considérable que celui des laboureurs et des charpentiers, les études sont plus longues et plus dispendieuses, il faut qu'un homme puisse pourvoir à sa subsistance pendant le temps consacré à acquérir l'instruction nécessaire; si le défaut d'intelligence l'empêche de réussir, tous ses frais son perdus, car si le chirurgien reçoit plus d'argent pour remettre une jambe, qu'un ébéniste pour racommoder un meuble, ce n'est pas une conséquence des dépenses qu'il a été obligé de faire, c'est au contraire ces dépenses qui, en limitant le nombre des gens qui embrassent cet état le rendent plus lucratif. Les dispositions naturelles sont aussi une source de gains plus élevés. Celui qui à le génie de la peinture, peut gagner dix fois autant qu'un artiste ordinaire, sans travailler davantage, mais le motif qui donne une aussi haute valeur aux ouvrages d'un homme de génie, est toujours le même; la providence les à semés si rares sur la terre que le nombre de leurs œuvres est très circonscrit.

Il y a aussi des occupations qui sont payées plus cher en raison de leur désagrément ou de leur danger. Tels sont les peintres en bâtimens, les mineurs et plusieurs autres.

Quelques personnes trouvent cette inégalité dans le salaire injuste. Ce serait sans doute une injustice, si un homme pouvait en forcer un autre de travailler pour lui, au prix qu'il lui conviendait de fixer: c'est le cas des esclaves; c'en serait une aussi s'il pouvait l'obliger de lui vendre une marchandise quelconque, à des conditions stipulées par lui; mais il n'y a nulle injustice à laisser le vendeur et l'acheteur libres, le premier de demander ce qui lui semble convenable et l'autre d'offrir ce qu'il pense que l'objet vaut réellement. Un artisan vend son travail; celui qui l'emploie, l'achète; tous deux doivent être libres, l'un d'accepter, l'autre de refuser.

On a essayé jadis de fixer les salaires par des réglemens. Il était défendu de hausser ou de baisser le tarif. Mais les mesures de ce genre, n'ont jamais produit de bons effets. Quand le taux fixé surpassait, par exemple, ce qu'un fermier pouvait donner à un ouvrier ordinaire, il ne gardait que les plus habiles, renvoyait tous les autres, et ne faisait travailler qu'à ses meilleures terres; il en résultait que le

grain augmentait, et que beaucoup de gens se trouvaient sans ouvrage, tandis qu'ils auraient préféré gagner moins à ne rien gagner du tout; et lorsque le tarif était inférieur à ce qu'un fermier aurait donné de lui même, quelques-uns cherchaient à attirer les forts travailleurs, en leur promettant d'ajouter en secret au prix convenu, tous étaient alors obligés de faire la même chose, et le réglement devenait complètement inutile.

La meilleure méthode est de laisser une liberté entière à tous les genres d'industrie, et de s'en rapporter au vendeur et à l'acquéreur pour débattre les conditions du marché qu'ils passent ensemble.

Les artisans ont souvent à supporter des privations pénibles dont ils accusent la société tout entière, mais ils pourraient s'y soustraire en grande partie par une sage prévoyance; et une des fables du bon La Fontaine, leur donne à ce sujet une leçon que trop peu mettent à profit.

LES RÉVOLTÉS DE BOUNTY. — ILE DE PITCAIRN.

I. LES RÉVOLTÉS DE BOUNTY.

Le fait historique, dont nous allons entretenir nos lecteurs, nous à paru offrir une preuve nouvelle de la justice rétributive qui existe même dans ce monde. Les circonstances qui ont accompagné la découverte des matelots retirés depuis vingt ans dans l'île de Pitcairn, nous semblent un exemple frappant de la punition qui tôt ou tard atteint les criminels.

Le gouvernement anglais voulant introduire la culture de l'arbre à pain dans les îles des Indes occidentales donna l'ordre au capitaine Bligh commandant du *Bounty*, de se rendre à Otahiti et d'y prendre une provision suffisante de plants, dont une partie devait être rapportée en Angleterre. L'équipage consistait en quarante-quatre marins et un jardinier; il arriva à sa destination au mois d'octobre 1788. Six mois se passsèrent à recueillir les plants, et durant ce temps on eut des rapports continuels avec les naturels du pays. On remit à la voile en avril 1789.

Le capitaine ne vivait pas en bonne intelligence avec les hommes qu'il commandait. Les matelots n'avaient pas, il est vrai, de motifs de plaintes et ne pensaient nullement à s'écarter de leur devoir, mais les officiers étaient justement mécontens, surtout le maître, et Christian, le contremaître.

Le jour qui précéda la révolte, une querelle très vive s'éleva entre le capitaine et les officiers; elle avait pour sujet la perte de quelques noix de coco, qui appartenaient au capitaine; les expressions mesurées de son déplaisir, tombèrent surtout sur le contre-maître; il l'invita cependant à souper pour le soir même, celui-ci refusa, c'était le 28 d'avril, le vaisseau passait près de Tofoa, une des îles des Amis, par une de ces nuits si belles et si calmes qui caractérisent les régions du tropique. Christian profondément offensé sans pouvoir en demander raison, prit la résolution de se soustraire à de nouvelles injures. Un plan bizarre, que semblait favoriser la sérénité de l'air et la position du bâtiment, s'offrit à son esprit, et fut sur le champ mis en exécution. Un radeau fut bientôt construit, plusieurs objets indispensables rassemblés, et il allait le lancer à la mer lorsqu'un jeune officier auquel il confia son projet, lui conseilla de tâcher de s'emparer du vaisseau, plutôt que de risquer sa vie dans une entreprise si hasardeuse, ajoutant que l'équipage, très peu attaché au capitaine, se déciderait sans peine à aller vivre au milieu de leurs amis d'Otahiti. Un tel avis s'accordait trop bien avec les dispositions de Christian pour être repoussé, il le saisit avec empressement, décidé s'il échouait à se jeter à la mer, et ne voulant pas courir dans ce cas les chances d'être sauvé, il poussa la précaution jusqu'à nouer autour de son cou, le grand plomb de sonde, qu'il cacha sous ses vêtemens.

Christian se trouvait chargé de la première veille; il l'employa si bien qu'avant le jour il avait gagné la plus grande partie des matelots. Un d'eux nommé Adams, dont nous reparlerons dans la suite, était encore couché, lorsqu'on vint lui dire à voix basse, ce qui se préparait; il fut aussitôt sur le pont, où tout était en désordre; et se tint cependant à l'écart jusqu'au moment où il vit Christian distribuer des armes à tous ceux de son parti; il n'hésita plus alors, et et il alla se joindre à eux. Tandis que les uns s'assuraient des officiers, les autres s'emparèrent du capitaine; ils le saisirent dans sa chambre, et l'amenèrent les mains liées sur le pont; ses remontrances mêlées de prières, ne reçurent en réponse que des outrages, enfin on le força de descendre dans la barque où dix-neuf hommes le suivirent. Les mousquets qu'ils demandaient avec instance leur furent refusés, ils n'obtinrent que quelques coutelas. On se trouvait alors à dix lieues de Tofoa; la barque fut lancée à la mer, et le *Bounty* fit voile vers Otahiti, au milieu des cris de joie de l'équipage qui était réduit à Christian, le contre-maître Heywood, Young et Steward, volontaires, le maître d'armes, seize matelots, trois ouvriers et le jardinier, en tout vingt-cinq.

Ces révoltés arrivèrent à Otahiti le 6 de juin, ils avaient élu pour chef Christian, et il les conduisit d'abord à Toobonac, mais trouvant cette île dénuée d'animaux, il revint à Otahiti, persuada aux insulaires qu'il agissait par les ordres du capitaine Cook, et obtint tous les bestiaux qui lui étaient nécessaires, et une grande quantité de chats, de chiens et d'oiseaux. De plus onze femmes et treize hommes, se cachèrent dans son vaisseau, mais arrivés à Toobonac, les sauvages s'opposèrent au débarquement, et la majorité décida qu'il fallait retourner à Otahiti, et s'y fixer. Le *Bounty* s'y dirigea pour la troisième fois, et jeta l'ancre dans la baie de Matavai, le 20 septembre 1789; seize hommes de l'équipage débarquèrent avec ce qui leur appartenait; «le reste, dit le rapport publié dans ce temps, ayant reçu à bord, un renfort de trente-cinq personnes, tant hommes que femmes et enfans, mit à la voile pendant la nuit, sans qu'on en ait eu depuis aucune nouvelle.»

Le capitaine Bligh après avoir échappé à des dangers inouis, et traversé des mers immenses sans rencontrer un seul port, arriva à l'île de Timor le 14 de juin. Reçu avec une extrême bienveillance, par le gouverneur hollandais, il se rendit delà à Batavia, où il s'embarqua sur un paquebot qui le ramena en Angleterre.

Dès que l'autorité eut connaissance de cette déplorable affaire, la frégate la *Pandore*, fut envoyée à Otahiti pour s'assurer des mutins et ramener le vaisseau. Elle arriva dans l'île le 27 mars 1791, s'assura des quatorze rebelles qui y étaient établis; deux avaient été tués par les insulaires. La *Pandore*, fit naufrage en retournant en Europe, quatre des mutins se noyèrent; et sur les dix qui revirent leur patrie, quatre furent acquités et placés à Greenwich, un remis en liberté, cinq autres condamnés à mort, mais deux reçurent leur pardon, et trois seulement furent exécutés à Spithead.

On ne sut rien de plus pendant vingt ans, et l'on croyait généralement que le *Bounty* avait péri avec ses passagers au milieu des écueils qui entourent les îles de la mer pacifique. Vers 1810 quelques bruits se répandirent qu'un vaisseau américain avait découvert la retraite de la bande de Christian, mais rien ne les confirma, et ce ne fut que trois ans après que sir Thomas Slaines, commandant le *Briton*, et allant des îles Marquises à Valparaiso, observa l'île Pitcairn et jeta l'ancre à quelque distance dans la vue de reconnaître si elle était habitée; il fut fort étonné d'y apercevoir des plantations régulières, et des huttes qui paraissaient mieux construites que ne le sont d'ordinaire celles des sauvages; sa surprise redoubla lorsque deux hommes s'approchèrent dans un canot, et demandèrent en bon anglais, qu'on leur jetât une corde. Dès qu'ils furent sur le pont, le mystère s'éclaircit; l'un d'eux était le fils de Christian, c'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, ayant six pieds, une



(L'île Pitcairn vue du côté de la mer.)

physionomie franche, expressive, des cheveux noirs très épais, et le teint brun; sa seule parure était un morceau d'étoffe autour des reins, et un chapeau de paille orné de plumes noires. Son compagnon avait dix-huit ans, c'était le fils d'Young.

Le capitaine les ayant invités à s'asseoir et à accepter quelques rafraîchissemens, l'intérêt s'accrut en voyant le jeune Christian se lever et joignant les mains, prononcer d'un ton grave ces paroles : « puisse le seigneur nous rendre vraiment reconnaissans de ce que nous allons recevoir. » On sut par eux qu'Adams était le seul des révoltés qui vécut encore; le capitaine voulut alors les accompagner sur la côte où ils le rencontrèrent avec sa femme qui était vieille et aveugle; effrayé d'abord à la vue d'un compatriote, sa joie fut extrême quand, il fut sûr que les intentions du capitaine étaient toutes pacifiques.

Plus tard, en 1825, le capitaine Beckey visita l'île, et c'est à lui qu'Adams fit le récit dont nous allons donner un extrait. Il paraît qu'en quittant Otahiti, Christian forma le projet de s'établir à Pitcairn, il y arriva en peu de jours; et trouvant dans l'île, du bois, de l'eau, quelques fruits et des moyens naturels de défense, il enleva du bâtiment tout ce qui pouvait lui être utile, et y mit le feu pour prévenir toute découverte. Un terrain fut choisi pour former le village, et l'île divisée en portions égale entre les blancs, à l'exclution des Otahitiens, qui, d'amis étaient bientôt devenus esclaves.

Entourés du nécessaire et même d'une grande partie des aisances de la vie, ils se trouvaient plus heureux qu'ils ne l'avaient espéré. Deux ans se passèrent ainsi, quand l'un des Anglais, William, perdit sa femme, et exigea qu'on lui en donnât une autre; celle d'un noir lui fut adjugée. Révoltés de cette nouvelle injustice, les insulaires formèrent le projet de massacrer tous les blancs, mais ayant eu l'imprudence de confier leur secret aux femmes, elles le révélèrent aux Anglais par une chanson où étaient ces mots : « pourquoi l'homme noir aiguise-t-il sa hache? Pour tuer l'homme blanc. » Le complot découvert, deux des coupables s'enfuirent dans le bois, les autres obtinrent leur pardon en promettant de mettre à mort les deux; fugitifs ils furent en effet tués l'un par son neveu et l'autre par ceux qu'il regardait comme ses amis, et qui furent aidés de sa femme.

La tranquillité ne fut plus que temporaire; les Anglais se perdirent par d'injustes vexations, et furent assassinés à l'exception de quatre, Mac-Coy, Quintal et Adams, qui parvinrent à se sauver dans les bois, et Young, que les femmes cachèrent dans le premier moment.



(Christian.)

Au bout de quelques heures Adams se hasarda à revenir chercher quelques provisions, il fut aperçu par les noirs,

qui lui tirèrent plusieurs coups de fusil, dont un seul l'atteignit à l'épaule. Il lui offrirent ensuite la paix, et le conduisirent à la maison de Christian, où les soins nécessaires lui furent donnés. Mac-Coy et Quintal n'osèrent pas quitter leur retraite, et vécurent dans les montagnes. Young fut ramené près d'Adams.

La bonne harmonie se maintint pendant une semaine; au bout de ce temps, un homme de couleur éleva une discussion sur les femmes dont les maris avaient été tués; elle se termina par la mort d'un des noirs et la fuite d'un autre qui alla rejoindre les deux Anglais. Ceux-ci encouragés par cette augmentation de forces, s'avancèrent sur le sommet de la montagne, et firent une décharge qui effraya tellement les habitans du village, qu'ils envoyèrent Adams leur proposer de revenir à condition qu'ils tueraient le noir qui était avec eux. La bonne foi leur était si étrangère qu'ils n'hésitèrent pas à le sacrifier, tout en déclarant qu'ils ne quitteraient pas leur asyle, tant que les deux Otahitiens qui existaient encore, n'auraient pas eu le même sort. Ces malheureux insulaires ne l'attendirent pas long-temps, l'un fut tué par la femme d'un des blancs, qui voulut venger son premier mari, et l'autre au même instant par Young.

Ainsi le 3 octobre 1793, il ne resta plus dans l'île qu'Adams, Young, Mac-Coy et Quintal, avec dix femmes et quelques enfans. Ils vécurent tous ensemble, s'occupant à se construire des habitations, à planter et à défricher le terrain qui les entourait. Les femmes maltraitées par Mac-Coy et Quintal, qui étaient d'un caractère brutal, formèrent plusieurs complots qui échouèrent; on leur pardonna; mais comme leur nombre était bien supérieur à celui des hommes ceux-ci vivaient dans une crainte perpétuelle. Plusieurs années se passèrent sans aucun événement remarquable, seulement Mac-Coy, qui avait été employé chez un distillateur en Écosse, fit en 1798, une expérience sur les racines de l'arbre à pain, qui ne lui réussit que trop bien; l'esprit qu'il obtint encouragea Quintal, qui changea sa bouilloire en alambic; il en résulta de fréquens excès de boisson, qui jetèrent Mac-Coy dans des accès de délire, dont l'un lui coûta la vie.

Vers 1799, Quintal perdit sa femme par suite d'une chûte, l'expérience du passé ne l'empêcha pas de vouloir la remplacer par celle de l'un de ses compagnons. Refusé par eux il forma le projet de les assassiner, et comme une première tentative échoua, il jura qu'elle ne serait pas la dernière. Adams et Young comprirent alors qu'il fallait opter entre son existence et la leur. Pour de pareils hommes le choix n'était pas douteux, ils le tuèrent à coups de hache.

Enfin des seize Anglais débarqués dans l'île, deux seulement existaient encore. Les scènes dont ils avaient été les témoins et même les acteurs, avaient produit sur eux une forte impression. Depuis la mort de Christian, l'office du dimanche avait été lu régulièrement. Ils y joignirent peu-à-peu d'autres devoirs religieux, et s'efforcèrent d'inspirer aux enfans et aux femmes qui les entouraient, quelques sentimens de piété. L'instruction de Young était d'un grand secours pour cette pieuse entreprise, mais il ne survécut qu'un an à Quintal, et Adams se trouva seul. Résigné à son sort il ne s'occupa plus qu'à faire pénétrer dans sa petite colonie quelques notions du christianisme. Il eut le bonheur d'y réussir, comme nous en avons la preuve dans l'entrevue du fils de Christian avec les capitaines anglais qui ont fourni tous ces détails.

Il existe à présent à Paris un négociant, ancien capitaine de navire, qui était dans les îles de l'Océan pacifique, à l'époque où Adams fut découvert. Il a une parfaite connaissance de toutes les circonstances que nous venons de rapporter, et il nous a assuré à nous mêmes que les notes publiées à Londres, en un volume que nous avons eu sous les yeux, étaient de la plus grande exactitude.

Dans les îles de la Polynésie, l'aventure du Bounty est encore vivante, et elle est aux îles Mariannes, aux îles des Amis, à Otahiti, aux Philippines, à Timor, l'objet fréquent et intarissable des plus curieuses conversations.



(Village de Pitcairn.)

II. ÎLE DE PITCAIRN. (ÉTAT ACTUEL.)

Cette île à six milles de long, sur trois de large, le sol est riche surtout en bois, elle est située sous le 25° de latitude méridionale au milieu de l'océan pacifique. Son heureux climat convient à la culture des végétaux de toutes les parties du globe; ses côtes sont hérissées de rochers, qui semblent d'impénétrables défenses; ses collines bordées de forêts toujours vertes, offrent un asile contre l'ardeur du soleil des tropiques. Le palmier, le cocotier, le bananier ombragent ses vallées, le centre de l'île est occupé par une montagne qui s'élève à 1,109 pieds au-dessus de la mer; au sommet se trouve une cavité qui devait servir de retraite à Christian et à ses compagnons, en cas d'attaque; des provisions y étaient toujours déposées.

En arrivant à Pitcairn, ils trouvèrent au bas de la colline de la Corde, ainsi nommée parce qu'on ne peut la descendre sans ce secours, quelques haches et une pierre à aiguiser, qu'y avaient laissé d'anciens habitans. On trouva aussi sur une plate forme, au milieu des rochers, quatre figures de six pieds de haut, semblables au *maraes* de l'île de Pâques.



(Baie de Bounty dans l'île Pitcairn.)

Les productions végétales sont nombreuses, mais il n'y a d'animaux que ceux introduits par les Anglais. La colonie se composait à l'époque de la visite du capitaine Beckhey, de soixante-seize habitans, dont six seulement, Adams et cinq femmes d'Otahiti, faisaient partie des premiers colons. Ces insulaires sont grands et robustes, leurs membres sont bien proportionnés; une vie sobre, et l'habitude de l'exercice, leur donnent une grande force musculaire, la simplicité, la bonté de leur cœur, se peint sur leurs traits; le capitaine Beckhey qui passa quelque temps au milieu d'eux, fut frappé surtout de la gaîté qui se mêlait à tous les travaux; ils étaient à la fois heureux et occupés. Adams etait regardé comme un père commun, la crainte de le perdre, les troublait plus que tout autre chose

Les femmes sont plus grandes et plus fortes que les Européennes, le genre d'occupation auquel elles se livrent, et les courses dans les montagnes, contribuent à ce développement; mais leurs traits et leurs manières sont bien ceux d'une femme. Leur teint est brun, quoique moins foncé que celui des hommes, leurs cheveux d'un noir brillant, flottent en longues tresses sur leurs épaules, elles y mêlent quelquefois la fleur délicate du Morinda Citrifolia, ou les corolles de la Nicotiane. Elles ont aussi une grande affection pour Adams, et le capitaine Beckhey fut témoin des preuves touchantes, qu'elles en donnèrent, au moment où les craintes que son arrivée avait fait naître pour la sureté du vieillard, furent dissipées.

Les officiers furent alors accueillis avec une cordialité parfaite, et conduits au village, qui se composait de cinq maisons bâties sur un terrain découvert. Le village est situé entre la mer, de hautes montagnes et un bois de palmiers. Les maisons construites avec solidité, renferment deux étages planchéiés et boisés. Le plus élevé contient la chambre à coucher, les lits sont rangés autour, ce sont des planches avec un matelas recouvert de peaux; au rez-de-chaussée qui est à un pied de terre, on trouve une grande table entourée de sièges. Une échelle sert d'escalier. Une espèce de basse-cour où sont renfermés les animaux domestiques, est placée sur le derrière. Le terrain qui l'environne est consacré à la culture des légumes et des fruits qui composent la principale nourriture des insulaires.

Leur existence présente sans doute peu de variété, mais il est difficile de n'être pas touché de leur piété et de l'exactitude avec laquelle ils se conforment aux préceptes de l'évangile. Levés avec le soleil, ils offrent à Dieu les premiers instans du jour, et le soir ils lui en consacrent les derniers. Le repos du dimanche est soigneusement observé, et ils se rassemblent pour prier dans un lieu destiné à ce pieux exercice. Un matelot nommé John Buffet, fut si frappé de cette vie simple et paisible, qu'il voulut se fixer parmi eux : il resta en effet dans l'île; il remplissait les fonctions de ministre, le service divin était fait en partie par lui et par Adams, de plus il était maître d'école et se louait de l'intelligence et de la bonne volonté de ses élèves. Nous ajoutons à regret que la conduite subséquente de cet homme, à prouvé qu'il n'était pas digne du double emploi qu'il avait usurpé. Adams qui avait atteint sa soixante-quinzième année conservait une activité et une vigueur surprenantes, il n'avait pas oublié les usages des marins, et ne manquait jamais de se découvrir, et de porter la main à son front quand un officier lui adressait la parole : à la grande surprise du capitaine, il manifesta le desir de revoir l'Angleterre, sans se dissimuler les fatales conséquences que pouvait avoir une telle démarche; mais la douleur que firent éclater tous ceux qui l'entouraient, à la seule idée de le perdre, lui fit abandonner ce projet, il resta avec eux jusqu'à sa mort, arrivée en 1829. Il les engagea dans ses derniers momens à se choisir un autre chef, il ne paraît pas que ce conseil ait été suivi.

Les habitans de la colonie, font peu d'usage de viande, ils ont des cochons et des chèvres, mais le lait et la chair des dernières sont dédaignés; le porc est cuit dans un four creusé dans la terre, suivant l'usage d'Otahiti. Ils engraissent aussi un nombre considérable d'oiseaux; mais l'igname et le fruit du cocotier préparés de diverses manières, sont les alimens qu'ils préfèrent.

Il nous semble que leur nécrologie pendant ces trente-cinq années, ne sera pas sans intérêt pour les économistes. Il paraît qu'en 1825, avant l'arrivée du capitaine Beckhey, la population consistait en neuf Anglais, six hommes et douze femmes d'Otahiti, de plus soixante-douze enfans nés dans l'île; sept Anglais et six noirs sont morts assassinés; un Anglais, quatre femmes et deux enfans, ont péri naturellement; deux femmes se sont tuées en tombant du haut des rochers. Leurs seuls remèdes sont l'eau salée, l'infusion de gingembre et la diète. Les maux auxquels ils sont le plus sujets viennent d'une tendance à la plénitude, et dans beaucoup de cas, ils sont soulagés par des saignemens de nez.

Ils vivent ensemble dans une harmonie parfaite, leurs différens sont si légers que suivant leur expression : ce sont seulement des *discussions d'enfans*. Leurs mœurs très régulières forment un contraste frappant avec celles qu'on rencontre dans les groupes d'îles connues sous le nom de Polynésie; on pourrait dire qu'ils poussent jusqu'à l'excès la fidélité à garder toute espèce d'engagement. Georges Adams ayant très jeune encore adressé ses vœux à Polly-Young,

elle déclara qu'elle ne l'épouserait jamais; et crut devoir dans la suite persévérer dans ce refus, quoique ses sentimens envers lui parûssent changés. Ce cas de conscience fut soumis par Adams, au capitaine Beckhey, qui chercha envain à dissiper les scrupules de la jeune fille; on ne put jamais lui persuader qu'il fut permis de revenir sur ce qu'on avait dit une fois.

A Pitcairn comme dans toutes les îles de la mer du sud, les femmes ne s'asseient jamais à la même table que les hommes. Elles ne semblent attacher à cette coutume aucune idée d'infériorité, et elles se montrèrent peu sensibles aux tentatives des Anglais pour l'abolir.

L'accroissement rapide de la colonie fit craindre dès 1829, que l'île ne fut bientôt insuffisante aux besoins de ses habitans; et le gouvernement britannique après avoir négocié avec les autorités d'Otahiti, la concession d'un terrain, envoya à Pitcairn, un bâtiment qui offrit de prendre à son bord ceux qui voudraient venir habiter la nouvelle résidence. Tous y consentirent, et on mit à la voile le 7 mars 1831; reçus avec bienveillance par les insulaires, ils s'établirent dans le canton fertile qui leur était assigné. Mais le caractère des Otahitiens était si opposé au leur, la licence de leurs mœurs leur inspirait un tel dégoût, qu'ils en étaient malheureux; ils furent aussi attaqués de maladies qui leur étaient inconnues, dix-sept y succombèrent; et ceux qui restaient obtinrent de retourner dans leur ancienne demeure où ils furent ramenés par un vaisseau américain.

Ce séjour passager à Otahiti leur fut nuisible sous plus d'un rapport; la simplicité de leurs cœurs s'y altéra, et quelques uns contractèrent l'habitude des liqueurs fortes. John Buffet et deux autres Anglais qui s'étaient établis dans l'île, exercèrent aussi une déplorable influence sur la colonie, elle vient heureusement d'être balancée par le dévouement d'un vieillard qui, à l'âge de soixante-dix ans, a quitté l'Angleterre pour aller vivre au milieu d'eux comme un pasteur et un père. Dociles à ses conseils, ils ont déjà repris en grande partie leurs habitudes de tempérance; les trois Anglais ont consenti à s'éloigner; et tout fait espérer que ces hommes pieux et simples, pourront pendant quelques années du moins, trouver le bonheur et la paix dans ce coin de terre, que l'océan sépare du monde civilisé.

Une appréciation récente du terrain a prouvé qu'un millier d'habitans pouvait subsister dans l'île, et leur nombre ne s'élevant encore qu'à soixante-dix-neuf, toute inquiétude se trouve ajournée à un laps de temps considérable.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 8 au 14 août.

8 *août* 1788. — Mort du maréchal de Richelieu.

9 *août* 808. — Mort de sainte Irène impératrice. Irène naquit à Athènes de parens si obscurs, que l'histoire n'a pas conservé leur nom. Sa beauté remarquable et son esprit lui gagnèrent le cœur de Léon fils de Constantin Copronyme empereur de Constantinople, et l'élevèrent sur le trône. Après la mort de ce prince elle tint les rênes de l'empire avec autant de fermeté que d'éclat; mais une conspiration dont Nicéphore était le chef, la replongea dans l'obscurité d'où elle était sortie; elle fut exilée dans l'île de Lesbos, où elle vécut si pauvre qu'elle était obligée de filer pour gagner sa vie.

9 *août* 1830. — Avènement de Louis-Philippe au trône. Fondation de la nouvelle dynastie. Le roi approuve et signe la Charte votée le 7 août, par les deux chambres.

10 *août* 258. — Martyre de saint Laurent. Saint Laurent naquit à Rome dans le troisième siècle. L'empereur Valérien ayant renouvelé les édits contre les chrétiens, Laurent vendit tous les vases et les ornemens sacrés et en partagea le produit entre les indigens. Le préfet de Rome informé que l'église possédait des trésors, enjoignit à Laurent de les lui livrer, celui-ci rassembla les vieillards, les veuves et les orphelins, qu'il avait secourus, et dit au préfet: « Voilà les trésors de l'église. » Le payen furieux le fit déchirer à coups de fouet, et attacher à un gril de fer sous lequel étaient des charbons enflammés: il y périt.

10 *août* 1792. — Attaque et prise des Tuileries, par les *Marseillais*. Massacre des Suisses. Destruction de la monarchie.

11 *août* 117. — Mort de Trajan empereur romain. Son éloge est contenu dans ces paroles qu'on lui attribue: « Ce que j'ai souhaité que fussent les empereurs à mon égard, quand j'étais dans la condition privée, je veux l'être à l'égard des particuliers, maintenant que je suis empereur. »

11 *août* 1792. — Emprisonnement de Louis XVI, et de la famille royale au Temple. Renversement des statues des rois à Paris, décret qui étend cette mesure à toutes les villes de France.

12 *août* 1714. — Mort d'Anne, reine d'Angleterre, fille de Jacques II.

13 *août* 1732. — Première représentation de *Zaïre*, tragédie de Voltaire. Ce chef-d'œuvre que la Harpe a proclamé la plus touchante des tragédies qui existent, fut conçu et écrit en dix-huit jours.

14 *août* 1775. — Destruction des cosaques zaporoses. Il s'était formé vers les cataractes du Borysthène, une association guerrière de cosaques, qui ne souffraient aucune femme parmi eux, ceux qui voulaient se marier s'en exilaient. Les zaporoses accueillaient les déserteurs et les aventuriers de toutes les nations, et souvent dans leurs courses, ils enlevaient des jeunes gens forts et robustes, pour les accoutumer à leur manière de vivre. Ils ne subsistaient que de vol et de brigandage. Cette bizarre association tirait son origine des chrétiens grecs, qui avaient fui la tyrannie des Turcs; elle fut alternativement sous la protection de la Pologne et de la Russie. Le nombre, la puissance et les cruautés de cette horde augmentant de jour en jour, Catherine II, résolut de la détruire, elle fit marcher contre les zaporoses, des troupes qui les cernèrent de toutes parts, et les anéantirent.

Socrate et Francklin. — On s'est avisé de dire que les vrais sages ne se mariaient pas. D'une circonstance souvent involontaire, d'une exception la plupart du temps mal motivée, on a voulu faire un précepte.

Cependant les deux hommes éminemment sages, l'un de l'antiquité, l'autre de nos temps modernes, je veux parler de Socrate et de Francklin, étaient mariés. Socrate même se maria deux fois, et Francklin qui ne se maria qu'une, n'a pas laissé croire qu'il s'en fut jamais repenti. (1)

La Femme et le Miroir. — Le miroir est un livre qui amuse ou afflige selon l'âge. On le consulte comme une sybille. Jeune, on le prend pour voir combien on est jolie; vieille, pour s'assurer que l'on a encore quelques charmes. On s'abuse long-temps et l'on meurt sans le briser.

LA MÉSANGE.

Tous les oiseaux de cette famille sont faibles en apparence, parce qu'ils sont très petits, mais ils sont en même temps vifs, agissans et courageux. On les voit sans cesse en mouvement, sans cesse ils voltigent d'arbre en arbre, ils sautent de branche en branche, ils grimpent sur l'écorce,

(1) La première femme de Socrate fut Xantippe, qui, comme on sait, donna lieu au philosophe d'exercer sa patience. La seconde fut la petite fille d'Aristide. Il vécut avec ces deux femmes en même temps; voici à quelle occasion il épousa la dernière: la peste avait ravagé Athènes, le mal avait surtout frappé les hommes, il en était mort une quantité épouvantable. Beaucoup de ceux qui restaient prirent deux femmes afin de sauver celles-ci des horreurs d'un célibat forcé. Socrate fut du nombre de ceux qui par générosité agirent ainsi. C'est l'opinion du moins de ceux des historiens qui nous paraissent le plus dignes de foi.

ils gravissent contre les murailles, ils s'accrochent, se suspendent de toutes manières, souvent même la tête en bas, afin de pouvoir fouiller dans toutes les petites fentes, et y



(Mésange bleue de Lithuanie.)

chercher les vers, les insectes et leurs œufs dont ils font leur nourriture habituelle. Ils vivent aussi de graines et il n'y a rien de gracieux comme de voir les mésanges briser à coups de bec, ces grains qu'elles tiennent dans leurs petites pattes. Si on leur suspend une noix au bout d'un fil, elles s'accrochent à cette noix et en suivent les oscillations sans lâcher prise, et sans cesser de la becqueter. La plupart des mésanges d'Europe se trouvent dans nos climats en toute saison, mais jamais en aussi grand nombre que sur la fin de l'automne, temps où celles qui se tiennent l'été, dans les bois ou sur les montagnes, en sont chassées par le froid. C'est alors qu'on les voit faisant entendre un petit chant délicieux, se précipiter sur les nappes de neige qui entourent les habitations et y chercher quelque menu grain qu'on leur jette par charité.

On ne saurrit croire avec quelle rage elles s'acharnent contre les chouettes. Aussitôt qu'elles en apperçoivent une elles se jettent sur cette malheureuse bête, et lui donnent de grands coups de bec dans les yeux, appelant leurs compagnes à grands cris. Elles pondent dix huit à vingt œufs, plus ou moins, les unes dans des troncs d'arbres qu'elles façonnent pour les rendre convenables, les autres dans un nid rond comme une boule et c'est alors qu'elles montrent tout leur courage: si elles voient un ennemi elles sortent vaillament leurs petits de leur demeure, et quand cette démonstration ne suffit pas, elles fondent sur lui, et font par leur intrépidité, respecter leur faiblesse.

On distingue plusieurs espèces de mésanges, entre autres la mésange à longue queue, la mésange à ceinture blanche et la mésange huppée. Celle que représente notre gravure porte le nom de mésange bleue de Lithuanie; il est assez difficile de conserver les oiseaux de cette dernière espèce parce qu'ils sont sujets à des épilepsies qui les font mourir au bout de peu de jours. Mais aussi quand on peut les garder, ils deviennent par leur légéreté et leur gentillesse l'ornement des volières. Leur chant est composé d'un grand nombre de notes qui varient suivant les impressions qu'ils éprouvent et qu'ils savent très bien moduler.

TAPISSERIE DE BAYEUX.

Après la mort d'Édouard-le-Confesseur, Harold était monté sur le trône d'Angleterre, appelé par les vœux de la nation, lorsque Guillaume-le-Batard appuyant ses prétentions sur des droits plus que contestables, envoya des ambassadeurs au nouveau roi, pour réclamer une couronne qu'il prétendait lui appartenir. Sur son refus, Guillaume assemble les nobles de son duché, leur promet des terres et des richesses dans la Bretagne, plus qu'ils n'en possédaient en Normandie, et finit par obtenir leur adhésion à ses projets ambitieux.

Le 14 octobre 1066, les Normands s'embarquaient à Saint-Valéry; de son côté Harold faisait ses préparatifs de défense. Les deux armées se rencontrèrent à Hastings. Un soldat français nommé Taillefer entonne la fameuse chanson de Roland et se précipitant sur l'ennemi, y est tué le premier. Le combat fut acharné, mais les Normands furent vainqueurs et à la suite de cette victoire Guillaume marcha sur Londres. — La dynastie des Anglais n'existait plus.

Tel est le sujet de la tapisserie de Bayeux, le monument le plus curieux et le plus intéressant que nous ait conservé le moyen-âge. Comme histoire il nous donne les détails de cette fameuse invasion normande dont les suites furent si funestes à la France. Comme œuvre d'art c'est le tableau fidèle de l'état des mœurs à cette époque. On l'attribue généralement à Mathilde de Flandres, femme du duc Guillaume, on pense qu'elle fut donnée à la cathédrale de Bayeux par l'évêque Eudes, frère Utérin de Guillaume qu'il accompagna en Angleterre.

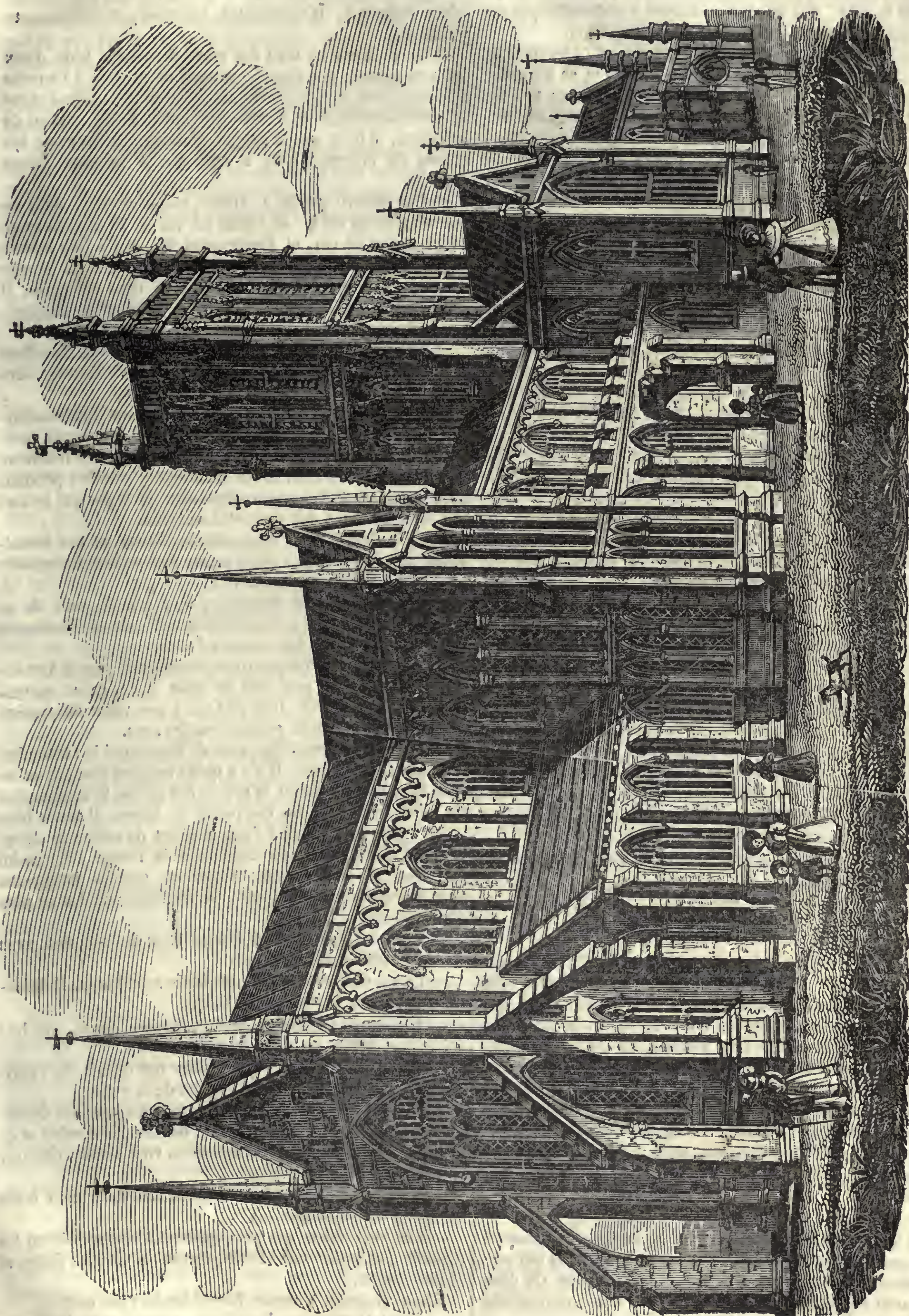
Cette magnifique tapisserie est une toile de lin de dix-neuf pouces de hauteur sur deux cent dix pieds et quelques pouces de longueur: elle s'enroule autour d'un cylindre, on ne la montre qu'aux jours de grandes solemnités. Bonaparte la fit exposer au Louvre en 1803, lorsqu'il préparait les esprits français à la conquête de la Grande-Bretagne. Le fragment que nous donnons, représente Harold assis sur son trône et les ambassadeurs normands venant lui faire les propositions du duc leur maître.



(Tapisserie de Bayeux.)

La tapisserie à l'aiguille est une occupation de femme, fort ancienne en France. Suivant Éginhard, Charlemagne la fit apprendre à ses filles, mais les métiers ne furent connus que long-temps après, lorsque les Croisés en eurent rapportés des modèles de l'Orient où ils ont pris naissance. Depuis, les Flamands se distinguèrent dans ce travail, et bientôt les tapisseries se répandirent dans toute l'Europe.

ANGLETERRE. — CATHÉDRALE DE WORCESTER.



(Vue de la cathédrale de Worcester.)

La première église de Worcester fut construite vers l'an 680, et dédiée dans l'origine à saint-Pierre; mais dans le siècle suivant elle porta plus généralement le nom de Marie. Desservie d'abord par le clergé séculier, elle fut remise par le roi Edgar entre les mains des moines. En 1041, les soldats d'Hardicnute pillèrent la ville et dévastèrent l'église, qui fut réparée une quarantaine d'années après par l'évêque Wolstan, auquel on doit en grande partie l'édifice qui subsiste aujourd'hui. Il souffrit cependant encore les atteintes de deux incendies, l'un en 1013, l'autre en 1202.

La forme de cette cathédrale est celle d'une double croix. Son architecture est gothique; chaque différente partie de

l'édifice se termine par d'élégantes flèches, mais à l'exception de la tour, elle est moins chargée d'ornemens que les monumens du même genre ne le sont en général.

Pendant les troubles du règne de Charles Ier, les troupes du parlement s'emparèrent de Worcester, et se livrèrent aux profanations les plus révoltantes. Plusieurs tombes furent brisées, l'église du chapitre se changea en caserne, la bibliothèque fut pillée, et les objets les plus vénérés servirent de jouet aux profanateurs. Parmi les mausolées qui échappèrent à cette affreuse dévastation, on remarque celui du roi Jean : il est placé dans le chœur devant le maître-autel. Sa statue de grandeur naturelle est couchée sur le tombeau. La main droite tient un sceptre et la gauche une épée, dont la pointe est enfoncée dans la gueule d'un lion qui est aux pieds du roi. De chaque côté on voit deux statues de moindre proportion; ce sont les évêques Osivald et Wolstan entre lesquels ce prince avait désiré d'être placé par un sentiment superstitieux, qui lui persuadait que la présence de ces saints personnages éloignerait les malins esprits; il mourut en 1216, quelques doutes s'étant élevés sur l'emplacement qu'occupait le corps, on fit en 1797 une fouille assez curieuse. Les restes du roi Jean furent trouvés sous le monument. Ils paraissaient, autant qu'il était possible d'en juger, avoir été revêtus d'un costume exactement semblable à celui de la figure couchée, à l'exception de la couronne que remplaçait un capuchon de moine. La robe qui couvrait le roi Jean semblait avoir été de damas cramoisi. Le bras gauche était posé sur la poitrine, la manchette qui l'entourait existait encore, on retrouva aussi les fragmens d'une épée et de son fourreau dont le travail paraissait plus soigné que celui de l'arme même.

Parmi les évêques de Worcester, on distingue Wolstan, le second du nom, 1062, il s'opposa avec force à la mode de porter les cheveux longs, et peu satisfait du succès qu'obtenaient ses paroles, il s'avisa de l'expédient assez étrange de couper lui-même une boucle de la chevelure de ceux qui s'inclinaient pour recevoir sa bénédiction, et il les pressait alors de consommer le sacrifice. Gugh-Latimer, un des premiers réformateurs de l'église anglicane, fut nommé évêque en 1535. C'est près de Worcester qu'existait l'arbre que les malheurs de Charles II, rendirent célèbre; il était connu sous le nom de chêne royal et fut long-temps l'objet d'une espèce de culte.

LA VIGNE.

— La vigne vient d'Asie suivant les uns, d'Afrique suivant d'autres, et même d'autres encore prétendent qu'elle a de tout temps existé en Europe. Ainsi les trois parties de l'Ancien-Monde se disputent l'honneur de lui avoir donné naissance. En Asie Noë l'eut plantée, en Afrique Osiris, en Europe Bacchus; ce furent trois voyageurs qui pourraient bien aussi l'avoir rapportée de plus loin. Il est mal aisé de remonter à l'origine des choses, et le berceau des temps est enveloppé de bien profonds nuages (1).

— Osiris, dans ses conquêtes, au lieu de porter des lois aux peuples, leur portait des vignes, sûr ainsi de leur soumission.

(1) Il y eut un roi de Thace nommé Lycurgue, qui fit arracher les vignes dans son royaume, afin d'empêcher les excès auxquels ses sujets se livraient quand ils étaient dans l'ivresse. On disait qu'il avait combattu et tué Bacchus. D'autres affiment au contraire que Bacchus le tua et le punit de son mépris.

La Thrace fut célèbre par les orgies de ses hommes, de ses femmes mêmes. Les *Thyades* furieuses, se répandaient sur le mont Ménale ou dans les bois du mont Lycée, et célébraient les victoires du triomphateur de l'Inde. L'une d'elles Agavé, immola son propre fils, au sein de l'ivresse; les Bacchantes déchirèrent Orphée. Quant à Lycurgue, on ajoute qu'il se coupa les jambes avec la hache qui lui servait à couper la vigne, tant il y mettait de violence et de passion.

— Isaac en bénissant son fils Jacob, lui souhaite de véritables richesses, d'abondantes moissons, et d'heureuses vendanges.

— On rapporte ce trait des pères du désert. L'un d'eux reçut en présent une superbe grappe de raisin; il l'envoya à l'anachorète le plus près le lui. Celui-ci fit la même chose et successivement tous les cénobites firent assaut de privation, si bien que la grappe de raisin, après avoir fait le tour du désert, revint à celui qui le premier l'avait reçue.

— Un esclave prédit à Ancée, roi d'Arcadie, qu'il ne boirait plus du vin de sa vigne. Le roi se fit apporter une coupe pleine de vin, et l'esclave lui dit : il y a loin encore de la coupe à la bouche : en ce moment on vint avertir Ancée que le sanglier de Calydon était dans sa vigne, il jette aussitôt sa coupe, sans avoir bu, et court au sanglier, qui le frappe, le déchire et le tue.

— Le tyran Sylée avait des vignes magnifiques. Il arrêtait les passans, et les forçait à y travailler. Mais Hercule survint, qui tua Sylée, et délivra les voyageurs.

— Les Grecs ne faisaient point comme nous leurs vendanges, ils portaient à la maison tous les raisins coupés pendant dix jours, ils les exposaient au soleil et à la fraîcheur de la nuit; après quoi ils les gardaient à l'ombre pendant cinq jours, au sixième ils les foulaient, et le jus qui en sortait était mis dans des vases et des outres.

— On ne faisait aux Furies chez les Grecs, et aux Euménides, que des libations d'eau pure; c'est pourquoi Sophocle les appelle les *sobres déesses*.

— Astyage, père de Maudane, rêva que du sein de sa fille sortait une vigne qui couvrait toute l'Asie. Ce fut d'après ce rêve qu'il voulut faire mourir Cyrus.

— L'assassin de Philippe roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, fut pris tout de suite, parce qu'en sortant de frapper sa victime, il se jeta dans une vigne des jardins du palais, et se trouva enlacé dans les ceps.

— L'âne est un excellent animal. Buffon qui le vante n'en dit point assez de bien. Il n'y a qu'au temps d'Homère qu'on a sû l'apprécier. Quand le prince des poètes le comparait à un héros, ou plutôt lui comparait un héros, il savait bien ce qu'il faisait. On doit à l'âne le secret de tailler la vigne. C'est lui qui le premier s'étant avisé de ronger l'extrémité des ceps, fit observer aux Naupliens, que les bourgeons ainsi retranchés et diminués, se multiplieraient avec plus d'abondance.

— Romulus faisant ses libations avec du lait, non avec du vin comme il arriva depuis.

— Le vin était rare encore en Italie sous Numa. Il défendit d'en arroser le bûcher des morts.

— Les dames romaines, en ces premiers temps, ne buvaient pas de vin.

— Caton fut, à Rome, le premier qui écrivit sur l'agriculture, et notamment sur la culture de la vigne.

— Dans le repas que César donna à Rome pour son triomphe, il fit servir du vin de Falerne, de Chio, de Lesbos et de Messine. Ce fut la première fois qu'on vit à Rome, dans un repas, quatre sortes de vins.

— Lucullus à son retour d'Asie fit distribuer cent mille pièces de vin au peuple.

— Les trois objets qui principalement déterminèrent les Gaulois à se jetter sur l'Italie, furent le vin, les figues et l'huile d'olive.

Milan, Brescia, Vérone, furent fondées par eux.

— Saint-Martin, au quatrième siècle, avait beaucoup de vignes en Touraine. Saint-Rémi en avait beaucoup en Champagne. Ils les faisaient cultiver par de nombreux esclaves.

— Dans la guerre des gladiateurs, Spartacus, assiégé sur le Vésuve, et pressé vivement par les Romains, était fort en peine de savoir comment leur échapper, il n'y avait pour descendre, qu'un sentier étroit et difficile. Tout le reste n'était que des rochers escarpés, inaccessibles, d'où sor-

taient une grande quantité de ceps touffus et sauvages; Spartacus fit couper les sarmens les plus forts, il en fit faire des échelles très solides, et si longues, que de la cime des rochers, elles pendaient jusqu'au bas de la plaine : ce fut par là que lui et les siens se tirèrent, pour cette fois, des mains de leurs ennemis.

— A Carthage les soldats ne buvaient pas de vin. Les magistrats n'en buvaient pas non plus pendant l'exercice de leurs charges.

— La France doit au roi René, le raisin muscat; l'Anjou lui doit la vigne. Avant lui on ne l'avait pas cultivée dans l'ouest, à cette latidude où elle réussit cependant si bien. Le vin d'Anjou, bien fait et bien choisi, est un des meilleurs de l'Europe.

— Abbaba, sultane favorite d'un des prem'ers empereurs Turs, l'étrangla avec un grain de raisin. On sait qu'Anacréon mourut de même, étranglé par un raisin, au milieu d'un doux repas.

— Anacharsis disait que la vigne porte trois fruits : la volupté, l'ivresse, le repentir.

— Domitien, l'an 92 de J.-C., fit dans les Gaules arracher la vigne. Cet ordre eut son effet pendant près de deux siècles.

Charles IX, en 1566, proscrivit aussi, non pas toutes les vignes, mais uns grande partie.

— On n'a commencé à faire du vin blanc avec du raisin noir, qu'au XII[e] siècle.

— C'est un reste des Saturnales, que les vacances accordées non-seulement par l'université, mais par les tribunaux, au temps des vendanges plutôt qu'à celui des moissons.

— Un cep de vigne à Cornillon (Gard) est gros comme un homme. Il couvre de ses rameaux un grand chêne. On a fait, de ses raisins, en une année, 550 bouteilles de vin.

— A Hampton-Court, en Angleterre, il y a un cep qui remplit une vaste serre. I a eu quelquefois jusqu'à quatre mille grappes. Georges III, donna un jour aux comédiens de Drury-Lane, qui avaient joué devant lui, et dont il avait été content, cent douzaines de grappes de cette vigne.

— Il faut à la vigne un climat tempéré. Schiraz, au vingt-cinquième degré de latitude méridionale, et Coblentz, au cinquante-deuxième degré de latitude septentrionale, sont les deux points extrêmes de la culture de la vigne en pleine terre.

— Dans la Campanie, les vignes montent aux peupliers jusqu'à la cime. Les vendangeurs ne s'engagent à en faire la récolte qu'à la condition qu'en cas de chûte et de mort, le propriétaire serait tenu aux frais des funérailles.

Les paysans de Hambourg. — Il existe sur l'Elbe une coutume singulière : jamais les gens de la campagne, qui possèdent un morceau de terre, n'entrent dans l'église sans tenir à la main un bouquet. C'est par là qu'ils montrent qu'ils ont une propriété, et qu'ils sont des tenanciers de la paroisse. Aussi, parmi les paysans, dans les environs de Hambourg quelque petit que soit leur jardin, ils y ménagent toujours, une place pour les fleurs, et ils appellent ce petit carré *le bouquet de l'église.*

Les petits maîtres romains. — Pour se faire une belle peau et se la conserver bien unie, les élégans de Rome se frottaient le visage avec dû pain détrempé dans du lait d'ânesse.

Quai Voltaire. — Ce fut le marquis de Villette qui effaça de sa main à l'angle de sa maison, que l'auteur de *Mérope* avait habitée, l'inscription *Quai des Théatins*, pour y mettre à la place : *Quai Voltaire.*

THUCYDIDE.

La naissance de Thucydide était illustre. Il était parent de Cimon, fils de Miltiades, le vainqueur de Marathon. Miltiades avait épousé Egésypile, fille du roi de Thrace, Oloros, en sorte que Thucydide, dont le père avait pris aussi le nom d'Oloros, descendait à la fois d'un souverain puissant et d'un héros.

Il naquit à Helymuse en Attique, bourg de la tribu Léontis. Antiphon fut son maître, pour l'éloquence, et Anaxagore pour la philosophie. Jeune encore, Thucydide, entendant la lecture que faisait Hérodote aux jeux olympiques, de l'histoire qu'il venait de composer, en fut si ému qu'il en versa des larmes, ce qui fut remarqué d'Hérodote lui-même, et put dévoiler au père du jeune enfant, les dispositions de son fils pour une haute et noble instruction.

Thucydide epousa une femme de Skapté-Hylé, qui possédait des mines d'or à Thasos. Par là il put disposer de grandes richesses, et il s'en servit pour recuillir de toutes parts des documens exacts et complets dont il forma son corps d'histoire, sur la guerre du Peloponèse. (1)

Cette guerre se faisait de son temps. Il y était acteur. Mais il fut exilé au bout de huit ans (2), et ce fut à Skapté-Hylé en Thrace, où il s'était refugié, qu'il écrivit son ouvrage. D'autres disent que ce fut dans le Pélopnèse même qu'il se retira; d'autres à Egine, où il plaça son argent à intérêt, car il en avait de grosses sommes qui de cette manière augmentaient toujours : les auteurs de cette époque ne manquaient pas plus d'industrie que ceux de la nôtre.

Son rappel fut obtenu, après vingt ans, par OEnobius. Mais à son retour il fut assassiné. On a prétendu aussi qu'il avait été tué dans une ville soit d'Asie, soit d'Italie même, où il s'était rendu. Mais cela n'est appuyé d'aucune solide autorité. Il avait alors quatre-vingts ans. Un fait certain, c'est qu'un monument lui fut élevé à Athènes dans le lieu des sépultures de la famille Cimon, qui remontait jusqu'à OEacus, fils de Jupiter. (3)

La guerre que Thucydide a décrite, dura vingt-sept ans. Nous n'avons de lui que le récit de ce qui se passa dans les vingt et une premières années Il dit positivement qu'il avait composé toute l'histoire des vingt-sept années. Ils les divisait en étés et en hivers, mais les derniers semestres manquent, et ont été perdus pour nous.

Xénophon y a suppléé, et il a fort heureusement, quoique d'un autre style, continué jusqu'à la fin l'histoire de la guerre du Péloponèse. (4)

(1) Il donnait de l'argent aux officiers et soldats des deux camps, d'Athènes et de Sparte, afin d'avoir des renseignemens plus sûrs et des élémens contradictoires qui se contredissent l'un l'autre, et le fissent arriver à la connaissance de la vérité.

(2) Il fut exilé par la faction de Cléon. La cause en fut, qu'ayant un commandement et s'etant trouvé chargé d'aller prendre Amphipolis, il se laissa devancer par Brasidas, qui s'empara de la ville, et s'en fit un trophée et une arme contre son rival, aux yeux du peuple athénien. Brasidas était ami de Cléon et ennemi de Thucydide. Celui-ci ne montre pas dans son histoire, la plus légère trace de ressentiment.

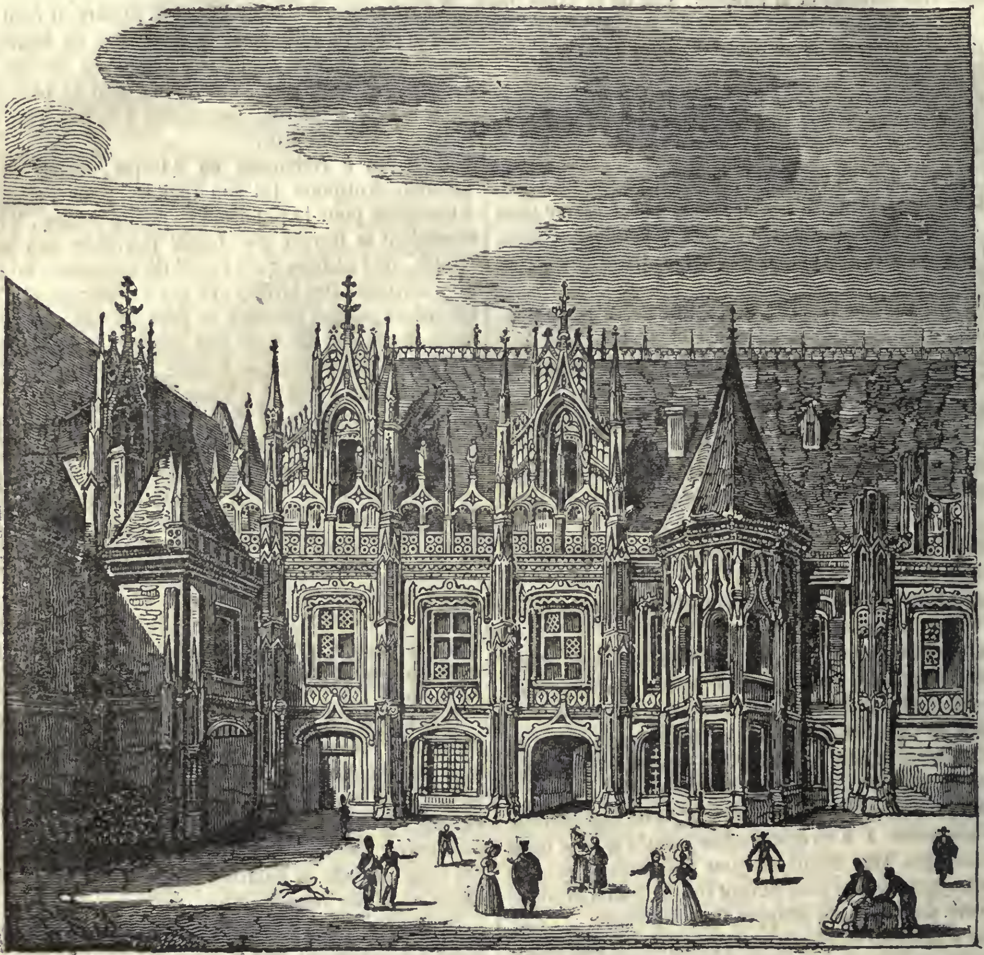
(3) Ces sépultures étaient à Coclé, près des portes Mélitides.

(4) Thucydide, dans son histoire, employa le dialecte attique comme le plus pur à la fois, et le plus énergique de tous les dialectes grecs.

Démosthène avait transcrit Thucydide, huit fois, de sa main pour se rendre propres son style et sa manière.

On a fait honneur à Xénophon, du trait suivant : devenu possesseur du manuscrit de Thucydide, qui n'avait point encore vû le jour, et pouvant le supprimer comme la basse envie en aurait porté d'autres à le faire, il donna au contraire tous ses soins à la publication et éleva le piedestal sur lequel lui-même il plaça la statue de son maître.

PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN.



(Vue du Palais de Justice de Rouen, restauré.)

Vers la fin du XIIe siècle, les Juifs expulsés de Rouen, abandonnèrent un vaste enclos qui a conservé leur nom, et qu'ils occupaient entre la rue Saint-Lô, et celle Aux Juifs. Cet enclos devint alors partie du domaine de l'état; au commencement du XVe siècle on en fit une halle. Plus tard les marchands de Rouen déjà fameux par leur nombre et leur richesse, avaient contracté l'habitude de se réunir pour causer des faits de leur commerce dans l'église de Notre-Dame. On conçoit combien un tel rassemblement devait gêner le recueillement des fidèles; aussi ce scandale ne tarda-t-il pas à éveiller l'attention de l'autorité. La construction d'une grande salle destinée à servir de bourse, fut ordonnée en 1493, sous le règne de Charles VIII. Telle fut la destination primitive de cette belle salle, qui achevée en 1499 devait bientôt changer et d'emploi et de nom.

A la même époque Louis XII, voulant augmenter l'importance des corps judiciaires décida que dorénavent les coupables seraient amenés devant les tribunaux, et que les juges ne se transporteraient plus comme autrefois sur le lieu du crime, manière de procéder qui ôtait toute apparence de dignité à des cours de justice obligées la plupart du temps de siéger dans des granges ou des maisons de paysans. D'après les volontés du roi, la grande salle du château de Rouen, en attendant un autre local, fut assignée au tribunal de l'Echiquier, espèce d'assemblée de pairs, composée de tout ce qu'il y avait de riche et de puissant, soit dans le clergé, soit dans la noblesse de la province. Ce tribunal existait depuis long-temps, mais jusqu'alors, il avait tenu ses audiences alternativement à Caen, à Rouen, et dans d'autres villes de Normandie. Nous possédons une charte curieuse, qui nous apprend qu'en 1424, faute d'un emplacement convenable, on avait été obligé de reléguer pour quelque temps ce noble tribunal dans la halle aux pelletiers. Louis XII en lui assignant une résidence fixe, voulut en même temps lui procurer un local digne de lui. Il ordonna la construction d'un vaste bâtiment attenant à cette belle salle élevée sous son prédécesseur, et en 1506, la cour de l'Échiquier y tint sa première séance. Louis XII vint la présider en personne, deux ans plus tard, le mardi 24 octobre 1508.

Ce monument du gothique le plus délicat, et de l'exécution la plus hardie, mérite toute l'attention des amateurs de ce genre d'architecture, dont le style a si souvent varié suivant les différens siècles. Celui-ci était le précurseur de ce passage à un meilleur goût, de cette renaissance qui surgit comme par enchantement, sous le règne de François Ier. En 1515 ce prince monta sur le trône; conservant l'institution fondée par Louis XII, il changea le nom de tribunal de l'Échiquier en celui de Parlement, et alors pour la première fois, fut prononcé le nom de cette cour du Parlement qui devait subsister près de trois siècles, pour être supprimée à l'époque de notre révolution.

Le palais de Rouen n'a jamais été achevé, et depuis le prince bienfaisant qui l'a fondé, depuis le règne du père du peuple, une seule fois dans le XVIIIe siècle, on a pensé à s'en occuper, et ce n'a été que pour faire disparaître par d'indignes replatrages, les moulures gracieuses et délicates d'une partie des arcades du rez-de-chaussée, et pour élever un bâtiment dont l'architecture moderne est venue détruire l'harmonie qui existait auparavant entre ce beau palais, et

ces charmantes maisons gothiques, qu'il a fallu démolir.

La grande cour du palais, est ceinte d'une muraille crénelée du côté de la rue Aux Juifs, et fermée par quatre portes. Montant par un perron très élevé, on entre dans cette belle salle qui depuis long-temps détournée de sa destination porte le nom de salle des Procureurs, parce qu'ils y avaient chacun leur banc ou bureau, où se tenaient leurs clercs du temps du Parlement.

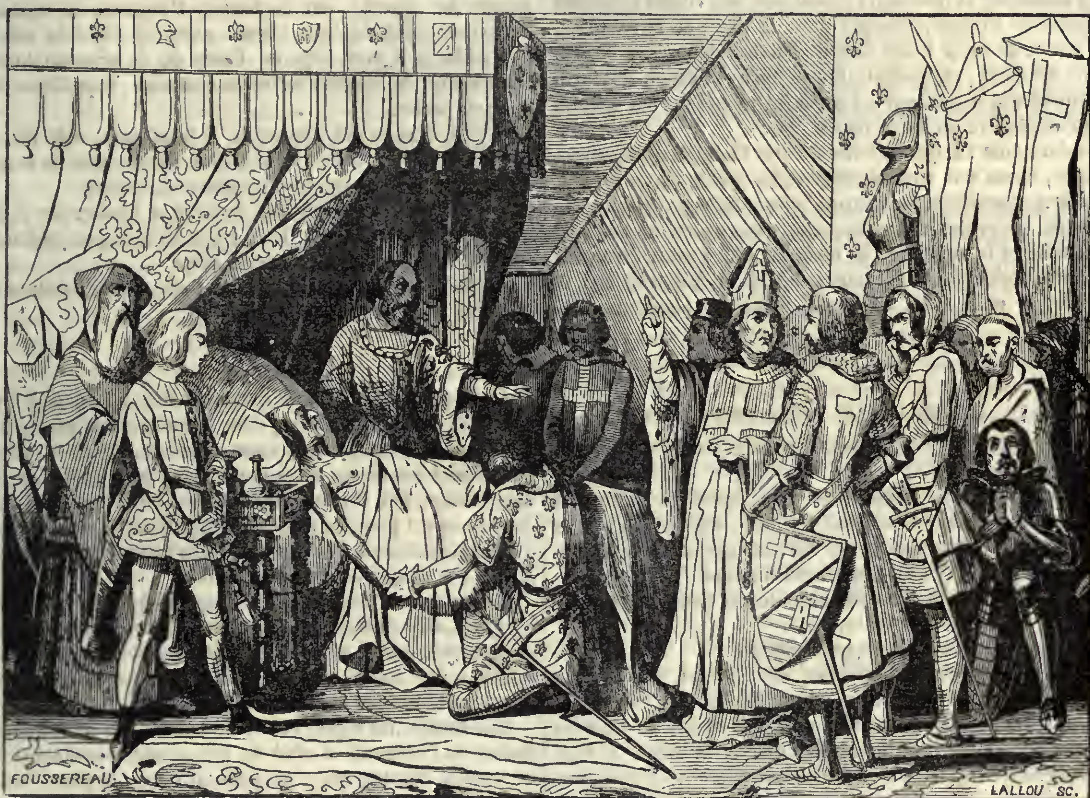
Cette salle est une des plus belles et des plus spacieuses de l'Europe, elle a cent soixante-dix pieds de long, sur cinquante de large.

C'est en vain que Padoue nous vante sa vaste salle longue de trois cents pieds. Combien ne doit-on pas préférer celle de Rouen, avec ses consoles, ses baldaquins, ses fleurons, ses ogives, aux murailles hautes et nues de la salle de Padoue, à peine ornée de quelques restes de peintures ruinées.

La charpente qui sert de voûte à la salle des Procureurs passe pour un chef-d'œuvre. Cette voûte à plein cintre, d'une hardiesse étonnante, représente exactement la coque renversée d'un navire. Le pavé de larges dalles, repose sur d'immenses voûtes, où sont placées les prisons de la conciergerie. A droite de la salle des Procureurs, on entre dans l'ancienne grand'chambre du Parlement, destinée aujourd'hui à la tenue des assises.

C'était dans cette salle que se voyait un superbe plafond peint par Jean Jouvenet, peintre célèbre né à Rouen. Ce bel ouvrage a disparu depuis quelques années par la chute subite du plafond, qui quoique édifié dans le siècle dernier, s'est écroulé pendant la nuit, évènement qui du reste n'a couté la vie à personne, mais qui nous laissera à jamais le regret d'avoir vu périr un des chefs-d'œuvres d'un des peintres qui ont le plus illustré la France.

MORT DE SAINT-LOUIS.



(Mort de Saint-Louis.)

Il y avait déjà treize ans que saint Louis était revenu de Damiète, et la France sous son gouvernement paternel commençait à se remettre des pertes immenses d'hommes et d'argent que l'Égypte avait engloutis lorsque ce prince résolut de se croiser une seconde fois contre les infidèles.

Après avoir fixé les droits de ses enfans à son héritage, il nomma pour gouverneurs pendant son absence, l'abbé de saint Denis, et le comte de Nesle, leur substituant en cas de mort l'évêque d'Évreux et le comte de Ponthieu, puis, vivement pressé par son frère, Charles d'Anjou, roi de Naples, qui convoitait la couronne de Tunis, il s'embarqua à Aigues-Mortes, distant maintenant de trois lieues de la mer. Il était accompagné de ses trois fils et d'une armée de soixante mille hommes montée sur 1,800 vaisseaux. Une bourrasque qui dispersa sa flotte, le força de se ravitailler à Gênes, d'où il partit de nouveau pour aborder à Carthage sur la côte d'Afrique. Son débarquement fut signalé par une victoire qu'il remporta sur les Musulmans. Mais bientôt ses troupes peu accoutumées au climat en ressentirent les funestes influences. Les ennemi le harcelaient sans cesse, et refusaient toujours la bataille sachant trop bien que le résultat leur en serait désavantageux. Le duc d'Anjou n'arrivait pas, l'eau et les vivres manquaient, les troupes étaient dans le découragement, déjà plusieurs seigneurs étaient morts de fatigue et de misère. Ce fut alors que saint Louis tomba malade.

Dès qu'il sentit que les forces allaient lui manquer, il fit venir son fils Philippe, et lui dicta ses dernières recommandations.

« Beau fils, lui dit-il, la première chose que je t'enseigne « se es que tu mettes ton cœur à aimer Dieu car sans ce nul « ne peut être sauvé : garde toi de faire chose qui à Dieu « déplaise, et endure plutôt tourments et vilenies, si Dieu « t'envoie malheur, si le reçois en patience: s'il te donne « propriété, l'en remercie humblement. » Puis il se tourna vers les seigneurs qui l'entouraient, et qui se désolaient de voir mourir un aussi bon prince. — « Cessez vos pleurs, leur « dit-il, chacun en ce monde combat pour la gloire éter- « nelle, et je ne fais que vous précéder dans la sainte cité « de Dieu où nous nous reverrons tous un jour. » — Pendant

les plus grandes douleurs, il priait tous les saints de veiller au salut de son armée, qu'il laissait dans une aussi périlleuse situation. Voyant que le dernier moment approchait, le légat du pape qui était présent, lui administra les derniers sacremens qu'il reçut, dit Joinville, avec la plus haute humilité.

« Après se fit le sainct roy coucher, en un lit de cendres, « il mit ses mains sur sa poitrine, et en regardant le ciel, « rendit à notre créateur son esprit; à cette heure même « que le filz Dieu mourust en la croix(1). Précieuse chose « et digne est de plorer le trèspassement de ce prince, qui « si saintement et si loialement garda son roiaulme, et « qui tant de belles aumosnes y feit et tant de beaulx esta- « blissements y meit. »

Au moment où il rendait le dernier soupir Charles d'Anjou débarquait à Carthage, mais tout secours était désormais inutile, l'armée accablée autant par la douleur de la perte qu'elle venait de faire, que par la peste qui la ravageait, n'avait plus de cœur au combat. On fit la paix avec les Tunisiens, et des morts plutôt que des vivans reprirent la route de France, plongés dans le deuil et la tristesse. Les restes de saint Louis furent d'abord déposés à Notre-Dame de Paris, et quelque temps après Philippe-le-Hardi son fils et son successeur les porta lui-même sur ses épaules jusqu'à l'abbaye de Saint-Denis. (2)

Ce fut Louis IX qui fit bâtir à Paris l'hôpital des Quinze-Vingts, après son voyage de la terre Sainte, pour y loger trois cents gentilshommes auxquels les infidèles avaient crévé les yeux. La croisade dans laquelle mourut ce prince, fut la sixième et la dernière, le malheur qui l'avait terminée acheva d'éteindre cet enthousiasme, à la fois religieux et guerrier, qui avait dépeuplé l'Europe pendant deux siècles.

(1) Ses dernières paroles furent ce verset du psaume « Sei- « gneur, j'entrerai dans votre maison, je vous adorerai dans « votre saint temple, et je glorifierai votre nom. »

(2) Les chairs de saint Louis furent données au roi de Sicile, qui les fit porter à l'abbaye de Montréal, près de Palerme. Ce furent les ossemens et le cœur qui, renfermés dans une étoffe de soie, remplie de parfums, furent rapportés en France. Philippe III, ne perdit pas de vue un moment ces restes, durant la route qui fut longue, car il passa par l'Italie, le Milanais, et la Savoie. Il arriva le 21 mai 1270 à Paris, et ce fut le lendemain 22, que se fit le convoi. Le roi, portant sur ses épaules les ossemens de son père, se reposa sept fois, de Paris à Saint-Denis, à sept croix qui étaient sur le chemin, et qui existaient encore en 1789.

L'EAU, LA MER, LE SEL, LES PLANTES.

— Les plantes et les animaux terrestres ne vivent pas des eaux de la mer.

— L'eau de la mer dessèche la peau, lui donne du ton, et raffermit les chairs. Les bains de mer, excellens pour les tempérammens lymphatiques, ne sont pas aussi généralement bons pour les tempérammens sanguins.

Cette médecine là n'est pas absolue, et nous en soumettons la révision aux docteurs.

— Le sel n'entre point en putréfaction.

— L'eau de mer est huileuse; elle n'éteint pas le feu; c'est ce qui rend les incendies si terribles sur les vaisseaux. Quand les soldats d'Auguste eurent mis le feu au vaisseau d'Antoine, ils jetèrent dessus de l'eau de la mer, et rendant par-là le mal irrémédiable, ils assurèrent la victoire à leur maître.

— Les vents de mer sont funestes aux plantes, à cause de leur violence. Mais pourtant le voisinage de la mer est bon pour l'homme et pour tout ce qui le nourrit. En arrière des falaises, des rochers et des sables, à quelque distance des flots, le blé, les légumes, les fruits, sont abondans et délicieux.

— Le penchant de l'homme est plus indocile, que le courant du fleuve; rien ne peut le vaincre et le détourner.

— L'eau de mer, mêlée de sel et d'huile, cause des nausées et des vomissemens. Cependant nos mets sont généralement composés, et assaisonnés d'huile et de sel, mais d'huile végétale, non pas d'huile de poisson.

— La population des côtes est essentiellement plus forte que celle de l'intérieur des terres. On en tire des conclusions qui sont à l'avantage de la nourriture dans laquelle il entre beaucoup de sel et beaucoup de poisson. Cette remarque ne contrarie pas la précédente.

— L'égalité fait des querelles; l'équinoxe cause des orages.

— On rend douce l'eau de la mer, et potable, en la faisant passer par des vases de cire. Cette pratique était connue dès le temps de Plutarque, et même auparavant. C'est à tort que Savérieu, dans son histoire de *l'Esprit Humain*, ne fait remonter que jusqu'au XVIe siècle, la connaissance des opérations sur la dessalure des mers. Dans son voyage autour du monde, sur la frégate *l'Uranie*, le capitaine Freycinet a fait de l'eau à boire avec de l'eau de mer en la distillant. Il avait déjà eu l'idée de ce procédé lors de l'expédition de Baudin aux terres australes, expédition dont il faisait partie.

— Une femme qui veut avoir le teint uni, doit bien se donner de garde, surtout si elle demeure au bord de la mer, de sortir le soir au serein ou le matin à la rosée.

— La chaleur du centre de la terre se prouve par la chaleur des eaux de la mer. Il n'y a que les eaux peu profondes, les lacs et rivières qui gèlent en hiver.

— Question insoluble : la mer a-t-elle plus d'habitans que le ciel et la terre?

La tragédie. — L'auteur tragique chez les anciens tirait ses sujets de la mythologie, dont le temps avait converti les fables en une espèce de drame religieux. Tout le peuple connaissait ces sujets parce que c'était, pour ainsi dire, son catéchisme. On recommandait donc alors aux poètes un grand respect pour les anciennes traditions, et les préceptes à cet égard étaient de rigueur, à une époque où la tragédie n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce poème ne tient plus à la religion, à la croyance, tant s'en faut. Ce n'est qu'un spectable fait pour attacher, intéresser, émouvoir : aussi les poètes usent-ils largement de la liberté qu'ils ont. Ils confondent tout et ne se gênent plus le moins du monde sur rien.

On choisit un sujet, et on le refait, on le rajuste ou même on l'invente. A côté de personnages véritables, on en montre d'autres qui n'ont jamais existé. On place l'action où l'on veut, souvent dans des pays imaginaires. On met un sénat à Syracuse, au temps du gouvernement féodal; on fait vivre le Czar Pierre à la Chine, et cent autres bouffonneries du même genre, et le parterre d'applaudir. Cela nous ménera loin.

ÉPHÉMERIDES.

Faits et événemens remarquables du 15 au 25 août.

15 *août*, fête de l'Assomption de la Vierge. Autrefois le mot d'assomption désignait en général le jour de la mort d'un saint parce que c'était dans ce jour que son âme s'envolait vers le ciel; depuis long-temps l'église romaine, l'a spécialement consacré à la fête qu'elle célèbre le 15 août pour honorer la mort et l'entrée de la sainte Vierge dans le royaume de son fils.

15 *août* 1769. — Naissance de Napoléon Bonaparte.

16 *août* 1444. — Mort de Marguerite d'Écosse. Cette princesse fille de Jacques Ier roi d'Écosse, était à peine sortie de l'enfance lorsquelle fut mariée au sombre Louis XI. Elle trouva si peu de bonheur dans cette union, que mourant à vingt ans, elle s'écria : *fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus.* Elle cultivait les

lettres, et aimait les littérateurs; un jour rencontrant Alain-Chartier endormi, elle s'approcha doucement et lui donna un baiser. Ses demoiselles s'étonnant de cette faveur accordée à un homme si laid, elle leur répondit : « Ce n'est pas l homme que j'ai embrassé, mais la bouche qui a prononcée de si belles choses »

17 *août* 1786. — Mort de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse.

17 *août* 1720. — Mort de madame Dacier (Anne Lefèvre). Elle naquit à Saumur en 1651. Étonné de ses merveilleuses dispositions, son père ne put résister au desir de les cultiver, et en peu de temps l'écolière passa de la lecture de Phèdre et de Térence à celle d'Anacréon et d'Homère. Son mari fut d'abord le compagnon de ses études, et lorsqu'ils s'unirent on dit que c'était le *mariage du grec et du latin*. Madame Dacier avait une modestie qui égalait son savoir : un seigneur allemand très instruit, la priait un jour d'inscrire son nom sur l'*Album* où il recueillait les noms de tous les personnages célèbres. Après une longue résistance, elle céda et traça son nom avec un vers de Sophocle dont le sens est, que le « silence est l'ornement des femmes. »

18 *août* 1690. — Bataille de Staffarde. Presque toute l'Europe ayant déclaré la guerre à Louis XIV, ce monarque fit marcher une armée en Italie, sous les ordres de Catinat. Ce grand homme avait à combattre le duc de Savoie, Victor-Amédée qu'il rencontra près de l'abbaye de Staffarde, voisine de Saluces. Catinat remporta une victoire complète : il ne perdit que trois cents hommes, le duc en eut quatre mille de tués.

19 *août* 1662, — Mort de Blaise Pascal. Pascal fut à la fois géomètre prodigieux, physicien et mécanicien admirable. La littérature dispute encore à la science ce grand esprit qui, dans un corps frêle, épuisé par les travaux mathématiques, et par les rigueurs chrétiennes, trouva encore la force et le temps d'écrire de si beaux ouvrages, modèles à la fois de style et de raison.

20 *août* 1143. — Mort de saint Bernard.

20 *août* 1785. — Mort de Pigalle, sculpteur. Pigalle naquit à Paris, en 1714; son père qui était mennisier, le plaça à l'âge de huit ans chez un sculpteur; l'élève qui devait devenir si célèbre montra d'abord peu de disposition. Mais sa persévérance (il travaillait dix-huit heures par jour) méritait une récompence, il l'obtint par le succès de ses ouvrages; sa statue de Minerve surtout, passe pour un chef-d'œuvre.

21 *août* 1762. — Mort de Lady Montague. Elle était fille du duc de Kingston, et elle épousa en 1712, lord Édouard Wortley-Montague, qui obtint l'ambassade de Constantinople, dans laquelle sa femme voulut le suivre. Ce fut pendant ce voyage qu'elle écrivit ces lettres spirituelles qui lui ont acquis tant de réputation. Un séjour de deux années en Turquie, la mit à même d'en connaître les usages. Ce fut elle qui la première remarqua la pratique de l'inoculation. Elle en tenta l'épreuve sur son fils, et l'introduisit en Europe à son retour.

La Musique. — C'est une erreur de croire que la musique tienne au climat, et qu'elle soit nécessairement meilleure en Italie qu'ailleurs. Les anciens Romains n'avaient que la plus pauvre musique, et que des instrumens très incomplets. Si leurs successeurs ont fait merveille dans la science des sons et des accords, cela tient à des circonstances particulières dans lesquelles ils se sont trouvés; à des études qu'ils ont faites et qui leur ont donné de ce côté sur les autree nations, une sorte de supériorité qui n'est après tout que passagère; que déjà leur disputent les Allemands, les Espagnols; que nous leur disputons nous mêmes, et qu'on sera bien surpris un jour peut être de leur voir enlevés à tous par les Anglais : c'est, dans l'état actuel des orchestres et des oreilles de l'Europe, tout ce qu'on peut dire de plus fort.

Les deux Théano. — Il y eut deux grecques célèbres de ce nom. L'une, prêtresse de Vénus et amie d'Alcibiade, l'autre femme de Pithagore.

Quand Alcibiade fut exilé, on voulut exiger de Théano qu'elle le maudit. Mais elle s'y refusa, disant : nous ne sommes attachées aux autels de la divinité que pour bénir, et consoler, non pour maudire.

L'autre Théano, femme de Pithagore, était pleine de science, de modestie et de vertu. Un jour qu'on lui demandait comment une femme pouvait acquérir de la célébrité; elle répondit : en faisant des tissus de laine ou de soie, et en prenant soin de son ménage.

La garde de Cromwell. — Le *Protecteur* avait une garde composée de jeunes gens farouches qu'à raison de leur costume moitié militaire, moitié religieux, on appelait *les frères rouges*.

Bornes milliaires. — Colonnes élevées sur les routes pour indiquer les distances. En France la première borne est placée près de l'église Notre-Dame. C'est la borne centrale de toutes les routes du royaume; toutes les lignes qui partent de la circonférence et des frontières y aboutissent.

A Rome, la première était au *forum*, près du temple de Saturne. On l'appelait le *milliaire d'or*, parce qu'en effet c'était une colonne de ce métal, qui avait été érigée par Auguste, l'an 754 de la fondation de Rome, et à laquelle venaient se rendre toutes les magnifiques routes de l'empire.

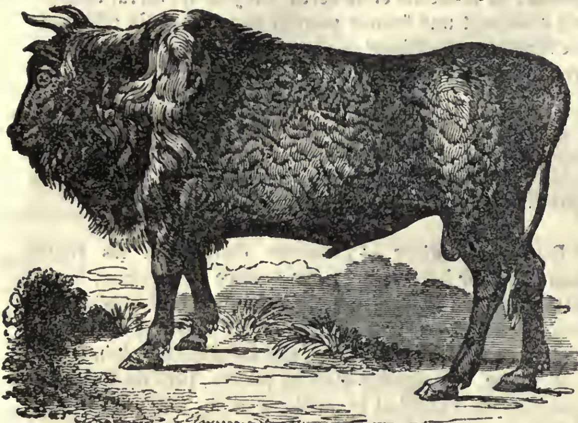
L'AUROCH.

La famille du bœuf se divise en huit espèces, dont l'auroch fait partie. On a long-temps cru que cet animal était la souche primitive qui avait formé les bœufs domestiques, mais il y a lieu de croire que cette hypothèse émise par Buffon et soutenue par d'autres naturalistes, est erronée, d'après la conformation anatomique de l'auroch, qui dans certains points diffère essentiellement de celle du bœuf notamment par la convexité du front et par les côtes qui sont en plus grand nombre. L'auroch est selon Cuvier le plus grand quadrupède après le rhinocéros et l'éléphant. En effet sa longueur moyenne mesurée depuis le bout du muflé jusqu'à la naissance de la queue est de dix pieds et quelques pouces, le tronçon de la queue est de deux pieds; un bouquet de seize pouces le termine; sa hauteur au garrot est de six pieds; sous la gorge jusqu'au poitrail le crin forme une barbe pendante de plus d'un pied, dont on voit une reproduction fidèle dans notre gravure. La femelle moins grande dans toutes ses dimensions ne vit pas au-delà de quarante ans, le mâle va jusqu'à cinquante. La vieillesse n'est pas toujours la cause de leur mort, il arrive que leurs dents s'usent et finissent par tomber. Alors ne pouvant plus broyer leur nourriture, ils maigrissent et meurent en dépérissant peu-à-peu. L'aspect de ces animaux est imposant et mêlé à la fois d'une certaine majesté, mais il ne faut pas se fier à cette fausse apparence de grandeur, car ils sont féroces et la vue de l'homme les met dans une colère qui tient de la rage; dès qu'ils en apperçoivent un, ils frappent la terre de leurs cornes, se précipitent sur lui et le mettent infailliblement en pièces.

L'auroch a été beaucoup plus multiplié qu'il ne l'est de nos jours. Chez les anciens, où il portait le nom d'*uras*, sa chasse était une des grandes occupations des peuples sauvages. Les Francs faisaient des vases avec ses cornes, garnies de cercles d'or et d'argent; elles servaient de coupes dans les festins. La peau couverte de crins très durs, leur rendait l'office du manteau, comme à Hercule la peau du lion de Némée, et ne laissait pas que de leur donner un air terrible et effrayant, Végèce rapporte que les Romains avaient des trompettes en cornes d'*uras*, qui produisaient un son aussi clair que les instrumens de cuivre.

L'auroch ne se trouve actuellement qu'en Russie, sur les monts Krapacks et dans les solitudes du Caucase. Là, son existence est toute agreste; il vit d'herbes, de feuilles, de racines tendres; sa force le met à l'abri de toutes les attaques. Ceux qui vivaient dans les plaines de la Prusse, de la Hongrie, de la Lithuanie, disparurent entièrement pendant

les guerres et les invasions de l'armée française dans ces pays. On est quelquefois parvenu à apprivoiser l'auroch, et à le montrer en spectacle en le faisant combatt e contre des ours et des chiens, comme le taureau en Espagne.



(L'Auroch.)

HABITATION D'EDMOND SPENCER A KILCOLMAN.

Édmond Spencer peut être considéré comme le père de la poésie anglaise. Il est vrai que Chaucer, Gower, Lydgate, écrivirent long-temps avant lui, et à-peu-près de son temps, l'Angleterre comptait au nombre de ses auteurs, le comte de Surrey, sir Thomas Wyat, Sackrille comte de Dorset, mais nous supposons que la plupart de ces auteurs ne sont plus lus aujourd'hui que par des érudits et des amateurs d'antiquités. Spencer naquit environ l'an 1553, dans Smithfield à Londres, ses parens étaient pauvres, et il fut élevé à Cambridge aux frais de cet établissement. Quoiqu'il n'emportât de l'université que les avantages d'une excellente éducation, il lui garda une reconnaissance éternelle. Il prit ses degrés comme maître-ès-arts en 1576, puis il voyagea dans le nord, on ne sait pas sous quel titre, mais il est certain qu'il y devint amoureux, car il se plaint très poétiquement de la cruauté de sa « Rosalinde, » dans le poème du *Shepherd's Calendar*. Si ses vers n'attendrirent pas le cœur de sa maîtresse, ils lui procurèrent au moins l'avantage, lorsqu'il fut de retour à Londres, d'être présenté à sir Philippe Sydney. Il dédia son poème à ce jeune homme déjà célèbre, sous le modeste titre de *Immerito*, et alla passer quelques temps avec lui sous les ombrages classiques de Penshurst, dans le comté de Sussex. Le père de sir Philippe était alors le modèle de la chevalerie, et sa sœur la belle Marie, depuis comtesse de Pembroke, était le sujet de tous les éloges poétiques du temps. C'est ce château rempli de souvenirs chevaleresques qui inspira au poète ces descriptions de combats, de héros, de belles chatelaines, qu'on rencontre à chaque page dans la *Fairy Queen*. Il n'était néanmoins dans le caractère de Spencer ni de vivre dans la dépendance des grands, ni de se soustraire aux services que tout homme doit à son pays. Son ami sir Philippe l'avait présenté au puissant comte de Leicester, qui le recommanda comme secrétaire à lord Grey de Wilton, se rendant en Irlande pour y remplir la charge de lord député. Spencer resta plusieurs années avec lord Grey, et retourna pour la seconde fois en Irlande, lorsqu'il reçut en présent de la reine Élisabeth, 3028 acres des terres confisquées du comte de Desmond, ainsi que le château de Kilcolman dans le comté de Cork. C'est ainsi que Smith, parle de cette habitation. « A deux milles de Doneraile, on trouve Kilcolman, château ruiné des comtes de Desmond; mais plus célèbre pour avoir été la résidence de l'immortel Spencer qui y composa son poème de la *Fairy Queen* (1). Le château est rasé, et au niveau de la terre, il était situé au nord d'un beau lac, dans le milieu d'une vaste plaine terminée à l'est par les montagnes du comté de Waterford, au nord par celles de Bally Houza, au sud par celles de Nagle, et à l'ouest par celles de Kerry. Du château, on embrassait une vue de la moitié de l'Irlande. C'est dans cette belle habitation, traversée par la rivière Mulla dont il parle souvent dans ses poëmes que Spencer se livra entièrement aux muses. Cependant une visite de sir Walter-Raleigh, l'engagea à retourner en Angleterre, et à y publier les premiers livres de *la Reine des Fées*, dédiés à la reine Élisabeth; Spencer était alors appelé le Lauréat de la reine, et recevait d'elle une pension de 50 livres sterling par an, somme qui était à cette époque plus considérable qu'aujourd'hui. Spencer ne se borna pas néanmoins au culte des muses, il publia vers ce temps, un ouvrage en pro:e, intitulé, *aperçu sur l'état de l'Irlande*: il se montra dans cet ouvrage, prosateur distingué, politique profond, et antiquaire érudit.

(1) La Reine des Fées.

Ces temps de prospérité passèrent vite, et le malheur sous toutes ses formes les plus terribles, vint accabler notre poète. Il était reparti pour l'Irlande en 1597, et l'année suivante la rébellion de Tyrone éclata avec une inconcevable furie. Les propriétés de Spencer furent ravagées, son château brûlé, ses papiers détruits, et sa plus jeune fille qu'il avait mariée pendant son séjour à Kilcolman, périt dans les flammes. Le cœur brisé, Spencer se réfugia en Angleterre et mourut le 16 janvier suivant dans une auberge de King-Street, à peine dans sa quarante-sixième année. Il augmenta le nombre des hommes célèbres enterrés dans le *Coin des poètes*, à l'abbaye de Westminster; on le plaça près de Chaucer, et la comtesse de Dorset fit élever un monument à sa mémoire.

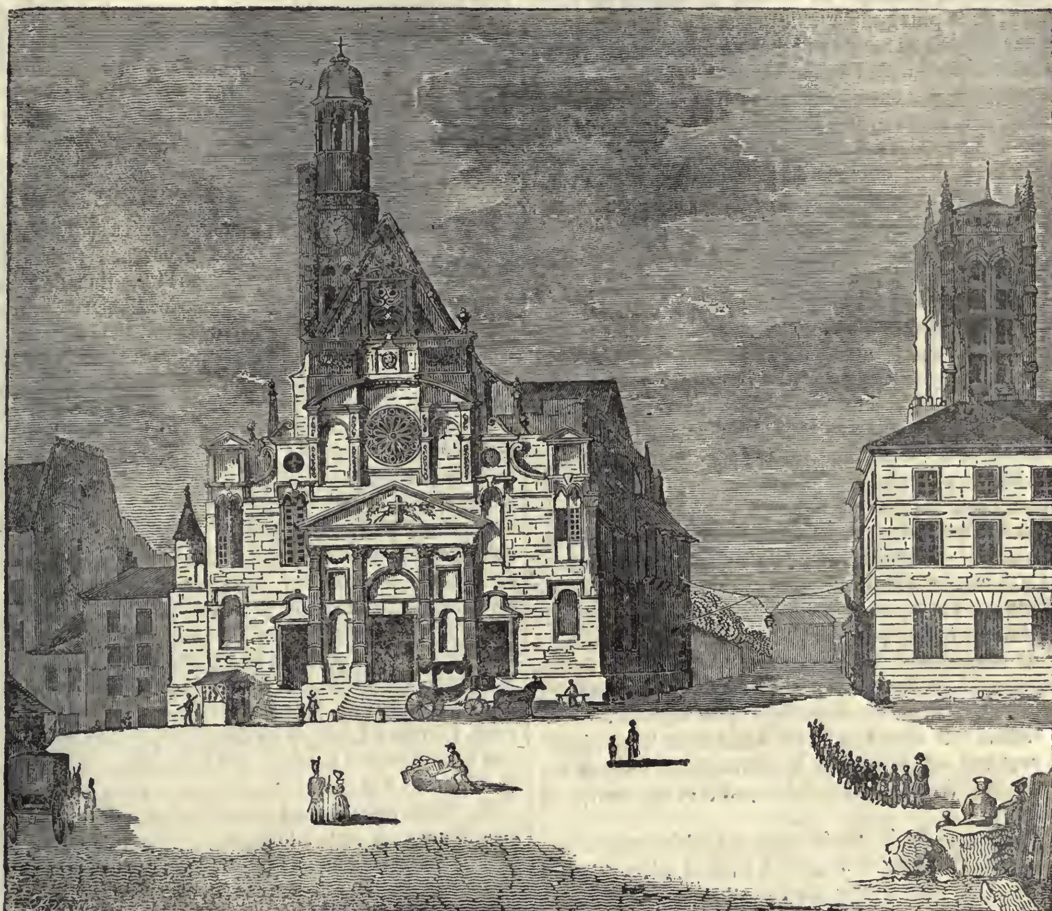


(Habitation d'Edmond Spencer à Kilcolman.)

La gloire de Spencer repose presque tout entière sur sa *Fairy Queen*. Il écrivit plusieurs poèmes, la plupart dans le genre pastoral, mais bien qu'ils soient remplis de beautés, nous croyons qu'on les lit peu maintenant. Il ne termina pas entièrement son grand ouvrage, dont les six premiers livres seulement, et des fragmens des septième et huitième furent publiés. Ce poème n'est d'un bout à l'autre qu'une allégorie dans laquelle les vertus personnifiées combattent contre les vices. Son défaut est dans son plan, car une allégorie long-temps soutenue, fatigue et intéresse peu; le sens de celle-ci est quelquefois si obscur qu'il est difficile de le deviner. Malheureusement pour la popularité de Spencer, ce poète affecta toujours un langage, qui même de son temps avait une teinte d'antiquité, et qui quelquefois est tout à fait incompréhensible. En dépit de ces critiques, la *Reine des Fées*, est un ouvrage que Milton, Cowley, Dryden, Pope, Thomson, Gray, ont regardé comme une mine inépuisable de richesses et de beautés poétiques, et qui a justement mérité à Spencer un rang parmi les poètes les plus célèbres de l'Angleterre.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel. Cosson, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

SAINT-ETIENNE DU MONT.



(Vue de l'église Saint-Etienne-Du-Mont.)

Saint-Étienne-du-Mont est un des monumens de Paris, qui offrent le plus d'alimens à la curiosité de l'amateur, à l'étude de l'artiste, aux réflexions du philosophe, aux investigations de l'écrivain, amant du moyen-âge. Ici du moins n'est-on pas réduit à errer dans le vaste champ des conjectures. Rien d'obscur dans l'origine de cette église, qui a porté successivement les noms de Notre-Dame, de Saint-Jean-du-Mont, et enfin de Saint-Étienne.

Dans le principe, l'église de l'abbaye de Sainte-Geneviève suffisait à la piété du petit nombre de fidèles qui habitaient la montagne. La population s'étant accrue, l'abbé de Sainte-Geneviève et les chanoines abandonnèrent un terrain contigu à leur église, pour y construire une chapelle, mais voulant que cette succursale restât immédiatement sous sa dépendance, l'abbé décida qu'elle n'aurait d'entrée que par une porte ouverte dans le mur méridional de l'église Sainte-Geneviève; les fonts baptismaux furent conservés même encore près de quatre cents ans, dans cette église.

En 1221, une aumonerie, attenante à la nouvelle chapelle fut frappée de la foudre, et la chapelle même eut beaucoup à souffrir de l'incendie. On demanda alors au pape Honorius II, l'autorisation de la reconstruire sur une plus grande échelle, et les travaux commencèrent en 1225 sous la domination de l'abbé Galon. En 1491, le nombre toujours croissant des paroissiens, détermina à y faire de nouvelles augmentations. En 1517, au commencement du règne de François Ier, l'église presque entière fut reconstruite, et alors pour la première fois on lui accorda une entrée particulière et indépendante de l'abbatiale. En 1538, et en 1606, on éleva de nouvelles chapelles, enfin, en 1626, après de nombreuses réparations, elle fut de nouveau dédiée, ainsi que nous l'apprend une inscription curieuse qui se lit gravée en lettres d'or, sur deux plaques de marbre noir, à gauche en entrant près de la porte du clocher.

La façade principale qui affecte la forme pyramidale, quoique bizarre, n'est pas sans agrément; c'est un mélange des styles grec et sarrazin. La première pierre en fut posée en 1610 par la première femme de Henri IV, Marguerite de Valois, qui, pour avoir cet honneur, donna la somme de trois mille livres.

Ce portique est décoré de quatre colonnes composites dont les cannelures sont coupées transversalement par des pleins ou bandeaux circulaires chargés d'ornemens en bas-relief. La clé de l'arc de la porte est d'une grande richesse et liée aux chapitaux des colonnes, par des guirlandes du plus beau travail. Mais la partie de cette façade qui mérite plus que toute autre l'admiration, c'est une frise profondément fouillée et qui, quoique un peu confuse par l'abondance même des ornemens, rappelle pourtant la plus belle époque de l'architecture romaine.

Au-dessus de la façade, un peu à gauche, s'élève la haute tour carrée, surmontée d'une campanille, et accouplée à une petite tourelle très mince, qui renferme l'escalier. Lorsqu'on entre dans l'église, l'œil est d'abord frappé de la coupe hardie du jubé qui sépare le chœur de la nef.

On appelait jubé dans les anciennes églises, une espèce de pont, surmonté d'un tambour ou pupitre, sur lequel on montait pour lire l'évangile. L'étymologie du mot jubé vient de ce que le diacre ou le sous-diacre, avant de lire l'évangile, demande au célébrant sa bénédiction, par ces mots: *Jube domine benedicere*, etc., etc. Le jubé de Saint-Étienne-du-Mont est un des plus beaux de France, et sans contredit le plus hardi et le mieux conservé: sa large voûte surbaissée n'est soutenue au milieu que par deux faisceaux

de frêles colonnettes accouplées, qui se séparant en nervures, viennent se résoudre au milieu, en une clé de voûte pendante, de la plus grande délicatesse. Les deux escaliers à jour par lesquels on monte au jubé, ne méritent pas moins l'admiration. Ils tournent autour de deux colonnes, et sont portés en l'air par encorbellement, c'est-à-dire soutenus seulement par leur noyau, l'autre côté restant suspendu sans appui. Le jubé ainsi que les deux charmantes portes à jour, qui en font en quelque sorte la continuation, et qui achèvent de séparer le chœur de la nef, est orné de bonnes sculptures de Biard père.

La chaire à prêcher est une des plus belles de Paris. Elle fut exécutée par Charles Lestocad sur les dessins de Lahire. Les panneaux, ornés de bas-reliefs, sont séparés par des vertus, figures assises d'un travail exquis. Sur l'abat-voix un ange tenant une trompette, semble appeler les fidèles; enfin le monument entier est soutenu par une statue colossale de Samson, agenouillé sur le lion terrassé, et tenant à la main la machoire d'âne, son attribut ordinaire.

Les colonnes de la nef sont jointes par des arcades construites dans le XVIIe siècle.

Celles du chœur, dont les futs sont d'une longueur démesurée, sont dépourvues de chapiteaux, et les nervures des voûtes naissent du nud même de la colonne, particularité que je n'ai encore observé que dans l'église Notre-Dame-des-Champs à Paris, et dans la jolie église du village de Pierrefonds, près Compiègne, village si connu par les belles ruines de son château. Les nervures de la voûte se réunissent en une clé pendante de plus de deux toises de saillie, véritable chef-d'œuvre de délicatesse et de légèreté.

Les vitraux qui datent du XVIe siècle sont très estimés. Parmi ceux qui ont échappé à la destruction, les plus curieux sont une descente du Saint-Esprit, et un martyr de Saint-André.

Peu d'églises de Paris, renferment des tableaux plus précieux. Il suffit de signaler un grand tableau allégorique de Largillière, un saint Pierre guérissant des malades, de Jouvenet, la prédication de saint Étienne d'Abel-de-Pujol, sainte Geneviève priant le ciel d'appaiser un orage, par Grenier; la mort de saint Louis, par Rouget; dans la chapelle de la vierge, une annonciation, la visitation et l'adoration des mages de Caminade, enfin, une invocation à la madonne de Schnetz, scène italienne pleine d'âme et de sentiment, où l'artiste a réuni aux pieds de la mère des sept douleurs, un abrégé de tous les maux qui affligent l'humanité.

Plusieurs personnages célèbres à différents titres, sont enterrés dans les caveaux de Saint-Étienne-du-Mont. On cite Eustache Lesueur, le Raphaël Français, mort en 1655; le célèbre botaniste Tournefort, mort en 1708; Racine et Pascal.

Les épitaphes de ces deux derniers se lisent dans l'église près de la porte d'une des sacristies.

L'inscription de Racine, composée par Boileau, retirée des ruines de l'église de Port-Royal, en 1800, fut placée à Saint-Étienne par les soins de M. Chabrol de Volvic, préfet de la Seine, en face de celle de l'auteur des *Provinciales*, mort en 1662 à l'âge de trente-neuf ans.

Près delà, dans une chapelle du style le plus ancien, on vénère un sarcophage de pierre, entouré sans cesse d'une quantité de cierges entretenus par la piété des fidèles. Une inscription nous apprend que Sainte-Geneviève y fut déposée le 3 janvier 511, et qu'elle y est restée cent vingt ans, jusqu'à l'époque où une chasse, ouvrage de saint Éloi, reçut les ossemens de la patronne de Paris. (1)

(1) Sainte-Geneviève mourut cinq semaines après Clovis, et fut enterrée près de lui. Elle était la patronne, non-seulement de Paris, mais de tout le royaume. Ce fut en 630, que saint Éloi lui fit faire une châsse qui existait encore au moment de la révolution. En 1793, la châsse et les ossemens qu'elle renfermait furent brûlés en place de Grève.

Cette chapelle est tapissée d'ex-voto de toute espèce. On peut y remarquer une paire de béquilles, consacrées par un boiteux guéri miraculeusement, et un tableau représentant des officiers égarés dans une forêt, pendant un brouillard épais qui se dissipa par l'intercession de la Sainte que l'un d'eux invoqua avec ferveur.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE, § III.

L'exposition est passée; les récompenses sont distribuées, non à la satisfaction de tous les exposans, mais avec une profusion qui prouve que le jury a eu l'intention d'encourager toutes les branches de notre industrie. Il me reste, quoique cette grande solennité industrielle soit déjà loin de nous, à rendre compte des produits exposés dans les pavillons n° 3 et 4, les plus riches et les plus magnifiques de ceux qui contenaient des échantillons de nos richesses nationales.

L'industrie des draps est fort ancienne en France. Les manufactures d'Elbeuf comptent probablement près de huit cents ans d'existence, et à en croire des traces historiques, elles se trouvaient déjà vers le douzième siècle, dans une grande prospérité. Depuis cette époque elles se sont constamment développées et Colbert surtout a puissamment contribué à leur donner cette importance que nous leur connaissons aujourd'hui. Elbeuf se distingue par la variété de ses draps : toutes les qualités s'y fabriquent depuis le prix de 15 fr., jusqu'à celui de 50. La main-d'œuvre y est moins soignée qu'à Louviers et à Sédan; mais les qualités des laines employées placent les produits de cette ville au premier rang. Louviers fabrique les draps les plus fins qui existent; une main-d'œuvre parfaite, des laines d'une finesse remarquable, sont des signes caractéristiques des tissus de cette ville. Sédan nous fournit depuis long-temps des draps noirs magnifiques, et cette cité possède en quelque sorte le monopole de cette couleur. C'est surtout depuis la réunion du duché de Bouillon à la France, que son industrie s'est développée, et à ce point que ses étoffes s'exportent dans toutes les contrées du monde.

Elbeuf compte aujourd'hui près de cinq cents fabricans qui fournissent annuellement soixante mille pièces de drap de quarante aunes, au prix moyen de 20 francs. MM. Louis et Robert Flavigny figurent au premier rang dans cette immense production; après eux viennent MM. Victor et Augustin Grandin, dont les draps s'exportent en masse. Les étoffes de MM. Chefdrue et Chauvreulx, rivalisent avec celles de Louviers, et les draps de fantaisie de MM. Sevaistre-Turgis, sont un véritable monument du goût français. Les noms de MM. Degrand-Duruflé, Delarue frères et de M. Victor figurent aussi avec honneur à l'exposition.

Le draps de MM. Frédéric Jourdain et Ribouleau frères excitent l'admiration de tous les connaisseurs, ce sont les plus beaux de l'exposition. Ceux de MM. Jeuffrain père et fils sont également remarquables par la beauté de l'apprêt, par la solidité des couleurs et par la finesse du tissu. Les étoffes pour meuble de M. Germain se distinguent par la fraicheur des couleurs et par le fini du travail.

L'exposition de Sédan n'est pas moins brillante. MM. Bacot père et fils, Chayaux frères, Cunin Gridaine et Berteche-Lambquin, représentent dignement cette importante ville manufacturière; les draps de ces différentes maisons reunissent toutes les qualités qui ont fondé depuis long-temps leur réputation et leur crédit. Les draps noirs de MM. Raulin père et fils sont admirables.

Dans le midi la manufacture de draps a fait de rapides progrès: les cuirs-laines et les casimirs y sont nés et tellement bien fabriqués aujourd'hui dans ces contrées, que je doute que nous ayons à craindre des rivalités étrangères pour la fabrication de ces étoffes. M. Guibal-Anneveaute, le premier manufacturier de Castres, nous donne cette année un drap qui est d'un côté castorine, et de l'autre, drap de la plus belle apparence. Les vêtemens d'hyver de cette étoffe

feront fortune, et d'autant plus que leur prix ne sera pas très élevé.

Les draps de Lodève, de Saint-Pons et de Saint-Chincan sont dignes de fixer l'attention par la beauté des tissus et par la modicité des prix. Les manufactures du centre sont restées stationnaires, et à l'exception de M. Muret, de Chateauroux, aucun fabricant de cette région n'est sorti des anciennes routines. Rheims, cette ville active et industrieuse, nous a envoyé un petit nombre d'échantillons de ses flanelles; je regrette que cette représentation ait été aussi exigue; elle a cependant pu donner une idée du progrès qui s'y est opéré depuis quelques années, et tout fait espérer que la prospérité s'y maintiendra.

Je passe aux châles, à ces cachemires si convoités et si beaux, qui nous sont venus de l'Inde, il n'y a pas quarante ans, et que nous exécutons maintenant si parfaitement et si admirablement que les tissus orientaux sont obligés de le céder aux nôtres. La mode et le goût pour les productions étrangères donnent encore de la valeur aux cachemires indiens, mais une fois que nos élégantes auront apprécié tout ce qu'il y a d'art, de science et de goût dans les cachemires français, elles renonceront assurément à ceux de l'Inde. M. Girard, de Sèvres, se trouve en première ligne parmi les fabricans de châles; il a adopté pour quelques-unes de ses pièces les procédés indiens, et des châles sans envers attestent que son imitation surpasse tout ce qui a été fait dans ce genre. M. Caussen a exposé des châles magnifiques et son ancien associé M. Deneirousse n'est point resté au-dessous de lui. M. Hebert, avec des châles moins riches, a cependant montré infiniment de goût dans ses dessins et dans la disposition de ses couleurs; ses marchandises doivent être d'une vente facile et courante. M. Rey, un de nos premiers manufacturiers, celui qui a donné le plus d'impulsion à cette fabrication, et auquel on doit une histoire fort curieuse des châles, a exposé des étoffes d'une fraicheur et d'une élégance admirables; elles répondent dignement aux beaux châles qui se trouvent dans la même case. MM. Duché et Chambellan, Egly-Roux et Ce., Arnould, Bosquillon, figurent aussi parmi nos meilleurs fabricans de cachemires. Tout le monde se rappelle les fameux châles saisis par notre douane au Blanc-Miseron. A cette époque plusieurs de nos fabricans envoyèrent des dessinateurs au bureau où les châles étaient déposés, pour en copier les dessins; j'ai vu de ces copies, et notamment dans la case de M. Hebert, qui étaient remarquables par leur richesse.

Les toiles peintes étaient magnifiques cette année et jamais aucune exposition n'avait été aussi bien fournie sous ce rapport. M. Grosjean-Kœchlin tient le premier rang parmi les manufacturiers alsaciens. Ses tissus sont charmans, ses dessins pleins de goût, et ses couleurs d'une rare vivacité. Après lui viennent MM. Schlumberger-Kœchlin, Liebach-Hartmann et Ce, dont les toiles pour meubles sont d'une très belle apparence. Tout ce qui sort de la fabrique de MM. Gros, Odier, Roman et Ce., de Wesserlingen, est d'une exécution parfaite; c'est un des établissemens les plus considérables du Haut-Rhin. MM. Kœchlin frères de Mulhouse, n'ont pas démenti leur ancienne et bonne réputation; on reconnaît dans leurs produits, l'habile dessinateur et le savant chimiste. Les dessins des tissus de MM. Dolfus-Mieg et Ce., sont fort jolis, les couleurs variées et d'un grand éclat, et leurs figures de fantaisie, sur mousseline, d'un effet admirable. Que de choses il y aurait à dire sur cette grande industrie cotonnière, sur les milliers d'ouvriers qu'elle occupe, si je n'étais forcé par mon cadre à ne voir tous les produits que d'une manière rapide et générale.

La fabrique de Lyon se ressent des catastrophes dont cette ville a été le théâtre depuis trois ans. Les produits exposés sont beaux; mais ils sont au-dessous de ce que j'attendais. Il y a peu de pièces de luxe, et à part les étoffes destinées à la décoration d'une des salles de l'Hôtel-de-Ville, je n'ai point vu de tissus très précieux. Les brochés en or ne manquent cependant pas, et ceux de MM. Matheson et Bouvard frères se distinguent par leur richesse et leur bon goût. Plusieurs pièces de velours sont aussi fort belles; mais les châles sont loin d'approcher des essais qui ont été faits à Mulhouse depuis un an. Les fabriques du Gard ont pris un grand accroissement depuis quelques temps, et les produits exposés dans la cour du 3e pavillon me font bien augurer de l'industrie de ce département.

Les tapis d'Aubusson ont étonné Paris par leur magnificence, et je crois qu'il est difficile d'imaginer quelque chose de plus beau et de plus riche que ces étoffes qui étaient étalées dans la cour du 4e pavillon disposé pour l'exposition des tapis de M. Salandrouze-Lamarnaix. Deux tapis perses et un grand tapis de quatre-vingts pieds de long destiné aux Tuilleries, frappaient surtout par l'éclat de leurs couleurs, et l'épaisseur de leur tissu. Le 4e pavillon était resplendissant de meubles magnifiques de tous genres. L'orfévrerie et le bronze destinés aux rois et à la finance, étaient entassés là avec une profusion capable d'éblouir l'œil le plus accoutumé au luxe et aux richesses. Le surtout de M. Odiot occasionnait à chaque instant des rassemblemens autour de ces magnifiques produits. La musique avait envahi une grande partie des galeries. Les pianos, de Pleyel, d'Érard, et de Pape, toujours garnis d'habiles exécutans attiraient la foule que le tamtam venait émouvoir et distraire de temps en temps par une vigoureuse interruption. Des violons, au dire des connaisseurs, peut-être supérieurs à ceux de Crémone, étaient sortis des ateliers parisiens pour étonner les plus fameux maîtres de l'Italie. Les flûtes de Tulou, les bassons et bassonores et les instrumens en cuivre terminaient cette superbe collection.

Les instrumens de précision, les montres marines, les télescopes, les lunettes, les goniomètres attestaient les progrès des sciences et venaient rendre témoignage, parmi tant de merveilles frivoles, de notre aptitude aux sciences exactes. Cauchoix et Lerebours nous donnaient là les instrumens avec lesquels Arago, Herschel, et Schumacher interrogent les cieux. On voit que si le luxe et la legèreté ont pris place dans ce pavillon, les plus nobles résultats de la capacité humaine n'en ont point été exclus.

LE RIZ.

SA CULTURE. — SES USAGES.

On ne peut arrêter sa pensée sur les productions des diverses parties du globe, sans reconnaître la prévoyante bonté qui a réglé les dons de chaque climat sur les besoins de ses habitans. Dans les régions brûlantes du tropique, les animaux destinés à la subsistance de l'homme, sont en petit nombre, et leur chair est d'une qualité très inférieure à ceux de la même espèce qui habitent les zones tempérées; Belzoni rapporte que dans la contrée qui s'étend entre le Nil et la mer Rouge, le poids d'un mouton n'excède pas quinze livres. Tous ceux qui ont porté leur attention sur cet objet, savent à quel point l'abondance d'une nourriture animale devient pernicieuse dans les pays chauds; et c'est sans doute pour cette raison que la providence n'a pas permis qu'elle y fut prodiguée.

Les différentes espèces de grains distribuées sur la surface de la terre, suivent la même loi, et celle qui fait le sujet de cet article en est un exemple. Le riz par la sécheresse de sa nature est moins porté à fermenter que le blé et l'orge, ce qui le rend un aliment plus convenable dans les pays chauds; on peut en dire autant du maïs ou blé indien, dont les qualités ont quelque rapport avec celles du riz. La culture de cette céréale, occupe une grande partie de la population du levant, surtout dans l'Inde, la Chine, Sumatra, et les îles voisines; aux Philippines, la culture du riz est en grande activité. Elle a été introduite aux îles Marianes, mais elle n'a pû l'être encore dans la Polynésie. Le riz croît en abon-



(Préparation de la terre avec la herse.)

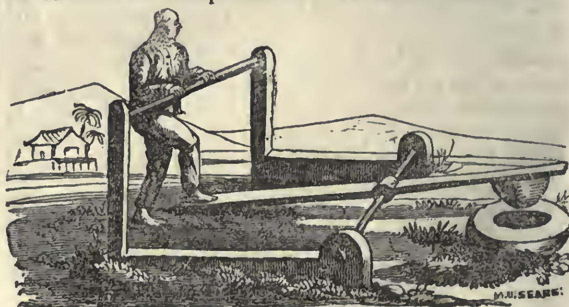


(Plantation du riz.)

dance en Égypte (1), en Espagne, en Italie, notamment dans le Piémont, et dans quelques portions de l'Amérique, entre autres la Caroline du sud. (2).

La manière de cultiver le riz, varie suivant le climat et les circonstances locales; celle dont nous allons donner les détails, est employée à la Chine, qui y consacre des terrains immenses dans le centre et au midi de son vaste empire. Chaque année les terres basses sont arrosées par le Kiang et la rivière Jaune; ces inondations sont causées par les pluies abondantes des monts Himalaya, d'où les fleuves descendent. (3)

Les eaux en se retirant, laissent une couche épaisse de limon qui fertilise le sol autant que le meilleur engrais. Le patient et laborieux Chinois entoure alors de levées, d'une terre argileuse, les portions qu'il veut cultiver en choisissant toujours le voisinage d'un ruisseau. Le terrain est ensuite hersé à plusieurs reprises, comme on le voit dans la première planche; pendant ce travail le riz destiné à la semence est trempé dans de l'eau mêlée à une certaine



(Broiement du riz.)

quantité de marne, ce qui avance sa croissance à un tel point que les jeunes pousses, s'élèvent au-dessus du sol deux jours après y avoir été déposées.

Il faut observer que durant ces premiers temps, et dans le fait, jusqu'à ce que la graine se forme, la racine de la

(1) Le riz ne croit en Égypte que dans les environs de Damiète et de Rosette. C'est au temps des califes que les Égyptiens ont appris la manière de cultiver le riz. Ce fut sous leur règne qu'on apporta sur les bords du Nil, par la mer Rouge, quantité de plantes utiles qui aujourd'hui enrichissent cette contrée.

(2) Le riz *Caroline*, jouit à Paris, dans le commerce, d'une grande faveur.

(3) Quelquefois le Chinois ingénieux fait avec du bambou, des radeaux longs et solides sur lesquels il met de la terre et qu'il laisse flotter sur les lacs et rivières après y avoir semé du riz.



(Arrosage du riz.)



(Vannage du riz.)

plante doit être constamment sous l'eau; pour y parvenir on a recours à divers moyens dont deux : la pompe à la chaîne, et un seau placé à l'extrémité d'un levier, sont représentés dans la troisième planche.

Dès que les jeunes plants ont atteint six à sept pouces on les lève, on coupe le sommet; les racines sont soigneusement arrosées, et le tout est replanté en rangs d'un pied de distance. De temps en temps on les arrose avec de l'eau de chaux, pour détruire les insectes; les herbes inutiles sont arrachées à mesure qu'elles paraissent. Un cultivateur européen ne peut pas se faire une juste idée de la persévérance et de la minutieuse attention que les Chinois apportent à ces détails. On obtient deux récoltes chaque année; la première en mai ou juin, la seconde en octobre ou en novembre. La faucille employée pour moissonner le riz, est comme la nôtre en forme de croissant, et le tranchant est dentelé comme une scie : la paille et le chaume sont brûlés pour enrichir la terre. Le battage se fait à le manière ordinaire avec le fléau, et l'enveloppe légère qui entoure le grain, s'enlève en le broyant dans une espèce de mortier dont nous donnons le dessin : il est ensuite vanné comme on le voit dans la quatrième planche qui représente aussi la manière de le réduire en farine, par le moyen d'un moulin que plusieurs hommes mettent en mouvement.

Ce grain préparé de diverses manières forme le principal aliment des Chinois. Ils n'ont point l'usage des cuillières, mais ils se servent avec beaucoup d'adresse, de petites brochettes avec lesquelles ils lancent le riz dans leur bouche. (1) Une espèce de vin est aussi obtenu par la fermentation. (2)

La méthode employée à Sumatra est si différente de celle dont nous venons de parler, que nous en dirons aussi quelques mots. Cette île immense est couverte d'épaisses forêts presque inépuisables; les habitans choisissent dans la belle saison un espace qu'ils appellent *laddang*, ils coupent les arbres à environ dix pieds de terre et lorsqu'ils sont suffisamment secs, ils y mettent le feu, qui dure quelquefois un mois entier. On attend alors l'arrivée des pluies; si elles

(1) Les matelots indiens font avec le riz, un mets qu'ils nomment *avolo*, et qu'ils aiment beaucoup. Les Turcs font du *pilau* qui se compose de riz cuit avec de la volaille, et d'autres viandes et assaisonné de sel et de saffran.

(2) Par la distillation, on tire du riz, en Chine, une liqueur alcoolique qu'on appelle *arrak* ou *rak*. Elle ennivre promptement, on la charge de sucre et d'aromates. En Chine on se sert de la farine de riz en guise d'amidon, et en la comprimant dans des moules, quand elle a été bien cuite, on en fait des ouvrages de sculpture, d'une grande dureté et d'une grande blancheur.

venaient trop tôt après la coupe des arbres et avant qu'ils ne fussent en état d'être brûlés, la récolte éprouverait beaucoup de retard. (1)

A cette époque la crédulité naturelle à ces insulaires est exploitée par des imposteurs qui sont en général des aventuriers malais; ils prétendent avoir le pouvoir d'évoquer ou de dissiper les nuages; le prix d'un tel service est au moins d'un dollar par chaque famille; le jongleur s'abstient, ou prétend s'abstenir de sommeil et de nourriture pendant plusieurs jours et plusieurs nuits; il passe tout ce temps en plein air; et chaque fois qu'il aperçoit une nuée, il se met à courir en fumant et en lançant des bouffées de tabac de toute la force de ses poumons. Quand les pluies sont arrivées, on creuse des trous à égale distance; on dépose plusieurs grains dans chacun, sans en prendre d'autre soin jusqu'à la récolte; souvent, par suite de cette négligence, la semence entière est dévorée, par des oiseaux. Tous les Sumatrais cependant ne sont pas aussi insoucians; ils construisent dans quelques parties de l'île, de petites machines en bois, qu'on place autour du champ, et qui sont liées l'une à l'autre par des cordes d'une telle manière qu'un enfant suffit pour les mettre toutes en mouvement. Ces appareils mis en jeu à propos chassent les oiseaux dévorateurs.

Quand du reste la récolte est faite, la manière de battre et de broyer le riz comme aussi de l'apprêter et de le manger, est à Sumatra la même à peu de chose près qu'en Chine, à la Cochinchine, au Tunquin et dans l'Inde. (2)

---

(1) Quand le riz manque à Sumatra, dans les îles voisines et en Chine, il y a disette, famine, et il meurt des milliers d'habitans en peu de semaines

(2) Les Grecs donnaient au riz, le nom d'*oroza*, les Latins celui d'*oriza*. Duthéis fait dériver ce nom de l'*eruas* des Arabes. Quelques auteurs ont pensé que l'*olyra* et l'*oryza* des anciens étaient une seule et même plante, mais il paraît plus probable que l'*olyra* était une espèce d'épeautre.

Il n'y a qu'une espèce de riz, mais qui produit plusieurs variétés remarquables. Ces variétés consistent particulièrement dans la forme du grain ; on distingue le riz avec ou sans arête; à grains longs et ronds; à grains rouges; enfin le riz barbu et vivace, dont le grain est petit et allongé, couvert d'une pellicule brune. M. Poivre l'a apporté de la Cochinchine à l'île de France.

On a beaucoup parlé du riz sec, ou riz de montagne apporté par M. Poivre, également de la Cochinchine à l'île de France. On avait fondé de grandes espérances sur cette qualité de riz, que l'on croyait pouvoir cultiver dans les terres où les irrigations étaient impossibles. Mais tous les avantages sur lesquels on avait compté ne se sont pas réalisés. Ce riz provient de montagnes qui situées entre les tropiques, sont tous les jours inondées par des torrens de pluie, durant l'été. Il exige donc comme les autres variétés, un sol sinon humide par lui-même, du moins rendu fréquemment tel par les eaux du ciel, surtout lorsqu'il commence à croître. Il faut de plus une chaleur suffisante pour mûrir le grain. Il est bon d'observer que le riz ordinaire n'est pas une plante des marais, mais seulement des lieux bas et sujets aux inondations pendant l'été, d'où il résulte que partout où la chaleur est suffisante, le riz est susceptible d'être cultivé, non-seulement par des saignées faites aux étangs, aux rivières, mais dans tous les terrains où l'on peut conduire de l'eau par des machines, ainsi que dans ceux où il pleut beaucoup.

En Europe la culture du riz offre de graves inconvéniens, parce qu'elle est mal organisée. A diverses reprises on voulut l'introduire en France, dans le Languedoc, en Auvergne; on y renonça à cause des exhalaisons méphitiques qui sortaient des rizières. En Espagne, il est défendu d'avoir des rizières à moins d'une lieue de distance des villes. En Italie les mêmes dangers se retrouvent et ils sont attribués à la même cause: le mauvais système d'exploitation. Comment se fait il qu'on n'y ait pas remédié?

En Chine, dans l'Inde et en Égypte, les rizières n'exhalent point de vapeurs malfaisantes. On a crû que cela provenait de la chaleur du climat qui occasionnait une prompte évaporation. Il paraît plutôt que la cause véritable est dans la situation des rizières, et dans la manière dont on les dirige. En Europe on les place dans des terrains naturellement marécageux. L'eau qu'on y fait entrer n'est pas assez souvent renouvelée; elle est stagnante, et se putréfie. Il faudrait qu'elle fût pour ainsi dire courante, et que le terrain fut tellement disposé qu'on put le mettre entièrement à sec, à volonté, en peu de jours. On en use ainsi dans l'Inde, et l'on fait généralement à sec la récolte. Quand cette récolte est faite on arrache les chaumes avec leur racine, on les expose au soleil, et on les brûle pour engraisser le terrain. Dans les pays où les rizières infectent l'air, c'est qu'on laisse l'eau dans les champs, trop constamment, et que même durant la moisson on ne la fait pas écouler en totalité. Il en résulte que la paille et les racines pourrissent, et que les miasmes qui s'en exhalent corrompent l'air.

Les balles de riz se donnent aux chevaux, et les grains de déchet à la volaille. La paille ne sert qu'à la litière. Les terres à riz rendent dix fois plus que celles à froment. Le riz emmagasiné est attaqué comme le blé, par un charançon, mais plus petit.

Le vannage du riz que l'on apporte de l'Inde et de la Chine, en Europe, commence à se faire à Paris et surtout à Londres, où des ateliers à cet effet ont été établis. Le grain transporté avec sa pellicule a une qualité supérieure.

Le riz est un aliment très sain, mais comme il se digère facilement et donne peu de forces, il ne pourrait, pris seul, convenir surtout dans nos climats, aux personnes qui fatiguent beaucoup. — Il adoucit du reste, l'âcreté du sang, et l'on en fait une décoction qui est pectorale et astringente. Le grain du riz, manquant de gluten, on n'en peut faire un pain semblable à celui du froment; mais, après qu'il a été cuit, on en forme des masses qui se conservent deux ou trois jours coupées par morceaux. Sa farine, mêlée par moitié avec celle du froment, donne un pain agréable de goût, et qui reste frais plus long-temps. La farine de riz, cuit plus promptement que le grain. On en donne avec succès aux convalescens et aux malades.

En 1694, en 1709, et plus tard en 1794, temps de disette affreuse, chez nous, on suppléa en grande partie au froment et au seigle par le riz. A ces époques il en entra en France pour des sommes immenses. En 1768, le curé de Saint-Roch, et précédemment en 1747, un intendant de la Guyanne, nourrirent les pauvres avec un *riz économique*, fait au maigre, avec du lait, ou au gras avec un peu de viande, et force carottes, pommes de terre, navets et haricots. C'était une espèce de soupe à la Rumfort.

De tous les potages, celui qui en un temps, a eu le plus de faveur, a été le potage au riz. Il en est fait mention dans les fabliaux et dans les romances; au XVI[e] siècle, c'était le potage de distinction; point de festin, même chez les paysans, où on ne le servit. On l'apportait au gras avec de bon bouillon; au maigre avec d'excellent lait de vache, ou du lait d'amandes, mais toujours, pour lui donner de la couleur et du goût, on y ajoutait du sucre et du safran. Comme cet aliment avait la réputation d'engraisser, les femmes de la cour et de la ville qui étaient maigres, en faisaient beaucoup d'usage. Plus tard les médecins combattirent cette idée; mais en 1627, Nonnius remarquait encore que le peuple de France n'eut point été content d'un repas de cérémonie, s'il n'y eut vû du riz au lait, assaisonné avec du sucre. Cette mode s'est conservée en Anjou jusqu'à ces derniers temps, et partout encore le riz est recherché, mais moins par le peuple cependant, et il n'en demande guères maintenant, même dans ses jours de réjouissance. Il faut lui donner de la viande, dont il mangeait autrefois fort peu.

C'est dans les cuisines et les offices d'un genre plus relevé, que l'on emploie le riz, et qu'on en fait des pâtés, des gâteaux, des soufflés de toute espèce, qui acquièrent tous les jours plus de crédit.

Terminons par deux faits spéciaux, et qui nous ont paru dignes d'être particulièrement signalés.

Un des derniers empereurs Chinois, ayant remarqué dans ses jardins, une tige qui donnait un meilleur riz que les autres, le cultiva lui-même pendant plusieurs années, et quand par expérience, il fut assuré que ce riz l'emportait sur les autres, il publia

un rescrit pour l'annoncer à ses peuples avec la description botanique, et il en fit distribuer des graines, à qui en voulut demander.

Aux Indes, dix jours après la naissance d'un enfant, les banians font la cérémonie de lui donner un nom; et pour cela ils l'étendent sur une nappe remplie de riz, ils le secouent là, et quant il a été bien roulé d'un côté sur l'autre, ils lui imposent le nom qu'il doit toute la vie porter. Deux mois après ils le présentent à la pagode où le bramine, met sur sa tête, des copeaux de bois de santal, du camphre, des cloux de gérofle et d'autres parfums, puis étendant la main solennellement, il dit: va, et si tu veux être heureux, sois sage.

ENCORE THUCYDIDES.

Nous avons dit dans un premier article (1), quelle était l'admiration de Démosthènes pour Thucydides. Cicéron n'avait pas cet historien en moins grande vénération. Quintilien en comparant Hérodote et Thucydides, déclare qu'il les regarde comme les deux plus grands écrivains de l'antiquité. Lucrèce emprunta à Thucydides la description de la peste (2), et en fit un des plus beaux ornemens de son poème (3): Polybe en décrivant le siège de Drepanum voulut imiter la description que Thucydides avait donnée du du siège de Syracuse. Salluste reproduit presque textuellement en beaucoup d'endroits, les tournures de phrase de Thucydides, et Tacite, à force de génie et de travail, le représente dans la littérature latine.

Chez les modernes, Charles-Quint portait toujours Thucydides avec lui dans ses expéditions. Alphonse V, roi d'Arragon, à l'exemple de Démosthènes, copia plusieurs fois de sa main, l'histoire de Thucydides. Le chancelier de l'Hôpital, dans la harangue prononcée par lui le 13 décembre 1561, à l'ouverture des états généraux, cite l'historien grec comme une autorité pour définir et pour combattre les séditions. Enfin, Danton lui-même, dans une des séances les plus animées de la convention nationale, s'appuya des paroles de Thucydides, pour faire passer une motion qui tendait à modérer l'action démocratique au profit des intérêts sociaux, et des principes réorganisateurs. (4)

Les plus grands orateurs et les hommes d'état de l'Angleterre, se sont formés à l'école de Thucydides, et peut être, il faut le dire, se sont-ils souvent trop pénétrés des maximes machiavéliques des personnages que l'historien faisait parler.

Thucydides est de tous les écrivains celui qui doit être le plus étudié dans les pays où tous les citoyens peuvent avoir un jour quelque part au gouvernement. Il ne s'agite pas dans les conseils des rois et dans les chambres législatives une seule question sur laquelle on ne puisse trouver des lumières dans Thucydides. Il est plus encore que Tacite, l'historien des politiques, parce qu'il offre l'action des peuples envers les peuples, tandis que Tacite n'a eu à peindre que l'action du prince envers les courtisans, et des courtisans envers eux et envers le prince.

Thucydides se confiant dans le sentiment intime de son génie, et convaincu

« Que le temps, que les soins, que l'art font le succès. »

ne craignit pas de prédire que son ouvrage traverserait les siècles comme un monument profitable à tous, et les siècles ont confirmé sa prédiction. Il ne nous reste plus rien des grands peintres de son siècle; à peine quelques fragmens des illustres sculpteurs (1) ou des architectes, ses contemporains nous attestent la puissance de leur génie; mais l'ouvrage de Thucydides subsiste encore, il ne périra jamais, et, dans les siècles futurs, on y admirera toujours Périclès, Brasidas (2), Nicias, Alcibiade, Antiphon, et tant de grands hommes dont il nous a laissé les portraits immortels. (3).

(1) N° 46, 14 août.

(2) La peste dont Thucydides vit tant de ses concitoyens frappés, l'atteignit lui-même, ce qui lui permit d'en mieux décrire les symptômes.

(3) *De la Nature des choses.* Quand M. Lainé, étant ministre de l'intérieur, présenta à Louis XVIII, le rapport sur la publication des classiques latins que préparait M. Lemaire, le roi effaça de sa main, sur la liste des auteurs à reproduire avec des commentaires, les noms de Lucrèce et de Pétronne.

(4) On entrevoit dans Thucydides ainsi que dans la plupart des écrivains de la Grèce, tels que Platon, Pindare et tant d'autres, combien ils étaient opposés à la forme purement démocratique du gouvernement d'Athènes, dont tous les grands hommes devenaient presque inévitablement victimes. Malgré le mépris de Sparte pour les lettres et les beaux-arts, on voit cependant les hommes les plus distingués de la Grèce, incliner pour son gouvernement où les formes moins démocratiques, assuraient mieux le repos des citoyens.

(1) De tous les grands travaux de Phidias, contemporain de Thucydides, il ne reste que quelques débris de sculptures, au Parthénon, encore n'est on pas certain qu'il les ait exécutées de sa main.

(2) Il ne faudrait pas inférer de la rédaction d'une note de notre premier article que Brasidas était Athénien comme Thucydides; il était de Lacédémone, et c'était un des généraux spartiates les plus renommés. Chargé d'assiéger Amphipolis, il sut la prendre avant que Thucydides envoyé au secours de cette ville ne pût arriver. De là l'exil du général athénien, exil décrété sur la demande de Cléon. — Brasidas et Thucydides étaient rivaux de gloire, comme depuis le furent Turenne et Malborough, le prince Eugène de Savoye et Villars.

(3) Thucydides, le premier, proclama l'inutilité de la peine de mort, et la nécessité de tout éclairer par la discussion publique. Il eut cependant des détracteurs comme en ont eu Racine, Boileau, Fénélon. Denys d'Halicarnasse fut, pour l'amertume de ses critiques, surnommé Thucydidomastix, et pourtant il parlait de l'histoire de la guerre du Péloponèse comme d'un *poème* et déclarait que Thucydides, pour le style, avait dépassé tous ses devanciers.

Schlegel parle aussi de cet ouvrage comme d'un poème et d'un drame historique, tout en faisant à l'auteur des reproches que la généralité des hommes de goût a été loin de ratifier.

Xénophon dans son histoire avait affecté le style simple; Hérodote préféra le genre tempéré; Thucydides visa et atteignit au sublime.

Nous avons insisté sur cet illustre Thucydides pour engager à le lire et à le relire, convaincus que nous sommes, que cette étude est plus propre qu'aucune autre à former des esprits élevés, des cœurs généreux, et, en tout, des hommes vraiment utiles pour le soutien et la défense des intérêts de la patrie.

LE HAMSTER.

A peu près de la grosseur d'un rat, le hamster diffère des individus de cette espèce, par son pelage d'un brun-roux en dessus, noir en dessous et marqué sur les flancs, de taches d'un blanc jaunâtre fort distinctes; sa queue est assez poilue et courte; ses oreilles sont grandes et arrondies. Les pieds de devant ont quatre doigts et un tubercule à la place du pouce, ceux de derrière ont cinq doigts tous armés d'ongles très forts.

C'est une bien triste chose que de s'acquérir une renommée par le mal qu'on a fait. Tel est cependant le hamster; animal vorace et rongeur, redouté de tous les paysans, et qui dans quelques contrées a vu mettre sa tête à prix; en effet, de chétives portions de matière animée dont chacune prise isolément, n'a rien que de faible et de méprisable, deviennent par leur multiplication, des êtres très pernicieux et un véritable fléau. Le hamster vit loin des villes, quoiqu'il se rapproche autant que possible des plaines ensemencées. Durant le printemps et l'été, il se nourrit d'herbes et de racines, mais lorsque la moisson

murit, avant qu'on ne pense à la récolte, il vient détruire en quelques jours, les plus chères espérances des agriculteurs. Muni de chaque côté de la bouche de deux poches larges et profondes que l'on nomme *abajoues*, il les remplit de menus grains, et les porte dans l'habitation qu'il s'est creusée sous terre. A chaque voyage il en enlève ordinairement une once et demie, et l'on a vu des magasins de ces animaux, qui renfermaient jusqu'à cent livres de blé!

Sa demeure a deux entrées principales, l'une perpendiculaire, qu'il se réserve particulièrement, et l'autre horizontale, par où il introduit ses provisions.

Son terrier a quelquefois jusqu'à cinq pieds de diamètre, et est divisé en plusieurs cases ou chambres, les unes pour emmagasiner sa récolte, les autres pour le loger ainsi que sa famille. Lorsqu'approche l'hiver, ses facultés semblent s'anéantir, ses pulsations cessent presque complètement; étendu sur un lit d'herbe et de paille, la tête entre les pattes, il reste jusqu'au mois de mars dans un engourdissement



(Le Hamster.)

complet que l'on attribue plutôt au manque d'air qu'au froid, car deux hamsters, conservés dans une chambre sans feu, où il gelait assez fort, mais ou l'air circulait librement, n'offrirent aucun signe de torpeur. Au printemps la femelle se creuse une seconde demeure de deux pieds plus basse que celle du mâle, c'est dans cet endroit qu'elle dépose deux ou trois petits qu'elle sort impitoyablement dehors au bout de quinze jours. La femelle produit plusieurs fois l'année, et sa dernière portée toujours plus nombreuse que les autres, s'élève souvent à douze, seize, dix-huit petits; ajoutez à cela la facilité qu'ont les hamsters de se reproduire quelques mois après leur naissance, et vous aurez une idée du nombre considérable de ces animaux dévastateurs. Un naturaliste rapporte que dans une seule année où cette espèce nuisible s'était prodigieusement multipliée (les hivers humides leur conviennent surtout). On présenta à l'Hôtel-de-Ville de Gotha en Suède, quatre-vingt mille cent trente-neuf hamsters, pris dans les seuls environs de la ville.

Le hamster est méchant et féroce; il ne se nourrit pas seulement de grains, mais il fait encore une guerre acharnée aux rats, aux souris et aux petits oiseaux. Il ne connaît pas d'ennemi plus fort que lui. Serait-ce un homme, un cheval ou un chien, il se jettera à leur figure, y imprimera ses morsures cruelles, et ne lachera prise que lorsque la vie l'aura abandonné. Les siens mêmes ne sont pas à l'abri de sa colère. De deux hamsters que l'on tenait dans la même cage, la femelle, dans une nuit, étrangla le mâle, et après avoir coupé les muscles qui attachaient les machoires, elle se fit jour dans son corps, et y dévora les viscères. L'instinct maternel si puissant chez tous les autres animaux, n'existe point chez ceux-ci; attaque-t-on les petits, loin de les défendre, la mère fuit et les abandonne sans regret. Fort heureusement que le hamster est très rare en France, mais il est en revanche très nombreux dans la Sibérie, la Russie Méridionale, la Suède, la Pologne, la Hongrie, la Thuringe. Quelquefois l'homme se met à la recherche de ses terriers, et il y trouve fréquemment trois et quatre boisseaux de blé. Les plus grands destructeurs des hamsters sont les grands oiseaux de proie, tels que l'aigle et le vautour; il faut y joindre le chat, le putois, la fouine et le renard.

Il faut se trouver réduit à la dernière extrémité pour gouter de la chair du hamster; elle est coriace et malsaine. Pallas assure que dans la Russie, les maquignons donnent aux chevaux des os de ces animaux, réduits en poudre pour leur procurer un embonpoint qui n'est que factice et momentanée, car il jette bientôt ces malheureuses bêtes dans un marasme qui finit par la mort.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 22 au 25 août.

22 *août* 1485. — Bataille de Bosworth, et mort de Richard III, roi d'Angleterre. Ce prince était le quatrième fils de ce Richard duc d'York, qui vers 1452, leva l'étendard de la *Rose Blanche*, et qui périt à la bataille de Wakefield, en 1460. Lorsque Édouard IV eut cessé de vivre, Richard, duc de Glorester, fut déclaré *protecteur* du jeune roi Édouard V, et du royaume, et il somma la reine mère Élisabeth, de lui confier le jeune duc d'York son second fils. Maître des deux enfans, il les fit enfermer dans la tour, où, quelque temps après, il les fit assassiner.

23 *août* 1328. — Bataille et prise de Cassel. Philippe-de-Valois pour secourir le comte de Flandre contre ses sujets rebelles, vint mettre le siége devant Cassel. L'armée des révoltés se composait de paysans, d'artisans, ayant pour chef un marchand de poisson nommé Colin Zannequin. Ces rebelles pleins de confiance dans leur courage, avaient arboré sur une des tours de la ville, un étendard portant un coq avec ces mots.

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera.

Zannequin méditait même depuis long-temps le projet d'attaquer le roi dans son camp; à cet effet il rassembla son armée composée de seize mille hommes, mais ils furent taillés en pièces. Cassel fut prise, rasée, et réduite en cendres.

24 *août* 410. — Prise et pillage de Rome, par Alaric. Après avoir pris et pillé Rome, Alaric se dirigeait vers la Sicile, qu'il espérait conquérir, mais la mort le surprit au milieu de ses triomphes. Il succomba sur les bords de la Buzentine : on détourna les eaux de cette rivière pour creuser dans son lit la tombe du conquérant, et lorsque le cercueil y eut été déposé, on fit reprendre aux eaux leur cours ordinaire. Le projet des Goths était de cacher au monde la sépulture de leur roi, et pour y parvenir ils massacrèrent les malheureux qui avaient détourné le cours du fleuve: c'étaient des esclaves romains.

24 *août* 1572. — Massacre de la saint Barthélemy.

25 *août* 1270. — Mort de Louis IX ou saint Louis, roi de France. Ce prince naquit à Poissy le 25 avril 1215; il était fils de Louis VIII et de Blanche de Castille.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue St.-Germain-des-Prés

ÉGLISE SAINT DENIS.



(Vue de l'église Saint-Denis.)

Aucune église de France ne peut se vanter d'une origine aussi reculée que la basilique de Saint-Denis. Sa première fondation remonte à l'époque même de l'introduction du christianisme en France.

Vers l'an 240 de nôtre ère, saint Denis parti de Rome où régnait l'empereur Decius, se rendit dans les Gaules pour y répandre la lumière de l'évangile. Le succès même de ses prédications en lui méritant le nom d'apôtre des Gaules, ne pouvait manquer d'attirer sur lui la persécution.

Couronnant sa mission par le martyre, il eut la tête tranchée, avec ses compagnons saint Rustique et saint Éleuthère. On s'accorde assez généralement à regarder comme le lieu de leur supplice, la colline de Montmartre qu'on prétend en avoir tiré son nom de *Mons-Martyrum*. Mais d'autres étymologistes le font venir de *Mons-Martis*, et en effet il y avait en ce lieu un temple dédié à Mars.

Saint Denis, disent les légendaires, ayant eu la tête tranchee, se releva aussitôt sur ses pieds, prit dans ses mains cette tête qu'on venait d'abattre, et marchant avec une grande gravité, il fit de cette manière plus d'une lieue, tandis que des anges chantaient autour de lui : *Gloria tibi, domine*, et que d'autres répondaient trois fois, *alleluia*. Il arriva enfin à l'endroit où est maintenant son église; là, il s'arrêta, et ayant posé sa tête à ses pieds, il rendit l'âme. Nous répétons que ceci n'est qu'une légende et que ce n'est point un article de foi.

Une dame gauloise, ou romaine, nommée Catulla, nouvellement convertie au christianisme, parvint à soustraire les corps des saints martyrs en enivrant leurs gardiens, et les ensevelit dans un champ qu'elle possèdait au lieu alors appelé Catolacum, où s'élève maintenant l'église de St-Denis.

Vers l'an 315, la persécution ayant cessé, Catulla y fit ériger un tombeau, et quelque temps après, les Gaulois convertis, voulant honorer d'un culte particulier celui qui les avait mis dans la voie du salut, bâtirent à la place de ce monument un oratoire qui fut appelé la chapelle des Trois Martyrs.

En 496, sainte Geneviève aidée du saint prêtre Genès et des aumônes des Parisiens fit rétablir cette chapelle sur un plan plus vaste. Peu-à-peu cette fondation prit de l'accroissement, et au XIe siècle, elle était déjà une abbaye florissante habitée par des moines de l'ordre de saint Benoit.

En 580, le roi Chilpéric ayant perdu le jeune Dagobert son fils, le fit transporter dans l'église de Saint-Denis. C'est la première inhumation de prince qu'on sache y avoir été faite.

Ce berceau de la foi de nos aïeux fut l'objet constant du culte spécial et des libéralités de nos rois.

Dagobert passe généralement pour avoir été le fondateur de l'église et de l'abbaye de Saint-Denis. Cependant il est constant qu'il ne fit que restaurer et embellir l'église en 629, et combler de biens les moines qui la desservaient. Ce prince exprima dans son testament le vœu d'être enterré dans la basilique qu'il avait si généreusement dotée, et ce fut le premier roi qui y reçut la sépulture.

Voici l'origine que les légendes donnent à la prédilection de ce prince pour l'abbaye de Saint-Denis. Dans sa jeunesse, Dagobert pour se venger de son précepteur, lui fit l'injure qui passait pour la plus sanglante dans les idées de l'époque : il lui coupa la barbe, et même, dit-on, il enleva avec la barbe une partie de la peau du menton. Poursuivi par ordre de son père, le jeune prince se réfugia dans la chapelle consacrée à saint Denis, l'invoqua, et une main invisible empêcha les soldats de franchir le seuil. Un tel service valait bien une marque de reconnaissance.

Après cette circonstance l'abbaye ne figure plus dans nos annales qu'au règne de Pépin-le-Bref. Le prince après s'être fait sacrer à Saint-Denis en 754, fit abattre l'ancienne église, et en fit commencer une autre sur une échelle plus étendue. Il mourut avant de l'avoir vue terminée. Son fils Charlemagne, cédant aux prières de Fulrad XIV, abbé de Saint-Denis, fit continuer les travaux, et l'église fut achevée et consacrée au mois de février 775, en présence de l'empereur et de toute sa cour.

Suger, abbé de Saint-Denis, et régent du royaume, pendant la première croisade entreprise par Louis le jeune, fit de nouveau démolir la basilique, du moins en partie, et en fit élever une plus majestueuse, dont la première pierre fut posée par Louis VII le 14 juillet 1140. Elle fut entièrement terminée dans l'espace de 4 ans. Suger y employa les artistes les plus célèbres de l'époque, et attacha une importance toute particulière à décorer sa nouvelle église de vitraux magnifiques. Dans cette intention, disent les anciens historiens, il fit venir des pays étrangers les plus habiles faiseurs de vitres, et fabricans de verre.

Quelque zèle qu'eut montré Suger dans la construction de ce monument, il paraît qu'il négligea un point essentiel, la solidité. Cent ans après l'église menaçait ruine.

Eudes Clément qui gouvernait alors l'abbaye de Saint-Denis, se décida à la reconstruire de nouveau, et à sa sollicitation, le roi Saint-Louis et la reine Blanche de Castille sa mère, contribuèrent par leurs dons à cette œuvre de piété.

Les travaux commencés en 1231, ne furent terminés qu'en 1281, sous le règne de Philippe-le-Bel, par les soins de l'abbé Mathieu de Vendôme, qui comme Suger avait été régent de France pendant la seconde croisade entreprise par saint Louis, en 1270.

Avant la révolution on voyait encore à Saint-Denis des vitraux représentant des actions de saint Louis, et d'autres plus anciens qui avaient dû appartenir à la basilique élevée par Suger. Ils furent détruits en 1799, pour en employer le plomb à faire des balles. Cinq ans auparavant, on avait pour le même usage enlevé la toiture de l'église, qui pendant plusieurs années resta exposée aux intempéries de l'air. Il fut même question à cette époque, de la démolir entièrement et d'en faire une halle. Mais, sous le consulat, quand les idées furent rassises, on pensa à rétablir ce beau monument. Bonaparte devenu empereur fit accélérer les travaux qu'il avait ordonnés comme consul, et qu'il avait confiés à la direction de M. Legrand architecte.

Le 20 février 1806, Napoléon rendit le décret suivant : « L'église de Saint-Denis est consacrée à la sépulture des empereurs. Un chapitre composé de dix chanoines est chargé de desservir cette église. Ces chanoines sont choisis parmi les évêques âgés de plus de soixante ans et qui se trouvent hors d'état de continuer l'exercice des fonctions épiscopales. Ils jouissent dans cette retraite des honneurs, prérogatives, et traitemens attachés à l'épiscopat; le grand aumonier de sa majesté est le chef de ce chapitre. »

Cette institution s'est conservée sous la restauration et existe encore aujourd'hui.

Le même décret portait que quatre chapelles seraient érigées dans l'église, trois sur l'emplacement des sépultures des rois des trois premières races, et la quatrième sur celle des empereurs. Des tables de marbre noir, devaient porter le nom des princes qui y avaient été déposés. Les travaux de restauration se poursuivirent sous les ordres de M. Cellérier jusqu'en 1813, qu'ils furent confiés au talent de M. Debret, auquel quatre ans plus tard on adjoignit M. Mesnager. Tout ce qu'on pouvait attendre d'une telle association a été pleinement réalisé. Aussi, aurai-je occasion de signaler les travaux exécutés par ces habiles architectes.

L'église Saint-Denis, bâtie et restaurée à plusieurs reprises, offre dans l'irrégularité de ses parties, les goûts divers qui ont régné dans les différens siècles. Cependant l'ensemble de ce vaste monument est d'un très beau gothique. La façade large de 104 pieds est percée de trois portes, ornées de sculptures du style le plus barbare. Au-dessus de la porte du milieu, la lunette est occupée par un bas-relief représentant J.-C. au milieu des saints, et au-dessous la résurrection universelle. Les jambages de la porte offrent la parabole des vierges de l'évangile.

La lunette de la porte du midi, représente saint Denis communiant dans la prison. Sur les chambranles, on voit dans une suite de petits bas-reliefs curieux des travaux agricoles faisant allusion aux douze mois de l'année.

Enfin, dans la porte du nord, le grand bas-relief, refait en 1771, représente saint Denis et ses compagnons conduits au supplice. Sur les chambranles sont les signes du zodiaque. Le reste de la façade ne présentait guères d'autre ornement qu'une grande rose, qui a été convertie en un cadran. Le sommet de la façade est couronné à la hauteur de l'origine des tours, de crénaux élevés en 1358, par les moines à l'époque où le roi Jean fait prisonnier à la bataille de Poitiers, abandonna la France au pillage, et à la dévastation des Anglais.

Les deux tours devaient être pareilles, mais celle du midi, n'eut jamais de flèche, et fut toujours terminée par un comble assez bas. Elle contient le bourdon, donné par Charles V, en 1372, et qui cassé plusieurs fois, a été refondu en 1508 et en 1758. Cette cloche fort estimée pour la qualité du son pèse 14,000 liv.; son diamètre est de huit pieds huit pouces; son épaisseur de cinq pouces dix lignes. Son battant de fer pèse seul cinq cents livres. La tour du bourdon est élevée de cent quatre-vingt pieds, celle du nord surmontée d'une flèche couverte de plomb, élevée par Suger, ayant été consumée par la foudre en 1219, fut refaite en pierre par Eudes Clément. Elle était entourée de 8 clochetons, dont un est détruit de temps immémorial. Parmi les autres, pas un seul n'a conservé son aplomb. La grande flèche, elle même, frappée de la foudre, a dévié de son axe sur une longueur d'environ douze pieds. Les tours et la façade dont on doit bientôt entreprendre la restauration, appartiennent à la basilique érigée par

Suger, ainsi que les deux premiers arcs de la nef. La différence assez marquée qui se fait appercevoir entre la sculpture du chœur, et celle de la nef, prouvent que ces deux parties ne datent point de la même époque. Le chœur, quoique d'une construction aussi hardie que celle de la nef et de la croisée, présente néanmoins à l'intérieur, et particulièrement dans les piliers qui l'environnent, beaucoup plus de parties lisses et sans ornemens.

Eudes Clément voulant conserver le bas du chœur, élevé par Suger, obligea l'architecte à faire faire un léger cercle aux deux premières arcades de l'entrée principale du chœur, afin que la largeur du temple se trouvât en proportion avec la longueur et la hauteur. Sans cette précaution l'église eut été trop étroite.

L'édifice était éclairé autrefois par trois rangées de fenêtres. La seconde, placée au dessus des arcs de la grande nef, derrière une galerie soutenue de légères colonnettes, est condamnée depuis long-temps.

A l'entrée du chœur, s'élève le maître autel, l'un des plus riches qui existent en France. Il est revêtu de marbre d'Égypte et décoré sur le devant d'un grand bas-relief en vermeil, de neuf pieds de longueur, composé de vingt-quatre figures de deux pieds de proportion, représentant J.-C. enfant, adoré par les bergers. La doucine formant corniche au pourtour de l'autel, embellie de feuilles de vigne et d'épis de blé, est de vermeil ainsi que les autres ornemens, qui ont échappé comme par miracle à la destruction, à l'époque de la révolution. (1).

(1) M. Éméric David, membre de l'Institut, avait l'intention de publier sur l'église de Saint-Denis, un ouvrage dans lequel en prenant le monument comm type, il aurait fait l'histoire de l'architecture et de la sculptnre, en France. C'eut été le pendant d'un ouvrage du même genre, qui existe sur la cathédrale de Cologne, et qui traite de l'art en Allemagne. Des fonds avaient été faits pour cet objet au ministère de l'intérieur en 1828. Mais le projet n'a pas eu d'exécution.

NOUVEAU MONDE.—SINGULIÈRES PRÉVISIONS.

La découverte du Nouveau-Monde avait été dès long-temps et prévue et prédite. Ou plutôt c'était une idée universellement répandue que celle d'une terre éloignée, inconnue et pourtant féconde, qui un jour se révélerait à l'homme, et le paierait de sa curiosité, de ses recherches, de ses efforts.

Dans le *phédon*, cette œuvre de génie et de gloire, il est parlé d'un monde caché, mais qui plus tard doit apparaître aux regards des nations émues.

Virgile aussi s'arrête à cette vue et franchit par la pensée les espaces mobiles de l'océan, pour aller s'asseoir sur une terre lointaine et heureuse.

Sénéque s'en explique plus positivement encore. Il cède à une inspiration prophétique, à une intuition précise qui lui fait entrevoir la conquête de ces riches continens, de ces plaines immenses, de ces bords ravissans auxquels, d'après ceux qui en effet les premiers y abordèrent, nous avons donné le nom d'Amérique et de Colombie. Sénéque était Espagnol; il naquit à Cordoue. Sa prophétie n'en fut que plus frappante. Voici comment il s'exprime dans *Médée*, acte II :

« Il fut hardi le premier navigateur qui osa fendre les flots perfides sur un fragile vaisseau, et laisser derrière lui sa terre natale, confier sa vie au souffle capricieux des vents et poursuivre sur les mers sa course aventureuse, n'ayant pour barrière entre la vie et la mort, que l'épaisseur d'un bois mince et léger! (2) On ne connaissait point alors le cours des astres, et l'on ne savait point encore se régler sur la position des étoiles qui brillent dans l'espace. Les ruisseaux ne pouvaient éviter ni les hyades pluvieuses, ni l'influence de la chèvre d'Olène, ni celle du charriot glacé que suit et dirige à pas lents le vieux bouvier. Zéphyre et Borée n'avaient pas encore de nom.

(2) Boileau a dit dans sa traduction du *Traité du Sublime* :
« Un bois mince et léger les défend de la mort. »

« Tiphys le premier osa déployer des voiles sur le grand abîme et dicter aux vents de nouvelles lois (1). Il sut tantôt ouvrir ces voiles tout entières, tantôt les resserrer et les rabattre, pour recevoir le vent de côté; abaisser prudemment les antennes à moitié du mât, ou les élever jusqu'à son sommet lorsque l'ardeur des matelots appelle toute la force des vents, et que la banderolle de pourpre s'agite vivement au pied du navire.

« Nos pères vivaient dans des siècles d'innocence et de sûreté. Chacun alors demeurait tranquille sur le rivage qui l'avait vû naître, et vieillissait sur la terre de ses ayeux, riche de peu, ne connaissant de trésors que ceux du pays paternel.

« Le vaisseau de Thessalie rapprocha les mondes que la nature avait sagement séparés (2), soumit la mer à la pression des rames, et joignit à nos misères les périls d'un élément étranger. Ce malheureux navire paya chèrement son audace par cette longue suite de dangers qu'il lui fallut courir entre les deux montagnes qui fermaient l'entrée de l'Euxin, et qui se heurtaient l'une contre l'autre, avec le retentissement de la foudre, tandis que la mer, prise entre elles, lançait jusqu'aux nues ses vagues écumantes. Le courageux Tiphys pâlit à cette vue et laissa le gouvernail échapper à sa main défaillante; Orphée se tut, et sa lyre resta muette sous ses doigts; Argo lui-même perdit l'usage de la parole; et quand la vierge du Pélore de Sicile entourée de ses chiens furieux, les fit aboyer tous à-la-fois, qui, des navigateurs, ne trembla de tous ses membres en entendant tous ces cris poussés par un seul monstre? Quelle dut être aussi leur terreur, aux chants harmonieux des cruelles syrènes, qui se font entendre sur la mer d'Ausonie, et qui accoutumées à retenir les vaisseaux par le charme de leur voix, se laissèrent presque entraîner aux doux sons de la lyre d'Orphée, quand il en eut ranimé les accords.

« Quel fut cependant le prix de ce hardi voyage? Une toison d'or, et Médée! Médée, plus cruelle que les syrènes elles mêmes, et digne récompense des premiers navigateurs.

« Maintenant la mer est soumise; elle se courbe sous nos lois; il n'est plus besoin d'un navire construit par Minerve, et monté par des rois; (3). La moindre barque peut s'aventurer sur les flots; les bornes antiques sont renversées, et les peuples vont bâtir des villes sur les terres nouvelles. Le monde est ouvert et parcouru dans tous les sens, le mouvement est partout imprimé, et nos vœux errent de toutes parts.

L'Indien boit l'eau glacée de l'Araxe; le Perse s'abreuve des eaux de l'Elbe et du Rhin. Un temps viendra, dans le cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue; la mer nous révélera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la borne de l'univers. (4) »

Il y a vraiment quelque chose de merveilleux dans les paroles de Sénéque. Il annonce, il indique, il semble qu'il voie ce qu'il prédit. Mais ce n'est pas lui uniquement qui a

(1) Tiphys était le pilote des argonautes. Son nom est devenu le nom générique des pilotes. C'était le capitaine du navire.

(2) Horace avait exprimé la même idée dans son livre Ier. — Ode 3.

(3) Les argonautes au nombre de cinquante, étaient tous rois ou fils de rois. Les rois dans le temps passé étaient les inventeurs, les explorateurs, et les premiers en tout. Ils étaient les *initiateurs* des peuples. Toutes les familles royales de la Grèce avaient leur part dans l'expédition des argonautes, et leur titre d'origine et de gloire, dans le premier vaisseau construit par Minerve.

(4) Thulé était une île de l'océan septentrional (Shetland ou l'Islande) que les anciens regardaient comme la limite du monde.

eu de telles inspirations divinatrices. Ce n'est pas seulement le poète, ce n'est pas l'homme isolé et l'esprit méditatif, c'est le genre humain tout entier, qui souhaite, qui attend et espère. Il cherche sur les mers, il creuse dans la terre, il s'élève dans les airs, et partout il court après une nouveauté qui le puisse rassasier et satisfaire. Il a soif d'un monde qu'il n'a pas, d'une réalité qui lui manque, d'une vie qui lui est promise, et c'est dans ce desir, dans cette avidité, dans cette inquiétude, que se trouve une des preuves, entre mille, de l'infini et de l'immortalité!

L'ABBAYE DE SAINT-WANDRILLE.



(Vue de l'abbaye de Saint-Wandrille.)

L'antique abbaye de Saint-Wandrille, l'un des plus beaux monumens gothiques de la Normandie, doit sa fondation à un homme vertueux qui préféra une vie tranquille et obscure au sort brillant auquel sa naissance l'appelait.

Wandrégesilus, né dans le territoire de Verdun, et allié à l'illustre famille des Pépins, ayant reçu les ordres sacrés des mains de Saint-Ouen, alors archevêque de Rouen, n'eut plus d'autre but, d'autre désir, que de fonder dans la solitude, un monastère, où il pût prier en paix, loin du tumulte et de l'agitation des villes. Il réalisa ses projets pieux, grâce à l'abandon que le maire du palais lui fit d'un terrain sauvage et inculte, sur les bords écartés du joli ruisseau de Fontenelle, près de la voie romaine, qui conduisait de Rouen à Juliobona, Lillebonne.

Saint-Wandrille y fonda en 648, un monastère où, en peu d'années, il réunit trois cents habitans, et vit s'élever plusieurs églises sous l'invocation de saint Pierre, saint Paul, saint Pancrace et saint Laurent.

Il mourut dans sa quatre-vingt-sixième année. Sous ses successeurs, et surtout sous saint Lambert, second abbé, l'importance de la nouvelle fondation s'accrut sans cesse, et sous saint Condé, vint s'y réunir tout le territoire d'un monastère voisin.

Elle compta au nombre de ses bienfaiteurs, la mère de Clotaire III, sainte Bathilde, cette femme supérieure, qui, après avoir gouverné la France, succombant sous des intrigues de palais, fut forcée de se retirer dans l'abbaye de Chelles qu'elle avait fondée. Le seul fait historique dont l'abbaye de St Wandrille ait eté témoin, est la mort du dernier des Mérovingiens, l'infortuné Childéric III, qui détrôné par Pépin-le-Bref, vint y terminer sa carrière en 752.

Par une triste fatalité, peu de lieux eurent plus à souffrir des vicissitudes de la guerre et des révolutions, que cette abbaye où saint Wandrille avait cru fonder un séjour d'oubli et de paix éternelle.

Plus d'une fois, l'invasion des Normands porta la terreur

et la désolation dans la petite colonie du vallon de Fontenelle, En 841, elle ne parvint à se soustraire qu'à prix d'argent, aux malheurs de la guerre. Quinze ans plus tard, les moines sont obligés de fuir, emportant à travers la Picardie et la Flandre, les reliques de saint Wandrille et de St.-Aubert. En 862, nouvelle invasion des Normands : le monastère n'offre plus qu'un monceau de ruines. Un siècle entier ses débris restent ensevelis sous les orties et les ronces. Enfin, Saint-Gérard, abbé de Gand, obtient avec peine la restitution de cette terre sacrée, relève le monastère, et rend à leur sépulture première, les cendres qui en avaient été bannies. Ce n'est qu'en 1033 que la nouvelle église est consacrée, sous l'abbé Saint-Gandulphe. Après deux siècles de prospérité, où elle n'eut à déplorer que de légers accidens causés par le feu du ciel, l'abbaye périt presque entièrement en 1250, dans un incendie plus violent que tous les autres. Bientôt elle se relève par les soins des abbés Pierre Mauviel, Geoffroy II, et Guillaume de Norville, qui font construire la moitié de la nef, et un clocher carré, égal en hauteur aux collines voisines, et surmonté d'une flèche qui dépassait de sa pointe élancée leurs plateaux les plus élevés. Enfin cette magnifique basilique fut terminée sous Geoffroy, IVe du nom, vers la fin du XIVe siècle. Mais à peine achevé, l'édifice vit pour lui commencer la décadence. Ses moines le négligent, les peuples l'abandonnent, le temps le mine chaque jour et c'est à lui qu'appartiennent ces belles ruines qui font l'admiration du voyageur, du peintre, de l'architecte par leur hardiesse et leur aspect pittoresque.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi, en regardant les quatre faisceaux de colonnettes, qui seuls soutiennent le clocher, et dont chaque année, chaque instant, voit se détacher quelques pierres qui viennent augmenter le monceau de décombres, d'où elles semblent s'élever.

Dans une des branches de la croix latine, un revêtement grossier de plâtre excitait depuis long-temps la curiosité. En tombant sous le marteau, il a mis à découvert une des peintures les plus barbares qu'ait jamais enfanté l'ignorance la plus complète de l'art du dessin. Elle représente une lapidation de saint Étienne, et forme un contraste curieux avec le fini et la délicatesse des sculptures qui l'entourent.

Il n'est peut-être pas de ruines dont la végétation se soit plus complètement emparée. Pas une colonne, pas un chapiteau, pas une ogive qui n'ait sa guirlande de lierre, ou de vigne vierge, son bouquet de perce-pierre, ou de saxifrage.

Peu de monumens du moyen-âge, prêtent plus que celui-ci aux idées superstitieuses qui par une singulière anomalie, ne manquent jamais de placer le séjour des fées et des démons dans les lieux naguères habités par des hommes dévoués au service de Dieu.

Aussi, depuis peu d'années seulement, le paysan ose-t-il en approcher, lorsque la lune se joue au travers de ses ogives brisées, et peut être encore, plus d'une fois, sent-il son cœur se serrer, à l'apparition fantastique d'un pilier blanchi par la lumière argentine de l'astre de la nuit.

LES CARABINS.

Selon quelques auteurs, l'étymologie du mot carabin dériverait du mot arabe *karal* ou *karab*, espèce d'armes dont se servaient les cavaliers maures, à l'époque de la conquête de l'Espagne. Sans chercher à approfondir ce fait, nous dirons que vers le milieu du XVe siècle, on donnait en France le nom de carabins à une espèce de cavalerie légère irrégulière dont le service consistait à inquiéter les flancs et les derrières de l'ennemi. Ces troupes, d'origine espagnole, ne furent d'abord employées que comme auxiliaires. En 1428, Charles VII en prit plusieurs bandes (compagnies) à sa solde, y incorpora des basques et des gascons, et leur donna un colonel général, qui subsista jusqu'à l'époque de leur suppression. Ces corps se nationalisèrent insensiblement et finirent par être pris dans toutes les provinces qui fournissaient au recrutement de la cavalerie légère. Leurs premières armes offensives consistaient en un javelot ou lance courte ferrée aux deux bouts, et en une massue ou masse d'armes. Le fer du javelot était tranchant et aigu aux deux extrémités. Ils avaient pour armes défensives, un casque rond appelé pôt-en-tête et un corselet à manches de mailles. Cet armement, que représente la gravure que nous mettons sous les yeux du lecteur, fut changé sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII. Il se composait alors d'une arquebuse ou d'un mousqueton; d'une pique de trois pieds et demi (escopette) et d'un pistolet, pour la partie offensive. L'armure consistait en une cuirasse échancrée à l'épaule droite, afin de mieux coucher en joue; d'un gantelet à coude pour la main de la bride, et d'un cabanet ou casque rond sans visière et sans garniture.



(Les Carabins.)

Les carabins ne formaient pas un corps spécial de cavalerie. Ils servaient par petits pelotons de vingt-cinq à cinquante hommes dans les compagnies d'hommes d'armes et de chevau-legers, sans cependant en faire partie, parce que l'on pouvait les employer là comme ailleurs. Cette petite fraction n'avait ni enseignes ni guidons (étendards); une simple banderolle, suspendue à une lance, leur servait de signe de ralliement. Ces petits détachemens étaient commandés par un lieutenant, un maréchal-des-logis et deux *caporaux*, sous les ordres immédiats du capitaine de la compagnie dans laquelle ils se trouvaient provisoirement incorporés. Lorsqu'ils combattaient seuls, le roi ou le général d'armée nommait le capitaine et le cornette qui devaient les diriger.

Henri IV créa, en 1600, une compagnie de *carabins du roi* pour le service de sa garde : Elle fut formée de jeunes gentilshommes du royaume. C'est la même que Louis XIII arma de mousquets en 1622, et qui prit, à cette date, le nom de *mousquetaires*. Elle eut dès-lors un capitaine-lieutenant, qu'elle conserva jusqu'en 1634, époque à laquelle le roi s'en déclara capitaine. Telle est l'origine de la première compagnie des mousquetaires de la guerre, qui existait au moment de la révolution de 1789, et que nous vîmes recréer à la première restauration.

Dans les combats, les carabins se formaient en petits escadrons, et se plaçaient sur les ailes des compagnies parmi lesquelles ils servaient. C'était eux qui engageaient l'action : ils faisaient leur décharge sur l'ennemi et se retiraient ensuite derrière les rangs, afin de laisser libres les charges des chevau-légers ou des cuirassiers, qui décidaient ordinairement la victoire. Au moment où les carabins recevaient

l'ordre d'attaquer, ils se portaient à deux cents pas de l'escadron de lanciers, dont ils faisaient partie, et à cent pas seulement, lorsqu'ils étaient attachés aux escadrons de cuirassiers.

Sous le règne de Louis XIII, on sépara les carabins des troupes parmi lesquelles ils servaient; on les habitua à combattre en ligne, et on en forma ensuite des corps particuliers. Vers la fin du règne de ce prince, on comptait jusqu'à douze régimens de carabins, habillés et exercés comme les autres troupes de cavalerie. Ils combattaient à pied et à cheval, comme les dragons. Les mémoires militaires contemporains citent les carabins de d'Arnault, mestre de camp (colonel) d'un de ces régimens, comme étant parfaitement aguéris et disciplinés et comme ayant une grande réputation de bravoure.

Plusieurs régimens de carabins furent licenciés le 26 décembre 1679, neuf mois après la paix de Nimègue. Ceux qui avaient survécu à ce premier licenciement furent supprimés en 1684, et alors cette arme disparut entièrement.

Depuis Louis XIII, les carabins faisaient aux armées le même service que font aujourd'hui les chasseurs et les hussards: ils formaient aussi la garde et l'escorte des officiers généraux, servaient la correspondance des corps d'armée, des divisions et brigades, et portaient les ordres de mouvemens sur toute la ligne de l'armée.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 25 août au 4 septembre.

25 *août* 1822. — Mort de Guillaume Herschell astronome. Cet homme célèbre naquit à Hanovre. Il passa plusieurs années de sa première jeunesse à donner des leçons de musique en Angleterre. Il étudiait en même temps le latin, le grec, l'harmonie; telle fut la transition qui le conduisit aux diverses branches des sciences mathématiques. Le 13 mars 1781, il découvrit une planète qui reçut le nom d'Uranus. George III le prit sous sa protection, et lui donna une maison près de Windsor. C'est là qu'Herschell entreprit la construction du télescope de quarante pieds, mais dans un mémoire adressé à la société royale de Londres, Herschell déclare que la plus grande dimension véritablement utile des télescopes, n'excède pas la limite de vingt à vingt-six pieds.

26 *août* 1776. — Mort de David Hume, métaphysicien et historien Anglais.

27 *août* 1325. — Mort de Lucrèce Davidson. Lucrèce Davidson naquit le 27 septembre 1808, à Plattsbourg aux États-Unis. Dès l'âge de quatre ans elle manifesta son goût pour la poésie; à neuf ans, elle avait déjà composé plusieurs pièces de vers. Elle mourut à dix-sept, dévorée de la fièvre poétique qui la consumait.

28 *août* 430. — Mort de saint Augustin.

29 *août* 1799. — Mort du pape Pie VI.

30 *août* 1483. — Mort de Louis XI roi de France. Ce prince fut le premier roi absolu en Europe, depuis la décadence de la maison de Charlemagne. Il ne parvint à ce pouvoir tranquille que par des secousses violentes. Sa vie est un grand contraste car il a mérité d'être regardé comme un grand roi, lui que l'histoire peint comme un fils dénaturé, un frère barbare et un mauvais père.

31 *août* 1811. — Mort de Bougainville, voyageur français. Avocat, mousquetaire noir, savant secrétaire d'ambassade, capitaine de dragons, navigateur, membre de l'Institut, puis plus tard comte de l'Empire et sénateur, peu d'hommes ont acquis de la renommée à des titres si divers que Louis Antoine de Bougainville. Son voyage autour du monde a mis le comble à sa célébrité.

Septembre, en latin *september*, était comme son nom l'indique le septième mois de l'année instituée par Romulus. Il prit le huitième rang, quand Numa eut introduit deux mois nouveaux l'un au commencement, l'autre à la fin de l'année, et enfin le neuvième, lorsque les décemvirs eurent donné au mois de février la place qu'il occupe encore aujourd'hui. A Rome, le mois de septembre était sous la protection de Vulcain, à qui le laboureur, dont recommencent les travaux, doit le soc et les autres instrumens d'agriculture.

1er *septembre* 1715. — Mort de Louis XIV, roi de France. Le règne de ce roi tient trop de place dans l'histoire pour que nous puissions en donner ici une analyse.

2 *septembre* 1190. — Couronnement de Richard-Cœur-de-Lion, et massacre des Juifs en Angleterre.

3 *septembre* 1760. — Première représentation de *Tancrède*, tragédie de Voltaire. Cette tragédie est écrite en vers libres, c'est la seule écrite de cette manière qui soit restée au théâtre.

4 *septembre* 476. — Abdication de Romulus-Augustule, et fin de l'empire romain. Cet empire avait duré 1229 ans depuis la fondation de Rome, et 506 ans depuis la bataille d'Actium. Constantin avait préparé sa chûte, en transportant le trône impérial à Constantinople. Le hasard voulut que cette puissance, créée par Romulus, agrandie par Auguste, s'écroulât sous un faible prince, qui réunissait ces deux grands noms.

— *Plantes du Puy-de-Dôme.* — On recueille dans le département du Puy-de-Dôme et dans toutes les Cévennes, des plantes dont les effets sont, de l'aveu de la médecine, très salutaires et très prompts. Cette moisson qui se concentre dans les mains de quelques particuliers, est très propre à les enrichir. On reproche à ces marchands de débiter souvent leurs plantes sous le nom de *vulnéraires suisses* et de les masquer sous des étiquettes allemandes pour les envoyer à Paris. Mais le tort, à vrai dire, n'est pas tant aux spéculateurs qu'aux consommateurs. Les premiers font leur métier de prendre les dénominations qui garantissent le mieux le succès de leur commerce; les seconds font preuve d'inconséquence et d'ingratitude en achetant toujours de préférence ce qui vient à grands frais de l'étranger, et en dédaignant ce qui naît en abondance, quoique pourtant excellent, dans leur pays même, et pour ainsi dire sous leur main.

— *Les reitres*, — C'était le nom qu'aux xve et xvie siècles on donnait aux cavaliers allemands, qu'enrôlaient nos rois pour servir dans leurs armées. (1) Ces soldats ne se battaient bien que lorsqu'ils étaient bien payés. Le prince de Condé (2) qui commandait en Lorraine sous Charles IX, n'ayant point de quoi acquitter les sommes qu'il devait à ses troupes tant françaises qu'étrangères, se voyait dans un cruel embarras. Mais il en sortit par la générosité de ses bataillons français, car il arriva que ceux-ci instruits de la position de leur général, se cottisèrent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et non-seulement abandonnèrent ce qui leur était dû, mais y ajoutèrent encore tout ce qu'ils pûrent réunir de leurs propres ressources; par là ils satisfirent les Allemands, maintinrent l'armée sur un pied formidable, et assurèrent la victoire à leur capitaine.

On cite chez d'autres peuples, de beaux exemples de courage, mais non pas, que nous sachions, de ces traits de désintéressement.

---

(1) Reitre, de *reiter*, cavalier. On disait un régiment de *reitres*, Plus tard au lieu d'Allemands, on enrôla des Suisses. *Vieux reître* se dit encore, familièrement, pour faire entendre un homme qui a vû beaucoup de pays, qui s'est mêlé de beaucoup d'affaires. Il ne se prend guères qu'en mauvaise part.

(2) Le héros de l'époque; celui qui fut tué le 13 mars 1569, à la bataille de Jarnac, ou plutôt après la bataille, lorsqu'il était déjà blessé et renversé de son cheval. On dit que ce fut Montesquiou qui l'ayant reconnu lui tira un coup de pistolet à bout portant. D'autres prétendent que ce ne fut pas Montesquiou mais un soldat obscur qui commit de sang froid cet assassinat.

Canal sur les Alpes. — Sous l'Empereur il avait été question de faire un canal qui franchissant les Alpes, au moyen d'un nombre suffisant d'écluses et profitant des lacs situés très près de l'hospice du mont Cénis, établirait une communication par eau entre Lanslebourg et la vallée de Suze. M. de Prony de l'académie des sciences, fit les études complètes de ce projet, et il reconnut par de longs calculs que l'exécution de ce plan était praticable, mais il prouva par le résultat même de son examen qu'un bâteau en prenant ce chemin, mettrait un temps considérable à le parcourir, et que le transport par terre beaucoup moins lent, était moins dispendieux et préférable : l'Empereur abandonna l'idée du canal, et la route, pour le roulage, la diligence et les voitures, fut refaite à neuf, sur les dessins de l'ingénieur Derrien, qui est aujourd'hui chargé de la direction des routes stratégiques, dans la Vendée.

— *Pyrotechnie.* — Un amateur a dernièrement tiré, dans le voisinage de Londres, un feu d'artifice qui prouve la perfection dont est susceptible l'art de peindre avec du feu. Ce pyrotheenicien termina ses expériences par l'enlèvement d'un aérostat garni de bandes de tôle très minces, qui s'élevra avec la rapidité de l'éclair. A une hauteur d'environ cinq cents toises, trois détonations partirent du ballon comme signal ; aussitôt parut un ange d'or ayant des ailes en plumes bleues, vertes et rouges, et tenant à la main l'inscription : *God save the King*, en feu rouge, sur un fond blanc. Après quelques minutes, ce tableau de feu éclata avec grand bruit, et se métamorphosa en une corne d'abondance d'or, remplie de fleurs de toutes les couleurs, qui se répandirent au loin en tombant. Enfin un nouveau signal de trois fortes détonations se fit entendre dans l'air, et le tout se changea en trois étoiles rayonnantes qui descendirent lentement avec le ballon.

MOLIÈRE A NANTES. — DROIT DES PAUVRES.

On lit dans un des registres de la mairie de Nantes, à la date du 23 avril 1648 :

« Ce jour est venu au bureau le sieur Molière, lui et ses « comédiens, et la troupe du sieur Dufresne, qui a démon- « tré que le restant de ladite troupe doit arriver ledit jour « en cette ville, et a supplié très humblement messieurs « leur permettre de monter sur le théâtre pour représenter « leurs comédies. Sur quoi le bureau arrête que la troupe « desdits comédiens obtiendra de monter sur le théâtre jus- « dimanche prochain. »

On voit dans le même registre qu'une première troupe de comédiens, ayant à sa tête un sieur Beaupré, avait donné une représentation, le 10 janvier précédent, à la condition de consacrer une recette chaque semaine aux pauvres.

Monument élevé au prince Eugène Beauharnais.

Le mausolée du duc de Leuchtenberg, placé dans l'église de Saint-Michel, à Munich, vient d'être tout à fait achevé. Voici quelques détails sur ce tombeau.

La statue du prince domine le monument ; le héros est représenté debout, l'une de ses mains est posée sur son cœur, sans doute pour indiquer qu'il a été sans reproche. De l'autre, il présente à l'histoire une couronne de lauriers, comme le seul bien qui lui soit resté de ses grandeurs passées. A sa droite, Clio, assise, grave ses exploits sur des tables de marbre ; on voit à sa gauche les génies de la vie et de la mort, et à ses pieds des insignes militaires, et la couronne royale qu'il refusa pour rester fidèle à ses sermens. Les figures, qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau, ont été exécutées, à Rome, par le célèbre Thosvalden ; la partie architecturale est due à M. de Klenze, architecte de la cour de Bavière. Au-dessus de l'entrée du monument, on lit la devise du défunt : « Honneur et fidélité. » Sur le piédestal se trouve une inscription latine, dont voici la traduction : « Ici repose doucement la dépouille d'Eugène Napoléon, qui fut vice-roi d'Italie ; il était né à Paris, le 2 septembre 1781 ; il est mort à Munich, le 21 février 1824. Ce monument a été élevé par sa veuve affligée, Auguste-Amélie, fille du roi Maximilien-Joseph de Bavière.

— *Le Céramique.* — Il y avait à Athènes un quartier qu'on nommait le Céramique ou les Tuileries. En sortant par la porte Dipyle, on entrait dans de petits champs qu'on appelait aussi céramiques. On voyait le long du chemin quantité de tombeaux, car il n'était pas permis d'enterrer dans la ville. Les cimetières ou *champs de repos*, étaient, comme ils le sont à présent à Paris, hors des murs, mais la plupart des citoyens notables ou qui voulaenit passer pour l'être, avaient leurs sépultures dans leurs maisons de campagne : ceci est beaucoup moins fréquent en France, et il faut pour en user de la sorte avoir des autorisations qu'on n'obtient qu'en offrant de certaines garanties, et en remplissant de longues formalités.

Le céramique, proprement dit, à Athènes, était d'abord uniquement réservé pour ceux qui avaient péri avec éclat dans les batailles. Plus tard on y admit les restes des citoyens illustres qui n'étaient pas morts les armes à la main. On leur y élevait des monumens, soit aux frais de leur famille soit aux frais du public. Parmi les tombeaux qui attiraient l'attention, se trouvait, au premier rang, celui de Périclès C'était là une espèce de panthéon.

LES AIGLES.

Chez les nations primitives où les idées se trouvaient en rapport plus intime avec la nature, il n'est pas étonnant que le lion et l'aigle, ces deux emblèmes de la puissance du génie et de la puissance matérielle, aient été l'objet d'un culte religieux, autant inspiré par la crainte que par l'admiration. L'aigle surtout, si beau, si majestueux lorsque ses grandes ailes se déploient et fendent l'air ; l'aigle dut fortement frapper des imaginations poétiques et neuves. La rapidité de son vol, la fierté de son attitude et de son regard lui firent donner les attributs de messager des dieux, et porteur des foudres célestes. Ce premier hommage rendu au roi des oiseaux, se perpétua peu-à-peu, devint type, et quand avec Jupiter tomba aussi l'aigle Olympien, il resta toujours cet aigle si grand, si magnifique, tel que Buffon nous l'a décrit dans son style tout à la fois pittoresque et pompeux.

Les alchymistes du moyen-âge, entre autres Raymond Lulle, et Arnaud de Villeneuve, celui qui le premier découvrit les propriétés de l'alcool, se prévalant de ce passage de la Bible « ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle » cherchèrent long-temps le moyen dont il se servait pour neutraliser l'effet des ans, et finirent par se persuader qu'il lui suffisait pour cela de dévorer une tortue dont il avait brisé l'écaille en la laissant tomber de fort haut.

Les naturalistes de notre siècle, armés du scalpel et de l'esprit d'analyse, ont fait cheoir l'aigle du trône où il s'était tenu pendant tant de siècles, mais ils n'ont pu lui enlever des qualités qui le mettent toujours au-dessus des autres animaux, et qui le caractérisent particulièrement, telles qu'un grand courage et une certaine grandeur qui lui font dédaigner tout ce qui est petit et faible ; tout ce qui ne s'acquiert pas par des combats.

La fauconnerie oubliée de nos jours, divisait autrefois tous les grands oiseaux de proie en *nobles* et en *ignobles*. Parmi les premiers elle rangeait les faucons, les émerillons, les gasans, les éperviers qui servaient à la chasse, et rejetait ignominieusement au dernier rang, les aigles qui ne se prêtaient pas à ses caprices, et qu'elle ne parvint jamais à bien dresser. La science actuelle a établi une classification plus juste et plus régulière. Les aigles se divisent en quatre familles ainsi qu'il suit :

1° Aigles chasseurs ou aigles proprement dits. — Le

grand aigle, aigle impérial, aigle commun, petit aigle blanc, brun, noir, aigle griffard.

2° Aigles pêcheurs. — Aigle orfraie, pygargue, balbuzard, harpie, vocifer, blagre, bateleur.

3° Aigles autours. — Urutaurana, huppart, blanchart, aigle brun bai.

4° Sous aigles. C'est la plus nombreuse; elle comprend, l'aigle bacha, caffre, caracca; l'aigle de la Chine, l'aigle couronné, l'aigle des Grandes-Indes, etc., etc.

Nous donnerons successivement la description de quelques unes de ces espèces, afin d'initier nos lecteurs aux mœurs de ces oiseaux curieux.



(Le grand aigle.)

Le grand aigle. — Appelé aussi aigle royal et aigle *doré*. Les caractères qui le distinguent sont des tarses emplumées jusqu'à la racine des doigts et des ailes, qui dans l'état de repos atteignent à peu près l'extrémité de la queue.

Ce roi des airs se rencontre dans les hautes montagnes, et dans les lieux sombres comme son naturel; il est cosmopolite, c'est-à-dire qu'il est commun à tous les continens et qu'on le trouve aussi bien sous l'équateur que dans les régions septentrionales. La femelle de trois pieds et demi de long, de huit pieds et demi de vol ou d'envergure, pèse de quinze à dix-huit livres; le mâle est d'environ un sixième plus petit. Il est bien rare de les voir l'un sans l'autre; ils chassent ensemble, et combinent leurs manœuvres. Si deux couples sont dans le même canton, il faut que l'un des deux périsse ou fuie; c'est pour cette raison que l'on voit très peu d'aigles dans les îles de peu d'importance. Le premier qui fut vu à Rhodes, vint se poser sur la maison de Tibère et lui présagea l'empire. Les aigles chassent les quadrupèdes d'une taille assez forte, et ils s'attaquent même quelquefois aux bœufs. Dès qu'ils ont des petits, leur activité à chasser devient étonnante, et les provisions abondent dans leur *aire* (c'est ainsi que s'appelle le nid de l'aigle). Si la femelle pond plus de deux œufs, il y en a presque toujours un de stérile et l'on prétend que dans le cas contraire, les parens, par une barbare économie, savent faire justice du trop grand nombre. Les jeunes aiglons sont d'abord couverts d'un duvet blanchâtre qui brunit avec l'âge. Puis à mesure qu'ils vieillissent, la couleur foncée de leur plumage s'éclaircit, il devient même tout blanc dans certains endroits. Les maladies ainsi que la faim, produisent les mêmes changemens. L'aigle vit fort long-temps. Klein parle d'un animal de cette espèce, qui vécut à Vienne cent quatre ans privé de sa liberté. Le professeur Reisner à publié dernièrement en Allemagne, un ouvrage sur l'avantage que l'on pourrait tirer des aigles de la grande famille, en les attelant à des ballons; il va jusqu'à indiquer le nombre nécessaire pour conduire ces voitures aériennes.

L'aigle commun ou *l'aigle brun*. — Il a trois pieds de long, et ses ailes étendues ont jusqu'à sept pieds d'envergure. On le trouve dans toute l'Europe et dans l'Amérique septentrionale. Il ne quitte pas les montagnes pendant l'été mais il descend dans les plaines pendant l'hiver. Il s'élève si haut qu'on le perd souvent de vue, et de cette grande distance on entend ses cris qui ressemblent alors à l'aboiment d'un chien. Il niche sur les rochers les plus escarpés. Les lièvres, les oiseaux, les agneaux mêmes sont sa nourriture.

L'aigle griffard. — Cet aigle d'Afrique possède à un haut degré la force, le courage et les armes sanguinaires. Avec une taille, égale à peu près à celle du grand aigle, il a les jambes plus longues, plus musculeuses, et les serres plus fortes; sa couleur est un mélange de blanc et de brun. C'est sur la cime des plus grands arbres qu'il établit son aire qui n'est jamais creux comme celui des autres oiseaux, mais plat en manière de plancher. Celui du griffard est si solide qu'un homme peut s'y tenir sans crainte de s'y enfoncer. Aussi sert-il à l'aigle nombre d'années, et même sa vie entière, s'il ne lui arrive pas d'accident. Il est composé d'abord de plusieurs fortes perches, enlacées en tous sens par des branches flexibles qui les lient fortement ensemble, et servent de fondement à cet édifice qui est ensuite surmonté d'une grande quantité de menu bois, de mousse, de feuilles sèches, de bruyères, etc.: ce second plancher est recouvert d'une couche de petites buchettes, et c'est sur ce dernier lit où il n'entre rien de douillet que la femelle dépose ses œufs. Cet aire ainsi construit, peut avoir de quatre à cinq pieds de diamètre, et deux d'épaisseur. Quand le local n'offre point d'arbre, l'aigle le place entre des rochers, et le façonne comme le premier, à l'exception du fondement qui se trouve tout fait, mais alors il a à redouter pour sa progéniture, les visites de certains animaux rongeurs qui viennent briser les œufs pour s'emparer de ce qu'ils renferment. Quand les petits grandissent, ils sont très voraces, et donnent beaucoup de mal à leurs

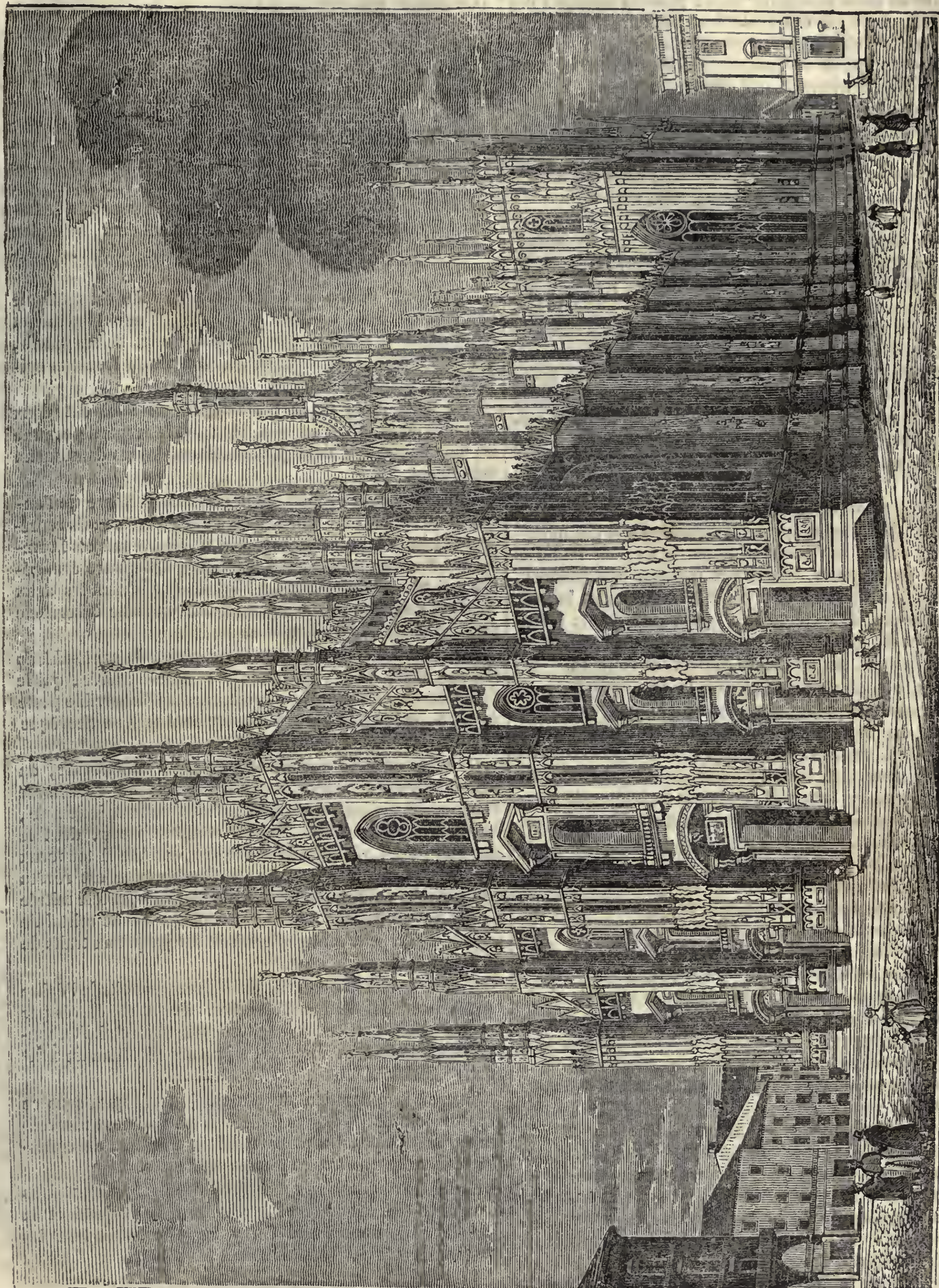


(L'aigle commun.)

parens pour les nourrir. On raconte à ce propos, qu'un pauvre nègre se voyant sur le point de périr de faim, lui et sa famille, se hasarda timidement pendant l'absence des aigles, à aller dérober la nourriture des aiglons; cette découverte bien heureuse lui procura des vivres pendant plus de deux mois, et il prolongea même ses moyens de subsistance en coupant les ailes des jeunes aigles, pour retarder leur départ trop précoce.

Paris. — Imprimerie du Magasin Universel, Cosson, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

ITALIE. — CATHÉDRALE DE MILAN.



(Vue du dôme de Milan.)

Montaigne disait que « Milan ressemblait assez à Paris et « avait beaucoup de rapport avec les villes de France. » La même ressemblance frappa le Tasse lorsqu'il vint passer deux années à Paris, à la suite du cardinal d'Este. Et pourtant alors la France n'avait pas porté ses armes victorieuses jusqu'au sein de la capitale de la Lombardie; elle n'y avait pas établi son gouvernement, doté l'Italie de ses lois, embelli Milan de ces constructions grandioses, qui rappellent les travaux des Romains. Aussi combien notre amour-propre national ne doit-il pas être flatté, lorsqu'à chaque pas nous rencontrons dans ce beau pays les traces glorieuses du passage de nos armées, lorsque les Italiens avouent eux-mêmes, et avec reconnaissance, qu'ils doivent aux Français, la majeure partie de leurs plus beaux monumens modernes? Ici, c'est un palais magnifique (habité aujourd'hui par le vice-roi, frère de l'empereur d'Autriche); dont les somptueux ornemens et les brillantes peintures offrent encore les emblêmes de l'Empire et les traits de

Napoléon ; là, c'est une arène construite par nos soldats, où trente six mille personnes assises peuvent assister à des courses en chars, à des évolutions militaires, ou à des naumachies ; plus loin, c'est un arc de triomphe, tout en marbre et couvert de sculptures et de bas-reliefs, destinés à perpétuer le souvenir de nos victoires ; ailleurs, ce sont des promenades, des rues, des boulevards, construits par les ordres de Bonaparte : on n'en finirait pas s'il fallait citer tout ce que les Français ont fait dans ce pays, et tout cela est tellement au-dessus de l'imagination de celui qui n'a pas vu, que nos lecteurs auraient peine à nous croire.

Il est impossible de n'être pas frappé, même en passant, de l'air de richesse, de commerce et d'industrie de Milan. Peu de villes peuvent lui être comparées pour le luxe, et surtout pour celui des équipages : le moindre rentier a son cheval et sa voiture, et il s'imposerait toutes sortes de privations plutôt que se refuser le plaisir d'aller en carosse ; c'est du reste une manie que les Milanais ont de commun avec tous les peuples d'Italie, et nous ne pouvons guère nous figurer en France jusqu'à quel point elle est poussée chez eux. Aussi rien de plus brillant que la longue file de voitures, qui parcourent, chaque soir, la rue et le boulevard du *Corso* ; on dirait une de nos promenades de Longchamps.

Les divers palais de Milan sont plutôt, à quelques exceptions près, de vastes et opulentes demeures que des monumens ; les cours, environnées de portiques, ont toutefois une sorte de grandeur. Quant aux maisons particulières, elles sont généralement bien bâties. Les rues sont larges, mais tortueuses, de sorte qu'on s'y perd facilement : toutes sont pavées en galets, avec deux rangées de dalles, au milieu de la voie, sur lesquelles roulent les voitures.

L'étranger, qui visite Milan pour la première fois, est étonné du nombre prodigieux de guérites, qu'il rencontre presque à chaque coin de rue, et où, tous les soirs, sont placés des factionnaires. Cet appareil a quelque chose de triste et de menaçant ; mais de telles précautions ne sont que trop nécessaires, attendu l'état de la législation du pays. La loi autrichienne ne condamne jamais un criminel, sur la déclaration du plaignant, s'il n'y a en outre déposition de deux témoins, ou l'aveu du coupable. Cette sage disposition, qui n'a pas d'inconvénient chez les peuples heureux et tranquilles de l'Autriche, ne peut pas être appliquée aux Italiens et particulièrement aux Lombards. La loi n'offrant donc pas assez de garantie, pour la sûreté des citoyens, il a fallu recourir à une surveillance extraordinaire.

Tel est l'aspect général que présente la capitale de la Lombardie. Dans un prochain numéro nous entrerons dans quelques nouveaux détails sur cette ville magnifique. Terminons aujourd'hui cet article par la description de la cathédrale, le monument de Milan le plus curieux et le plus important.

On attribue communément à Jean Galéas Visconti, la construction du *dôme*. (1) Cet édifice, le seul monument remarquable d'architecture gothique, qui se trouve en Italie, est peut-être, après Saint-Pierre de Rome, le premier temple du monde, par sa grandeur et sa magnificence. Il est tout entier de marbre blanc. Une multitude innombrable d'ornemens gracieux, de flèches élégantes, de sculptures, de bas-reliefs, de statues (2), de colonnes, décorent les façades, les voûtes, les nefs, les galeries et les combles. Cent-trente-cinq aiguilles, d'une délicatesse de travail merveilleuse, surmontent l'édifice ; chacune d'elles porte vingt-sept statues. Au sommet de la flèche principale est placée une statue colossale de la Vierge, en bois doré : depuis le sol jusqu'à la tête de cette statue, l'élévation du monument est de trois-cent-trente-cinq pieds.

La vue, du haut de ce dôme, énorme pyramide, espèce de montagne de marbre, est vraiment admirable ; c'est d'abord la ville dont les superbes édifices s'étendent de tous côtés ; puis, les plaines immenses de la Lombardie, qui apparaissent, sous l'azur des cieux, comme un océan de verdure, et par delà ces plaines, les Alpes et les Apennins.

L'intérieur du dôme répond à la magnificence de l'extérieur. Il est difficile de n'être pas fortement ému, lorsqu'on entre sous les voûtes immenses de cette colossale basilique.

Le vaisseau figure une croix latine. La voûte est soutenue par cinquante-deux piliers gothiques, d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses : les chapiteaux de ces piliers, qui tous diffèrent par le dessin, sont ornés de frontons ogives, et de riches arabesques.

Des deux côtés de la porte principale s'élèvent deux colonnes de granit d'un seul bloc : on les regarde comme les plus hautes qui aient jamais été employées dans aucun monument.

Les dix-sept bas-reliefs de la partie supérieure de l'enceinte du chœur sont d'une finesse de ciseau rare : ils représente l'histoire de la vierge, et sont dûs à François Brambilla. Le même artiste a fait les statues des quatre évangélistes et des quatre pères de l'église, qui ornent les deux chaires, ainsi que le modèle du grand et riche tabernacle de bronze doré du maître-autel.

On conserve dans le chœur le reliquaire du *santo-chiodo* (un des clous de la vraie croix), relique vénérée, qui le 3 mai de chaque année, anniversaire de la terrible peste de 1576, est portée processionnellement par l'archevêque de Milan.

Il existe sous le chœur une chapelle souterraine, où repose le corps de saint Charles Borromée, qui est comme le héros de cette contrée ; génie vaste, ardent, inflexible, bienfaiteur des pauvres, grand administrateur, dont le souvenir, ainsi que celui de sa famille, domine là tous ceux des rois et des empereurs. Le saint archevêque est revêtu de ses habits pontificaux enrichis de diamans ; sa tête mitrée repose sur un coussin d'or ; le sarcophage est de cristal de roche, et l'on peut contempler aisément jusqu'aux traits de ce grand homme.

Plusieurs mausolées situés, dans divers endroits de l'église sont dignes aussi de fixer l'attention : ils ont été élevés par les plus habiles artistes. Nous citerons surtout celui d'Othon-le-Grand et de Jean Visconti, seigneurs de Milan au XIII[e] et XIV[e] siècles.

Quant à la décoration des autels (on sait que, sous ce rapport, le luxe des églises italiennes est vraiment merveilleux), ils sont pour la plupart garnis d'agates, de cornalines, de rubis et d'autres pierres précieuses.

Enfin tout, jusqu'aux moindres détails, concourt dans cet admirable monument, à rehausser la majesté et la splendeur de l'ensemble. On y regrette cependant les anciens vitraux qui représentaient les histoires de l'ancien et du nouveau testament : ils furent, dit-on, brisés par la détonation des coups de canon tirés lors du couronnement de Bonaparte comme roi d'Italie : on dirait qu'il eût craint de ne pas faire retentir assez haut le bruit de sa fortune.

On travaille encore à cette cathédrale, qui est loin d'être complètement achevée. Dans l'espace de sept années seulement, Napoléon avait fait construire à peu près le tiers de l'édifice : son œuvre se continue, et l'empereur d'Autriche, ami éclairé et protecteur des arts, consacre à cette église une somme annuelle de cinq cent mille francs.

---

(1) C'est le nom que l'on donne en Italie à toutes les cathédrales. *Dôme* vient du mot latin *domus* maison : c'est la maison par excellence, la maison de Dieu. Chez nous *dôme* signifie *coupole*.

(2) Le nombre des statues, qui ne sont pas encore toutes placées, doit s'élever à quatre mille cinq cents ; la façade principale seulement en compte à peu près deux cent cinquante.

LES ASTROLOGUES.

L'astrologie est née en Chaldée, Cham en est dit-on, l'inventeur. Les peuples les plus sages et les plus instruits de l'antiquité, les Indiens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains ont cru aux prédictions des *astrologues*. Établis dans Rome sous le nom de mathématiciens, ils étaient tour à tour caressés ou proscrits par les Empereurs, non que les Césars aient jamais douté de la science astrologique, mais parce qu'ils ont douté quelquefois de la science de l'*astrologue*. Tibère y croyait sous cette réserve. Pendant son exil à Rhodes il les consultait souvent, mais tout à la fois crédule et méfiant, il les faisait jeter à la mer du haut du rocher où sa maison était assise, quand il les soupçonnait de tromper. Un d'eux, nommé Thrasullus, lui ayant promis l'empire, il lui demanda s'il savait ce qui lui arriverait à lui-même? A cette question, *l'astrologue* considérant la profondeur des précipices qui entouraient ce lieu, dont aucun de ses confrères n'était revenu, s'écria en pâlissant, qu'il était menacé d'un grand danger. Tibère attribuant à la science de Thrasallus ce qui n'appartenait qu'à sa pénétration, le rassura en l'embrassant et lui accorda presqu'autant de confiance qu'à Séjan qui en abusa moins innocemment.

De Tibère à Louis XI, il n'y a qu'un pas. Ce prince qui joignait aussi la crédulité à la cruauté, ne négligeait aucun moyen de connaître l'avenir, et consultait indifféremment les saints et les *astrologues*. Mais Il fallait aussi lui donner des réponses qui le satisfissent. « Toi qui sais tout, dit-il, un jour à l'un d'eux, sais-tu quand tu mourras. » « Trois jours avant votre Majesté, lui répondit le fripon, qui savait que chez le roi très chrétien, il y avait des oubliettes. » Il dut en effet la vie à la terreur que cette prédiction jeta dans l'âme de ce bon roi.

L'astrologie judiciaire nous vient des Arabes, comme la petite vérole et l'ophtalmie, seuls résultats positifs que nous ayons rapporté de nos excursions en orient. Elle régna long-temps dans le palais des rois. Elle assistait à leur naissance et faisait l'histoire de leur règne avant qu'il fût commencé. C'est elle qui donna à Louis XIII, né sous le signe de la Balance, le surnom de *juste* qu'il a si bien justifié.

Quand Anne d'Autriche accoucha de Louis XIV, un astrologue caché dans un cabinet voisin, tirait l'horoscope du royal enfant.

Charles V, à qui nous donnons dans le sens de prudent, le nom de *sage* qu'il reçut à titre de savant (*sapiens*, celui qui sait), Charles V, non seulement croyait à l'*astrologie*, mais c'était pour lui une étude de prédilection. Il en fit même un objet d'enseignement public et bâtit à cet effet, rue du Foin Saint-Jacques, une maison qu'il nomma collège de *maître Gervais*, nom d'un docteur attaché à son service en qualité de *souverain médecin et astrologien*; et à ce double titre *moult estimé et stipendié d'icelui roi*. Ajoutons que cette fondation fut approuvée par le pape Urbain V.

Les livres d'astrologie formaient la plus grande partie des neuf cent dix volumes dont se composait la bibliothèque du roi sous Charles *le savant*.

L'*Astrologie* était encore un objet d'étude au XVII[e] siècle. Mais alors cette étude cessa d'être encouragée par les rois. Par les premiers réglemens donnés à l'académie des sciences, il fut défendu spécialement à cette compagnie de s'occuper d'*astrologie judiciaire* et de *pierre philosophale*.

Jamais l'*astrologie* ne fut plus en faveur que sous les derniers Valois. Les superstitions italiennes étaient venues, à la suite de Catherine de Médicis, fortifier les superstitions françaises. Ce monument de l'un des vices de cette reine, la colonne qui existe auprès du Marché au blé, est l'observatoire où elle allait consulter les astres sur la reussite de ses projets. Elle y monta plus d'une fois sans doute avant la Saint-Barthélemy.

L'*astrologie* a ridiculement immortalisé les noms d'*Albert-le-Grand*, de *Nostradamus* et de ce *Mathieu Lansberg* qui, comme le phénix renait de ses cendres. Quoiqu'il soit moins connu, le nom de *Jean Stoffler* a droit aussi à la même célébrité. Stoffler, qui au XV[e] et au XVI[e] siècles professait les sciences à Tubingen, perdit comme *astrologue* la considération qu'il avait comme mathématicien.

Il avait prédit un déluge universel pour le mois de février 1524; la prédiction retentit d'un bout du monde à l'autre. Sur la foi du premier savant de l'Europe, de l'homme qui avait travaillé à la réforme du calendrier, commandé par le concile de Constance, l'univers trembla. Chacun prit ses précautions; le plus pauvre avait un bateau tout prêt, le riche une galiotte. Un docteur de Toulouse fit même fabriquer une arche pour lui, sa famille et ses amis : bêtes et gens, chacun y avait sa place. Tous en furent pour leurs frais. Malheureusement pour le prophète, ce mois de février se passa sans qu'il tombât une goutte d'eau, quoique Saturne, Jupiter et Mars s'y trouvassent en conjonction dans le signe des poissons.

Jean Stofler prit à la vérité sa revanche. Il avait prédit qu'il mourrait d'une chûte; cette fois il rencontra juste. Comme il discutait dans sa bibliothèque, une planche qu'il ébranla en voulant prendre un in folio pour s'appuyer d'une autorité, lui tomba sur la tête, au fort de la discussion. Il en mourut quelques jours après, mais rétabli dans sa réputation. Cela console.

Il est facheux de trouver sur la liste des astrologues le nom de ce comte de Boulainvilliers, qui avait en histoire de si profondes connaissances, quoique le cardinal de Fleury ait dit de lui *qu'il ne connaissait pas plus l'avenir que le le passé et le passé que le présent.*

Le comte de Boulainvilliers avait prédit à Voltaire qu'il mourrait infailliblement à l'âge de trente-deux ans. « J'ai eu la malice de le tromper déjà de près de trente années, écrivait Voltaire en 1757, de quoi je lui demande humblement pardon. » Voltaire porta, comme on sait, la malice plus loin, il ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt quatre ans.

L'astrologie n'est plus de mode, mais la passion qu'elle satisfit long-temps, est encore dans toute sa vigueur; c'est à présent le tour des diseuses de bonne aventure. Ce que nos pères lisaient dans le ciel, on le cherche aujourd'hui dans un jeu de cartes ou dans le marc de café. Les anciens étudiaient l'avenir dans les entrailles des victimes. Le vol d'un oiseau, l'appétit d'un poulet réglèrent long-temps les destinées de Rome et du monde. La sottise ne perdra jamais ses droits.

L'ALOÈS (*Aloë arborescens.*)

L'espèce que représente cette figure est l'*Aloë arborescens*, dont la tige a quelquefois de dix à douze pieds de haut; les feuilles embrassent le tronc; elles sont recourbées en dehors, bordées de dents ou d'épines, et d'un vert foncé. Autour de l'*Aloë arborescens* ont été représentées quelques variétés de cette plante; chez elles il n'y a pas de tige et les feuilles partent immédiatement de la racine. C'est à sa forme remarquable plus encore qu'à sa beauté, que l'aloès doit l'attention curieuse qu'il excite; son port et son aspect qui s'éloignent des autres végétaux, surprennent et attirent les regards dans les jardins destinés aux plantes d'agrément, et l'on comprend sans peine le culte que lui rendent les Mahométans et surtout les Egyptiens, qui le font servir à leurs cérémonies religieuses, en témoignage de la grande estime dont il jouit près d'eux. Les voyageurs ont parlé souvent d'aloès énormes qui fournissent à certains peuples, et notamment aux Mexicains, les objets nécessaires à presque tous les besoins de la vie, poutres, solives, tuiles, pieux, haies impénétrables, vêtemens, hamacs, cordes d'arc, lignes à pêcher, papier, vin, vinaigre, miel, etc. Ce n'est pas l'aloès qui peut réclamer cette gloire d'*utilisation*, mais bien l'*Agavé*, plante très voisine de l'aloès, avec lequel on l'a long-temps confondue. Ce n'est pas à lui non plus qu'on doit ce bois d'aloès employé à faire des écritoires, des étuis, des chapelets, et dont l'odeur est à la fois si forte et si gracieuse; ce bois provient du Calambac de la Cochinchine,

petit arbre tortu, noueux, tout rempli d'un suc laiteux, âcre et caustique, dont une goutte peut désorganiser l'œil ainsi que l'indique le nom d'arbre aveuglant, *arbor excæcans*, qui lui a été donné par Rumph et Linnée.



(L'Aloès.)

L'aloès occupe un des premiers rangs parmi les plantes succulentes ou grasses; c'est principalement pour extraire le suc dont il est imprégné, que l'on cultive l'aloès au cap de Bonne-Espérance, à la Jamaïque et à la Barbade. Cet extrait s'obtient par différens procédés; tantôt en faisant des incisions à la base des feuilles où elles ont plus d'épaisseur, tantôt en coupant par fragmens les feuilles qui ne distillent plus, et en les faisant bouillir dans une certaine quantité d'eau, jusqu'à ce que la liqueur soit noire et épaisse: alors on la passe, on la laisse reposer; quand elle est clarifiée, on la fait bouillir pour lui donner plus de consistance, après quoi on la verse dans des calebasses où elle se durcit insensiblement. Le suc de l'aloès ou *sucrotin*, que le vulgaire nomme quelquefois par corruption *chicotin*, est employé en médecine comme purgatif et tonique. Dans des temps d'ignorance, il a eu la réputation de prolonger la vie bien au-delà du terme ordinaire; *Paracelse*, ce fou sublime, prétendait au quinzième siècle, que son élixir, dont l'aloès faisait la base, pouvait reproduire la longévité de Mathusalem, on sait que ce prince des alchimistes, malgré son élixir, mourut misérable à quarante-huit ans.

Si l'aloès fournit à la médecine un de ses puissans secours, il n'est pas employé avec moins de succès dans les arts et dans l'économie domestique. On prépare avec son suc, un vernis aloëtique qui préserve des insectes les meubles, les collections d'histoire naturelle, et peut même protéger les vaisseaux et les digues contre l'action destructive des tarets, animaux marins qui, comme une tarière, creusent les bois les plus durs et s'y logent pour se mettre à l'abri. Ce sont des tarets qui, en 1731, détruisirent en grande partie les pilotis des digues de la Zélande et exposèrent cette belle province au danger d'une submersion, qu'eût entraînée la différence qui existe entre le niveau de la mer et celui de son sol.

On obtient de l'aloès une belle couleur brune et du sucrotin une couleur violette très solide.

Les habitans de la Cochinchine font des feuilles de l'aloès une fécule agréable au goût, préparée avec du sucre.

Les Hottentots font leurs carquois avec les tiges d'une espèce d'aloès; quelques variétés de cette plante fournissent un fil très fort avec lequel les indiens de la Guyanne font des hamacs et des voiles, et les Portugais des bas et des gants.

LA BÉCASSE.

La bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage, celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair, que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de cet oiseau, qu'un naturaliste (Belon), qualifie de *moulte sotte bête*. La bécasse arrive dans nos bois en même temps que les grives, vers le milieu d'octobre : elle descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimats déterminent son départ : car ses voyages, dit Buffon, ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrée en contrée.

Ces oiseaux arrivent la nuit, et quelquefois le jour par un temps sombre, toujours un à un ou deux ensemble, mais jamais en troupes. Ils s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées : ils s'y tiennent retirés et tapis pendant le jour et la nuit, et ne quittent ces endroits fourrés qu'à l'aube du jour, ou à la nuit tombante, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers : c'est ce qui fait croire que la bécasse, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'elle est blessée d'une lumière plus forte. Son vol, quoique rapide, n'est ni élevé, ni long-temps soutenu : elle bat des ailes avec bruit en partant, et file assez droit dans une futaie; mais dans les taillis elle est obligée de faire souvent le crochet. Elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur, et peu d'instans après sa chûte, elle court avec vitesse.

C'est au mois de novembre qu'on prend les bécasses en plus grand nombre; aussi les chasseurs nomment-ils la pleine-lune de ce mois la *lune des bécasses*. On les chasse au fusil, mais la manière de les prendre la plus fructueuse



(La Bécasse.)

et la plus certaine est de leur tendre des pièges dormans, qu'on appelle *rejets :* c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois, flexible et élastique, plantée en terre et courbée en ressort, assujétie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle ; on embar-

rasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet, de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piège, afin de déterminer la bécasse à passer le pas du trébuchet qui part dès qu'il est heurté; et l'oiseau saisi par le nœud coulant est emporté en l'air par la branche qui se redresse. La bécasse ainsi suspendue se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir et sur la fin de la nuit, sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battemens d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres, et, sans se donner le temps de les manger, il les cache en différens endroits pour les retrouver au besoin.

La bécasse ne se nourrit que de vers: elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources, sur les pâquis fangeux et dans les prés humides qui bordent les bois. Il paraît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat plutôt que par la vue: la nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec un organe de plus et un sens particulier, approprié à son genre de vie; la pointe en est charnue plutôt que cornée, et paraît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse, et ce privilége d'organisation a de même été donné aux bécassines, aux chevaliers, aux barges et aux autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture.

Le plumage de la bécasse est connu; et les beaux effets de clair-obscur, que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, seraient trop difficiles et trop longs à décrire en détail. Voici les signes caractéristiques de cet oiseau, dont les espèces sont fort nombreuses: des jambes courtes, dégarnies de plumes dans leur partie inférieure; quatre doigts dénués de membranes; un bec long et effilé; la langue grêle et pointue, la tête de forme carrée, et les yeux placés haut et en arrière, en sorte qu'il ne voit pas devant lui. Sa grosseur est à peu près celle de la perdrix. On le trouve également dans les climats chauds et froids de l'ancien et du nouveau continent.

PIERRE MIGNARD, SURNOMMÉ LE ROMAIN.



(La Vierge, de Pierre Mignard, peintre de l'École française.)

Pierre Mignard, né à Troyes en 1610, était fils de Pierre More, qui avait servi dans les armées d'Henri IV, avec six de ses frères, tous officiers, d'une belle figure. On rapporte que ce prince les voyant un jour tous réunis, dit en plaisantant: « Ce ne sont pas là des Mores, ce sont des Mignards; » et ce dernier nom leur resta.

Pierre Mignard étudia la peinture sous Vouët, puis il alla en Italie, entreprit à Rome des travaux qui le firent connaître, parcourut diverses autres villes, et se fixa quelque temps à Venise, où il fit les portraits du doge et de plusieurs patriciens. De retour à Rome, il fut chargé, concurremment avec Piètre de Cortone, de peindre le tableau

du maître-autel de Saint-Charles de Catenari : il fit ensuite le portrait du pape Alexandre VII, et toutes ces *vierges*, appelées plus tard *mignardes*, qui lui ont mérité l'honneur d'être comparé par les Italiens eux-mêmes à Annibal Carrache.

Après vingt-deux ans de séjour en Italie, il fut rappelé en France par Louis XIV. C'est à cette époque qu'il fit le portrait du roi et de la reine-mère, et qu'il peignit à fresque la coupole du Val-de-Grâce, la petite galerie de Versailles et l'ancien cabinet du grand Dauphin. Il serait trop long de citer tous les travaux de ce grand artiste, que Louis XIV nomma son premier peintre : nous dirons seulement qu'il décora les palais royaux d'une foule de tableaux qui ont constamment soutenu sa réputation. Comme tous les hommes d'un grand talent, Pierre Mignard eut ses détracteurs : on l'accusa d'avoir perverti le goût, en s'éloignant de la manière simple et naïve des grands modèles et en donnant à ses personnages, des poses et une expression, toujours spirituelles, mais trop affectées pour être vraies. Ce reproche n'est peut être pas sans quelque fondement, et il faut avouer que plusieurs compositions de cet artiste ne sont pas bien naturelles; mais ce défaut qui aurait pu lui être reproché avec moins d'aigreur et qu'il rachète d'ailleurs par des qualités précieuses, ne l'empêche pas d'être un des meilleurs peintres de l'école française.

Il eut pour amis, Molière, Chapelle, Racine, Lafontaine, Boileau, et la plupart des hommes distingués de l'époque. Son esprit orné et aimable faisait rechercher sa société. On a retenu de lui plusieurs mots ingénieux et piquants. Le roi, dont il faisait le portrait, pour la dixième fois, lui dit un jour : « Mignard, vous me trouvez vieilli ? — Sire, « répondit-il, il est vrai que je vois quelques victoires de « plus sur le front de Votre Majesté. » Une autre fois le monarque ayant entendu un seigneur appeler Mignard, sans lui donner le titre usité de *monsieur*, s'écria avec une espèce d'humeur : « Je l'appelle monsieur Mignard. — Sire, « reprit celui-ci, je ne m'offense pas de la suppression de « ce titre; il y a trente ans que je cherche à le faire « oublier. »

Mignard avait refusé d'entrer à l'académie de peinture fondée sous les auspices de Lebrun, dont la hauteur et l'orgueil le choquaient; mais après la mort de ce peintre, il ne fit plus de difficultés et fut reçu, le même jour, académicien, professeur, recteur, directeur et chancelier. Il mourut à Paris en 1695, à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

On compte au musée du Louvre; huit tableaux de ce grand artiste: *son portrait en pied;* celui *du dauphin;* celui de *la marquise de Maintenon*; celui de *la marquise de Feuquières*, fille de Mignard; *Jésus sur le chemin du calvaire; saint Luc peignant la Vierge, une sainte Cécile;* et *la Vierge présentant une grappe de raisin à l'enfant Jésus* (connue sous le nom de *Vierge à la grappe*). Ce dernier tableau est généralement le plus estimé : le dessin en est pur et le coloris brillant. La tête de la Vierge est pleine de candeur et de naïveté : sa pose est naturelle, et les draperies, qui la couvrent, sont ajustées avec élégance et vérité. La figure de l'enfant Jésus est fort jolie; elle ne manque pas d'une expression assez heureuse; seulement il y a peut-être un peu de prétention dans la manière dont il soulève le voile de la Vierge. En tête de cet article, nous avons offert à nos lecteurs un joli dessin au trait de ce beau tableau. Ce dessin, précieux par sa pureté et son exactitude, est dû au talent de Jean Louis Roullet, célèbre graveur au burin et contemporain de Mignard.

FUNÉRAILLES D'UN BONZE BIRMAN.

On se ferait difficilement une idée de la bizarrerie et de la singularité des cérémonies qui ont lieu aux obsèques des prêtres birmans. Un voyageur anglais qui se trouvait à Ava, capitale du royaume de ce nom fut témoin de ces cérémonies dont il a tracé le tableau suivant.

Aussitôt après que le *Pounghi* eut rendu le dernier soupir, son corps fut embaumé avec les plus rares aromates, et déposé dans un coffre plein de miel qu'on ferma hermétiquement. Des envoyés partirent aussitôt pour annoncer à toutes les provinces limitrophes que le saint homme n'étant plus de ce monde, ses restes avaient reçu les premières préparations. On fit savoir en même temps que la cérémonie du char aurait lieu tel jour, dans une grande plaine choisie d'avance. Voici en quoi consiste cette bizarre cérémonie. On place le corps sur un char vaste et élevé; la multitude des lieux circonvoisins se partage en deux troupes; l'une pousse la machine et s'efforce de la faire mouvoir, tandis que l'autre, du côté opposé, fait les mêmes efforts pour lui imprimer la direction contraire. La lutte se prolonge quelquefois pendant fort long-temps. On pourrait appeler ces deux troupes les *aquatiques* et les *fulminans;* car si la la première obtient la victoire, il lui est permis de jeter à la rivière le pounghi, le char et tout ce qui s'en suit; et si c'est l'autre, elle en fait, tout à son aise, un superbe feu de joie.

Ce ne fut que trois mois après le décès du pounghi qu'il fut placé, toujours dans son coffre, au milieu de la plaine, en présence d'une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfans, la plupart venus de fort loin, pour assister à ses funérailles.

La matinée fut remplie par des exercices gymnastiques. La jeunesse d'Ava, s'évertua à honorer la mémoire du défunt, à grands coups de poing. Quelques-uns jouaient du bâton; d'autres se bornaient à courir, a danser, ou à chanter à tue-tête. Les femmes ne se contentaient pas d'être témoins de ces exercices, et d'y applaudir; elles formaient aussi par petites troupes des danses très animées, sautaient, criaient et s'agitaient en frappant des mains. Leur toilette était assez piquante.

Elle semblait combinée de manière à ne pas trop gêner leurs mouvemens, à indiquer plutôt qu'à voiler leurs charmes, et rappelait assez fidèlement le costume des jeunes Lacédémoniennes, disputant le prix de la course ou de la lutte.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre dans la plaine, on n'apercevait qu'un mélange confus de têtes, dont les mouvemens tantôt lents, tantôt rapides, et se croisant dans toutes les directions, n'imitaient pas mal les innombrables globules d'une matière en ébullition.

Les exercices dont nous venons de parler, pris en plein air, et commencés dès le matin, étaient faits pour exciter l'appétit. Aussi le mouvement se calma insensiblement et s'arrêta tout à fait; la foule s'assit et procéda au déjeûner avec la même ardeur, dont elle venait de donner des preuves irrécusables. Pendant ce temps, on tira le pounghi de son coffre, et on le plaça debout au haut du char, regardant la foule, et paraissant, par son attitude, applaudir à tout ce qui se passait autour de lui. Les jeux recommencèrent après le repas; et chacun sans distinction d'âge ni de de sexe, y prit part avec une nouvelle ardeur.

Mais enfin, il fallut décider si la cérémonie se terminerait par l'eau ou par le feu. Les deux partis se formèrent, se placèrent aux deux extrémités opposées du char, sur plusieurs rangs les uns derrière les autres, présentant deux colonnes serrées, et d'une longueur prodigieuse. A un signal donné, les efforts commencèrent. Le char resta d'abord immobile, s'agita d'une manière presque insensible, fit un léger mouvement à droite, reprit sa première position, rétrograda, revint encore, parut enfin céder, et tout à coup, roulant avec rapidité, fit reculer et refoula devant lui la troupe vaincue. Un cri éclatant et spontané annonça le triomphe des *fulminans*. Ceux-ci tinrent conseil sur la manière de brûler le pounghi, et rien ne leur parut plus honorable que de le faire sauter en l'air. A cet effet, le char fut rempli de poudre à canon et d'artifices, et le corps en fut entouré dans tous les sens et presque couvert. Les

vainqueurs se placèrent ensuite à une distance convenable, et lancèrent sur la machine une quantité de fusées qui y mirent le feu.

Il y eut une explosion terrible qui dispersa au loin le char en mille débris, et emporta le saint homme dans les airs, où il fut accompagné par les acclamations et les applaudissemens universels des assistans. Après avoir rempli ce devoir, la foule se dissipa insensiblement, et peu d'instans après, le silence le plus absolu régnait dans les lieux où venait de se passer cette bruyante et singulière scène.

On se souvient que le corps de l'amiral Nelson fut déposé, après le combat de Trafalgar, dans un tonneau de rhum qui se trouva vide en arrivant en Angleterre. Les matelots du *Victory*, y avaient gouté si souvent, qu'ils n'en avaient pas laissé une goutte; c'est ce qu'ils appelaient mettre l'amiral en perce. Il faut rendre aux Birmans la justice qui leur est due; ils se gardent bien de toucher au miel du coffre, tant que le poungli y est déposé. Mais aussitôt après la cérémonie, ce miel est mis dans des bouteilles qui sont envoyées et vendues au marché de Calcutta.

LES KURDES.

Le Kurdistan, même en le circonscrivant dans les limites que lui donnent toutes nos cartes géographiques, n'est pas soumis aux lois d'un seul souverain. Il est divisé en deux parties, dont l'une, la plus étendue est comprise dans la Turquie d'Asie, et dont l'autre forme une province de l'empire Persan.

Le Kurdistan turc, tel que nous le définissons, renferme huit *sandjaks* ou provinces, dont les gouverneurs prennent ou s'arrogent le titre de pacha. Cependant à l'exception du pachalic de Van, auquel il nomme, le grand seigneur n'est guère que de nom souverain de cette grande contrée. Les Kurdes qui l'habitent se considèrent même si peu comme sujets de la Porte Ottomane, que la plupart d'entre eux n'ont voulu prendre ni le caouc, (sorte de turban) ni l'habit ottoman; ils proposent au gouvernement la nomination de leurs pachas et de leurs beys, mais quoi qu'ils les choisissent toujours dans la même famille, il est rare que l'élection n'occasionne pas beaucoup de troubles et même des combats sanglans. Les Kurdes se subdivisent en un grand nombre de hordes ou de tribus, dont les chefs reçoivent l'investiture du pacha ou du bey. — Le monarque persan n'exerce également que l'autorité de suzerain dans la partie du Kurdistan qui est comprise dans son empire; la fermeté de Feth-aly-chah, a pu seule empêcher les nomades de ses états d'être aussi turbulens que le sont ceux de la Turquie. — Le chef-lieu des Kurdes persans est Sinéh.

Ces peuples, soit qu'ils mènent une vie sédentaire ou qu'ils errent dans les campagnes, se prétendent issus des Mongols, et des Surbeks, dont les irruptions ont si souvent troublé l'Asie. Mais la grandeur et la beauté de leurs yeux, leur nez aquilin, la blancheur de leur teint, et l'élévation de leur taille, démentent cette origine tartare. Ils professent l'islamisme, et tous, sans même excepter ceux qui reconnaissent les lois du Chah de Perse, sont de la secte d'Omar. Leur manière de se vêtir diffère de celle des Turcs, en ce que leurs habits sont plus légers, quoiqu'à peu près de la même forme, qu'ils les recouvrent d'un grand manteau de poil de chèvre noir, et qu'au lieu d'un turban, ils portent un long bonnet de drap rouge, entouré d'un châle de soie rayé de couleurs tranchantes; une infinité de glands en soie sont attachés à l'un des bouts du bonnet et retombent fort bas sur les épaules. Cette coiffure leur sied bien. Ils se rasent la tête, et portent des moustaches; les vieillards seuls laissent croître leur barbe.

Les Kurdes excellent à manier la lance et à monter à cheval. La principale occupation des nomades consiste à élever des bœufs, des chèvres, des moutons et des abeilles; aussi dans la langue kurde, langue formée de l'arabe et du persan, et divisée en plusieurs dialectes, le mot *mâl*, qui signifie *biens*, *fortunes*, *richesses*, sert-il plus spécialement à désigner des troupeaux.

Les exercices militaires sont pour les Kurdes, le principal amusement. Ils aiment beaucoup les contes, et ils composent des chansons qui ont pour sujet ou des amours ou des combats, ou des événemens mémorables et tragiques.

Quoique simple, la musique des Kurdes n'est pas entièrement dépourvue d'art. Elle est expressive et mélancolique. Le chanteur prolonge, en les modulant, des sons monotones; il articule quelques mots qu'il entrecoupe de soupirs, de sanglots; il verse des pleurs, et finit par pousser des cris lamentables. On estime la justesse et la douceur de la voix beaucoup moins que son étendue, et pour faire l'éloge d'un chanteur, les Kurdes disent qu'on l'entend d'un *parasange* (1). A la vérité le chant est pour eux, lorsqu'ils errent dans les montagnes, un moyen de faire reconnaître le point où ils se trouvent placés.

Ils sont très enclins au vol. Peut-être ce penchant est-il une des causes qui les porte à errer sans cesse. Les autres motifs de leur goût pour la vie vagabonde, sont ou le voisinage d'une horde ennemie, ou le manque de paturages, ou la rigueur de la saison. L'hiver ils vont chercher un asile sous le toit du laboureur, à qui pendant l'été ils ont enlevé une partie de ses récoltes. Pressés par le besoin, d'indépendans et de farouches qu'ils étaient, ils deviennent souples et soumis, et vivent d'assez bon accord avec leurs hôtes. A l'approche du printemps, les Kurdes reprennent le genre de vie qui leur est propre.

Ordinairement les lieux qu'ils choisissent pour asseoir leur camp sont des prairies agréables situées au bord de quelque ruisseau. Leurs tentes, qu'ils préfèrent aux habitations les plus fastueuses des villes, sont composées d'un tissu de laine noire et grossière, et ont très peu d'élévation. Ils les entourent d'une claie de roseaux, en dedans de laquelle ils placent leurs bagages et souvent ce qu'ils ont pris aux caravanes. Cette sorte de clôture est très légère et très facile à transporter. On l'emploie aussi à séparer l'habitation des hommes de celle des femmes, et à faire des parcs pour les troupeaux. Un trou de quelques pieds de diamètre et de profondeur, servant de four et de cuisine, est creusé au milieu de chaque tente, qui, au moindre vent, est remplie de fumée, inconvénient assez grave, mais auquel les hommes, les femmes et les enfans sont habitués. Les chevaux sont attachés à des piquets plantés hors de l'enceinte, et on les tient presque toujours sellés; en général tout est disposé pour qu'on puisse plier bagage en un instant. Tout l'établissement coûte à peine un jour de travail.

Les peuples qui se livrent le plus au vol et au brigandage, sont souvent aussi ceux qui remplissent le plus rigoureusement les devoirs de l'hospitalité, et c'est ce qui fait qu'un voyageur expérimenté redoute surtout, en Orient, les contrées où cette vertu est le plus en horreur. Les Kurdes en fournissent la preuve. Un étranger de quelque apparence arrive-t-il au milieu d'eux, des cavaliers s'empressent d'aller à sa rencontre : « Soyez le bienvenu, lui disent-ils, c'est « chez vous même que nous allons vous recevoir. Cette « heure nous est agréable; puisse-t-elle vous être propice ! » On le conduit à la tente du vieillard le plus riche et le plus considéré de la tribu, et les femmes s'empressent de préparer un repas. Tandis que les unes pétrissent à la hâte une farine grossière, les autres vont chercher du miel et du laitage, ou étendent sur la terre des tapis, ouvrage de leurs mains.

Dans le même temps, les jeunes gens ôtent aux bêtes de somme leurs fardeaux, lavent les pieds des chevaux, et en hiver, pour empêcher que le froid ne les saisisse, ils les conduisent autour du camp, d'abord avec vitesse, puis

(1) Mesure itinéraire valant 4 lieues 1/2

insensiblement avec lenteur. « Enfans, dit le vieillard, « ayez soin de notre hôte; l'étranger est un présent de « Dieu. Que rien ne lui manque ni à ses gens. Songez aussi « aux montures, ce sont les vaisseaux du désert; et toi « voyageur, sois le bienvenu, tu es ici parmi les tiens; que « le contentement que tu éprouveras, soit pour nous le « gage des bénédictions du ciel. Si tu passes avec nous quel- « ques heures agréables, nous serons plus heureux que toi- « même. » En pareille occasion ce langage est sincère; mais lorsque les Kurdes sont éloignés de leurs foyers, qu'ils vont chercher fortune sur les chemins, dans les montagnes et au fond des déserts, ils considèrent comme leur appartenant en propre tout ce qui passe sur leurs terres, et ne se font aucun scrupule d'employer les discours les plus flatteurs, les promesses les plus mensongères pour venir à bout de leurs desseins.

Il est rare que l'on quitte les tentes des Kurdes sans être forcé de recevoir d'eux quelques présens, en reconnaissance du plaisir qu'on leur fait en leur demandant l'hospitalité. Souvent ils cachent dans les bagages du voyageur un che-



(Les Kurdes.)

vreuil, un agneau, ou toute autre chose qui puisse lui être utile en route. Quelquefois même le chef de la tribu joint un cheval ou un mulet, au présent qu'on a fait à l'étranger.

Le mariage parmi les Kurdes, soit qu'ils habitent les villes, soit qu'ils errent dans les campagnes, est précédé de fiançailles qu'ils célèbrent avec autant d'appareil que les noces, et qu'ils considèrent comme formant un lien indissoluble. L'amour et l'estime sont rarement au nombre des motifs qui les déterminent dans le choix d'une épouse. Ces deux sentimens toutefois ne leur sont pas inconnu. Nul ne peut parmi eux, quelque soit son rang et son âge, se marier sans le consentement de ses parens.

Le teint animé, l'air enjoué et gracieux des femmes Kurdes dans leur jeunesse, pourraient les faire passer pour des nymphes de montagnes; mais bientôt elles deviennent des amazones, suivent leurs maris dans toutes leurs courses, et leur figure est promptement fanée par les fatigues d'une vie errante. Leurs attraits brillent dans toute leur fraicheur de 15 à 20 ans, et sont déjà sur leur déclin à 25. Constamment à cheval, elles défient leurs maris pour la hardiesse et la rapidité de leur course: peu de chevaux ainsi montés pourraient le disputer à ceux du Kurdistan, pour la vitesse avec laquelle ils montent, et descendent les collines les plus escarpées.

Un voyageur qui a parcouru le Kurdistan en 1817, M. William Heude, lieutenant au service de l'Angleterre, nous a donné sur un repas qui lui fut offert à Sulimancy, capitale du Kurdistan turc, quelques détails que nous allons reproduire et qui peuvent donner une idée de la mauvaise chère que l'on fait en ce pays.

Parmi les plats qui furent servis, il y en avait un qu'on me recommanda particulièrement comme étant le mets favori des Kurdes. C'était un ragout de lièvre dont l'odeur annonçait qu'on l'avait conservé jusqu'à ce qu'il tombat en putréfaction, et qui était assaisonné avec du sang, de la graisse, de l'ail et force épices de toute espèce. Quoiqu'accoutumé aux ragouts relevés, je ne pus en supporter ni le gout ni l'odeur, et je fus obligé de rendre mon assiète, au grand amusement de toute la compagnie, qui ne pouvait imaginer rien de meilleur et qui s'émerveillait de mon défaut de gout.»

On trouve dans le récit du même voyageur la description d'une espèce de pont fort singulière que l'on rencontre dans le Kurdistan, et dont on faisait jadis usage dans nos armées, avant l'établissement du corps des pontonniers. — Ces ponts sont formés de claies portées par des outres remplies d'air, en peau de mouton. Ce fragile appareil résiste très bien à la force des eaux, même lorsqu'elles coulent avec rapidité et qu'elles ont une grande largeur, comme celles de la rivière de ce pays qui porte le nom de *zer*. Ces ponts ne servent qu'au passage des hommes, et les chevaux traversent le courant à la nage.

Les Kurdes croient qu'il n'y a que les Russes qui soient en état de conquérir leur pays, et ils prétendent que cette conquête a été prédite à leurs pères depuis long-temps. Les Russes, les Français et les Anglais sont les seules nations de l'Europe dont ils aient appris l'existence; encore les Anglais ne leur sont ils connus que par quelques personnes de cette nation qui ont été à Bagdad. Quant aux Français ils sont en grand renom dans le pays, depuis l'expédition d'Égypte.

FRANCE. — METZ.

Ausone, poëte latin du IVe siècle, a célébré dans des vers charmans les bords délicieux de la Moselle et la ville de Metz, telle qu'elle existait de son temps. Cette antique cité, après avoir passé successivement sous la domination des *médiomatrici* et des *metis* (d'où elle a tiré le nom qu'elle porte aujourd'hui), fut conquise par Clovis. Après la mort de ce prince et lors du partage de ses états entre ses quatre fils, elle devint la capitale du royaume d'Austrasie. En 840, Louis-le-Débonnaire y mourut, et l'église de Saint-Arnoult reçut et conserva les dépouilles de ce monarque. Sous le



(Une vue de Metz.)

règne d'Othon II, Metz, ainsi que Toul et Verdun, se séparèrent de la France et entrèrent dans la république des villes allemandes, placées sous la protection des empereurs. C'est à cette époque que cette cité brilla de tout son éclat, et qu'elle jouit de sa plus grande prospérité. Cet état dura plus de trois siècles : puis vint sa décadence, et jamais depuis elle n'a pu remonter à la position glorieuse où elle s'était élevée lorsqu'elle était indépendante. Elle était gouvernée alors par un maître échevin et par treize assesseurs, nommés par le peuple et chargés non seulement de la direction de toutes les affaires publiques, mais encore de la décision des affaires contentieuses en matière d'intérêt privé : dans quelques occasions, le peuple jouissait du privilège de pouvoir appeler de leurs jugemens devant l'empereur d'Allemagne; mais presque toujours il eut assez de sagesse et de patriotisme pour préférer subir quelques rares injustices au risque d'initier les souverains dans ses propres affaires.

En 1552, des princes allemands en guerre avec Charles-Quint, implorèrent le secours de Henri II : ce fut alors que Metz perdit son indépendance; car le roi de France consentit à prêter son appui à la condition qu'on lui livrerait cette ville ainsi que Toul et Verdun, pour l'indemniser de ses frais d'armement. Peu de temps après, Charles-Quint ayant fait la paix avec ses ennemis, mais irrité de l'assistance qu'ils avaient reçue des Français, vint mettre le siège devant Metz; il échoua dans ses projets de vengeance : la ville défendue par le duc de Guise, résista à ses attaques, et il fut obligé de se retirer honteusement avec les restes d'une armée de cent mille hommes, après un siège inutile de trois mois (1553).

Depuis, Metz sut conserver en tout temps la réputation d'*imprenable*, que cette brillante défense lui avait acquise, et dans ces derniers temps même, en 1815, lorsque les armées alliées quittaient le sol de la France, elle refusa courageusement de leur livrer passage dans ses murs. Un pont fut construit au pied de ses remparts, sur lequel elles tra-

versèrent la Moselle, et son enceinte, qui ne vit jamais briller un panache étranger, n'eut pas, même en temps de paix, à supporter un spectacle humiliant.

Aujourd'hui la Metz ancienne a presque entièrement disparu au milieu de nombreux embellissemens. Aux rues tortueuses et obscures, ont succédé des rues droites et bien aérées. Des boulevards, des promenades ont remplacé des quartiers tristes et malsains. En un mot cette ville est maintenant l'une des plus belles de France. Ses magnifiques fortifications, ouvrage célèbre de Vauban et de Belle-Isle, plusieurs beaux monumens, parmi lesquels nous citerons l'arsenal, l'hôpital militaire, l'Hôtel-de-Ville et les églises, sont dignes de fixer l'attention, et sont visités avec le plus grand intérêt par les voyageurs. L'école d'application pour le génie et l'artillerie est trop connue pour que nous en parlions longuement : c'est là que se forment à la dure profession des armes les jeunes défenseurs de notre belle patrie : où pourraient-ils prendre de meilleures leçons qu'au sein d'une ville remplie des sentimens du plus pur patriotisme ?

Metz est la patrie de plusieurs hommes célèbres, tels que Fabert, Custines, Lasalle, Sébastien Leclerc, Mouhy et l'infortuné Pilâtre-des-Roziers, une des premières victimes de la science aéronautique.

Voltaire dit quelque part qu'en traversant Metz, il fut fort étonné d'y voir beaucoup de pâtissiers et de confiseurs, mais pas un libraire. Si la remarque du satirique observateur était vraie de son temps, elle serait bien démentie actuellement que cette ville possède un grand nombre de sociétés de sciences, d'arts et d'agriculture.

La société y est aimable, enjouée, spirituelle; mais il s'en faut que cette ville soit un séjour agréable pour les voyageurs, qui n'ont pas comme ses habitans la ressource des distractions et des plaisirs qu'offrent sans doute les cercles et les réunions particulières. Comme toutes les places fortes, celle-ci excite d'abord la curiosité et l'étonnement : on s'émerveille de sa position, on admire ses remparts, ses redoutes, ses établissemens militaires de tout genre. Mais quand on a bien vu tout cela, Metz devient d'une monotonie insupportable : on n'y entend que le bruit du tambour, de la trompette et du canon : ce sont éternellement les mêmes exercices, les mêmes revues, aux mêmes jours, aux mêmes heures. La ponctualité du service militaire semble même s'être infiltrée dans les habitudes extérieures de toute la population, et chaque action de la vie paraît réglée avec une exactitude presque mathématique. Aussi est-ce surtout ici que reçoit sa juste application, le vers du poète :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Le dessin, qui accompagne cet article, représente un des points de vue les plus pittoresques de la ville de Metz. Sur le premier plan est un lavoir, établi sur le bord de la Moselle; derrière, on remarque divers bâtimens d'un genre de construction tout particulier et fort original; et au-dessus des maisons s'élève majestueusement la cathédrale, curieux monument gothique, dont il nous reste à dire quelques mots.

Dès les premiers temps du christianisme, il existait à Metz une église sous l'invocation de Saint-Etienne, patron du diocèse, construite par Saint-Clément, premier évêque. Elle fut démolie en 750 et remplacée par une autre qui subsista jusqu'au XIIIe siècle. A cette époque l'évêque Thierry II jeta les fondemens de celle qui existe aujourd'hui mais elle ne fut terminée qn'en 1480. La façade est remarquable par ses belles proportions et par sa grande rosace, ornée de magnifiques sculptures et de superbes vitraux : l'architecture du reste de l'édifice est à la fois noble et gracieuse, et appartient à l'époque la plus estimée du style gothique. Une tour surtout, haute de 373 pieds et qui date de 1381, se fait admirer par les arabesques pleines de grâce et de légèreté qui la décorent : c'est vraiment un chef-d'œuvre pour le fini et la délicatesse du dessin. Le vaisseau de l'église est vaste et hardi : trente-quatre piliers, ayant chacun neuf pieds de diamètre, en soutiennent les voûtes. En un mot, cette cathédrale, qui peut-être mise au rang des beaux monumens de la France, passe incontestablement pour la plus belle église de toute la Lorraine.

LES VOITURES.

L'origine des voitures est fort ancienne. On en retrouve les traces chez tous les peuples de l'antiquité, et on pense que les Phrygiens sont les premiers qui en aient fait usage. L'attelage de ces voitures, ou plutôt de ces chars variait suivant les pays; dans les uns on y attelait des chevaux, des ânes, des mulets ou des bœufs; dans les autres, des chameaux, des éléphans, des cerfs, des sangliers, des bœufs sauvages, et même des ours, des tigres et des lions. A Rome, les voitures étaient très communes, mais les personnes d'un certain rang avaient seules droit de s'en servir.

Les anciens Gaulois ignoraient l'usage des voitures roulantes, cependant on sait qu'un de leurs rois, après avoir combattu sur un *carpentum* d'argent, fut mené en triomphe sur le même chariot. On ne trouve d'ailleurs chez eux que des chars dont les essieux étaient armés de faux, et dont ils se servaient dans les combats.

Les voitures ont été long-temps inconnues en France. Les rois, même au moyen-âge, ne se servaient que de coches attelés de bœufs, lorsqu'ils allaient se montrer à leurs peuples et recevoir leurs présens; encore ignore-t-on quelle était la forme de ces voitures.

Les princes et les grands n'avaient guères que des chevaux ou des mules; les dames s'en servaient aussi, mais le plus souvent elles montaient en croupe. Les chars leur parurent dans la suite plus commodes et plus convenables. Cette mode était déjà très répandue sous *Philippe-le-Bel*, qui en défendit l'usage aux bourgeoises. De toutes ces voitures les plus nobles étaient les litières découvertes qui servaient surtout aux entrées des reines. On faisait également usage des chaises à bras introduites par la reine Marguerite; elles étaient découvertes, et ne furent fermées que plus tard. A la même époque, les chaises roulantes, communément dites brouettes, les soufflets, les phaétons et les autres chaises traînées par des chevaux, furent aussi en grande faveur. Quant aux carrosses, voitures à quatre roues, leur forme a beaucoup varié. Les premiers étaient ronds et n'avaient que deux places. On leur donna dans la suite plus de largeur et une forme presque carrée pour quatre personnes. Elles étaient fermées par des portières en cuir que l'on abaissait pour y entrer et par de simples rideaux également en cuir. Des voitures plus légères succédèrent à ces premiers équipages lourds et grossièrement faits, et vers le milieu du XVIIIe siècle, on vit paraître le carrosse coupé, la calèche, la chaise avec avant-train, la berline et le vis-à-vis.

Le premier carrosse que l'on vit à Paris, fut celui que Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême envoya en présent à la reine, femme de François Ier. Le second est celui dont fit usage en 1550, Diane, duchesse d'Angoulême, fille naturelle de Henri II. — Peu-à-peu, les dames de distinction firent faire des voitures, et ce luxe devint tellement commun, que le parlement de Paris se crut obligé de supplier Charles IX *de défendre les coches par la ville.* Pour donner l'exemple, les présidens et les conseillers se contentèrent de simples mules, sur lesquelles on les a vus pendant long-temps se rendre paisiblement à l'audience. Mais bientôt il ne fut plus possible d'arrêter ce luxe qui tendait d'autant plus à s'accroître, qu'il s'appliquait à un objet dont les gens riches reconnaissaient l'extrême commodité. Toutefois l'usage des voitures fut long-temps abandonné aux dames, aux vieillards ou aux infirmes; les hommes de cour se rendaient tous à cheval dans les cercles de la ville, où ils se présentaient en larges bottes et en éperons.

Sous Henri IV, les voitures commencèrent à être plus nombreuses, mais il paraît que la maison de ce prince n'était

pas montée avec luxe sous ce rapport; car il écrivait à Sully malade : *Je comptais aller vous voir, mais je ne pourrai parce que ma femme se sert de ma coche.* On comptait alors environ trois cent vingt voitures à Paris.

Vers 1664 on a commencé à substituer les glaces aux rideaux des portières; le prince de Condé et le maréchal Bassompière, connus par des mémoires intéressans, donnèrent l'exemple de cet utile changement.

C'est aussi vers ce temps que la caisse ne porta plus sur l'essieu et fut suspendue par des ressorts ou par des bandes de cuir. On n'a au reste de document à cet égard que le dessin que l'on voit à la bibliothèque royale, lequel représente l'entrée de Louis IV à Paris, dans un carrosse évidemment suspendu.

Sous les règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, la quantité de carrosses et de voitures publiques était considérable, et quelques auteurs la portent à près de quinze mille. Ce fut sous Louis XIII, en 1622 que l'on établit un service de postes. Ce service se borna d'abord à desservir quelques villes importantes, telles que Lyon, Bordeaux, Toulouse, etc. Mais en 1644, il reçut une organisation pour toute la France et pour l'étranger. Les premières postes établies sous Louis XI en 1464, étaient de quatre en quatre lieues, mais pour le service du roi seulement. Ces postes étaient desservies par des hommes à cheval.

Nous venons de parler des voitures publiques dont l'usage ne se répandit que long-temps après celui des voitures particulières. Ce fut un nommé Sauvage qui, le premier, eut l'idée d'entretenir des chevaux et des carrosses pour les louer à ceux qui se présenteraient; son entreprise eut un entier succès, et à son exemple, d'autres établissemens se formèrent. Sauvage demeurait rue Saint-Martin, dans une maison appelée l'*Hôtel Saint-Fiacre*; comme il était l'auteur de l'invention et le plus accrédité de son temps, non seulement les carrosses de louage furent appelés *fiacres*, mais les maîtres et les cochers en eurent également le nom.

En 1650, Charles Villerme obtint la permission d'établir seul dans la ville de Paris de grandes et de petites carrioles, des litières et des brancards pour la commodité du public. En 1657, M. de Givry obtint également la faculté de faire stationner dans les carrefours et lieux publics de Paris, tel nombre de carrosses, calèches et chariots attelés de deux chevaux chacun, qu'il jugerait à-propos, pour y être exposé depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir. A peu près à la même époque (1662), on établit des carrosses qui fesaient le trajet d'un quartier de la ville à l'autre, pour cinq *sols marqués* par place, et qui partaient à des heures réglées, quelque petit que fut le nombre des personnes qui s'y trouvaient; service entièrement semblable à celui de nos *omnibus*.

En 1664, on fit des calèches tirées par un seul cheval, et contenant quatre places payées dix sols chacune. A cette époque, on régla définitivement le prix des voitures, qui fut porté à vingt sols pour la première heure, et à quinze sols pour la seconde. On mit également en circulation quelques voitures qui firent le service de la banlieue. En 1696, le tarif des calèches fut porté à vingt-cinq sols pour la première heure, et à vingt pour les suivantes. On régla le service des cochers, et en 1698, on enjoignit aux loueurs de fiacres d'apposer des numéros sur le derrière de ces voitures avec de grands chiffres peints en jaune et à l'huile, de manière qu'ils pussent être distingués facilement.

Indépendamment de ces voitures de place, roulant dans Paris, et que l'on appelait fiacres, il y avait des voitures de remise plus propres, mieux attelées et qui se tenaient sous des hangars. Mais ces voitures laissaient encore beaucoup à désirer.

Le nombre des carrosses s'est nécessairement accru avec la population, et a suivi l'impulsion du luxe, du commerce et de la civilisation. Nous avons vu que du temps de Henri IV, il s'était élevé à 520, et que sous Louis XIV, il était porté déjà à 15,000.

Aujourd'hui on compte à Paris 915 fiacres et 121 carrosses supplémentaires, fesant le dimanche, service de fiacre, 735 cabriolets de place et 700 cabriolets de remise, 250 voitures de transport commun, dites omnibus; 179 cabriolets pour l'extérieur appellés coucous, environ 9,000 cabriolets bourgeois, et 5,000 carrosses bourgeois et de remise, en tout 16,894 voitures de deux à quatre roues.

Ajoutez-y maintenant 1,000 diligences, malles-postes, voitures publiques de la banlieue; et ce nombre considérable de tombereaux, charrettes, haquets, camions, etc., vous aurez environ 50,000 voitures de toute espèce, circulant journellement dans la capitale, au milieu d'une population de 750,000 âmes, c'est-à-dire une voiture sur 15 habitans. On ne comprend point encore dans ce nombre toutes les petites charettes trainées à bras, ni enfin cette quantité si considérable de voitures, cabriolets et charettes, que chaque jour la banlieue envoie à Paris.

En considérant ce nombre prodigieux de machines roulantes dont l'action est en partie circonscrite dans le centre de la ville, on sera effrayé des dangers que présente la circulation, et du peu de sécurité qu'il doit y avoir pour les piétons et pour les voitures elles-mêmes, qui semblent devoir se heurter et s' accrocher à chaque instant. Eh bien ! ce danger est presque nul. Le peuple court, circule au milieu des voitures et des embarras de toute espèce qui obstruent la voie publique, et avec autant de facilité que dans une promenade; car il n'arrive pas un accident par jour, tant le parisien est familiarisé avec l'encombrement de ses rues, tant est grande l'habileté des conducteurs, et nous devons le dire, tant est merveilleuse la vigilance de l'autorité municipale.

SALVATOR ROSA.

Salvator Rosa naquit en 1615, à l'Arenella, village des environs de Naples; il fut destiné par son père, pauvre arpenteur, à la carrière du barreau, et placé chez les pères Somasques pour y recevoir les élémens de l'instruction. Cependant un penchant irrésistible l'entraînait vers la peinture, et, sans soutien, à la mort de son père qui laissait dans l'indigence une famille nombreuse, il suivit sa vocation, mais sous les plus fâcheux auspices, n'ayant reçu que quelques leçons d'un méchant artiste nommé Gréco, son oncle maternel. Il travaillait depuis quelque temps chez les brocanteurs de Naples, lorsque l'illustre Lanfranc, passant par cette ville, vit avec surprise, gisant devant une échoppe, un assez bon tableau de Salvator, qu'il acheta après avoir donné des éloges à l'auteur. De tels suffrages encouragèrent le jeune peintre, qui redoubla de zèle, et se décida à se rendre à Rome pour s'y perfectionner. Il y alla en effet en 1635, mais une maladie grave le força de revenir respirer l'air natal, et quelques années se passèrent avant qu'il trouvât l'occasion de revoir la patrie des arts : il employa presque tout ce temps à peindre des batailles. Encore sans nom, Salvator ne pouvait guère prétendre qu'il fixerait sur lui par ses talens les regards d'un public, dont les suffrages étaient alors disputés par le Dominiquin, le Guide, l'Albane, le Guerchin, élèves déjà fameux de l'école de Bologne, par Piètre de Cortone, seul mais digne représentant de celle de Florence, enfin par d'aussi célèbres étrangers que le Poussin, Vouet, Claude Lorrain, Rubens, Van Dyck, etc. On était alors aux approches du carnaval de 1639. Il vint à l'esprit de Salvator de profiter des divertissemens des mascarades pour se faire connaître; et tant que durèrent ces saturnales, on le vit parcourir les divers quartiers de Rome sous le nom de Formica et le masque de Coviello, distribuant aux curieux incessamment attroupés autour de lui pour entendre ses plaisans lazzis, des remèdes contre toutes les infirmités, c'est-à-dire, des préceptes de morale et le plus souvent de mordantes satires contre les travers de l'engeance humaine. Il n'était pas en lui de s'arrêter en si beau chemin : réunissant quelques jeunes gens en troupe de

comédiens, il débuta avec eux sur un petit théâtre de société, à quelque distance de la ville, et en peu de temps ses représentations attirèrent tout ce qu'il y avait de mieux dans Rome. Le moment vint de frapper un grand coup; il s'y hasarda; et dans un prologue qu'il avait composé pour une des pièces les plus applaudies de son spectacle, il sut faire entrer de sages et fines critiques sur le mauvais goût de la scène italienne. Connu dès-lors comme poète, peintre, musicien et acteur, il se vit recherché et fêté de toutes parts et sa fortune ne resta pas en arrière de sa réputation. Il retourna alors à Naples, ce fut pendant le dernier séjour qu'il y fit, qu'éclata l'insurrection populaire par laquelle l'humble pêcheur Masaniello fut porté au pouvoir suprême.

Sous le nom de *compagnie de la mort*, s'était aussitôt montrée dans la ville, une troupe presque toute composée d'artistes, réunis par Falcone, pour tirer vengeance du meurtre commis sur un de ses parens par un soldat espagnol. La chûte de Masaniello compromit toute l'école napolitaine, dont les membres se dispersèrent à l'arrivée de D. Juan d'Autriche et du vice-roi espagnol. Pour Salvator, qui ne s'était pas montré l'un des moins chauds partisans de la révolution, il se sauva à Rome, emportant contre sa terre natale une indignation plus profonde que jamais. Aussi les premières créations de son pinceau sous cette sombre influence, et notamment le fameux tableau de *la Fortune distribuant aveuglément ses faveurs*, lui attirèrent-elles de vifs désagrémens. Pour se soustraire aux persécutions des ennemis qu'il avait soulevés contre lui, il se rendit à Florence, où le cardinal Jean-Charles de Médicis lui fit le meilleur accueil. Là de nouvelles compositions ajoutèrent à sa renommée, et les charmes de son esprit attirèrent autour de lui les plus beaux esprits de la ville. Il employa une partie



(Groupe de brigands.)

du temps de son séjour en Toscane à composer des satires pleines de verve et de génie, entre autres celle qui porte le titre de l'*envie* et qui est la plus violente de toutes. Cette satire l'éleva au-dessus des atteintes de ceux qui contestaient l'originalité de ses poésies précédentes; et comme peintre, il confondit aussi les dédains affectés de ses rivaux en exposant à Rome, la fameuse bataille qui lui avait été commandée par le légat apostolique près la cour de France pour être offert à Louis XIV (1652). Ce tableau orne encore notre musée. Désormais fixé à Rome, Salvator y jouit enfin sans traverses du rang que lui assignaient ses talens. Il mourut en 1673. Sa vie aventureuse a fourni au célèbre Hoffmann le sujet d'un de ses contes fantastiques les plus intéressans.

Ce grand artiste se distingue moins par la grâce et la correction que par une entente parfaite des grands effets de couleur, beaucoup d'art dans la disposition de ses groupes, et surtout par une singulière énergie de touche, et une verve bouillante. Le dessin qui accompagne cet article, représente un groupe de brigands; nous le donnons comme un modèle du genre de composition qu'affectionnait Salvator Rosa, sans doute parce qu'il offrait une plus libre carrière à son imagination naturellement turbulente et chagrine.

HOMMES D'ARMES, LANCIERS.
CHEVAU-LÉGERS-LANCIERS.

Dès le commencement de la première dynastie, la lance était devenue, en France, l'arme principale de la cavalerie: tout homme né de condition libre pouvait s'en servir dans les armées. Sous la seconde, et au commencement de la

troisième, les chevaliers et les hommes d'armes avaient seuls le droit de la porter. Cette cavalerie était en outre, armée d'une forte épée, attachée à la ceinture, d'un bâton ferré et d'une masse d'armes suspendus aux deux arçons de la selle. Les cavaliers étaient revêtus d'armes défensives de la tête aux pieds; les chevaux étaient couverts de lames de fer, ou de bardes en cuir bouilli, qui garantissaient leur tête, leur poitrail et leurs flancs. (Voir les pages 154 et 207; articles costumes militaires et armure de François Ier). C'était ordinairement dans les tournois que la jeune noblesse apprénait à manier la lance et le cheval : elle ne parvenait au grade de chevalier, troisième degré de la chevalerie, qu'après de longues épreuves et de pénibles exercices.

Les premières lances étaient très longues : la hampe, en bois de frêne, était surmontée d'un fer aigu et tranchant à deux ou plusieurs faces; elle fut raccourcie et redevint plus épaisse sous Philippe-de-Valois, vers l'an 1300 : l'on y ajouta aussi une forte poignée. La forme du fer varia également à cette époque; d'autres lances se terminaient en flèche, en losange, ou en pointe acérée. La lance creuse, introduite peu d'années après, s'appelait *bourdonnasse*: elle était garnie d'une banderolle.



(Homme d'armes.)

Lorsqu'en 1425 et 1445, Charles VII forma la gendarmerie en compagnies d'ordonnance, chacune d'elles fut composée de cent *lances fournies* (complètes), c'est-à-dire de cent gentilshommes armés de lances, ayant chacun un écuyer, un page ou un varlet (valet), deux ou trois archers, ce qui portait la force de la compagnie à cinq ou six cents hommes. Les écuyers et les pages étaient armés de l'épée ou d'un couteau de chasse, ce qui leur fit donner le nom de couteilliers; les archers avaient pour armes offensives l'arc et les flèches. Les écuyers, et quelquefois les pages, portaient aussi des lances de réserve, pour remplacer celles que l'homme d'armes aurait pu rompre en combattant. C'est ainsi que l'institution des compagnies d'ordonnance a succédé à l'ancienne chevalerie. L'armement de guerre de ces compagnies était absolument le même, et elles ne différaient guère que par le nom et la composition.

L'usage des gendarmes était de cambattre en haie. Les hommes de leur suite occupaient les rangs de derrière, ou se tenaient placés sur les deux ailes, selon la disposition du terrain. Dans les batailles la lance se tenait en arrêt et on s'en servait pour piquer l'ennemi, sur lequel on se précipitait bride abattue, ou pour le désarçonner. Le combat avec cette arme durait peu, et on était presque toujours obligé de l'abandonner après le premier choc; alors les gendarmes ou lanciers, mettaient pied à terre, et combattaient avec l'épée. D'un autre côté il est à remarquer que l'usage de la lance devenait impuissant lorsque l'on était trop serré par les escadrons auxquels on était opposé.



(Lancier polonais.)

L'usage de la lance, devenu moins commun, un quart de siècle après l'invention des armes à feu, commença à disparaître sous le règne de Henri IV. On le reprit sans succès vers le milieu du XVIIIe siècle, et on l'abandonna presque aussitôt. Pendant les premières guerres de l'empire, Napoléon ayant reconnu la nécessité d'opposer aux hulans,



(Lancier de 1834.)

aux lanciers, et aux cosaques, espèce de cavalerie légère, dont se servent quelques puissances du nord, des troupes également armées de lances, créa, au commencement de 1807, un régiment de lanciers polonais. Ce corps, formé à Varsovie, fut incorporé dans la garde impériale sous le

nom de *chevau-légers*, *lanciers*. Un second régiment fut créé en 1810. Il était composé de Français et vulgairement désigné sous le nom de *lanciers-rouges*. Enfin un deuxième régiment de lanciers polonais entra aussi, en 1812, dans la composition de la garde impériale, qui eut alors trois régimens de cette arme. Le premier et le troisième régimens portaient le kurska (habit-veste) bleu de roi; les couleurs distinctives, et le pantalon cramoisi, à bandes de drap bleu; le schapski ou czapski (schakos) carré, cramoisi et crénelé avec un soleil en cuivre portant une N couronnée; les épaulettes et les aiguillettes en fil blanc; les boutons blancs. Le second régiment avait le kurska écarlate, les couleurs distinctives bleu de roi, le pantalon écarlate, bordé d'une bande bleue; le schapski carré rouge, cannelé avec une N couronnée, entourée de rayons; les boutons, les épaulettes et les aiguillettes jaunes.

Un décret du 25 novembre 1811 attacha un régiment de *chevau-légers-lanciers* à chaque division de cavalerie. Ces corps furent armés de carabines à bayonnettes, de lances de sabres et de pistolets. En 1812, il existait, non compris la garde, neuf régimens de lanciers, dont six français qui portaient le schakos, l'habit-veste, les couleurs tranchantes écarlate, aurore, rose, cramoisi, bleu céleste, rouge garance; les régimens polonais le schapski, l'habit-veste bleu, les couleurs tranchantes jaunes et chamois. Les premiers avaient l'épaulette verte, les Polonais l'épaulette bleue.

Les lanciers de la nouvelle création ne conservèrent, et ne pouvaient conserver aucune trace de l'ancienne origine de cette arme, instituée sous le régime de la féodalité : ils n'en gardèrent en effet que le nom. La lance elle-même n'avait plus la moindre ressemblance avec les premières. Celle aujourd'hui en usage, est du modèle de 1806. la lame est en acier et a trois faces évidées; la douille et le sabot sont en fer; la hampe en bois de frêne noirci. La longueur totale de l'arme est de deux mètres 842 millimètres (8 pieds 9 pouces). Une petite flamme appelée *fanion*, est fixée au haut de la hampe au moyen de petites vis. Ce n'est point comme ornement que cette flamme figure là : dans les combats, elle sert à effrayer les chevaux ennemis, et dans les exercices elle sert de contre-poids au sabot. Le reste de l'armement des lanciers consiste dans le fusil à bayonnette, le sabre à la hussarde et les pistolets.

A la restauration on ne conserva que le seul régiment des lanciers français de la garde, qui prirent la dénomination de *chevau-légers-lanciers de France*; les lanciers polonais rentrèrent dans leur pays, et les autres régimens furent incorporés dans ceux de la cavalerie légère. Après les cent jours, et le second retour des Bourbons, il n'y eut plus qu'un seul régiment de cette arme, celui des lanciers de la garde. Cependant les derniers escadrons des régimens de chasseurs à cheval, conservèrent la lance. Ces escadrons furent composés des cavaliers les plus agiles et des meilleurs chevaux. Une ordonnance du 14 août 1830, qui supprime les lanciers de la garde, établit un nouveau régiment de cavalerie sous le nom de *lanciers-d'Orléans*. En vertu d'une autre ordonnance du 9 février 1831, les cinq premiers régimens de chasseurs formèrent, avec celui d'Orléans, les six régimens de lanciers aujourd'hui existans.

LE DOCTEUR FRANCIA.

Dans la partie de l'Amérique méridionale qu'entourent le Brésil, le Chili et le Pérou, et qui a été appelée *Paraguay* du nom de l'une des rivières qui la traversent, les Jésuites créèrent, vers le commencement du XVI siècle, des établissemens qu'ils appelèrent Missions et où ils réunirent un grand nombre d'Indiens. En peu d'années, ce pays couvert auparavant de forêts et de marécages fut mis en culture par une population laborieuse sur laquelle les missionnaires exerçaient une autorité politique et religieuse tout à la fois, et qu'ils séquestrèrent avec soin du reste du monde. Quand le gouvernement de cette société naissante fut enlevé aux Jésuites, la cour de Madrid établit sa domination dans le Paraguay et plus tard lorsque les Colonies espagnoles secouèrent le joug de la métropole, le Paraguay à son tour proclama son indépendance. Parmi les notabilités du pays, il se trouvait un homme de beaucoup supérieur à ses compatriotes et fait pour commander. Il s'empara du gouvernement et parvint peu à peu à la dictature qu'il exerce aujourd'hui dans toute son étendue. La vie de cet homme qui par la seule force de son génie s'est placé au niveau des souverains mériterait d'être racontée à nos lecteurs, alors même qu'elle ne fournillerait pas d'évènemens qui sont faits pour exciter vivement leur curiosité. Cet homme est le docteur Francia naguère simple avocat, aujourd'hui maître absolu du Paraguay.

G. R. Francia est né à l'Assomption, capitale du Paraguay, en 1756. Son père né en France, alla dans sa jeunesse en Portugal, et delà au Paraguay, où il se maria. Quoique dans ce pays, le docteur Francia passe généralement pour Portugais, il n'en convient point et se glorifie du sang français qui coule dans ses veines. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il reçut sa première instruction dans les écoles que les moines tenaient dans sa ville natale, et alla ensuite à l'université de Cordova du Tucuman, dirigée par les Franciscains. De retour dans sa patrie, le docteur Francia se distingua par un courage et une probité à toute épreuve. Il s'était fait avocat : jamais une cause injuste ne souilla son ministère; jamais il n'hésita à défendre le faible contre le fort, le pauvre contre le riche. Peu sociable, aimant le travail du cabinet, il resta célibataire; il repoussa d'ailleurs toutes les affections, et ne connut point l'amitié. Il avait encore le malheur d'être sujet à des accès d'hypocondrie, qui allaient quelquefois jusqu'à la démence, circonstance d'autant plus facile à expliquer que son père avait passé pour un homme très singulier, que son frère était aliéné et qu'une de ses sœurs l'a été aussi pendant quelque temps. Arrivé enfin à l'âge viril, le docteur Francia remplit les fonctions d'Alcade. Dans sa vie publique, comme dans sa vie privée, il conserva la même indépendance, et se montra juge incorruptible comme il fut avocat intègre. Cette conduite lui mérita l'estime et l'attachement de ses administrés. A la révolution du Paraguay, le docteur Francia, auquel la supériorité de ses talens, et l'étendue de ses connaissances donnaient un ascendant marqué sur ses compatriotes, devint aussitôt l'âme du nouveau gouvernement. Mais l'arbitraire et le désordre s'étant introduits dans l'administration, on sentit la nécessité d'un changement. Un nouveau congrès se rassembla à l'Assomption en 1813; jamais assemblée chargée de jeter les bases d'un gouvernement, ne fut plus mal composée. Les députés passaient leur temps dans les tavernes, et comme ils n'avaient aucune opinion propre sur les affaires qu'ils devaient traiter, ils se faisaient instruire par d'autres sur ce qu'ils devaient dire ou voter. Le docteur Francia à raison de ses connaissances, fut consulté plus que personne, se fit par là une nombreuse clientelle, et parvint à se faire nommer consul pour un an, avec don Fulgencio Uegros. Les consuls prirent possession de leur place. On leur avait préparé deux chaises curules, c'est à dire deux fauteuils recouverts de cuir, qui portaient les noms, l'un de César, l'autre de Pompée. Francia s'empara du premier et laissa le second à Yegros, qui en effet ne fut que son subordonné dans l'exercice du pouvoir. Les affaires marchèrent régulièrement sous ce régime; le docteur Francia consacra son temps et ses soins à exercer les soldats et à se les attacher. Cependant le docteur Francia n'était point fait pour partager l'autorité suprême avec personne, et surtout avec un homme qu'il méprisait autant qu'il redoutait son parti. Son ambition ne tarda pas à paraître dans tout son jour, lorsqu'en 1804, le congrès se réunit pour renouveler le gouvernement. Afin de se débarasser de son adversaire, il proposa de confier la direction de la république à un seul

magistrat, à l'imitation des provinces voisines, qui avaient à leur tête soit un gouverneur, soit un directeur. Il proposa, en s'appuyant sur l'exemple des Romains, la dictature comme unique moyen de sauver la république, menacée au-dehors. Voyant le premier jour que les voix se portaient sur don Fulgencio Yegros, il eut l'adresse d'empêcher qu'on ne passât au scrutin. Menacé du même résultat à la seconde séance, il usa du même artifice. Enfin, le troisième jour, les députés comprirent le motif qui faisait ajourner l'élection, et las de vivre à leurs dépens dans la capitale, las surtout d'assister au congrès où ils ne faisaient que s'ennuyer, ils votèrent à une grande majorité pour le docteur Francia. Celui-ci ne dut cependant pas tout à la lassitude; le soin qu'il eut de faire arriver au moment le plus critique, une garde d'honneur de quelques centaines d'hommes dévoués qui cernèrent l'église où siégeaient les députés, lui valut sans doute plus d'un suffrage. Le congrès attribua en même temps à Francia le titre d'excellence avec un traitement de 9000 piastres dont il ne voulut accepter que le tiers, disant que l'état avait plus besoin d'argent que lui.

Dès qu'il se trouva seul à la tête de l'état, il montra la plus grande austérité dans ses mœurs. Actif, studieux, juste pour tout le monde, il porta ses regards sur chaque branche de l'administration, et abolit l'inquisition. Les trois ans de sa dictature allaient expirer, et un nouveau congrès allait se réunir en 1827. Il parvint à le faire composer de ses créatures, et se fit nommer dictateur à vie. Ce fut alors qu'il fit comprendre à ses administrés toute l'étendue du pouvoir dont ils l'avaient investi. Il commença par faire mettre aux fers des individus qui avaient affiché des caricatures contre sa personne. Comme ces individus n'étaient pas aimés, leur condamnation fit peu de sensation dans le public. Quelques arrestations au sujet de trames ourdies contre lui, augmentèrent sa méfiance, et il prit une escorte de hussards qui exerça tant de tyrannie contre les citoyens que nul n'osait paraître quand il sortait. Il finit par déclarer traître à la patrie, quiconque s'opposerait à sa volonté, ou blamerait seulement ses actes. On ne vit plus bientôt qu'exécutions arbitraires. Il délivrait lui-même les cartouches, et dans le but de ménager les munitions, il ne commandait que trois hommes, de sorte qu'il fallut souvent achever les victimes à coups de bayonnettes. Il assistait à ces scènes d'horreur qui avaient toujours lieu sous ses fenêtres. Malgré sa cruauté, il donna ses soins à l'agriculture, et aux manufactures, et contribua beaucoup aux progrès que fit l'industrie dans le Paraguay. Comme les ouvrages qu'il commandait étaient souvent hors de la portée des ouvriers, il eut recours à la terreur pour éveiller leur intelligence. Il fit dresser une potence, et menaça d'y faire attacher un cordonnier qui n'avait pas su tailler une ceinture dans la forme qu'il avait indiquée. De cette sorte, il transforma les forgerons en serruriers, en armuriers et en fourbisseurs, les cordonniers en selliers, les orfèvres en fondeurs, et les maçons en architectes.

Pendant que le dictateur faisait tout trembler, une conspiration se forma contre lui; mais un des conjurés s'étant confessé à un moine, le complot fut découvert; ceux qui y trempaient furent arrêtés, et entre autres son ancien collègue au consulat, don Fulgencio Yegros. Depuis cette époque le docteur Francia ne vit plus que traitres et conspirateurs. Malheur à qui se trouvait sur son passage. Il punissait l'accident le plus léger comme la faute la plus grave. Un jour un cheval s'étant effrayé à la vue d'un tonneau, il fit incarcérer le maître de la maison devant laquelle ce tonneau était placé.

Craignant d'être assassiné quand il sortirait, il fit abattre en 1820 les orangers qui bordaient les rues étroites et tortueuses, les arbres et une infinité de maisons où auraient pu s'embusquer ses ennemis, et coucha tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Il se défit des conjurés qu'il tenait aux fers, et ayant découvert de nouveaux complices, il les traita avec la dernière cruauté. Ces scènes se répétèrent fréquemment jusqu'au mois de juillet 1822, mais elles n'empêchèrent pas le dictateur de veiller aux intérêts de l'agriculture. Les règlemens qu'il publia changèrent toute l'économie rurale.

Dans le cours de cette administration ombrageuse et impitoyable, les étrangers, c'est-à-dire les Européens non Espagnols, étaient les seuls que le dictateur parut vouloir ménager. Cependant toutes fois qu'il les soupçonnait de s'être immiscés dans les affaires de son gouvernement, il devenait pour eux aussi impitoyable qu'envers les Paraguays. C'est ainsi qu'il fit arrêter, et qu'il retint le célèbre Bonpland naturaliste français qui était venu s'établir à Santa-Anna, pour y cultiver le thé du Paraguay, qui est d'un grand rapport dans ces contrées. Le docteur Francia fit détruire l'établissement de M. Bonpland, et le força à changer de résidence et d'industrie. Il prétendait que ce naturaliste entretenait des intelligences avec ses ennemis; mais on a cru généralement que la vraie cause de cet enlèvement était la crainte que concevait le docteur, de voir diminuer un jour le commerce du thé du Paraguay, qu'il exploitait dans ses propres intérêts.

Nous terminons cette notice par quelques détails sur la vie privée de ce singulier personnage. Il réside à l'Assomption capitale du Paraguay et occupe l'habitation des anciens gouverneurs, vaste édifice que les jésuites avaient construit peu de temps avant leur départ; il y loge avec quatre esclaves, savoir: un petit nègre, un mulâtre, et deux mulâtresses qu'il traite avec beaucoup de douceur. Les deux premiers lui servent à la fois de valets et de palefreniers; une des mulâtresses fait sa cuisine, et l'autre prend soin de sa garde robe. Le service journalier est d'une grande régularité. Rarement les premiers rayons du soleil levant le surprennent au lit. Dès qu'il est levé, le nègre lui apporte un réchaud, une bouilloire et une cruche pleine d'eau qu'il fait chauffer en sa présence; alors le dictateur prépare lui-même, et avec tout le soin possible, son *maté* ou thé du Paraguay; il se promène dans le péristyle intérieur qui donne sur la cour en fumant un cigare qu'il a soin de dérouler auparavant, pour voir s'il ne renferme rien de nuisible. A six heures arrive le barbier, mulâtre sale, mal vêtu et ivrogne, mais l'unique membre de la faculté auquel il se confie; si le dictateur est de belle humeur, il se plaît à jaser avec lui, et souvent il se sert de ce moyen pour préparer le public à ses projets; c'est la gazette officielle. Il se rend ensuite, vêtu d'une robe de chambre indienne, dans le péristyle extérieur qui règne tout autour du bâtiment, et là, reçoit, en se promenant, les particuliers admis à l'audience. Vers les sept heures, il rentre dans son cabinet, où il reste jusqu'à neuf; les officiers et les autres employés viennent alors lui faire leurs rapports; et recevoir les ordres. A onze heures le *Fiel de Techo* apporte les papiers qui doivent lui être remis, et écrit sous sa dictée jusqu'à midi : à cette heure là tous les employés se retirent et le docteur Francia se met à table. Son dîner est très frugal; il le commande toujours lui-même. Lorsque sa cuisinière revient du marché avec des emplettes, elle les dépose devant la porte du cabinet de son maître, qui sort et met à part ce qu'il destine pour son repas. Après le dîner vient la sieste; puis le docteur travaille jusqu'à cinq heures. Alors arrive l'escorte qui doit l'accompagner pendant la promenade, et, pendant que son perruquier le coiffe, on selle son cheval. Cette promenade est habituellement employée à visiter les travaux publics, les casernes, surtout celle de la cavalerie où il s'est fait arranger une habitation. Dans ces sorties, quoiqu'au milieu de son escorte, il est armé non-seulement d'un sabre mais encore d'une paire de pistolets de poche à double canon. Rentré chez lui à la nuit tombante, il se met à l'étude, et sur les neuf heures il procède à son souper. Si le temps est beau, il se promène encore dans le péristyle extérieur d'où il ne se retire souvent que fort tard; à dix heures il donne le mot d'ordre, et ferme lui-même, en rentrant, toutes les fenêtres de son habitation. Dans les chambres qu'il occupe, il

a toujours des armes à sa portée; des pistolets sont suspendus à la muraille ou placés à côté de lui sur la table, et des sabres, nus pour la plupart, se trouvent dans tous les coins. Ces précautions se remarquent jusques dans l'étiquette prescrite pour les audiences. Lorsqu'on y est admis, on ne doit s'approcher du dictateur que de six pas tout au plus, jusqu'à ce qu'il fasse signe d'avancer, et, même alors, il faut s'arrêter à la distance de trois pas. Les bras doivent être étendus le long du corps, et les mains pendantes et ouvertes afin qu'il ne s'y cache aucune arme. Au commencement de la conversation il cherche toujours à intimider; mais si l'on soutient avec fermeté sa première sortie, il s'adoucit et finit même par causer très agréablement. C'est alors qu'on reconnait en lui l'homme à grands talens. Il fait preuve de beaucoup d'esprit, d'une grande pénétration et de connaissances fort étendues.

LE BOA.

Les boas sont les plus grosses espèces de serpens connus; on en a vu de cinquante et même de quatre-vingts pieds de longueur; ils ont la peau garnie d'une seule bande d'écailles transversales, le corps comprimé, un crochet près de l'anus et la queue prenante.



(Le Boa Broderie.)

Les couleurs du boa sont très variées et très agréablement disposées; le gris jaunâtre du corps est mêlé de nuances brunes et rouges et de taches irrégulières plus ou moins larges.

Ces animaux ont une force extrême, ils étranglent de très gros mammifères tels que des faons et des gazelles, en les enveloppant des replis tortueux de leur corps; on en a même vu tuer et dévorer des taureaux. Ils vivent dans des lieux aquatiques, se placent en embuscade sur les bords des rivières où les animaux viennent se désaltérer : roulés en spirale sur eux mêmes, ils forment un disque de près de sept pieds de diamètre, au centre duquel est la tête qu'ils soulèvent de temps à autre de quelques pieds sur cette sorte de spirale, pour observer si quelque animal approche. Aussitôt qu'ils le croient à leur portée, ils s'élancent comme un ressort, s'entortillent autour de son cou, afin de l'étouffer et l'entourent de leurs nombreux replis; à chaque tour, on entend craquer les os du taureau; enfin, quand le corps n'offre plus qu'une masse informe, le serpent s'apprête à dévorer sa proie. Pour en faciliter le passage dans son gosier, il lèche tout le corps et le couvre d'une substance visqueuse. Il l'entame par la partie qui offre le moins de résistance; son gosier se dilate alors à un tel point qu'il peut avaler d'un seul coup le triple de sa grosseur.

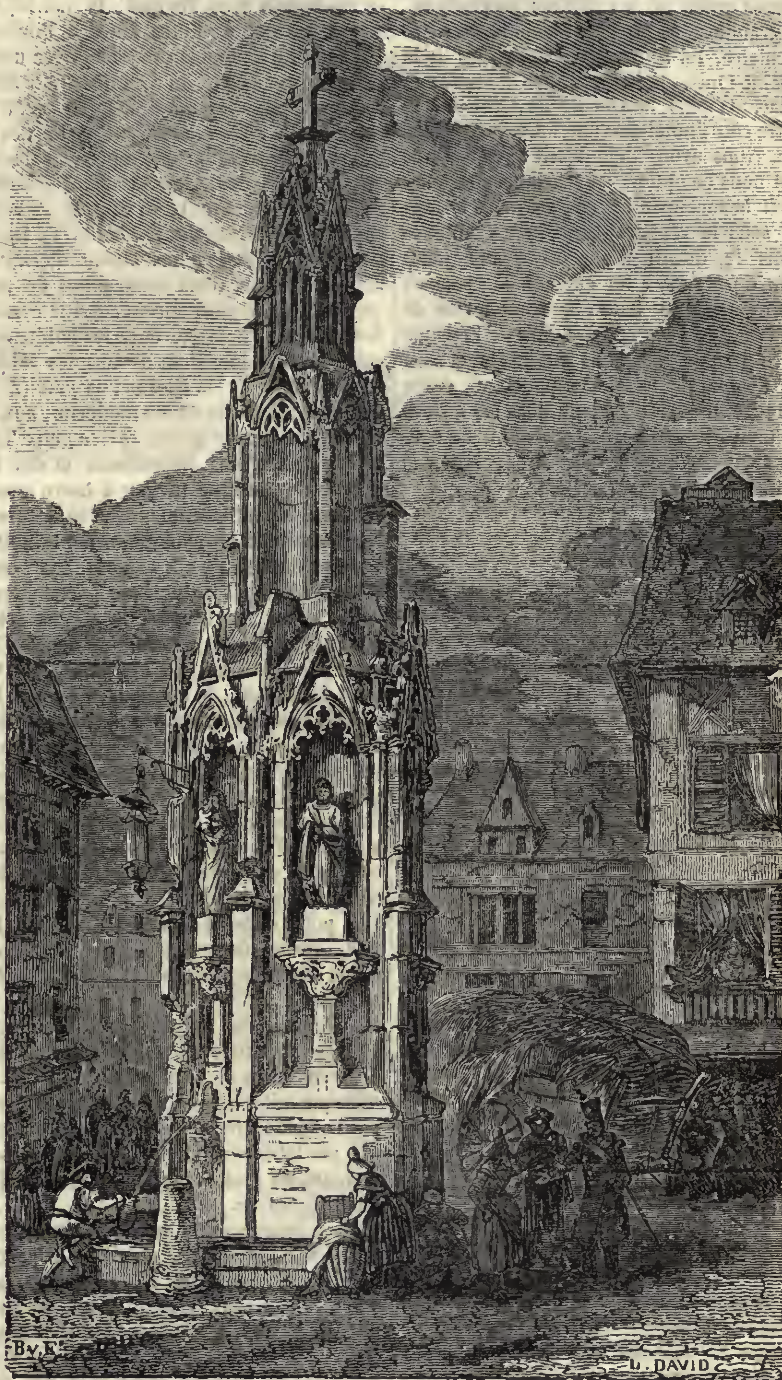
La rapacité du boa lui est souvent funeste. Quand il a dévoré sa proie, il tombe dans un état d'inertie et d'impuissance absolue; il cherche alors une retraite où il puisse digérer en repos son monstrueux repas; également incapable de se défendre ou de se sauver, il offre une victoire aisée au chasseur.

Aussi dans plusieurs contrées de l'Inde, les nègres vont-ils à la recherche de ces serpens, afin de s'en procurer la viande qu'ils vendent par tronçons dans les marchés.

Les boas n'ont rien de venimeux, aussi sont-ils peu redoutés. Leur peau est employée à divers usages; fraîchement arrachée, elle a été conseillée comme un emplâtre calmant dans les douleurs d'entrailles; tannée, on l'emploie comme le cuir pour la confection des chaussures. Toutefois ces animaux ne sont pas faciles à écorcher, la contractilité de leurs muscles persistant long-temps après leur mort et s'opposant à la séparation facile et complète de la peau. *Stedmann* rapporte à ce sujet une anecdote singulière que nous allons citer et qui est extraite de la *relation* de son *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guyanne.*

« Le *Caron* (c'est le nom du vaisseau qui portait ce célèbre écossais) se trouvait à moitié chemin entre les criques de Cormo-Etibo et de Barbaça-Eda, quand la sentinelle m'appela pour me dire qu'elle voyait quelque chose de noir qui se remuait sur le rivage. Je fis aussitôt jeter l'ancre, je descendis dans le canot, et je m'avançai vers le lieu désigné ; alors un des esclaves, nommé David, déclara que ce n'était pas un nègre mais un grand serpent amphibie. A peine avions-nous fait cinquante pas dans la vase et dans l'eau, que le nègre me dit : *Moi voir le serpent!* Je fus quelque temps avant de pouvoir distinguer sa tête éloignée de moi de plus de seize pieds; je tirai: l'animal se sentant blessé, s'agita en tous sens avec une vigueur telle qu'il coupa les broussailles dont il était entouré aussi facilement qu'un homme qui faucherait un pré; il enfonçait sa queue avec violence dans l'eau et nous couvrait par ce moyen d'un déluge de vase qui volait à une très-grande distance. Nous déchargeâmes nos trois fusils à la fois, et l'un de nous eut le bonheur de frapper le monstre à la tête. David courut vers la barque et rapporta la corde de la chaloupe, afin d'entraîner notre proie dans le canot; mais ce n'était pas chose aisée; car, quoique blessé mortellement, le serpent continuait à se tordre de telle sorte, qu'il était dangereux de s'avancer; le nègre cependant, ayant fait un nœud coulant, parvint à le lui jeter au cou avec beaucoup d'adresse. Nous le tirâmes tous alors jusqu'au rivage; il vivait toujours, et nageait comme une anguille; nous prîmes à la fin la résolution de le conduire à Barbaça-Eda pour l'y dépouiller sur le rivage, et prendre sa graisse ou son huile. Afin d'exécuter ce projet, David, tenant en main le bout de la corde, grimpa sur un arbre, la plaça entre deux branches, et les autres nègres hissèrent le serpent jusqu'en haut. Cela fait, David quitta l'arbre; tenant un couteau fort pointu entre ses dents, il s'attacha au monstre qui tournoyait toujours; il commença l'opération par lui fendre la peau près du cou, ensuite il l'en dépouilla et continua de la sorte en descendant jusqu'en bas. Outre cette peau, David me procura par là plus de quatre gallons de fine graisse clarifiée ou plutôt d'huile, quoiqu'il y en eût encore une plus grande quantité de perdue. Je remis cette huile au chirurgien de l'hôpital de Vil's harwar, pour les blessés, et j'en reçus leurs remercimens; car elle fait un excellent remède, surtout pour les meurtrissures. Quand je témoignai ma surprise de voir l'animal toujours en vie, quoique privé de ses intestins et de sa peau, le vieux nègre Caramaca me dit, qu'il le sût par expérience ou par tradition, qu'il ne mourrait qu'après le coucher du soleil. Les nègres le découpèrent pour l'accommoder et s'en régaler; ils déclarèrent tous qu'il était excellent et très sain. »

FONTAINE DE LA CROIX DE PIERRE, A ROUEN.



(Vue de la Fontaine de la Croix de pierre, à Rouen.)

Il n'y a point en France de province plus riche que la Normandie, en monumens du moyen-âge. C'est là surtout que les arts de cette époque intéressante ont laissé les traces les plus brillantes et les plus nombreuses de leur passage. Peuplée, au moment du réveil de la civilisation, par une nation encore douée de toute son énergie primitive, cette terre des *châteaux et des églises*, comme l'appelle un célèbre voyageur anglais, se couvrit plus qu'aucune autre, sous la domination de ses ducs-rois, d'édifices remarquables non seulement par une magnificence qui ne fut surpassée nulle part, mais encore par une physionomie toute particulière et des caractères chronologiques plus précis qu'en aucune autre contrée. Aussi est-elle devenue un pays classique pour l'étude de l'architecture intermédiaire, et peut être présenterait-elle à elle seule assez de faits à l'archéologue pour le mettre en état d'en suivre la marche et d'en établir l'histoire, si pendant de longues années le génie de la destruction n'avait sans cesse plané sur elle. Quelqu'affligeant même que soit le spectacle des pertes qu'elle a éprouvées en ce genre, cette province n'en reste pas moins encore, dans l'état actuel des choses, l'un des points du territoire français, les plus intéressans à visiter pour les artistes.

La ville de Rouen surtout renferme un grand nombre de monumens précieux. Il n'est pas de tableau plus attachant que celui dont on jouit du sommet des montagnes, qui dominent cette ville du côté du nord : delà, on voit d'espace

en espace, de colossales et élégantes constructions gothiques se détacher de la masse uniforme des édifices particuliers, et par leur volume grandiose et par leur forme bizarre, et par leur couleur séculaire. Ici se dessinent les restes de la superbe abbaye de Saint-Ouen, là les sommités dentelées de l'église de Saint-Maclou; plus loin la flèche hardie de la cathédrale; d'un autre côté l'hôtel-de-ville; ailleurs le palais-de-justice, etc., etc. Nous avons déjà décrit quelques-uns de ces monumens et nous comptons en examiner plusieurs autres qui présentent beaucoup d'intérêt, soit sous le rapport de l'art, soit sous le rapport historique. Aujourd'hui nous donnons le dessin d'une des plus jolies fontaines de la ville de Rouen : on l'appelle la *croix de pierre*. Cette fontaine présente trois étages en forme de pyramides : elle date de l'an 1500, c'est-à-dire de l'époque où le style gothique se parait d'ornemens si délicats, si souples et si gracieux; époque de décadence pourtant, parce que l'afféterie et la recherche remplaçaient alors les formes naïves des premiers temps de cette architecture, mais brillante encore et remarquable surtout par l'imagination si prodigieusement fertile des artistes.

MUSIQUE MILITAIRE.

L'origine de la musique militaire remonte à la plus haute antiquité. Tous les anciens peuples avaient leurs instrumens et leurs chants nationaux. Ces chants rappelaient toujours des services éminens rendus à la patrie, des batailles mémorables ou des sièges célèbres. Le nom du soldat et de l'officier qui s'étaient fait remarquer par des actions éclatantes, figuraient à côté de celui du général qui les dirigeait. Chez les Spartiates, l'air de Castor était le signal du combat; les Romains prenaient les villes au son de la trompette et du cor; les Égyptiens, les Arabes et les Germains combattaient au bruit du tambourin, au son de la flûte, de la cymbale et du clairon. Les Grecs avaient emprunté les quatre tons principaux de leur musique aux Phrygiens et aux Lydiens; le premier de ces tons, était très grave : c'est celui que l'on employait à la guerre et dans les cérémonies publiques.

Dans les temps anciens et chez les différens peuples, chaque instrument avait sa destination particulière. Les Chinois employaient, dans leur musique guerrière, les *grelots* et les *clochettes*. Chez les Romains, le *cornet* rappelait l'heure du décampement; la *buccine* annonçait l'arrivée du général; la *trompette* indiquait le rassemblement des troupes; le *cor* était le signal de la retraite. C'est au bruit de ces instrumens discors, aigus et bruyans, qu'ils se précipitaient dans les rangs ennemis. Chez les Égyptiens, les clochettes servaient, avec le *tambourin*, à composer une espèce d'harmonie militaire; enfin, la milice des Hébreux se servait aussi du cor, de la trompette, du *tympanum* et d'un instrument à peu près semblable au trombone.

La musique des légions romaines avait fait beaucoup de progrès au moment de la conquête des Gaules : à partir de cette époque elle devint de plus en plus faible. La milice des Francs conserva le clairon et la trompette des soldats de César, mais l'usage de la musique s'était insensiblement perdu dans les armées. Au commencement du moyen-âge les instrumens conservés ne servaient plus qu'à rallier les soldats, à les appeler au combat ou à leur faire supporter gaiement les fatigues de la marche. Alors la méthode des Romains avait entièrement disparu. Cependant les ménestrels français accompagnaient quelquefois les troupes à la guerre. Leurs instrumens étaient le *rebec*, petit violon à trois cordes, la *cornemuse* et le *chalumeau*.

Vers l'année 1330, on commença à se servir du *clairon*, instrument en usage chez les Maures, qui l'avaient transmis aux Portugais. Le *cornet*, autre instrument de guerre des anciens, reparut vers le même temps. C'est aussi à cette époque que les bandes d'aventuriers italiens reprirent l'usage de la musique militaire, qui devait bientôt se répandre parmi les autres nations de l'Europe. Ils accompagnaient le tambourin avec l'*arigot*, la *jombarde* et le *galoubet*, espèce de petites flûtes faites à l'imitation de celles des anciens. Le tambourin se jouait avec une seule baguette. A la fin du XVe siècle, on commença à se servir d'une musique régulière dans les armées. La *musette*, inventée au XIIIe siècle et le *violon*, en firent partie dès le commencement du XVIe. L'invention de ce premier instrument appartient aux habitans des Alpes et aux Piémontais. En 1535, les Suisses introduisirent, en France, l'usage du *fifre*, qui servait à accompagner les tambours (1). Dans le XVIIe siècle on donna le *hautbois*, instrument d'origine allemande, aux dragons et aux deux compagnies de mousquetaires de la garde. Les premiers eurent aussi la cornemuse, instrument fort ancien, en usage chez les habitans des montagnes du nord de l'Europe. Nous devons les *timbales* aux Orientaux et aux Hongrois, le *basson*, la *flûte* (2) et le *tambour* aux Italiens; le cor, de forme moderne, aux Hanovriens (3), les *cymbales* (4) et la *grosse caisse*, aux Turcs. L'adoption de ces deux derniers instrumens et des timbales fit donner le nom de musique turque à notre musique militaire. La réunion de ces instrumens, avec la trompette de la cavalerie, constituait au commencement du XVIIIe siècle, tout le système musical de nos troupes. Alors chaque arme, chaque compagnie avoit sa musique particulière. Le tambour, le fifre, le cor, le basson, la grosse caisse, les cymbales, appartenaient plus particulièrement à l'infanterie; la trompette, le hautbois, la cornemuse, les timbales, à la cavalerie. Le basson, le hautbois, le cor et la trompette étaient indifféremment employés pour les deux troupes. Une ordonnance du 19 avril 1766, créa une musique dans chaque régiment; elle fut composée de tous les instrumens qui, jusqu'alors, avaient appartenu aux compagnies ou à des fractions de corps; les hommes qui en faisaient partie furent attachés à l'état-major. La *clarinette*, inventée au commencement de ce siècle (le 18e) par un habitant de Nuremberg, n'entra dans la musique militaire française, qu'en 1755. Elle porta d'abord le nom de *clarinet*. Le *tambour de basque*, ancien instrument que s'approprièrent les habitans de la Biscaye, la *caisse roulante*, le *serpent*, inventé en 1590, à l'imitation du cornet; le *triangle*, qui était la cymbale du moyen-âge, le *chapeau chinois* et le *trombone*, entrèrent successivement dans la musique des différens corps de l'armée. C'est surtout depuis 1792 que la musique militaire en France a pris un grand développement; l'introduction récente de plusieurs perfectionnemens, a fait une véritable révolution dans l'harmonie militaire, en augmentant les ressources et la puissance d'effet de nos instrumens de cuivre.

On a longuement discuté sur l'utilité de la musique militaire. Nous pourrions rappeler le parti qu'en ont tiré les Grecs et les Romains; des exemples plus récens, serviront à prouver son importance. Qui ne sait qu'au commencement des campagnes de la révolution, l'effet des instrumens a plus d'une fois ramené la victoire dans nos rangs? Combien nos têtes de colonne n'ont-elles pas franchi de fleuves et de rivières au bruit de l'harmonie des instrumens militaires? combien de positions, de redoutes, de retranchemens et de places fortes ont été pris au son de ces instrumens? Toutefois, il faut bien le dire, si la musique peut donner un grand élan à l'infanterie, elle paraît au moins inutile à la cavalerie et aux armes spéciales (l'artille-

(1) On comptait deux espèce de fifres, l'une qui s'embouchait comme la flûte ordinaire; l'autre qui était à bec comme la clarinette.

(2) L'usage très ancien, de cet instrument à vent, s'était perdu; les Italiens le firent revivre.

(3) Le cor des anciens était fait de corne de bœuf. Les Romains en fabriquèrent en cuivre comme leurs trompettes.

(4) Elles furent mises en usage, avec la forme antique, vers la fin du XVIIIe siècle.

rie et le génie), et il est facile de s'en expliquer les motifs. Aussi dès le commencement du consulat, Bonaparte fit-il supprimer les musiques de la cavalerie. On avait calculé, à cette époque, que les chevaux que l'on y employait pouvaient monter quatre régimens, ce qui équivalait à environ trois mille hommes (on comptait alors quatre-vingts régimens de cette arme). Elles furent rétablies en 1827.

Les musiques des légions départementales avaient été provisoirement supprimées le 8 avril 1818, elles furent reconstituées, lorsque ces légions reprirent la dénomination de régiment. Depuis la création des musiques régimentaires, une retenue mensuelle de un et quelquefois deux jours de solde, était exercée sur les appointemens des officiers, afin de pourvoir à cette dépense. Une ordonnance du 1er janvier 1827, abolit cette retenue à dater du 1er janvier suivant, et, créa, pour la remplacer, un fonds spécial sur la masse générale du corps. Les anciennes musiques de l'infanterie ont été de 8, 9, 12 et 24 musiciens: elles sont aujourd'hui, et conformément à l'ordonnance précitée, de vingt-sept hommes, dont neuf gagistes et dix-huit soldats ou enfans de troupe.

LA VIE DE CHATEAU EN ANGLETERRE.

C'est à la campagne, c'est dans de vastes et magnifiques châteaux que les Anglais riches déploient tout leur luxe. C'est là que la tenue des domestiques, la beauté des équipages, la profusion de la table, se font principalement remarquer.

Au mois de juillet, Londres est abandonné par la portion de la société qui se pique de donner le ton, et de diriger la mode. Ceux de ses membres qui ne peuvent obéir à cet usage, prennent une espèce d'incognito, sortent rarement, ne reçoivent pas, et font même fermer les fenêtres de leurs hôtels du côté de la rue, afin qu'on ne puisse soupçonner qu'ils sont encore à la ville.

Les deux premiers mois du séjour dans ses terres sont consacrés aux affaires. On invite peu d'étrangers, et on se borne à l'échange de quelques visites avec ses voisins les plus rapprochés.

Ce n'est qu'au mois d'octobre que les réunions commencent. Une société nombreuse qu'accompagne une grande suite de domestiques et de chevaux, encombre les châteaux des grands seigneurs. Tout en affectant du laisser-aller, tout en proclamant une liberté absolue, elle traîne après elle l'observation minutieuse d'une sévère étiquette. Chacune de ces réunions est une fraction de la cour avec ses coutumes, ses lois, ses prétentions.

Les journées anglaises sont coupées par de fréquens repas. Ainsi à neuf heures du matin on prend le thé. Il est convenu que pour ce premier repas, on n'attend personne, à peine les maîtres de la maison. L'heure sonnée, les premiers arrivés se placent autour de la table, préparent le thé, en servent à leurs voisins et se distribuent sans beaucoup de cérémonie, le pain, le beurre, les œufs, qui composent seuls le service. Sur un buffet sont placées des viandes froides. Les convives qui veulent en prendre, se lèvent, coupent les morceaux qui leur conviennent et reprennent leurs places. On ne sert ni eau, ni vin, ni bierre à ce repas. On n'a pour se désaltérer que du thé et du café, que l'on est souvent obligé d'aller demander aux personnes qui les servent. L'usage exclut la présence des domestiques, et les convives ordinairement occupés de la lecture des journaux ou de leur correspondance, ne songent pas à suppléer à l'absence des laquais, par la transmission de main en main, des objets dont les autres ont besoin.

Entre une heure et deux heures de relevée, un second repas réunit à peu près toute la société. Celui-ci, mieux entendu que le premier, est servi comme les déjeuners de France.

A six heures, on se rassemble dans les salons. La toilette des hommes doit être soignée. Les femmes parées comme pour les soirées les plus brillantes de la capitale, font étalage de leurs diamans et des modes, que pour cette époque, elles font venir de Londres, et même de Paris.

Dans la pièce qui précède la salle à manger, les domestiques sont rangés sur deux haies. Les maîtres de la maison occupent des fauteuils à chaque extrémité de la table. Les convives se placent, en observant sans affectation leurs rangs respectifs.

Vers minuit, un quatrième et dernier repas, servi sur des plateaux dans un des salons, est mis à la disposition des personnes dont l'estomac plus exigeant ne se serait pas contenté des réfections de la journée. Ce repas se compose de viandes froides et de volailles grillées, et couvertes d'une couche de clous de poivre, de piment et de sel. Quelques verres de vin chaud, ou de Madère, ou de Xérès, en facilitent la digestion.

Les intervalles des repas sont consacrés à des promenades à cheval ou en voiture, à la chasse à courre, ou au tir, à des visites dans le voisinage, à des lectures auxquelles fournissent amplement les immenses journaux de la capitale et des bibliothèques d'un très beau choix.

Il est certaines occasions où les habitudes de supériorité disparaissent, et où toutes les classes se confondent. Telles sont les circonstances d'un mariage, d'une naissance, d'une guérison. Tout ce qui appartient à la maison est admis à prendre part à la réunion commune, depuis le lord jusqu'au dernier *groom*.

Après le dîner, la société, rendue ce jour là plus nombreuse par les invitations adressées à des voisins, même à ceux que l'on ne fréquente pas habituellement, passe dans la pièce la plus vaste du château, où sont déjà rassemblés les fermiers et les domestiques. Le personnage principal parcourt la foule et parle à tout le monde. Puis il vient se placer à une des extrémités de la salle avec sa société particulière qui se range sur deux files. A la suite, et dans le même ordre, s'alignent les domestiques, sans excepter ceux affectés aux derniers emplois. Les hommes sont en livrée, les femmes ont leurs habits les plus propres. On danse une *colonne*. Grâce au mélange qui en résulte, tous les rangs se confondent; et le gant de la maîtresse de la maison, celui de la dame la plus dédaigneuse, se salissent dans la main d'un garde-chasse ou d'un aide de cuisine. A minuit la société se retire, et laisse la place aux domestiques qui prolongent le bal et leur égalité d'un moment, jusqu'à l'heure où ils reprennent leurs habitudes de service et d'infériorité.

En résumé, l'existence que l'on trouve dans les châteaux ne présente pas tout l'agrément que devraient procurer la dépense très considérable qu'elle entraîne, et l'apparente liberté qui en résulte. On n'échappe pas toujours à l'ennui, soit aux repas sans ordre de la matinée et aux promenades isolées qui les suivent, soit dans les salons où il est à peu près d'étiquette de ne se réunir et même de n'avoir l'air de se connaître que le soir, soit enfin aux interminables dîners qui achèvent la journée. Comme étalage de fortune, comme faste d'une grande position, la vie de château en Angleterre, a tout l'éclat, toute la pompe que la vanité peut desirer. Elle ne saurait être comparée à celle de France, sous le rapport de la liberté, de l'agrément et de l'aisance Après un séjour de quelques mois, on a dépensé son temps et son argent; mais on n'a obtenu en échange que du mouvement et peu de plaisir, du bruit et peu de gaîté, des réunions nombreuses et peu d'affections réelles; en un mot du luxe et peu de véritables jouissances.

LES PARESSEUX.

C'est à tort que Buffon a dit que les paresseux en général étaient des monstres par défaut. Les modifications de leur organisation, très éloignées du mécanisme des autres mammifères, sont au contraire en harmonie parfaite avec leur destination. D'abord leurs dents, comme l'a montré Cuvier, étant un cylindre d'os enveloppé d'émail et creux aux deux

bouts, seraient impuissans pour broyer des tiges ou des racines : elles suffisent pour écraser des feuilles. Aussi l'existence de l'animal est-elle liée à celle des arbres et peut-être de celui-là seul qu'il préfère : le *cécropia peltata*. — Leur structure est aussi favorable au grimpement qu'incommode pour la marche. La direction de leurs ongles qui, longuement recourbés sous le pied et la main, dans l'état de repos, seraient un inconvénient à terre, est précisément le mécanisme le plus commode pour les paressseux. Sans aucun effort, et par la seule élasticité de ligamens jaunes analogues à ceux qui tiennent redressées les phalanges unguéales des chats, ces mêmes phalanges sont chez les paresseux maintenues dans un état de courbure. Aussi n'est-il pas étonnant de les voir s'accrocher aux arbres, par les quatre pattes rapprochées, pour reposer et dormir.



(Le Paresseux.)

Les deux espèces de *paresseux*, *l'aï* et *l'unau* offrent, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, de grandes différences. Le nombre des côtes, celui des vertèbres du col, du dos, de la queue, le nombre des doigts et enfin toutes les parties du squelette varient même dans les subdivisions qu'offre l'espèce *aï* qui a deux vertèbres cervicales de plus que tous les animaux à mamelles.

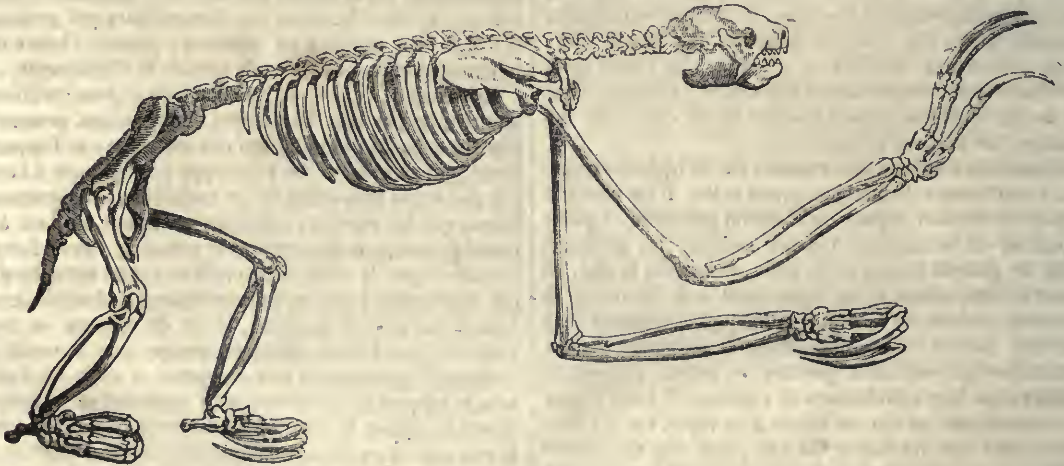
Chez l'*aï* les bras sont deux fois longs comme les jambes, ce qui facilite le grimpement. Le poil de la tête, du dos et des membres, long, gros et sans ressort, donne à cet animal l'air d'être enveloppé de foin. Sa couleur est grise, souvent tachetée sur le dos, de brun et de blanc.

L'espèce d'*aï, dite à collier*, est d'une taille plus grande que toutes les autres. Elle n'a de nu à la face que le bout du nez, qui est noirâtre. La face est à peu près perpendiculaire, et le crâne élevé en avant.

L'*unau*, a une queue fort courte cachée dans le poil; ses bras sont à proportion moins longs que ceux des aïs. Le pelage est plus court et plus gros que dans les autres espèces; il est uniformément d'un brun roussâtre terne.

Ces deux espèces de paresseux, ont quatre estomacs, et néanmoins ne sont pas ruminans. Quoy et Guimard ont eu vivans quelques jours sur l'*Uranie* et ensuite ont disséqué deux paresseux aïs. L'estomac était rempli de tiges de céleri : c'était la seule nourriture acceptée par l'aï depuis l'épuisement de la provision de feuilles de cécropia. On vit aussi qu'il fallait beaucoup rabattre de la lenteur attribuée à l'aï. Tout l'équipage de l'*Uranie* l'a vu monter, en vingt-cinq minutes, du gaillard d'arrière au haut du grand mât; il parvint successivement, en moins de deux heures, au sommet de tous les mâts, en allant de l'un à l'autre, par les étais. Une autre fois, étant descendu par l'échelle du gaillard d'arrière, et touchant l'eau par une de ses pattes, il s'y laissa volontairement tomber, et nagea aisément la tête élevée.

On a donc beaucoup exagéré la lenteur de ces animaux. Ils sont plus actifs la nuit que le jour, et marchent à terre comme les chauves-souris. Quand on les approche, ce qui est rare, ils s'asseoient les jambes allongées sur une même ligne et levant l'un après l'autre les bras qu'ils étendent et ramènent sur la poitrine pour accrocher ce qu'on leur présente. S'ils le saisissent, on ne peut leur faire lâcher prise qu'après la mort, et il faut attendre long-temps, car ils ont la vie extrêmement dure. On ne les décroche des arbres qu'après plusieurs coups de fusil. De Lalande, aidé de son domestique, a vainement essayé pendant une demi heure d'étrangler un aï avec une corde de la grosseur du doigt. L'animal ne cessait d'étendre et de ramener ses bras en crochets, vers la poitrine, ce qu'il fit encore pendant plusieurs heures au fond d'un tonneau d'alcool, où on le tint submergé.



(Squelette de Paresseux.)

Pison avait disséqué vivante, une femelle d'unau, qui était pleine. Elle se remuait encore en totalité, et contractait ses pieds long-temps après l'arrachement du cœur et des viscères. Les paresseux craignent le froid et la pluie. Leur voix se fait rarement entendre; l'aï articule son nom; le paresseux à collier pousse de temps en temps un petit cri aigu et court, peu différent de celui de l'aï. Ils ne viennent à terre où l'on dit qu'ils se laissent choir du haut des arbres, que lorsqu'ils ont épuisé le feuillage. Nous avons déjà dit que des aïs observés sur l'*Uranie*, descendaient très bien les

mâts ; un arbre est encore plus facile à descendre. La position la plus fatigante pour eux, c'est d'être à terre : leur repos c'est de se tenir accrochés : l'extrême prédominance des muscles fléchisseurs et le mécanisme de leur squelette l'expliquent assez. A chaque portée la femelle met bas un seul petit. Buffon a vu en France, un unau qui montait et



descendait plusieurs fois par jour, l'arbre le plus élevé. Son sommeil était plus long par un temps froid. Il dormait quelquefois dix-huit heures de suite.

LES KOURAVERS, ou BOHÉMIENS DE L'INDE.

Les Kouravers sont les diseurs de bonne aventure de l'Inde. Ils ont entre eux un langage qui leur est tout à fait particulier, et inintelligible pour les autres Indiens; enfin leurs mœurs, leurs habitudes et leurs usages ont le plus grand rapport avec ceux de ces bandes errantes connues en Angleterre sous le nom de Gypsies, et en France sous celui d'Égyptiens ou Bohémiens. Ce sont leurs femmes qui disent la bonne aventure à ceux qui les consultent et les paient pour cela. Tandis que la personne qui veut savoir son horoscope, assise en face de la devineuse, lui tient la main, celle-ci, frappant sur un petit tambour, fait l'évocation de ses dieux, ou de ses démons, et prononce tout haut, avec précipitation, une suite de mots baroques. Cette préparation faite, elle suit avec une attention scrupuleuse, tous les linéamens de la main du pauvre sot qui la consulte, et finit par lui prédire le bien, ou le mal qui doit lui arriver.

On a fait bien des recherches pour savoir d'où sortirent primitivement ces troupes vagabondes qui parcourent le monde en disant la bonne aventure, et l'opinion la plus commune les fait venir d'Égypte. Cette opinion changerait peut être, si l'on observait de près les kouravers de l'Inde, et que l'on comparât leur langage, leurs usages et leurs mœurs avec ceux de nos Égyptiens ou Bohémiens.

Ce sont les femmes des kouravers qui impriment ces figures de fleurs et d'animaux dont la plupart des jeunes Indiennes se font bigarrer les bras. Ce tatouage consiste à dessiner délicatement sur la peau les diverses figures, et à en suivre les contours, en la piquant légèrement avec une aiguille; on frotte ensuite les figures avec le jus de certaines plantes, qui s'y insinue et laisse une empreinte ineffaçable.

Les kouravers sont fort adonnés au vol : c'est de cette tribu que sortent les voleurs et les filoux connus dans le pays sous le nom de kalla-bantrous. Ces derniers apprennent par principes l'art de voler adroitement, et sont élevés, dès leur enfance, dans la pratique de toutes les ruses de cette infâme profession : à cet effet, leurs parens les instruisent à mentir obstinément, et les exercent, dès leur bas-âge, à souffrir les tourmens et les tortures plutôt que de déclarer ce qu'il est de leur intérêt de tenir caché. Loin de rougir de leur profession les kalla-bantrous s'en font une gloire; et lorsqu'ils n'ont rien à craindre, ils n'ont pas de plus grand plaisir que de se vanter publiquement des vols adroits qu'ils ont commis en différens lieux. Ceux qui, pris sur le fait, ont été grièvement blessés, ou auxquels les magistrats ont fait couper le nez et les oreilles, ou le poignet droit montrent avec ostentation leurs mutilations et leurs cicatrices comme une preuve de leur bravoure et de leur intrépidité, et ce sont ceux-là qui sont choisis de préférence pour chefs.

C'est toujours la nuit qu'ils commettent leurs déprédations; ils entrent alors à petit bruit dans les villages, et plaçant des sentinelles aux différentes avenues, ils choisissent les maisons que l'on peut attaquer avec le moins de risques; ils s'y introduisent en silence, et ils ont entièrement pillé, dans quelques minutes, les vases de métal, et les autres effets de quelque valeur qui s'y trouvent, ainsi que les joyaux d'or et d'argent que les femmes et les enfans endormis portent suspendus à leur cou. Ce n'est pas en enfonçant les portes que ces brigands pénètrent dans les maisons; un pareil moyen ferait trop de bruit, et les exposerait à être découverts; pour éviter cet inconvénient, ils percent les murs de terre de la maison avec un instrument de fer tranchant fait pour cet usage, et à l'aide duquel ils pratiquent en un clin d'œil, une ouverture assez large pour qu'un homme puisse y passer. Ces voleurs sont si adroits, que la plupart de ces expéditions s'effectuent sans qu'ils aient été vus ni entendus de qui que ce soit.

Mais s'il leur arrive de se laisser surprendre, il s'ensuit ordinairement un combat, dans lequel les kalla-bantrous se battent en désespérés, en tâchant toujours de s'esquiver. Si un d'entre eux est tué dans la mêlée, ils s'exposent à tous les dangers pour enlever le cadavre, auquel ils coupent la tête, qu'ils emportent avec eux, afin d'éviter d'être découverts.

Dans les cantons soumis à des princes du pays, ces voleurs sont, jusqu'à un certain point, autorisés par le gouvernement, qui tolère leurs déprédations, moyennant une redevance convenue, ou à condition qu'ils paieront au receveur du district la moitié de la valeur de tout le butin qu'ils pourront faire. Cependant, comme dans un pays civilisé, une pareille connivence ne saurait être avouée, cet infâme accord est tenu secret : dès-lors les coupables n'ont aucun dédomagement à attendre des magistrats pour les blessures et les mutilations auxqu'elles ils sont exposés dans leurs courses nocturnes, de la part des particuliers; mais ces mêmes magistrats ont grand soin de couvrir d'un voile ou de pallier des délits dont ils profitent, et de mettre à couvert leurs cliens des peines qu'ils méritent, lorsqu'ils sont déférés à leurs tribunaux.

Le dernier prince musulman qui régna dans le Meissour, avait à son service un bataillon régulier de kalla-bantrous, qu'il employait, non pour combattre parmi ses troupes, mais pour ravager le camp ennemi pendant la nuit, enlever adroitement les chevaux, escamoter les bagages des officiers, enclouer les canons, et faire le métier d'espions. Ils étaient récompensés en proportion de la dextérité qu'ils montraient, et du succès qu'ils avaient obtenus. En temps de paix, on les envoyait dans les états voisins pour voler au profit de leur maître, et pour épier les démarches des chefs qui y gouvernaient.

Les petits princes du pays, désignés sous le nom de paliagares, ont toujours à leur service, pour la même fin, un grand nombre de ces larrons.

Dans les provinces, où les kalla-bantrous sont tolérés par le gouvernement, les pauvres habitans n'ayant pas d'autre moyen de se mettre à couvert de leurs déprédations, entrent en compromis avec le chef de la bande, et lui paient une taxe annuelle d'un quart de roupie, et d'une volaille par maison; moyennant quoi, il devient responsable de tous les vols qui peuvent être commis par ses gens dans les villages ainsi assurés.

De toutes les castes nomades du pays, la plus répandue, la plus cruelle et la plus odieuse, c'est celle des Lambadys. Les individus qui la composent ont une religion, des usages, des mœurs et un langage différent de ceux des autres castes de l'Inde; cependant les traits de ressemblance qu'ils ont

avec les Mahrastes, autorisent à penser, avec plusieurs voyageurs, que c'est chez ce peuple de maraudeurs qu'ils prirent naissance, et qu'ils ont reçus d'eux, ce naturel enclin à la rapine et au pillage, qui les porte à ne respecter aucune propriété, lorsqu'ils se croient les plus forts, ou à l'abri des poursuites de la justice. Cependant les punitions sévères que les magistrats leur ont infligées dans ces derniers temps, à divers reprises, leur ont inspiré un peu plus de retenue, et ils n'osent guères maintenant se livrer ouvertement au pillage; mais malheur au voyageur qu'ils rencontrent seul dans un lieu isolé, surtout s'ils s'attendent à trouver sur lui quelque riche butin!

Les armées, surtout celles où il règne moins de discipline, sont leur rendez-vous ordinaire, en temps de guerre; ils y arrivent de toutes parts dans l'espérance de profiter du désordre et de la confusion, pour se livrer audacieusement au pillage. Alors au moins ils se rendent utiles en approvisionnant les marchés des denrées qu'ils ont pillées dans la marche. Quelquefois ils se louent à celle des deux parties belligérantes qui les paie le mieux, pour transporter sur leurs bœufs, dont ils ont des troupeaux considérables, les vivres et les bagages de l'armée. C'est ainsi que dans leur dernière guerre avec le sultan du Meissour, les Anglais les employèrent au nombre de plusieurs mille à transporter leurs provisions. Les Anglais eurent lieu, dans la suite, de se repentir d'avoir pris à leur solde des gens sans foi et sans discipline, lorsqu'ils les virent ravager tous les pays par où ils passaient, et causer à eux seuls plus de mal que n'aurait pu leur en faire toute l'armée ennemie Les punitions fréquentes et sévères infligées à leurs chefs, n'étaient pas capables de contenir cette troupe de bandits, que le seul espoir du pillage avait attirés, et qui ne comptaient pour rien le salaire, et les autres avantages qui leur avaient été accordés.

En temps de paix, ces brigands de profession se livrent au commerce des grains et du sel, qu'ils transportent sur leurs bœufs d'un endroit à un autre; mais au moindre bruit de guerre, ou à la moindre apparence de troubles dans le pays, ils sont aux aguets, et prompts à profiter du premier moment de confusion pour se livrer au pillage : aussi ce n'est pas l'invasion d'une armée ennemie que les pauvres habitans redoutent le plus, c'est l'irruption soudaine des lambadys qui parcourent le pays.

Cette odieuse tribu, est de toutes les castes de l'Inde, celle dont les manières sont les plus brutales. Leur air dur et farouche, leurs traits rudes et grossiers, tant chez les hommes que chez les femmes, décèlent leur caractère et leurs inclinations. Sur tous les points de la presqu'île, ils sont l'objet d'une surveillance spéciale de la police, parce que partout on a de justes raisons de se défier d'eux. Leurs femmes sont, pour la plupart difformes et d'une malpropreté révoltante et leur vie est tellement déréglée que notre plume se refuse à transcrire dans ce recueil, les détails que les voyageurs nous ont donnés sur leurs habitudes.

Une coutume atroce que l'on impute aux *lambadys*, c'est d'immoler des victimes humaines. Lorsqu'ils doivent faire cet horrible sacrifice, ils enlèvent furtivement, dit-on, la première personne qu'ils rencontrent, et l'ayant conduite dans quelque lieu désert, ils creusent une fosse dans laquelle ils l'enterrent toute vive jusqu'au cou : ils forment ensuite, avec de la pâte de farine, une espèce de grande lampe qu'ils lui mettent sur la tête; ils la remplissent d'huile et y allument quatre mèches, après quoi les hommes et les femmes se prenant par la main, et formant un cercle, dansent autour de la victime, en poussant de grands cris, et en chantant, jusqu'à ce quelle ait expiré.

Chacune de ces tribus nomades forme une petite république tout à fait indépendante, se gouvernant par des réglemens qui lui sont propres. On ne sait jamais rien dans le public de ce qui se passe dans leur sein. Les chefs de chaque tribu sont élus et destitués à la pluralité des voix. Ces chefs sont chargés pendant tout le temps que dure leur autorité de faire exécuter ces réglemens, de terminer les différens, et de faire punir les délits et les crimes : mais quelqu'énormes que soient ces fautes, elles n'emportent jamais la peine de mort ni la mutilation. Elles exposent seulement le coupable à subir des amendes pécuniaires, de sanglantes flagellations ou d'autres corrections corporelles. Errantes sans cesse d'un pays à un autre, ces familles vagabondes ne paient aucun tribut au gouvernement; la plupart ne possédant rien, n'ont pas besoin que la protection du prince les garantisse contre la spoliation; se faisant justice eux mêmes, ils ne font pas retentir ses tribunaux de leurs réclamations; et dépourvus de toute ambition, ils ne sollicitent de lui ni grâces ni faveurs.

L'AMIANTE.

L'amiante offre une contexture très variée : tantôt flexible et brillant jusqu'au point de ressembler à la plus belle soie blanche; tantôt dur, cassant et coloré de manière a être confondu avec des fragmens de bois reduits en éclats, il se distingue sous ses deux apparences par les caractères les plus opposés: ici la ténuité et le moëlleux du fil le plus délié, là, la contexture ligneuse et quelquefois la dureté sûffisante pour rayer le verre. Tantôt compacte et élastique comme le liége, en masses d'un blanc sale, semblable à de la pâte de papier desséchée; d'autres fois en morceaux dont les filamens semblent être tressés; il reçut des anciens minéralogistes les divers surnoms de liége de montagne, de cuir et de papier fossiles.

Il était précieux pour les anciens, qui employaient ses filamens à faire des tissus qui servaient à envelopper les morts que l'on livrait aux flammes, et qui empêchaient que leurs cendres ne fussent confondues avec celles du bucher. On peut lire dans l'antiquité expliquée par le savant bénédictin, Bernard de Montfaucon, qu'en 1702 on découvrit dans une vigne, non loin de la porte majeure à Rome, une grande urne en marbre, dans laquelle était une toile d'amiante de six pieds et demi de longueur sur cinq de largeur, qui ressemblait à une grosse toile de chanvre, mais aussi douce et onctueuse qu'un tissu de soie. Elle renfermait des ossemens à demi brûlés. On la déposa dans la bibliothèque du Vatican.

Comme les anciens faisaient venir de Perse à grands frais l'amianthe, la coutume de brûler les corps dans des tissus de cette substance ne pouvait être suivie que par les gens riches. Ces toiles étaient d'un prix si élevé que Pline les considèrait comme étant réservées à la sépulture des rois. L'amianthe le plus fin servait à faire des nappes et des serviettes de luxe que les convives jettaient au feu pour les nettoyer; on en faisait des mèches pour les lampes sacrées. Pline était loin de considérer l'amianthe comme un produit minéral; il le range au contraire parmi les substances végétales, et le nomme lin inaltérable, *linum vivum*. Il en compare la valeur a celle des perles fines; et il ajoute que, dans les déserts brûlans de l'Inde, ce lin se prépare à l'ardeur du soleil, à supporter celle du feu. On est étonné de la facilité avec laquelle les anciens ajoutaient foi aux contes les plus absurdes; mais ce qui prouve leur amour pour le merveilleux, c'est que le naturaliste romain croit, d'après le témoignage du médecin Anaxilaüs, qu'un arbre entouré d'un tissu d'amianthe, peut être abattu sans bruit à coups de cognée : il était cependant bien facile de vérifier ce fait. Quoique cette substance passe pour être incombustible, cependant il est à remarquer que cette expression n'est pas rigoureusement juste, puisque chaque fois qu'elle subit l'action du feu, elle perd un peu de son poids; d'ailleurs, exposée à la flamme du chalumeau, elle se fond en un verre noirâtre.

La variété que l'on rencontre en filamens cassans et durs, offre quelque ressemblance avec certains morceaux d'amphibole. La poussière de ces deux substances les fait facilement reconnaître; celle de l'asbeste est douce et onctueuse. Celle de l'amphibole est âpre et sèche au toucher. L'asbeste

se trouve dans les montagnes granitiques de l'Angleterre, en France, dans les Pyrénées, en Savoie, en Corse, à la Chine, en Sibérie, et en général dans la plupart des terrains primitifs. La Corse surtout en contient abondamment; le pays de Tarente produit particulièrement la variété soyeuse dons les fibres ont près d'un pied de longueur. Celui qu'on retire des Monts Ourals en Sibérie à cela de singulier, qu'il est compact, en sortant de leurs flancs, et qu'il devient flexible et soyeux lorsqu'il est imprégnée de l'humidité de l'air.

Ce minéral occupe des filons dans les montagnes; jamais il n'est mélangé avec le granit et le gnéis au milieu duquel on le trouve plus fréquemment. Sa formation est donc postérieure à celle de ces roches. Les fragmens d'Amiante que l'on voit si souvent dans l'intérieur des cristaux de quartz-hialin annoncent que les cavités dans lesquelles il a été déposé, ont été remplies d'un liquide qui contenait la silice en dissolution et qui s'est évaporée en laissant la cristallisation s'opérer tranquillement et avec régularité.

L'amiante étant mou et inattaquable par les acides, on s'en sert dans les briquets oxigènés comme d'une éponge, pour recevoir l'acide sulfurique dans lequel on plonge l'allumette garnie d'un peu de chlorate de potasse.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et évènemens remarquables du 5 au 12 septembre.

5 *septembre* 1709. — Mort de Jean François Regnard, poète comique français. Le *Distrait*, le *Démocrite amoureux*, le *Retour imprévu*, les *Folies amoureuses*, les *Ménechmes* et surtout le *Joueur* et le *Légataire universel*, ont donné à Regnard la seconde place parmi nos auteurs comiques.

6 *septembre* 1683. — Mort de Jean Baptiste Colbert, contrôleur général des finances sous Louis XIV. Il était né à Rheims, le 29 août 1619. Le secrétaire d'état Letellier, à la famille duquel il était allié, le fit connaître au cardinal Mazarin, qui, devinant le mérite du jeune commis, se l'attacha et le nomma son intendant. Colbert servit avec zèle les intérêts du premier ministre, et se prépara dans le silence à prendre part à l'administration de l'état. Il n'avait encore que 29 ans lorsque le cardinal le fit nommer conseiller-d'état.

Lorsque Mazarin, poursuivi par la haine publique, se retira à Cologne, Colbert resta l'agent caché de la corespondance que ce premier ministre ne cessait point d'entretenir avec le conseil de la reine régente. Rentré en France, Mazarin récompensa la conduite prudente de son agent, dont le secret ne fut jamais découvert, en l'admettant dans sa plus intime confidence, et en le comblant de bienfaits, ainsi que sa famille. Il le nomma en mourant, son exécuteur testamentaire, et le recommanda au roi comme un homme digne de toute sa confiance. Louis XIV, déjà décidé à gouverner par lui-même, se fit initier par Colbert dans la connaissance des affaires; puis le nomma intendant des finances Les vices de l'administration de Fouquet, furent dévoilés au monarque; après la chute de ce surintendant, Colbert eut seul la direction des finances avec le titre de contrôleur-général. Il avait à réparer les maux qu'avaient amenés le règne orageux du faible Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées du cardinal de Richelieu, la longue querelle de la Fronde et le désordre complet des finances sous le cardinal Mazarin. Le ministre ne négligea rien pour atteindre ce but. Chaque année de son administration fut signalée, soit par l'introduction de nouvelles manufactures, soit par le rétablissement et l'accroissement des anciennes; et afin de faciliter l'écoulement de leurs produits, il fit réparer les grandes routes, ouvrir de nouvelles communications, construire le canal du Languedoc, dresser les plans de celui de Bourgogne, ériger en ports francs les ports de Marseille et de Dunkerque: il multiplia les entrepôts, accorda des primes pour les importations et les exportations, créa des chambres d'assurance, donna de la considération au commerce, et fit comprendre aux nobles qu'ils pouvaient s'y livrer sans déshonneur. Lorsque Louis XIV eut ajouté aux attributions de Colbert le département de la marine, en 1669, ce ministre, ne trouvant dans les ports de l'état que de vieux vaisseaux que Mazarin y avait laissés pourrir, commença par en acheter et bientôt en fit construire. Le port de Rochefort fut pour ainsi dire, créé de nouveau; quatre grands arsenaux maritimes furent construits à Brest, à Toulon, à Dunkerque et au Hâvre. Dès 1672, la France avait dans ses ports 60 vaisseaux de ligne et 40 frégates; et en 1681, victorieuse sur mer comme sur terre, elle comptait jusqu'à 198 bâtimens de guerre et 166,000 hommes classés pour tous les services. Ce fut par les conseils de Colbert que Louis XIV fit entreprendre la réforme des ordonnances civiles et criminelles, achevée en 1670. Les académies des inscriptions et belles-lettres, des sciences, d'architecture, furent successivement fondées (de 1663 à 1671), sous les auspices de ce grand ministre. Par ses soins, l'académie de peinture avait reçu une organisation nouvelle, et l'école fut établie. Il augmenta la bibliothèque du roi et le jardin des plantes, fit bâtir l'observatoire, y appela Huyghens et Dominique Cassini, envoya des astronomes et des physiciens à Cayenne. pour y faire des observations, et fit commencer la méridienne qui traverse toute la France. Il contribua à l'embellissement de Paris par la construction de quais, de places publiques, de portes triomphales, des boulevards du nord, de la colonnade du Louvre et du jardin des Tuileries. Au sein des honneurs, avec une fortune qui s'élevait jusqu'à 10 millons, Colbert fut loin d'être heureux; il essuya des intrigues, se vit souvent traversé par des rivalités, par des jalousies : ce fut surtout la haine que lui portait Louvois, qui lui attira ses plus cuisantes peines. Il mourut en 1683, épuisé par le travail, rongé par les inquiétudes et le chagrin, luttant avec peine contre les embarras présens, et prévoyant avec effroi ceux dont l'avenir menaçait encore l'état. Le peuple dont il avait été un des plus zélés défenseurs, le poursuivit de son aveugle haine, troubla ses funérailles et voulut violer son cercueil. On fit circuler contre sa mémoire des épitaphes, des sonnets, des épigrammes, des chansons et des pamphlets dégoûtans.

Colbert est le seul ministre des finances, qui, chez nous, ait conservé son emploi jusqu'à sa mort; c'est peut-être aussi celui qui connut le mieux cette maxime : que les intérêts du peuple sont les intérêts du souverain; il la mit en pratique avec une rare persévérance. Si Louis XIV obtint le titre de grand, c'est surtout à Colbert qu'il en est redevable.

8 *septembre* 1814. — Mort de Caroline, reine des Deux-Siciles.

9 *septembre* 1087. — Mort de Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre.

9 *septembre* 1720. — Mort du marquis de Dangeau, auteur de volumineux mémoires fort curieux sur le siècle de Louis XIV. Aimé de ce prince, il se servit de son crédit pour favoriser les gens de lettres.

10 *septembre* 1669. — Mort d'Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. Fille de Henri IV, qui tomba sous le poignard d'un assassin, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre, qui périt sur l'échafaud, elle eut pour fils Charles II et Jacques II qui fut chassé du trône et obligé de se réfugier en France où il mourut.

11 *septembre* 1709. — Bataille de Malplaquet, où malgré les prodiges de valeur que firent les Français, le duc de Malborough obtint l'avantage.

CAFÉ A ALGER.

Les musulmans passent une grande partie de leur vie dans les cafés où il entrent vers les dix heures du matin, pour n'en sortir souvent qu'à la nuit. Ces lieux de réunion ont en Turquie et sur la côte d'Alger, la même physionomie. Leur décoration d'une grande simplicité ne saurait être comparée à celle des beaux cafés de nos grandes villes, et ils leur sont plus inférieurs encore sous le rapport de la consommation. Le café s'y boit très léger, sans sucre, et mêlé avec le marc, sur lequel il a bouilli; la présence de ce marc s'explique par l'absence des appareils à filtre dont l'usage est si

répandu chez nous depuis nombre d'années. Il ressemble fort à celui que l'on prend en Angleterre; c'est assez dire que les Français ne sauraient s'y accoutumer. Le peu de force de cette liqueur et son bas prix permettent aux musulmans d'en boire une assez grande quantité dans la journée. On en sert deux tasses pour un sou.

Au plaisir que procure cette boisson, se joignent ceux de la pipe, de la musique, et par fois des jeux de dames et d'échecs. Quant aux conversations, elles sont rares; et même dans ces lieux de distraction, les Turcs et les Maures conservent leur calme et leur taciturnité. Gravement accroupis sur les bancs qui garnissent le pourtour du café, ils restent immobiles pendant de longues heures, aspirant par momens et avec lenteur des bouffées de fumée qu'ils ne rendent qu'après bien long-temps et qui forment souvent dans la salle un nuage plus épais encore que celui de nos estaminets les plus fréquentés. A peine un habitué s'est il assis sur son banc que le garçon de café sans attendre ses ordres, lui apporte un charbon ardent pour allumer sa pipe, et une petite tasse de café très chaud placée dans une autre tasse à moitié pleine d'eau que l'on peut tenir à la main sans se brûler.

Le café se prépare dans d'immenses cafetières en fer-blanc qui restent à demeure sur un petit fourneau ordinairement noirâtre placé habituellement au milieu de la salle D'autres cafetières plus petites servent ensuite à distribuer la liqueur. De chaque côté de la cuisine, s'élèvent les piles de bois qui servent à alimenter le fourneau.

Dans tous les cafés de quelque importance, on trouve un et quelquefois plusieurs musiciens soldés par le maître de la maison. Ces musiciens pincent de la guitare ou jouent du violon à deux cordes, Ils s'accompagnent aussi du *tympanon*, sorte de tambour formé d'un simple vase de terre sur lequel est tendue une peau. Leur musique et leurs chants ont ordinairement toute la monotonie et la langueur du caractère asiatique et sont on ne peut plus propres à entretenir les



(Intérieur d'un café, à Alger.)

habitués du café dans cet état de douce somnolence qui fait le charme des Ottomans. Parfois, quand ils pincent de la guitare, les musiciens sortent de leur état léthargique et s'accompagnent d'une pantomine à laquelle les Turcs prennent beaucoup de plaisir et qui paraît tant soit peu ridicule aux Européens. Ce sont des roulemens d'yeux, des mouvemens de la tête en tous sens que les chanteurs voudraient rendre expressifs et qu'ils répètent machinalement, quels que soient les sujets de leurs chants. Ces sujets tirés de leur histoire, sont quelquefois assez gais pour dérider les fronts les plus soucieux; témoin, cette chanson qu'ont entendue souvent dans les cafés d'Alger, les Français attachés à l'expédition d'Afrique, et dans laquelle on raconte la plaisante aventure de ce riche marchand de Bagdad Abdoula-ben-araba qui s'oublia dans la mosquée, et crut devoir expier par un exil volontaire, une démonstration bruyante qui est considérée dans ces contrées, non-seulement comme une haute inconvenance, mais comme une faute des plus graves.

Alger compte une soixantaine de cafés parmi lesquels il en est cinq ou six tout au plus qui méritent d'être vus. Les autres sont établis dans de petites chambres qui ont à peine six pieds carrés. Le plus remarquable de tous est situé dans la rue de la Marine, non loin de la mosquée; il se compose de plusieurs galeries étroites, mais fort longues, soutenues par de petites colonnes en marbre. Sur la rue de la Marine est une petite salle ouverte, au centre de laquelle jaillit un superbe jet d'eau qui répand dans ce lieu une fraîcheur délicieuse.

Le dessin qui accompagne cet article a été fait d'après une charmante aquarelle de M. Lessort. Nos lecteurs remarqueront l'attitude de ce jeune Maure qui assis sur un tabouret formé de bâtons réunis les uns contre les autres, se sert, pour tenir sa pipe, de ses doigts de pied et de sa main tout à la fois.

Les musulmans vivant presque constamment accroupis et sans chaussures. sont habitués à se servir de leurs pieds dans une foule de circonstances où nous n'employons que les mains, et notamment dans l'exercice de plusieurs professions industrielles.

LA MOSQUÉE.

Il y a cinq ans, la ville d'Alger comptait soixante mosquées, dix grandes, cinquante petites. La plus remarquable de toutes a été consacrée par les français au culte catholique; c'est celle dont nous donnons ici une vue intérieure. Les colonnes qui soutiennent ces dômes sont en beau marbre blanc. Chacun d'eux est orné de sculptures remarquables; des passages du Koran écrits en caractères dorés, sur des fonds de différentes couleurs, ornent les quatre côtés du dôme principal et la niche qui contenait la chaire de l'Iman. A cette chaire a été substitué un autel, et les humbles chaises et les bancs des catholiques ont remplacé les nattes et les riches tapis des musulmans.

Avant la conquête d'Alger, il était défendu aux chrétiens sous peine de mort, de pénétrer dans une mosquée à moins d'avoir obtenu un *firman* spécial. Celle qu'avait souillée la présence de l'un d'eux, devait être blanchie à la chaux avant d'être rendue au culte.

L'année 1802 une sédition faillit éclater à Contantinople à l'occasion d'une visite que l'envoyé de Suède et celui de Naples, accompagnés de plusieurs personnes, faisaient dans les mosquées avec une permission spéciale du sultan. Les étudiants de la Suleymanie criant au sacrilège conspuèrent les visiteurs et les accablèrent de coups. En un instant la ville fut en fermentation; les femmes turques



(Une mosquée à Alger.)

criaient par les fenêtres d'assassiner ces chiens de chrétiens, et la police eut toutes les peines du monde à arracher ceux-ci à la fureur de la populace. Quelques jours après, le sultan faisait étrangler quatre des principaux mutins en présence des drogmans des ambassadeurs, tandis qu'une trentaine d'autres étaient roués de coups de bâton, et condamnes à l'exil.

Depuis 1830 le rigorisme musulman s'est beaucoup relaché à Alger, et les barbaresques souffrent, sans se plaindre, que le chrétien visite leurs temples, après avoir toutefois remplacé ses chaussures par les babouches orientales.

Le musulman n'est tenu à fréquenter la mosquée qu'une fois par semaine, le vendredi, jour plus particulièrement consacré aux pratiques religieuses. Ce jour là des pavillons verts sont arborés sur ces édifices. Néanmoins les *muezzims*, postés sur le haut des minarets, appellent plusieurs fois par jour le peuple à la prière. « Dieu est grand, crie à trois fois le muezzim, j'atteste que Mahomet est son prophète. Venez à la prière; *la prière est bonne partout.* Dieu est grand et Mahomet est son seul prophète. » A ce signal, tout musulman doit se mettre à genoux et faire sa prière, même quand il est surpris sur la voie publique. Aussitôt les imans montent en chaire, et le peuple se rend aux mosquées. A la porte de chacune d'elles est un bassin qu'alimente une fontaine, et qui sert aux ablutions des mains, des pieds et des oreilles. Avant d'entrer, les musulmans otent leurs babouches et vont s'accroupir dans le temple, rangés par lignes parallèles, et faisant face à la chaire. L'iman lit les versets du Koran, que répètent quelques assistants en suivant leur chapelet, et à certains passages, tout le monde s'incline et baise la terre. La cérémonie dure une demi-heure environ; les assistans causent

entre eux en toute liberté, avant et après la prière. Parfois les imans haranguent leur auditoire; la politique aussi bien que la religion est l'objet de leurs sermons, souvent on s'est servi de ce moyen pour soulever les Algériens contre nous.

Dans la secte d'Omar, les muezzins appellent le peuple aux mosquées, cinq fois par jour; à la pointe du jour, à midi, à quatre heures, au coucher du soleil et une heure après. Les disciples d'Ali ne se réunissent que trois fois : au soleil levant, à quatre heures et à neuf heures du soir.

Nous ferons remarquer que les Maures sont bien plus stricts observateurs des pratiques religieuses que les Arabes. Et cependant ce sont les Arabes qui ont converti les Maures à l'islamisme.

LES TÊTES PLATES.

Les Indiens qui habitent les bords du fleuve Columbia (Amérique septentrionale) se distinguent par la bizarrerie de leurs mœurs et de leurs usages. On leur a donné le nom de Têtes-Plates, à cause de la forme de leurs crânes. Aussitôt après la naissance d'un enfant, on le place dans une espèce de berceau en forme d'auge, dont le fond est couvert de mousse. La partie sur laquelle pose la tête, est un peu plus élevée. On ajuste ensuite sur son front, un coussin que recouvre un morceau d'écorce de pin, et, au moyen de cordons passés à travers de petits trous percés de chaque côté du berceau, on presse le coussin sur la tête de l'enfant. Cette opération se continue pendant une année entière, et cause peu de douleur; mais tant que dure cet état de compression, la figure de l'enfant est effrayante, et ses petits yeux noirs, que la tension des bandages fait presque sortir de leur orbite, ressemblent à ceux d'une souris prise au piège. Quand on détache les ligatures, l'aplatissement de la tête est parvenu au degré requis; la partie supérieure a rarement plus d'un pouce d'épaisseur et jamais elle ne recouvre sa rondeur. Cette difformité est, aux yeux de ces peaux rouges, une beauté essentielle. Ils justifient cet usage en disant que leurs esclaves ont la tête arrondie. En effet, tous les enfans qui naissent dans la servitude et qu'ils n'adoptent pas, héritent non-seulement de la dégradation de leurs parens, mais aussi de la rotondité de leur crâne. On conçoit sans peine la laideur repoussante que cette détestable coutume donne à ces Indiens. Les hommes de cette nation ont de cinq pieds à cinq pieds cinq pouces. Les femmes ont de cinq à six pouces de moins. Elles ont le nez plat, les narines fort ouvertes, et leur bouche rarement fermée, laisse voir de vilaines dents courtes, sales et mal rangées. Les membres des hommes sont en général d'une assez belle forme; mais les femmes sont presque toutes bancales, elles se serrent fortement le bas des jambes, ont les pieds larges et plats, les mamelles pendantes, les oreilles fendues, les narines trouées, une chevelure grasse et la peau couverte d'une couche épaisse d'huile de poisson. Quant à leur caractère, les Indiens de cette portion du Nouveau-Monde sont à la vérité adroits, sobres, patiens; mais généralement aussi voleurs, fainéans et cruels.

Les Têtes-Plates croient à l'existence d'un bon et d'un mauvais génie, ainsi qu'à des récompenses ou des peines dans une autre vie. Dans leur religion, les bons, après leur mort vont dans un lieu de délices, où l'on jouit d'un printemps perpétuel, où ils retrouvent leurs femmes et leurs enfans, où les rivières sont poisonneuses, les plaines couvertes de bisons dont la chair est leur principale nourriture, et où ils peuvent se livrer aux plaisirs de la chasse, sans craindre ni les rigueurs de l'hiver, ni la faim, ni les horreurs de la guerre. Les méchans sont transportés sur une terre que couvre une neige éternelle, et où le froid les glace; ils sont condamnés à voir à une certaine distance des flammes qui ne les réchauffent pas; ils ne peuvent se procurer de l'eau pour étancher leur soif, ni tuer des bisons et d'autres bêtes fauves pour apaiser leur faim. Une forêt impénétrable, remplie de loups, de panthères, de serpens, sépare ces malheureux voués à un hiver sans fin, du séjour des bienheureux. Cependant leur châtiment a un terme : il est plus ou moins long suivant les divers degrés de leurs fautes, et après leur expiation, il leur est permis de se réunir aux habitans du paradis Indien.

Si les nations les plus éclairées sont inondées de charlatans, on ne doit pas s'étonner de les voir jouer un grand rôle au milieu des peuplades barbares. Chaque village a son empirique. Lorsqu'un naturel est attaqué d'une maladie quelconque, on mande aussitôt cet Esculape qui commence par étendre le patient sur le dos. Tandis qu'il est dans cette position, ses parens et ses amis, munis de deux baguettes, d'inégale longueur, battent la mesure d'un chant mélancolique que psalmodie *le docteur*, et unissent de temps en temps leurs voix à la sienne.

Quelquefois on fait monter sur le haut de la cabane, un esclave qui accompagne cette étrange harmonie, en frappant avec un gros bâton et en chantant de toutes ses forces. Le charlatan s'agenouille ensuite, et pèse fortement avec ses deux poings sur l'estomac du malade. Cette pression violente arrache au patient des cris douloureux; mais le bruit de ses plaintes est couvert par le tapage que font le docteur et les assistans, qui hurlent toujours en *crescendo*. A la fin de chaque couplet, l'opérateur prend les mains de la victime, les joint ensemble et souffle dessus; il continue ensuite à souffler et à comprimer l'estomac du malheureux jusqu'à ce qu'il soit forcé de rendre une petite pierre blanche qui a été introduite dans sa bouche par le docteur lui-même au commencement de l'opération. Alors celui-ci la montre à la famille d'un air triomphant, et avec l'aplomb de la charlatanerie la plus éhontée, il affirme que tout danger a disparu, et que bientôt le malade reviendra à un parfait état de santé.

On conçoit qu'il arrive trop souvent qu'un malheureux qui aurait facilement guéri à l'aide des remèdes les plus simples et les plus naturels, périt à la suite d'un traitement si barbare; mais qu'il succombe, ou qu'il guérisse, l'empirique est également récompensé de ses soins.

Un voyageur anglais qui a demeuré quelque temps auprès de la tribu des Têtes-Plates, a raconté les supplices que ces naturels font subir à leurs prisonniers. Ayant appris qu'un chef ennemi de la peuplade des Pieds-Noirs, captif à la suite de la dernière guerre, devait être mis à mort, le voyageur se rendit au camp, et fut témoin du plus affreux spectacle.

Le malheureux était attaché à un arbre : les Têtes-Plates, après avoir chauffé un vieux canon de fusil, jusqu'à ce qu'il fût tout rouge, s'en servirent pour lui brûler successivement les jambes, les cuisses, la poitrine, les joues, et le ventre; ils lui coupèrent ensuite les chairs autour des ongles qu'on arracha, et séparèrent les doigts des mains, jointures par jointures. Pendant cette affreuse exécution, le prisonnier ne fit pas le moindre mouvement, ne montra pas la moindre émotion; au lieu de demander merci, de pousser des gémissemens, il cherchait à exciter l'ingénieuse barbarie de ses bourreaux par des injures et les reproches les plus insultants. Un des bourreaux se précipita sur lui, et avec son couteau, lui arracha en un instant, un de ses yeux et lui fendit le nez en deux. Mais le malheureux n'en continua pas moins ses provocations : j'ai tué ton frère, dit-il, j'ai *scalpé* ton vieux père. Le guerrier auquel il s'adressait quittant de nouveau sa place, le scalpa sur-le-champ à son tour et il allait lui plonger son couteau dans le cœur, lorsqu'à la voix du chef il s'arrêta. Le crâne à nu, l'œil ensanglanté, le nez mutilé, l'intrépide Pied-Noir offrait un spectacle hideux; et cependant dans cet horrible état, il ne cessait ses reproches et ses outrages. C'est moi, dit-il au chef, c'est moi qui dernièrement, ai fait ta femme prisonnière; nous lui avons arraché les yeux et la langue, nous l'avons traitée comme un chien; quarante de nos jeunes guerriers... Il n'acheva pas la phrase; car, au nom de sa femme, le chef devint furieux,

et saisissant son fusil, il mit fin aux outrages et aux horribles souffrances de la victime. Toutes ces cruautés furent encore surpassées par celles que l'on exerça sur les pauvres prisonnières, et il faut dire que les femmes des vainqueurs montrèrent plus d'acharnement et de barbarie que les hommes. Les détails de ces supplices sont si effroyables que la plume se refuse à les décrire. Vainement les Européens ont-ils voulu faire abolir ces atroces coutumes; les naturels ne tiennent aucun compte de ces représentations; ils répondent froidement, que les Pieds-Noirs agissent de même envers eux, que c'est un usage constant chez les guerriers Rouges, de torturer leurs prisonniers, et que rien ne saurait égaler les plaisirs de la vengeance.

LA POPULACE A LONDRES. — LES BOXEURS.

La populace de Londres a une recherche de grossièreté qui la ravale au-dessous de celle de quelleque nation que ce soit. Ses mœurs sont à la fois dépravées et féroces. Son instinct la dispose à un état permanent d'agression contre le reste de la société. Quand elle n'a pas de moyens positifs de nuire, elle insulte les passans, les heurte, leur dispute le chemin. Sa mise est d'une saleté dégoûtante; son langage est ignoble; sa démarche est lourde et maladroite.

Ses mœurs de famille répondent à ses habitudes de rues. Des coups, voilà pour le mari le moyen d'exercer sa supériorité; pour la femme celui de faire l'éducation de ses enfans. Souvent ces corrections ont les suites les plus funestes. Les journaux constatent chaque jour des meurtres domestiques, résultats de cette violence effrénée, et dont le repentir des coupables vient bien rarement affaiblir l'horreur.

On ne s'occupe pas de corriger par les principes ni même par les pratiques extérieures de la religion, les penchans vicieux de la population.

L'instruction qu'on lui donne se borne à des élémens de lecture et d'écriture. La seule modification qu'elle apporte c'est de faire des voleurs, et des filous adroits, d'invidus qui, sans elle, n'auraient été que des êtres abrutis par la misère et la plus abjecte débauche.

Les plaisirs sont rares pour la populace anglaise. Ses jeux prouvent qu'elle ne s'entend pas à s'amuser : ses danses sont monotones, et durent jusqu'à ce que les danseurs tombent épuisés de fatigue. Elle boit jusqu'à l'ivresse; elle mange jusqu'à la satiété, sans goût, sans ordre, sans mesure. Pour elle le plaisir n'est qu'un complément de brutalité.

Prise collectivement, elle est d'une remarquable lâcheté. Sa disposition turbulente, prête à se manifester, est à chaque instant aisément comprimée par le bâton, souvent même par la seule présence de quelques agens de police. Il faut l'étudier dans ses individus pour y trouver quelques indices de courage. Les combats que se livrent les gens du peuple prouvent une grande exaltation dans leur colère, une forte volonté de vengeance, un grand mépris des conséquences de la lutte qu'ils entreprennent, beaucoup de générosité dans les procédés du combat. Voyez deux portefaix se préparant à boxer : ils quittent silencieusement leurs habits, qu'ils confient aux spectateurs, relèvent les manches de leurs chemises, se posent à deux pas l'un de l'autre, menaçans dans leur attitude, calmes dans leurs traits; les coups se donnent, se parent, s'échangent avec une rapidité qui ne leur fait rien perdre de leur force; car rarement, lorsqu'ils portent, ils manquent de renverser l'athlète le plus vigoureux. Une fois celui-ci terrassé, son adversaire ne peut plus le frapper. Le combat est interrompu : le vainqueur reprend sa place et se repose, tandis que relevé et assis sur le genou d'un témoin, qui met l'autre en terre pour lui former une sorte de siège, le vaincu est encouragé et ranimé par un verre de *porter*. La montre que chaque spectateur tient à la main, indique que la minute assignée par les lois du combat pour la réparation des forces est expirée; la lutte recommence, et elle se poursuit jusqu'à ce que l'épuisement causé par sa durée, par les efforts qu'elle provoque, par la violence des coups, par la perte du sang qui coule de la bouche, du nez, et des nombreuses blessures, détermine la défaite, et mette fin au combat.

Le sang-froid qui se fait remarquer dans les préparatifs, n'est pas altéré par la lutte. Chaque adversaire se lave gravement la figure; des spectateurs officieux mettent, sans beaucoup de précaution, un appareil sur les blessures. Les combattans reprennent leurs habits, et s'en vont chez eux, après avoir dépensé dans ce pugilat, dix fois plus de courage qu'il n'en faut à des duellistes de bonne compagnie, pour croiser leurs épées, ou échanger des balles qui rarement les atteignent.

Placé moins en dehors des classes qui lui sont immédiatement supérieures, le peuple des campagnes occupe dans l'échelle de la civilisation un rang moins abject que celui des villes. Il est moins oisif et plus surveillé. Son existence est moins précaire; il reçoit plus d'instruction religieuse; il a moins d'exemples et d'occasions de vice, plus de respect pour les rangs, plus de qualités domestiques. Il commet des crimes dans une proportion moins forte que celui des villes.

Aucune transition ne conduit des dernières classes de la société anglaise à celles qui sembleraient devoir en être le plus rapprochées. Les artisans, même dans les professions peu relevées, n'appartiennent plus à la populace. Ils ont un esprit d'ordre et des habitudes qui les distinguent d'une manière tranchée. Ces qualités vont en se perfectionnant à mesure que les positions prennent de l'importance, mais sans confondre cependant les classes entre elles, et sans faire disparaître les nuances qui assignent à chacune d'elles une place distincte dans la hiérarchie sociale.

SARDAM. — PIERRE-LE-GRAND.

Il n'est pas de voyageur, qui, en parcourant la Hollande, oublie de visiter le beau village de Sardam (ou *Zaandam*). Situé à l'embouchure du Zaan, dans le golfe de l'Y, il n'est éloigné d'Amsterdam que de sept lieues environ. Quand on s'y rend de cette dernière ville, le trajet est délicieux, et de peu de durée, pourvu que le vent soit favorable. A la distance d'un demi mille de terre, l'œil embrasse tout le bassin d'Amsterdam, et il est difficile de rendre le spectacle imposant dont on jouit alors, à la vue de cette immense forêt de mâts, à travers lesquels s'élèvent les tours, les clochers, les sommets d'une quantité immense d'édifices.

Sardam est sans contredit l'un des villages les plus riches et les plus peuplés de l'Europe : il compte 10,000 habitans, qui presque tous se livrent au commerce. C'est là que l'on peut se faire une juste idée de l'aisance, de l'industrie et surtout de la propreté hollandaise. Les rues y sont toujours aussi bien balayées et nettoyées que les chambres de parade des autres pays; et que nos lecteurs ne croient pas que nous exagérons : le fait est rigoureusement vrai, et nous en appelons au témoignage de tous ceux qui ont visité ce pays (1). Toutes les maisons sont peintes de diffé-

(1) Nous citerons un exemple encore plus frappant de cette propreté excessive. A peu de distance de Sardam, il existe un village où les rues sont pavées avec une espèce de tuiles vernissées, que l'on nettoie avec la brosse deux ou trois fois par semaine; après quoi l'on répand dans les rues, un sable très fin, à l'aide duquel on forme sur ces tuiles, des figures et des dessins bizarres. Les habitans pour ne pas en déranger la symétrie, marchent toujours le plus près possible des maisons; et comme il n'y a et ne peut y avoir de voitures dans ce village, le milieu de la chaussée est toujours respecté. A la porte de chaque maison il y a des pantoufles, destinées aux personnes qui viennent du dehors, de sorte que jamais un soulier humide n'entre dans un appartement. On prend de semblables précautions même dans les plus humbles cabanes de paysans, qui n'ont souvent qu'une seule chambre où ils logent avec leur famille et leurs bestiaux. Ce village s'appelle Broeck.

rentes couleurs, ce qui donne au village une physionomie toute bigarrée et fort étrange. Ce qui excite aussi l'étonnement des étrangers, c'est le nombre prodigieux des moulins de toute espèce, qu'on rencontre à Sardam : il y en a, dit-on, jusqu'à deux mille trois cents.

Malgré tant de sujets d'observations curieuses, Sardam ne serait pourtant pas aussi souvent visité, s'il ne renfermait la maison de Pierre-le-Grand : c'est là surtout ce qui lui a donné de la célébrité. Cette maison, qu'on nomme dans le pays *Furstenburg*, est bâtie tout en bois et fut construite, dit-on, des mains mêmes du Czar. Une table de chêne et quelques meubles grossiers garnissent les deux ou trois seules chambres fort basses, qui la composent. En un mot c'est la demeure la plus chétive de tout le village.

On a fait construire, au-dessus de cette maison, une vaste toiture, soutenue à l'entour par des piliers de pierre, et qui sert à la préserver des injures du temps.

Le gardien, chargé de la faire voir aux étrangers tient un registre où les visiteurs inscrivent exactement leurs noms, parmi lesquels figurent ceux de princes illustres, de grands écrivains, de poètes célèbres. Ce registre est aussi le dépositaire des pensées tantôt profondes et mélancoliques, tantôt légères et plaisantes, que la vue et les souvenirs de la pauvre cabane, ont inspirées aux nombreux voyageurs de tous les pays.

Plusieurs membres de la famille impériale de Russie sont venus contempler la demeure de leur illustre aïeul : de ce nombre fut Paul Ier : on lui montra plusieurs ustensiles, qui avaient servi au Czar, entre autres choses une petite cafetière d'argent, dont on lui fit hommage.

Il est impossible de ne pas se sentir ému d'admiration, en contemplant cette misérable demeure. Quel sujet de méditations pour l'historien et le philosophe !

Si jamais le Czar Pierre Ier mérita le surnom de *Grand*,



(Maison de Pierre-le-Grand, à Sardam.)

ce fut surtout lorsque renonçant aux grandeurs et dépouillant la majesté impériale, il consentit à se faire simple ouvrier dans un port d'une nation étrangère. Sans doute celui-là fut un homme extraordinaire, qui osa détruire les fameux et terribles strélitz, ces gardes prétoriennes de la Russie; qui, instruit à vaincre par ses défaites, parvint à abattre la puissance de la Suède; qui, fondateur et législateur à la fois, fit sortir Saint-Pétersbourg du sein des marais du Volga, dota ses peuples de grandes et utiles institutions et fit succéder les lumières des sciences et des arts aux ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Mais ne se rendit-il pas encore plus digne de l'admiration de la postérité, lorsqu'il donna au monde l'exemple, unique dans l'histoire, d'un prince quittant volontairement sa cour et sa patrie pour se soumettre aux rudes travaux de la condition la plus humble, dans le seul but d'apprendre, jusque dans les moindres détails, tout ce qui pouvait contribuer un jour à la gloire et à la prospérité de ses états ?



Ce fut au mois d'avril de l'année 1697, que Pierre Ier se rendit en Hollande. Les chantiers de Sardam étaient alors les plus célèbres pour la construction des vaisseaux : il y alla. « Le Czar, dit le célèbre historien de ce prince (Voltaire), admira cette multitude d'hommes toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de ses agrès, cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le Czar commença par acheter une barque à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme



eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins, où se scient le sapin et le chêne, où se fabrique le papier, où se filent les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers, sous le nom de Pierre Michaëlof. On l'appelait communément maître Pierre (*Peter-Baas*); et les ouvriers d'abord interdits d'avoir un souverain parmi eux, s'y accoutumèrent familièrement. »

Il avait pourvu à tout en quittant ses états, et tandis qu'il maniait le compas et la hache, ses généraux gouvernaient la Russie.

C'est de son atelier que le charpentier de Saardam, leur envoyait ses ordres, et c'est là aussi qu'il donnait audience aux ambassadeurs des puissances étrangères.

De temps en temps le Czar allait à Amsterdam travailler la chirurgie chez le célèbre anatomiste Ruysch, ou étudier la physique dans la maison du bourguemestre Vitsen, savant recommandable à jamais par son patriotisme et par l'emploi de ses immenses richesses, qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, et frétant des vaisseaux à ses dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

Pierre Ier continua de se livrer à ces diverses occupations jusqu'au milieu du mois de janvier 1698, et alors il partit pour l'Angleterre dans le dessin d'y recueillir de nouveaux documens, et de s'y instruire dans les sciences qu'il n'avait pu cultiver en Hollande. Après un séjour de cinq mois environ dans les états britanniques, il revint à Amsterdam, puis enfin après avoir visité Vienne et l'Allemagne, il retourna à Moscou, emportant avec lui le trésor précieux des connaissances qu'il avait laborieusement recueillies de touts côtés.

C'est à son retour dans ses états, qu'il détruisit les strélitz, qui avaient profité de son absence pour se soulever. Il introduisit alors dans son gouvernement de la Russie, plusieurs réformes utiles; mais il ne put completer son ouvrage, à cause de la lutte qui commença à cette époque entre lui et Charles XII, et qui dura environ neuf années. Cette guerre terminée, Pierre fut obligé d'en soutenir une autre contre les Turcs. On sait qu'elle lui aurait été fatale, sans le service éminent que lui rendit la célèbre Catherine, dont le mariage avec lui était alors déclaré, bien qu'elle ne fut pas encore impératrice. L'habileté de cette femme extraordinaire lui sauva la honte et les suites fâcheuses d'une défaite.

Quand Pierre-le-Grand vit ses états pacifiés, il songea encore à aller étudier les autres nations de l'Europe. Ce fut dans ce second voyage qu'il visita la France, en 1717. Il revint ensuite dans son empire, et ne s'occupa plus que de ses réformes et de ses établissemens.

En 1724, il couronna solennellement Catherine, comme Czarine ou impératrice. (C'est en mémoire de ce couronnement que fut frappée la médaille que nous offrons au lecteur.) L'année suivante, (le 28 janvier 1725) il mourut, âgé de 65 ans. Cathérine lui succéda, et continua le plan de civilisation que son époux avait muri dans ses voyages.

LES CROISADES.

Dans les premiers temps de l'église, les chrétiens allaient visiter avec une dévote curiosité, tous les lieux que leur divin rédempteur avait sanctifiés par sa présence. Tout ce qui venait de la Palestine était un objet de vénération. Il n'y avait pas jusqu'à la terre de cette contrée dont on ne fit de saintes reliques; on en demandait de toutes les parties de l'Europe.

Au IVe siècle on publia que la croix sur laquelle Jésus-Christ avait répandu son sang pour le salut du genre humain, venait d'être découverte à Jérusalem. Les fidèles



(Les Croisés.)

accoururent en foule, avides de baiser le bois sacré et d'en rapporter quelque fragment dans leurs foyers.

L'affluence des voyageurs devint plus considérable au VIIIe siècle, parce que l'usage s'introduisit en Europe de commuer les pénitences canoniques en pélérinage à Rome, à Compostelle et surtout à Jérusalem, la ville sainte par excellence.

Un grand nombre de ces voyages avaient un double motif; la religion et le négoce. On sait que dès le temps de Chilpéric, la France forma des liaisons de commerce avec le levant. Les caractères de pélerin et de marchand étaient souvent réunis dans la même personne, comme ils le sont aujourd'hui dans les infidèles qui vont à la Mecke.

Vers la fin du premier siècle, les musulmans maîtres de la Palestine, accablèrent les chrétiens d'humiliations et de mauvais traitemens, et firent démolir l'église de la Résurrection.

Les pélerins revinrent animés du plus vif ressentiment et jetèrent dans toute la chrétienté, les premiers germes de cet enthousiasme qui plus tard précipita l'Europe sur l'Asie.

Malgré les dangers et les avanies de toute espèce, les fidèles continuèrent leurs voyages avec plus d'ardeur que jamais. Sept mille Allemands, se rendirent par terre en Palestine, et allèrent visiter le saint sépulcre au bruit d'une musique éclatante et à la lueur de mille flambeaux.

Enfin lorsque les puissances ecclésiastique et civile donnèrent le premier signal des croisades, elles accordèrent de grands priviléges aux fidèles qui se réunirent sous l'étendart de la croix. Ils étaient à l'abri de toute poursuite pour dette; ils étaient exempts de payer l'intérêt de l'argent qu'ils avaient emprunté; ils étaient dispensés, ou pour toujours, ou pour un temps; de payer aucune taxe; ils pouvaient aliéner leurs terres sans le consentement du seigneur duquel ils relevaient; leurs personnes et leurs biens, étaient sous la protection de l'église; ils n'étaient point obligés de comparaître devant les tribunaux civils et n'étaient soumis qu'à la juridiction spirituelle; ils obtenaient des indulgences plénières, c'est à dire une entière rémission de leurs péchés; l'enrôlement tenait lieu de toute œuvre pénale. Ces différentes circonstances expliquent non-seulement l'ardeur avec laquelle ces saintes expéditions furent entreprises, mais encore leur longue durée.

Il n'entre pas dans notre plan de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs les principaux événemens de ces entreprises chevaleresques, où l'on pourrait puiser tant de sujets de drames curieux. Nous nous bornerons à tracer un aperçu des principaux résultats de ces expéditions et des forces qui y furent employées.

En politique elles ont affaibli l'aristocratie féodale, fortifié l'autorité royale, et donné naissance aux communes ou tiers état. La plupart des seigneurs se ruinèrent pour se rendre en terre sainte. Quelques-uns des fiefs aliénés furent réunis à la couronne. On vit décroître le nombre et l'autorité des cours seigneuriales; elles se composaient des officiers ou des premiers vassaux du seigneur, et presque tous ces juges suivirent leurs suzerains en Palestine. A mesure que la noblesse perdait de sa puissance territoriale et judiciaire, le roi donnait chaque jour de nouveaux accroissemens à la sienne; ses tribunaux acquirent une grande prépondérance, et sous Philippe III, le domaine de la couronne se trouva porté presqu'au double de ce qu'il était avant les croisades.

Ce fut aussi une atteinte profonde au régime féodal que l'établissement des communes ou l'émancipation de la bourgeoisie. Les seigneurs pressés par le besoin d'argent, ne se contentèrent pas d'aliéner la plus grande partie de leurs biens fonds; ils vendirent des privilèges, des franchises aux villes qui leur restaient. Non-seulement un grand nombre de serfs achetèrent leur liberté en se *croisant*, mais une foule d'autres se refugièrent dans des communes émancipées, et tous ceux que leurs maîtres ne réclamèrent pas dans le délai d'une année, furent affranchis par la prescription. Tels furent, *du moins en France*, les résultats politiques des croisades.

La suite à un prochain numéro du second volume.

LES BRIGANDS ESPAGNOLS. — JOSÉ MARIA.

A différentes époques le gouvernement espagnol s'est occupé sérieusement de purger les grandes routes des voleurs, qui, depuis un temps immémorial, sont en possession de les exploiter. Ses efforts n'ont jamais pu avoir de résultats décisifs. Une bande a été détruite, mais une autre s'est formée aussitôt. Quelquefois un capitaine-général est parvenu, à force de soins, à chasser tous les voleurs de son gouvernement, mais alors les provinces voisines en ont regorgé.

La nature du pays, hérissé de montagnes sans routes frayées, rend bien difficicile l'entière destruction des brigands. En Espagne, comme dans la Vendée, il y a un grand nombre de métairies nommées *Aldeas*, éloignées de plusieurs milles de tout endroit habité. En plaçant des garnisons dans toutes ces métairies, dans tous les petits hameaux, on obligerait promptement les voleurs à se livrer à la justice sous peine de mourir de faim; mais, où trouver assez d'argent? assez de soldats?

Les propriétaires des Aldeas sont intéressés, on le sent, à conserver de bons rapports avec les brigands dont la vengeance est redoutable. D'un autre côté, ceux-ci comptent sur eux pour leur subsistance, les ménagent, leur paient bien les objets dont ils ont besoin, et quelquefois les associent au partage du butin. Il faut encore ajouter que la profession de voleur n'est point regardée généralement comme déshonorante. Voler sur les grandes routes, aux yeux de bien des gens, c'est faire de l'opposition, c'est protester contre des lois tyranniques. Or, l'homme qui n'ayant qu'un fusil se sent assez de hardiesse pour jeter le défi à un gouvernement, est un héros que les hommes respectent et que les femmes admirent.

Un voleur commence en général par être contrebandier. Son commerce est troublé par les employés de la douane. C'est une injustice criante pour les neuf dixièmes de la population, que de tourmenter un galant homme qui vend à bon compte de meilleurs cigares que ceux du roi, qui apporte aux femmes des soieries, des marchandises anglaises et tout le commérage de dix lieues à la ronde. Qu'un douanier vienne à tuer ou à prendre son cheval, voilà le contrebandier ruiné; il a d'ailleurs une vengeance à exercer, il se fait voleur. On demande ce qu'est devenu un beau garçon qu'on a remarqué quelques mois auparavant et qui était le coq de son village? — « Hélas! répond une femme, on l'a « obligé de se jeter dans la montagne. Ce n'est pas sa faute; « pauvre garçon! il était si doux! Dieu le protège! » Les bonnes âmes rendent le gouvernement responsable de tous les désordres commis par les voleurs. C'est lui, dit-on, qui pousse à bout les pauvres gens qui ne demandent qu'à rester tranquilles et à vivre de leur métier. — Après cela, ce sont, à proprement parler, plutôt des voleurs que des brigands ou des assassins. Excepté quelques cas fort rares, ils se contentent d'enlever l'argent que les voyageurs ont sur eux sans ouvrir leurs malles.

Le modèle, le prototype de ces héros de grands chemins c'était le fameux José Maria, surnommé *Tempranino*, le matinal. Brave et courtois, autant qu'un voleur peut l'être, s'il arrêtait une diligence, il donnait la main aux dames pour descendre, et prenait soin qu'elles fussent commodément assises à l'ombre; car c'est de jour que se faisaient la plupart de ses exploits. Jamais un juron, jamais un mot grossier; au contraire, des égards presque respectueux et une politesse naturelle qui ne se démentait jamais. Otait-il une bague de la main d'une dame: « Ah! madame, disait-il, une aussi belle main n'a pas besoin d'ornemens. » On assure qu'il laissait toujours aux voyageurs assez d'argent pour arriver à la ville la plus proche, et que rarement il leur avait refusé la permission de garder un bijou que des souvenirs rendaient précieux.

José Maria portait dans ses excursions un costume andaloux d'uns grande richesse. Sa taille est moyenne (car il existe encore, et nous dirons tout à l'heure son singulier changement de condition); ses cheveux sont noirs et épais; ses yeux très-vifs peignent l'intelligence et la fierté; sa parole est facile, et son instruction bien au dessus de celle qu'on devrait attendre d'un détrousseur de grand chemin.

Le peuple espagnol, qui sait par cœur les romances des douze pairs, qui chante les exploits de Renaud de Montauban, devait nécessairement s'intéresser beaucoup à un homme qui dans un temps aussi prosaïque que le nôtre, faisait en quelque sorte revivre les faits des anciens preux. Un autre motif contribuait encore à augmenter la popularité de José Maria. L'argent ne lui coûtait guère à gagner, et il le dépensait facilement avec les malheureux. Jamais, dit-on, un pauvre ne s'était adressé à lui sans recevoir une aumône abondante.

Un muletier ayant perdu un mulet qui faisait toute sa fortune, était sur le point de se jeter la tête la première

dans le Guadalquivir, quand une boîte contenant six onces d'or, fut remise à sa femme par un inconnu. C'était un présent de José Maria, à qui il avait indiqué un gué, un jour que ce chef était poursuivi de près par les miquelets.

Certain colporteur des environs de Campillo de Arenas, conduisait à la ville une charge de vinaigre; ce vinaigre contenu dans des outres, selon la mode du pays, était porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim. Au détour d'un étroit sentier, un étranger, qu'à son costume le pauvre homme eut pris pour un chasseur, l'arrête au passage. Après avoir examiné en souriant l'homme et sa bête : — «Quelle haridelle as-tu là, camarade. Ta bourique « n'est pas en état d'achever la route; » et comme l'ânier lui faisait remarquer qu'il était trop pauvre pour en acheter un autre, il lui jeta un sac d'argent en lui disant : « Voilà « 1,500 réaux; tu iras chez le vieux Herrera; il a un beau « mulet à vendre, achète le dès aujourd'hui et ne marchande « pas. Si demain je te retrouve par les chemins avec ce « pauvre animal, aussi vrai qu'on me nomme José Maria, « je te jetterai dans un précipice. » — L'ânier resté seul, le sac à la main, croyait rêver. Les 1,500 réaux étaient bien comptés; il savait ce que valait un serment de José Maria, et se rendit aussitôt chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure : « Allons vite, tout ton argent! » — « Hélas! mes bons seigneurs, je n'ai pas un *quarto* (deux sols) chez moi. » — « Tu mens, tu as vendu hier un mulet 1,500 réaux, que t'a payés un tel de Campillo. » Ils avaient des argumens tellement irrésistibles, que les 1,500 réaux furent bientôt donnés, ou, pour parler comme José Maria, rendus.

Un bonheur extraordinaire a toujours accompagné ce chef de bande. En 1833, sa tête fut mise à prix; son signalement fut affiché à la porte de toutes les villes, avec promesse de 8,000 réaux à celui qui le livrerait mort ou vif, fut-il un de ses complices. — On trouva un matin sur la porte de Séville, au bas de son signalement, ces mots écrits au crayon : *Signature du susdit.* JOSÉ MARIA.

Au mois de janvier 1833, l'Infant don Francisco voulait se rendre en Andalousie; cette province était infestée par les brigands sur lesquels José Maria exerçait un grand empire. Il ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser à José Maria lui-même, et de lui demander à prix d'argent une sorte de sauf conduit. Notre héros voulut lui-même escorter le prince; et, suivi d'une troupe de ses plus fidèles compagnons, tous richement équipés, il le conduisit jusqu'à sa destination, galoppant à la portière comme un écuyer cavalcadour. Don Francisco fut tellement enchanté de ses bonnes manières et de sa conversation attrayante, qu'il lui proposa de demander sa grâce (*indulto*) au roi son frère, et de lui faire obtenir une pension qui l'arrachât à sa périlleuse profession. José Maria commençait à se lasser de cette vie aventureuse; il accepta.

Aujourd'hui, lorsqu'un étranger arrive à Séville, et qu'il demande à voir José Maria, on lui montre dans les promenades publiques un homme richement vêtu à la la manière du pays, le chapeau orné de rubans tout brillans de fraîcheur, la veste et la culotte d'un magnifique velours relevé par une profusion de boutons d'or, et fumant avec l'air de calme et de bonhomie des pacifiques marchands de la ville. C'est-là qu'il dépense paisiblement, les 24,000 réaux de pension que lui fait le gouvernement. Fidèle à sa parole, José Maria n'a jamais reparu sur les grands chemins, et s'il a conservé quelques relations avec les chefs de bandes, ce n'est que pour leur recommander ceux des voyageurs qui se sont placés sous sa protection. Un mot de lui est le meilleur sauf conduit que l'on puisse obtenir.

ÉPHÉMÉRIDES.

Faits et événemens remarquables du 12 au 29 septembre.

12 *septembre* 1642. — Exécution de Cinq-Mars et d'Auguste de Thou. Favori de Louis XIII, Cinq-Mars, en haine de Richelieu, avait poussé Gaston, frère du roi, à la révolte, et entretenu des intelligences secrètes avec les Espagnols. Le seul crime de de Thou était d'avoir reçu les confidences de son ami et de ne l'avoir pas dénoncé.

13 *septembre* 1658. — Mort d'Olivier Cromwell.

13 *septembre* 1806. — Mort de Charles Fox, l'un des premiers orateurs du parlement anglais,

14 *septembre* 1741. — Mort de Charles Rollin, recteur de l'université de Paris, auteur du Traité des études.

16 *septembre* 1380. — Mort de Charles V, roi de France.

17 *septembre* 1394. — Edit qui bannit les juifs de France. Cet édit fut rendu par Charles VI, ce prince qui mourut fou, laissant son royaume dans un état déplorable, et dont le règne fut marqué par des troubles et des guerres sanglantes au dedans, des revers au dehors, la famine et la peste.

18 *septembre* 1180. — Mort de Louis VII, roi de France.

19 *septembre* 1745. — Mort de Jean-Baptiste Vanloo, peintre.

20 *septembre* 451. — Défaite d'Attila par les Romains et les Francs réunis, dans les plaines de Châlons. Trois cent mille hommes restèrent, dit-on, sur le champ de bataille.

21 *septembre* 1558. — Mort de Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne.

22 *septembre* 1774. — Mort du pape Clément XIV, Laurent Ganganelli. Il continua sur le trône pontifical la vie d'un simple religieux, et se fit remarquer par son esprit de tolérance.

23 *septembre* 1738. — Mort de Boërhaave, médecin hollandais. Pour donner une idée de la prodigieuse célébrité de Boërhave au tems où il vivait, nous citerons la suscription singulière d'une lettre que lui écrivait un mandarin chinois : *A M. Boërhaave, médecin en Europe.* Cette épître arriva à son adresse.

24 *septemdre* 1813. — Mort de Grétry, compositeur francais.

26 *septembre* 1544. — Mort du pape Clément VII, oncle de Catherine de Médicis. C'est sous son pontificat que l'Angleterre se sépara de l'église romaine.

27 *septembre* 1660. — Mort de Saint-Vincent de Paul. Nous lui devons deux des plus utiles créations des temps modernes : l'Institution des Filles de la Charité, et l'Établissement des Enfans-Trouvés.

28 *septembre* 1742. — Mort de Massillon, prédicateur français.

29 *septembre* 1363. — Bataille d'Auray. Cette bataille décida du sort de la Bretagné, que se disputaient Jean de Montfort et Charles de Blois, et termina une guerre de vingt-deux ans. C'est à cette bataille que Duguesclin fut fait prisonnier.

LES CARAVANES.

Ce qui est le plus nécessaire au voyageur qui veut parcourir l'Orient, c'est la patience. En vain porterait il de grosses sommes avec lui, envain serait-il doué de mille connaissance utiles; s'il ne savait assujettir ses habitudes à celles des hommes du pays, il ne parviendrait qu'avec beaucoup de peine à sa destination. Il faut qu'il s'attende à rencontrer à chaque pas des difficultés imprévues, et des obstacles en apparence insurmontables. Il doit éviter également de prendre un ton d'autorité qui semblerait étrange dans sa bouche et d'affecter une douceur qui ressemblerait à de la timidité; enfin il ne doit jamais se laisser rebuter par des refus, les Orientaux aimant qu'on transige avec eux, ni éblouir par des promesses qui sont presque toujours trompeuses. Quant aux choses matérielles; un bagage considérable a le double inconvénient d'être difficile à transporter et d'être un objet de cupidité tant aux yeux des brigands des déserts, qu'à ceux de quelques habitans des villes. Avant de se mettre en route, le voyageur doit donc songer plutôt à ce dont il pourra se passer qu'à ce qui lui serait commode, ou même simplement utile.

C'est par de tels moyens qu'on peut espérer de parcourir l'Orient, et principalement l'Asie mineure avec quelque sureté. Quant à l'agrément, il faut peu y songer. Des sen-

tiers étroits et impraticables pour les voitures, sont les seuls chemins qui conduisent d'une ville à l'autre et même de Constantinople à Spahan. Si de temps en temps on rencontre une fontaine, un abreuvoir, un khan ou caravansérai, ce n'est point aux soins du gouvernement, mais à la pitié, à la charité des particuliers qu'on en est redevable; encore ces constructions tombent-elles presque toutes en ruine.

Dans l'Orient on voyage presque toujours à cheval; les chameaux servent au transport des marchandises et des bagages, et les litières, sortes de voitures aussi dangereuses qu'incommodes, sont réservées pour les gens malades et pour les femmes. En Turquie il y a des relais de poste où l'on peut se procurer des chevaux de louage, mais en Perse il faut en avoir à soi. L'orge qui fait leur nourriture principale étant fort rare en beaucoup d'endroits, il est convenable d'en être pourvu constamment. Dans le premier de ces deux pays, on peut faire marché avec un Tartare qui se charge de fournir tout ce qui est nécessaire; mais il faut se garder de payer d'avance en totalité. En Perse cet usage est inconnu.

La meilleure manière de voyager est d'aller en caravane. Tous les âges et presque tous les états sont confondus dans les réunions de ce genre. On y voit des enfans en bas-âge, placés dans des paniers sur la croupe des chameaux que des femmes mènent en laisse, tout en filant au fuseau. Les marchands vont à cheval, sans s'écarter de leurs bagages. Les Faquirs, les Derwiches et d'autres voyageurs vont à pied. Enfin les caravanes sont accompagnées de troupeaux qui paissent chemin faisant.

Lorsqu'on est arrivé à l'endroit où l'on doit passer la nuit, la plupart des voyageurs se dispersent pour aller chercher de l'eau, du bois et du fourrage. Les plus riches de la troupe se tiennent hors du camp, et se reposent sur des tapis jusqu'à ce que leurs bagages soient mis à terre, et que les tentes soient dressées. Après le repas du soir, on se livre au sommeil, sans placer de sentinelles, sans prendre aucune précaution contre les attaques nocturnes. Aussi est-on souvent réveillé aux cris que poussent les voyageurs alarmés par un danger réel ou imaginaire. La plus grande confusion règne alors, chacun court aux armes, et, dans l'obscurité de la nuit, les gens de la caravane fondent quelquefois les uns sur les autres.

En Perse on fait ordinairement de vingt-deux à vingt-sept lieues par jour; les guides ne se prêteraient pas facilement à faire une plus longue traite. On trouve à la vérité des caravansérais où il est permis de passer la nuit; mais telle en est la malpropreté qu'on ne peut trop conseiller de les éviter. En général, il vaut beaucoup mieux coucher sous la tente, ou même en plein air, que de chercher des abris dans les habitations des hommes.

A la suite des caravanes, marchent ordinairement de pauvres vieillards qui vivent des aumônes qu'on manque rarement de leur faire. Il en est à peu près de même des religieux européens, qui parcourent l'Orient dans le dessein de propager le chistianisme et qui n'ont guère pour soutenir leur existence, d'autres ressources que celles que leur fournit la charité publique. La morale touchante qu'ils puisent dans l'évangile leur concilie tous les cœurs, et c'est sur elle que leur sûreté repose. Parlant avec facilité les langues orientales, ils pénètrent dans les contrées les plus barbares. Ces religieux ont le bon esprit de ne jamais se mêler des affaires publiques. Ils ne demandent que du pain. On ne leur en refuse jamais.

La gravure qui suit représente des Brigands Arabes poursuivant une Caravane.



(Brigands arabes poursuivant une Caravane.)

TABLE ALPHABÉTHIQUE DES MATIÈRES.

LES GRAVURES SONT INDIQUÉES PAR LE SIGNE *.

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

LES ARTICLES MARQUÉS DU SIGNE * SONT ACCOMPAGNÉS D'UNE GRAVURE.

BEAUX ARTS.

ARCHITECTURE. SCULPTURE. PEINTURE. DESSIN, ETC.

BIOGRAPHIE.

HISTOIRE.

HISTOIRE ET ART MILITAIRE.

HISTOIRE ET CURIOSITÉS NATURELLES.

INSTITUTIONS.

MÉLANGES.

MONUMENS FRANÇAIS.

MONUMENS ÉTRANGERS,

MOEURS, COUTUMES, CROYANCES.

VOYAGES. GÉOGRAPHIE.



RELIURE MÉCANIQUE

Nous mettons sous les yeux de nos abonnés le dessin d'une *reliure mécanique*, au moyen de laquelle les livraisons qu'ils auront reçues dans le courant de l'année pourront être réunies en forme de volume, à mesure qu'elles paraîtront.

Cette ingénieuse disposition, de beaucoup préférable aux portefeuilles ordinaires, empêche que les feuilles ne soient égarées et permet de les conserver intactes. Elle peut au reste servir pour rassembler, non-seulement les publications en feuilles, mais toutes sortes de papiers, et convient ainsi aux amateurs de musique, aux hommes d'affaires, aux étudians, etc.

Le dessin ci-dessus explique assez clairement la manière de se servir de la *reliure mécanique*. Après avoir placé les feuilles de telle sorte que leurs bords soient engagés entre les deux petites barres de fer parallèles qui doivent les serrer, et avoir saisi le dos de la reliure avec la main gauche, on tourne, de gauche à droite, la vis qui rapproche ces dernières, jusqu'à ce que les papiers ne puissent pas se détacher. Pour ôter les feuilles, il suffit de tourner la vis en sens contraire.

En raison de sa solidité, cette nouvelle reliure peut durer un grand nombre d'années.

Nous avons consenti, dans l'intérêt de nos abonnés, à tenir un dépôt de ces reliures a notre magasin central et chez tous nos correspondans.

Prix des reliures mécaniques. . . . . 5 fr.